

LE
CATHOLIQUE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,

RUE DE SEINE, N° 14.

LE
CATHOLIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE

DANS LEQUEL ON TRAITE

DE L'UNIVERSALITÉ DES CONNAISSANCES HUMAINES

SOUS LE POINT DE VUE DE L'UNITÉ DE DOCTRINE;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON D'ECKSTEIN.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.



1827.

N° 13. — JANVIER 1827.

LE CATHOLIQUE.

POLITIQUE

DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE;

ET DES AFFAIRES DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE, CONSIDÉRÉES SOUS LE RAPPORT SPÉCIAL DES INTÉRÊTS DE LA FRANCE.

SECONDE PARTIE [1].

DES PARTIS POLITIQUES.

CHAPITRE I. — *Du peuple et de l'armée.*

La voix du peuple, a-t-on dit, est la voix de Dieu. On a cru reconnaître dans la voix du peuple l'accent de la nature, si opposé aux accens factices d'une civi-

(1) Voyez le numéro de décembre 1826.

lisation corrompue. C'est dans les seuls pays chrétiens que cet adage a pu naître : car le christianisme seul s'adresse au bon sens de tous les hommes. Mais pour que le peuple soit réellement l'organe des pensées divines, pour que l'esprit de Dieu révélé à des cœurs simples et naïfs se manifeste ainsi, il faut que le génie originel des classes inférieures n'ait point été perverti par une culture factice et une fausse civilisation.

Il est une populace (*plebecula*) aussi vile que le peuple est digne de respect. Comment s'engendre cette tourbe que l'on a nommée *la canaille?* Il est intéressant d'examiner cette question, sur laquelle les économistes ont déraisonné à perte de vue. L'absence du travail, née des vices et de la paresse, est d'après eux la mère de cette populace oiseuse et nuisible : ils ne voient dans la société qu'un mouvement matériel de fortunes, grandes, petites et moyennes; et comme ils nourrissent une profonde haine contre la religion, c'est à elle qu'ils attribuent l'apathie des classes inférieures, leur état de sujétion, leur indolence fatale. Selon les dogmes de cette secte, le travail n'a de valeur que dans ses rapports avec la fortune et par les jouissances qu'il procure.

Personne n'a plus d'estime que moi pour un peuple réellement industrieux : loin de nous les vaines déclamations contre un emploi louable des facultés humaines. Mais c'est pour lui-même que nous estimons le travail, non pour l'or qu'il produit. Ne l'estimer que par là, ne voir que le profit qu'il rapporte, c'est verser dans les cœurs un poison de corruption, jeter

la jalousie et la cupidité dans tous les rangs, démoraliser la masse du peuple, exciter la haine et l'envie chez les membres de cette population subalterne, superfétation dangereuse, formée non d'hommes modestes et simples, mais de fainéans, vils et vicieux, qui, désespérant de la fortune, se livrent en dernier résultat à tous les vices et à tous les crimes que la paresse fait germer.

On a eu tort de confondre la pauvreté et le désordre, l'immoralité et la misère. On a cru que la soif des richesses, en se répandant au sein de la société, porterait remède à l'une et à l'autre; et comme cette avidité de luire est condamnée ou réprimée par la religion, l'on a voulu remplacer chez le peuple les lumières de la foi par cette philosophie que l'on décore du titre de *lumières* par excellence. C'est dans ce sens que l'on a dirigé l'éducation populaire et multiplié les ouvrages irréligieux, qui se sont trouvés à la portée de ceux mêmes qui ne peuvent satisfaire à leurs besoins les plus urgens. Le mépris pour les ministres des autels s'est joint à l'amour de l'or. De ce contraste révoltant des sophismes philosophiques, alliés aux habitudes grossières du peuple, est née une caricature étrange de civilisation libérale. La religion s'identifie aisément à l'homme; elle lui convient dans toutes les situations de la vie. Façonné au contraire par la philosophie prétendue, il devient ridicule, il se revêt de prétentions factices; son ignorance affecte le savoir; et son épicuréisme de mauvais goût contraste d'une manière grotesque avec les lambeaux de la misère.

On voit les libéraux se livrer quelquefois à un violent courroux, apostropher les rois et leurs ministres, et leur demander ce qu'ils ont fait de leur peuple, comme Dieu questionnait le roi d'Israël. Mais vous-mêmes, qu'avez-vous fait de ce peuple pour qui vous témoignez une si vive sollicitude? Vous dites que vos adversaires veulent le maintenir dans l'ignorance pour le tenir esclave : allégation fausse et gratuite. Ce que vous nommez ignorance, c'est l'esprit religieux; et superstition, c'est la vérité éternelle. Vous, au contraire, en prétendant éclairer les hommes, vous voulez satisfaire votre cupidité ambitieuse. Sur les degrés les plus élevés comme les plus infimes de l'échelle sociale, règne le même combat entre la religion et le sophisme, entre les ténèbres et la lumière. Ce que l'on voudrait multiplier dans les basses classes du peuple, c'est cette tourbe d'esprits superficiels et tranchans, se moquant de tout, n'ayant que l'intérêt pour loi, que le plaisir pour guide. Les plus grands corrupteurs du peuple sont ceux qui ouvrent à ses désirs une carrière sans bornes, précipitent chacun hors de sa sphère, bercent la multitude d'un vain songe de souveraineté, enlèvent à l'indigent la foi qui le console, lui apprennent à se moquer du prêtre et à maudire sa propre existence. Ce sont ceux qui voudraient avoir pour satellites une fédération populaire, une garde d'honneur composée de philosophes en haillons, une armée de réserve toute prête à appuyer leur philosophie, si par hasard les mauvais livres et leurs doctrines exerçaient trop peu d'influence.

Les libéraux ne nous parlent que de la misère du peuple espagnol, et du luxe des moines du même pays. Cette contrée, que nous sommes loin de proposer pour modèle d'ordre, n'a contracté cette habitude de paresse, qui lui a été si fatale, que par la longue possession de ses conquêtes américaines, et non par suite de son état religieux. On ne veut pas voir que telle est la véritable cause de l'apathie industrielle où l'Espagne est plongée. Rien de plus absurde que l'alliance qu'on prétend établir entre la philosophie moderne et l'amour du travail. Les Pays-Bas catholiques, l'Espagne même sous Charles-Quint, furent les contrées de l'Europe les plus religieuses et les plus industrieuses à la fois. On a vu la superstition et la barbarie se joindre à l'amour du négoce; à Carthage, par exemple, et dans les républiques anciennes. Les spéculations de commerce, également étrangères à la religion et à la philosophie, s'allient également à l'une et à l'autre, selon la disposition des esprits à certaines époques de l'existence des nations. Prétendre que les lumières doivent jaillir d'un état de choses purement industriel est une erreur grossière et profonde.

Une population toute catholique n'est pas pour cela moins active, ni moins laborieuse qu'une population philosophique ou protestante. On prétend que le grand nombre des moines enlève beaucoup de bras à l'agriculture; quand cette assertion serait aussi vraie qu'elle est fausse, on ne devrait pas se plaindre de voir diminuer d'autant la populace oisive qui pullule

au sein du luxe et de la misère industrielles de Paris et de Londres. Dans la réalité, un peuple catholique jouit de plus de vie et de bonheur que celui qui n'ayant que l'or pour résultat de son travail, et passant de la débauche au labeur et du labeur à la débauche, ne connaît ni délassemens paisibles, ni fêtes religieuses. L'homme a été mis sur la terre, d'abord pour se connaître lui-même, pour se rendre digne de sa haute destination, ensuite pour remplir le cours d'une existence composée de plaisirs purs et d'un travail réglé. Les libéraux ne l'entendent pas ainsi; ils feraient volontiers de chaque citoyen, ou un sibaryte, si la fortune lui sourit, ou une bête de somme, si elle lui est contraire, renfermant ainsi le cercle entier de la vie dans un autre cercle interminable de recette et de dépense.

Que l'état de la Péninsule soit déplorable, nous en convenons aisément; mais le catholicisme n'y est pour rien. Ce peuple espagnol, auquel nos journalistes prodiguent les mépris, est-il plus immoral, plus grossier, plus méprisable, que la populace de Paris et de Londres? Loin de là, on voit sous ses vêtemens déchirés apparaître un débris de la fierté castillane. S'il travaille moins, c'est qu'il est plus sobre que les peuples septentrionaux, et qu'un travail facile lui offre une subsistance plus abondante.

L'histoire du présent et celle du passé peuvent également nous apprendre quel ordre social imprime à l'homme un plus noble caractère et accomplit plus parfaitement sa destinée, de celui où il ne respire que

pour l'or et pour l'ambition, ou bieu de celui qui lui communique une vie morale. Voyez Athènes démocratique au moment de sa décadence; voyez Rome devenue la proie de la populace. Quel mouvement de richesses et quel chaos de vices! Quelles infamies au dedans, jointes à la prospérité extérieure! Quel mélange de bassesse et de luxe, de démagogues et de rhéteurs, d'industriels et de tribuns! A la plu s méprisable tourbe commandent des tyrans également vils. Si l'Europe se contemplait dans le miroir du passé, elle y verrait se réfléchir sa propre image.

En un mot, rien de plus respectable que le peuple en lui-même, le peuple laborieux, simple, honnête, se confiant à la religion, principe de l'homme : rien aussi n'est plus abject que cette populace dans les derniers rangs de laquelle l'immoralité et le sophisme se sont répandus, et qui ne rêve que lucre, changemens de fortune, bouleversemens politiques. Etablissez à votre guise l'empire des lumières et de la philosophie moderne; ouvrez vos chaires d'industrie, bannissez les religieuses, chassez les frères ignorantins, multipliez l'enseignement mutuel; vous verrez quelle population ignoble et abrutie résultera de vos soins. C'est cet idéal d'une civilisation matérielle, qui, en s'inoculant aux clases infimes, a produit la révolution; ses effets peuvent encore s'étendre, si l'on ne sait prévenir le mal.

Que voit-on dans les combinaisons politiques de l'Europe actuelle? Partout, excepté dans quelques régions isolées de leurs voisines, comme en Suède, en Hongrie,

en Espagne; excepté en Angleterre, où les vieilles institutions ont conservé de la force, et en Italie, où depuis des siècles l'esprit guerrier est comprimé (je ne parle pas du Piémont régi par d'autres habitudes); partout je ne vois que trois élémens : l'administration, le peuple, l'armée.

Il y a encore des nobles en Europe; ils jouissent même de privilèges assez grands dans certaines monarchies. Mais la nullité de leur pouvoir politique force l'homme d'état et l'historien à ne point les faire entrer en ligne de compte.

Le sort des bourgeois a suivi le sort des gentilshommes. Les villes libres, celles même de l'Allemagne septentrionale, en perdant leurs institutions, ont perdu leur force politique. Enfin les artisans ne sont pas ceux qui ont le moins perdu. Réduits à la seule importance que leur donne leur labeur, ils ne forment plus ces corporations puissantes, dont l'influence était loin de se borner aux métiers qu'ils exerçaient.

Composée de nobles, de bourgeois, d'artisans et de cultivateurs, la société qui joint à ces élémens, la classe des rentiers, de création moderne, ne renferme donc plus que des individus égaux devant la loi, c'est-à-dire également privés de leurs droits, de leurs privilèges, de leurs institutions primitives : car l'égalité n'a été qu'un leurre offert au peuple pour le priver de ce qui constituait sa force politique. Chaque membre de l'état égal à son voisin, s'isole des autres membres, n'a plus aucun rapport avec eux. Les lois seules règlent leurs relations. Chacun devient centre d'un pe-

tit empire, sphère individuelle et isolée, où il se meut à son gré. Il n'y a plus de citoyens dans l'état; prolétaires, riches d'ancienne date, riches de nouvelle date, tous ont le même sort.

Il n'y a donc plus de *peuple* aujourd'hui, mais seulement une aggrégation d'individus sans liens entre eux, et qui ne se distinguent que par la richesse ou les talens. C'est l'état politique que les anciens ont nommé démocratie et que l'on vit se développer lors de la décadence de Rome et d'Athènes. Elle changeait de nom selon ses mouvemens divers; quand les riches s'emparaient des affaires, ce qui se rapprochait du ministérialisme actuel, elle était oligarchie; elle devenait tyrannie, lorsque le despotisme d'un seul homme, d'Octave, de Tibère ou de Napoléon, abaissait sous le même niveau la puissance des riches et la démocratie populaire.

Sans quelques liens extérieurs, destinés à prévenir la dissolution d'un pareil ordre de choses, il y aurait anarchie dans l'Etat. Une nation qui n'aurait pas de gouvernement, pourrait subsister long-temps, avec une anarchie de corporations et de classes; car celles-ci se soutiendraient de leur propre poids, vivraient de leur propre vie. Mais la démocratie absolue, c'est-à-dire l'individualisation complète, ne subsisterait pas un seul jour sans administration. Voilà pourquoi, sur le déclin des anciennes républiques, on a cherché à prévenir cette anarchie intérieure, au moyen du classement des individus, de leur division par quartiers, par recensement et d'autres combinaisons analogues.

Ce système qui n'a pas été adopté par les états modernes, y est remplacé par un système d'administration assez semblable à celui que Dioclétien fonda et qui se perpétua sous les empereurs de Byzance.

Mais à côté du peuple et de l'administration s'élève une autre puissance, une nation dans la nation, une démocratie armée, soumise au joug de la discipline militaire. D'après le mode de conscription généralement établi, sa composition politique rappelle celle des légions romaines sous les Césars ou les hordes guerrières des Ottomans, peuple soldat, pour lequel l'état est un camp.

Le peuple militaire (car l'armée forme aussi un peuple, sans liberté individuelle, et soumis à une discipline qui transforme sa démocratie radicale en un gouvernement despotique, le plus fort qu'on puisse imaginer); le peuple militaire, dis-je, à peine sorti de la masse de la nation civile, se détache d'elle et lui devient étranger, bien qu'il soit pénétré des mêmes idées politiques dont elle est imbue. Seulement l'armée prétend remplacer la nation. Elle veut constituer tout le peuple; on l'a vu sous Bonaparte. Mais, comme l'ont prouvé les insurrections de Naples, de Piémont, d'Espagne, les tentatives de Berton, celles des jeunes sous-officiers de l'armée française, en 1819, 1820, 1821 et 1822, enfin les derniers mouvemens militaires de la Russie; les intérêts de la démocratie guerrière, qui s'efforce de les confondre avec ceux de la démocratie civile, n'en sont pas moins des intérêts spéciaux et isolés.

La ruine des anciennes institutions européennes a immensément accru la force administrative des gouvernans. Mais le peuple les désaffectionne, et ils ne peuvent s'empêcher de le voir. Ce peuple, cette masse égoïste lutte moralement contre la puissance; elle cherche à se constituer un pouvoir à elle, à faire son gouvernement, à nommer ses magistrats : tentative stérile comme la révolution l'a prouvé. Le peuple n'est plus monarchique, ni royaliste, ni aristocratique, ni imbu de l'esprit de bourgeoisie. Il est purement démocratique : cet esprit est dans sa constitution et régit toute son existence. Quant au dévouement à la personne du prince, c'est un reste de mœurs anciennes que nous ne devons pas considérer ici; chaque jour il s'efface, et nous n'avons à envisager que le cours naturel et général des affaires.

Il reste donc aux souverains l'armée, le peuple militaire. Sous les noms de devoir et d'honneur on essaie de lui inculquer une affection spéciale pour la personne du prince. Voyons s'il y a quelque réalité dans cette combinaison et quels fruits elle paraît devoir porter.

L'origine de la monarchie européenne est toute féodale. Les vassaux pouvaient devenir rebelles et les feudataires menaçans; mais en principe, c'était le dévouement au suzerain, l'honneur, tel qu'on entendait ce mot si important dans les fastes modernes, qui servait de base à cette forme de gouvernement. La combinaison du dévouement imposé au vassal, et de la protection que le suzerain donnait à ses droits politiques, formaient

l'honneur féodal. Le vassal était le conseil et le compagnon d'armes du suzerain. Un tel état de choses sembla gênant aux princes ; ils suivirent l'avis de leurs gens de lois, qui leur conseillèrent d'introduire à sa place le système d'obéissance dont les empires de Rome et d'Orient offrent le modèle.

Devenus courtisans, ceux qui furent jadis vassaux se piquèrent de fidélité au prince ; c'était un reste de l'antique honneur : mais ce sentiment manquait de l'élévation du dévouement antique, et tendit bientôt à se corrompre.

Quand la révolution, par son vaste plan de conscription, eut organisé la démocratie armée, on accepta cette dernière, comme l'une des conditions du pouvoir dans la société actuelle. Cependant les souverains cherchèrent à introduire dans l'armée, composée en grande partie de plébéiens, et où les nobles étaient confondus avec le reste, un sentiment d'honneur, c'est-à-dire le dévouement à leur personne.

Ce dernier lien est-il assez fort dans les monarchies pour maintenir la démocratie armée sous l'obéissance du prince : c'est ce qui nous reste à examiner. Nous avons retracé rapidement le caractère de la force armée de notre époque, poussée d'un côté à devenir un instrument démocratique, par sa composition, par son essence, par cette théorie de conscription qui tire la masse guerrière du sein de la nation civile ; et d'un autre, rattachée au système monarchique par le dévouement qu'on cherche à lui inspirer pour la personne du souverain, par les principes de cet hon-

neur des cours, simulacre vain d'une féodalité disparue à jamais.

Nous ne pouvons trop insister sur une remarque que nous avons déjà faite; c'est que la démocratie militaire n'est point assez niaisement débonnaire pour s'abdiquer elle-même, pour travailler à la prospérité de la nation civile, et se contenter ensuite de ce rôle modeste de garde urbaine, que les rêveurs libéraux et les industriels purs voudraient lui assigner. Les armées continentales ou se rattacheront à la cour, ou se rapprocheront de la démocratie pour les servir d'abord et les dominer ensuite, selon l'influence qu'elles recevront ou du gouvernement ou du peuple.

En effet une aristocratie nobiliaire, ainsi qu'une bourgeoisie souveraine, peut à la rigueur commander aux chefs militaires d'une manière absolue, et si l'une ou l'autre est investie d'une puissance politique réelle, se soustraire à la dépendance de l'armée. Mais là où ne se trouvent ni rangs supérieurs, ni classes intermédiaires, ni constitutions indépendantes; là où le peuple et la cour sont placés sans force constitutive en face de l'administration souveraine, il est évident que l'armée, dès qu'elle sentira sa position, voudra remplacer l'aristocratie titulaire, ou la démocratie civile, en un mot absorber l'Etat, dès qu'elle se trouvera dans la possibilité de le faire.

Voici donc la question qui renferme tout le problème de l'avenir de l'Europe : « Les armées resteront-« elles soumises aux volontés du souverain? Préten-« dront-elles au contraire à la souveraineté, soit en

« subjugant la cour, soit en asservissant le peuple?
« Aurons-nous une armée conquérante ou une armée
« délibérante? »

On ne peut nier que les nouveaux modes de recrutement n'aient changé toute l'organisation militaire des Etats modernes. Il faut avouer aussi que les trônes peuvent considérer leurs armées comme des appuis; mais combien de temps ces appuis peuvent-ils subsister? Ne craint-on pas que cet esprit démocratique, partout répandu, ne pénètre un jour dans l'armée pour y développer l'idée de la souveraineté? Si l'on songe à ce qui est arrivé sous Bonaparte, aux mouvemens qui se sont fait sentir dans les diverses armées d'Europe, et au sein même de la Russie, si l'on veut réfléchir ensuite que la noblesse, la bourgeoisie et les artisans ne forment nulle part des corps constitués; que le système représentatif, implanté sur le sol, n'a pu y pousser encore des racines profondes; que le constitutionnalisme, envisagé seulement comme théorie de libertés politiques, et à part le principe d'égalité, n'est qu'une affaire de discours et de brochures, on ne sera pas tenté de juger légèrement le mouvement qui peut s'opérer dans nos armées, mouvement dont notre organisation sociale est incessamment *menacée*.

Que l'on parle d'associations secrètes, d'affiliations de carbonarisme dans les rangs des troupes, rien ne doit sembler moins étonnant. Mais c'est dans leur propre essence qu'il faut juger ces réunions, non d'après les rapports et par les yeux des agens de police, incapables de saisir les causes, de deviner les résultats,

dont l'intelligence bornée ne saisit que quelques faits sans cohérence et laisse toujours échapper le fil conducteur.

En 1812, les membres de l'association du Tugendbund, conspiration germanique contre la toute-puissance de Bonaparte, dirigèrent en grande partie et furent comme l'ame secrète des armées alliées. Ce furent les adeptes de cette association qui instruisirent et guidèrent les levées nationales de la Prusse, les *landwehr*, réunies en corps d'armée, de tous les points de son territoire. Mais il existait entre la jeunesse des universités allemandes, les officiers et les bourgeois, une vieille rivalité : le zèle bizarre et trop mal réglé, la fougue d'enthousiasme avec laquelle les jeunes étudians se livrèrent aux mouvemens politiques de l'époque, suffirent pour discréditer aux yeux de l'armée prussienne les sociétés secrètes et refroidir le dévouement de la landwehr.

Il serait peut-être difficile de savoir précisément comment des affiliations se sont introduites dans les armées russes, mais on doit convenir d'un fait, c'est qu'elles existent avec une nuance de nationalité étrangère aux peuples du midi. Une partie des grands seigneurs russes ont eu pour instituteurs des Génevois qui leur ont inculqué les principes de la philosophie moderne : depuis l'époque où la philanthropie de l'auteur d'Emile causa un si grand mouvement dans les esprits, le Nord a tiré la plupart de ses précepteurs de la patrie de Jean-Jacques. Les voyages des Russes dans le midi de l'Europe ont encore affermi chez eux cette

tendance vers les idées de la démocratie moderne. Quelques-uns d'entre eux ont pu recevoir aussi l'influence des doctrines qui ont momentanément prévalu dans quelques universités allemandes, où l'on prêchait d'ailleurs une nationalité teutonique peu attrayante pour les Moscovites.

Ces jeunes gens, revenus dans leur patrie, sont entrés dans l'armée avec des préjugés qu'ils avaient pour ainsi dire sucés avec le lait, et qui s'étaient développés à la chaleur des discussions politiques de l'étranger. Leur activité, ne trouvant rien qui pût la satisfaire, dans un pays où il n'y aura pas de long-temps de tiers-état investi d'une puissance politique, a dû prendre une autre direction. Au lieu de pousser la philanthropie jusqu'à vouloir l'affranchissement des paysans, ce qui ruinerait les riches, sans servir les doctrines du siècle, ils se sont rattachés aux vieux souvenirs de la patrie, et au génie des conquêtes qui semble être la destinée des Moscovites. C'est ainsi que les affiliations de l'armée russe ont pu présenter une apparence de carbonarisme, une masse d'idées en fermentation et suivant le cours des idées du siècle, bien que ces idées soient radicalement impraticables en Russie, et qu'elles soient encore plus essentiellement contraires aux intérêts de ceux qui voudraient les mettre en pratique. Ne nous y trompons pas : le génie des conquêtes, le désir des expéditions lointaines, voilà le principe réel de ces sortes d'affiliations, le lien secret qui les unit.

On pouvait prévoir ce résultat, du moment où

Alexandre a réuni de nombreux corps d'armée pour les retenir ensuite dans une inaction complète. Pendant un long repos les esprits s'allument, et leurs espérances ne sont plus celles que forme le souverain. L'impatience s'empare du soldat, toujours sous les armes et ne pouvant en faire usage. Les vœux universels demandent une guerre nationale, telle que le serait pour la masse du peuple russe la guerre contre les Ottomans.

Le malheur du temps a voulu que les grandes puissances européennes n'aient pu convenir d'une réduction simultanée de leurs forces militaires. Les armemens formidables de la Russie les forcent elles-mêmes de tenir toujours sur pied des troupes nombreuses. Elles sont aussi obligées de s'appuyer sur les armées, pour contraindre au respect et à l'ordre la démocratie civile, qui ne cesse de se rapprocher des idées indépendantes de l'industrialisme américain. En un mot, le système de conscription qu'ils ont adopté, renforcé de celui des landwehr ou gardes nationales organisées militairement, a pour ainsi dire suspendu les gouvernemens entre un peuple militaire et un peuple civil, imbus l'un et l'autre de l'esprit de démocratie, bien qu'à des degrés divers et tendant vers un but opposé.

CHAPITRE II.

Caractère général du libéralisme actuel.

Les partis oublient aisément et oublient vite. Le souvenir de leurs excès s'efface à leurs yeux, dès qu'ils se trouvent réduits à un rôle de simple opposition. Les libéraux ne veulent plus qu'on rappelle à leurs contemporains les hideuses folies du jacobinisme : à cet égard ils sont susceptibles au dernier point; ils en font un crime à don Vidaurre lui-même. Ardens à retracer les tableaux de la Saint-Barthélemi, à répéter les lieux communs les plus usés contre les papes, les jésuites, les rois, ou les temps féodaux, ils crient à l'injustice, dès que l'on s'avise de parler des erreurs et des crimes que la révolution a causés. « Eh quoi! disent-ils, faut-il « attribuer à une cause, les désordres et les forfaits « par lesquels on l'a compromise? » C'est là précisément ce que fait le libéralisme dans tous ses pamphlets, dans toutes ses discussions de tribunes, dans tous ses articles de journaux.

Mais sans nous occuper de ces grands criminels, dont le libéralisme du jour répudie les œuvres, sans recourir aux déclamations de la haine et aux tableaux lugubres, pour prouver que la révolution est dans son essence indisciplinable et ingouvernable, cessons de penser à ceux qu'elle traite de *fous* aujourd'hui, et

prouvons-le mieux encore par les actes et les discours des *sages* qu'elle avoue.

Le monde sait qu'une aurore de sagesse universelle, une ère de bonheur et de paix ont commencé en 1789. Ce fut alors que Condorcet, Barnave, MM. de Lafayette, de Lameth, et surtout le grand Mirabeau, entreprirent la régénération de l'espèce humaine. Qu'ont-ils accompli? une destruction vaste et complète. Qu'ont-ils mis à la place? rien.

Une foule de constitutions se succédèrent : toutes, au dire de leurs partisans, plus parfaites les unes que les autres. D'où émanaient-elles? des lumières philosophiques. Où sont-elles? demandez-le au néant.

Sous le Directoire, la révolution parut vouloir s'engager dans une voie raisonnable : mais les *sages* de la France épuisèrent leur patrie veuve d'hommes et d'argent sous leur règne. Les partisans de cette époque, les enthousiastes de Mirabeau et La Fayette, les apôtres de vingt constitutions éphémères, sont encore pleins de vie et de santé; ce sont eux que l'on nomme *les libéraux*.

Bonaparte imprima un mouvement à la révolution. Il lui communiqua même une sorte d'organisme; mais par quels moyens? En la soumettant à sa verge de fer, en la faisant mentir à toutes ses belles promesses, en l'enrégimentant dans sa conscription, en la classant dans son administration; en faisant de la démocratie un bon instrument de despotisme.

Napoléon succombe; la restauration nous apporte la Charte, et reconnaît ce qu'elle ne peut s'empêcher de reconnaître : le changement matériel survenu dans

la société, l'égalité civile, qu'il a fait naître, la cessation forcée de l'ancien état politique de la France. Elle conserve en même temps, tout en modérant les rigueurs impériales, l'administration que la révolution s'est donnée, et rétablit l'accord entre cette administration et le système de la liberté politique. Qu'est devenue la Charte entre les mains des libéraux : la Charte, seul régime qui, en reconnaissant les faits accomplis, eût encore garanti l'ensemble des existences sociales? Le 20 mars arrive : les libéraux la déchirent.

Pendant les cent jours, se montrent-ils plus sages? Bonaparte pille pour les satisfaire la Charte de Louis XVIII et leurs constitutions favorites : il espère qu'on l'aidera par des mesures énergiques. Point du tout. Les libéraux s'amusent à répéter les premières scènes de la révolution, à faire du bel-esprit sur les institutions des peuples, à discuter sur les mots sans pénétrer jusqu'aux choses. Bonaparte mécontent les qualifie par une épithète plus juste que polie; certain que si la victoire lui restait, il n'aurait qu'à leur fermer la bouche, ou à les rendre complètement ridicules, en les laissant bavarder au sein de leur nullité absolue, en face d'une armée et d'une administration vigoureuses.

Après la seconde restauration, M. Decazes, sorti des rangs de la révolution, rempli de bonne volonté, de modération, et de zèle pour la monarchie, à laquelle il devait son élévation, essaie de rendre le libéralisme gouvernable. Pour parvenir à l'apprivoiser, il mêle un peu de bonapartisme et un peu de constitutionnalisme; amalgame qu'il place sous la protection du roi

de France. Il comptait beaucoup sur la reconnaissance des sages du jour ; il espérait les constituer sous la forme d'un parti capable de se gouverner lui-même : Vains efforts. On sait comment les libéraux l'ont récompensé : eux-mêmes en rougissent encore.

Ce fut encore pour leurs sages une ère brillante. M. de Lafayette reparaissait à la tribune ; M. de Lameth lui avait tendu la main ; M. d'Argenson le secondait ; M. Dupont de l'Eure coopérait au grand œuvre par l'ascendant de son ancien républicanisme ; M. Bignon par son savoir diplomatique ; M. Manuel par son éloquence éclatante. Quel était leur but? Qu'ont-ils créé? Demandez-le à l'honorable M. Royer-Collard, à MM. de Broglie, de Barante et Guizot, qui ont vainement essayé de marcher avec eux, et qui les premiers ont conjuré le ministère de prévenir la désorganisation où le libéralisme allait plonger la France.

Voici trente-six ans que le pouvoir est entre les mains des constituans, des conventionnels, du Directoire, des administrateurs impériaux, des chambres et des ministres. On a bien pu changer l'esprit public, le caractère moral, politique, religieux, législatif du pays. Mais personne n'a su gouverner : et pourquoi?

Le Constitutionnel s'appuye de l'autorité de M. Dulaure, et répond : les adversaires de la révolution en sont la cause. Si les sources de la félicité qu'elle promettait furent empoisonnées, c'est le résultat des intrigues ultramontaines, jésuitiques, aristocratiques, le fruit des machinations de l'ancien régime, cherchant à se réédifier sous une forme ou sous une autre. « En effet,

» c'est en haine de la révolution qu'ils l'ont poussée à » tous les excès. Pour la rendre odieuse et ridicule, » ils en ont outré toutes les conséquences, et précipité » la marche. Voilà pourquoi les nobles ont brûlé leurs » propres châteaux, soudoyé les jacobins avec l'or de » l'Angleterre, fait proscrire les sages, en commençant par M. de Lafayette et en finissant par M. de » Lameth; corrompu Mirabeau, Danton, Dumouriez, » et envoyé les Girondins à l'échafaud.

« Sous le consulat, ils firent des machines infernales » et essayèrent des conspirations en faveur de la » royauté; ce qui ne leur réussit pas. Plus heureux » sous l'empire, ils créèrent les congrégations et les » affiliations jésuitiques, et parvinrent à séduire Bonaparte lui-même.

« En 1814, ils humilièrent nos femmes à la cour. » L'amour-propre nous fit détester alors la noblesse » ancienne; et si nous fîmes la révolution du 20 mars, » ce fut pour reconstituer la noblesse de notre création, » et pour apaiser le courroux de nos dames.

» La congrégation n'a-t-elle pas eu ses pétards, ses » intrigues, son pouvoir du pavillon Marsan à jeter » entre nous et M. Decazes? N'est-ce pas encore elle qui » se place entre nous et le trône que nous brûlons de » servir? Toujours malheureux dans nos entreprises, » nous ne devons qu'à nos ennemis nos fautes, nos » erreurs, nos forfaits même, jusqu'à nos divisions » intestines. »

Il faut plaindre les libéraux, si cet exposé est véridique. Quoi! avoir joui d'une puissance qui ren-

verse tout un ordre social, possédé les trésors et les armées d'un grand empire, occupé toute la hiérarchie de l'administration, jeté ses adversaires en exil ou sous la hache du bourreau, et n'être pas plus avancés en fait de gouvernement! c'est jouer de malheur! Quels hommes! ou plutôt quels démons sont donc les contre-révolutionnaires?

Mais au contraire, à entendre *le Constitutionnel*, à peine ont-ils une existence : intrigans, valets du pouvoir, ignorans, imbéciles et fanatiques, ils ne comptent, dans leurs faibles rangs, que deux ou trois partisans surannés de la théocratie et de l'ancien régime. Peut-on, du même trait de plume, élever ou abaisser autant les mêmes hommes? Ici nous ne sommes rien; à peine une goutte d'eau inaperçue dans l'océan de la population française; là, nous parvenons, avec notre ignorance, notre incapacité, notre faiblesse, à faire avorter les plans sublimes de la révolution! Etrange race d'hommes qui réunit ainsi tous les contraires!

Mais malheureusement nous n'avons mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Nous pensons comme MM. Mignet et Thiers, que depuis trente-six ans, la contre-révolution a montré une extrême faiblesse dans son action. L'un, enthousiaste du grand Sieyes; l'autre, qui s'est plu à peindre les luttes révolutionnaires comme la guerre des Titans de la mythologie; tous deux hommes de talent et d'esprit ont rendu à la révolution ce qui lui appartient, et déchargent complètement ses adversaires des accusa-

tions que nous venons de répéter. La faiblesse du parti de l'ancien régime tient à deux causes : le caractère de l'époque, où la tendance démocratique prédomine, et les fautes des royalistes, qui ont laissé leurs rangs se désorganiser.

C'est donc de l'aveu même des libéraux que leur parti s'est trouvé incapable de créer des institutions réelles et de conserver le pouvoir, sans avoir recours à l'expédient détestable d'une administration oppressive et d'un despotisme militaire. Inorganique par essence, il ne peut créer. C'est à lui qu'appartient l'œuvre de destruction dont les progrès sont chaque jour visibles : jamais l'œuvre de la régénération ne sortira de ses mains.

Si le libéralisme était doué du pouvoir de création, le verrions-nous atteint d'impuissance dans tous les pays à la fois, en Italie, comme en Portugal, en Espagne comme en France, en Amérique comme en Europe? Et que l'on ait soin d'observer ici que le désordre moral que le libéralisme entraîne, n'est point le résultat de cette sève d'une vie trop abondante, qui, à certaines époques, tourmente les nations et les livre à la lutte de factions énergiques et terribles : alors le droit est souvent méconnu; souvent la justice est violée : mais l'homme développe en bien et en mal sa native grandeur; maître de ses actes, il entraîne fréquemment l'ordre social entier dans la sphère de son individualité propre. L'humanité doit gémir en se rappelant les proscriptions des Gracques, les guerres civiles de Marius et de Sylla, les époques des Guelfes et des

Ghibelins, des Ligueurs et des Huguenots, des Puritains et des Cavaliers; mais, dès que la tempête avait fait place au calme, la société, loin d'être ruinée, reparaissait vigoureuse du sein de ces épreuves. Au contraire, l'état auquel le libéralisme aboutit, semblable à celui de Rome et d'Athènes en décadence, ne parvient au repos qu'en tombant dans une véritable mort sociale, ne se soutient que par un mécanisme d'administration et un système d'industrialisme, preuves d'une complète impuissance de rien créer. Détruite par la révolution, la société ne se reconstitue pas; elle n'existe plus que comme un comptoir, comme un bureau.

Il est vrai que le libéralisme a essayé d'exercer le pouvoir et de donner une sorte de vie à l'ordre social. Fier de cette tentative, qui devait lui causer des regrets et de la honte, il nous engage par son orgueil même à examiner l'usage qu'il a fait de la puissance.

Tout le monde sait que la philanthropie sert de fondement à la secte libérale, que la pitié pour le faible, que le désir de voir l'humanité émancipée, sont les sentimens exclusifs qui l'animent. Elle ne veut punir les classes autrefois privilégiées qu'en les rendant témoins forcés du bonheur des hommes, jadis inféodés à l'aristocratie, ou soumis au joug d'une théocratie avilissante.

Tels sont le magnifique tableau, la perspective magique, que nous présente le libéralisme. Va-t-il convertir la terre en Eden, en une terre de béatitude où il n'y ait pas de fruit défendu, où la plus faible des intelligences puisse, en vertu des progrès des lumières,

goûter l'arbre du bien et du mal? Non, c'est en enfer que la secte menace de métamorphoser la société des hommes.

Ne rien entreprendre au nom des mœurs, des traditions, des coutumes, tout vouloir entreprendre au nom de la loi : tels sont les caractères de la politique libérale. Le temps est détrôné, la loi seule règne. Mais peut-on reconnaître dans cette loi un caractère de spiritualité? Communiquera-t-elle au genre humain l'élévation et la grandeur? Le libéralisme, en se constituant législateur, procède-t-il comme Confucius, Moïse, Lycurgue ou Numa? nous offre-t-il une émanation céleste, ou des institutions qui prennent leurs racines dans les entrailles de la nature humaine? Etablit-il un accord entre le passé d'un pays, son présent et son avenir? Pour établir la loi nouvelle, consulte-t-il la sagesse ancienne? nullement. Ces improvisateurs qui exigent de nous le sacrifice de toute notre existence passée, qui nous demandent de répudier l'expérience de l'histoire, de nous dépouiller de notre génie et de nos mœurs, de déshériter d'avance notre avenir; ce sont ou des avocats consultans qui se créent législateurs, ou le peuple souverain qui dicte ses caprices, ou un despote qui de sa seule volonté moule une législation.

La loi, telle que le libéralisme l'entend, doit avant tout détruire l'empire des habitudes, les liens du patronage et de la clientelle, les rapports qui unissent le faible au fort. A ces pouvoirs a succédé parmi nous le moteur unique, l'argent. La législature moderne ne

peut enfanter que l'isolement des individus ou la démocratie et l'empire de l'or ou l'oligarchie. La loi cesse d'être une loi nécessaire, établissant entre les hommes des relations morales et véritablement sociales. C'est le produit d'un égoïsme étroit, d'une souveraineté populaire, envieuse de tout ce qui est grand, fort, élevé, et dont toute la politique consiste à innover sans cesse.

Voilà l'esprit du libéralisme. Comment l'applique-t-il? Il sacrifie sans cesse la loi qu'il proclame, sur les autels de ce qu'il nomme le salut public, et il n'est pas un de ces philosophes législateurs qui ne renferme le germe d'un Machiavel ou d'un Inquisiteur. Cette mauvaise foi et cette hypocrisie de la secte libérale ont été l'objet de reproches amers : on eût dû savoir qu'en parvenant à la puissance le libéralisme devait agir ainsi.

La loi libérale, qui se dit égale pour tous, se proclame loi d'individualité. Or, comme c'est dans l'individualité qu'elle fait consister la liberté, l'émancipation de l'espèce humaine, elle permet aisément l'existence d'individualités contraires et les laisse se répandre dans la société, pourvu qu'elles restent isolées, qu'elles ne se groupent point, qu'elles ne se constituent pas en corps réguliers. Mais dès qu'une masse de notions s'est emparée des esprits, elle acquiert par le fait même une puissance constitutive, et tend à s'organiser par la force seule de sa propre énergie. Résultat infaillible et qui prouve que toute législation libérale porte en elle-même le principe de sa destruction.

Contre ce principe organique du parti opposé, la secte libérale emploie les censures, les lois d'exceptions; elle combat les individualités contraires qui tendent à se grouper; elle prive nécessairement de leurs droits une masse de citoyens. Les exclure du pouvoir législatif, des fonctions publiques; leur enlever la liberté de la presse et des opinions; telles sont les mesures auxquelles elle est réduite, pour ne pas succomber à la coalition d'idées contraires qui la menace et qui l'écraserait bientôt.

Les libéraux ont beau dire que l'opinion publique les soutient, que quelques adversaires épars comptent à peine, dans une masse si imposante; ils ne s'occupent pas moins d'enchaîner les mouvemens de ces ennemis peu redoutables, au moyen de censeurs, de police et de comités. Avertie par son propre instinct qu'elle n'est point dans la nature des choses, cette secte n'ignore pas qu'un grand peuple trouve toujours dans son propre génie des ressources pour se débarrasser des sophismes et revenir à la vérité éternelle. Ainsi, de toutes les factions qui ont agité le monde, la faction libérale est celle qui a le moins de foi en elle-même, suite nécessaire de ce principe d'isolement et d'individualité qui lui sert de base. L'opinion publique aura beau se prononcer en faveur d'un tel système, cet esprit même n'offrira aucune espèce de garantie au système qu'il soutient.

Un des hommes les plus instruits, les plus spirituels et les moins violens du parti, celui qui, par son rang social, doit être le plus porté à se montrer juste envers

ses adversaires, M. Benjamin-Constant n'a-t-il pas à diverses époques mémorables, sous le Directoire comme sous M. Decazes, demandé que les royalistes fussent privés de la liberté de la presse, et dépouillés de toutes leurs fonctions? Cette contradiction avec ses propres doctrines lui a été reprochée amèrement; mais la force des choses le voulait, une secrète inspiration l'avait averti qu'en laissant jouir ses adversaires de la liberté et de l'égalité individuelle, l'existence du parti était compromise.

Pourquoi les libéraux gardent-ils le silence sur ces proscriptions que le libéralisme se permet dans le monde ancien et nouveau? Il faudrait bien, si leur opinion régnait en France, encourager ces proscriptions et y applaudir. Ne les a-t-on pas vus pallier les violences des révolutionnaires espagnols? C'est qu'ils les approuvaient secrètement, qu'ils en adoptaient les conséquences les plus rigoureuses. Que les réformateurs se montrent donc francs une fois pour toutes; qu'ils restent dans la vérité. Ces coups d'état qu'il est de leur politique de blâmer, tant qu'ils ne sont pas maîtres du gouvernement, leur deviennent indispensables pour affermir leur pouvoir.

Une preuve frappante de ce que nous avançons, c'est la secrète guerre qui se trouve entre les libéraux du *Constitutionnel* et du *Courrier* et ceux du *Globe*, du *Producteur*, du *Journal de Commerce*. Fondé sur des bases d'équité, le libéralisme de ces derniers veut établir la tolérance pour tous; il admet toutes les individualités et les garantit. Il leur permettrait même

de se constituer sans que la loi sanctionnât ces établissemens, comme cela se fait dans les Etats-Unis du nord de l'Amérique où les jésuites mêmes peuvent faire des prosélytes. Plus avisés, plus profonds, les anciens libéraux réprouvent cette politique aventureuse de leurs jeunes alliés. *Le Constitutionnel* et *le Courrier* les traitent à peu près comme Bonaparte traitait les idéologues ; ils rient de leur inexpérience, ils tournent en ridicule leur bonne foi, et ils ont raison. Sans une alliance intime avec le machiavélisme, le libéralisme n'existe plus.

Mais ce qu'il y a de pis, chez les anciens apôtres de la doctrine libérale, qu'une longue expérience a dû si bien instruire, c'est la mollesse, l'incertitude et le patelinage de leurs discours. Clisthènes, Jules-César, avaient les mêmes doctrines : c'étaient celles du secrétaire d'Etat de Florence. Parvenus à ce point de vue libéral, d'où l'on se moque si franchement des belles maximes mises en avant par la philanthropie, ils étaient trop grands, trop hommes, pour adopter l'idiome de la foule, et parodier ces lieux communs ridicules. Ils avouaient leurs œuvres et se montraient à nu. Hautement irréligieux, sophistes avoués, matérialistes décidés, démocrates tant que le moment de la tyrannie n'était pas venu, ils se dessinaient fièrement parmi leurs concitoyens. Nos républicains les plus illustres ont été peu de choses. Bonaparte a fait faillite. La gloire des *descamisados* s'est évanouie en fumée. Espérons que Simon Bolivar se posera plus fièrement, se drapera d'une manière plus antique ; et que

les révolutionnaires de Portugal avoueront le véritable caractère de leurs doctrines. Peut-être engagés par ces exemples, nos libéraux sortiront enfin de la retraite où ils s'embusquent ; à ces stratagèmes du renard succèdera enfin cette nature de loup, cette franche et incurable rapacité, que l'on cache pendant les jours du péril.

Il est vrai que la position des libéraux n'est pas avantageuse. L'Empire est détruit ; les conspirations de militaires et d'étudians ont avorté. Une trop grande masse de citoyens a été enchaînée par le libéralisme même aux travaux de l'agriculture, à la manipulation des fabriques. Plus de levier capable de soulever les intérêts matériels. La révolution s'est métamorphosée en administration et en industrie : les crises qui peuvent désorganiser l'une et paralyser l'autre, ne se présentent pas facilement en temps de paix. Les commotions de Bourse n'ébranlent pas la France entière. La petite propriété que la révolution a créée, l'aime en théorie, mais son amour filial ne va pas jusqu'à la défendre en pratique. Il faudrait, pour arracher la révolution à sa léthargie, une commotion européenne. Les chances de la guerre pourraient lui fournir des armes, en la faisant auxiliaire d'un pouvoir politique : aussi caresse-t-elle l'honorable M. Canning, que l'on accuse à tort de professer ses doctrines, et qui ne pense qu'à les exploiter au profit des intérêts mercantiles de l'Angleterre.

Quand il fallait donner à la révolution de Cadix le temps de s'asseoir, le libéralisme invoquait la paix.

Il la voulait sérieusement, surtout après les succès de Monseigneur le duc d'Angoulême et de son armée. Auparavant, un certain espoir lui restait de voir les troupes d'invasion se souvenir de la révolution et de l'Empire et prêter l'oreille aux discours du côté gauche de la Chambre. Maintenant le libéralisme fait encore semblant de demander la paix, en faveur de la constitution du Portugal. Mais en réalité, c'est la guerre qu'il désire; c'est l'alliance qu'il voudrait nécessiter entre la Grande-Bretagne et les révolutionnaires du continent. La révolution voudrait que l'univers entier se rangeât sous deux bannières, sur l'une on lirait *libéralisme*, et sur l'autre *servilisme*. Mais cet espoir nous est connu; ces desseins nous ne les ignorons pas; et c'est la paix que nous désirons, aussi ardemment qu'ils désirent la guerre.

La lutte européenne simplifierait aujourd'hui singulièrement les choses. Elle réduirait tout à un terme unique, en fortifiant les opinions, non de leur principe, mais des bras des partis qui les défendent en aveugles. La guerre ne manquerait pas non plus de compliquer l'état des affaires; de nouvelles combinaisons politiques, des alliances contre nature se formeraient; le chaos ténébreux qui enveloppe le monde moral et intellectuel s'épaissirait de plus en plus. Double avantage pour les libéraux. Ils aiment ce que le sabre décide, non ce que la raison établit. Ils ne redoutent pas les partis contraires, pourvu qu'à leur tour il leur soit permis de s'organiser en factions pour les combattre. Cette organisation est le vrai but de

leurs efforts. Voilà pourquoi la bannière de l'Angleterre leur conviendrait ; malgré l'esprit éminemment aristocratique de cette nation, ils se serviraient de sa devise, *liberté*, et la traduiraient par le mot *libéralisme*. Ils voudraient aussi que leurs adversaires s'alliassent aux Turcs ou aux Russes, afin de représenter l'esprit monarchique sous la fausse dénomination de *servitude*.

Voilà pourquoi ils s'obstinent à confondre dans la Péninsule la cause des mœurs nationales et des institutions locales, de la religion et des anciennes municipalités, avec l'absolutisme du souverain. D'un même coup, ils frappent et le génie des peuples, la vérité sacrée, en un mot ce qu'ils détestent le plus, et cette puissance des cours, qui a depuis trop long-temps exploité une cause dont la ruine doit lui être attribuée en principe.

Le libéralisme désire d'abord que les partis se mettent en opposition d'une manière tranchée : il aime ensuite la confusion des idées. Que rien ne soit à sa place ; qu'une foule de notions mal digérées obscurcissent l'intelligence ; qu'un chaos de pensées disparates s'entasse dans les esprits ; qu'il n'y ait plus de critique et que personne n'ait le don de se faire comprendre ; que personne ne sache révéler le mystère et débrouiller la complication des intrigues ; que l'on puisse, sans craindre un contradicteur, dominer par le fracas des mots et laisser de côté les idées et les choses : voilà ce qu'ils veulent. Ils se complaisent dans ce tourbillon confus, où chacun parle la langue de son adversaire, sans entendre la sienne. Que toutes les nuances d'opi-

nions se pressent, se combattent, se subdivisent; monarchistes absolus, serviles, doctrinaires, constitutionnels, ministériels; depuis le libéralisme le plus décidé jusqu'au plus complet absolutisme. La secte dont nous parlons espère que la guerre introduira parmi nous la discorde du camp d'Agramant; que nos accusations mutuelles, nos récriminations, en nous empêchant de juger froidement le péril, mettront nos rangs à leur merci. C'est au milieu d'un tel désordre qu'ils veulent opérer leur irruption dans ce Bedlam politique, pour s'en constituer les tuteurs. Frères et amis, pensent-ils eux-mêmes qu'ils sortent d'un vaste hôpital de fous, où ils ont élu domicile pendant vingt-cinq ans, et que la révolution a doté à grands frais?

Quel spectacle a présenté la révolution, depuis le temps où elle exerçait elle-même le pouvoir, jusqu'à celui où un seul s'en est saisi, et même jusqu'à notre époque où elle se trouve gênée par la consolidation de ses résultats, dans leurs rapports avec l'administration et la propriété? Incapacité de baser sur des institutions politiques et vraiment libres, un gouvernement indépendant et fort; le gouvernement changé en un mécanisme d'administration, dès qu'un seul homme a consolidé la révolution en se faisant despote; toutes les règles de droit que l'on proclamait avec orgueil, solennellement violées; le pouvoir exercé avec perfidie; l'espérance sans cesse renaissante de voir l'activité de la presse alimenter la désorganisation des idées; celle de voir une guerre européenne rouvrir une carrière de dés-

ordres ; tels sont les grands traits sous lesquels se presente l'histoire morale de la révolution.

Un autre caractère spécial se découvre chez les anciens appuis de la cause révolutionnaire : il est juste d'avouer que le nouveau libéralisme est pur de ces souillures ; bientôt nous développerons les principes et le caractère particulier de ce dernier, dont il n'est pas temps que nous nous occupions encore.

La révolution est née d'une corruption de l'esprit. Machiavélique de bonne heure, elle n'a pas démenti son origine philosophique, et s'est montrée digne des Encyclopédistes ses pères. *Niaise* chez les uns, quand elle avait un caractère de bonne foi, comme chez les Constituans; *extravagante* chez les Girondins, qu'embrasait un républicanisme romanesque ; *féroce* chez les Jacobins, elle ne devint lâche et vile que sous le Directoire, qui lui fit contracter une alliance avec l'avidité, la rapine, réduites en système. Ensuite Bonaparte l'initia aux corruptions de l'empire des Césars. Elle prétendit, sous la Restauration, secouer tout à coup ce fardeau d'infamie : mais une conscience bourrelée joue mal les grands airs de la liberté et de la vertu.

Les hommes qui parlent si haut de liberté ne sont pas ceux qui se montrent le plus franchement libéraux dans les questions graves ! Que d'hommes ont exercé l'arbitraire, qui déclament aujourd'hui contre lui ! La société est pleine de valets dorés qui ont embrassé la cause de l'indépendance ; de satrapes, qui, gorgés de rapines, nous étalent le luxe de leurs nouvelles vertus. Mais les masques sont tombés : le peuple connaît

ces sycophantes du directoire, ces flatteurs du consulat, ces esclaves de l'empire, ces eunuques de la morale, qui forcèrent la pudeur publique à rougir de leurs bassesses : tant d'impudence et d'hypocrisie sont restées à nu : encore assemblée autour des tréteaux des charlatans de la politique, la foule comprendra bientôt combien ceux qu'elle a la bonté d'admirer encore, se rient de cette admiration niaise.

Il est des gens qui n'ont jamais rien été par eux-mêmes : la faiblesse et l'ignorance des contemporains les a grandis. Ils se sont proclamés les organes de l'opinion, et seraient fort embarrassés d'en avoir une. Remuons la masse d'idées confuses et indigestes qui se trouvent dans certaines feuilles et dans certains discours; on croit y voir des fragmens de bonnet rouge, des débris de drapeaux, des restes de broderies impériales. Sous les costumes bigarrés que revêt le libéralisme, y a-t-il réellement un esprit, un génie? Découvrirons-nous, sous tant de livrées, un être organisé et réel? Soulevez ces habits dorés, vous trouverez la hideuse carmagnole; mais, par-dessous, rien. C'est un magasin de masques, une collection de costumes; assemblage bizarre et vain, où vous chercheriez inutilement un corps, un esprit, un visage.

Sans conviction, beaucoup de gens sont obstinés dans leurs faux principes; et c'est une observation aussi singulière que remarquable. Ils se concentrent de leur plein gré dans une sphère d'idées erronées, dont la trivialité révolte les esprits généreux. S'ils existent dans la société, c'est comme l'ortie parmi les plantes;

cette situation ne les gêne pas; ils la trouvent naturelle. Leur entêtement est un mouvement machinal, et non celui d'un esprit borné, mais indépendant. La platitude est leur essence; ils sont nés pour elle et ne voient rien au-delà. Pauvres d'idées, ils mettent en réserve l'esprit des autres, vernis brillant et emprunté dont ils se servent au besoin. Quoi de plus commun que de voir à des pensées très-communes s'allier beaucoup d'esprit?

Dans un temps de sophismes, où beaucoup de personnes se paient de paroles, les roués politiques acquièrent facilement l'habitude d'un genre de discussion où la raison n'est pour rien, où l'adresse est tout. Le temps de la déclamation est passé : depuis longtemps on en est las. La fourbe et l'astuce du langage a remplacé l'emphase qui régnait à l'aurore des temps révolutionnaires. On brode avec les ornemens d'une dialectique subtile, des doctrines machiavéliques. Ensuite, il s'agit de mentir, mais de mentir sans honte : c'est le grand art. Un long apprentissage dans la fabrique des iniquités libérales est nécessaires à ce métier, que les habiles ont pratiqué avec tant de succès. Tout ce que le génie du mal a inventé sous l'anarchie, tout ce que le régime impérial avait de secrets, ce que l'ordre de choses actuel présente même d'imperfections, se révèle, par une sorte d'instinct infernal, à ceux qui sont passés maîtres dans la tactique du libéralisme. Aussi marche-t-il le front levé. Tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans l'intelligence humaine contribue à son œuvre, et lui fournit des expédiens

innombrables. La hardiesse, tel est le secret de son génie: la confiance qu'il inspire naît de l'alliance de l'imposture et de l'audace. De là cette apparente supériorité de tant de discoureurs, gens d'esprit si on les compare aux déclamateurs qui les devancèrent : la pauvreté de leurs idées n'en est pas moins avérée. Ils ont parcouru tout le cercle de leur existence intellectuelle; ils n'ont pas d'avenir; ils ne feront aucun progrès.

Certaine feuille libérale est l'organe fidèle des hommes que nous venons de caractériser. Sans l'étudier à fonds, ce qui serait une étude fort peu profitable, on peut, en jetant sur elle un coup d'œil rapide, y trouver matière à plus d'une observation plaisante. La lecture du journal dont nous parlons, est à la fois amusante et pénible : pénible, en ce que la mauvaise foi, l'absence de conviction, le retour constant des mêmes turpitudes ne peuvent manquer d'affecter le bon citoyen d'une manière cruelle : amusante, par l'étrange mouvement d'activité, par la patience et l'habileté des manœuvres, par le spectacle piquant de ces hommes occupés à emmagasiner de grands amas d'esprit pour ne parvenir à rien, à édifier sans cesse un édifice de non-doctrine, qui tombe sans cesse en ruines, à vivre de mots dans l'indigence des idées. Qui n'admire l'activité infatigable des fourmis et des abeilles, toujours à l'œuvre, toujours poussées par leur instinct à encombrer de provisions leur ruche ou leur asile? Quel bourdonnement, que de bruit, que d'agitation! Comme tout cela essaie de piquer! comme chacun des membres de l'association trempe sa plume dans le fiel pour

enfanter quelque imposture colorée par un sophisme habile! Que de peines pour être neufs, en retournant perpétuellement une matière depuis si long-temps épuisée! c'est réellement un spectacle très-curieux. La feuille dont il est question mérite un brevet d'invention dans ce genre : son commerce est digne de la patente; le libéralisme lui doit tous les honneurs qu'il accorde aux industriels de premier ordre.

Encore une observation : les écrivains qui se moquent de tout, n'ont pas dégénéré de l'école de Voltaire, qui se moquait aussi de tout le monde, et ne voulait pas qu'on plaisantât à ses dépens. Malgré toute son élégance, s'il se voyait attaqué, il ramassait pour se défendre jusqu'à la boue des carrefours. Est-il rien de plus extraordinaire que l'orgueil de certains industriels qui réclament un privilège de respect et ne veulent même pas que l'on raille leurs travers? Il y avait plus de complaisance chez les grands seigneurs d'autrefois, et ceux d'aujourd'hui ne sont pas de moins bonne composition. La cour a ri du Tartuffe et encouragé Figaro : en effet les vices et les ridicules sont du domaine public. La démocratique Athènes aimait à voir ses travers parodiés sur la scène. Mais nos industriels! nos trafiquans de lumières! ne les attaquez pas, ou la plus légère épigramme va causer un soulèvement général! C'est la classe sacrée que la feuille libérale va défendre à toute outrance. Les rois et les prêtres doivent entendre leurs vérités : quelquefois même on peut par extension railler les professions libérales, la médecine, le barreau, les arts, la littérature; mais un

industriel! il est inviolable. Dès qu'un homme tient boutique d'épicerie, ou magasin de chaussures; respect à sa personne; défense de rire à ses dépens. Nous nous souvenons d'une époque bienheureuse, où Dieu et les princes fournissaient toutes les plaisanteries; les cachots et la lanterne, tous les madrigaux.

Avant de terminer cet aperçu rapide, insistons encore sur un point : c'est qu'en esquissant le caractère de notre libéralisme, nous ne prétendons signaler que celui qui, né de nos troubles, les a traversés, s'est reposé sous l'empire, en cachant et en démentant son origine, et dès qu'une main de fer a cessé de l'écraser, a reproduit comme un certificat de bonne vie et mœurs, les titres de sa naissance. Quant aux hommes de la France nouvelle, bien qu'élevés à l'école du libéralisme ancien, ils sont purs de ses excès. Puissent-ils n'avoir pas à rendre compte un jour des plus coupables conséquences des doctrines qu'ils soutiennent!

CHAPITRE III.

Des Orateurs libéraux dans les deux Chambres.

La révolution a été décimée à la chambre des députés. Avec le ministère de M. Decazes ses plus fermes soutiens ont disparu. Jusqu'à la création de la chambre septennale, de vaillans débris de ces bataillons avaient occupé le champ de bataille. Mais depuis cette époque et l'avénement de Charles X, les rangs libéraux ont changé de position et d'attitude. On allie maintenant en paroles au constitutionnalisme prétendu, la dynastie des Bourbons; la conspiration cesse de se montrer les armes en main; l'esprit de parti cache ses fureurs. Cette révolution est due à la guerre d'Espagne. En revanche on conspire avec des opinions : ce n'est plus que par elles qu'on prétend donner gain de cause au libéralisme.

Nous l'avons vu se mouvoir au moyen de la liberté de la presse, seul organe qui reste à sa puissance déchue. Voyons-le s'agiter à la tribune. Moins hardie que la presse, elle ne fait plus retentir les doctrines révolutionnaires avec cette âpre franchise qui assurait jadis leur succès. En politique, on se soumet toujours à une loi de nécessité, sauf à revenir, le jour du triomphe, à son opinion première. En imprimant ses pensées, on est plus à son aise qu'à la tribune : on

ne se trouve en face que de sa seule intelligence : on l'habille, on la pare, on la présente sous le jour qui convient le mieux; on la fait apparaître aussi pompeuse, aussi séduisante que l'on peut. A la tribune, au contraire, chaque effort trouve un combattant; à chaque pas naît un adversaire. Là, il faut changer de système.

Prenons acte d'un état de choses existant et qui est surtout visible depuis que l'administration a rompu tout équilibre entre la révolution et la contre-révolution. Le libéralisme attaque au moyen de la presse : mais à la tribune son attitude est défensive : là, il cherche à se soustraire aux lois de son adversaire, au lieu de vouloir lui imposer ses propres lois.

Au sein de la chambre des Pairs subsistent quelques vétérans de la révolution; long-temps exposés au feu de nos troubles civils, dont les blessures les ont meurtris, ils n'ont pas perdu, comme le prouve M. Lanjuinais, l'ardeur du premier âge. Ce sont des comtes et des pairs, qui, tout en se déclarant les ennemis jurés de la noblesse d'ancien régime et des décorations de Bonaparte, s'accommodent fort bien de leurs honneurs nouveaux. Leurs rangs offrent un mélange bizarre; philosophes et jansénistes; ici des hommes qui vantent leur tolérance; là d'autres hommes qui demandent la suppression des doctrines ultramontaines à grands cris et à toute force; d'un côté des souvenirs de parlemens; d'un autre des idées d'administration puisées sous la Constituante et le Directoire. Vieux débris que la jeunesse libérale voit d'un œil respectueux; mais dont

la voix est sans portée. Il y a bien chez eux toute l'aigreur de l'ancien ferment libéral ; mais il a perdu sa force.

Des talens variés, qui, jeunes encore, ont, comme MM. de Molé et de Barante, exercé les grands emplois de l'Etat, mais que le cours des destinées humaines a enlevés à leur position, compose ce parti libéral de la Chambre haute que l'on peut nommer le parti actif. Tous ces hommes, parmi lesquels M. de Broglie se fait distinguer, appartiennent à l'école doctrinaire, à laquelle M. Royer-Collard et madame de Staël ont donné l'impulsion ; école qu'il ne faut pas confondre avec les doctrinaires de création nouvelle qui ont choisi le *Globe* pour organe. Les opinions de cette seconde fraction du parti doctrinaire, sont contenues, du moins en germe, dans celles de la première. Plus strictement exact dans la déduction de ses conséquences, le *Globe* se fait moins spécialement remarquer que ses prédécesseurs par la modération, la sagesse et le sentiment délicat des convenances. En général, à la chambre des Pairs, tout se passe avec une dignité qui commande l'estime ; tout est du meilleur ton ; l'attitude est vraiment française.

Les libéraux, dans le sens direct du *Constitutionnel*, ne se trouvent pas en majorité à la chambre des pairs ; nous allons examiner s'il y a plus de sympathie entre eux et un certain côté de la chambre des députés. On ne peut se dispenser d'avouer que ce qu'il y a de fort et de distingué parmi les soutiens politiques de la doctrine révolutionnaire, a totalement anéanti la vio-

lence déclamatoire, la verve de cette haine ambitieuse qui encore passait pour éloquence, il y a peu d'années. Le libéralisme s'est subtilisé ; il a senti le besoin d'avoir raison, sinon dans le fond des choses, ce à quoi son essence même s'oppose, du moins quant aux accessoires. Son opposition s'est raffinée. Au lieu de marcher en sabots, comme sous Marat, de répandre des poignées d'or comme sous le Directoire, de suspendre au-dessus de la tête des citoyens le glaive impérial et de couvrir d'une étoile et d'un cordon une poitrine plébéienne, l'opposition vaincue s'est repliée sur elle-même ; elle s'est tapie au fond de sa pensée. De ce repaire de sa politique, on la voit sortir à pas de loup, épier les mouvemens de l'ennemi, chercher les côtés vulnérables et les points sans défense. Hélas ! elle n'en trouve que trop !

Honneur aux armes ! Partout où se trouvent à la fois des blessures et une discipline, il y a de la liberté ! La mort du général Foy a été une perte, non pour le parti libéral, mais pour la véritable France. Si ses funérailles ont été un triomphe de parti, du moins de nobles cœurs ont pu suivre ce cercueil, et mêler, comme auprès de la tombe de Camille-Jordan, de pieuses larmes à ses cendres. Une sorte de religion civile a escorté le général Foy jusqu'à sa demeure dernière. N'outrons point les éloges ; mais ne rougissons pas de payer à un noble adversaire le tribut de notre estime.

D'ailleurs trouvions-nous dans le général Foy un adversaire aussi décidé qu'on pourrait le croire ? Sans

doute il a fait son apprentissage dans les rangs libéraux de la Chambre ; et faible d'abord, il a fortifié son talent, échauffé son génie d'une éloquence de loyauté, qui a exalté et ranimé des doctrines glaciales, auxquelles l'étroite et haineuse morosité de leur principe semble prêter une vie qui n'est que de l'irritation et de l'âcreté. Lorsque, livré à sa verve ardente, le général Foy redevenait lui-même et s'élançait loin des bornes de son parti, on reconnaissait les inspirations d'une ame émue de toutes les gloires de la France. Il connaissait peu la monarchie, jugeait mal la Vendée ; ses préjugés l'empêchaient de rendre justice à l'émigration. Cependant plus d'une fois une voix secrète et intime semblait s'élever dans son sein et rendre hommage à la vérité ; alors il revenait noblement, généreusement sur ses erreurs. La loyale grandeur des idées monarchiques avait du charme pour lui ; et peut-être la contre-révolution eût-elle fait cette belle conquête, s'il y eût reconnu non du ministérialisme et de la contre-opposition, mais une volonté éclairée ; non un parti soumis au caprice, mais une puissance morale animée d'une pensée virile ; non des projets incohérens, mais un plan arrêté et suivi. On nous a assuré que dans sa bibliothèque s'est trouvé, après sa mort, le commentaire qu'il avait fait d'un livre fameux, de cet ouvrage où sont soutenues avec le plus de force la vieille cause de la civilisation et les hautes doctrines du catholicisme ultramontain ; commentaire écrit de la propre main du général Foy et qui attestait, dit-on, l'émotion vive et profonde que lui avaient causée les vérités exprimées

dans ce livre. Mais sans entrer dans des considérations relatives à son caractère individuel, voyons-le agir dans le cercle des opinions publiquement avouées par lui.

Les Chambres ont adopté un mode de discussion qui ne permet pas aux orateurs une lutte franche, hardie, et corps à corps, ni l'emploi d'une éloquence décisive, née du sujet même et faite pour s'élever à sa hauteur. Chacun succédant à l'autre, pour réciter son thème, s'isole dans cette solennelle procession d'orateurs; point de discussion vraie, de réfutation positive; l'intelligence supérieure s'emparant des mots et de la pensée d'un adversaire, ne peut en faire sa conquête et comme le butin de son génie. En Angleterre la mêlée s'engage sans préparation : peu de membres y prennent part; mais ce sont les plus forts, les organes de chacun des partis. Le combat n'est point fictif et la victoire est réelle. Dans nos Chambres, au contraire, sauf quelques mouvemens de vivacité qu'un réglement sévère devrait proscrire, tout demeure à peu près moralement indécis. On a beaucoup parlé pour ou contre les choses, sans qu'elles aient été soumises en résultat à une véritable discussion : souvent une énorme perte de temps, un immense flux de paroles, n'ont pas même entamé la question.

L'éloquence du général Foy couvrait d'une certaine chaleur éclatante, d'une vivacité d'ame et d'une énergie de diction, l'égoïsme stérile, le fonds ingrat des pensées du libéralisme. Soldat orateur, il a essayé de cacher la révolution sous les lauriers, de l'ensevelir

sous des trophées. Séduit lui-même par cette révolution qu'il n'a traversée que comme un champ de bataille, il a communiqué son illusion à ses auditeurs, et revêtu d'une apparence brillante et guerrière les doctrines qu'il méconnaissait. Il prenait pour une fière amazone, cette révolution dont il a fait son idole : il n'a vu ni le désordre de ses mœurs, ni la bassesse de ses pensées. Il n'a voulu apercevoir que son panache ; il n'a entendu que le bruit de la trompette ; un combat, deux camps, deux bannières ; ici l'*émigration*, là l'*indépendance nationale ;* voilà toute la question pour lui. Entraîné par cette séduction de sa pensée, par ces images belliqueuses, il n'a point soulevé le voile, et compris le véritable état des choses. Son éloquence rappelle les exploits des armées de la révolution et des vieilles bandes de Napoléon, dont la course victorieuse éblouissait l'Europe et palliait aux yeux du vulgaire la misère intérieure de la France, des projets ridicules ou des prétentions tyranniques. Tel était le caractère de l'orateur guerrier, si ce n'est dans toutes les occasions, du moins dans les circonstances importantes : son discours étonne et impose ; c'est une armée dont l'aspect séduit les regards le jour d'une grande revue.

Le général Foy est l'orateur qui a proclamé le plus hautement que *la patrie est le sol*, comme si la patrie véritable n'était pas dans les mœurs, les institutions, les croyances religieuses, dans les affections domestiques et les souvenirs, dans les vieilles franchises et les coutumes des nations. Jamais conception plus matérielle ne s'est présentée à l'esprit d'un homme d'Etat.

Mais cette pensée, loin d'appartenir au général Foy, remonte à 1793. C'est en confondant la patrie et le sol, l'homme avec la terre, au lieu d'ennoblir et d'exalter l'un et l'autre, c'est au moyen de ce patriotisme subalterne, c'est pour la défense du sol, que l'on a fait marcher les soldats de la France contre les défenseurs des anciens droits nationaux. Oui, la patrie *matérielle* est dans le sol; mais le sol ne devient moralement la patrie, que si des souvenirs, des affections, des droits, y attachent le citoyen. Sans cette patrie morale, le citoyen peut fuir avec regret une terre couverte de ruines fumantes; l'homme indépendant peut quitter, l'ame brisée, un sol qui n'est plus une patrie et où il ne veut ni se mêler aux saturnales des brigands qui l'oppriment ni succomber à leurs coups.

« Nous sommes vingt contre un », a dit souvent le général Foy. Cet aveu caractérise encore plus fortement sa pensée. On peut traduire ainsi cette phrase : « Tremblez! le nombre vous accablera! » C'est la révolution toute pure; c'est son essence même surprise dans son état naïf et originel. C'est son système de la souveraineté de la multitude : le système le plus funeste comme le plus absurde que l'on ait jamais conçu. Et qu'est-ce que le grand nombre? un mineur perpétuel. Demandez à l'antiquité, demandez aux temps modernes ce qu'ont produit ses efforts d'émancipation. On l'a vu, tigre altéré de sang, tout immoler sur sa route, ne s'arrêter qu'au moment où sa rage avait créé un désert autour de lui; vouloir alors retourner dans son antre et ne savoir comment mettre à profit

l'immense destruction qui l'environne. Convenons-en cependant : cette doctrine du pouvoir de la multitude n'a jamais formé la conviction de l'armée française. C'est une idée *civile*, et non militaire. Elle appartient à la révolution qui *raisonne*, comme la fusion du sol et de la patrie est le dogme de la révolution qui *agit et entraîne*.

Quiconque admet dans la science politique des considérations destructices de l'ordre, incapables de rien fonder, n'est point un homme d'Etat. Cette démagogie ne convient qu'aux hommes qui veulent en faire un échelon de leur despotisme; c'est contre elle que se sont élevés et Caton et le vertueux Barnevelt. Il semble que l'antiquité entière soulève sa grande ombre contre cette opinion fatale; nous croyons la voir dérouler aux yeux des hommes les pages qu'elle a inondées de sang, et montrer à la postérité les gouffres creusés par la doctrine de la suprématie du nombre, mise en pratique à de trop mémorables époques.

La religion et la raison, l'être intellectuel et la pensée : tels sont les grands pivots des choses d'ici-bas; ce sont là les moteurs qui décident de tout en dernier ressort, quoi que puissent dire ces prédicateurs de la doctrine des intérêts, doctrine mortelle aux peuples, qui les isole dans leur égoïsme, comme le méchant dans sa vieillesse abandonnée. Le général Foy, en s'attachant aux théories démocratiques, n'avait pas en vue la doctrine des intérêts, mais une conviction politique, une doctrine constante, une règle de conduite. S'il proclame cette théorie, c'est qu'il y voit une dé-

mocratie organisée, dont un chef militaire pourrait au besoin tirer des bataillons pour accomplir de grands desseins. Tel est l'unique aspect, le point de vue de conquête et de gloire sous lequel il voit la révolution. Bien différent des industriels, qui n'y voient que des marchandises et du profit. C'est entre ces deux points extrêmes que se débat l'esprit du siècle; entre une organisation purement militaire et une autre purement matérielle. Quelquefois ces élémens se rapprochent et même se confondent pour se séparer ensuite avec plus de violence. Jamais l'harmonie ne se trouvera entre eux; jamais ils ne conserveront un équilibre parfait.

Tour à tour le général Foy s'est montré le défenseur de la démocratie militaire et de la démocratie industrielle; mais c'était à la première doctrine qu'il appartenait par le caractère spécial de son esprit. Tout opposé qu'il était à Bonaparte dans les premiers jours de l'Empire, et quoiqu'il ne puisse être accusé de s'être prosterné devant son despotisme, il avait le penchant et les opinions d'un guerrier; il s'éloignait et de la théorie de M. de La Fayette et de l'opinion de M. Ternaux, qui eût voulu qu'une garde nationale, toujours mobile, remplaçât une armée stable et permanente. Il était de la révolution militaire, non de la révolution civile. On peut reconnaître en lui le plus beau type de cette classe d'hommes, alliés momentanément aux tribuns et aux journalistes, sans que cette alliance soit en rien fondée sur une communauté réelle de sentimens et d'idées. Qu'on ne s'y méprenne pas. La démocratie

armée a toujours vu d'un œil de mépris la démocratie civile ; jamais la première n'a reconnu que l'autre eût le droit de la gouverner au moyen d'une Constituante, d'une Convention, d'un Directoire. Que les idées d'un sévère républicanisme soient adoptées par les Desaix, les Kléber et les Hoche; que le général Foy les professe à un degré beaucoup moindre; que d'autres militaires penchent vers les douceurs du régime impérial : Spartiates et Prétoriens, peu importe, ils ne changent point d'attitude en face des sophistes, des écrivains, des industriels, des hommes de loi. Si l'armée vient à sentir sa force, croyez-vous qu'elle souffre que les parleurs de tribune et de journal disposent du sort de la nation? En définitive, ils voudront métamorphoser l'Etat en une vaste caserne; c'est là leur idéal politique. Si jamais le triomphe des idées révolutionnaires avait lieu, la scission ne manquerait pas de s'opérer entre les deux partis; et le militaire, sous une forme despotique ou républicaine, mettrait l'état civil à ses pieds.

Dans les rangs des défenseurs de la doctrine libérale, M. Benjamin Constant mérite une place isolée; nulle part on ne le voit se rattacher à une masse d'opinions et d'intérêts compacts. Dans la supposition d'une révolution libérale, il se rattacherait naturellement aux Conseillers d'Etat du nouveau régime, ce serait lui que l'on chargerait d'élaborer les lois du jury ou de la presse, qui fournirait des réponses subtiles, qui traiterait avec les cours étrangères où un reste d'aristocratie et de monarchie vivrait encore. Peut-être aussi le verrait-on s'entourer d'un certain nombre

d'écrivains dont la clientelle admirerait la finesse et la souplesse de son esprit, mais ne le trouverait pas assez véhément dans ses déclamations pour espérer ou assurer son influence populaire.

Rien de plus différent que l'éloquence de M. Benjamin Constant et celle du général Foi. Celle du premier orateur ne part point de l'ame ; elle ne s'adresse point aux sensations ; elle n'émeut pas ; elle ne couvre point d'un coloris éclatant l'indigence de la pensée. M. Benjamin Constant glisse son mot sans que l'on s'en aperçoive ; il insinue adroitement son opinion ; et si son adversaire manque de la sagacité nécessaire pour reconnaître le sophisme, il se trouve avoir adopté, à son insu, la pensée la plus opposée à sa première intention. Les discours de M. Benjamin Constant manquent par-dessus tout d'autorité. L'adresse n'a rien de noble ; l'insinuation n'est pas le caractère propre de la force. Le général Foy entraînait, commandait : triomphe violent et peu durable. Sa pensée n'était pas assez neuve pour saisir l'attention, faire désirer le résultat, captiver l'auditeur. Il n'avait qu'une seule manœuvre, une seule marche. Dans la discussion, il s'avançait fièrement comme sur le champ de bataille, pour étonner, effrayer et vaincre, plutôt que pour raisonner et convaincre. Il soumettait la pensée au bâton de maréchal. M. Benjamin Constant parle à l'esprit. L'un subjugue par la hardiesse, et ceux qu'il entraînait ne tardaient pas à se soustraire à cette rapide influence : l'autre manque d'une conception élevée, intéresse, attache, amuse, et ne gouverne pas.

Le libéralisme de M. Constant est l'expression de la démocratie des salons : il veut sortir de la tourbe, il ennoblit le pamphlet, il relève le journalisme, par le luxe de la pensée et le charme du style. Le général Foy, au contraire, professait la démocratie des armées; il ne se servait de la politique industrielle que comme d'un auxiliaire peu employé. L'honorable député de Lausanne, chargé d'un industrialisme emprunté, voudrait se persuader à lui-même que ces opinions lui tiennent fortement à cœur : on le voit prendre des peines incroyables pour faire pénétrer l'industrialisme dans sa pensée et dans son style. Variable dans ses opinions administratives, il a commencé par vouloir que la représentation nationale se concentrât dans la propriété foncière : opinion qu'il a gardée jusqu'à son âge mûr. Maintenant il exagère jusqu'à l'industrialisme, et semble ne voir aucune différence morale ou politique entre la fortune mobilière et la fortune immobilière. Quoiqu'il ne paraisse trouver partout, même dans les travaux de l'esprit, qu'une propriété matérielle, il est évident que cette doctrine lui répugne. Des rétractations involontaires lui échappent souvent. On l'entend se plaindre de l'égoïsme du siècle, où tout est lucre et marchandise, où l'intérêt domine seul : démocratie de sybarites, où il n'y a que banque et finance, où les facultés intellectuelles, tournées exclusivement vers le profit et la matière, perdent leur caractère véritable. Doué de sensations délicates, M. Benjamin Constant se révolte contre la puissance du sabre : son livre sur l'Usurpation l'a prouvé. Jamais à cet égard il ne ren-

trera dans les doctrines du général Foy. Il voudrait bien adopter la démocratie industrielle ; mais c'est un supplice que ses efforts mêmes. Dure nécessité, tâche cruelle, pour un homme supérieur, que d'embrasser la trivialité des plus vulgaires opinions libérales, et de se traîner à leur suite : plaignons-le ; c'est en renonçant à ses goûts, à ses habitudes, à la délicatesse de ses sensations, à la finesse de son intelligence, qu'il s'est fait démocrate à la sueur de son front. Quelle vocation, qu'une vocation factice, imposée par une nécessité de circonstances ! Ainsi Adam déchu, courba sa tête vers la terre et fut obligé de la déchirer pour lui devoir l'existence.

Et où M. Benjamin Constant aurait-il puisé sa démocratie? En examinant la chose de près, cette opinion chez lui ne tient presque à rien. Est-ce le résultat d'une conviction profonde? est-ce le fruit de mûres réflexions? non, c'est une saillie de jeunesse, reprise et continuée dans l'âge avancé. C'est une expérience faite sur les peuples et sur les besoins du corps social, entreprise et poursuivie dans les salons au sein des distractions du grand monde. Ce thème, il a su le développer avec un art infini. Nous rendons justice à son talent sous ce rapport; mais nous pensons que ce thème lui-même eût acquis plus de perfection encore, que son genre de talent eût pris un plus noble essor, s'il se fût abandonné exclusivement à sa pensée, s'il eût suivi la pente véritable de son esprit. L'impulsion qu'il a suivie n'était ni assez franche, ni assez ardente pour lui assurer un rang supérieur en littérature ou en politique.

L'esprit qui régnait dans la bonne compagnie de Genève, avant la révolution, a fortement influé sur l'éducation et l'instruction de M. Benjamin Constant. La sphère de cette opinion s'agrandit sous le règne de M. Necker, qui la transporta dans les salons de Paris, et sous l'influence de madame de Staël, qui lui imprima le sceau de son génie. C'est l'école de Rousseau, dépouillée de la sauvagerie du maître, et devenue aussi sociable qu'elle a pu le devenir : la société génevoise, séparant des doctrines du philosophe son aversion pour l'état social, et son penchant vers la nature, voulut, en conservant le fonds du système, ajouter aux jouissances de l'existence sous l'ancien régime, les plaisirs d'amour-propre, les raffinemens de sensibilité dont Jean-Jacques avait si bien dévoilé les mystères. De là un mélange d'épicuréisme et de sentimentalisme, qui a donné naissance à cette démocratie de bon ton, à cette prétendue religion de boudoirs, où rien n'est profond, vrai ni énergique; où tout est nuances, délicatesses, subtilités fausses; où rien n'est naturel, malgré la prétention du genre; où rien ne ressort de la vérité éternelle et indépendante.

Le goût exquis, le tact délicat de la nation française ont long-temps empêché que cet esprit factice ne se montrât trop ridicule, et que cette combinaison hermaphrodite ne se révélât dans toute son étendue. La fausseté de ce sentimentalisme religieux et pour ainsi dire hystérique, a cependant un côté amusant qui fournirait de bonnes plaisanteries ; mais elles demanderaient à la fois la verve comique d'Aristophane, et

le sel de Ménandre, dont l'atticisme savait s'arrêter au point où commencerait la licence. Il me semble, toutefois, qu'avec un talent supérieur, on pourrait exploiter cette mine nouvelle de roman et de comédie, dont le roman d'Adolphe, par M. Benjamin Constant, offrirait le premier filon.

En résumé, M. Benjamin Constant triomphe et brille, quand il n'est pas obligé de se défendre à l'improviste : quand il a eu le temps de préparer des armes, et de renfermer dans un discours de tribune son habileté incontestable à manier la pensée et à présenter le sophisme. Sans jamais être mâle ni fortement prononcé, il est précis, fin, délicat, concentré, ironique sans excès, bon ménager de son temps et de celui d'autrui. Mais une grande composition est son écueil. S'il veut y répandre toute son ame, son imagination s'éteint, sa pensée se rétrécit, il devient prolixe; et l'on voit que le talent des masses lui échappe. C'est alors qu'on reconnaît son génie essentiellement féminin; aimable dans les détails, superficiel et frivole dans le reste, incapable de rien concevoir en grand.

Il est temps de nous occuper de la démocratie industrielle, dont M. Casimir Perrier s'est fait le représentant. Là tout est clair, défini, prononcé. Paris et Rouen applaudissent avec raison au mérite financier des discours de l'honorable député. Mais si l'on écarte ce mérite réel et surabondant, on trouve, au fond de sa pensée, une doctrine qui consiste à ne voir d'ordre social que dans le maniement des affaires; à considérer comme le *nec plus ultrà* de la civilisation, la mé-

tamorphose du corps politique en manufacture ou en maison de banque.

Seul parmi les libéraux, M. Benjamin Constant a fait observer que ce système de démocratie industrielle, en abaissant la valeur morale de l'espèce humaine à la condition de machines productives, amènerait une civilisation semblable à celle de la Chine. Là tout est perfectionné dans le sens de l'utilité matérielle : l'industrie y est pour ainsi dire stéréotypée; les Chinois ont fait de grands progrès en ce genre; et vous diriez des automates à ressorts : jamais le mécanisme de l'administration révolutionnaire et bonapartiste ne serait parvenu à matérialiser à ce point la société.

Plus tard j'aurai occasion de revenir plus particulièrement sur cette phase des doctrines révolutionnaires, quand je développerai le système par lequel la secte industrielle a essayé de métamorphoser le libéralisme. On aurait tort cependant de considérer le libéralisme comme ne faisant qu'un avec l'industrialisme. Comme l'ancien régime s'est dissous pour produire des Epicuriens hommes de Cour, et des Epicuriens hommes d'Etat, le libéralisme subira une dissolution, à laquelle l'industrialisme doit coopérer. La révolution a pour principe vital un certain mouvement d'idées sophistiques, de même que le christianisme subsiste dans une sphère d'idées basées sur la nature de l'homme et de la Divinité. Une fois la révolution soumise à l'ordre et délivrée de la fièvre qui l'agite, ce n'est plus la révolution. Jamais d'un peuple de fabricans vous ne

ferez un peuple de philosophes, ni d'une masse industrielle un corps politique. Quelle que soit la cause à laquelle on se dévoue, il faut, pour réussir, ou la soif de la gloire ou une volonté d'indépendance. Aussi la révolution, commencée par les avocats et les tribuns, expirera-t-elle sous la main des financiers. Quelle est la pâleur de l'éloquence de M. Casimir Perrier près de M. Benjamin Constant? Que devient M. Ternaux comparé au général Foy?

M. Benjamin Constant a dit quelque part que cet ordre industriel, dont on voudrait faire l'ordre libéral par excellence, reposait essentiellement sur une démocratie administrative à formes despotiques. Professer en même temps des maximes de démocratie et de pouvoir absolu; invoquer un régime constitutionnel dans la forme, pour en faire, dans la réalité, un système d'oppression, au moyen de la centralité; employer une merveilleuse adresse à fondre ensemble les doctrines plébéiennes ou populacières de 1793, avec l'arbitraire déployé à nu par les préfets de l'empire: voilà ce qu'ont tenté MM. de Girardin et Méchin, véritables représentans de la démocratie administrative. Ici vous ne voyez plus, comme dans la théorie du général Foy, le sceptre se métamorphoser en sabre, et la liberté disparaître sous des trophées; ni comme chez M. Casimir Perrier, une opulente utopie couvrir d'un tissu d'or et d'argent ce qu'il y a de vulgaire dans la force industrielle. Ce qu'on nous offre comme le beau idéal de l'administration, c'est l'autorité des gendarmes, des colonnes mobiles, des dépôts de réfrac-

taires, des garnisaires et des gardes champêtres embrigadés. C'est un pouvoir ministériel, un colosse aux cent bras, élevé sur la base la plus haute, atteignant les deux extrémités du royaume, qu'on nous propose comme le parfait modèle de l'organisation intérieure.

Les traces du bonapartisme sont visibles dans cette manière amphibie de voir les choses. Que dirait M. de Lafayette, avec ses idées fédératives, de cet accouplement monstrueux du libéralisme et de l'oppression? M. de Girardin, par exemple, a insisté sur la nécessité de relever la dignité des fonctions municipales, dans l'esprit de la constitution de l'an VIII, avec ses institutions primaires et cantonales. Or on sait comment le ministère a usé de ces démonstrations de liberté, du temps où M. le préfet de la Côte-d'Or et M. Méchin consacraient au pouvoir leurs talens et leur zèle. Le régime impérial a singulièrement escamoté ces assemblées, ces listes, ces candidats, ces institutions communales et départementales, comme il a escamoté le corps législatif, en créant les muets du Sénat. En vain les honorables députés, dont je parle, ont sans cesse recours à la Charte et à elle seule; en vain invoquent-ils nos libertés publiques. L'homme du pouvoir se trahit chez eux; et la base même de leur doctrine indique cette tendance. Dans leurs discours, l'instinct et le naturel reparaissent perpétuellement malgré tous leurs efforts pour les chasser. On ne peut dire qu'ils soient les ministériels du jour; mais il y a dans leur manière de comprendre l'administration beaucoup de ministérialisme.

N'en déplaise à M. Méchin et à M. de Girardin, la Chine est leur Eldorado. Là fleurit la civilisation, telle que leur pensée en a conçu le système. Peut-être ces honorables députés avoueront-ils avec nous que, grace à la révolution, le génie administratif, répandu dans toutes les classes, a fait naître une grande quantité de Chinois, modèles achevés d'industrialisme. Qu'on ne dise pas que le régime de ce grand empire de l'Orient est incompatible avec les idées libérales. Bien loin de là. En Chine, point de religion de l'Etat. Une complète indifférence règne, et la morale de Confutzée est la seule qui domine l'ordre social. Si l'on y tolère les associations religieuses, c'est par un vice évident et isolé de la monarchie chinoise, et la monarchie libérale ne manquera pas de corriger cela. Il ne se trouve ensuite dans ce pays ni classes privilégiées ni autres distinctions que celles des fonctions administratives et des titres qui y sont attachés. Or, nous savons par expérience que les démocrates modernes s'accommodent assez bien des titres, des rubans, des dignités, même des Empereurs : ce qu'ils veulent, c'est une démocratie industrielle et administrative, fortement constituée, et mise en mouvement par un bon despotisme. Le complément nécessaire de cet ordre de choses est la démocratie militaire. Joignez à cela un peu de démocratie de salon et de brochure : vous aurez le beau idéal d'une constitution politique telle que les libéraux la rêvent. M. Benjamin Constant n'ignore pas que l'imprimerie et les journaux existent en Chine de temps immémorial.

Ne poussons pas plus loin un parallèle qui deviendrait injuste et faux. Il y a chez les Chinois des croyances domestiques, patriarcales, des souvenirs de famille, de vieux préjugés qui les éloignent autant des libéraux, que ces derniers le leur cèdent en fait d'administration et d'industrialisme. Tel est ainsi le résultat définitif de toute cette démocratie représentative, de cet échafaudage qu'on nous présente comme une base solide de liberté politique. Rien dans ce système ne constitue un pouvoir énergique et réglé. Nous avons vu cette doctrine s'enorgueillir de la gloire militaire et de l'esprit d'indépendance, tel qu'on le professe dans les salons révolutionnaires; puis aboutir à une théorie administrative, à un système *decaziste,* si l'on nous permet de créer un mot pour la chose qu'il exprime; c'est ainsi qu'une substance en fermentation se tourne, par sa nature seule, en une substance delétère qui n'offre plus qu'un résidu d'élémens neutralisés. Extravagante et parleuse depuis la Constituante jusqu'au Consulat, la représentation nationale, devenue humble et obséquieuse sous l'Empire, a pris un nouvel essor depuis la Restauration: c'est depuis cette dernière époque qu'elle s'est développée comme opposition de gauche, et s'est entourée de talens que nous n'avons pas besoin de calomnier pour repousser leurs doctrines. Souvent cette opposition a raison dans les détails, jamais dans le fond des choses. Elle ne triomphe que dans la critique de ses adversaires : encore ce triomphe n'appartient-il pas à ceux de ses membres qui ont conservé les idées arriérées du Directoire ou de l'Empire, mais à ceux qui ont

suivi les progrès du temps, qui ont marché avec lui. Qu'apprendre de MM. Dupont de l'Eure ou Méchin? Au contraire, MM. Benjamin Constant ou Casimir Périer sont toujours bons à entendre, parce qu'ils essaient, autant que le libéralisme le leur permet, de pénétrer dans l'esprit de leurs adversaires et de le soumettre à l'analyse.

CHAPITRE IV.

De la révolution militaire et de son contact avec la révolution civile, sous forme de conspirations politiques.

Vers la fin du dix-huitième siècle, l'Europe est ébranlée par une révolution civile, ennemie d'un système de gloire et de conquête et dont le seul but est de promener sur le globe le niveau de l'égalité. Avec elle, plus d'armées permanentes; elle ne veut armer que les citoyens, enrégimenter que des gardes nationales. Cependant elle exécute son projet, et un appel aux armes fait marcher en masse sous les drapeaux tous les habitans de la France. Du sein de la révolution civile naît d'abord une révolution militaire, spartiate dans ses formes, et d'un républicanisme rigide. Mais bientôt ce régime de sang et de larmes lui déplaît; elle le prend en horreur. Ce mouvement, exploité par un despote, produit la grande armée. Une conscription générale la recrute : un peuple de soldats s'élève, absolument étranger au peuple de citoyens dont il émane.

Cependant les puissances européennes s'avisent d'opposer à la révolution ses propres armes. En Prusse on mobilise les gardes nationales sous le nom de *landwehr*. La conscription se naturalise presque généralement en Allemagne, où l'on a soin d'appuyer ce

système sur les vieilles idées de loyauté, de dévouement au monarque, dans lesquelles on fait consister le patriotisme.

Bonaparte tombe, et la grande armée semble détrônée. Les chefs s'incorporent au gouvernement royal, le peuple soldat est détruit; il n'y a plus qu'une garde dévouée à la couronne. Sous ce rapport tout paraît rentré dans le même ordre qu'on voit établi en Allemagne. Les conspirations partielles nées des souvenirs militaires de la révolution et de l'Empire ont avorté. Le général Foy est descendu dans la tombe. Cette foudre de guerre et d'éloquence est éteinte; ce brillant organe d'un peuple soldat est muet. Cependant Cadix, Lisbonne, Naples, Turin, sont témoins de grands mouvemens militaires : il existe donc un germe de révolution militaire. Cherchons-en les causes; indiquons-en les caractères.

Tout a changé depuis Bonaparte. Aujourd'hui le soldat, quand il se révolte contre son chef prétend établir la souveraineté du peuple, fonder un ordre de choses démocratique. Peut-être sa conscience n'a-t-elle à lui reprocher aucune fausseté à cet égard. Iturbide, Bolivar lui-même peut-être, n'ont pas songé à imiter Bonaparte ni les rois de sa façon. Il existe un proverbe d'une vérité triviale : *l'appétit vient en mangeant*. Jamais de tels exemples ne sont stériles. Ce que le monde a vu, dans ce genre, se reproduit bientôt; et l'on peut dire que toute révolution civile, semblable à la nôtre, est grosse d'un despotisme militaire, qui doit éclore tôt ou tard.

Les officiers et les soldats ont prêté quelque importance aux Carbonaris, aux francs-maçons, aux membres du Tugendbund, en s'alliant à eux; sans la force militaire, tout pouvoir civil est impossible à atteindre, au moyen d'une conspiration; il est donc urgent de fixer l'attention sur cette puissance militaire, qui pourrait offrir son secours à la conspiration civile; et c'est à elle que nous consacrons ce chapitre.

Avant d'entrer en matière, je commence par prévenir mes lecteurs que je suis loin de m'exagérer la puissance et la portée des sociétés secrètes, ni l'influence qu'elles peuvent exercer aujourd'hui. Le temps, en dévoilant leurs ressorts, a usé une grande partie de leur force; pourquoi dédaigner toutefois les leçons de l'expérience? Affaiblies aujourd'hui et surtout en France, où la révolution se tourne vers l'industrialisme, et s'en rapproche de plus en plus, elles ne laissent pas que d'appartenir à l'histoire présente; voyons donc quel est le principe des conspirations dans l'Europe moderne, de quelles formes elles se revêtent et pourquoi les conspirateurs ont fait choix de ces formes.

Il faut en convenir, dès que les symptômes d'une maladie destructive qui attaque le corps social se trouvent en harmonie avec un certain esprit public, ce n'est pas seulement aux hommes, mais aux choses, qu'il faut demander compte du mal. La nature humaine renferme un principe de corruption et le génie de l'homme un penchant vers le sophisme, qui lutte contre les institutions religieuses et sociales, depuis leur naissance, d'une manière plus ou moins franche.

Réprimer cet élan fatal, étouffer ce mauvais germe, opposer à l'activité funeste des esprits, une activité féconde : telle est la tâche des talens et des vertus. Lorsqu'une civilisation toute matérialisée a entraîné la bonne cause elle-même et l'a poussée à méconnaître sa propre nature ; que la religion et le gouvernement sont devenus des sinécures au profit de l'inexpérience et de la mollesse ; alors le mal envahit l'esprit public ; alors ni la police ni la censure ne peuvent arrêter son essor, jusqu'à ce que les partisans du bien, en reconnaissant eux-mêmes la force de leur cause, donnent carrière à une nouvelle activité morale.

Les républiques grecques, chargées vers leur déclin d'un fardeau de sophistes, de rhéteurs, de politiques, se sont trouvées atteintes, au milieu de la mort de leurs institutions, d'une maladie qui a beaucoup d'analogie avec celle de notre siècle. Le rêve d'une démocratie insensée, basée sur l'athéisme religieux et politique, a plus d'une fois germé dans les cerveaux des apôtres de l'erreur et des législateurs de la multitude. L'empire romain n'a jamais vu ses constitutions ébranlées. Mais corrompu par la philosophie d'Epicure, il a été soumis à des formes administratives semblables à celles qui ont suivi chez nous la révolution française et que dans plus d'un pays on cherche à combiner avec les idées constitutionnelles et la division des pouvoirs. Si les Hellènes corrompus eurent des sophistes, des rhéteurs, des législateurs, Rome impériale eut ses administrateurs, sa police, ses gendarmes et sa censure.

On a vu dans l'Europe chrétienne le sophisme et

l'administration, empruntés aux Hellènes et à l'empire romain, lutter à plusieurs reprises et sous des formes diverses contre les croyances religieuses et sociales : les établissemens politiques des nations germaniques et la constitution de l'Eglise leur opposèrent une vigoureuse résistance. Malheureusement le pouvoir absolu dépouilla de leurs institutions nationales les peuples modernes, et la réforme du quinzième siècle ébranla l'autorité de l'Eglise. Dès lors se développa ce système d'administration et de sophisme qui, né dans l'antiquité, a pris dans l'Europe actuelle un prodigieux accroissement.

Mais pour arracher ce système au vague des doctrines, il fallait l'organiser d'une manière quelconque : non pas publiquement; car le triomphe du pouvoir absolu et de la réforme n'était pas encore complet. Les auteurs du projet furent obligés de cacher leurs associations. C'est ce qui eut lieu en Italie au seizième siècle : la famille des Socin, unie aux grands et aux riches, ainsi qu'aux gens de lettres de l'époque, traça le plan d'une conspiration mystérieuse, dont le but, en harmonie avec les idées nouvelles, était d'abolir la réforme comme incomplète, de se substituer à elle et de gouverner l'Etat en usurpant tout le pouvoir, naguère possédé par l'Eglise.

L'exemple donné par les Etats de la Grèce, avant qu'ils ne fussent corrompus par les sophistes, se reproduisit dans le moyen âge, époque par excellence des associations et des corporations. Parmi ces confréries politiques et religieuses, plusieurs eurent des statuts

secrets, et toutes sans exception aimaient à environner de mystère quelques-unes de leurs doctrines : mystère qui était dans les mœurs, les idées et les traditions du temps. Quelques-unes de ces associations survécurent au moyen-âge, mais leur ancien esprit les avait abandonnées. Par exemple les institutions maçonniques, célèbres dans les fastes de l'ordre du Temple et dans ceux des architectes et ouvriers des églises gothiques, furent envahies par le Socinianisme qui les pénétra de son génie, qui les élabora comme une sorte de propagande. La maçonnerie n'appartenait autrefois qu'à des ordres de nature particulière ; et la famille des Socin, en la réorganisant, voulut couvrir de ses formes une association générale destinée à propager ses doctrines par voie d'initiation. Ils n'allaient à rien moins qu'à renverser l'Eglise et l'Etat.

Contraints de se déclarer et de rendre leur propagande publique, les Sociniens furent dissous en Italie. Mais leurs principes se conservèrent à Florence, où, adoptés plus tard par les disciples de Galilée, ils prirent la forme d'une académie des sciences célèbre sous le titre maçonnique *del Cimento*. Naples conserva aussi la tradition du socinianisme, recueillie au dernier siècle par Filangieri.

Une seconde fois dispersés dans les contrées orientales de l'Europe, où ils s'étaient transplantés après avoir été bannis d'Italie et d'Allemagne, ils refluèrent vers l'occident et y rétablirent leur propagande. On les vit fort actifs en Hollande surtout, où ils s'associèrent à l'école de déistes fondée par Erasme. Vers ce temps-

là ils se recrutèrent en même temps dans les cercles de la diplomatie européenne et dans les universités. Ils enseignèrent le ministérialisme dans les cours, afin de préparer le terrain de l'établissement graduel de la démocratie. Enfin l'édifice des lumières modernes s'éleva sous leurs mains.

Locke, pendant son séjour en Hollande, se lia avec les Sociniens. Leur propagande, qu'il transplanta en Angleterre, s'allia aux formes politiques du pays et perdit son danger immédiat. Il n'en fut pas de même, quand les Anglais voulurent faire de la maçonnerie un moyen de propager leur influence morale et positive dans les contrées de l'occident; bientôt la France, l'Italie, l'Allemagne, le Portugal, l'Espagne, furent la proie d'une secte, qui tendait par tous ses efforts au développement de la démocratie et de la philosophie du dix-huitième siècle.

Une fois consolidé sur le continent, le système maçonnique des disciples de Locke se couvrit, en France et en Allemagne, de deux formes qui durent exercer bientôt une active influence sur le sort des nations et des gouvernemens. Tout s'agite des deux côtés du Rhin; ici l'Encyclopédie est créée avec ses affiliations de philosophes. Au-delà du Rhin, le Bavarois Weishaupt forme l'association des illuminés philantropes, qui n'ont rien de commun avec d'autres illuminés, professant des doctrines mystiques.

Beccaria et Filangieri prêtèrent de nouvelles formes maçonniques aux mêmes idées, dans le nord et dans le

midi de l'Italie. Philosophes français et illuminés d'Allemagne influèrent sur cette double formation.

Les gouvernemens espagnol et portugais inoculèrent les mêmes systèmes dans leurs contrées respectives et les transportèrent dans leurs possessions transatlantiques. La chose fut traitée moins sérieusement dans les cours du nord; elle s'y établit comme mode; elle fut regardée comme un amusement de l'esprit : c'est ce qui arriva en Russie et en Suède. Mais le Danemarck, la Prusse, l'Autriche même sous Joseph II, furent remplis de loges maçonniques qui s'ouvrirent sous les auspices du pouvoir politique.

Pendant que ces choses se tramaient, les peuples ne savaient pas plus que les gouvernemens de quoi il pouvait être question. Un réseau de doctrines secrètes et d'affiliations dont le ministérialisme ne se rendait pas un compte exact, environnait la société de toutes parts. Cependant les clergés catholique et protestant prenaient l'alarme; le socinianisme se faisait reconnaître à ses œuvres. Mais le clergé du nord protestant était lui-même profondément gangrené; quand il voulut élever la voix, il n'était plus temps.

Parmi les catholiques, de faibles cerveaux ont empêché que l'on ne connût la conspiration et toute son influence. Elle avait généralement dépassé de beaucoup tous les moyens de résistance que pouvaient lui opposer un fantôme d'ancien régime. Comment un vain fantôme du passé lutterait-il contre la réalité du présent? On ne la combattra que par l'esprit éternel qui vit éternellement au fond des choses. Esprit in-

connu des sots et des timides qui se crurent tranquilles à l'abri d'un régime de police et de censure.

Les jésuites avaient pénétré de bonne heure la tendance de la maçonnerie moderne, et éveillé à ce sujet les sollicitudes de Rome. On les avait vus favoriser les Sociniens contre les protestans, afin de dissoudre plus rapidement le protestantisme. Mais dès que la propagande maçonnique fut universellement consolidée, une lutte corps à corps commença entre elle et les jésuites : ces derniers succombèrent. Depuis ce moment le génie de Loyola fut un épouvantail dont le libéralisme effraya les peuples. Cette combinaison machiavélique fut activement exploitée par les encyclopédistes ainsi que par les illuminés allemands. Leurs successeurs actuels ont soin de ne pas la négliger.

Nous ne préjugeons rien sur la question des jésuites, qu'il ne s'agit pas d'examiner; et nous faisons ici toutes nos réserves à ce sujet.

Ainsi le jésuitisme et le socinianisme restèrent seuls en présence sur le champ de bataille : les peuples et les gouvernemens étaient également faibles, parce que le pouvoir royal, ayant partout énervé les anciennes institutions nationales, ne pouvait plus y trouver d'appui, de même que les peuples n'en trouvaient plus dans leurs gouvernemens, transformés en administrations dénuées d'influence morale.

Une grande explosion eut lieu au milieu de cet état de choses : c'était la révolution française, vers laquelle tendaient sans cesse les associations philosophiques et philanthropiques du dernier siècle. Quand elle eut

éclaté, ces associations se refroidirent. Elles avaient tout détruit ; il fallut mettre quelque chose à la place de l'ordre social et de la religion. De là une ère législative, ou constitutionnelle, qui, comprimée par le despotisme de Bonaparte, ne s'en est pas moins frayé une large route dans le monde politique. Sous son règne même, l'Allemagne et l'Italie conspiraient contre son pouvoir. Les effets de cette conspiration furent immédiats en Allemagne : en Italie, ils ne se manifestèrent qu'après la destruction de l'empire français.

Deux classes d'hommes se réunirent momentanément pour renverser le pouvoir monstrueux de Bonaparte. Les uns, partisans des légitimités sociales, tenaient à l'ancien droit public allemand. Les autres voulaient créer, soit une république une et indivisible, soit un empire divisé en provinces fédératives, à l'instar des États-Unis d'Amérique. Quiconque connaît un peu l'Allemagne, sait que rien n'était plus facile que d'y reconstruire l'ancien régime à peine ébranlé, et qu'au contraire, pour *imboire* du génie révolutionnaire l'esprit des habitans de ces contrées loyales, il eût fallu des années et des siècles.

L'alliance des partisans de la légitimité et de l'illégitimité, réunis contre la tyrannie de Bonaparte, dura aussi long-temps que la guerre entreprise pour terrasser l'oppresseur de l'Europe. Le *Tugendbund*, la société des Amis de la vertu, sous forme maçonique, couvrit de son égide les efforts des adversaires de Napoléon. A peine la bataille de Waterloo eut-elle une seconde fois décidé du sort des peuples, cette associa-

tion se dispersa d'elle-même. Les amis du bien, qui avaient atteint leur but, se retirèrent. Une forme de société, dont le mystère était trahi, fut abandonnée. Ce fut alors que l'on entendit parler, pour la première fois, d'une autre affiliation, calquée sur le modèle du Tugendbund, et née dans le midi de l'Allemagne. Essentiellement contraire à l'association du nord, détruite après la chute de Bonaparte, cette ligue nouvelle mérite que nous examinions quels furent ses élémens.

L'influence révolutionnaire s'était moins vivement fait sentir au nord qu'au midi de l'Allemagne : active et puissante dans les provinces qui formèrent plus tard la Confédération du Rhin, elle ne s'était point propagée au même degré dans les régions septentrionales. Il est vrai que les hommes des lumières, les *Aufklarer*, espèce de secte encyclopédiste, commandée par le libraire Nicolaï, y avaient paru avant la révolution : vers la même époque, le midi eut ses illuminés, secte fondée par Weisshaupt à Munich. Les sophistes des deux régions de l'Allemagne se réunirent dans une sorte de maçonnerie commune, qui finit au commencement des guerres de la révolution. Les Illuminés furent dispersés par la force ; les *Aufklarer* succombèrent au ridicule ; et une nouvelle école littéraire, formée au nord de l'Allemagne, acheva de terrasser les uns et les autres.

Cependant on vit les armées françaises pénétrer jusqu'au cœur de la contrée : alors tous les illuminés, embrassant la cause révolutionnaire, se réunirent en

clubs, à Munich, à Stuttgard, à Darmstadt, et dans le duché de Nassau. Mais l'école littéraire du nord fit des progrès, envahit le midi ; et ces hommes, démasqués, devinrent la risée publique. On les regarda comme traîtres à la patrie, comme indignes du nom allemand, tant on était révolté de leur incapacité à suivre le mouvement intellectuel de leur pays, et de la basse mobilité avec laquelle ils s'étaient montrés tour à tour jacobins à la suite de la révolution, bonapartistes à la suite des armées de Bonaparte. Heureusement pour le nord de l'Allemagne, la tyrannie de Napoléon s'y déploya plus violemment et plus rapidement que dans le midi, et les anciens Aufklarer n'osèrent pas s'y prononcer ouvertement en faveur de la révolution démocratique ou impériale. Remarquons toutefois que cette époque vit à la fois, en Allemagne et dans la péninsule espagnole, la plupart des hommes imbus des principes modernes, se rallier au despotisme étranger.

Les révolutionnaires du nord, qui s'étaient réunis aux partisans des légitimités sociales pour créer l'association des *Amis de la vertu*, n'avaient rien de commun, il faut le dire, avec la loge maçonnique des Aufklarer de Berlin, affiliée aux illuminés de Bavière. Tous, sans exception, appartenaient à l'école de Fichte, ennemi déclaré des Français, et surtout des doctrines encyclopédiques. Un nommé Jahn, que signalait la violence de sa haine contre les oppresseurs de la patrie, dirigeait les plus jeunes adeptes : réunis dans les lieux où Jahn les exerçait à la gymnastique, ils se pénétraient des sentimens de courroux patriotique que leur maître ex-

primait avec une énergie exaltée par l'amour de la patrie et la ferveur d'un esprit démocratique. Fichte voulait faire des jeunes Allemands des Spartiates, élevés à l'école des Stoïciens : Jahn aspirait à leur rendre la constitution des vieux Germains, telle qu'il croyait l'avoir trouvée dans Tacite. Ainsi se forma l'association, nommée *Teutonia :* étrangère, ou plutôt opposée aux vues aristocratiques du *Tugendbund*, elle continua cette dernière société dissoute, et lui prêta une intention nouvelle et une manifestation révolutionnaire.

Napoléon tombe : et les anciens illuminés du midi, tour à tour admirateurs de Marat et de Bonaparte, oublient tout à coup la honte des fers que leur résignation porta si long-temps. Ils se remuent ; et, voyant l'Allemagne jouir d'un moment de paix, ils espèrent la soumettre à leurs intrigues ; ils osent, comme les Narcisse et les Séjan de la France, parler liberté, affranchissement. Ils imitent, ou plutôt ils singent les allures du libéralisme parisien ; entretiennent depuis 1816 une correspondance active avec nos libéraux ; tirent, à leur exemple, parti des reproches que l'on adresse au pouvoir et des plaintes qu'ils excitent et provoquent ; se font les avocats sans mission des causes bonnes ou mauvaises, et attisent le mécontentement de l'élément démocratique et de l'élément aristocratique contre l'autorité. Leur entremise ne fait qu'aigrir le mal et rendre plus graves les difficultés qui s'offraient dans un pays récemment bouleversé par une grande secousse politique. Ces officieux, dont personne ne réclamait les services, se sont insinués dans la confiance de plusieurs

membres de la haute noblesse de l'Empire, qui en défendant leurs privilèges ne prétendaient pas servir la cause libérale. C'est ainsi que le Wurtemberg se trouva, grace à cette serviable entremise, jeté dans de grands embarras : leur chef-d'œuvre enfin fut d'entraîner nominativement les hommes de l'antique aristocratie dans une ligue dont les démocrates modernes formaient le noyau et le véritable foyer.

La ligue dite allemande, dissoute à son tour comme le *Tugendbund*, se réorganisa dans une autre forme et dans ses élémens de démocratie pure. Le but public et avoué des *Amis de la vertu* avait été la délivrance de la patrie; celui des *Ligués allemands* fut l'établissement de constitutions représentatives dans les États de l'ancienne Confédération du Rhin. L'association prussienne et ses confédérés des autres régions septentrionales ne prétendaient pas imposer à leur patrie le système représentatif; ils réclamaient les vieilles formes, les États généraux et provinciaux. Au contraire, la ligue de l'Allemagne méridionale tendait vers un double but. Les médiatisés, qui s'y trouvaient engagés par suite des intrigues de quelques avocats, réclamaient la plupart de leurs anciens droits. Les illuminés, tour à tour jacobins et impériaux, qui s'étaient faits les moteurs insidieux de cette ligue, parlaient le langage de la révolution française. Quoiqu'il leur fallût subir le joug si pesant pour eux de la restauration, du moins essayèrent-ils à l'éluder adroitement. De là ce jargon constitutionnel que l'on entendit, pour la première fois, retentir de l'autre côté du Rhin, et dont

les hommes forts de tous les partis, conspirèrent à se moquer.

Le gouvernement des peuples se fonde sur deux grands besoins de la nature humaine, la religion et la liberté. Sans la morale religieuse et sans l'indépendance légale, il y aurait invasion de l'anarchie ou du despotisme. De tout temps, l'amour de la liberté caractérisa les Germains; mais non de cette liberté qui sert d'instrument aux docteurs de la souveraineté du peuple, ou que les Bonaparte changent en pouvoir absolu, basé sur la démocratie. Jamais les Allemands n'ont séparé l'idée de l'indépendance nationale de celle des droits acquis et consacrés par la succession des temps. Tous les hommes distingués que l'Allemagne a produits ont constamment envisagé la spoliation des droits et des fortunes comme la plus révoltante violation de l'indépendance nationale : doctrine loyale et généreuse, à laquelle les *Ligués de l'Allemagne*, guidés par leurs frères et leurs amis d'en deçà du Rhin, osèrent les premiers opposer une doctrine contraire. En général, et si l'on excepte quelques dupes que les idées de la démocratie moderne ont séduits, les chefs libéraux des contrées méridionales ne sont qu'une tourbe avide de changemens, et qui, comme les révolutionnaires de France, aspire à diriger et exploiter à son profit un nouvel ordre de choses.

Pour atteindre ce but, tout leur est bon; astuce, mensonge, sont leurs habituels instrumens. Ils crient contre la police, et ne peuvent fonder leur pouvoir que sur la censure et les gendarmes. Ils ne peuvent agir

que par violence ; tant la nature des choses s'oppose à leurs projets.

Quand la société des Amis de la vertu fut dissoute, les fauteurs de la Teutonie, c'est-à-dire d'une Germanie une et indivisible, tout ennemis qu'ils étaient des maximes athéistiques et industrielles de la révolution française, jetèrent les yeux sur les niveleurs de l'ordre social, pour en faire les agens de leur entreprise insensée. De même, quand la ligue allemande fut obligée de se dissoudre, les copistes de nos libéraux essayèrent d'attirer à eux les teutonistes du nord dont ils riaient en secret. Le premier essai tenté par Jahn avait tourné à sa honte, et fit son malheur. Un autre, hasardé par un jeune Séide des contrées méridionales, qui fit exprès divers voyages, eut un peu plus de succès. Mais l'attention de la Sainte-Alliance se fixa sur ces coupables menées, et le malheureux, qui se trouve aujourd'hui placé sous le poids d'une accusation aussi grave, ne put réaliser que la moitié de ses projets.

Ce qu'il y eut d'affreux dans les menées des teutonistes du nord et des jacobins du midi, ce fut leur système de corruption de la jeunesse dans les universités, les gymnases et les lycées. Intrigue odieuse qui ne doit pas être ménagée.

Les universités allemandes sont constituées comme le furent au moyen âge tous les corps d'instruction publique. Une autorité ecclésiastique suprême y veille au maintien de la doctrine religieuse, tandis que la doctrine civile y est en grande partie dans les mains des laïcs. Les formes extérieures de ces établissemens

sont dues aux corporations monastiques et chevaleresques, qui leur ont prêté leur discipline et leurs grades. On y enseigne collectivement toutes les sciences, ce qui donne à la fois aux professeurs et aux élèves un sentiment de respect pour les études qui leur sont étrangères, et ce qui fait dominer dans l'esprit de la jeunesse l'idée de l'unité et de l'universalité des connaissances humaines, rapportées à un centre unique de foi et de croyance. Tel est l'aspect imposant qu'offrent ces institutions dues à la sagesse du moyen âge.

Mais, si ces corporations scientifiques ont marché avec les siècles et recueilli des lumières sur leur route; si on les a vues favoriser le génie et les découvertes utiles, la puissance même et la liberté dont elles jouissent ont toujours été dangereuses dans les temps de troubles civils et de réformes religieuses ou politiques. Par un tort ou un malheur qui doit agir sur les universités allemandes comme un cancer dévorant dans le sein qui le renferme, beaucoup d'entre elles sont devenues protestantes, et quelques-unes ont accueilli à la fois la philosophie du dix-huitième siècle et ses résultats politiques. Plus elles adopteront de semblables idées, plus elles se précipiteront vers leur ruine. Gothiques dans leurs formes, qui sont nées en même temps que celles de la féodalité et des communes, elles ont pour base de leur existence des principes de propriété, de législation intérieure, diamétralement opposés aux principes du jour. Ainsi, deux dangers les menacent: ou de perdre leur indépendance en se livrant à la direc-

tion du gouvernement, ou de s'abandonner aux idées révolutionnaires, et de se dissoudre ainsi elles-mêmes. Heureusement les écoles religieuses et littéraires, qui vivent au sein des universités, y combattent encore avec force le génie démocratique du siècle.

A dire le vrai, la plupart des anciens encyclopédistes allemands avaient disparu des universités du nord : dans les écoles du midi seules, quelques illuminés s'agitaient encore en secret. On avait généralement répudié pour de plus hautes et de plus graves études toute la philosophie de Voltaire et de d'Alembert, toute l'industrie littéraire des Condorcet et des Condillac. Mais le mouvement politique du jour ayant armé la jeunesse des écoles et remis en question toutes les bases, tous les élémens de l'ordre social, on vit reparaître le génie démocratique dans quelques chaires publiques de philosophie, de théologie et d'histoire. Il n'est que trop commun aux meilleurs esprits de se laisser entraîner par de hautes études vers une théorie de démocratie élevée : il leur manque des connaissances politiques d'un ordre positif, et l'expérience des affaires ne les a pas dégoûtés de l'application toujours malheureuse des idées démocratiques. Tel est le travers des Luden, des Friess, des De Wette, professeurs des écoles septentrionales, enthousiastes d'une théorie impraticable de démocratie abstractive. Les maximes qu'ils ont proclamées sont dangereuses pour l'ordre social, intolérables pour les gouvernemens. On aurait tort cependant de les confondre avec cette tourbe révolutionnaire, servile imitatrice des libéraux français,

et parmi lesquels figurent en première ligne les Suisses Troxler et Zschocke, le théologien Paulus de Heidelberg et quelques professeurs allemands des écoles du midi.

Mettons une grande différence entre les hommes qu'une opinion égare et ceux dont la malice l'exploite dans leur intérêt privé. Jamais la première des deux classes que nous venons de désigner n'a voulu faire de la jeunesse l'instrument et le marche-pied de sa grandeur révolutionnaire. Insensés, ils tendaient à l'absurde, mais sans mentir à leur conscience, mais sans servir leurs intérêts. Malgré leur faute, ou même leur crime, on peut estimer, aimer même ces hommes qui s'égarent. Quant aux intrigans, systématiques corrupteurs de la jeunesse et ardens à en faire une pépinière de Séides, que dirons-nous d'eux, sinon que la haine de la postérité poursuivra leur nom que le mépris des contemporains accable?

Une secte libérale d'Allemands méridionaux, étroitement liée avec les révolutionnaires de France, a exploité dans les universités allemandes, les antiques formes et les souvenirs héréditaires des associations germaniques. C'est cette secte dangereuse, qui a fait servir à l'accomplissement de sa coupable extravagance l'enthousiame également insensé des teutonistes du nord. Kotzebue mourut assassiné; les gouvernemens apprirent dans quelles dispositions fanatiques et dangereuses se trouvaient ces jeunes gens d'une intelligence étroite et ardente, animés par les déclamations de certains teutonistes. On n'aurait jamais cru qu'ils

dussent prendre au sérieux ni exécuter à la lettre d'une manière si terrible et si décisive les doctrines qu'on leur inculquait. Sand était membre de l'association des étudians d'Iena qui se trouvaient sous l'influence de l'école de Jahn. Ce parti détestait Kotzebue, agent, à ce que l'on croyait au moins, du cabinet russe, dont les initiés redoutaient l'influence sur le cabinet de Berlin. Ils avaient conçu l'espérance d'entraîner dans leur système tout le nord de l'Allemagne et de lui faire embrasser les doctrines de Jahn et de Fichte. Pour atteindre à ce but, on s'était servi non-seulement de l'élite de la jeunesse dans les universités, mais de ceux des jeunes élèves qui avaient été gradués ou qui étaient devenus fonctionnaires subalternes, civils ou religieux. Tous ces jeunes gens, en entrant dans la carrière civile, continuaient à faire partie de ce que l'on nommait la *Teutonie* du nord. L'initiation commençait dans les gymnases, dans les lycées, et beaucoup de répétiteurs, même des professeurs en étaient les complices. Conspirations d'enfans! a-t-on dit; vaines utopies, inventées par des pédans de collèges! Certes la chose eût été peu dangereuse, si elle se fût bornée à charmer les loisirs des étudians et à donner un peu plus de morgue aux professeurs. Mais l'intention des teutonistes fut de s'emparer de la génération naissante, de la conduire pas à pas, des bancs du collège dans les rangs de la société civile, et d'envahir ainsi l'avenir. Ils comptaient beaucoup sur la landwher, fondée par le patriotisme, créée par lui pour la délivrance de l'Allemagne, et dans le sein de laquelle ils

entretenaient des intelligences. Ils avaient essayé de se ménager des relations dans l'armée, dont ils détestaient d'ailleurs le principe et l'esprit. Auprès des personnages influens dans l'Etat, ils cherchaient à faire passer les chimères teutoniennes pour de simples jeux de l'imagination, et s'attribuaient l'intention exclusive d'enflammer chez les jeunes gens l'amour du roi et celui de la patrie. Ils firent deux fautes qui dévoilèrent leurs secrètes pensées : l'une fut de manifester leur violente haine contre le cabinet russe ; l'autre fut l'acte de démence que commit Sand en frappant Kotzebue, chargé spécialement par la Russie de surveiller les mouvemens des universités allemandes.

Qu'on ne s'y trompe pas : tous les honnêtes gens et les littérateurs distingués du nord de l'Allemagne n'avaient aucune estime pour Kotzebue, médiocre écrivain, moraliste relâché, qui dans de mauvais drames avait affiché le mépris des lois de l'honneur et de la bienséance. Entré depuis long-temps au service de la Russie, il vouait à ses compatriotes une haine que l'Allemagne lui payait en mépris. Sand, en l'assassinant, fit d'un pasquin littéraire un personnage historique; et le choix d'une si ridicule victime mit à nu la plaie profonde qui commençait à corrompre l'ordre social.

Partant d'un point de vue différent, les conspirateurs du midi fixèrent toute leur attention sur la marche des mouvemens libéraux, qui, depuis 1818 jusqu'à 1821 inclusivement, eurent lieu en France. Nulle conspiration (la chose est avérée) n'a, durant cette époque, attaqué le plus légèrement du monde la sûreté

de l'Etat; pas une pensée contre les Bourbons; toutes les hostilités furent dirigées exclusivement contre ces pauvres *ultras*. On ne demandait que les conséquences naturelles de la Charte, c'est-à-dire une démocratie politique et militaire fondée sur un libéralisme absolu. Dans tout cela pas l'ombre d'une conjuration : le parti, une fois vainqueur, devait entourer de son amour l'auguste dynastie et lui conserver le trône. C'est là aussi ce qu'a essayé une faction allemande de même nature, dans le midi de cette contrée, mais on peut la convaincre d'actes plus positivement coupables que les libéraux de la France.

Après d'inutiles manœuvres, tendant à faire des médiatisés et de plusieurs communes du Wurtemberg, de Nassau et de Darmstadt, des instrumens démocratiques, les frères et amis proclamèrent plus ouvertement leurs doctrines. Un écrivain obscur nommé Liesching, professa dans une feuille furibonde les maximes de la plus détestable démagogie, revêtues d'un style jusqu'alors inouï en Allemagne. Un autre écrivain, le docteur Lindner, tout aussi peu remarquable comme homme de lettres, mais moins franchement grossier dans l'expression de sa pensée, acheva l'œuvre de Liesching. L'auteur du *Manuscrit du midi de l'Allemagne*, plus adroit que le grossier gazetier du Necker, conseillait aux gouvernans et aux peuples de la ci-devant confédération du Rhin de rompre leurs liens avec l'empire germanique, et de s'unir à la France libérale pour perpétuer le règne des lumières du siècle, et introduire des formes représentatives, interprétées dans le sens

de la démocratie, et basées sur l'administration de Bonaparte. Alors, au grand scandale des honnêtes gens, on vit accourir dans les états du midi des hommes gorgés des rapines qu'ils avaient conquises sous Napoléon dans le nord, et apporter leurs plans de finances et de démocratie. Ils prétendaient persuader aux princes qu'il leur serait facile d'exploiter le despotisme en lui prêtant les formes ministérielles modernes. Le parti libéral, qui, sous le ministère de 1819, marchait à l'envahissement de toutes les avenues qui mènent au pouvoir, encouragea hautement les tentatives de ces hommes, tentatives si contraires aux mœurs nationales. Ce fut alors qu'un ministre d'un grand courage et d'une volonté forte, M. de Serre, vit l'abîme qui allait engloutir la France, et arrêta le mouvement qui était prêt à l'y précipiter. Les frères et amis furent saisis de terreur jusqu'au sein de l'Allemagne.

Les attroupemens de l'Odenwald et leur témérité malencontreuse, le zèle inconsidéré de l'avocat Hoffmann, l'horrible assassinat commis dans le duché de Nassau par le fanatique Lœning sur la personne du bailli Ibel, éveillèrent l'attention des gouvernemens sur les menées des démocrates méridionaux. Cependant la réaction fut moins puissante contre eux que contre les teutonistes du nord, et les conspirateurs continuaient de mettre à profit les circonstances qui avaient introduit la révolution française dans ces régions. Précédée des illuminés elle y avait laissé des traces assez profondes; elle s'était emparée des hommes d'un âge mûr, plus spécialement encore que de la jeunesse, séduite

systématiquement par les meneurs du parti. Cependant le plan de l'association teutonique passa du nord au midi; il s'établit principalement dans l'université de Giessen, d'où il s'étendit jusqu'à celle de Fribourg dans le grand duché de Bade; en échange les Ligués du midi envoyèrent leurs missionnaires à Iena, siège principal de l'ancienne teutonie universitaire du nord.

Il paraît néanmoins qu'en 1819, les propagandistes libéraux furent vivement harcelés dans les diverses régions de l'Allemagne; car on les vit accourir en France et en Angleterre où ils venaient réclamer la protection des libéraux et des radicaux. Ils s'étaient instruits à l'école des premiers; ils y avaient appris quel parti une mauvaise cause peut tirer des pétitions collectives, des journaux révolutionnaires et de quelques autres manœuves obscures. Il est probable qu'en revanche les démagogues allemands auront importé en France quelques-unes des idées de l'organisation secrète des hautes écoles d'outre Rhin. C'est ainsi que l'on pourrait expliquer certains symptômes observés dans les troubles de 1820, lors du rapport sur la loi des élections. Prodigue de ses offres et des hommages envers les étrangers qui s'inféodaient à sa cause, le libéralisme français a dû s'indemniser, en s'appropriant à son tour les formes démocratiques des associations étrangères, comme le *carbonarisme* italien, que nos libéraux ont perfectionné, corrigé, augmenté vers la même époque.

Le gouvernement de Bonaparte, en incorporant dans la maçonnerie son administration et sa police,

réduisit cette association au néant; en Allemagne au contraire, le Tugendbund fut le centre de résistance contre Napoléon. Quand sa puissance succomba, les œuvres de la maçonnerie et de la philanthropie se reproduisirent, et devinrent hostiles contre le catholicisme et les débris de l'ancien régime. On suivit une tactique uniforme; on décria les royalistes comme *ultras*, les chrétiens comme *jésuites;* tactique commune à tous les libéraux, excepté à ceux de l'extrême nord et de l'Angleterre, où la même lutte morale n'avait pas lieu; tactique renouvelée des premiers temps de la révolution, empruntée aux philosophes, et qui consiste à confondre la cause de la religion avec celle de l'ignorance, la cause du trône avec celle de la servitude.

Si quelque chose s'introduisit en France de l'organisation des carbonari; si quelque chose pénétra en Russie, de l'association du *Tugendbund,* cela n'eut ni forme réelle ni existence positive. Aux têtes fortes, aux hommes d'un âge mûr, succédaient les vains élans d'une jeunesse mobile, fougueuse, irréfléchie. C'est ainsi que le *Tugendbund,* délaissé, après la chute de Bonaparte, par les hommes distingués et les grands personnages qui en avaient fait temporairement partie, fut abandonné aux inepties des Teutons, dont la démocratie trouva un champ libre, et prouva l'ardeur de son patriotisme en adoptant la mode des longs cheveux, et couvrant de hauts bonnets des têtes de vingt ans. Il est difficile de peindre le degré d'absurdité où cette jeunesse est parvenue en Allemagne et en France. Des cœurs naturellement droits et sincères se livraient

à ces chimères coupables, qui ne tendaient à rien moins qu'à épuiser les ruses de Machiavel pour réaliser par passe-temps des utopies de collège, de salles d'armes et de casernes.

Le rapport de la commission d'enquête semble prouver que la même bonne foi régnait parmi les associés russes. Là de jeunes militaires, appartenant à la noblesse, se sont amusés à inventer une contre-partie du teutonisme, à créer une fédération composée de nations slaves, à l'instar de la *Teutonia* des étudians d'Allemagne, et du carbonarisme italien. Dans la *slavomanie* et dans la teutomanie, égale folie, égale imprudence, même étourderie, même conception, mêmes moyens d'exécution. Admirons qu'avec autant de points de ressemblance, les *Teutons* se soient proposé pour but d'extirper en Allemagne l'influence russe. Sand n'assassina Kotzebue que pour le punir de la propager; ce dont on l'accusait. Mais, comme on a pu le voir par les actes du procès, les *slavomanes* ne prétendaient pas empiéter sur les Teutons, à peu près comme les *Francs* de 1798 affirmaient qu'ils étaient éloignés du dessein d'envahir la république cisalpine, batave et helvétique. Il ne coûte rien aux *frères et amis* de jurer la paix universelle; et les libéraux du passé ressemblent à ceux du présent.

Il y a cependant une différence notable entre les écervelés de la conspiration russe et les fous de la conspiration allemande. Les premiers se sont peu embarrassés de la subtilité métaphysique : il leur a suffi de compiler à droite et à gauche, et l'on reconnaît dans

leurs projets une copie assez fidèle des statuts des étudians saxons et suabes, des lambeaux de la sagesse des carbonari d'Italie et de celle des libéraux de France. En Allemagne, au contraire, la jeunesse conspiratrice essayait de faire de la politique avec de la métaphysique d'université. Elle était lourdement emphatique; elle prétendait servir la vertu par le machiavélisme. En Russie, on marchait plus lestement, plus à l'étourdie; reculant, avançant, selon la mobilité d'imagination des conspirateurs. L'ame de quelques-uns des chefs recélait une férocité réelle, véritable, innée: à Tubingue, Iena et ailleurs, ce n'était qu'une sorte de férocité romantique, occupée à exalter ses propres passions. Cependant n'est pas sérieusement féroce qui veut, et nous croyons que l'exemple sanguinaire donné par Sand est un acte isolé qui n'eût pas trouvé d'autre Séide pour l'accomplir.

La conspiration moscovite (ne l'oublions pas) n'est autre que le teutonisme arrangé à la manière des Slaves et à leur profit. On ne ferait pas mal de publier à Saint-Pétersbourg ces projets de constitution, ces systèmes où se confondent l'assassinat et la vertu, où se montrent la folie, la stupidité, l'emphase des paroles et la stérilité des idées.

Les choses prennent au midi de l'Europe une allure plus grave, une couleur plus décidée. Ce ne sont plus les jeunes gens, mais les hommes faits, qui agissent sur l'époque. En France, la population, que le morcellement des propriétés a intéressée au maintien de la démocratie avec formes administratives,

reste tranquille, et se repose sur la force des choses : mais les chefs libéraux n'y trouvent pas leur compte; sans se compromettre personnellement, ils ont su mettre en jeu le carbonarisme des étudians, sous-officiers et autres. On eût vu paraître les véritables moteurs de ces agitations, si la nation se fût agitée : mais ce plan avorta, et le libéralisme cessa de compter sur autre chose que sur le mouvement naturel de ses doctrines, et sur l'action qu'elles doivent exercer sur la masse populaire.

Il y a eu plus de bonne foi dans les menées qui ont agité l'Italie : les premières familles du Piémont et du Milanais, où le ressort politique est plus énergique que dans le midi, s'y sont trouvées engagées sans perdre une certaine dignité. Mais à Naples et dans les États Romains, un carbonarisme de bas étage s'étant joint au carbonarisme de la Haute-Italie, ce mélange rompit l'accord moral entre les conspirateurs; et la faiblesse de leurs moyens acheva de leur nuire : c'est ce qui arrivera toujours, quand une démocratie de bas étage s'alliera à une démocratie de bon ton qui voudra la dominer.

Les tentatives les plus hardies ont eu lieu en Portugal et en Espagne. La conspiration s'y proclama maçonnique, parce que le parti contraire s'était habitué à la désigner sous ce titre. En cela il répétait le langage des jésuites qui, tout en conseillant des expédiens sans dignité et sans force, connaissaient bien l'ennemi auquel ils avaient affaire. Dans la maçonnerie espagnole se forma le parti des *communeros*, faction plus violente,

comme les *jacobins* naquirent parmi les révolutionnaires. En révolution, les gens comme il faut cherchent toujours à se caser selon leur convenance, tandis que les autres, qui n'ont rien à perdre, veulent la destruction, et la veulent entière. Les troubles semblent réprimés dans l'Espagne : mais comme l'ignorance est chargée d'y conserver le dépôt des bons principes, il est à craindre que cette répression ne soit que temporaire.

Un homme d'une grande autorité dans la politique et les lettres, a porté une vive accusation contre le jésuitisme devant le tribunal de l'Europe. Il serait curieux d'opposer à son Mémoire une accusation contre la maçonnerie européenne, basée sur une masse de faits non moins imposante. Cependant nous pensons que cette récrimination porterait à faux comme l'accusation même. L'opinion maçonnique et jésuitique n'est que l'expression, sous des formes diverses, de la doctrine catholique et de la doctrine protestante, qui, sous plusieurs noms et depuis l'origine des sociétés, se partagent le monde.

CHAPITRE V.

Des doctrines religieuses du parti libéral.

PEUT-ÊTRE se trouve-t-il dans les rangs des partisans les plus acharnés de la révolution, parmi les ennemis de la noblesse, des institutions antiques et du trône, quelques hommes religieux. Mais cette exception ne peut servir de règle ; et c'est d'après le génie spécial d'un parti, non d'après les doctrines particulières à quelques-uns de ses apôtres, qu'il est convenable de le juger.

Que plusieurs jansénistes aient cru pouvoir allier la révolution à la constitution civile du clergé : cela se conçoit. Le jansénisme, qui n'a rien de commun comme doctrine avec les maximes révolutionnaires, s'était trouvé fort souvent en guerre avec l'ancien clergé et avec la cour. Il s'était rattaché aux parlemens, qui s'étaient servis de lui comme d'un instrument d'opposition. Il ne faut pas s'étonner qu'un certain nombre de jansénistes soient devenus démocrates ; mais dès qu'ils furent révolutionnaires, ils ne signifièrent plus rien comme jansénistes : ils n'eurent, en cette dernière qualité, aucune influence sur leur parti, et l'on doit regarder leurs opinions religieuses comme non avenues en politique et en histoire.

On a vu figurer parmi les jacobins Cérutti lui-même,

l'un des plus ardens défenseurs de la société des jésuites; et parmi les démocrates exaltés, cet honnête Ducis, qui n'a joué qu'un rôle poétique, mais qui professait beaucoup d'affection pour les disciples de Loyola. Un certain nombre de Martinistes, peu considérable il est vrai, ont même embrassé avec ardeur la cause révolutionnaire : tel était, si je ne me trompe, le fameux Amar. On pourrait indiquer les motifs qui ont jeté ces hommes dans un parti si étranger à leurs systèmes. Quelques jésuites, par ressentiment de l'abolition de leur ordre ; quelques autres, parce qu'ils espéraient trouver sous le règne du peuple souverain plus d'indépendance que ne leur en avaient permis les exigences de la cour et la férule des parlemens ; certains Martinistes, faute d'avoir compris le chef de leur école, et par suite d'une théorie mal entendue qui leur présentait chaque individu comme un roi et un pontife ; tous ces gens ont pu hâter de leurs vœux le règne de la Constituante ou du Directoire, celui même de la Convention. Il n'est pas moins vrai que le génie de la révolution repoussait leurs doctrines ; que, tout en embrassant la livrée révolutionnaire, ils n'ont pu les propager, et que c'est au seul titre de démocrates qu'on doit les compter dans l'histoire.

Il n'est pas de croyance religieuse si imparfaite, qu'elle ne possède la faculté de lier et de rallier, c'est-à-dire quelque force catholique : c'est par là qu'elle vit, tant qu'elle en conserve le principe. C'est là toute la force du jansénisme et du protestantisme lui-même. Il y a dans ces croyances quelques restes de vérité, c'est-

à-dire quelques débris de catholicisme. Mais la révolution est une puissance essentiellement délétère et destructive. Née du sophisme religieux et de l'anarchie politique, elle ne peut s'unir sérieusement à aucune croyance.

Aussi voyez-la proclamer les principes de *tolérance*, de *liberté* de la pensée, et aussitôt faire de ce principe même une arme contre le catholicisme, qui est la puissance de lier et de rallier par excellence. Quand la révolution n'est point maîtresse, elle adopte la cause des jansénistes et des protestans; elle pousse l'hypocrisie jusqu'à se faire gallicane, et cela par crainte du catholicisme absolu. Mais cette crainte une fois écartée, on la voit combattre successivement, gallicans, jansénistes et protestans, avec les mêmes armes qu'elle avait dirigées contre le catholicisme. N'a-t-elle pas dernièrement excommunié, poursuivi les méthodistes suisses qui prétendaient relever l'édifice chancelant du calvinisme? C'est que la révolution est l'ennemie naturelle de toute espèce d'Eglise, c'est qu'elle n'en souffre pas même l'ombre.

Les révolutionnaires ne sont réellement tolérans que pour les déistes; ils permettent à ces hommes qui se font un dieu avec leur raison ou avec leur cœur, de se livrer à toute la véhémence de leur idéologie, à toute la niaiserie de leur sentimentalité. Robespierre peut déclarer l'existence d'un Etre suprême; Chénier et Lareveillère Lepeaux ériger leur théophilanthropie. La révolution sait que toutes ces tentatives manquent également d'une puissance de vérité capable d'unir les hommes,

et de former une société morale quelconque. Elle se contente de rire sous cape de leur bonhomie; car sa seule doctrine à elle, c'est le matérialisme.

Les hommes de la révolution n'ont aucun goût pour cette tolérance réelle que proclament les jeunes auteurs du *Globe* et les disciples de l'industriel Saint-Simon, qui croient, dans leur superbe, porter un coup mortel au catholicisme en le dédaignant. Cette tolérance pratiquée dans les Etats-Unis de l'Amérique, déplaît aux révolutionnaires, en ce qu'elle permet à leurs ennemis de se fortifier et de s'étendre dans le sein de la société. Aussi dès qu'il est question d'étendre la tolérance jusque sur les ultramontains ou les jésuites, voit-on *le Constitutionnel* devenir à l'instant gallican, janséniste, ou protestant, appuyer même les doctrines du pouvoir absolu; tout lui est bon, pourvu que le joug pèse sur l'Eglise et qu'on l'éloigne de toute influence sociale.

Faisons attention à cette tartufferie libérale, à ce manège dont Voltaire donna le premier l'exemple, quand il dédia au pape sa tragédie de *Mahomet*. C'est cette fourberie qu'il ne craint pas de conseiller à ses disciples: l'*escobarderie* même est bonne pour *écraser l'infame.*

Tel est le jeu de l'ancien libéralisme, qui seul est conséquent avec lui-même : avoir l'air de soutenir l'église gallicane contre les ultramontains, les jansénistes contre les gallicans, les protestans contre les jansénistes, les déistes contre les protestans: c'est le moyen de ruiner, de fond en comble, ce qui reste de croyances

communes dans les diverses religions de l'Europe moderne. Telle est la tâche du *Constitutionnel*, celui des organes du libéralisme qui imite avec le plus d'habileté la fourberie des philosophes du dix-huitième siècle. Plus franc, et dénué d'astuce, *le Courrier* exprime sans réticence sa haine des idées religieuses; il va droit au but : il résout dans les termes les plus simples et dans le matérialisme le plus grossier, les sophismes de l'autre journal; c'est l'organe de ces hommes, aux yeux desquels Bonaparte n'a pas commis de plus grand crime que de relever un simulacre de culte.

On ne s'étonnera pas que nous cherchions dans l'esprit de quelques jonrnaux, l'image et l'expression des mouvemens de parti. Ceux qui ont étudié la France actuelle savent que certaines feuilles sont dans le fait les organes reconnus et manifestes des doctrines révolutionnaires, contre-révolutionnaires, ministérielles même. La présence des orateurs de la chambre des députés, et les ménagemens réciproques auxquels ils se trouvent forcés, rendent les discussions de tribune moins libres et moins hardies que celles qui s'établissent dans les feuilles quotidiennes. A peu d'exceptions près, on trouve, chez les députés qui soutiennent la révolution, beaucoup moins d'ardeur à attaquer les institutions religieuses, que chez leurs amis les journalistes.

Ce que la révolution veut et recherche, c'est la destruction du catholicisme, au sein même du protestantisme. *Le Constitutionnel* se montrait presque aussi hostile que *le Courrier* envers la religion et ses

ministres, avant que la magistrature de France ne se fût prononcée contre le système ultramontain, avant surtout que M. de Montlosier n'eût fait hardiment retentir les doctrines et les prétentions anticléricales des antiques parlemens. Il est resté franchement révolutionnaire, tant qu'il n'y a pas eu scission décidée entre le gallicanisme, l'ultramontanisme et les opinions de la magistrature : il affectait la même haine pour ces trois nuances d'opinions, il les accablait du même mépris. Mais il a vu que cette division existante pourrait rapporter quelque profit aux doctrines révolutionnaires : il est devenu gallican.

Il arrivait bien quelquefois au *Constitutionnel*, avant que l'on eût jugé son procès en tendance, de rappeler aux ministres du roi qu'ils avaient des doctrines gallicanes à opposer aux doctrines ultramontaines, comme dans l'affaire de la lettre du cardinal de Clermont-Tonnerre. Mais c'était un argument ironique, à peu près semblable à ces éloges qu'il donne à Bossuet, pour l'opposer à MM. de Lamennais et de Maistre. Il n'avait point encore acquis la conscience de l'intérêt puissant que le gallicanisme pourrait offrir à sa cause. Ce qu'on avait loué chez monseigneur l'archevêque de Paris, ce n'étaient pas ses doctrines gallicanes, mais son opposition au ministère dans la question des trois pour cent. On se rappelle encore la moquerie dont fut l'objet ce même gallicanisme, exprimé dans le mandement des grands vicaires dirigé contre la réimpression des œuvres de Voltaire et de Rousseau.

Le courroux qu'excita chez les rédacteurs du *Con-*

stitutionnel et du *Courrier* le refus d'inhumer quelques décédés, révéla la communauté de haine antireligieuse qui unissait ces deux journaux. Au mépris des canons, et contre les devoirs ecclésiastiques, ils voulaient forcer le prêtre à l'indifférence en matière de religion. Je sais quelles sont là-dessus les opinions de M. de Montlosier : elles peuvent offrir une apparence de vérité, dans un système du moins très-relâché. Ce n'est pas ici que nous les discuterons ; elles ne tiennent en rien aux idées libérales. Nous y reviendrons plus tard, quand nous aurons à nous occuper de l'état des esprits dans la France religieuse.

De quel droit des hommes endormis sur la couche des voluptés où ils ont vidé la coupe du plaisir et bravé les cieux et l'enfer prétendent-ils obtenir pour leur cadavre l'entrée du temple, qui pendant toute leur vie ne les a pas reçus une seule fois dans son enceinte? Qu'ont-ils à faire du prêtre qui n'a jamais été pour eux qu'un objet de mépris ou de haine? Est-ce que ces impies auront fini par croire à la religion qu'ils outrageaient? Est-ce que, meilleurs qu'ils ne le paraissent, ils auront fait quelque acte secret de pénitence? Non ; ils sont morts comme ils ont vécu. Ils ont traversé rapidement ce séjour d'angoisses, comme un somnambule traverse l'ombre des nuits, sans réflexion, à l'aveugle, avec un courage stupide; et ce courage leur a valu le titre d'esprits-forts. Eh quoi ! sont-ce là les gens qui s'obstinent à obtenir dans la terre sacrée un asile pieux? Quel prix y attachent-ils donc? aucun. Seulement le sacerdoce doit être humilié devant leur

orgueil. Que le prêtre les reconnaisse chrétiens, à la face du ciel et de la terre, quoiqu'ils n'aient jamais été chrétiens; quoique leurs fronts soient toujours prêts à rougir d'indignation et de honte à la seule idée qu'on puisse les croire catholiques. Mais il est piquant de persécuter le prêtre du sein même du cercueil. Il faut à la fois se débarrasser de la religion et de ses réclamations importunes, et troubler le calme majestueux avec lequel elle voit passer la horde impie pour laquelle l'existence n'a été qu'une longue et délirante orgie.

On se souvient encore des scènes tumultueuses dont Paris fut le théâtre lorsque la multitude réclama l'inhumation de quelques acteurs fameux; ces troubles ne se sont pas reproduits à la mort de Talma, et nous expliquerons bientôt pourquoi le parti libéral a pris, dans cette dernière circonstance, une nouvelle attitude. Ne remontons pas jusqu'à l'époque de mademoiselle Raucourt, et contentons-nous de citer l'enterrement de l'acteur Philippe. Sans vouloir prêter des sentimens odieux à celui que son état vouait aux sifflets ou aux applaudissemens de la foule, remarquons seulement que forcer l'entrée du temple, profaner le sanctuaire, en violer la sainteté, ce n'est point se montrer chrétien. Pourquoi donc, en outrageant le prêtre, attacher de l'importance à son ministère? Que veulent ces impies qui font jouer les ressorts d'une sacrilège intrigue? où vont-ils, et que prétendent-ils? Les voilà dans le temple : le prêtre se retire. Que feront-ils? porteront-ils la main sur les insignes du sacerdoce? le ministre de Dieu sera-t-il traîné devant le cercueil et

sacrifié à un autre Moloch? Il ne suffit pas d'être à la porte du temple, d'en occuper même les parvis. Il faut que le clergé reçoive le corps et lui rende les derniers honneurs. Que signifie donc la vaine cérémonie qu'ils réclament et quelle valeur peuvent-ils y attacher?

Mais l'esprit de ceux qui prennent un moment le masque catholique, en haine de l'Eglise, est loin de renfermer des pensées aussi graves. Ils voulaient s'arrêter devant le balcon du palais des rois, et soulevant un cercueil aux yeux du monarque, lui présenter une supplique contre le clergé. Ainsi l'autel et le trône se trouvaient dans une position hostile, et si la royauté avait pu se laisser entraîner à une faiblesse si fatale, il ne restait plus aux libéraux qu'à s'applaudir de leur adresse, et à s'amuser du combat.

Qu'on ne croie pas que nous sommes sans pitié pour les hommes dont le talent s'exerce aux yeux du public sur la scène dramatique. Nous pensons que la sévérité avec laquelle l'Eglise de France traite les comédiens mérite quelque examen; et nous nous arrêterons un moment sur ce sujet qui se présente naturellement à notre plume. Commençons toutefois par faire remarquer que cette rigueur est un triomphe pour le libéralisme, qui en profite avec joie, pour manifester ou sa haine du sacerdoce, comme dans les troubles de l'acteur Philippe, ou un mépris plus offensant encore pour la religion, comme cela est arrivé lors des funérailles de Talma.

Les représentations scéniques furent d'abord toutes religieuses : tel fut leur caractère, non-seulement au

quinzième siècle, mais chez les anciens. Plus tard, les traditions héroïques se mêlèrent aux traditions sacerdotales : mais les jeux du théâtre ne perdirent pas pour cela leur influence primitive. Quelque chose de plus que la curiosité attirait les spectateurs. L'amour de la patrie animait la scène grecque, et les acteurs étaient citoyens. Mais quand l'art dégénéra, le métier devint infame; des mercenaires obscurs l'exercèrent, et le rebut de la société vint assister à leurs jeux obscènes. Chez les Romains, où le théâtre n'était pas national, des affranchis jouèrent les premiers rôles; et les luttes sanglantes des gladiateurs finirent par remplacer les jeux du théâtre. Ce fut contre de si vils histrions que l'Eglise naissante lança de justes anathèmes; elle voyait la foule, qui s'empressait d'accourir aux fêtes païennes, rester rebelle à la vérité sacrée.

Les foudres de Rome reposaient; les représentations théâtrales avaient disparu : mimes et gladiateurs n'existaient plus, lorsque des artistes ambulans reproduisirent aux yeux du peuple les mystères de la foi, comme Thespis et ses amis avaient mis en action les antiques traditions helléniques. Dans un siècle naïf, il peut n'y avoir aucun danger de plaisanter avec les choses saintes. C'est l'intention seule qui constitue la profanation; et le goût seul peut se révolter contre une parodie des dogmes religieux, née d'une ignorance que le moraliste voit d'une œil plus indulgent. Ainsi s'établirent le carnaval et plusieurs fêtes burlesques qui, empruntées aux mœurs païennes, s'allièrent à des idées de religion, sans ébranler la foi,

sans exciter l'ironie : l'Eglise dut les juger ainsi. Les premières pièces de théâtre que l'Europe moderne ait connues, furent des fragmens de ces fêtes populaires. Quoique l'Eglise gallicane eût, de temps à autre, fulminé contre les jongleurs du moyen âge, plus souvent encore elle leur faisait grace et permettait même à ses enfans de chœur de figurer dans les jeux publics de la scène à son berceau.

En France et en Angleterre, les *Mystères* ne se sont point élevés au-dessus du médiocre. En Allemagne, cette espèce de littérature eut son poète populaire, Hans Sachs, honnête cordonnier de Nuremberg, dont la causticité naïve offre quelques traits de ressemblance avec notre La Fontaine. Mais c'est en Espagne surtout que les *Autos sacramentales* eurent de la vogue et furent un plaisir national. De grands écrivains ne dédaignèrent pas de consacrer leur talent à la composition de ces pièces, écrites d'un style élevé, quoique le rôle du bouffon, du *gracioso* qui s'y trouve, et qui en constitue la partie comique, ne soit pas traité avec moins de soin. Il y a toujours dans ces ouvrages un rôle de l'incrédule ou du démon. Le Faust de Goëthe, conçu dans le même esprit, repose sur une donnée encore populaire au-delà du Rhin. Il faut ranger dans la même catégorie le *Caïn* de lord Byron.

Mais comme le génie propre de la nation française l'engageait à envisager surtout le côté plaisant des choses, et que ce penchant vers la raillerie pouvait nuire au respect des dogmes sacrés, les docteurs gallicans craignirent que la foi ne se trouvât en péril, si

l'on tolérait ces plaisanteries qui d'ailleurs n'étaient plus, depuis Rabelais, qu'une profanation aux yeux des hommes sensés. Un anathème général fut de nouveau lancé contre le théâtre. Il avait pour type les anciens anathèmes de Rome, et cependant il différait par le but. Un ordre de choses, toléré ailleurs, protégé même, et qui, en d'autres pays, n'entraînait point d'inconvéniens, fut ainsi condamné en France par le clergé gallican qui appréciait les convenances locales et les nécessités de sa position.

Observons à ce sujet que les sectes dans lesquelles règne une doctrine de la Grace, considérée d'une manière exclusive et exagérée, les jansénistes, par exemple, ou les calvinistes, regardent le théâtre comme la plus horrible des abominations. On connaît la rage avec laquelle les fanatiques partisans de Cromwell poursuivirent les comédiens. On sait que Racine, au moment où son génie se déployait dans sa vigueur la plus brillante, fut engagé à renoncer, jeune encore, à la carrière dramatique par les scrupules des solitaires de Port-Royal. Si Phèdre seule trouva grace aux yeux du savant Arnauld, la raison de cette indulgence est assez comique : c'est que le célèbre théologien croyait voir dans le système de fatalité hellénique, dont la reine incestueuse est poursuivie, une image de cette théorie de la Grace dont il était l'apôtre dévoué.

Les disciples de Jansénius et de Calvin, en maudissant les représentations scéniques, étaient conséquens à leurs doctrines : ils ne voyaient au théâtre qu'une

poétique imitation de ce déploiement énergique de la liberté humaine qu'ils niaient. C'était pour eux une école de corruption et ce qu'il y a de plus opposé à l'action de la Grace. Les mahométans, qui voient avec horreur les jeux de la scène, ont à peu près les mêmes motifs. Mais ce n'est point de ce principe que partait le clergé gallican. Les antiquités de l'Eglise lui avaient appris de quels anathèmes les histrions du paganisme expirant avaient été les objets ; c'est cet exemple qu'il a suivi. Il est à remarquer que les luthériens et les jésuites, qui n'exagèrent pas comme les jansénistes et les calvinistes la doctrine de la Grace, se sont montrés beaucoup plus indulgens à cet égard.

Depuis le règne de Louis XIV, la question n'a pas cessé de se compliquer. D'un côté le théâtre s'est purgé d'une foule de farces ignobles, et Scarron, que nos aïeux toléraient, est devenu trop cynique pour nos mœurs. Mais d'un autre côté le théâtre a pris un développement gigantesque; il a envahi tous les loisirs de la haute société, même de la bourgeoisie et du peuple. Il a passé en première ligne, après les affaires et les devoirs. On a vu, sous l'ancien régime, les grands seigneurs se mêler aux actrices, et je ne sais si les mœurs des coulisses se sont beaucoup améliorées depuis ce temps. Beaucoup de pièces modernes offrent à l'adolescence, aux jeunes filles, ou aux nouvelles épouses, une morale relâchée, une licence que l'art s'est appliqué à déguiser. Que fera l'Eglise gallicane ? doit-elle, peut-elle, en sûreté de conscience, modifier son ancienne discipline? Que les législateurs épu-

rent le théâtre, qu'ils rendent à l'art et à la poésie leur ancienne dignité. Sans doute l'indulgente charité de l'Eglise entrera, sur ce point, en composition avec l'esprit du siècle, et réformera sa législation.

Mais quelque jugement que l'on veuille porter sur la conduite du clergé dans ses rapports avec le théâtre, il est facile de voir que pour le libéralisme telle n'est pas la question. Jamais il n'a prétendu la discuter sérieusement. Avilir le culte, rendre ses ministres odieux au peuple, voilà son but. La violence ne lui réussissait pas, il a essayé le dédain. Le grand tragédien Talma est mort sans confession et sans prêtre : la révolution a poussé un long cri de triomphe. Elle attendait son cercueil pour offrir une pompe funèbre à l'athéisme. Ce n'est pas que Talma se fût proclamé athée ; il semble ne s'être jamais inquiété, ni d'une opinion religieuse, ni d'une doctrine philosophique quelconque. Seulement il convenait aux gens de la révolution de célébrer, dans la personne de Talma, un homme qui, sur sa couche de mort, a repoussé obstinément toute idée d'éternité. Ils ont nommé *sublime* la mort de Talma; ils l'ont comparée à celle de Socrate. Ce jugement passera jusqu'à la postérité la plus reculée ; il signalera le savoir-faire, il révélera l'esprit de ceux qui se sont servis d'un cadavre à peine refroidi pour jouer un drame impie. Aussi, quelle joie et quel triomphe pour eux, que cette nouvelle manière d'attaquer la religion ! Les habiles font semblant de croire que cette persécution est plus fatale au christianisme que celle qui fait les martyrs; mais, au fond, ils sont moins ras-

surés qu'ils ne le paraissent ; ils savent qu'une bonne proscription serait une arme plus terrible que l'orgueil affecté de ce mépris.

Aussi *le Constitutionnel*, après avoir prêché la tolérance, ne tarde-t-il pas à répudier le système même qu'il semblait soutenir. *Le Globe* seul est sincère dans la joie que lui cause le dédain professé pour les prêtres aux funérailles de Talma. C'est de la candeur de son ame que partent ces éloges, parce que chez les rédacteurs de cette feuille la révolution s'est transformée en idéologie. Ecoutez cet écho de la jeune doctrine révolutionnaire réclamer liberté pour les missions. « Pour vous débarrasser des missionnaires, dit-il, il suffit de laisser les églises désertes; à quoi bon les persécuter? » Ce n'est point l'avis du *Constitutionnel*; son langage dans l'affaire des troubles de Rouen l'a fait assez voir. Suivons-le pas à pas, marchons sur ses traces, au risque de le serrer de trop près et de déchirer les voiles hypocrites dont il s'affuble.

On sait quelle est la liberté des cultes dont la révolution soutient la cause. Le journal qui sert d'organe à la philosophie étend la tolérance aux protestans, aux Juifs, aux païens, aux incrédules, voire même aux Turcs, s'ils n'étaient engagés dans la querelle de la Grèce. Ce n'est que pour les missionnaires qu'on se montre intolérant; à peine s'en présente-t-il un, c'est un jésuite, qu'on le lapide! Des mains libérales ont accablées l'abbé Lowenbruk; il est trop heureux encore. Des femmes pieuses ont été punies de leur piété, par

des outrages ; saisies, insultées, par la populace, et cela est fort juste. Un journal que la moindre atteinte portée à la pudeur d'une femme grecque, fait trembler et frémir, traite le plus lestement du monde les injures dont les dames françaises sont les objets. Il trouve affreux que l'on fouette une Moréote pour lui faire embrasser l'islamisme ; mais il regarde comme une plaisanterie légitime, que l'on inflige le même traitement à une Rouennaise qui veut entrer dans une église catholique.

Ecoutez le journal philosophique s'exprimer là dessus, dans son numéro du 23 mai 1826. « La foule inondant les parvis de la cathédrale, remarque les femmes qui entrent, et *sans les maltraiter*, fait payer *un peu cher* à quelques-unes d'entre elles leur folle imprudence, leur avide curiosité, ou, si l'on veut, l'ardeur de leur zèle pieux. »

Chaque ligne de ce passage est pour ainsi dire saturée d'une perfidie, d'une tartuferie libérale, qu'il est bon d'analyser et pour ainsi dire de distiller goutte à goutte. L'expression est naïve, tout paraît inoffensif ; mais la haine la plus profonde, la dérision la plus amère ont combiné toutes ces paroles.

Outrager les femmes, commettre sur elles des actes d'une violence contraire à la décence, ce n'est pas les *maltraiter!* c'est seulement *leur faire payer un peu cher* leur imprudence, leur curiosité, ou, si *l'on veut*, leur piété. Tel est donc le traitement que l'on peut infliger sans crainte à ceux qui pratiquent leur religion. Subtilité admirable, que *le Constitutionnel* signalerait comme

jésuitique si quelque catholique l'employait; mais dont la révolution ne dédaigne pas de se servir, pour *écraser l'infame.*

Cette heureuse escobarderie assimile d'une manière vraiment merveilleuse la folie, la curiosité, l'imprudence avec la piété. Il y a surtout une locution dubitative, un *si l'on veut*, que l'on ne peut trop admirer. Voici le commentaire exact du paragraphe dont je parle; la religion chez les femmes n'est que folie, attrait d'un spectacle et d'une pompe brillante, coquetterie, curiosité, comme on voudra. Imprudentes, lorsqu'elles veulent s'introduire dans l'église où l'on est réuni pour siffler, étrangler ou assommer un missionnaire, elles doivent s'attendre à recevoir le prix de leur étourderie, et à partager le châtiment réservé au prêtre qu'elles vont écouter.

Le Constitutionnel ajoute que dans l'intérieur de la cathédrale, il y avait beaucoup de femmes et peu d'hommes : c'est qu'apparemment, dans ce siècle lumineux, la feuille libérale suffit aux hommes, trop éclairés pour assister à la prédication. Laissez la religion au sexe faible; c'est la pâture des ignorans.

Veut-on savoir quelle excuse on donne à ces outrages, qui ont fait payer un *peu cher*, aux dames rouennaises, leur désir d'entrer à l'église? Voici les propres paroles du journal : « Peut-on trouver cou-
» pables, demande-t-il, les sollicitudes, l'effroi des pères
» de famille, en voyant leurs femmes et leurs filles
» prendre pour dépositaires de leurs plus secrètes pen
» sées, pour arbitres suprêmes de leurs consciences,

» des prêtres cosmopolites, dont le nom même est un
» mystère? »

L'ardeur du zèle qui conduit ces pénitentes au tribunal de la confession est une *imprudence*, et rien de plus naturel que de la leur faire payer un peu cher. Quant aux reproches de cosmopolitisme, il est plaisant que les libéraux, qui prêchent leur doctrine dans les deux hémisphères, adressent ce reproche aux missionnaires.

Mais continuons; cet article fécond nous donnera bien d'autres lumières. L'étude du *Constitutionnel* est une mine aussi profonde d'observations comiques et de traits de caractère, que l'est la lecture de l'auteur du Tartufe. Tout à coup le panégyriste de Jean-Jacques, de Diderot, de Voltaire, le journal qui vante chaque jour Condorcet, Cabanis, Volney, Dupuis et tous les sophistes de leur secte, change de ton et déclame contre les vains sophismes des athées et des impies. Ramené à la raison, regretterait-il la ferveur avec laquelle il a soutenu la philosophie du dix-huitième siècle? est-ce de sa part un acte de contrition? non : ce que l'on veut faire sentir, c'est que la religion n'a rien à craindre des livres des incrédules, et tout à craindre de ses ministres, surtout des missionnaires, que l'on distingue, que l'on signale à la publique haine. Merveille de la tolérance et de la philanthropie libérale! Elle admet un culte sans prêtres, ou des autels desservis par des gens du monde et des prêtres accommodans : c'est là le chef-d'œuvre de l'humaine raison.

Examinons toute la tactique de ce journal, coryphée

de la philosophie. Rappelle-t-on les exploits révolutionnaires, les droits arrachés, les lois détruites, la fidélité punie par la spoliation et le meurtre? *le Constitutionnel* s'élève contre ces souvenirs. S'agit-il de prêter des crimes aux missionnaires, de jeter de l'odieux sur les prêtres, sur les jésuites, sur les Souverains Pontifes? la même feuille trouve alors commode de réveiller ce passé dont elle ne voulait pas que l'on fît mention. On ravive les antiques querelles du spirituel et du temporel, du clergé et de la magistrature, même les semences de jalousie qui ont subsisté autrefois entre les curés et les prédicateurs de missions. Que d'art! que de profondeur! et comment qualifier l'œuvre que l'on veut accomplir par tous ces raffinemens de la politique?

Il est aussi fort curieux de lire dans *le Constitutionnel* le récit des troubles de Rouen. « C'est une » multitude *effrayée* qui s'insurge à l'aspect de la po- » lice. » Il est vrai que des désordres ont précédé cet effroi, cause de l'insurrection; mais si l'on eût laissé à la multitude le loisir de lapider un ou deux missionnaires et leurs auditeurs, ce désordre eût cessé de lui-même. Pourquoi aussi la police est-elle venue semer l'effroi parmi les auteurs de cette admirable scène! Logique admirable qui nous présente cette bagarre comme une réunion d'épileptiques auxquels la peur donne des convulsions.

Ensuite vient un langage presque épique, dont *le Constitutionnel* fait don à la populace de Rouen. « Vi- « vent le roi, la religion et les curés de Rouen, s'écrie-t- « elle! à bas les missionnaires! à bas les jésuites! leurs

« mains sont teintes du sang de nos rois ! » Voilà une figure de rhétorique bien sublime ! Quelle profondeur de connaissances historiques, dans le style de cet attroupement populaire ! comme il a profité de l'enseignement mutuel propagé par Carnot le régicide !

Vociférations dans les églises, dérision au dehors. « On sourit, dit *le Constitutionnel ;* on chante même. » Sans doute ces hymnes accompagnaient le traitement sévère que l'on infligeait aux femmes forcées de *payer un peu cher* le désir d'aller à la messe. A entendre *le Constitutionnel*, les hommes n'ont pas pénétré dans l'église. Ils se sont contentés de rire et de se divertir à l'extérieur ; l'aspect des gendarmes les a seul rendus furieux. Les véritables auteurs de l'émeute, c'étaient les missionnaires et les femmes dont le temple était rempli.

Telle est la physionomie que veut prêter à la comédie libérale de Rouen *le Constitutionnel*, dont on ne remarque pas assez les ruses et la fourbe. Ce journal ne poursuit la gendarmerie de sa colère que pour l'opposer à la garde royale qu'il caresse, à cette garde royale, dont jadis il attaquait l'existence même, qu'il nommait inconstitutionnelle, et dont il demandait la dissolution. Aujourd'hui, tout en la flattant, il cherche à la placer dans une position hostile envers la gendarmerie, comme il a eu soin de mettre en face les uns des autres, prêtres et magistrats, curés et missionnaires, gallicans et ultramontains.

Voyez ensuite combien la sollicitude du journal pour la tranquillité publique, pour la conservation de

l'ordre, est exemplaire et touchante. « On s'attend, » dit-il avec le plus doucereux patelinage, à un grand » développement de forces; pour moi je redoute un » grand développement de masses, repoussant les » missionnaires. Si l'autorité persiste à vouloir conti- » nuer la mission, elle doit *s'attendre à de grands mal- » heurs*, dans un moment surtout où nos fabriques » sont dans la plus fâcheuse situation. » La menace est pressante, malgré la douceur du ton. *Le Constitutionnel* redoute la colère du peuple; il conseille au pouvoir de reculer pour l'éviter. Louis XVI n'a-t-il pas reculé... jusqu'au seuil de la prison du Temple?

« Il faut déplorer, dit *le Constitutionnel*, les désor- » dres passés. » C'est-à-dire qu'il est inutile de les punir. Considérons tout cela comme non avenu : c'est déjà de l'histoire. Ne pensons jamais aux incartades libérales. Il n'y a de crimes à châtier que les fautes des hommes religieux et royalistes. Qu'un missionnaire, entraîné par la fougue de son zèle, et oubliant que le catholicisme repousse le sévère pédantisme des puritains et les étroites pratiques du jansénisme, prêche contre les innocens divertissemens des hommes rustiques : c'est assez! Haro contre les missionnaires. Qu'un autre ait employé des expressions peu dignes de la majesté de la chaire, qu'on ait pu remarquer de la trivialité dans son langage, trop de véhémence dans ses gestes : aussitôt tous ses confrères sont traités de charlatans. Si, au contraire, une insurrection libérale a troublé les chrétiens dans leurs exercices pieux, outragé les femmes, maltraité les agens du pouvoir,

insulté et presque assassiné les prêtres ; ce sont, il est vrai, des excès déplorables, mais qu'il faut oublier. Equité remarquable du *Constitutionnel* et de ses acolytes.

Suivez-le à Brest, et voyez quel compte il se plaît à rendre du traitement qu'on y a fait subir aux missionnaires et aux femmes. L'épouse d'un des principaux négocians suivait la mission. Cette conduite, dit le journal, déplaisait à son mari. Il veut lui donner une leçon sévère, et lui joue le tour suivant. Cet époux, dont la délicatesse est d'une espèce vraiment inouïe, introduit dans la famille une femme de mœurs plus que légères : sa femme crie au scandale. « Que veux-tu, » lui répond-il? Tu me quittes, tu suis les missions, tu » n'as le temps de songer ni à mon ménage ni à moi. » Ne t'étonne pas du dédommagement que je cherche. » L'épouse fond en larmes et reconnaît ses torts ; et peut-être (ce que le journal n'ajoute cependant pas) aura-t-elle remercié l'étrangère et son époux de la leçon morale qu'elle venait de leur devoir. On ferait de ce drame domestique un joli pendant de Misanthropie et Repentir : ce serait un tableau pathétique et surtout moral.

Persécuteur, comme nous venons de le voir, le libéralisme change bientôt de rôle ; il affiche un royalisme ardent, et s'il repousse le sacerdoce, c'est au nom de la monarchie. Protée infatigable, vous le verrez échanger ce dernier masque contre ceux du gallicanisme, du jansénisme, du protestantisme, et même d'une tolérance universelle. Il prendra toutes

les livrées, jusqu'à ce que son but soit atteint, jusqu'au moment où il pourra se montrer ouvertement tel qu'il est : ennemi de toute religion.

S'il fallait croire *le Constitutionnel*, il y aurait aujourd'hui guerre entre l'autel et le trône; c'est le trône qu'il défend. Mais ce champion si exclusif des droits de la royauté refusait obstinément, il y a quelques années, de prononcer le mot *légitimité*. Le *Journal des Débats* réitéra vainement la sommation qu'il lui avait faite de quitter tout subterfuge, et de rendre hommage à cette légitimité si haïe. Sa tactique, depuis ce temps, est devenue plus complexe. Tout en déplorant le sort des régicides exilés, tout en se constituant le panégyriste des Dulaure et des Grégoire, tout en s'indignant contre ceux qui ont combattu l'apothéose de David, auteur de celle de Marat, *le Constitutionnel* accuse les jésuites de régicide, il tonne, il les foudroie; son royalisme est ardent. Il étudie chez M. de Montlosier l'envahissement progressif du spirituel sur le temporel. C'est le plus ferme appui du trône.

Remarquez les symptômes de cette fièvre royaliste, dont l'organe des doctrines révolutionnaires se trouve tout à coup saisi. La fantaisie lui prend de mettre du patriotisme dans la religion, de localiser le ciel, de *parquer*, pour ainsi dire, la croyance humaine, de restreindre le dogme et la foi dans les limites d'un royaume; enfin, pour me servir de l'expression spirituelle de M. de Boufflers, de renfermer l'océan dans une aiguière.

Qu'est-ce que la doctrine libérale actuelle? Une

opinion antipatriotique, tendant à détruire toutes les nuances de mœurs, d'opinions, de coutumes, à niveler toutes les institutions, à confondre, dans une masse démocratique et industrielle, la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, devenues veuves de leurs traditions, et méconnaissables aux yeux de leurs enfans. Certes, ce n'est point là du patriotisme, à moins que l'on n'entende par ce mot les spéculations de banque, les fabriques, le débit du sucre et du café: définition qui serait neuve et originale. La doctrine révolutionnaire, dont il faut écarter le système de la grande armée et les mouvemens de Bonaparte, qui ne furent que des accidens, est en elle-même essentiellement cosmopolite.

Admirons dans ce journal la fusion de tous les contraires. Patriote pour repousser les jésuites et les ultramontains, il devient terriblement cosmopolite avec Llorente, Jérémie Bentham et tous les philosophes spéculateurs de toutes les parties du globe; il fait même des vœux secrets pour ce pacha d'Egypte qui introduit nos lumières dans l'antique domaine des Pharaons. *Le Constitutionnel* a deux politiques à son usage: l'une pour dire, l'autre pour se dédire. En vertu de l'une, il est reconnu bon bourgeois de Paris; par l'autre, il assure ses droits au titre de citoyen de l'univers. C'est une adresse étonnante; c'est le moyen d'être entendu, compris, vanté dans tous les coins du globe. Partout ses intentions sont saisies; de quelque voile qu'il s'enveloppe, les frères et amis savent pénétrer le sens mystérieux de ses paroles. Elles fran-

chissent toutes les barrières qui séparaient jadis les nations; elles volent d'un bout du monde à l'autre. Citoyenne, civique même, et qui plus est *gallicane*, quand elle y a son intérêt, la feuille libérale trouve moyen d'unir à son patriotisme une philanthropie sans bornes, qui ne reconnaît pour patrie que l'univers.

Oui, Français de la vieille roche, vous qui avez mesuré, d'après les dispositions de la déclaration de 1682, les limites de votre croyance à l'Eglise catholique, ouvrez vos rangs au *Constitutionnel*, il est des vôtres. Il est gallican comme vous. Mais il veut la liberté des opinions; et lui, qui repousse la liberté des doctrines religieuses, il craint que ces dernières ne soient esclaves en relevant d'un souverain étranger. Entendez-vous ce langage? en pénétrez-vous le sens? Ombre du grand Bossuet, vous qui eussiez plutôt péri que de vous séparer de la sainte Eglise romaine, à laquelle vous teniez du fond de l'ame, qu'eussiez-vous dit, en entendant une pareille doctrine? *Gallican* par patriotisme, *le Constitutionnel* s'embarrasse fort peu d'ailleurs du gallicanisme religieux. Ce point excepté, il fraternise avec Pépé, Bolivar, Santander et Quiroga; il est citoyen du monde. Que lui importe au fond l'opinion gallicane que les lumières du temps feront évanouir bientôt? Mais on parle du pape; vite, fabriquons des opinions gallicanes, opposons-les à ce souverain étranger.

Rendons justice à la marche adroite et tortueuse du *Constitutionnel*. Sa politique, qui n'est pas nouvelle, fait assez d'honneur à sa sagacité. Au lieu d'attaquer

en face le Père commun des fidèles, il tourne la position; il ne veut que faire trembler les rois au nom de Grégoire VII; il essaie de changer la religion universelle en culte local, circonscrite dans les limites d'un territoire; comme si la vérité pouvait être bornée. Cependant ce souverain étranger, qu'on appelle le Pape, mérite des ménagemens. C'est le général des jésuites, souverain du dehors comme chacun sait, que le journal met alors en avant. Le Saint-Père recevra le contre-coup de l'attaque dirigée contre le successeur principal d'Ignace de Loyola : tactique assez heureuse aujourd'hui, mais renouvelée du passé.

Au surplus, je ne sais comment *le Constitutionnel*, avec son gallicanisme et sa philosophie, son clergé national et ses vues universelles, échappera au dilemme suivant : ou il renoncera à ce prétendu patriotisme religieux dont il fait tant d'étalage, ou il abandonnera cette démocratie libérale, que ses frères et amis élaborent dans toutes les régions du globe à la fois; doctrines opposées qu'il ne peut soutenir toutes les deux en même temps sans tomber dans des contradictions choquantes. Aussi le sentiment qu'il a de sa fausse position lui inspire-t-il un gallicanisme de nouvelle espèce; le force-t-il de créer un système de patriotisme religieux, applicable aux protestans, aux Juifs, aux mahométans, aux idolâtres; il n'excepte que les déistes dans la classe desquelles il se range. C'est ainsi qu'il dévoile son imposture, dépose son masque gallican et catholique, ne fait point difficulté d'avouer que ce leurre, employé depuis un procès célèbre, n'avait pour but

que de capter la bienveillance des magistrats et celle des anciens jansénistes. Maintenant que ce déguisement devient inutile, il découvre avec franchise la nature de ce gallicanisme postiche. C'est tout simplement de l'opposition contre le souverain pontife, et le désir de rendre protestante l'Eglise de France, en la séparant du Saint-Siège.

Dans aucun des journaux libéraux on ne trouve plus de protestations de bonne foi que dans *le Constitutionnel*. Sans parler de cette affectation, qui suffirait seule pour décréditer ses prétentions à la loyauté, faisons remarquer l'impudeur avec laquelle il convient n'avoir employé que par ruse le langage qu'il a tenu pendant plusieurs mois. Par quelle étrange effronterie a-t-il osé se moquer si long-temps de tant d'honnêtes disciples de Pascal et de l'abbé Fleury, des successeurs des de Thou et des Daguesseau, et même de ses amis MM. Lanjuinais et Grégoire? Ce saint, qui reprochait si amèrement au clergé catholique de ne pas suivre la loi de Jésus-Christ, et qui remplissait d'invectives et d'accusations contre lui ses pieuses colonnes, a donc enfin dévoilé lui-même son imposture?

Le paganisme a eu ses divinités locales, comme chaque sol particulier produit ses plantes, ses fleurs et ses fruits. Cependant ce culte local était toujours le symbole d'idées universelles. Les protestans ont prétendu posséder des églises nationales, c'est-à-dire des établissemens religieux d'un caractère spécial, borné, opposé à l'universalité de la religion; c'est une base ruineuse et insoutenable. Le contraire constitue la

grandeur du siège pontifical. C'est par là que, même humainement parlant et abstraction faite de toute institution divine, l'autorité de Rome s'harmonie parfaitement avec la nature même du catholicisme. C'est parce que le pape, père universel des fidèles, n'est ni Français, ni Allemand, ni Anglais, ni même Romain. Le principe de la nationalité n'a de valeur que dans le monde historique et politique; il n'en a aucun dans le monde intellectuel et éternel. Il est donc ridicule de faire valoir ce principe lorsqu'il s'agit du Souverain Pontife, qui ne représente, aucun gouvernement, aucun peuple, et ne figure qu'une seule idée de tous les temps et de tous les lieux, celle de l'unité dans l'Eglise universelle. Sans rechercher ici les abus qui ont pu s'introduire dans la chancellerie et dans la cour de Rome, avouons que rien ne donne au pape la qualité de souverain étranger, et que rien n'autorise à prendre contre lui les précautions politiques et diplomatiques dont les puissances étrangères pourraient être l'objet. Les libéraux, qui font passer le monde entier sous le niveau de la démocratie, qui détruisent toutes les nationalités réelles, vivantes et utiles, devraient être les premiers à reconnaître une vérité si importante.

On conçoit que les païens aient eu des religions nationales: chez eux, ou le sacerdoce était politique, ou les magistrats l'exerçaient. Les prêtres étaient moins les ministres du ciel que les pontifes de la terre. En général la nationalité des religions antiques consistait moins dans le culte, dans les cérémonies de l'idolâtrie, que dans les fonctions publiques que les prêtres avaient à remplir. Ce

qu'il y avait de faux dans cet ordre de choses, son manque d'unité, n'échappait pas aux peuples qu'un secret instinct en avertissait, et la conviction de ce vice inhérent à l'organisation sacerdotale dicta aux prêtres de Bouddha le plan d'une réforme religieuse et politique, d'une hiérarchie universelle. Les Mystères grecs avaient le même but, mais avec moins d'ensemble et de grandeur dans le plan. Cependant les chefs des initiations avaient fort bien compris le besoin intellectuel et moral de l'unité, par opposition à la divergence des religions nationales, privées d'un centre et d'un principe unique d'hiérarchie sacerdotale.

L'ambition de Luther voulut flatter les princes et les jeter dans la réforme, en les excitant à se faire chefs de leurs églises devenues particulières et nationales. Calvin ne voyait dans cette idée qu'un pas rétrograde fait vers le paganisme; il avait raison. Mais il eut tort de vouloir placer à Genève le point central de l'universalité chrétienne, qu'il opposait à la papauté : cette tentative ne pouvait réussir.

Les protestans, avec leurs églises nationales, ont fini par n'avoir plus ni sacerdoce ni église. Leurs dogmes se sont perdus; la seule morale a constitué tout leur christianisme. Chez eux, le prince est chef de l'église; et les ecclésiastiques ont embrassé la vie laïque. Ils ne forment pas même une hiérarchie de fonctionnaires publics, et ce qui leur reste de réunions synodales va s'effaçant de jour en jour. Tel est l'ordre de choses que le libéralisme désire pour la France : voilà la cause de son gallicanisme d'emprunt.

Forcez la révolution de vous répondre; poussez-la d'argumens en argumens, de conséquences en conséquences: elle finira par vous dire que le clergé, ainsi que les hautes classes de la société, est dangereux en ce qu'il est improductif. Elle accuse surtout de ne rien produire, les ordres monastiques, qui, selon elle, ne font qu'étendre la main-morte. Elle ne reprocherait rien au sacerdoce, s'il se mariait, s'il entrait dans la vie civile, c'est-à-dire si le sacerdoce catholique était détruit. Il se chargerait alors du soin d'une famille, au lieu que, dans l'état actuel, il vit inutile, aux dépens de la crédulité; existence éminemment immorale.

On a souvent réfuté ces misérables considérations de l'utilité, puisées dans la nécessité de l'accroissement de la population. Sans citer Malthus et le comte de Maistre, Montesquieu, grand penseur, mais qui envisageait matériellement cette question, ne laisse pas que de sentir et d'avouer la haute utilité des vertus d'abstinence, comme exemple donné aux hommes. Mais au fond le libéralisme s'embarrasse assez peu d'économie politique. Qu'on extirpe les ordres religieux et que les prêtres se marient; c'est ce qu'il veut; non pour les raisons qu'il allègue, mais pour ruiner le catholicisme.

Quelle singulière tolérance que de forcer des hommes qui veulent se retirer du monde à y rentrer; que de leur défendre d'embrasser le célibat et de se prescrire les lois de leur commune existence? Vous accuseriez de tyrannie quiconque oserait faire l'investigation

de la vie privée et se faire livrer les registres d'une maison de banque. Et à quel droit exercez-vous la même inquisition? Fonder une fabrique ou une communauté religieuse, faire des réglemens pour une manufacture, ou une discipline pour un couvent, sont des droits également naturels. A moins de vouloir continuer ces persécutions minutieuses auxquelles les premiers chrétiens furent en butte, personne n'est autorisé à se mêler de ces affaires domestiques; libéraux ou puissance séculière ne peuvent exercer cette surveillance sans commettre un acte illégal. Associations conçues par la dévotion privée, les monastères ne releveraient du pouvoir politique que s'ils invoquaient, pour se consolider, l'appui du même pouvoir politique; ce qui serait folie de leur part.

S'opposer à ce que des hommes se réunissent pour former une association de dévotion privée, en harmonie avec la morale, c'est violer non-seulement les droits du citoyen et la loi naturelle, mais encore le symbole même de la croyance libérale. Elle place en première ligne les travaux de l'agriculture et de l'industrie; elle proclame que les hommes doivent produire et se rendre utiles avant tout. Que pourrait-elle donc avancer en principe contre une société religieuse qui cultiverait la terre et exploiterait les branches diverses de l'industrie? Elle ne pousserait pas la rigueur jusqu'à forcer au mariage tous les célibataires; cette violence ne serait point d'accord avec la licence de mœurs qu'elle autorise; qu'aurait-elle donc à dire contre tant d'ordres monastiques qui se sont livrés à des travaux

industriels ou agricoles pour ennoblir la nature d'ailleurs matérielle du pur et simple labeur?

Vous qui permettez et qui autorisez l'existence sociale de tant d'hommes inutiles qui ne vivent que pour le plaisir, cessez de vanter exclusivement l'industrie et le commerce; de traiter d'êtres dangereux ceux qui n'exercent pas un métier mécanique; d'exalter comme la seule science celle qui est applicable aux fabriques; d'admirer la situation politique du président des Etats-Unis, qui peut embrasser une profession lucrative; cessez enfin d'injurier ce que vous nommez l'inutile ascétisme des ordres religieux : ou bien avouez que les établissemens religieux qui s'occupent d'agriculture et de travaux industriels sont essentiellement utiles, dans le sens même que les journaux libéraux assignent à ce mot *utilité*.

Plaçons-nous dans le cercle même des principes et des idées du *Constitutionnel*. Il est clair que ce journal n'aurait aucun reproche à faire à l'association religieuse qui emploierait aux spéculations des industriels l'activité physique et morale des membres qui la composeraient. Pourquoi donc le journal en question réclamerait-il, en dépit de cette concession, l'abolition d'un tel monastère? pourquoi refuserait-il aux uns ce qu'il accorderait aux autres? Nous allons le voir, nous chercherons à dévoiler une partie de sa pensée qu'il se plaît à tenir secrète. Plus tard, nous nous occuperons des industriels de l'école Saint-Simon auxquels le *Journal du Commerce* sert d'organe, et qui, ainsi que les doctrinaires du *Globe*, ne seraient point ici de l'avis du

Constitutionnel. Ce sont des sectaires isolés qui ne constituent pas le libéralisme réel et qui n'ont pas encore trouvé dans le sein de son ancien sénat un écho entièrement conforme à leurs doctrines.

« Le monde et Dieu, pourrait nous objecter la feuille » libérale, sont deux maîtres qu'on ne sert pas en même » temps. » Objection qui pourrait avoir de la force dans la bouche de ses adversaires, mais qui dans la sienne est un contre-sens. Ce qu'il blâme chez les moines, c'est l'inutilité, la stérilité de leur ascétisme. Ce qu'il doit louer chez eux c'est l'industrie qu'ils cultivent. On comprendrait le reproche que nous venons de supposer, si *le Constitutionnel* professait les maximes rigides des solitaires de la Thébaïde. Alors il pourrait tonner contre les spéculations industrielles des religieux; mais cette accusation, jointe aux doctrines qu'il professe, est une contradiction ridicule.

Si Dieu, auquel les hommes de la religion se consacrent, leur a défendu de servir à la fois le monde et lui, leur a-t-il ordonné d'aller mourir de faim dans le désert? *Le Constitutionnel*, si sévère pour ces pauvres trappistes, ne s'élèverait-il pas contre eux avec une grande violence? Le vœu de pauvreté des ordres monastiques est pour eux un engagement, non de vivre dans les horreurs de l'indigence, mais de ne jamais employer leurs richesses à des fins mondaines, de ne point verser l'or pour goûter des plaisirs sensuels, charger de mets recherchés des tables splendides, et nager dans les voluptés qui énervent l'ame. Ils doivent offrir aux riches et aux puissans l'exemple du bon emploi de

la fortune, secourir les nécessiteux, aller au-devant des malades de corps et d'esprit, fonder des hôpitaux, instruire la jeunesse : but anti-industriel si l'on veut, mais qui n'a rien d'immoral.

Celui qui trace ces lignes a eu l'occasion de parcourir beaucoup de contrées protestantes et d'admirer l'activité industrielle qui règne chez les Quakers, les Moraves, les Piétistes et autres sectaires. Ces hommes laborieux qui peuvent errer sur les dogmes, mais qui en général vivent dans la paix, la prière et la charité du Seigneur, offrent aux régions protestantes l'exemple qui manque, aujourd'hui, aux contrées catholiques. Ils forment des communautés aussi parfaites que cela est compatible avec l'esprit du protestantisme. Dans leur vie simple et modeste, ils ne gagnent d'argent que pour le consacrer à de bonnes œuvres, et envoyer au loin des colonies chargées de propager leur industrie et leur morale. Pourquoi donc ces associations nobles, généreuses, utiles à l'étranger, deviendraient-elles dangereuses chez nous? Pourquoi les jésuites, par exemple, ne pourraient-ils pas acquérir des richesses, dans un but plus religieux encore que cela n'est possible aux associations protestantes? Peut-être l'état moral de nos manufactures offre-t-il aux libéraux un spectacle plus doux et plus consolant : réunion confuse de tous les sexes et de tous les âges, entassés pêle-mêle dans des lieux malsains et infectes, où tout concourt à les dépraver et à former la classe de prolétaires la plus misérable et la plus avilie : spectacle affreux contre lequel nulle voix libérale ne s'est élevée. Sans conclure que

le libéralisme aime et cherche à semer l'immoralité, on peut inférer de là qu'il est loin de la repousser des rangs du peuple. En effet, elle s'allie très-bien aux sophismes; elle empêche l'action libre de la religion, elle s'oppose à son influence sur des ames grossières qui deviennent insensibles à ses accens.

Si le journal révolutionnaire, par une étrange inconséquence, blâme, chez les catholiques, ce qu'il exalte dans une association protestante, c'est qu'il n'a de haine que pour l'esprit catholique et non pour l'esprit d'association. Peu lui importerait que les prêtres se réunissent, pourvu qu'ils fussent philosophes dans le sens du libéralisme. Une aggrégation forte, qui concentrerait les rayons épars du philosophisme, conviendrait si bien à ses apôtres, que l'on a essayé naguère de prêter ce caractère et ce pouvoir au Grand-Orient. Ce n'est pas l'institution des corporations monastiques que l'on repousse ; c'est l'esprit de la religion elle-même que l'on ne peut souffrir. Tout est prétexte, masque, apparence, sophisme; tout est faux, excepté la haine des mystères et des dogmes catholiques.

Aussi quelle violence de mouvemens manifeste cette haine, quand le libéralisme peut se donner carrière ! Quelle bile atroce et sanglante en trahit l'amertume! On a vu dans un procès fameux, qui a soulevé le ban et l'arrière-ban de la révolution, de quel anathème les libéraux poursuivent les miracles de la foi, quel évangile ils réclament, et comme ils veulent le purger de ses mystères qu'ils nomment ses superstitions. Enfin, dans cette circonstance, la révolution a tenu un lan-

gage précis. Elle a cessé de ménager le culte en feignant d'attaquer ses ministres, elle a quitté le vain déguisement du jansénisme, du protestantisme, du gallicanisme ; elle s'est contentée de proclamer la tolérance en faveur des destructeurs du christianisme : tolérance de haine, non de charité. Or notre civilisation n'est ni juive, ni mahométane, ni païenne, ni athée, ni déiste : elle est toute chrétienne ; les états de la vieille Europe sont chrétiens ; et attaquer la religion dans ses bases, c'est attaquer l'état social lui-même, c'est en saper les fondemens. Tel est en effet le résultat que l'on veut atteindre, à travers les ruines du christianisme détruit.

A cet égard on se retranche dans une insigne hypocrisie : on invoque la liberté des cultes ; on réclame la libre discussion des dogmes religieux. Sans doute le clergé catholique n'a rien de mieux à faire aujourd'hui, selon nous, que d'entrer dans la lice, de ne point s'appuyer du pouvoir politique, et de combattre lui-même pour les dogmes de sa croyance : nous développerons plus tard les motifs de notre opinion, fondée, sur ce qu'en s'exerçant librement il pourra développer sa propre indépendance et influer fortement sur les esprits. Oui, nous admettons, nous encourageons la profession de foi libre et franche de toutes les croyances ; que la discussion soit permise à tous ; que la conscience seule de chacun en décide. Mais que, dans ce combat, il ne soit point permis de séduire les faibles, de capter la multitude. C'est ce que fait le libéralisme. Jamais il ne s'adresse aux fortes intelli-

gences ; il n'argumente pas ; il lance ses déclamations et sa haine ; il exerce, autant qu'il le peut, une persécution morale. Jamais, comme on a pu le voir d'une manière évidente dans l'affaire de l'Evangile-Touquet, il ne parle qu'aux passions des ignorans, qu'à cette foule condamnée à une perpétuelle minorité intellectuelle ; son langage n'est jamais celui d'une discussion mâle et profonde. Heureusement il n'a pas réussi à faire du procès un événement, comme il est parvenu à en faire un de l'enterrement de Talma.

Le Constitutionnel, qui sait bien que les rangs des libéraux, même les plus riches et les plus considérés, renferment des hommes à banqueroute, ne s'est jamais avisé de les poursuivre de la verve amère de son indignation ; il la réserve tout entière au père La Valette. Ce n'est pas le banqueroutier qu'il déteste en lui, c'est un membre de la société des jésuites qu'il choisit, pour attaquer le corps entier des enfans d'Ignace. Je ne me constitue point ici le défenseur des jésuites ; leur cause est un objet isolé dont je m'occuperai un jour. Je me contente de choisir un nouvel exemple de la conscience politique des libéraux, qui ont deux poids et deux mesures ; qui accusent, chez les hommes de la religion, les fautes qu'ils tolèrent chez d'autres hommes, et qui, en feignant d'attaquer les jésuites, espèrent porter atteinte à la cause de la foi.

Pourquoi, s'il n'en était pas ainsi, ferait-on aux prêtres cette guerre de taquineries interminables ? Que le gallican lutte contre les ultramontains, que le protestant attaque les jésuites ; j'en conçois le motif.

Mais que signifient les reproches adressés par le *Constitutionnel* aux jésuites, sur ce que, pratiquant une économie stricte et privée, ils amassent, selon cette feuille, écu sur écu pour acheter des maisons? Dans les fabriques, dont *le Constitutionnel* voudrait faire des palais, n'est-ce pas la même économie qu'on exerce? Peut-être le plus rigoureux ascétisme pourrait-il reprendre quelque chose à ces pratiques. Mais *le Constitutionnel*, quel droit a-t-il de les blâmer? Fort indifférent sur ces actions, et sans haine contre les individus qui les commettent, ce qu'il abhorre, c'est la croyance de ces hommes; c'est l'esprit qui les anime.

Il y a, dans cette persévérante persécution, un acharnement qui touche au ridicule. *Le Constitutionnel* n'a-t-il pas fait un grand scandale de ce que monseigneur l'évêque d'Hermopolis se livrait quelquefois à l'exercice du jeu de billard? N'a-t-il pas tourné en dérision l'adresse de M. l'abbé Fayet au même exercice? Un père du désert n'eût pas mieux fait. Mais on se tromperait de croire que le sentiment des convenances blessées dictât les sarcasmes du journal libéral. Quelque chose que fasse un prêtre, il est anathème aux yeux de la révolution, ses moindres actions sont criminelles. Si, au lieu de se livrer aux délassemens les plus innocens du monde, le prêtre vit dans la plus sévère abstinence, *le Constitutionnel* l'accusera d'ascétisme, et blâmera le fanatisme dont il est le martyr. S'il agit autrement, il blesse ses devoirs de prêtre, et s'expose aux railleries du journal.

Ainsi nous avons poursuivi le libéralisme d'argu-

ment en argument, de sophisme en sophisme; nous l'avons forcé de jeter son dernier masque, et de déposer enfin le manteau religieux dont il se pare. Il nous reste à nous occuper des systèmes du *Globe* et du *Journal du Commerce ;* systèmes professés par de jeunes doctrinaires et de jeunes industriels. Les apôtres de ces deux nouvelles sectes libérales, que le libéralisme ancien voit, à son grand scandale, prospérer et se développer dans son propre sein, veulent, en matière de religion, une tolérance réelle; ils semblent croire que cette tolérance, étendue à toutes les croyances, ruinera plus infailliblement la religion que ne pourraient le faire des persécutions violentes et continues. Ces sophismes, qui ne font que d'éclore, produiront cependant leur fruit; et si la haine du catholicisme n'est pas aussi prononcée chez les jeunes adeptes que chez leurs devanciers, cependant les semences déposées dans un terrain révolutionnaire ne peuvent manquer de se développer et de devenir fécondes.

Les partisans de la nouvelle doctrine nous ont opposé une objection futile, et qui, nous étant individuellement applicable, mérite que nous la réfutions une fois, de manière à ne plus nous en occuper.

« L'étude de la philosophie orientale a produit, s'il » faut en croire *le Globe*, de nouveaux convertis à la » foi catholique. Les doctrines de MM. de Maistre et » de Lamennais, ajoute-t-il, loin de constituer le vé» ritable catholicisme, ne sont qu'une innovation » étrangère à son caractère et à son esprit. » Adresse assez habile, d'isoler ainsi ces grands écrivains, de les

présenter comme des sectaires et des philosophes, et de les faire considérer comme séparés de l'Eglise nationale, qui seule peut, d'après le journal dont je parle, communiquer les lumières religieuses dans toute leur pureté. Nous vénérons cette Eglise ; sa croyance, nous la professons ; car jamais elle n'a voulu admettre d'autres doctrines que celles de Rome. Si l'Etat, sous l'ancien régime, a modifié sa situation politique par rapport au catholicisme, s'il y a eu discussion entre Rome et l'Etat, il n'y a pas eu de querelle d'église à église ; la dispute était purement temporelle. *Le Globe* voudrait-il faire allusion au jansénisme, et le présenter comme la seule théorie vraiment catholique, bien que l'empire tout entier de la foi universelle l'ait condamné d'une voix unanime? non; *le Globe* finit par avouer son indifférence philosophique pour la matière même de la discussion ; méthode commode et prompte de connaître et d'approfondir cette matière. Jusqu'à ce qu'on nous ait donné des preuves positives du savoir des doctrinaires en fait de religion, il nous sera permis de récuser leur autorité.

Quelle que soit la route qui conduit à la vérité, la vérité elle-même est toujours bonne ; qu'importe que les convertis soient revenus au centre de la catholicité par l'Orient ou l'Occident? Prétendrait-on insinuer que, dédaignant la voix de la raison, indigène en occident, ils se sont livrés aux écarts d'une imagination vagabonde, et qu'ils ont eu tort de prêter l'oreille à la sagesse orientale, qui est celle des livres saints? D'où les juges dont je parle ont-ils reçu tant de lumières? D'où

savent-ils quelle a été la route que les convertis ont suivie? peut-être tel converti, long-temps et exclusivement occupé du rationalisme si cher à nos adversaires qui en professent les doctrines, aura-t-il consulté les plus grands maîtres dans ce genre, et après de longues études, convaincu par sa seule raison, aura-t-il embrassé le catholicisme sans que son imagination ait influé sur sa décision nouvelle. Il est hardi et imprudent de décider si légèrement de ce qui se passe dans le for intérieur des autres.

Mais voici dans quelles vues on prête aux doctrines de ces convertis les couleurs d'un catholicisme étranger. L'ancienne scolastique est usée. Les vieilles querelles des gallicans, des jésuites et des jansénistes, dorment dans la poussière. Si elles renferment encore quelque sens, sous le rapport de la position respective de l'Eglise et de l'Etat, et de la grande question de la Grace et du libre arbitre, ce sens, dont nous ne contestons ni la réalité ni la profondeur, est absolument différent de celui que les mêmes doctrines renfermaient jadis. En ramenant ces discussions dans les limites étroites où le passé les avait circonscrites, on espère ressusciter d'anciennes haines, ameuter de vieilles passions, empêcher les esprits sincèrement catholiques d'entrer dans le domaine de la pensée. Mais c'est au catholicisme seul que l'on en veut; c'est lui seul que l'on poursuit sous toutes les formes; c'est lui qu'il s'agit d'anéantir. De quel courroux ses ennemis ne doivent-ils pas être transportés en voyant revivre plein de force et de jeunesse ce qu'ils croyaient à jamais éteint, ce

qu'ils regardaient comme enseveli sous les débris du passé! C'est pour obvier à ce danger que l'on a imaginé de présenter lecatholicisme de MM. de Lamennais et de Maistre comme un catholicisme nouveau séparé du catholicisme ancien; doctrine spéciale qui n'appartiendrait qu'à eux et aux modernes convertis.

Quittons ce point de discussion incidentelle; traitons une question de polémique plus importante et plus grave; examinons si la tolérance même, réclamée par *le Globe*, est cette véritable tolérance qui n'est autre que la charité chrétienne.

Rien, il faut l'avouer, n'est plus hideux qu'un clergé persécuteur et fanatique. Nous déplorons sincèrement toute alliance de l'Eglise et de l'Etat qui autorisait la religion à se servir du bras séculier pour venger la Divinité outragée. Que l'ordre social soit religieux; c'est, selon nous, une nécessité morale et politique. Que la législation civile punisse l'outrage fait au culte, c'est son affaire. Mais le clergé aurait tort de vouloir changer la religion en loi de l'Etat; car bientôt l'Etat, profitant de l'occasion qui lui serait offerte, réduirait le culte à l'esclavage, et ferait servir la religion à ses fins particulières, au grand détriment de la vérité. Le christianisme est une loi d'amour; aucun chrétien ne doit dire *Raca* à son frère. Cette religion sainte sait souffrir quand il le faut, comme a souffert le Sauveur des hommes; elle ne sait pas se venger. Constituant elle-même la vérité absolue, quelle que soit sa douceur, elle ne peut reconnaître aucune vérité en dehors de son Eglise. Elle professe une tolérance fondée, non sur

une lâche désertion des doctrines, mais sur l'amour de son prochain. Au contraire, la tolérance de nos philosophes, qui ne pratiquent guère la charité chrétienne, c'est l'indifférence pour toutes les religions, scepticisme honteux, lâche apathie de l'esprit, qu'ils décorent d'un titre pompeux.

Telle est la tolérance en faveur de laquelle *le Globe* se prononce hautement, à quelques réticences près qui semblent indiquer quelque hésitation de sa part entre le catholicisme et le déisme. Les révolutionnaires veulent aussi la tolérance, mais pour eux seuls. Les jeunes doctrinaires la réclament pour leurs adversaires mêmes. Tout en acceptant ce que ces derniers veulent bien nous accorder, la liberté de la discussion, ne laissons pas ignorer que les motifs de leur tolérance nous sont connus, que le scepticisme sur lequel elle repose n'a rien de caché pour nous, et que nous avons pénétré leur arrière-pensée, d'ailleurs avouée quelquefois, de hâter la ruine du catholicisme, de détruire la vérité absolue, en encourageant l'anarchie des esprits et la licence des opinions.

Certainement, entre le système du *Globe* et celui du *Constitutionnel*, il n'y a pas à balancer pour un catholique. L'un nous accorde toute la liberté que l'autre nous refuse. Sans redouter les prophéties du *Globe* sur l'avenir de la religion, profitons de l'indépendance de pensée que sa générosité nous octroie, et hâtons-nous de signaler, sous ses véritables couleurs, cette supériorité factice dont les nouveaux doctrinaires semblent se targuer, en paraissant planer sur toutes les

intelligences, par une morgue sceptique d'une nature toute particulière.

Oui, les rédacteurs du *Globe* et leurs adhérens imaginent fonder une doctrine nouvelle, en livrant toutes les doctrines à l'anarchie. Ils nomment cela l'ère de la liberté; ils croient y voir le plus haut point de supériorité intellectuelle que l'homme puisse atteindre. Ils s'aveuglent sur les écueils au milieu desquels leur amour-propre les fait voguer. Sur quel fondement reposent cette tranquillité factice qu'ils affectent, cette supériorité de jugement dont ils se croient doués? Sur le scepticisme, base peu solide; c'est s'appuyer sur le néant. Les rédacteurs du *Globe* ne voient pas qu'ils détruisent dans sa source même et la poésie et la science. L'enthousiasme est nécessaire à la philosophie ainsi qu'à l'art; c'est lui qui, reposant sur une doctrine positive, prête à la philosophie le secours de ses ailes, et l'entraîne au sein des régions supérieures. Il y a dans l'épicuréisme lui-même quelque chose de plus fort que le scepticisme vers lequel les doctrinaires de l'école nouvelle s'avancent d'une marche rapide, en dépit de ce rationalisme, légèrement teint de protestantisme, qui semble encore les arrêter dans leur route. Ils finiront, sans l'avoir prévu, par se rencontrer avec ces esprits blasés sur tout, avec ces intelligences faibles et vides qui dénigrent ce que la pensée humaine a de généreux et d'élevé. *Le Globe*, qui paraît combattre encore cette apathie intellectuelle, peut dès demain y tomber lui-même: c'est là le but réel vers lequel il se dirige sans le savoir. Son allure pourra être diffé-

rente, mais au fond son caractère sera le même que celui de certains hommes d'état, tolérans par mépris, et indifférens pour toutes les opinions; de Frédéric II, par exemple, qui se riait à la fois de l'intolérance encyclopédique et des ennemis de Voltaire. Ainsi les doctrines les plus opposées se touchent et se confondent souvent, si on les force dans leurs derniers retranchemens, si on les oblige à être conséquentes avec elles-mêmes.

Des doctrinaires passons aux industriels, et occupons-nous du *Journal du Commerce*. Examinons de nouveau ces théories de M. de Saint-Simon, qui, pour avoir parlé science aux libéraux et ne les avoir pas assez entretenus de leurs intérêts, n'a pas pu réussir à fonder ce mandarinat chinois qui devait remplacer le christianisme, et dont le temps n'était pas encore venu. Le *Producteur*, recueil périodique, où la doctrine de M. de Saint-Simon exhalait ses derniers accens, a cessé de paraître; mais le *Journal du Commerce* existe encore, et son genre d'industrialisme semble destiné à prendre racine dans les esprits.

On doit l'avouer, les doctrinaires de la nouvelle école ne professent pas une plus complète tolérance que les industriels. Ces derniers mêmes sont peut-être plus francs encore. Ils veulent que la croyance de chacun soit respectée; et, tout en avouant leur indifférence en fait de religion, ils ne désirent point qu'on l'opprime. Ils se contenteraient d'ôter au clergé tous les biens temporels et de briser les liens qui l'unissent à l'Etat: sous cette condition, le clergé peut être ultramontain si cela

lui plaît ; ils admettraient jusqu'aux jésuites. Par une inconséquence choquante, le *Journal du Commerce* demande, il est vrai, la spoliation des biens ecclésiastiques, partout où il y en a ; il contredit ainsi ses propres principes qui commandent le respect des propriétés. Mais, à l'exception de cette injustice, il veut la liberté pour tous. Les monastères ne lui répugneraient pas, pourvu qu'ils ne constituassent pas une main morte. Car son système favori c'est la monétisation de la propriété foncière. Il considère le territoire comme une marchandise, dont chacun devrait toujours posséder la valeur en portefeuille.

M. de Saint-Simon a essayé de réaliser une sorte de catholicisme industriel, dont les rédacteurs du *Journal du Commerce*, au grand scandale des auteurs du *Globe*, ont vanté la théorie. Quoi ! s'est écrié ce dernier journal, qui répugne à tout système d'unité, et dont M. Benjamin-Constant s'est chargé de plaider la cause, on voudrait nous imposer une hiérarchie de chimistes, un mandarinat de savans industriels ! A peine avons-nous secoué le joug universel de Rome catholique, on nous soumet de nouveau à une loi commune ! Nous seront forcés de penser dans le sens de l'industrialisme ; il faudra que nous alignions nos idées sous le cordeau que M. de Saint-Simon nous présente ! Nous partageons vos doctrines ; mais laissez au mouvement de notre esprit toute sa liberté. Il nous faut nos coudées franches, et une indépendance pleine et entière de fabriquer du rationalisme ou de nous perdre dans les régions de la sentimentalité. Condorcet fut sans doute un grand homme ;

mais le sentiment de l'infini lui manquait ; il ne comprenait pas ce qu'il y a de sublime dans la *religiosité*. Nous qui voulons du vaporeux et du vague, vous prétendez nous renfermer dans le cercle étroit et positif de la vie. Prétention papiste! domination insupportable!

Le point de la question ou de la querelle est d'une extrême subtilité; les jeunes industriels, escortés du *Producteur* et du *Journal du Commerce*, et les jeunes doctrinaires, défendus par M. Benjamin Constant, se battent pour un fétu. Que les doctrinaires se consolent: jamais ce mandarinat de chimistes, de géomètres, de naturalistes, rêvé par M. de Saint-Simon, n'aura de résultat véritable. Non-seulement les antécédens de nos mœurs et de nos institutions, mais la nature même de notre langage à la fois métaphysique et poétique, s'y refusent obstinément. Il faudrait, pour accomplir cette merveille, nous donner l'idiome et l'écriture des Chinois.

De M. de St.-Simon, cette manie de fonder ou plutôt de fabriquer des religions nouvelles, s'est communiquée à deux écrivains d'un talent très-inégal : l'un, M. Jouffroy, homme distingué, l'un des rédacteurs les plus remarquables du journal *le Globe;* l'autre, écrivain hétérogène, dont nous serions étrangement embarrassés d'analyser le génie, et de classer les opinions avec clarté, précision et justesse. Jusqu'ici M. Jouffroy s'est contenté de proclamer de temps à autre l'ère d'une nouvelle croyance pour le genre humain. Mais, autant que nous pouvons le présumer, c'est la philosophie écossaise des professeurs d'Edimbourg

qu'il espère nous imposer comme telle : c'est un rationalisme honnête, mais fondé sur des bases si étroites, que comparé au rationalisme d'Aristote, il est plutôt une rétrogradation qu'un progrès de la science. Peut-être un esprit aussi sagace que l'est celui de M. Jouffroy pourra-t-il, en approfondissant la matière, nous donner en français un aperçu de la critique de Kant, qu'il semble ne pas connaître, et que l'on pourrait nommer, à plus d'un titre, l'Aristote des temps modernes. Mais jamais la métaphysique d'Aristote ou de Kant, ni celle de Stewart ou de Reid, ne deviendront le symbole des intelligences; jamais la philosophie de l'école ne tiendra la place de la philosophie vivante du christianisme.

Quant à M. Kératry, le second des écrivains dont il s'agit, il ne nous donne ni une religion géométrique et industrielle comme celle de M. de Saint-Simon, ni une croyance rationnelle, comme celle que M. Jouffroy nous annonce, mais le plus bizarre amalgame des émotions de sa jeunesse, des croyances de ses pères, avec le sentimentalisme, le déisme et la religiosité empruntées au livre de M. de Constant. C'est du catholicisme à la fois janséniste et gallican, *protestantisé*, si nous osons nous servir de ce terme. Une teinture de déisme a recouvert le tout; et c'est sous cette forme, qui rappelle la nouvelle croyance dont les théophilanthropes prétendaient élever l'édifice, que M. de Kératry a offert au public ses rêveries religieuses en deux éditions, lues avidement, rapidement enlevées, et oubliées de même.

Le Globe a raison d'avancer que les enseignemens de l'Eglise sont fixes et invariables. Nous en convenons; mais l'Eglise, comme tout ce qui a vie, a une partie souple qui n'est autre chose que l'extension de son principe vital, modifié selon la nécessité des temps. En cela, ni M. de Saint-Simon, ni M. de Kératry n'ont absolument tort; leur erreur est de donner à cette faculté une latitude si grande que l'Eglise, en se pliant à leurs opinions, perdrait son existence, cesserait d'être elle-même. Essayons d'éclaircir la question en distinguant avec clarté ce qu'il y a de stable et de mobile, d'éternel et de passager dans cette institution divine.

L'élément éternel, le principe stable de l'Eglise, est de double nature : il se compose de la doctrine, d'un côté, et de l'autre, de la forme ou des symboles qui expriment cette doctrine. Il est à la fois idéal et hiérarchique; il consiste en spiritualité, d'une part, en formes établies, de l'autre. Quant à l'organisation extérieure de l'Eglise, elle a eu, comme tous les corps vivans, son commencement, ses progrès, sa maturité; la vieillesse n'est point faite pour elle, puisqu'elle est faite pour l'éternité. Ce n'est que sous le pontificat de Grégoire VII que la forme du gouvernement religieux a été accomplie dans toutes ses parties. Incorporée en quelque sorte à l'Etat, jusqu'au moment où elle fut entièrement émancipée, l'Eglise ne fut isolée du pouvoir politique que sous ce dernier pontife. C'est cette doctrine que nous soutenons; c'est elle qui nous a convaincus que les querelles entre l'Etat et l'Eglise sont

devenues, non-seulement oiseuses, mais ridicules et privées de sens. L'Eglise sanctifie l'Etat; elle le dirige comme être spirituel; le temporel n'est point soumis à son influence. L'Eglise n'est pas plus dans l'Etat, que l'Etat n'est dans l'Eglise. Quant à la position respective de ces deux puissances, elle trouve sa solution dans un autre ordre d'idées, basé sur des faits, et dont nous n'avons point à nous occuper ici. Telle est notre réponse à ceux qui nous accusent d'ultramontanisme et qui, s'ils daignaient aller au fond des choses et abandonner les déclamations, auraient bien de la peine à préciser ce mot, ce grand mot de leur accusation.

Vouloir séparer l'Eglise de la forme hiérarchique qui lui sert de symbole et d'expression, c'est séparer l'ame du corps, c'est commettre une double erreur. En plaçant d'un côté la doctrine, d'un autre la hiérarchie, on scinde la vie, on la détruit dans son essence, on brise les liens de l'union absolue qui en font un être organisé. A cette méprise se joint celle de méconnaître le caractère de l'Eglise, qui renfermant un principe éternel de jeunesse, est incapable de jamais vieillir. Il est donc raisonnable d'avancer que ceux qui parlent de doctrine catholique, sans avoir apprécié le gouvernement inhérent à cette doctrine, ne comprennent point le catholicisme. Ils tombent dans une erreur semblable, quoique dans un sens contraire, à celle des hommes qui ne s'arrêtent qu'aux formes extérieures des choses, aux signes, aux symboles, et qui adorent superstitieusement la hiérarchie sans en connaître la nature intime.

La partie mobile et variable de l'Eglise, celle qui se

plie aux temps pour se trouver en harmonie avec eux, n'a rien de commun avec la doctrine ni avec la hiérarchie. Elle est toute de conduite et de discipline. En effet, chaque chose, dans ses rapports sociaux et mondains, a sa règle de modération et de prudence, sa règle de politique en un mot, si l'on veut le prendre dans son acception pure et élevée. Parmi les hommes, la conduite est tout; c'est elle qui, frappant les esprits irréfléchis, les porte à aimer les doctrines ou à les haïr. La grande majorité, au lieu de considérer les opinions elles-mêmes, les jugent d'après l'impression qu'ils reçoivent de ceux qui les professent. Voilà pourquoi il est essentiel de prêcher d'exemple, d'être chrétien, non-seulement par la foi et la conviction intime, mais encore par les œuvres. L'Eglise sanctifie tous les régimes et s'accorde avec tous. M. de Kératry, en supposant qu'elle repousse telle ou telle forme de gouvernement, prouve qu'il n'a jamais compris le sens de cette institution divine qui admet tout système produit par une nationalité réelle et sincère.

Non, l'Eglise n'est pas condamnée à ne vivre qu'identifiée à telle forme politique. Sa nature spirituelle la faisant planer sur l'Etat, elle peut le saisir, le pénétrer sous toutes ses formes. Rien de plus manifeste que l'erreur du *Globe* quand il nous déclare avec pompe que la contradiction qui existe entre l'Eglise et la Charte a sonné l'heure dernière, le *glas de mort* du catholicisme. Etrange déclaration à propos de l'*Evangile-Touquet*, poursuivi et condamné par les gens d'état, non par les gens d'église, qui n'ont jamais fait retentir les cours

royales et la police correctionnelle de leurs anathèmes. Forte d'elle-même, et ne réclamant qu'une entière liberté, l'église catholique se soutiendra seule au milieu d'un système de tolérance politique pour tous les cultes, pourvu qu'on n'exige pas d'elle une profession publique d'indifférence.

L'Eglise, outre sa conduite individuelle et sa règle de discipline soumise aux convenances des temps et des lieux, doit encore marcher de conserve avec les lumières de chaque époque en les purifiant au creuset de sa flamme céleste. Loin de trouver son intérêt dans l'ignorance de ses enfans et de leurs ministres, elle demande au contraire à ses élus une instruction supérieure, et aux intelligences plus bornées, une éducation proportionnée à leur faiblesse. Ce qu'elle doit combattre, c'est ce dangereux amas de connaissances indigestes, dont le mélange et le chaos ne peuvent que troubler les esprits sans les nourrir. Marcher à la tête de la civilisation, voilà son caractère.

Terminons ici cette analyse des doctrines, des intrigues et des attaques que le vieux et le jeune libéralisme dirigent ouvertement ou en secret à la loi chrétienne. Arrêtons-nous, tranquilles sur l'avenir, et certains de voir ces faibles vagues expirer contre l'inébranlable vérité, et la barque immortelle de saint Pierre braver les orages, à l'abri du rocher qui la protège. La réforme a expiré; la révolution périra; et Rome versera encore ses feux sur les peuples, comme le dôme de son temple étincelle aux derniers rayons du soleil.

(*La suite au Numéro prochain.*)

PHILOSOPHIE

DE L'EXISTENCE DE DIEU; ERREURS DES ÉCOLES MODERNES.

En recherchant dans ma mémoire ce qui s'y est conservé de mes anciennes recherches sur l'antiquité, voici d'une immensité de lectures faites dans le cours de ma vie ce que je peux regarder comme le précis des traditions du monde :

« Au commencement Dieu était tout, et tout était » Dieu. L'univers ne formait qu'une seule substance : » cette substance était sans étendue, car il n'y avait » pas d'espace; elle était sans harmonie, car il n'y » avait pas de mouvement; elle était sans forme, car » il n'y avait pas de corps; elle était une, car il n'y » avait pas de nombre.

» Cette substance qui renfermait tout, mettant hors » d'elle une partie d'elle-même, le Verbe fut créé, ce qui » produisit le nombre deux : ces deux êtres s'étant » considérés, ils se complurent, ce qui produisit l'a- » mour et le nombre trois.

» Dieu ayant permis à l'amour de se produire hors » de lui-même, les nombres se multiplièrent: il y » eut une multitude d'anges et de divinités inférieures. » De ces divinités, les unes obéirent au Créateur, et

» lui vouèrent leur obéissance; les autres voulurent
» s'égaler à lui. Le Dieu puissant foudroya ces anges
» rebelles, les dispersa dans l'espace, et les condamna
» à l'état de matière.

» Lancés dans le chaos, ces corps ne surent pen-
» dant long-temps que se heurter les uns les autres
» dans les ténèbres.

» A la fin, le Dieu puissant se laissa fléchir. Des
» anges fidèles furent envoyés avec la lumière sur tous
» les points de l'espace; le soleil fut chargé de gou-
» verner, comme un ange tutélaire, non-seulement
» notre terre et la lune, sa compagne fidèle, mais en-
» core plusieurs autres astres soumis à la même loi.

« Au premier moment où la terre se sentit en pré-
» sence de la lumière du ciel, elle s'y précipita pour
» s'y réunir; elle en fut repoussée. Depuis ce temps,
» elle tourne incessamment sur elle-même pour s'en
» abreuver et s'en pénétrer, ce qui compose les jours
» et les nuits; elle tourne de même autour de l'astre
» puissant, ce qui compose les saisons; elle tournera
» ainsi tout le temps qui sera nécessaire pour se sanc-
» tifier et s'épurer.

» Cependant, par l'ordre de Dieu, les rayons du
» soleil entrèrent dans la boue de la terre; cette boue
» s'anima; le sang et la chair furent créés. Dieu con-
» templant ce spectacle, un rayon céleste se joignit à
» celui du soleil; il y eut un être supérieur, l'homme
» exista. Alors l'esprit de la terre fut jaloux; il s'insi-
» nua dans le cœur de l'homme, et le porta à la dés-
» obéissance. Mais les cataractes du ciel s'ouvrirent; la

» race de l'homme et celle des animaux furent effa-
» cées. Dans la suite, lorsque de nouveaux hommes et
» de nouveaux animaux ont été formés, la mort et la
» douleur sont devenues leur partage. »

On s'apercevra facilement que ces paroles ne m'appartiennent pas : c'est un résumé des anciennes doctrines d'Orphée, de Moïse et de Pythagore. Je n'ai, pour le moment, ni à en affirmer ni à en contester l'exactitude. Je ne les rappelle qu'à cause du dogme des trois influences céleste, solaire et terrestre, qui s'y trouve énoncé et qui reviendra souvent dans cet ouvrage. Je les rappelle aussi pour montrer que la croyance de l'existence de Dieu se lie aux premières traditions ainsi qu'aux premières inspirations des hommes.

Au temps présent, l'inspiration qui est en nous ne peut avoir un autre caractère ; je veux dire que, pour peu que nous nous recueillions en nous, nous y trouvons les mêmes notions qui ont éclairé nos premiers pères.

Il est dans l'univers un Être surnaturel plus grand, plus puissant que tous les autres êtres, il est un Dieu : voilà ce que je suis obligé de prononcer avec toute la conviction d'un esprit particulier qui est en moi. Après cela, je suis obligé de convenir qu'un autre esprit, qui est également en moi, se prête fort peu à cette idée: je suis tenté de croire qu'il est essentiellement athée. En effet, cet esprit qui préside en nous aux opérations animales paraît ne s'embarrasser en aucune manière, ni de l'existence d'un Dieu supérieur, ni de celle d'une autre vie. Son immortalité, à lui, car il a un vif désir

d'immortalité, est toute charnelle. Si, avec la nourriture, il peut repousser la mort qui lui arrive par la faim; si, avec l'amour, il peut repousser la mort qui lui arrive par le temps; s'il peut créer ainsi des enfans, se multiplier sans cesse, il croit avoir rempli sa destinée.

Les animaux qui se gouvernent par cette même espèce d'esprit, sont également athées. Ils ont beau avoir des notions particulières de l'avenir, et une sorte de science divine pour les choses terrestres, tout divins qu'ils sont, ils n'ont aucune notion ni de l'existence de Dieu, ni de celle d'une vie future. On a pu trouver des nations sauvages tellement abruties, c'est-à-dire près de l'animalité, qu'on ait eu peine à y reconnaître quelques notions de la Divinité. Il peut s'en trouver qui n'en aient pas du tout. Ainsi, c'est par une inspiration particulière qui nous a été donnée d'en haut, que nous croyons en Dieu, et que nous pouvons contracter des rapports avec lui.

Cette différence de deux parties de nous-mêmes, dont l'une est athée, l'autre portée à la connaissance d'un Être suprême, a dû produire, selon qu'un des deux esprits a dominé l'autre, des diversités de disposition. D'un côté, on a vu se former, avec la vie pieuse, les pratiques de macération, de mortification, d'abstinence; c'est ce qui constitue, comme nous le verrons, la vie dévote. D'un autre côté, on a vu deux sortes de vie mondaine : l'une, réglée et en même temps adonnée aux jouissances de la vie, c'est ce qui constitue une sorte de vie sage; l'autre, déréglée et

livrée aux désordres et à la débauche : c'est par où se termine ordinairement la vie de plaisir.

De ce même fonds sont sortis deux espèces d'athéisme : l'un, de jeunesse et de libertinage, appartenant tout entier à l'audace du sang (la jeunesse est naturellement insolente, séditieuse, impie); l'autre, entièrement systématique, appartenant à une mauvaise direction de l'esprit.

Je dois signaler ici l'origine de cette dernière direction. Je suis obligé de dire que les écoles actuelles, et les doctrines qui y sont professées, sont le véritable foyer de l'athéisme systématique. Je n'en dis pas assez. Il s'est opéré, selon moi, sur ce sujet, une telle interversion dans la raison humaine, que les véritables preuves de l'existence de Dieu, si j'avais à les prendre quelque part, ce serait dans celui de tous les livres athées qui a eu le plus de célébrité, le *Système de la Nature*. Au contraire, les preuves d'athéisme, s'il pouvait y en avoir, me paraissent principalement étalées dans la plupart des livres systématiques religieux. Avec un art et une combinaison qui tiendraient du génie le plus profond, s'ils en avaient prévu les résultats, les hommes les plus éminemment spiritualistes se sont, en quelque sorte, efforcés à l'envi d'étendre, de propager, et enfin de généraliser le matérialisme.

Le premier procédé de leur doctrine a été d'embrasser à la fois tous les corps de l'univers, et de les avilir en bloc sous le nom rabaissé de matière. Sur la voûte du ciel, tous ces grands corps lumineux qui l'animent et qui l'embellissent, n'ont été pour eux que de

la matière brute. À la surface de la terre, ce ne sont pas seulement les minéraux qu'ils ont dégradés : depuis l'hyssope jusqu'au cèdre du Liban, rien n'a pu trouver grace. Avec leur beauté, leurs appareils de végétation et de reproduction, les fleurs, les plantes, ont été diffamées comme les corps célestes.

Les animaux n'ont point échappé à ce système de proscription. Une première philosophie avait consenti à leur accorder une ame sensitive et mortelle; une philosophie plus subtile est venue la leur enlever. Le même esprit qui avait fait de tout le mouvement du ciel une simple mécanique, a fait du chien et de l'éléphant des automates. La table qu'on frappe et qui résonne sous les coups, le chien qu'on frappe et qui fait entendre des plaintes, ont présenté deux phénomènes du même genre. C'est ainsi que le matérialisme des spiritualistes s'est avancé, comme un drap de mort, sur toute la nature, et a fini par l'envelopper.

Dans ce triste système, il est vrai que l'homme a été épargné. En lançant le matérialisme sur tout l'univers, les spiritualistes ont bien voulu lui dire d'y respecter un être particulier. Mais quand une impulsion aussi générale et aussi énergique a été donnée, je laisse à penser comment il sera facile de l'arrêter. L'esprit humain frappé une fois de cette doctrine que tout le mouvement de l'univers s'exécute comme celui d'une pendule, que toutes les animalités inférieures peuvent agir et subsister sans ame, la moindre hardiesse a pu facilement franchir une limite mal aperçue, ou qui aura paru arbitraire.

En même temps que les écoles spiritualistes faisaient filtrer le matérialisme par tous les points, en même temps qu'elles dépouillaient, un à un, tous les corps de l'univers de leur force propre, il est curieux d'observer comment elles établissaient l'existence de Dieu, c'est-à-dire de la force générale.

La première preuve de l'existence de Dieu se prenait dans la nécessité d'un premier moteur. «La matière étant » essentiellement inerte, ou, ce qui est la même chose, » indifférente au repos et au mouvement, dès l'instant » qu'on aperçoit un mouvement dans l'univers, il est » nécessaire qu'il ait été communiqué. »

Cette preuve se rendait plus sensible par l'appareil de plusieurs billes d'ivoire suspendues. Si personne ne donne l'impulsion à ces billes, elles demeureront éternellement immobiles. Si, au contraire, quelqu'un fait mouvoir la bille *a* sur la bille *b*, celle-ci ira frapper la bille *c* qui communiquera son mouvement à la bille *d*, et ainsi de suite. Tel est dans l'univers, selon cette doctrine, l'ordre et la communication des mouvemens. Tout y serait en repos sans l'impulsion étrangère d'un premier moteur.

La seconde preuve de l'existence de Dieu se tirait de l'ordre qui règne dans l'univers. Tout n'y est-il pas arrangé merveilleusement? Les jours ne succèdent-ils pas régulièrement aux nuits, les nuits aux jours? Les saisons ne succèdent-elles pas de même aux saisons? Qui peut faire mouvoir avec tant d'ordre et de régularité les corps célestes dans l'espace, sans que jamais ils se heurtent, s'embarrassent, et avec une précision telle que, partis

d'un point, on peut prédire avec certitude que, dans un temps donné, ils parviendront à un autre point? Une maison ne suppose-t-elle pas un architecte? une horloge ne suppose-t-elle pas un ouvrier? Tant d'ordre et de régularité dans la nature ne démontrent-ils pas de même une souveraine et suprême intelligence?

Les causes finales sont venues s'ajouter à cette preuve. On a dit : « L'œil n'a-t-il pas été fait pour voir, l'oreille « pour entendre, la main pour saisir, les pieds pour « marcher? N'y a-t-il pas dans tous les animaux, quel- « quefois même dans les végétaux, des preuves de cette « correspondance constante entre un objet précis et les « moyens? Cette correspondance n'étant, en aucune « manière, même en nous, le produit de notre intelli- « gence, puisque souvent nous n'en avons pas connais- « sance, ne faut-il pas invoquer alors l'intervention « d'une intelligence hors de nous? »

Une troisième preuve de l'existence de Dieu s'est tirée du consentement unanime. Sur une question aussi grande, aussi importante à notre bonheur, comment se ferait-il que tous les hommes se trompassent à la fois et en même temps? Un assentiment aussi universel, aussi constant, n'annonce-t-ils pas cette conviction que donne l'évidence?

Enfin l'idée même d'un être nécessaire ne suppose-t-elle pas son existence? Pourrait-on avoir l'idée de Dieu, s'il n'existait pas?

C'est ainsi que s'établissaient autrefois, et que s'établissent peut-être encore, les preuves des écoles.

A commencer par la première de ces preuves, celle qui

est tirée d'un premier moteur, je doute qu'elle soit de nature à avoir toujours beaucoup de succès. Dieu veuille que celui qui s'y est une fois attaché ne s'occupe jamais de chimie, ni d'aucun des grands phénomènes où la nature est accoutumée à déployer son énergie. Après avoir arrangé dans sa tête l'idée de l'existence de Dieu sur cette communication de mouvemens du corps *a* au corps *b*, et ainsi de suite, calquée sur ce qui se passe dans l'appareil des billes, qu'on se figure l'étonnement d'un pauvre jeune homme, lorsque, se portant au milieu des grands phénomènes de l'univers, il verra partout le mouvement se produire spontanément par le seul effet des effervescences, des rapprochemens ou des affinités particulières! Cette première preuve se tire manifestement d'une erreur.

La seconde, tirée de l'ordre apparent de l'univers, me paraît fondée sur un sophisme. Il n'y a, en effet, aucun ordre connu dans la nature qui ne soit sujet à se désordonner, aucun arrangement qui ne soit sujet à se déranger. Aujourd'hui où tous les rochers des Alpes sont sur leurs bases, où ces montagnes riches de leur grandeur, de leurs glaces, de leur verdure, me frappent de leur immensité et de leur majesté, il faut que je croie en Dieu! Demain, il faudra donc que je sois athée, s'il est dans la destinée des choses que quelqu'une de ces montagnes s'écroule, comme a fait récemment le Rouffiberg. Il faut que je croie à l'existence de Dieu, aujourd'hui où les nuits succèdent aux jours, les saisons aux saisons. Demain, il faudra que je sois athée, s'il survient ou un tremblement de terre,

ou quelqu'un de ces grands cataclismes qui ont bouleversé le monde.

J'en dirai autant des causes finales. Je ne veux pas disconvenir qu'il n'y ait, soit dans notre organisation, soit dans celle des animaux, une correspondance marquée de certaines causes à leurs effets, de certains moyens à un but. Ces phénomènes me paraissent devoir tourner l'esprit vers l'idée d'une intelligence particulière proportionnée à ces effets.

Je dis d'abord *particulière :* comme il n'est pas nécessaire de supposer à Constantinople le ressort d'une montre qui se meut à Paris, il n'est pas nécessaire non plus de supposer hors d'un être organisé le principe d'activité qu'on remarque dans son organisation.

Je dis ensuite *proportionnée à ses effets ;* car non-seulement cette correspondance n'existe pas toujours, mais elle est même quelquefois erronée et en sens inverse.

Je ne rejetterai pas entièrement la preuve tirée du consentement unanime. Le concert de toutes les opinions et de toutes les consciences a un caractère qui pourrait faire beaucoup d'impression, si, d'un côté, il ne s'attachait pas de même à une multitude de croyances réputées fausses, telles que la magie, la divination, les songes ; si, d'un autre côté, il ne se trouvait pas affaibli par beaucoup d'exceptions. On a trouvé plusieurs peuples qui n'avaient aucune notion de la Divinité. Un homme de beaucoup d'esprit, qui mettait une grande importance, pour sa foi, à ce témoignage unanime, me disait : « Je tremble à chaque décou-

« verte d'un peuple nouveau et d'une terre nouvelle. »

Je ne m'arrêterai pas à la preuve tirée de l'idée que nous pouvons avoir de l'être nécessaire. Cette métaphysique prétendue transcendante est trop évidemment une argutie.

C'est à quoi se réduisent toutes ces prétendues preuves étalées avec tant de pompe par les écoles. Pendant des siècles, une philosophie spiritualiste n'a paru occupée qu'à défendre Dieu et l'ame de l'homme de l'abrutissement qu'elle avait mis partout. Sous le règne de Louis XV, la philosophie matérialiste n'a fait que franchir, avec un peu d'essor, de faibles barrières que la philosophie précédente avait posées. La philosophie nouvelle a fini ainsi par ne trouver nulle part les dieux que les anciens avaient mis partout. Quelques écoles anciennes avaient vu dans l'homme plusieurs génies; la philosophie nouvelle n'a pu lui découvrir une ame !

Laissons ce champ misérable d'argumentations. Revenons, avec un esprit droit, aux véritables et simples notions du bon sens.

Pendant tout le temps que nous demeurons dans le sein maternel, pendant tout celui que nous sommes attachés à des mamelles, pendant tout celui encore que notre organisation est occupée à se former, pour arriver au point de perfection dont elle est susceptible, certainement ce n'est pas alors qu'on peut chercher en nous quelque notion de l'existence de Dieu : nous vivons alors avec l'esprit animal qui nous absorbe. Mais aussitôt que ce progrès est fini, bien avant même

qu'il soit achevé, une notion d'abord confuse, puis prononcée, de quelque chose hors de nous de puissant, d'éternel, d'infini, pénètre tout ce qui s'est formé en nous d'entendement ; le nom de Dieu, qui nous est prononcé par nos parens, se grave aussitôt dans des consciences qui se trouvent toutes préparées, comme il s'était gravé anciennement en eux dans leur enfance, ainsi que dans les générations qui les avaient précédés.

Cette première impression forte est unanime. Elle s'observe uniformément chez tous les hommes dans un état convenable de civilisation. Si on ne la retrouve pas toujours, ou du moins au même degré, chez un petit nombre de peuplades sauvages, c'est qu'envahies comme elles le sont par les besoins instans et continus de la vie animale, elles approchent par cela même de la situation des animaux, dont la première condition, ainsi que je l'ai dit, est une ignorance complète de la Divinité. Hors de là, dès que l'intelligence humaine peut avoir quelque repos, dès qu'elle peut se former à part et échapper ainsi au mouvement impérieux de l'organisation animale, elle se précipite de son propre instinct dans la pensée de Dieu ; elle lui voue un amour et un culte.

Cette première impression que nous recevons de notre inspiration naturelle, ainsi que de la tradition de nos pères, s'étend bientôt et se fortifie, pour peu qu'avec une étude suivie, mêlée de méditation, nous voulions faire attention à la disposition des différens corps épars dans l'univers.

Certes le soleil est un astre bien brillant, et aussi

bien puissant, puisqu'il remplit tout l'espace de sa chaleur et de sa lumière. Cependant, si nous voulons y réfléchir, il occupe dans le firmament un espace bien petit. C'est un point où il est; l'immensité où il n'est pas. Un philosophe ancien nous assurait qu'il était aussi étendu que le Péloponèse. Les philosophes d'aujourd'hui ont déterminé qu'il est plusieurs millions de fois plus gros que la terre. Qu'importe? il a une étendue mesurable puisqu'on la mesure, et très-certainement cette étendue est finie et déterminée.

Il en est de même des autres planètes qui ont un mouvement autour de lui, de même des étoiles que nous appelons fixes, parce que nous les croyons immobiles. En dehors et indépendamment de tous ces astres, dont les points lumineux aperçus par nos yeux ne sont pas même assez rapprochés pour couvrir sans intervalle la voûte du ciel, nous concevons une autre existence non finie, non mesurable, non déterminée, et dont, comme on l'a très-bien dit, le centre est partout, la circonférence nulle part.

Cette impression est si juste, que par une opération de la pensée que ne repoussent point les règles de la logique, nous pouvons faire abstraction de toutes ces existences partielles. On peut très bien supposer que *Sirius*, par exemple, n'existe pas; l'astronomie reconnaît que certaines étoiles fixes ont disparu; on peut faire la même supposition de toutes ensemble. Ce qui existe sans cela et hors de là continuera à exister. Des corps d'une étendue déterminée peuvent être anéantis, car ils sont un assemblage. Ils ont pu commencer à

exister, en cela même que leurs parties ont pu commencer à s'assembler. Ce qui n'a point d'étendue déterminée, ce qui n'a point de partie, n'a pu commencer d'exister. Nous arrivons ainsi à l'idée de l'infini et de l'éternel.

Avec la même suite d'étude et de méditation nous arrivons à l'idée de puissance,

Parmi ces divers points lumineux répandus dans l'espace, l'observation a reconnu qu'un certain nombre de ces points sont coordonnés entre eux et ont un mouvement régulier. Cela compose notre système planétaire dont la terre fait partie, et dont le soleil est le centre. L'observation a reconnu de plus, que parmi ces corps subordonnés à l'action centrale du soleil, quelques-uns étaient eux-mêmes des centres d'action à l'égard de certains astres d'un ordre inférieur. C'est ce que nous observons facilement relativement à la lune, et ce qui a été observé de même à l'égard d'autres planètes qui ont, comme la terre, auprès d'elles des espèces de lunes attachées à leurs mouvemens, et auxquels on a donné, pour cette raison, le nom de satellites. Le mouvement planétaire se coordonnant ainsi à un centre d'action qui est dans le soleil; le mouvement de la lune se coordonnant à un autre centre d'action qui est dans la terre; les satellites de Mars, de Jupiter et de Saturne se coordonnant à un centre d'action qui est dans ces astres, ils nous est révélé par-là même que le reste de l'ordre de l'univers est gouverné par ce principe. Si nous appelons soleil le centre d'action auquel nous appartenons comme

habitans de la terre, nous pouvons appeler soleil des soleils le principe d'action auquel sont subordonnés tous les corps de l'univers. Nous arrivons ainsi à l'idée de ce que nos Saintes Écritures appellent le Dieu des dieux, le souverain des souverains, *deus deorum*, *dominus dominantium*. Tel est le Dieu suprême, auprès duquel les autres dieux sont des divinités subalternes. *Dii gentium dæmonia.*

Sous un premier rapport, c'est ainsi que se forme la notion de Dieu. Nous allons la voir se reproduire sous d'autres rapports.

LE COMTE DE MONTLOSIER.

(*La suite au numéro prochain.*)

REMARQUES

SUR L'ARTICLE QUI PRÉCÈDE,

ET

SUR LES SYSTÈMES DE LA NATURE

CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.

Au temps des factions et des partis où nous vivons, l'homme qui s'est habitué à les braver tous avec le plus d'audace, se voit quelquefois forcé de composer avec eux et de ménager leurs faibles, pour être épargné lui-même à son tour. On ne manquera pas d'attribuer à quelque condescendance du genre dont je parle, à quelque semblable compromis, l'insertion d'un article rédigé par le célebre parlementaire M. de Montlosier, dans *le Catholique*, œuvre éminemment ultramontaine. « Eh quoi! dira-t-on, cet ardent ennemi du jésuitisme s'associe à un écrit où les fils de Loyola sont exaltés ou semblent l'être! »

Que les faits répondent. J'ai combattu M. de Montlosier dans plusieurs de ses doctrines; je ne dévierai pas d'une conviction qui, chaque jour, s'il est possible, jette des racines plus profondes. Sans discuter ici le mérite ou la fausseté de certaines opinions qui ne cadrent point avec *le Catholique*, occupons-nous d'un système philosophique sur la nature des choses; système tres-religieux, tres-catholique selon moi, pourvu

que l'on veuille pénétrer jusqu'au fond de la théorie, en saisir l'ensemble et ne point s'arrêter à un détail, à une phrase, à une expression.

Si quelques-uns de mes lecteurs ne se sont pas complètement rendus maîtres d'un sujet épineux en lui-même, peut-être trouveront-ils dans les pages suivantes un commentaire qui ne leur sera point inutile aux réflexions de M. de Montlosier. Non que je pense à me constituer l'antagoniste d'un homme dont l'éloquence se distingue par une originalité si rare, par un sentiment si énergique et si vrai, par une force de tête si peu commune. Mon intention n'est point de le combattre, et je n'ai voulu, dans l'article suivant, que poser de manière à écarter toute méprise, la question qu'il a traitée avec une si haute puissance d'esprit.

DES SYSTÈMES

DE LA NATURE

CHEZ

LES ANCIENS ET LES MODERNES.

M. DE MONTLOSIER commence par une cosmogonie sur la création du ciel et de la terre, sur la déchéance de l'ange et de l'homme. Il admet que le genre humain a reçu une révélation immédiate de la Divinité. Il croit en outre que le genre humain porte en lui une inspiration naturelle : inspiration qui l'aide à retrouver Dieu, dont la faute du premier homme lui a fait perdre la vue, et à connaître la corruption où sa propre nature est tombée depuis cette déchéance. Ce n'est pas encore du christianisme qu'il est question ici; mais d'un fonds antique et primitif des choses, que le christianisme est venu dégager d'un fonds d'erreurs païennes et restaurer dans sa pureté originelle.

Le même écrivain s'élève avec force contre la philosophie de l'école. C'est Descartes qu'il attaque d'abord, et, en seconde ligne, Galilée. L'un lui semble père d'un spiritualisme outré, ou plutôt d'un véritable rationalisme; il attribue à l'autre la fondation d'un matérialisme absolu, ou plus exactement encore d'un système des atomes. Selon lui les spiritualistes et les matéria-

listes des écoles modernes se sont également éloignés de la vérité fondamentale. Ils ont méconnu ce système de *forces* et de *formes*: de forces spirituelles toujours agissantes, et de formes matérielles enchaînant au sein de la nature *inanimée* (comme on la nomme à tort, car elle est douée d'une ame des choses, captive pour ainsi dire), enchaînant, dis-je, au sein de cette nature les forces spirituelles; formes qui, au contraire, sont soumises aux forces spirituelles, dans la nature que l'on appelle la nature *animée* par excellence, parce que l'ame des choses y domine la matière avec une liberté, sinon entière, du moins relative. Spiritualistes et matérialistes, courant au même but par des routes contraires, ont les uns frappé de mort la nature, et les autres nié l'esprit par les suppositions de leur philosophie ou les expériences de leur physique.

On peut voir, d'après cet exposé rapide, que M. de Montlosier s'est beaucoup rapproché à certains égards d'une philosophie de la révélation véritablement religieuse; et que d'un autre côté il semble vouloir faire retourner la science vers cette physique des anciens, qui, pour n'être pas expérimentale comme celle d'Aristote et des modernes, n'en saisissait pas moins la nature avec une vérité d'aperçus intimes, depuis longtemps oubliée. Considérer la nature comme une abstraction, était le grand défaut des Scolastiques modernes et des Cartésiens des deux siècles derniers. Ne l'envisager que comme un chaos d'atomes, soumis à une loi mécanique, né on ne sait *où*, transformé en

sensations on ne sait *comment*, était le vice des systèmes matérialistes.

Laissons de côté les observations de détail, et avouons que jusqu'ici nous marchons de conserve avec M. de Montlosier. C'est ici que nous différons seulement, ou plutôt c'est ici que nous croyons apercevoir un défaut de continuité dans le système du célèbre comte. Il nous semble avoir identifié, à son insu, deux ordres d'aperçus de la nature, unis sans doute par le lien d'une ame commune, et cependant essentiellement distincts.

Oui, la nature est animée, en même temps qu'elle anime. Elle est fécondée, elle est féconde. Mais elle n'est pas seulement la nature, elle n'est pas seulement ame et vie, soumises aux conditions de la forme ou de la matière. Cette forme et cette matière que sont-elles? Question que M. de Montlosier, tout occupé de celle de *l'ame et de la vie*, a laissée de côté. Satisfait de sa théorie des *forces*, je ne puis l'être au même point de sa théorie des *formes*.

Toute *force*, soit qu'elle se montre avec une liberté relative, comme chez l'homme, et à un degré inférieur, chez les animaux; soit qu'elle se trouve captive et dominée par le corps, ainsi que dans les plantes, et à un degré inférieur dans la matiere brute ou le minéral; toute force, dis-je, dans ces deux suppositions, toute ame, tout esprit, toute vie (termes que je considère comme identiques) subissent constamment l'influence de la matière ou de la forme qui les environne, n'apparaissent que sous une forme déterminée par

cette matière. Dieu seul, être immatériel par excellence, est affranchi des formes; il est la liberté pure et absolue. Qu'est-ce donc que la matière? demandons-nous encore à M. de Montlosier.

La matière n'est pas (et l'habile écrivain le démontre très-bien dans son investigation, dont la suite éclaircira encore cette question importante); elle n'est pas cette chose morte, inerte, que les écoles spiritualistes admettent, ni le chaos d'atomes des matérialistes.

M. de Montlosier la représente avec raison comme la forme liée à la manifestation de l'ame et de la vie. Sans cette forme, l'ame ne se révèlerait pas. C'est par son secours qu'elle rentre dans le cercle d'une action déterminée, qu'elle déploie son énergie dans le mouvement de l'existence.

Mais si la forme sert d'explication à la matière, il reste encore à expliquer la forme. Et n'y aurait-il pas entre la forme et la matière, sinon antipathie totale, du moins discordance, opposition, répugnance? Ne serait-ce pas à l'ame seule que serait réservé le droit de dompter cette répugnance, de rétablir l'harmonie et de contraindre la matière rebelle à plier de nouveau sous les lois d'une forme qui l'avait dominée jadis, et au joug de laquelle la matière se serait soustraite? Avant d'approfondir cette question, examinons la forme en elle-même et pour elle-même.

La forme est la nature: la nature est l'ordre des choses créées: ce dernier est la révélation d'un esprit, ou, si l'on veut, d'une ame, d'une vie, sous la condition de la matière. Ainsi la forme est la *figure* de quelque

chose qui n'est point la matière. Car la matière, comme nous ne tarderons pas à le voir, est la chose inerte, la chose déchue, la chose dégradée, la chose d'abord sans forme et sans figure, mais contrainte, dans l'état où nous la voyons, à recevoir l'empreinte de la figure. C'est ce bloc que le Créateur dompte, pour ainsi dire, en le façonnant, en lui donnant une figure, en lui incorporant un souffle de vie ou une ame.

On ne doit donc pas considérer la forme dans la matière, qui, sans la forme, retomberait dans ce chaos d'où le Créateur l'a tirée en la soumettant à sa loi suprême. Peut-être est-il mieux de l'examiner dans ses rapports avec l'esprit, l'ame et la vie? On ne peut nier que la forme ne soit liée à un esprit, une vie, une ame, qui se révèlent par son moyen d'une manière quelconque, soit activement avec une liberté relative, soit passivement et sous la dépendance de la matière.

Il faut convenir aussi que la forme a besoin d'une matière pour apparaître, comme la statue n'est visible qu'au moyen du morceau de marbre d'où elle est tirée. Cependant il n'est pas vrai de dire que la forme soit réellement la figure de la matière ou celle de la vie.

Plus nous avançons, plus se découvre à nos yeux l'omission grave, quoique subtile, féconde en conséquences, bien que délicate en elle-même, que nous avons cru reconnaître dans le système de M. de Montlosier. Ce n'est pas qu'il confonde entièrement, mais selon nous c'est qu'il n'établit pas une distinction assez précise entre l'ame, l'esprit, la vie, constituant le souffle animant et animé de la création, et le *logos*, le

verbe, l'intellect, l'ame intellectuelle, destinée à la liberté, toujours revêtue de forme et de figure, mais qui doit un jour être délivrée de cette matière à laquelle ont été incorporées et cette vie et cette intelligence, que M. de Montlosier nous paraît, sinon confondre, du moins identifier trop souvent.

Oui, la forme est la figure de l'intelligence; toute forme révèle une pensée, manifeste une idée dont elle est le signe caractéristique. Mais ce n'est pas la *forme* qui a pu se constituer elle-même, d'après une pensée qui aurait été en elle-même; la nature ne s'est pas, si j'ose me servir de ce mot, *pensée* elle-même. Il y aurait dans ce raisonnement pétition de principe. C'est le Créateur qui a pensé la forme, organisé la nature. C'est lui aussi qui a incorporé dans le monde son souffle de vie, son esprit créateur, son ame, qui vit dans la nature comme providence ou ame du monde. Dieu est, dans l'ordre de la nature, le souffle de vie. Dans le même ordre, il est l'intelligence organisatrice des mondes, révélée au moyen des formes, dont le type existe dans sa pensée éternelle, dans son verbe divin. Comme la parole est unie au verbe intellectuel, à la *pensée* d'origine céleste, l'ame est unie à la forme, figure de ce verbe, ainsi que l'ame est la figure de la parole créatrice. L'univers est un système, mais un système révélé dans la matiere. Il faut donc savoir ce que c'est que cette matière.

La matière, en elle-même, est la chose désorganisée, morte, stérile. Mais comment ce qui est inorganique peut-il se révéler? comment ce qui n'a ni forme, ni

ame (car telle est la véritable définition de la matière inorganique) peut-il exister comme nous voyons que la matière existe, en forme et en ame? Je sais que les matérialistes se tirent d'affaire en prétendant que la matière est Dieu , assertion contredite par la physique, et que les matérialistes devraient être les derniers à mettre en avant. La matière est le résidu des choses : elle n'est pas l'ordre élémentaire et vital. Tout ce qui est élémentaire est animé, tout ce qui est animé pénètre la matière en s'unissant à la forme, c'est-à-dire en domptant, en subjuguant une matière rebelle. La matière qui, en principe, ne contient ni vie, ni formes, est anti-élémentaire par essence. S'il y a une nature que nous nommons inanimée, l'erreur de cette fausse dénomination vient de ce que la matière n'a pas été domptée dans cet ordre de choses, au point de disparaître sous la forme et sous l'esprit; de ce que l'organisme vital des élémens et la forme des choses, dans leurs combinaisons mutuelles, n'ont pas achevé la conquète de la matière, comme cela se voit dans le règne minéral, au sein duquel subsistent encore les élémens vitaux et animés, la forme, la vie, mais dans un état d'inertie, en comparaison des autres règnes de la nature.

Ainsi la matière a pu, jusqu'à un certain point, paralyser l'action combinée de la vie et de la forme, la force des élémens et des choses; mais jamais elle n'a pu la produire. Elle n'est point divine ; elle n'est point Dieu. Qu'est-elle après tout, et qu'est-ce que le chaos?

C'est ici que la philosophie antique, partant du

même point, se divise en deux branches : ce sont deux ruisseaux, nés d'une même source, et dont les eaux changent de nature quand elles se sont séparées. Le système antique, celui d'où tous les autres dérivent en principe, admet une matière organique, matière sensitive, matière première, nommée *terre*, qui contraste avec un monde intellectuel, monde des anges, des esprits purs, et qui est appellé le *ciel*. Cette matière première n'était autre que la vie se manifestant par la forme, au moyen des sens. Le *sensitif* était, dans cette matière, le *matériel* proprement dit : le sensitif, c'est-à-dire l'élémentaire, dans son action en dehors de lui-même, dans la révélation de son esprit, de son être, de son ame, tels qu'ils apparaissent comme forme. Mais lorsque, par suite d'une dégradation de l'intelligence individuelle, émanée de l'intelligence suprême, l'ange se perd au sein de la matière sensitive et première, quand une pensée d'orgueil, s'élevant en lui, le porte à se faire Dieu, et que, par suite de cette révolte, s'abandonnant à la sensation, il se plonge dans la matière première, pour s'identifier à elle ; alors naît le chaos : chaos de mort, où la matière première retient l'ange captif, où la puissance de cet ange déchu fonde l'empire de l'enfer. C'est sur ce chaos que l'esprit créateur s'abaisse comme intelligence dans la forme, comme souffle vital dans l'essence animée des choses.

L'autre doctrine, celle des Perses, commence par admettre une erreur grave, dont les pythagoriciens ne se sont pas affranchis. Elle repose sur un dualisme, sur la supposition de deux principes contraires, l'esprit et la

matière. Elle n'établit point de distinction entre la matière forme, ou matière première (primo-prima), et la matière chaos, ou seconde matière. La matière est la *dyade*, et l'esprit, la *monade*; la première impure, l'autre pure. Une triade créatrice vient rétablir l'harmonie entre l'une et l'autre, et étouffer leurs dissensions. Ainsi naît le monde de la lutte de deux principes opposés, dont une puissance créatrice suprême neutralise la double et contraire influence. A défaut de cette puissance créatrice suprême, le combat des deux principes durerait éternellement, et le monde ne pourrait éclore.

Le premier de ces deux systèmes dégénéra en un paganisme matériel, mais dont le matérialisme ne peut être confondu avec ce que l'on nomme ainsi de nos jours. Il ne comprend pas le chaos comme la mort, mais comme le sein qui recèle la vie. Il le regarde comme identifié avec Eros, l'amour, le souffle de Dieu, l'inspiration créatrice, unie à une matière énergique, productive, et dans laquelle réside l'intelligence plastique des formes. C'est un système de *nécessité* auquel l'univers entier se trouve incorporé. Je pense que M. de Montlosier a trop confondu ou du moins trop souvent mêlé ce dernier système avec celui de *liberté* propre à l'autre système, où tout naît par suite d'une *médiation*, qui termine une lutte et fait cesser un combat. On se tromperait si l'on considérait comme identiques les systèmes de Moïse, d'Orphée et de Pythagore, qui partaient d'un même principe et différaient dans leurs conséquences.

Orphée est un nom sacerdotal, qui appartenait à

l'ancienne religion des Thraces et des Pélasgues. Un pythagoricien, nommé Onomacrite, composa du temps des Pisistratides beaucoup de poèmes qu'il attribua à Orphée. Pythagore lui-même, s'il faut en croire une tradition, aurait exposé sous le nom d'Orphée ses doctrines spéciales : cette tradition, bien que douteuse, explique d'une manière satisfaisante les efforts des pythagoriciens pour s'emparer du paganisme antique et changer la nature de ses dogmes. Toutefois il n'y a, comme l'ont prouvé de savans critiques, aucune analogie entre la véritable doctrine d'Orphée sur la nature, et les théories propres aux pythagoriciens, théories dont on peut surtout étudier les bases dans quelques fragmens du célèbre pythagoricien Philolaos, que les anciens nous ont conservés.

La doctrine orphique confond le chaos avec la matière première ou le monde sensitif et élémentaire. A un chaos animé, rempli de vie, elle unit un feu céleste, une intelligence lumineuse, l'amour, l'esprit, l'intelligence créatrice, et développe ainsi par degrés d'organisation progressive le système de l'univers. La cosmogonie d'Hésiode peut être considérée comme un fragment très-altéré de l'ancienne doctrine orphique, c'est-à-dire de celle des Thraces, des Pelasgues, et même des Ioniens, qui ne sont autres qu'une métamorphose des Pelasgues. C'est au résultat que nous venons d'indiquer qu'aboutit tout ce que nous savons de plus authentique sur les doctrines d'Orphée, dont il faut détacher tout ce que l'école de Pythagore y a joint, dans les intérêts du système pythagorique.

Hésiode, que nous venons de citer, prouve par son poème lui-même qu'il n'entendait point les doctrines cosmiques qu'il exposait dans un style qui ressemble aux bégaiemens de la première enfance. Cet ouvrage, dans son incohérence frappante, peut indiquer de quelle manière et par quelle confusion d'idées le matérialisme moderne, le matérialisme sans Dieu, le système mécanique des atomes, de la matière-machine, a pu s'unir au matérialisme antique tout imbu de l'esprit divin. Les peuples de l'Ionie ont toujours conservé ce caractère. D'abord matériels dans le sens orphique des Thraces et des Pélasgues, ils animèrent la nature, la considérèrent comme vivante, comme *animal dieu*, *zôon*. La philosophie ionienne se développa ensuite parmi eux; ses différens systèmes, depuis celui de Thalès jusqu'à celui d'Héraclite, ont une source commune dans la doctrine primitive d'Orphée. Anaxagore et les derniers philosophes ioniens renferment déjà des développemens de cette idée de mécanisme dont un faible germe se trouve chez Hésiode. Après eux Démocrite et Leusippe fondent un système d'atomes qu'ils essaient de rattacher aux antiques spéculations. Enfin la secte d'Epicure, faisant disparaître tout souvenir des doctrines primitives, crée un matérialisme raisonné ou rationnel, dans le sens de la physique expérimentale des modernes.

Si d'un côté l'on trouve dans le système orphique la source de la philosophie de cette branche hellénique, que l'on pourrait nommer thraco-pélasgo-onienne, pour indiquer ses trois métamorphoses suc-

cessives ; d'un autre côté le système de Pythagore offre un résumé plus clair et plus exact encore des systèmes de Minos et Lycurgue, antiques législateurs de la nation dorienne; tous deux n'avaient fait que reproduire dans leurs lois les dispositions primitives du code sacré d'Ægimios, roi-pontife, interprète d'Apollon, dont le Dorien Pindare chanta les hymnes sacrés sur sa lyre sublime et inspirée. Dans ce système, nous voyons agir comme principe des choses, non le chaos, mais une libre intelligence : l'ordonnateur des mondes descend au sein d'une matière soumise, et vient apaiser le combat de deux principes contraires. Suivant le même système, le *trois* est *un ;* mais cet *un*, cette *monade* est affranchie de toute lutte, de tout combat avec le *deux*, avec le principe contraire à la formation des choses.

Dans l'origine, les Thraces, les Pelasgues, et même la nation ionienne à son berceau, furent régis par une caste sacerdotale, dont la constitution était patriarcale, et qui ne formait, pas plus que la caste brahma nique indienne, une hiérarchie religieuse proprement dite. Ils admettaient une énergie céleste, qui opérait au sein de la nature, comme *nécessité*; au-dessus de cette nécessité créatrice planait, selon eux, une *fatalité* qui réglait les destinées de l'homme, Prométhée déchu. Subjugués dans l'Attique, les Pélasgues qui s'y conservèrent comme fonds national de la population, prirent le nom d'Ioniens, et absorbèrent la caste guerrière des vainqueurs, sortis de la même branche hellénique que les Doriens, mais antérieurs aux Do-

riens proprement dits. Alors les familles sacerdotales des Pélasgues cachèrent leur religion, qui, à Eleusis et à Samothrace, se montra de nouveau sous la forme de Mystères, auxquels on initia la caste héroïque des vainqueurs, tandis que les riantes fictions de la mythologie, formées par les poètes, captivaient la masse du peuple.

Les rois issus de la caste des vainqueurs, d'origine guerrière, s'incorporèrent à la constitution pélasgique: l'héroïque Thésée est leur type et leur symbole. Cependant la domination des familles sacerdotales s'éteign itdans l'Etat, et ne subsista que dans les Mystères. Ainsi le maintien des coutumes thraco-pélasgo-ioniennes effaça insensiblement l'aristocratie primitive de la constitution dorique, et favorisa le développement progressif de la démocratie. Le sage Solon, qui l'organisa d'abord comme gouvernement des riches, maintint cependant les constitutions religieuses des Pélasgues. Clisthènes vint; il introduisit la démocratie pure, brisa les liens qui attachaient l'Eglise à l'Etat. A l'ancien matérialisme d'Orphée succéda un autre matérialisme dans les lois et dans les croyances. Rationnel pour les hommes à lumières, il était poétique pour le peuple. Quant aux anciennes familles sacerdotales restées en possession des Mystères, elles cessèrent d'être purement pélasgiques; elles admirent tour à tour dans leur sein des doctrines pythagoriciennes, et même asiatiques et africaines. Enfin la Grèce ayant perdu ses libertés, elles tombèrent dans le mépris et perdirent toute influence.

La liberté attique n'est donc autre chose en principe, que le développement organique de la constitution de l'Etat, d'après le type et sur le modèle du développement de l'univers enseigné par la doctrine d'Orphée, ou thraco-pélasgique. Matérielle, elle a cependant pour ame une flamme céleste. La *nécessité* lui sert de base; la *fatalité* lui sert de guide. Mais en se développant, elle dégénère en licence; l'Etat aussi se transforme en *mécanisme*, comme le système de l'univers était devenu mécanique chez Anaxagore précédé par Hésiode. Solon commence à disposer arbitrairement de la constitution sociale ; Clisthènes acheva son ouvrage. Enfin le dernier terme de cet état social est la licence, comme le dernier point du système philosophique auquel il correspond est le système des atomes professé par les sophistes, et que la secte d'Epicure fit dominer.

La branche ionienne du peuple grec, et particulièrement le peuple attique, offre un autre phénomène à observer. Les poètes qui ont une valeur morale, Eschyle et Sophocle, par exemple, ont essayé de concilier le système de la *fatalité* pélasgique avec celui de la *liberté* dorique, exprimé par Pythagore, et aristocratique dans son essence. C'est ce que cherche à faire Eschyle dont la lutte avec la nature rebelle de son sujet a quelque chose de colossal et de gigantesque; c'est ce que Sophocle accomplit dans une harmonie parfaite. En fin Platon imita les Mystères, dans lesquels, depuis le pythagoricien Onomacrite, fabricateur de faux poèmes orphiques, on avait introduit les

doctrines du sage de Samos, en les ralliant au culte des Pélasgues. Ces Mystères étaient devenus pythagoriciens de plus en plus, et le caractère attique du disciple de Socrate ne se trahit que par la forme dialectique de ses dialogues, tandis que le génie de l'aristocratie dorienne subsiste dans toutes ses opinions politiques et législatives.

Après avoir examiné les opinions ioniennes, sous le rapport religieux, social et physique, soumettons les opinions doriennes au même examen; Pythagore nous fera entrer dans un monde nouveau. Chez les *Ioniens* on voit surtout dominer la *vie*, mais aboutissant en dernier résultat à une mort intellectuelle et sociale. Elle commence par un matérialisme empreint d'énergie divine et créatrice; elle finit par un matérialisme machinal, par un système atomique. D'abord tout est animé, tout s'enchaîne à un système de nécessité organique des choses, sur lequel plane un système de fatalité également organique pour les destinées humaines. Quoi qu'il en soit, cette vie de la religion, de la philosophie et de l'Etat subit une décomposition successive et dégénéra tour à tour en poésie, en sophisme, en anarchie sociale.

Chez les Doriens, ce n'est point le même développement de forces animées, la même énergie vitale. Mais aussi rien ne s'y épuise; la mort ne s'y montre point et rien ne s'y résout en atomes. Seulement un principe de stagnation entraîne l'aristocratie vers sa ruine, quoique cette décadence s'opère d'une manière opposée à la démocratie athénienne.

Dans la politique et dans la religion dorienne, l'idée, l'intelligence vit avec la *liberté*. Cette croyance se rattache à une doctrine fondamentale sur la nature du *kosmos*, à la fois univers, ordre social et Etat, et dont les parties, concourant à former un tout unique, donnent la beauté et l'harmonie par excellence. Pythagore, en résumant ces doctrines, a créé une hiérarchie sacerdotale que l'on peut comparer, quant aux formes extérieures, à une Église véritable, mais secrète, semblable à celle que le bouddhisme opposa, dans l'extrême Orient, à la constitution brahmanique. Il voulut faire entrer l'Etat dans son Eglise; il échoua, parce que les idées démocratiques des Ioniens avaient commencé à exercer leur influence sur les nations doriennes.

Ainsi se retrouve en Grèce, entre les deux branches du peuple hellénique, l'opposition qui se présente en Orient, entre l'Inde et la Perse, sur de plus vastes proportions. Les Doriens sont aux peuples de l'Ionie ce que les Persans sont aux Indiens. Les Doriens, comme les disciples d'Ormuzd, adorent le Verbe créateur sous la forme d'une pure lumière; leur doctrine est surtout morale et libérale. Les autres vénèrent, comme les enfans de Brahma, une ame du monde identique avec la matière. Leur doctrine est poétique avant tout; elle tient dans sa source à l'imagination. Les Doriens, ainsi que les Persans, adoptent pour système une royauté héroïque, une aristocratie forte et puissante. Ils sont affranchis du lien des castes, preuve certaine que leur culte, comme leur état social, ne s'est formé

que postérieurement au culte et à la constitution des peuples de l'Attique et de l'Inde. Ils en sont comme un démembrement, opéré par une ancienne caste guerrière, dans son conflit avec la caste sacerdotale. Ils ont épuré, dans le sens idéaliste et moral, un vieux fonds de paganisme matérialiste, dont ils se sont détachés. Ce paganisme était une dégénération de la primitive religion de la Nature, qui comprenait Dieu en lui-même, dans son essence intellectuelle, et dans le système de l'Univers. Chez les Doriens, ainsi que chez les Perses, les législateurs prétendirent rendre à la religion sa vérité, son austérité antiques. Peut-être ont-ils trop méconnu cette Nature animée et physique à laquelle Indiens et Ioniens restèrent attachés.

L'ordre social, chez les Pélasgues, Thraces d'origine et devenus Ioniens à la suite des temps, l'ordre social était, comme dans l'Inde, soumis à une législation de castes. La royauté était sacerdotale. Le fonds du peuple, la masse était agricole; tels étaient les Vaisyas, la véritable masse nationale de l'Inde. C'était une démocratie prête à passer de la culture des terres à la vie commerçante des cités. Qui sait ce qui serait arrivé en Grèce, si les nations doriennes n'y eussent subjugué les Pélasgues, et n'eussent influé sur les destinées de l'Etat même dans l'Attique, où le principe aristocratique des Doriens ne put se maintenir il est vrai, mais servit à réprimer le sacerdoce? Il est vraisemblable que la Grèce pélasgo-ionienne eût offert le même spectacle que l'Inde a offert depuis ces temps antiques où la caste guerrière fut expulsée de son territoire pour avoir

voulu arracher l'empire aux brahmanes. Les Athéniens, comme les peuples des bords du Gange, auraient offert le spectacle d'un peuple de trafiquans, issu d'un peuple de cultivateurs, et fixé dans ses professions héréditaires sous la tutelle de confréries religieuses guidées par des familles pontificales. Les *phratries* athéniennes présentent le même ordre d'idées qu'on observe dans les rapports établis entre les pratiques de dévotion et les affaires civiles de l'Indostan ; et si Clisthènes ne les eût brisées, elles eussent résisté à tous les efforts de la démocratie souveraine ; et le pouvoir sacerdotal se fût toujours maintenu, dans son identification avec l'Etat.

Pythagore essaya de rendre doriennes les croyances et les institutions grecques, au moyen de ses doctrines et de sa hiérarchie. Bouddha tenta une semblable entreprise dans l'Inde, où il voulut faire dominer le principe emprunté aux sages du peuple Sace (*Sacas* des livres indiens). Ces sages se nommaient mages (*Magas*) : ce qui dénote leur origine persane. Mais Pythagore succomba dans la Grèce, qui perdit de plus en plus son aristocratie, et présenta presque partout le spectacle de l'envahissement démocratique. Bouddha succomba aussi dans l'Indostan, et l'ancien régime des castes s'y maintint. C'était ce régime que Bouddha voulait renverser. Je prie mes lecteurs de ne point oublier que je n'entends point parler d'une imitation proprement dite, mais seulement d'une analogie de principes entre certaines doctrines du Bouddhisme et la religion persane.

Ni le Bouddhisme, ni le système pythagorique ne furent empruntés à l'étranger.

Mais il est temps de revenir à M. de Montlosier, et de quitter une digression vers laquelle la nature de ses opinions nous a entraînés. Il a identifié, comme on vient de le voir, Orphée et Pythagore, *la vie* et l'*intelligence;* la *vie*, qui domine chez le premier; l'*intelligence*, qui joue le principal rôle dans les doctrines du second.

En général, et si l'on fait une étude approfondie du beau génie de M. de Montlosier, on reconnaîtra qu'il lui manque quelque chose encore pour être parfaitement complet, en histoire, en religion, en philosophie. Si, pénétré du génie de l'antiquité, isolé de son siècle, il admire le catholicisme, on voit qu'il ne distingue pas suffisamment les phénomènes de la vie, de l'ame, de l'esprit, des autres phénomènes de l'intelligence, de la libre idéalité. Erreur qui nous semble s'opposer, surtout en lui, à ce qu'il comprenne bien le christianisme; aussi l'admire-t-il encore plus qu'il ne le conçoit.

Voilà pourquoi M. de Montlosier est toujours embarrassé quand il s'agit d'établir l'harmonie entre le monde moral (identifié un peu trop avec le monde animé, la nature vivante), et le monde religieux, qu'il ne rapproche pas assez du monde moral. Car il voit la morale dans la nature de l'homme et non dans celle de la religion. Cette erreur est diamétralement opposée à celle des déistes, qui confondent et identifient la religion et la morale, et privent l'une et l'autre de tout caractère sacré. Erreur qui n'est point com-

mune, erreur d'un grand esprit, et dont nous comptons nous occuper de nouveau.

L'homme est libre, dans le christianisme, mais libre en Dieu. Il s'affranchit des chaînes de la nature pour se retrouver en Dieu. Il se perd, pour ainsi dire, au sein de l'immensité de la nature divine, comme la vague roule et se perd dans l'immensité de l'Océan. Perle précieuse, cachée au fond des abîmes, l'ame humaine, dont l'individualité se trouve perdue, attend le Christ, le *pêcheur* des ames, qui plonge, si j'ose le dire, dans le gouffre de l'éternité, descend au sein de Dieu, et restitue l'homme à l'homme lui-même. C'est par lui que l'homme redevient, même au sein de Dieu, une créature vivant de sa propre vie, une intelligence éternellement distincte et séparée.

LE

CATHOLIQUE.

POLITIQUE.

DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE;

ET DES AFFAIRES DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE, CONSIDÉRÉES SOUS LE RAPPORT SPÉCIAL DES INTÉRÊTS DE LA FRANCE.

SECONDE PARTIE (1).

DES PARTIS POLITIQUES.

CHAPITRE VI. — *D'une révolution qui se prépare dans le libéralisme.*

On nomme le libéralisme *l'esprit du temps*. Eh bien, nous assistons à une double métamorphose de cet es-

(1) Voyez le numéro de janvier.

prit : l'une pacifique, industrielle; l'autre guerrière, hostile et philosophique. Pendant que la lente action des années mine et consume le libéralisme ancien, ignorant qu'il se dévore lui-même, un libéralisme nouveau l'attaque. C'est de cette attaque ouverte, de cette levée de boucliers que nous parlerons dans ce premier chapitre. Après avoir montré le jeune libéralisme en armes contre son père, nous ferons voir, dans un chapitre suivant, comment les doctrines industrielles achèveront sa destruction, et finiront par le dissoudre dans ses propres élémens.

La division intellectuelle et morale, à laquelle la société libérale est en proie, s'est trahie récemment, à l'occasion des missionnaires, des jésuites, et spécialement de la mort de Talma. On a vu la scission du parti libéral se manifester alors, comme dans toutes les circonstances où la lutte s'est établie entre le philosophisme et les croyances du genre humain, entre le public et les autorités. On n'a pas voulu éclater; on n'a pas jugé prudent de pousser les choses à bout : des mots piquans se sont échangés. Malgré la lutte établie dans les esprits, et l'amertume des expressions qui révélait des sentimens contraires, on s'est ravisé, on s'est modéré. Pourquoi mettre l'ennemi dans le secret de ses divisions, et par conséquent de sa faiblesse? C'était une haute imprudence pour qui ne possédait pas le pouvoir; et la fureur, la haine, la violence sont rentrées au fond des ames.

Le vieux libéralisme, enfant du dernier siècle, se prévaut d'une domination née avec la révolution, et que la

restauration a détruite. Personne ne révoquait en doute la science, la profondeur, l'universalité de Voltaire. L'Encyclopédie passait pour une œuvre immortelle. En fait de doctrines, on ne croyait pas qu'il fût possible d'aller plus loin que le *Contrat social* de *Rousseau*, les *Droits de l'Homme* de M. de *La Fayette*, la *Perfectibilité* de *Condorcet*. C'était le *nec plus ultrà*; qui l'eût nié, eût passé pour un rêveur. Les doctrines sophistiques du dix-huitième siècle une fois réalisées, et dès que les travaux de la Constituante eurent offert la panacée politique, le remède à tous les maux du genre humain, on ne songea plus qu'au perfectionnement des sciences physiques, aux progrès de l'agriculture et de l'industrie. Les chimistes, succédant aux philosophes et aux Constituans, sont venus faire aux manufactures l'application de leurs expériences. Les libéraux avaient annoncé que ce serait là le point culminant de la félicité humaine. Il ne s'agissait plus que de faire éclore cette nouvelle sagesse, de la développer, de la faire fleurir dans toutes ses conséquences.

Mais la gloire et les joies du monde sont fragiles. Tel qui, dans sa jeunesse, avait cru posséder la science infuse, voit naître, sur la fin de ses jours, de nouvelles doctrines qui le dépassent et le débordent de toutes parts. De quel œil les anciens libéraux ont-ils dû regarder la troupe aventureuse de ces jeunes confrères qui allaient bouleverser leur doctrine? Et comment, de leur côté, les jeunes gens du siècle s'accommoderaient-ils d'une philosophie qui porte, pour ainsi dire, le costume, la poudre et la frisure de l'Assemblée

constituante? Le bonnet rouge répugne à leur élégance; les escobarderies de la police impériale révoltent leur sévérité constitutionnelle.

Une femme donna le signal de la division entre les partisans des lumières modernes. Dans la révolution, comme sous l'empire, on s'entendait sur les doctrines; les haines et les ambitions, l'élégance ou la grossièreté des manières, causaient seules les scissions qui s'opéraient. Il y avait surtout une ligne de démarcation, très-fortement tracée, entre les démocrates de salon et les démocrates de halles, nommés vulgairement *jacobins*.

La révolution française a eu ses cinq phases, comme un drame régulier. Sous la Constituante, la jeune noblesse fit l'exposition de la scène; et les vieux roués de la cour, fatigués de leur paresse, les secondaient, les devançaient même. Les premiers, comme les Lameth et les Lafayette, y voyaient une utopie brillante, dont le vain prestige charmait leur imagination faible et légère. D'autres, comme Mirabeau et les intimes du duc d'Orléans, l'adoptaient comme un passe-temps offert à des sens blasés, à des facultés dont la débauche avait émoussé l'énergie. Dans ce premier acte, la révolution n'était pas tout-à-fait bourgeoise; elle avait encore bon ton et bonnes manières. Passablement niaise chez les uns, criminelle chez les autres, c'était pour les premiers un hochet d'enfance, pour les seconds une orgie de vieillesse.

Si le ton des salons et le style de cour dominaient encore au lever du rideau, à peine la seconde phase

révolutionnaire commença-t-elle que la bourgeoisie eut son tour. Des phrases républicaines, une indigeste et confuse imitation de souvenirs empruntés à Plutarque après une lecture superficielle, une admiration aveugle et mal comprise du Stoïcisme antique, annoncèrent le règne de l'esprit de collège. Les Girondins parurent. Ils étaient avocats. Pourquoi ne seraient-ils pas devenus sénateurs ou tribuns? En continuant leur rôle ils s'échaufferent au point de prendre la chose au tragique. Leur pathos les conduisit au crime; car ce sont eux qui ont livré l'*agneau royal* en sacrifice.

« Plus de longs discours, disait-on au troisième acte de la révolution. Que nous veulent ces avocats, ces bavards de tribune? Il nous faut une action énergique; table rase; et que le sang de nos ennemis coule au dedans et au dehors. » Le plus intelligent fut alors celui qui se montra le plus sale et le plus atroce. Le seul Robespierre conserva le droit de poudrer ses cheveux.

Aristote, Horace et le classique Boileau s'opposent à ce qu'un drame finisse au troisième acte. Le quatrième acte du drame dont nous parlons mit en scène les parvenus. Ce furent des munitionnaires généraux, qu'on n'envoyait pas encore en police correctionnelle: on se contentait de les envoyer aux armées pour qu'ils y fissent fortune. La bourgeoisie eut ses proconsuls, issus quelquefois de la fange la plus sanglante du jacobinisme: ils se civilisèrent dans l'or de leurs rapines C'est sous le Directoire, époque des fortunes colos-

sales, que la France nouvelle s'est principalement consolidée.

Une singularité comique égaya le cinquième acte. Un chasseur d'hommes, un Nemrod de nouvelle espèce, occupa la scène et la remplit. On le vit changer son terrible rôle en celui d'un charlatan de place, et dans sa gibecière se placèrent tour à tour girondins, constituans, jacobins et parvenus, pour en ressortir sous des formes nouvelles. Tel se réveilla baron, que l'ancien régime avait vu marquis. Tel clerc de procureur posséda un duché en titre. Un troisième sortit des rangs de la dernière populace, et se vit transformé en comte. D'autres, qui n'étaient suzerains que de leurs écus, prirent place au milieu des sénateurs. Savans, chimistes, académiciens, furent également comblés d'honneurs et garnis de décorations : mascarade qui termina la pièce. Depuis la restauration, quelques-uns de ces nouveaux grands seigneurs se sont avisés de jeter le costume de parade que leur avait prêté l'empire ; ils sont revenus à leur nature première ; et nous ne voyons pas grand mal à cela.

Malgré la variété des costumes, la pièce était une, comme on peut le voir. Toujours le même fonds de démocratie et d'oligarchie, subissant des modifications diverses. Partout les mêmes doctrines, partagées par des amis qui se disputent et qui s'égorgent.

Madame de Staël, nouvelle Hélène, jeta au milieu de ces frères, qui s'entendaient au moins sur leurs principes, la pomme de discorde qui devait troubler leur union intellectuelle. Ce n'est que dans ses rap-

ports exclusifs avec le sujet que je traite, et non dans l'ensemble de son caractère et de son talent que je dois considérer ici cette noble enthousiaste, pour laquelle je professe une admiration vive et sincère, et qui souvent trouva dans son ame ardente les inspirations du génie. Je ne l'envisage que dans son caractère révolutionnaire, modifié par ses affections personnelles. Jamais, sous ce rapport, elle n'est sortie du premier acte de la révolution : elle est restée constituante, révolutionnaire de bon ton. Si elle a loué la Gironde, son exaltation forcée et l'exagération de son panégyrique ont prouvé qu'un sujet aussi prosaïque ne lui inspirait pas réellement l'enthousiasme qu'elle cherchait à exprimer. C'est M. de La Fayette qu'elle loue avec ame et vérité. La Convention et l'Empire ne la virent pas complice de leur système. Sous le Directoire, elle reparut un moment ; l'opulence insolente des nouveaux riches ne tarda pas à la lasser.

En somme, madame de Staël a encouragé les principes de la révolution, adopté leurs résultats ; mais elle eut toujours du penchant pour l'antique noblesse. Elle vit avec plaisir le retour des Bourbons. Elle n'avait point de haine pour la religion ; et même l'admiration qu'elle professa sur la fin de sa vie pour la nouvelle école littéraire, fondée par les frères Schlegel, sembla trahir une tendance catholique, mêlée à ses notions protestantes. Enfin elle a osé agir contre cette révolution, que sous d'autres rapports elle chérissait et caressait.

Ses attaques, d'abord timides et tempérées par des

éloges, s'adressèrent d'abord aux encyclopédistes, qui suivant elle ne s'élevaient pas à la hauteur du siècle; elle accusa ensuite les chimistes de vouloir détruire le règne du beau moral pour faire régner à sa place le mécanisme matériel, l'alambic et la cornue. Son goût, qui, jusqu'à la révolution s'était modelé sur celui de Voltaire, changea enfin, et la fille de Necker voulut introduire dans la littérature de France et les inspirations catholiques et chevaleresques des nations méridionales de l'Europe, et les traditions locales des peuples du Nord : c'est ce qu'elle nomma romantisme. Ainsi l'auteur de Corinne, dont la politique était anglo-américaine, devint féodale dans ses doctrines de poésie : ce singulier mélange d'idées modernes et de souvenirs gothiques ne put former un ensemble unique, un système cohérent.

Des notions contraires s'emparèrent alors des esprits; et nous verrons bientôt quelle influence exerça sur le libéralisme cette double impulsion donnée par une femme dont le génie résidait moins dans la force du jugement et la supériorité de la raison que dans l'inspiration de l'ame. La révolution, avant elle, était régie par un esprit unique; elle en rendit les principes confus et multiples. La tendance des esprits forts est de se dégager du chaos; et l'on vit succéder chez les hommes distingués, à cette admiration des contraires, un nouveau libéralisme, empreint d'indifférence, et dont nous aurons plus tard à constater la nature.

Madame de Staël fut pour les libéraux ce que M. de Châteaubriand avait été pour les royalistes. Autour

d'elle, comme d'un centre, se groupèrent toutes les opinions qui n'étaient pas irrévocablement arrêtées, ou dont l'ancienne doctrine libérale ne s'était pas assez complètement emparée, pour qu'il fût impossible de leur donner l'empreinte de cette ardente imagination. Partisans de Voltaire, disciples de Condorcet, l'admirèrent par politesse. Mais, malgré cet enthousiasme apparent, le fond des doctrines demeura intact. Seul, M. Benjamin Constant, cédant à l'ascendant de cette femme supérieure, traça, de concert avec elle, le passage de l'ancien libéralisme au libéralisme nouveau.

M. Benjamin Constant, il faut l'avouer, est un homme de beaucoup d'esprit et d'un esprit délié, plein d'adresse dans ses combinaisons oratoires, habile à manier l'ironie, et sachant éviter l'emphase, la jactance, le dédain brutal de cette révolution qu'il porte dans son cœur. Cependant il n'anime, n'entraîne, ne domine pas comme son illustre amie. On découvre en lui un esprit blasé sur beaucoup de choses; et l'on conviendra facilement que cette teinte d'indifférence, répandue sur un grand nombre de ses écrits, ne doit pas le signaler fortement à l'attention des jeunes gens appelés à l'édification du nouveau libéralisme.

Quoi qu'il en soit, si, depuis cette époque, les Voltairiens firent encore l'éloge de M. Benjamin Constant, ce fut avec plus de froideur et de réserve. On se souvint que dans ses anciennes combinaisons politiques l'industrialisme n'avait point été assez respecté; et lorsqu'il a voulu ensuite, dans un intérêt de parti, faire amende honorable, il a rendu sa franchise suspecte. En invoquant un

système de pairie, une haute aristocratie nationale et politique, dont il fut, de concert avec madame de Staël, l'instigateur ardent, il s'exposa une seconde fois aux soupçons et aux reproches du libéralisme. Je sais qu'il est encore revenu sur cette opinion, et qu'il a déclaré ne plus croire à la possibilité de fonder, en France, une aristocratie nationale; mais quand la chambre haute se sépara ensuite de la chambre basse, dont le système ne convenait pas aux libéraux, il a bien pu se rapprocher temporairement de son premier avis. On ne peut douter toutefois que, malgré ses efforts pour se laver de ses péchés anciens, quant à l'industrialisme et à la pairie, ses amis ne lui gardent encore rancune et ne répètent le mot de César : *Tu quoque, Brute!*

Ce n'est pas tout. Son livre *De la Religion* a essayé d'introduire, tant bien que mal, dans le libéralisme de la France actuelle, quelques idées de mysticisme allemand, quelques combinaisons du néo-platonisme de Creuzer et du christianisme de Herder. On sait ce que je pense de cet ouvrage, et bien que l'expression de mon jugement ait pu sembler sévère et rigoureuse dans ses formes, je n'ai point à me rétracter. Quel que soit ce livre, sa vague sentimentalité a déplu aux adorateurs de l'Encyclopédie; ils n'ont pas surtout pardonné à son auteur la manière irrévérencieuse dont il a parlé du patriarche de Ferney et de sa croyance.

M. Benjamin Constant s'est ensuite avisé de romantisme. Il a beaucoup loué les nouveaux apôtres de la chevalerie et du catholicisme en Allemagne. Sans se laisser séduire comme madame de Staël, sans ouvrir

aux émotions catholiques son ame essentiellement et aridement protestante, il donna un mauvais exemple à la jeunesse libérale; et, dans plus d'un passage du *Courrier*, du *Constitutionnel*, de *la Minerve*, même qui le comptait parmi ses collaborateurs, le libéralisme l'en punit à sa manière, et laissa percer le dissentiment qui séparait ses doctrines de celles du célèbre émigré de Lausanne.

Madame de Staël, malgré ses affections d'ancien régime, et M. Benjamin Constant, malgré l'élégance de ses manières, appartenaient à la révolution. C'était du libéralisme ancien qu'ils portaient l'empreinte; ils aimaient les Constituans, ils admiraient M. de La Fayette et ne suffisaient point pour accomplir une révolution intellectuelle en jetant, dans le libéralisme nouveau, les idées politiques de 1789. Cette gloire était réservée à des hommes qui, partisans modérés de l'ancien régime après la restauration, sans embrasser la cause de l'émigration ni du clergé, jouèrent alors le rôle qu'avaient rempli d'une manière plus aristocratique les Mounier, les Mallouet, les Lally, au commencement de la révolution. Sans empiéter sur un autre chapitre, où j'analyserai la théorie doctrinaire, je me contenterai d'examiner ici ce mouvement de progression qui les transporta d'une espèce de centre droit à un centre gauche, et qui conduit aujourd'hui les jeunes gens sortis de cette école à devancer la marche du temps et à proclamer les principes d'un libéralisme nouveau.

En 1814, les doctrinaires voués exclusivement à

la couronne se dessinaient d'une manière presque hostile envers les libéraux. Mais, dès l'année suivante, l'incompatibilité de leurs théories avec les opinions avérées de l'aristocratie et de l'Eglise, les plaça dans une situation intermédiaire entre les libéraux et les royalistes. Après la dissolution de la *chambre introuvable*, leur position politique flotta incertaine entre le libéralisme et le ministérialisme. On put croire un moment, vers la fin de 1819, que, las des conspirations révolutionnaires, ils allaient se rallier au côté droit de la chambre élective; mouvement qui s'effectua même en partie sous les auspices de M. Lainé. Mais la révolution ministérielle, opérée en 1820 par la nouvelle loi des élections, précipita vers le côté gauche le plus grand nombre de ces hommes qui ne voulaient pas se confondre avec les vieux soutiens de l'émigration et de l'Eglise.

Leur influence politique a été faible sur les destinées de la France. Le ministère de M. Decazes était trop routinier pour s'occuper de leurs doctrines. Ils fondèrent quelques espérances sur M. de Serre; mais ce dernier ayant décidément incliné vers l'aristocratie, ils se trouvèrent absolument hors des affaires. De bonne heure ils avaient formé une phalange compacte, non d'intérêts, mais d'opinions; et c'est peut-être là ce qui leur donna d'abord peu de consistance politique. Mais en 1820 leur association, se mêlant au libéralisme ancien, puisa dans cette alliance une force nouvelle. D'un autre côté, leurs systèmes fructifièrent au sein du parti qui les accueillait,

et bientôt, sous leur influence, une jeunesse étrangère aux mouvemens de la révolution se laissa entraîner loin du libéralisme ancien, vers un nouveau libéralisme qu'elle tenta de constituer.

M. Royer-Collard, bien qu'il n'ait pris qu'une part très-faible au mouvement politique de ce parti, et que pendant ces dernières années il n'en ait point suivi la marche, a été regardé comme le chef des doctrinaires. Cet homme honorable a su conquérir l'estime même de ses adversaires, qui ont rendu justice à ses vertus publiques et privées. Las de Condillac et de la philosophie des sensations, il embrassa une théorie mixte, la doctrine écossaise; système fondé sur des bases morales, sur une théorie des devoirs, respectable sans doute, mais privée de cette vérité religieuse et dogmatique, qui seule fait fleurir la morale chrétienne. La conscience, à laquelle ce système ramenait l'homme, en devenait la base expérimentale. Les matérialistes, les Voltairiens, les sophistes du libéralisme ancien, avaient traité cette conscience comme si elle n'eût pas existé; les premiers accens de M. Royer-Collard excitèrent une révolte parmi eux; et sous le ministère de M. Decazes on fut anti-doctrinaire.

Un examen approfondi de cette philosophie écossaise que la philosophie française a adoptée avec orgueil, prouverait peut-être qu'elle ne s'élève guère par ses résultats au-dessus du déisme de Locke et de Jean-Jacques, auquel Voltaire lui-même n'était pas étranger. Mais en métaphysique il s'agit de s'emparer d'un esprit, de s'appuyer sur un principe, de s'y reposer

comme sur un centre, d'où l'on s'élance dans des régions inconnues. Tel a passé par le platonisme pour devenir sceptique. Tel autre a quitté le péripatétisme pour se reposer enfin dans la mysticité. Résultats bizarres en apparence, mais qui ne conviennent qu'à des esprits armés d'un grand fonds de philosophie. Spinosa fut le père spirituel de Leibnitz et de Mallébranche, ou plutôt ces trois penseurs, sans avoir rien de cartésien dans le génie et dans la doctrine, sont les fils de Descartes. Les chefs de l'école écossaise, prenant la sensation de Locke pour point de départ, la combattirent ensuite et la métamorphosèrent en conscience de l'individualité humaine. Le génie dont leur intelligence subissait l'impulsion n'avait point assez de force pour donner à leur élan une grande élévation. Mais dans l'état des esprits, dans la situation du parti anti-catholique, oser professer un système fondé sur la conscience du moi, était une grande hardiesse. C'est cette doctrine, qui a fait naître le nouveau libéralisme rationnel, avec entente des choses spirituelles, successeur immédiat de l'ancien libéralisme matériel, avec entente des conceptions rationnelles.

Le nouveau libéralisme s'est montré beaucoup plus hardi dans le domaine de la science historique et de la littérature proprement dite, que dans celui de la philosophie. M. Guizot, tout en se prononçant d'une manière absolue, en faveur de la révolution, reconnut dans le passé des principes dignes d'attention et d'estime. Selon Voltaire, la civilisation du genre humain datait

du siècle de Louis XIV ; c'était là que la barbarie s'était arrêtée. M. Guizot franchit cette barrière, il osa remonter jusqu'au moyen âge ; et quoiqu'il y ait beaucoup à dire sur sa théorie, il n'en a pas moins le mérite d'avoir beaucoup aggrandi l'horizon du libéralisme et dérouté les partisans de la philosophie du dernier siècle et les hommes de la révolution.

On assure que, dans des publications que prépare cette plume habile et savante, M. Guizot s'élèvera encore, et cherchera à s'affranchir de quelques lieux communs du protestantisme contre les souverains pontifes du moyen âge. Il sera curieux de voir le pape Grégoire VII apprécié par un écrivain doctrinaire ; et, sans espérer une complète appréciation de la part de l'historien, c'est un problème de critique fait pour piquer vivement la curiosité.

C'est un événement dans le libéralisme, que les ouvrages de M. Guizot : ses travaux historiques, entrepris dans un esprit contraire aux données de Voltaire, forceront ses successeurs à recourir aux sources, s'ils ne veulent se contenter de le copier. Mais, dans le fait, ces travaux, exécutés avec un grand savoir, n'ont pas pénétré avec autant de profondeur dans les entrailles même du sujet que ceux de Montesquieu, Mably ou Montlosier, et bien moins encore que les analyses profondes de Moeser, de Savigny et des grands jurisconsultes de l'Allemagne actuelle. Ce que M. Guizot a voulu faire en histoire, M. Benjamin Constant l'a tenté dans le domaine de la religion. Tous deux, et M. Benjamin Constant avec beaucoup moins de science réelle

et de netteté dans les vues, se sont proposé d'évaluer exactement les diverses phases, les époques diverses de l'histoire des institutions sociales et de celles de l'esprit humain. Leur arrière-pensée était trop fortement attachée aux doctrines de la civilisation moderne, pour que, malgré de louables efforts, tous deux ne succombassent pas dans leur entreprire.

On sait que la vaste sollicitude de Voltaire prétendait embrasser l'univers. Il a tout jugé sans rien approfondir, depuis la création du monde, jusqu'au siècle de Louis XIV. Son universalité est factice et fausse, non-seulement parce qu'elle est frivole, mais parce que, se plaçant sous un point de vue étroit et mensonger, et n'éclairant l'histoire que par la lumière des doctrines de son temps, il n'a vu dans les annales universelles que barbarie et ténèbres, jusqu'au moment où cette aurore de la civilisation a lui, sous le règne de Louis XV. Les libéraux ont été plus loin : ils ont daté de la révolution l'affranchissement de l'espèce humaine, et tous les siècles écoulés jusqu'à l'assemblée constituante ont été rejetés dans la barbarie. A les entendre, Voltaire avait dit tout ce qu'il est important de savoir, tout ce qu'il est possible d'apprendre sur les antiquités du monde : et si quelque lacune était restée dans ses travaux, l'auteur des *Ruines*, Volney l'avait remplie.

Mais voici MM. Guizot et Benjamin Constant, qui de deux côtés s'avancent pour contester ces principes. L'un affirme que le moyen âge avait aussi ses lumières. L'autre trouve des germes de vérité dans les supersti-

tions même du paganisme. Tous les deux vont jusqu'à prétendre que le développement nécessaire du genre humain a dû le faire passer par le régime féodal. M. Constant regarde en outre les premières institutions du sacerdoce comme indispensables pour faire sortir les hommes de l'état sauvage : il élève même quelques doutes sur l'existence réelle de cet état, et s'oublie jusqu'à parler vaguement de quelque chose qui ressemble à la révélation.

Tous ces pas rétrogrades de la nouvelle philosophie n'ont, il est vrai, aucun résultat précis ; l'écrivain finit toujours par dire que si ces choses sont arrivées, c'est l'effet d'une nécessité invincible, qui conduisait ainsi le progrès des choses humaines. La première enfance de l'homme avait besoin, selon lui, de cette révélation, sur laquelle il a des idées bien peu arrêtées, puisqu'il en fait tantôt une sorte de magnétisme, tantôt une espèce d'inspiration céleste, tantôt la faculté d'apercevoir vaguement l'ensemble des êtres au sein de la Divinité. Quand la société est devenue sauvage, et M. Benjamin Constant ne saurait dire comment, les prêtres ont dû servir d'instituteurs aux hommes ; dès que les nobles se sont emparés du pouvoir, les prêtres ont cessé d'être bons à rien. Les nobles, à leur tour, ont cédé la place à l'industrie et au commerce. Chacune de ces phases de civilisation, excellente aux jours de sa nécessité, n'a fait qu'entraver les progrès de l'esprit humain, dès qu'elle a voulu se perpétuer et demeurer stationnaire. Notre époque, parvenue au dernier degré de la civilisation, manque seulement du sens

religieux, et M. Benjamin Constant a voulu lui en donner quelque notion à sa manière.

M. Guizot, bien qu'il ne se soit occupé que du moyen âge, n'en est pas moins resté sur la même route que M. Benjamin Constant. Il y a dans tout cela du Herder et du Lessing; tous deux ont avancé de semblables idées, l'un dans son *Histoire de l'homme*, l'autre dans son *Éducation du genre humain*. Mais ce qui fut, chez les deux écrivains que je cite, une doctrine systématique et de conviction, ne semble qu'une hypothèse chez les deux écrivains plus modernes, qui ne paraissent pas entièrement pénétrés eux-mêmes de la réalité de leurs théories.

Le système dont je parle peut être regardé comme panthéistique, si on le conçoit sous le point de vue d'une fatalité invincible. Il a aussi sa grandeur, si l'on imagine que la Divinité même sert de guide à notre développement, et le conduit à travers les âges. Mais au fond il est plus brillant que solide. Pour connaître l'histoire du genre humain, c'est celle du bien et du mal, luttant sans cesse, et se disputant l'homme depuis sa création, qu'il s'agit d'étudier à travers les vicissitudes des âges : ce sont les annales de la philosophie du bien et de la philosophie du mal, c'est la doctrine de la vérité et celle du mensonge, dont il faut suivre les progrès et les combats à toutes les époques. En effet, l'emblème véritable de l'humanité est cet arbre de la science, dont la terre, vierge encore, a nourri les racines, dont le mal et le bien sont les fruits qu'on n'a pas cessé de goûter depuis la naissance des temps.

Incapables de se défaire entièrement de la rouille des systèmes libéraux, même lorsqu'ils portent un jugement sur le passé, MM. Guizot et Constant ne peuvent parvenir à une juste appréciation des temps qu'ils prétendent soumettre à leur critique. Sous un point de vue capital, ils retombent entièrement dans les préjugés de la révolution. Ils ne voient dans l'histoire de l'Europe au moyen âge, que celle des peuples vaincus et des peuples vainqueurs, que le long affranchissement de la majorité nationale, qui, parvenue à se soustraire au joug d'une minorité étrangère, a rétabli enfin l'égalité première des droits entre les nations conquérantes et les nations conquises.

Ce que l'on pouvait dire, à ce sujet, de plus spécieux, a été avancé par M. Thierry, qui a systématisé cette théorie en la poussant dans ses dernières conséquences. Elle nous semble cependant sophistique. Sans doute, l'histoire ancienne offre, dans sa masse, le phénomène continuel de nations envahissantes et de nations envahies. Nulle part la nationalité ne s'est conservée intacte. Les Germains et les Slaves, qui conservent le plus d'originalité primitive, offrent des mélanges divers. Mais dès qu'un nouveau langage isole un peuple et le signale comme nation, tous ses élémens constitutifs s'identifient : toute idée de conquête et d'oppression disparaît. Au sein des sociétés se forme une nouvelle unité morale, comme de nouvelles unités physiques se forment par agglomération au sein de la nature. Mille racines attachent le chêne à la terre ; ce n'est cependant qu'un arbre. Exhumez ses racines, et dites que chacune

d'elles diffère ! Les soutiens de la doctrine dont je parle soutiennent cette absurdité.

Les essais de M. Guizot et de M. Benjamin Constant, soit qu'en enseignant la perfectibilité indéfinie et le développement progressif du genre humain ils inculquassent un système de fatalité, soit qu'en analysant d'une manière erronée la naissance des nations, formée d'une infinité de racines par la main de la Providence, ils introduisissent une fausse théorie de démocratie souveraine, hâtèrent les progrès du nouveau libéralisme. Il s'est cru juste, parcequ'il ne condamnait point le passé sans chercher à le comprendre : il s'est supposé sage, parce qu'il tirait de ses recherches la conséquence définitive que tous les principes du passé étaient morts à jamais, et que le monde moral, comme le monde social et le monde politique, ne cessaient de se modifier, de se métamorphoser, et de se réédifier à nouveaux frais.

Sous certains rapports, la marche de M. de Barante a été moins rapide et moins hardie que celle de M. Guizot. Éveillé par le succès des romans historiques de W. Scott, il a essayé de revêtir d'un costume pittoresque l'histoire du moyen âge. Il s'est élevé contre David Hume, contre Voltaire, dont il a blâmé la manière philosophique. Froissard, qui raconte naïvement et dramatiquement, est devenu son modèle. On sait que cet Hérodote de la chevalerie, sans prétentions à la gravité sententieuse du style, s'est contenté de dire la chose sans réflexion. M. de Barante a voulu qu'à son exemple l'histoire cessât d'être soumise à une

pensée dominante : effort pénible qui la ramenait au chaos. La masse des connaissances historiques s'est trop accrue pour que le genre des anciens écrivains ou celui des chroniqueurs du moyen âge puisse nous suffire. L'historien doit, par un système cohérent, énergique et vaste, s'emparer de l'ensemble des faits, dont il doit être à la fois le maître et le juge. L'intelligence humaine, en se développant, a exigé cette modification de l'histoire : et, pour en avoir senti le besoin, les historiens anglais et français sont loin d'avoir été coupables. Leur faute a été de n'accomplir que rarement leur tâche, et de juger le passé, non d'après son génie, mais d'après les lumières de leur siècle; doctrine étroite qui n'a pu donner que des résultats incomplets.

Ce que les anciens libéraux reprochent à M. de Barante, c'est d'abord d'avoir encouragé la jeunesse à déserter la bannière historique de Voltaire; ensuite de l'avoir séduite par quelque chose qui ressemble à la poésie des vieux âges. Tout retour vers le passé blesse les philosophes modernes; ils ne veulent pas même qu'un jeu de l'imagination nous en rapproche. Ils craignent que, sous une forme ou sous une autre, le culte du passé ne s'introduise. « A quoi bon ces récits de l'antique chevalerie? Une époque de violence et de superstition mérite-t-elle qu'on attache ses regards sur elle? Quelle est cette fureur d'amuser ses loisirs en embellissant ce qui est détestable en soi-même? » Tel est à peu près le langage des vieux partisans de nos lumières. Aussi *le Constitutionnel* a-t-il souvent laissé percer l'in-

dignation secrète que lui causait la fusion du romantisme et du libéralisme dans l'ouvrage de M. de Barante sur les ducs de Bourgogne.

La nouveauté séduit aisément tous les hommes qui suivent une doctrine par routine plutôt que par fanatisme. Aussi les amis de M. Royer-Colard, en s'alliant au vieux libéralisme et en fortifiant ce parti, ne leur causèrent-ils pas une joie sans mélange. Si cette union donnait au libéralisme la facilité de changer de rôle, et de proclamer son attachement pour la monarchie libérale, après avoir protesté contre la légitimité; d'un autre côté des doctrines si nouvelles en philosophie, en histoire, en littérature, menaçaient son influence. On parlait de Voltaire assez légèrement. On cessait d'admirer exclusivement l'œuvre encyclopédique. Les partisans de Condillac et de la chimie moderne voyaient leurs rangs s'éclaircir. On allait jusqu'à soutenir avec M. Benjamin-Constant, que chaque siècle a son esprit; que les temps prétendus barbares avaient aussi leur mérite, et qu'en les étudiant on devait se proposer un autre but que d'y puiser des sujets d'invective contre le passé.

Si quelques adeptes de la vieille révolution se trouvèrent ébranlés comme malgré eux par le nouveau mouvement que la secte doctrinaire voulait imprimer aux esprits, le ravage fut plus grand encore dans les rangs de la jeunesse. En 1819, on l'avait enrégimentée et disciplinée. On s'était emparé, à grands frais, de l'école de droit et de celle de médecine. On y avait fait pénétrer les ouvrages de Voltaire et de Jean-Jacques,

les droits de l'homme, et même le matérialisme du siècle : on avait enfin organisé dans ces écoles quelque chose de semblable à une conspiration. On avait été jusqu'à ménager des relations entre les étudians et certains députés du côté gauche, anciens appuis de la Révolution et de l'Empire. Les doctrinaires étaient alors dans les affaires, et les libéraux les combattaient comme ministériels.

Mais lorsque les royalistes du côté droit renversèrent la loi des élections, ouvrage de M. Royer-Colard, les rangs des libéraux s'ouvrirent aux doctrinaires. Les anciens élèves de l'école normale exercèrent une influence marquée sur les deux écoles dont nous avons parlé, et les disciples de M. Cousin surtout répandirent ces idées d'une philosophie encore indécise entre la théorie écossaise et les doctrines allemandes, que le célèbre professeur s'efforçait d'acclimater en France. Chaque jour l'Encyclopédie devint l'objet d'attaques plus audacieuses. On essaya et de donner à la révolution une base morale, et de remplacer la souveraineté du peuple par un système de souveraineté de la raison doctrinaire.

Ce fut M. de La Fayette qui naturalisa en France les droits de l'homme, espèce de sophisme politique, péniblement échafaudé sur le *Contrat Social* de Jean-Jacques, et reconnu dans la déclaration des Etats-Unis, dont les habitans lui donnent en pratique un sens tout différent de la théorie. Des enthousiasmes l'acueillirent en France, sans le raisonner. Un examen philosophique le détruirait de fond en comble; et d'ailleurs cette

prétendue doctrine des droits n'est, après tout, que celle de la force. Dans tous les temps où l'on a soutenu l'égalité des droits des hommes, cette maxime révolutionnaire a directement abouti au despotisme, seule sauvegarde contre l'anarchie.

Il n'est point de sophisme qui n'offre quelque apparence de vérité. Sans doute l'homme est l'égal de l'homme, aux yeux de Dieu et de la morale; mais l'homme vertueux est plus complètement homme, il remplit mieux sa destinée que le scélérat. De même aussi l'être intelligent, si son intelligence se transforme en vertu active, est plus homme encore que l'être doué d'un esprit borné quand même il aurait quelques qualités du cœur. Quoique le sceau d'une même existence ait été imprimé à toutes les créatures humaines, Dieu, en leur donnant la *liberté*, les a émancipées pour ainsi dire; et cette liberté morale et intellectuelle ne cesse de détruire l'égalité primitive. Ce système, tel que les modernes révolutionnaires l'entendent, ne tend qu'à dégrader à la fois l'être moral et intellectuel, en même temps que l'être social et politique. Il y a contradiction entre l'éternelle loi de la liberté humaine, et cette loi d'égalité qui dégrade au lieu d'élever, soumet tout au même niveau, et empêche le développement nécessaire des esprits.

Sous le rapport social, il est deux conditions de l'existence, l'une éternellement, l'autre temporairement vraie, l'une fondée sur le règne éternel des idées, l'autre sur le règne passager de l'histoire. Ou la société politique est une image visible de la société

intellectuelle, l'état n'est alors qu'une figure du temple, de l'église : ou c'est un germe que sa propre sève et sa propre nature développent dans un sol fécond ; que des circonstances étrangères concourent à faire germer ; dont le sol, le climat, le site, modifient diversement la nature intrinsèque, et qui finit, à travers ces modifications et ces progrès, par élever au-dessus de la forêt son ombre imposante. Si vous ne considérez la société sous aucun de ces deux rapports, vous ne voyez plus dans l'Etat qu'une abstraction vaine et un mécanisme grossier, une théorie sans application ou une application purement routinière des conditions matérielles de l'existence.

Tout en reconnaissant le vice des fondemens sur lesquels la révolution prétendait ériger un ordre social à jamais immuable, les doctrinaires admettaient une doctrine d'égalité empruntée à la déclaration des droits de l'homme. Pour la purifier, ils y ajoutèrent un système de devoirs, inséparable de celui des droits, et ils proclamèrent la souveraineté de la raison.

Ce système des devoirs, tel que les doctrinaires l'entendent, est puisé en principe dans les leçons de philosophie morale que l'honorable M. Royer-Colard fit naguère avec tant d'éclat et une si admirable sagacité. Mais s'émancipant de la tutèle du maître, et prenant une physionomie plus marquée, il tend à s'affranchir chaque jour davantage. M. Cousin donna la première impulsion, et quelques écrivains du *Globe*, en le secondant, semblent avoir voulu introduire une nouvelle philosophie politique.

Il est vrai que M. Cousin marche aujourd'hui seul dans sa propre route. Une révolution a lieu dans son esprit, et j'ai montré ailleurs qu'il reste en suspens entre le catholicisme et le panthéisme. Quoi qu'il en soit, et quelque doctrine qu'il embrasse, il est perdu pour la cause du nouveau libéralisme et ne peut manquer de quitter ses rangs. Mais un fait certain, c'est que, dans son passage de la philosophie doctrinaire des Ecossais à la philosophie idéaliste des Allemands, il a rencontré quelque chose de semblable au Stoïcisme, sans néanmoins poser un pied ferme sur cette terre inconnue.

Or le Stoïcisme en politique laisse bien loin derrière lui la morale d'une raison vulgaire; une théorie des droits et des devoirs ne pourrait lui suffire. Il a quelque chose d'âpre et d'élevé, qui peut-être s'appliquera difficilement à l'état actuel des choses, mais dont la théorie peut facilement s'insinuer, en se modifiant, dans le système des devoirs, tel que les doctrinaires le conçoivent. Ils ne prétendent pas à toute la hardiesse de l'ancien stoïcisme, à toute l'énergie de pensée dont il eût été susceptible, sans cet alliage hétérogène que Zénon et ses disciples y introduisirent. Il s'agit, pour les nouveaux philosophes, d'un système de la volonté uni à celui de la conscience. Ce n'est qu'un emprunt faible, mais réel, à la doctrine des stoïques, pour ajouter au principe même de la philosophie écossaise.

Tant que les doctrinaires se contenteront d'introduire dans les idées révolutionnaires leur morale appuyée

de leur raison, ils ne produiront pas grand effet; leur lutte sera fort inégale contre le vieux libéralisme ou l'industrialisme qui le modifie à sa manière. Mais dès qu'ils auront appris à être hardis dans leur système, à vouloir fortement ce qu'ils veulent, ils forceront peu à peu le vieux libéralisme à plier bagage et l'industrialisme même à subir leurs commandemens.

Sans doute, la raison seule est souveraine; elle est Dieu même. C'est elle qui s'est faite homme pour racheter l'homme des suites de sa folie. Mais les doctrinaires, en proclamant la souveraineté de la raison, entendent, comme M. Guizot récemment, un raisonnement fondé sur une doctrine spéciale, qu'ils essaieraient en vain de métamorphoser en raison de l'univers, ou raison souveraine de l'espèce humaine. Dieu ne s'est pas manifesté encore à leur intelligence; ils ne comprennent pas la raison devenue homme, la divinité *Verbe* et *parole*. Ils ont l'esprit de bien des choses; ce qui leur manque, c'est le génie d'une conception, mère de la conception universelle.

M. Guizot annonce une philosophie de la politique, qui peut aisément faire école : on doit douter qu'il y introduise quelque chose de cette hardiesse stoïcienne, de cette force de volonté dont nous avons entretenu nos lecteurs. Le caractère de ses écrits, toujours remarquables par la sagacité des détails et par un désir sincère d'embrasser les masses des choses, n'est pas animé par un assez vif enthousiasme, pour faire supposer que ce nouvel ouvrage en soit empreint. La raison en effet a son enthousiasme comme la poésie; enthousiasme

stoïque, qui change la raison en commandement et en volonté; enthousiasme que notre époque ne semble pas encore capable de supporter.

Sans doute il y a dans *le Globe* quelques apparences de volonté; mais si l'on y regarde de près, ce sont moins des réalités qu'une jactance en beau style. Celui de ses rédacteurs qui a montré le plus de force de tête, celui qui jusqu'ici paraît dominer les autres, M. Jouffroy, n'a pas encore pris tout son élan. Il faut attendre pour le juger. C'est encore un disciple de la philosophie écossaise; mais un disciple qui annonce l'intention de donner à ses jeunes contemporains une nouvelle croyance, destinée à s'allier à la révolution, à lui prêter de la dignité morale, et à remplacer le christianisme, qui selon lui tombe en ruines. Nous verrons bien.

Ce que le nouveau libéralisme a tenté de plus hardi, c'est le système, plutôt annoncé que mis en pratique, de tourner pour ainsi dire l'ordre social ancien, comme la religion, en n'en tenant aucun compte. On sait que, depuis trente ans, le libéralisme ancien fait la guerre à l'aristocratie du passé, au catholicisme, aux idées poétiques, dont l'auréole environne beaucoup de doctrines anciennes. Son intention est de désenchanter la vie, et de la réduire à ce qui est purement matériel et positif. Romantique à sa manière, et seulement dans le domaine de la littérature, le nouveau libéralisme traite cette querelle de la révolution et de l'ancien régime avec un dédain superbe. Jésuites et jansénistes, encyclopédistes et parlementaires, jacobins et bonapartistes, la nouvelle secte

expulse à la fois toutes ces classes d'hommes, et les jette violemment hors du siècle, en leur disant : « *Vous avez été; votre temps est passé*, le nôtre est venu. »

Fonder une nouvelle ère n'est point chose facile. Les libéraux de l'école récente se montreront ou des penseurs originaux ou des charlatans philosophiques, selon qu'ils exécuteront ce qu'ils ont promis, ou se contenteront d'avoir avancé avec une frivole audace ce qu'ils ne pouvaient pas soutenir. Au surplus, dans l'apparent mépris qu'ils paraissent professer pour tout ce qui jusqu'ici a remué le monde social, on est tenté de voir plutôt un caprice de l'imagination qu'une véritable pensée. Tout doit dépendre du point de vue sous lequel ils se placeront. Comme eux, Voltaire se moquait de tous les antécédens; mais ils rejettent le scepticisme et la philosophie épicurienne de l'auteur de *Candide;* et le *Globe* ne voit pas, comme lui, dans les annales de l'univers, un sujet de persiflage.

Au contraire, les rédacteurs de ce journal embrassent un système dont nous avons parlé, et dont ils poussent toutes les conséquences dans leurs dernières limites. D'après cette théorie, tout a été bon en son temps; mais dès que le temps d'une chose a passé, cette chose n'est plus qu'une vieillerie qu'il faut abandonner. Ils ne disent pas avec les libéraux que la révolution française constitue une ère à jamais stable et permanente des sociétés humaines. Ils disent que si on la compare à l'ancien régime, elle offre seulement un progrès. C'est dans le même sens qu'ils assurent que l'ancien régime, comparé à la féodalité, était un pro-

grès ; et que par rapport aux Grecs et aux Romains la féodalité elle-même en était un. C'est ainsi qu'ils parcourent toute l'échelle historique, et remontent jusqu'aux premiers âges du monde.

Cette manière de voir dispense de toute réflexion profonde sur la véritable nature de l'homme intellectuel, moral et social ; mais on peut la soutenir. Seulement, une fois qu'elle est admise, on doit indiquer d'une manière positive, et au moyen du présent, quel sera l'avenir. Quel sera ce nouveau don du jeune libéralisme, cet ordre social sans christianisme, et qui n'a de rapports ni avec l'ancien régime, ni avec la révolution elle-même? La question, telle que les doctrinaires l'ont posée, semble d'une part prouver qu'ils aspirent à une espèce de scepticisme mêlé d'indifférence, et que de l'autre ils ont des prétentions de volonté stoïcienne et de morale rationaliste. Mais à travers tous ces efforts on ne peut reconnaître chez eux aucune consistance réelle : et pour combattre définitivement leurs doctrines, il faut attendre qu'elles aient pris un corps.

Dans l'état actuel des choses, il est évident que l'ancien libéralisme est en souffrance. Ce n'est pas seulement sur les opinions de ses maîtres, de M. Royer-Colard, de M. Guizot ou même de M. Cousin, que la nouvelle école cherche à prendre le dessus; elle s'attaque à la révolution en masse. Elle veut faire non une contre-révolution, mais une nouvelle révolution morale au sein de la révolution même. Déjà ce libéralisme nouveau jette le gant à son devancier qui le traite

d'adolescent : *le Globe* est en guerre ouverte avec *le Constitutionnel ;* il n'est point d'accord avec *le Courrier*, bien qu'ils se fassent encore des politesses. Il a même osé conspuer à la fois toute la petite littérature, et se moquer des voltairiens en politique, en philosophie, en belles-lettres. Ce n'est pas que de temps en temps *le Globe* ne fasse profession de respect pour le philosophe de Ferney ; mais il déclare, sans restriction, que *l'Encyclopédie* est déchue de son autorité. Il est clair que les hommes du *Constitutionnel* et du *Courrier* ne sont à ses yeux que les voltigeurs de la philosophie et de la révolution, les vieilles perruques du Directoire et de l'Empire. Quelle affection les hommes que l'on traite ainsi ne doivent-ils pas avoir pour leur confrère !

En vain un homme de talent, M. Mignet, un homme d'esprit, M. Thiers, ont essayé d'établir un compromis entre les doctrines libérales anciennes et nouvelles. Le premier est un disciple de la philosophie écossaise ; mais il a laissé de côté tout ce qui, dans cette doctrine, paraissait offrir au vulgaire une certaine idéologie ; il s'est tenu à la théorie pratique. L'autre appartient beaucoup plus au système de la civilisation du siècle, mais il y mêle quelque sentiment du beau dans les arts, étranger aux hommes de l'opinion qu'il professe. Tous deux ont cherché, chacun à sa manière, à secouer les entraves du libéralisme. Cependant tous les deux, comme Prométhée au rocher, ont été cloués, pour ainsi dire, à la rédaction du *Courrier* et du *Constitutionnel.* Toutefois, quelle que soit leur complaisance à cet égard, tous deux sont diversement convaincus du

crime de lèse-voltairianisme et de lèse-nation. Déjà l'ennemi a pénétré dans la place, comme Sinon pénétra dans Troie, enfermé dans le cheval de bois.

Rien n'est plus utile que d'analyser les opinions d'un parti, soit naissant, soit tout formé ; car, en dépit des prétentions des partis, il est rare qu'ils se comprennent eux-mêmes. Si, pour éclaircir la situation morale d'un pays, nous signalons un écrivain, ce n'est pas que nous fassions plus de cas qu'il n'est convenable de l'influence spéciale de cet écrivain : nous ne le citons ni pour son talent, ni pour ses phrases, ni même pour ses doctrines. C'est seulement comme signe indicateur, sous quelque rapport, d'un mouvement contemporain de l'esprit public ; c'est comme tenant au caractère de l'époque, plutôt que pour sa capacité individuelle. Ni les rédacteurs du *Constitutionnel* et du *Courrier*, ni ceux du *Globe*, quel que soit individuellement leur mérite, ne fixeraient notre attention, si tous ces écrivains n'étaient les échos d'une certaine doctrine sociale, s'ils ne jetaient de la lumière sur l'état actuel des esprits et sur le nouveau combat des libéraux anciens et des libéraux de nouvelle date.

La doctrine du *Globe* se répand en effet dans la jeunesse. On proclame une liberté illimitée de croire et de penser pour tous, une liberté de secte, d'athéïsme même, qui n'a point de danger dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, où des associations rivales, répandues sur un espace immense de territoire, se soumettent en paix à une loi de tolérance universelle. Mais on ne réfléchit pas qu'un principe d'ordre, que la

force des choses modifie dans ces contrées lointaines, au lieu d'isoler dans ces régions des individualités séparées, y groupe, y associe librement des corporations particulières, tandis qu'en France, où règnent des doctrines d'individualité absolue, le même principe isolerait encore davantage les hommes et constituerait une véritable anarchie morale.

Cependant la chose elle-même mérite réflexion sous un seul point de vue. Il ne faut pas que les prétendues libertés de l'église gallicane fassent tomber la religion sous le joug de l'Etat. Le catholicisme doit s'isoler aujourd'hui de la société politique et civile, puisqu'il ne peut plus la réchauffer et y résider comme ame dirigeante. Il ne faut pas que l'Etat s'empare de lui pour en faire un instrument d'ordre et de police à son usage : ce serait le dégrader. Le catholicisme est encore appelé à conquérir le monde comme à son origine. Une haute liberté lui convient donc seule : pour elle il doit combattre; c'est des armes de l'esprit qu'il doit se servir et non de la foudre temporelle, pour frapper l'erreur et l'hérésie. L'Etat doit voir ce qu'il a à faire contre la propagation des mauvaises doctrines, nuisibles à son repos; c'est à lui de rechercher dans ce sens, et dans l'intérêt de sa propre conservation, jusqu'à quel point il doit permettre cette liberté illimitée qu'on provoque.

Toutefois les nouveaux libéraux se trompent, lorsqu'ils s'imaginent dissoudre le christianisme et établir leur doctrine à sa place. Mais de deux choses l'une; ou cette doctrine ne fait que marquer le passage du

matérialisme irréligieux à une théorie sémi-stoïcienne, sémi-chrétienne ; ou elle est le dernier terme où puisse aboutir l'esprit révolutionnaire. Or, cet esprit révolutionnaire a fait contre le christianisme tout ce qu'il était possible de faire ; et il ne l'a pas détruit. Les doctrines du *Globe* ne peuvent donc espérer pour résultat que l'état de choses existant aujourd'hui. Le reste est une chimère ; et le catholicisme est toujours infiniment plus fort que tout ce qu'il leur plaira de prêcher. Plus au contraire ils provoquent la liberté de pensée, plus ils excitent au combat, et plus ils fortifient le catholicisme. Affaibli par la routine, ce dernier se relèvera plus énergique, au sein d'une lutte morale.

C'est ce que n'ignorent pas les hommes auxquels *le Courrier* et *le Constitutionnel* servent d'organes. Ils ne veulent de liberté que pour la révolution ; ils exigent avec empire la répression de la contre-révolution morale. *Le Constitutionnel* frémit, *le Courrier* pâlit de colère, quand *le Globe*, ou *le Journal du Commerce* dont l'industrialisme fait chorus avec le nouveau libéralisme, quand *le Producteur*, qui voudrait remplacer le catholicisme par un système dont les savans sont les pontifes ; quand toutes ces différentes publications de la jeunesse libérale, doctrinaire, industrielle, simonienne, réclament pour les jésuites et leurs adversaires la liberté égale de tout dire et de tout faire. L'instinct de l'ancien parti l'avertit de loin de l'heure du danger.

Certes, jamais *le Globe* n'eût appelé auprès du lit de Talma Monseigneur l'archevêque de Paris. Mais

jamais il ne l'eût empêché d'en approcher, et il ne se serait point laissé séduire par l'idée du triomphe dont les Voltairiens ont joui, en voyant s'élever une barrière entre le comédien et le pontife de la religion.

CHAPITRE VII.

Des Doctrinaires.

Nous venons de voir l'ancien libéralisme menacé dans ses dogmes et son existence par un libéralisme nouveau, né de l'école doctrinaire : c'est cette dernière qui nous reste à examiner.

Les admirateurs des lumières du siècle se divisent en trois classes : les uns, révolutionnaires purs et simples, veulent abolir le passé tout entier et le remplacer, ou par un ordre social fondé sur l'égalité des citoyens, ou par une oligarchie tribunitienne ou financière, dominant la masse orageuse d'une démocratie agitée. C'est vers ce résultat unique que tendent, avec plus ou moins d'adresse, de véhémence, de machiavélisme ou de brutalité, tous ces hommes dont le génie diffère, dont le but est le même, et que l'on comprend sous les dénominations de Lafayettistes, Laméthistes, jacobins, fédéralistes, ou girondins.

La seconde classe s'attribue la sagesse, et regarde comme des niais ou des fous ceux que je viens de désigner, selon qu'ils choisissent des moyens d'exécution innocens ou atroces. Ce sont les habiles de la révolution, qu'ils exploitent à leur profit. Tel fut, parmi les hommes du beau monde, Mirabeau ; parmi la populace, Danton. Le politique Barrère, celui qu'on peut nommer le *courtisan de la canaille*, a marché sur leurs

traces. Le génie machiavélique de ces ministériels du nouvel ordre social a grandi sous le Directoire, et s'est montré pour ainsi dire gigantesque chez deux hommes fameux, le prince de Talleyrand et Fouché. Toute la tourbe administrative, cette foule esclave, dévote au pouvoir, ennemie de l'indépendance, vint, sous Bonaparte et sous M. le duc Decazes, grossir les rangs de cette armée. Instrumens souples et dociles, on les a crus capables. Ils aimaient leurs places, on a cru qu'ils aimaient la patrie. Mais quand on les a privés de leurs emplois, ils ont quitté le pouvoir ; et sont revenus aux *principes*, c'est-à-dire à la révolution.

Une troisième classe d'hommes, dont les vues sont toutes modernes, sans vouloir s'isoler absolument du reste des révolutionnaires, ne s'est point identifiée à leurs opinions. Elle a toujours laissé percer quelque goût pour l'ancien régime, quelque timidité heureuse à se déclarer pour le régime nouveau. Ses doctrines ne consistent pas à en changer sans cesse, comme c'est l'usage des politiques machiavélistes dont j'ai parlé; elles ne se sont pas formées d'un seul jet, comme chez les anciens révolutionnaires. Au commencement des troubles de la France, on voit ces hommes flotter indécis entre les souvenirs du trône, les idées aristocratiques de l'Angleterre, les théories de Montesquieu, les constitutions de l'Amérique, et enfin ce qu'ils ont nommé, après la révolution, *les nécessités de l'époque*. Le prétendu système auquel ils ont abouti en résultat, est celui d'une aristocratie mobile que nous ne tarderons pas à examiner.

Que répondre à ceux dont la parole est une déclamation vague? Quels argumens opposer aux fleurs d'une rhétorique vaine, aux assertions banales, aux subterfuges d'une dialectique passionnée? Rien. Les discours de madame Roland, de Carnot, de M. de Lameth, de M. de Lafayette, ne demandent point de réponse. Il n'y a rien à dire non plus à Mirabeau, ambitieux orateur; à Fouché, habile dans les sophismes ministériels; à M. Bignon, enthousiaste de sang-froid; à M. de Pradt, qui est le premier à rire sous cape de ses tirades; à M. Decazes, panégyriste pâle d'un ministérialisme plus pâle encore. C'est avec madame de Staël, avec les Necker, les Mounier, les Lally-Tolendal, c'est avec les Camille Jordan, les de Broglie, les Royer-Collard, les Guizot, les de Barante, qu'il est permis et utile d'ouvrir une discussion franche; là se trouvent un système réel, un enchaînement de raisonnemens et de pensées, auxquels toutefois il manque beaucoup, et qui sont loin d'être complets.

Il y avait chez les anciens doctrinaires beaucoup plus d'indécision que chez les modernes. Cela devait être. Les premiers étaient encore tout pénétrés des idées de l'ancien régime, et se dessinaient moins franchement. M. Mounier seul déployait toute sa pensée dans le sens de l'égalité telle qu'on la professait alors: M. Malouet ne le contredisait pas. Mais Necker et Lally-Tolendal voulaient une noblesse constituée, non-seulement à la chambre des pairs, mais au sein des communes, comme cela est en Angleterre. Ils ne s'opposaient pas à ce que le clergé fût propriétaire; *ils*

voulaient un roi qui jouît d'un pouvoir réel. Mais en favorisant la démocratie, en l'établissant comme puissance indépendante, en rejetant l'ancien système d'Etats, de communes, de corporations, en répudiant l'esprit historique des anciennes localités, ils mettaient en présence toutes les vanités, forçaient tous les intérêts à s'entre-choquer, et préparaient la ruine de leur propre édifice.

Entre les doctrinaires anciens et les doctrinaires modernes, madame de Staël et M. Mounier forment l'anneau intermédiaire. L'une voyait le tiers-état sous un aspect tout poétique; les cheveux à la Titus et les habits courts étaient pour elle des sujets d'enthousiasme. Mais elle avait du goût pour les grands seigneurs, dont elle admirait la conversation brillante. M. Mounier joignait à beaucoup d'attachement pour l'ancienne dynastie une haine toute plébéienne des sommités sociales. C'est M. Royer-Collard, ce sont ses disciples qui, en définitive, ont hérité du génie de M. Mounier. Mais ils ont élaboré plus complètement son système; ils y ont porté plus d'ensemble et de rigueur. Ils en ont écarté des disparates choquantes; ils en ont éclairé les obscurités; ils nous ont laissé lire jusqu'au fond de leur pensée. Tout dans leur théorie s'est classé, s'est dessiné, d'une manière précise et franche: philosophie, morale, politique, affections sociales et religieuses, tout, malgré les formes scolastiques, dont la diction des théoristes s'est enveloppée, et quelquefois, malgré la pesanteur du langage, a pris une couleur déterminée.

M. Royer-Collard, homme de la vieille-roche, d'un caractère solide et d'un esprit ferme, est un des plus honorables caractères de la France moderne. Il commande le respect, il repose pour ainsi dire sur lui-même. La révolution et l'empire ont passé sur sa réputation sans imprimer aucune tache à sa vie; le ministère de M. Decazes l'a enveloppé de son tourbillon sans l'entraîner, sans l'influencer même. Sa vénération pour les anciennes doctrines parlementaires donne à sa personne et à ses discours quelque chose de l'autorité d'un magistrat. C'est sous ce rapport seul qu'il semble se présenter comme un honorable débris des meilleurs temps de l'ancien régime. Il conserve aussi de l'estime et du respect pour les maximes gallicanes soutenues par le savant Fleury : il admire dans le jansénisme le déploiement d'une dignité virile qui s'alliait très-bien avec l'attitude parlementaire et gallicane.

Mais ce portrait de M. Royer-Collard se rapporte à ses habitudes bien plus qu'au caractère de son esprit. Dans le fait, c'est la démocratie moderne qu'il aime ; c'est elle qu'il se réjouit de voir couler à *pleins bords*. Il comprend la religion de l'Etat dans le sens de l'étouffement complet de la doctrine ultramontaine ; il veut remettre en œuvre les maximes parlementaires, telles qu'elles se montraient les organes des théories gallicanes ; en même temps il désire fixer le clergé de France dans cette position anti-hiérarchique et toute subordonnée au pouvoir civil, position née du rétablissement du culte sous Bonaparte. Persuadé que le

catholicisme offre des dangers politiques dont le protestantisme est exempt, M. Royer-Collard demande la liberté absolue des cultes, et l'égalité parfaite entre les communions protestantes et la religion de l'Etat. Aussi l'honorable orateur n'admet-il rien du mysticisme fataliste, sur lequel repose la croyance fondamentale des jansénistes. S'il est attaché à l'école des Arnaud et des Pascal, ce n'est pas ni leur conviction religieuse ni leur philosophie qu'il partage; c'est leur opposition contre un clergé dominateur, comme il s'associe à l'opposition parlementaire contre un régime de cour.

M. Royer-Collard est, de sa nature, homme d'opposition, mais homme estimable et vénérable. Elevé au sein de l'école, créateur d'une école nouvelle, habitué à métamorphoser la tribune en chaire de philosophie, il ne peut se mêler aux mouvemens rapides du monde social, à ses intrigues, à la variété infinie de ses aperçus. Toujours dans les théories, il n'a pas appris à subjuguer son semblable par une force d'action positive. C'est en quelque sorte le représentant de l'opposition, telle qu'elle existait parmi les jansénistes et les parlementaires de l'ancien régime. Cette doctrine a fini par se transformer chez lui en une doctrine moderne, qui s'est rapprochée par degrés de la philosophie écossaise.

Plus tard, en parlant des cours royales, je m'occuperai de la théorie parlementaire, appliquée à la religion de l'Etat. Déjà, dans l'examen des Mémoires de M. de Montlosier, j'ai eu l'occasion de toucher fréquemment cette corde. Je ne m'arrêterai pas non plus

à discuter ici la philosophie écossaise, dont j'ai parlé à l'occasion des œuvres de M. Cousin et de M. Jouffroi. Sans examiner les opuscules philosophiques de M. Royer-Collard, que mon intention est d'approfondir un jour, il me suffira de déclarer que je suis loin de compter cet orateur célèbre au nombre des disciples de Stewart ou de Reid ; il ne marche point à leur suite ; c'est par analogie naturelle, c'est par sympathie d'esprit qu'il s'est rapproché d'eux. Comme écrivain, il leur est infiniment supérieur ; comme penseur, son caractère est plus ferme et plus décidé.

Si M. Royer-Collard a donné au système des doctrinaires le mouvement philosophique, M. Guizot leur a communiqué l'impulsion historique. MM. de Broglie et de Barante viennent d'entrer dans la même route, l'un en les appliquant avec une grande puissance de pensée aux théories politiques, l'autre en les introduisant dans le domaine littéraire. Quant à M. Royer-Collard, il s'est isolé personnellement. Éloigné du mouvement général, c'est le Socrate de l'école ; non qu'il ressemble, quant aux doctrines, à cet Athénien célèbre, mais parce que, sans rien fonder lui-même, il a laissé à ses amis et à ses disciples le soin de créer des écoles indépendantes.

Le centre où viennent aboutir tous ces esprits doués de facultés diverses, c'est le rationalisme. M. Royer-Collard a corrigé, au moyen de la doctrine écossaise du *sens-commun*, la philosophie de Descartes. Plus vraie en apparence que réellement fondée dans les profondeurs de la pensée humaine, cette doctrine du

sens commun est pratique plutôt que spéculative. Mais ni lui, ni ses disciples, n'ont encore abordé le rationalisme dans toute son étendue, tel qu'Aristote, chez les anciens, et Kant, chez les modernes, l'ont professé et développé; une distance immense les en sépare encore. Mais il semble que l'école ne se reconnaisse pas une vocation très-décidée pour suivre cette route, où M. Jouffroy seul s'est engagé avec franchise. Elle a mieux aimé appliquer à l'histoire, à la littérature, à la politique, ses opinions rationnelles, que de les réduire en un système philosophique, moins facile à creuser dans ses dernières profondeurs.

La religion des doctrinaires est en général le *déisme*, soit qu'ils y mêlent quelques souvenirs gallicans, quelques opinions jansénistes, ou, enfin comme M. Guizot, une nuance légère et sans conséquence empruntée au protestantisme. Ils se sont créé une sorte de morale philosophique qu'ils ont nommée religieuse, et qui se compose d'un mélange de sentimens vagues et indéfinis, nés d'opinions rationnelles plutôt que de pensées divines. C'est une espèce de théorie des devoirs combinée d'après des antécédens de doctrines parlementaires, jansénistes et prostestantes; le tout soumis à la doctrine écossaise. Les idées vraiment chrétiennes ne pénètrent pas profondément dans cette théorie morale; elle rejette la doctrine sensuelle de Condillac et de Locke, mais sans admettre le catholicisme. Quant aux doctrinaires sémi-mystiques, sémi-jansénistes, qui veulent, comme M. Kératry, une Eglise constituée mais privée d'influence, c'est comme s'ils n'en vou-

laient pas. D'ailleurs l'ancien député du Finistère a fini par devenir infidèle à ses propres doctrines, et, sans adopter toute la conviction janséniste de MM. Lanjuinais et Grégoire, il a embrassé leur politique. Long-temps doctrinaire, il est devenu libéral dans toute l'acception du mot; le caractère de raison qui distingue les théories de ses anciens amis s'accordait mal avec les élans de sa prose poétique.

Le grand mystère de la politique doctrinaire est cette aristocratie mobile qu'ils ont inventée. Ils espèrent, au moyen de cette création, satisfaire à la fois les droits de l'homme, la doctrine de M. de Lafayette, en un mot l'égalité révolutionnaire, et ces supériorités sociales qui se forment d'elles-mêmes par une longue habitude de respect, par une lente progression de patronage. Ils veulent que le noble emploi de la fortune, une conduite généreuse et la supériorité des lumières donnent aux hommes une considératiou naturelle et non forcée. Ces trois conditions réunies, ils veulent bien reconnaître les avantages de la naissance. C'est elle qui donne à la conduite de la tenue, à l'esprit de l'indépendance, aux manières une noble aisance, une facilité de commerce, qui n'a rien de semblable à ces moyens bas que les flatteurs populaires emploient pour séduire la multitude. Telle est surtout l'opinion de MM. de Barante et de Broglie, qui ont plus d'aristocratie dans l'esprit que MM. Guizot et Royer-Collard. Tandis que ce dernier veut instituer des magistratures et renouveler, sous une forme nouvelle, l'autorité des anciens jurisconsultes, M. Guizot espère

que la raison et le savoir s'inoculeront pour ainsi dire à la masse populaire; et MM. de Broglie et de Barante veulent opérer le même phénomène au moyen d'une espèce d'aristocratie nouvelle. Ce que M. de Barante a avancé à cet égard, dans un sens trop administratif peut-être, M. de Broglie l'a développé avec beaucoup de force et toute l'autorité d'une conscience sûre d'elle-même, en s'adonnant à l'étude des parties importantes de la constitution britannique. Il ne veut pas que la démocratie gouverne, comme démocratie; il veut seulement faire de la démocratie avec la chambre des pairs.

Et qu'importe, après tout, la diversité des doctrines, qui toutes tendent vers le même but, celui de détruire la société? Doctrinaires, aspirant à une aristocratie mobile qui n'aurait pas le caractère odieux d'une oligarchie de simples richesses, aristocratie qui n'a jamais existé, qui n'existera jamais; puritains, prétendant fonder le règne de Dieu sur la terre et abolir toute loi humaine; démocrates fanatiques, ardens à détruire toute distinction réelle ou idéale, et voulant partager également les biens entre les hommes: tous, quels que soient leurs rêves, accomplissent précisément le contraire de ces rêves. Au lieu d'une aristocratie mobile, vous verrez naître une oligarchie financière ou tribunitienne; à la place du règne bienfaisant de la Divinité, les puritains couvriront la terre d'une confusion infernale et sanglante; les fondateurs de l'égalité, en faisant triompher la brute matérielle, établiront une inégalité de despotisme. En vain ces

hommes auront de l'esprit, des connaissances, du talent même; en vain ils seront calmes, justes, impartiaux même jusqu'à un certain point : l'anarchie sera le dernier résultat de tant d'efforts et d'espérances.

Eh quoi! Dans une civilisation extrême, où l'industrie matérielle domine; dans un état de choses où l'amour-propre confond les rangs, où les puissans aspirent à descendre pour goûter, en dépit de leur rang, les douceurs de la vie privée; où les ambitions subalternes s'agitent pour trouver dans leur élévation des jouissances de luxe : dans cet égoïsme universel, dans cette dissolution sociale, où chacun n'a que soi-même pour centre unique, vous voulez que, dans une telle situation morale et politique, des liens d'indépendance s'établissent comme à l'origine des sociétés, et que ces liens soient formés, non par la force, mais par une bienveillance mutuelle, par un échange de protection et de déférence, de bienfaisance et de gratitude; vous espérez cette utopie, et en même temps vous proclamez l'égalité des droits, vous voulez que personne ne doive rien aux autres? Vous qui ne manquez ni de talent, ni de connaissances, ni de raison, dites, messieurs les doctrinaires, en quel pays du globe vîtes-vous rien de pareil?

Je conçois qu'un gros banquier, un riche propriétaire, tous deux objets de l'admiration et de l'envie de la multitude avide, soient portés aux fonctions municipales et représentatives. Mais que l'on ne se méprenne pas sur cette espèce d'oligarchie, ou si l'on veut d'aristocratie mobile. C'est le fruit de la corrup-

tion, c'est la *féodalité de l'or.* Que les favoris de la fortune perdent leurs richesses. Colosses aux pieds d'argiles, ces aristocraties prétendues s'écroulent, et le peuple insulte à leurs débris. Ouvrez les pages sanglantes de l'histoire, vous y verrez à chaque page des exemples de ces revers. Au contraire, une aristocratie réelle, enracinée dans la vénération des peuples, conserve son prestige, même lorsque sa sève est appauvrie. C'est un chêne antique que la tempête n'abat point, qu'il faut extirper avec le fer et le feu, qu'il faut frapper à la racine pour le détruire. Quand l'influence de la noblesse a été plus morale que matérielle, quand un souvenir de grandeur l'environne d'une brillante et douce auréole, elle résiste à tout, comme ces forêts orgueilleuses qui courbent leur cime sous l'effort des vents et la redressent plus fière. Pour immoler l'aristocratie, les démocrates sont obligés de faire de vastes hécatombes; et eux-mêmes, forcés d'expier leur triomphe, versent bientôt leur sang sur le bûcher.

Point d'aristocratie sans hérédité, sans lois qui lui soient propres, sans illustration, sans prestige. L'aristocratie mobile est belle en théorie; elle séduit sur le papier; ses résultats réels furent toujours horribles. Elle est née de l'accouplement monstrueux de la corruption des riches et de la haine des pauvres.

Sans vertus et sans talens, l'aristocratie ne peut subsister : c'est ce que prouve la dissolution des hautes classes sous Louis XV et le régent. Mais les peuples n'ignorent pas que de grandes et coupables ambitions se cachent souvent chez les hommes nouveaux; que

les talens éminens sont rares, et le besoin de la puissance commun; que le mérite modeste se cache; que l'intrigue audacieuse usurpe les honneurs. Aussi, guidées par un instinct d'expérience, les nations ont-elles eu toujours plus de confiance dans leurs anciens nobles que dans les nobles de fabrique nouvelle.

L'aristocratie mobile, si elle ne se dissout pas à la seconde génération, tombera en cendres à la troisième: c'est la destinée de toute considération fondée sur les seules richesses. Attachez au contraire à l'existence des familles une idée d'honneur, de gloire, de haute et noble ambition, vous n'aurez pas une succession perpétuelle de grands hommes, la nature en est avare; mais vous verrez se succéder une foule de bons et de généreux citoyens, identifiés avec la patrie, et la protégeant avec ardeur. Jamais le crime ou le vice ne peuvent assurer ou conserver de grandes existences sociales; et les familles les plus illustres de la noblesse d'Europe n'ont traversé tant d'âges que parce qu'elles étaient en possession de vertus héréditaires.

CHAPITRE VIII.

De l'Industrialisme.

Il y a deux espèces d'industrialisme : l'un dont le *Constitutionnel* chante la gloire, et qui, né avec les fabriques de l'Empire, élevé dans les boutiques, proclame son règne comme le règne des lumières : industrialisme de l'aune et de la toise ; souvent caractérisé par M. de Montlosier avec cette énergie de style qui lui appartient, cette rudesse passionnée d'expression, qui, dans ses moindres ouvrages, frappe, blesse, émeut : l'autre industrialisme, moins vulgaire, revêtu d'une draperie scientifique, se donnant pour système politique et digne d'attirer un moment les regards et l'examen du penseur. Mesurons des yeux ce double industrialisme, prenons-le dans sa racine, et remontons jusqu'à ses sommités.

Parer le luxe du nom d'industrialisme, et prétendre fonder sur lui la prospérité des états, est une doctrine méprisable, s'il en fut jamais. Nous honorons le travail ; nous aimons le commerce, lien des mondes, et l'industrie, qui, faisant prospérer les familles, sert d'appui à la morale. Sans parler de son utilité, elle entretient le goût de l'élégance, elle développe le génie des arts. Voilà ce que nous reconnaissons, en blâmant qui voudrait ne chercher le bonheur et la sûreté des états que dans la seule propriété foncière.

Mais quelle différence entre les vérités que nous admettons et les dogmes que proclame un industrialisme grossier et trivial, dogmes qui tendent à transformer l'ordre social en une république de castors, de fourmis ou d'abeilles. Méconnaissant la dignité humaine, ce genre d'industrialisme confierait les rênes du gouvernement au seul intérêt privé. C'est lui qui donne pour article de foi la maxime suivante, que gagner de l'argent c'est bien mériter de la civilisation, c'est répandre la lumière. C'est dans le sens de cette doctrine que le *Constitutionnel* immole chaque jour, sur les autels de la classe industrielle, les nobles et les administrateurs. Lancer le moindre sarcasme contre un fabricant, c'est un blasphème ! malheur au poète comique, au journaliste ou au député qui se permettrait ce crime contre la seule classe inviolable de toute la société.

Mais c'est assez nous occuper de ce qui est ridicule et nul en soi : c'est assez indiquer la mystification des honnêtes gens, qui, vivant d'un petit commerce ou de l'aunage de leurs toiles, se laissent persuader que leurs comptoirs les élèvent au-dessus des rois, des nobles, des fonctionnaires et des prêtres.

Le monde politique, il faut le dire, est aujourd'hui dépouillé de toute magie, de tout prestige. Les cœurs, sensibles encore à quelques émotions de gloire, vieux restes de l'antique honneur chevaleresque français, ne palpitent qu'au récit des faits d'armes de la révolution, des exploits de la grande-armée. Mouvemens d'un noble orgueil, ces élans glorieux qu'on a eu tort de nommer du patriotisme, n'y ressemblent nullement.

Sans nationalité point de patriotisme : et les derniers vestiges de la nationalité, déjà tombant en ruines sous la monarchie absolue, se sont effacés sous le niveau démocratique. Il n'y avait de patriotique, sous l'ancien régime, que l'amour chevaleresque du souverain, l'obéissance loyale à ses ordres. Depuis la révolution, le seul patriotisme a consisté dans ce reste de mœurs nobiliaires, qui, transformées en honneur militaire, en gloire de nos armes, étaient devenues l'ame de la nation française et son unique mobile. Il n'y avait rien que de factice dans ce patriotisme romain que les orateurs de la Gironde s'efforcèrent d'introduire chez nous, au commencement de nos troubles civils : ce patriotisme de contrebande devait aboutir à un despotisme semblable à celui des Césars. Ce n'était qu'une utopie, sans fondemens dans les mœurs réelles de la France, patriotisme de parade, fait pour la tribune et les brochures. Les anciennes institutions avaient dû entraîner dans leur chute l'ancien patriotisme français : et sous le cardinal de Richelieu il avait déjà cessé d'être.

Sous la révolution, où les choses se sont réduites à un état de matérialisme complet, on a vu s'éclipser à la fois le lustre de la couronne, l'éclat de la noblesse et la vénération pour les parlemens. Aux derniers temps de l'ancien régime, la couronne seule avait encore son auréole pâlissante, comme la tête blanchie du mont Saint-Bernard brille des derniers feux du soleil quand la nuit couvre toutes les montagnes voisines. La personne même du souverain avait absorbé toute cette splendeur de la noblesse française, splendeur attachée

jadis à une existence réelle et indépendante, dernière magie qui s'est encore détruite, et qui ne s'est conservée que comme un souvenir de culte, dont quelques hommes monarchiques adorent encore le débris.

Long-temps la révolution civile commanda impérieusement à la révolution militaire, que Bonaparte vint affranchir de cette dépendance. Ce fut sous son règne que la révolution civile, qui avait commencé par le sophisme des rhéteurs, prit l'humble forme de l'administration et de l'industrialisme. Au retour des Bourbons, la révolution militaire sembla s'unir et conspirer avec l'autre qui reparut avec ses tribuns, ses rhéteurs et ses sophistes. Les temps étaient passés, la guerre d'Espagne décida la crise. La révolution militaire s'incorpora pour ainsi dire au service des Bourbons, cessa de conspirer et se fit en quelque sorte monarchique. Privée d'un si précieux appui, la révolution civile s'éteignit avec ses rhéteurs, ses tribuns, ses sophistes, et tourna décidément à l'industrialisme. Nous assistons aujourd'hui à cette ère d'industrialisme, où s'éteindra provisoirement la théorie révolutionnaire, jusqu'à ce que l'intelligence, prenant un essor nouveau, provoque de nouveaux combats.

Les tribuns et les pamphlétaires actuels du libéralisme, sont obligés de prêcher l'industrialisme, comme unique garantie qui reste à la révolution expirante. D'un autre côté le ministérialisme, qui sait que l'industrialisme, flatté dans ses intérêts, tiendra toujours la révolution administrativement soumise, caresse ce système et cherche à le captiver. Cela ne convient

guère aux hommes du parti libéral qui cherchent à inspirer à l'industrie le génie du sophisme, de la brochure et de la tribune : tentative inutile qui bientôt s'évanouira en paroles. C'est ce point de vue que saisit l'industrialisme de haute ligne, dont j'ai parlé. Il veut organiser la masse industrielle en parti indépendant, la systématiser et la mettre à même de se passer et de la protection ministérielle et de la garantie offerte à son existence par la révolution civile.

La révolution, qui a très-bien su ce qu'elle voulait détruire, n'a, dans le principe, pas su ce qu'elle voulait fonder; elle n'a pas pensé à se donner des mœurs, avant de se donner des constitutions. Concentrée alors dans les deux classes des avocats d'un côté et des hommes de peine d'un autre côté, c'était une démagogie délirante, conduite par des déclamateurs fourbes, ambitieux, ridicules, et soutenue par des forcenés. Sous Bonaparte on voit l'armée triompher, la révolution devenir administrative, ses membres se ruer avec violence sur les fonctions publiques; le bas peuple disparut de la scène et céda la place aux fabriquans et aux manufacturiers. Munie d'une légion d'employés civils et d'une masse d'industriels, soumise à l'administration, la révolution prospéra sous la protection du sabre. Mais tout changea quand la restauration força les révolutionnaires à rallier leurs partisans, rhéteurs, prolétaires, soldats, administrateurs, boutiquiers, fabricans. La révolution s'aperçut que les élémens du passé ne lui suffisaient pas pour combattre le présent. Deux nouveaux élémens de

prospérité s'offrirent à elle et relevèrent ses espérances ; elle compta d'un côté sur les jeunes gens, les étudians surtout, et sur les fabricans, auxquels elle offrit de partager avec les jeunes gens la souveraineté populaire.

Mais il restait un danger à éviter, celui de l'influence administrative, dominante sous Bonaparte : le gouvernement représentatif, en se développant, lui fit perdre toute sa puissance locale. La révolution essaya d'en profiter ; mais le ministérialisme veillait. Une lutte s'établit, et pendant que la révolution et le ministère se disputaient en définitive la haute influence sur l'industrialisme, une puissance nouvelle sortit des rangs de l'industrialisme même, et se proclama haut industrialisme, industrialisme politique, fier d'une alliance intime avec une nouvelle science industrielle, et cherchant à neutraliser le double ascendant du pouvoir et des tribuns pour s'en emparer lui-même.

M. de Saint-Simon et ses disciples, se sont, je le sais, attiré plus d'une épigramme. Pédantesques dans leurs prétentions, impérieux dans leur style, ils prenaient un ton d'exaltation qui ne convenait point à la chose. Ils firent de l'idéologie avec de l'industrie, et même ils voulurent créer un nouvelle religion industrielle. Sous d'autres formes et avec d'autres vues, ils eurent tous les torts des anciens économistes. Leur système, qui n'a point eu de succès comme secte, en a eu beaucoup comme opinion. C'est à le propager que s'applique le *Journal du Commerce* : il est là pour rendre ses doctrines pratiques en les débarrassant de cette enveloppe idéologique qui les recouvre.

Un philosophe allemand, Fichte, a renouvelé dans les derniers temps l'antique stoïcisme. L'ascendant de sa pensée, la force de son style rappellent M. de Lamennais, des doctrines duquel il ne se rapproche en aucune manière. Fichte voulut réaliser, lorsque la révolution française éclatait avec le plus de fureur, les idées qui se trouvent mises en mouvement aujourd'hui par l'école industrielle de France. Mécontent de l'ancien régime, quoiqu'il fût ennemi juré de la doctrine sensuelle et matérielle du siècle dernier, ce disciple de Kant, infidèle au rationalisme transcendental de son maître, s'est tourné vers un idéalisme également transcendental, a divinisé le *moi* humain, et fait de la conscience individuelle de l'homme la force centrale de l'univers. Selon Fichte, il n'y a dans le monde que volonté et liberté. La matière est une barrière impuissante; une volonté ferme, guidée par un esprit vraiment libre, la renverse et s'élance au-delà. C'est un stoïcisme épuré, affranchi du panthéisme ancien.

Telle est cette philosophie haute, mais étroite; elle cache aux yeux de l'homme la circonférence entière des choses; on dirait qu'elle ne laisse à l'esprit qu'un aperçu borné, et, pour ainsi dire, une trouée dans l'histoire des intelligences: la voûte du ciel, l'immense horizon ne se révèlent point aux yeux de ses disciples. Sur cette base sans largeur, Fichte a élevé un système de conséquences également hardies, également étroites. L'homme, dit-il, est fils de ses œuvres; voilà son individualité bien prononcée, fortement caractérisée. Mais pour devenir fils de ses œuvres, pour s'affranchir du

joug de la matière, il faut qu'il acquière la liberté, qu'il la doive à une forte volonté, à une énergie soutenue. C'est là le stoïcisme pratique, la philosophie de la vie. Mais cette philosophie ne doit point rester ensevelie dans l'esprit, exister pour elle-même et en elle-même. Elle doit sortir de ce sanctuaire, devenir pratique, se manifester en actions, non-seulement morales et privées, mais politiques et sociales. Elle doit se proposer un but d'état, comme le faisaient les jurisconsultes de Rome. Mais quel est ce but?

Fichte, ainsi que Kant, établit entre le passé et le présent un mur d'airain. Méconnaissant la nature des choses et leur nécessité, il est anti-historique par essence. Il réduit tout en volonté transcendante, manifestation de la liberté de l'esprit, comme Kant réduit tout en raison catégorique, en développement des lois intellectuelles. L'un et l'autre pensent que le passé a été respectable comme nationalité, mais que cette nationalité éteinte a détruit l'empire du passé et que l'ordre social doit relever actuellement d'une philosophie absolue. Le christianisme se montrait moins intolérant sous ce rapport. S'il voulut aussi dominer l'ordre social, ce ne fut qu'en le pénétrant de son esprit divin, sans réduire en poudre les nationalités, sans anéantir les antécédens historiques, sans détruire les coutumes et les mœurs, mais en se contentant de les imprégner de christianisme.

Tous deux, après avoir ruiné les nationalités, devaient mettre quelque chose à leur place. Kant voulut y suppléer par une législation progressive et éternellement

perfectionnable, d'après les lois qui restent à découvrir, selon lui, dans l'intelligence humaine. Le génie de Fichte, peu enclin à cette divination et à cette combinaison de nouvelles lois intellectuelles, ne reconnut pas ce principe permanent d'une législation toujours sur le métier. Il n'analyse pas notre esprit comme Kant; il le regarde au contraire comme un tout, comme une unité identique. Ses idées prennent la forme synthétique, et ne pouvaient admettre un constitutionalisme élevé, mais faux, abstractif, et qui n'était pas dans son essence propre. D'après ses principes, il se replia sur la matière qu'il s'agissait pour lui de séparer de l'homme, pour la soumettre, comme instrument, à son intelligence. C'est dans ce sens de haute spéculation que Fichte a composé son ouvrage intitulé *der geschlossene Handelstaat :* (l'ordre social achevé, tel que l'industrie lui sert de base.) Dans cette théorie, l'homme travaille, vit du travail, mais pour lui le travail n'est pas le but de la vie. Ce but, c'est la liberté de l'esprit individuel, affranchi des liens de la matière. Métamorphosée en instrument de l'existence sociale de l'homme, la matière atteste le premier triomphe de la volonté humaine ; son second triomphe est de faire régner l'esprit sur le travail même, de rendre l'industriel homme libre et philosophe.

On ne pouvait espérer réaliser cette théorie d'industrialisme transcendental, création d'un esprit stoïque et extraordinaire, mais tout-à-fait inapplicable au génie des nations modernes, qu'en le fondant sur un système d'éducation analogue. Fichte eût voulu

employer à cet effet la méthode d'enseignement du Suisse Pestalozzi, l'appliquer à la masse du peuple et élever au-dessus de cette méthode un nouvel édifice philosophique destiné à l'éducation de ceux que leur position sociale ou leurs talens eussent séparés de cette masse. Fichte comptait profiter, pour accomplir ce dessein, de l'ancien luthéranisme, l'identifier avec son stoïcisme, amalgamer le tout avec la grande institution de la maçonnerie prussienne, dont il eût changé l'esprit. On connaît l'immense influence que Fichte exerça, il y a quinze ans, sur la jeunesse des universités allemandes. Ses *Discours adressés aux Germains* (Reden an die deutsche nazion) ont agi avec la violence et la rapidité de la flamme électrique. Ses successeurs, qui n'avaient point son génie et ne comprenaient pas son système, sacrifièrent son industrialisme à une espèce de teutonisme ridicule et barbare, que nous avons caractérisé en parlant des conspirations libérales de l'époque. Enfin ce teutonisme s'est éteint doucement en une espèce de libéralisme allemand, à la hauteur du *Constitutionnel*, sauf l'esprit qui lui manque.

Les premiers établissemens monastiques de l'Occident ont voulu, comme Fichte, soumettre la matière aux lois de la volonté par le travail, et relever le travail par une philosophie élevée, unie à un stoïcisme, non pas altier et dédaigneux comme celui du penseur allemand, mais profondément humble et réellement chrétien. Ces industrieux cénobites n'ont pas pensé à transformer leur monastère ou leur association en ordre social, à rendre la civilisation de l'espèce hu-

maine entièrement spartiate : les Frères Moraves, les Piétistes, et autres imitateurs protestans des monastères catholiques, n'y ont pas pensé davantage. Quant aux Spartiates, ils vivaient comme le voulait Fichte, à l'exception du travail. Les uns avaient une profonde connaissance de la nature humaine : et c'est ce que Fichte n'avait pas.

L'école de M. de Saint-Simon est fort loin, sans doute, d'offrir la grandeur morale et la forte conception de Fichte. Son berceau est humble : née de la chimie moderne, qui, sous le Directoire, s'est élaborée en une sorte de système philosophique, elle repose primitivement sur la perfectibilité de Condorcet, et, en premier lieu, sur l'élément positif, c'est-à-dire mécaniquement matériel que ce sophiste, inférieur à d'Alembert, son maître, voulait donner pour base à la science pour la rendre mathématiquement inébranlable. M. de Saint-Simon tira de cette doctrine la pensée première de son gouvernement industriel. Ce n'était pas sur la seule fabrication qu'il voulait appuyer ce gouvernement. Il voulait que la science lui servît d'ame; mais une science positive, une philosophie matérielle, telle que M. de Saint-Simon l'entendait, et suivant les progrès de l'art chimique.

Pour les disciples de cet homme bizarre, toute philosophie ancienne, soit catholique, soit rationnelle, a eu son temps, a correspondu aux besoins de l'esprit humain, à des époques diverses. Aujourd'hui, l'exigence de l'époque réclame la philosophie industrielle de M. de Saint-Simon, à l'exclusion de toute autre. Les

disciples et le maître, s'exaltant par l'expression d'un mutuel enthousiasme, ont cru pouvoir nous donner un catholicisme nouveau, fondé sur le matérialisme de Condorcet, et sur les découvertes chimiques de nos savans. Les pontifes de ce catholicisme étrange eussent été de doctes académiciens, qui, comme les Mandarins de la Chine, nous eussent gouvernés en même temps. Louons la bonne foi de cette école; avouons l'esprit et les talens de ceux qui l'ont fondée; mais ne nous perdons pas dans l'analyse approfondie d'une théorie qui doit mourir avec eux.

Le *Journal du Commerce*, qui partage avec le *Globe* un système de tolérance sur lequel nous nous sommes expliqués, sert d'organe à ce qu'il y a de pratique dans les théories simoniennes. Au reste la feuille industrielle consent à sacrifier souvent un grand nombre des prétentions scientifiques de l'école primitive; ce qui détruit en partie son originalité. Cependant, selon le journal en question, c'est toujours sur deux classes, les géomètres et les chimistes d'une part, les fabricans de l'autre, que se concentrent les forces de la civilisation entière. La plus plaisante aberration née de ce système, est cette idée d'une poésie industrielle, sérieusement proposée dans un des numéros du *Producteur*. Nous avons de l'estime, et nous le disons sans mélange d'ironie, pour quiconque poursuit jusqu'à l'absurde même les conséquences d'un faux système. Cette absurdité même prouve alors la hardiesse de conception de ceux qui n'ont pas reculé devant les conséquences dernières de leur opinion.

Nous n'avons montré jusqu'ici que ce qui semble impraticable dans les théories du haut industrialisme. Mais qu'on ne se moque pas trop hautement de certaines tentatives, de certains efforts qui n'ont encore été que spéculatifs. La richesse amène l'indépendance. Le contact avec un nouveau monde, secondé par l'exemple tout puissant des Etats-Unis, développera l'énergie intellectuelle des hommes à grandes spéculations industrielles ou commerciales. Carthage, Londres, les villes anséatiques, Gênes, Venise, ont eu de grands citoyens qui se sont élancés de la banque, et même du comptoir. Qui n'a pas présent à l'imagination le brillant souvenir des Médicis? N'espérons plus de grandeurs de cet ordre; les doctrines régnantes ne les admettent pas. Mais on ne peut douter que le développement de la politique industrielle ne devienne gigantesque. Oui, nous aurons des gens d'Etat qui vivront dans les intérêts de l'industrialisme; et ce mouvement, déployé sur une vaste échelle, nous donnera en définitive cette civilisation, cette littérature, que les rêves de Fichte et M. de Saint-Simon nous ont annoncées trop tôt. Nos commerçans tiendront les hautes places de l'ordre social et laisseront ensevelis, dans la docte poussière des souvenirs historiques, les gentilshommes d'aujourd'hui ou d'autrefois. Il est vrai qu'ils pourront aussi s'attendre à leur éclipse totale, dans un temps que l'on pourrait presque calculer.

Ce peu de mots a donné quelque idée de l'industrialisme, dans ses prétentions élevées, dans ses basses jouissances. Nous avons vu sa grandeur et sa misère.

Parlons maintenant de l'industrie envisagée en elle-même, de cette industrie dont l'industrialisme, quel qu'il soit, paraît méconnaître la nature réelle.

Ou l'industrie est technique, mécanique, subordonnée à la main-d'œuvre, à l'action des machines, ou elle est de pure spéculation. Dans la première classe sont les métiers et fabriques, dans la seconde se trouvent la banque et le commerce, en un mot, tout ce qui n'est pas soumis à la main-d'œuvre. Il y a des rapports intimes et multiples entre ces deux grandes divisions d'un ordre de choses qui a pris sur la société actuelle un si grand empire.

Distinguons aussi l'industrie technique de l'industrie mécanique. Séparons de la fabrication pure et simple les métiers qui entrent dans le domaine des arts libéraux. Gardons-nous de confondre avec les machines la main-d'œuvre, non pas celle qui se réduit à un pur mécanisme, mais celle que guide une volonté intelligente. Dans les travaux manuels, telle production peut recevoir l'empreinte de la pensée. De grands artistes ont pu s'occuper de la tapisserie, de l'orfévrerie, de la confection des bronzes : tels furent le fameux Boule et ce génie supérieur, Benvenuto Cellini. On peut ranger dans cette classe tout ce qui exige, non-seulement de l'élégance et de la solidité, mais un beau style : tout ce qui forme le point intermédiaire, si j'ose m'exprimer ainsi, entre *l'art libre*, comme sont la peinture, la sculpture, l'architecture, et le simple mécanisme, la matière soumise à la main-d'œuvre. Il y a d'autres ouvrages encore, d'un ordre moins relevé,

qui sont susceptibles cependant d'une certaine élégance : telle est la menuiserie, dont les chefs-d'œuvre les plus parfaits peuvent servir à perpétuer le goût, quoique l'idée du beau ait cessé d'y dominer. Citons comme exemples les ameublements magnifiques des palais d'Italie au seizième siècle, la pompeuse élégance des vêtements et des meubles en usage à la cour d'Espagne, le luxe non moins éclatant de la cour de Bourgogne.

Si les travaux industriels ne portent pas de notre temps le même cachet de grandeur, c'est que le siècle où nous vivons est étranger au génie de l'art proprement dit. En revanche, ce qui n'est que mécanisme, les produits d'une fabrication régie par des procédés uniformes, ont une beauté, une solidité que rien n'égalait autrefois. L'Angleterre en a surtout la gloire; la France peut se vanter de l'élégance et de la variété de ses modes. En jetant sur l'histoire de l'industrie un coup d'œil rapide, on découvre entre le génie industriel des grandes cités de Flandres, de l'Italie et de l'Espagne méridionale, tel qu'il fleurissait au seizième siècle de notre ère, et le génie industriel de l'époque présente, une différence extrême; et si l'on compare les efforts de l'un et de l'autre pour s'ennoblir par l'idée du beau et celle de l'art, ils offriront entre eux la même proportion qui sépare l'école de Raphaël et de Michel-Ange, de celle de David et de Girodet.

L'industrie spéculative, celle qui ne repose que sur le calcul, a toujours exercé la plus haute influence sur les peuples et sur leur sort. Antique comme le monde,

le commerce, en Asie et en Afrique, tombe pour ainsi dire de vétusté. Là, les grands déserts qui de la Chine conduisent à la Bactriane, ceux qui lient entre elles les contrées orientales et occidentales de l'Indostan, les immenses plaines de la Perse, de l'Arabie, de la Nubie, de la Libye, et, si nous remontons plus haut, ceux de la Palestine; les Steppes qui couvrent le nord-ouest de l'Asie et conduisent vers le Caucase, la Crimée et la Thrace, sont autant d'océans parcourus par des caravanes nombreuses, montées sur le vaisseau du désert, comme la poésie arabe a nommé le chameau. On peut dire avec raison que ces vastes plaines ou ces hautes montagnes de sable ont unies entre elles autant de contrées que nos Océans et nos Méditerranées en réunissent aujourd'hui. C'est par ce moyen que la Grèce a communiqué avec Babylone, avec l'Inde, avec les Sères et les nations du midi de la Sibérie. C'est ainsi que le commerce des Scandinaves s'est lié, par l'intermédiaire des Moscovites, au commerce des Arabes. Venise a exploité, sur la plus vaste échelle, les routes qui conduisent à la Chine, vers le Thibet et l'Indostan méridional. L'antiquité et le moyen âge ont toujours éprouvé, à l'exception de quelques époques, où des interruptions se sont fait sentir, le même besoin que nos temps modernes, d'un rapprochement commercial entre les nations les plus éloignées.

Il faut donc, pour être dans la vérité, rabattre beaucoup de cette idée émise et si pompeusement proclamée par les modernes économistes, que le mouvement industriel qui s'empare du monde est chose nouvelle

et inouïe dans les annales du genre humain. Ce qu'il y a de nouveau, c'est l'industrialisme.

En Chine, tout le peuple est artisan et marchand, si l'on excepte les lettrés qui sont les fonctionnaires de l'empire. De tous temps, les tribus nomades de la Tartarie, de l'Arabie, de l'Afrique, ont escorté les caravanes, pour les défendre contre les attaques des tribus ennemies. Il n'y a qu'industrie et commerce, dans la masse des nations mahométanes, où règne un système d'égalité absolue. Je néglige de parler de Tyr, de Sidon, de Carthage, dont tant d'autres ont parlé. Même dans les pays de castes, dans l'Inde, par exemple, les *Vaysyas*, la tribu commerçante, sont au nombre des castes sacrées et exercent beaucoup d'influence. De toutes les races européennes, la race slavonne a été, depuis l'antiquité la plus haute, particulièrement adonnée au négoce; plus encore que les Grecs, qui n'ont réellement exercé le grand commerce que depuis le règne d'Alexandre et sous l'empire romain.

Cependant une exception se présente chez ces peuples dont la constitution est toute militaire. Les Perses, les Germains et les Romains n'ont eu dans l'origine aucun goût pour le commerce. Mais quand l'empire romain tomba démembré sous les coups des nations germaniques, ce furent les monastères qui dirigèrent l'élan commercial; les monastères où le christianisme s'était réfugié avec les lettres, les sciences et les arts antiques. L'industrie fut aussi sauvée par ces institutions qui préparèrent lentement une nouvelle ère de civilisation

industrielle. Bientôt la bourgeoisie du moyen âge devint un corps puissant, dont la constitution fut toute républicaine. Les artisans se confédérèrent et devinrent puissans à leur tour. Quelle ville moderne, si l'on excepte Amsterdam et Londres, peut se comparer pour la richesse, la puissance, l'étendue des spéculations, non-seulement Pise, Gènes, Venise, mais Novogorod en Russie, Lubeck, Nuremberg, Cologne, toutes les grandes cités de la Flandre et de l'Allemagne, qu'embrassait la grande ligue anséatique, ou qui se trouvaient comprises dans la ligue non moins respectable des cités de l'Helvétie.

Soyons modestes : si nous avons eu la fantaisie de considérer, dans ces derniers temps, l'ensemble de l'Etat comme une fabrique, une manufacture, une maison de banque et de négoce, ne prenons pas en pitié les siècles de barbarie, ne proclamons pas, d'une manière aussi éclatante, l'immense progrès de nos lumières industrielles.

Oui, nous l'avouons, la sphère de nos idées peut s'agrandir par le commerce : les communications nouvelles, établies entre les peuples, peuvent étendre le cercle des connaissances humaines. Le commerce, lien puissant des relations sociales, peut se combiner avec un système politique bien entendu. Sa nature est en quelque manière publique, et il se concilie bien avec les vues de l'homme d'Etat. Sans remonter jusqu'à la grandeur de Carthage et de Tyr, voyons les Médicis s'élever, fleurir, planer sur le globe, environnés d'un cortège pompeux de sciences, de lettres et d'arts, mais

appuyés en revanche sur un fatal machiavélisme. On voit les compagnies des Indes britannique et hollandaise fonder dans l'Orient de puissans empires, soutenus par des hommes d'un grand talent, d'une volonté forte et d'une vaste instruction. Tel est le développement dont l'esprit de négoce est susceptible.

Malheureusement cet esprit de négoce, tel que nous le comprenons, a cessé d'animer le commerce européen. Depuis que la découverte de la route des Indes, au quinzième siècle, et la découverte, non moins importante, d'un monde nouveau ont fait passer le négoce dans les mains des Espagnols et des Portugais, qui tenaient le secptre des mers, conquis plus tard par les Hollandais, et plus tard encore par les Anglais, l'industrie, en se disséminant, a perdu sa grandeur individuelle, qui aujourd'hui ne se conserve plus que dans la Grande-Bretagne. Chaque jour l'esprit de bourse et de banque, par ses progrès, empiète sur le véritable commerce. La science de l'agiotage entrave les grandes combinaisons qui signalaient autrefois le négoce. Heureux encore le peuple si des associations d'intérêt public, si des compagnies industrielles, formées dans le sein des Etats, parviennent à maintenir, au moyen d'une certaine fédération d'intérêts privés, quelque lien commun d'intérêt parmi les hommes.

De nos jours, personne n'est fier de son métier, parceque personne n'est content de la place qu'il occupe. Plus d'amour de l'art; à peine la vanité y est elle intéressée. Le gain seul est le mobile des hommes. Les plaisirs sont le seul but. Nulle profession n'est orgueilleuse

d'elle-même : cet orgueil honorable est anéanti, par lequel l'artisan se rapprochait de l'artiste, il y a trois cents ans, lorsqu'un Benvenuto Cellini, honoré des papes, des princes et des grands, amoncelait les honneurs de l'art et lés profits de l'industrie. Aujourd'hui si cet orgueil de profession est détruit, la fierté personnelle du plus mince boutiquier s'exalte à la lecture du *Constitutionnel :* il devient un homme d'importance après avoir étudié les colonnes du *Journal du Commerce*. On lui apprend à croire non-seulement qu'il tient dans ses mains les rênes de la civilisation, ce qui ne serait que ridicule, mais, ce qui est pis, à détester ceux qui ne produisent pas, à lancer d'ignobles railleries, de sottes insultes contre les gens qui n'appartiennent pas à l'ordre purement matériel de la société. L'envahissement de la matière sur l'intelligence : tel est le mot d'ordre et l'explication de la société actuelle. Tout a été renversé, et la proportion établie entre les choses, et l'idée qu'on s'en formait. Le mécanisme industriel et financier se nomme lumières : le moral de la société se nomme ténèbres. On calomnie cette noble fierté qui attache l'homme à ses ancêtres, ce généreux dévouement au prince et à l'Etat, et la loyauté et l'honneur, et la foi aux dogmes, aux mystères, aux doctrines de la religion. Au lieu d'ennoblir l'industrie en y rattachant la pensée, on veut dégrader la pensée en faisant d'elle une industrie. C'est dans ce sens unique qu'il est question aujourd'hui du commerce de la librairie, pure marchandise comme toutes les autres.

On n'ose pas attaquer encore les sciences. Cepen-

dant la race industrielle n'a pas très-haute opinion de leur utilité; elle ne les estime qu'autant qu'elles peuvent lui rapporter profit. Aussi a-t-elle pour la philosophie tout le dédain de nos petits-maîtres et de nos gens d'affaires. Si elle respecte la chimie, c'est pour que la fabrication s'améliore, non pour que la science fleurisse. Elle n'estime les mathématiques que comme moyen de perfectionnement pour les machines. L'accueil qu'elle fait à la poésie vient de ce qu'elle la regarde comme un pur objet de luxe, un délassement de théâtre. Elle pense comme la populace de Rome : pour elle, les plus fortes émotions sont les meilleures. Que les savans, les écrivains qui ne veulent pas prostituer leurs talens à la foule, s'attachent donc fortement à la puissance intellectuelle! C'est leur sauvegarde unique contre l'industrialisme! Pour lutter contre cette hydre, ils n'auront pas trop de la concentration de toutes les forces politiques, religieuses, scientifiques, combinées.

L'industrie prétend constituer l'Etat, en devenir l'ame, le moteur, le guide. Seule elle prétend être reconnue, respectée comme puissance publique. Encore, si elle possédait cet esprit des corporations du moyen âge, qui mit en mouvement de puissantes entreprises; mais c'est l'intérêt privé qui se donne pour le nerf de l'Etat. Examinez les plus remarquables écrits de nos économistes; lisez les ouvrages que M. Say a conçus et écrits avec tant de clarté; écoutez M. Charles Dupin dans ses discours et avec ses hautes prétentions; partout vous retrouvez le même langage. Si les yeux s'abaissent jusqu'à la tourbe des pamphlétaires, vous

les verrez défendre l'infaillibilité industrielle avec une énergie qui devient de la rage, qui entre dans des paroxismes de fureur dès que l'absolutisme des artisans vient à être attaqué. Cet orgueil nouveau des fabriques a de quoi confondre la raison. Rien n'est plus extraordinaire que ce mot civilisation appliqué au perfectionnement des tissus et aux résultats de la machine à vapeur.

Il est vrai que l'on déguise un peu cette manière de voir. Les âmes généreuses pourraient se révolter de sa nudité. On a l'air de vouloir intéresser les lettres et les arts dans cette grande lutte de la puissance matérielle contre la puissance spirituelle, contre les supériorités de talent, de naissance, d'indépendance, de vocations religieuses et politiques. On veut ravaler le savoir jusqu'à n'être plus que l'une des branches nombreuses de l'industrie. On matérialise l'intelligence. Sévit-on contre les mauvais livres? ils nous disent que l'on tue l'industrie. Comme si, en détruisant des ballots contagieux, on nuisait au commerce. C'est sous le seul rapport de la librairie que les auteurs sont appréciés; leur talent est déjà soumis à un tarif : c'est métier et marchandise. Mais, comme l'a très-bien senti M. Benjamin-Constant, les sciences, les lettres, les arts sont antipathiques avec l'industrialisme. Cet honorable orateur a fait observer qu'il y a, dans la nouvelle doctrine, quelque chose d'avilissant pour l'homme. Il a stigmatisé cet orgueil brutal de la fabrication, ce culte déshonorant du veau d'or. Au fond de l'intelligence humaine, ce publiciste habile n'ignore pas qu'il y a autre chose que des écus.

C'est encore ici le moment de parler de ce système d'instruction populaire dans le sens industriel. Tel est le but des industriels ; M. Dupin s'est fait l'ame de cette entreprise. Avouons avec franchise sous quel point de vue ses efforts nous semblent utiles, et dans quelles justes limites il nous paraît nécessaire de les renfermer.

S'il y a une idée bizarre, c'est bien certainement celle de diviser l'intelligence par zones, d'en dresser la carte géographique pour ainsi dire, de montrer le point de départ de la civilisation au nord, sous l'influence d'une éducation et d'une instruction industrielles, et son dernier terme au midi, lorsque cette instruction et cette éducation viennent à s'éteindre. M. Dupin, homme de talent, a marché sur les brisées d'un homme de génie, de Montesquieu, qui malgré son génie errait quelquefois. *L'Esprit des Lois*, ouvrage immortel, ne laisse pas que de renfermer un grand nombre d'erreurs, nées du système de Locke, dont les idées souriaient à Montesquieu, malgré son indépendance naturelle. C'est Montesquieu qui, déçu par une analogie trompeuse de son époque, et voyant d'un côté périr l'Espagne avec ses galions, d'un autre, s'élever la Hollande du fonds de ses marais, a soutenu ce paradoxe : que le nord est industriel et libre, le midi paresseux et asservi.

Le nord a besoin, sans doute, d'une activité de bras plus grande, d'un labeur matériel plus soutenu que le midi. Il s'agit de combattre l'ingratitude du sol, de lui arracher les dons qu'il refuse. Guerriers et non indus-

triels dans le principe, les peuples du nord contrastent avec ceux du midi, qui, naturellement plus industriels que guerriers, cultivent aisément, fabriquent plus aisément encore. Telles sont l'Inde, la Chine; tel est l'ancien empire des Arabes, depuis le temps où, déposant les armes, ils s'adonnèrent aux jouissances de la paix. On ne peut établir là-dessus de règle générale. C'est aux antécédens de l'histoire qu'il faut rapporter les habitudes des peuples; mais dans la nuit des temps se trouve caché le germe de ces antécédens eux-mêmes: germe qui n'a rien de commun, autant que nous pouvons suivre le fil de la tradition, avec les variétés du climat, et s'éloigne davantage encore de la théorie si lestement improvisée par M. Charles Dupin.

On pourrait retourner la thèse, et dire : si les nations du midi emploient moins la force corporelle que les nations du nord, c'est d'abord qu'elles ont moins besoin de travail; et ensuite c'est qu'elles appliquent à la culture de leur intelligence leur temps et leur vivacité méridionale, qui contraste avec la lourdeur naturelle du septentrion. Mais ce serait encore là un lieu commun, sauf le vague aperçu d'une vérité générale qu'il paraît renfermer. Espagnol ou Norwégien, l'homme est homme sous toutes les latitudes. Que les mœurs de ses ancêtres aient été libres et fières, qu'il vienne de bonne race, que son intelligence se développe librement au sein de la religion et de la nature, il jouira partout également, non peut-être des mêmes dons de l'intelligence, mais des dons répartis diversement.

L'intention secrète de M. Dupin est de faire en-

tendre que c'est de la religion méridionale surtout que naissent l'apathie des peuples du midi et leur ignorance. On en veut surtout aux établissemens du monachisme, qui, en donnant du pain au peuple, l'empêchent de travailler s'il faut ajouter foi à ce penseur. Sans nier les abus qu'entraîne la dégénérescence du régime claustral, disons que jamais ce régime en lui-même, et abstraction faite de sa corruption, ne s'est opposé au développement de l'industrie. Dans l'antiquité orientale, tout ce qui était commerce, fabrique et art se rattachait à quelque gouvernement ecclésiastique, à quelque hiérarchie sacerdotale : tels sont les Etats que nous rencontrons du temps de Strabon même dans les régions du Pont. Les moines, lorsqu'au moyen âge un vaste mouvement industriel se fit sentir à plusieurs reprises, occupèrent souvent le centre de ce mouvement, et à Constantinople et dans la capitale du monde chrétien. Rien de plus industriel que la Flandre, si superstitieuse à ce qu'on prétend. Je renvoie au protestant Malthus les gens qui soutiendraient cette idée de faire dépendre la dégénération du commerce du nombre d'hommes voués au célibat, arrachés à la force active de la société, et consacrés à une vie improductive et stérile. Ces raisons sont faibles si on les examine de près; et s'il y a décadence dans quelques Etats catholiques, elle naît d'une cause bien différente de celle que les préjugés de l'époque voudraient lui assigner.

M. Dupin attache une haute importance à l'instruction des classes populaires. Peut-être en attaché-je da-

vantage encore, mais dans un but spécialement religieux. Il est absurde d'empêcher le peuple de lire et d'écrire, de vouloir le rendre stupide, de le changer en niais de mélodrame, et d'apercevoir dans son instruction une révolution prête à éclore. Les gens qui pensent ainsi ne voient pas qu'outre l'immoralité de ces maximes, elles sont désastreuses pour eux-mêmes; que l'ignorance des classes inférieures au dix-huitième siècle a réagi sur les hauts rangs de la société, et que de l'abrutissement du pauvre naissait la faiblesse d'intelligence des riches. Le mouvement ascendant des inférieurs peut seul perpétuer une aristocratie et la tenir pour ainsi dire en haleine.

Souvent il arrive aux prêtres de partager cette erreur notable: le clergé demande un troupeau, si ce n'est tout-à-fait ignorant, du moins pourvu de la seule dose d'instruction et d'intelligence qu'il croit devoir lui communiquer. Le peuple, selon lui, n'est qu'un être grossier auquel des pratiques minutieuses peuvent seules inspirer l'amour de Dieu. Malheureusement ces pratiques, ces formules, cette dévotion extérieure, n'expriment aucune doctrine et écrasent sous leur faix la religion véritable. Partisan déclaré des missions, je ne veux pas les juger d'après certains livres de piété et certains cantiques, qui semblent prouver que l'on ne s'y prend pas convenablement pour élever l'ame du peuple et la rendre vraiment religieuse.

Il est nécessaire sans doute de parler aux sens: c'est par eux, c'est par la chair que toute conception de l'esprit se manifeste. Mais, enfans du même père, fils

de l'Eglise, notre mère commune, nous ne saurions trop nous adresser à l'Esprit, qui seul est l'homme, le souffle du Dieu vivant.

Quoique je blâme ce que blâme M. Dupin, je diffère totalement de lui, dans le sens intime de mes opinions. La religion est l'essence même de l'homme; elle est la philosophie du genre humain. Sans elle, le plus grand savant n'est qu'un ignorant illustre: et, près de lui, l'homme religieux sans études est encore un savant qui le dépasse. Que l'instruction populaire soit donc, non-seulement scientifique, mais catholique. La bonne éducation du riche peut, abstraction faite du sentiment religieux, offrir quelque garantie à la société. Mais n'apprenez à l'artisan que le calcul, l'art de lire et d'écrire, la géométrie, le dessin linéaire; que la religion ne pénètre pas l'ensemble de son éducation, vous verrez l'impiété se signaler par de révoltans excès. Le peuple irréligieux n'emploiera pas les sophismes qui sont trop subtils, mais des violences et des outrages.

Il faut à l'homme la liberté; il lui faut un guide. Le sacerdoce, qui lui a été donné comme guide, doit provoquer chez lui l'exercice de cette liberté même, lui apprendre à se dompter, à ne pas devenir esclave de ses passions. Ceux qui se contentent donc d'apprendre au peuple les élémens des arts, sans l'instruire des préceptes religieux, manquent à la parole divine, méconnaissent le Verbe, l'Esprit-Saint, qui doit, suivant la parole sacrée, se communiquer éternellement à son Eglise.

Toute école populaire qui n'est pas religieuse est,

par cela seul, dangereuse pour l'Etat, et menace la tranquillité publique. Aujourd'hui le vrai sens du mot école paraît entièrement effacé : l'esprit académique, la vaine et puérile gloire d'un professorat dénué d'action intellectuelle et morale sur ses disciples, se sont glissés jusqu'au sein d'institutions qui, plus que d'autres, avaient besoin de se signaler par une disposition contraire.

Chez les peuples anciens, l'école était à la fois un gymnase et un lycée. A mesure que les leçons du maître germaient dans la pensée, on les traduisait en actes pratiques. Qui ne connaît la sévère discipline de Pythagore? La science n'y était qu'une longue préparation à la plus sublime vertu. Il n'y eut pas moins de sagesse active et pratique dans l'école de Socrate, bien qu'elle fût constituée moins fortement. La rigidité des mœurs stoïques a passé en proverbe. Mais les académiciens et les rhéteurs vinrent vendre et détailler la science comme une marchandise. Tout savoir devint profane et vulgaire; l'influence de ces deux races se fit sentir d'une manière fatale chez les Grecs et les Romains.

L'église chrétienne introduisit dans les monastères et les universités une discipline scolastique. Dans les premiers, comme chez les pythagoriciens, l'éducation et la haute instruction marchaient de conserve; dans les secondes se trouvait, pour ainsi dire, la république des lettres chrétiennes, république où chaque disciple se trouvait à peu près émancipé, comme dans les républiques politiques. Cependant, il y avait une discipline, une règle, un gouvernement. Une succession de grades

opérait lentement cette émancipation ; il fallait en traverser tous les degrés pour entrer dans le monde, y jouir de la vie civile et se trouver capable d'en exercer les emplois.

Les arts et métiers eurent des écoles aussi fortement constituées. Leur constitution ancienne est un chef-d'œuvre de bon sens et de vérité. Dans ces établissemens, le jeune industriel parcourait une série d'emplois, dont l'initiation graduelle l'élevait jusqu'à la maîtrise future, et répondait à l'échelle des grades universitaires, calqués eux-mêmes sur l'initiation progressive des chevaliers. Dès que l'apprenti était passé maître, il parcourait le monde pour en subir les épreuves, et devenait citoyen d'une corporation puissante, qui garantissait son avenir, stimulait sa capacité. Ainsi la vie elle-même devenait la plus instructive et la plus fructueuse des écoles.

C'est au sein d'institutions de ce genre que se sont élevées toutes ces confréries qui ont fait prospérer l'industrie antique des villes anséatiques, des cités lombardes, de Florence, Pise, Venise, Gènes, de la ligue helvétique, et des Pays-Bas. A ces établissemens se sont rattachées les corporations d'architectes, fondateurs des cathédrales chrétiennes. C'est des branches les plus humbles des simples métiers, que la peinture, la sculpture moderne ont émané, pour les ennoblir ensuite en s'identifiant à leurs intérêts. On sait que les beaux-arts emploient la matière pour exprimer la pensée et la poésie. Dans ces vieux temps, les Leonardo da Vinci, Michel-Ange et Raphaël, honorés de l'amitié des grands,

de l'intimité des princes, n'avaient pas assez d'orgueil pour dédaigner le métier qui, à cette époque, était encore empreint de la sève divine de l'art. A-t-on vu, dans nos âges modernes, si féconds en académies de peinture et en écoles d'arts et métiers, naître des hommes comparables à ceux que je cite? J'en appelle à M. Emeric-David, à M. Quatremère de Quincy. Dans des genres divers, ils connaissent un peu mieux l'histoire du métier chez les peuples occidentaux, que M. Dupin, homme d'esprit, qui dédaigne l'histoire.

Chez les Grecs, lorsque les arts et les sciences dégénérèrent, on vit la chaire de professeur se transformer en tribune aux harangues, la foule, enivrée de louanges, accueillir par des bravos ces discours de sophistes et de beaux esprits, qui enseignaient au peuple l'adoration du présent et le mépris du passé. Les arts et l'industrie ne doivent ni force ni noblesse à nos académies de peinture, à nos professeurs soldés pour l'enseignement, à nos pompeux établissemens où une prétendue science industrielle se débite avec tant de fracas. Quelques habiles mécaniciens, qui seraient devenus de grands géomètres, comme Pascal, par la seule impulsion du génie, pourront tout au plus naître de ces institutions qui ne peuvent produire rien de semblable à ces hommes du quinzième siècle, qu'une vie religieuse et laborieuse pénétrait de la dignité de leur profession.

M. Dupin voudrait suppléer par la science à ce défaut d'éducation religieuse chez le peuple, défaut dont il a senti les inconvéniens. Le système du monde, dit-

il avec raison, est un système de géométrie, et le grand architecte des mondes, Dieu, est géomètre. Rien de plus vrai : mais l'orateur nous paraît trop rabaisser la science divine au niveau de la science humaine. Les lois de l'univers ne sont pas seulement celles de la matière. L'esprit domine, régit, ordonne ces lois. Quiconque ne verra Dieu que comme l'auteur d'un grand mécanisme, ne le connaîtra jamais : ce serait méconnaître la puissance de sa parole, et cette sève de vie dont il a pénétré le monde. Les anciens qui nommaient Dieu l'*Harmoniste* et le *Géomètre*, voulaient exprimer à la fois le système admirable du monde, et la création pleine de beauté et d'harmonie qu'une ame éternelle dirige.

CHAPITRE IX.

De l'Esprit de parti.

Qu'est-ce qu'un parti politique? Ce n'est point une classe quelconque de l'ordre social. C'est une fraction qui s'est détachée d'un ensemble nommé l'*Etat*. Dès qu'on s'isole du grand tout, on tient à un parti. Noble, prêtre, artisan, bourgeois, paysan même, peu importe, on est homme de parti, dès que l'on méconnaît la loi de l'harmonie, dès que l'on rompt l'unité sociale.

L'homme de parti, quel qu'il soit, n'est jamais dans le vrai : il s'attache nécessairement aux considérations d'intérêt, particulières à la fraction à laquelle il s'est aggrégé. On ne peut disconvenir que les grands factieux, les chefs de secte, n'aient souvent déployé une haute force d'esprit, une merveilleuse adresse à saisir le côté faible de leurs adversaires, à faire servir les fautes commises dans le camp ennemi à l'avantage de la cause qu'ils soutiennent. Mais comme ils ne se placent pas au centre des intérêts généraux, ils ne peuvent exercer d'influence même sur leurs propres adhérens. Ceux-ci leur font bientôt la loi, sans qu'ils s'en doutent, et les forcent de suivre, pour ainsi dire, à la remorque le système dont ils auraient voulu se rendre maîtres. Le dévouement à des intérêts privés empêchera toujours de commander aux événemens, et de diriger le mou-

vement social. On n'est fort, on n'est indépendant, que lorsqu'on sait se placer à la tête des doctrines, après les avoir embrassées dans leur ensemble. Souvent il suffit d'avoir négligé cette position ; le plus habile peut, alors, se laisser vaincre par le plus ignorant ; le plus sage, par le moins sensé.

Cette vérité éternelle acquiert plus de poids encore dans un temps où la dissolution de l'ordre social est évidente, où le mécanisme de la politique administrative est le seul lien qui rattache tant de parties isolées, où les hommes ne sont plus unis mais amalgamés, et n'ont pour mots de ralliement que les termes, *majorité* ou *minorité*. Plus de sphère morale, plus d'ensemble, plus d'harmonie ; partout les partis et les intérêts s'isolent ; tout se revêt d'une forme politique extrêmement mesquine ; tout emprunte des nuances que souvent on ne peut étudier qu'une loupe à la main : situation qui n'admet même pas le mot *parti* comme terme d'une définition exacte. Il faut lui substituer celui de coteries.

Les partis, les coteries encore plus, dénaturent la vérité dont le divin caractère se perd et s'efface sous des conceptions étroites, sous des expressions haineuses ; en vain croyez-vous la reconnaître : c'est son masque, ce n'est pas elle. Entendons-nous toutefois et désignons clairement l'idée que nous attachons aux mots *parti* et *coterie*. On n'est pas *homme de parti* pour ne point partager les vues du gouvernement ; on peut l'être en se vouant à tel ministère. C'est sous toutes les dénominations que nous attaquons les partis

et les coteries, au-dessus desquels doit s'élever tout homme d'Etat digne de ce nom, tout écrivain politique guidé par sa conscience, et dominé par le sentiment du devoir. Dans la région supérieure aux passions et aux intérêts du moment, ils trouveront la vérité, une et éternelle.

Tout est faction dans la politique anglaise, où deux idées contraires sont encore en présence et luttent entre elles. D'un côté les whigs soutiennent les principes dont ils ont trouvé le germe chez Locke; d'un autre, les torys défendent l'ancien régime national, et ne veulent point souffrir qu'on les réforme d'après les doctrines du rationalisme. Le temps, qui a modifié ces deux partis, a donné à une fraction du parti whig le goût d'une aristocratie indépendante et frondeuse par habitude, et à un certain nombre de torys de hautes prétentions à la puissance, au crédit et aux places. Quelques membres de ces deux armées ennemies ont conservé intact le caractère originel du torysme et du whiggisme. Tout cela est avoué, et, si l'on peut parler ainsi, constitué légalement au sein de la corruption qui maintient la majorité au profit du gouvernement, malgré l'animosité systématique dont ses adversaires poursuivent tous ses actes. Si l'Angleterre est forte, elle l'est malgré ce système et non par lui. Qu'on examine les choses froidement; on verra quel assaut de ruses et de sophismes a constitué toute la politique anglaise dans les discussions politiques, combien les hommes les plus célèbres du gouvernement et de l'opposition ont été

forcés de s'abaisser pour soutenir cette lutte, et comment les plus importantes matières ont souvent dégénéré en stériles chicanes. Cette apparence de grandeur que le parlement anglais présente au continent, en dépit du système détestable que je viens de développer, naît uniquement des institutions et des mœurs du pays, absolument indépendantes, quant au fond, du ministérialisme et de l'opposition, introduits dans la Grande-Bretagne.

En Angleterre, l'esprit de parti pénètre tout et étend son influence sur la littérature même. On retrouve de toutes parts l'âpreté et la personnalité qui le caractérisent. Seul entre tous les publicistes anglais, Burke, par la vigueur d'un esprit transcendant, a pu jusqu'à un certain point déchirer le voile dont l'intérêt des partis enveloppe tout, et porter sur la situation politique du monde un jugement indépendant. Les lettres de Junius, au contraire, ouvrage faussement attribué à Burke, sont, dans leur genre, le chef-d'œuvre de la polémique factieuse. On peut les comparer à ces *Provinciales* de Pascal, où toutes les foudres de l'éloquence, de l'ironie et de l'argumentation se réunissent pour terrasser un ennemi, pour le couvrir de ridicule, de haine et de mépris. Mais ces prestiges de l'art oratoire, voué au service d'une passion violente, ne peuvent qu'exagérer le seul côté des choses qu'il lui convienne de montrer. L'homme d'Etat et le philosophe véritable ne se laissent pas éblouir par ses artifices, ni imposer par sa véhémence.

Observons, dans cette dernière époque, le grand

poète lord Byron devenant homme de parti. Pour attaquer quelques hommes et certaines institutions de son pays, il n'a pas craint de prêter à sa muse divine les accens d'une affreuse haine. Encore cette haine était-elle factice, et ne prouvait-elle ni la conscience du mal qu'il prétendait combattre, ni celle du bien qu'il voulait. Ce n'était que le résultat de la position de l'auteur et des conditions de son affiliation à un parti. Les grands talens de l'opposition et ceux qui ont embrassé le système contraire, méritent le même blâme sous ce rapport.

L'esprit de parti a dû se modifier en France, où tous les élémens de l'ordre social sont confondus, et où la force centrale de l'administration peut seule leur imposer la contrainte d'une sorte d'équilibre. Au commencement de la révolution, il eut un caractère très-prononcé. Il s'agissait de renverser et de renouveler tout l'ordre social : passions et intérêts de toute espèce se trouvaient en présence. A mesure que notre situation politique s'est simplifiée, que la centralisation s'est établie, que l'égalité s'est introduite dans les conditions sociales, la violence politique s'est adoucie. Après avoir vaincu l'ancien régime, les idées nouvelles se sont subdivisées; mille nuances se sont fait apercevoir. Le parti s'est déchiré de ses propres mains; et dans cette lutte où des forces de géans ont été employées à vider des querelles de pygmées, la révolution, perdant progressivement sa vigueur, a fini par s'épuiser à tel point que sous Bonaparte elle ne put produire que des élémens de pouvoir et pas un seul atome d'opposition.

Depuis la restauration, que voyons-nous? le contraste systématique des idées révolutionnaires et des idées opposées; contraste reproduit à la chambre, dans les journaux, dans les pamphlets et dans les livres. Enfin, et l'on ne peut trop s'en féliciter, la contre-révolution a vaincu, du moins sous le rapport matériel. Mais au lieu de s'organiser sur des bases morales, n'a-t-elle pas fait ce que la révolution elle-même a fait dans son cours? Faute d'alimens, l'esprit de parti expire : l'esprit de coterie lui succède, devient l'ame de la société, et l'agite. Les fractions, les catégories, les nuances d'opinions, divisent des hommes naguère amis. Dans chaque petit bataillon d'intérêts, on se passionne, on se hait, on se déchire : le temps se perd en accusations, en récriminations. Sophismes, arguties, subtilités, voilà les argumens communs à tous. Les gens de talens et d'esprit embrassent le système de l'offensive ou de la défense, abdiquent leur raison, renoncent à l'indépendance de l'esprit, s'obligent à attaquer, selon les intérêts de la coterie, ce que la veille ils ont défendu. C'est ainsi qu'en se précipitant de contradictions en contradictions, de violences en violences, on finira par ne plus avoir ni politique, ni littérature, ni ordre social.

Résumons-nous. On ne peut, sans abjurer l'indépendance, sans placer sa raison sous le joug des passions ou des intérêts, être homme ou écrivain de parti.

CHAPITRE X.

Du parti Royaliste, dans les circonstances présentes.

La tribune et les journaux ont souvent provoqué une enquête sur la véritable situation de la France. Essayons cette analyse; montrons comment le sol moral du pays a été bouleversé par nos orages, et quels sillons infertiles le soc révolutionnaire a tracés. Disons pourquoi, au lieu de semences fécondes, la terre n'a reçu que du sel inutile, qui ne produit pas. Prouvons que les royalistes n'ont jamais profité de l'expérience : notre langage paraîtra sévère; mais notre dévouement à une noble cause doit éloigner les vains ménagemens. Si nous ne voilons aucune faute, c'est que nous aimons avec franchise, c'est que nous dédaignons les subterfuges de la flatterie ou les caresses de la fausseté.

Un parti, comme nous l'avons démontré, ne peut être qu'une fraction opposée au tout; elle renferme toujours une idée de tracasserie, de petitesse et d'aigreur. Le royalisme ne peut prospérer qu'en se dégageant de ces étroites et funestes chaînes, en s'élevant au-dessus de tous les partis, pour les régir de sa haute influence. Il doit se défaire de tout esprit de secte, de toutes considérations particulières, atteindre à des vues générales, et planer sur l'ordre social entier.

Mais regarderons-nous comme royalistes des hom-

mes, d'ailleurs estimables, qui, liés à la monarchie par un attachement temporaire, vivraient en paix sous tous les régimes? Non. Les seuls royalistes, à mes yeux, sont ceux qui réclament hautement en faveur de toutes les légitimités royales et nationales, ceux qui aspirent à former, pour le bonheur public, un indissoluble faisceau des propriétés, des droits et des intérêts de tous. La pureté, l'élévation, un noble désintéressement, signalent ces hommes; ils sont ennemis de la révolution, opposés à cette haine des supériorités, à cette jalousie démocratique qui voudrait abaisser tout ce qui s'élève par la vertu, le génie, la naissance. Où trouver ces hommes?

Royalistes, vous avez ressenti, dans les premiers jours des orages de la révolution, un noble et dernier accès d'enthousiasme chevaleresque : ce fut l'émigration. La Vendée, qui n'émigra pas, forme un épisode, mais un épisode sublime dans l'histoire du siècle. Mais aucun génie élevé ne saisit ce mouvement, ne l'étendit, ne le coordonna; les Bretons restèrent isolés.

Si l'émigration fut un acte de loyauté irréfléchie, l'héroïsme des martyrs morts sur l'échafaud, en exaltant le Seigneur dans de pieux cantiques, le dévouement des prêtres, l'enthousiasme des femmes sous la hache du bourreau, furent marqués d'un tel caractère de grandeur, que les fautes du passé semblèrent expiées. Ces sacrifices accomplis, Dieu permit qu'on relevât ses autels.

Victimes long-temps héroïques, l'impatience de ressaisir une existence honorée vous gagna sous Bo-

naparte. Il ouvre ses anti-chambres : vous vous y précipitez. Ajoutons cependant que le faubourg Saint-Germain conserva le droit de médire du maître.

La restauration a lieu. Hommes des anciens temps, vos espérances étaient vierges et pures. La révolution, mère d'un géant, fut immolée par lui; le géant tomba sous les coups de la confédération européenne. Quels cris de joie! quels vastes projets! quels transports d'enthousiame! On eût dit que la France allait revivre. L'agitation des partis, les discussions de cette chambre, nommée *introuvable*, les pages du *Conservateur*, attisaient chez vous, soutiens de la royauté, la flamme d'une Vendée nouvelle : c'est là que vous puisâtes le redoublement d'énergie nécessaire pour renverser M. Decazes, et même le pacifique ministère de M. de Richelieu. La cour et la ville étaient en mouvement. Si l'on vous appelait ultràs, si l'on vous taxait d'exagération, l'on vous craignait du moins : on s'attendait à vous voir réaliser quelque grand système. Sans regretter la fougue désordonnée qui vous entraînait, on peut demander ce que sont devenues ces hautes pensées, ces intentions grandes et généreuses, annoncées avec tant de fracas. Où est cette alliance, tant de fois proclamée, de la religion, de la royauté, de la liberté? Pourquoi cet abattement morne dans vos rangs? pourquoi ce triste silence, cette indifférence fatale, et, chez plusieurs d'entre vous, cette haine funeste de la pensée? C'est ce qui nous reste à dévoiler.

Au lieu de sonder la plaie, de chercher la source intime du mal, il est facile d'expliquer tout par une

phrase fort à la mode : « Le ministère nous perd; il » nous abandonne au lieu de nous gouverner. Sans » chercher à faire revivre l'esprit public, à réorgani- » ser le royalisme, il se contente de se cramponner à » ses portefeuilles; quant au bien public, il n'y songe » pas. » Est-il bien vrai que les ministres d'aujourd'hui exercent sur nous tant d'influence? Que les royalistes se pénètrent, et, si l'on osait le dire, se saturent d'une vérité utile, indispensable : c'est que dans la balance des destinées humaines, leurs haines, leurs préjugés favorables ou contraires, leurs petites colères, leurs courroux violens, leurs intrigues hautes ou basses, ne pèseront jamais d'aucun poids. On est blasé sur le ministérialisme autant que fatigué de l'opposition. Ni l'un ni l'autre n'ont fondé des principes, rétabli des idées ; l'un et l'autre n'ont tenu qu'à des passions, des intérêts , des sentimens individuels. Dans cette vieillesse du monde, on dirait, à entendre nos discussions puériles, nos frivoles combats à propos de nos misères privées, que nous regardons la terre, la société, l'Europe, comme nés d'hier, et encore enveloppés de leurs langes. C'est cette futile importance que nous promenons dans les salons, que nous affichons dans les journaux, que nous professons à la tribune. Le plus léger hochet, signe d'une civilisation retombée en enfance, nous passionne et nous enthousiasme. Décrépit et bégayant encore, le temps, ce pédagogue *à la tête chenue*, ne nous fustige jamais assez; ses corrections les plus sévères ne suffisent pas à nos fautes, ne répriment pas nos sottises.

Echappons à la dépendance, de quelque forme qu'elle se couvre. Le vrai royaliste doit sa pensée à Dieu, son cœur à son Roi, le sacrifice d'une partie de sa liberté à la patrie. Mais deviendra-t-il l'automate que font jouer les partis, le Crispin mis en scène par le pouvoir? Abdiquera-t-il sa propre pensée? Non; comme homme, il ne doit rien individuellement aux hommes, ministres, ou opposans, Villélistes ou extrême droite. Et le ministérialisme et l'opposition, comme systèmes, sont des absurdités qui bouleversent la raison humaine. Soutenir l'un aveuglément, ou l'autre follement, c'est s'inféoder, non pas même à l'homme, mais à ce que les caprices de tel homme et l'incertitude de son imagination ont de plus fantasque, de plus féminin et de plus mobile.

Les royalistes confondirent en 1814 une flamme d'exaltation passagère, sans principe durable, sans consistance, avec l'énergie de l'enthousiasme et du courage. Sans comprendre l'esprit monarchique, auquel le caractère du siècle s'opposait, on se plongeait dans une ivresse de sentimens monarchiques, à laquelle devait succéder une longue léthargie. Le mal réel dont le royalisme se trouve attaqué, est un mélange de l'ancienne corruption monarchique et de la nouvelle corruption du jour; à cette cause de désordre se joignent d'anciennes idées politiques, dégénérées de leur noble principe, et profondément altérées par les doctrines de l'époque. De l'égoïsme universel qui forme la base de ce royalisme, quelques lueurs de dévouement et de générosité jaillissent par

miracle et disparaissent comme la naphte s'enflamme et s'éteint. Nous retombons presque aussitôt dans les langueurs d'une civilisation sans caractère, dans ce labyrinthe de voluptueux sophismes, qui flattent la raison par les sens et les sens par la raison même. Sans penser à régler ses actions d'après ce que les principes avoués renferment de noble, on s'occupe peu de contredire ses croyances, pourvu que l'on reçoive le salaire de ses actes; comme si les plus belles choses ne se dégradaient pas par le salaire qui les paie.

On aspirait jadis aux faveurs de la cour. Satisfaire les vanités, extrêmes de leur nature, immoler au besoin de briller, à l'ambition de se pousser dans le monde, tout, jusqu'à l'honneur, telles étaient les folies de nos pères : l'amour-propre, qui se mêle de tout, aujourd'hui comme par le passé, ne peut plus se bercer de ces espérances. Le changement politique survenu en France ne lui est pas toujours favorable. Au défaut des sinécures que l'on ne jette pas à la tête de tout le monde, chacun convoite les places. La curée n'est-elle pas suffisante? Un grand péril menace l'état, attaquons les distributeurs de largesses. Soyons de l'opposition. Mais l'Eldorado politique nous ouvre-t-il ses mines d'or? Tout va pour le mieux; soyons ministériels. Telle est la traduction littérale d'un grand nombre de satisfactions et de mécontentemens.

Il n'y a pas d'unité dans l'esprit de parti qui dirige les libéraux; c'est ce que nous avons déjà prouvé. Il y a combat perpétuel et secret, si ce n'est apparent, dans les rangs confondus des démocrates, des oligar-

ques, des industriels, des militaires, de la petite propriété et du bas-peuple; tout cela se heurte et lutte, malgré la fusion apparente de tant d'élémens. On se souvient des jours de leur triomphe, où ils s'envoyaient mutuellement à l'échafaud; politesse républicaine qu'ils sont encore prêts à donner pour exemple au monde et à leurs amis. Au fond de l'opinion libérale réside une puissance de destruction plus forte que toute la prudence humaine. Ne nous abusons donc pas sur l'union que semble offrir, depuis sa déchéance, un parti né pour dévorer l'avenir, et qui, si on le laisse faire, ira s'y perdre comme dans le néant. Ce qui me frappe, c'est la position respective du libéralisme et du royalisme, dans l'état présent des affaires.

Sans doute le royalisme, grace à ses doctrines conservatrices, ne sera jamais aussi prompt à s'entre-détruire que le libéralisme. Quand même il s'élancerait en aveugle dans la carrière de l'égoïsme, mille considérations de dévouement, d'affection, de convenances, le retiendraient encore. Mais si l'on écarte de la question les doctrines, la vérité, et à ne considérer que le présent, le libéralisme offre une vivacité d'action, une ardeur de prosélytisme, une confiance en ses propres forces, une persévérance imperturbable dans la même opinion, qui naissent de la conscience de sa force populaire, et qui manquent au parti royaliste. Dans ce dernier, toutes les pensées, tous les actes se conçoivent, s'élaborent au profit d'intérêts privés, de passions individuelles. Nos adversaires, dans la cause abominable qu'ils soutiennent, possèdent un esprit

public ; du moins ils en portent les livrées ; mais nous, nous n'avons ni le courage, ni la vertu, ni la confiance en nos propres forces. Notre position voulait que nous formassions un sénat de vieux Romains, compact, indissoluble, inébranlable dans ses vues, et remplaçant par la force de cohésion l'avantage du nombre qui lui manquait. Mais, au contraire, nous nous abaissons jusqu'à de vulgaires passions; nous employons les moyens des désorganisateurs pour opérer notre réédification désirée : enfin, adoptant les vices d'un parti adverse, c'est en lui empruntant ses ressources que nous espérons faire de la monarchie, de l'aristocratie, de la religion même.

Où en sommes-nous, cependant? Déjà nous ne formons plus un parti ; nous nous éparpillons en coteries. Bientôt ces groupes deviendront innombrables ; ces nuances s'étendront à l'infini, comme les ombres du soir, par un progrès imperceptible, se prolongent, s'étendent, s'obscurcissent jusqu'à la nuit close. Soyez aussi nombreux qu'il vous plaira ; mais gardez-vous bien de vous désunir : de ce moment datera votre faiblesse; vous cesserez d'en imposer à l'ennemi. Le nombre ne constitue pas la puissance d'un parti. Sa force est dans l'ensemble de ses actions et de sa démarche. Qu'il s'avance comme un seul homme, d'un pas ferme, prêt à tout observer, capable de secouer le fardeau des plaisirs, les querelles d'intérêt ou d'amour-propre, et de ne s'occuper que de ses devoirs.

Parmi les hommes religieux et monarchiques, combien y en a-t-il qui se souviennent que la révolution a

son foyer nouveau en Amérique; qu'un nouveau cratère vient de s'y ouvrir? Pour éveiller leur apathie, combien faudra-t-il de bouches au volcan?

Mais ce n'est pas tout; et dans l'habileté dont nous nous vantons, rien n'est plus merveilleux que notre sang-froid. « *Prenez-garde à l'avenir! le danger est là; il presse, il vous talonne*, » s'écrient journellement nos discoureurs, nos élégans, nos journalistes. Et les prophètes de ces malheurs, tout en les annonçant, ne tiennent aucun compte de leurs propres menaces: ils agissent comme si de rien n'était; et, malgré la terreur dont leurs discours sont empreints, leur sécurité paraît profonde.

S'il est un système dangereux pour un parti, c'est de le voir présager sa ruine avec indifférence, mêler la frivolité à la stupeur, s'occuper avec légèreté d'un avenir qu'il regarde comme désespéré. Ce dénuement de toute pensée forte et sérieuse annonce la décadence de l'esprit qui anime le parti, une apathie indigne de l'homme. Si le calme peut indiquer, en politique, une certaine confiance en sa propre cause, une certaine résignation à mourir si ce n'est avec grandeur, du moins avec dignité, l'indifférence complète sur son avenir est, au contraire, une abdication de la dignité virile; c'est la lâche résignation du fataliste et de l'épicurien, qui, sans dévouement et sans sacrifice, attendent stupidement leur sort.

Non, rien n'annonce une époque plus malheureuse que la résignation avec laquelle le parti de l'orthodoxie en matière de foi et de politique, discute sa propre

mort sans la repousser, et creuse gaiement sa propre tombe. Encore si c'était là une résignation stoïque ! si nos politiques étaient des Epictète ou des Socrate ! si l'on pouvait leur attribuer l'héroïque patience des martyrs chrétiens ! Mais non : de vaines querelles, le trois pour cent, les cendres réchauffées du gallicanisme et de l'ultramontanisme, question généralement mal comprise, et devenue oiseuse depuis que toute lutte entre l'empire temporel et la tiare est devenue radicalement impossible : telles sont les vaines arguties qui causent notre mort morale, les frivoles armes que nous employons pour nous entre-détruire. Ce ne sont même que des prétextes : sous toutes ces disputes se cachent des ambitions de coteries. Au milieu de ce chaos, qui n'est pas plus ou moins coupable? Si j'y réfléchis bien, je n'oserais lever la main pour attester l'innocence d'un seul d'entre nous.

Jamais, à aucune époque, l'esprit public ne s'est montré si étroit à de certains égards. Deux institutions, la religion éternelle, et la monarchie, forme primitive et originelle de la France, sont notre vie et la base de notre société. Cependant nos actions semblent prouver que nous sommes restés étrangers à nous-mêmes, que nous ne savons nous comprendre ni nous conduire, comme royalistes ni comme hommes de la religion.

Divisés sur des futilités, absorbés par nos intérêts matériels, ce qui nous importe surtout, c'est de savoir en quelles mains passera le ministère, quelles mains verseront les faveurs, distribueront les graces, de qui

les commis et les écrivains recevront leur solde, quelles gens exploitent l'opposition, quels personnages vendent leur servilité. S'agit-il de satisfaire nos passions et nos folies, nous sommes de feu. On attaque nos plus chers intérêts, et notre ardeur tombe amortie. Qu'espérer d'un tel état de choses ?

Ecoutez les uns : la licence est partout; les excès de la presse sont intolérables; vite, organisez une bonne servilité, enchaînez la pensée. Tel journal nocturne demande la censure; il faut de la police à un Etat, et ses nobles agens peuvent seuls sauver la monarchie. Accumulez délations et destitutions; payez des vaudevillistes pour nous faire des chansons, des prosateurs pour nous distiller de vieilles déclamations; enfin, pour couronner ce bel ordre de choses, servez-vous de la religion comme d'un instrument de gouvernement, c'est-à-dire de police.

Ecoutez les autres. Tout dans leurs rangs est perfection, sagesse, prévoyance. Seuls ils sont les hommes forts. Tout ce qui ne fait pas chorus avec eux, tout ce qui ne se joint pas à point nommé à leurs cris de haine ou de vengeance, doit être immolé comme un obstacle, calomnié comme un ennemi. Il n'y a pas de milieu entre le ministère Villèle et le ministère Châteaubriand, entre le ministère Corbière et le ministère Labourdonnaye, entre le ministère Damas et le ministère Montmorency; enfin, entre je ne sais combien de noms propres qu'on entasse en pyramide immense, comme si c'était la grande affaire du siècle. Si vous n'êtes pas inféodé à celui-ci, c'est que vous devez l'être à celui-là.

N'appartenez-vous ni à l'un ni à l'autre? vous êtes libéral. N'êtes-vous pas libéral? vous n'êtes rien. Pour prouver que vous êtes homme, il n'est pas question de penser, mais de répéter le mot d'ordre qui gagnera votre brevet. Vous ne serez royaliste qu'en vous rangeant sous la bannière des ministres ou sous celle de l'opposition; pliez le genou, ou faites tonner vos paroles contre la puissance régnante. Il ne suffit pas d'aimer la monarchie, de chérir et de respecter le prince, d'être dévoué à sa personne comme à la patrie elle-même. Il est je ne sais combien de passions individuelles et d'intérêts divergens, que vous devez épouser pour être réputé homme monarchique.

Quant à la religion, c'est bien pis encore. Admirez-vous un ordre célèbre, vaste dans ses vues, destiné à propager le catholicisme sur la terre, à réunir aux croyances les sciences et les arts? On vous fait l'affilié de je ne sais quelle société mystérieuse qui s'occupe au fond d'espionnage et de places, et en apparence de dévotions particulières. Soutenez-vous que pour dominer moralement le siècle et lutter contre le mauvais esprit, le clergé doit être instruit? que la foi, loin de se montrer tracassière, étroite, hypocrite, doit être imposante, majestueuse? Certes, vous êtes l'ennemi du clergé. En général, dans les nuances diverses du parti royaliste, on ne vous demande point de participer à ce que les doctrines ont de noble, de généreux, de vrai, d'éternel, de national : on exige avec empire que vous quittiez ces notions métaphysiques pour vous plonger dans les coteries, vous mêler aux

haines, et tourmenter votre esprit de ces querelles vaines et misérables.

Voyez aussi quelle gratitude les royalistes témoignent à ceux qui les servent. A tant de liberté dans la discipline notre parti ne joint-il pas une égale reconnaissance pour le dévouement qu'on lui a montré aux jours du péril? Citons un exemple de cette vertu, pratiquée par nos ennemis et nous-mêmes.

Les premiers voient mourir un capitaine illustre, un éloquent orateur, qui siégeait parmi eux. Dès lors tout se meut dans leur camp; leur douleur, réelle ou feinte, emphatique ou naturelle, s'adresse à l'esprit national, se féconde et se change en moisson d'or au profit des orphelins, frappe directement les passions, recrute des adeptes, enrégimente de nouveaux affiliés. On daigne oublier l'hommage que la conscience du général avait payé à l'armée héroïque de Condé, au dévouement de l'émigration; tout ce qui, dans les diverses positions où s'est trouvé l'orateur, a pu blesser le libéralisme, s'efface et disparaît. On ne veut que manifester la persévérante énergie de l'opinion, déployer la force dont on a la conscience; on ne pense qu'à l'immense intérêt de parti qui s'attache à la pompe de ces grandes funérailles.

Comparez à cette mort celle de M. de Serre, émigré dès l'adolescence, soldat de Condé, osant lutter contre Bonaparte pendant les cent jours, et risquant sa vie pour braver les sicaires d'un pouvoir usurpateur : de M. de Serre, qui a paru quelquefois se tromper, mais qui a préservé la France de la honte dont quelques

hommes voulaient la couvrir par le rappel des régicides : de M. de Serre, sacrifiant au sentiment du devoir une vaine popularité, arrachant, en 1820, la France aux plus grands dangers, par les éclats d'une mâle éloquence, à laquelle les approches de la mort prêtaient de la force, d'une voix presque éteinte et plus courageuse en présence du tombeau : de M. de Serre, professant, sur la fin de ses jours, les doctrines de la piété la plus éclairée, et succombant enfin, à Naples, sous le poids des chagrins, mais avec le calme et la résignation du juste. De quoi s'est-on souvenu après cette belle mort ? De quelques fautes qu'il a été le premier à reconnaître et à réparer. On oublie tout ce qu'on lui doit, services, talens, éloquence, probité, courage, honneur politique. Autour de sa tombe tout est froid, tout se tait ! Etrange esprit public ! singulier moyen d'en imposer à nos adversaires !

Je trouve un second exemple de ce tort dans la conduite des royalistes à l'égard de M. de Montlosier. On ne se méprendra pas sur ma pensée. Je l'ai combattu corps à corps. Je l'ai frappé non sur l'armure, mais sous la cuirasse ; c'est son intention intime et le fond même de son entreprise que j'ai attaqués. Mais j'ai cru devoir respecter ses services, estimer ses talens, honorer son caractère. D'autres ont trouvé plus court de l'insulter ; ils ont trouvé habile de chercher à l'avilir. On n'a pas le courage de prêter l'oreille à une opinion vraie ou fausse qui contrarie une passion généreuse ou insensée. Si une chose est dure à entendre, on s'éloigne. M. de Montlosier, qui a successivement

déplu à tous les partis, a eu souvent raison, souvent même envers et contre tous; quelquefois il a eu tort. J'eusse fait ressortir avec plus de force encore ce qui me paraît erroné dans ses doctrines, si je n'eusse été indigné de la manière de l'attaquer. Souvent, je dois le dire, cette attaque m'a fait rougir pour la bonne cause.

Il est des questions qui, en dépit de tous les efforts contraires, reviendront toujours se mettre en cause et briser les entraves qu'on cherche à leur opposer avec une inutile gaucherie. Ces questions graves deviennent nécessaires à discuter dans un temps où une secte se fait un jeu de combattre la religion, tantôt en adoptant Voltaire, tantôt en se retranchant derrière Bossuet, en préconisant Massillon, sans préjudice des éloges donnés à Jean-Jacques; en mêlant dans le même souffle impur la louange de Fénelon et de Dulaure; en se faisant gallicane contre les accusations d'impiété, janséniste contre les reproches qui dévoilent sa morale révolutionnaire.

Au lieu de soulever et d'éclaircir ces questions et de les parer d'une dignité imposante, certains hommes n'opposent à cette tactique odieuse que des lieux communs sur le trône et l'autel; une érudition scolastique de mince aloi; des citations de Leibnitz qu'ils n'ont pas lu ni compris. Après avoir tenté cette inutile lutte, ils sentent leur insuffisance et se livrent à une terreur panique. C'est cette terreur qui se déguise sous les menaces de la censure : en effet, des raisons sont plus difficiles à trouver que des censeurs. Eluder ainsi le combat, c'est avouer qu'on n'est pas de

force à le soutenir, c'est nuire infiniment à la cause que l'on prétend servir. « Pourquoi, s'écrient-ils, agiter ces questions, ramasser le gant du libéralisme, se compromettre en répondant? Gardez-vous-en bien ; ne nous empêchez-pas de faire doucement nos petites affaires, de gagner notre salaire et de nous glisser jusqu'aux places, sous les dehors de la dévotion. » Ainsi la cohue des petits esprits et des petits intérêts, exploitant les choses sacrées, les expose au plus imminent des dangers.

Taire la vérité pour complaire à certains scrupules de consciences prétendues religieuses, serait puéril. Laisser gain de cause au libéralisme, de peur de blesser tel intérêt subordonné, serait absurde. Il importe d'arracher au libéralisme les armes qu'il emprunte à M. de Montlosier; d'empêcher l'usage déloyal de ces armes tournées contre la religion. La révélation d'intrigues sourdes, de manœuvres politiques, d'affiliations secrètes, de polices mystérieuses, a fait du mot *jésuite* un mot d'ordre pour certains hommes, de la doctrine ultramontaine un épouvantail. Ici point de ménagemens à garder, point de vains palliatifs. Il faut prouver que la cause du Saint-Siège et la bonne cause, la cause vraiment libérale, sont intimement liées, comme la révolution mène à la tyrannie par l'athéisme. Comment prouver ces hautes vérités, si l'on ne combat les faibles d'esprit, les intrigans qui abusent de la vérité au profit de leurs passions, de leurs intérêts, de leurs craintes, de leurs folies?

Il y a deux genres d'égoïsme dans le temps présent : l'égoïsme satisfait, qui embrasse des idées d'absolu-

tisme politique, et l'égoïsme désappointé, qui se fait libéral. On se fait une belle idée abstractive de la monarchie de Louis XIV, non pour la réédifier avec tous ses accessoires, mais pour y incorporer le système bonapartiste et le livrer à la discrétion d'un certain royalisme escorté d'une force armée dévouée. Si en même temps la tribune pouvait se taire et la presse s'amortir, nous vivrions dans le meilleur des mondes possibles.

Dans ces derniers temps, tout ce qui, parmi les royalistes, sentait l'instinct secret d'une inspiration religieuse, ou se laissait dominer par l'élévation de la pensée, cherchait le salut ailleurs que dans les institutions délabrées de l'ancien régime. Les uns, en petit nombre, ont voulu, en écrasant l'indifférence en matière religieuse, attaquer le mal dans sa racine. A leur tête marche un homme de génie. L'impétuosité de quelques-uns de ses disciples a fait craindre, pendant quelque temps, que la violence du remède n'emportât le mal et le malade. Tout s'est singulièrement calmé depuis ce temps. On a cessé de mettre les choses au pis, de faire peser toute la responsabilité sur ceux qui dirigent les affaires : en effet, le vrai coupable c'est l'égoïsme renforcé de l'anarchie des doctrines. Une école qui a produit un homme aussi distingué que M. l'abbé Gerbet, ne pouvait s'en tenir aux démonstrations de parti. Seulement qu'elle ne s'égare pas dans les routes d'une nouvelle scolastique; qu'elle maintienne vivante la philosophie de son maître; qu'elle en agrandisse s'il se peut le terrain.

D'autres, au lieu de se livrer, comme M. de Lamen-

nais et son école, à des recherches philosophiques, se sont réfugiés dans la religion comme dans un asile : ils ont eu recours aux anciennes congrégations, renouvelées et appropriées aux circonstances. Les congrégations ! Quelles tempêtes ce mot seul excite! que d'accusations auxquelles il sert de prétexte! Ce n'est pas toutefois dans les congrégations elles-mêmes, simples associations religieuses, que gît le mal, s'il y en a. On ne peut rien reprocher à ces sociétés pieuses formées pour activer l'influence chrétienne et changer enfin l'état de passiveté où elle a trop long-temps dormi. Les congrégations sont le contre-poids naturel des associations philosophiques du dernier siècle. Elles ont une vocation haute et noble : celle d'opposer à la science de Voltaire la loi du Christ, au génie de Jean-Jacques la vertu de l'apôtre saint Paul, aux doctrines encyclopédiques les mérites des pères de l'Eglise, à l'œuvre de la philosophie, qui veut aujourd'hui régner sur les peuples, l'œuvre du christianisme imprimant aux nations le sceau de son génie. Rien, sous ce rapport, n'est mieux entendu que les congrégations, et nous féliciterions les royalistes de les avoir employées si elles étaient tout ce qu'elles doivent être.

Mais il semble que l'on a conçu ce grand œuvre dans des vues beaucoup trop subalternes, et comme si l'on eût négligé de se rendre compte de la situation des esprits et de l'état de l'Europe. On prétend d'ailleurs que la Congrégation n'a qu'une dévotion privée ; que pour atteindre son but, elle attache à des moyens matériels une importance exclusive et ridicule ; que la puissance

religieuse qu'elle a saisie n'est pas son instrument unique ; et que, de très-bonne heure, elle est devenue passablement mondaine.

Je suis loin d'entendre cette question comme certains hommes dont j'ai toujours combattu les opinions. Je reconnais que dans ce monde le temporel et le spirituel, le corps et l'esprit, ce qui est passager et ce qui est éternel se présentent toujours mêlés et confondus ; les diviser est chimérique, et ne convient qu'à des temps où l'on va contre la nature réelle des choses. Il entre tout-à-fait dans les vues du libéralisme de spiritualiser tellement la partie spirituelle, qu'elle devienne absolument privée du corps. Ce n'est plus alors une croyance, une foi établie, c'est une simple opinion vague et viagère, comme toutes les opinions. En reprochant à ses adversaires de confondre la partie intellectuelle et la partie matérielle, le libéralisme aura soin, bien entendu, de garder pour lui seul toute la puissance. Il ne veut qu'une religion de mots, une religion qui ne soit qu'une manière de penser, mais non une doctrine de fait, une institution céleste. Il ne fait pas reposer l'Eglise sur le sol ; il la chasse de l'ordre social, et laisse cette voyageuse divine planer au-dessus du monde, pour traverser les nues comme les héros ossianiques.

Les hommes religieux qui veulent détruire par l'œuvre du Christ l'œuvre de l'Encyclopédie, ont tort, non d'aspirer au pouvoir vers lequel se précipitent leurs adversaires, mais de s'exagérer l'importance des richesses et des places. Si cette mondaine

supériorité forme une condition *sine quâ non*, du moins son importance n'est-elle que relative ; il y a quelque chose au-dessus d'elle ; il ne faut pas en faire le but de la vie. Après avoir garni de vos disciples toutes les administrations, vous croirez que tout va bien et vous éprouverez un furieux mécompte. Malgré toute votre puissance matérielle, le libéralisme aura consolidé son empire sur l'esprit public ; car, en intervertissant l'ordre des choses, vous lui laissez le rôle et le domaine de la spiritualité, et vous creusez dans l'avenir votre propre tombe.

Pour quiconque a la conscience des forces de l'esprit, l'esprit recèle une force immense. L'ame, par sa nature même, se fait, d'une matière informe, un corps organique et bien proportionné. On peut dire en quelque sorte, que l'esprit détermine la nature de l'organisme physique. Pénétrée de l'esprit divin, l'ame est créatrice en sous-ordre. C'est cette force prodigieuse de l'ame qui se trouve pour ainsi dire éteinte dans les rangs du royalisme. Congréganistes, hommes religieux, ne voient en général dans la doctrine chrétienne qu'un moyen d'opérer individuellement leur salut, et de conduire les peuples dans les voies de la morale et du bon ordre. Ils ne la considérent pas assez comme la vérité universelle, comme le centre des choses. Leur point de vue est mesquin et leur influence rétrécie, tandis que de nouveaux Archimèdes du catholicisme, en saisissant ce point d'appui, remueraient le monde.

Aussi cette congrégation, dont tout le monde s'occupe et parle, à Paris et en province, depuis l'accusa-

tion de M. de Montlosier, est-elle invisible et sans influence. Serait-elle un fantôme né dans l'imagination du noble comte? Non, monseigneur l'évêque d'Hermopolis vient de l'avouer à la tribune. Son existence se révèle même par le système des missions, la distribution gratuite des bons livres, enfin, jusqu'à un certain point, par ses bonnes œuvres. Mais si on l'aperçoit dans le pouvoir de ses adeptes et dans la fortune de ses chefs, on ne voit pas quel mouvement énergique elle a imprimé aux esprits.

Que ce puissant levier remue enfin les intelligences! Royalistes, depuis 1814, c'est la seule bonne pensée que vous ayez conçue! Malheureusement chaque jour qui s'écoule fait craindre que ces conceptions, grandes en elles-mêmes, n'avortent sans produire aucun effet sur le moral des peuples. La force d'ame vous manque pour exécuter dans toute son énergie ce projet aussi vaste qu'il est haut. Admettons que vous ayez bien compris qu'ici-bas le spirituel doit traverser le temps pour aboutir à l'éternité, et qu'une ame vigoureuse doit se créer un corps également vigoureux; supposons même que la richesse et le pouvoir ne vous aient semblé que des instrumens nécessaires pour accomplir ce grand ouvrage; encore restera-t-il un moyen que vous négligez d'employer, la science, sans laquelle les richesses et le pouvoir sont nuls.

Pour le vrai chrétien, ni le pouvoir, ni la richesse, ni la science, ne sont le but de la vie. L'homme vraiment homme les estime à leur valeur, comme des moyens, non comme des résultats. Estimons les sa-

vans, sans admettre leurs prétentions au pouvoir, presque toujours fondées sur une importance exagérée qu'ils prêtent à leur science. Cependant l'ignorance est le pire de tous les fléaux pour ceux qui veulent propager la religion. Dieu, l'homme, la nature : voilà les trois objets uniques de toutes les recherches de la science. Le théologien, le métaphysicien, le physicien, se rencontrent et se touchent par tous les points; et en dernière analyse la connaissance de la création se résout dans la connaissance du créateur lui-même. Que les hommes dont l'ame dévoue toute sa puissance à une entreprise religieuse comprennent donc la science au nombre de leurs moyens, non pour en faire le principe et la base de l'œuvre religieuse, mais pour arriver à cette démonstration définitive, que toute vérité terrestre, toute conception de quelque prix, émane du principe divin.

Malheureusement on a beau prêcher ceux qui n'ont point d'oreilles pour entendre, et que leurs passions entraînent. On découvre chez les fauteurs d'un système qui n'aurait besoin que d'être bien conduit pour donner de bons résultats, une haine implacable et profonde de la faculté de penser. Odieuse aux uns, la pensée fatigue une seconde fraction du parti royaliste; la haine des premiers se renforce de l'ennui des seconds. Ceux-ci, dont la paresse s'effraie à l'idée seule de réfléchir, se contentent d'avoir des hôtels, de se montrer à l'Opéra, de jouir en paix des voluptés du monde; ceux-là se livrent à leurs dévotions particulières, emploient mille petits moyens pour gagner quelques in-

trigans qui les imitent et croient, de la meilleure foi du monde, qu'ils rendront ainsi la France catholique. Quant aux affaires, aux grands intérêts, aux questions vitales et sociales, on s'en repose sur quelques députés bien pensans, qui parlent moins qu'ils ne votent, et sur quelques écrivains empressés d'invoquer l'anéantissement de la presse.

En vain des sybarites sans énergie et des hommes vertueux livrés à des intrigans sans capacité, affirment qu'ils aiment la religion et la monarchie, s'agitent, forment en sa faveur mille petits complots, croient propager la bonne cause en se mêlant à des tracasseries mesquines. Ce mouvement ne cache aucune influence fortement morale. Qu'importe que monsieur tel pense bien, s'il compromet la cause qu'il veut servir? Quelle peut être l'utilité de menées ténébreuses, de pitoyables combinaisons, dont le mauvais génie se moque et se joue? Notre époque ne demande ni pusillanimité, ni délation, ni opiniâtreté pour des misères. Il faut du courage, des lumières, une volonté. Il est temps de guérir le vice radical de l'intelligence des bons. Le scalpel tranche dans la chair vive pour enlever le cancer; on ne guérit la folie qu'en l'enfermant chez elle.

On n'accorde ordinairement aucune attention à ce qui se fait tous les jours, aux choses qui se glissent insensiblement et inaperçues et que nul signe n'indique comme extraordinaires aux yeux du vulgaire. Ce sont pourtant ces choses qui finissent par grandir et changer la face du monde.

Au siècle dernier, qui ne s'était pas habitué à la philosophie? Gentilshommes, bourgeois, savans, ecclésiastiques : qui n'en avait sa petite part? Personne n'imaginait que de cette opinion, considérée comme personnelle à tel individu, naîtrait un jour la révolution française, qui voyage encore et s'étend dans les deux hémisphères.

Certains évêques aperçurent et redoutèrent cette tendance à considérer le christianisme comme une superstition : ils prévirent la chute du sacerdoce, s'alarmèrent, et voulurent excommunier la nouvelle philosophie. Mais comme ils n'en connaissaient pas le caractère véritable, ils lui opposèrent moins le génie du catholicisme que la fougue des invectives. Les sophistes ne perdirent pas un pouce de terrain.

En dépit de l'expérience, nos hommes religieux et monarchiques en sont encore à lancer l'excommunication contre l'encyclopédie, à foudroyer sa doctrine de leur éloquente colère. Rien de plus légitime. Mais pourquoi fixer ses regards sur le passé, ne voir que Voltaire, Robespierre, Bonaparte, et imaginer que c'est là le siècle? Cependant l'esprit public marche, des doctrines se développent, nées du sein de la révolution. On n'a su en apprécier ni le fort ni le faible; on n'a point analysé leurs principes ni remonté à leur source. De leur mouvement jaillira une nouvelle ère sociale; peut-être avons-nous à craindre de nouveaux bouleversemens politiques. Ne désespérons de rien; osons prédire que les hommes monarchiques et religieux, qui survivront à cette seconde révolution, sau-

ront l'apprécier après son accomplissement, et même la maudire. En seront-ils plus avancés? Non : mais il leur restera la ressource qu'ont toujours employée les royalistes, celle de rappeler les prédictions menaçantes qu'on a jetées en temps et lieu. On n'aura pas employé assez énergiquement la police, la censure et les gendarmes. Tel ministère a tout perdu, tel autre eût tout sauvé.

Les passions libérales et royalistes se trouvaient en présence, il y a quelques années. Le ministère Decazes, qui inclinait vers les libéraux, et le ministère Richelieu, qui penchait vers les royalistes, se trouvaient placés entre les deux armées. Alors on parlait avec dérision des membres du *canapé*. C'étaient, disait-on, des idéologues, des doctrinaires, également dédaignés du libéralisme orgueilleux, du royalisme plus superbe encore. Cependant ce même canapé s'est élargi. On l'a vu occuper la première place au milieu de la génération naissante, et, banni de l'université, s'emparer d'une partie de la jeunesse : il la dominera chaque jour davantage, dût-on joindre à cet ostracisme les rigueurs de la censure. D'où naît cette influence? Le génie doctrinaire l'emporterait-il réellement sur les deux autres partis? Non ; c'est le résultat d'un mouvement intellectuel, à la cause duquel il est nécessaire de remonter.

Quand la philosophie du dernier siècle commença ses séductions, le catholicisme reposait majestueusement sur lui-même; Dieu le gardait comme il garde l'éternelle vérité. Mais nul Bossuet, nul Fénelon, aucun homme de la trempe de Massillon et de Bourdaloue ne

veillait près de l'arche sainte. C'est ainsi que depuis Montesquieu, nul homme ne comprit, dans leur étendue complète, les vieilles doctrines monarchiques. Alors le mouvement ascendant partait de Jean-Jacques Rousseau et des écrivains de son école : on sait ce que ce mouvement nous a valu.

Le même phénomène se fait remarquer aujourd'hui. Ce n'est plus Voltaire, Diderot, ni même Jean-Jacques que la cause religieuse doit craindre. L'esprit libéral qu'ils ont soufflé sur la France a survécu à lui-même. Examinez la philosophie du *Constitutionnel*, l'interprète le plus habile des doctrines du dernier siècle. Cependant la jeunesse ne puise dans cette feuille aucune émotion d'enthousiasme : quelques vieux sophistes s'en amusent seuls ; et si ce n'était la petite bourgeoisie, pour laquelle du réchauffé est toujours neuf, l'adroit *Constitutionnel*, avec sa sagesse surannée, ne séduirait plus personne.

Ce qui grandit, ce qui s'élève et donne l'impulsion aux esprits, c'est cette même idéologie que vous dédaigniez hier ; c'est cette philosophie écossaise que vous avez méprisée ; c'est ce titre de doctrinaire qui vous faisait sourire de pitié. Déjà le vieux libéralisme s'incline devant cette nouvelle puissance : voyez l'hommage involontaire que lui rend le journal le plus remarquable de l'époque, sous le rapport du talent. M. Guizot envahit le domaine historique ; M. Jouffroy celui de la philosophie : le *Globe* forme déjà un corps de secte littéraire, à doctrines absolues, à décisions tranchantes. Quel chemin toutes ces idées ont fait sans

que l'on s'en doutât; et si une jeunesse ambitieuse se jette dans cette carrière, que deviendront le royalisme et le libéralisme, tous deux stationnaires ?

Rêveries, dira-t-on. Avec des places, des pensions, une religion unie à un système d'ignorance, et la monarchie, appuyée sur la censure, n'est-on pas maître de l'avenir ? D'ailleurs, personne n'est sérieux en France ; nos plaisanteries ont attaqué les doctrinaires. Comment réussiraient-ils ? Eh bien ! messieurs, il faut l'avouer, quand même notre amour-propre en souffrirait; ce sont maintenant les doctrinaires qui nous honnissent. L'école écossaise, fondée par l'honorable M. Royer-Collard, et l'école industrielle que M. de Saint-Simon a créée, sont sur le point de supplanter le vieux libéralisme, et de lui substituer, dans l'opinion de la France, un libéralisme nouveau. C'est ce qui n'étonnera jamais quiconque connaît le progrès naturel des idées. Examinons un peu leur marche.

La philosophie encyclopédique s'attaquait à la religion et à la politique; elle tendait à détruire l'Eglise pour lui substituer l'indifférence religieuse ; l'Etat pour le remplacer par l'égalité démocratique. Le libéralisme s'est contenté de recueillir les fruits de cette philosophie ; il n'a point été au-delà ; jamais il n'a eu de valeur et d'énergie intrinsèques.

Industriels et doctrinaires ont senti qu'un pareil état de choses ne saurait avoir de résultat définitif. Ils s'aperçoivent que le royalisme et le libéralisme, dans leurs provocations mutuelles et continuelles, ne terminaient rien, et que, malgré la force populaire du libéralisme,

cette force étant purement négative, la cause devait être perpétuellement remise en question. Aussi les deux partis que j'ai nommés désirent-ils chacun parvenir à une solution; l'un en essayant de changer l'esprit révolutionnaire en un esprit positif; l'autre en opérant sur les intérêts matériels de la révolution, qu'il voudrait associer à des institutions permanentes. Peuvent-ils, au moyen de leurs combinaisons, parvenir à ces résultats? C'est ce que nous nions. Mais leur succès présent n'en est pas moins un fait avéré; il n'en est pas moins vrai qu'ils communiquent à la société un mouvement, insensible si l'on veut, mais graduel et inévitable.

Dans le fond, c'est la même matière révolutionnaire que les doctrinaires et les industriels exploitent tous deux, bien que placés aux points extrêmes et opposés de l'échelle intellectuelle. Ils se prêtent, à leur insu, un mutuel appui; le moment n'est même pas éloigné où disciples de St.-Simon et sectateurs de la doctrine feront cause commune. Un intérêt unique absorbera la fausse honte des premiers et la faiblesse de conception des autres : tôt ou tard l'esprit doctrinaire deviendra l'ame de la coalition, dont l'esprit industriel formera le corps.

Les doctrinaires voient d'un œil de tendresse et de reconnaissance les résultats destructeurs de la doctrine encyclopédique, mais sans partager les opinions d'une secte qui conduit à un sybaritisme populaire et use ses propres ressorts dans une mollesse voluptueuse. Pour jouir à la fois des résultats matériels et politiques de la révolution, pour les consolider davan-

tage, ils y joignent l'appui de leurs doctrines, qui ne sont autre chose qu'une sorte de protestantisme philosophique emprunté au déisme et à la morale des professeurs d'Edimbourg. Afin de jeter quelque variété dans un système qui, par la monotonie de son rationalisme, convient peu au génie français, ils y mêlent la critique, les questions littéraires. C'est ainsi qu'ils entraînent dans la sphère de leurs idées les intelligences du second ordre, intelligences actives, et faites pour s'emparer insensiblement de l'esprit public. On peut affirmer, sans craindre d'être démenti par l'avenir, qu'une partie de la génération naissante finira par appartenir aux doctrinaires. Tandis que ces derniers enlèveront à l'ancien libéralisme ce qu'il peut renfermer de capacités, l'industrialisme attirera vers lui cette foule mercantile qui forme aujourd'hui la masse de ses partisans. Mais les doctrinaires, en s'apercevant de la mobilité et pour ainsi dire de la ductilité des opinions révolutionnaires, finiront par s'incorporer à l'industrialisme, comme l'ame se mêle à la substance corporelle.

En présence de cette double combinaison de l'esprit du siècle qui se fixe, s'assied de plus en plus, prend une forme politique, et se renforce d'un certain nombre de membres de la chambre des pairs, quelle est la conduite des hommes religieux et monarchiques? Ils s'en moquent. Ils ne redoutent pas la pensée, mais ils la détestent. Leurs yeux ne s'ouvrent que sur les dangers palpables, matériels, imminens, qui se présentent rarement dans la vie. Toute réputation qui grandit dans leurs rangs excite leur jalousie. On a vu les médiocrités

intrigantes vanter les génies du temps passé, pour ravaler les talens contemporains, exalter le mérite chez les morts, pour se débarrasser de toute reconnaissance envers les vivans, et aigrir ainsi de nobles intelligences. Tel est l'esprit de dénigrement qui s'est emparé de certains royalistes; et lorsque la faiblesse humaine, poussée à bout, a fui loin d'eux, ils parlent de désertion, de transfuges, et ne se montrent satisfaits qu'après avoir calomnié ceux que leurs vaines clameurs ne pouvaient rabaisser dans l'opinion publique.

Voilà pourquoi peu de réputations nouvelles se fondent, peu de réputations établies se consolident dans les rangs du royalisme. Cette absence d'esprit public ne se fait pas sentir chez nos adversaires, qui excellent dans l'art de faire briller tout ce qu'il y a de talent parmi eux. Que l'on cesse de calomnier le présent; que les envieux et les improductifs, dans leur haine contre le génie qui leur manque, cessent de dire que le sol moral est épuisé, que le cercle des connaissances ne peut plus s'étendre, que l'étendue des vues humaines ne peut désormais s'agrandir. Les domaines de l'intelligence produisent, produiront long-temps encore de nobles vertus; le talent fleurira sur ce sol sacré; le génie portera des fruits. L'homme a-t-il donc cessé d'être homme? Qu'il reconnaisse sa nature divine, qu'il comprenne sa haute destinée, on saura quelle est sa force.

C'est l'esprit de coterie, ame du royalisme actuel, qui tue les grands talens. Rien ne les encourage, ne les anime, ne les apprécie; on tarit la source des actions généreuses, on étouffe le développement des grandes

vues. Le pouvoir semble n'estimer que ce qui est utile. On dirait que le beau, le grand, le vrai, n'ont d'influence que soumis au joug de la routine. Pour les coteries il n'y a qu'un but, les intérêts : elles ne regardent la vérité que comme un instrument de puissance. Alors elle cesse d'être la vérité. Désespoir des esprits doués d'élévation ! Quelle douleur ils ressentent en voyant cette vérité si chère, dégradée par une sacrilège alliance avec les fureurs de l'envie et avec les caprices jaloux de l'ignorance !

Vouer sa jeunesse à de sérieuses études, c'est perdre aujourd'hui son temps. Découvrez un moyen de faire monter les fonds à la Bourse, ou passer une loi à la chambre des pairs ou des députés, vous serez l'homme du pouvoir. Tramez des complots secrets en faveur de la bonne cause, entrez dans les taupinières de la police et de la censure, détestez la liberté, abhorrez la science, gardez-vous de les unir à la religion, les coteries vont vous adopter. Mais étudiez, pensez, parlez par amour pour la vérité, on vous laissera dans une effrayante solitude. Peut-être pourrait-on vous employer si vous vous rangiez au nombre des nains littéraires, si vous distilliez la calomnie au nom des bonnes doctrines et des bonnes mœurs. Mais dans ce temps de révolution, de contre-révolution, de ministérialisme, méditer avec profondeur, sans arrière-pensée de coteries et d'intrigues, chercher à satisfaire à la fois aux besoins de sa pensée et à ceux de la pensée publique, quelle infamie !

Pour la foule des hommes, c'est être dupe que de s'instruire ; c'est l'être aussi que d'avoir de la con-

science. Bagage inutile dans un tel siècle : qu'y ferait-on de ses connaissances ou de ses vertus ? Le printemps de votre vie s'est orné de hautes et fortes études : mais en vain cherchez-vous auprès de vous un Périclès, un Mécène, un Médicis, un l'Hospital, un Grotius, un Barneveldt. Point de haute capacité qui vous tende sa main protectrice. Le peuple royaliste siffle et s'ameute. Keppler, Dante, Bacon, Machiavel, Montesquieu, Arioste, talens de divers ordres, que ferait-on de vous ? Pourriez-vous jamais devenir assez médiocres au gré de certaines susceptibilités ?

Grands et petits ont peur de la pensée ; l'animal attaqué de la rage ne recule pas plus obstinément devant l'eau qu'on lui présente. C'est une *idéophobie*. Quand Rousseau disait « que l'homme qui pense est un animal dépravé, » il ne croyait pas prophétiser si juste l'opinion exacte de ceux qui nous entourent. Le bœuf administratif laboure paisiblement le champ des intérêts publics ; il suit la ligne marquée, et trace le sillon qu'on lui indique, avec une machinale patience. Mais que des idées germent dans sa tête, la charrue ira de travers. Une pensée généreuse et forte n'est-elle pas incompatible avec le mécanisme administratif ? et quel homme sensé penserait à les réunir ?

Plus on est vulgaire, moins on s'expose à blesser les amours-propre, plus on est sûr de vivre en paix avec le peuple des hautes et basses régions. Ne ressemblez pas à la tourbe : on vous signalera dans une sphère supérieure comme un être dangereux dont les intentions inconnues sont redoutables. On attirera sur vous

la méfiance, sous prétexte que vous ne respectez pas assez les hommes qui ne se respectent pas eux-mêmes. Ce sont les parasites du pouvoir qui s'émeuvent le plus violemment. Quant au pouvoir, on doit lui rendre justice. Depuis la chute des gouvernemens révolutionnaires, il n'a plus, dans aucun pays, besoin de faire des dupes. C'est à son insu peut-être, c'est bien certainement contre sa volonté, qu'une certaine classe de gens forme autour de lui comme une cuirasse de préjugés. C'est cette classe qui, gardant les souvenirs et les traditions d'une puissance pour laquelle le machiavélisme était une nécessité et une habitude, cherche encore à étouffer la vérité, et à donner aux peuples le change sur la nature de leurs gouvernemens.

Si l'on observe les avenues du pouvoir, on y trouve encore quelque chose de plus vil s'il est possible: ce sont des gens qui, témoins des efforts de quelques ames généreuses pour relever la religion et combattre les influences du philosophisme, exploitent cette mine nouvelle, et se constituent, de leur propre autorité, censeurs jurés de la pensée, inquisiteurs des actions d'autrui. Avez-vous commis le crime de penser? toute miséricorde vous est refusée. On peut sans scrupule vous nuire dévotement. Comme on voit les insectes ramper sur les plus beaux fruits qu'ils flétrissent et corrompent, certains hommes ne s'attachent aux vérités de la foi, aux pratiques de la piété, que pour les souiller de leur souffle impur. Coquins avec sainteté, vils avec privilège, ils ne trouvent aucune incompatibilité entre le titre de serviteur de Jésus et le métier d'espion. Ils se

glissent dans les hauts rangs de l'ordre social pour lancer leur venin contre les talens et le mérite. C'est au nom sacré de la religion, qu'ils éloignent les hommes du monde, des études d'un ordre élevé ; c'est en son nom qu'ils les environnent, les cernent, et les confinent dans la médiocrité.

Si ce tableau déplorable n'est que trop conforme à la vérité, ajoutons, pour adoucir ces couleurs trop prononcées, que dans les rangs inférieurs du royalisme l'intrigue se cache et se voile de combinaisons savantes. C'est que nous avons des principes d'ordre, qui manquent à nos adversaires. Quittez le haut libéralisme ; vous trouverez dans les rangs moins élevés de ce parti le même esprit machiavélique, la même haine du talent, mais unis à un cynisme effronté, à une trivialité révoltante. Si les classes les plus hautes ne peuvent souffrir chez vous ce mouvement d'idées qui contrarie une routine stupide, les classes inférieures verront avec bien plus de fureur encore votre dégoût pour la canaille politique et littéraire, à laquelle vous refusez de vous mêler. C'est là que l'envie et la haine prennent un caractère hideux de méchanceté et de brutalité. Ce que voudraient ces hommes qui se vantent si haut de leur indépendance, c'est que le même niveau vous assimile à leur bassesse ; ils ne vous respecteront que si vous buvez à la coupe de leur infamie. Avilir ce qui s'élève, voilà leur égalité. Si, parmi certains royalistes, on proscrit la pensée, audacieuse criminelle qui troublerait le repos des commis : parmi certains libéraux on

exige que vous abjuriez tout sentiment d'honneur, ou l'on vous poursuit avec rage. C'est ainsi que les habitans du bagne accablent sans pitié celui de leurs compagnons qui rougirait encore de ses crimes. Il suffit à ces derniers, pour calmer leur colère, que celui qui en est l'objet efface de son ame tout sentiment de honte ; dès lors ils l'admettent dans leur intimité. C'est ainsi que la basse littérature bat des mains dès qu'un homme de talent, oubliant sa dignité, tombe et s'éclipse dans ses rangs.

Il n'y a qu'une apparente opposition entre ces libellistes, qui se nomment philosophes pour avoir le droit de débiter le mensonge et la calomnie, et ces intrigans de salon et d'antichambre auxquels la religion sert de prétexte. Les uns plus grossiers, les autres plus perfides, cherchent l'ombre et se voilent de l'anonyme pour porter des coups dangereux et inévitables. Si l'on traînait plusieurs de ces lâches imposteurs à la lumière du jour, on reconnaîtrait des êtres si ignobles, des noms tellement flétris, que cette position serait déjà un sévère châtiment.

Écartons nos regards de ce spectacle odieux. Voyons comment les faveurs du pouvoir ont amorti l'ardeur de certain royalisme : c'est cet amortissement que nous déplorons, plus que toute autre chose, comme un signe précurseur de la mort sociale.

Il semble que les destinées humaines renferment une loi secrète de compensation. La révolution commence ; l'enthousiasme éclate ; on se voue au génie du mal. Le directoire termine cette période : l'Etat est mis à

l'encan ; les dépouilles de l'émigration sont jetées aux révolutionnaires. Enfin, Bonaparte leur ouvre son administration, et leur promet le pillage de l'Univers. Dès lors, plus d'enthousiasme. Il cède, tombe, expire ; la raison lui succède, et prend la forme de titres, de sinécures et d'espèces sonnantes.

N'est-ce pas la même marche descendante qu'a subie depuis le triomphe du parti royaliste, cette ardeur exaltée, si pure en 1814, souvent extravagante, toujours généreuse ? Il a éteint son activité dans les places ; il l'a usée dans les plaisirs. Il ne pense pas plus à l'application des grands principes, que les anciens pensionnaires de l'Empire. Son bien-être individuel lui suffit.

Si les faveurs du pouvoir usent et minent la contre-révolution, l'industrialisme sape les bases de la révolution. Comme la tendance industrielle arrête nécessairement le mouvement des esprits, pour appliquer leur force au positif de la vie, les gouvernemens agissent parfaitement bien dans leurs intérêts, en favorisant le développement industriel qui matérialise la société libérale, et en matérialisant la société royaliste par les faveurs dont ils la comblent. Ce double amortissement des passions politiques leur enlève à la fois ce qu'elles ont d'élevé et de généreux, et ce qu'elles ont d'âpre et de redoutable. Avouons qu'un tel système, fondé sur la lassitude universelle, est le résultat d'une conception ingénieuse. Mais a-t-on cru que cet état pourrait durer ? Est-il dans la nature de l'intelligence humaine de perdre ainsi la vivacité et le mou-

vement, comme le corps humain étouffe par la plé-thore, sous le poids d'une congestion adipeuse?

« Vous qui indiquez si bien les plaies du corps social, nous a-t-on dit souvent, pourquoi n'indiquez-vous aucun remède? suffit-il de dire que nous sommes malades? il s'agit de nous guérir? »

Je réponds qu'il est important de constater l'état d'un malade. Il n'y a que les empiriques qui entreprennent et promettent la cure de tous les maux; leur méthode, c'est le hasard et l'audace. Connaître à fond la nature d'une maladie, c'est mettre sur la voie de la guérison.

Le remède existe; il est unique. Point de palliatifs; quoi qu'en disent certains royalistes, ce n'est point d'institutions qu'il s'agit. On ne décrète pas les institutions; la nécessité les fait naître et leur propre vertu les consolide. On n'improvisera jamais une noblesse, une bourgeoisie, des corporations. Chevalerie et communes ont vu leur règne s'éteindre. Dans l'ordre social actuel, l'administration est le gérant de tous les intérêts.

C'est le clergé, c'est le gouvernement, ou, pour mieux dire, c'est la double manifestation de la puissance intellectuelle qui peuvent remédier aux maux dont on se plaint. Quiconque a observé la situation morale du monde, n'ignore pas que le clergé a besoin d'une refonte totale, qui, pour être efficace, ne peut émaner que de la capitale du monde chrétien. Deux puissans génies, saint Bernard et Grégoire VII, réformateurs de leur époque, se sont emparés de leur temps. Ils ont élagué les branches mortes, rajeuni les racines de cet arbre

que les siècles avaient dépouillé de ses honneurs ; un tronc informe a reverdi sous leurs mains. Ne songeons point à les imiter à une époque qui ne ressemble point à la leur. Que le Saint-Siège unisse à cette prudence et à cette sagacité qui le caractérisent, une résolution ferme et prononcée ; qu'il débarrasse le clergé de ces scories de scolastique et de routine qui l'obsèdent. Souvent, dans les temps passés, Rome allumant les feux d'un saint jubilé a renouvelé le monde ; tel Moïse, traversant les flammes, en est sorti rayonnant de la gloire divine et portant le feu du sacrifice éternel.

Tâche imposante et difficile qui doit rendre à la reine du monde son empire sur les esprits, et qu'il ne m'appartient pas de tracer. Enfant de l'Eglise, je ne puis que rester dans l'attente la plus humble et me soumettre avec joie à ses décrets.

Mais le pouvoir temporel est soumis à l'analyse et à l'observation des hommes ; on peut encourager, provoquer même la grande tâche qu'il doit accomplir. S'il veut sortir de ce système de nullité qui ne profite qu'au libéralisme, il faudra qu'il change toute la théorie de l'instruction publique. A cet égard tout est stérile et vide. Les études peuvent être fortes dans certaines parties. Mais il y a décadence complète dans ces études les plus importantes, celle du jurisconsulte, du théologien, du philosophe et de l'homme d'Etat. Sans doute, la médecine, la physique, la chimie, les sciences exactes produiront encore des hommes distingués qui reculeront les limites de la science. C'est un heureux résultat que je suis loin de déprécier.

Mais nous ne possédons rien de ce qui agrandit, domine, entraîne, fond dans un ensemble unique, ramène à un centre les idées humaines. La décomposition des intérêts matériels n'est rien auprès de cette décomposition des intérêts de l'intelligence.

Combattons une erreur reçue. On attribue généralement aux études de l'ancienne université le mérite de l'ordre et de l'ensemble; on croit surtout que la Sorbonne faisait merveille, et qu'il n'y a rien de mieux à faire que de nous rendre le système d'études adopté par Rollin et ses estimables confrères. Je suis loin de le penser. Peut-être, quant à l'étude actuelle du droit, l'ancienne université offrait-elle des avantages dus à ses traditions vivantes. Mais il y avait nullité complète quant à la philosophie et la théologie. Il suffisait de répéter les anciens docteurs; on négligeait le fond pour la forme. Qu'est-ce qu'une théologie dont on ne pénètre point l'esprit intime, et qui ne s'enseigne que sur la parole du maître? Qu'est-ce aussi qu'une philosophie apprise sur les bancs de l'école? Ce n'est point ainsi que s'est fondée la gloire des pères de l'Eglise, même les pères de la scolastique.

Il en est temps plus que jamais de s'orienter quant à l'état présent de la science sur les différens points du globe. Il importe aussi de s'emparer des sommités de toutes les questions, de classer, de coordonner le savoir, et de l'imprégner du génie du christianisme. L'ornière de la routine ne peut conduire qu'à une anarchie intellectuelle, d'où il sera impossible de sortir. *(La suite au numéro prochain.)*

PHILOSOPHIE.

DE L'EXISTENCE DE DIEU; ERREURS DES ÉCOLES MODERNES[1].

CONTINUATION DU MÊME SUJET; DES CORPS ET DES AMES, DE LA MATIÈRE ET DES ESPRITS; NOUVELLES ERREURS DES ÉCOLES.

Selon la science des écoles, il faut distinguer, dans l'univers, deux substances de nature essentiellement diverse : c'est à savoir la matière, qu'on croit parfaitement connaître en disant qu'elle est essentiellement figurable, étendue, inerte, c'est-à-dire indifférente au repos et au mouvement; et l'esprit, qu'on croit de même parfaitement connaître en disant que c'est une substance simple, active, inétendue, indivisible. Ces distinctions, généralement adoptées par les philosophes spiritualistes comme moyen de défense contre le matérialisme, sont aujourd'hui généralement consacrées; on les a associées en quelque sorte à la religion et aux croyances religieuses.

J'avoue, en cela même, que je comprends mal

(1) Voyez le numéro de janvier.

l'avantage qu'on leur suppose. Toutes les opérations de l'ame me paraissent certainement divisibles et composées. Nos pensées, nos souvenirs, nos jugemens, toutes nos sensations, correspondent au temps et à ses diverses fractions. Elles sont susceptibles de plus ou moins de force, de durée et d'intensité. Il y a unité sans doute dans les mouvemens de l'ame, et c'est là leur perfection. Mais cette unité qui compose l'accord, il est aussi facile de la voir dans une substance composée, que dans une substance simple.

On aperçoit, au premier abord, l'inutilité de cette distinction. On en aperçoit tout de même la futilité.

L'idée d'esprit nous vient de quelque chose de volatil et d'actif; l'idée de matière, de quelque chose d'inerte et de pesant. Ni l'une ni l'autre de ces notions ne contient les idées subsidiaires que la science des écoles leur a attachées. Ni l'une ni l'autre n'est rigoureusement exacte. Par exemple, le diamant, en apparence inerte et pesant, se volatilise au feu du miroir ardent, de manière à ne développer ni fumée ni cendre. D'un autre côté, le feu, essentiellement volatil, se condense dans la calcination des métaux, de manière à devenir pesant.

Ce fait présente une conséquence importante : c'est que tous les corps de l'univers pourraient se volatiliser et disparaître dans ces espaces que notre ignorance appelle *le vide*. Ce que nous appelons le vide, pourrait se condenser à son tour, et centupler la multitude des corps célestes, sans que l'univers, en changeant d'apparence, eût, pour cela, changé de nature.

Tel est au juste le véritable sens de ces deux mots, *esprit* et *matière*. On peut, sans difficulté, les employer dans un sens relatif, ainsi qu'on le fait dans le langage ordinaire. C'est là qu'ils ont leur véritable signification. On dit très-bien, dans ce sens, l'esprit de vin, les esprits nerveux, les esprits vitaux.

Les mots d'ame et de corps peuvent être employés dans le même sens. Toutes les fois que nous apercevons dans la nature des masses séparées qui nous semblent avoir une existence à part et isolée des autres masses qui les avoisinent, nous les appelons des corps. C'est le nom que nous donnons aux astres que nous voyons épars sur la voûte céleste. Nous nommons de même les rochers, les pierres, les plantes, les arbres, les animaux. D'un autre côté, nous appelons *ame* le principe de force de tout ce qui est animé.

Les écoles ne se contentent pas de ce langage; elles le méprisent comme vulgaire. Sous prétexte qu'il y a dans l'homme deux substances différentes, dont l'une semble être la vie elle-même, l'autre n'en être que le canevas, elles ont attribué à une différence métaphysique de nature, des différences de fonctions et de situation; elles ont créé ensuite un échafaudage de dénominations, pour rendre compte de cette différence. On croirait, selon leur doctrine, qu'il n'y a d'important, dans cette question, que l'homme et le corps humain. Je suis loin de partager cette impression. J'avoue que ce n'est pas seulement le corps humain qui fait mon admiration. Tout corps, quel qu'il soit, est pour moi un prodige.

Je prends un morceau de bois : j'en examine attentivement les formes. Les parties qui le composent sont-elles unies par une simple juxta-position ? Dites-moi alors pourquoi elles résistent à l'effort que je fais pour les séparer ? et quand je les ai séparées, dites-moi pourquoi elles résistent à l'effort que je fais pour les réunir ?

Tout corps me présente ainsi, à la première vue, le phénomène d'une force vive d'adhésion qui le constitue. Cette force d'adhésion, qui est attachée à la continuité intime des parties, qui demeure entière avec leur intégrité, qui se divise avec leur division : voilà ce qui nous a donné l'idée des corps, en même temps que celle des nombres. Si l'univers n'était qu'une masse compacte et homogène, où l'on ne distinguât qu'un seul centre d'action indivisible, il est évident que les nombres seraient inconnus, le mot *corps*, une locution dénuée de sens.

Cette force vive d'adhésion qui constitue le corps, et qui joue un si grand rôle dans les corps élastiques, soit vibrans, soit sonores, n'est pas la seule force qu'on y remarque.

En examinant la nature du même morceau de bois, j'y découvre une portion considérable de matière phosphorique de l'air fixe, qui, dégagé de son enveloppe, se volatilise et s'évapore, une portion de flegme ou d'eau, une terre, etc. C'est l'assemblage de toutes ces matières hétérogènes qui constitue l'unité ou le corps dont je parle.

Mais comment arrive-t-il que l'air et le feu, ces substances si essentiellement volatiles, se trouvent empri-

sonnés dans une masse lourde et compacte, et fassent partie de son poids? Il est évident que la même force qui a rapproché les parties de ce morceau de bois, et qui les tient unies jusqu'à ce qu'une force plus puissante les sépare, les soumet ensuite à un régime particulier, et les tient enchaînées à un centre d'organisation, jusqu'à ce qu'une force plus puissante les délivre.

Ce que je dis ici du bois, peut se dire de même du marbre, du quartz, de l'agathe, du salpêtre, du diamant. Dans tous les corps de la nature, la même force vive qui constitue l'adhésion des parties a, en outre, le pouvoir d'enchaîner et d'organiser entre eux les élémens disparates qui les composent.

Cette force a même quelquefois le pouvoir d'ôter aux élémens leurs qualités propres. Dans certaines combinaisons, le fer cesse d'être attirable à l'aimant. L'air, l'eau, le feu, beaucoup d'autres substances qui entrent, comme principes, dans les mixtes dont nous avons le plus d'habitude, n'y sont plus reconnaissables par je ne sais quel état d'asservissement qu'elles éprouvent, et qui, les forçant d'entrer dans des formes qui leur sont étrangères, les altère par cela même et les dénature.

Cette première vérité une fois acquise, savoir qu'il existe dans tous les corps une force vive d'adhésion qui les constitue corps, et une autre force vive d'organisation qui en a réuni les élémens, on pourrait dire, si le langage généralement consacré le permettait, que tout corps a nécessairement une ame. L'idée d'un corps sans ame impliquerait contradiction. Quelque nom qu'on lui donne, si cette force, ou cette ame, demeure

enclavée et comme captive dans les formes qu'elle s'est faites, on a des corps bruts. Si elle s'étend pour s'emparer des élémens environnans, les faire entrer dans sa substance et s'en agrandir, on verra se produire divers phénomènes, tels que la nutrition et la reproduction.

Nous voici aux confins qui séparent la matière brute de la matière vivante. Je n'ai pas besoin, pour la question présente, de pousser plus loin cette investigation. J'ai fini avec les spiritualistes.

Une autre école, celle des matérialistes, a de même tout confondu. Les spiritualistes avaient excepté l'homme de l'abrutissement général de l'univers; les matérialistes n'ont voulu faire aucune exception. Ils ont soutenu que l'ame n'est autre chose que le corps animé, que l'animation est une qualité de certains corps quand ils sont organisés, comme la lumière est une qualité de certains corps quand ils sont lumineux. « Je suis harpe, ont-ils dit, et je rends des sons; je suis corps, et je pense. » L'imagination, la mémoire, le jugement, leur ont paru se composer de nos sensations, et les sensations se composer elles-mêmes d'un ébranlement particulier de nos organes. Nos organes leur ont paru une simple mécanique. Ils ont vu dans cette forme qu'on appelle corps la cause de tout et le principe de tout.

Dans cette doctrine des matérialistes, comme dans celle des spiritualistes, tout n'est point erreur. Les premiers n'ont fait qu'exagérer, dans leur sens, un langage vulgaire que ceux-ci ont altéré dans un sens opposé. C'est même là un des artifices de l'erreur. Elle se montre rarement nue et grossière; elle a soin

de s'envelopper de quelques nuances de vérité, pour cheminer et passer avec elles.

Comment ! l'ame, une qualité du corps humain ! les organes, une simple mécanique ! Mais d'abord ce qu'on voit dans les organes, c'est un assemblage de mixtes connus, tels que lymphe, phlegme, feu, sels, terre, différentes espèces de matières siliceuses ou calcaires. Le rapprochement, ensuite, de ces mixtes, leur conservation violente les uns auprès des autres qui constitue la vie, comment pourraient-ils s'opérer sans la domination d'un être distinct qui les a assemblés, qui les a organisés, qui les régit, qui ordonne ainsi le jeu du foie avec celui de la rate, le mouvement des intestins et celui des poumons, les fonctions du cœur et celles du cerveau? Bien loin que l'ame, comme on nous l'a dit, soit une simple faculté du corps, ce serait bien plutôt le corps qui serait une faculté de l'ame, ou du moins son instrument. Qui pourrait accorder ensemble cette multitude de mouvemens, si ce n'est l'être qui les produit, qui, même dans le germe, avant qu'aucun organe ne fût formé, avait déjà une force active; force qui, placée auprès des matières convenables, a su les rechercher, les saisir, les faire entrer dans son mouvement, les coordonner à sa vie, qui enfin, avec tant d'efforts, de combinaisons et de temps, a composé elle-même cette savante organisation, laquelle périrait à chaque moment, si, à chaque moment, l'ame ne continuait à la gouverner et à l'animer.

Je ne veux pas le dissimuler : il y a de grandes difficultés dans cette question; mais ni les matérialistes, ni les

spiritualistes n'ont su les apercevoir. La rapidité de l'ame dans toutes ses pensées, la vivacité avec laquelle elle transmet le mouvement à toutes les parties du corps, voilà, sans doute, ce qui a donné l'idée de quelque chose d'extrêmement actif et subtil de sa nature. Par la même raison, la pesanteur du corps, sa soumission à tous les mouvemens de l'ame, ont pu le faire regarder comme quelque chose d'inerte et de passif. Cette idée juste une fois conçue, il n'était pas nécessaire de se perdre, comme on a fait, dans des suppositions gratuites ou dans des définitions puériles. On n'avait qu'à regarder autour de soi et à s'interroger franchement sur le spectacle des objets environnans.

Il est facile de reconnaître que l'ame, dans tous les êtres vivans, est la partie dominante et active; le corps, la partie morte et soumise. Je ne sais ce que veut dire cette doctrine scolastique de substance simple et de substance composée; je ne vois dans la nature que des formes et des forces. L'ame humaine est ainsi une force, le corps humain une forme. Par une opération métaphysique de l'esprit, veut-on séparer l'ame du corps, et les mettre à part, on aura, si on peut y parvenir, d'un côté, une force sans forme, d'un autre côté une forme sans force. Un esprit est-il saisi, dans la nature, par un autre esprit, est-il retenu par lui en état de servitude et de captivité; il prend une forme, il devient matière. Ce qu'on appelle matière, au contraire, est-il délivré de sa forme, est-il rendu à son indépendance et à sa vie première; il redevient esprit, c'est-à-dire principe d'action. C'est ce que l'ancienne

chimie avait reconnu, en établissant en principe, que les corps qui paraissent naturellement inertes agissent dès qu'ils sont dissous. *Corpora non agunt, nisi soluta.*

En établissant que l'ame humaine est une force, que le corps humain est une forme, nul doute qu'il ne puisse rester encore des difficultés dans cette question. Mais ces difficultés embrassent la nature entière; elles ne sont point particulières à l'ame humaine.

En considérant le corps humain dont on reconnaît la couleur, la dimension et la forme, on s'étonne de ne pas reconnaître de même, d'une manière sensible, le principe actif qui l'anime. C'est que ce principe actif n'a pas de forme. Une loi commune à tous les corps, soit bruts, soit animés, fait que leur principe d'action est constamment inaccessible à nos sens. Voilà devant moi une pincette élastique : cette pincette me présente fort bien à la vue ses formes, sa couleur, son étendue. Tout cela ne me donne aucune idée de la force vive qu'elle recèle. C'est à l'effort que je fais pour écarter ses branches, que je commence à la reconnaître. Car les parties supérieures que je m'efforce de rapprocher plus qu'elles ne peuvent, et les parties inférieures que je m'efforce d'écarter plus qu'elles ne veulent, se réunissant pour me faire résistance, je suis averti de la présence d'une force analogue à la mienne, qui me combat. On n'a point vu l'ame de Milon de Crotone; on n'a point vu davantage le principe d'action de la masse fendue qui saisit et qui enchaîna son bras.

Telle est la loi générale. Cette loi n'a pas été faite seulement pour cette multitude de corps de toute es-

pèce que nous voyons s'agiter à la surface de la terre; ce sont comme autant de petites forces enfermées dans de petites formes : elle s'applique à la terre elle-même.

Je sais que par l'effet de deux doctrines, en d'autres points diamétralement opposées, mais en celui-ci marchant avec un concert admirable, la terre n'est regardée communément que comme un amas de matières brutes. Je ne doute pas, d'après cela, que ces expressions qu'on va retrouver souvent, *esprit de la terre*, *principe terrestre*, ne causent de l'étonnement; mais qu'il me soit permis d'indiquer, à cet égard, le mouvement de la marche naturelle des idées.

Quand je vois auprès de moi un individu qui, à ses formes extérieures, me paraît être de mon espèce, me parler, s'agiter, se mouvoir d'un lieu à un autre, manifester dans ses mouvemens de la spontanéité, de l'ordre et une tendance vers un objet précis ; je présume que cet individu est un homme, j'ose m'approcher de lui, me mettre à ses côtés, et je traite d'égal à égal avec lui. Si je vois ensuite un autre individu dont les formes ne me paraissent pas tout-à-fait semblables aux miennes, cependant souffrir, se réjouir, et se mouvoir avec intelligence pour un objet précis, j'en conclus que ce nouvel individu, quoique différent de moi, occupe aussi sa place parmi les êtres vivans : j'entends parler ici des animaux.

Dans un ordre tout-à-fait inférieur, si entre certains êtres doués d'une grande activité je m'aperçois qu'il se manifeste des choix, des préférences, des tendances particulières; si je vois ces êtres s'attaquer quelque-

fois, se combattre, se détruire; si je vois parmi eux de violentes effervescences, ou même des détonations terribles, se produire par le mélange, ou même par le seul rapprochement, ne pourrais-je pas en conclure que ces divers êtres, chacun dans leur catégorie, sont actifs et animés? Et s'il m'est permis de tirer cette conclusion pour ces êtres, il ne me sera pas permis d'appliquer cette conséquence au vaste ensemble dont ils font partie! Eh quoi! les minéraux, les végétaux, les animaux, sont diversement actifs, énergiques, animés; le salpêtre pourra avoir sa force, la laitue avoir sa vie; et le vaste ensemble qui, sous le nom de terre, donne naissance à tout cela, sera une masse inerte, une simple matière brute!

Mais ce n'est pas par une simple application d'analogie des fragmens à la masse que je veux procéder dans cette discussion : je puis dans la masse même, malgré ma faiblesse et l'exiguité de mes instrumens, reconnaître cette activité et cette énergie si remarquables dans les fragmens. Au milieu de l'activité de tous les élémens qui le composent, on veut que le globe soit par lui-même inerte. Qu'est-ce donc que ce mouvement qu'il imprime sans cesse à la lune en la forçant de marcher et de se mouvoir avec lui? Qu'est-ce que ce mouvement qu'il imprime à tous ces petits corps qui, emportés par un mouvement communiqué, ou cédant à une impulsion spontanée, prétendent avec leur petite activité s'élever un moment au-dessus de sa surface, et sont forcés aussitôt d'y retomber? Qu'est-ce que cette loi uniforme du magnétisme qui fait mouvoir vers les pôles certaines

substances? Qu'est-ce que ces accès d'un frémissement, tantôt partiel, tantôt général, par lequel le monde est quelquefois ébranlé tout entier et semble menacé de sa ruine? Qu'est-ce enfin que ces émanations qui s'exhalent continuellement de toutes les parties de sa surface, vont former autour de lui, sous le nom d'atmosphère, comme un revêtement et un voile pour le défendre de l'action immédiate du soleil?

Avec les détonations de ses volcans, le fracas de ses convulsions, ses lois uniformes de magnétisme et de gravitation, la terre n'est donc, pour une philosophie orgueilleuse, qu'un monceau de matière brute. Mais le soleil! ah! celui-là sans doute va trouver grace. Dès qu'il paraît, c'est une fête pour tous les êtres animés. Les oiseaux des bois le bénissent par leurs chants. Toute la nature se pare à son approche; elle se met en deuil quand il s'éloigne. Tout ce qui a une couleur le doit à sa lumière; tout ce qui a de la vie le doit à sa chaleur. Il dispense partout la joie, le mouvement, l'existence. L'enfant pleure de l'éloignement de sa mère qui le réjouit de son sourire, qui l'échauffe de son lait et de sa vie : au temps de la rigoureuse saison, demandez à ces arbres pourquoi ils se sont dépouillés de leur verdure, à ces animaux pourquoi ils s'enfouissent dans la terre; ils vous répondront : Celui qui nous nourrissait de sa vie s'est éloigné de nous. Que ferions-nous actuellement de cet air devenu sans vie et sans force? Nous préférons de nous ensevelir. Mais du moment que notre père reviendra à nous, sa voix nous réveillera; la joie de toute la nature nous avertira; vous nous

verrez alors ressortir précipitamment de nos tombeaux.

Après avoir interrogé ainsi les animaux et les plantes, prenez la peine de questionner à son tour cet être fièrement dressé sur ses pieds, et qui balaie avec sa soutane la poussière des écoles. Il vous répondra que la matière du feu est essentiellement morte ; que la matière électrique est essentiellement inerte ; que le mélange de soufre et de salpêtre ne renferme aucun principe d'activité ; que les volcans ne supposent dans leur foyer aucune puissance ; l'attraction générale et les attractions particulières, aucune force ; que de même la masse du soleil n'est, comme tout cela, qu'un vil amas de matières inanimées. Grand Dieu ! qui pourra dire tout ce qu'il a fallu à la science d'efforts en paralogismes, en subtilités, en arguties, pour faire arriver l'esprit humain à un tel degré de stupidité? Pour moi, j'oserai croire que ce n'est pas la foudre qui, comme on le dit, est une matière brute ; c'est, en vérité, un certain esprit, une certaine science. J'oserai croire que celui que je vois là, près de moi, dans la place publique, faire mouvoir des hommes, les enrégimenter, les discipliner, n'est pas tout-à-fait sans intelligence ; j'oserai croire de même que celui qui, dans les voûtes azurées, dresse autour de lui et discipline les mondes, les fait mouvoir, depuis le commencement des âges, dans une courbe fixe ; qui, avec quelques atomes de sa substance, distribue partout le mouvement et la vie ; j'oserai croire qu'un tel être n'est pas tout-à-fait sans intelligence et sans ame.

A toute force, je puis comprendre le délire de l'impie

qui a dit dans son cœur : Il n'est point de Dieu. Cet homme tout charnel voudrait voir ce Dieu suprême avec ses yeux, et le toucher avec sa main. Mais l'incrédulité envers le soleil se peut-elle concevoir? Depuis l'origine du monde, des pierres se précipitaient de l'atmosphère; elles tombaient sur la tête des savans, et les savans refusaient d'y croire. A chaque instant de la durée, des torrens de lumière se précipitent de la masse du soleil; nos yeux en sont éblouis; notre peau en est brûlée; et nous refusons de croire à sa puissance. O aveuglement de l'esprit humain! celui-ci me dit: Je ne puis croire à un Dieu que je ne vois pas; celui-là: Je ne puis croire à un Dieu que je vois.

A l'aide de nos petites études et de nos petites sciences, si l'esprit humain a pu être conduit à ce degré d'abrutissement, de ne pouvoir reconnaître un Dieu subalterne qui se révèle avec tant d'évidence, il ne faut pas trop s'étonner si le Dieu suprême qui se voile, qui, ménageant notre faiblesse, se tient à quelque distance d'elle, de peur de la briser, aura été souvent méconnu. Celui-là, ce n'est pas, comme le soleil, à nos sens qu'il se révèle; c'est à notre cœur, c'est à notre conscience; si nous voulons nous y prendre convenablement, c'est aussi à notre raison et à notre esprit. Arrêtons un moment notre attention sur le tableau de la nature.

Entraînés par l'illusion de nos sens, nous pourrions être portés à croire qu'il n'y a autour de nous que des corps, c'est-à-dire des formes. Nous voyons continuellement ces formes se dissoudre pour aller animer et composer d'autres formes. Nous voyons, de cette ma-

nière, une échelle immense et comme infinie de formes grossières perdre progressivement de leur grossièreté, devenir ainsi peu à peu matière subtile, et acquérir d'autant plus de force qu'elles approchent davantage, par cette subtilité, des confins de la force des forces, c'est-à-dire de Dieu. En effet, qui pourrait dire toute la distance qu'il y a, dans cette échelle, entre une masse de plomb et la matière électrique? Qui pourrait dire ensuite toute la distance qu'il y a entre la matière électrique et les plus hauts degrés de la même échelle?

On peut dire avec beaucoup de vraisemblance : La grossièreté du plomb est à la matière électrique ce que la matière électrique est à x. Cet x, ou l'inconnue, se trouvera, comme dans toute équation, par la différence de la matière électrique élevée au carré divisé par le nombre qu'on aura donné à la grossièreté du plomb.

La même méthode qui, par les gradations des formes, nous mène insensiblement à la force sans forme, c'est-à-dire à Dieu, nous montre, dans les intelligences et dans les forces, une autre échelle qui nous y conduit également.

J'ai attaqué les conséquences qu'on voulait tirer des causes finales en faveur de l'existence de Dieu. C'est qu'en effet, telles que nous les observons dans les corps qui sont sous nos yeux, elles sont loin de nous donner l'idée d'une puissance et d'une intelligence infinie. Elles nous donnent cependant l'idée d'une puissance et d'une intelligence bornée; c'est beaucoup.

Le matérialiste veut que cette intelligence se produise de soi-même en nous, et par un simple mouve-

ment naturel; c'est bien. Elle se produira de même dans l'univers. Tout ainsi que l'harmonie de l'homme se compose d'autant d'harmonies qu'il a en lui de viscères, d'organes et de parties vivaces, une intelligence générale se composera, dans l'univers, de l'harmonie et du concours de toutes les intelligences. Je dis : *Se composera;* c'est par comparaison avec ce qui se passe en nous. Car notre existence, qui correspond au temps, peut se produire dans le temps. Mais l'intelligence du grand tout, qui correspond à l'éternité, n'a pu se produire que dans l'éternité.

Je le répète : S'il y a quelque chose qui puisse éloigner de l'existence de Dieu, c'est, selon moi, la doctrine spiritualiste des écoles. Au contraire, la doctrine des matérialistes systématiques me paraît en rapprocher. J'ai cité précédemment celui de tous les livres de l'impiété moderne qui a eu, à cet égard, le plus de célébrité : le *Système de la Nature.* Je consens à le prendre pour exemple.

On y enseigne que la matière est essentiellement active : soit.

On y enseigne que tous les corps ont en eux leur principe de mouvement et d'activité : soit.

On y enseigne que les corps organisés sont susceptibles par eux-mêmes de sensibilité et d'intelligence : soit.

Eh bien ! c'est de ce fond même que ressort avec évidence, à mes yeux, la véritable distinction des corps et des esprits, ainsi que les preuves d'une intelligence suprême. C'est précisément parce que tous les corps de la nature sont animés, et susceptibles, dans une cer-

taine situation, de sensibilité et d'intelligence, que je puis me faire plus facilement l'idée d'une ame et d'une intelligence divine.

J'entre dans une grande assemblée de peuple, présidée par le souverain : si on vient à me persuader que ces individus, que je vois se remuer, s'agiter, avoir des apparences de douleur et de joie, ainsi que de concert et d'harmonie dans leurs mouvemens, sont simplement des machines; quand j'arriverai près du trône, je serai tout disposé à croire que le souverain et ses ministres sont également des automates. Au contraire, si je procède de cette première pensée que le monde est composé en entier de corps animés, à mesure que j'avancerai dans la hiérarchie des êtres, je n'aurai plus qu'à faire à chacun sa part d'excellence ou de supériorité, selon que je les verrai plus ou moins élevés dans cette hiérarchie. Qu'est-ce en nous que l'ame? c'est un Dieu qui régit le corps. Qu'est-ce que Dieu? c'est l'ame qui régit l'univers.

O prodige de la bonté divine! la doctrine de l'existence de Dieu ne se forme jamais en nous par l'enseignement. Elle se propage, non par les écoles, mais malgré les écoles. Elle a résisté, sur la terre, aux efforts réunis de la science, du talent, de la vertu même et de la piété. Au milieu des dieux impurs, coupables de toutes les souillures, la morale a pu se conserver sur la terre : la croyance d'un Dieu s'est conservée de même au milieu des arguties des écoles qui tendaient à l'effacer. Par la plus heureuse des inconséquences, l'esprit humain a consenti à aller à la conclusion de

l'existence de Dieu, par des prémisses qui conduisaient à l'athéisme.

Ainsi donc, il existe un principe céleste qui régit et qui coordonne l'univers. Sous l'influence de ce principe, il existe un principe solaire qui régit et qui coordonne tout notre système planétaire. Sous l'influence combinée de ces deux principes, il existe un principe terrestre qui régit et qui coordonne tous les grands mouvemens du globe.

Enfin, sur ce globe, il existe par myriades de petits principes qui coordonnent et régissent de petites formes dans lesquelles ils sont renfermés, et qui néanmoins leur sont assujetties.

Tel est, dans l'ordre de nos rapports habituels, le tableau de l'univers. Qu'il existe, après cela, une multitude d'autres terres, d'autres soleils, des principes et des forces de tout genre, c'est probable. Nul doute que cette immensité de créations n'ait ses lois et ses origines particulières. Mais tout cela n'est point en communication avec nous; et, comme il a été dit, ce qui n'est pas nécessaire à notre bonheur, n'est pas nécessaire à notre esprit.

Le Comte de Montlosier.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

TABLEAU

DES MŒURS FRANÇAISES

AUX TEMPS DE LA CHEVALERIE,

Tiré du roman de *sir Raoul et la belle Ermeline;*

PAR LE C^TE DE VAUDREUIL.

Une sorte de fatalité s'attache à certains ouvrages ; on ne les vante ni les dénigre; on ne les annonce ni les discute. C'est que les auteurs ne font partie d'aucune coterie littéraire, d'aucun dîner académique, ni de telle société et de tel cercle dont les beaux esprits font à la fois les honneurs et les frais. Ils croient peut-être bonnement qu'avec de l'instruction, un esprit solide, des pensées mûries par l'expérience, une fidélité scrupuleuse à la vérité historique, on parvient à se faire lire. Pourquoi ne se donnent-ils pas la peine de s'annoncer eux-mêmes, de se vanter en personne, d'envoyer des articles tout faits à un journal avec une invitation à dîner? Si du moins ils remplissaient quelque emploi important, s'ils avaient une renommée toute faite dans le monde littéraire! Pour comble de disgrace, leurs ouvrages sont tels, qu'il faut que le cri-

tique se donne la peine de les lire, et, qui pis est, de les comprendre.

M. le comte P. de Vaudreuil dont nous osons trahir l'*incognito*, qu'il conserve par une rare modestie, est du nombre de ces écrivains dont les feuilles quotidiennes ne parlent guère parce qu'ils n'ont pas le talent de se faire valoir et qu'ils ne savent pas soigner leurs succès plus que leurs ouvrages. Il a choisi le cadre d'un roman pour offrir le tableau animé des mœurs françaises aux temps de la chevalerie. Peu de livres remplissent mieux leur titre. Quant à l'érudition, l'auteur est le digne successeur des Lacurne de Sainte-Palaye et des Millot; pour l'agrément de la narration, il rivalise avec les plus habiles imitateurs de ces beaux romans dont Tressan nous a donné des extraits et des copies avec une liberté parfois trop grande et un manque d'exactitude qui dénote l'extrême légèreté d'un compilateur d'ailleurs homme d'esprit et de goût.

Cependant, nous nous croyons obligés de blâmer ce genre du roman historique, et la mode par suite de laquelle on prétend reproduire les mœurs d'une époque avec les couleurs mélangées de l'histoire et de la fiction. De deux choses l'une : l'auteur sacrifie ou l'histoire au roman, ou bien celui-ci à l'histoire. Dans le premier cas, la description des mœurs s'éloigne trop de la vérité ou ne présente qu'un aperçu incomplet du temps dont l'historien s'est proposé la peinture; dans l'autre, l'amalgame du faux et du vrai enlève à la narration toute sa clarté et finit par fatiguer le lecteur. C'est comme la rosée qui, tombant sur un terrain aride, ne

sert ni à rafraîchir, ni à développer la végétation.

On nous répondra sans doute que Walter Scott a obtenu de grands succès dans ce genre mixte, et que cet écrivain charme les imaginations contemporaines, avides de jouissances poétiques, au point qu'elles se contentent d'en avoir l'image trompeuse, tant le siècle est devenu infécond. Cependant, sauf de graves erreurs dans la manière, et à part la faiblesse de ses conceptions, qui sortent de ses mains plutôt comme une spéculation industrielle que comme des titres à l'immortalité, le noble Ecossais a su parfois, à la manière des grands maîtres, s'emparer de son sujet, s'identifier avec lui, et composer ainsi des tableaux de mœurs poétiques, dans lesquels le labeur ne se trahit en aucune façon. Ce n'est pas comme savant que Walter Scott est fréquemment admirable; c'est comme poète qui a su se placer au milieu des temps anciens et en reproduire le génie. Aussi nous nous inscrivons en faux contre le titre de romans historiques donné aux productions de Walter Scott. Ce sont tout simplement des romans, d'un mérite très-inégal, souvent indignes du grand talent de leur auteur, et généralement empreints de la timidité et du prosaïsme des temps modernes.

L'abbé Barthelemy, dans son *Voyage d'Anacharsis*, a introduit le premier cette manière bizarre qui consiste à enluminer les mœurs d'un peuple avec les couleurs du romanesque. Depuis ce savant estimable, dont nous ne voulons point flétrir les lauriers, ce genre de composition a été cultivé par plusieurs écrivains justement célèbres, et dont M. de Marchangy a

surtout orné la liste. M. de Vaudreuil se met aussi sur les rangs avec les avantages d'une érudition solide; il a entrepris sur la France du moyen âge ce que l'abbé Barthelemy avait entrepris sur l'ancienne Grèce. Nous lui rendrons donc justice quant au fond de sa composition, si nous ne sommes pas d'accord avec lui sur la forme.

Le lecteur n'attend pas sans doute de nous l'analyse des aventures de sir Raoul et de la belle Ermeline, puisque, comme nous venons de le dire, la partie fictive de la composition n'est là que pour la forme, et que l'ouvrage se recommande au fond pour la partie instructive, qui lui assignera une place distinguée dans la bibliothèque des hommes de goût. Ils y trouveront une érudition vraie, mais facile, solide, et nullement surchargée de détails oiseux. Nous louerons particulièrement M. de Vaudreuil pour la simplicité de son style, éloigné de l'afféterie prétentieuse et de ce coloris heurté et sans nuances, défauts qui passent aujourd'hui pour des beautés. Ces défauts prouvent que peu d'écrivains, dans les temps de la décadence de l'art et du goût, savent tenir un juste milieu entre les fadaises du faux classique, le maniéré d'une diction académiquement élégante, et les extravagances du mauvais romantique, le désordre d'une diction sans harmonie, sans aucune vérité, sans ombre d'un sentiment naïf et spontané. M. de Vaudreuil écrit comme il pense, avec une noble franchise et une louable candeur.

Ce livre est suivi de notes curieuses et instructives, pour lesquelles l'auteur a souvent profité, mais tou-

jours en débiteur reconnaissant, des recherches de ses prédécesseurs, surtout de celles de M. Raynouard, l'homme de France qui connaît le mieux l'ancienne poésie provençale, et qui a su l'apprécier avec un goût exquis et une intelligence parfaite des temps où florissaient les troubadours. Nous faisons des vœux pour que le travail entrepris par ce savant académicien sur la langue d'*oc,* et les poëmes dans l'idiome du vieux *roman,* soit imité, par quelque autre enthousiaste de la muse nationale, sur la langue d'*oyl* et sur les compositions épiques des trouvères, qui n'ont pas encore vu le jour. On ne peut en juger par l'informe collection du comte de Tressan. Il ne connaissait pas les originaux, et se bornait à imiter des traductions en prose de ces vieux romans de chevalerie, dus en grande partie à la muse inventive des Normands. Un ouvrage semblable initierait le public aux mystères de la civilisation du moyen âge, époque si peu connue en France. Si l'on y joignait l'étude des monumens de la législation et celle des plus grands philosophes et des meilleurs théologiens de ces temps reculés, on en aurait une tout autre idée que celle qui nous est offerte par tant de prétendus livres d'histoire.

LE TEMPS PRÉSENT,

OU

ESSAIS SUR L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

PAR CYPRIEN DESMARAIS.

Il y a dans cet écrit de l'ame et du mouvement; il est rapide comme l'électricité, mais il ne se communique pas comme elle. On ne saurait dire de M. Desmarais qu'il écrit avec esprit; cependant il a de la pensée et sait combiner ses idées. Son style est peu soigné, souvent même assez négligé; mais il ne manque ni de feu ni d'énergie. Au total, le seul reproche sérieux que nous aurions à faire à l'auteur, serait de n'avoir pas assez fixé la masse d'idées qui flotte dans son imagination, afin de la rendre plus solide. Il a tout ce qu'il faut pour devenir un écrivain distingué. Que ce soit là son ambition, qu'il travaille et approfondisse sa propre pensée au lieu de la lancer au dehors comme une scorie, et nous pouvons lui promettre d'honorables succès.

Nous ne croyons pas avec M. Desmarais que, depuis un siècle, pendant lequel le temps s'est élaboré, nous ayons marché constamment par saccades, sans connaître le principe de nos actions, et en les abandonnant, pour ainsi dire, à la garde de Dieu. Il y a eu, au contraire, selon nous, un esprit de conséquence et de suite dans tout ce qui s'est passé sous nos yeux; l'arbre

a porté ses fruits, et c'est en pleine connaissance de cause que nous avons failli. A notre avis, le philosophisme, le matérialisme, le libéralisme, le constitutionnalisme et l'industrialisme s'enchaînent parfaitement et composent une masse d'idées qui a exactement la même valeur que tous les sophismes des temps passés. Ces sophismes, comme à toutes les époques, se sont réunis de nos jours en un seul foyer de fausses lumières, qu'on a avec grande raison nommées les lumières du siècle.

M. Cyprien Desmarais a écrit des choses fortes, vraies et sensées, sur l'esprit libéral de notre temps, sans tomber dans les invectives et les injurieuses déclamations des plus vulgaires partisans de l'ancien régime; mais il n'a pas vu le mauvais esprit dans son principe, et ne l'a pas suivi dans toutes ses métamorphoses. Il ne lui manque ni l'esprit, ni l'intelligence de son sujet; c'en est plutôt la philosophie qu'il ne possède pas encore, mais que son talent l'appelle à acquérir.

Par contre-coup, la peinture de l'esprit opposé à la révolution se confond trop dans son livre avec celle des éventualités de l'ancien régime, et l'auteur n'a pas assez fortement saisi cet esprit dans sa source catholique. En général, il connaît mieux la révolution et le caractère du temps présent, sous le point de vue des idées libérales, qu'il ne connaît la contre-révolution, non telle qu'elle est dans le moment actuel, mais telle qu'elle devrait être pour accomplir sa destinée. Ses écrits portent le caractère d'un compromis loyalement tenté entre le catholicisme et le libéralisme, la révolu-

tion et la contre-révolution ; compromis impossible en principe, à cause de la nature radicalement opposée des deux esprits.

Ce n'est pas dans les différentes combinaisons ministérielles qui se sont succédé depuis 1814, que M. Desmarais cherche ces compromis ; il s'en défend, au contraire, très-formellement. Sa voix devient même sévère dès qu'elle s'adresse au pouvoir, sans qu'on puisse cependant reprocher à l'écrivain d'être un homme de parti. Au moins ne nous a-t-il point paru tel d'après l'ensemble de son ouvrage. La tâche d'un gouvernement est très-difficile dans les circonstances actuelles. Appelé, en vertu de sa position, à tout dominer par l'ascendant de son système, le cours des événemens a voulu que cette haute domination devînt à peu près impraticable, et que les divers ministères se soient vus forcés de se placer entre tous les partis comme des conciliateurs. De là, ce que l'on a reproché à tous les ministres depuis 1814, tantôt d'opérer par le moyen de la bascule, tantôt de corrompre, pour affaiblir les résistances. Mais il est très-probable, même en admettant que depuis 1814 les hommes du pouvoir aient mal raisonné, qu'ils ont eu aussi affaire à un très-grand nombre d'amours-propres, plus irritables que les passions elles-mêmes, ce qui explique en quelque sorte la conduite des gouvernemens, non vis-à-vis des choses, mais vis-à-vis des hommes.

M. Desmarais s'interroge sur l'état actuel de notre civilisation, et veut que le siècle rende compte de lui-même. Il me semble que la solution de cette question

se présente sous une double forme. Notre civilisation offre un aspect matériel et un aspect intellectuel. Le premier présente ce dont le siècle s'enorgueillit le plus; car il s'est lassé même de sa philosophie. Nous ignorons ce que peut devenir ce mouvement industriel qui caractérise l'époque. Vers quelles destinées entraînera-t-elle le monde, cette ère commerçante et fabricante, où l'on fait sortir la morale de la seule utilité arithmétique, où *le Constitutionnel* prétend que qui travaille prie; en d'autres termes, qu'il n'est pas besoin de prières et des bénédictions d'en haut pour faire fructifier le travail; où, en un mot, tout est argent et marchandise? Déjà la pensée n'est estimée qu'autant que quelque profession y trouve son utilité, et que cela alimente l'imprimerie et la librairie. L'école de M. de Saint-Simon, en réduisant la philosophie au pur sensualisme, anéantit par ce seul fait toute religion et toute métaphysique. Des hommes, d'ailleurs très-recommandables, s'efforcent en France, d'après le radical Jérémie Bentham, de ramener toute législation, tout travail immatériel, dans l'ordre politique et dans l'ordre spirituel, à la seule convenance du négoce et à l'esprit des affaires. On s'occupe de toutes parts à transformer le monde civilisé en une grande maison de banque ou en une vaste fabrique. C'est l'idéal d'une république de castors ou d'abeilles; mais ce n'est certainement pas le modèle de la civilisation que l'être pensant doit se proposer.

Sans doute, le travail doit être honoré; car il est la vie physique; c'est la nourriture, c'est notre exis-

tence dans le temps. L'homme n'est point né pour la fainéantise, pour abuser de la richesse et l'employer à ses seuls amusemens. Nous blâmons l'homme opulent qui ne paie pas tribut à l'Etat, qui ne se rend pas éminemment utile à son pays ; mais il y a utilité et utilité ; elle ne consiste pas uniquement dans l'industrie, travail qui n'est pas de l'ordre le plus relevé. L'industrie porte avec elle sa récompense, l'or qu'amassent les fabricans et les banquiers. On peut les estimer, les honorer individuellement ; mais leur profession ne saurait exciter mon admiration. Ils sont utiles aux intérêts matériels du pays, à la bonne heure ; mais leur profession est, avant tout, éminemment utile à eux-mêmes. Je ne vois pas pourquoi je me prosternerais devant un coffre-fort.

Si, dans l'ordre du travail matériel, j'avais à admirer certaines existences, ce serait plutôt celle des hommes qui doivent gagner le pain à la sueur de leur front, classes modestes et sans prétention au gouvernement du monde, classes qui ne prétendent pas à la possession exclusive des lumières par la raison qu'elles ont les richesses. Ce sont elles surtout que l'Evangile protège, et qu'elle place sous les ailes de la miséricorde divine. Leurs jouissances sont dans le nécessaire, tandis que celles du riche industriel ne consistent en général que dans des objets de luxe, dans la sensualité et les plaisirs matériels. Les classes industrielles secondaires, non-seulement travaillent, mais encore prient, et ne croient pas que le travail manuel soit l'unique prière. Améliorer leur condition, au moyen de la parole de Dieu,

qui seule ennoblit l'homme, bien plus que la richesse, est le devoir des gouvernans, au lieu de suivre l'impulsion exclusive des traficans, qui voudraient sacrifier l'univers à leur orgueil, dont les pieds sont d'argile, malgré le ventre d'or dont ils se montrent si fiers.

On a honni les courtisans, parce qu'ils avaient sacrifié leur dignité et leur rang à l'adulation, aux pensions, aux caprices d'une favorite, aux faveurs d'un ministre tout-puissant, et on a bien fait de les honnir. On s'est moqué de la classe des hobereaux, parmi lesquels on rencontrait cependant parfois réunies les antiques vertus du gentilhomme et du cultivateur, et on a eu raison de rire de l'importance excessive qu'ils se donnaient, tandis qu'ils étaient déchus de leur ancienne considération. Mais aujourd'hui on flatte les riches; les tribuns et les démagogues sont devenus leurs courtisans; les gouvernans les respectent exclusivement, et tout conspire à leur faire croire qu'ils sont les dieux de la terre. Sous l'ancien régime, c'était le culte des titres et des faveurs; aujourd'hui c'est celui des richesses et du crédit. Ce mouvement se communique au monde entier. Une puissante aristocratie l'arrête en Angleterre, et empêche son débordement, en portant au loin cette activité commerciale, et en lui donnant le monde à envahir. Mais les régions continentales ne sont pas dans une position aussi avantageuse que la Grande-Bretagne : leur aristocratie, minée par le temps, n'est plus qu'une fiction; c'est une affaire de titres, de bienséance et de vanité; ce n'en est plus une de rang, de pouvoir et de réalité. Comment, dans

un tel état de choses, et avec une force aussi irrésistible, l'industrialisme ne finirait-il pas par devenir le maître du monde?

C'est pour cela qu'un contre-poids tout-puissant est devenu nécessaire. La principale sollicitude des gouvernemens devrait être de renforcer à tout prix le moral et le spirituel de la société. Qu'on ne s'y trompe pas : ni l'aristocratie, ni le pouvoir ministériel, ni le régime de l'autorité absolue d'un seul, ne peuvent plus rien contre la tendance décidée du siècle; elle est dans la progression ascendante de toutes ses forces. Le vent enfle la voile du galion, et pousse rapidement vers le port l'heureux navire chargé de richesses. Mais qui maîtrisera la tempête? qui se rendra le dominateur des élémens? Sera-ce la faible volonté humaine? Ne faut-il pas un plus puissant appui pour lutter dans les cœurs contre la soif de l'or, pour élever les ames vers une région où le matériel disparaît pour céder la place à la pensée? La religion seule, mais la religion unie à toute la science de Dieu, de l'homme et de la nature, est capable d'établir ce contre-poids, à défaut duquel nous pouvons affirmer que les destinées de l'Europe seront bientôt accomplies.

Pour la masse des hommes, la religion, dans sa simplicité, l'ascendant de la foi et de la morale suffisent. Il n'y a qu'une religion pour tous, et elle n'est pas différente pour les simples et pour les forts; mais elle se développe dans chacun selon l'étendue de son intelligence. Notre siècle se vante de ses lumières; il faut donc lui prouver que ce dont il se vante ne lui appar-

tient pas ; que l'homme religieux possède des lumières plus grandes, et qu'il n'a pas besoin de cette fumée scientifique dont se repaît le vulgaire. Ce n'est pas une poudre dorée, bonne à jeter aux yeux des hommes crédules, que possède celui qui est animé d'une foi sincère ; c'est un flambeau qui éclaire l'univers jusqu'au fond des abîmes. Tout ce qu'il voudra entreprendre, il l'entreprendra mieux que le matérialiste ; et, jusqu'au mécanisme des choses de l'industrie, il les comprendra plus profondément que lui. Pour l'homme religieux et éclairé, les richesses ne sont pas le but. Mais il sait les employer et les faire concourir au but. Pour l'épicurien, au contraire, le gain est la fin de la vie, et c'est à cela que se bornent sa qualité d'homme et la capacité de son esprit.

Comme le siècle présent est celui de l'économie politique, et que toute l'activité intellectuelle se dirige de ce côté, il faut prendre le temps tel qu'il est, mais lui donner un contre-poids. Les arts industriels et les sciences mécaniques sont appliqués aujourd'hui à un but tout matériel ; qu'il leur soit donné une autre destination ; que ce qui a servi à la gloire du monde serve à la gloire de Dieu. L'Europe fut jadis civilisée matériellement et spirituellement par des corporations religieuses. Elles défrichèrent les landes et les marais, et, d'incultes qu'étaient les terres, elles devinrent fécondes. Aujourd'hui, d'autres associations d'hommes sont appelées à se former et à marcher dans les voies de l'agriculture et de l'industrie. Elles montreront, dès qu'elles paraîtront, ce que peut le christianisme sur la matière

elle-même, dès qu'il entreprend de la dompter et de la soumettre à une pensée utile. Ces corporations seules vaincront l'industrialisme du siècle par l'industrialisme lui-même. De pareilles sociétés n'auront jamais à redouter la concurrence des plus riches compagnies commerçantes.

Je me suis déjà expliqué sur les opinions littéraires de M. Desmarais, en parlant de sa dissertation relativement à la littérature classique et romantique. Ses remarques sont souvent fines et ingénieuses ; mais je ne saurais adopter son point de vue. Selon moi, il a considéré le beau, littérairement parlant, d'une manière trop vague et pas assez comme beauté éternelle des choses. Cet écrivain me paraît être bien plus dans le vrai, lorsqu'il envisage la poésie sous l'aspect des diverses nationalités et qu'il s'élève contre le genre académique, qui cherche l'idéal dont il est privé, dans les qualités les plus négatives, dans une forme élégante et correcte, mais froide, raide et guindée. M. Desmarais fait aussi des réflexions très-judicieuses sur la nécessité d'une nouvelle forme de poésie et sur l'état purement transitoire dans lequel se trouve maintenant la littérature. Mais, comme cette question est plutôt un hors-d'œuvre qu'une affaire majeure dans l'*Histoire du Temps présent*, nous glisserons sur elle d'autant plus volontiers, que le champ de la littérature est celui où les amours-propres sont le plus irritables et souvent le plus intraitables. Un académicien classique et un fanatique du romantisme ne pardonnent pas le plus léger doute sur leur infaillibilité.

POÉSIE.

GITA GOVINDA.

(*Le Chant du Pasteur.*)

Le dieu indien Crishna, surnommé *Govinda*, c'est-à-dire le pasteur, est le héros de ce poëme intitulé *Gita Govinda*, Chant du Pasteur. Quand nous développerons, dans la suite de cet ouvrage, la fable de Crishna, et que nous verrons comment les élémens hétérogènes dont elle se compose se sont groupés autour de la tradition primitive, et l'ont successivement métamorphosée pendant le cours de deux mille ans, antérieurs et postérieurs à Jésus-Christ; ce Dieu, le plus populaire à la fois et le plus mystique de tout le panthéon indien, se montrera en même temps à nos regards dans l'épopée, dans la cosmogonie, dans la théologie, dans la philosophie des Brahmanes. C'est seulement en sa qualité de pasteur que Crishna nous intéresse aujourd'hui; et nous n'avons à nous occuper que d'un épisode de sa vie pastorale. Cet épisode a pour objet les amours de Crishna et de Radha; amours chantés par le poète enthousiaste Jayadeva, né, dit-on, peu de temps avant l'ère de Calidas, antérieur lui-même à l'ère chrétienne. Le ton de ce poëme ou de cet hymne dramatique est celui de la passion la plus exaltée, soutenue par le mysticisme le plus rêveur.

Dans la poésie brahmanique, le Chant du Pasteur (*Gita Govinda*), occupa la place précise que le Cantique des Cantiques tient dans l'Ecriture-Sainte. On a prétendu dernièrement rabaisser la mysticité de ce dernier poëme au rang d'un poëme érotique vulgaire; des critiques étrangers à l'ancien génie de l'Orient ont essayé de détruire l'explication que l'Eglise a donnée du sens profond et religieux qu'il renferme. Nous ne parlerons pas, pour renverser ce système, de la poésie mystique des Arabes et des Persans, postérieure à l'établissement du mahométisme : pour se convaincre que le sens spirituel est le seul sens véritable du Cantique des Cantiques, il suffira de lire et d'apprécier le *Gita Govinda* (le Chant du Pasteur), antérieur à l'ère chrétienne, et qui n'a de rapport, quant à l'invention, au style et à l'époque, ni avec le chant du roi hébreu, ni avec la poésie des modernes Orientaux. Le *Chant du Pasteur* et *le Cantique des Cantiques* ont été considérés d'un côté par les Brahmanes indiens, d'un autre par l'Eglise catholique, sous un point de vue absolument semblable.

Govinda, c'est le pasteur, l'ami du peuple, le guide des ames fidèles; c'est lui qui commande aux bergers (*gopis*), et aux bergères (*gopias*). *Govinda* est le nom pastoral porté par Crishna dans sa première adolescence, avant que, revêtu de la robe de virilité, il se rangeât parmi la milice qui *combat* pour le Seigneur et doit exterminer les tyrans et relever le genre humain déchu. Les bergers et les bergères (*gopis* et *gopias*) sont son escorte inséparable. Quatre degrés

partagent pour ainsi dire l'existence temporelle et éternelle de Crishna : dans son enfance, il se montre comme pasteur des ames, il accomplit une mission d'amour. Dans son âge mûr, il est l'exterminateur du mauvais principe, il accomplit une mission de guerre. Tel nous le voyons dans le cours de sa vie active : on le reconnaît pour Dieu. Il se manifeste alors, non-seulement aux yeux des fidèles ou des bergers, des martyrs ou des combattans sacrés, mais aux regards du monde animé et inanimé, rationnel et instinctif. Il apparaît alors comme étant à lui seul tous les Dieux à la fois, et absorbant, pour ainsi dire, l'univers dans son être mystérieux. Il meurt blessé au talon. Il ressuscite dans son temple de Jagannatha, temple du maître des mondes. C'est là qu'il vit éternellement en esprit. Quiconque met le pied dans le sanctuaire, entre dans une communion sainte, oublie les chaînes du monde. C'est dans le seul temple de Jagannatha que disparaissent, dans l'Inde, les nuances des castes devenues égales en face du Tout-Puissant.

Epoux divin d'une divine croyance, *Govinda*, le pasteur, celui qui embrasse tous les fidèles, tous les bergers de sa vaste sollicitude, aime la bergère *Radha*, celle qu'il a choisie, l'épouse chérie de son enfance. Le mot *Radha* est né du verbe *radh*, accomplir : *Radha* est celle qui accomplit ; et le pasteur en s'unissant à elle, prend le titre de *Radhamohana*. L'époux se joint à l'épouse, et le céleste pasteur du troupeau des fidèles accomplit sa mission. La contrée enchanteresse où se passent les beaux jours de l'enfance du pasteur, en-

touré des seuls fidèles et des bergères, le pays de délices, le *Vrindavana*, où le pasteur est venu s'établir, après avoir passé le Styx indien, la *Yamouna*, tressaille de joie à cette nouvelle. On doit donc regarder Radha comme le symbole de l'accomplissement des promesses du bon pasteur : son union avec elle indique la réalisation de la parole qu'il a donnée de rendre les fidèles au bonheur et à la vertu, en détruisant l'œuvre du serpent *Calinaga*. C'est le serpent Calinaga que le dieu a combattu et anéanti, lorsqu'il passait les eaux de la Yamouna, pour aller chercher un doux asile dans les montagnes de *Vrindavana*, et sous l'ombre protectrice de ses magnifiques forêts.

Crishna, comme pasteur (*Govinda*) est dieu de l'harmonie, musicien céleste. C'est au son de sa voix que les mondes se sont formés ; c'est elle qui enivre de joie les fidèles. Le verbe de Govinda, l'accent du pasteur, est l'accent de la flûte divine, qui plonge dans l'extase tous les êtres. Les dieux qui parcourent les airs, montés sur un char léger, en arrêtent l'essor, à ces mélodieux accens : attentifs, ils se penchent vers la terre, pour mieux écouter l'harmonie du pasteur divin. Les oiseaux font silence : à peine leur ravissement s'exhale-t-il en un doux murmure. La surface des eaux s'agite et tremble, émue par ces sons enchanteurs, et leurs habitans quittent, pour mieux entendre, le fond de leurs asiles. Les brutes osent à peine respirer, leur instinct animal est vaincu par le charme ; on voit l'éléphant arrêter sa masse immobile. Tout cesse, travaux et plaisirs ;

de douces larmes coulent des yeux des bergères, et l'amour pénètre tous les cœurs exaltés. Tout entiers au prestige céleste, les bergers oublient leur terre natale, *Vrindavana :* enfin le chœur des bergères prononce l'hymne suivant :

« Flûte mélodieuse, animée par un divin souffle, tu enlèves au mal sa puissance, tu remplis de joie les fidèles. Ondes bienheureuses de la Yamouna, où Crishna baigne ses membres délicats, source limpide, fontaine transparente, dont le cristal pur étanche sa soif! Et vous, trop heureux troupeaux qu'il conduit dans les pâturages, ah! répondez : quand viendra l'heure si désirée où sa flamme récompensera notre amour, où l'ardeur de ses divins transports consumera notre essence! » (Shri-Bhagavata Pourana, ch. IX. Polier, Mythologie des Indous, ch. VI.)

Le pasteur, l'harmoniste céleste, est aussi dieu de l'amour. Soleil des ames, son rayon dirige les fidèles vers la lumière. Il est l'esprit créateur, l'âme du monde, dont le souffle maintient à la fois, coordonne et vivifie l'univers. Govinda, qui s'est déjà révélé comme *intelligence*, ne s'est pas encore révélé comme *ame.* Digne d'un amour infini, il ne ressent pas encore l'amour. S'il ne ranime et n'échauffe pas encore de ses rayons, en qualité d'Esprit, le troupeau des fidèles, il les éclaire comme Verbe, il brille d'une beauté ineffable. Ami des jeux badins de l'enfance, tant qu'il ne connaît pas l'amour, le pasteur devient plus grave, dès qu'il est touché de sa flamme; ce nouveau caractère

de gravité se mêle à la beauté et à la grace qui le caractérisaient dans l'origine.

On ne peut douter que le fond de ce mythe ne remonte à l'antiquité la plus reculée. Les rapports qui existent entre lui et la fable d'Apollon pasteur n'ont point échappé à William Jones. En effet la tradition grecque semble rappeler la tradition indienne, sinon dans son principe, du moins dans la manière dont les poètes l'ont traitée. Bien que le mythe hellénique qui nous présente Apollon vivant chez les bergers date, tel que nous le possédons, d'une époque postérieure à Pythagore, nous ne prétendons pas qu'il dérive d'une source orientale.

Comme l'Inde a conservé plus long-temps intacte que toute autre contrée la faculté de produire des mythes, et de voir la nature avec les yeux d'une imagination primitive, les poètes et les théologiens de ce pays, par un phénomène spécial, se sont emparés des premières notions du christianisme qui parvinrent chez eux, et les métamorphosèrent dans le sens de leur paganisme ancien. L'évangile apocryphe de l'enfance de notre Sauveur, ouvrage qui avait cours, surtout en Arabie, paraît avoir été l'objet de l'imitation de plusieurs poètes qui ont décrit les jeux de l'enfance de Govinda. Il semble impossible de révoquer en doute le contact du christianisme et du brahmanisme, dans les deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais un problème reste à décider: si cet ouvrage apocryphe, né d'une source indienne, a été revêtu en Arabie d'une forme de christianisme; ou si, dérivant du christianisme, et

communiqué aux poëtes de l'Indostan, il a servi d'ornement nouveau aux antiques traditions qui racontaient la vie pastorale de Crishna. Cet évangile apocryphe, ou du moins le fragment que nous possédons, et qui ne peut soutenir la comparaison avec la richesse pittoresque et du *Shri-Bhagavata* et des autres ouvrages destinés à célébrer l'enfance de Crishna, semble l'extrait prosaïque, l'analyse sèche et mesquine d'un poëme plus étendu et mieux inspiré.

Arrêtons-nous un moment sur une erreur de quelques missionnaires, qui avaient cru apercevoir une ressemblance étymologique entre le mot *Crishna* et le nom du *Christ*. *Crishna* est une épithète du dieu *Vishnou*, qui est censé s'être incarné, et avoir pris la forme d'un ancien héros de l'Indostan, pour châtier les tyrans et récompenser les bons. Crishna veut dire *le dieu couleur d'azur;* la fable veut indiquer par cette nuance douce et sombre, la nuit céleste de Vishnou, le gouffre de son incompréhensible sagesse. Nous avons dû démontrer l'erreur capitale ou étaient tombés ces étymologistes hasardeux, qui, sans pénétrer le génie des langues, rattachent à des consonnances gratuites leurs prétendues analogies.

Le Dieu-Pasteur se fait aimer des jeunes bergères, avant que lui-même ait ressenti l'amour. Il joue avec la flamme qui va l'embraser. Ces jeux enfantins et folâtres, cette malice du jeune homme, se mêlent aux peintures mystiques, de la manière la plus piquante : accessoire élégant et riche, mais qui souvent effraie la pruderie de nos mœurs civilisées; vous diriez ces

plantes parasites dont la sève vierge et hardie enlace en se jouant tous les arbres de la forêt. Rien de plus gai, rien surtout n'est plus scabreux. Vous diriez le Pastor Fido du Guarini, ou les folies piquantes de nos meilleurs fabliaux. Faisons observer que ces détails si pleins de fraîcheur, de vie, de jeunesse et de grace, concourent à l'effet général et sont subordonnés au but que se propose d'atteindre le Théocrite de l'Indostan, toujours symbolique dans ses vues, toujours philosophe et théologien.

Bhavani, la déesse mère des dieux, nuit mystérieuse d'où ont émané les énergies créatrices, ou les déités femelles, organes du Créateur, de la puissance active qui enfante les mondes, reçoit le culte des fidèles Gopias, des bergères, adoratrices aussi ferventes, qu'elles sont amantes fidèles. Radha elle-même, celle qui brûle pour le pasteur d'une flamme plus pure que ses compagnes, n'est qu'une incarnation de la déesse Bhavani, qui s'est revêtue d'une forme humaine; elle offre ainsi une figure de l'esprit créateur, de l'esprit saint qui anime la doctrine religieuse. La fête de Bhavani approche, et les vœux des bergères n'ont point été exaucés encore. C'est alors que Crishna se montre dans cet état mixte qui participe de la malice et de la grace enfantines et des passions de l'adolescence. Déjà le feu du désir commence à s'allumer dans son cœur, et la peinture de ce développement du jeune homme porte dans le *Shri-Bhagavata*, un caractère de gaieté libre et franche, mais beaucoup trop naïve aujourd'hui, que pouvait souffrir la société des femmes choisies aux-

quelles on lisait le Décamerone de Boccace et les chants de l'Arioste, mais que repousserait la réserve de nos mœurs, ou plutôt la délicatesse de notre goût.

Les moindres détails du poëme portent un évident témoignage des idées mystiques sur lesquelles il repose. Quand le pasteur conduit la danse des bergères, il se multiplie pour chacune d'elles, chacune croit tenir sa main, chacune croit le posséder, il les embrasse toutes de sa divine sollicitude. Crishna, ainsi multiplié, n'est cependant qu'un Dieu unique, un seul Crishna, de même que les Gopias ensemble, les bergères, se concentrent dans la personne de Radha. De même que Govinda, le Pasteur, enlace toutes les bergères et se reproduit pour chacune d'elles, le Créateur se multiplie dans chacune des créatures, embrasse l'ensemble, et la création tourne autour de son axe divin.

L'illusion qui fait croire à chacune des bergères qu'elle possède Crishna tout entier n'est connue que de Radha. Elle seule s'aperçoit que Crishna se multiplie en conduisant la danse magique. Un Crishna isolé ne peut lui suffire; elle veut le dieu sous toutes ses formes, elle désire s'absorber en lui, comme l'ame universelle s'absorbe dans la suprême intelligence. Radha ressent la *jalousie*, tourment ignoré de ses compagnes, soumises à un prestige qui les satisfait. L'épouse est jalouse de son époux : c'est le symbole de la communion spirituelle du genre humain, véritable temple élevé sur le fondement de l'ame, et qui s'inquiète de son divin Sauveur, de son ami céleste. Les plus brûlantes expressions de la poésie orientale ser-

vent à peindre sous les couleurs d'une passion terrestre la jalousie de Radha. Dans ce mélange de désespoir et d'amour, de colère et de tendresse, dans ce délire effréné qui atteint au sublime et touche à la folie, il y a une *mysticité charnelle*, que l'on aurait tort de regarder cependant comme uniquement terrestre et impure. Sans établir un parallèle absolu et toujours erroné entre le cantique de Salomon et le Bhagavata (ch. x.), on peut affirmer que ces deux ouvrages ont entre eux des rapports incontestables. Le génie des langues sémitiques respire dans la poésie du roi prophète; l'imagination s'y déploie plus colossale. Le *Bhagavata-pourana*, qui ressemble d'ailleurs au Cantique des Cantique, pour l'élan, l'inspiration et la pensée, s'attache davantage à décrire les affections humaines, les rattache à ces motifs, les dépeint sous ces couleurs qui nous enchantent dans la poésie primitive des Hellènes, dans la prose du divin Platon; il faut attribuer ce caractère au génie spécial de la langue sanskrite, composée d'après la même métaphysique grammaticale que l'idiome hellénique, et reposant sur des données tout opposées à celles qui servent de base à la langue hébraïque.

Radha, seule communion de l'amour des fidèles, âme universelle, active énergie de l'amour créateur, dont les autres bergères (*Gopias*) n'offrent que des manifestations individuelles; Radha seule s'aperçoit de l'illusion qui déçoit ses rivales. Dans son dépit de voir Crishna se multiplier pour chaque bergère, Radha quitte le cercle mystique et va dans un lieu solitaire exhaler ses soupirs amoureux. Le pasteur, malgré l'oc-

cupation que lui donne son existence individuelle et multiple, consacrée à chaque danseuse, s'aperçoit de l'absence de Radha, de l'ame universelle, qui seule absorbe dans l'unité de son amour toutes les individualités illusoires. Le pasteur cherche celle qu'il préfère; il s'informe avec une minutieuse attention du moment de son départ, et devine bientôt la cause de sa retraite. Une amie de Radha, qu'envoie l'époux, dans sa tendre sollicitude, est chargée de la ramener; vains efforts : toutes les bergères sont députées tour-à-tour, et n'obtiennent pas plus de succès. Symbole profond et sublime, par lequel le poète a voulu indiquer que la succession des individualités, des ames *isolées dans le temps*, ne forme pas l'unité divine des ames, existant dans Radha seule pendant l'éternité entière. Crishna lui-même accourt pour apaiser son amie jalouse. Caresses, tendres protestations, sermens d'aimer Radha plus que toutes les bergères, de n'aimer qu'elle et toujours, sont long-temps prodigués en vain : ce n'est qu'après de longs efforts, qu'il calme cette imagination ardente et effrayée, et ramène en triomphe vers la danse des bergères, son amante enfin rendue au calme et à la joie.

On trouve dans le Brahma-Vairavartta-Pourana, cité par Wilford, le récit fait par le pasteur à l'objet de ses amours, récit qui a pour objet les querelles amoureuses et le raccommodement de Siva et de Parvati son épouse. Siva est le dieu créateur et destructeur; Parvati est la déesse mère de la nature. L'un est le soleil mystique, l'autre est l'ame créatrice. Il est vrai que la reli-

gion de Siva, beaucoup moins idéale que celle de Crishna, présente ces deux divinités dans un sens mythologique très-différent.

Quoi qu'il en soit, le pasteur raconte comment Parvati, qui avait disparu, fut retrouvée aux bornes du monde, dans une grotte solitaire, par le dieu Siva, qui calma sa colère. Bientôt le monde entier s'efface aux yeux des amans : seuls, ils existent, comme au principe des choses, lorsque Siva et Parvati existaient seuls, confondus en un seul être, avant de se manifester par la création. C'est ainsi que tout disparaît devant l'ame qui a trouvé Dieu, et qui périt et renaît éternellement dans ces célestes étreintes. Enfin, Siva et Parvati, sortant d'un océan d'amour, s'éveillent du rêve de l'éternité, qui a fait évanouir pour eux les temps et les cycles. Ils se réveillent; ils se reconnaissent. L'univers reparaît à leurs yeux. Dans une inexprimable extase, ils parcourent la surface de la terre. C'est ainsi que Crishna ravit l'esprit de Radha, et la promène solitaire à travers la création, qui s'anime aux feux de leur amour.

L'épouse du pasteur cède à l'exemple de Siva et de Parvati. Après sa querelle jalouse et les tendres sollicitations de Govinda, le cœur de Radha se remplit de joie, d'amour et de désir. Radha, que son amant a ramenée, revient faire partie de la danse mystique conduite par Crishna. Elle n'a d'yeux que pour lui. Crishna seul lui est présent, et ses compagnes disparaissent à ses regards. L'ombre s'étend : du sommet des monts jusque dans les vallées, le voile épais de la nuit couvre

la nature. Radha soupire après une nuit éternelle, cette nuit divine, éclairée par Crishna, soleil unique de sa propre obscurité, de l'impénétrable abîme de sa divinité incompréhensible. Crishna est le gouffre de la sagesse divine : il est Dieu dans son essence en Dieu seul; la lumière par excellence. Il n'est que lumière et beauté.

Radha désire la nuit. Crishna veut la satisfaire : il ordonne; la marche de la nature s'arrête; les saisons sont suspendues, les étoiles du ciel restent immobiles... Six mois s'écoulent, semblables aux six mois pendant lesquels Proserpine habite auprès de Pluton, la sphère inférieure. Les amans n'ont pas encore désiré le retour du soleil. Ici la fable mystique se change en dogme physique. Car si Crishna est le créateur et Radha la créature spirituelle, ils sont aussi le soleil et la lune, la cause active et fécondante, comme la cause passive, et qui engendre l'univers.

Quittons maintenant le Bhagavata, qui dans ses chapitres IX et X célèbre l'adolescence de Govinda et ses amours avec Radha, l'attraction du créateur et de la créature, de l'intelligence divine et de l'ame universelle, absorbant dans son essence toutes les ames individuelles, pour les reconduire, purifiées par un céleste amour, vers le soleil intellectuel, d'où elles émanent en principe. Nos lecteurs sont suffisamment préparés à saisir le sens, le caractère et l'esprit véritable du poëme de Jayadeva. Ce grand poète est encore, après deux mille ans, l'objet d'une fête sacrée indienne. Pendant la nuit on représente figurativement les scènes

du *Chant du Pasteur*, et les spectateurs de cette pantomime idyllico-dramatique chantent en même temps les odes du grand Jayadeva. Jamais, depuis la plus haute antiquité, aucun disciple des muses n'a reçu de plus magnifique apothéose. J'excepte le roi David, prophète plutôt que poète, inspiré de Dieu et non des muses, et dont le souffle divin anime et *remue* (selon les expressions du Psaume) les entrailles même.

William Jones, ce célèbre fondateur de la science brahmanique dans la nouvelle Europe, a traduit le *Chant du Pasteur*, d'abord mot à mot, ensuite avec la précaution de rayer les passages trop vifs, dont l'expression délirante eût offensé la pudeur des oreilles modernes, qui n'est pas toujours la pudeur de l'ame. Pour nous, c'est sur l'essor de Jayadeva lui-même que nous essaierons de mesurer notre vol : heureux si nous pouvons le suivre de loin, nous demandons grace pour les momens de repos que nous serons obligés de prendre : qui suivrait d'une aile assez hardie l'extase mystique d'un grand poète !

Nanda, chef des pasteurs de Gokoula, est père adoptif de Crishna. Il a sauvé le jeune dieu des embûches du tyran Cansa, qui avait résolu de faire périr cette incarnation de Vishnou, avant qu'elle ne fût venue au monde. Cansa, pour atteindre ce but, plongea la mère de Crishna dans un cachot, où Nanda pénétra pour sauver le nouveau-né. Voici en quels termes Nanda fait l'exposition du poëme :

NANDA.

« Les nuages couvrent le firmament, le sombre et

» lugubre feuillage de l'arbre Tamala répand son ombre
» sur la forêt. Le jeune pâtre parcourt la campagne ;
» bientôt les ténèbres de la nuit vont l'envelopper ; une
» frayeur mortelle va saisir son ame. Lève-toi, ô ma
» fille ! cherche cet adolescent ; conduis le pèlerin égaré
» vers ma demeure champêtre. Qu'il se repose après
» sa course vagabonde ! »

De cet ordre du père naquirent, dit le poète, les amours de Radha et de Madhava (surnom de Crishna). Ils folâtrèrent sur les rives de l'Yamouna, et transportés de désir, ils précipitèrent leurs pas vers la grotte solitaire.

A ce début succède un hymne ou invocation en style sublime. L'auteur célèbre le Dieu sous des dénominations diverses, qui toutes caractérisent sa grandeur et surtout l'amour qui lui est dû.

« Qui que tu sois, si ton ame ressent de la joie, à la pensée du Seigneur (*Heri*), si l'enthousiasme de l'amour l'exalte, écoute ; oh ! écoute les accens de Jayadeva ! Tantôt les modulations de sa voix sont douces, tantôt elles sont étincelantes de clartés. Salut, Dieu qui reposes sur le sein de la déesse Camala ; les diamans brillent suspendus à tes oreilles ; des fleurs des champs se mêlent aux tresses élégantes de tes longs cheveux. C'est à toi que l'étoile du matin doit sa splendeur ; c'est sous ton bras qu'a succombé le serpent Calija dont la bouche vomissait le poison. La tribu guerrière d'Yadou, qui t'a vu naître, te regarde comme le soleil qui verse sur elle ses rayons ; elle prospère sous ton influence, comme la fleur du lotus s'épanouit sous

les feux d'un beau jour. L'éclat de tes yeux ressemble à l'éclat du lis qui se balance sur les ondes. Tu parles ; les trois mondes naissent à ta voix. Le mont Mandar que tu supportes, est pour toi un léger fardeau. C'est toi qui, sur les lèvres vermeilles de Padma ta bien-aimée, recueilles un délicieux nectar, comme l'oiseau Chacora, dont le vol a tant de grace, se baigne dans les rayons de la lune argentée et paraît s'en abreuver. Heri! Seigneur! ah! sois victorieux, Roi de la conquête! »

« Long-temps Radha cherche son époux sans le trouver ; la fièvre du désir roule dans ses veines. Toutes ses pensées sont agitées et confuses. Par une belle matinée du printemps, on la voit errer au milieu des plantes odorantes que balance le zéphir. Les dieux de la belle saison (Vasantis) font partout éclore les bourgeons des arbres. Une jeune fille s'avance; l'aimable gaieté, la fraîcheur du premier âge, respirent sur ses traits. »

LA SUIVANTE DE RADHA.

« La brise, dans son amoureuse folie, s'est jouée au milieu des girofliers, dont elle a caressé les fleurs écloses. Chargée de ces parfums, son haleine descend des collines de Malaya et vient nous enivrer. Des branches enlacées des grands arbres émanent les accens suaves que l'oiseau Cocila fait retentir. Les fleurs sont couvertes d'abeilles; leur doux murmure, pendant qu'elles dérobent aux calices leurs trésors, se mêle aux ondulations de ces voix diverses. Cependant le cœur des jeunes amantes, dont les bien-aimés respi-

rent dans les contrées lointaines, est rempli d'une douleur dévorante, et traîne avec lui la flèche aiguë qui le déchire.... Le Cesara déploie ses corolles étoilées et brillantes; on dirait le sceptre de l'amour, monarque du monde. L'arbre Cetaca offre un thyrse aiguisé dont la pointe rappelle ces traits qui déchirent le cœur des amans. Voyez les abeilles surcharger l'épaisse fleur du Patali; vous diriez les flèches dont le dieu Smara remplit son carquois. Le bourgeon tendre et délicat de l'arbre Carouna sourit à l'univers, qui se montre tout entier dans sa beauté primitive et sans voile aux yeux de l'Amour créateur.... L'Amra forme des guirlandes fleuries, auxquelles s'enlacent dans leur caprice les rameaux parasites de l'Atimucta. Autour des grottes de Vrindavan serpentent mollement les ondes azurées de l'Yamouna. Saison délicieuse, mais cruelle pour les amans séparés, le printemps voit le jeune Heri, le Seigneur, former avec les bergères des danses naïves et folâtres. La brise souffle: semblable à la respiration de l'amour, elle enlève sur ses ailes déployées le parfum ravissant des fleurs, qui allume dans toutes les ames le plus doux incendie: elle secoue les rameaux de l'arbre Mallica dont les bourgeons sont à peine entr'ouverts; une vapeur de musc, répandue par le zéphir, embaume la forêt tout entière. L'oiseau Cocila, épris d'amour pour les fleurs du Rasala, fait éclater un hymne harmonieux, en voyant l'arbre qu'il chérit se couvrir de fleurs comme d'une pluie de perles. »

Radha ne répond pas à la jeune fille. La jalousie la dévore. Alors son amie aperçoit le dieu dans la forêt,

dansant avec les bergères, et l'artificieuse suivante s'adresse de nouveau à sa maîtresse abandonnée :

LA SUIVANTE.

« Je le vois; c'est lui : une tunique jaune presse ses membres divins; une couronne de fleurs sauvages est tressée dans ses cheveux et descend jusqu'au bas du vêtement. Un aimable sourire est errant sur sa bouche; je vois les boucles de ses oreilles étinceler à chaque mouvement de ses jeux folâtres. Entouré de beautés amoureuses, tel m'apparaît le jeune Heri. Entendez-vous la voix de l'une? ses accens ont plus de charme que ceux du rossignol. Elle presse le dieu pasteur sur son sein palpitant. Voyez cette autre bergère : un regard de Crishna l'a frappée. Immobile, rêveuse elle contemple ces traits si nobles dont la grace et l'éclat rappellent le lotus épanoui. Une troisième s'approche avec mystère; elle semble vouloir lui confier un secret, et déjà ses lèvres ardentes ont imprimé sur les tempes du dieu le baiser de l'amour. »

Nous ne suivrons pas dans l'élan voluptueux de sa poésie toute orientale, le chantre dont le mysticisme se revêt de couleurs ardentes, et représente la beauté corporelle dans tout son attrait comme une terrestre image de la beauté céleste. S'il veut dépeindre l'ivresse de l'ame plongée dans les embrassemens divins, il leur donne pour symbole un abandon plein de volupté, l'extase profonde des sens. Partout l'amour céleste se voile des expressions les plus vives de l'amour profane. Cette jeune bergère, qui médite immobile sur la beauté de Crishna, dont le regard l'a frappée, c'est l'emblème

de cette attraction universelle, par laquelle le centre unique, Dieu, l'ame des ames, attire, absorbe et identifie, dans son sein, dans l'ame du monde, les individualités spirituelles.

Dans son désespoir, Radha se retire vers une grotte tapissée de verdure ; et sa langueur amoureuse s'exhale en ces mots :

RADHA.

« Il est heureux de mon absence, et son sourire répand la joie sur mes rivales. Ah ! mon ame ne saurait l'oublier ! Sa voix est une mélodie que le nectar de ses baisers rend plus délicieuse encore. Quel doux rayon s'échappe de ses yeux ! Sur ses longs cheveux flottent de belles plumes de paon, enrichies de demi-cercles d'or et d'azur. Son manteau brille et flotte au gré des vents comme un nuage d'un bleu sombre, ou l'arc-en-ciel se répèterait plusieurs fois. Une perle de la rosée étincelant sur la feuille des arbres, n'est pas plus belle que son sourire ! Elles tremblent, ses lèvres divines, et leur sourire semble un baiser. Sur sa poitrine et sur ses bras des pierreries étincèlent ; ornemens qui répandent autour de lui la lumière, et qui éclaireraient la nuit la plus profonde. Je le vois debout, et la tête penchée s'appuyer, sur le tronc du Cadamba, dont l'aspect a tant de grace. Ah ! combien j'aimais à suivre ses mouvemens légers et les ondulations de son corps, lorsque, semblables aux flots de la mer, ils se succédaient avec une grace si rapide ! C'est alors que son ame entière passait dans ses regards. Offensée par lui, je respire l'amour et non la vengeance. Ah ! quelle fai-

blesse est la mienne ! Que deviendra mon triste cœur ? Il ne peut se séparer de sa propre vie, il ne peut oublier son amour pour Crishna, pour cet infidèle, qui cherche mon absence, et qui, loin de moi, se plaît à conduire les jeux de mes rivales ! O toi, ma tendre amie, cherche-le celui que j'aime, amène-le-moi ; dis-lui qu'abandonnée, désespérée, je gémis dans la grotte solitaire ; que dans ma timide crainte, mes regards se portent de tous côtés ; que dans les transports de mon divin amour, je médite sur sa transfiguration céleste. Conduis-le dans ce lieu tranquille, lui qui ne me disait jamais que des paroles pleines de charmes. Je n'ose, dans ma pudeur silencieuse, lui parler autrement que par mon sourire : que ce sourire, doux comme le miel, lui dise toute ma pensée.....

« Oui, le souffle embaumé, qui traverse ce lac et glisse sur l'onde pure, est doux et ravissant ; mais sa douceur même m'afflige, loin du héros vainqueur de Madhou ! Rien n'est plus beau que les fleurs de l'Amra, que les abeilles couvrent, en poursuivant leurs travaux, sur la cime de cette montagne : mais leur beauté me désole, et ma tristesse est profonde, ô mon amie ; car le jeune Césava n'est plus ici. »

Crishna revient à lui-même ; la pensée de Radha renaît dans son cœur. Il s'assied sur la rive de l'Yamouna, et se plaint en ces mots :

CRISHNA.

« Elle me fuit. Non, je n'en doute plus, elle m'a vu au milieu des bergères de la forêt. Je sens ma faute et je n'ose arrêter ma bien-aimée dans sa fuite. Ah ! mal-

heureux Crishna ! Dans le ressentiment de son offense, elle a fui loin de moi ! Que deviendra-t-elle? De quels termes pleins de colère se servira-t-elle pour exprimer son indignation d'un tel outrage ? Fortune, escorte nombreuse, délices de l'univers, richesses et voluptés, qu'êtes-vous pour moi? Retrouverai-je le bonheur dans mon céleste asile? Je vois sa juste indignation abaisser sur ses beaux yeux le double arc de ses sourcils noirs : ainsi deux noires abeilles se reposent en bourdonnant sur la fleur d'un lis blanchissant et pur. Ah ! je crois la voir ; c'est elle; je la presse entre mes bras ; je lui prodigue les caresses les plus tendres ; je la cherche dans la forêt; ma voix la redemande. Hélas! ce n'est pas elle ! Vierge tendre et pure, le courroux agite et déchire maintenant ton ame, soulève ta poitrine délicate. Ah ! quels lieux te servent d'asile? Comment te persuader de revenir? Illusion trop aimable ! c'est encore toi, tu m'es présente, et tu ne voles pas entre mes bras ! Pardonne, amie ! ah ! pardonne ! jamais je ne t'offenserai plus. Que je te voie une fois encore ! ô bien-aimée de mon cœur, l'amour me brûle et me dévore. Je ne suis pas le terrible *Mahesa*, le dieu de l'effroi. Une guirlande de lis aquatiques décore mes épaules. Mon front n'est point enlacé de noirs serpens. On voit briller sur mon col, non l'azur luisant d'une liqueur vénéneuse, mais le bleu tendre des pétales du lotus. Mon corps n'est point couvert de pâles cendres. La poudre odorante du sandal assouplit ses jointures et conserve la beauté de mes membres délicats. Dieu de l'amour, ah ! ne me prends pas pour l'effrayant Mahadeva ! Dieu folâtre !

n'approche pas de moi dans ton courroux, ne me blesse pas d'un trait nouveau. La passion qui me brûle n'est que trop violente, et j'ai perdu tout ce que j'aime! Que ta main ne lance pas contre moi cette flèche dont la pointe est ornée de la fleur de l'Amra. Conquérant du monde, pourquoi tendre ton arc, pourquoi vouloir accabler celui qui succombe? Déjà les yeux de Radha, étincelans et doux comme les yeux de l'antélope, ont blessé mortellement mon cœur; et Radha ne s'offre pas à ma vue. Les traits jaillissent de ses regards : l'arc de ses sourcils les lance : Ananga, dieu des désirs, l'arma de ses propres mains. Elle marche, elle s'avance; déesse elle-même, elle va conquérir le monde. Je rêve aux délices de son amour, à ses lèvres plus vermeilles que la cerise, à sa voix suave comme le lotus, aux tendres éclairs de son regard : l'amertume de la séparation s'augmente, à mesure que je pense à tant de beauté. »

La suivante de Radha, rencontrant Crishna dans ce lieu où il donne un libre cours à son désespoir, s'adresse à lui :

LA SUIVANTE.

« Elle repousse tout, jusqu'à l'essence des parfums. La lune s'élève ; mais on la voit toujours rêver ; sa noire douleur est le seul objet qu'elle fasse errer dans son esprit. Pour cette infortunée, la brise du mont Malaya est un poison ; les beaux arbres de sandal, que ce vent frais agite, lui semblent la demeure d'affreux reptiles! Elle forme des chaînes avec des feuilles de lotus, pour en couvrir son cœur ainsi que d'une armure : mais toi

seul, ô Crishna! tu devrais être son armure et son appui. Sa couche, qu'elle-même a dressée, se compose de traits, lancés par le dieu dont l'arc est orné de fleurs. Mais c'était un lit de tendres bourgeons qu'elle t'avait préparée; c'était toi qu'elle attendait. Vois son visage humide de pleurs; c'est le beau lis des eaux, qui se cache sous le cristal liquide. Contemplez ses yeux, astres éteints! Sa main retrace ton image. Le musc lui sert à composer ce portrait chéri. Elle te représente sous la forme du dieu qui, l'arc à la main, vient d'abattre le monstre des mers sous la force de ses cinq flèches trempées dans l'Amra: tels sont les traits qu'elle te prête; et ton image chérie devient l'objet de son culte. Elle parle, et chacun de ses discours se termine par les mots suivans: « Madhava, ô Madhava! regarde-« moi, prosternée à tes pieds! La fièvre qui me dé-« vore s'augmente sous la froide influence des rayons de « la lune. » Un fantôme s'offre alors, comme une réalité, à l'imagination de celle qui t'aime. Dans sa vaine et inquiète recherche, elle soupire et sourit tour à tour; elle mêle les supplications aux plaintes et les larmes aux accens du désir; elle parcourt tous les sentiers de la sombre forêt qui est sa demeure. Les liens qui l'enlacent l'accompagnent seuls dans ce triste pèlerinage: un feu allumé dans des broussailles éparses exhale moins de fumée que la flamme ardente qui la brûle ne fait naître de soupirs. Son audace et le calme de l'ame l'ont quittée depuis que tu n'es plus auprès d'elle. Elle n'est qu'une biche timide et inquiète, sur laquelle l'amour, dieu terrible et vengeur, s'est élancé comme

le tigre sur sa proie. Son corps, affaibli par la douleur, peut à peine supporter le poids de la légère guirlande qui flotte sur son beau sein. O dieu à la longue chevelure! telle est Radha en ton absence. De ses yeux, qui languissent comme des lis bleus flétris et brisés sur leurs tiges, s'échappent des torrens de pleurs. Elle repose sur un lit de mousse, qui lui semble une ardente flamme. Le front appuyé sur sa main, elle se tient immobile, et ressemble au pâle croissant de la lune, suspendu dans le ciel. Seigneur! Heri! Elle s'écrie, elle pense à toi, elle rêve en silence; une illusion trop chère lui persuade un instant que ses désirs s'accomplissent : elle meurt en reconnaissant son erreur et ton absence. Entends-la gémir, en arrachant ses beaux cheveux : sa plainte s'exhale en sons inarticulés; vois tout son corps trembler; vois, dans l'oisiveté à laquelle elle se livre, sa marche se précipiter, se ralentir ou s'arrêter; elle s'assied, elle s'élance; sa course rapide et incertaine fait place à un morne abattement. Enfin, accablée de la fièvre d'amour, elle retombe, ferme les yeux et s'évanouit. Viens, ô médecin céleste! calmer cette fièvre dévorante : tu le peux; tu peux sauver sa vie; mais si tu refuses d'aller près d'elle, elle mourra de sa douleur. Sauveur divin! ton amour seul est l'ambroisie qui peut rendre la santé à ton épouse! Ah! ton cœur est de roche, si tu lui refuses la guérison. Comment ne gémirait-elle pas de ton abandon, celle qui ne pouvait supporter un seul instant ton absence? Quelle doit être sa peine, quand elle contemple d'un œil à demi éteint ce Rosala couvert de fleurs, arbre dont

l'éclat printannier lui rappelle le moment heureux où ton premier regard la transporta d'amour ! »

Crishna, touché de tant d'amour et de douleur, ne perd point son temps en paroles, et se contente d'ordonner à la suivante de lui amener Radha. La messagère revient auprès de sa maîtresse, et lui tient ce discours :

LA SUIVANTE.

« Pendant que les ailes du jeune dieu de l'amour sont agitées par la brise qui souffle des sommités du mont Malaya ; pendant que les pétales des fleurs épanouies offrent l'image des flèches aiguës qui percent le cœur des amans séparés, le jeune dieu que ton cœur aime et que des feuilles argentées couronnent, gémit en ton absence. Dans ce bocage, sanctuaire où se rendent les pèlerins de l'amour pour y exhaler leurs peines secrètes, il pense à ta beauté, et répète tout bas quelque parole enchanteresse, échappée jadis à tes lèvres. Hâte-toi, ô la plus aimable des femmes, vole où le roi de ton ame t'appelle ! Il enlace des fleurs sauvages dans les tresses de ses cheveux ; il se rapproche de l'arbre que baignent les flots de l'Yamouna, bercés par le zéphir. Il reconnaît dans cette vapeur dorée que les vents font tomber des fleurs épanouies, la brise qui a effleuré ta joue ; il la reconnaît et tombe en extase. Son ame languit, comme l'aile affaissée d'un oiseau. La feuille qui tremble au moindre vent a moins de force. Il attend ton approche avec une douce inquiétude ; son regard timide cherche la route par laquelle tu dois arriver. Oh ! mon amie ! quitte les bijoux qui te ser-

vent de parure, quitte les bracelets et les bagues qui résonnent d'un doux bruit quand tu te livres à la danse. Jette autour de toi ton manteau d'azur; précipite tes pas; hâte-toi; va chercher l'ombrage épais du berceau où il repose. Tu brilleras comme l'éclair sur le sein de Mourari (Crishna); une rangée de perles semblables aux nuages diaphanes du printemps orne ce beau sein; sur lui se reposent les cygnes dans leur vol harmonieux. »

Vains efforts; Radha languissante ne peut se soutenir. La suivante retourne auprès du fils de Devaci, descendu des cieux pour alléger le faix des péchés du monde :

LA SUIVANTE.

« Souverain de l'univers, ton amante gémit dans sa grotte de verdure; son regard se prolonge sur chacune des routes où elle espère te rencontrer. Quand cette délicieuse pensée renaît chez elle, aussitôt elle se ranime. A l'idée d'une entrevue avec toi, je l'ai vue s'avancer, faire quelques pas, puis languissante retomber sur le sol. Elle se pare de vêtemens semblables à ceux du bien-aimé; elle s'en revêt et se contemple avec admiration. « Je suis Héri, s'écrie-t-elle, Héri le vainqueur de Madhou. » Puis, dans son ivresse, elle tend les bras vers un nuage de couleur d'azur, cherche à l'embrasser, et dit : « C'est mon bien-aimé qui s'approche. » Dans l'attente de son seigneur, elle se couvre d'habits magnifiques; de profonds soupirs, prêts à se former, expirent dans son sein. Cruel! sa rêverie s'arrête sur toi; un océan d'espérance et de joie l'envi-

ronne, et les plus ravissantes extases l'entraînent. Si le vent fait frémir une feuille, c'est ton pas léger qu'elle croit entendre. Elle prépare la couche nuptiale; les plus doux rêves de bonheur lui sourient. Si tu ne reviens vers elle, cette nuit même elle expirera de douleur. »

Cependant la lune jeta sur les grottes de Vrindavan le réseau de ses rayons d'argent. Elle brilla sur le nuage, comme une goutte de parfum liquide sur le sein d'une jeune vierge qui sourit. Déjà l'astre nocturne avançait dans sa course, et Madhava ne s'était pas encore rendu au bocage où Radha soupirait pour lui. Elle gémit de ce délai, et sa douleur s'exprime en accens d'une mélodie variée.

RADHA.

« L'heure est venue. Mais le Seigneur, hélas! ne s'avance pas vers la grotte. Ma jeunesse se flétrira-t-elle dans sa fleur? Où trouver un asile? Ma confidente n'est pas ici pour me donner des conseils. Le dieu de l'amour m'a frappée d'une blessure profonde, et mon cœur saigne encore; et lui, que j'aime, pour qui j'ai bravé les horreurs de cette nuit profonde, de cette sombre forêt, il m'abandonne! Mes plus chers amis m'ont délaissée! Je veux mourir. Mes sens sont en proie au désordre; les flammes dévorent mon sein. Que serai-je encore dans ce monde? Cette nuit de printemps, et sa douce fraîcheur, me font souffrir au lieu de me calmer. Pendant que je suis ici, solitaire, et que mes regards se fixent sur les pierreries qui ornent mes bracelets, une femme plus heureuse occupe mon bien-

aimé. L'éclat de mes diamans se noircit au feu de mes désirs. Mon col, plus délicat que la tige de la plus tendre fleur, s'affaisse sous la guirlande légère qui lui sert d'ornement. Ne sont-ce pas des fleurs qui composent l'arc du dieu d'amour, et ne se sert-il pas des trésors du printemps pour accomplir son jeu cruel? Voici ma demeure! Je ne m'effraie point des arbres gigantesques qui se trouvent sur ma route; mais hélas! le destructeur de Madhou ne se souvient plus de moi! »

Enfin, la suivante de Radha revient près d'elle, mais seule, et sans être accompagnée de Madhava. L'amante lève les yeux, ne voit pas celui qu'elle aime, et un délire frénétique s'empare de ses sens. Elle croit voir son ami dans les bras d'une rivale : vision affreuse, qu'elle décrit en ces mots :

RADHA.

« Il est trop vrai : une rivale, une bergère plus aimée que Radha, jouit de la présence du vainqueur de Madhou. Je la vois vêtue en guerrière, les longues tresses de ses cheveux flottant sur ses épaules comme des guirlandes de fleurs que le vent agite. A peine le céleste amant l'a touchée, et ses formes délicates se métamorphosent dans ses embrassemens. Son sein se gonfle et soulève sa guirlande. Son visage, ombragé par des boucles noires, ressemble à la lune, sur laquelle flottent des nuages bruns. Heureuse, elle tremble en recueillant l'ambroisie du plus doux baiser. Sa timidité la quitte. Elle finit par sourire, et son allégresse éclate dans un tendre murmure. Emportée par les flots du désir, elle sent ses yeux se fermer à l'aspect du lu-

mineux Cama. Vaincue, enivrée, elle tombe aux pieds du conquérant Mourari. Semblable à l'époux de la déesse de l'amour, il fixe des fleurs blanches dans les boucles de ses cheveux noirs, où elles brillent comme l'éclair à travers les nuages qui roulent les uns sur les autres. Il orne d'un lacet de diamans, semblable à une constellation céleste, les deux sphères radieuses, les globes arrondis de son sein. A ses bras il attache un bracelet de saphirs, comparable à une volée d'abeilles: les tiges sveltes et élégantes du lis aquatique ont moins de grace que ses deux bras, que terminent deux mains fines comme le pétale de cette fleur... »

Tels sont les égaremens auxquels Radha se livre; nous ne l'y suivrons pas davantage. Jamais couleurs plus ardentes ne furent employées à peindre la passion. Jamais l'essor de la poésie orientale ne s'est élevé avec une plus audacieuse grandeur, que sa sœur de l'occident contemple sans oser se perdre sur ses traces. Que l'on imagine ce que le Cantique des Cantiques offre de plus véhément, ce que l'expressiou du désir a de plus délirant dans ce poëme, et l'on se fera quelque idée des transports de Radha, transports près desquels la frénésie de Phèdre elle-même semble pâlir.

La nuit se passa, pour la triste amante de Crishna, dans une cruelle agonie. A peine l'aurore naissait, qu'elle aperçut son amant prosterné à ses pieds et implorant son pardon.

RADHA.

« Hélas! c'est toi! hélas, Madhava! ne viens pas

me tromper par un doux langage ! O Césavi, quitte-moi ; suis ma rivale, cours sur les pas de celle qui seule peut bannir le chagrin de ton cœur ! Dieu aux yeux de lotus, pourquoi ton regard est-il enflammé? Pourquoi ta paupière se soulève-t-elle avec peine? C'est que ta nuit s'est passée dans les délices, et que tu as veillé par les voluptés ; le sourire qui reste empreint sur tes traits, la tendresse qu'ils expriment encore, attestent le bonheur de ma rivale. Ah ! peux-tu me jurer un amour pur, un amour qui réunisse et confonde nos êtres ? Dieu trompeur, aux membres délicats et souples, ton ame est noire ; elle découvre avec naïveté sa noirceur. Pourquoi tromper la vierge qui s'est confiée à toi ? une vierge toute jeune encore et qui meurt d'amour pour toi seul. Cette forêt est le théâtre de tes jeux, dont nous sommes les victimes. On ne peut s'en étonner ; à peine né, tu blessas mortellement la nourrice qui t'offrait le lait de ses mamelles (1). Naguère l'écho de ces bois redisait ton amour pour Radha ; tant d'amour s'est évanoui. Sur ton sein, où ma rivale a reposé, je vois encore l'empreinte de son cœur ; et le tien bouillonne à son souvenir, comme les flots du volcan bouillonnent dans les flancs de la terre. Pourquoi suis-je réduite à un aveu qui m'humilie ? O dieu trompeur ! je rougis, à ton aspect, de l'excès de mon amour ! »

(1) Gagnée par le tyran Cansa, la nourrice de Crishna présenta au jeune enfant ses mamelles empoisonnées. Mordue par son nourrisson, cette espèce de démon femelle expira dans des convulsions affreuses.

Radha se tait, après avoir donné ce libre cours aux sentimens de son ame indignée : la suivante lui adresse ces paroles.

LA SUIVANTE.

« Il est parti; les vents l'ont entraîné sur leurs rapides ailes. Plus de bonheur pour toi, belle Radha, dans ton asile solitaire! Que ton courroux expire! Amante trop vindicative, pense à la beauté de Madhava, et calme ta fureur! Ne le quitte pas! te disais-je il y a peu de momens; ne quitte pas Héri, fils du printemps! A quoi te sert maintenant de t'asseoir en gémissant, et de te livrer à l'affreuse mélancolie, mère des pleurs qui coulent de tes yeux? Les bergères de la forêt te regardent et sourient. Donne-lui de nouveau accès jusqu'à toi; que Césava revienne, et ses douces paroles dissiperont ta douleur. Il t'aime, et tu le repousses. Il cherche à vaincre ta douleur par les plus humbles tendresses, et tu persistes dans un silence orgueilleux. Pourquoi témoigner à celui qui t'adore, une aversion si profonde? Il s'abaisse devant toi, et ton beau visage, armé d'un mépris sévère, se détourne avec dédain. O conduite contraire à toutes les lois de la nature et de la raison! Désormais que tout change de face; que ces odeurs suaves dont la vapeur légère t'environne, se métamorphosent en poison! Que les rayons glacés de la lune se changent en flammes, émanées d'un autre soleil; que la froide rosée devienne ardente; que les jeux de l'amour soient les tourmens du désespoir! »

Madhava ne prolonge point son absence. Il revient

vers sa bien-aimée; le souffle ardent de ses soupirs avait animé ses joues. Le courroux de Radha, sans être entièrement dissipé, était devenu plus calme. Dans le fond de son cœur, elle voit avec joie le retour du bien-aimé. Déjà les ombres nocturnes se répandent sur la campagne; elle regarde sa suivante d'un air de confusion et de honte. Madhava, d'une voix douce, enchanteresse, interrompue par l'ardeur même de sa prière, implora sa grace en ces mots :

CRISHNA.

«Donne, oh ! donne une seule bonne parole ! Chasse les ténèbres de mes craintes ! Que tes dents d'ivoire s'ouvrent pour les calmer ! L'oiseau Chacora, toujours altéré des rayons de la lune, l'est moins que mes lèvres tremblantes ne le sont de ton baiser. Ton indignation n'a point de motif raisonnable. O ma chère ame, toi naturellement si tendre et si indulgente, calme ton courroux. Es-tu inexorable ? Que tes regards sinistres me frappent ! ils me donnent la mort. Ah ! punis, punis-moi selon les désirs de ton cœur ! Charge-moi de chaînes pesantes ! O ma vie, ô ma richesse, tu es la perle plongée dans l'océan de mon incarnation. Sois propice à celui qui t'aime ! Une éternelle reconnaissance t'enchaînera mon cœur. Que l'amour tende son arc ! qu'il me frappe de mort ! Mais regarde-moi mourir ! C'est la seule consolation que je demande. Ton silence m'afflige; parle-moi doucement, tendrement; que tes accens soient une harmonie. Dépose une inutile colère, et ne délaisse pas un amant qui surpasse en beauté tous les enfans des hommes. Vois ton amant à

tes genoux, ô la plus belle des femmes ! Oui, femme gracieuse, tu es descendue de l'empyrée, où des déesses, brillantes de fraîcheur et de jeunesse, te servent de compagnes. C'est en toi seule que leurs charmes se trouvent concentrés et réunis. »

Il dit, le courroux de Radha s'apaise. Joyeux, couvert d'habits de fête, il vole vers sa grotte. La nuit enveloppait tous les objets visibles ; la suivante, jetant sur le beau corps de sa maîtresse des ornemens éclatans, l'exhorta en ces mots :

LA SUIVANTE.

« Belle Radhica, l'ennemi de Madhou t'appelle : marche sur ses pas ; son discours a été doux et plein d'élégance. Long-temps prosterné à tes pieds, il a fui vers la grotte solitaire où il repose maintenant à l'ombre des Vanjoulas. Orne tes bras de pierreries éclatantes, et avance à petits pas. Que ton oreille ravie savoure les doux accens de la voix du Seigneur. Abreuve-toi d'amour, pendant que les Cocilas, voltigeant dans les airs, obéissent à la loi charmante du dieu qui perce le cœur des amans d'une flèche ornée de fleurs. Hâte-toi, hâte-toi d'imiter ces plantes flexibles et délicates, dont les bras s'enlacent mollement ; vois ces fleurs, dont les pétales allongés, comme les doigts d'une main étendue, semblent t'indiquer le chemin de la grotte. Que ta suivante favorite accompagne tes pas Va placer ta main dans la sienne. Avance, et que le bruit léger des ornemens qui te parent lui annonce ta venue. Il est prêt à s'avouer ton esclave. Voici quelles douces pensées errent dans son esprit :

« Elle va venir, la joie l'enivrera à mon aspect; sa voix entrecoupée m'annoncera son bonheur; ses bras m'entoureront; elle mourra de tendresse. « Occupé d'un espoir si enchanteur, il promène ses regards à travers la longue avenue; tremblant, incertain, agité, brûlant d'un feu secret, il tombe évanoui, en ne te voyant pas venir, et s'assied dans la grotte obscure. »

Excitée par ces paroles, Radha parcourt la forêt; mais retenue par la pudeur, elle reste immobile, en apercevant sur le seuil de la demeure fleurie son bien-aimé que des pierreries sans nombre, répandues sur tout son corps, environnaient de l'éclat le plus vif. Sa suivante, la pressant encore, lui dit du ton de l'exhortation la plus vive :

LA SUIVANTE.

« Ne crains point, ô belle Radha, de pénétrer dans la grotte du Seigneur! Ne crains point de pénétrer sous le berceau qu'embellit une couche formée de feuilles odoriférantes. Réjouis-toi! Déjà la guirlande suspendue sur ton sein en suit les mouvemens et semble se soulever de joie. Douce Radha, pénètre sans crainte sous ce berceau enchanté, que des fleurs charmantes embellissent. Que l'allégresse te transporte, toi dont le corps est plus léger et plus beau qu'elles! Les zéphyrs descendus des hauteurs de Malaya épurent et rafraîchissent ce bel asile. Ah! livre-toi à la joie, toi dont les soupirs d'amour sont plus doux que les zéphyrs! Entre, ô belle fiancée, sous la grotte dont mille plantes parasites tapissent les parois. Long-temps tes membres, enchaînés par la douleur, sont restés im-

mobiles. Entends-tu le murmure des abeilles qui composent leur miel, faire résonner cette retraite? Tes baisers ont un murmure plus doux encore. Entends-tu le chant des Cocilas qui s'y réfugient? Pénètre dans la grotte d'Héri, toi dont un double rang de perles embellit encore les lèvres, brillant d'un plus vif éclat que la grenade entr'ouverte. Celui qui long-temps a soupiré pour toi est plongé dans l'agonie des désirs; il veut abreuver son ame du nectar de tes lèvres. »

Elle dit: Radha, pleine d'une timide joie, jette un regard d'amour sur le pasteur; les bracelets qui la couvrent, les clochettes de sa ceinture répandent un bruit harmonieux; et elle entre sous le berceau mystique où repose celui qu'elle aime. Celui qui fait toute sa joie, celui qui depuis long-temps soupirait après ses embrassemens, s'offre enfin à ses yeux. Le dieu-pasteur est saisi d'un ravissement ineffable. Comme l'orbite de la lune soulève les vagues, l'aspect de l'objet qu'il aime agite et trouble son cœur. Sa poitrine, embellie de perles éclatantes, ressemble au lit de la Yamouna, où des tourbillons d'écume blanche se mêlent à l'azur des eaux. Les ondes élégantes d'une draperie d'un jaune pâle dessinent sa taille délicate: telle la poudre dorée du lis aquatique couvre, sans les cacher, les pétales bleus de la fleur. Ses beaux yeux, qui ressemblent à deux oiseaux d'azur jouant sous la rosée, près d'un beau lac, sur les fleurs épanouies du lotus, allument le feu des passions. A la clarté des pierreries suspendues à ses oreilles, la fleur de sa jeunesse apparaît radieuse. Une vapeur humide, née des soupirs de son ame, fait briller ses

lèvres et ses joues : de tendres bourgeons se mêlent à ses boucles noires, qui rappellent les nuances variées dont les rayons de la lune colorent un sombre nuage. Sur son front brille un cercle tracé avec l'huile aromatique extraite du sandal de Malaya : à peine on l'aperçoit, comme l'astre nocturne qui se montre presque effacé sur l'horizon d'un nuage. D'innombrables diamans font resplendir ses membres, qui paraissent baignés dans la flamme. Les yeux de Radha, gonflés par les larmes, les laissent échapper par torrens; ils étincellent, et leur rayon humide va frapper celui qu'elle adore. La pudeur, qui avait trouvé un asile dans ses noires prunelles, s'évanouit enfin; la honte de la vierge a pour ainsi dire honte d'elle-même, quand Radha, effleurant la couche mollement recourbée où son ami repose, fixe sur lui ses regards. Cependant les bergères, compagnes des jeux du pasteur, ont l'air, pour cacher leur sourire malin, de chasser les insectes ailés qui voltigent sur leurs joues, et se retirent de la grotte.

Govinda voit sa bien-aimée, l'œil étincelant, le visage rayonnant d'une sérénité parfaite, le sourire sur les lèvres; il lui parle avec un empressement plein d'ardeur, pendant qu'elle se penchait avec un mol abandon sur la couche parsemée de feuilles et de fleurs nouvelles.

CRISHNA.

« Pose ton pied sur mon sein : que cette couche soit « le triomphe de l'amour. O Radha, qu'un bonheur « trop vif ne cause pas la mort de Narayana, de celui

« qui t'adore ! Reçois mon tendre hommage ; vois mes « mains presser tes pieds délicats, fatigués d'une course « si longue ! Que ne suis-je cette bague heureuse dont « le cercle d'or entoure ton poignet ! Un seul, un seul « mot de tendresse ! Rends la vie à ton esclave ! Que tes « lèvres lui versent la félicité suprême ! Soulève, ah ! « soulève ces paupières qui se ferment à demi ! Crains-« tu de voir un jeune dieu, que ton courroux a rempli « de douleur ? Plus de chagrin, Radha, effaçons jusqu'au « souvenir du passé ! »

Le matin naquit ; et le désordre de sa parure, et la fatigue de ses yeux trahirent une nuit passée sans sommeil. Le dieu à la robe safranée, la contemplant avec délire, médita ainsi sur ses charmes : « Ah ! je ne puis la voir sans extase, bien que ses cheveux soient épars, que l'éclat de ses regards soit flétri, et qu'elle cherche à cacher, avec une pudeur remplie de grace, le désordre de sa guirlande et de sa ceinture déplacées ! » Cependant Radha, voulant prévenir le retour des nymphes ses compagnes, et réparer le désordre de ses vêtemens, tint à son amant ce langage plein d'enthousiasme :

RADHA.

« Bien-aimé de mon cœur, place sur ma paupière, qui voile des rayons plus doux que les traits lancés par l'amour, cette poudre odorante, qui ferait envie à l'abeille ! O jeune dieu, suspends à mes oreilles ces diamans qui font partie de la chaîne de l'amour : que tes yeux, guidés par leur éclat, puissent, comme deux antélopes fugitives, parcourir ces charmes et pour-

suivre leur douce proie. Sur mon front, plus brillant que la lune, place un nouveau cercle de musc, semblable aux taches de l'astre de la nuit. Mêle aux tresses de ma chevelure des fleurs épanouies avec des plumes de paon; et que leur brillante symétrie flotte dans les airs comme la bannière de Cama, dieu des amans! O toi, dont le cœur est si tendre, remets dans leur ordre mes vêtemens, rends aux bijoux dont je suis parée leur place accoutumée; et que les clochettes d'or retentissent de nouveau à ma ceinture! »

Elle dit : le cœur de Madhava triomphe; il obéit aux ordres de sa folâtre amante, place sur son front et sa poitrine des cercles odorans, teint ses tempes de couleurs brillantes, relève l'éclat de ses yeux noirs, suspend de nouvelles guirlandes à son col et sur sa chevelure, rattache ses bracelets et les ornemens radieux qui entourent ses pieds, et replace autour de sa taille la ceinture mélodieuse.

— Que les hymnes de Jayadeva, du poète dont l'ame s'est unie aux pieds du créateur qui flotte sur les eaux de l'abîme; que ces hymnes apprennent aux heureux et aux sages tout ce que les modulations musicales renferment de délices, tout ce que la contemplation de Vishnou renferme de divin, tout ce qu'il y a d'exquis dans le doux art d'aimer, tout ce qu'il y a de grace dans les accords et les images de la poésie! Puisse Héri, le Seigneur, devenir votre appui : Héri, qui s'est multiplié, métamorphosé, étendu sous une foule de formes brillantes, lorsque dans son avidité de fixer une myriade d'yeux sur la fille des mers (la Cypris de la

mythologie indienne, la Vénus sortie des eaux, le Kosmos, la Création dans sa primeur virginale), il manifesta son caractère sublime de divinité partout présente, pénétrant tous les êtres, embrassant toutes choses. »

Nous avons évité soigneusement les passages exclusivement mythologiques, et ceux qui demanderaient une sorte d'initiation dans les mœurs, les rites, les coutumes de l'Indostan. Le poëme étonnant dont nous avons offert la simple esquisse, dégagée d'une foule de passages impossibles à traduire, ou trop empreints d'un caractère ardent de volupté orientale, a pour sujet l'attraction de l'ame humaine vers son Sauveur; attraction symboliquement représentée par une passion sensuelle. Ajoutons aux réflexions dont cette analyse a été précédée, quelques éclaircissemens nouveaux, nécessaires pour faire comprendre au lecteur tout le génie de ce mysticisme antique, dont l'Occident timide n'a jamais osé reproduire complètement les audacieuses inspirations.

Crishna soulève par degré le voile qui couvrait les premières années de sa jeunesse; son séjour au milieu des pasteurs de Gokoula et Vrindavan. On le voit, dans le Shri-Bhâgavata, touché de la foi simple de ces bergers. Quoiqu'un nuage cache encore à leurs yeux l'ensemble des choses célestes, un rayon de foi sublime perce de temps en temps ces ténèbres, et les élève jusqu'à une contemplation imparfaite encore de l'éternelle beauté. D'après l'ordre de Crishna, son père adoptif, Nanda, qui prit soin de sa jeunesse, rassem-

ble les bergers et les bergères ; il leur ordonne de fermer leurs yeux charnels et d'ouvrir ceux de l'ame, pour les fixer sur le soleil des intelligences. Les choses d'ici-bas s'effacent pour eux ; le séjour divin leur apparaît ; ils y voient Crishna et Radha qui est placée près de lui. Radha est devenue ici symbole de la déesse Lakshmi, de l'esprit créateur, qui du sein des ondes sort revêtu d'une beauté parfaite, et sous la forme d'une création. C'est la déesse Cypris, c'est le Kosmos, l'universelle harmonie. Comme telle, Radha est aussi un emblème de la Gayatri, formule d'initiation brahmanique, que l'on peut considérer comme leur Eglise ou leur confession de foi. Radha cesse d'être cette divinité, expression femelle du génie mâle de Crishna, unie à lui, comme l'esprit créateur, souffle de vie, l'est au Verbe céleste, à la pensée éternelle. Elle s'est incarnée dans l'ame humaine, où Crishna la recherchait, Crishna qui lui-même s'était incarné, comme intelligence terrestre, pour retrouver l'ame perdue, pour ramener au bercail la brebis égarée. Radha, simple bergère, reconquiert sa première existence par cette réunion avec Crishna, dont le poète indien nous a chanté le mystère ; elle redevient ce qu'elle a été, au moment où le Dieu remonte au ciel et découvre aux fidèles la vérité dans tout son éclat.

La vision des habitans de Vrindavan, aux regards desquels s'ouvre le ciel de Crishna, est encore un chef-d'œuvre de grace, de naïveté, d'exaltation religieuse. On y retrouve partout le singulier privilège de la poésie indienne, qui sait être toujours humaine et

réelle dans les sujets les plus mystiques, donner des formes plastiques aux contemplations les plus idéales, et une couleur naïve et patriarcale aux spéculations pour ainsi dire *les plus éthérées*. Seul de tous les poètes connus, le Dante, dans son poëme du Paradis, s'est rapproché de cette vérité, de cette réalité idéale. Klopstock, dans sa Messiade, a tout-à-fait échoué sous ce rapport. En reconnaissant les beautés lyriques de ce grand poète, avouons que Dieu lui avait refusé le don de voir et de peindre l'idéal ; en vain il s'efforce de revêtir de formes poétiques des figures qui réellement ne vivent pas dans son esprit. De là le vague et la monotonie qu'on lui reproche.

Crishna parvenu à l'âge héroïque de sa vie, se rappelle les jours fortunés de son enfance. Vainqueur du tyran Cansa, incarnation du dieu-serpent Siva, il n'a point abattu encore les mille têtes du monstre : Jarasandha et Shishoupala, rois oppresseurs, subsistent encore. Cependant le souvenir des pasteurs de Vrindavan l'engage à envoyer son ami, le guerrier Ouddhava, chez les Gopias de cette contrée, qu'il doit consoler en son nom. « Si tel est le vœu du destin, ajoute Crishna, j'irai les trouver moi-même ; mais qu'en attendant ma présence, les tristes bergères se consolent par l'*Youga*, l'union des ames ; qu'elles me restent unies et fidèles en esprit ! »

Comme des brebis égarées et privées de leur guide, les bergères erraient dans le Vrindavan. Tantôt leurs pas se précipitaient sans ordre, tantôt elles restaient immobiles. Elles le redemandaient aux arbres de la

forêt, aux arbustes qui s'enlaçaient aux troncs des grands arbres, aux lacs, aux rivières, aux montagnes, à toute la nature. « La terre, s'écriaient-elles, doit savoir où il se trouve; elle est sa bien-aimée : c'est lui qui la tira de l'abîme. O terre, conduis-nous sur les pas du vainqueur de Madhou! »

Tantôt une bergère, apercevant sur le sable l'empreinte du pied de Crishna, pousse un cri et s'évanouit dans ses transports; toutes ses compagnes l'entourent, suivant ces traces chéries, et se trouvent arrêtées dans leur recherche par des broussailles épaisses. Tantôt, assises au lieu où le dieu les a quittées, elles aiment à raconter, pour charmer leur peine, les miracles de son enfance et les preuves de tendresse que chacune a reçues de lui. Elles croient l'entendre, le voir, à chaque frémissement du feuillage, à chaque souffle du vent. Hélas! ce n'est pas lui; et à une atteinte douloureuse, interrompue par une fausse joie, succède un morne abattement. Leur raison se trouble; à peine reconnaissent-elles encore les objets qui les environnent.

Cependant Ouddhava vient de saluer le roi-pasteur Nanda, dans sa simple demeure. Il abandonne sa couche au lever du soleil, et fait ses ablutions dans les eaux de l'Yamouna. Revêtu d'habits magnifiques, étincelant de pierreries qui ornent sa tunique, il traverse, monté sur son char superbe, la contrée de Vrindavan. De chacune des cabanes émanent des hymnes de louanges en l'honneur de Crishna, et des sanglots pour son absence. Les bergères accourent au bruit du char. « Ce n'est pas lui, s'écrient les unes; sans doute Cansa vit en-

core et le beau Crishna n'est plus. » — « Non disent les autres, le tyran a péri; nous saluons un messager de Crishna! » — « Il ne pense plus à nous, disent celles-ci; il ne nous a pas oubliées, répondent les autres! »

Ouddhava descend du char: les bergères, arrêtées par la pudeur, n'osent encore lui adresser les questions qu'elles brûlent de lui faire. Silencieuses et muettes, elles le suivent, jusqu'au moment où une contrainte si violente fit place au bruit confus des questions multipliées qui retentissaient autour d'Ouddhava. A peine Ouddhava peut-il se faire entendre. « Crishna, leur dit-il, vous ordonne de ne point murmurer, et de rester unis à lui par une alliance spirituelle. C'est ainsi qu'il sera toujours avec vous : livrez-vous donc à la joie; que les embrassemens du céleste époux vous consolent; uni à vous par l'*youga*, le mariage de dévotion, il ne vous quittera plus! »

Les bergères murmurent. « Eh quoi! les femmes de la caste guerrière de Mathoura sont ses épouses! et nous ne devons le voir qu'en esprit! Le perfide nous oublie; lui à qui nous avons sacrifié les plus doux nœuds, les liens de la famille, le bonheur d'être mères! Ouddhava, dis-lui notre désespoir! »

Ces plaintes se renouvellent chaque jour : le guerrier issu d'Yadou ne peut les apaiser; mais il ne se lasse point de leur répéter les paroles consolatrices de Crishna, la doctrine de l'union mentale de l'Youga. Les regrets des Gopias se calment enfin; elles guident Ouddhava vers tous les lieux où Crishna les avait accompagnées, dans les sombres retraites de la forêt,

dans les prés couverts de verdure, et parlent de lui avec extase.

Quelques mois se passent. Les Gopias s'abandonnent à une douce et rêveuse mélancolie. Ouddhava désire retourner à Mathoura ; elles s'opposent à son désir. Mais enfin rien ne saurait plus motiver la prolongation indéfinie de son séjour parmi les bergères ; il annonce son départ. C'est alors que les Gopias le chargent d'une foule de communications particulières, dont il doit faire part à Crishna. Le dieu les reçoit avec attendrissement, de la bouche de son ami.

On voit que dans le Pourana du Shri-Bhagavata, et dans le poëme de Jayadava, le mouvement dramatique est à peu près le même. On peut reconnaître partout le sens mystique, mais partout il se couvre d'une forme humaine. C'est la passion de l'ame fidèle pour son Créateur, exprimée avec les couleurs ardentes d'un sentiment profane. Jamais le mysticisme n'eut chez les Hellènes ce caractère particulier aux Indiens, et peut-être aux Persans, à l'époque de leur plus haute antiquité. On peut affirmer que le mysticisme indien est un développement particulier du paganisme, qui élève la religion des brahmanes à un degré au-dessus de la religion hellénique et la rapproche du centre de toute lumière et de toute vérité.

Bientôt, dans une analyse du Bhagavatagita, nous verrons Chrisna, sous le titre de Bhagavan, opérer sa manifestation complète, sur le champ de bataille même où le sang des Courous coule sous le glaive de ses amis.

LE CATHOLIQUE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LA NATION FRANÇAISE ET SON ROI

APPELÉS A JUGER DE LA CONSPIRATION

PERMANENTE ET PROGRESSIVE

DU PARTI JÉSUITIQUE;

PAR M. ALEXIS DUMÉSNIL.

Nos lecteurs se rappellent sans doute un certain abbé Barruel qui, vers la fin du siècle dernier, publia plusieurs gros volumes pour prouver que la moitié du genre humain était en conspiration flagrante contre l'autre:

Cette conspiration avait produit la révolution; elle datait du Persan Mani, espèce de théosophe qui vivait au troisième siècle de l'ère chrétienne, et qui professait des doctrines mystiques dans le goût de la science orientale. L'abbé Barruel faisait de ce Persan ni plus ni moins que le précurseur des encyclopédistes, ou plutôt des francs-maçons, dont les premiers ne formaient qu'une ramification. Cet écrivain faisait conspirer ensemble le théosophe Saint-Martin et le philosophe Voltaire, qui se détestaient cordialement, et dont les doctrines, sans aucun rapport entre elles, étaient au contraire antipathiques au dernier point. La folie et l'exagération de telles accusations eurent bientôt décrié l'ouvrage du savant abbé, malgré ce qu'il contenait de réel et d'incontestable. Il en sera de même de quiconque, n'admettant ni l'examen ni la critique, jugera toutes choses avec passion. On ne doit alors attribuer qu'à soi-même l'oubli dans lequel on tombe.

Ce qui est arrivé à l'abbé Barruel et à son système doit nécessairement arriver à M. Dumesnil, dans un sens opposé. Ces deux écrivains procèdent avec la même candeur et la même bonne foi; tous deux citent à l'appui de leurs opinions des lambeaux détachés de divers ouvrages; l'un et l'autre s'en tiennent, pour juger les choses, à de vulgaires apparences, sans jamais pénétrer au cœur d'une question, et tout cela avec un manque de saine critique et d'analyse inconcevable. Là où Barruel ne voit qu'une propagande jacobine, prête à dévorer les prêtres et les rois, M. Dumesnil

n'aperçoit qu'une propagande jésuitique, ouvrant une large bouche pour engloutir les nations et même les rois, quand il leur prend fantaisie de se soustraire au pouvoir et à l'influence de ces *croque-mitaines* d'une nouvelle espèce.

Si ces deux écrivains étaient les seuls qui eussent adopté ces opinions, le mal ne serait pas bien grand; permis à chacun d'être visionnaire, de s'opiniâtrer dans sa propre pensée, et de ne pas vouloir reconnaître l'évidence. Malheureusement les idées fantastiques dont ces auteurs se sont rendus les fidèles interprètes ont pris dans deux opinions contraires une telle consistance, que, si cela dure, chacun aura peur de son voisin, et que le monde sera divisé en deux parties, dont l'une redoutera les jésuites, l'autre les jacobins, et toutes deux prêtes à s'entre-détruire. On peut aisément se figurer quelle image hideuse et ridicule à la fois offrirait une grande nation ainsi oppressée par un double cauchemar.

Beaucoup de membres du clergé, et bon nombre d'hommes honorables, au lieu de s'adonner à de graves études, et de prendre des forces pour combattre l'esprit du siècle, ont mieux aimé s'endormir dans une lâche indolence; mais leur réveil n'en est pas moins pénible, parce qu'il est toujours occasioné par quelque nouvelle catastrophe, qu'on aurait pu prévenir en exerçant davantage sa pensée. Il est si commode pour la paresse d'avoir une sorte de formule sacramentelle pour maudire ce que l'on n'aime pas! Quand on dit: franc-maçon et révolution, ou jésuite et contre-

révolution, on croit être quitte envers la saine raison et avoir expliqué toute l'histoire du siècle; mais on n'est pas exempt à aussi bon compte de toute réflexion : dorénavant les hommes les plus influens de la société, ceux surtout d'un ordre respectable, seront obligés de savoir et de connaître, pour prévenir le mal et être en état de débusquer l'ennemi de son poste.

La peur que les jésuites font aux libéraux est d'une nature particulière ; il y a dans cette crainte plus de malveillance que de paresse et de bonne foi. Nos hommes du siècle ont à leur usage une philosophie toute de frivolité, sensuelle et épicurienne, mise à la mode par Voltaire et les encyclopédistes : ce sont là leurs lumières, auxquelles il faut joindre la démocratie ou l'isolement des individus, l'industrialisme ou un amour effréné du lucre. Mais le génie de l'homme refuse de se laisser enfermer dans une sphère aussi étroite, où il ne se meut pas à son aise. La religion, les idées élevées, les hautes sciences, les lettres et les arts, les inspirations des hommes supérieurs, se fraient un passage au milieu de cet ordre de choses créé par la révolution : alors les libéraux se révoltent contre une influence suprême qui veut ce qu'eux ne veulent pas. Ils examinent comment il se fait que les vainqueurs, restés maîtres du champ de bataille, après la dispersion de l'ancien régime, se trouvent moralement aussi faibles; ils se comptent, et s'aperçoivent qu'ils sont toujours le même nombre et en majorité. Quoi ! la minorité l'emporterait ! dix auraient raison contre cent ! Cela ne se peut pas ! cela ne doit

pas être ! Et les voilà alors courant de tous côtés, inquiets et indignés, ne sachant à quoi s'en prendre de leur défaite. Au lieu d'en trouver la cause dans la faiblesse de leur génie, ils l'attribuent à un être de raison, dont ils font un bouc émissaire chargé des iniquités du monde : ce fantôme, ils l'appellent tour à tour barbarie, préjugé, superstition, féodalité, et bientôt ils l'affublent du nom de jésuite.

Mais malgré leurs anathèmes et leurs injures, ce qu'ils redoutent tant se reproduira sans cesse, en dépit des doctrines et des lois révolutionnaires, dussent-elles envahir le globe. Il ne s'agit point là de rois à immoler, de pontifes à égorger, de nobles à bannir; il s'agit du génie de l'homme qui ne se laisse pas aussi facilement étouffer. Vous êtes parvenus, messieurs, à faire de l'esprit une assez belle industrie, une assez profitable marchandise; cependant vous n'avez pu le rendre vulgaire à ce point qu'il ne soit un jour en état de prendre sa revanche. Les véritables droits de l'homme voudront aussi avoir leur tour, et se venger de l'oppression dans laquelle vous les tenez par vos maximes absolues.

Toute opinion a son troupeau, ou, si on l'aime mieux, ses prosélytes et ses fidèles. Les loups et les renards qui conduisent la bande libérale savent très-bien à qui ils s'adressent en donnant pour mot d'ordre quelques expressions de haine et d'invective, que la meute aboie en s'élançant sur ses victimes. Aussi, quand nous parlons des *malices* du libéralisme, nous n'en voulons pas aux bonnes gens qui ne sont que les

copistes de la fourbe d'autrui; c'est aux chefs de l'opinion que nous pensons en signalant les libéraux qui crient : aux jésuites! sachant fort bien que ni les peuples ni les trônes ne courent aucun danger de ce côté. L'auteur de la brochure qui nous occupe, est évidemment isolé dans son parti; sa place n'est ni à la tête, ni au centre, ni à la queue; il fait bande à part, ayant une confiance entière en lui-même, une conviction sincère, mais une vue courte, et une irascibilité d'imagination qui dénote en lui un manque absolu d'aplomb sous le rapport fondamental de la pensée. En lisant les pages de M. Dumesnil, on ne sait si on ne doit pas, au lieu de le blâmer, le plaindre plutôt de la triste vision qui obsède son esprit, et qui lui montre la société environnée de piéges tendus par les enfans de Loyola, et peut-être de trappes et de souterrains prêts à engloutir tous les hommes qui partagent ses doctrines.

Si nous devions nous prononcer sur le double sujet remis en question par cette brochure, nous dirions qu'il n'est pas absolument faux que les révolutionnaires se soient servis des formes des associations maçonniques pour ourdir leurs trames; nous ajouterions aussi que les jésuites ont commis des fautes qui ne tenaient pas à leur institution, mais qui procédaient de l'esprit des écoles et du génie des diverses époques, où on les a vus agir contre le sens de l'ordre social aux seizième et dix-septième siècle. Ces reproches, très-justes quand on saisit le véritable caractère des faits, deviennent absurdes lorsqu'on les exagère; ils s'appliquent bien plus aux temps qu'aux jésuites eux-mêmes, et beaucoup

d'opinions paradoxales dont on leur fait un crime, n'ont été soutenues par eux que pour combattre de plus grandes erreurs. On juge mal les questions en les isolant de leur point de vue général, et en ne les envisageant que d'un seul côté. Nous concevons cette manière de saisir les choses dans le vulgaire des hommes, parce qu'elle est à la portée de leur intelligence ; mais nous ne pouvons l'expliquer dans un écrivain de la trempe de M. Dumesnil. Nous regrettons qu'il se soit laissé aller à la première impression des objets, sans les avoir examinés, d'une manière plus étendue, avec une raison froide et calme, comme il convient à un homme de sens et doué de jugement.

L'auteur s'est imaginé qu'il s'est récemment formé en France une croisade dont feu M. le comte de Maistre déploya la fatale bannière, et dont le but jésuitique est de couvrir l'univers d'épaisses ténèbres. M. de Maistre n'est plus là pour défendre lui-même ses écrits, et il est facile de lui faire dire ce qu'il n'est plus en état de démentir ou de justifier. Cet écrivain était, sans contredit, le plus savant et le plus fort de son école ; il aimait la philosophie, et jamais il ne montra de prédilection pour les ténèbres, ni le coupable vœu d'abrutir l'intelligence humaine : sa science était assez vaste et assez étendue pour ne pas avoir à envier celle d'autrui. C'était à la fois un beau génie et un excellent homme. Le feu roi Louis XVIII faisait de lui personnellement et de ses écrits un cas tout particulier, et nous ne savons trop ce qu'aurait pensé l'auteur de la Charte, s'il eût lu dans la brochure de M. Dumesnil

l'étrange conséquence que cet écrivain déduit d'un passage des œuvres de M. de Maistre. En tout cas, et si l'on porte envers ce grand écrivain la rigueur jusqu'à lui reprocher quelques expressions un peu démesurées dans leur sens propre, sans qu'elles le soient dans l'ensemble de l'ouvrage, il faut aussi être juste et ne pas attribuer à l'auteur du *Pape* la violence de quelques copistes, qui, au lieu de s'en tenir à son esprit, se sont arrêtés aux mots, et, dans leur fureur d'imitation, les ont répétés jusqu'à satiété. Depuis quand un grand maître est-il responsable des fautes de ses écoliers?

Nous pourrons aussi justifier M. de La Mennais des reproches que M. Dumesnil lui adresse. Il nous semble qu'une intelligence supérieure doit être respectée, reconnue pour ce qu'elle vaut, et que c'est mal juger des hommes d'un aussi beau talent que d'en faire de lâches hypocrites et de vils conspirateurs.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA THÉORIE

DE L'IMPOT ET DES DETTES,

SERVANT D'INTRODUCTION

AUX NOTIONS ÉLÉMENTAIRES

DE M. LE COMTE D'HAUTERIVE.

VOILA bien soixante ans qu'il n'est bruit en Europe que de la science de l'économie politique ; mais, depuis qu'Adam Smith l'a inventée, elle a été à tel point partagée en subdivisions, dont on a prétendu faire autant de branches distinctes, qu'à force d'ordre, de méthode, de systèmes et de classifications, l'anarchie s'est aussi introduite dans cette partie des connaissances humaines.

Les anciens avaient également une science d'économie politique, comme on peut s'en convaincre par les ouvrages de Xénophon et d'Aristote ; elle était réellement alors ce qu'indique son nom : elle embrassait la politique intérieure des Etats et leur organisation civile. Ce n'était pas encore une théorie d'argent, de la population, une science industrielle et mécanique. Varron et d'autres écrivains considéraient l'agriculture comme une chose pratique ; ils se sont bornés à en constater les faits généraux, les règles établies par la sagesse des aïeux, et à recueillir des observa-

tions, un peu routinières, mais toujours dictées par le bon sens. On ne s'était pas encore élevé, comme de nos jours, à la sublimité de la théorie des engrais.

L'économie politique, telle qu'elle est conçue maintenant, n'a pu naître qu'à une époque où le matériel des choses, développé jusque-là naturellement et comme par instinct, fut envisagé comme la base de la prospérité des Etats, et se trouva substitué au moral de la société. Ce moral, autrefois le produit de la réflexion de nos pères, fondement mystérieux de l'ordre social, maintenant abandonné à son cours naturel, est laissé aux individus, sans que l'Etat daigne s'en occuper. En revanche, le matériel, ou *le positif*, comme cela s'appelle dans le dictionnaire de M. de Pradt, est devenu un art à l'usage et au profit de l'administration moderne, qui, ayant besoin de ressources financières toujours croissantes, a dû fixer toute son attention sur les progrès de cette nouvelle science. Sans savoir positivement le but vers lequel ils tendent, les partis les plus opposés s'accordent dans cette manière d'envisager la prospérité publique. Il est même assez singulier que les gouvernemens ne se soient pas encore emparés de cette concordance sur un point unique, pour y fixer les esprits et les pacifier en les attachant à des intérêts sur lesquels ils ne sont pas divisés.

On ne saurait lutter contre son siècle. Le génie du nôtre est purement administratif, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre. Rien ne naît et ne croît aujourd'hui par une force vitale et instinctive; en toutes choses, le mécanisme administratif a remplacé l'orga-

nisation corporative des anciens états. Démocrates, fauteurs du pouvoir absolu, hommes purement monarchiques, constitutionnels, demi-constitutionnels, tous, malgré des combinaisons diverses, n'ont abouti qu'à cela. Les uns comme les autres ont envisagé l'ordre social sous ses rapports d'utilité publique. Rien ne ressemble moins à l'idée que nos aïeux et les républicains de l'antiquité s'étaient formée de l'Etat. Mais aussi nous vivons dans le siècle des lumières, tandis que les anciens végétaient dans un chaos de superstitions et de barbarie. Il faut bien le croire, puisqu'on le répète chaque jour dans nos feuilles.

En Angleterre, l'économie politique est un système placé hors de l'Etat : on en profite, mais on se garde bien d'en faire la base des institutions sociales. On n'y bouleverse pas les associations morales pour leur substituer des associations industrielles. Les premières sont maintenues dans toute leur importance politique, et on laisse faire les autres, sans vouloir les diriger comme un ordre de choses constitutif de la société. Mais les économistes de France et d'Allemagne, de même que cette fameuse école d'économistes espagnols, dont les derniers représentans furent Jovellanos et Garay, ont des prétentions absolument *constituantes*. Ils veulent s'emparer de l'action des gouvernemens et interpréter l'Etat dans un sens favorable à leurs théories. S'ils n'ont pu entièrement y parvenir, parce que l'espèce humaine ne se laisse pas aussi facilement subjuguer par de telles maximes, au moins ces docteurs d'une nouvelle loi ont-ils acquis une grande importance. Dans un tel état de

choses, il ne conviendrait pas de blâmer en aveugles cette récente influence du mécanisme industriel et administratif; la sagesse veut qu'on en tire le meilleur parti possible et qu'on en exploite les ressources, sans négliger cependant ce pauvre moral des institutions humaines que certaines gens voudraient à toute force sacrifier à leur raison matérielle.

Cela admis, il se présente à nous un négociateur habile, arbitre entre les théories discordantes qui se partagent le domaine de la littérature économique; un homme dont l'esprit est *rectiligne*, éprouvé dans les affaires publiques, ayant marché avec son temps, qu'il accepte tel qu'il est, car c'est là le devoir de l'homme d'Etat, la plus belle et la plus généreuse utopie ne pouvant rien changer à la réalité des choses. M. le comte d'Hauterive a choisi judicieusement le vrai entre les opinions divergentes et extrêmes; ingénieux, il rejette ce qu'il y a de trop systématique dans la science moderne, qu'il a su ramener à n'être que l'expression de la nature et de la vérité des faits.

Ce publiciste envisage l'administration, composée d'une hiérarchie de fonctionnaires qui embrassent l'ordre social tout entier, comme une des nécessités politiques du siècle. Par une fiction ingénieuse, il ne veut pas reconnaître dans l'ordre administratif les agens du pouvoir, mais des directeurs et des pondérateurs de la prospérité publique. Par cela seul, il leur confère un caractère que le vulgaire n'aperçoit point. Mais, pour compléter une idée aussi savante qu'étendue, il faudrait reconstruire l'administration sur un

plan nouveau, la fortifier et la consolider comme oligarchie, et empêcher qu'elle ne se corrompît et ne négligeât ses devoirs qui consistent dans une surveillance continuelle des intérêts de la société. Tout reposant aujourd'hui sur le matériel ou le positif des affaires, il n'y a rien que de conséquent dans un système qui rendrait l'administration indépendante d'un gouvernement chancelant, et l'affranchirait des caprices et des exigences encore plus absurdes d'une démocratie souveraine. La difficulté consiste à maintenir l'administration sous la dépendance du gouvernement et en même temps sous l'influence de l'esprit public, sans lui ôter sa force et sa dignité, en l'empêchant de devenir usurpatrice et de se corrompre par une trop grande indépendance. En un mot, M. d'Hauterive envisage l'administration comme le produit des lumières d'un pays et de la puissance d'un gouvernement, réfléchissant les intérêts de la société dans ce qu'ils ont de matériel et de moral à la fois. A une époque où aucune institution ne saurait s'organiser comme un corps doué de la vitalité, où le mécanisme social est devenu exclusif, le projet de l'auteur est, sans contredit, la meilleure combinaison qui puisse être adoptée.

Il y a, dans le livre de M. le comte d'Hauterive, un bel enchaînement d'idées; la pensée n'y flotte jamais au hasard. Ce ne serait qu'autant que l'auteur envisagerait sa théorie politique de l'administration, liée intimement avec les ressources matérielles du pays, comme le seul bon système de gouvernement, que l'on

pourrait peut-être lui contester quelques-uns de ses principes. Le style de l'ouvrage est d'une précision et d'une clarté remarquables ; tout ce que renferme ce volume si court et si substantiel est réellement à sa place.

JOURNAL

D'UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1816, 1817, 1818 ET 1819,

PAR M. CAMILLE DE ROQUEFEUIL,

LIEUTENANT DE VAISSEAU,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION D'HONNEUR,
COMMANDANT LE NAVIRE *LE BORDELAIS*,
ARMÉ PAR M. BALGUERIE JUNIOR, DE BORDEAUX.

Le voyage que nous annonçons offre un double intérêt sous le rapport des avantages que le commerce peut en retirer, et sous le rapport des détails qu'il nous donne sur plusieurs contrées lointaines, jusqu'à ce jour peu explorées. Nous allons consacrer quelques pages à ce qui touche le but particulier de l'auteur, aux grandes questions commerciales, qui se lient si étroitement à la politique. Nous envisagerons, ensuite, les questions intéressantes qui peuvent se rattacher aux remarques de l'auteur sur des pays dont l'histoire ne nous a encore que peu entretenus.

Le système colonial de la France ne pèse plus dans la balance des destinées. On sait que les révolutionnaires d'Europe, ayant introduit leurs principes parmi diverses classes d'habitans des colonies françaises, les perdirent sans retour pour la métropole. La France a retenti de cette parole, qui n'était qu'une folle fanfaronnade du philosophisme : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » Mais les colonies ne nous ont pas échappé

à elles seules; notre commerce maritime, et, par suite, notre marine marchande, se sont engloutis au même instant. Le contre-coup s'est fait ressentir jusqu'au sein de la marine de l'Etat; elle a fait misérablement naufrage dans les tempêtes de la révolution, et Bonaparte en a sacrifié les débris à ses folles entreprises. En revanche, les forces de l'Angleterre se sont accrues de toutes les pertes de la France; la première puissance proscrivait les révolutionnaires, et l'autre se trouvait sous leur joug.

Dans cet état de marasme où languit notre commerce maritime, la plupart des armateurs ne se bornent qu'à des entreprises peu hasardeuses, qu'à des spéculations d'un intérêt circonscrit, sans véritable utilité pour la nation. Depuis la restauration, cependant, un peu plus de courage et d'amour-propre national se meut à cet égard, surtout à Bordeaux, seule ville où on semble encore comprendre l'intérêt du commerce maritime, en le prenant en grand. Au nombre des négocians de Bordeaux qui possèdent à cet égard le plus de lumières se trouve M. Balguerie Junior, auquel on doit l'entreprise du voyage autour du Monde, si habilement exécuté par M. de Roquefeuil.

Les entreprises anglaises ont été couronnées d'un succès plus durable, dans l'Inde, que celles de la France, non pas seulement par la folie des révolutionnaires qui détruisirent la puissance de ce dernier empire, mais encore parce que les Anglais, ayant l'avenir en vue, se sont donné toutes les peines à se créer un peuple de sujets dévoués des Indous idolâtres, qu'ils préservèrent

des fureurs des Mahométans, en faisant à ces derniers une guerre d'extermination; les Français, au contraire, sauf les efforts de quelques missionnaires, qui ne remplacèrent que faiblement les jésuites (seule société qui eût pu réussir dans cette tâche), ne firent rien pour se captiver les Indous en respectant leurs mœurs; ils crurent plus politique de s'adjoindre les puissances musulmanes, anti-populaires dans l'Inde, pour leur esprit d'intolérance et leurs persécutions atroces. Cette ignorance de l'état moral des pays éloignés a été un défaut capital dans le système colonial de la France, surtout par rapport à l'Inde.

Mais cette riche contrée de l'Orient est à jamais soustraite à l'influence française, et il serait folie d'y songer. Il en est de même de l'archipel des Malais, où les Anglais ont pris partout le devant, avec cette activité politique et commerciale qui leur est propre, en cherchant à s'introduire dans l'esprit des habitans par l'étude de leurs mœurs et la connaissance de leurs besoins moraux. La Chine, l'Amérique ci-devant espagnole, comme la côte nord-ouest du même continent, sont au contraire des points sur lesquels le commerce français peut tenter d'heureux essais : malheureusement, le génie de l'Angleterre a su déjà commencer par s'impatroniser dans les parties septentrionales du Nouveau-Monde.

Le principal intérêt du voyage de M. de Roquefeuil roule sur ce dernier rapport.

La Chine a encore été envahie par les efforts infatigables de la compagnie des Indes, qui a su faire de

grands sacrifices pour acquérir, par sa persévérance, d'immenses avantages. Les Anglo-Américains se sont aussi élancés avec ardeur vers les plages de Macao; mais le numéraire n'étant pas très-considérable aux Etats-Unis, et tout, en Chine, se payant en numéraire, les avantages de ce commerce ont été plus que balancés. Les Anglais seuls sont parvenus à faire adopter aux Chinois plusieurs des produits les plus importans de leurs manufactures; M. de Roquefeuil ne doute pas que la France, dont le commerce est maintenant nul en Chine, ne puisse, par suite de grandes entreprises commerciales, aujourd'hui si rares dans ce pays, et par l'appui d'une marine militaire qui ferait son apparition dans les mers du sud, entrer en concurrence avec l'Angleterre, et faire adopter aux Chinois quelques branches de son industrie.

Rien de plus délicat que la question des colonies ci-devant espagnoles. M. de Roquefeuil dit fort bien que nous voyons constamment, dans l'histoire, les colonies s'affranchir de leurs métropoles, lorsqu'elles sont devenues mûres pour l'émancipation. Ceci est plus vrai par rapport aux établissemens coloniaux des peuples modernes, que par égard à ceux de l'antiquité. La religion créait des liens puissans, dans les temps du paganisme, entre les métropoles et leurs colonies; les grandes divinités résidaient dans les premières, et les dieux des colonies avaient toujours leurs regards tournés vers la mère-patrie. La colonie révoltée eût été envisagée comme *impie*, et ceux qui lui eussent prêté assistance eussent été exécrés comme complices

d'un sacrilège. En revanche, le sacerdoce fortifiait les liens entre les colonies et leurs métropoles, par la douceur qu'il inculquait aux gouvernemens dans leurs relations avec leurs établissemens lointains. De là, la fidélité générale des colonies grecques, phéniciennes et carthaginoises, même lorsqu'elles étaient devenues puissantes, et quand les métropoles jugeaient à propos de leur accorder insensiblement quelque indépendance. Avec la religion chrétienne tout change à cet égard; il n'y a, pour le monde catholique, d'autre métropole que Rome; la religion ne noue plus les liens de la colonie à la mère-patrie, le commerce seul les a créés dans ses intérêts; il en use, et souvent il en abuse. C'est là la notable différence entre le système colonial ancien et moderne. M. de Pradt, ayant ignoré cette circonstance, a rassemblé, sur les révolutions des colonies de l'antiquité, des faits incohérens, et comme il lui est souvent arrivé, il a dit, à cet égard, des choses fort ridicules.

La position des colonies espagnoles n'avait cependant, vis-à-vis de la Péninsule, et par suite de circonstances particulières, peu ou rien de commun avec celle des colonies d'autres puissances européennes. On disait avec raison, *les deux Espagnes*, *les deux hemisphères;* il n'y avait là nul joug; tout était confiance réciproque; le Mexique était même plus florissant que la mère-patrie, par les soins de son administration; nulle part on ne payait moins de droits, et M. de Roquefeuil trace un tableau aussi vrai que juste de la douceur du gouvernement dans le Pérou,

même dans les circonstances les plus récentes.

La première cause de la révolution qui dévore aujourd'hui l'Amérique espagnole, est à chercher dans les efforts des ministres de Charles IV pour introduire une administration dans le sens moderne, au sein de ces contrées éloignées. Les Aranda et les Florida Branca bouleversèrent non-seulement l'administration de la Péninsule, mais réussirent encore plus complètement dans l'autre hémisphère. On fit tout au monde pour rendre le haut clergé de l'Amérique espagnole accessible aux lumières de la philosophie moderne; on lui inculqua les principes du jansénisme. Il est vrai, ces ministres imprudens firent beaucoup pour l'avancement du bien-être matériel des colonies, et il faut leur en savoir gré; mais ayant négligé le moral et aboli le seul ordre religieux qui fût instruit dans cette contrée du globe, en remplaçant l'éducation qu'il offrait aux colons par celle de professeurs modernes, envoyés d'Europe pour n'enseigner que les sciences exactes et les lumières du siècle, toute balance fut rompue entre le bien-être physique et les progrès de la morale. De là ce premier germe révolutionnaire, soigneusement cultivé par les efforts des propagandistes de notre continent.

Les Créoles ayant cessé de respecter les Espagnols, comme l'observe M. de Roquefeuil, et osant se mesurer sans crainte avec les descendans des vieux Castillans, ont voulu appliquer les idées modernes à la situation présente, où la race espagnole du nouveau continent se montre si abâtardie. De là cette triste

fièvre révolutionnaire au sein de la mollesse, du bonheur physique et du repos. On peut s'imaginer que les Américains du nord, y voyant leur intérêt, ont soufflé l'esprit d'indépendance parmi la classe des négocians; les Anglais, embrassant d'un coup d'œil tous leurs avantages, et voulant barrer la voie d'une grandeur future aux Américains du nord, ont ajouté à l'assurance des insurgés. La question délicate est, maintenant, de savoir si la France doit profiter de ces circonstances réunies pour relever son commerce et sa marine, ou si elle doit laisser aux Anglais tout l'avenir en partage, quoique la France compte de nombreux partisans dans l'Amérique du sud.

L'honneur, la foi des traités répondent par un *non* formel à cette séduction de la politique et de l'intérêt mercantiles; mais comme il est de toute impossibilité que jamais l'Espagne recouvre ses immenses colonies, à moins qu'elle ne veuille y ensevelir des armées entières, quels que puissent être ses succès partiels, il est permis à la France de conseiller à la couronne d'Espagne des mesures conciliatrices à l'égard de ses anciennes colonies.

Il est reconnu que les Espagnols d'outre-mer, malgré leur rupture avec la métropole, ne désirent, en aucune manière, écarter toute union avec elle; que leur vœu formel consiste au contraire dans une étroite liaison politique et mercantile, pour leurs communs intérêts. La France, médiatrice d'une pareille alliance, y gagnerait des avantages incalculables.

M. de Roquefeuil entre dans les détails les plus

curieux sur les grands avantages que pourrait trouver la France à établir une concurrence avec les marchands des Etats-Unis pour le commerce des pelleteries de la côte nord-ouest de l'Amérique. Les Chinois les recherchent avec avidité.

Quant aux possessions russes de l'Amérique du nord, les Européens sont malheureusement exclus de son commerce, comme s'il s'agissait du Japon. Il est vrai que la trop grande concurrence avait été jusqu'alors défavorable au commerce de la Russie.

La modestie de notre auteur intéresse, lorsqu'il cherche à nous faire connaître les impressions qu'il a reçues sur les plages lointaines, à la vue de peuples et de peuplades parmi lesquels rien ne ressemble aux Européens. M. de Roquefeuil paie un juste tribut d'hommages à M. Alexandre de Humboldt, qu'on a justement surnommé le Colomb de la science dans l'autre hémisphère. Il ne se dissimule pas qu'il dira peu de choses entièrement neuves, gardant le silence sur tous les points que son illustre prédécesseur a traités de main de maître.

Les gouvernemens, au lieu d'envoyer à grands frais des botanistes dans les contrées éloignées, au lieu de tout faire pour accélérer l'étude des végétaux, des animaux et des minéraux, devraient y dépêcher des hommes instruits dans les langues orientales, possédant un fonds de connaissances plus ou moins étendues sur tout ce qui a été écrit par les missionnaires, par les voyageurs, par les savans espagnols et américains du nord de l'Amérique, au sujet des tribus indigènes des

contrées éloignées; l'histoire, la politique, la philosophie, la géographie, y gagneraient bien autrement que par de simples observations sur la nature physique. Il est rare de réunir toutes les qualités, comme M. de Humboldt, et, pour cela même, il faudrait se résoudre à faire entreprendre d'importans voyages aux hommes instruits, capables de s'adonner à l'étude des langues, des croyances et des institutions sociales. Mais les physiciens paraissent seuls avoir obtenu le privilège, en France, d'attirer l'attention du gouvernement.

Il est vrai que des missionnaires savans, hommes de Dieu sans violence, occupés à ne jamais heurter les opinions et les mœurs des peuples étrangers, les convertissant avec prudence et après un mûr examen de leur génie, pour rendre la parole de Dieu capable de germer dans leur sein, seraient les observateurs préférables qu'on pourrait envoyer dans les contrées de l'Orient et en Amérique. Les jésuites ont presque seuls su réunir les qualités propres à la propagation de la foi et à l'agrandissement du domaine de nos connaissances. L'avantage des missionnaires sur les autres savans consiste dans le plus grand séjour sur les lieux, dans une patience sans bornes, dans leur union plus étroite avec les indigènes.

Les premiers navigateurs autour du monde nous ont livré une foule de traits isolés, d'aperçus de prime-abord, et quelques mots, souvent mal compris, de langues dont ils n'avaient pu bien pénétrer le caractère. Leurs renseignemens sont curieux, sans doute, mais extrêmement insuffisans; ils ont même donné lieu à de faux

jugemens sur les prétendus sauvages ou sur les hommes de la nature. Rousseau, guidé par des notions incomplètes de ce genre, a bâti son Contrat social sur le sable, en lui donnant pour base l'homme abandonnant l'état sauvage pour embrasser la carrière de la civilisation. Il aurait fallu d'abord examiner ce qu'était cet enfant libre de la nature, s'il vivait tout-à-fait indépendant, ou s'il n'était pas membre d'une véritable société. Or, l'*état*, ou, si l'on veut, une *constitution sociale* quelconque, se retrouve partout où nous voyons une réunion d'hommes, parmi les soi-disant sauvages comme chez les peuples civilisés. Il n'y a pas, pour l'homme, d'état de nature proprement dit, selon le sens que le philosophisme moderne attache à ce mot, et la société est aussi vieille que le monde.

Un missionnaire protestant, Heckewelder, homme d'un vrai mérite, chrétien de la secte morave, vient de nous donner l'histoire des institutions sociales de plusieurs des grandes tribus indigènes de l'Amérique du nord. On est étonné de rencontrer, parmi ces barbares, les formes d'association les plus compliquées, un système politique très-étendu; peu de science, il est vrai, mais, en revanche, une langue construite d'après les règles les plus rigides d'une grammaire raffinée; ce qui ne suppose pas une intelligence née d'hier, et sortie la veille de la boue, comme le pensent ces cerveaux creux qu'on appelle *matérialistes*.

Le tatouage est une des coutumes des peuples prétendus sauvages, qui a paru aux savans ignorans du dernier siècle tenir le plus d'une vanité barbare, et

leur a servi de texte pour déprécier le genre humain comme sot et absurde dès son berceau. Mais depuis peu on a découvert, à ne plus en douter, que les signes du tatouage formaient, dans toutes les îles de la Polynésie, peuplées en majeure partie par des tribus malaies, une véritable écriture hyéroglyphique, dérivée de la religion. Les tatoués sont de divers ordres, et leurs supérieurs possèdent la clef des signes gravés sur leurs corps. Ils forment, entre eux, autant d'espèces d'initiés à de certains mystères, qui se reconnaissent, suivant l'observation de M. de Roquefeuil, comme nos francs-maçons, et qui se prêtent mutuellement secours et assistance. On sait que la majeure partie des peuples de l'Afrique et de l'Amérique se tatouent, ainsi que les tribus de la Tartarie et les anciens Arabes; il en est de même des signes religieux que les Hindous des sectes de Siva et de Vishnou se gravent sur la figure. Quel vaste champ d'observations pour le philosophe qui parviendrait à se saisir d'un certain nombre de ces caractères, sur les détails que lui en livreraient des missionnaires et des voyageurs d'une instruction solide!

Que ne pourrait-on pas aussi dire sur l'horrible coutume des anthropophages? Selon les matérialistes, l'homme, brut dans son origine, ne trouve rien de mieux que d'assouvir sa faim sur la chair de son prochain; mais telle n'est pas la déplorable origine de l'anthropophagie : elle dérive d'un funeste égarement de l'esprit. Les Batta's, peuple lettré de Sumatra, dévorent leurs parens âgés, avec cérémonies et invo-

cations religieuses; ces barbares croient assister à un sacrifice. Les prisonniers de guerre, chez les sauvages du nord de l'Amérique, expirent sous les plus affreux tourmens, et s'ils soutiennent cette épreuve avec courage, ce qui est un point d'honneur chez ces peuples, on les adore comme objet sacrés et on se nourrit de leur chair en conséquence. Ceci tient au grand dogme du sacrifice de l'homme innocent mourant pour le coupable, et le rachetant par son sang, dogme ancien comme la chute du genre humain, et qui n'a reçu son véritable accomplissement que dans la religion chrétienne. Il ne faut donc pas légèrement attribuer à des causes vulgaires les pratiques les plus odieuses et les plus barbares; la vérité défigurée a été de tout temps un terrible fléau pour le genre humain. M. de Roquefeuil assure que les prêtres des îles Marquises sauvent, sinon de la destruction, au moins d'être dévorés par leurs semblables, quelques prisonniers de guerre, en les réservant pour nourriture des dieux. Le prisonnier, mis à mort, est alors enseveli; personne n'oserait toucher à une chair réservée.

M. de Roquefeuil nous fait connaître la triste position des missions espagnoles dans les deux Californies, mais il ne s'explique pas sur les indigènes peu connus de ces contrées; il entre, en revanche, dans de grands détails sur l'intéressante contrée de Noutka, d'où, selon M. de Humboldt, d'après les monumens et les institutions du pays, ainsi que d'après d'obscures traditions des Aztèques, ceux-ci semblent être descendus vers le Mexique. Les peuples de Noutka et des îles voisines,

comme les contrées de l'intérieur, mériteraient, sous beaucoup de rapports, un savant explorateur.

Le nom de Noutka donné au pays de Youcouatl, dont le son rappelle une terminaison fréquente chez les Mexicains, est une preuve des fréquentes et ridicules méprises de beaucoup de navigateurs qui, saisissant un mot à la hâte, sans en connaître la signification, l'appliquent à un pays avec lequel il n'a aucun rapport. Noutchi signifie montagne, dans la langue des indigènes de Youcouatl, et ce mot, entendu en l'air, a donné naissance à celui de Noutka, par lequel le célèbre Cook a désigné cette plage lointaine. Les habitans, voyant les Européens se servir d'une pareille désignation, ont adopté le mot pour indiquer leur pays dans la conversation avec les étrangers. Que de méprises semblables offusquent les pages de l'histoire, et donnent lieu à des étymologies aussi vaines que ridicules, à des suppositions d'origine inadmissibles!

Les peuples de Noutka et des îles voisines sont de couleur cuivrée, comme les autres Américains; M. de Roquefeuil a cependant remarqué qu'il y a des femmes blanches et des hommes à cheveux blonds; leur manière de s'enduire le corps peut contribuer à leur couleur. D'après cette remarque, on voit que la couleur cuivrée des habitans du Nouveau-Monde souffre des exceptions chez les individus de même race, et que notre science sur le physique des peuples est encore trop imparfaite pour en tirer d'exactes conclusions sur leur origine. Déjà M. de Klaproth avait observé que la prétendue race jaune des Mongoles et des Chinois était

blanche dans la première enfance, et qu'une constante exposition à l'air et au soleil contribuait ensuite au changement de leur couleur. On s'est beaucoup trop hâté de diviser les hommes d'après leur peau; la seule différence radicale à ce sujet, jusqu'à présent bien observée, est celle des peuples blancs et noirs; elle est cependant susceptible d'exception; car les Indiens du Decan et plusieurs peuples de l'Afrique sont noirs, malgré leur physionomie européenne.

Nous avons jusqu'ici plutôt parlé des questions intéressantes auxquelles donnait lieu ce voyage, et de plusieurs observations qu'il contient, que des talens de M. de Roquefeuil comme navigateur, du mérite de son appréciation des peuples éloignés, des vues de commerce qu'il déroule, et de son style comme écrivain. L'auteur, après avoir servi honorablement dans la marine royale, et le gouvernement ne pouvant lui ouvrir une carrière qu'il était digne de parcourir par son zèle et par son instruction, prit la résolution de devenir utile à son pays dans la marine marchande, ce qui honore à la fois son patriotisme et ses lumières. M. de Roquefeuil, royaliste décidé, issu d'une ancienne famille militaire, ne balança pas sur un préjugé, utile en lui-même, puisqu'il sert de barrière aux envahissemens de la classe industrielle sur les propriétaires du sol, et trafiqua avec loyauté, comme il avait combattu avec honneur. Ce n'est pas le premier noble et le premier royaliste qui ait ainsi donné un démenti formel aux déclamations libérales sur le peu de cas que font les classes élevées de tout ce qui

tient au commerce et à l'industrie, ainsi que sur le manque de lumières des royalistes. Il est digne d'observation qu'on ne rencontre dans le livre de M. de Roquefeuil aucune ligne qui ne respire l'ardent désir de l'union morale et religieuse entre les fils de la même patrie.

Pas de divagations pour ou contre le libéralisme ou le royalisme; on s'aperçoit de la profonde conviction religieuse et monarchique de l'écrivain, mais nulle ombre d'esprit de parti. Cette haute modération et cette réserve pleine de fermeté garantissent l'indépendance de l'homme qui les possède, et sont dignes du marin et de l'officier. Que le peuple criailleur, partout où il se rencontre, prenne exemple sur la manière d'agir et de penser de M. de Roquefeuil.

Le voyage de cet officier parle pour son habileté en navigation. On voit que rien ne lui manque sous le rapport de la présence d'esprit et de l'expérience. Des détails nautiques auraient peu d'attraits pour la majeure partie des lecteurs, aussi les passerons-nous sous silence. On s'y intéresse cependant vivement dans le cours du voyage, parce qu'on apprend à y connaître le marin exercé.

M. de Roquefeuil n'avait que des notions fort générales sur le commerce des pays éloignés, notions que chaque officier de marine est appelé à acquérir, lorsqu'il se chargea de son embarcation. Sa prudence, son esprit observateur et son infatigable patience, lui ont tout enseigné dans le cours de sa navigation.

Les commerçans surtout liront cet ouvrage avec

fruit; il est aussi d'un intérêt général pour la politique : car, après la religion, le commerce maritime forme le lien le plus puissant entre les peuples éloignés. Aussi voyait-on, dans les anciens temps, de grands marchés s'établir sous la protection d'un temple voisin, et des peuples farouches déposer leurs armes, et faire des échanges sous l'invocation de la divinité. Nulle association chrétienne n'a mis cette vérité autant en pratique et ne l'a si bien reconnue que la société des jésuites.

M. Balguerie Junior, de Bordeaux, avait voulu faire de ses seuls fonds, et à grands frais, une expédition à la mer du Sud et à la côte nord-ouest de l'Amérique, lorsqu'il jeta les yeux sur M. de Roquefeuil. Le but de cet estimable négociant était d'acquérir dans ces contrées des « objets recherchés à la Chine, et dont le produit devait être converti en marchandises de ce pays, qui se consomment en France, et dont nos marchés auraient pu ainsi s'alimenter sans extraction d'espèces, et par l'utile emploi des produits de notre sol et de l'industrie française. » Ce but a été en grande partie atteint, surtout si l'on observe que M. de Roquefeuil a victorieusement démontré, par l'exemple de quelques navigateurs anglais et américains, comment il pouvait se remplir sans difficulté. Jusqu'alors on n'avait trafiqué à la Chine qu'en y laissant l'or et l'argent de l'Europe et du Nouveau-Monde ; mais les Chinois, recherchant déjà plusieurs articles de luxe et d'industrie étrangère, et estimant à un haut prix les pelleteries des côtes nord-ouest de l'Amérique, le commerce avec

ce peuple, raffiné dans les arts de la vie, doit en prendre un nouvel accroissement.

Une des parties les plus intéressantes du voyage de M. de Roquefeuil sont ses observations sur les îles Marquises. Le navire a été pris d'assaut, dans une de ces îles, par une troupe de jeunes bacchantes, tandis que le capitaine américain Sowle, auquel M. de Roquefeuille rendait une visite, lui conseillait de faire repousser la force par la force, et de ne pas permettre l'introduction des femmes dans son navire. Le Français galant, ne sachant comment se défendre contre un pareil ennemi, venu à la nage et introduit dans le navire à l'aide des bouts de manœuvres qui s'étaient trouvés le long du bord, ne jugea pas convenable de suivre les avis de l'Américain rigoriste, qui aurait voulu qu'on mitraillât le beau sexe. Cette licence de mœurs règne, d'ailleurs, dans la majeure partie des îles du sud. Elle ne tient pas autant à la corruption du cœur ou de l'esprit, ou à ce que nos naturalistes décorent du titre de *naturel*, qu'à un culte depravé et licencieux. Chez beaucoup de peuples païens, les étrangers, envisagés comme des messagers des dieux, étaient reçus de cette manière aimable. Dans la ville de Kamul, située au nord du grand désert, dans l'ancien empire du Tangut, les femmes, tenues sévèrement dans l'intérieur de leurs maisons, et punies peur crime d'adultère avec leurs compatriotes, voient les étrangers affluer chez eux à de certaines époques ; les maris, les pères, les mères quittent leurs maisons et courent les champs tandis que les étrangers prennent leur place.

Au reste, ces jolies filles et ces femmes intéressantes des îles Marquises dont M. de Roquefeuil vante les attraits et remarque les graces et la coquetterie, appartiennent à la race des cannibales, ce qui certainement forme contraste avec l'enjouement de leurs manières. Nous avons déjà parlé des premières causes de ces horribles festins, qui ne sont pas plus dans la nature que dans le génie de l'homme, mais qui appartiennent à une très-ancienne corruption d'idées. Les Malais, répandus dans tous les archipels du monde maritime, forment une race d'hommes remarquables par leurs arts, par leur industrie et par tous les talens dont la nature les a prodigieusement doués. Il ne faut pas confondre ces sauvages, si on peut leur appliquer ce nom, avec les mônstres à face humaine qui peuplent de vastes régions en Afrique et en Amérique.

Une singulière institution, commune à la plupart des îles des nombreux archipels des Malais, est le tabou, observé par M. de Roquefeuil et ses prédécesseurs; ou l'interdiction religieuse, d'après le révélation d'un dieu suprême, mise sur tel et tel objet. Les pontifes conviennent de ce tabou avec les principaux chefs; c'est le plus puissant moyen de police pour ces régions lointaines.

Les habitans des îles Marquises, si inconstans sous d'autres rapports, et si adonnés aux plaisirs de la vie, meurent, suivant M. de Roquefeuil, en véritables stoïciens, laissant éteindre la flamme de leur vie avec une inaltérable tranquillité, et voyant les préparatifs du cercueil arrangés sous leurs yeux. La mort ne semble

avoir pour eux rien de bien pénible. Leur religion, sur laquelle M. de Roquefeuil ne donne que peu de détails, ressemble à ce culte d'Ossian et de la haute Asie, selon lequel les esprits des défunts résident dans les nuages, et forment une espèce de hiérarchie d'hommes éminens et d'illustres guerriers, ou de sages pontifes transformés en sphères et en cieux. C'est la religion du Tangri chez les Turcs, du Tian chez les Chinois; c'est aussi la croyance des sectateurs de Iina dans l'Inde, qui ont réduit ce culte en système. Il serait curieux d'en rechercher les premiers élémens, car il diffère grandement des autres systèmes du paganisme. Il y manque un créateur et un organisateur des mondes.

Le style de M. de Roquefeuil est adapté au sujet. Il peint avec clarté tous les tableaux qu'il veut retracer à la mémoire. Simple, plein de franchise, il ne manque pas de mouvement, et ses descriptions, sans être minutieuses, ont un coloris de vérité. En général, c'est un livre aussi agréablement écrit que vraiment instructif.

HISTOIRE

DE

L'INQUISITION D'ESPAGNE;

PAR M. LLORENTE.

On trouve, dans le cahier du mois d'avril de la *Revue encyclopédique* (année 1823), une biographie de M. Llorente, par M. Mahul, et une annonce littéraire de ses ouvrages, par M. le comte Lanjuinais.

Ces écrivains conviennent expressément que cet écrivain fut un *mauvais prêtre ;* ils nous montrent son obstination à conserver le caractère sacré, quoiqu'il eût cessé, depuis long-temps, de faire profession du catholicisme, quoiqu'il fût un vrai ennemi de l'Eglise. Cet aveu est remarquable dans la bouche des soutiens de la doctrine de Jansénius. Comment appeler, après cela, *persécution*, avec M. Mahul, la défense faite à M. Llorente, de la part de ses supérieurs ecclésiastiques, de remplir les fonctions du sacerdoce? N'était-ce pas une *profanation* de la part du prêtre espagnol, de vouloir conserver les privilèges d'un caractère qu'il avait foulé aux pieds par ses opinions? Quelle est donc l'idée de *l'honneur* parmi les libéraux ? Ce n'est pas M. Llorente qui est coupable, pour ne pas agir selon sa conviction, pécidément anti-catholique, en ne voulant pas cesser

l'exercice des fonctions du sacerdoce ; mais ce sont ses supérieurs qui méritent d'être blâmés, pour avoir voulu lui éviter le comble de l'hypocrisie et du parjure ! Quel renversement de toute notion de bon sens et de justice !

Le même Llorente, que les libéraux appellent le vertueux, fut aussi un bien *mauvais citoyen*. Je m'appuie encore de l'autorité de M. Mahul, son panégyriste. L'honnête Llorente trahit sa patrie, ses fonctions, ses dignités; il déshonore le nom de ses aïeux illustrés dans le service d'Espagne ; il méconnaît son âge, qui aurait du l'élever au-dessus des misérables prestiges de la vanité; il se place dans la domesticité du roi Joseph. Les Espagnols *de tous les partis* ont raison de couvrir les chefs des Josephinos d'un égal mépris.

En France, la lassitude des révolutions avait précipité le peuple dans les bras de Bonaparte. Au-delà des Pyrénées, nulle excuse. Les Josephinos ne peuvent pas même alléguer leurs opinions ; ils ont trahi leur roi et leur patrie, les uns par peur, les autres par cupidité, sentimens au-dessous de la dignité de l'homme. Les révolutionnaires et les royalistes de la Péninsule les ont repoussés d'un commun accord.

M. Llorente n'a pas seulement endossé la livrée du roi Joseph; il s'est encore laissé gratifier, de la main du mannequin royal, d'un emploi vraiment odieux. L'homme vertueux par excellence fut placé à la tête d'une administration qui rappelle la plus sale époque révolutionnaire. On lui confia la manutention des biens confisqués, par libéralisme impérial, sur les Espagnols

fidèles à leur roi et à leur pays. Ces biens servaient à engraisser les courtisans du prince intrus. Il est vrai que M. Mahul affirme que l'homme dont il se fait le panégyriste ne se chargea de l'infamie d'un pareil emploi que pour empêcher que des hommes moins bien intentionnés n'en fissent un usage plus coupable encore. M. Llorente voulait, selon M. Mahul, prendre sur lui la responsabilité d'un certain mal, pour empêcher qu'il n'en advînt un mal beaucoup plus grand. C'est là l'éternelle excuse des complaisans de la révolution et des familiers de Bonaparte; mais l'homme vraiment vertueux repousse la responsabilité des mauvaises actions. Il nous est ordonné, par une impérieuse morale, de faire le bien, et de ne jamais nous plier au mal, quoi qu'il en advienne. Si les égoïstes et les lâches eussent laissé aux seuls scélérats l'horreur et l'iniquité de certaines mesures, le mal aurait pu d'abord paraître plus grand; il eût eu moins de durée, dans le fait; les faibles de vertu eussent été moins indulgens pour le vice; le scandale eût été, par conséquent, moins grand, et eût corrompu moins d'ames.

Ce n'est pas la première fois que M. Llorente fut revêtu, d'après son historien, de fonctions qui répugnaient à sa conscience. Il exerça pendant long-temps l'emploi de fiscal près de l'inquisition, quoiqu'il eût ce tribunal en abomination. Il est vrai que son panégyriste prétend encore qu'il en a adouci les rigueurs. Mais nous sommes déjà habitués au caractère constamment double de M. Llorente ; ne voulait-il pas exercer les fonctions

du sacerdoce, tout en méconnaissant les doctrines du catholicisme !

Passons de Llorente prêtre, fonctionnaire et citoyen, au même Llorente, érudit et auteur. Ici sa désespérante médiocrité a frappé jusqu'aux regards de M. Lanjuinais ; elle n'a pas non plus échappé à l'observation de M. Mahul. Tel écrivain est lourd et fatigant, qui n'en a pas moins de mérite ; il se meut quelque chose dans sa pensée. Les idées peuvent être nettes, malgré la pesante monotonie du discours ; mais c'est la pensée qui manque autant que le style aux écrits de M. Llorente. Malheureusement encore son savoir est d'un léger aloi ; il sait beaucoup de choses, mais d'une manière confuse, mais sans ordre et sans suite ; il sait mal ce qu'on ne saurait lui refuser de savoir.

M. Llorente s'est fait historien de l'inquisition ; il y était appelé à plus d'un titre. Il était inquisiteur, théologien, historien, jurisconsulte et Espagnol : ses études avaient été dirigées vers une certaine universalité, quoiqu'elles sentissent le terroir, quoique M. Llorente ne connût de l'étranger qu'un peu de jansénisme et de mauvaise philosophie française.

L'histoire de l'inquisition de notre auteur ne se compose que d'un amas confus de matériaux qui, si nous les acceptons comme authentiques, peuvent intéresser l'historien futur, mais prouvent, jusqu'à l'évidence, que M. Llorente était incapable d'écrire une histoire, ne fût-elle même que philosophique dans le sens du jour, c'est-à-dire frivole et inconséquente.

J'ai une remarque à faire sur les matériaux rassem-

blés par M. Llorente, dans son Histoire de l'Inquisition. En admettant l'exacte probité de l'historien (ce que je ne suis pas à même de vérifier), il faut convenir qu'il agit souvent sans examen et sans critique. MM. Mahul et Lanjuinais, dans leurs articles respectifs de la Revue, ont durement relevé sa sotte crédulité au sujet de la prétendue papesse Jeanne : ils ont aussi parlé de la manière plus que légère avec laquelle il *compile* sans rien comparer, sans rien analyser. Or il est toujours prudent de ne pas se confier trop aveuglément aux matériaux qu'un auteur aussi inconsidéré peut rassembler au sujet d'une question historique, grave comme celle de l'inquisition.

M. Llorente veut démontrer le ridicule et l'atroce absurdité de l'inquisition par le procès burlesque qu'elle intenta aux magiciens et aux sorciers : M. Llorente va contre son but. Ce n'est pas l'inquisition d'Espagne seulement qui sévit contre les prétendus sorciers : les *bûchers protestans* de l'Allemagne et de l'Angleterre s'allumaient à la même époque pour eux, et on ne les traita pas avec moins de rigueur en France. Depuis que le docteur Luther avait jeté son encrier à la tête du diable, on s'était beaucoup occupé de sa majesté infernale dans une grande partie de l'Europe, et les protestans bien plus encore que les catholiques. On voyait partout le démon, surtout dans les vieilles femmes : cette croyance est encore fort vive dans le nord de l'Europe protestante. A défaut de la justice qui ne se mêle plus de brûler les sorciers, les bonnes ames qui se croient ensorcelées ont su s'en acquitter

elles-mêmes. Ce ne sera pas pour la dernière fois, dans notre siècle des lumières, que le peuple aura clandestinement brûlé des sorciers, de son autorité privée.

Les inquisiteurs d'Espagne, qui semblaient sévir si follement contre les nécromanciens, avaient cependant plus de raison d'agir contre eux que les parlemens de France et les tribunaux protestans, voire même les universités d'Allemagne. L'Espagne renfermait beaucoup de Juifs et de Mahométans qui, sous le masque du christianisme, étaient ennemis de l'Etat, se montraient attachés à la Cabale et aux doctrines orientales. Ils cherchaient à pénétrer l'avenir pour prédire la réintégration des Maures dans leurs anciens droits sur le pays. On voyait dans le nécromancien un Juif et un Maure déguisés; il l'était dans un grand nombre de cas. On frappait, ainsi, autant un ennemi de l'Etat qu'un ami du diable.

Le catholicisme était la *grande affaire* de l'Espagne; il formait une question aussi nationale que religieuse. L'idée du catholicisme se confondait, dans l'esprit de l'Espagnol, avec celle de la patrie; il avait conquis l'un et l'autre à la pointe de son épée. D'autre part, le peuple espagnol était doué d'une énergie d'autant plus terrible qu'elle paraissait concentrée par un caractère grave et austère. Nulle part l'homme des basses classes mêmes ne se respecte autant qu'en Espagne; on y voit peu d'individus signalés au mépris public; les mendians conservent encore la hauteur castillane.

Ce caractère a ses avantages et ses inconvéniens. Il influe sur le moral en exaltant les sentimens d'honneur;

il endurcit les ames, en les rendant moins accessibles aux sentimens de la douleur, en leur inspirant moins de pitié pour les souffrances. De là, dans l'Espagnol, un mélange de grandeur d'ame et de férocité, qui frappe d'étonnement. Il faut accepter les peuples tels qu'ils sont; en les refaisant ils se corrompent.

Les scènes funèbres que l'inquisition offrait aux yeux des Espagnols ne leur étaient donc pas odieuses; ils s'y portaient comme aux fêtes, et les auto-dafé se célébraient avec une pompe qui nous paraît horrible. L'inquisition a été nationale en Espagne; elle n'a pas étouffé le génie castill[illegible]; elle n'a pas empêché les grands poètes, les grands historiens de fleurir dans la Péninsule; elle n'a fait aucun tort à l'industrie. Les Espagnols ne s'en sont jamais plaints.

Toute cette question a été déplacée de son vrai terrain. L'inquisition a été une institution d'Etat, toute *politique* et jamais religieuse. Elevée contre les Maures et leurs adhérens, les Hébreux, ennemis irréconciliables des catholiques d'Espagne, l'inquisition n'a sévi qu'en sous-ordre contre les protestans, ou plutôt, elle n'a pas eu à sévir contre eux, car le grand nombre quitta l'Espagne dans le premier siècle même de la réforme. Elle ne s'est prononcée, en général, contre les athées et les impies, que lorsqu'ils cherchaient à faire des prosélytes : elle n'a jamais tourmenté les consciences, et n'a frappé que la contagion du crime.

Je suis très-éloigné de vouloir me faire l'apologiste de l'inquisition. Ce tribunal avait souvent à venger les injures des rois, et à surveiller la conservation des se-

crets d'état. Mais encore une fois, il était politique dans son essence; et si le gouvernement appela un certain nombre de membres du clergé pour y siéger, l'Eglise ne le leur imposa jamais comme un devoir; l'admission des ecclésiastiques, même au sein de ce tribunal, servit fort souvent à en adoucir les formes. M. le comte de Maistre a démontré, dans un excellent traité sur l'inquisition, que le clergé n'est responsable en rien de sa marche et de sa conduite. Il a prouvé aussi que l'Espagne n'a pas été inondée de ces torrens de sang qui coulèrent, *pour cause de religion*, dans le reste de l'Europe chrétienne. Le philosophe Gibbon avait fait avant lui la même observation.

Passons à des remarques d'une nature plus sérieuse. Louer ou blâmer l'inquisition n'est pas un dogme de la religion catholique : peu lui importe au fond. Il en est autrement, lorsqu'on méconnaît le pouvoir de l'Eglise, quand on abjure sa puissance visible, concentrée dans la papauté; or, c'est ce dont s'est rendu coupable M. Llorente, même aux yeux des jansénistes.

Le pape, soit qu'on le reconnaisse comme vicaire du Christ, investi d'une puissance souveraine, avec l'Eglise universelle, ou qu'on ne voie en lui que l'évêque suprême, avec les gallicans, ou qu'on n'admette son autorité, sinon comme infaillible, au moins comme prépondérante, même avec les jansénistes; le pape, dis-je, renferme toujours, dans son caractère sacré, la riche unité, l'invariabilité constante de l'Eglise catholique; il en est toujours le chef. Ce n'est pas que les souverains pontifes aient constamment été des saints

dans leur vie privée, irréprochables dans toutes les actions de leur vie : nul apologiste du catholicisme ne l'a jamais prétendu ; mais ils ont été infaillibles en matière de doctrine et même de discipline ecclésiastique : tout l'échafaudage de l'Eglise s'écroulerait en admettant le contraire. Or, c'est contre cette doctrine catholique que M. Llorente s'élève avec une véritable fureur, jusqu'à causer même du scandale aux jansénistes. Il ne voit, dans le pontife, que l'homme, tandis que l'individu n'est, chez lui, que l'accessoire, et que le pontife y est tout. L'ecclésiastique qui méconnaît ainsi le caractère spécial de son principal pasteur néglige, avant tout, son propre caractère. Il n'est plus catholique, il ne tient plus à l'unité visible de l'Eglise, il n'admet que la puissance des opinions individuelles.

Le même gouvernement espagnol qui détruisit les jésuites sous le règne de Charles III, eût désiré rendre le clergé ce qu'il lui plaisait d'appeler tolérant et philosophe. Le haut clergé de la Péninsule est surtout distingué par ses vertus et ses lumières ; il était donc à peu près impossible au gouvernement d'accomplir son dessein. En revanche, il n'était pas difficile de semer la division parmi les pasteurs : au sujet de quelques points de doctrine et de discipline, on pouvait troubler l'Eglise par un schisme plus ou moins déguisé. C'est ce que fit le gouvernement espagnol, en encourageant de tous ses efforts la propagation des doctrines de Jansénius parmi le clergé de la Péninsule.

Les princes de l'Allemagne méridionale, rougissant,

à la même époque, du catholicisme de leurs peuples, et tous également jaloux de paraître philosophes, firent, dans le Nord, ce que les Aranda et les Florida Branca avaient tenté dans le Midi. L'empereur Joseph, assisté de l'électeur de Cologne, son frère, prince ecclésiastique, se plaçait à la tête de cette ligue janséniste de l'Allemagne; l'archiduc Léopold, autre frère de l'empereur, rassembla même un concile janséniste à Pistoie, tandis que la reine de Naples, leur sœur, suscitait les mêmes querelles si imprudemment dans ses Etats. Joseph fit, en même temps, tout ce qui était en son pouvoir pour troubler la Hongrie et les Pays-Bas, par les disputes du jansénisme. Protégeant Hontheim, dans l'Empire, et Lambrechts à Louvain, on eût pris le chef de l'Allemagne pour un zélé disciple de Febronius. Il n'était rien moins que cela; mais il avait la manie de ne pas vouloir paraître au-dessous de son siècle. Il faillit perdre les plus beaux fleurons de ses couronnes, pour ne pas déplaire aux philosophes.

On peut observer, à l'égard de ce jansénisme répandu par les efforts des gouvernemens, en Espagne, en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, vers la dernière moitié du dernier siècle, qu'il n'était qu'un *philosophisme déguisé*. C'est ce qui distingue, à très-peu d'exceptions près, les jansénistes d'outre-Rhin et de la Péninsule, ainsi que ceux d'Italie, de leurs confrères de France. La raison en est évidente; les derniers forment une secte qui n'a presque jamais été soutenue par le pouvoir, sinon pendant quelques instans, durant la régence, et à l'époque de la révolution; les jansénistes

de l'étranger, au contraire, ont tous été des *ministériels modernes*, sous des ministres philosophes et prêts à se détacher de Rome, parce qu'ils étaient encore plus philosophes que jansénistes, ou, en d'autres termes, parce qu'ils étaient des jansénistes plus conséquens.

On peut comprendre, maintenant, comment le janséniste Llorente a pu choquer, même d'une manière si prononcée, les doctrines de sa propre secte. Il n'est chrétien que par un peu de déguisement encore, comme Arnaud de Bresse l'avait été, au moyen âge, lorsqu'il proclama l'abolition du clergé pour rétablir la primitive Eglise dans ce que cet Arien, devancier des Sociniens, appelait *sa pureté et sa simplicité*.

C'est là la clef de l'ouvrage de M. Llorente, adressé aux catholiques espagnols de l'autre hémisphère pour la constitution de leur Eglise. C'est aussi la clef de son abominable compilation contre les papes, qui a fait rougir jusqu'au jansénisme de MM. Lanjuinais et Mahul. On peut opposer à ce pseudo-catholique les opinions de beaucoup de théologiens même protestans, entre autres, celles du célèbre Plank, sans parler même du fameux Jean de Muller, historien de la Suisse, et auteur de l'ouvrage intitulé *les Voyages des Papes*. Ce dernier livre parut à l'époque des menées jansénistes de l'empereur Joseph ; les théologiens protestans les plus éclairés y donnèrent leur assentiment. Pas un seul professeur du protestantisme en Allemagne, pas même le socinien Paulus, qui ne tarit cependant pas dans ses éloges du jansénisme, n'oserait, de nos jours, attaquer

les souverains pontifes par un libelle aussi dégoûtant que celui du sieur Llorente. C'est cependant chez cet écrivain que certains libéraux vont chercher leurs lumières *catholiques !*

Pour en finir avec M. Llorente, cet auteur peut avoir publié quelques bons traités qui intéressent particulièrement la généalogie de plusieurs familles nobles de l'Espagne, et surtout la sienne; quelques uns de ses Mémoires peuvent être utiles à consulter sur quelques faits relatifs aux privilèges de l'ancienne Eglise de la Péninsule; il peut avoir fourni aux historiens plusieurs documens bons à consulter pour une histoire future de l'inquisition; mais à tout prendre, c'est un écrivain sans talent, sans esprit, sans idées, se traînant servilement sur les pas des autres. L'esprit de parti seul a pû faire quelque bruit de ses productions. En politique, il appartenait à l'école des économistes d'Espagne, qui ont fourni les Campomanès et les Jovellanos, mais il ne saurait entrer en aucune comparaison avec ces écrivains, hommes d'Etat selon le génie du siècle.

POLITIQUE.

DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE;

ET DES AFFAIRES DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE, CONSIDÉRÉES SOUS LE RAPPORT SPÉCIAL DES INTÉRÊTS DE LA FRANCE.

SECONDE PARTIE (1).

DES PARTIS POLITIQUES.

CHAPITRE XI.

Des rapports des Royalistes avec les différens ministères, depuis la Restauration.

La révolution porta la hache sur le tronc même de la royauté; mais la racine resta implantée dans le sol. Ce patrimoine de la nation ne lui fut point enlevé par la conjuration frivole et cruelle qui bouleversa ses institutions. On vit s'organiser dans l'intérieur des résistances secrètes, plus efficaces que l'émigration : réfugiées dans l'asile des consciences, elles bravèrent les

(1) Voyez le numéro de février.

orgies sanglantes qui s'agitaient autour d'elles dans ces saturnales mêlées de burlesque et d'horreur. En vain une troupe furieuse qui tenait sa puissance de l'enfer, parcourait la France dans son délire : l'ancien patriotisme se repliait et s'enfonçait dans les cœurs à leur approche. La considération accordée aux patrimoines héréditaires se conserva malgré la vente des biens nationaux. Le respect pour les propriétés rurales, devenu plus puissant que celui pour les possessions industrielles, prouva l'ascendance de l'esprit royaliste, en dépit de l'immense désavantage de sa position, qui s'était toujours maintenue sur la défensive.

Dans cette grande mêlée des partis, où l'on vit tant de puissances d'un jour tomber sous les coups d'une autre puissance également éphémère, souvent la faction vaincue s'est grossie d'un reste de partis royalistes prêts à seconder ses efforts. Telle fut, en 1796, l'alliance des royalistes et des jacobins contre le Directoire. On a blâmé ces tentatives et cette conduite audacieusement politique. Madame de Staël l'a traitée de crime. M. de Lafayette, par une injustice encore plus grande, et reproduisant l'opinion de Louvet, qui accusait Robespierre et Marat d'agir de concert avec Pitt et Cobourg, attribue aux royalistes mêlés dans les rangs de la révolution cette récolte de crimes, éclos tout à coup dans le sang qui arrosait le sol révolutionnaire. On peut pardonner à madame de Staël un jugement faux inspiré par la mauvaise humeur qu'elle a ressentie en voyant déjoué tout son plan d'une fusion entre l'ancienne aristocratie et l'oligarchie moderne, fusion

qu'elle espérait accomplir dans son salon. M. de Lafayette n'a pas cette excuse.

On sait quelle union momentanée entre le royalisme, quelques militaires républicains et quelques jacobins fanatiques, produisit les conspirations royalistes contre le Consulat. MM. de Montgaillard et Mehée en ont fait l'histoire : ils ont dit pourquoi elles n'eurent aucun succès. On vit ensuite se rattacher à Bonaparte beaucoup de royalistes, entraînés par la connaissance de l'ancien régime, si vide d'idées politiques, par l'effroi de retomber dans la révolution, par amour pour la monarchie absolue. Ce n'était pas la cause de l'usurpation qu'ils embrassaient; c'était le souvenir monarchique. On parla d'une science de gouverner propre à l'homme du pouvoir. On rappela Louis XIV.

La guerre d'Espagne éclate. Obligée de garder pendant un certain laps de temps, au fond de ses cartons, les conspirations royalistes, la police voulut les montrer au monarque, qui, le front chargé de nuages, écartait ces menaçans indices. Depuis la captivité du pape et pendant la guerre de Russie, les menées se renouvelèrent. Au dedans et au dehors des prisons d'état on vit se former des conspirations de jeunes royalistes et de vieux républicains. Le midi et l'ouest s'agitèrent. M. de Vitrolles joua la police de l'empire avec courage et persévérance.

Royalistes, tant actifs que passifs, coalisés au retour du roi, composèrent un corps unique : c'était la majorité territoriale. Mais les uns, continuant de se livrer à leur quiétude, vécurent loin des affaires jusqu'au

moment où le ministère, les arrachant à l'indolence, leur demanda pour appui leurs votes, qui lui donnent aujourd'hui la majorité. Les autres, dominés encore par une habitude d'agitation contractée au milieu de la France révolutionnaire, et enracinée par trente années de troubles, se firent hommes de l'opposition. Ils s'unirent souvent aux libéraux, pour parvenir à créer un ministère aristocratique selon leurs vues. Leur manœuvre a été fausse. Une seule occasion de réaliser leur système s'est présentée et ils l'ont laissée échapper : c'était cette *ligue des nobles* (Adelskette) formée en 1814, dans le quartier-général des alliés, et détruite dans son influence, en même temps que celle de l'honorable patriote allemand, M. de Stein: maladresse notable, première faute dont la contre-opposition éprouve chaque jour toute l'étendue.

Après les cent jours, et pendant le séjour successif des souverains alliés à Paris et à Aix-la-Chapelle, on apprit avec étonnement l'alliance de l'aristocratie royaliste et de l'aristocratie septentrionale : grande rumeur chez les libéraux. Ils oublièrent qu'eux-mêmes ont travaillé à influencer l'empereur Alexandre, et provoqué de sa part, indépendamment de leurs notes secrètes dirigées vers le même but, une réaction contre l'aristocratie : tentative qui ne fut pas sans succès. Par eux fut dissoute en effet la chambre dite *l'introuvable;* chambre qui renfermait, au lieu de nos royalistes passifs devenus maintenant ministériels, au lieu d'absolutistes purs, un esprit véritablement aristocratique mêlé de quelque penchant à la théocratie de la part de certains

membres. M. Decazes, qui ne pouvait rien par lui seul, et qui était parvenu au pouvoir en des temps difficiles ne doit pas être regardé comme exclusivement responsable de ce fait.

Dans l'ancien régime, on voyait les hommes arriver au timon des affaires par les intrigues de cour ; un caprice de la favorite, la complaisance d'un confesseur, décidaient du choix, à moins que de temps à autre l'attitude des parlemens ne semblât une menace, ou que l'opinion exprimée par le philosophisme des salons ne forçât l'autorité à satisfaire le vœu public par une passagère condescendance. Ministres de fantaisie, enfans d'une combinaison éphémère, rarement les hommes qui obtinrent alors le pouvoir, le durent à la hauteur ou à l'étendue de leurs facultés, à la force du caractère, à l'ascendant du talent, à la voix publique, ou même à l'inclination du monarque.

La révolution, qui changea les antichambres en cavernes, le sénat en tabagie, ses membres en exécuteurs, ne vit que rarement se développer l'esprit de ligue et de coterie. L'homme du monde, élégant et poli, pour atteindre alors aux sommités sociales, eût été forcé, comme on l'a dit avec force et raison, de glisser dans le sang. La brigue, rejetée dans l'ombre, finit par s'anéantir sous Bonaparte, dont la main de fer, courbant toutes les ambitions sous sa loi, s'en appropriait le monopole.

La liberté est féconde en bienfaits. Mais à une époque de luxe et de jouissances, où le besoin de l'or et du plaisir corrompt les esprits et les ames, où

l'homme enfin se dégrade, la liberté peut avoir ses dangers. Si l'on voit pâlir sous son règne l'esprit de cour, de salon, de coterie, peut-être aussi quelque ambition effrénée, précipitant l'état de catastrophe en catastrophe, de ministère en ministère, gâtera les positions les plus heureuses, flétrira des espérances à peine écloses, et violant, pour ainsi dire, la sainteté de l'avenir, lui arrachera d'avance un fruit qui devrait naître de l'expérience, et qui, recueilli avant d'être mûr, ira porter la mort dans les veines du corps social.

Etes-vous vraiment homme? Estimez-vous à son prix ce nom si noble? Vous sentirez en vous une ambition généreuse et honnête. Il faut ouvrir un lit vaste, laisser un cours plein et entier à ces facultés énergiques, à cette noble activité, qui décèlent les destinées. Ces êtres privilégiés sont rares. Ils ne sont point impatiens. Si quelque chose d'âpre et d'inflexible se mêle à leur ambition, si même on peut leur reprocher le choix de moyens contraires à la sévère morale; dès que le pouvoir est entre leurs mains, ils le conservent et les peuples fleurissent. Le ministre aura peut-être ses fautes, ses administrés ne souffriront pas.

Qu'avons-nous eu depuis la restauration? Chutes, apothéoses, nouvelles déchéances, ministres exaltés, puis impitoyablement renversés; et souvent les mêmes mains occupées à détruire l'idole qu'elles-mêmes avaient créée la veille. Cette puissance tombe : les espérances se groupent, s'agitent après le premier moment de surprise. On voit toutes les Excellences déchues essayer de se relever comme Antée après avoir touché la terre.

Jadis ennemies, elles se coalisent contre les heureux du jour. Toutes les haines, tous les désastres sont mis en oubli. Tous ces Phaétons, qui n'ont pu tenir les rênes de leur char, intriguent à la fois ; de monstrueuses alliances ont lieu ; toutes les nuances d'ambition se confondent. Trop de batteries sont dressées contre l'autorité régnante, pour qu'elle règne long-temps ; elle s'écroule. Un nouveau ministère se forme, et ceux mêmes dont la puissance vient d'être réduite en poussière, courent se liguer contre leurs successeurs avec ceux auxquels ils doivent leur chute. Quand finira ce jeu bizarre ? à quoi doit-il aboutir ? d'où peut-il être né ?

L'ordre social actuel, avec tous ses avantages matériels, accumule les vices moraux du passé et du présent. Tous tant que nous sommes, monarchiques, libéraux, doctrinaires, royalistes, dès que nous nous élevons au-dessus des intérêts et des spéculations, nous professons une vie commune, l'intrigue. Briller, éblouir, c'est toute notre histoire. Eloignés du pouvoir, nous sommes riches en utopies; parvenus au pouvoir, nous y essayons notre importance avec une morgue toute académique. Mais on nous évince; il faut quitter le poste, avec ou sans les honneurs de la guerre. Nous nous réveillons, mais pour recommencer nos intrigues. Tout s'agite à tout instant; courtisans des grands ou des chambres, flatteurs de salon ou flatteurs du peuple: sous les haillons ou les habits dorés, ce ne sont que brigues pour conquérir ou renverser le pouvoir : toujours brigues et cabales, ou de l'ancien régime, ou de la révolution, ou du constitutionalisme.

Les royalistes avaient raison contre M. Decazes et son système de bascule. Pouvait-on livrer une cause sainte à un homme dont les intentions droites, mais fascinées par les souvenirs de l'empire et de la révolution, gaspillaient notre avenir? La monarchie a peut-être dû son salut au *Conservateur*.

Mais alors vivait un homme, célèbre à diverses époques de nos fastes. Comme la parque ensevelie dans l'ombre, il s'occupait de dérouler les trames de notre avenir dont le fil était placé entre ses mains. Ami de Cabanis et de Mirabeau, homme du directoire, il ruina les Suisses en les divisant, pour introduire chez eux les armes étrangères : acolyte de Fouché, conseil de Bonaparte, son instinct prophétique l'avertit que le conquérant allait tomber victime de l'aveuglement de ses victoires. Partisan de la restauration, soit par nécessité, soit par un retour heureux sur le passé : sans influence au congrès de Vienne qui redoutait son ascendant : renouant avec le duc d'Otrante une amitié politique, et partageant avec lui le ministère de la seconde restauration : ce politique, que les événemens avaient renversé, n'en a pas moins joué le rôle d'une Némésis vengeresse pour chacun des ministères qui ont succédé au sien. Protée politique, vous le croyez libéral? il est royaliste ; royaliste? il est libéral. Sa souplesse glisse et échappe sans cesse. A peine une catastrophe, un triomphe, une défaite ont publié son nom, il est déjà loin de Paris : cette belle retraite, qui a servi de prison à un roi tombé du trône, lui offre un paisible asile.

Ce prodige du siècle quitte les affaires : aussitôt son jeune et audacieux successeur s'égare dans la route libérale. A l'instant l'ancien collègue de Fouché serre la main aux royalistes, et leur ouvre son salon, où ils se mêlent aux rangs élevés du libéralisme. Les railleries pleuvent contre l'Excellence nouvelle ; on combine les moyens de la précipiter. Souriant d'un coté à l'ancienne aristocratie, d'un autre aux gens de finances, le Protée garde une troisième face immobile, qui fixe un long et terrible regard sur les faisceaux du pouvoir confiés à Plutus endormi.

Le ministère Decazes tombe et fait place au ministère Richelieu. De nouvelles combinaisons se préparent chez cet homme remarquable, providence tortueuse de notre époque. « Le passé, le présent ne suffisent pas pour former les hommes d'état qu'il nous faut. Il faut des hommes monarchiques plus prononcés que ceux qui gouvernent et qu'on a concouru à exalter. Il faut des libéraux moins timides que les gens du centre gauche. » Tout en se réservant le droit de revenir aux uns et aux autres à la première occasion, l'on réunit les extrêmes : la catapulte foudroie, le ministère est en débris, et ses ruines sont dispersées.

On appelait Warwick le faiseur et le défaiseur de rois. Notre faiseur et défaiseur de ministres s'arrêtera-t-il en si beau chemin? Non ; il redevient libéral, il l'avoue ; mais c'est un libéralisme de cour et de bon ton. Sa main s'étend avec amitié pour serrer celle de M. le duc Decazes qu'il console de sa mésaventure. D'un sourire on caresse à la fois tout le canapé : un peu plus tard

on va rechercher d'anciens amis, devenus ministres sous le duc de Richelieu, et qu'on a précipités à regret de ce poste : on les ranime, on les plaint. Oh le bon cœur !

Mais bientôt, en réunissant la gauche, le centre gauche et même un ancien centre droit, on espère renverser le pouvoir qui ne semble pas solide. On foudroie la guerre d'Espagne comme funeste et inconséquente. Après le succès, on accourt féliciter un prince auguste, et louer la campagne qu'on avait blâmée. Il faut bien se décrasser ; débarrassons-nous de la gauche, renions doucement le centre gauche, rentrons dans la droite, sans répudier ce que le centre droit renfermait de membres éliminés du pouvoir. Adressons-nous à ce que la contre-opposition offre de plus prononcé. On examinera si le ministère n'offre pas quelque côté faible, par où il manque de cohérence et prête le flanc à l'attaque ; ensuite il s'agira d'ouvrir la brèche.

Ainsi s'agitent les coteries, qui dans nos salons représentent les partis. Ebranler le pouvoir et chercher à le supplanter, tel est le but constant de toute l'activité qu'elles déploient, de toute la force morale qu'elles mettent en jeu. Celui qu'elles élèvent, leur créature, n'est que leur jouet : à peine élevée, il faut la briser et la renverser par une nouvelle combinaison. Elle est devenue odieuse, infame, plus que toutes les expressions de la langue ne peuvent le rendre. Mais à peine dépossédés de la puissance, ces hommes si abominables voient s'ouvrir pour eux les salons qui les

ont détrônés : accueillis, ménagés, flattés, on les y dresse à agir contre leurs successeurs. Toutes ces coteries ont pour représentant légitime le personnage célèbre dont j'ai parlé : c'est l'esprit de salon qui s'est fait homme, comme chez Bonaparte la révolution s'était incarnée.

La France, l'Europe avaient reçu avec joie la nouvelle de la chute de M. Decazes. L'alliance de M. de Richelieu et de M. Lainé forme un nouveau ministère royaliste, auquel vont s'unir MM. de Villèle et de Corbière. Tout à coup réuni aux doctrinaires, aux amis de M. Decazes, à l'extrême droite et à l'extrême gauche des deux chambres, le salon de M. de Talleyrand renverse de nouveau ce qu'il vient de créer, sans lui donner le temps de faire ses preuves. Ce monstrueux accouplement de partis souleva la colère de MM. Roy et Pasquier : ils représentèrent aux royalistes l'immoralité, le danger même de ces alliances contre nature : mais ces mêmes ministres, en s'alliant plus tard aux libéraux et aux royalistes les plus prononcés, quand il s'est agi de détrôner leurs adversaires, ont excusé ce qu'ils avaient blâmé si haut.

Jusqu'à ce moment il n'est pas d'Excellence déchue qui n'ait essayé la vengeance, qui n'ait formé, n'importe avec quel parti, une alliance de haine, sans franchise, sans conviction, sans amitié durable ; une alliance dont les caractères tracés sur le sable sont emportés par le vent dès que le but commun est atteint. Quel ordre public peut émaner de ce système ?

Un homme illustre, après avoir passé par toutes les

épreuves et triomphé de la critique, entre au ministère Villèle. Ami de la royauté, adversaire du despotisme, il donne beaucoup d'espérances, quoique d'anciens politiques ne se fient point à sa vocation d'homme d'état, et croient découvrir dans le génie même de l'auteur *de la Monarchie selon la Charte* plus d'originalité brillante de la pensée que de patience, de régularité et de méthode. Comment l'esprit financier de M. de Villèle, l'esprit chevaleresque et libre de l'autre ministre eussent-ils long-temps marché de concert? Abstraction faite même d'une rivalité nécessaire et accompagnée du cortège indispensable de nos faiblesses, cette union était impossible. M. de Chateaubriand, suivant la marche funeste que nous avons déjà signalée, ne manqua pas de s'unir aux ministres déchus et aux oppositions parlementaires.

Je déclare ma conviction intime : si le gouvernement actuel était à son tour détrôné, il imiterait ses prédécesseurs ; ce ne sont pas les hommes que j'accuse, c'est la situation des choses que je révèle. Autrefois on se tenait debout par la force des institutions ; on prenait racine dans les mœurs nationales : aujourd'hui en place d'institutions et de mœurs, il ne nous reste que l'administration et ses habitudes. Point de système d'éducation qui puisse remédier à la nullité de l'époque en imprimant aux études une haute direction. Quand Rome et Athènes se corrompirent, les Stoïciens parurent. Où sont les Stoïciens modernes? Race de ministres et d'administrateurs, à quelle école ont-ils été? Quelle vertu, quelle vigueur de caractère les a prouvés

dignes du pouvoir? J'avoue que la révolution nous avait promis mieux, quant au militaire du moins: il en était sorti des hommes d'une trempe d'ame peu commune, qui malheureusement ont avorté sous l'Empire. La grandeur de la magistrature s'est éclipsée : on ne verra plus se former de l'Hospital : les jurisconsultes cessent de paraître; le métier d'avocat les en empêche. Sur quel terrain solide, sur quel point central s'appuyer pour donner, comme Richelieu, l'impulsion au monde? Bonaparte a usé les capacités politiques, et la restauration n'a pas su nous les rendre. L'habileté est commune, c'est notre talent. Quant à la religion, dont on croit pouvoir faire un jour la pépinière de nos gens d'état, est-ce une religion éclairée? est-ce la foi du Christ, la foi du juste et du sage? Une brigue continuelle, les menées et les coteries ne corrompent-elles pas cette religion à plus d'un égard?

Les royalistes constitutionnels ont rêvé un système de gouvernement représentatif, placé dans le midi de l'Europe sous la double protection de la France et de l'Angleterre. Le Piémont et Naples devaient faire partie de ce système, et la Belgique eût servi d'avant-garde contre la Prusse, comme les petites souverainetés du Bas-Rhin contre l'Autriche. Ainsi se serait établi le contre-poids des grandes monarchies absolues du nord, qui composent le noyau primitif de la Sainte-Alliance. On voulait confier l'élaboration de cette œuvre politique, non au libéralisme, mais à une aristocratie de talens littéraires et de vues d'hommes d'état. M. de Villèle a rejeté cette coalition sans se brouiller

avec l'Angleterre : s'il l'eût adoptée, croyez-vous qu'il eût pu compter sur l'appui de ses compétiteurs au ministère? Qu'on se souvienne de M. Decazes renversé par une coalition de tous les intérêts ministériels ou royalistes qui n'étaient pas ceux de son pouvoir. Il y a certes un vice essentiel dans un tel ordre de choses, et il a ses dangers toutes les fois qu'on ne s'appuie pas sur une force assez positive pour le braver de front. Le ministère présent a cherché sa puissance dans cette masse de royalistes passifs que j'ai désignée plus haut; un lien religieux, connu sous le nom de *Congrégation*, unit toute cette masse. Est-ce un tort? je ne le puis dire; mais est-ce là une résistance, une force, un point d'appui? les événemens le prouveront. Quand même le succès suivrait cette combinaison, l'histoire dira-t-elle qu'il y ait prudence à se rendre hostile une armée de talens, pris dans un certain ordre d'idées? Simple spectateur des choses du jour, j'avoue mon scepticisme quant à ces détails; la question n'est pas là, mais les partis le croient, et je dois le constater.

Tout n'est pas corruption chez les ministres, servitude chez leurs partisans. Les combinaisons de parti n'offrent pas moins de corruption que les intrigues de coterie. Que le grand seigneur, que vous flattez, soit antiministériel, que le peuple, que vous exaltez, soit libéral, qu'importe! Que le genou plie au faubourg Saint-Germain, au faubourg Saint-Antoine, à la Chaussée-d'Antin, la servilité est égale. En vain proclame-t-on son indépendance : quand cette indépendance est mensonge, on est tout aussi esclave que si l'on rampait

ventre à terre devant les faveurs ministérielles. Ne pourrait-on pas même examiner la question importante de savoir si toute la corruption reprochée au pouvoir n'émane pas de la servitude innée des coteries ?

Vous êtes appelé au pouvoir. Dès lors les intérêts privés dans toute leur misère, puis d'absurdes prétentions de coteries, ou les graves intérêts des partis, ou enfin les odieuses espérances des factions, tout s'agite et vous obsède : mouvement tumultueux de passions et d'intérêts, quel parti en tirer? Tous sont hostiles contre le pouvoir, tous opposés dans leur ambition. Satisferez-vous à leurs exigences? vous ne le pouvez. En triompherez-vous? cela est difficile. Vous conduirez-vous comme dans un pays qui n'eût pas été bouleversé par la révolution, flétri par la corruption, dévoré par la cupidité; dans un pays où l'on n'épiât point sans cesse le moment favorable pour renverser le pouvoir nouveau? Ce serait une duperie dangereuse. Lâchez la bride à vos adversaires : le char de l'autorité, dont ils saisiront les rênes, ira se briser dans les abîmes.

Rien de plus malheureux, dans un sens philosophique et abstrait, que l'influence du ministère sur les élections. Elle altère jusqu'à un certain point la vérité : elle *semble* même fausser l'opinion que le pouvoir a appelée à son aide. Mais que serait-ce, si les ennemis de ce pouvoir avaient carte blanche? Quelle France factice serait représentée par les aveugles de toute espèce qui s'attachent aux factions? Celle que la main du ministère essaie de tirer de l'urne électorale est encore préférable. Dans l'état

actuel, ce que la situation de notre belle patrie exige le plus du pouvoir, c'est que le gouvernement ait assez de lumières pour ne pas abuser de la puissance que la société est forcée de remettre entre ses mains.

CHAPITRE XII.

Des Doctrines de liberté politique dans l'état actuel du parti royaliste.

Une nouvelle espèce de droit public s'est élevée depuis peu de temps. Les titres d'opposition et de ministérialisme ont été inventés pour déguiser l'existence trop réelle des coteries : mensonge énorme, déception grossière, qui ne dissimule point l'état véritable des choses, et que l'on prétend couvrir du nom de monarchie constitutionnelle. Mais avant d'aller plus loin, je donnerai ma profession de foi; et je crois qu'on la trouvera pour le moins aussi libérale dans son essence que celle des défenseurs jurés de l'indépendance, des zélateurs de la philanthropie.

Le despotisme et l'anarchie me sont également odieux. La Charte, que la Providence nous a envoyée pour nous sauver du naufrage, mérite toutes nos bénédictions : c'est l'ancre au milieu de la tempête. Nous reconnaissons dans ce système, qui joint aux anciennes institutions monarchiques deux chambres représentatives, et qui ordonne l'élection spontanée de l'une d'elles, une conception généreuse, puisée tout entière dans le droit public de la vieille France, et soumise aux convenances de la France nouvelle. Avouons cette opinion sans crainte, sans restriction, sans arrière-pensée. Assez long-temps nous avons combattu la révo-

lution, et lutté contre Bonaparte, ou la révolution qui s'était *faite homme :* deux puissances ennemies de toute liberté politique.

Mais où voit-on que l'existence de deux camps ennemis, d'un ministère et d'un anti-ministérialisme toujours sous les armes, soit une nécessité de notre constitution ? Quoi ! ces deux partis et leurs subdivisions, leurs nuances infinies seraient le beau idéal en fait de gouvernement ! L'Angleterre, où l'on croit voir le modèle d'un tel systèmc, diffère essentiellement de la France. Les Whigs et les Torys anglais ne rappellent point nos factions actuelles, mais bien les Armagnacs et les Bourguignons, la Ligue ou la Fronde ; si leurs débats se sont adoucis, la civilisation perfectionnée de ce siècle en est la seule cause. Ces querelles, qui ne tiennent qu'à des idées héréditaires, perpétuées dans certaines familles de la Grande-Bretagne, et nées de certains événemens historiques, ont vainement été érigées en théories politiques par quelques rêveurs. Ce n'est pas sur les bases de la constitution anglaise que la discussion s'est élevée. Que le Whiggisme ou le Torysme triomphe, l'Etat ne sera point ébranlé dans ses fondemens : c'est ainsi que la victoire des Bourguignons ou des Armagnacs n'eût rien changé à la situation et aux bases de l'ancienne monarchie française. En France, au contraire, tout croulerait, une réaction violente détruirait tout ce qui existe, si l'un des partis triomphait. La Charte a-t-elle voulu sanctionner l'existence de ces partis ? Dans ce cas, pourrait-on la nommer une Charte ?

Unité d'esprit public, fixité de principes : voilà ce qui constitue la force morale des nations. Or, en toutes choses, unité et fixité sont le contraire de l'uniformité. Eriger la division en principe de gouvernement, c'est une fiction absurde. Aucun Etat ne subsistera jamais avec des partis organisés dans une opposition permanente : république ou monarchie essayeraient en vain de pallier ce vice, de le déguiser sous des formes constitutionnelles. On se plaint souvent de ce que le pouvoir en France, au lieu de dominer les intérêts généraux, n'est lui-même qu'un parti. Quel est en effet ce rôle peu convenable, et pourquoi est-il réduit à une position si peu digne de lui? C'est qu'une opposition l'attaque et le harcèle systématiquement : obligé de resserrer son action, privé de la liberté de ses mouvemens, il se trouve dans l'impuissance de planer sur les intérêts, de protéger les partis, de les soumettre à sa suprême influence. Ainsi tout le monde se réduit à des proportions indignes et des gouvernans et des gouvernés, et c'est ce qu'il y a de plus fâcheux dans la petite guerre qu'un tel esprit finit par établir comme une habitude de la politique. Les affaires, la critique des actes publics se concentrent dans des individualités mesquines. L'horizon politique se rétrécit : tout s'abaisse et se dégrade; des considérations du dernier ordre finissent par tout absorber. Vous diriez un agiotage perpétuel : vous seriez tenté de croire que la puissance et les divers partis qui se la disputent, n'employant que des instrumens de déloyauté, essaient un trafic fraudu-

leux, que doit terminer une banqueroute dont la honte les enrichira. Où l'Europe arrivera-t-elle par cette route? Aux mœurs et aux vices du Bas-Empire, dans un temps donné. Alors les moindres affaires donnaient matière et prise à la plus incroyable subtilité de raisonnement, et chaque individu offrait en lui-même l'image d'une complète anarchie. Qui n'avouerait qu'en fait de gouvernement nous n'ayons merveilleusement perfectionné l'art du sophisme? Déjà si avancés dans la carrière des arguties, il n'est pas de raison pour que nous nous arrêtions bientôt. Ce spectacle et l'avenir qu'il promet, laissent dans l'esprit indépendant qui les contemple un sentiment de mépris qui approche du dégoût. Le vulgaire, à travers tant de dévergondage, s'aperçoit de l'inanité des disputes, et finit par maudire la philosophie et la politique. On est blasé sur tout; rien n'inspire de respect. On se jette, on se roule dans la fange des plaisirs sensuels; et l'épicuréisme efface des ames jusqu'à la connaissance de l'existence intellectuelle et morale.

Tel est le chaos des partis, telle est la mêlée où se lancent à la fois les factions et le pouvoir, qu'un homme de cœur a presque honte d'élever la voix au milieu de ce tumulte. La défense vénale du pouvoir, au moyen de plumes achetées, trahit à la fois la bassesse de ceux qui servent d'instrumens et la faiblesse de l'autorité qui les paie. Il y a moins d'avilissement apparent dans une attaque systématique de la puissance: mais, encore ce parti pris, répugne-t-il à la dignité de l'homme, à sa liberté. Dire la vérité

sans ménagement; quel scandale! Ce serait offenser tout le monde et risquer de déplaire à tous, amis ou ennemis. On ne peut tracer une ligne, sans qu'aussitôt quelque parti s'en emparant et la détournant pour son usage du sens primitif et réel, ne la fasse servir à sa cause. De gré ou de force, qui que vous soyez, on vous case, on vous fait entrer dans les cadres d'un parti : c'est le dernier degré de la corruption. Quiconque respecte encore son indépendance, n'a plus que deux asiles : la culture des lettres et la foi religieuse. Mais restera-t-on dans la solitude et ne se mêlera-t-on pas aux luttes de la politiqne? La chose est impossible; tout notre avenir est là. Il faut donc combattre : mais quel terrain choisir? comment garder sa dignité et ménager ses avantages?

Dans la jeunesse des peuples, ils sont créateurs; dans leur décrépitude, ils jugent, ils critiquent. Ceux qui ont rêvé l'enfantement d'une liberté moderne, d'un nouvel état politique, devraient se détromper par la longueur même et la stérilité de cet enfantement si pénible, qui, depuis trente ans, ébranle la société. Se laissent-ils séduire par l'existence des constitutions américaines, véritables avortons de la politique, et par les tristes résultats des Cortès espagnols et du fameux sénat napolitain? En vérité, les réformateurs du dix-neuvième siècle nous font admirer leur patience que rien ne lasse. Mais puisque le temps de la création a cessé, puisque celui de la critique lui succède, essayons d'être critiques, mais avec fermeté, force, justesse. Point d'aveuglement, point de paresse. Que nos

observations n'aient rien de mesquin ; bannissons-en toute tracasserie ; allumons des fanaux pour éclairer les écueils ; ne plaçons pas entre Charybde et Scylla la pauvre raison humaine. Censeurs, commençons par exercer sur nous-mêmes notre surveillance. Elevons-nous au-dessus des irritations de l'amour-propre, des spéculations mercantiles et des combinaisons ministérielles ou antiministérielles, auxquelles tous les écrits semblent aujourd'hui devoir leur naissance. Ne flattons personne : que telle fraction du public ne reconnaisse pas en nous ses serviteurs : que la malice ne signale pas l'homme du pouvoir dont nous acceptons le servage. Nos paroles inspireront plus de confiance, dès que, libres et indépendantes de nos lecteurs, elles auront l'autorité de la vérité qui nous les dictera. On peut encore établir avec honneur une discussion forte sur les objets politiques, et s'écarter de ces rangs trop nombreux qui, ne sachant que se traîner avec peine sur la route battue de l'une ou de l'autre opinion, attestent l'impuissance de leur pensée.

Si l'opposition veut être morale, qu'elle ne soit point un jeu convenu entre le pouvoir et ses prétendus ennemis ; qu'elle cesse d'être une ruse politique au moyen de laquelle on met en circulation tout ce qu'un gouvernement veut établir. Qu'est-ce donc que ce système d'après lequel une opposition est nécessaire pour tenir les ministres en haleine ? Ce n'est pas seulement une niaiserie, mais une haute immoralité. Il y a du ridicule et souvent de l'odieux dans le compérage : abjurons-le, soyons vrais et libres, mais sans

violence et sans injures. Est-il indispensable, convenable surtout, de traîner le pouvoir sur la claie, si je puis m'exprimer ainsi? Chaque parti aspire au pouvoir : s'il le dénigre et l'avilit, il creuse sa tombe, la veille même de son élévation. Les injures adressées aux hommes de l'autorité retombent presque toujours sur leurs auteurs. Le vaincu devient vainqueur, et rend avec usure les outrages dont on l'abreuvait. L'histoire, à cet égard, est féconde en exemples.

Il faut considérer la tribune, non comme un théâtre, mais comme la chaire de la vérité historique et politique. Que les chambres se maintiennent dans une région élevée ; qu'elles dominent la société ; qu'elles conservent leur noble indépendance : l'estime de la postérité, celle des contemporains, de glorieux souvenirs, de grands triomphes les attendent. Par elles doit fructifier le pacte fondamental de nos institutions nouvelles.

Qu'est-ce que la Charte? Un fait et un droit. Un fait, elle nous gouverne ; un droit, nous l'avons tous avouée et reconnue ; quand même nous aurions été lésés par le fait, nulle protestation ne s'est élevée. L'ancienne France lui a donné son adhésion par la voix de ses plus dignes organes ; et chaque jour encore M. de Labourdonnaye lui-même, dans des écrits périodiques ou dans le sein de l'assemblée convoquée en vertu de la Charte, en invoque les articles à l'appui de sa doctrine particulière. Le nouveau royaume, comme l'ancien, l'ont tacitement ou clairement avouée. Il s'est élevé des murmures : tel n'a pas été complètement satisfait, tel

autre aurait désiré l'adoption d'un autre principe; les hommes extrêmes en tout ont su soulever des doutes, exprimer des scrupules sur telle ou telle partie de notre constitution. Ici une distinction trop tranchée des deux pouvoirs; là une explication trop peu claire, selon quelques-uns, de l'unité de la puissance parlementaire; ailleurs la faute (très-regrettée sans doute par M. de Lafayette) de n'avoir pas érigé en dogme la souveraineté du peuple, ont pu choquer plusieurs esprits. Mais l'autorité de la Charte a été reconnue de tous et admise en général comme règle par tous les partis.

Après avoir envisagé le fait et le droit, approfondissons la nature de la Charte envisagée en elle-même. Elle contient deux élémens distincts; l'un de nécessité, l'autre de pure théorie. L'un, que les discussions humaines ne peuvent atteindre, a déterminé la fondation du pacte qui sans lui n'existerait pas; le roi-législateur n'a pu le méconnaître. Le sol était ébranlé, les institutions en avaient été violemment arrachées par de longs orages; la restauration les y a pour ainsi dire replantées. Mais changer la nature d'un terrain bouleversé, sillonné dans tous les sens par des doctrines nouvelles, était impossible : comment lui rendre sa vertu première, sa force et sa sève antiques? Il a donc fallu que l'ancienne France acceptât les conditions de sa nouvelle existence. Si la spoliation des biens des émigrés fut un crime, reprendre ces biens eût été un acte de démence; la nécessité commandait au législateur de sanctionner ces ventes iniques. Egalement contraint dans la fondation d'un système représentatif, il a vu

l'impossibilité de le rétablir sur les bases des états-généraux; il s'est soumis à la force invincible des choses.

Mais la partie théorique de la Charte ne se rattache pas aux intérêts, aux faits établis : elle se trouve dans une catégoric toute différente; elle n'a de rapports qu'avec les opinions et les théories. Aussi est-elle variable de sa nature. Ce caractère est commun à tout ce qui embrasse les intérêts moraux non les intérêts matériels de la société, à ce qui, dans la Charte, se rapporte à la religion, à l'égalité. Ces intérêts moraux offrent nécessairement un cercle de discussions plus vaste que les intérêts matériels.

Indépendamment des faits et de la théorie contenus dans la Charte, elle renferme une partie réglementaire qui, ne touchant ni aux intérêts ni aux doctrines, et n'étant que d'ordre et d'administration, est la plus essentiellement mobile. Faits, principes, réglemens : trois ordres d'idées qui composent la Charte ont été souvent confondus, et placés sur la même ligne; ce qui est une énorme faute politique.

Les peuples et les individus apportent, en naissant, leur physionomie, leur caractère propre. En dépit de toutes les révolutions, on verra le Français pencher vers la monarchie, le Grec aspirer à l'indépendance, l'Anglais tendre vers l'aristocratie : ne prononçons pas légèrement que le premier aime le despotisme, le second la licence, le dernier la corruption. Ce serait une fausse définition de ces trois principes. Pour les expliquer avec vérité, il faut dire que l'un trouve dans l'amour dévoué au souverain,

l'ame de la politique, qui est pour l'Hellène dans une liberté démocratique, et pour l'Anglais dans la clientelle et le patronage. On peut, tout en aimant la royauté, tout en chérissant le monarque, protéger les franchises de son pays. Il y a chez le Français un besoin d'aimer, de s'attacher, de contre-balancer par le dévouement son penchant à la critique, qui finirait par être un instrument de destruction. Quiconque en France, n'est pas monarchique avec ardeur, est bien près, par le caractère même et l'activité de l'esprit français, de devenir un révolutionnaire dans toute la force du terme. En Angleterre, au contraire, on peut rester fidèle au souverain, sans enthousiasme et sans dévouement.

C'est ainsi que toute doctrine démocratique ou aristocratique doit être attaquée, non comme mauvaise par elle-même, mais comme ennemie des idées nationales, dès qu'elle essaie de substituer son action à l'action monarchique et usurpe la primauté que les institutions et les mœurs françaises lui refusent. Un Anglais qui contrarierait l'influence parlementaire, trahirait le génie de ses compatriotes. Un Français qui voudrait mettre en tout l'action des chambres à la place de l'influence du roi, ne méconnaîtrait pas moins l'esprit public de sa patrie, en affaiblissant la puissance politique du véritable représentant de la France.

Mais si le monarque, loin de rester au fond du sanctuaire, comme une idole, doit se montrer avec majesté, avec éclat, il ne faut pas en conclure l'adoration exclusive de ses ministres, ni la défense

absolue de leur opposer de la résistance dans la limite des devoirs et des droits. Quoi de commun entre la monarchie française et l'oligarchie ou le despotisme, établis ailleurs? Le roi chez nous gouverne d'accord avec les chambres, qui ne sont que les formes de son gouvernement ou « ses conseils publics » suivant l'expression d'un honorable député dont l'indépendance ne sera pas contestée. Alors s'établit entre le roi et la nation une identification telle que toute idée de souveraineté du peuple se trouve effacée. Cette représentation nationale que certaines gens nous montrent et nous vantent sans cesse, ne serait au contraire qu'une manifestation de la souveraineté populaire.

Les plus grands rois furent toujours ceux qui ne craignirent pas d'établir entre eux et leurs peuples des communications libres et presque familières. On les vit marcher dans leur force et dans leur franchise, escortés pour ainsi dire de la nation entière : citons seulement Charlemagne, saint Louis, Charles-le-Sage, Louis XII, Henri IV, et plusieurs des illustres prédécesseurs de Sa Majesté. Ils régnèrent environnés de leurs sujets, au milieu des leudes et des états-généraux. Tel se montre aussi Charles X, environné des deux chambres, conseils nationaux, constituant la forme permanente de son gouvernement.

Il y a, dit-on, chez quelques hommes généreux, forts, habiles, assez vigoureux par la pensée pour remuer de grandes masses d'idées; il y a chez ces hommes, s'il faut en croire un bruit répandu, l'intention de nous donner la monarchie anglaise. C'est à

quoi nous ne pouvons ajouter foi. Sans doute, en contemplant ce triste dépérissement de nos forces sociales, ils doivent souhaiter une réorganisation, un affermissement de l'aristocratie. Tout a passé dans l'administration ; état de choses contraint et funeste, dont le germe se trouvait en principe dans l'ancien régime, dont la révolution a développé l'influence, dont Bonaparte a organisé le règne, et auquel il a bien fallu se soumettre. On peut y apporter remède, mais d'une manière lente et progressive. En vain décrètera-t-on l'uniformité du système municipal ; œuvre morte, qui se résoudra en oligarchie, si la richesse a le dessus, en démocratie, si la foule triomphe. Ce n'est pas des lois que naissent les institutions, c'est du fond des mœurs. Qu'on ne nous oppose pas les législateurs antiques, créateurs des sociétés primitives : ceux qui parlent ainsi méconnaissent le prodigieux génie de ces instituteurs des peuples ; et rien ne peut nous éloigner d'un jugement raisonnable sur leur compte que la manie de les soumettre à des vues purement rationnelles. Cette erreur se retrouve chez le grand Montesquieu lui-même : habile et profond dans l'analyse et l'appréciation de la dissolution du corps social, il faiblit et s'abaisse, dès qu'il cherche à remonter à la source des institutions et à les suivre dans leur cours. Grand génie qui, comme quelques autres, a déployé ses forces dans l'examen profond des résultats, sans s'élever jusqu'aux origines. La raison, avec toutes ses lumières, rencontre des limites ténébreuses, que le miracle de la religion peut seul franchir. La raison

ne crée pas : toute sa puissance est d'analyse. C'est à la force des croyances que tous les anciens législateurs doivent leurs prodiges.

Au surplus, il y a quelque chose de noble dans l'erreur que nous combattons, et nous aimons à la partager. Convaincus que l'organisation sociale ne peut se passer de l'aristocratie, comme élément essentiel, dominant, conservateur, nous pensons, toutefois, que cet élément unique ne suffirait pas pour régénérer la France. On crée aisément une clientelle d'intérêts ; le patronage du dévouement, de l'affection, de l'amour, comment le créer ? Comment ressusciter ces rapports moraux qui attachaient le patron et son client non pas à de misérables considérations de lucre, mais par l'élévation d'une amitié dévouée, par une sorte de culte domestique, par le lien sympathique et religieux qui unit l'homme à son semblable, à sa gloire, à sa fortune? Vous supposez une force constituante ; mais où est l'élément créateur? Vos lois ont une tendance aristocratique comme le pouvoir qui les fit naître : mais, dans aucun pays de l'univers, elles n'improviseront aucune institution aristocratique. Ces choses se font : on ne les fait pas.

Il n'y a dans ce pays que deux choses encore vivantes : la religion, puis la royauté. Si le libéralisme existe aussi, c'est le jouet de la multitude, c'est le hochet de beaucoup d'enfans qui ont grandi. Mais cette opinion prétendue est-elle une opinion? a-t-elle une force créatrice constitutive? contient-elle quelque élément fait pour lier, fonder, stabiliser? Répondez,

j'ose le dire, ruines fumantes des deux mondes! Ce n'est donc ni une force vitale, ni une puissance féconde. C'est une dissolution d'idées, non une idée; une anarchie d'opinions matérielles, un laisser-aller qui ne peut rien établir, une espèce d'abandon plein de vague et toujours stérile. Rassemblât-on en soi tout ce que le libéralisme a de prétendus systèmes, on ne créera point; j'en porte le défi public aux champions les plus robustes du *Constitutionnel* lui-même.

Qu'est-ce que l'aristocratie moderne? où la placerez-vous réellement? si ce n'est dans la considération pour ce qui est riche et honorable. Où est aussi la démocratie actuelle? et je n'entends pas par ce mot la destruction de la société au moyen de l'anarchie. Les corporations bourgeoises n'existent plus. Cherchez ce qui est vivant, appuyez-vous sur ce qui est solide. La religion, éternelle de sa nature, la royauté, impérissable en France, vous offriront seuls leur appui.

Depuis quelques années, un singulier phénomène moral se présente à notre observation. Le génie du mal, avec toute son avidité de destruction, a tout à coup fléchi; le principe conservateur de l'ordre social, le génie du bien, remportant une victoire inattendue, a rendu leurs droits à la religion, à la nature d'où il émane. Enfin le mauvais principe, se tourmentant dans le vide des nouveaux systèmes, a été réduit au silence, tout armé qu'il fût des forces matérielles que la révolution et l'empire lui avaient léguées. Une minorité, qui n'était puissante que par la bonté de sa cause, a su atteindre ce grand résultat dont l'immense

influence saisit de respect celui qui le contemple. On se sent forcé d'en reporter tout l'honneur à la Providence suprême, qui, au milieu du triomphe de l'orgueil et du crime, tend la main à la vertu outragée.

Il y a dans les croyances religieuses et dans les institutions monarchiques, un pouvoir d'unité morale si prodigieux et si essentiellement créatenr, que cet ascendant suffirait pour expliquer une victoire remportée sur des opinions isolées, subdivisées à l'infini, sans lien commun et privées de centre. Comment les défenseurs du chaos en religion et en politique ne succomberaient-ils pas au milieu des élémens confus qu'ils entassent! Ils auront beau soumettre à des manipulations mécaniques la société dont ils disposent comme d'une matière d'expériences chimiques : au fond de leur œuvre resteront toujours les germes de la confusion, de l'anarchie, de la mort. Au contraire, les défenseurs de la vérité, possédant une vivante unité, n'ont pas besoin d'employer, pour s'en créer une, des moyens factices, stériles créateurs de l'uniformité, non de l'unité. Ils admettent, dans l'organisation sociale, la variété compatible avec l'ordre.

Mais il ne suffit pas de s'armer de bonnes doctrines et d'avoir la Providence pour soi. Tout en professant les mêmes principes et en formant une chaîne forte et serrée d'opinions identiques qui doivent vaincre le chaos des opinions dissemblables et anarchiques, il faut encore se rendre digne de ses propres doctrines et de la protection céleste. Je ne sais si les royalistes

ont compris à cet égard toute la gravité de leur mission.

Evitons deux écueils. Protégeons nos doctrines contre l'esprit du siècle, qui, souillant leur pureté virginale, les rendrait infidèles à elles-mêmes : écartons de leur sanctuaire, par conséquent, cette espèce de constitutionalisme bâtard, qui, les plaçant sur un penchant rapide, entraînerait les amans d'une généreuse et haute liberté vers l'abîme où s'engloutissent toutes les idées nobles et grandes.

Evitons aussi de nous révolter contre l'époque actuelle, de redemander au pouvoir ses attributions et sa livrée du dernier siècle, de l'invoquer pour punir et combattre des événemens accomplis, de l'appeler comme auxiliaire de cette cause sacrée qui ne devrait jamais être défendue par la corruption et la servilité. Pourquoi ne chercher dans le passé que ses élémens funestes? C'est une erreur, soit qu'elle naisse d'une sorte de simplicité naïve, d'une préférence donnée à l'arbitraire sur la liberté, ou d'une malice préméditée.

Il ne doit y avoir de nuances d'opinions chez les royalistes, que celles qui constatent le mouvement d'une cause et prouvent sa force vitale. Qu'ils bannissent sévèrement tout ce qui pourrait les diviser et les jeter d'une manière insensible dans les routes qui aboutissent aux fausses maximes du jour, ou de ce que l'ancien régime, d'ailleurs recommandable par ses principes d'ordre et de stabilité, avait d'usé et de caduque.

C'est ainsi que nous purifierons notre cause et que

nous la protègerons à la fois contre l'anarchie et contre la léthargie. Mais gardons-nous de la livrer en sacrifice aux passions des hommes qui veulent renverser le pouvoir. Si nous nous livrons une guerre acharnée, si dans la lice de nos intérêts opposés nous nous précipitons comme des gladiateurs politiques, nous trahirons notre faiblesse et nous nuirons à une cause sacrée. On verra que nous ne pouvons nous vaincre; la morale publique sera corrompue.

Si quelque chose enivre de joie et réveille l'esprit des libéraux, c'est la division des royalistes, ministériels ou antiministériels. Au moindre bruit des combats que se livrent ses ennemis, la révolution soulève sa tête hideuse. Alliée de l'un ou de l'autre parti, elle porte au parti contraire des coups mortels : aujourd'hui ardente à défendre l'opposition royaliste; demain ennemie de cette même opposition. Ne souffrons pas qu'elle se relève; dès le premier pas, le terrain serait envahi sans ressource. Comment alors opposer une digue à ses vengeances?

Loin de l'esclavage et du libéralisme, loin des abus du passé et des excès du présent, il est un champ neutre encore et dont peu de combattans ont approché jusqu'ici. C'est la Charte, non celle que rêvent les partisans de l'anarchie, ni la Charte réduite à n'être qu'une lettre morte et impuissante, à laquelle la révolution ou le despotisme demanderaient tour à tour des argumens et des armes. C'est la Charte véritable, pleine de vigueur et de sève, consacrant les principes du passé, rendant hommage

aux exigences du temps présent; la Charte enfin telle qu'elle existe en germe et sans les conséquences dangereuses que l'on veut en tirer. Cessez, royalistes, d'exercer contre vous-mêmes des armes fratricides! La Charte, voilà le terrain sur lequel vous devez vous rendre.

Il faut d'abord comprendre parfaitement le but vers lequel on tend, et définir avec exactitude ce que c'est que la Charte. Si l'on se contente de l'envisager comme une proclamation écrite, comme une déclaration de droits politiques, si l'on ne veut l'inscrire sur sa bannière que comme une formule vaine, bientôt semblable au veau d'or, elle nous rejetterait loin du culte de la vérité. On ne peut non plus, sans absurdité, l'interpréter dans un sens révolutionnaire et suivant les principes d'un constitutionalisme bâtard ou d'un funeste matérialisme. Nous devons y voir un germe précieux qu'il s'agit de développer dans l'esprit de la religion et des immuables principes de l'ordre social. Que la Charte établisse un concordat réel entre les trois puissances qui se partagent le monde intellectuel : la religion, la politique et la science. Dans la Charte se trouve tout ce qui est bon, essentiel, utile ; mais il faut pénétrer l'esprit dans lequel elle a été donnée, et rejeter les fausses interprétations de tout genre, employées pour altérer la vérité. La Charte n'est pas l'apposition du sceau royal sur l'œuvre des révolutionnaires : elle ne consacra jamais les principes de ces destructeurs politiques, et celui qui la donna ne voulut ni sanctifier leurs ruines, ni sceller le tombeau de leurs doctrines. L'assemblée

constituante était saisie de la rage de détruire, Louis XVIII au contraire est venu réparer.

Il n'y a peut-être qu'un seul pays moderne, l'Angleterre, qui jouisse d'un degré de liberté analogue à celui des villes de l'antiquité et du moyen âge. Individuellement ou publiquement, chacun est en Angleterre ce qu'il veut. La mode, le bon ton, la police encore moins n'y ont aucune influence sur les mœurs. Sous le rapport de la manifestation de l'esprit public, la France, au temps de la Ligue, était encore au point où en est aujourd'hui l'Angleterre. Elle offre aux Parisiens un spectacle dont la bizarrerie les étonne. L'année dernière on s'est empressé de passer le détroit; on a couru aux élections comme à un amusement inconnu, nouveau, extraordinaire. Dans nos journaux on n'a vu autre chose que les scènes populaires du renouvellement parlementaire, toutes semblables à celles que Walter Scott a dépeintes : les *Hustings* ont de la vogue, non comme démocratiques, mais comme romantiques. Une population qui se presse autour des Wilson, des Hunt, et de leurs antagonistes; ses mouvemens, ses flots, ses luttes : rien de plus admirable, selon le *Globe*. Ce n'est pas là ce que le *Courrier* aime; il suppose que les feuilles ministérielles se complaisent dans la peinture de l'avilissement électoral et des orgies triviales de l'Angleterre, pour nous dégoûter nous-mêmes de ce mode politique. Quant à l'*Étoile*, sa pitié et son dédain semblent profonds : tout ce qui se passe au-dela du détroit obtient son mépris.

Mais doit-on être étonné de ces mœurs anglaises qui

ont conservé toute la rudesse, mais toute la force, tous les inconvéniens, mais tous les avantages des habitudes antiques. Cette antiquité même est une grande garantie de plus contre l'empiètement de la révolution française dans leur pays. *Old England!* la vieille Angleterre! Il lui faut de temps en temps des orgies et des saturnales; sans cela on finirait par y voir les échafauds révolutionnaires et des tribunaux de sang en permanence.

On a souvent dit que la loi gouvernait seule la Grande-Bretagne : erreur. On sait qu'il n'est pas nécessaire de l'appeler partout, et elle s'y montre rarement. Ce n'est pas la loi, ce sont les mœurs qui y règnent. Comme tous les peuples qui ont conservé les traditions antiques, les Anglais n'ont besoin que d'un petit nombre de lois. Le contraire arrive aux sociétés qui ont bouleversé leurs institutions. Il leur faut, pour remplacer les vieux usages et les vieilles mœurs, des règlemens de détail. Je vais en citer un exemple remarquable.

Beaucoup de réunions tumultueuses se forment dans la Grande-Bretagne. Non-seulement les classes inférieures se mêlent à ces mouvemens, mais la dernière populace y prend une certaine part. Jamais cependant ces *mobs*, dans leurs plus violentes scènes, n'ont bouleversé le pays. Les désordres qu'elles causent peuvent briser des vitres et troubler la paix publique; le sang même peut couler, quoique très-rarement. Mais les fortunes restent intactes, mais la constitution est respectée. Tout graves que ces dangers puissent être, on les

tolère en faveur de la liberté politique. De ce mal même sort une nouvelle garantie pour la stabilité des institutions ; l'aristocratie, toujours éveillée, est sans cesse prête à agir.

Les anciens temps de la France ont souvent offert ce spectacle : mais, privé de mœurs et de traditions depuis nos troubles, ce pays ne se maintient plus que grace à son administration, et le plus léger désordre accablerait sa faiblesse. Jamais la liberté française ne se manifestera extérieurement comme celle des Anglais. Non-seulement l'état de civilisation diffère ; mais la moindre licence, dans une telle situation, nous est interdite. La révolution en a trop fait : elle nous a mis au régime ; en détruisant les mœurs, elle nous a soumis à une organisation légale, minutieuse, qui règle toutes nos actions et presque nos pensées.

De là certaines incompatibilités dont les conséquences graves méritent d'être expliquées, et sur lesquelles on n'a pas fixé l'attention publique.

L'Anglais tient à son honneur. Il est susceptible comme nous ; mais il a une autre manière de se venger des outrages. Se trouve-t-il gravement offensé? A-t-il reçu aux hustings une injure grave? S'il ne juge pas son adversaire assez honorable pour se mesurer avec lui, il se garde bien de le dénoncer aux tribunaux ; ce serait compromettre sa dignité. Ses cliens ou ses serviteurs se chargent de punir le tribun ou le pamphlétaire : conduite que tout le monde applaudit.

Dans la Grande-Bretagne, où l'aristocratie est forte, où son existence est assurée, la licence est extrême.

Si les mœurs tolèrent ce qu'elle a de plus hardi, les lois inexorables ne traitent pas légèrement ces désordres, quand ils passent les bornes et troublent la paix publique. Aux démagogues, aux libellistes, aux rebelles, elles opposent, comme une perpétuelle menace, Botany-Bay, le gibet et les verges. La politique anglaise accorde un grand espace, donne une vaste carrière à la liberté publique : mais à peine l'action de la loi commence et succède à une patience si longue, l'effet en est terrible. Là, chacun fait ce qu'il veut, mais à ses risques et périls.

C'est tout le contraire en France. Un démagogue, un libelliste ont beaucoup de peine à s'y développer en dépit de la loi, très-minutieuse là-dessus. Cependant la Charte, système de liberté, nous gouverne. Si nous n'avons pas encore adopté toutes les conséquences de ce régime, c'est que nos mœurs ne sont pas formées. La presse, il est vrai, commence une sorte d'organisation de liberté; mais le reste de nos habitudes manquant d'harmonie avec cette liberté, il résulte de ce désaccord une fausse position pour l'état comme pour les gouvernés. La loi, malgré tous ses détails, est d'une faiblesse extrême pour la répression des délits, et il n'y a aucune proportion entre le châtiment et la gravité possible des offenses. Insulté par un de ces gens qui, par désespoir et dans la conscience de leur nullité, se font libellistes pour être quelque chose, l'honnête homme ne peut traîner devant les tribunaux un adversaire indigne, dont le seul nom, accolé au sien, serait par lui-même une flétrissure. Croisera-t-il

le fer avec un être sans honneur? non. Que fera-t-il donc? quel parti prendre? La loi défend les voies de de fait, et on ne peut que l'approuver. Il y a donc peu d'harmonie entre la législation et l'impérieuse nécessité des choses.

Mais invoquerons-nous contre les abus les plus graves la main de fer de la censure? A dieu ne plaise! Ce serait tomber de Charybde en Scylla, et cette basse littérature, dont les habitudes et le langage rappellent, dans la république des lettres, les vagabonds de nos grandes villes, sauraient aisément s'y soustraire. Leurs mœurs dépravées se plient aisément aux circonstances. Leur refuse-t-on la liberté de nuire, ils cherchent quelque moyen nouveau de préparer et de distribuer leurs poisons. Trop lâches pour attaquer un homme en face, pour affronter le péril, ils recourent aux lettres pseudonymes, aux allusions outrageantes. En versant le fiel, ils ont soin de s'envelopper de ce nuage qui les dérobe à la justice, et qui empêche qu'on ne saisisse un corps de délit. La censure même n'imposerait pas à ces hommes, que l'honneur et la loyauté repoussent. Qu'importent les censeurs à cette tourbe vile! le châtiment seul leur inspire de la crainte et du respect.

Disons-le hautement : la censure serait mortelle au génie, à la vérité, à la liberté. En vain des faibles d'esprits croiraient, en l'établissant, se préparer du repos et du calme : toute pensée généreuse effraierait la médiocrité chargée de cet office. Pas de moyen plus infaillible d'anéantir les grands courages ; et cependant la démagogie ne serait pas étouffée. Ce n'est pas en

empêchant la manifestation du juste et du vrai, que l'on enchaînera le plus sûrement la licence.

Il y a aujourd'hui de grands mouvemens dans cette petite sphère de la basse littérature. In-trente-deux, abrégés, dictionnaires en miniature, feuilles prétendues périodiques : c'est un déluge. On n'ignore ni comment ces gens-là vivent, ni pourquoi ils écrivent. M. Charles Nodier, dans la *Quotidienne*, et les rédacteurs du *Globe* qui ont marché sur ses traces, ont mis plusieurs Résumés à leur place. Quant à certains journaux d'une petite dimension et d'une moindre importance, les plus honteuses exactions les font subsister. Deux ou trois diffamateurs obscurs s'associent : si on les interpelle, si l'on vient leur demander compte de leurs outrages, ils se présentent de front, ligués contre un seul, et formant une phalange d'impudence et de lâcheté. Leur scandaleux langage épouvante. Les directeurs et les acteurs de différens théatres, effrayés de la boue qu'on leur jette, prennent des abonnemens. Les journalistes, encouragés par ce succès, redoublent de menaces ; nouvelles extorsions ; on leur donne encore de l'argent pour acheter la paix. Enfin, si le bruit est vrai, de grands personnages eux-mêmes tremblent pour leur repos, et soldent les Arétins modernes qui leur vendent cher leur silence. Voilà ce qui court le monde sous le titre d'hommes de lettres, bande méprisable et qui figurerait mieux dans l'escouade de Vidoc que dans les rangs de la littérature.

Il y a aussi en Angleterre des êtres chargés du mépris public, et qui se livrent à ce métier : des châti-

mens honteux les y attendent. Les talens, la richesse, la naissance, noble aristocratie, savent y défendre leur cause, y protéger leur honneur. Quand les honnêtes gens voudront-ils donc se réunir en France? quand s'entendront-ils pour opposer une digue à la corruption systématique qui s'est glissée dans les rangs inférieurs de la société? C'est ce que demandent aussi à la loi, c'est-à-dire à l'autorité créatrice et exécutrice de la loi, beaucoup de libéraux, gens d'honneur, qui ne désirent point de révolution nouvelle.

On parle de ménagemens; et qui faut-il ménager? ces gens du libelle qui ne nous ont jamais ni ménagés, ni respectés, qui, sous un masque ou sous un autre, assouvissent un instinct féroce, ennemis jurés de la vérité, et enveloppant de nuages obscurs ou transparens leur haine du christianisme. C'est bien avec ces adversaires que les ménagemens et la douceur sont convenables, et qu'il faut répondre par un sourire à l'hostilité la plus violente. Quoi! livrer à leur rage impie tout ce que la terre a de vénérable! Si le jour de la victoire sonnait pour eux, comment nous traiteraient-ils? Croit-on que la presse et la tribune nous seraient encore ouvertes, que nous pourrions leur opposer le langage de la vérité, que les royalistes garderaient leurs places? Consultez, interrogez la *Convention* et les *cent jours :* ces exemples parlent assez haut.

Ne soyons point dupes : si quelques hommes de mérite se rencontrent parmi nos adversaires, sachons les distinguer; ne méconnaissons jamais la vérité, nous dont la cause sainte repousse l'appui du mensonge.

La faiblesse seule redoute la vérité. C'est au nom de la vérité que nous remercierons nos adversaires eux-mêmes, s'il leur arrive de dire quelque chose dont nous puissions faire notre profit. Que l'ombre ne couvre aucune de nos actions, aucune de nos pensées. Royalistes et chrétiens, pourquoi redouter le grand jour? Ainsi nous ouvrirons nos rangs à l'observation la plus sévère, au plus strict examen; s'il y a chez nous quelque chose de défectueux, on nous le fera connaître. C'est la vérité que nous demandons. Mais aussi qu'on nous permette de la servir et de la chercher, de soulever le voile du mensonge, de présenter les doctrines de nos ennemis dans toute leur nudité, enfin pour pénétrer jusqu'à eux, de percer les nuages de sophisme dont ils s'enveloppent.

Jamais on ne dut la victoire à de faux ménagemens. Que le calme de l'esprit préside à nos mouvemens, les règle, les dirige et nous apprenne à distinguer une modération utile et juste d'une modération fatale. Gardons-nous bien de cette incertitude, née des mouvemens vagues d'une intelligence qu'aucune doctrine fixe n'arrête et ne retient. Tandis que l'homme faible, trahissant son infériorité, est dans l'impuissance de remporter aucune victoire et cherche en vain à suppléer à force d'adresse à son défaut de vigueur, l'homme énergique apaise d'un seul geste les flots des partis qui viennent se briser en écumant à ses pieds. Point de ménagemens pour le mensonge; mais accueillons la vérité. Sans flatter les sophistes, traitons avec égard les gens de bonne foi.

N'acceptons pas même ces concessions vaines qu'on nous fait aujourd'hui pour s'en dédommager avec usure le lendemain. On peut errer en conscience : c'est aux hommes égarés sans être coupables que toute clémence doit être réservée ; ce sont eux qu'il faut distinguer du reste de nos ennemis. Quant à ces derniers, ne leur épargnons pas une critique sévère ; soumettons-y leurs actions et leurs pensées, et vengeons ainsi la vérité des outrages répétés qu'on lui fait subir.

Fontenelle affirme que *toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*. Maxime fausse et fatale. — Mais si la vérité ressemble à l'épigramme ; si en l'énonçant on paraît dire une sanglante injure ? — N'accusez pas la vérité ; accusez les hommes. Ils ont rendu la vérité pénible, dure ; ses accens sévères fatiguent et blessent. En effet, comment être vrai sans blesser un siècle, qui, dans toutes les conditions, a vu des changemens si honteux et des bassesses si accréditées, des métamorphoses si subites, et des fortunes dues à une si rampante et si lâche intrigue ? O vérité ! vérité sacrée ! A quel état veut-on te réduire ? Quelle idole muette et stérile prétend-on faire de toi ?

« Hélas ! ils te voudraient des yeux pour ne point voir ! » Devant ta statue voilée, ils brûleraient un encens hypocrite ! Non, non, le temps est venu de te montrer tout entière, de faire retentir, au milieu d'un siècle corrompu, tes plus mâles accens. Vérité ! charme des esprits généreux, rends-toi redoutable à ceux qui te haïssent ! Parle et que le mal social dont nous sommes dévorés, se dissipe à ta voix. Rien n'est

complet chez nous, ni la vérité, ni le mensonge : toute question, à peine éclose et soulevée, s'entoure de nuages, s'enveloppe d'erreurs. Ces déclamateurs périodiques, ont-ils jusqu'ici fait jaillir de leurs pages aucune vérité franche, aucun principe lumineux! Le courage du sarcasme est aujourd'hui le dernier degré de l'intrépidité. Mais insulter l'homme, est-ce réfuter ses raisons? et répondre par une caustique ironie, par une personnalité offensante, n'est-ce pas cacher sa défaite et prouver l'impuissance de répondre? Fille des cieux, noble dans ses pensées, fière dans sa marche, sans mélange de faiblesse, de bassesse, ni de grossièreté, inexorable pour la fourberie, rejetant les voiles, les équivoques et les ménagemens serviles, la vérité ne craint rien; elle poursuit avec assurance le cours de ses vengeances infligées à l'imposture et de ses triomphes sur le mensonge.

Sous l'empire de Napoléon, n'a-t-on pas vu Tacite mis à l'index, et les plus nobles monumens de l'antiquité mutilés indignement? Où les hommes ne se seraient-ils pas laissé conduire par un seul homme? La cour du Grand-Lama n'eut pas été plus servile! Parodiste de Mahomet, qui sait jusqu'où il eût forcé ses serviteurs de pousser leur sainte obéissance? Ces complaisans adorateurs veulent cependant que l'on admire et leur servitude passée et leur libéralisme actuel. Mais heureusement leur puissance est éteinte; le monde a échappé à leur habileté administrative; et quoi qu'ils puissent espérer, croire ou prétendre, on ne recommencera pas un si dangereux essai.

Que les royalistes ne s'effraient pas de la manifestation des opinions dans toute leur liberté : plus il y a, dans les idées, de force, de conséquence et d'unité, plus il est nécessaire de favoriser leur essor, sinon pour les adopter, au moins pour les soumettre à un jugement indépendant et ferme. La franchise avec laquelle MM. de Lamennais et de Montlosier se sont prononcés, l'un en faveur de la domination définitive de l'Eglise sur la société, l'autre en faveur de la soumission de l'Eglise à l'Etat ; ce combat entre deux talens supérieurs, a été extrêmement utile à la cause de la vérité. La même cause a été puissamment servie par M. de Bonald, qui, d'une main ferme, hardie et savante, a établi sa théorie de la monarchie absolue. Il est à regretter que l'ouvrage de M. de Haller soit encore peu connu en France : là se trouvent les notions les plus justes sur le droit public du passé ; et les esprits auraient vivement saisi les questions graves et élevées qu'il soulève.

Grace aux efforts de ces divers écrivains, la lumière se répand, et une foule de points que la médiocrité a entourés de nuages, s'éclaircissent de jour en jour. Félicitons-nous aussi des tentatives que font les doctrinaires pour atteindre à une philosophie et à une politique exclusivement rationnelles. Accueillons avec un égal empressement les essais, même informes de l'école industrielle, et ces tentatives bizarres, au moyen desquelles la société, transformée en ruche, habitée par des êtres passivement industrieux, se soumettrait au gouvernement de quelques géomètres. Tel est le

plan de notre état social ; telles sont les diverses ramifications des sectes actuelles ; on peut y lire, comme sur une carte de géographie, toutes les subdivisions des partis qui divisent notre société. Nous savons de quels principes partent, à quels résultats aboutissent les doctrines gallicanes et parlementaires, le système ultramontain, celui de la monarchie absolue, dont M. de Bonald a expliqué la théorie et M. de Haller développé l'application. Enfin les opinions de la révolution nous sont connues, sous leur double forme de rationalisme et d'industrialisme. Plus la hardiesse de l'investigation et la liberté de la pensée creuseront, pour ainsi dire, cette carrière, plus nous serons à même d'arrêter notre avenir et de fixer nos destinées.

Etablir une question franchement ; avoir affaire à des esprits décidés ; pouvoir donner à ses argumens leur force tout entière et leur complète énergie ; c'est un grand avantage pour le penseur. C'est par de tels combats que la vérité triomphe. Rien de mal-entendu, rien de sous-entendu. On ne prend pas des paroles pour des raisons ; tout est positif, franc et décidé. Quiconque aime la monarchie doit donc s'attacher à protéger son avenir, et défendre avec la liberté politique cette liberté de pensée qui jette une double terreur chez les hommes de l'arbitraire et chez les partisans de la licence.

CHAPITRE XIII.

De l'aristocratie, telle que la comprennent d'un côté les royalistes constitutionnels, et d'un autre les royalistes de la contre-opposition.

Deux fractions du parti royaliste tendent vers l'aristocratie : la route qu'elles suivent est diamétralement contraire. Une aristocratie constituée au moyen d'institutions fortes, tel est le but du parti de la contre-opposition. Le parti qui a pour organe le *Journal des Débats* et qui a la prétention d'être exclusivement constitutionnel, se rapproche du parti doctrinaire de la Chambre des Pairs, sans que ses opinions aient une couleur libérale aussi tranchée. Les hommes de ce parti veulent une aristocratie mobile de fortune et de talens ; en d'autres termes, ils aspirent à une certaine extension de l'oligarchie, devenue anti-ministérielle. On voit ce parti faire chaque jour des progrès, et envahir de plus en plus tout ce qui restait de royalisme, en dehors de la cour et de la noblesse provinciale. La feuille qui lui sert d'interprète, lui donne une haute autorité. On voit M. de Châteaubriand flotter dans toute la liberté de sa pensée, entre la contre-opposition proprement dite et cette opposition royaliste-constitutionnelle. Quant à les concilier, comme il paraît le vouloir, cela est impossible. La différence n'est pas entre les hommes, mais entre les systèmes.

Depuis que M. de Villèle occupe le ministère, la contre-opposition pure a perdu un terrain immense. Ce ministre, qui soutenait dans le principe les mêmes théories que M. de la Bourdonnaye, s'est hâté de les abdiquer, dès que le pouvoir s'est trouvé entre ses mains. Les amis de M. Bertin Devaux, en choisissant le *Journal des Débats* pour leur tribune, ont peut-être porté à ce parti un coup plus funeste encore. *L'Aris tarque*, qui soutenait ce système, a été forcé de disparaître ; grace à MM. de Labourdonnaye, de Bouville, Agier, de Beaumont, Hyde de Neuville et quelques autres, il se maintient à la tribune.

La *Quotidienne* représente ces partisans de l'ancien régime qui veulent aussi de l'aristocratie, mais sous la dépendance du prince et en dehors du mouvement politique. Les ministres ont aussi proposé aux Chambres des lois dont la marche et l'allure, si j'ose m'exprimer ainsi, sont aristocratiques ; mais, en les observant mieux, on voit qu'elles ne tendent qu'à cette aristocratie insignifiante qui n'a rien d'effarouchant pour les gouvernemens. Si les absolutistes et les ministres ont montré quelques velléités d'aristocratie, il nous est donc impossible de les porter en compte dans cette analyse.

La contre-opposition pure s'est montrée quelque temps indécise d'une part, entre l'aristocratie mêlée de féodalité et appuyée de l'autorité de Montesquieu et de Boulainvilliers dans le passé, de M. le comte de Montlosier dans le présent, et les idées d'aristocratie nobiliaire qui se trouvent dans la Charte. En défini-

tive et par la force des choses, la contre-opposition en est arrivée, ainsi que M. de Montlosier lui-même, à l'adoption de la Charte. C'est chez M. de Montlosier que la doctrine fondamentale de la contre-opposition s'est pour ainsi dire reconnue elle même. Celle de M. de la Bourdonnaye, ne ressortant pas toujours d'un principe, conserve quelque chose de l'homme : elle semble jaillir d'une hostilité permanente contre le ministère. Au contraire, M. de Montlosier, aristocrate pur, applique ses principes dans toute leur force au système de la contre-opposition. Que l'auteur de la *Monarchie française*, que l'éloquent orateur de l'assemblée constituante soit ou ne soit pas l'organe de son parti, peu m'importe : je ne m'occupe que du fait dans son abstraction la plus rigide.

Ce que M. de Montlosier désire, c'est un classement social, disposé par étages, distribué par rangs; il y a long-temps qu'il réclame la réprésentation par ordre. Il s'identifie aujourd'hui avec M. de Labourdonnaye, et pense comme lui quant à l'établissement de deux Chambres, sans renoncer toutefois à son système favori. Ennemi de la monarchie absolue, telle que Louis XIV l'a fondée, il ne se rallie aux anciens parlementaires que pour s'aider de la puissance et du secours de leur voix contre les envahissemens du clergé. Dans le fond, il n'a rien de parlementaire.

Ce publiciste profond se trompe sur l'époque où il vit; le principe d'où il part, égare à la fois sa pensée et celle de tous ses partisans. De toutes ces ruines dont la révolution nous a entourés, aucune n'offre de plus

irréparables débris que l'aristocratie nobiliaire. Qui lui rendra son lustre antique? Il n'y a plus d'illusion sociale que pour le trafic et le luxe. Où trouver de fortes mœurs, et ces agrestes et vigoureuses habitudes qui étaient l'ame de la féodalité antique? Rien de plus facile que de fonder des oligarchies, des administrations hiérarchiquement organisées. On peut espérer même une chambre des Pairs, qui, fortifiée par l'introduction des nouveaux riches, pourra se créer un jour une clientelle selon l'esprit des temps. Ce sera là que se trouvera la puissance suprême et plus ou moins durable des Lafitte et des Rothschild, des Lapanouze et des Ternaux. Mais la prépondérance de la cour ne sera point établie, point de pairie dans le sens de la France territoriale, point de noblesse puissante dans les provinces. On n'aura pas même le patriciat de la bourgeoisie et la petite aristocratie des corporations dans les villes.

Cependant une démocratie telle que la nôtre, composée d'individualités, se résoudra nécessairement en anarchie, à moins que le despotisme ne vienne interrompre le cours des choses et succombant à ses propres excès, y sacrifier à la fois ses subordonnés et lui-même. Il faut donc à toute force une solution. La France ne peut rester long-temps et définitivement soumise à ce régime provisoire d'administration : c'est une digue impuissante contre ce torrent démocratique, chaque jour grossi par l'accroissement de la prospérité financière qui conserve dans son sein des principes de destruction.

Les anciennes assemblées nationales de l'Europe furent aussi réellement légitimes que les nouvelles assemblées révolutionnaires le sont peu dans leur principe. Sans doute les états-généraux n'offraient qu'une forme affaiblie, mutilée des anciennes constitutions. Dans le midi de l'Europe surtout, le pouvoir judiciaire en avait été depuis long-temps démembré. En Angleterre au contraire, il est resté incorporé aux parlemens, comme sous le règne de la féodalité. Cependant nous en conservions d'assez vives traces en 1789, pour relever parmi nous une aristocratie vraiment politique. C'est ce que l'on eût certainement opéré, si le pouvoir souverain l'eût voulu. De même, en 1814, lorsque les souverains alliés terrassèrent la révolution dans la personne de Napoléon, ils auraient pu reconstruire l'ancien édifice aristocratique, s'ils en eussent possédé la ferme et intime conviction. Maintenant on n'atteindra jamais à une nouvelle aristocratie que par l'éducation parlementaire des Chambres, éducation également entravée de deux côtés par la révolution et le ministérialisme. Jamais on ne verra renaître ces formes tombées en ruines, ces formes de l'antique noblesse, dévouée librement au roi et à la monarchie.

Tout pouvoir est absolu, quelle que soit sa nature. Il ne serait pas le pouvoir sans cela. Il n'obtiendrait ni respect, ni soumission, conditions essentielles de son existence. Il y a aussi dans le régime aristocratique une volonté ferme, prononcée, c'est-à-dire une sorte de puisance absolue, mais tout-à-fait étrangère à ce régime né de la décadence de la monarchie et de

l'affaiblissement de tous les principes sociaux.

Dans le fait cet ancien régime est de fraîche date. Etabli sur les débris de la monarchie nationale, système antique, issu du génie social et féodal de nos ancêtres, système uni intimement à l'esprit du christianisme, ce prétendu ancien régime n'avait rien de commun avec le régime qu'il remplaçait. Jadis les peuples formaient des associations chrétiennes et politiques à la fois : depuis le premier des membres de l'Etat jusqu'au dernier prolétaire, tout était ligué, réuni en faisceau, dans l'état civil, religieux ou militaire. Chacun prenait part à la chose publique, entrait dans les intérêts de la famille sociale, selon le degré de sa capacité, de sa richesse, de sa naissance. Tel était le véritable ordre de choses de nos régions antiques; il y avait de la grandeur et de la générosité dans ses imperfections mêmes. Jamais, à tout prendre, aucune société humaine ne s'est développée sous une loi plus organique, plus forte, plus vivante. Le pouvoir absolu, dans son lent et invincible progrès, a sourdement miné ce système ; de là un régime de cour, puis un système ministériel pur et simple : de là ce triste dénouement d'une révolution en faveur de la démocratie, dénouement inévitable, toutes les fois que le pouvoir absolu s'emparera de la société.

La révolution, si elle se montrait reconnaissante et juste, élèverait des autels au pouvoir absolu. C'est ce dernier qui a progressivement amené le nivellement social, qui a brisé toutes les associations religieuses, civiles et politiques ; c'est lui en un mot qui a tiré la

démocratie moderne de ce néant où elle devait rester. Comme la réforme du seizième siècle a tout dissous dans l'ordre religieux, celle du dix-neuvième a tout détruit dans l'ordre politique, grace au pouvoir absolu, qui seul a fait naître et précipité ce grand mouvement démocratique, qui se propage à travers le globe.

Ce que la révolution déteste, c'est l'ancienne liberté, cette liberté irréconciliable avec le libéralisme. Quand la contre-opposition avait une existence reconnue et forte dans la Chambre introuvable, n'a-t-on pas vu la révolution invoquer contre l'aristocratie les souvenirs de la monarchie absolue? Elle disait aux rois : « Vous avez détruit le monstre féodal; ne souffrez pas qu'on l'exhume. » M. Decazes fut salué avec ivresse par la France libérale. Son double exploit était d'avoir frappé M. de Châteaubriand et cassé l'assemblée de 1815. Cependant c'est à cette même aristocratie que la révolution s'adresse de temps à autre en France comme en Espagne, pour renverser M. de Villèle par la contre-opposition, les apostoliques et la Camarilla par les anciens cortès du pays; tactique aujourd'hui bien connue! Effort constant et infatigable pour jeter le chaos dans la pensée du vulgaire qui n'a que de demi-lueurs sur toutes les questions, pour planter sur la ruine universelle l'étendard révolutionnaire.

Il n'y a pas long-temps qu'une feuille libérale demandait au roi d'Espagne le rétablissement des anciennes et légitimes assemblées des cortès. Elle espérait que cette convocation donnerait les mêmes résultats que celle des états-généraux en France. On sait que ces

derniers, appelés à une époque où leur tradition était presque oubliée, où une détestable philosophie avait porté le poison dans le corps social, ne purent être soumis aux formes antiques, et que les innovations introduites dans le mode de leur réunion, devaient nécessairement produire une révolution. C'est là l'espérance secrète de la feuille libérale; espérance illusoire. La plupart des Espagnols sont ignorans, et manquent à la fois d'industrie et de savoir-faire ; mais de fausses lumières ne les ont pas pervertis. Ces cortès, rétablies sous d'anciennes et vénérables formes, telles que Ferdinand avait juré de les ressusciter en 1814, pourraient offrir à l'Europe le spectacle d'une liberté antique, fière de sa dignité, connaissant son essence, opposée en tout à cette liberté cosmopolite dont rien ne peut fixer l'allure vagabonde et contre-balancer la délétère influence.

«La liberté est vieille en Europe,» disait fort bien madame de Staël, qui ne savait guère elle-même ce que c'était que l'ancienne liberté. Aujourd'hui le libéralisme ne fait aucune concession à l'aristocratie, ainsi que l'a prouvé la réfutation de M. Bailleul, qui, animé de l'esprit de la doctrine révolutionnaire, a combattu les théories inconséquentes de madame de Staël. M. Bailleul, encore attaché au système directorial, qu'il a jadis soutenu, trace un tableau hideux de la liberté de nos ancêtres; tyrannie féodale, corporative, communale, que l'ancien régime a terrassée pour succomber à son tour à la révolution qui nous promet l'âge d'or. Le libéralisme n'a étudié le passé que dans les Résumés et

dans les pamphlets. Il se le représente sous les traits d'un sanglant chaos, d'où jaillissent cependant pour lui quelques rayons de lumière. Son astuce ne manque pas de confondre avec l'ancienne liberté le nouveau libéralisme qu'il croit ennoblir par cette alliance. Il a même, au besoin, osé rattacher aux cortès légitimes de la nation espagnole cette odieuse usurpation des cortès nouvelles, qui se sont parées d'un beau titre, et qui, réunies à Cadix, ont essayé d'anéantir le passé, et d'improviser au profit de la démocratie un nouveau contrat social.

Méfions-nous du libéralisme : il peut sembler quelquefois invoquer les souvenirs nationaux ou étrangers d'une aristocratie généreuse. Mais son intention, dont on ne peut douter, est toute contraire au rétablissement de ces anciennes coutumes nationales, qui d'ailleurs sont impossibles en France. Dans la péninsule, elles seraient jusqu'à un certain point praticables.

On ne peut douter dans tous les cas, que la franchise mâle et l'énergie de nos ancêtres ne soient de précieux élémens d'esprit public, qui peuvent toujours renaître. Ce sont même les seuls qui puissent refouler vers sa source le torrent des idées révolutionnaires. L'Espagne, dans sa résurrection, a d'autres dangers à craindre que notre patrie. Elle doit se prémunir contre cet esprit du jour qui s'insinue partout, et qui pourrait porter les représentans de l'ancienne liberté à trahir les intérêts de la patrie en la livrant à la démocratie. Danger d'autant plus imminent, qu'il est nécessaire que les représentans d'intérêts légitimes opèrent dans la

péninsule des changemens importans, et y ramènent ces antiques franchises, englouties par le pouvoir absolu. Il serait absurde de vouloir faire reculer un peuple de plusieurs siècles. Ce n'est, toutefois, que dans les établissemens qui remontent au berceau des nations que l'on peut découvrir sa véritable histoire, son caractère réel, son génie vivant, pour ainsi dire. Il est donc important de les respecter et de les faire valoir. Malheur aux peuples qui, répudiant leurs pères, effaçant leur passé, méconnaissent leur propre dignité, abjurent le génie qui leur appartient, et perdent ainsi leur type, leur signification individuelle. Jamais ils ne reconstruiront leur ordre social détruit.

Ceux qui, pendant la dernière guerre de Russie, appelèrent aux armes, contre la révolution, les gouvernemens européens, n'avaient pour but de leurs efforts que le rétablissement des coutumes et des institutions de nos ancêtres, modifiées d'après les nécessités de l'époque, et non d'après les caprices du pouvoir suprême, ni d'après les théories de la démocratie infime. C'est pour cette cause et non pour le ministérialisme des uns ou le carbonarisme des autres, qu'ils ont répandu leur sang. Dès l'année 1814, leur attente fut en partie déçue. Puisse l'Europe n'avoir pas à s'en repentir! Puisse la révolution, Protée dont la marche et les triomphes se cachent sous mille formes, mais qui, au milieu de notre félicité industrielle, reste toujours la même; puisse-t-elle ne pas nous engloutir! Il s'agissait de s'emparer de l'esprit du temps, de le vaincre, de le dominer : l'occasion est perdue,

et nous sommes forcés d'en accepter le joug.

Cependant, si nous nous pénétrons bien de l'esprit de nos aïeux, ne désespérons pas de leur emprunter une force secrète et puissante, que leur exemple peut encore nous communiquer. Une aristocratie nouvelle peut éclore d'une nouvelle indépendance : elle doit être personnelle, stoïque, et reposer sur les vertus patriotiques et la générosité chevaleresque.

La contre-opposition a repoussé la corruption. Elle a quelquefois montré de la moralité, mais sans simplicité, sans grandeur. On a reconnu dans sa conduite l'emportement des factions, non le calme de la sagesse. Elle a espéré renverser le ministère en se constituant un parti politique, en s'alliant dans ce sens à la révolution dans les deux chambres, en arborant un drapeau particulier, attaquant avec fureur ses adversaires : fautes immenses dont elle aura à se repentir.

Le rôle de la contre-opposition était cependant tout tracé. L'aristocratie, comme parti, n'a plus de bases; elle n'est rien. Elle veut se former en parti, et combattre comme tel : ses rangs s'éclaircissent; la nation lui échappe. Le noyau du peuple royaliste, que le ministère n'a point envahi, passe dans les rangs des royalistes constitutionnels qui se sont alliés aux doctrinaires. Pourquoi donc la contre-opposition, renonçant à une lutte systématique, à une existence comme parti, ne s'est-elle pas décidée à ne déployer qu'une grandeur individuelle? C'eût été, à la fois, de l'indépendance et de la politique. Le *noble*, dans l'état actuel des choses, doit être *lui-même*, ne devoir qu'à

lui-même sa valeur, et n'épouser aucune querelle spéciale. Ami ou ennemi du ministère, quelle considération devra-t-il à cette position? Croit-il que le servilisme ou l'opposition puissent lui être utile? Il ne doit pas saisir de si bas, ni comprendre d'une manière si étroite les grandes questions d'intérêt public. Que l'homme honnête, auquel sa sagacité naturelle révèle les fautes du pouvoir, les dévoile à son tour. Si des attentats sont commis, qu'il appesantisse sur eux une verge de fer; mais que son maintien politique conserve cette dignité, le plus précieux de ses biens! que l'emportement ne vienne jamais lui faire perdre la considération dont il doit jouir! Vous croyez-vous partisans et soutiens de l'aristocratie, lorsque vous apportez dans de graves questions toutes les fureurs de la démagogie en délire? Vous emparerez-vous des esprits par la violence de ces assauts? Adressez-vous à la conviction; parlez à la raison; comptez un peu plus sur les lumières humaines. Assis dans le sanctuaire d'une sage politique, laissez à la foule qui se presse au dehors le tumulte, les outrages et les cris.

Vous accusez tel ministère d'infidélité au souverain, de trahison à la patrie; vous offrez, dites-vous, les preuves de cette accusation; vous attaquez ses actes, et vous dénoncez sa tendance. Cherchez donc à persuader les hommes sages, prudens et honnêtes. En vous chargeant de la censure, soyez vous-mêmes irréprochables; que vos mains s'élèvent vers le ciel, pures de tout reproche! Vouez à la patrie votre ame et votre vie, avec la candeur et le dévouement d'un bon ci-

toyen. Si vous vous opposez à la marche du gouvernement de votre pays, songez aux résultats de cette conduite : pesez les temps, les lieux, les convenances. Que votre expression, vos moyens, votre attaque soient calculés d'après toutes les circonstances. Sachez être justes et véridiques, au risque de produire moins d'effet. Une opposition intègre, mais maladroite, se laisse aisément entraîner loin du but, et livre à ses adversaires des armes pour la combattre.

La seule autorité de la raison, la force du jugement, la probité de la pensée, et non des déclamations vagues, nous donnent le droit de juger les autres. Quiconque juge parfaitement bien, se montre presque capable de gouverner. Quel rôle! Est-ce par modestie ou par faiblesse que vous l'avez dédaigné?

Probité, honneur, vertu, ne sont pas des qualités suffisantes; il faut encore connaître son pays. La vieille monarchie (tout le monde le sait) ne peut se rétablir avec les conditions du passé; elle ne serait que du bonapartisme bureaucratique, recouvert du manteau royal. Quelle est, dites-moi, la réalité, la possibilité de ces plans que vous avez développés dans des brochures et à la tribune? Croyez-vous qu'en manifestant tumultueusement sa manière de voir on prouve sa vocation d'homme d'état? Vous n'avez pas le droit d'accuser le gouvernement de ne pas faire ce qui est en germe dans votre esprit. Réalisez vous-mêmes vos idées; secouez cette inertie de la pensée, cette apathie intellectuelle, cet éloignement de tout travail grave et consciencieux; cessez de prendre la colère pour la

force, les flots de la passion pour les argumens de la raison et pour un système bien entendu. Tout dévouement est honorable, mais par lui-même, non par la récompense qu'on peut lui accorder. La supériorité des lumières, l'ascendant du caractère, doivent seuls vous aider à vaincre le ministérialisme. Peu de phrases; il s'agit de prouver et de faire.

Que votre esprit réfléchisse le passé, s'enrichisse de ses trésors, pense mûrement au présent, et embrasse un long avenir. Il y a beaucoup de grandeur et de noblesse dans la mission politique de proclamer la vérité. D'illustres et courageux citoyens la remplirent dans les républiques anciennes; et ce ne fut pas la moindre preuve de leur héroisme. Dans l'antique simplicité de la monarchie française, on a vu la magistrature, en vénérant le trône des rois, faire parvenir jusqu'à eux les accens de la justiee. Mais pour réclamer le privilège d'une fonction si noble, pour mériter que les peuples nous écoutent et que les sages s'inclinent devant nos arrêts, il faut les peser avec maturité, les soumettre à toute la rectitude de son jugement, et ne pas imiter cette femme dont la Bible parle, et qui, tout en déclamant contre Gomorrhe, tournait la tête pour la contempler encore une fois.

Ayez, s'il le faut, le courage de l'opposition, mais avec noblesse, non avec violence. Gardez-vous d'accepter le joug d'un parti, de vous inféoder à lui de manière à ce que votre opposition devienne une résistance taquine et factieuse, un métier qui a son apprentissage comme tous les autres. Soyez indépendans;

vous serez forts : le droit vous sera dès lors acquis de faire flotter sur la nation cette bannière d'aristocratie bienfaisante et protectrice, que les mœurs présentes ont réléguée avec les vieilles armures de la chevalerie dans la poudre des arsenaux gothiques.

Oui, la liberté peut fleurir sur le même sol que la religion et la monarchie; elles doivent s'élever ensemble. Cette harmonie pourra seule exprimer la vérité des choses, les rapports de l'homme avec l'ordre social, de l'homme avec l'ordre divin. Il n'est lui-même que par le libre arbitre : sans cette faculté de vouloir et d'accomplir, l'homme ne serait qu'un mécanisme sans valeur.

Mais si vous portez à l'extrême ce principe d'indépendance, si vous faites régner exclusivement l'individualité humaine, vous verrez se briser les liens religieux, et l'anarchie des opinions remplacer la foi, comme l'anarchie des intérêts remplacera la société. Isolez donc cette précieuse indépendance; dégagez-la soigneusement des élémens de dissolution qui se trouvent en elle. Que l'aristocratie des familles politiques, destinées à garantir la liberté, lui donne une forme permanente, et préserve l'indépendance de ses propres excès. Telle est, dans l'Europe moderne, la destination véritable de la noblesse; elle méconnaît la source et le but de sa puissance toutes les fois qu'elle n'accomplit pas cette destination.

Mais une aristocratie de ce genre courrait un double danger, si elle voulait conserver pour elle seule les privilèges de la liberté. Elle se trouverait trop faible

pour résister au souverain, lorsque ce dernier se rallierait au peuple opprimé et lui prêterait son appui. Alors, pour n'être pas tout-à-fait effacée, on la verrait chercher un asile dans les antichambres du prince, et se recruter de la foule des courtisans. Elle parviendrait à se rendre toute-puissante, et dégénèrerait bientôt en une oligarchie de quelques familles. Mais ces dernières, auxquelles la domination serait assurée, ne tarderaient pas à tomber de la tyrannie dans l'habitude de l'ignorance; ce qui arrive toutes les fois que les affaires de l'Etat, concentrées entre les mains d'un petit nombre d'hommes, deviennent comme leurs affaires privées. On verra la démocratie, soulevée par cette ignorance, grandir et s'entourer de talens qui précipiteront la décadence de l'oligarchie. Aussi est-il nécessaire que l'aristocratie attire à elle, avec prudence et certitude, les talens qui peuvent se trouver dans les rangs démocratiques.

L'état actuel des affaires réclame la concentration des forces politiques au foyer du gouvernement même. Cependant il ne faut pas abandonner les provinces. Un petit nombre de députés et de pairs vont les habiter après la session des chambres; la majorité reste à Paris après les débats parlementaires, et s'endort dans les délices de Capoue. La plupart de ces possesseurs de grandes fortunes ne quittent pas les lambris de nos hôtels, ou les élégans salons de ces maisons de campagne, succursales élégantes qui portent la capitale au-delà de ses murs. On laisse dans les châteaux, anciens ornemens, orgueil de la France guerrière, des

hommes d'affaires, moins occupés de répandre des bienfaits que de mettre le sol à profit.

Est-ce ainsi que l'on reconstituera une aristocratie ébranlée par le volcan des révolutions? Suffira-t-il d'une courte apparition de quelques grands propriétaires pour réformer, dans nos provinces, les liens de patronage et de clientelle, pour rétablir ces intermédiaires jadis si puissans entre le peuple et le trône : les hommes d'état et les hommes de cour?

Un triste spectacle s'offre au voyageur qui parcourt la France; et les propriétaires du sol ne se font eux-mêmes qu'une idée incomplète de la sensation pénible qu'il laisse. Partout des châteaux déserts, des maisons sans propriétaire; le berceau de tel guerrier est solitaire et veuf, pour ainsi dire, depuis bien des années, du héros qu'il a produit. Le descendant de telle autre illustre famille, entraîné par le tourbillon brillant de nos plaisirs, oublie que dans une province éloignée, le lieu de son origine, ce manoir patriarcal tombe en ruine. On ne trouve guère d'exemples, en Europe, d'un état de choses pareil, si ce n'est en Espagne et en Portugal, où l'aristocratie court à sa ruine par la même route qui a perdu la noblesse française.

La concentration des richesses de la France dans la capitale, devenue le séjour exclusif des grandes familles, des existences opulentes; cette avidité avec laquelle on y dévore les émolumens des emplois et les produits des spéculations, nous menacent, il faut l'avouer, d'un avenir funeste. Là

viennent s'engloutir tous les fruits de la propriété enlevés aux provinces. Un temps qui n'est peut-être pas éloigné punira cette imprévoyance. Ne dirait-on pas que l'aristocratie française ignore une des causes de la faiblesse extrême où elle se trouvait quand la révolution éclata. Alors au moins il y avait encore une ombre de patronage, un fantôme de clientelle. L'aristocratie tenait encore au sol par une racine : mais aujourd'hui !...

Si, plongés dans une léthargie de volupté, livrés à toutes les délices de la capitale, habitans des plus élégans salons et des plus riches palais, vous dissipez ainsi vos richesses, comment espérez-vous reconquérir jamais la considération des peuples et reconstituer une aristocratie puissante, entourée de ce dévouement si naturel et si honorable envers une noblesse généreuse et bienfaitrice ? Que l'on brille, que l'on se pare de toutes les graces du bon ton, que l'on s'environne du prestige de la chevalerie antique, rien de mieux ; que l'on joigne à la délicatesse et à la séduction des manières, la noblesse et la grandeur ; je le veux. Mais si vous êtes sincèrement dévoués à ce trône que votre foule environne, n'oubliez pas que, pour opérer son salut, une vaste chaîne d'influence et de séduction doit embrasser tous les degrés de l'échelle sociale ; c'est par là seulement que tous les cœurs, émus et captivés, s'attacheront au trône et à la cause nationale.

Les bienfaits seuls méritent la reconnaissance et l'estime des peuples, qui n'accordent point leurs respects à un luxe frivole. Il n'est pas question ici de ce que

l'on nomme vulgairement bienfaisance, ni de ces aumônes jetées dans la foule pour se débarrasser des importunités de la misère. Il faut que les hautes classes exercent sur toutes les classes une continuelle influence. C'est par cette action lente, constante, journalière, que l'aristocratie devient l'anneau intermédiaire qui lie le prince aux sujets. Plutus n'est pas le vrai dieu qui fasse ce prodige. Ce patronage naît de la vertu publique et privée.

Dans une société sans principes, sans passé, sans force politique, l'oligarchie s'appuie d'elle-même sur une base d'or, et se réduit à la simple expression des besoins matériels de la société. C'est là ce que nous avons vu depuis trente années, depuis que les niveleurs ont essayé de faire prédominer la richesse positive sur les richesses intellectuelles des anciens jours. L'aristocratie des clientelles, celle de l'honneur et de la loyauté, celle du savoir, des lettres et des arts, ont été traînées au pied du veau d'or, et immolées sans pitié sur son autel. Les pontifes du nouveau Baal se sont partagé le gouvernement des hommes; et parmi les nouveaux sacrificateurs (déplorable spectacle!) on a compté ceux mêmes qui avaient le plus d'intérêt à combattre ce système. Complices de cet attentat, ce sont des membres de l'aristocratie française qui ont travaillé à leur propre destruction, d'accord avec les démocrates et les oligarques, dont ils semblaient éviter l'approche et détester les principes.

Nous avons souvent indiqué la nécessité d'une alliance entre la science et l'aristocratie; c'est de cette

alliance seule que dépend la haute influence que l'aristocratie doit exercer sur les hommes. Provisoirement il nous suffira de démontrer la nécessité, l'urgence d'un patronage à établir au moyen des mœurs et d'une grande influence mórale. Toute législation serait stérile, si les mœurs et les idées n'en avaient fait pénétrer les principes dans l'esprit public.

Français ! gloire de votre pays, vous, fils des vieux chevaliers, et vous dont les exploits font la noblesse, voulez-vous devenir les soutiens de la patrie et du trône? Que chacun de vous constitue au sein de la belle France un centre d'influence et de bienfaits. Répandez-vous dans les provinces; mêlez-vous à vos compatriotes; vivez au milieu d'eux; resserrez les liens nationaux. Voyez quel exemple vous donnent plusieurs grandes aristocraties, et spécialement l'aristocratie anglaise. Suivez-le, et le terrain agité par tant de révolutions s'affermira sous vos pas, et les révolutions perdront leur empire.

Mais la restauration de l'esprit public exige autre chose encore. Ce n'est pas assez que les supériorités se concentrent et se placent au milieu de l'état monarchique: il faut que les hommes du pouvoir sachent se rapprocher des classes inférieures et quitter, pour asseoir leur influence, la sphère des hautes spéculations où ils vivent. Ne voient-ils pas les nobles descendans de nos rois parcourir les provinces, verser les bienfaits, recueillir les bénédictions du peuple? Pourquoi les hommes d'état ne suivraient-ils pas de si nobles traces? Ils glaneraient après cette noble moisson; ils

verraient de près les besoins de la France. Administrer les choses, remuer le matériel de la société, n'est qu'une partie de leur mission ; ils doivent encore connaître les hommes. Souvent, sans se donner tant de peines, il suffirait de laisser les choses à leur propre impulsion. Que ceux qui gouvernent s'attachent donc à tout voir, à tout entendre par eux-mêmes. Il ne suffit pas que les peuples soient représentés auprès du trône ; il faut encore que le trône soit représenté auprès des peuples par tout ce qui est investi du pouvoir. Approfondira-t-on les mystères de l'organisation sociale en se tenant caché derrière un rempart de paperasses, derrière une pyramide de protocoles, qui, semblables aux anciens monumens de l'Egypte, ne renferment rien de vivant et ne dérobent aux yeux que l'aspect d'un désert ?

« Point de noblesse antique ; que toute l'aristocratie » soit concentrée dans la chambre des pairs. » C'est là une opinion commune, franchement émise et professée par les royalistes constitutionnels, avouée par les doctrinaires, adoptée comme un pis-aller par les libéraux, qui veulent établir la lutte entre la chambre des pairs et les ministres. Ainsi la noblesse ne serait plus qu'un vain titre, l'aliment d'une futile vanité. Le nom de pairie remonte au berceau des coutumes féodales. La *pairie* perdit autrefois son lustre et ses plus belles prérogatives, lorsque les juges, s'érigeant en parlemens, usurpèrent une si vaste portion du pouvoir. L'Angleterre a toujours ignoré cette opposition établie chez nous entre un parlement de juges et les états-gé-

néraux du pays : nous ne chercherons pas ici à quelle confusion de régimes divers il faut rapporter la naissance de cette lutte fatale. Obliger la révolution à sanctionner une pairie, à en avouer l'institution, à y introduire les titres nés de l'empire, qui lui-même est issu de l'égalité : certes on peut regarder ce fait comme un pas rétrograde très-prononcé dans la carrière révolutionnaire. On a raison de penser que certaines idées de prééminence aristocratique s'insinueront même dans les masses démocratiques : en effet, ce germe peut un jour fructifier, mûrir, et donner d'heureux résultats. Mais, comme le dit très-bien M. de Montlosier, les révolutionnaires, en adoptant une pairie, veulent qu'elle n'ait aucun rapport avec le reste de la nation. Ils admettent deux classes distinctes tranchées : des pairs et des démocrates. Ce qu'ils ne veulent pas, c'est une institution de pairie qui se rattache à une noblesse, tenant elle-même à un patriciat bourgeois, lequel se lie à une aristocratie d'artisans. Ainsi les libéraux se font, de certaines supériorités qu'ils acceptent, une catégorie absolument isolée; inconséquens avec eux-mêmes, ils croient ainsi avoir meilleur marché des supériorités qu'ils repoussent. La nature ne procède point par sauts; elle ne franchit pas de si grands intervalles; ses créations ne reposent jamais sur des exceptions, mais sur des analogies, ni sur des abstractions, mais sur des réalités. Elle admet une infinité de nuances qui se confondent et s'allient. Le libéralisme, en demandant des pairs isolés au sein de l'Etat, oligarchie de quelques-uns et non aristocratie de tous, réclame

une exception à la loi universelle de la nature, loi qui régit la société elle-même. L'inconséquence des libéraux est réfléchie : celle des royalistes constitutionnels et des doctrinaires ne l'est pas; et ils devraient penser sérieusement aux résultats d'un tel système.

Les royalistes constitutionnels ont été appelés pendant quelque temps les doctrinaires de la droite : confondus alors dans les rangs de la contre-opposition, ils luttaient contre les ministères de M. Decazes et de M. de Richelieu. Leurs chefs restèrent ensuite fidèles à M. de Villèle, et se séparèrent d'une manière éclatante de MM. Delalot et de La Bourdonnaie. On connaît la scission qui eut lieu entre ces honorables députés et M. Bertin de Vaux, leur ancien allié. M. Fiévée, défenseur du président du conseil avant la guerre d'Espagne, attaqua même M. de Châteaubriand, dont les opinions restaient indécises entre la contre-opposition de droite et le parti des royalistes constitutionnels. M. Fiévée lui-même avait passé des rangs de la contre-opposition dans ceux des royalistes constitutionnels, créés par ses efforts réunis à ceux de M. Bertin de Vaux dans le *Journal des Débats*. On les avait vus tous deux se rapprocher chaque jour de plus en plus des doctrinaires, organes de l'ancien centre de gauche que M. Fiévée lui-même avait attaqué avec tant de virulence. La chute de M. de Châteaubriand rallia momentanément ce célèbre écrivain aux membres déchus de l'ancien ministère Richelieu : de là une nouvelle crise qui décida le *Journal des Débats* à déployer une nouvelle bannière de royalisme constitutionnel et de

monarchie libérale, appuyée sur une chambre des pairs et sur une aristocratie de talens, ou plutôt sur une oligarchie de capacités et de richesses, d'où l'on excluait la noblesse antique et ses souvenirs chevaleresques.

Accordez tout au talent : adoptez-le! vous livrez aux chances du hasard l'ordre politique tout entier. Rien de plus rare qu'un vrai talent; rien de plus commun que ces talens factices, dont l'éclat illusoire éclipse les talens réels, et brille jusqu'au jour fatal où quelque grande épreuve les replonge dans leur néant. Si le génie seul pouvait soutenir l'ordre social, où en serions-nous? Le bon sens, une droite raison, la vertu surtout; voilà ce qui est nécessaire. Les gens d'esprit, en se mêlant des affaires, commencent par tout embrouiller et finissent par tout perdre. Personne ne sait mieux déraisonner qu'un homme d'esprit : il est charmant pour cela. La plupart des rhéteurs et des sophistes eurent beaucoup d'esprit et beaucoup de corruption. Que l'on ne voie pas ici une apologie de l'ignorance, un éloge de la bêtise.

Faites de grandes concessions au siècle; que deviendra votre dévouement au trône? Le siècle, c'est la démocratie qui coule à pleins bords. En religion, vous demandez une foi facile, souple, commode, subordonnée au génie de l'époque, presque philosophique et tolérante pour les lumières libérales; où trouverez-vous cette étrange religion? Gallicanisme ou jansénisme vous la refusent également : pourquoi injurier si vivement les ultramontains et les jésuites qui par-

tagent le même tort? Ce n'est pas une vaine causerie que la religion ; c'est une action constante, forte, permanente; et si vous la trouvez rebelle sur certains points, vous la trouverez bien plus sévère sur certains autres.

Pourquoi avoir formé ces nouveaux rangs de royalistes constitutionnels? Est-ce par force d'esprit, ou par dégoût pour les erreurs des apostoliques, des ministériels, de la contre-opposition? serait-ce par hasard et simplement de la paresse? vous aurait-il trop coûté de démêler la vérité du mensonge? n'auriez-vous déserté le camp des anciennes doctrines que rebutés par la difficulté de discerner le vrai du faux, l'or pur de l'alliage? serait-ce la raison véritable de vos capitulations avec le siècle, non dans ses intérêts, ce qui est juste, mais dans ses opinions, ce qui est autre chose? On ne peut nier que plusieurs hommes de talens ne se trouvent parmi vous. Mais qu'ont-ils prétendu, lorsqu'ils ont avancé que la Charte, au lieu de se rattacher aux âges anciens de la monarchie, ne doit s'appliquer et convenir qu'à la France nouvelle, à la France de la révolution? N'avez-vous pas ainsi accepté sous d'autres formes et avec d'insignifiantes modifications la démocratie du jour? En vain essaierez-vous de faire jaillir d'un tel système une nouvelle aristocratie.

M. de Châteaubriand cherche à rallier à la monarchie la nouvelle Charte, qu'il considère comme l'expression des idées constitutionnelles modernes. Mais il s'éloigne de la démocratie, emprunte quelque chose aux combinaisons de l'aristocratie anglaise, et

penche de temps en temps vers une contre-opposition qu'il semblait avoir adoptée en principe. Nous voudrions aussi qu'il fût possible de changer l'esprit de la démocratie moderne, de créer non des titres et des emplois, mais de fortes institutions, qui nous donnassent une aristocratie puissante. Malheureusement, le noble pair n'a pas donné assez de développement à sa pensée. La France ne renferme plus les élémens d'un ordre social semblable à celui de l'Angleterre. Comment l'auteur de la *Monarchie selon la Charte* s'y prendra-t-il pour réaliser ses vues? En général quel est le système précis de constitution dont le *Journal des Débats* parle si souvent, à l'exemple de l'écrivain célèbre dont il est question? Nous comprenons la liberté de la presse et celle des débats parlementaires; mais nous n'avons encore rien entendu à la théorie sociale dont cette feuille veut les faire ressortir.

C'est du sein de la démocratie elle-même que s'échappe le cri qui demande l'érection d'une aristocratie, tant le besoin de la voir s'élever est aujourd'hui fort et pressant. L'honorable M. Royer-Collard vous dira que la France doit périr faute d'aristocratie : MM. Guizot et de Barante en diront autant. Il y a plus, je retrouve un besoin secret et pour ainsi dire instinctif d'aristocratie bourgeoise dans ces associations industrielles que les feuilles révolutionnaires réclament, et qui offriraient à la démocratie un renfort dans ce système de garanties mutuelles. Il est donc vrai que ce besoin se fait généralement et vivement sentir.

Les doctrinaires se dessinent plus fortement que les royalistes constitutionnels; ils rêvent une espèce d'aristocratie plus philosophique. La raison seule est le pouvoir qu'ils reconnaissent : la raison et non les talens. Mais dans quel vague, dans quelles régions abstraites nous jette cette domination de la raison en politique! Si l'on veut en presser les conséquences, elle n'aboutit qu'à une sorte de protestantisme politique. Adoptons le mot *raison;* cherchons-la plus ardemment encore comme réalité; ce qu'il y a de difficile, c'est de l'identifier au gouvernement, de la confondre avec lui.

Rien de mieux que de développer la Charte, de la rendre féconde : nous adoptons ce principe, que les royalistes constitutionnels proclament. Mais une nation se régénère par son propre génie, non d'après des abstractions constitutionnelles. Ce qui fait le fond de la nation française, pour parler comme Montesquieu, c'est ce caractère qui s'est conservé dans le passé de ses annales, qui demeure au sein de la France présente, et qui toujours vivant au milieu de ses institutions depuis Hugues Capet jusqu'à nos jours, a subi mille vicissitudes et mille métamorphoses sans se détruire. Rien n'aura de durée en France que ce qui sera français par les idées, l'esprit et les mœurs. Que le législateur s'attache donc à saisir ce caractère français; qu'il suive cette loi dans les institutions qu'il veut établir; qu'il devine cette nationalité éternelle, cette force intime et vivace; qu'il la trouve au milieu des déclamations de toutes les opinions factices qui meurent,

renaissent d'un jour à l'autre, et qui ne sont d'aucune valeur. Ce génie national a manqué depuis trente ans à la plupart des nouvelles fondations politiques que l'on a prétendu jeter dans le sol français.

Il y a trop d'abstraction dans la manière dont les royalistes constitutionnels interprètent la Charte. Ils se rapprochent trop des théories fondées sur la constitution anglaise, constitution toute nationale et étrangère à l'esprit de système. Au lieu de voir dans les institutions nouvelles le rajeunissement de l'ancienne monarchie, ils les traitent et les jugent comme de nouvelles théories à discuter dans des livres et des pamphlets. Comme il est certains hommes qui dateraient volontiers du siècle de Louis XIV, ou de 1790, certains autres datent trop exclusivement de l'époque de la Charte. D'autres restreignent leurs idées politiques au système administratif créé par Bonaparte. Je pense au contraire que les institutions françaises forment, depuis leur origine, une chaîne que rien ne peut rompre, que rien n'interrompt, sauf les abus qui se sont glissés dans le gouvernement, les erreurs du pouvoir, et la révolution qui, sans rien construire, a laissé des ruines pour marques de son passage. Renouez, au moyen de la Charte, cette chaîne des âges que l'anarchie a rompue. N'imitez pas la révolution et la contre-révolution, qui voudraient faire de la Charte une illusion vaine; ni les royalistes constitutionnels, qui la relèguent souvent parmi les abstractions et les théories. C'est ainsi seulement que l'on verrait renaître une aristocratie nationale.

Qu'il est facile de créer des lois ! Les siècles de la monarchie ancienne en ont porté un moins grand nombre, que la révolution n'en a fait éclore en quelques années. Supposez que le rêve de la contre-opposition se réalise ; des lois vont fonder une aristocratie. Au contraire, les royalistes constitutionnels veulent des talens au lieu des lois. Comment, sans les mœurs, parvenir a réédifier une aristocratie? comment relever la société par des lois qui auraient cette tendance ? Le *Journal des Débats* en a senti l'impossibilité. Que la contre-opposition s'efforce de grandir par les talens ; elle a pour elle les principes. Les royalistes constitutionnels ont au contraire les talens, mais les principes leur manquent chaque jour davantage, et, par suite, les talens ne peuvent leur servir à rien.

Nous sommes dans un état provisoire, dans un état de transition et de passage. Cela devait être. Cependant cette position se trouve fixée et, pour ainsi dire, encadrée par la Charte. La royauté est considérée comme représentant tous les intérêts sociaux. C'est ce dont les divers partis conviennent. Mais la Charte manque d'institutions nécessaires pour lui communiquer la force et la vie. Les droits héréditaires, le respect des peuples, établissent le trône dans sa puissance ; mais rien ne le constitue encore comme image suprême et dominante de l'état social. Il faut que celui-ci s'affermisse pour que la royauté se consolide en même temps. Essayons de sortir de ce déplorable état provisoire. Mais par quel moyen ?

Chacun avoue que les mœurs du siècle sont essen-

tiellement démocratiques. Tout le monde reconnaît la tendance des individus à s'isoler, à se constituer centres d'action particulière. Si quelques intérêts matériels rapprochent les hommes, cette fussion est momentanée. Aussi faciles à se former qu'à se dissoudre, privées d'ame et d'esprit public, ces associations ne reposent que sur des intérêts positifs et ne reconnaissent aucun lien moral. Les progrès nécessaires d'un tel état de choses doivent effrayer. L'industrialisme converti en théorie, est devenu la seule religion sociale. Les lettres, les sciences, les arts sont considérés comme des branches de négoce. Dans la progression naturelle, l'ordre social finira par se composer uniquement de deux classes d'hommes : des industriels purs, cherchant à s'enrichir par la main-d'œuvre, la mécanique et le trafic ; et d'autres industriels déguisés, visant à la fortune par le moyen des livres, des discours, des pamphlets et des journaux, comme le faisaient les sophistes de la dernière décadence d'Athènes et de Rome. Les uns et les autres vivront en sybarites quand ils auront acquis de gros capitaux ; alors s'ouvrira pour eux la carrière des honneurs et de l'ambition. L'Etat ne cessera point de flotter entre une misérable démocratie et une oligarchie plus misérable encore.

L'aristocratie peut seule nous sauver : nous avons indiqué les obstacles qui s'opposent à l'établissement de ce régime. Cherchons donc à lui donner des bases non dans les mœurs mais dans un esprit que l'avenir verra naître. Le caractère de notre époque résisterait aux meilleures lois. Adressons-nous donc à une autre

puissance, à celle qui crée les mœurs. Ces dernières feront les lois, et se les identifieront pour ainsi dire.

Nous nous trouvons, si j'ose me servir d'un terme militaire, *acculés* presque aux dernières extrémités de notre existence sociale. L'Etat est devenu fabrique, et repose sur le matériel seul, ou sur la concentration de tous les intérêts particuliers, devenus l'intérêt général. Le principe spirituel a été absolument isolé de l'élément matériel. Ces deux mots qui, dans les pays protestans, ont encore une valeur morale et concordante, l'Eglise et l'Etat (*church and state*) se trouvent sans rapport et sans harmonie dans les contrées où la révolution française a déployé son influence et exercé ses ravages. L'immoralité de l'ancien régime expirant a excité plus d'une juste réclamation. Vous verrez ce que produiront un jour la scission entre les doctrines intellectuelles et les intérêts matériels de la vie.

Esprit et matière : ces deux élémens indestructibles subsisteront toujours. En vain, des ruines de l'Eglise et de l'Etat bouleversés, chercherez-vous à faire naître une démocratie souveraine, ou un despotisme universel : deux obstacles insurmontables vous arrêteront : les intérêts et les doctrines. Séparez-les, si vous voulez : essayez d'isoler du royaume spirituel des intelligences, un royaume matériel distinct et séparé : vous ne pourrez détruire la nature de l'homme, qui, composé d'esprit et de corps, se refuse à cette scission. Jamais vous n'obtiendrez qu'une organisation contre nature. Vous ferez reposer sur les intérêts le système maté-

riel dont l'Etat se compose ; vous appuierez sur les doctrines le système intellectuel de l'Eglise: mais comme l'espèce humaine est une, que l'homme n'a qu'une conscience et une pensée sur lesquelles agissent à la fois le matériel et l'idéal, vous n'éviterez pas l'anarchie, tant que vous laisserez aux doctrines quelque puissance. Si, au contraire, vous abandonnez la société aux intérêts matériels, si tout se résout en argent et en fortune, si vous ne donnez à l'intelligence aucune influence sur les hommes, vous verrez naître la plus effroyable dépravation.

La société, dans son mécanisme industriel, est parvenue à une perfection inouïe ; et sa progression infinie ne laisse pas apercevoir le terme probable de la prospérité qui peut en résulter un jour. Mais ce que l'on oublie d'observer, c'est que la nature humaine, notre être intellectuel et moral, ne peuvent se changer aisément, et qu'une telle métamorphose serait indispensable à l'établissement paisible d'un tel ordre de choses : c'est que, dans cette hypothèse, le seul développement de l'être industriel devrait prendre la place de celui de l'être moral et intellectuel; anéantissement dont l'Europe ne donne encore aucun exemple. Les Chinois, il est vrai, sont parvenus à une espèce de perfection industrielle, qui les réduit presque à la condition d'automates, au milieu d'une prospérité financière, dont l'Europe et l'Amérique réunis n'approcheront pas de long-temps. Peut-être aurons-nous l'occasion de faire connaître un jour les causes de la situation florissante de ce grand empire asiatique.

Sous le rapport intellectuel, nous sommes, il faut l'avouer, dans un état moins prospère. Nos savans, hommes très-recommandables, n'influent pas sur les masses. A peine leur gloire compte-t-elle quelques obscurs et modestes tributaires. Où sont les temps où une foule admiratrice se pressait autour des Platon, des Aristote, des Abélard, des Marsile Ficin, des Descartes, des Leibniz? Voltaire lui-même, s'il revenait au monde, n'aurait plus, pour le libéralisme qu'il représente, l'autorité d'un chef de secte. L'esprit public n'est dirigé que par les mécaniciens et les économistes: les seules puissances intellectuelles à l'ordre du jour sont MM. J. B. Say et Charles Dupin.

Quelques royalistes, un petit nombre d'hommes religieux, se pressent encore avec respect autour de quelques beaux talens. MM. de Châteaubriand, de Lamennais, de Maistre, de Bonald, sont à juste titre les objets d'une sorte de culte. Mais les pensées de ces écrivains ont-elles sur l'esprit public la moindre influence? le torrent démocratique s'arrête-t-il devant elles?

Nos poètes et M. de La Martine lui-même, le plus admirable de tous, ne sont que des objets d'amusement. Et M. Casimir Lavigne, qu'est-il autre chose aux yeux des libéraux ses amis?

Restent donc les journaux, les pamphlets, les discours de tribune. C'est là que dans tous les partis se concentre l'ordre intellectuel. Mais qu'est-ce après tout que ces productions de l'intelligence?

On peut reconnaître, dans cet isolement de la

science détachée de tout intérêt social, dans cette tendance à donner une exclusive importance à l'économie financière et politique, et à ériger le mécanisme en science, en système, en une partie spéciale de la littérature, des symptômes terribles de l'altération qui s'est opérée dans la partie morale du corps social.

Mais la faute et le mal ont donné naissance au châtiment et au remède. Dès que la littérature, l'ensemble des vérités profanes, ont été séparées des lettres sacrées qui renferment les vérités saintes; dès que la partie intellectuelle de nos connaissances n'a servi qu'à l'amusement des hommes; dès que les croyances ont été reléguées dans la région des folies humaines, le peuple, se fiant à ces lumières, et leur attribuant toute puissance, a cru les posséder toutes. Il s'est joué de la littérature, comme celle-ci s'était jouée de la religion. Il l'abandonne dès qu'elle cesse de l'amuser. C'est la science utile qu'il recherche, c'est le mécanisme financier qu'il étudie et approfondit : telles sont les seules lumières qu'il ne regarde pas comme innées et qu'il daigne acquérir.

Comment remédier à cet état de choses? Comment préparer un autre avenir par un système d'instruction vraiment publique? C'est ce que nous verrons plus tard.

(*La suite au numéro prochain.*)

PHILOSOPHIE.

DU ROLE QUE JOUE LE SOLEIL DANS LA THÉOLOGIE DE L'INDE.

AVANT-PROPOS.

Sous quel rapport la mythologie, la théologie et la philosophie indiennes envisagent-elles le soleil? comme un dieu réel, unique et vivant? ou les Brahmanes sont-ils astrolâtres? Le soleil n'est-il pour eux qu'un symbole de la Divinité, ou bien un génie subalterne mu par une suprême intelligence? est-ce elle qu'ils regardent comme le véritable soleil des esprits?

Considérons d'abord le soleil comme emblème de l'Etre increé, clarté ineffable ou obscurité divine, lumière dans son essence ou nuit de l'Eternel. Nous verrons ensuite dans le même astre le symbole du souverain maître comme créateur, et se manifestant dans la créature. En effet le soleil semble participer d'une manière secondaire de la vertu génératrice et créatrice, dont la source réside chez le grand architecte des mondes. Gardons-nous cependant de confondre la puissance purement physique de l'astre avec ce pouvoir créateur, considéré dans l'Inde comme une

force d'émanation, une *shakti*, une énergie. Nous nous occuperons ensuite du soleil, se montrant dans la nature créée et constituée avec son caractère mythologique spécial. Enfin nous envisagerons cet astre dans ses rapports avec l'homme, avec le genre humain et dans ses nombreux symboles. Ce dernier examen terminera notre tâche.

Cette rapide esquisse prouvera peut-être que l'antiquité n'adora pas les astres dans le sens où on l'entend presque toujours. Dans les temps primitifs on regardait le soleil comme l'Ecriture sainte nous apprend à le voir : rien de plus sublime que les éloges qu'elle prodigue à sa magnificence. Tout en jetant l'anathème sur le culte idolâtre qu'on pourrait lui adresser, elle le considère en quelque sorte comme le représentant de Jehova, comme un dieu physique. Géant, qui dirige et anime le monde matériel, il n'apparaît dans l'Ancien Testament que pour rendre témoignage de la grandeur de Dieu même. Le Nouveau Testament, de son côté, célèbre le soleil des ames, l'astre des intelligences, le symbole de la Divinité créatrice, et du Verbe devenu homme pour arracher le genre humain aux ténèbres du péché. N'oublions pas toutefois, en nous livrant à l'examen suivant, que nous nous occupons de paganisme et de païens, c'est-à-dire d'une vérité obscurcie et à demi effacée : ce reflet presque éteint de la céleste lumière en offre une image imparfaite, comme le soleil lui-même, en traversant une glace opaque et sombre, semble se voiler d'un nuage. Le monde primitif mêle toujours les idées matérielles et spirituelles,

quoiqu'il ne soumette pas le monde au panthéisme abstrait des philosophes qui les confond systématiquement comme l'identité absolue des objets. Si nous considérons l'univers dans sa forme et abstractivement de la matière dont il se compose, la nature est la forme de l'esprit. Rien de plus facile à comprendre que l'origine et le développement d'un panthéisme naïf, religieux dans son principe, enfant du monde primitif, mais qui a fini par dégénérer en un autre panthéisme idolâtre, poétique, il est vrai, mais de la plus haute extravagance.

CHAPITRE I.

Du soleil, comme emblème de la Divinité considérée en elle-même et dans sa manifestation comme créatrice.

Les livres sacrés de l'Inde considèrent comme impénétrable le mystère de la Divinité, tant qu'elle ne s'est pas manifestée, et que, renfermée dans son caractère primitif et absolu, elle existe, comme le disent ces ouvrages, au sein de la nuit mystérieuse dont rien n'émane. Là elle est à elle-même son centre comme lumière pure et absolue. En dehors d'elle en effet, il n'y a ni jour ni nuit, ni lumière ni ténèbres.

On ne peut qu'admirer la simplicité patriarcale du style avec laquelle les Védas expriment cette pensée. La Divinité, renfermée en elle-même comme nuit mystérieuse et lumière ineffable, y vit avec le monde archétype : soleil intellectuel, incréé, se créant toujours dans ses propres idées. Mais cette divinité paraît enfin et se manifeste comme créatrice du ciel et de la terre. Son obscurité se métamorphose en eau de la création, et sa lumière en œuf du monde ; de cet œuf, semblable au soleil, éclot l'univers. *Brahm* est la divinité suprême, la lumière et les ténèbres, sans jour et sans nuit : *Brahm* est du genre neutre. Le mâle, *Brahma,* est la divinité créatrice, flottant sur les eaux ou sur ses propres ténèbres, transformées en type matériel

des choses. C'est dans ces eaux que Brahma dépose l'œuf de la création, qui devient le soleil des êtres. Mais le créateur sort lui-même de cet œuf sous la forme d'ame du monde, soutien de la création et constituant la création même. On nomme *Brahmanda*, cet œuf qui renferme les cieux et la terre : soleil, père du soleil, il fait naître la révolution des temps, qui se rattache à la succession des nuits et des jours.

Le grand dieu, la divinité principale des Védas, est Brahma. *Siva* ou *Roudra*, *Vishnou* ou *Héri*, ne s'y montrent que comme épithètes du soleil, et n'y remplacent jamais Brahma lui-même. Dans la religion populaire, au contraire, le dieu souverain des Védas n'apparaît que d'une manière subalterne. Siva ou Vishnou le remplacent toujours, suivant le culte que les peuples rendent à l'une ou à l'autre de ces divinités.

La religion de Siva présente un matérialisme mystique. Le soleil, générateur et producteur, est le symbole de ce Dieu. Dans cette croyance, qui est surtout poétique et gigantesque, et qui ne se rattache à aucun système philosophique, on ne voit apparaître que faiblement l'idée d'une lumière intellectuelle, d'une lumière résidant au sein de la nuit mystérieuse de la Divinité. Le *Védanta* et le *Mimansa*, dans leur forme originelle que nous ne possédons plus ; la théorie de *Canada*, comme celle de *Gautama*, s'allient au contraire d'une manière plus ou moins directe à la religion brahmanique des Védas, qui admet plus d'une interprétation. La philosophie *Sanchya* et la doctrine de l'*Yoga* relèvent de la religion de Vishnou. Nous nous occuperons

de démontrer bientôt pourquoi nulle spéculation métaphysique n'a dérivé, dans la rigueur scientifique du mot, d'une croyance comme celle de Siva, qui pouvait aussi bien donner naissance à de tels systèmes que les croyances de Brahma et de Vishnou dans leurs genres respectifs.

La religion de Vishnou est beaucoup plus intellectuelle que celle de Siva. Elle offre même fréquemment un mysticisme qui dépasse les bornes du panthéisme païen, et touche au spiritualisme et à l'idéalisme chrétien sans en avoir toute la pureté. Le soleil intellectuel, dont le soleil matériel n'est que l'image, est une des formes de Héri (du Seigneur) ou de Vishnou, qui ne déploie nulle part son caractère d'une manière plus complète que dans son incarnation sous la forme de Crishna. Sans avoir recours au poëme philosophique du Bhagavatgita, où la doctrine de Crishna, considérée comme soleil des intelligences, est exposée d'une manière mystique et rationnelle à la fois, citons quelques fragmens du Padma-Pourana : ils sont extraits de la section qui traite de la région inférieure ou Patala (1).

« Vishnou, dit ce Pourana, réside dans sa forme originelle, au-delà des bornes du monde. Il est enveloppé de son énergie propre qui resplendit comme l'argent, énergie qui est une émanation de Vishnou considéré en lui-même, et porte le nom de la patrie que Vishnou habite. Elle se nomme *Maha-Rajata-Bhoumi*,

(1) Wilford : An Essay on the sacrerd Isles in the West.

le grand pays couleur d'argent, ou *Maha-Sweta-Bhoumi,* le grand pays qui paraît blanc. Là réside Vishnou quand il se manifeste en lui-même et pour lui-même : tout alors est Vishnou ; rien n'existe hors de lui ; son sein renferme tous les êtres. » Soleil de l'intelligence, il est son propre asile, sa propre manifestation par lui-même comme substance divine : sa *Maya* originelle, ou le monde idéal qui lui est propre, est alors la lune, c'est-à-dire le reflet de la lumière qui se replie sur elle-même et se reverbère pour ainsi dire.

Cette patrie de Vishnou, qui est Vishnou lui-même, entouré de sa propre substance intellectuelle, rayonnante en elle-même et sur elle-même, cette patrie est tout ; elle remplit l'ensemble des choses. Elle est placée en dehors de l'espace ; elle ne réside pas dans le temps, mais dans l'éternité. Nuit mystérieuse et impénétrable de la Divinité, renfermant en elle-même son monde typique, et se reposant, si l'on peut parler ainsi, sur l'idée des créations futures ; idée métamorphosée en autant de germes, et qui se représenteront à nos yeux sous la forme des eaux originelles de l'abîme.

Ces mystérieuses ténèbres de la Divinité sont *Souvarnabhoumi*, la patrie de couleur d'or, la terre lumineuse, le soleil intellectuel qui réside en lui-même, avec lui-même, dans la contrée à couleur d'argent, dans sa propre énergie, dans sa manifestation à lui-même. Au fond de la divinité lumineuse existe son obscurité, qui est son pays par excellence, *Tamomayi-*

Maha-Bhoumi, la région des ténèbres, qu'on pourrait nommer le pays des Cimmériens.

Ainsi Vishnou, renfermé dans une triple manifestation de sa propre essence, se montre obscurité impénétrable dans son caractère unique ; soleil intellectuel ou Verbe dans son monde des idées ; amour ou esprit animant, lorsque, semblable à la lune, mère du principe humide, il repose sur les eaux sacrées avant d'accomplir l'acte mystérieux de la création. C'est le même dieu qui passe dans trois régions sous une triple forme, et dans la même essence obscure et lumineuse, impénétrable, intellectuelle, aimante.

Wilford, à qui la pénétration a manqué, et qui n'a point compris le sens profond de la mysticité indienne, a cependant raison de comparer cette théorie avec ceux des psaumes hébraïques, où les ténèbres sont décrites comme demeure mystérieuse de Jéhovah, comme le pavillon dont il est couvert, tandis que des ondes obscures, au milieu desquelles il s'élève, l'entourent de toutes parts. La conception d'une Divinité qui, résidant au sein de son être impénétrable, répand la lumière dès qu'elle dissipe la nuit dont elle est couverte, pour se manifester au grand jour de la création, où le soleil est le symbole de sa sagesse, et la lune celui de son amour : cette conception se représente souvent dans les religions orientales. On ne cesse de la trouver surtout dans les croyances indiennes.

L'imagination de l'auteur du Padma-Pourana se joue pour ainsi dire de milles manières dans les mystérieuses doctrines que je viens d'exposer. Dans un

endroit de son ouvrage il place *Tamobhagagiri* (le mont de l'obscurité sacrée, à la fois cime et centre de la divinité impénétrable), il le place, dis-je, non au sein de Dieu même, comme il l'avait fait d'abord, mais à la circonférence de Dieu. Alors dans cette contrée mystérieuse s'opère une manifestation de l'esprit créateur qui, du sein de la nuit où dorment les êtres, fait jaillir le grand jour de la création. Dans cette grande conception, il renferme en lui-même *Maharajata-Bhoumi*, la grande région lunaire, blanche ou couleur d'argent, reflet intellectuel de la sagesse divine, qui réside au centre de Dieu, *Narayana-Pura*, dans la cité du Créateur, flottant sur les eaux de l'abîme. Cette cité, ce séjour de l'Etre suprême, brille comme le soleil, et représente avec les deux autres régions qui l'environnent, le triple caractère ou les trois régions de l'unique Vishnou, dans l'éclat de sa sagesse et de son intelligence, et dans la profondeur de son amour. Le lumineux Vishnou, qui rayonne comme l'or ainsi que le soleil, se manifeste à lui-même et en lui-même. Il est sa Maya, sa propre révélation : ce qui suppose que, dans l'intimité de son être, il est constamment plongé dans la nuit de son incompréhensibilité divine.

Examinons ce système, dans ses rapports avec la Divinité créatrice. Le Verbe, ou monde archétype, uni à la parole ou au souffle de vie, qui manifeste les mystères du Verbe dans l'ordre de la création, est représenté comme le soleil des intelligences. Il emprunte quelquefois les rayons de la lune, se métamor-

phose en lune : c'est-à-dire qu'un échange a lieu entre la Divinité considérée comme puissance mâle, Verbe, sagesse, archétype, et la même Divinité considérée comme puissance femelle, parole de vie, souffle de l'existence, ame et Providence. Le soleil est ainsi *Savitri*, hermaphrodite; soleil de la génération des êtres, comme l'indique ce mot Savitri, qui renferme l'idée d'une puissance générative. Savitri est nommé le seigneur de l'engendrement, le soleil mâle, bien qu'il soit encore le soleil femelle, celle qui engendre, la lune des intelligences. (*V. Colebrooke*, *on the religious ceremonies of the Hindus, and of the Brahmens especially, Essay the third.* Le même, *on the Vedas*, dans le passage du Rigvéda que nous aurons bientôt occasion de citer).

C'est au soleil générateur, à Savitri, que s'adresse l'invocation au soleil intellectuel, la *Gayatri*. Cette dernière est une formule de prière, par laquelle le Brahmane est censé renaître à une seconde vie, délivré du péché de la première naissance charnelle, au moyen de la religion qui l'adopte et l'introduit dans la région d'une nouvelle existence. Pour être Brahmane, il n'est donc pas seulement nécessaire d'être issu d'un père et d'une mère de la caste brahmanique : il faut encore avoir été régénéré par la vertu de la Gayatri. Cette dernière est nommée mère des Védas, de la sainte écriture des Indiens, dont elle contient le texte authentique et sacré. Science et révélation, elle est personnifiée comme déesse, sous le titre de *Saraswati* : alors elle est la parole même, la sagesse qui en-

gendre l'univers, et qui révèle au genre humain le langage sacré, le *Sanskrit*, idiome du ciel.

Ce symbole de la religion brahmanique, religion fondée sur l'autorité des Védas, est une figure de l'église des pontifes de Brahma. Epouse de Brahma, du mâle, du dieu soleil, on l'identifie avec le soleil femelle, avec Savitri, en tant que celle-ci est regardée comme une manifestation féminine de Savitri mâle. Les deux Savitri ne font qu'un, comme le verbe intérieur et la parole extérieure ne forment qu'un seul être : un changement d'accent indique seul le changement d'acception auquel ce mot est soumis ; nuance insensible pour la plupart des lecteurs, et qu'il est fort inutile d'essayer de reproduire.

On donne le titre de Gayatri, et l'on considère comme sacrés plusieurs textes qui font partie des Védas, et qui sont relatifs au même objet. Rapportons un de ces textes et quelques fragmens du commentaire d'un autre. Le premier est tiré du Rigveda, liv. III. Viswamitra, auquel il a été révélé, le redit. Ce Brahmane, né dans la caste guerrière, porte un titre qui l'indique comme ami du genre humain et de toutes les créatures. Mitra est une épithète du soleil.

« Cette louange nouvelle et admirable qui t'appartient, ô soleil éclatant (Poushan), ô toi dont les rayons glissent et se jouent avec tant de grace, nous l'exhalons vers toi ! Que ma reconnaissance éclate par les mots que voici ! Rapproche-toi d'une ame inquiète et timide, comme l'amant embrasé d'un désir mêlé de trouble recherche et fuit celle qu'il aime !

Que le soleil nous sauve et nous protège, lui qui abaisse sur toute la face du globe ses majestueux regards !

» Méditons sur l'adorable lumière du dominateur céleste (Savitri) ! qu'il guide nos pensées ! Il faut à nos besoins le pain de la vie : nous invoquons tes faveurs, soleil éblouissant, que l'homme honore d'un culte empressé ! Les sages patriarches, guidés par la raison, saluent le divin soleil, auquel ils offrent des louanges et des offrandes ! »

La nourriture dont parle ce passage, c'est le pain des ames et des corps, l'aliment spirituel et matériel, le pain quotidien de l'adoration et de la sagesse, comme celui qui soutient nos facultés vitales. Le soleil d'amour, qui cherche l'ame humaine comme l'époux recherche sa bien-aimée, rappelle ces amours de Crishna et de Radha, dont nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper dans un autre numéro de cet ouvrage. Un des commentateurs de cette invocation, *Sayanacharya*, dit expressément qu'elle s'adresse à la fois à la lumière, à Brahme, c'est-à-dire comprend la splendeur ineffable du Créateur souverain, du Dominateur des mondes ; et à la lumière qui émane du soleil physique et éclaire l'univers.

Occupons-nous du commentaire du patriarche et législateur *Yajnyawalcya*, lequel joue lui-même un rôle important dans les Védas, et dont Colebrooke nous a communiqué divers fragmens explicatifs de la Gayatri de Brahme. Cet autre texte diffère du premier quant aux paroles. (On the religious ceremonies of the Hin-

dus. Essay the first.) Citons d'abord un passage du texte même qui sert de base à ce qui suit.

« Nous méditons sur la lumière adorable du générateur éclatant qui gouverne nos intelligences. Il est eau, éclat, goût, faculté immortelle de penser, Brahme, terre, nuage, ciel! »

« Cette puissance radieuse qui gouverne notre intelligence, c'est l'élément primitif de l'eau (dit un commentateur qui explique la doctrine de Yajnyawalcya); elle est éclat dans les pierres précieuses et dans les autres substances brillantes; elle est goût dans les arbres et les végétaux; elle est ame pensante dans tout ce qui a vie; elle est le Créateur; elle est la Providence préservatrice; elle est le pouvoir destructeur qui anéantit. Après avoir tout fait émaner de son sein, elle absorbe tout en elle-même; c'est un rayon de son existence qui s'est prolongé au dehors et qui revient à son foyer. Elle est le soleil et toutes les autres divinités; elle est ce qui se meut et ce qui demeure immobile dans les trois mondes désignés sous ce triple nom: la *terre*, le *nuage*, le *ciel*. Le Brahme suprême, révélé ainsi, répand la clarté sur les sept sphères. Qu'il daigne réunir mon ame à sa propre splendeur! »

Colebrooke explique fort bien ces dernières paroles par celles-ci: « Qu'il identifie mon ame à son ame, qui réside éclatante dans la septième sphère, asile de vérité. »

C'est d'une doctrine des émanations que proviennent et le panthéisme de ce commentaire et le passage du texte sacré que nous avons cité. D'après cette doc-

trine, le verbe divin est ce soleil intellectuel qui, prolongé à travers la création, se matérialise, mais toujours comme puissance lumineuse. Cette dernière vit en qualité de splendeur, de chaleur, de vie, de Providence, d'ame, de pensée embrassant toutes choses et s'y trouvant enfermée, depuis le minéral jusqu'à l'être intellectuel pur. C'est une grande conception du système de l'univers, altérée par une identification de la création elle-même avec l'Etre suprême; identification relative et non absolue, il est vrai: car elle n'est jamais présentée comme telle. L'Etre suprême demeure dans la sphère de vérité en dehors de l'univers.

Le même commentateur, qui fonde sur l'autorité de Yajnyawalcya ses interprétations des différens textes de la Gayatri, remarque que cette contemplation sur le Créateur agissant au sein de la création, devrait être accompagnée de quelques réflexions mentales, ou d'interprétations intimes et silencieuses, explicatives du texte même: telle est la réflexion suivante qu'il désigne comme telle :

« Je médite sur ce pouvoir lumineux qui est Brahme même et que l'on nomme lumière du soleil éclatant; la lumière mystérieuse qui règne dans mon esprit et guide ma pensée, m'éclaire maintenant. C'est cette lumière qui est la terre, l'éther subtil, tout ce qui existe dans la création. Elle est le triple monde, où se trouve renfermé tout ce qui est mobile ou immobile. Cette lumière est intérieure chez moi et vit dans mon cœur. Au dehors, elle étincelle dans l'orbe du soleil. Elle est une et identique avec le pouvoir lumi-

neux d'où elle émane. Je suis moi-même une émanation, une irradiation du suprême Brahme.»

La glose de Yajnyawalcya, écrite dans un mètre antique, va nous occuper maintenant. En la traduisant, nous aurons soin d'en éclaircir le sens, pour le faire comprendre dans toute sa force, dans toute son étendue.

« Lui, l'Etre qui est; parent de tous les êtres, leur « allié; leur ami : Lui enfin produisit les êtres, dans « leur échelle complète, et ascendante et descendante. « C'est lui qui engendre toutes les créatures, les con- « serve et les protège à la fois. Aussi l'appelle-t-on le « générateur. Il brille dans la joie. Il aime. Ce qui « existe est une irradiation de son amour. C'est pour « toutes ces causes qu'on le nomme le Magnifique, « le Céleste. Toutes les divinités chantent ses louanges. « Méditons sur cette lumière vivante de nos ames, « guide éternel de nos intelligences, celle qui nous « conduit dans les voies de la vertu, du bonheur, « de la béatitude. L'être qui luit avec sept rayons « (les sept rayons du soleil générateur, qui illumine « tour à tour et à sept reprises les sept mondes, les « *Manwantaras*, les sept grandes époques de la créa- « tion) cet être, se revêtissant dans la création de la « forme du feu et de celle de l'élément du temps, « mûrit les fruits que produit la terre, jette une clarté « universelle, illumine les mondes, et finira par les « consumer et les envelopper dans les flammes de son « existence, pour ramener la création à lui. Aussi, « Lui, dont la nature est de se répandre sous la

« forme de sept rayons, se nomme Lumière. Il est la « puissance dont l'irradiation fait éclore toute exis- « tence. La première syllabe de son nom indique « qu'il éclaire les mondes ; la seconde consonnance « apprend qu'il donne à toutes les créatures leur forme « et leur couleur ; la troisième syllabe signifie qu'il « est le mouvement perpétuel. Il aime et chérit tout : « c'est pour reconnaître cet amour, qu'on le salue en « qualité de conservateur de ces mondes, irradiations « de sa puissance suprême. »

Cette même énergie éclatante, ce pouvoir d'irradiation universelle, anime les êtres vivans, existe comme leur ame, au sein de la nue ; réside comme l'être mâle au centre du soleil. L'être qui se trouve dans le soleil, identique à la lumière, splendeur qui réside dans le cœur et gouverne l'intelligence de la vie animale, est le pouvoir lumineux même qui demeure dans l'astre du jour. L'être, le mâle, qui existe dans l'orbite du soleil, doit être contemplé par la pensée seule ; il demande adoration et louange.

Cette lumière pénètre et illumine les sept mondes, qui sont placés les uns au-dessus des autres. A la base se trouve la terre, c'est-à-dire la nature entière ; au-dessus de la terre s'élève l'autre monde, où les êtres se renouvellent après avoir quitté le séjour terrestre ; puis les cieux ; puis au-dessus de ces derniers le monde intermédiaire ; ensuite celui qu'habitent les oiseaux ; celui des saints qui jouissent de la béatitude, et enfin, pour couronner les six autres mondes, le septième ou monde de la vérité, résidence de Brahme, être

pur, lumière des lumières, suprême soleil, comme le disent les Védas, ainsi que leurs commentaires (Oupanishadas).

Le soleil des intelligences, créateur et générateur des êtres, les éclaire, les anime, les pénètre, les soutient. On le comprend si bien comme lumière intellectuelle, que les livres sacrés ne cessent d'assigner pour résidence à son principal rayon, comme émané de lui, l'ame humaine, l'ame rationnelle. Il ne faut point confondre cette ame rationnelle avec l'esprit de l'homme : les seules fonctions de l'ame rationnelle sont de combiner au moyen de la réflexion les phénomènes de l'organisation, du sentiment et de la sensibilité avec ceux de l'intelligence. L'esprit au contraire est pure intelligence, et s'élève libre, indépendant, affranchi de toutes les entraves du simple organisme, du sentiment et de la sensibilité, pour aller se confondre avec Brahme pur. William Jones (*Supplement to the Essay on the indian Chronology*), cite le passage suivant, tiré des Védas : il vient corroborer ce que la glose de Yajnyawalcya n'avait qu'indiqué, sur la nature lumineuse et solaire de cette ame à la fois rationnelle et sensible (*Manas, mens*), ame que la physiologie indienne place en principe dans le cœur, pour s'élever de là jusqu'au cerveau, et de là diriger nos facultés intellectuelles.

« Ce soleil, ô fille de Garga, ce soleil au-dessus duquel rien ne s'élève, auquel on ne peut rien comparer, éclaire la sommité du nuage. C'est par le moyen du nuage qu'il éclaire la terre ; c'est au moyen

de la terre, qu'il verse sa lumière sur les mondes inférieurs. Sa splendeur s'étend sur les mondes supérieurs et sur d'autres mondes encore. Il pénètre notre ame; il éclaire tout ce qui est au-delà du cœur. »

La lumière par excellence qui est dans le soleil est, suivant les Oupanishadas, le principe vital qui réside dans le cœur de tous les êtres. Elle éclate au dehors dans le nuage, à l'intérieur dans le cœur de l'homme; elle vit dans le feu et dans la flamme. Elle reluit dans les métaux, constitue le principe du goût dans les végétaux, se meut dans les Dieux qu'elle anime, ainsi que dans les démons, les hommes et les animaux; tout ce qui est mobile ou immobile est pénétré par elle; elle est l'ame souveraine (l'esprit providentiel) dans chaque être qui se meut; elle est aussi la puissance immortelle de la pensée, (le Verbe vu dans l'ame rationnelle) dans les êtres doués de la faculté de se mouvoir spontanément.

« Le soleil est la cause originelle de tous les êtres, » dit le blanc Yayourvéda, dans le commencement des prières et offrandes, destinées à obtenir tout succès dans les grandes entreprises. D'après d'autres passages des Védas, il est Brahme ou esprit pur. Il n'est donc pas seulement le soleil physique. Ecoutez à ce sujet le Bhavishya-Pourana : «comme nul être ne lui est supérieur, ne l'a été, ne le sera jamais, les Védas le célèbrent unanimement, comme Brahme, l'ame suprême. »

« Au milieu du soleil, ajoute la glose que nous venons de citer, et dont l'auteur est Yajnyawalcya, se trouve la lune. Au milieu de la lune est la lumière, ou

l'ame rationnelle (*Manas*, *mens*). « La vérité réside au milieu de la lumière. Au centre de la vérité réside Dieu, être impérissable. La lumière ou ame rationnelle est une manifestation de ce pouvoir d'irradiation qui est la suprême intelligence même. » Analysons ce passage.

L'Être suprême, soleil des intelligences, Brahme, habite dans la vérité, au sein de son éternelle sagesse : en autres termes, le père, comme point central de la Divinité, demeure dans le fils, ou dans ce monde archétype qui l'environne et que, seul avec lui-même, il contemple et roule pour ainsi dire dans son intelligence. De ce monde de vérité, de ce Logos, ou de cette sagesse divine, s'élance comme un rayon de lumière, l'ame rationnelle, Manas, engendrée dans la lune, c'est-à-dire dans le principe humide, mère de la création matérielle et charnelle. La lune est l'image symbolique de l'esprit créateur, se métamorphosant en ame du monde, en Providence. Mais la lune, énergie femelle, réside dans la puissance mâle, ou dans le soleil moral, créateur et générateur des êtres, symbole du Verbe ; elle y réside comme dans son propre centre. Tout émane de la sagesse divine, tout rentre et s'absorbe dans le cercle de la même sagesse.

Colebrooke compare judicieusement la cosmogonie de Manou, fondée sur la phisolophie Sanckhya, avec la glose de Yajnyawalcya que nous venons de citer. Le soleil intellectuel, devenu générateur, le Créateur opérant une espèce de métamorphose de sa propre substance en commençant à s'incorporer dans la créature, s'y montre environné de toute sa splendeur. En

développant ces aperçus dont Colebrooke n'a pas saisi les conséquences, nous irons plus loin encore que lui.

D'abord la pensée divine créa les eaux; les eaux elles-mêmes sont une première matérialisation des ténèbres divines, dont le soleil intellectuel s'environne, ainsi que nous l'avons vu : car la lumière pure est, en elle-même, impénétrable. Les eaux contiennent les sédimens d'où sortent toutes les créatures. Renfermées d'abord au sein de la lune intellectuelle, de cet esprit créateur qui réside comme énergie féminine dans la puissance mâle du soleil intellectuel ou du verbe suprême; elles ont reçu du Créateur le dépôt de la semence des choses, semence productive. Cette semence est Brahmanda, œuf du monde. C'est dans cet œuf, ou dans la création figurée au sein de la matière, que vivait Brahma, le pouvoir mâle, le Logos, absorbé dans la méditation d'une création future, jusqu'au moment de sa séparation en deux parties, le pouvoir mâle et le pouvoir femelle. L'œuf se divisa; le ciel et la terre furent engendrés par la vertu du verbe, qui pénétra et féconda la parole divine, devenue l'ame du monde, la création même. Brahmanda, l'œuf, déposé au sein des eaux, ressemble à la lumière du soleil : la création n'est qu'une figure du Créateur se métamorphosant en lumière, en vie, en ame, dans le système de l'univers.

L'eau est la matérialisation de l'esprit créateur : elle est son *ayana*, son lieu de repos; c'est sur cet *ayana* qu'il s'élève comme souffle de vie, après avoir brisé l'enveloppe des divines ténèbres, où il existait comme

lune intellectuelle. Cette eau est l'émanation de la lumière. Il faut la considérer comme le premier rayon matériel de cette lumière qui, s'engendrant elle-même au sein des eaux, y dépose une semence : cette dernière se cristallise et se transforme en œuf rayonnant, ou en soleil symbolique de la création.

Cette lumière, qui pénètre dans les eaux de la création pour de là éclairer les trois mondes, est, suivant Yajnyawalcya, la cause efficiente de la création de l'univers, de sa durée, de sa conservation, enfin de sa destruction, jusqu'au moment de sa résurrection. La *Trimourtti*, ou Trinité mythologique indienne, se trouve indiquée déjà dans les Védas par les trois caractères de Brahma, lumière créatrice représentant le mâle; de Vishnou, soleil conservateur; de Roudra, soleil comme identifié à *Cal*, au temps, ou à la puissance de destruction et de renouvellement. Ce sont les trois formes du pouvoir créateur, conservateur et destructeur, pouvoir qui révèle la suprême lumière. La Gayatri et d'autres passages des Védas, pour indiquer cette vérité, unissent trois épithètes à l'invocation de la lumière : elles l'indiquent comme lumière de la terre, du nuage et des cieux, comme triple lumière de la région inférieure, moyenne et supérieure : ces trois régions indiquent le triple système des sept mondes dont nous avons parlé plus haut. Les épithètes que je cite renferment aussi une allusion aux trois Gounas, dont les Védas font si souvent mention. Ces Gounas contiennent une expression des trois mondes de vérité, de passion, d'obscurité. Ils repré-

sentent les qualités du triple système des mondes, et correspondent, ainsi que Colebrooke l'observe, à la triple manifestation de la suprême puissance lumineuse, considérée comme créatrice, conservatrice, destructrice. Voilà dans quel sens Yajnyawalcya dit que l'être dont l'univers n'est que l'irradiation se révèle comme Brahma, Vishnou, Roudra, qui possèdent les qualités de la vérité, de la passion, de l'obscurité. Ce Brahme suprême, qui se manifeste sous trois formes, qui se révèle avec une triple énergie de puis sance, cet être d'où émanent, comme d'un centre unique, toutes choses, comme autant de rayons, est la cause efficiente de la création, de la durée et de la destruction des choses.

Crishna, dans le Bhavishya-Pourana, s'exprime en ces termes : « Moi, soleil, je suis dieu de la perception, l'œil de l'univers, l'origine des jours. Des puissances immortelles, aucune n'est au-dessus de moi. C'est de moi que cet univers émane ; c'est en moi qu'il s'anéantira. Je suis le temps avec les divisions des temps : je suis le soleil apparaissant dans l'ordre de la création. Tel est l'univers comprenant les trois mondes, composés de ce qui est mobile et immobile : produit d'un rayon lumineux, rayon émané de celui qui crée, conserve, détruit le même univers. »

Le feu, l'air, le soleil composent, dans leur essence, comme nous le verrons bientôt, le triple Véda, la triple parole ou la révélation du Créateur. Les livres sacrés présentent la conception de la Divinité comme se résolvant dans la triple essence de cette manifesta-

tion de la lumière ternaire et unique, grande ame, soleil des intelligences.

Colebrooke (*on the Vedas*) affirme que les plus antiques commentateurs de ces Védas s'accordent pour dire que tous les noms des choses et des dieux composent un nom ternaire, unique dans son essence. Ces commentateurs ont fait trois listes où se trouvent les épithètes diverses de la Divinité. La première comprend les noms identiques au feu; la seconde, ceux qui sont synonymes avec l'air; la troisième, ceux qui sont analogues au soleil. (*Voy.* spécialement le *Nighanti,* ou glossaire des Védas, dans le *Niroucta*, c. 12. § 4. *ad finem.*) En citant ce passage, nous aurons soin d'en éclaircir le sens.

« Il n'y a que trois dieux, dont les demeures sont la terre, la moyenne région, le ciel; c'est-à-dire le feu ou la forme, l'air ou l'être sensible, le soleil ou l'intelligence. Ils sont les divinités des noms mystérieux : ces derniers, qui appartiennent en propre à chaque dieu, s'appellent les *Vyahritis*, et comprennent Bhour, Bhouvah et Swar, c'est-à-dire le nuage, la terre, l'orbite du soleil. (Manou, cap. 2. v. 76.)

« Mais Pradjapati (surnom de Brahme), seigneur des créatures, est la divinité de ces noms mystérieux sous une forme collective. » En d'autres termes, il est l'unité dans la triplicité de l'être unique et universel.

« Par le mot *Om*, chaque divinité est sous-entendue. Elle appartient à celui qui réside dans la région suprême, ainsi qu'à Dieu qui s'étend sur tout, à l'ame souveraine. D'autres divinités inhérentes aux régions

diverses dont cet univers se compose, font partie de ces trois divinités. On les appelle de nom divers; on les dépeint sous des couleurs différentes à cause de leurs diverses fonctions; mais en réalité il n'existe qu'un seul Dieu, la grande ame (Mahanatma). Il est appelé le soleil, car il est le soleil de tous les êtres; et les patriarches affirment que le soleil est l'ame de tout ce qui se meut comme de tout ce qui est immobile. D'autres divinités en sont les parties; c'est ce que les sages indiquent expressément en appelant le feu du nom d'*Indra*, soleil qui éclaire le firmament; de *Mitra*, soleil ami des créatures; enfin de celui de *Varouna*, soleil dans son alliance avec le principe humide qui se trouve dans la lune. » Le glossateur dont nous expliquons le commentaire finit par identifier le feu avec l'ame unique et universelle des choses, avec l'être-lumière. Dans tout ce système on voit l'air apparaître comme souffle de vie intellectuelle, comme haleine vivifiante de l'amour créateur qui échauffe, alimente, couve pour ainsi dire la création à son berceau. L'élément du feu indique la naissance des choses, leur apparition dans la forme, leur engendrement en amour et en figure. Mais le souffle vital de l'air et la forme animée du feu se trouvent identifiés dans le soleil, de manière à ne composer qu'un seul être avec la souveraine sagesse, avec la lumière par excellence.

Le mot *Om*, cité par le glossateur, est la parole ineffable, la syllabe composée de trois lettres AUM, indiquant les Vyahritis ou les noms mystérieux de la lumière dont nous avons déjà parlé. Tous les rites or-

donnés dans les Védas, offrandes au feu, sacrifices solennels, passent et s'évaporent. Mais quel objet, quel être ne disparaît pas, suivant le code de Manou? C'est la syllabe OM : on l'appelle pour ce motif *acshara;* car elle est un symbole du dieu vivant, du seigneur de la création. Comme la feuille du palasa, dit Yayjnyawalcya, se soutient sur un seul *pédicule*, de même cet univers est soutenu par la syllabe OM, symbole du Brahme suprême.

Ainsi, après avoir reconnu le rôle que joue le soleil comme être intellectuel, comme principe mystérieux des êtres dans la théorie de la Gayatri, nous venons de faire connaître la place plus importante encore qu'il occupe dans la divine trinité, où la syllabe OM lui sert de figure et d'expression.

Le soleil est un symbole du *logos*, raison divine, fils de Dieu. Non-seulement il sert d'emblème au logos générateur uni à la parole de vie qui engendre et dont la lune offre l'emblème : de ce logos qui change de sexe avec lui-même ainsi qu'avec le souffle de vie qu'il incarne dans la création : de ce logos considéré tantôt comme le soleil mâle, tantôt comme le soleil femelle, de même que la parole créatrice, l'esprit de vie empreint de la vertu du verbe créateur, prend les noms tantôt de lune mâle, tantôt de lune femelle : mais encore le soleil est un emblème du logos spirituel pur, de la science, de la foi, de la révélation en esprit, distincte et sans nuages. Le soleil est un symbole qui révèle d'une manière figurée le Véda, la loi, la poésie

et la science. Il est l'intelligence suprême, la révélatrice.

Le feu, l'air, le soleil, unité triple qui se résout dans Brahme, soleil des intelligences dont nous avons développé le caractère : cette triple unité, dis-je, émane de son propre sein pour manifester le triple Véda. Manou (chap. I, v. 23) dit que le Rigvéda a tiré son origine du feu ; le Yayour, de l'air ; le Sama Véda du soleil. Un des commentateurs de Manou, Medhatithi, cité par Colebrooke, apporte à l'appui de cette doctrine une raison triviale. C'est que le Rigvéda commence par un hymne adressé au feu, le Yayour par un hymne adressé à l'air, et le Saman par un autre hymne à la louange du soleil.

Coullouca-Bhatta, autre commentateur de cette antique cosmogonie de Manou, s'exprime d'une manière différente. «Dans l'un des Calpas, dit-il, dans l'une des « nombreuses régénérations de l'univers, les Védas « sont issus du feu, de l'air, du soleil. Dans un autre « de ces Calpas, ils provinrent de Brahma, lorsqu'il « fut immolé en figure, c'est-à-dire quand le monde « fut créé. »

Cette explication, quoique nouvelle, manque de force et de valeur. En effet, l'acte d'immolation de Brahma n'est qu'une autre forme, une autre figure de la création par la manifestation de l'être-lumière, en sa triple qualité symbolique, de feu, d'air et de soleil. Quittons les commentateurs. Demandons au Yayour-véda l'explication du passage en question, sous deux rapports différens ; tirons de cet ouvrage des témoi-

gnages extérieurs et intérieurs ; les uns consistent en des fables allégoriques tirées des Pouranas et sans mérite du côté de l'invention : les autres, intérieurs ou intimes, qui portent avec eux leur signification. Suivons Colebrooke (*On the Vedas*).

On trouve la légende suivante, dans le Vishnou Pourana (part. 3, chap. 5). *Vyasa* (le compilateur) recueillit les Védas et les mit en ordre. Il enseigna le Yayour à Vaisampayana, son disciple. Celui-ci communiqua le livre sacré sous sa forme originelle à vingt-sept nouveaux disciples. Yajnyawalcya, qui s'est présenté à nous comme législateur et commentateur des Védas, se trouvait au nombre de ces derniers. Ce fut à ce sage que son maître recommanda de transmettre le Yayour à la postérité, au moyen de nouveaux disciples. Mais Vaisampayana, coupable du crime d'avoir tué le fils de sa propre sœur (involontairement, il est vrai), exigea que son disciple Yajnyawalcya se chargeât d'une partie du crime. L'élève refusa ; le maître fit éclater sur lui sa vengeance. Il lui ordonna de rendre (de vomir) ce Yayour qui lui avait été donné par l'enseignement. En effet Yajnyawalcya rend le livre sacré qui se trouve alors sous une forme palpable. Vaisampayana ordonne aux autres disciples de dévorer ce Véda, vomi par Yajnyawalcya. Ils obéissent au maître, se changent en perdrix et avalent le texte pollué, nommé depuis, à cause de cette pollution, le noir Yajourvéda. On le connaît aussi sous le nom de *Taittirya*, du mot *Tittiri* perdrix.

Yajnyawalcya, privé du livre sacré, tombe dans

la douleur la plus profonde, et s'adresse au soleil. Par la faveur de cette céleste lumière, il obtient une nouvelle révélation de l'Yayour. C'est ce dernier qui, connu sous le nom de l'Yayour blanc ou céleste, se trouve opposé à l'Yayour noir ou impur. On nomme aussi *Vajasaneyi*, d'après un nom patronimique de Yajnyawalcya, cette partie qui n'est pas corrompue. Le Véda, rapporté par Colebrooke, s'exprime en ces mots : « Ces textes purs, révélés par le soleil, sont transmis à Yajnyawalcya, descendant de *Vajasani*. (Vrihad Aranyaca, *ad finem*.)

Le Vishnou Pourana, qui nous a transmis la légende en question (3. 5., *ad finem*), enseigne que les prêtres qui étudièrent le Yayour furent appelés *Vajins*, du mot indien, Vajin, coursier, parce que le soleil, pour le révéler, emprunta la figure d'un coursier.

Le cheval est consacré au soleil, dont l'emblème est un coursier à sept têtes qui indiquent les sept rayons du soleil créateur. Les Védas présentent le même coursier comme symbole de Brahma, créateur, soleil mâle qui se fait immoler par les dieux pour se métamorphoser en système de l'univers. Le soleil mâle est le type de l'ordre naturel des choses, calqué sur l'ordre immatériel des idées. Dans les Védas comme dans l'Oupnekhat, on trouve mille passages où les figures du soleil, du coursier, de l'esprit universel, sont identifiées au moyen de l'allégorie.

Le coursier du soleil est un symbole, non de la création impure, mais de la création pure. La religion de Siva nous apprendra à connaître la première des deux

créations. Nous examinerons plus tard la doctrine d'après laquelle le soleil, s'unissant mystiquement à une cavale, engendre les gémeaux (*Asvins*), à la fois médecins célestes, héros, sauveurs du genre humain, dans le système des Védas. Mais, pour traiter cette matière, nous attendrons la suite des idées qui doit nous conduire à parler de la figure du soleil dans ses rapports mystiques et mythologiques avec notre espèce.

Colebrooke, en citant la légende du Vishnou Pourana, témoigne qu'il la regarde comme tout-à-fait étrangère aux Védas eux-mêmes; car il est seulement dit dans ces dernières que *Vivaswat* ou *Aditya* (le soleil) révéla le Yayour à Yajnyawalcya. C'est ainsi que partout le soleil, emblème du logos, est celui qui manifeste la sagesse souveraine; c'est là le sens réel du passage de la cosmogonie de Manou, d'après lequel le triple Véda est comme la quintessence du feu, de l'air et du soleil d'où il tire son origine.

Vach, fille d'*Ambhrina*, homme sacré qui a sa demeure dans l'Océan où sa fille est née (Rigvéda, c. 10, liv. 10), reçoit aussi une révélation d'*Ambhrini*, qui lui-même l'a obtenue du soleil. Vach est la parole du Créateur: Logos, le soleil des intelligences. Ainsi, partout où il y a révélation de doctrines religieuses, un sage, le fils ou la fille d'un sage, sont censés obéir à l'ordre du soleil révélateur, et manifester la vérité aux yeux du genre humain. Ainsi s'exprime entre autres Crishna, dans le Bhagavatgita (chap. 4): « Ce système de dévotion immuable, inébranlable, je

l'ai révélé, moi, l'Etre suprême, à Vivaswat, au soleil (fils de Crishna ou du soleil souverain). Vivaswat le fit connaître à Manou son fils, qui le transmit à Ikshvakou; et c'est ainsi que le Bhagavatgita se transmit de bouche, et parvint aux autres princes des temps patriarcaux. »

Le soleil révèle également, comme nous l'avons dit, tout autre système de science et de philosophie. Pour n'en citer qu'un seul exemple, nous dirons que le système d'astronomie indienne, intitulé *Sourya-Siddhanta*, est censé manifesté ou révélé par Sourya, le soleil.

Nous n'avons vu, jusqu'à ce moment, que le soleil générateur des êtres, dans ses rapports avec une doctrine de panthéisme spirituel, naïf, patriarcal, élevé, non corrompu. Ajoutons quelques mots à ce que nous avons dit de cet astre : considérons-le comme symbole d'une suprême puissance dont l'énergie réside dans la matière animée et divine. Ce système offre un mélange de matérialisme poétique et de mysticisme impur. C'est dans les Pouranas où la religion de Siva est célébrée, que ce système se trouve principalement exposé. Comme nous ne prétendons d'aucune manière donner la théorie approfondie des orgies sacrées de la haute antiquité, nous nous contenterons d'effleurer un sujet auquel répugne la délicatesse de la langue française, et dont les langues anciennes, au contraire, bravaient les libres et grossières images.

Le soleil et la lune ont été les deux grands symboles, l'un de la puissance mâle, intellectuelle dans son principe, fécondante dans sa manifestation; l'autre, de la

puissance femelle, également intellectuelle en principe, mais fécondée et génératrice dans son application. La religion matérielle de l'antiquité indienne célèbre le chaos ou cette nuit mystérieuse qui renferme le germe vivant des êtres et des choses ; nuit dont la lune offre l'image, et qui est reconnue comme principe de l'humidité. La *Yoni* en est l'emblème. Ce chaos se trouve identique avec Dieu, dans lequel vit le monde archétype ; mais il y est confondu avec les plus hideuses et les plus effrayantes images de sang, de volupté et de mort. On découvre dans ce système une sorte de révélation infernale, qui a corrompu la pureté des cieux, altéré la virginité de la nature. Le serpent serre de ses replis le chaos d'où sort l'univers, quand le principe solaire, à la fois intellectuel et matériel, s'est uni au principe humide. Ce serpent est en même temps un emblème de la vie et de la mort, de la naissance, de la destruction, de la reproduction des êtres dans une progression infinie.

Il n'est aucune religion païenne où cette croyance à l'engendrement des choses issues du sein du cahos, au moyen du principe mâle sous le symbole du soleil, et du principe femelle sous celui de la lune, se soit revêtue de formes aussi gigantesques que dans la religion, populaire aux Indes, qui adore Siva. Cette croyance, mêlant la vie et la mort, l'archétype et le chaos, offre une source inépuisable de poésie délirante, nageant dans la volupté et dans le sang, s'enivrant d'amour et de mort : poésie toujours colossale, mais qui descend quelquefois de sa hauteur effrayante, ou plutôt qui,

du sein de sa profonde corruption, s'élançant tout à coup vers une région plus pure, fait retentir des accens plus mesurés et plus suaves.

Dans la religion des Védas, qui renferme le culte de Brahma, on trouve Brahma et Sarasvati, qui rappellent Vishnou et Lackshmi, et dans la forme terrestre de ces deux divinités, Rama et Sita, Crishna et Radha, de la doctrine de Vishnou. C'est toujours le soleil intellectuel, marié à la parole créatrice, révélation du verbe céleste ; c'est la puissance mâle unie à l'énergie femelle; le soleil dans sa conjonction avec la lune; le feu dans son alliance avec l'eau ; considérés, l'un comme père, l'autre comme mère des créatures. Mais on découvre dans toute cette théorie un système intellectuel, mystique, panthéistique et sublime, qui, même en s'unissant avec la matière, ne contracte pas une alliance impure, ne se flétrit pas d'un adultère, si nous pouvons l'exprimer ainsi. La religion de Siva, au contraire, en donnant à Siva et à Parvati, son épouse, des fonctions analogues à celles que Brahma et Saraswati, Vishnou et Lackshmi remplissent dans les deux autres croyances, leur prête un caractère absolument différent. Le *Trilinga*, ou la triple énergie créatrice de Siva ; le Trilinga, qui a pour emblème une espèce de trident, le *Trisoul*, renferme, ainsi que la syllabe OM, la révélation d'une triple puissance lumineuse ; mais matérialisée à un point que n'admet pas l'autre théorie intellectuelle, que nous avons expliquée plus haut, et qui a pour base ce monosyllabe sacré.

Etranger aux Védas, hostile à la religion de Vishnou,

le culte de Siva et de Parvati a cependant fini par se rapprocher du culte de Vishnou : il a même exercé son influence sur ce dernier culte. Ravana, ennemi de Rama, est sectateur de Siva, comme Rama est sectateur de Vishnou. De même, Cansa et Jarasandha, opposés à Crishna, adorent Siva, tandis que Crishna révère son père Vishnou. Toutefois les deux sectes ennemies ont contracté une alliance; cet accord s'est accompli par le culte rendu au temple de Jagannatha, où les religions de Vishnou et de Siva commencent par s'identifier. De là un mélange de doctrines et un échange de systèmes entre les deux sectes.

Parmi les nombreuses invocations de Parvati, épouse de Siva, se trouve le nom de Bhavani, de Dourga, la déesse nature identifiée au chaos, à la nuit, à l'amour céleste, au souffle de la vie créatrice. C'est le culte de Bhavani qui réunit à l'adoration de Radha, amante de Crishna, l'adoration de Parvati. Entre les deux croyances, si opposées d'ailleurs, de Siva et de Vishnou, Balarama, frère de Crishna et incarnation du dieu-serpent, opère une transaction. Si le système des Védas est resté pur du sivaïsme proprement dit, c'est que jamais il n'a existé de culte consacré à Brahma spécialement : son culte est purement spirituel et se trouve renfermé dans la liturgie de ses enfans les Brahmanes. Siva et Vishnou, au contraire, furent des dieux éminemment populaires. Dans le Dekan, et, comme tout paraît l'indiquer, dans la partie septentrionale du Magadha même, le sivaïsme s'est uni à la partie mythologique ou populaire de la religion des bouddhistes. On a trouvé dans

des temples antiques, creusés dans les rochers, les symboles réunis du culte de Bouddha et de celui de Siva. Hors de l'Inde, à Ceylan, à l'île de Java, cette identification se fait sentir : là se retrouvent beaucoup de monumens du bouddhisme et du sivaïsme, dont la religion des lamas du Thibet offre aussi des traces.

Certes, il y a une antipathie naturelle entre le sivaïsme et le bouddhisme : cette antipathie leur est pour ainsi dire essentielle. Le bouddhisme, tout en rejetant l'idée d'un Créateur, d'une suprême intelligence, distingue toutefois la matière de l'esprit. Son panthéisme est spiritualiste, et, finissant par méconnaître l'existence même de la matière, va se perdre dans un stoïcisme exalté. Mais on peut, sous un certain point de vue, rapprocher de la doctrine de Siva celle de Bouddha, qui lui est opposée dans le fond : l'une et l'autre méconnaissent le principe originel et unique des êtres, la cause suprême : c'est assez pour établir entre elles quelques points de rapport. Le bouddhisme, issu de la religion de Crishna, est beaucoup plus tolérant qu'elle : mais déjà cette dernière avait conclu avec le sivaïsme, depuis l'établissement du temple de Jagannatha, un pacte d'alliance. Le pays de Magadha, berceau du bouddhisme, avait autrefois le sivaïsme pour religion nationale. On conçoit aisément comment le bouddhisme, rejetant la substance de la religion sivaïque, mais adoptant, pour s'affermir lui-même, quelques formes populaires de cette doctrine, a cherché à se rallier ainsi à la croyance établie. Les sectateurs de Siva n'ont pas pris le change; ils se sont joints aux sectateurs de

Vishnou, pour faire aux bouddhistes une guerre opiniâtre ; dont le Magadha même a été le sanglant théâtre.

La religion de Siva n'a point, comme nous l'avons déjà dit, donné naissance à ces doctrines philosophiques qui ont eu leur source dans le brahmanisme et le vishnouisme. Cependant on a vu diverses sectes atomistiques dépouiller l'ancien matérialisme populaire de Siva de sa poésie animée, et le réduire en abstractions. Ce sont principalement les *Sactis*, partisans de Parvati, qui se sont rapprochés de quelques systèmes de métaphysique athéistique, ou réputée telle dans les Indes : nous avons peu de notions sur ces systèmes; et peu de données exactes qui nous autorisent à prononcer sur le sens et la tendance qu'ils renferment.

Le dieu-soleil, Siva, dont le *lingam* est l'emblème: Parvati, la déesse-lune, dont l'*Yoni* offre le symbole, ont donné lieu à de fréquentes guerres, à des luttes sanglantes entre les matérialistes qui adoraient, avant tout, le principe solaire, et d'autres matérialistes qui offraient le culte d'une plus haute vénération au principe lunaire. Mais Siva et Parvati, mais leurs adhérens respectifs ont conclu la paix : alliance indiquée dans les livres sacrés par le fréquent échange de sexe entre la lune, divinité passive qui se revêt du sexe masculin, et le soleil, divinité active, qui prend la forme d'être passif.

Avant de terminer cet aperçu général du rôle que joue le soleil, comme symbole de la Divinité, dans la création et hors de la création, faisons observer que

ce même soleil est un emblème de *Cal*, le temps, une des dénominations de Siva. Le temps se dévore lui-même. *La mort, c'est la faim*, disent les Védas avec autant de profondeur que d'énergie. « Du soleil, dit Crishna dans le Bhavishya Pourana, est émané cet univers. Il rentrera dans le soleil, pour y subir son annihilation. » Mais la doctrine indienne l'en fait ressortir sous la forme du phénix ou *Garouda*, que nous verrons apparaître un jour, comme une forme du Dieu-Monde, ou du Dieu-Homme, dans sa résurrection divine.

(*La suite au Numéro prochain.*)

POÉSIE.

LE PEINTRE MULLER.

Vers l'an 1770, deux écoles différentes de poésie parurent simultanément, l'une dans le nord, l'autre dans le midi de l'Allemagne. La première s'organisa dans l'université de Goettingue, et eut pour chef Voss, qui admirait Klopstock et étudiait spécialement la littérature des Grecs. L'université de Strasbourg servit quelque temps d'asile à la seconde. Goethe, son fondateur, choisit Herder pour modèle, et Shakespeare fut l'objet spécial de son admiration. Il faut donc remonter jusqu'à Voss et à Goethe, ou plutôt jusqu'à Klopstock et à Herder, pour trouver en Allemagne la source de la grande division moderne de l'école classique et de l'école romantique.

Cependant on serait dans la plus grande erreur si l'on supposait que, par suite de cette division, l'école romantique fût anti-classique. Nul écrivain allemand ne fut plus pénétré du génie des Grecs que Herder et Goethe; et ils eurent en outre le coup-d'œil bien plus étendu que Voss, le comte de Stolberg et les autres disciples de Klopstock, qui ne comprirent qu'accidentellement, et non sans mélange de préjugés, la poésie nationale et romantique.

C'est ici le lieu de dissiper une grande erreur. Ce

qu'en Allemagne on appelle romantique ne ressemble ni à la poésie de lord Byron, ni à ce genre maniéré, à ce néologisme de langage, à ce caractère faux et vaporeux que quelques écrivains de nos jours voudraient introduire, sous cette dénomination, dans la poésie française. C'est, au contraire, un genre de poésie extrêmement simple, mais puisé dans les souvenirs nationaux du moyen âge, dans les idées d'amour, d'honneur et de chevalerie auxquelles le génie du christianisme préside essentiellement. Les formes de cette poésie sont variées comme les caractères des nations modernes. Elle se distingue de la poésie des Hellènes, païenne dans son principe et idéale dans sa forme, à cause de l'unité de nationalité qui lui a donné naissance. Après cette explication, nous aborderons sans crainte le terrain d'une poésie que des aristarques de mauvaise humeur s'efforcent en vain de frapper d'une risible interdiction.

Parmi les amis de la jeunesse de Goethe il en est quatre qui marchent en première ligne. Iung Stilling, dont Goethe nous a raconté les premières années : dans cet ouvrage, chef-d'œuvre de grace, de naïveté, de sensibilité, l'on rencontre de délicieuses romances populaires ; Klinger, homme de talent, mais qui, s'étant jeté dans la philosophie de J.-J. Rousseau, déserta l'école de Goethe ; Lenz, mort insensé, écrivain plein d'originalité et de verve ; enfin le peintre Muller, dont nous allons entretenir spécialement nos lecteurs. Ces deux derniers offrent, sous différens rapports, une grande analogie d'esprit avec le génie de Goethe. Lenz

possède son ironie, sa gaieté, sa causticité. Les êtres que son imagination enfante existent en réalité. Rien de vague, ni de vaporeux; peu ou point de sentimentalité. Muller possède au plus haut degré le génie romantique et les graces naïves de Goethe. Il n'a toutefois ni son universalité, ni son extrême facilité à rendre plastiques les caractères qu'il met en scène, et à les façonner comme s'ils sortaient vivans des mains de la nature. Le génie de Muller est surtout lyrique. On ne saurait cependant lui refuser un talent dramatique, mais qui manque de développemens.

Muller est né vers le milieu du siècle dernier, à Creuznach, sur les bords du Rhin. Il cultivait la peinture, et fut surnommé le peintre : ce qui le distingua d'une foule d'autres écrivains qui s'appelaient comme lui. Il a passé les quarante dernières années de sa vie à Rome, où il avait embrassé le catholicisme. Nous avons vu ce vieillard, il y a quinze ans; il était encore doué d'une verve remarquable. Quoique ses ouvrages de peintre ne dénotent en lui aucune véritable vocation pour son art, il serait faux de croire qu'il ne possédait pas au plus haut degré le génie des arts et de la peinture : seulement ce génie, au lieu de se fixer sur la toile, a passé dans sa poésie.

Rien de moins descriptif que la poésie de Muller. Le pittoresque qui la caractérise n'est pas dans les détails, mais dans l'ensemble des tableaux, où une grace souvent patriarcale s'unit à une imagination riche, fleurie, et cependant toujours simple. Lié d'amitié avec Goethe et Lenz; connu de Frédéric Jacobi, de Heinse,

de Claudius, en relation avec Lessing, qui jouissait d'une aussi haute renommée que le célèbre Winkelmann, Muller n'en devint pas moins de bonne heure étranger à sa patrie, en cessant, jeune encore, d'écrire dans sa langue maternelle. Il mit si peu de soin à conserver ses ouvrages, qu'une partie considérable en a été perdue, et sans avoir jamais vu le jour, par suite de sa négligence. Entre autres écrits dont on regrette la perte, Heinse parle, dans sa *Correspondance*, d'un poëme intitulé le *Satyre Pandarus*, qu'il proclame un chef-d'œuvre de poésie, et dont il ne nous reste aucun vestige. Sa tragédie sur la vie de l'empereur Henri IV a subi le même sort. Elle ne pouvait manquer ni de poésie ni d'intérêt.

Muller se croyait complètement oublié en Allemagne, et ne pensait plus à ses poésies, œuvres de sa jeunesse, qu'il semblait regarder avec un bizarre dédain, lorsque M. A. G. de Schlegel, dans son voyage en Italie, vint lui rendre visite avec le célèbre poète Tiek. L'admiration que témoignèrent pour son génie des hommes d'une aussi haute distinction littéraire lui révéla pour ainsi dire son propre talent. Il reprit donc la lyre sur le déclin de son âge : mais, hélas! elle ne rendit plus qu'un faible son. Il était devenu si différent de lui-même, que, méconnaissant le génie de ses premières compositions, il se jeta dans un faux classique dont les meilleurs endroits se rapprochaient du genre de Métastase, et les plus mauvais de celui de Dorat. Il ne tarda pas à sentir son incapacité, et il déposa une lyre qui ne le connaissait plus.

Ce n'est pas que cet homme remarquable eût rien perdu de l'éclat de son génie. Mais toute sa vivacité s'était portée vers la polémique. Il attachait beaucoup d'importance à ses tableaux, et se dépitait contre un public qui ne voulait pas les admirer. Le prétendu mauvais goût de ses contemporains, et spécialement celui de ses compatriotes dont il s'était détaché pour adopter les mœurs et les habitudes italiennes, excitait toute sa colère. Il lançait satire sur satire contre une foule de talens naissans. Tous les sujets étaient de son domaine, et on ne sait trop pourquoi Goethe finit par être violemment en butte à ses traits. Son humeur caustique et mordante, unie à un style singulièrement pittoresque et animé, le rendaient très-redoutable, quoique ses coups fussent en quelque sorte amortis par le tour pénible et embarrassé de sa phrase : la langue allemande avait cessé de lui être familière. Les jeunes peintres ses compatriotes, se rappelant qu'il avait débuté par peindre des scènes tirées de l'enfer, en se proposant Michel-Ange pour modèle, lui donnèrent le nom de *Teufels Muller*, Muller le démon.

Ce vieillard plein de force et d'originalité n'était pas aussi haineux que la renommée le publiait. Son humeur atrabilaire vint de sa sigulière méprise sur la nature réelle de son génie. Il était né grand poète, et se croyait grand peintre, parce que son talent était éminemment pittoresque. Mais jamais il ne put réaliser sur la toile le beau idéal qu'il avait dans l'esprit. Il consumait des années entières devant un tableau, sans pouvoir jamais l'achever. Il voulait y faire pénétrer

toute sa poésie, et il détruisait sans cesse son propre ouvrage. Il en est résulté qu'il a manqué sa vocation de poète, une des plus rares, sans contredit, qui soit jamais descendue du ciel même sur les plus hautes cimes du Parnasse.

Tieck a comparé la poésie de Muller à la peinture de Jules Romain; et certes il y a de l'analogie. On pourrait aussi lui trouver quelque chose de Rubens, mais de Rubens dépouillé de ses formes massives et flamandes. Ses contours poétiques, si je puis m'exprimer ainsi, offrent une grande force, mais aussi une grande singularité. Sa bizarrerie n'est jamais recherchée, jamais maniérée; elle naît spontanément sur le sol volcanique d'une imagination ardente C'est la même puissance d'organisme qui, sous les tropiques, donne au palmier sa structure imposante, et qui peuple ces contrées d'animaux gigantesques à formes et à proportions insolites. Le même poète qui a dépeint les beautés du paradis terrestre avec le luxe inépuisable d'une imagination orientale, est constamment dans ses tableaux d'une naïveté délicieuse; il est constamment simple et, comme nous l'avons déjà dit, patriarcal.

Muller n'a pas toujours vécu au sein d'une nature primitive; il n'est pas toujours colossal; il redevient quelquefois homme du peuple dans le sens de la poésie du moyen âge. Il est inspiré et comme chevalier et comme pasteur. Son récit n'a que des graces négligées, nulle coquetterie de diction; parfois du désordre, mais qui donne à sa muse des attraits qui la rendent plus séduisante encore. On n'est ni plus pittoresque, ni plus

lyrique que Muller ; et partout où il est pittoresque et lyrique, il est en même temps dramatique : c'est ce que je vais expliquer.

Muller, au moins d'après les ouvrages qui nous restent de lui, n'avait aucune espèce de génie théâtral. Ses pièces de théâtre dénotent parfois un beau talent, mais aussi beaucoup de rudesse, de grossièreté, et, ce qui pis est, un manque total d'art, nulle entente de la scène. Si nous lui reconnaissons un talent dramatique éminent, ce n'est donc pas dans ses pièces de théâtre, mais dans ses poëmes lyriques et dans les tableaux que lui-même appelle idylliques ; genre qu'il ne faut pas confondre avec ce qui porte ordinairement le nom d'idylle. Il est dramatique, parce qu'il sait profondément émouvoir la pensée, le sentiment et, pour ainsi dire, la *vue* de son lecteur ; il est animé, coloré, vivant. Sa nature n'a rien de la lenteur germanique ; elle a quelque chose de la rapidité sicilienne. C'est une flamme dérobée aux feux de l'Etna.

Les ouvrages de Muller (sa polémique exceptée) peuvent se diviser en deux classes. La première se compose de ses poëmes lyriques, de ses tableaux idylliques de la vie patriarcale, profane, mythologique, chevaleresque, soit en vers, soit en prose ; ces différens écrits sont presque tous parfaits. La seconde comprend ses poésies dramatiques ; pièces presque toujours brutes et informes, mais dans lesquelles on découvre de temps à autre un grand et beau génie étincelant d'originalité. Passant entièrement sous silence les poésies de sa vieillesse, nous commencerons par

les ébauches grossières de sa muse pour nous élever ensuite jusqu'à la contemplation de ses chefs-d'œuvre.

Si nous suivons cette marche, ce n'est pas que les ouvrages dramatiques de Muller soient antérieurs à ses compositions d'une nature plus parfaite; ils sont contemporains. On y découvre à certains égards le même génie, la même inspiration; mais le manque de talent théatral est saillant dans ses écrits dramatiques. Il y a beaucoup de mouvement, peu ou pas d'action. La lourdeur, le mauvais goût, la trivialité surabondent dans les caractères. C'est une force *excentrique* mal employée, mais c'est toujours une force. Le simple amateur fera bien de ne pas lire ces pièces; elles ne seront pas sans intérêt pour l'artiste.

Cette disparate choquante dans les écrits de Muller pourrait bien n'être pas entièrement le produit de son génie, mais tenir en partie au caractère de l'école des imitateurs de l'auteur de Goez de Berlichingen. En outrant le cynisme de Goethe et de Shakspeare, on crut leur ressembler. On s'imagina que la force consistait en vaines rodomontades, et que la grossièreté dénotait la franchise. De là un ton d'étudiant dévergondé dans les œuvres dramatiques de Muller, et dans les premiers essais de la muse de Klinger, également homme d'un rare talent. Goethe était vrai dans le drame, parce qu'il était dramatique. Muller ne le fut pas, parce que son talent dramatique manquait de portée.

Les mêmes sujets romantiques et populaires occupèrent la jeunesse de Muller et celle de Goethe. Muller

composa un Faust qui parut avant celui de Goethe, et c'est le plus mauvais de ses ouvrages. Il s'était proposé quelque chose de gigantesque, mais qui était éminemment anti-théâtral. Il voulait promener son héros à travers tous les siècles, sous toutes les zones, dans les positions sociales les plus différentes, toujours dans la société et sous la tutelle du démon. Klinger a essayé aussi de réaliser la même idée dans une espèce de roman en prose qui n'est pas non plus son meilleur ouvrage. Le sujet de Faust est à la fois un des plus philosophiques et un des plus poétiques qui puissent s'offrir à l'imagination. Faust se rassasie de science; elle lui paraît vide, une illusion du néant. Mais au lieu de se jeter dans les bras de dieu, il se livre aux voluptés du monde. Ce sujet admirable nous transporte des cieux sur la terre, et nous fait enfin plonger dans les enfers.

Ce sujet avait tenté, sous le règne d'Elisabeth, un grand poète, Marlowe, prédécesseur de Shakspeare, et mort à peu près comme Faust lui-même, au sein des plaisirs après avoir renoncé à son génie et à la science. C'était une combinaison audacieuse de rattacher à l'invention moderne de l'imprimerie ce caractère idéal de Faust, symbole de l'homme même livré à sa propre inspiration et désertant les autels de la vérité. C'est ce que le bon sens des peuples avait deviné avant le poète anglais. Le Faust historique était devenu un personnage pour ainsi dire mythologique sous une forme chrétienne. C'est le don Juan des peuples du nord, homme de la science comme l'autre l'est du monde. On a voulu faire honneur à Marlowe du poëme original de Goethe,

mais à peine le nom de Marlowe avait retenti en Allemagne. D'ailleurs sa tragédie, assez faible sous beaucoup de rapports, n'a rien de commun avec l'ouvrage allemand.

Lord Byron a voulu imiter Goethe, et le sujet de Faust paraissait convenir à un génie qui semble lui-même empreint du caractère fabuleux du Faust historique. Mais à ce sujet il est bon de faire une remarque souvent confirmée par l'expérience. Tel écrivain ne parvient jamais à rendre au dehors et sous une forme entièrement palpable ce qui se passe en son ame, par la simple raison qu'il est, pour ainsi dire, partie intéressée, trop amalgamée avec son sujet pour se comprendre soi-même. Byron promenait son imagination dans un labyrinthe aussi merveilleux que celui d'Egypte et celui de Crète. Mais ce labyrinthe était pour lui sans issue. Cependant il est de la tâche du poète dramatique, non-seulement de nous nourrir d'émotions, mais encore de nous en rendre les principes clairs et visibles. Il lui faut une entrée et une sortie à ce labyrinthe où il nous promène. D'ailleurs le Manfred de Byron est faux d'un bout à l'autre. Pour être original, tout en imitant Goethe, le noble lord transfère la scène dans la solitude, au lieu de la porter dans le monde, et il invoque l'Ariman des Persans, ce qui détruit la vérité historique du tableau.

Lessing a crayonné quelques scènes de Faust; mais nous doutons fortement de son succès dans une entreprise qui demandait un élan poétique qui lui manquait. Lessing connaissait le Faust de Marlowe, et il lui a

emprunté plusieurs traits pour sa scène des démons, et à son tour il a fourni à Muller le portrait de la cour de Lucifer.

Milton, le Tasse, le Dante et Michel-Ange ont peint Satan, mais très-diversement : les deux premiers, à l'instar de l'antique, comme un Titan foudroyé, avec une fausse grandeur qui n'est pas sans emphase, mais qui est toujours empreinte de quelque majesté. Le Dante nous a fait connaître les démons de la légende chrétienne avec une originalité toute puissante. C'est un mélange de la nature animale et de la nature infernale. On y trouve bien plus de vraie philosophie que dans le Satan de Milton et du Tasse. Michel-Ange, dont le génie était colossal et antique, mais qui aimait passionnément le Dante, tient le milieu entre la manière de l'auteur de la *Divina Comedia* et celle du Tasse. En Espagne, Caldéron et les auteurs des Autos Sacramentales, comme nos anciens conteurs de mystères, ont pris leur diable dans la légende, le premier en homme de génie, et les autres en écrivains burlesques et ridicules.

Quelle route allaient donc suivre les poètes modernes de l'Allemagne qui se proposaient un pareil sujet? Klopstock, imitateur de Milton, ne pouvait leur servir de modèle. Lessing, quoique philosophe original, en copiant Marlowe, n'a laissé qu'une faible esquisse. Dans la scène du sabbat, et lors de la visite de Mephistophèles chez la sorcière, Goethe s'en est tenu, comme le Dante, au diable de la légende. Du reste il a personnifié son propre siècle sous la forme du ten-

tateur, mais seulement en considérant son siècle comme imbu du génie de l'encyclopédie ; car son diable est évidemment une personnification de la moderne philosophie française, et notamment de Voltaire. C'est le même cynisme, la même effronterie de jugement qui caractérisent l'auteur de *Candide* et de l'*Essai sur les Mœurs*, les deux libelles les plus remarquables comme les plus impudens qui aient jamais été lancés contre Dieu et contre les hommes. Plus sensuel que métaphysicien, Muller n'était pas assez mûr pour la conception de Faust. Quant à Klinger, il a, pour ainsi dire, traversé les données de Goethe. Protestant et philosophe du siècle, il a peint la puissance catholique comme une puissance démoniaque. Chez Goethe, c'est tout le contraire ; c'est son diable qui est protestant, philosophe matérialiste, rationaliste, tandis que toute la puissance du catholicisme respire chez l'infortunée Marguerite.

Muller n'était au fond ni protestant ni sophiste, pas plus que Goethe ; mais son esprit religieux, réel, quoique peu compris, se trouvait comme enveloppé dans les langes d'un panthéisme naïf, encore dans l'enfance ; tandis que le panthéisme de Goethe est plus philosophique, plus réfléchi. Les démons de Muller sont grotesques et sans originalité, ou si l'on y en découvre, elle est sans but. On prendrait ces démons pour ces étudians ridicules des universités d'Allemagne, traînant une longue rapière, faisant force bravades, et se montrant peu raisonnables dans les motifs de leurs actions et de leur conduite.

L'auteur, en déployant tout ce luxe de l'enfer, n'a

pour but que de séduire Faust et plusieurs étudians à la tête desquels il se trouve. C'est une suite de scènes décousues, où se montre par intervalles l'inspiration élevée d'un poëme vraiment lyrique, trop souvent mêlé d'une trivialité de mœurs, de langage et de style, qui inspirent le dégoût. Une seule scène ne déparerait point le drame de Goethe, et rappelle ce génie populaire, dont la magie nous attache si puissamment au caractère de Marguerite; c'est d'après cette scène, vraiment digne de Muller, qu'il est convenable de l'apprécier. Le vieux père de Faust, simple paysan, de mœurs antiques et patriarcales, vient arracher son fils à la vie déréglée qu'il mène à l'université. Subjugué par les démons, le malheureux jeune homme est sourd à la voix de son père; la malédiction tombe sur lui. Bientôt apaisé, le vieux Faust supplie de nouveau son enfant, qui promet de revenir à la vertu, trahit sa promesse, et jette le vieillard dans un affreux désespoir. La traduction de ces passages donnera une légère idée du talent de Muller à reproduire cette nature simple, naïve et passionnée.

Le père de Faust a fait à pied la route jusqu'à la ville d'Ingoldstadt. Il arrive dans l'auberge au moment où Faust et ses compagnons, livrés au jeu et à la débauche, font retentir les voûtes du bruit de leurs orgies. Avant de parler à son fils, le vieux Faust fait appeler un de ses condisciples, Wagner, qu'une admiration aveugle pour les qualités brillantes de son ami entraîne sur ses pas, et qui lui-même a le cœur droit et l'esprit borné.

— Lieu de la scène : Une auberge à Ingoldstadt.

LE VIEUX FAUST.

Enfin, me voici! Quelle route pénible! — J'ai envoyé chercher Wagner ; quand viendra-t-il?

(*Il s'assied et se relève.*)

Hélas! je ne puis ni reposer, ni marcher, ni m'asseoir. Ma tête se trouble ; mon fils, mon pauvre enfant, quand saurai-je où il est et ce qu'il fait? M'aurait-on dit vrai? Marcherait-il dans une voie de perdition? Sans doute Wagner ne me trompera pas. Il est homme d'honneur; je sais qu'il a de la piété et de bonnes mœurs ; il demeure avec mon fils et doit savoir la vérité. — Si cela était, si l'on ne m'avait pas trompé! Ah! sans égard pour ses grades et pour son titre académique, j'irais me jeter aux pieds du magistrat, lui demander justice, le prier de prêter secours à un pauvre père infirme et faible! Oui, je forcerais mon fils de me suivre, s'il refusait de venir avec moi!

UN GARÇON D'AUBERGE.

Que veut monsieur?

LE VIEUX FAUST.

Un peu de pain, un peu de vin. — Avez-vous envoyé chercher Wagner?

LE GARÇON D'AUBERGE.

Oui, monsieur.

(*Surviennent plusieurs interlocuteurs, qui s'entretiennent devant le vieux Faust des pertes que fait son fils à la table de jeu; on apporte au vieillard du pain et du vin.*)

LE VIEUX FAUST.

Je suis faible; mais je le jure, ce pain et ce vin ne

soutiendront pas mes forces jusqu'à ce que je sache tout. Ah ! c'est lui ! C'est vous Wagner ! Que Dieu vous bénisse !

WAGNER (*étonné.*)

Vous, père Faust ! Soyez le bien arrivé ! Mais qui vous amène si tard dans la soirée ? Est-ce de votre village que le bon Dieu vous conduit ici ? Et la santé comment va-t-elle ?

LE VIEUX FAUST.

Pas trop bien, pas trop bien ! La marche me fatigue ; ma poitrine est oppressée. Je sens mes genoux plier sous moi. Que veux-tu, mon pauvre Wagner ? je me fais vieux.

WAGNER.

Vous êtes encore vert ; ce que vous appelez vieillesse, c'est la force de l'âge.

LE VIEUX FAUST (*en souriant.*)

Cher garçon, les plus douces paroles ne m'ôtent pas mes années ; je le sens mieux que toi, mes forces me quittent. Assieds-toi près de moi.

WAGNER (*s'asseyant.*)

Parlez-moi de votre femme, de la bonne Jeanne !

LE VIEUX FAUST.

Ah ! ma femme est aussi triste que moi. Elle se désole pour son fils. Les jours derniers, on nous a dit des choses sur son compte !... — Et toi, Wagner, où en es-tu ? J'espère, mon cher enfant, que tu n'as pas changé, que tu es le même Wagner que j'ai connu. Viens, partage mon pain et mon vin ; bois au même verre que moi, et jure, sur le salut de ton ame, que

tu diras la vérité. (*Il rompt un morceau de son pain et le donne à Wagner.*) — Que fait mon fils Jean? (*Il verse du vin au jeune homme.*) A la confiance que j'ai en toi, parle-moi librement, en honnête homme! Qu'est devenue sa légitime? Est-il vrai qu'il ait tout mangé, sans penser à père, mère, ni à aucun de ses parens?

WAGNER.

Voilà bien des questions à la fois, père Faust!

LE VIEUX FAUST.

Eh bien, réponds à l'une après l'autre. Se porte-t-il bien?

WAGNER.

Très-bien.

LE VIEUX FAUST.

Ah! tant mieux. (*Il se lève, et prend son bâton.*) Wagner, conduis-moi chez lui: je veux le voir à l'instant même.

WAGNER.

Il est sorti; vous ne le trouverez pas.

LE VIEUX FAUST, *se rasseyant.*

Eh bien! nous attendrons son retour. Puisqu'il se porte bien, je veux boire un coup; fais-en autant. Hélas! il ne sait pas tous les chagrins qu'il a causés à sa mère et à moi. Il ne se passe pas un seul jour qu'elle ne me parle de lui. Des lettres, écrites d'une main inconnue, et qui nous arrivent tous les jours, nous apprennent qu'il a quitté l'étude de la théologie, pour se livrer à ce qu'ils nomment la nécromancie, c'est-à-dire, en bon allemand, à la science du diable, aux évocations du démon. En lisant cela, je me sentis tout effrayé: Jeanne, sa mère, tomba évanouie. Depuis ce moment elle n'a

pas de repos ; en se couchant elle s'écrie : « Jean ! mon « enfant ! ne puis-je pas espérer le revoir un jour dans le « ciel ? Est-ce pour cela que je l'ai porté dans mon sein, « sous mon cœur ? Il nous oublie ; il nous a tous oubliés. » Elle prie ensuite ; elle conjure les saints et les anges de veiller autour de lui et de l'assister. O le cœur d'une mère ! qui en pénétrera jamais tous les mystères ? La nuit même, quand je repose, accablé de la fatigue de la journée, elle me pousse, elle m'éveille en me disant : « Vieux Faust, ton fils est perdu ! Cours à sa poursuite ; « va le chercher ! » La pauvre femme ! la voir souffrir ainsi, me pénétra d'une douleur cruelle ! Je pris mon bâton, et je m'acheminai malgré mon âge et mes infirmités. Allons, Wagner, bois ; mais la nuit devient obscure : approche un peu de la fenêtre. Notre fils a peut-être eu bien du plaisir ces derniers temps : pour nous, nous avons bien souffert ! Ah ! mon enfant, tu ne saurais imaginer à quel point je suis accablé de douleur !

WAGNER, *essuyant quelques larmes.*

L'imaginer ! oh ciel ! je ne le sais que trop : une lumière affreuse m'éclaire et dissipe le prestige... Mais on vient.....

(*On entre pour arrêter Faust et les joueurs. Le vieillard, d'un coin de la salle, aperçoit les préparatifs que l'on fait pour emprisonner son fils.*)

WAGNER.

Bon père, où êtes-vous ? Je ne vous retrouve plus au milieu de cette obscurité.

LE VIEUX FAUST.

Ah ! puissé-je perdre ainsi tout souvenir de moi-

même. Dieu ! Dieu ! Il faudra bientôt que j'en apprenne davantage !

(*Le démon, qui a perdu Faust, le sauve dans cette circonstance. Wagner et le vieillard entrent la nuit chez le jeune homme, qui n'est point encore rentré.*)

(SCÈNE : *L'appartement du jeune Faust. Près du foyer, où du feu est allumé, le vieux Faust est assis ; il secoue le sable dont ses souliers se sont chargés pendant un long voyage.*)

LE VIEUX FAUST.

Mes pieds sont tout blessés.

WAGNER, *debout devant une table chargée de viandes.*

Il ne veut rien manger. Je n'ai pas faim non plus. Que ce vieillard me fait de peine ! Il faut que j'observe plus attentivement mon ami Faust : je veux pénétrer la vérité, et savoir s'il est vrai qu'il marche dans une si fatale route,... etc., etc... Allons, je n'y veux plus penser. Père Faust ! ne mangerez-vous rien ?

LE VIEUX FAUST.

Non. Mais comme mon fils tarde ! Que peut-il faire ? où peut-il être ? Crois-tu, Wagner, qu'il rentrera ce soir.

WAGNER.

Oh ! certainement !

LE VIEUX FAUST.

Dix heures ont sonné. Si sa mère avait vu ce que j'ai vu aujourd'hui, elle serait tombée sans vie sur sa couche, qui serait devenue son lit de mort ? Mais qu'as-tu ? tu pâlis. Serais-tu incommodé ?

WAGNER.

Non, père Faust. Cette chambre est trop chaude ; ma tête n'y est plus.

LE VIEUX FAUST.

Le sommeil te presse; et tu n'es pas accoutumé aux veilles. Va; tu es fatigué; tes yeux se ferment. Mon pauvre garçon, va te reposer; la jeunesse a besoin de sommeil.

WAGNER.

Oh! non! non!

LE VIEUX FAUST.

Ne crains pas de me laisser seul! Ma douleur me tient compagnie! Je t'en prie, Wagner, ne t'afflige pas. Mets-toi dans ton lit. Je resterai ici, près du feu, jusqu'à ce que minuit sonne. Si mon fils n'est pas encore revenu, je t'irai trouver et je me coucherai aussi.

WAGNER.

On a frappé. C'est lui.

LE VIEUX FAUST.

Va voir bien vite. Ah! si c'était lui en effet! Mes paroles seraient terribles! Je les lancerais comme des poignards qui le pénétreraient de honte et de douleur..... — C'est lui, c'est sa voix! je l'ai reconnue. Dieu éternel! communique à ma langue ta force et ta puissance! Touche ce cœur endurci! Que mes pleurs l'amollissent... — Le voici!

(*Le jeune Faust entre d'un pas précipité, s'approche de son père, reste immobile devant lui, et, après l'avoir observé dans un morne silence, s'enfuit avec tous les signes de l'égarement.*)

LE VIEUX FAUST.

Jean! mon fils! mon enfant! Ne fuis pas! je suis ton bon père! O Wagner, Wagner!

WAGNER.

Un peu de patience! Sans doute il ne vous a pas reconnu. L'état où il se trouve n'est pas naturel : tout son être est dévoré d'un feu qui le consume et l'égare. Je vais le suivre; je lui parlerai.

LE VIEUX FAUST.

Cours, et dis-lui que son père est ici. (*Wagner sort.*) Attendre! A quoi bon!... Non, je ne veux plus attendre... Je suis accablé. Quel étourdissement me frappe!... — Mais s'il ne m'a pas reconnu!... Ne pas me reconnaître, moi! je ne veux plus attendre.

(*Faust est allé s'enfermer dans son cabinet, où Wagner va le rejoindre. Il refuse de voir son père, et remet entre les mains de Wagner une chaîne d'or, seul reste de sa légitime qu'il a dissipée. Il le prie de la donner au vieillard en le priant de repartir à l'instant. Il croit que son père n'est venu à Ingoldstadt que pour s'informer de ce qu'est devenue la légitime de son fils. Wagner sort, et le vieux Faust paraît dans la chambre du jeune Faust.*)

LE VIEUX FAUST.

Jean! ne veux-tu pas me voir? Dis! ne le veux-tu pas?

FAUST.

Mon père!

LE VIEUX FAUST.

Suis-je ton père, Faust! Je croyais que je ne l'étais plus. Regarde-moi! Quel accueil pour un fils! Que cette réception me pénètre de joie! Quelles délices lorsque votre enfant vous accueille ainsi! (*Le vieux*

Faust saisit son fils.) Ah! malheureux! as-tu honte de ton père? Ce pauvre vieillard te fera-t-il rougir? Qui es-tu? qu'es-tu devenu? parle! réponds sur-le-champ! Quelle vie de démons mènes-tu ici? Ah! plutôt cent fois te voir mourir sous mes yeux, sous ma main, que de souffrir que tu continues à te corrompre! Je t'arracherai à cette vie de malédiction! Jean! quitte-la cette vie de l'enfer! (*Il attire violemment son fils.*)

LE JEUNE FAUST.

Mon père! laissez-moi!... Vous êtes vieux et faible; ne tentez pas ce qui est au-dessus de vos forces.

(*Il prend son père entre ses bras et le force de s'asseoir sur un fauteuil.*)

LE VIEUX FAUST.

Je suis vieux, faible, cela est vrai. Mais si je le veux, quelqu'un aura de la force pour moi. O mon enfant! malheureux fils! Jean, tu es perdu à jamais.

FAUST.

Qu'ai-je fait? Ai-je porté sur mon père une main criminelle? Non, non, mon père, je ne vous ai point fait de mal!

LE VIEUX FAUST.

Beaucoup de mal, mon cher Jean, beaucoup; un mal profond; tout mon cœur saigne.

FAUST.

O mon père! que je suis malheureux! je ne sais ce que j'ai fait. La nuit, l'obscurité m'environnent, enchaînent tous mes sens. Bien certainement j'ignore...

LE VIEUX FAUST.

Je te crois, je te crois. Cela m'arrive aussi. — Un

peu d'eau; donne-moi un peu d'eau! je me sens si abattu! Mon cher enfant, écoute-moi; tu me diras ensuite si ce n'est pas là de la douleur!

FAUST.

Que voulez-vous me dire?

LE VIEUX FAUST.

Il y a quelque temps je reposais, la nuit, accablé de chagrin et pensant à toi, mon fils, à toi que l'on nous avait dit avoir si complètement changé. Je pensais à la manière dont tu vis ; je me disais que tu nous avais entièrement oubliés; je me demandais quelle serait sur la terre ta destinée, mon fils! Il me sembla que je te voyais tel que tu es maintenant devant moi, mais assis à une table couverte de mets délicats, livré aux embrassemens d'une affreuse femme, et détournant les yeux de ta famille et de moi. Elle te versa une pleine coupe et la porta à tes lèvres : cette coupe était pleine de sang; tu la vidais, et cependant sous tes pas des esprits infernaux creusaient le gouffre et préparaient ta chute. O Jean! mon fils! déjà la terre s'affaissait sous toi! tu allais t'abîmer! une voix retentit des profondeurs de la terre! Je voulus t'appeler; ma langue se glaça; une douleur intime déchira mes entrailles. — Miséricorde, pendant ce songe, j'étais tombé de mon lit; je me trouvais sur le plancher, la bouche collée contre lui, poussant de longs gémissemens qui éveillèrent ta mère. Elle jette un long cri, se précipite sur moi, et veut me protéger de ses mains vieilles et tremblantes! Ta mère aussi avait vu ta ruine dans un affreux rêve : elle t'avait vu tirer un poignard, le faire

briller sur mon flanc nu et décharné, t'apprêter à m'arracher le cœur, à plonger le glaive dans mes chairs tremblantes. Couverts tous deux d'une sueur froide née de l'excès de la terreur, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. O Dieu! grand Dieu! nous étions éveillés, et nos cheveux se dressaient sur nos têtes, lorsque nous te vîmes enlevé dans les airs au milieu d'un coup de tonnerre : du sein des nuages tes faibles plaintes venaient jusqu'à nous!

FAUST.

Mon cœur, endurcis-toi! reste inébranlable! résiste! ferme accès à tous les sentimens tendres! — Destinée maudite!

LE VIEUX FAUST.

Alors, baigné de larmes, je me levai pour aller vers toi. Des lettres anonymes qui nous parvinrent confirmèrent notre songe. Mon fils, ô mon fils! laisse tes projets funestes! pense à l'éternité!

(*Derrière la scène, des éclats de rire se font entendre.*)

FAUST.

Eh bien! qu'est-ce? reviennent-ils, eux?

LE VIEUX FAUST.

L'éternité! que sa durée est longue!... —Long-temps, long-temps, long-temps!

(*On entend du bruit. Les démons, qui ne sont point visibles au vieux Faust, s'approchent du jeune homme et lui parlent.*)

FAUST.

Mon père, laissez-moi; il se fait tard; je suis las! Laissez-moi seul maintenant, je vous prie. Nous nous

reverrons demain ; nous causerons, nous parlerons de ma mère !

LE VIEUX FAUST.

Eh bien ! reste, si cela te fait plaisir... — O mon cher Jean ! Est-ce bien toi ? Donne-moi ta main.... Veux-tu être encore mon enfant chéri ? — Tu me la refuses ! (*Faust lui donne la main.*) Dieu nous voit. Il est témoin que tu me donnes la main, gage de ta promesse. (*Les démons se font de nouveau entendre sans que le vieux Faust s'en aperçoive.*) Prends-y garde : si tu manques à la parole que tu viens de me donner, la malédiction du parjure pèsera sur toi ! Adieu, mon enfant ; adieu ! Que Dieu veille sur toi jusqu'à demain matin !

On ne peut refuser à ces deux scènes un pathétique plein de simplicité et d'énergie. Quoi de plus naïvement, de plus profondément tragique ! Le style est vif, le coloris poétique : mais effacez cette rusticité mâle, rendez le langage pompeux, tout le charme s'efface.

Le reste de l'ouvrage est une simple esquisse de la vie de Faust à la cour d'Espagne. On y trouve de belles images poétiques, sans vérité comme sans vraisemblance. J'aurais pu citer le portrait piquant et original que Muller trace des juifs usuriers, auxquels Faust emprunte de l'argent pendant son séjour à l'université, si ces personnages ne figuraient dans une action insignifiante et sans but.

(*La suite au numéro prochain.*)

TABLE DES MATIÈRES.

(N° XIII. — JANVIER 1827.)

POLITIQUE.

PHILOSOPHIE.

(N° XIV. — FÉVRIER 1827.)

POLITIQUE.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

LE

CATHOLIQUE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,

RUE DE SEINE, N° 14.

LE
CATHOLIQUE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE

DANS LEQUEL ON TRAITE

DE L'UNIVERSALITÉ DES CONNAISSANCES HUMAINES
SOUS LE POINT DE VUE DE L'UNITÉ DE DOCTRINE ;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON D'ECKSTEIN.

TOME SIXIÈME.



PARIS,
A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,
PLACE DE LA BOURSE.

1827.

N° 16. — AVRIL 1827.

LE CATHOLIQUE.

POLITIQUE

SECONDE PARTIE [1].

DES PARTIS POLITIQUES.

CHAPITRE XIV.

Des tentatives du ministère pour reconstituer une aristocratie en France.

Détruite par le pouvoir absolu, l'ancienne aristocratie politique de la France s'était conservée comme un fantôme de cour, comme un hommage rendu à l'autorité du monarque. La révolution la repousse, même sous ce dernier rapport. Favorable à la démocratie sous

(1) Voyez le numéro de mars.

M. Decazes, le ministérialisme moderne est devenu plus aristocratique sous M. de Richelieu. Maintenant les anciens ministres opposés à M. de Villèle soutiennent l'aristocratie de la chambre des pairs, attaquée par le président du conseil qui, de son côté, soutient en quelque sorte celle de la chambre des députés, en butte aux attaques des anciens ministres dont il est question. Le ministère apporte à la Chambre des lois, que la contre-opposition rejette, non qu'elle en repousse le principe, mais parce qu'elle est convaincue qu'il ne faut au gouvernement qu'une aristocratie servile, dévouée, prête à repousser une démocratie factieuse, mais étrangère à ces doctrines d'indépendance, dont la contre-opposition semble vouloir se parer.

Pour satisfaire les royalistes, le ministère a cru devoir évoquer à leurs yeux un fantôme d'aristocratie : il a donné pour base à ce fantôme nouveau, *la propriété :* c'est ainsi que la loi d'indemnité s'est élevée. Une loi de droit d'aînesse a été inventée pour servir à la loi d'indemnité, de parure et comme de draperie. Parcourons le double cercle de ces questions : examinons-les dans leurs rapports avec l'esprit actuel des choses. Mais avant tout, parlons de la septennalité, comme moyen de gouvernement destiné à atteindre le but proposé.

La France nouvelle manque de force sociale. Ce gouvernement qu'elle possède, et que les conseils et les lumières de la nation environnent n'existe qu'en ébauche. L'autorité n'est politiquement forte que de la force des autres pouvoirs. Si l'autorité seule accapare toute la force; si son énergie se centralise d'une manière dé-

mesurée, tout s'affaiblit autour d'elle, le manque de résistance légale l'entraîne vers sa chute. Tel est le sort inévitable d'une société où la démocratie nécessitera le despotisme, et obligera le pouvoir à se concentrer tout entier dans l'administration. Que le pouvoir essaie de secouer périodiquement cette démocratie pour en appeler à ses organes ; qu'on veuille renforcer et la démocratie et la puissance, en y joignant les formes du gouvernement représentatif moderne : peu importe. La société restera faible ; le gouvernement devra sa force à cette faiblesse de la société ; et ses ressorts venant enfin à s'user, cette énergie factice s'épuisera.

La démocratie est l'égalité de tous, sauf l'inégalité des fortunes : c'est le gouvernement des riches, des rhéteurs, l'oligarchie, le tribunat : gouvernement éphémère que ne tardent point à détruire ou les insurrections du peuple, ennemi des talens et des richesses, ou les artifices d'un despote, habile à s'établir sur les ruines fumantes de l'ordre social. Il faut donc bien que nos démocrates, pour conserver leur opulence ou leur influence de tribune, invoquent une centralisation de pouvoir, qui garantisse l'existence des partisans des lumières, fauteurs de l'égalité civile et de l'inégalité des fortunes. Mais nos démocrates, considérés seulement comme démocrates, que sont-ils? rien. Leur système ne peut se soutenir par lui-même ; s'il aspire à l'indépendance, il croule par ses bases ; il ne se maintient qu'à la faveur du despotisme. Je l'avoue, le système représentatif a ses avantages. On fait ses affai-

res ; on s'occupe de celles de l'Etat ; on lit les journaux ; on représente sa propre individualité ; et, tout en énonçant, en proclamant du haut de la tribune ses opinions personnelles, on parle de ses *commettans*.

A travers l'énigme et les mystères compliqués dont ce système s'environne, l'homme politique découvre le fond des choses, et s'aperçoit que le gouvernement représentatif n'y change rien ; que c'est toujours la démocratie soumise au pouvoir d'une administration ministérielle. Le gouvernement toutefois peut se lasser de sa position stationnaire au milieu du vide social et de ce vain fantôme de représentation, qui n'aboutit qu'à des révolutions de ministres : aussi avons-nous vu le système de septennalité éclore ; système dans lequel le pouvoir cherchait un appui, un centre, un point de stabilité, un asile enfin, contre les intrigues de Cour et les chances trop capricieuses des élections annuelles. On a voulu, par la septennalité, créer au sein de la France un pouvoir, garanti par d'autres pouvoirs qui se consolidassent autour de lui, comme cela se voit en Angleterre.

On cherche bien souvent la force où elle n'est pas ; l'analogie trompe ; on espère devoir à des causes presque semblables des résultats équivalens. En thèse générale, on peut convenir qu'un gouvernement qui aurait tout à créer dans un pays bouleversé par les révolutions, trouverait plus de facilité à rétablir l'ordre en s'entourant des conseils d'hommes témoins de ses premières tentatives, qu'en faisant sans cesse un appel à des lumières nouvelles, qui ne sont, après tout que

de nouvelles inexpériences. Mais sans un plan de réédification et de consolidation de l'état social, créé par les chefs du gouvernement, comment espérer que les hommes éclairés donneront leur confiance à une mesure aussi vaste que la septennalité? Nous ne leur adresserons pas l'injure grave de prétendre que cette théorie septennale n'avait été méditée que pour affermir leur existence ministérielle.

« La septennalité envisagée en elle-même, a dit » M. Royer-Collard, soulève une question immense, » celle de la nature même de la société. » A l'en croire, dans le système de la septennalité, ou dans tout autre système de renouvellement intégral, il s'agit de savoir si la France possédera une république patente ou déguisée, une monarchie vraie ou factice. Le renouvellement partiel semble, à M. Royer-Collard, exclusivement monarchique. Car la force populaire résidant tout entière dans l'élection, si vous la rendez compacte, elle acquiert une immense énergie ; si vous la divisez, à peine se fait-elle sentir. En un mot, les chambres partiellement renouvelées lui semblent absolument monarchiques, parce que la force nationale ne s'y concentre pas tout entière. D'après le même principe, il regarde comme républicaines les chambres intégralement renouvelées.

Cette opinion de l'honorable orateur me semble renfermer une théorie illusoire des pouvoirs monarchique et populaire, de l'aristocratie et de la démocratie. Il place le gouvernement dans la sphère du despotisme, l'aristocratie dans celle des richesses, la

démocratie dans celle de la tribune et de la puissance de la parole. Mais le mode de renouvellement septennal ou quinquennal, intégral ou partiel, ne se rattache point d'une manière absolue et abstraite à telle ou telle théorie politique. Aucune de ces combinaisons prise isolément ne doit être considérée comme exclusivement monarchique, ni comme spécialement républicaine. Peu importerait le mode d'après lequel les chambres seraient remplies, si l'ordre social était assis sur des bases positives, s'il était doué d'une organisation forte et vivante, s'il possédait ses traditions et ses croyances antiques. Mais l'absence de cette vitalité puissante, de cette harmonie politique, donne un aspect différent à la question. C'est le discours même de M. Royer-Collard, qui va m'offrir les principaux argumens dont je me servirai en faveur de la septennalité.

« Une chambre septennale aura, dit-il, une force » nationale prodigieuse : fruit d'une élection générale, » elle sera essentiellement démocratique. »

Cet argument implique contradiction. Si nous comprenons bien la démocratie, telle que nos temps modernes nous l'ont fait connaître, elle signifie l'égalité : mais cette égalité de la démocratie dégénérée, que les anciens ont signalée, et qu'Aristote définit ainsi : « Le » passage du gouvernement des tribuns de la populace » (ochlocratie) au gouvernement de l'or (oligarchie), » pour aboutir au despotisme, » cette égalité, en dissolvant la société, l'éparpille, l'individualise, la réduit en atomes politiques, la pulvérise, pour ainsi dire : la révolte et la sédition, s'emparant de cette vaine pous-

sière, l'enlèvent et la promènent en tourbillons orageux ; un pouvoir fort et despotique s'en rend maître et l'anéantit. Si, comme le dit M. Royer-Collard, une chambre septennale doit être démocratique par essence, puisqu'elle est née d'une élection générale, elle ne peut, d'après les principes que j'ai posés plus haut, être ni forte ni puissante : elle ne peut rien avoir de fixe ni de permanent. Séditieuse, elle détrônerait le pouvoir et s'ensevelirait elle-même sous la ruine qu'elle aurait causée ; soumise, elle serait au-dessous de la nullité. Ceux d'entre les libéraux qui ont nommé la chambre septennale une seconde pairie, une aristocratie renforcée, ont mieux exprimé la pensée de M. Royer-Collard, que cet honorable député ne l'a exprimée lui-même.

Dans le même discours, l'orateur a déploré avec amertume l'état de dissolution de l'ordre social. Ce sont pourtant ses amis qui, en proclamant leurs principes démocratiques et oligarchiques, entretiennent cette dissolution dont il se plaint. M. Royer-Collard convient qu'une chambre septennale aura de la force et de la puissance, c'est-à-dire toute la stabilité nécessaire pour créer et consolider les institutions qui nous manquent. Il déplore l'instabilité des choses, et cependant c'est une chambre démocratique qu'il préfère, c'est-à-dire une chambre dont l'organisation même exclurait toute stabilité, où tout nécessairement resterait flottant et indécis. Comment expliquer ces contradictions?

La question de la septennalité est tout entière renfermée dans celle-ci : « Un corps national puissant,

» étroitement uni au gouvernement, attaché à lui pour
» un laps de sept ans, est-il plus capable de consolider
» l'ordre social, de créer des institutions vivaces, qu'un
» corps soumis à une fluctuation perpétuelle, se désor-
» ganisant sans cesse, pour se réorganiser toujours à
» neuf, dans une société presque entièrement dissoute
» et réduite aux intérêts les plus grossièrement maté-
» riels? » Cette question n'est pas difficile à discuter ni à résoudre ; elle parle assez haut et se décide elle-même.

Mais si les ministres ne se servent de la septennalité que dans leur propre intérêt, et non pour le bien du pays? S'ils ne demandent qu'un long sommeil de sept années?

La question change. Il ne s'agit que des personnes, et non des théories. Pour obtenir une solution, il eût fallu auparavant demander compte au pouvoir de la manière dont il gouvernerait la France, au moyen d'une chambre renouvelée à de longs intervalles. Ensuite il eût fallu stipuler, qu'après l'expiration des sept années, un nouveau rapport adressé à une nouvelle assemblée rendrait compte de ce que le pouvoir aurait fait pour le pays, pendant cet espace de temps. Mais il n'eût pas fallu, tout en maintenant un mode de renouvellement partiel contraire à la stabilité du gouvernement, invoquer et espérer cette stabilité même. Ainsi le mal n'est pas dans la septennalité même, mais dans l'absence des garanties exigibles et exigées.

Le premier fruit du système septennal a été cette loi de l'indemnité, sur laquelle on espéra fonder la future aristocratie. Un homme s'est élevé contre cette

loi ; sa voix a retenti avec plus d'énergie que la voix terrible de la révolution. Emigré lui-même, et organe de la démocratie, il s'est précipité contre ses compagnons d'infortune ; prêtre, il a lancé l'anathème contre le malheur. Quel spectacle! Abbé de cour sous l'empereur Napoléon, aumônier, ambassadeur, agent d'intrigues politiques à Bayonne, à Varsovie, dans les Pays-Bas, il parla un langage néologique, rempli de sécheresse et d'amertume. On l'entendit révoquer le dévouement en doute ; en peser le mérite par grains et par scrupules, et trouver trop légers les plus nobles sacrifices. Il semblait mesurer les autres au taux de son ambitieuse frivolité. Quelle grace on a, de quelle originalité l'on se pare, quand on jouit à la fois du revenu d'un archevêché, du traitement d'une grande aumônerie, de la dotation d'une ambassade ; quand on sait cumuler la pension française de chancelier de la Légion-d'Honneur en retraite, et celle de prélat de Malines réformé dans les Pays-Bas! Voilà des droits reconnus pour attaquer la bienfaisance reconnaissante du gouvernement, et l'empêcher de donner un morceau de pain à l'ancien émigré que la faim dévore.

Il appartient à un autre Ovide de peindre les métamorphoses de ce personnage étrange. Inflexible comme Rhadamante, il ne vit dans l'émigration qu'une mode. A l'entendre, un grand nombre de ces exilés volontaires se rangeaient sous les drapeaux de nos princes pour faire fortune, quittaient le pays où ils étaient ruinés pour chercher des aventures et de nouvelles chances de fortune. Nous ne sommes point apologistes de l'émi-

gration : une folie contagieuse, un engouement étourdi eurent leur part dans les motifs qui la déterminèrent. Mais ces motifs, inconnus sans doute à l'aumônier du dieu Mars, reposent dans le secret des pensées, et la Providence seule en peut sonder le mystère. Quelques fats ont pu s'expatrier par vanité ; quelques intrigans pour faire fortune : ce ne sont pas des généralités, mais des exceptions.

Le premier mouvement de l'émigration fut plutôt chevaleresque que politique. Irréfléchi, aveugle, il fut, après tout, un acte de dévouement, de patriotisme. La masse des émigrés imaginait, avec légèreté peut-être, que la France rougirait de se voir abandonnée de tous les hommes distingués qu'elle possédait, et livrée à une poignée de brigands. On espérait (illusion prouvée par la succession des événemens) que le peuple comparerait aux anciens chefs du gouvernement détruit, si faussement accusé de conspirer contre la patrie, les nouvelles sangsues politiques qui mettaient la France à feu et à sang. C'est ce que M. de Lally-Tolendal a prouvé; M. de Pradt s'est tu.

Le second mouvement de l'émigration fut de nécessité. La noblesse fuyait le glaive des bourreaux et la flamme qui dévorait ses châteaux antiques. Dulaure et Senart ont seuls pu prétendre que les émigrés eux-mêmes, pour avoir le droit de calomnier la noble cause de la révolution, incendièrent eux-mêmes leurs habitations : paradoxe historique fort digne du géographe digne de foi qui nous a donné l'histoire de l'Eldorado. En effet c'était un bon moyen de faire abhorrer l'inno-

cente révolution. Exciter le fanatisme de Marat et de Robespierre, c'était se réserver le droit de reprocher à la liberté les excès de la licence.

La France (et qui n'en conviendrait pas?) se montra quelquefois admirable, au sein même de l'anarchie. En vain, sous la terreur, la patrie éplorée se couvrit d'un épais linceul : la tombe s'ouvrait pour elle dans les places publiques. On la vit renaître majestueuse, dans le tumulte des camps. Respectons le dévouement même envers la république! Accordons notre estime à Marceau, à Kléber, à Hoche ; mais que penser de l'homme qui, pour donner au parti qu'il embrasse des gages d'une fidélité de fraîche date, se rit des infortunes de ses vieux compagnons? Si vous désertez la bannière sous laquelle vous marchez, sachez du moins conserver de la modération dans votre apostasie. C'est une règle de convenance, que doit adopter tout homme qui, par des motifs secrets dont nous ne voulons pas approfondir la nature, change sa croyance politique, et tourne son glaive contre ceux dans les rangs desquels il a marché. Après avoir joué tant de rôles, et sacrifié à sa nouvelle ambition la conviction de sa jeunesse, on devrait, au moins par prudence, adopter un langage de conciliation et de douceur.

« Les émigrés ne doivent prétendre, dit M. de Pradt, » à aucune indemnité. Il en est peu qui aient quitté la » France par un mouvement désintéressé. » Un autre écrivain ajoute, que les émigrés devraient s'estimer fort heureux de jouir de l'amnistie que la révolution a daigné leur accorder : ce qui semble indiquer, que

l'on pourrait, sans trop d'injustice, revenir sur cette mesure et révoquer ce pardon. On a même été plus loin. On a prétendu que si l'on reconnaissait l'indemnité comme indispensable, on ne devait point la faire peser sur la nation, mais en répartir le fardeau sur ceux qui ont profité de la vente des biens. Ceux qui raisonnaient ainsi savaient bien qu'ils prêtaient à leurs adversaires des intentions contraires à la Charte et au repos public. Ils opposaient ainsi à l'infortune une fin de non-recevoir.

Dans toutes les sociétés, chrétiennes ou païennes, on a vu de grands crimes expiés par le peuple en masse : sans que ces forfaits appartinssent à chaque individu, on les a considérés comme nationaux. En Angleterre, tout le monde porte le deuil, en commémoration de l'assassinat juridique de Charles I[er] : la nation, qui n'est plus gouvernée par les Stuarts, expie encore ce forfait. Il n'y a que les êtres dégradés, ceux qui regardent comme lumières les jouissances de la vie, qui dans leur égoïsme frivole et dépravé condamnent ces expiations solennelles, destinées à réconcilier les hommes avec la justice divine. Certaines gens rougissent des mouvemens nobles de leur cœur, comme d'autres rougissent de leur faiblesse. Leur raison est restée attachée à la glu des passions révolutionnaires. Les mouvemens du cœur ne sont rien pour eux.

L'ancien régime, miné par ses désordres et les vices qui s'y étaient glissés, est tombé en ruine; la révolution, châtiment terrible, l'a frappé : fléau envoyé de Dieu, elle a prouvé et satisfait la vengeance céleste.

Mais, en jetant la révolution sur cette terre, il n'a pas prétendu la faire prospérer et fleurir; il l'a livrée à ses propres fureurs; et, semblable au vieux Saturne, on l'a vue dévorer ses enfans.

Maintenant que la révolution et l'ancien régime, tous deux châtiés sévèrement, ont attesté le courroux de Dieu, si l'un et l'autre ne se sont pas corrigés de leurs vices, si dans ce creuset terrible ils ne se sont pas enfin épurés, c'est que le dernier terme de notre vie sociale est arrivé. L'ancien régime a matériellement expié ses erreurs : il n'existe plus qu'en sa qualité de principe éternel de légitimité survivant aux révolutions. La révolution au contraire, anéantie en principe par la restauration, se survit dans ses résultats. Sous le toit des hommes qui ont profité du désordre pour s'enrichir on trouve les jouissances du luxe et les trésors de l'industrie. Qu'ils s'efforcent donc d'y joindre la paix de l'ame, et qu'une expiation solennelle les réconcilie avec des frères!

M. de Pradt a dédié aux émigrés son ouvrage sur l'indemnité. Au nom de la patrie, il les conjure de ne pas se constituer juges dans leur propre cause. S'ils récriminent contre la patrie, qu'ils craignent à leur tour ses récriminations. M. l'abbé sait-il ce que c'est que la patrie?

Ecoutez certaines personnes : la patrie, c'est le sol; un ensemble de choses matérielles, les avantages de la vie privée, luxe, mollesse, richesse, industrie, spéculation de bourse, jeux de théâtre, fonctions lucratives. La patrie est, pour nous, un être moral d'un ordre plus relevé. C'est, d'après l'étymologie du mot lui-

même, le foyer des *pères*, l'asile domestique : c'est ainsi que l'ont conçue la docte antiquité, la sainteté du christianisme.

Pour les anciens, la patrie était l'asile des dieux pénates, le foyer domestique ; c'était une vaste chaîne composée de liens religieux, civils et politiques : c'était en un mot l'unité sociale, qu'il ne faut point confondre avec l'unité administrative. Trésor moral accumulé par les siècles, la patrie comprenait l'histoire d'un peuple, concentrait son passé, son présent, son avenir. Ce ne fut que sous un rapport secondaire que l'on donna ce nom au sol, aux jouissances de la vie privée, aux avantages de la vie sociale.

Les Hollandais, dans une circonstance mémorable, où leur territoire, exposé à l'invasion d'un ennemi invincible, ne leur offrait plus de chances de salut, imitèrent l'exemple d'Athènes. Ils résolurent d'abandonner le sol et de transporter ailleurs la patrie, qui consistait dans leurs institutions, leurs croyances, et qui émigrait elle-même avec ses plus illustres enfans. Ils ne pensaient pas que la patrie fût ce terrain marécageux qu'ils se proposaient d'abandonner.

Quel charme s'attache aux premiers jours de l'enfance, aux lieux qui nous ont vus naître ! Dans cette magie de souvenirs, rien n'est matériel : ce qui nous touche et nous émeut, c'est l'ensemble moral des choses. Détruisez ce prestige presque religieux, vous enlevez aux lieux qui ont vu les jeux de notre première enfance leur charme le plus enivrant. La patrie n'est donc pas le sol.

Supposons la révolution consolidée par des institutions permanentes : une affection secrète a fini par attacher les cœurs à ce souvenir. Des siècles, en s'écoulant, ont fortifié cet état de choses. Une secte se forme, et, à la faveur des désordres qu'elle suscite, mine l'édifice fondé sur des principes révolutionnaires : le passé tombe sous les coups de cette faction, qui se proclame *peuple souverain*, et qui poursuit, la torche d'une main, le poignard de l'autre, les adhérens de la démocratie. Je le demande aux libéraux et à M. de Pradt; nommeraient-ils *patrie* l'ordre de choses qui résulterait de cette insurrection? ne croiraient-ils pas plutôt que la patrie elle-même aurait émigré avec les dissidens qui auraient emporté leurs institutions et leurs doctrines?

Supposons que, plus tard, ces émigrés nouveaux, ces exilés révolutionnaires rentrent dans leur pays ; qu'il leur soit permis de réclamer contre la violation de leurs droits anciens! Certes, ils élèveront la voix et demanderont justice du tort qu'on leur aura fait; ils la demanderont au nom de la patrie, au nom de l'équité éternelle. M. de Pradt n'est sans doute pas de ceux qui regardent la justice comme transitoire et périssable de sa nature.

Telle est la véritable patrie; ce n'est point, comme le prétendent quelques incorrigibles, le sol d'un pays, ni la multitude qui l'habite. C'est dans sa moralité qu'il faut la considérer. Cette définition toute naturelle pulvérise le grand argument de M. de Pradt, celui qu'il tient en réserve contre les émigrés, qu'il accuse d'avoir

pris les armes contre la patrie et attenté à son indépendance : crime puni, suivant M. de Pradt, par la confiscation de leurs biens, et la privation de leurs droits politiques et civils. C'était dans le camp des hommes fideles aux vieux principes nationaux que se trouvait la véritable patrie : certes, elle ne se trouvait pas dans la constituante, la convention, le directoire, le consulat, ni même dans l'empire.

Par une audace que l'on ne pourrait croire, si les ouvrages de M. de Pradt n'existaient pour l'attester, cet écrivain prétend que la France n'était pas en révolution, lorsque les princes abandonnaient, avec leur noblesse, le territoire français. Il donne une singulière raison de ce singulier axiome. Le royaume, dit-il, n'était pas encore à feu et à sang; Louis XVI habitait encore le palais de ses pères. Il assure, pour appuyer cette assertion, que l'Angleterre, les Pays-Bas et d'autres contrées, ont eu à essuyer des révolutions beaucoup plus terribles, sans que des classes entières de citoyens aient émigré d'une manière systématique L'auteur confond avec la révolution française des révolutions et des désordres nés de causes absolument différentes. Jamais destruction de l'ordre social ne fut aussi vaste ni aussi complète que celle dont nous parlons : la révolution d'Angleterre et les autres guerres civiles, au contraire, n'avaient point pour but le renversement de la société. Ce ne furent pas seulement les rois, les nobles, les prêtres, mais toute espèce de principe monarchique, aristocratique, tout culte et tout sacerdoce que les révolutionnaires fran-

çais résolurent de sacrifier, et qu'en effet ils immolèrent. La bourgeoisie même a été détruite par la révolution, ainsi que les corporations industrielles. Les fondemens mêmes de l'édifice social ont été arrachés et dispersés. Et M. l'abbé de Pradt n'appelle pas cela une révolution! Et il trouve que l'Europe a eu tort de déclarer la guerre à cet effroyable état de choses; que les émigrés ont commis une bien plus grande faute, en ne reconnaissant pas leur patrie parmi les membres de l'assemblée constituante, ou sur la montagne de la convention. Il est vraiment dommage que cet écrivain, devenu le panégyriste posthume de la révolution, n'ait pas songé à commencer, en 1791, une apologie qui n'est, dans sa bouche, qu'une apostasie.

Au milieu d'une situation si déplorable, la masse du peuple français, égarée par de grands criminels, a pu devoir à son énergie des actions énergiques, des exploits héroïques : elle a pu croire de bonne foi se dévouer à sa patrie, lorsqu'elle répondait à l'appel de ses oppresseurs. Les armées françaises ont fait des prodiges; ces miracles de leur bravoure ne périront jamais dans la mémoire des hommes. Mais peut-on faire de ces exploits une preuve contre les émigrés qui défendaient la cause de l'antique patrie? Que la balance reste du moins égale; et si un membre du clergé vient reprocher aux soutiens des croyances nationales leur noble fidélité, s'il veut les faire passer pour des traîtres, parce que la patrie, qui est pour lui dans le terrain français, était pour eux dans les coutumes et les mœurs, les émigrés n'ont-ils pas le droit de rétorquer

cette accusation contre leurs adversaires? Non, ce n'est pas ainsi que les révolutions se terminent : M. de Pradt le sait très-bien.

Ce n'est pas tout : les partisans du nouvel ordre de choses, non-seulement ont bouleversé l'ancienne société de fond en comble, et violé ainsi toutes les maximes du droit et de la justice, mais ils ont lacéré de leurs propres mains le pacte solennel, créé par eux, proclamé et ratifié avec tant d'ostentation. Leur déclaration des droits de l'homme a été foulée aux pieds par eux-mêmes ; car l'émigration faisait partie de ces droits, tels que les entendaient les révolutionnaires : la confiscation avait été abolie par eux, eux-mêmes l'ont ressuscitée. Que répondront-ils? Je les défie de rien trouver à opposer à ces preuves. Chose inouie! ils sont revenus sur leurs propres principes, de peur que leurs ennemis ne vinssent à s'en prévaloir : c'est à eux seuls qu'ils en ont réservé le bénéfice tout entier. Telle fut la contradiction et l'iniquité de la révolution française. M. de Pradt pense-t-il qu'elle ait rien établi, rien fixé? Nous le prions de nous l'apprendre, lui qui prétend que la France n'était pas assez complètement révolutionnée pour que l'on pût rompre toute relation avec elle.

Mais, ajoute M. l'abbé, l'émigration n'a voulu avouer qu'un seul principe, celui de la légitimité du trône ; elle n'a prétendu fuir que dans cet intérêt, et l'infortuné Louis XVI, isolé en France où il régnait encore quand l'émigration commença, s'est plaint de cet abandon. Réfutons cet argument de la mauvaise foi.

Ceux qui soutenaient la cause du trône ne préten-

daient pas défendre une institution isolée. Ils voient en lui le complément de toutes les institutions nationales. Combattre pour l'autel et la royauté, c'était prendre en main la défense des lois, des mœurs; c'était combattre *pro aris et focis*, pour la patrie en un mot, telle que nous l'avons définie, dans son acception touchante et vraie. Louis XVI, au sein d'un pays où tout s'écroulait, n'était pas moralement libre : de toutes les violences qu'on exerça contre lui, jusqu'à son assassinat, la plus cruelle fut de lui faire signer et consentir en apparence le nouveau mode de gouvernement, auquel il n'avait aucune part. Quoi! M. de Pradt, Louis XVI était moralement et physiquement libre depuis le 6 octobre! Ah! M. l'abbé, mettez la main sur la conscience, le pouvez-vous soutenir?

Mais ici s'élève une grande question, qui se trouve en dehors de la question de l'émigration, considérée sous le rapport de la moralité : cette dernière ne peut être l'objet d'un doute. La France avait cessé d'être la France, et pour rester fidèle à sa patrie il a fallu se détacher de la cause des Mirabeau, des Robespierre et de la Gironde. Il s'agit, dans cette question nouvelle, de décider si la première émigration était convenable et utile. Mais en décidant même ce problème au désavantage des émigrés, en supposant qu'ils aient compromis la bonne cause qu'ils voulaient défendre; rien, après tout, ne peut faire excuser la proscription prononcée contre eux, ni la confiscation arbitraire de leurs biens, mesures dont nous avons prouvé toute l'illégalité. Qu'ensuite la révolution fasse mouvoir ses grandes ma-

chines, mette en avant ses axiomes foudroyans; qu'elle affirme que la spoliation fut le principe de tous les Etats! Que, par l'organe du général Foy, elle reproche aux émigrés d'avoir apporté en France la guerre civile et la guerre étrangère! C'est là le dernier moyen des sophistes, c'est leur coup de tonnerre.

Guerre civile! Et qui donc a bouleversé l'édifice des lois, anéanti nos constitutions antiques, mutilé, pulvérisé, altéré tout, jusqu'aux anciens noms? qui donc a rassemblé, à force de spoliations, de violences, de désordres, d'actes arbitraires, tous les élémens d'une guerre intestine? Sont-ce les émigrés? Non : mais bien les assemblées désorganisatrices, à commencer par la fameuse Constituante.

C'est ainsi que l'agneau de la fable est accusé par le loup d'un crime imaginaire qui sert de prétexte à l'animal furieux pour le dévorer impunément. Il y a bien de la ressemblance entre la tactique habile de nos libéraux et les prétextes dont le loup cherche à voiler sa férocité : Machiavel est le maître qu'ils suivent également.

Quant à la guerre étrangère, c'est la France révolutionnaire qui l'a commencée et qui finit par y succomber. Elle a d'abord opprimé la faiblesse et provoqué l'émigration, menacé ensuite l'existence de l'Europe civilisée; les appels réitérés à une révolution universelle, la conspiration sourde ou patente contre l'indépendance de tous les peuples, la propagande dont elle a couvert tout le continent, en un mot la violation de tous les principes de droit public, foulés aux pieds par elle, son

mépris pour tout ce qui établit l'estime mutuelle des gouvernemens : voilà quels crimes ont allumés les feux de la guerre étrangère. Et quand elle reproche à l'émigration les secours qu'elle a demandés contre l'ennemi commun, cette accusation semble-t-elle juste et loyale? Pendant qu'un feu dévorant couvait sous le sol de la vieille Europe, était-ce un crime d'armer l'Europe elle-même contre une puissance malfaisante qui en excitait partout l'éruption, et ouvrait des abîmes d'où la flamme meurtrière s'échappait de toutes parts?

Si les émigrés ont invoqué contre les spoliateurs qui s'étaient emparés du sol après l'avoir couvert de sang, les secours nécessaires pour reconquérir la patrie, tous les partis, dans une semblable lutte, n'ont-ils pas le droit de se créer des alliés? Les jacobins ne traînaient-ils pas à leur suite, leurs frères d'Italie, d'Allemagne, des Pays-Bas? Le crime des émigrés fut de succomber : le droit des révolutionnaires ne fut que le *væ victis!* Ils ont occupé un sol qui n'était plus la France véritable, comme M. de Montlosier l'a si bien démontré lorsqu'il a prouvé que la patrie réelle était avec ceux qui en défendaient l'antique constitution. Jamais on n'a fait aux hommes un crime d'une légitime défense : les destructeurs des lois furent les agresseurs. Justice vraiment bizarre! on abat une maison, et vous prononcez que les gens qui la fuient sont criminels, et vous les condamnez parce qu'ils osent se soustraire à sa ruine.

Certaines personnes, dont l'esprit aride ou grossier ne veut voir que le positif de la vie humaine, croient avoir épuisé une question lorsqu'ils l'ont examinée

sous son rapport matériel ; quelques naïfs expriment même ce dernier résultat par le mot le plus significatif : tout ce qu'ils voient dans la société, c'est l'argent. M. de Pradt, à l'instar de l'auteur d'une célèbre Correspondance administrative, méprise la politique sentimentale. « La question d'indemnité, dit-il, n'est que celle de » l'argent des contribuables. »

Les écoliers de Machiavel qui ont fleuri sous le ci-devant Empire peuvent nous taxer de niaiserie. Nous préférons toujours au matérialisme des actes publics la moralité des mêmes actes. En France, il y a quelque chose de mieux que le positif. Des principes d'honneur, des germes de vertu s'y trouvent, ainsi que les croyances religieuses. La France, malgré le bouleversement de son ordre social, sent le besoin d'une vie plus énergique et plus grande que celle qu'on voudrait lui assigner. Près des intérêts sont les doctrines.

La loi d'indemnité est-elle un droit ou une grace, un acte de commisération ou de justice ? C'est un droit incontestable, de l'aveu de ceux-là même qu'on a vus dans les rangs des spoliateurs : n'ont-ils pas réclamé à grands cris, depuis la restauration, l'abolition du droit de confiscation ? Leurs théories positives, la franche explication de leur pensée à ce sujet n'admettent aucun subterfuge. Ainsi la loi d'indemnité n'est point une grace, une faveur. La victime d'une grande injustice ne reçoit pas l'aumône d'un morceau de pain. Il s'agit de réparer ce malheur, en quelque partie. C'est un devoir ; mais les émigrés n'ont pas plus de droit à se voir favorisés que les autres Français : la répartition

des faveurs, s'il y en a, doit être égale pour tous. L'indemnité, considérée comme grace, eût été une déraison. Le roi est le symbole vivant de la nation personnifiée : à ses yeux toutes les classes de la société sont d'une importance diverse, mais réelle. Un peuple ne saurait faire aucun acte de charité. La bienfaisance est une vertu individuelle qui appartient au monarque, dans la personne duquel s'unissent la justice et la bonté. Mais fonder une loi sur ces bases, serait absurde.

Quoi qu'en dise M. de Pradt, la loi d'indemnité n'est pas une loi fiscale. Il excusera, j'espère, la liberté que nous prenons de ne point penser comme lui. Cette loi n'est point un impôt prélevé sur les contribuables, dont M. de Pradt s'est constitué le défenseur officieux contre ce qu'il nomme les prétentions des émigrés. L'émigration ne met point le pays à contribution : mais la France, par l'organe des trois pouvoirs, fait une offre aux victimes de ce grand malheur. De quel côté est le sentiment national ? Où sont l'honneur, la loyauté, l'équité surtout? Avec ceux qui désavouent leurs propres principes, et font un déni de justice sous prétexte que la justice coûterait trop cher ? ou avec le monarque généreux, qui réclame pour une grande partie de ses sujets une compensation coûteuse, mais qu'exige la rigueur de l'équité? Personne, si ce n'est peut-être les matérialistes en politique, n'ignore que la justice est la base sur laquelle repose le salut des trônes et des nations : elle n'a jamais ruiné aucun peuple; et l'iniquité, au contraire, a fait périr plus d'une contrée au milieu de la prospérité la plus complète.

Je sais que les mots honneur, sentiment, équité, ne sont que de vaines dénominations, des sons dénués de sens, pour ces hommes que M. de Pradt nous montre *cuirassés de lumières* (admirez le bonheur de l'expression), et qui me semblent plutôt des monnaies que des hommes, des signes marqués de l'empreinte monétaire que des citoyens utiles et généreux. On a beaucoup réclamé contre le matérialisme de la secte philosophique du dernier siècle : mais nos raisonneurs vont aujourd'hui beaucoup plus loin. Au moins les philosophes de cette époque ne réduisaient pas tout à la possession de l'argent et à des jouissances grossières. Avouons-le même, et rendons cette justice aux écrivains libéraux; peu d'entre eux sont de la force de M. l'abbé de Pradt. Il reste encore au fond de l'ame de la plupart quelques germes de cette moralité politique que M. l'abbé nomme sentimentalisme.

Mais si nous vous accordons la justice rigoureuse de l'indemnité, disent nos adversaires, nous vous arrêtons devant l'indemnité même. Elle est impossible. Quiconque a subi des pertes, se trouverait en droit de réclamer un dédommagement. Les ressources de la France y suffiraient-elles? Non. En bonne justice, il aurait donc fallu renoncer au projet que l'on avait conçu en faveur de l'émigration. Parmi tant de malheureux, voulez-vous choisir des malheureux privilégiés, les seuls dont vous soulagiez l'infortune? Ce serait une injustice criante, bien opposée à l'équité sévère dont on se pique, et qui semble être la source même de la loi.

On ne peut exiger l'impossible : tout le monde en conviendra. Mais doit-on renoncer à une chose possible, sous prétexte qu'en recevant une certaine extension elle ne s'accomplirait pas? non. Il s'agit seulement d'imposer à ses désirs de justes limites. M. de Martignac a très-bien fait observer que la haine spéciale et particulière de la révolution a eu pour objet les possesseurs de terres nobles. Ce furent des individus isolés qui formerent les dernières émigrations : la première, au contraire, offrit le spectacle d'une classe entière de citoyens allant en exil, et fuyant la persécution à laquelle les exposaient leurs biens et leur naissance. D'ailleurs cette classe dont je parle a subi certaines infortunes qui n'appartenaient qu'à elle : elle a été privilégiée pour le malheur : elle doit l'être pour les réparations. C'est de la révolution, non du gouvernement qu'elle a reçu ce privilège.

Cette classe proscrite en masse mérite donc, par plusieurs raisons, une indemnité spéciale. La nation, qui a profité de la spoliation, doit indemniser ceux qu'elle spolia. Les libéraux avouent que la France s'est enrichie par le morcellement des grandes propriétés territoriales. On nous reproche de créer des catégories parmi les émigrés, parmi les victimes de la révolution, si nous indemnisons les propriétaires de biens vendus, à l'exclusion des propriétaires de rentes ou de toute autre valeur immobiliere. Répondons à cette accusation.

Vous aurez beau analyser l'idée de la propriété; vous aurez beau, à l'instar de quelques industriels exagérés,

considérer les travaux même de l'esprit comme une sorte de bien-fonds, la prépondérance restera toujours à la terre, notre commune nourrice. Sans elle, sans l'agriculture, que ferions-nous de notre or, de notre industrie, du développement de nos facultés intellectuelles? A la rigueur, le propriétaire foncier se passerait du fabricant, du commerçant, de l'homme de lettres : ces derniers ne peuvent se passer du propriétaire du sol. Toutes les époques, tous les pays ont consacré à la propriété territoriale le respect primitif, base de la société. Pour les Romains, l'agriculture était mère des vertus sociales et politiques. Les villes populeuses se corrompent en effet plus aisément que les campagnes : leur enthousiasme pour la liberté se dissipe aussi aisément que leur attachement aux institutions. La nature, la raison, l'opinion générale réclament un privilège en faveur du sol, surtout dans un pays vaste comme la France, qui trouve dans l'agriculture sa principale force. Telle est aussi l'opinion des Anglais, le peuple le plus industrieux de la terre. Jamais on ne pensa autrement dans la commerçante Carthage.

Quelques personnes essaient de prouver que ce privilège, accordé à la propriété immobilière, attaque la dignité de l'espèce humaine. Suivant eux, cette donnée serait grossière, matérielle, brutale. Ils sont prêts à l'expliquer par la féodalité, qui, dans son principe, n'a rien de commun avec la propriété du sol, et qui n'a été accidentellement qu'une manière d'en jouir. Quoi qu'on puisse alléguer, tous les peuples, ou mo-

narchiques, ou républicains, ont pensé de même à ce sujet : si les mots ont quelque valeur, nous trouvons que, dans toutes les langues, le terme propriété signifie possession du sol, et non *rentes* ou *marchandise*. Une vérité générale, révélée par la nécessité des choses, est indiquée par cet assentiment universel.

En confondant toute espèce de propriété avec celle du sol, les libéraux savent-ils d'ailleurs ce qu'ils font? Ils les matérialisent toutes à un degré égal; méconnaissent entièrement la nature de la possession morale; font de la terre une marchandise, la changent en effet de la bourse; ils en bannissent les mœurs héréditaires, comme ils avilissent les lettres et les arts en les assimilant à une propriété industrielle. Ils apprécient en écus tout ce que l'on peut posséder, sous le rapport moral, industriel, intellectuel : de là, ils arrivent, sans y penser, à ce positif, d'invention moderne, qui arrête et étouffe dans sa source toute espèce de vertu.

Pour terminer ce que nous avons à dire de la propriété foncière, comme supérieure à toutes les autres propriétés, ajoutons que la spoliation des biens-fonds est une tache toujours visible, et dont la présence éternelle agit, dans un pays, comme le remords toujours vivant d'un crime que rien n'efface. Au contraire, les pertes d'un autre genre ne laissent que de faibles vestiges, qui passent insensiblement du souvenir des hommes. Ici, l'on peut toujours constater la réalité des pertes, qui, souvent, dans d'autres cas, n'offrent aucun moyen d'appréciation. Quand les effets mobiliers ont disparu, comment les apprécier? On a entendu, pour toute ré-

ponse, retentir sous les voûtes de la chambre des députés le langage de la révolution. De violentes apostrophes ont attaqué les émigrés; les spoliés se sont vus traités comme on traiterait des spoliateurs. De quoi vous plaignez-vous? leur disait-on; vous subissez la peine que vos prédécesseurs ont fait subir à d'autres; vos aïeux ont usurpé sur les Gaulois, les protestans et les condamnés, le sol que vous réclamez aujourd'hui. Vous auriez tort de regarder comme illégitimes des biens que leurs possesseurs doivent à la loi de l'Etat, vous qui avez dû les vôtres à la violence, aux faveurs du souverain, au caprice d'une favorite.

Admettons que la source de tous les biens possédés par l'ancienne noblesse fût illégitime. S'ensuit-il que la spoliation doive s'éterniser à l'infini? Ceux qui proclament l'inviolabilité des propriétés, qui réclament l'abolition de la confiscation, au lieu de faire une application générale de leurs principes, doivent-ils, par une déloyauté singulière, desavouer leurs principes, dès qu'il s'agit des émigrés?

Mais, dans le fait, rien de plus faux que ce système qui donne à la propriété française la spoliation pour principe. Les Gaulois resterent possesseurs de leurs biens; et les Francs ne s'emparèrent que des domaines de l'Etat. Mais la noblesse française est-elle gauloise ou franque? Ni l'un ni l'autre. Elle est le produit d'un sang mélangé. C'est une branche issue de ce tronc national qui a donné naissance à la bourgeoisie. L'origine de l'une et de l'autre est également française.

On peut citer quelques propriétés d'hommes con-

damnés, données ensuite à des favoris du prince : mais ces exceptions n'ont jamais été converties en lois de l'état. La révolution, au contraire, a dépouillé la noblesse en masse, placé les émigrés entre la fuite et l'échafaud, et enfin, par une perfidie atroce, leur a enlevé jusqu'à l'espoir de conserver leurs biens à leurs familles en se laissant immoler. Émigrés et nobles restés en France périssaient également.

La spoliation, nous dit-on, est la source de tout état politique : Rome et Sparte ont donné l'exemple que la France révolutionnaire a suivi. Cette érudition d'emprunt nous semble récusable, et un examen un peu sérieux en détruirait le prestige. Mais si l'on admettait même cette supposition, la spoliation ne constituerait qu'un fait, jamais un droit. Hâtons-nous de passer à une autre objection qui semble offrir une plus grande sévérité, non de principe, mais de fait.

On prétend que les émigrés ont reçu, dans le fait, l'indemnité que la loi ne leur avait pas encore accordée. « Depuis la restauration, assure-t-on, ils encombrent les avenues du pouvoir; il n'y a de places que » pour eux ; les faveurs pleuvent sur leurs têtes. Depuis » les sommités administratives jusqu'aux emplois subalternes, tout est occupé par eux seuls : et certes, » quelle qu'ait pu être leur infortune, la compensation » en est suffisante. Ce n'est pas tout : en dépit du mouvement révolutionnaire, qui protégeait la roture contre la noblesse, cette noblesse est revenue plus forte » que sous l'ancien régime lui-même. Les anciens nobles laissaient quelques emplois aux vilains; au lieu

» qu'aujourd'hui la plus petite place est occupée par » un homme titré. Quelle soif d'appointemens s'est em» parée d'une race dédaigneuse et fière ! Seule admise » au repas du pouvoir dont les miettes même sont re» fusées à l'homme du peuple, que du moins cette pro» spérité la satisfasse. La nation libérale, dans sa haute » générosité, permet aux nobles de cumuler tous les » emplois, de se rassasier d'honneurs et d'argent ; mais » qu'au moins ils ne viennent pas demander encore les » indemnités de leurs malheurs passés si bien compen» sés par leur fortune présente. Qu'ils nous laissent » jouir paisiblement des biens qui leur appartenaient, » des richesses territoriales dont nous les avons dé» pouillés, et dont le partage a été si fructueux pour » nous. Jadis c'était à nous, à la bourgeoisie, que les » places étaient réservées ; aujourd'hui ce sont les » nobles qui les ont. Autrefois les grandes propriétés » se trouvaient entre les mains des grands seigneurs : » maintenant les négocians sont les *grands terriens :* tout » a changé ; une heureuse compensation s'est établie : » et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » possibles. »

Telles sont les clameurs libérales : écho fidèle, j'en ai reproduit toute la véhémence. Examinons-les, et sachons si ce vain bruit a droit d'en imposer à la raison.

S'il était vrai (ce que je suis loin d'admettre) qu'un certain nombre de descendans de grandes familles, de jeunes gens dont le nom est antique et honorable, ont accepté des emplois modiques, que prouverait ce fait

isolé ? qu'ils ont oublié les préjugés qu'on leur reprochait, et embrassé le système d'égalité chérie que prônent les démocrates ; que ces hommes, habitués autrefois aux douceurs de l'aisance, n'ont pas reculé devant cette vie pénible et dure, devenue nécessaire pour soutenir l'existence modeste de leurs parens et leur propre vie. Leur envier leurs minces avantages, vouloir dépouiller leur honnête pauvreté, c'est arracher à Irus le manteau qui le couvre. Ceux qui jouissent des biens d'émigrés, ceux qui trouvent dans la révolution une source inépuisable de richesses, pourraient-ils, oseraient-ils arracher à leurs victimes un dernier morceau de pain ?

Ruines vivantes d'une splendeur antique, les émigrés ont apporté parmi nous un douloureux spectacle ; il n'y a pas de cœur humain qui n'ait senti profondément leur chute et leur misère. Quelques postes obscurs ont été accordés à ces pauvres confesseurs de la légitimité ; et l'on voudrait les en expulser ! et l'on voudrait priver d'une dernière et mince ressource ces hommes qui, après avoir connu le bonheur, vont mourir dans la foule où leur obscurité végète. Nos adversaires se plaignent des jeunes nobles qui, sous d'humbles toits, se livrent à l'humble emploi d'une comptabilité vulgaire. Mais si les libéraux étaient conséquens, cet abaissement de la noblesse au niveau de l'ancienne roture devrait les satisfaire. Mais nos seigneurs révolutionnaires ne se contentent pas d'avoir réduit à une extrême détresse les gentilshommes d'autrefois ; ils veulent qu'avant un siècle tout souvenir

de la noblesse ancienne soit effacé ; que, dégradée, refoulée dans les rangs des misérables prolétaires, elle s'y ensevelisse à jamais. Est-ce là de la générosité libérale?

Nous sommes loin d'envier aux émigrés, disent les libéraux, les avantages qu'ils ont acquis ; mais qu'ils s'en contentent ; et si nous leur permettons de rester en repos au fond de leurs obscurs asiles, qu'ils reconnaissent la grandeur de notre procédé envers eux! mais nous ne souffrirons jamais qu'ils marchent de pair avec nous. Tout en détestant l'ancien régime, nous voulons jouir du privilège des parvenus et du plaisir de l'insolence. Faites retirer ces émigrés, qui, pauvres, humiliés, misérables, sont pour nous un reproche, une accusation vivante. Quoi! après avoir reçu leur indemnité, ils se montreraient plus fiers à nos yeux! ils se relèveraient au grand jour!

Soyez francs : ce n'est pas l'indemnité comme coûteuse que vous repoussez; l'argent de la France ne vous semble pas si précieux, et vous ne le ménageâtes jamais. Ce que vous craignez, c'est la résurrection possible de quelques familles anciennes, depuis longtemps abaissées. Quels cris de terreur la révolution pousse-t-elle? Sa victime renaît : fantôme épouvantable, et spectacle qui tient du prodige! Elle voit que tout n'est pas fini quand on a tué des rois, massacré des prêtres, égorgé des nobles. Tel l'usurpateur Macbeth, après avoir fait couler le sang de sa victime, s'effraie de voir Banquo se placer à table, et renaître pour l'épouvanter.

Vous prétendez que l'émigration a usurpé le mono-

pole des emplois les plus humbles et les plus élevés; que le pouvoir la chérit exclusivement. Quoi! le prince récompense ses amis personnels, ses compagnons d'exil; et vous lui en faites un crime! Mettriez-vous au rang des vertus royales l'ingratitude que professaient les hommes de la révolution; l'ingratitude qui fut tout le système politique de la Constituante envers la Législative, de la Convention envers la Constituante, du Directoire envers la Convention, du Consulat envers le Directoire, de l'Empire envers le Consulat? Auriez-vous foi aux promesses d'un monarque dont la parole ne serait point sacrée, dont l'amitié ne serait point sûre? La loyauté du prince envers ses anciens défenseurs est un gage de la loyauté de toutes ses actions. Les mauvais rois sont seuls ingrats : seuls ils permettent que l'on fasse violence aux mouvemens de leurs cœurs.

Partisans de l'égalité, vous refusez aux émigrés les droits dont vous jouissez. Quoi! vous voudriez que la noblesse, tribu de Pariahs, subsistât parmi vous dans l'ignominie! vous poursuivez jusqu'au tombeau l'ennemi que vous avez tué! Mais la nation française est clairvoyante et prévoit vos calculs. Elle a reconnu les instigateurs de nos discordes; elle les a suivis pendant le cours de leur vie; elle les a vus nager dans le sang, et ensuite se baigner dans l'or. Enfin, elle sait à quoi s'en tenir sur le désintéressement révolutionnaire; et je ne doute même pas que le peuple, tout démocratique qu'il puisse être, ne soit persuadé qu'il y a beaucoup plus de moralité, de bonne foi et de pureté chez

les proscrits que chez les proscripteurs. Mais cette disposition des esprits effraie les gens que le remords presse; ils voient leur popularité menacée; ils réveillent, par la fureur de leurs déclamations, les passions assoupies; ils espèrent retarder ainsi leur chute : vaines espérances. Ces calculs seront déjoués.

D'ailleurs est-il vrai que l'émigration ait été favorisée récemment au préjudice des autres classes de la société? Il y a dans les emplois les plus élevés, au moins autant de noms nouveaux que de noms anciens. Quelle multitude de nobles la révolution a enfantés! Quatorze siècles de monarchie avaient créé moins de distinctions et de titres. Les partisans de l'égalité auraient donc trop mauvaise grace de se plaindre du grand nombre de titres. Quant aux places subalternes, il est évidemment faux qu'elles aient été envahies par les émigrés; ils y sont en très-petit nombre. Ainsi tombe ce grand argument : il n'est point vrai que les faveurs dont l'émigration jouit lui servent d'indemnité suffisante.

Admettez même que cela fût et que M. de Pradt et ses amis n'eussent point exagéré ces graces répandues sur les émigrés : ces graces ont été particulières à quelques individus, mais n'ont point amélioré le sort des familles : or, c'est des familles, c'est de la réédification de leur existence que la loi d'indemnité s'est occupée. Cette loi est politique, ce n'est point une mesure individuelle. Les libéraux, tout en jouissant de leur situation actuelle, peuvent bien s'embarrasser très-peu de leurs descendans, et manquer de ce noble orgueil qui engage le père de famille à prolonger ses espérances au-delà de

sa propre vie, et à fonder une tribu florissante qui doit conserver long-temps sa mémoire : s'il en est ainsi, nous leur demandons pardon de les avoir entretenus de sentimens étrangers à leur ame.

Enfin nous leur demanderons depuis quand la faveur constitue un droit, si l'on est forcé d'être injuste envers un homme et de lui nier sa dette, parce qu'il a gagné un terne à la loterie : raisonnement étrange et qui passe notre portée; ou plutôt, avouons-le, nous le comprenons très-bien. Ce qu'ils cherchent, ce n'est pas la justice : il s'agit de haïr et de diffamer.

Quoi! messieurs! vous avez demandé au gouvernement royal, non-seulement la sanction de la révolution et de ses actes, mais même une sorte d'acquiescement à vos faits et gestes des cent jours. Vous avez exigé qu'il soldât les frais que vous a coûtés votre prise d'armes contre lui. Vous avez demandé une amnistie pour les émigrés de Gand, et, si je puis m'exprimer ainsi, une quittance de l'œuvre des cent jours. Le gouvernement du roi vous a tenu parole : il a rempli les engagemens contractés par vous contre sa propre existence. Il lui a suffi que le nom de la France fût mêlé dans vos actes, pour qu'il s'y crût engagé. En un mot, il a acquitté le prix de vos fautes : que dis-je? jusqu'au salaire de vos crimes; enfin ce que vous n'eussiez pas fait pour lui une seule fois, il l'a fait mille fois en votre faveur. Est-ce sous la Constituante, ou sous la Convention, ou sous le Directoire, ou sous l'Empire, qu'on aurait pu espérer une conduite si généreuse? Il a fondé ainsi le crédit public, comme vous-mêmes êtes obligés

d'en convenir, et l'un des plus célèbres interprètes de vos opinions, M. Lafite, n'a pas craint de l'avouer publiquement. Maintenant vous faites un crime à ce gouvernement, des devoirs les plus sacrés. Vous lui contestez le droit d'être juste : l'indemnité donnerait à la puissance trop de force, à la France trop de repos.

Il y a peu d'années, M. le baron Méchin, que l'un des départemens de la France n'avait pas encore pour représentant, faisait régulièrement parvenir chaque année, à la chambre des députés, pendant la session, une pétition en faveur des débris de la cour de Bonaparte. Il réclamait une indemnité qui équivalût à la perte des dotations qui leur avaient été accordées en pays étrangers ; ou même la restitution en nature, des biens dont ils jouissaient en Allemagne, en Italie, dans les Pays-Bas, partout enfin où les légions françaises avaient porté leurs armes. Il fallait entendre alors M. de Pradt et ses amis tonner contre l'injustice des alliés, contre la coupable indifférence du gouvernement français, qui ne voulait pas reconnaître le droit des courtisans de l'empereur à un ample dédommagement. Les pauvres gens ! Leur maître avait fait si peu de chose pour eux ! Leurs emplois étaient si mal rétribués ! Quelle indigence que celle des amis de Bonaparte, appelés par lui à tirer le gâteau des rois. Ces gens qui excitent aujourd'hui toute votre sensibilité ne connaissaient point l'opulence sous l'ancien régime ; c'est depuis ce temps qu'ils l'ont acquise. Vous, M. le baron Méchin qui aviez fondé alors une agence d'affaires, destinée à poursuivre auprès des hautes puissances alliées les réclamations

des dignitaires de Bonaparte, vous accusiez presque la France royaliste d'une ingratitude manifeste. Il fallait qu'elle levât de nouveau des armées, pour aller reconquérir les dotations impériales en Westphalie, dans le duché de Berg et dans le royaume de Naples.

En effet les ministres de 1822, importunés par les cris du parti libéral, indemnisèrent les hommes qui, enrichis par la victoire, puis dépouillés en partie par la victoire, ne virent pas leur fortune devenir un titre de proscription contre eux. Ces ministres ne pensaient pas comme vous, qui voudriez que les vieilles fortunes, créées par les siècles dans un grand nombre d'anciennes familles, devinssent pour elles un arrêt de réprobation. Ces vœux ne sont pas français; il sied trop mal à la caste libérale qui vit dans l'abondance, aux dépens des émigrés, de leur refuser un morceau de pain.

Ce que l'on a dit de plus fort contre la loi d'indemnité, n'est pas dans les déclamations de ceux qui en nient la moralité ou en contestent la justice. Il n'y a d'objections sérieuses que dans les difficultés de jurisprudence et dans le degré d'opportunité du projet de loi. « La loi eût dû faire corps avec la Charte; elle ne » paraît point à propos. Elle eût dû se trouver unie à la » sanction de la vente des biens nationaux. Elle eût dû » se montrer en France, au retour de la légitimité. » Cela peut avoir son côté vrai, mais quelle œuvre est sortie parfaite de la main des hommes? Combien de périls environnaient le berceau de la restauration! A peine se connaissait-elle elle-même. Sans doute, en 1814, on pouvait faire beaucoup de choses, qui sont

aujourd'hui impossibles. Mais le passé n'est plus en notre pouvoir. Toute critique est inutile ; et l'avénement de Charles X au trône, seconde restauration, ne pouvait mieux commencer que par l'accomplissement d'un grand acte de justice.

On ajoute que le moment a été mal choisi. « A peine » quelques années s'écouleront : une nouvelle guerre » européenne pourra devenir imminente : les intérêts » opposés de l'Angleterre et de la Sainte-Alliance par» tageront le continent. La Grèce, la Péninsule, l'Amé» rique, fourniront une abondante moisson de discor» des. L'acte de l'indemnité nous jette dans un gouffre, » nous plonge tout entiers dans la nullité politique. » Nous voilà effacés définitivement de la carte de l'Eu» rope. » Cet argument peut sembler spécieux, mais certes, il manque de solidité.

C'est surtout l'esprit public qui constitue la force d'un pays. Il faut que l'unité morale le domine. Quoiqu'en disent nos théoriciens, l'argent n'est pas tout pour les nations. On a vu le fardeau de la guerre mal soutenu par des états florissans : un peuple militaire, comme le sont les Français, trouvera toujours des ressources pour défendre ses frontières. Et quoi qu'on ait pu affirmer de l'influence de la banque sur les destinées des peuples, nos troupes ne régleront pas leurs efforts sur le cours de la bourse du jour. Un temps viendra où la haute finance perdra son autorité. C'est à l'heure du danger, c'est quand l'indépendance nationale sera menacée, c'est alors, dis-je, que l'indemnité effaçant la défaveur attachée à une certaine classe de

propriété, accroîtra notre force morale et militaire, en rétablissant l'unanimité parmi les citoyens. Détruisez cette cause toujours flagrante de désunion; et la puissance de notre belle patrie s'augmentant par ce moyen de pacification, on la verra reprendre en Europe une attitude digne d'elle.

L'idée que certaines gens se forment de l'indépendance nationale est assez bizarre sans doute. A les entendre on ne serait Français qu'en empruntant le ton tranchant de Bonaparte, ou en insultant les puissances étrangères, à l'instar du Directoire et de la Convention. Mais les rodomontades politiques ont passé de mode : être fanfaron, ce n'est pas être fort. Ce qui fait la force c'est la prudence, la raison, et l'emploi heureux de lumières supérieures. A qui s'en prendre si la France ne s'est trouvée jusqu'ici dans cette position qui convient tant à son passé et au génie de ses habitans? Il faut en accuser la diversité d'opinions, née des troubles révolutionnaires et du despotisme impérial : puis le jeu des partis politiques, qui au lieu d'opérer d'une manière compacte, et de se manifester régulièrement, perdent leur temps à se lancer des injures, et exhalent leur opinion en personnalités vaines. Dès que ces partis se seront calmés, ou que du moins le sentiment de la dignité politique, de la fixité nécessaire à un état bien constitué, aura apaisé la violence de leurs mouvemens; dès que les gros mots et les petitesses de l'amour-propre auront été bannies de la discussion, la France reparaîtra aux yeux de l'Europe, plus grande et plus imposante que jamais.

Gardons-nous de craindre que la réunion des deux peuples français, de l'ancien régime et du nouveau régime, que leur réconciliation pour ne plus former qu'un seul peuple de frères, ne nous affaiblissent et ne nuisent au rôle que nous devons jouer en Europe. Ce seraient d'autres craintes qu'une telle loi pourrait inspirer : les obstacles de la jurisprudence, les réclamations nombreuses, auxquelles l'indemnité peut donner lieu de la part des émigrés, sont les véritables difficultés qui se présentent. Il serait à craindre que cet acte de législation ne devint une matière de procès. Malheureusement les chambres ne possèdent pas en France cette haute autorité d'administration, ce pouvoir réglementaire qui eût pu prévoir ou aplanir les cas tels qu'ils se seraient présentés. En Angleterre, le parlement est le véritable gouvernement du pays; un certain nombre de citoyens élus unissent le roi à la patrie, et administrent le pouvoir. La séparation artificielle des fonctions politiques, en législative, exécutive, administrative, y est absolument inconnue. Le parlement anglais est même encore ce que les parlemens de France furent jadis. Il constitue une haute cour judiciaire. En lui résident les parties les plus essentielles de la jurisprudence du pays.

Si en Angleterre on traitait par rapport à l'Irlande une question d'indemnité pareille à celle qui s'agite aujourd'hui en France, on verrait émaner du parlement un acte qui lèverait d'avance toutes les difficultés que peut présenter cette loi sous le point de vue de la jurisprudence. On établirait un corps tout entier de

législation, et rien ne serait plus facile, parce que le parlement, qui exerce le suprême pouvoir judiciaire, renferme dans son sein un assez grand nombre de jurisconsultes, dont les lumières éclaireraient complètement la question. Ce n'est point ainsi que les chambres françaises sont organisées. Tel n'est point le but de leur institution.

Mais on peut demander si le gouvernement du roi est aujourd'hui doué de la capacité politique nécessaire pour proposer à lui seul une législation complète sur une matière dont certaines parties sont hérissées de tant de difficultés. Sans doute, il existe un conseil d'Etat : et même il ne me semble institué que pour répondre à cette question. Mais il ne la résout pas entièrement, selon nous, parce que sa capacité judiciaire n'est point suffisamment déterminée par son organisation politique. Il ne reste donc plus que les cours royales qui pourraient établir une législation indépendante. Mais il ne serait pas sans inconvénient de la leur confier : ce serait leur offrir un moyen de reconquérir leur ancienne puissance parlementaire, et de former ainsi une anomalie contrastant avec la forme de gouvernement établie par la Charte. De quelque côté qu'on se tourne, les difficultés sont graves : il n'est pas facile d'improviser une heureuse solution de ce problème. Cependant, plus on avancera dans la carrière législative, plus il faudra bien se prononcer là-dessus, et en venir à une organisation définitive qui établira l'harmonie des pouvoirs.

Le gouvernement, dans l'état actuel des choses, a

dû s'abstenir de présenter une législation complète sur la matière. Les chambres en ont voulu créer une à force d'amendemens : en général, il arrive malheur à ces amendemens ; l'unité de conception leur manque ; on ne se concerte point assez sur leur nature ; on ne pèse pas assez rigoureusement leur efficacité. L'on se contente de les accumuler d'une manière assez confuse : ce qui n'arriverait pas si le pouvoir parlementaire s'était formé une jurisprudence, et s'il était entièrement constitué et organisé sous le rapport des questions législatives complexes. Un amendement peut être en lui-même très-fort et très-sensé ; il peut reposer sur un bon sens rigide ; mais s'il ne cadre pas avec le système légal, il est défectueux par cela même ; il en détruit toute l'économie. L'usage d'amender une loi n'est repréhensible que par la manière dont on l'emploie. Dans la plupart des lois portées depuis 1816, les amendemens ressemblent plutôt à des improvisations sur un sujet donné, qu'à des conceptions fortes, nées de la matière même. Il y a dans tout cela un défaut d'aplomb politique, auquel la septennalité apportera sans doute un remède, en donnant à la chambre des députés quelque chose de la stabilité et de l'énergie des corps permanens, sans rien perdre de son caractère populaire.

Il faudra bien un jour renforcer notre système parlementaire d'un système de jurisprudence inhérent aux chambres ; c'est cette nécessité qui se fait sentir à nous, et qui nous porte à éveiller sur ces défectuosités l'attention des hommes d'état et les méditations

des penseurs. Déjà la discussion sur l'indemnité a fait sentir l'urgence de cette organisation : une législation toute d'équité, de prévoyance, de haute politique, aurait dû servir de complément à une aussi grande mesure. On a beaucoup parlé de commissions départementales, destinées à juger les différends et à prononcer sur les points en litige. D'autres personnes ont soutenu, avec une apparence de raison, que de semblables bureaux devaient nécessairement faire naître, dans les décisions, des contradictions graves : ce qui n'aurait pas lieu avec une commission supérieure centrale, qui opérerait sous les yeux du gouvernement. Il y aurait beaucoup à dire sur ces deux mesures, et la matière est trop importante pour que nous puissions hasarder une opinion légère sur ce sujet.

Ceux qui ont le plus appuyé sur le peu d'à-propos de la loi, sur le danger qu'elle ferait craindre, ont surtout fait observer que, par elle, la révolution et la contre-révolution se trouvent en présence ; l'une, exprimant le fait dans ce qu'il a de plus hideux ; l'autre, le droit, dans son application la plus absurde. La révolution ne pourrait être satisfaite que par l'anéantissement total du passé, comme on a pu s'en assurer en écoutant M. Dupont de l'Eure. La contre-révolution ne le serait que par un miracle, et si Dieu, faisant rétrograder les choses humaines, anéantissait les trente dernières années. C'est ce que M. Duplessis Grénedan nous a fait entendre. D'un côté, haine et violence ; de l'autre, obstination, aveuglément.

Depuis que la révolution française fait le tour du

monde, elle aurait bien dû apprendre à ses partisans que, toute-puissante pour détruire, elle n'est douée jusqu'ici d'aucune vertu créatrice : c'est ce que les libéraux auraient pu recueillir de l'expérience la plus simple et la plus grossière. La révolution ne sait produire que des déclarations de principe sur le papier : déclarations toujours violées, d'une conception maigre et maladive, vrais avortons de la politique. Le seul mérite qu'elles puissent avoir consiste dans l'emprunt de formes antiques, très-opposées au génie moderne des révolutions. Jamais impuissance ne fut mieux constatée et ne confondit davantage l'orgueil humain. La vie organique des institutions véritables a été méconnue. On a cru pouvoir la remplacer par un mécanisme administratif, auquel le despotisme et la démocratie peuvent également servir de ressort. Voilà ce qu'ont toujours produit les idées libérales : pauvres idées, dont le rachitisme inné s'oppose à leur fécondité, dont la stérile indigence ne créera ni institutions, ni principes.

Il serait aussi à désirer que la contre-révolution tirât profit des événemens du passé. Depuis long-temps l'ancien régime, qu'il ne faut pas confondre avec le véritable régime français, avec le gouvernement populaire et national, était valétudinaire et décrépit. Une maladie pestilentielle, dont le germe couvait depuis long-temps dans un corps usé, a éclaté enfin; telle a été la révolution. Attribuer à de petits détails cette grande crise historique, c'est trahir toute la mesquinerie de ses idées et de ses vues.

Telle n'était point la pensée de M. le comte de Maistre,

qui la proclama un châtiment de la Providence, punissant les enfans des fautes de leurs pères ; ni celle de M. de Montlosier, qui en a indiqué les causes les plus éloignées, avec une parfaite connaissance des désordres du vieux régime. Il y a plus d'un siècle que les plus grands génies (Leibnitz et Fénélon par exemple) avaient prévu la catastrophe. Jean-Jacques lui-même ne s'y est pas trompé. Nul d'entre eux, en jugeant le siècle, n'a isolé de la situation morale de la société la mauvaise philosophie qui l'envahissait ; cette dernière ne fut que l'expression fidèle des mœurs publiques. Maintenant, imaginez des causes occultes, inventez des fantasmagories ; plongez-vous dans de ténébreux mystères ; demandez aux francs-maçons et aux illuminés la cause de la révolution ; cherchez-la soit dans les réformes militaires du comte de Saint-Germain, soit dans le fameux compte rendu de M. Necker. Soyez encore de grands enfans, élevez des chicanes, luttez avec la révolution sur le droit, pendant qu'elle vous harcellera sur le fait. Vous irez loin ! Et le beau spectacle que vous donnerez au monde vous montrera incorrigibles autant qu'insensés.

« Périssent les colonies plutôt qu'un principe. » On sait ce que ce mot a coûté à la France. Les colonies ont péri avec les principes. Le terrain sur lequel nous marchons est mobile. Là rien n'est stable que la foi, ni réel que l'éternelle justice, que Dieu seul doit exercer dans tout ce qu'elle a de rigide. Pourquoi se roidir contre la nécessité? Le temps engloutit tant de choses dans un commun naufrage! En exagérant dans ses con-

séquences le principe du droit, vous trouveriez pour résultat une série infinie de réactions. Jamais il ne serait possible de fonder la paix après les troubles des révolutions.

Ne suffit-il pas que le fait soit souillé de tant de crimes? Comme le droit absolu ne peut être reconquis qu'en courant les chances d'une guerre nouvelle, on risquerait de donner au fait l'occasion d'usurper plus de terrain qu'auparavant. Quoi! n'avons-nous pas eu assez de combats, de haines, de rivalités, de sang répandu? Ah! commençons une ère nouvelle : datons de cette nouvelle restauration une ère à jamais glorieuse. Après les discordes civiles, le plus sage est celui qui récrimine le moins, qui ne cherche pas des brandons de discorde dans les cendres encore chaudes de la guerre civile : en un mot, celui qui, les yeux fixés sur l'avenir, cherche à oublier ce que le présent a de pénible et le passé de douloureux.

Tel est l'aperçu sommaire de la loi par laquelle le Gouvernement s'est proposé le double but de réconcilier les anciens et les nouveaux propriétaires du sol, et de relever l'aristocratie du passé sur une base plus large de richesses immobilières qui puissent rivaliser avec les richesses acquises par la révolution. Il nous reste à examiner cette loi d'aînesse avortée, qui devait fortifier l'aristocratie que l'on venait de consolider de nouveau dans la possession du sol. En louant l'intention du pouvoir, avouons qu'il eût manqué son but : le droit d'aînesse, ainsi que les substitutions, ne peuvent avoir d'effet qu'autant qu'ils ressortent d'un fonds de

mœurs politiques et nationales, que nulle espèce de loi ne pourrait constituer.

Mais, nous a-t-on demandé, que voulez-vous après tout? Nous savons ce que vous repoussez, non ce que vous désirez.

Notre réponse est prête. Les antécédens ont disparu de la France. Dans un tel état de la législation, il est difficile de préciser ce qu'on veut : on ne sait à quoi se rattacher, ni de quelle manière fonder un état solide et stable. En Angleterre, où le passé est plein de vie, les systèmes politiques s'identifient aisément avec la constitution du pays. On rencontre à chaque pas des institutions réelles : on n'y lutte pas avec des ombres : on ne s'égare pas dans la région des chimères.

Ce qu'il y a de réellement positif en France, c'est l'administration et l'industrie : hors de là, tout est vague, tout est le jouet des interprétations, tout est privé d'antécédens. Toute espèce de système, soit sage, soit absurde, trouve le même embarras dans l'application aux institutions du jour.

Sans doute la Charte existe. Elle a fondé deux chambres, forme de gouvernement du roi, avec le concours desquelles tout est censé se faire dans l'Etat. Mais quel patronage, quelle clientelle, ont les chambres? Où sont les maximes fixes, arrêtées, d'après lesquelles elles se conduisent? Quels comptes exigent-elles? Où leur puissance trouve-t-elle des limites? Ce que nous cherchons en vain, c'est leur crédit, c'est la nature immuable de leur composition, leur mutuelle harmonie et leur union étroite avec le ministère. En principe, ce

dernier, ne faisant qu'un avec les chambres, devrait en ressortir comme leur expression personnifiée ; car les chambres sont l'extension du Gouvernement. Mais le pouvoir ministériel forme une oligarchie à part : il cherche à se maintenir dans une position indépendante, en centralisant dans ses mains toute l'administration du royaume. L'oligarchie appelle la démocratie, et la démocratie le despotisme ; c'est ce que nous avons prouvé dans la première partie de cet ouvrage.

La loi des substitutions est un pas en dehors de ce système. Plus il y aura de familles dont la constitution sera indépendante, moins nous aurons de risques à courir de la part d'une oligarchie oppressive. Cependant cette loi, qui entraîne de graves conséquences, rend nécessaires des changemens auxquels on n'a pas encore pensé dans la législation démocratique de la France. Une révision du code est indispensable à plusieurs titres.

Sans les mœurs, les lois sont impuissantes. La loi des substitutions est, il est vrai, facultative : obligatoire, elle eût blessé les préjugés du plus grand nombre; mais combien d'autres en profiteront ! Cependant la démocratie absolue est un état contre nature, dans un pays vaste et peuplé comme la France. Il est très-probable que la force des choses, d'accord avec la prévoyance et la sollicitude des chefs de famille, conduise les hommes des partis les plus opposés, ceux qui auront exalté ou dénigré la loi, à se réunir pour la mettre en pratique. Dans les hommes de toutes les conditions se trouve un sentiment qui les porte à devenir chefs d'une race, où leur nom et leur souvenir,

où leur fortune et leurs opinions se perpétuent. Parmi les libéraux, auxquels les richesses, le talent, ou même la clientelle, donnent de la consistance dans le monde, quel est l'homme assez dédaigneux de sa pensée et de son nom, pour qu'il désire la dissolution politique de sa famille, le morcellement de ses propriétés, et enfin l'anéantissement de sa race? C'est là du moins ce qui ne pourrait jamais naître dans l'esprit d'un whig de la Grande-Bretagne.

La loi doit en outre apporter un changement considérable dans l'esprit de notre aristocratie titulaire. Les cadets, auxquels l'armée avait été assignée comme dot, sous l'ancien régime, étaient, pour ainsi dire, la plaie de ce système : cependant cette mesure aurait ses excuses, pourvu que l'on ne changeât point l'état militaire en privilège exclusif en faveur de l'aristocratie. Par une bien plus grande absurdité, on remplissait de cadets des grandes familles les rangs du clergé; ce qui faussait la constitution réelle de l'Eglise. Elle n'est l'apanage que du mérite et de la vertu. On avait l'intention de perpétuer une aristocratie héréditaire et titrée, parmi ces hommes incapables de soutenir leur titre par leur fortune : de là naissait cet ordre de choses contre nature, et cette aristocratie parasite et fictive qui s'élevait auprès de l'aristocratie réelle. Sans être utile en rien à l'ordre social, l'aristocratie fictive nourrissait contre les professions industrielles d'incurables préjugés. En Angleterre, le bon sens national a modifié cet état de choses de la seule manière qui fût raisonnable : elle a conservé intacte l'aristocratie, en éla-

guant toutes ces branches stériles dont le luxe parasite l'étouffait en France. Dorénavant nous serons forcés de marcher en sens contraire de l'ancien régime ; car les cadets de familles nobles ne pourront suffire à peupler l'Eglise et l'armée. Une législation qui n'établirait pas, parallèlement à l'ordre social établi par les substitutions, un régime plus libre de préjugés, régime qui exciterait les plus jeunes enfans des familles nobles à embrasser des professions lucratives, se montrerait injuste envers eux.

Sous l'ancien régime, l'aristocratie était devenue politiquement nulle ; elle ne possédait guère plus que des titres et des prétentions qui blessaient la vanité de la multitude. Mais dès que les cadets de famille se rejetteront dans les rangs plébéiens, la démocratie elle-même prendra l'esprit aristocratique ; il n'y aura plus, au sein de la nation, de lutte entre les vanités. Ces dernières ont été pour beaucoup dans l'explosion révolutionnaire du dix-huitième siècle. La bourgeoisie contractera des mœurs politiques, des habitudes fortes et persévérantes. Alliée à l'aristocratie, elle formera sa clientelle morale. Le génie révolutionnaire se trouvera privé de cet appui, que lui prêtaient les prétentions exagérées des hauts rangs et les vaniteuses susceptibilités des classes secondaires.

Nous parlons d'un état de choses qui résulterait nécessairement d'une loi des substitutions bien comprise, et appliquée dans l'intérêt de tous. Mais, sans parler du changement que cette loi ferait subir à notre ancienne aristocratie, devenue alors non plus seulement

nobiliaire et titulaire, mais nationale et politique, et se rattachant par sa cime à la pairie, par l'autre extrémité à un patriciat démocratique, à un système de bourgeoisie, cette loi exigerait encore une autre condition pour avoir tout son effet. Il faudrait que le système des levées militaires fût réformé; que le recrutement fût modifié sous des rapports importans : changemens que nous nous contenterons d'indiquer, dans l'impossibilité où nous sommes d'approfondir la matière. Ajoutons que tout ce qui pourrait avoir lieu à cet égard ne serait jamais que le fruit du temps, et le résultat de l'esprit public.

Les plus hautes questions de droit public sont nées naturellement de cette loi de substitution et de primogéniture On a voulu approfondir le droit naturel pour y rattacher ensuite le droit social, le droit civil et politique. Ensuite on s'est occupé, d'une manière bien moins satisfaisante, de l'examen historique de la chose. Quel cercle immense il faudrait parcourir pour épuiser cette matière ! La constitution de la famille et de la propriété ; l'esprit des législations opposées, et leur influence sur les destinées humaines ; la part que le droit romain et les lois féodales ont eue dans l'organisation sociale de l'Europe moderne. Nous nous contenterons d'effleurer légèrement plusieurs de ces points si importans et si épineux.

Qu'est-ce que le droit naturel ? Y a-t-il un droit naturel ? Le commun des philosophes et des jurisconsultes entend par là ordinairement l'existence des familles suivant les conditions de la nature humaine

et d'une moralité innée chez l'homme. Laissons de côté les mots ; pénétrons jusqu'aux choses.

Il y a chez l'homme, esprit et matière. Son existence intellectuelle est le principe de ses actions, ce qui le guide dans la vie. Tout ce qu'il fait, et même ses actes physiques, sont sous l'influence de son esprit, naissent de sa volonté, en un mot de tout ce qu'il y a de plus libre dans l'univers. Nulle part l'homme n'existe sous la loi de nature, dans l'acception rigoureuse du mot. La seule brute végète en vertu de cette loi. Privée de volonté, de liberté, d'une détermination qui lui appartienne, tous ses mouvemens sont purement instinctifs. Elle n'est douée que d'une ame animale, et non d'une ame intellectuelle. A quelque degré de civilisation que l'homme se trouve, on le voit se constituer en famille, en se soumettant non à une loi de matière physique, mais à un principe intellectuel. Sa nature réelle, c'est l'intelligence, c'est son génie même.

Le premier emploi que l'homme dut faire de ses facultés, après s'être trouvé en communication spirituelle avec son créateur, avant de s'être associé à la femme et d'avoir famille, domaine, maison, industrie, ce fut de dompter et d'assujettir la matière : elle devint son esclave. Jamais il ne put se résoudre à lui demander des droits et à se mettre ainsi au niveau de l'existence animale.

Dompter la nature, ce n'était ni la méconnaître, ni repousser toute sympathie avec elle. C'était se l'approprier, la comprendre, déchiffrer pour ainsi dire les

caractères inscrits dans le livre de la divine révélation. La nature ne fut pas, dans l'origine, aux yeux de l'homme, la matière brute et inerte, mais bien la créature animée du souffle de la vie divine; souffle qu'il ne faut pas confondre avec la vie intellectuelle, apanage de l'homme seul.

Ainsi les anciens admettaient un droit de nature, comme un droit de l'intelligence. Mais par droit de nature ils entendaient l'assujettissement de la matière à l'esprit, la possession de la nature conquise par l'intelligence de l'homme. L'homme existait comme un être sympathique avec le reste de la création : mais il n'avait pas encore conçu l'idée de s'imposer une loi naturelle, sous la puissance de laquelle il fût obligé de vivre. Il commença par rejeter toute idée d'un ordre matériel dominant l'homme et la société ; théorie qui n'appartient qu'aux sophistes, qui, ignorant la révélation divine, méconnaissant le vrai caractère de la nature, ont fondé sur cette hypothèse leur chimère de contrat social, réglé par un rationalisme absolu.

La famille est-elle dans le droit naturel? Est-elle dans la nature qui nous est propre? Cette question, qu'on a résolue affirmativement, mérite d'être examinée; et la solution qu'on lui a donnée répugne également à la raison et à l'histoire.

Pour établir ce droit primitif de la nature humaine et l'institution des familles en vertu de ce seul principe, il faut commencer par nier la révélation, c'est-à-dire la société primitive entre Dieu et l'homme, et la domination de ce dernier sur le monde physique. D'a-

près ce système, rien n'aurait précédé la famille : le premier homme n'aurait eu avec Dieu aucune communication, et notre instinct suivrait la nature assignée à l'homme, aussi machinalement que la bête suit une nature animale. La famille ne serait point une institution divine, mais un besoin matériel de l'homme. De conséquence en conséquence, on arriverait à nier que la société spirituelle ait précédé la société matérielle, cette dernière serait une nécessité essentielle à l'homme, tandis que l'autre serait une invention de l'esprit humain. Mais ce n'est pas là ce que nous révèlent les antiques législations.

Si l'on étudie le génie des premières législations avant que les sophistes eussent introduit leurs maximes de droit naturel et de contrat social, on s'aperçoit de suite que la cause de l'institution de la famille n'a pas été un besoin animal, mais une imitation de cette société qui a existé entre l'homme et Dieu. Le *Sauveur devait naître de la femme :* idée qui chez les nations antiques a toujours reposé au fond de cette institution. L'homme et la femme, ne formant qu'un seul être, devaient adorer Dieu d'une même ame. C'est le principe originel, qui a servi de règle aux mariages dans les sociétés primitives. De même, dans la société chrétienne, l'union de l'époux avec l'épouse a pour bases l'idée de l'union de l'Eglise et du Christ. C'est dans ce sens que l'invocation du Très-Haut a consacré les mariages, et appelé sur eux la bénédiction céleste.

Mais le droit naturel, nous dit-on, est un droit moral qui résulte d'une nécessité purement humaine, in-

dépendante de la révélation divine et de la société de l'homme avec son créateur. Ainsi la famille appartiendrait à un ordre de choses entièrement distinct de l'ordre intellectuel. En vertu du droit de la nature humaine, elle tiendrait à des idées purement morales, innées dans le cœur, inhérentes à l'esprit de l'homme. La famille ne relèverait point de la religion, du dogme, du mystère, de la croyance, mais bien d'un fonds de mœurs et de morale, de la raison individuelle combinée avec le sentiment naturel. Cette illusion, que le rationalisme présente à notre orgueil, peut bien le flatter : il nous porte à croire que l'homme intellectuel s'est créé lui-même. L'homme devient fils de ses propres œuvres : considéré comme intelligence, il n'a sa source qu'en lui-même, et non en Dieu. Il est né de sa propre raison ; c'est lui-même qui s'est fait.

Mais dès que l'on fait quelque attention aux principes sur lesquels ce rationalisme repose, combien on le voit déchoir ! Si le principe intellectuel n'est pas en Dieu, antérieurement à la famille, puisque l'homme lui-même n'est pas Dieu lui-même, il faut bien assigner à ce principe une origine. Mais où est-elle ? Dans l'homme de la nature, dans l'homme animal ? Alors son intelligence dépend de son organisation. Soumise à l'instinct et à la fatalité, elle ressemble à celle de la brute ; c'est l'homme naturel, l'homme matière, qui sert de principe à l'homme intellectuel. Ce système donne pour source à l'esprit une organisation tout animale : origine bien noble pour une raison si orgueilleuse, qui, en s'éloignant de la perfection que le chris-

tianisme développe, tend sans cesse vers une perfectibilité rationnelle.

Pas de morale sans une vérité éternelle qui lui serve de fondement; point de mœurs sans religion. Les mœurs ne sont autre chose que la manifestation de la vérité, telle que le cœur la conçoit. Elles n'ont rien de commun avec cette théorie sophistique qui leur donne pour principe la raison individuelle, et place la source de cette dernière dans la nature, qui n'est alors que la matière organisée sous la forme du genre humain.

En résumé, le droit des familles n'est pas un droit purement humain, rationnel, moral ou naturel, comme le pensent nos modernes philosophes. Cependant la religion n'est pas l'État; il est mortel et périssable; elle est éternelle et divine.

Mais qu'est-ce donc enfin que le droit social? Il y a, comme nous l'avons dit, une société matérielle, forme périssable de la nature humaine, dont la société spirituelle est le type inaltérable. Cette société matérielle a son régime, sa législation civile, son organisation politique, sa manière d'agir en harmonie avec ses destinées. Il y a une grande conciliation à opérer entre la société humaine, fragile, passagère, et la société céleste qui ne mourra jamais. Cet accord, accompli par le christianisme de la seule manière possible, a causé les plus violens débats entre la puissance temporelle et la puissance spirituelle; débats qui se reproduisent sous des formes variées à toutes les époques de l'histoire.

Les constitutions primitives exprimaient, sous le

voile du symbole, une pensée éternelle. L'Etat offrait l'allégorie d'un ordre suprême et divin. L'ordre social risqua de demeurer stationnaire comme le système de l'univers : cette forme de gouvernement devait rendre, à la longue, toute liberté spirituelle impossible; le genre humain se trouvait fixé dans ses idées et dans ses mœurs; on l'avait stéréotypé, pour ainsi dire. Il y avait de la grandeur, mais une grandeur inanimée dans cette société immuable. Si les mêmes principes eussent continué de la diriger, elle eût ressemblé à ces villes de la Haute-Egypte que le voyageur découvre dans les déserts lorsque le vent, chassant les sables qui les obstruaient, découvre leur magnifique solitude.

Mais si ces constitutions primitives étaient trop immobiles, trop monumentales pour l'esprit naturellement actif et pénétrant de l'homme, il y eut, au contraire, quelque chose de trop variable, de trop incertain dans les constitutions démocratiques de la Grèce et des derniers temps de la république romaine : trop étourdiment soumises au rationalisme et au matérialisme, elles n'eurent rien de grand, de majestueux, de vraiment divin. Là, le vent du désert n'eût enlevé dans ses tourbillons que des nuées de sable mobile, et n'eût révélé au voyageur aucun imposant édifice.

Long-temps le christianisme a essayé de rétablir l'harmonie entre l'Etat et l'Eglise; et des concordats ont opéré une sorte de transaction indéfinie entre les prétentions rivales des monarques d'Europe et des souverains pontifes. Enfin la révolution française est

venue les proclamer radicalement et absolument irréconciliables. Elle nous a imposé la nécessité prétendue de deux sociétés isolées; l'une purement matérielle, politique, civile; l'autre, exclusivement spirituelle et paraissant manquer de corps. Tel est aujourd'hui l'état des familles et de la société. La religion n'y est pour rien : la raison individuelle y est tout. Remontons aux sources de cet état de choses : reconnaissons le caractère de ce droit civil des individus, émanant d'un droit naturel, d'après les systèmes de législation qui régissent la société.

La loi, telle que les sophistes l'entendent, introduit dans la famille un contrat social, une démocratie organisée. Ils représentent le droit naturel comme consistant dans l'égalité individuelle de tous : théorie d'après laquelle les enfans, égaux de leur père, ne lui doivent rien, tandis que ce dernier est obligé envers eux. Dans cette théorie, le droit civil n'est que le droit naturel fixé et réglé par la loi. C'est un contrat social en miniature, une convention au petit pied, une démocratie constituée au sein de la famille. Ainsi la loi seule gouverne la famille; ce n'est plus le père. Les enfans, légalement reconnus en état d'indépendance, sont protégés constitutionnellement contre l'abus de la force, qui, si elle n'est pas un droit de nature, appartient cependant en réalité au chef de famille, dont la puissance physique l'emporte sur la leur. En poursuivant ce système jusque dans ses dernières conséquences, le partage égal des biens, ayant lieu à la majorité de chacun, dissout nécessairement la famille; et ils

peuvent tous à leur tour devenir pères, et fondés de pouvoir de la loi, dans une famille nouvelle, ou plutôt dans cette petite démocratie précaire que l'on veut bien appeler ainsi.

On a souvent répété cet axiome, dont le principe est cependant douteux: « Que l'Etat émane directe- »ment de la famille. » Comme celle-ci, née d'un état de nature, a dû son organisation à une loi conventionnelle ou civile; de même, a-t-on dit, la société domestique a fait naître la société politique. C'est ce que contredit l'histoire ancienne. Elle nous montre, dans les constitutions primitives, l'état social, fruit d'un système, résultant d'une combinaison d'idées, offrant l'image de la création que l'esprit créateur anime. Enfin ce n'est pas une maison ni une famille, c'est un temple. Il était impossible, comme nous l'avons indiqué, que cette situation durât. La société humaine doit être le produit du libre arbitre, du combat et de la liberté: elle ne saurait se métamorphoser en vérité absolue, sans que le génie de l'homme soit méconnu. Il faut que la raison générale des choses, au lieu de s'y pétrifier, au lieu de rendre l'ordre social immobile et stationnaire, y pénètre pour y agir, pour y combattre. Dans cette conception politique des choses, le but du christianisme a été de faire concorder, autant que possible, la liberté rationnelle de l'individu, son jugement propre, sa morale privée, avec la vérité générale et révélée, avec la nature absolue des choses, avec la pensée de Dieu, planant sur le genre humain, se manifestant dans l'univers et dans l'homme.

Nous ne saurions trop insister sur cette vérité fondamentale : « La seule société éternelle et réelle, c'est » la société spirituelle. » Type de l'ordre social dans les temps primitifs, elle a pénétré, au moyen âge, dans la constitution de l'Etat, sans la dominer exclusivement, comme cela était arrivé autrefois lorsque l'Etat lui-même était le symbole du temple. Mais comme l'homme lui-même, sur lequel doit agir cette société éternelle et révélée, est fragile et périssable, elle ne peut s'imposer à lui comme un droit unique et absolu, sans contrarier la nature de l'humanité même, sans anéantir le libre arbitre. D'un autre côté, si le libre arbitre règne et prétend usurper tout le pouvoir, il résultera de cette prétention une anarchie intellectuelle et morale : la démocratie asservira la famille et la cité. On imaginera que tout est résolu par la double abstraction d'un droit de nature et d'un droit de convention, qui n'ont, l'un et l'autre, aucun rapport avec l'éternelle vérité. Une suprême conciliation entre la liberté, fondée sur la nature humaine, et l'autorité, envisagée comme religion, comme vérité de nature absolue, fondamentale, révélée, devient donc absolument indispensable. Mais pour l'établir il faut s'entendre sur la liberté. Ici nous rentrons dans la définition d'un droit naturel ou d'un droit de famille, et d'un droit conventionnel ou civil et politique : tous les deux vrais en sous-ordre, dès qu'on ne les admet pas pour uniques fondemens de la famille et de l'Etat.

Il y a, dans la nature physique, un besoin universel d'amour, une sympathie universelle, qui attirent tous

les êtres comme l'aimant attire le fer et se tourne lui-même vers le pôle qui l'attire. Vénus, suivant la fiction des poètes, gouverne l'univers. Certaines émotions, des sentimens naturels, des affections spontanées, nous sont inspirés par le cœur même. L'intelligence ne les a pas fait naître; car ce n'est point la parole qui les révèle, c'est notre ame qui nous les recèle. Ces liens forment, entre les hommes, une société pour ainsi dire morale et naturelle, créant et constituant des engagemens de famille, de cité, de gouvernement, d'Etat. La nature seule de l'homme suffit pour les expliquer.

Mais comme l'amour et la sympathie, attirant les ames les unes vers les autres, ont tout organisé et rattaché le moral au physique dans les liens de famille, de même aussi, la nature physique et morale, l'homme et l'univers, ont leurs antipathies. Attrait d'une part, répulsion de l'autre. C'est la haine qui corrompt l'œuvre de Dieu, et dérange l'équilibre du monde, tel que le Créateur l'avait fait. Dans l'ordre physique, les êtres, renouvelés sans cesse, tombent sans cesse victimes d'une insatiable et dévorante cruauté : dans l'ordre moral, ce sont les passions et les vices humains qui remplissent ce rôle. La force matérielle n'a été instituée que pour y porter remède, soit dans la famille, soit dans la cité, soit dans l'Etat : mais pour ne pas devenir elle-même un abus, elle a besoin d'être religieuse et éclairée. Résultant de la nécessité du maintien de l'ordre social, elle a en elle-même son principe ; et le gouvernement

du père se forme ainsi dans la famille, comme celui du magistrat dans la ville, celui des autorités constituées dans l'Etat.

Il faut donc avouer que l'autorité du père, du magistrat, du sénat et du prince, émane d'une loi de notre nature morale et non de notre nature intellectuelle et religieuse. L'Etat n'est pas l'Eglise d'une manière absolue, car il serait alors parfait et éternel : devenu immobile, il adopterait des formes que la faiblesse humaine ne permettrait pas toujours de comprendre selon le véritable esprit de leur création. Cependant l'Etat sans l'Eglise offrirait un double aspect : l'un purement démocratique, lorsqu'une loi d'égalité pèserait sur l'autorité du père, du sénat, du prince, soumis à ce droit civil et politique, que l'on fait dériver de l'égalité des hommes ; l'autre absolument despotique, dans le cas où la force de quelques-uns triompherait de l'anarchie. Dans tous les cas, l'Etat ne cesserait de se trouver ballotté entre ces deux extrêmes de la démocratie et de la tyrannie.

C'est que l'homme, et nous l'avons déjà dit, n'est véritablement complet que par le développement de son intelligence et la société spirituelle à établir entre Dieu et lui. En vain ferez-vous des lois d'égalité ou de despotisme ; en vain organiserez-vous d'après vos théories le droit naturel, civil ou politique. Vous ne cesserez de méconnaître le génie de l'homme, tant que vous négligerez de sanctifier l'Etat par la religion. Ce n'est pas que le sacerdoce (et nous le faisons remarquer

en passant) doive gouverner la famille, la cité, ni l'empire.

Quand la liberté morale s'est ainsi conciliée avec la vérité dogmatique autant que les imperfections humaines le permettent, une haute vérité jaillit de cet accord : c'est que l'Eglise est instituée, non comme instrument du gouvernement, mais comme arme divine destinée à détruire tout ce que notre nature offre de vicieux ; c'est que l'Etat est fondé pour maintenir entre la législation et les mœurs une harmonie parfaite, puisque l'une et les autres relèvent spirituellement d'un principe religieux et éternel. C'est dans ce sens qu'il faut envisager l'autorité d'un père au milieu des siens : autorité qui n'est ni démocratique ni despotique, mais libre et volontaire, soumise à ces conditions religieuses qui seules, et même sous le rapport civil, perpétuent la famille. Car ces conditions seules peuvent empêcher les abus de la force ou les révoltes de l'ingratitude.

Tels sont les principes généraux qu'il s'agit d'appliquer à cette loi de primogéniture, que la chambre des pairs a rejetée en rejetant la partie de la loi des substitutions qui en contenait le principe.

Nous avons démontré que la famille n'est pas née exclusivement du droit naturel. Un droit divin de consécration et d'inauguration dont nous avons offert le développement, l'a instituée. La primogéniture ne dérivait pas seulement, chez les anciens, du droit naturel ; elle se rapportait à un droit supérieur, type de l'association humaine. Certes nous sommes loin de révoquer

en doute l'affection spéciale des parens pour leur premier-né, qui doit conserver la tradition et perpétuer l'esprit de la famille. Mais, dans les législations antiques, le privilège des aînés ne prenait pas sa source dans cette seule préférence.

Les anciens codes orientaux offrent l'idée-mère des institutions relatives à la primogéniture, sous deux formes essentielles. La loi indienne de Manou considère l'aîné d'une famille comme libérateur de son père, chargé de célébrer les rites sacrés qui doivent arracher aux enfers les ames des ancêtres. Dans les législations d'ailleurs si opposées de la Chine et des Hébreux, le premier-né est respecté, comme devant succéder à l'autorité paternelle, chargé d'en conserver l'unité morale, d'en prévenir la dissolution.

Ces deux systèmes, tous deux appartenant au régime patriarcal, mais l'un sacré, l'autre profane, dérivent également d'un droit unique, d'après lequel la succession est réglée sans que l'on ait décidé auparavant de sa nature. Les héritiers doivent honorer la mémoire du défunt, accomplir les rites sacrés, rendre aux mânes un véritable culte que l'on peut reconnaître, à travers mille modifications, non-seulement à l'extrême limite de l'Orient, mais dans la constitution des familles athéniennes et dans les premiers établissemens de Rome. Mystiques dans l'Inde, bourgeoises en Chine, ces obligations de l'hérédité contrastent par la forme et n'en restent pas moins identiques; tandis que des institutions qui paraissent similaires, le droit indien et le droit attique, par exemple, diffèrent es-

sentiellement par leur sens intime et leurs conséquences.

En principe général, quel que fût aux plus anciennes époques législatives le développement et le caractère de la primogéniture, elle ne résultait pas purement et simplement de l'intestat, et au lieu de relever du seul droit naturel, elle dérivait spécialement de la vénération pieuse des survivans envers le décédé. Lorsque, par une cause quelconque, cette obligation diminuait ou s'effaçait même, la famille était dissoute, et il arrivait aussi comme dans l'Inde et en Chine, que l'Etat ou une caste privilégiée, objet d'une vénération spéciale, devenaient possesseurs de ses propriétés. La loi des Juifs, assez généralement semblable à celle des nations orientales, en diffère cependant sous ce point de vue; elle ne permet pas à la famille de s'éteindre : ce dont on doit chercher la raison dans le monothéisme qui, chez les Hébreux, domine la famille comme l'Etat.

Selon les anciennes lois, la primogéniture ne donnait pas des avantages marqués dans le partage des biens. Son but principal était de conserver l'unité dans la famille ; unité que la division des propriétés ne détruisait pas, parce qu'elle reposait spécialement sur les obligations religieuses imposées à tous les membres. L'aîné succédait moins aux propriétés du père qu'à son autorité patriarcale : il fallait surtout empêcher l'émancipation absolue des membres de l'association domestique obligés à l'accomplissement des rites sacrés. Aussi voyait-on le fils privilégié se substituer au père pour régler et accomplir ces devoirs.

Dans la loi juive, l'aîné est la force génératrice de sa race, et tient parmi les siens le rang que l'aigle occupe parmi les habitans de l'air. En Chine, il succède à l'autorité absolue du père, dont il est considéré comme le sauveur, chez les Indiens. En Occident, la primogéniture est affaiblie partout où l'on en retrouve quelques traces : et l'unité de la famille s'y conserva encore par d'autres moyens.

Organisée sur d'autres bases que la législation de la haute antiquité, la législation du moyen âge admettait la primogéniture dans un sens beaucoup plus absolu. L'Orient ignore, à proprement parler, les testamens, et ne connaît que la succession naturelle et immédiate. En Chine, où un droit de tester paraît subsister, ce droit ne confère pas au chef de la famille l'entière et libre disposition des biens. Chargé seulement de régler les formes de l'hérédité, ce droit lègue seulement aux héritiers des principes de morale, comme le savant Gans l'a évidemment démontré en traduisant le texte du code chinois (*Ta-Tsing-Leu-Lee*), contre l'opinion de plusieurs missionnaires, que ce titre seul avait porté à croire que la Chine reconnaissait aussi une faculté de tester. En Chine, la fortune reste à la famille tant qu'elle conserve son unité, tant qu'elle pratique en commun les rites sacrés : tel est le caractère général des successions dans les législations primitives de l'Orient. L'aîné peut y jouir de quelques avantages; mais non d'une prépondérance qui écraserait totalement les cadets. Quant aux filles, elles n'héritent qu'au défaut des descendans mâles directs : et alors ce n'est pas pour elles-

mêmes qu'elles recueillent, mais pour les enfans du sexe viril qu'elles doivent mettre au monde.

Dans la loi de Moïse seulement, la loi de primogéniture prend un caractère prononcé, et donne aux aînés un droit prépondérant à la succession. Incertaine et vague sous les patriarches, cette loi devient, sous ce grand législateur, un ordre de choses fixe et immuable. Aucun testament, nulle disposition nouvelle, ne peuvent modifier l'obligation primitive imposée aux Hébreux, dans l'intérêt de leur société, par le commandement exprès de Dieu.

Jamais on ne comprendra d'une manière complète le caractère de la famille en Orient, si l'on ne se souvient que le droit, si ce n'est le fait, y autorisent la polygamie, qui, dans l'Inde et même en Chine, a été soumise à beaucoup de restrictions. Pour empêcher la famille de se dissoudre en peu de temps, il fallait que l'autorité du père se transmît de premier-né en premier-né ; d'autant plus que les fils de la femme principale ne jouissaient pas de plus d'avantages que ceux de la concubine. Telle est la cause extérieure d'un droit de primogéniture qui tient dans son principe, comme nous l'avons prouvé, à des obligations religieuses.

L'organisation de la famille, ainsi que celle des héritages qui la fondent et la perpétuent, trouvent encore leur explication, sous le rapport des formes sociales, dans l'ancienne constitution des sociétés. Cependant on a eu tort d'avancer, et même à la tribune législative, que l'organisation de la société dérive ex-

clusivement de celle de la famille. Soumise au régime des castes, la famille indienne est par cela même autrement constituée que la famille chinoise, absorbée, pour ainsi dire, tout entière sous le niveau d'une complète égalité. La caste asiatique n'a pas plus de rapport avec l'organisation de la féodalité au moyen âge. La caste existe indépendamment de la famille, qu'elle plie à ses convenances plutôt qu'elle ne lui emprunte sa forme politique. Le seul mouvement administratif des affaires ne donne donc pas une idée suffisante de la famille, qui, née d'une source religieuse, se trouve par là même isolée dans l'état, et circonscrite dans certaines bornes.

En dehors du régime des castes indiennes et persanes, on trouve le gouvernement des tribus parmi les peuples d'origine semitique. Le caractère et les droits de la famille changent totalement parmi les nations occidentales, où l'état ne se compose ni de castes, ni de familles, ni de tribus, et où, dépouillé de sa forme originairement religieuse, il devient gouvernement dans l'acception purement philosophique de ce mot. Née d'une conception patriarcale, naturelle, sacerdotale, la législation asiatique, en passant en Europe, s'est revêtue d'un caractère civil, d'une pensée politique, et surtout dans les états modernes. Si l'on n'apprécie cette différence, on ne connaîtra pas le génie constitutif de la famille en Occident.

Le droit hellénique, relativement aux successions, forme le point de contact et de transition du principe sur lequel reposent les lois de l'Asie, à celui qui sert de

base au droit romain. Ce dernier, modifié et développé dans une longue succession de siècles, s'est combiné avec l'esprit du droit germanique : c'est à cette combinaison que la partie la plus civilisée du globe est encore soumise aujourd'hui. Quand nous aurons à examiner la question en elle-même, et sans rapport avec les circonstances présentes, nous aurons de nouveaux développemens à donner sur cet état de choses.

La dernière tentative aristocratique du ministère ne nous arrêtera pas long-temps : il s'agit de l'essai de loi sur le jury, dont on a voulu rallier l'institution aux colléges électoraux. Rien de mieux certainement que de rattacher l'institution du jury, non-seulement à un cens électoral, mais à de hautes conditions morales et politiques, si l'on pouvait se soumettre à plusieurs conditions indispensables : si, par exemple, on était électeur en France d'après certaines nécessités morales spécifiées par la loi, au lieu de l'être par des raisons de fortune (conditions d'ailleurs assez mesquines pour que l'aristocratie électorale ressemble beaucoup à une vraie démocratie, en dépit de la division des électeurs séparés en grand et petit collége); si en outre on écartait des électeurs et de l'éligibilité les fonctionnaires qui dépendent du ministère, jusqu'au moment où une loi, spécifiant le cas de leur renvoi et leur donnant des garanties contre des destitutions arbitraires toujours possibles, viendrait les enlever à la domesticité du pouvoir pour les fixer dans une plus haute sphère morale et politique. Mais on n'y trouve aucune de ces conditions; et l'aristocratie, vers laquelle tend la loi du jury, ira

rejoindre, dans les cartons des divers ministères régnans depuis 1814, les autres essais d'aristocratie ministérielle ou autre, qui viennent trop souvent se briser contre les préjugés des partis, et trop souvent aussi contre la force des choses.

CHAPITRE XV.

De l'absolutisme.

Je ne confonds point la doctrine de l'*absolutisme* avec la théorie du *servilisme*. L'une appartient à des esprits graves, préoccupés d'une certaine forme de gouvernement, accidentelle selon nous, et qu'ils voudraient donner pour le type de la perfection sociale. Parmi ceux qui pensent ainsi, se trouvent des hommes d'un grand génie, dont les disciples manquent de lumières et y substituent la passion. Les *serviles*, au contraire, gens sans honneur, valets de la monarchie absolue, ne méritent point qu'on s'occupe long-temps d'eux. Ils ont embrassé l'esclavage monarchique, comme d'autres se sont faits valets de bourreaux, hauts justiciers de la république une et indivisible : nous ne les citons que pour constater la mauvaise foi du libéralisme qui affecte de confondre, dans une intention perverse, les absolutistes avec les serviles.

Le pouvoir absolu, en Europe, s'est appuyé sur deux fondemens : sur le droit romain et sur le droit hébraïque. Des jurisconsultes, qui prétendaient régler la toute-puissance du prince en la combinant avec un système de cours judiciaires, dont les plus célèbres furent les parlemens de France, donnèrent au pouvoir absolu le droit romain pour appui. Ceux qui, au contraire, voulaient le faire reposer sur le droit hébraïque

étaient des ecclésiastiques, dont les uns essayaient de rattacher, comme en Angleterre et même en France sous de certains rapports, la couronne à la cause d'une église nationale, tandis que les autres, comme en Espagne et en Portugal, voulaient la rallier plus étroitement à la cour de Rome. Entre les jurisconsultes et les ecclésiastiques, soit ultramontains, soit gallicans, il y eut presque toujours lutte établie ; les parlemens voulaient se soumettre le clergé, comme celui-ci désirait se soumettre les parlemens.

La monarchie de cour, pour soutenir son double combat contre le clergé et les parlemens, s'appuyait toujours de l'un contre les autres, et de ces derniers contre le clergé, selon la position variable des affaires. La monarchie ministérielle voulait s'assujettir la monarchie de cour, et n'y réussit pas toujours : elle avait recours, tantôt aux parlemens contre la cour et le clergé, tantôt à la cour et au clergé contre les parlemens. La monarchie fondée sur le droit romain et hébraïque fut *absolue :* celle de la cour et du ministère, *servile.*

Distinguons donc soigneusement entre les défenseurs des *abus* de l'ancien régime ou du servilisme, et ceux des principes de ce régime ou de l'*absolutisme :* ces derniers devraient faire attention que le système qu'ils protègent n'a jamais formé un ensemble parfait : fondé sur les ruines d'un régime de liberté féodale et communale, il manque nécessairement d'unité. C'est en vain que Louis XIV a voulu faire sortir la monarchie absolue des décombres du passé. Elle fut toujours une

création informe, mal conçue, mal établie. Le plus grand des écrivains qui aient loué cette forme de gouvernement, M. de Bonald, n'a pas assez observé combien de précédens contrariaient sa théorie.

Les disciples actuels de l'auteur de la *Législation primitive* ne suivent pas son exemple avec fidélité. Ils s'emparent du régime de Bonaparte, de l'administration actuelle, pour fonder sur ces bases un pouvoir absolu que doit étayer le clergé : ils en éloignent les cours royales, parce qu'elles ont voulu reprendre les prétentions des parlemens. Les absolutistes purs repoussent ces derniers, et se divisent en gallicans, qui se rapprochent du pouvoir, et en ultramontains, qui s'en isolent. Ce tableau général demande plus d'exactitude et de finesse dans les détails.

La vérité est due aux peuples comme aux rois. Fille du ciel, elle n'est point un privilège ; si le nuage des passions ne nous aveugle pas, nous la voyons s'élever étincelante de clartés, et le sophiste même dont elle blesse les yeux se détourne à son aspect, et prouve ainsi qu'elle l'éclaire sans le convaincre. Fauteurs du despotisme et de l'anarchie, votre origine est identique et la même folie vous aveugle. Si je remonte jusqu'aux temps anciens, j'y trouve la source commune de vos erreurs.

Il est de la nature humaine d'abuser de ses forces, jusqu'à ce que cet abus lui-même vous écrase : le pouvoir est enclin à empiéter sans cesse. Modérer sa puissance, pour mieux la gouverner, est le talent de ces génies rares, qui ne le furent jamais davantage. Quand

un pouvoir, de quelque nature que ce soit, vous attaque injustement, vous êtes donc bien avertis : la résistance n'est alors que la défense légale de vos propres droits. Ainsi se maintiennent les libertés, ou l'exercice de pouvoirs subordonnés à une souveraine puissance, qui ne peut rien contre eux légitimement, parce que comme elle ils sont légitimes.

Cependant certaines attaques frauduleuses, dont le succès est infaillible, sont difficiles à reconnaître. Si l'esprit public ne veille pas, elles parviennent lentement, mais sûrement à leur but. On peut fausser l'esprit d'une nation pour la dominer plus aisément, et saper ainsi les bases des résistances futures : détruire chez les peuples le germe de leur civilisation nationale, pour les consoler par un fantôme de civilisation factice, est un moyen presque sûr d'abolir peu à peu les antiques libertés.

Le pouvoir suprême, pendant le moyen âge, eut à soutenir des luttes fréquentes contre les libertés nationales. Les rois étaient tour à tour en guerre avec les nobles, le clergé, les communes : souvent ils se liguaient avec une classe de la société contre une autre classe. Jamais ces combats politiques ne déplaçaient le pouvoir et les libertés : au contraire, elles assuraient leur équilibre et leur donnaient des bornes. A cette époque il y avait de graves désordres, mais énergie, grandeur, dignité. Nulle part, ni le pouvoir ni la société ne se montraient lâches ou misérables.

Les développemens de cet ordre social furent arrêtés par un trouble réel : imparfait, mais vigoureux, il

aurait pu atteindre aux destinées les plus hautes. Les rois apprirent malheureusement à diriger contre leurs sujets les dispositions despotiques des codes romains; ils voulurent gouverner aux mêmes titres que les anciens Césars. Favorisant la démocratie chez les hommes instruits, chez les érudits, dans les universités et parmi les légistes, ils s'avancèrent d'un pas hardi vers le pouvoir sans bornes, qui leur paraissait l'idéal du gouvernement. Ruinant les communes, usant, pour ainsi dire, la noblesse, la fin du quinzième siècle les vit s'asseoir magnifiquement sur des ruines, le code de Machiavel à la main.

Mais, sous ces ruines, la vie palpitait encore; tout s'agitait sous cette puissance absolue, et ces débris eux-mêmes s'entre-choquaient. Il fallait empêcher qu'on ne les reconstruisît Ce fut dans cette intention que, chez plusieurs nations protestantes, l'Eglise fut soumise au pouvoir civil; et, chez les catholiques, la crainte de la réforme fut employée comme instrument de despotisme. Ensuite tout se calme : les rois se reposent, et le gouvernement des ministres remplit la dernière moitié du dix-septième siècle.

Une secte de déistes s'était répandue dans les hautes classes de la société : société dont un égoïsme commun rattachait tous les membres, et qui, flexible sous la main du pouvoir, tendait à la démocratie par le despotisme, comme le pouvoir avait tendu vers le despotisme par la démocratie. Les Sociniens, sous le costume des associés de la franc-maçonnerie, s'incorporèrent aux hommes d'état, et conseillèrent le rapprochement des

rangs au nom de l'industrie et d'un luxe indispensable pour le soutien d'états civilisés.

Enfin, on vit au dernier siècle le pouvoir se prostituer aux sophistes; il penchait alors sur les bords de l'abîme démocratique.

Cette démocratie l'a englouti : vainement on a évoqué le passé contre ses usurpations. Insolente dans son despotisme, elle fit disparaître jusqu'aux ruines que le despotisme avait respectées, et laissa l'ordre social à nu, exposé à la brutalité des premiers usurpateurs d'une puissance éphémère. Enfin, un homme extraordinaire, se plaçant au milieu de cet ordre de choses, prit la révolution pour base de son despotisme, et tenta de réunir sous sa main l'anarchie et le pouvoir sans bornes.

Jamais idée plus majestueuse ne s'était offerte au pouvoir royal, depuis la chute du système chrétien au moyen âge, que la Sainte-Alliance. Là se trouve au moins unité d'intentions et de vues : ce n'est pas le vain replâtrage du système de l'équilibre, qui a eu peine à sauver l'Europe des déchiremens du protestantisme, des envahissemens d'une politique égoïste et conquérante, et qui a fini par succomber sous les coups de la révolution. Ce qui peut manquer à la Sainte-Alliance, dans ses bases mêmes, a été développé par un écrivain homme de génie; et je ne répéterai point ses idées, pour ne pas affaiblir l'autorité de ses paroles.

Reconnaissons-le : jamais les souverains n'ont moins manifesté que de nos jours le désir de l'envahissement. Tout ce qu'ils prétendent, c'est se défendre. Les révolutionnaires, maîtres passés en usurpation et en des-

potisme, savent si les rois ont raison de chercher à se garantir. Cependant, environnés d'un ancien régime caduc, menacés par un régime révolutionnaire nouveau qui n'est que despotisme ou néant, frappés de l'exemple de la puissance militaire de Bonaparte, enfin s'apercevant combien il est facile d'enrégimenter et de fiscaliser un peuple que la démocratie a soumis au niveau, les rois résisteront-ils à la séduction du pouvoir? Et, lorsqu'ils en useront, ne croiront-ils pas que ce n'est là qu'un triomphe momentané remporté sur la révolution? Ne s'avoueront-ils pas que l'ancien régime seul ne peut leur offrir des forces de résistance suffisantes?

Pour certains hommes d'état, la politique n'est jamais dans l'avenir; elle est toute de circonstance. Aux yeux de certains autres, elle doit rester nationale, et ne jamais devenir européenne. La première est la politique des égoïstes; la seconde, celle des satellites d'un conquérant. Certes, les hommes d'état doivent se livrer à l'étude infatigable et journalière du moment présent, et surtout des intérêts nationaux; mais on ne mérite point le titre d'homme d'état, si l'on ne songe jamais à l'avenir, si l'on n'embrasse pas d'un coup d'œil l'ensemble du système européen.

Or, l'avenir de chaque peuple réclame un fonds d'institutions issues de mœurs locales et nationales. Le système de l'Europe exige un combat à outrance contre les ennemis de la chrétienté, dont les plus dangereux sont, sans aucun doute, les philosophes libéraux, véritables Turcs de la civilisation moderne, livrés à la

haine du passé, et poursuivant avec violence tout ce qui n'a pas racine dans leur égoïsme. Mais vous verrez toujours la démocratie s'agiter autour de vous, tant que vous laisserez la société au profit d'un système de conscription, de fiscalité, ou de centralisation ministérielle; c'est là provoquer la démocratie.

Certes, il serait bien temps de cesser une guerre d'hostilités stériles contre le pouvoir, de renoncer à de petites offenses, de s'abstenir d'irriter, d'abandonner une guerre de provocation. Les hommes devraient-ils jamais se diviser pour des misères, et perdre leur temps en cris et en injures? Mais aussi est-il du devoir de l'homme honnête de faire connaître aux puissans ce qui les a perdus dans le passé, et à quel prix ils peuvent espérer reconquérir l'avenir.

Comment le gouvernement temporel des hommes, essentiellement faillible de sa nature, a-t-il pu avoir pour base la théorie du pouvoir absolu, naturellement et nécessairement infaillible? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre, soit que la nature trop abstraite du sujet s'y refusât, ou que les lumières me manquassent. Je conçois l'infaillibilité dans l'Eglise, dont l'institution est toute divine : encore, dans le gouvernement de l'Eglise, le caprice ne règne pas; une règle constante, invariable, plane sur tout, dirige tout. Il faut ou accorder l'infaillibilité à la puissance temporelle, ou avouer qu'elle peut se mêler à l'arbitraire.

Telle est la théorie du pouvoir absolu : demandons maintenant des preuves à l'histoire.

Jamais dans l'Europe ancienne, ni en France ni en

Espagne, le gouvernement absolu n'a existé dans sa pureté. S'il eût pu faire dominer sur les états d'Europe sa nature réelle et véritable, ils se fussent transformés tous en monarchies orientales. L'intention y était, mais une foule d'institutions, bien que surannées, y mettaient obstacle. Comme le droit public de l'Europe chrétienne était né de ces institutions tombées en désuétude, elles avaient passé dans les mœurs; et ces dernières élevaient leur digue puissante contre les entreprises du despotisme.

S'il n'en eût pas été ainsi, la situation où tomba le Bas-Empire eût été en peu de temps le partage de l'Europe moderne, qui aurait offert, comme ce dernier, le modèle presque accompli du gouvernement absolu dans toute sa pureté : et notre continent serait tombé au-dessous des empires orientaux. Car le christianisme, religion du sens intime, rattache les hommes par l'ame bien plus qu'il n'établit entre eux des rapports extérieurs, et n'impose pas la loi de ces rituels asiatiques par lesquels le monarque même est esclave de la coutume. Le pouvoir absolu se fût aisément affranchi d'une loi qui eût gêné sa conscience sans le soumettre au joug d'un cérémonial extérieur capable de maintenir cette même loi vivante à tous les yeux. Aussi le grand Bossuet, embarrassé de concilier notre religion avec un pouvoir temporel absolu, c'est-à-dire essentiellement infaillible, et qui, par cette infaillibilité même, aurait pu se rendre indépendant du culte, a-t-il essayé, pour sortir de ce dilemme pénible, de rendre théocratique la monarchie absolue; ce qui serait la détruire.

M. de Bonald a cherché dans un régime parlementaire la solution du problème. Il a vu le type parfait de la monarchie dont nous parlons dans l'action des grandes cours de justice, unie à celle du pouvoir souverain et lui servant d'organe. Mais, comme Bossuet, il anéantissait par ce mélange même la monarchie absolue. Dès qu'une autorité religieuse ou une force parlementaire sont indépendantes de la couronne, le pouvoir absolu disparaît, dans l'acception réelle du mot.

Louis XIV, dans son système de monarchie, voulait que la volonté royale fût libre, et affranchie de toute autre volonté : c'est dans ce sens qu'il opposa au clergé la fameuse déclaration de l'église gallicane, et que d'un autre côté il brisa les parlemens, sans vouloir entendre parler de leur autorité. Telle fut aussi la signification de cette célèbre parole, « l'Etat, c'est moi. »

Gardons-nous d'accuser la mémoire du grand roi : ce n'est pas lui qui a fait son siècle, il l'a trouvé tout préparé. Déjà les mœurs et les institutions se dissolvaient : ce n'est pas sous le rapport des formes qu'il s'agit de les apprécier, mais dans leur réalité intime. On ne peut assigner à Louis XIV le rang qui lui convient, qu'en examinant ce qui a précédé et suivi son règne. La philosophie de Gassendi est une grande révélation de l'esprit public qui gouverna la France avant que Louis XIV pût manifester la force et l'ascendant de son génie. Elle indique une corruption d'idées et de mœurs, que l'exemple d'un prince assez habile pour observer les hommes et diriger sa politique d'après ses

observations, put seul arrêter. Mais après lui cette même philosophie reparut, pour animer l'école de Voltaire.

La puissance du catholicisme et celle des cours judiciaires offraient encore à un tel régime une digue apparente. Long-temps avant Louis XIV, la France féodale et la France des communes avaient succombé. Ce roi, en créant à l'Etat des destinées nouvelles, pour l'accomplissement desquelles les hommes dignes de lui manquèrent même avant sa mort, ne fit qu'achever l'œuvre du temps. Il est résulté de là que la monarchie s'est bientôt trouvée en présence d'une démocratie qui l'a dévorée et engloutie. Ainsi, par un nivellement successif des conditions politiques en Europe, le gouvernement absolu a préparé une révolution dont on ne peut prévoir le terme.

Il y a beaucoup de rapports entre la destinée de certaines contrées européennes et celle de la France de l'ancien régime : on peut surtout lui comparer celle de l'Espagne. Partout l'esprit de la monarchie absolue lutte contre un esprit antérieur composé de libertés publiques et nationales. Mais à mesure qu'elle approchera de son but, elle approchera de sa fin, et atteindra la démocratie, qui envahira tôt ou tard, si l'on n'y prend garde, la plus grande partie de notre continent. L'Espagne a ses communes, son clergé, sa grandesse : elle réunit aisément des juntes : les mœurs ont conservé quelque force dans le sens des anciennes franchises. Mais rien de tout cela n'a une autorité réelle, parce que la monarchie absolue a détruit partout la résistance.

Ainsi marche cette monarchie absolue, réchauffant dans son sein la démocratie, qui finit par grandir et l'étouffer.

La monarchie absolue se présente sous un triple aspect : sous celui d'une grandeur éclatante comme celle de Louis XIV, ou d'une force prodigieuse comme celle de Bonaparte; sous celui d'une puissance ministérielle mise en œuvre par les Mazarin et les Richelieu; enfin sous celui du régimes des cours, gouvernée par les favorites du prince et sa domesticité, lorsque sous ces mains devenues toute-puissantes les choses suivent leur train accoutumé.

La volonté puissante, soutenue, d'un monarque absolu dans le vrai sens du mot, donne au gouvernement une impulsion forte et facile : malheureusement cet ordre de choses est rare; car la nature est avare de prodiges, même en faveur des rois.

Quand de grands ministres exercent la souveraineté, souvent la cour se révolte; il se forme des frondes. Cependant si le monarque est subjugué par la volonté forte de son conseiller, l'ascendant de ce dernier étouffe la révolte et fait renaître l'ordre. On ploie en tremblant sous le joug d'un gouvernement qu'on déteste.

Si la cour devient, par le fait, souveraine, et que les favoris et les favorites se partagent l'autorité du prince, les nations se trouvent sur le bord de l'abîme : on s'avance rapidement vers sa ruine. La monarchie absolue baisse, s'affaiblit, et finit par tomber en débris sous les coups de l'anarchie populaire, au milieu des

fêtes, des débauches, des intrigues. Les Pompadour mènent les affaires grand train.

Telles sont les trois phases de la monarchie absolue : l'histoire, en les développant devant nous, nous apprend à lui prédire un sort semblable partout où elle existera sous ces diverses conditions. Il faut faire exception des hommes capables d'arrêter du moins momentanément le cours ordinaire des événemens : mais on peut nommer ces hommes les républicains du despotisme. Comme le cardinal de Richelieu, ils ont l'idée la plus haute des antiques libertés. Concentrés dans leur individualité, capables de jeter pour ainsi dire tout un peuple dans le moule de leur volonté, sans lui communiquer la grandeur qui leur est personnelle, ces hommes présentent un danger analogue à celui que font naître les grands rois nés sur un trône absolu : ils demeurent sans successeurs.

Quels peuvent être les droits d'un pays sur l'éducation d'un prince destiné à gouverner? Cette question, qui s'est élevée récemment, ne peut se résoudre. Le souverain est chef de famille; et comment le priver de la tutèle de l'héritier du trône, sans témoigner le peu de confiance du peuple dans les intentions, le jugement et la sagacité du monarque ? Cependant, poussez ce principe dans ses dernières conséquences ; n'envisagez le peuple que comme la famille gouvernée par le souverain avec une autorité paternelle, c'est-à-dire absolue, sans laisser à ses enfans le droit de discussion; vous brisez la nationalité, dans le cercle de laquelle la royauté est destinée à se mouvoir. Un peuple n'est point

un bien-fonds aliénable ou inaliénable, ni une famille, comme l'entend M. de Bonald : c'est une réunion d'êtres intelligens, et comme un temple politique, semblable, sous ce dernier rapport, à la réunion des fidèles sous le rapport religieux. Elever un prince dans l'idée que le peuple lui appartient comme les enfans appartiennent au père de famille, c'est lui inculquer une pensée étrangement fausse, qui doit transformer l'État en domesticité véritable, en simple état de maison, sans lui laisser rien de politique, aucun reste d'indépendance. Aussi voit-on souvent, dans les monarchies absolues, le prince adopter aisément des habitudes casanières, s'isoler du peuple, vivre enfermé dans son château, et abandonner à ses serviteurs le soin des affaires publiques, qu'ils dirigent au dehors sans qu'il s'en mêle. Voilà pourquoi il est si rare que le pouvoir absolu se consolide sous plusieurs règnes successifs : le désordre s'y introduit naturellement. Le génie est toujours rare : mais si le prince, persuadé de la supériorité de la valeur politique sur la valeur domestique de l'état social qu'il doit régir, se fût élevé au milieu de ces idées, l'absence du génie se fût moins vivement fait sentir, et il y aurait eu quelque compensation dans cet intérêt national, toujours vivant dans l'ame du prince. Le souverain est le peuple personnifié, mais le peuple dépouillé de ses passions, de ses divisions, le peuple devenu un seul homme, doué de raison, soumettant ses actes à cette règle, et éclairé sur leurs résultats. S'il concentre sa puissance dans une idée vague de paternité, forcé de renoncer à l'espoir de

faire valoir ce système avec conséquence, comme en Chine, il ne sera bientôt plus qu'un vain hochet entre les mains de ses courtisans et de ses ministres.

Ce qui caractérise la royauté légitime, c'est cette haute réflexion, c'est la représentation du peuple par le souverain : c'est ce qui la distingue de l'usurpation, qui, n'ayant ni droit ni mission, reste étrangère au peuple, qu'elle se contente de subjuguer par astuce ou violence. Dans les monarchies, on a eu raison de nommer le prince, évêque du dehors, évêque politique : ce qui signifie que la nation, individualisée dans la personne du roi, se reconnaît elle-même; tandis que dans la souveraineté populaire, la multitude ne peut faire aucune réflexion, et qu'au lieu d'offrir un être réel, tel qu'il se présente dans le roi, elle ne figure qu'une agglomération confuse, qu'un véritable chaos.

Le roi, représentant le peuple, est aux intérêts moraux et matériels de la société civile ce que le sacerdoce est pour les intérêts spirituels de la société religieuse. Voilà pourquoi il est si important d'établir un constant accord, une parfaite harmonie entre le trône et l'autel : en effet, la royauté et le sacerdoce réunis représentent l'humanité dans ce qu'elle a de plus parfait. La royauté est le symbole de l'homme considéré comme être social et politique ; le sacerdoce est celui de l'homme envisagé comme être spirituel et religieux.

Mais ces maximes, prises dans un sens absolu, conduiraient directement au despotisme, faiblement déguisé sous le titre de monarchie absolue, si l'on n'y joignait un troisième élément de pouvoir. Cet élément est

la liberté vis-à-vis de la royauté ; la philosophie contre-balançant la religion, sans qu'il y ait contradiction entre elles. Elles servent à reconnaître la détermination propre, la volonté libre, les droits de chaque individu. Un besoin non-seulement de justice, mais de liberté, existe pour tous. Car enfin les hommes ne sont pas des machines, ni des automates ; ils sont des êtres pensans, et demandent à être traités comme tels.

Depuis que l'Eglise a été ébranlée par la Réforme et l'Etat par la Révolution, depuis surtout que l'ascendant de l'inquisition religieuse et du machiavélisme politique se trouve usé, tout système de monarchie absolue, dans un ordre social comme celui de la chrétienté, n'a d'autres ressources qu'une police d'Etat escortée de la censure et de la gendarmerie. Parvenez au but de vos efforts ; domptez cet esprit philosophique et révolutionnaire de l'époque ; consolidez votre domination ; que possédez-vous? Au lieu du gouvernement patent de la royauté, un gouvernement occulte : celui de la police. Je n'ignore pas que certain parti aspire à ce gouvernement pour le métamorphoser en religion, afin de contre-balancer cette franc-maçonnerie qui le préoccupe. Mais ne fonde pas qui veut ; et cette haute faculté appartient moins au parti que je signale qu'à tout autre. Les pythagoriciens, les templiers, les jésuites, prétendaient atteindre, par une marche systématiquement occulte, la domination de l'ordre social. De quelques abus qu'ils se soient rendus coupables, dans quelques fautes qu'ils soient tombés, leur tendance paraissait avoir quelque chose d'élevé : car elle avait de la

longanimité. Mais, au contraire, ces hommes qui voudraient nous donner une contre-partie du jésuitisme en l'encadrant dans les pratiques de la révolution, métamorphosées à l'usage d'une certaine contre-révolution, ne nous présentent que des vues mesquines, dont le but unique est l'occupation des places, et qui n'ont point d'avenir.

Long-temps la révolution a eu son gouvernement occulte, occupé à exploiter la démocratie pour se substituer à l'action des anciens pouvoirs, débris des siècles passés, encore debout sur les ruines de la société. Le pouvoir ministériel espère dompter l'esprit démocratique, amortir par sa centralisation, sa hiérarchie d'employés, sa police toujours active, son armée dévouée au trône, les suites de la franc-maçonnerie. L'obéissance passive est regardée comme destinée à contre-balancer les mauvais effets de la licence et de l'athéisme. Mais l'opinion, plus forte que l'administration, que la police, l'armée et les bureaux, contrarie ces desseins. C'est dans ce chaos, né de l'anarchie des opinions, que le gouvernement occulte de la révolution cherche son point d'appui pour bouleverser l'Etat et le guider ensuite, à travers les ruines du temps passé, vers le but qu'il se propose.

En jetant un coup d'œil attentif sur l'état des sociétés actuelles, tel qu'il résulte de l'esprit du siècle, des lumières, de la civilisation ou de l'opinion moderne, on s'aperçoit bientôt qu'elles ne sont pas organisées pour la résistance, qu'au fond même elles manquent d'une organisation réelle. L'obéissance passive est de droit

public dans cette position, puisqu'il n'y a aucun moyen légal de résister au fisc, à la police, à l'administration, à l'armée. Il n'y a plus de position sociale indépendante, mais seulement des masses d'individus, flottant au sein de la société, masses inorganiques qui une fois dégagées des liens de l'obéissance passive, une fois mises en mouvement, entraînent tout après elles, détruisent tout avec une violence et une facilité qui ne sont égalées que par leur promptitude à se replacer sous le niveau, et à se soumettre à la main immédiate de l'administration. De grandes révolutions ne sauraient s'opérer par des individus isolés, dont la réunion n'a rien de solide et qui ne ressemblent alors qu'à des tourbillons d'atomes : seulement, si le pouvoir central, chargé de les maintenir, fléchissait, ces grands mouvemens auraient lieu ; il faudrait que la force active de l'armée et des employés vînt à s'user, et que dans la haute police sociale la discipline cessât d'exister. Il y a donc au fond moins de chances de révolution qu'on ne serait tenté de le croire, dans cet état de choses éminemment révolutionnaire. C'est pour fortifier la partie faible du système actuel, pour organiser la résistance, que le gouvernement occulte s'est réuni sous des formes qui lui ont été transmises par le cours des âges, formes qui n'ont rien en elles-mêmes de dangereux ni de coupable, et qui ont servi jadis à un emploi tout différent. De nos jours, au contraire, elles sont devenues une arme meurtrière entre les mains des factieux qui s'en servent pour se fortifier et se cacher, comme les brigands d'Espagne trouvent un asile dans les souter-

rains que les chrétiens ont construits dans les anciens temps.

Les vieux gouvernemens, dont la position est si fausse au milieu des sociétés modernes, n'ignorent point le véritable danger de cette position. Ce n'est pas tant l'esprit des populations, même révolutionnaires, qu'ils redoutent, que les sociétés secrètes. Les ministres savent fort bien qu'il s'agit d'un combat de puissance à puissance; car le pouvoir occulte exerce une action sur la société actuelle, révolutionnaire dans son essence. S'il ne possédait pas cette action, il serait simplement ridicule, même avec des trésors, même avec toute l'habileté possible. On achète les individus et non les masses. La vraie force des sociétés secrètes est dans l'esprit moderne. Faible en lui-même, cet esprit devient tout-puissant dès que les sociétés secrètes lui prêtent l'appui de leurs formes de gouvernement. Les rois, tout en redoutant les conspirateurs, devraient craindre bien plus encore la faiblesse de l'ordre social, le système moderne de démocratie ou d'égalité politique; système qui réduit les individus à une obéissance purement passive, et crée ainsi un moyen d'action très-puissant pour le gouvernement, mais qui favorise davantage les sociétés secrètes avec lesquelles il coïncide par sa tendance.

Le gouvernement occulte menace le gouvernement public en le contrôlant, en affaiblissant et paralysant son action : il expose le pouvoir à se trouver envahi par des agens de l'autorité secrète qui se glissent dans son sein. Il crée aussi des conspirations militaires, et

surveille tous les points sur lesquels le gouvernement néglige de tenir l'œil ouvert.

Menacé d'autre part de voir l'autorité instruite de ses démarches, le gouvernement occulte doit toujours redouter les agens de la police. Son premier soin doit être de s'effacer lui-même, et de disparaître momentanément toutes les fois que l'autorité le menace.

Il s'agit ici, comme on le voit, de deux puissances domestiques réunies sous le même toit : c'est une guerre civile conduite sans éclat, et à laquelle le gouvernement se garde bien de donner trop de publicité, de peur d'ébranler la fidélité des peuples. Les sociétés secrètes cherchent également l'ombre et le silence ; la publicité les perdrait. Une lutte interminable naît de cet accord même ; elle doit user à la longue le gouvernement le plus centralement fort, s'il n'emploie pas le seul moyen efficace contre le pouvoir occulte, s'il ne crée pas lui-même, par une instruction opposée au mauvais génie du siècle, un nouvel ordre social qui contre-balance la franc-maçonnerie, et que des institutions convenables fondent et appuient. Sans ces deux conditions, on ne sortira jamais du cercle vicieux où les vieux gouvernemens de l'Europe moderne se sont plongés.

Il y a un certain ridicule attaché à la persécution d'un pouvoir qui agit dans l'ombre, lorsque cette poursuite est dirigée par une puissance qui éclate à la lumière du jour. Ce ridicule provient de ce que tous les efforts du gouvernement ne donnent jamais un résultat bien positif, et ne parviennent pas à tirer l'en-

nemi de l'antre où il se cache. On évitera ce ridicule en n'en tenant aucun compte, et en exerçant la plus sévère surveillance avec le moins de bruit possible.

Ajoutons qu'à ce ridicule il se mêle quelque chose d'odieux, et que les meneurs des affaires clandestines ne manquent pas d'exploiter cet odieux même. Partout où les gouvernemens parviennent à tenir le fil d'une conspiration quelconque, on voit apparaître tout à coup des agens de police comme révélateurs et dénonciateurs. Le peuple n'ajoute presque jamais foi aux agens de police. On n'ignore pas d'ailleurs qu'en d'autres temps et en d'autres lieux des conspirations factices, plus ou moins directement provoquées par les agens du despotisme lui-même, lui ont servi à se débarrasser de ses adversaires. Il faut donc accepter encore cette apparence odieuse, pour atteindre un but qui n'est cependant que la sûreté et la stabilité de l'ordre social et des gouvernemens actuels. Il y a moyen cependant de prouver que le gouvernement se serait chargé d'un odieux *inutile* en créant des conspirations factices ; car la force du pouvoir occulte est dans l'esprit de la masse et non dans quelques individus. Le gouvernement, en sévissant contre certains ennemis personnels, n'aurait rien fait encore ; il n'aurait point vaincu l'esprit public.

Mais laissons la puissance ministérielle des états modernes se débattre de son mieux contre la révolution et la franc-maçonnerie, qui en tant de pays sert à la fois d'Eglise et d'Etat. Voyons quels obstacles oppose à la révolution et à son gouvernement le parti des

absolutistes, comme on l'a nommé en France, ou des apostoliques, d'après le titre qu'on lui donne dans la Péninsule. Peu importe d'ailleurs que ce parti essaie d'employer le ministérialisme comme un instrument ou qu'il conspire pour le bouleverser.

Autrefois catholicisme et liberté étaient deux mots synonymes. Depuis Grégoire VII jusqu'à l'époque d'Innocent IV, la hiérarchie combattit pour l'affranchissement des peuples, releva les communes, fut guelfe dans l'Europe entière, et s'opposa aux violences ghibelines. Au quinzième siècle, lorsque les Médicis montèrent sur le trône pontifical, le Saint-Siège s'environna de toute la splendeur des lettres et des arts. On vit les ligues catholiques combattre pour toutes les vieilles libertés. Mais ensuite la scène changea : pressée par l'esprit des temps modernes, sans en accepter le joug, Rome se vit forcée de se placer sous l'appui des couronnes, ainsi que le fit l'ordre de Loyola pour se maintenir contre les protestans, les jalousies du clergé et les cours de justice. Cependant rien ne leur répugnait plus que ce pouvoir absolu qu'ils semblaient établir. Alors se développa cette fausse politique catholique, à laquelle on ne peut renoncer depuis la révolution, et qui appelle la religion au secours du despotisme.

Les absolutistes ont vu M. de La Mennais se détacher d'eux. M. de Bonald, qui a penché vers les idées ultramontaines sans les professer ouvertement, s'est retiré de la lice. La mort du comte de Maistre a été un désastre pour ses disciples : non-seulement il leur prêtait, comme MM. de Bonald et de La Mennais, l'autorité du

génie, mais aussi celui d'une universalité étrangère au talent et aux connaissances de ses rivaux de gloire : en le perdant, son parti a perdu toute autorité indépendante. Aussi a-t-on vu les absolutistes, depuis cette époque, retomber de tout leur poids dans l'ancien régime, embrasser une religion de cour, négliger d'établir ces grands rapports qui doivent réunir l'Etat et l'Eglise, craindre enfin de se trouver forcés de présenter le catholicisme dans toutes ses conséquences. Plus ignorans, mais plus énergiques, les apostoliques de la Péninsule se montrent aussi plus francs et plus hardis. Tandis que les uns s'occupent d'appuyer l'autel sur le trône, de manière à ce que la prééminence appartienne à ce dernier, les autres cherchent à faire reposer le trône sur l'autel : double entreprise tentée par des gens qui professent la même doctrine, mais qui, dirigés par des vues différentes, se trouvent entraînés dans des voies absolument opposées. L'opinion publique suppose que l'influence des enfans ressuscités d'Ignace de Loyola dirige ce double mouvement, et guide l'absolutisme en-deçà des Pyrénées comme l'apostolicisme au-delà.

Je développerai plus tard mon opinion sur la légitimité d'une association morale qui, sous la condition expresse de sa moralité, voudrait s'emparer de la direction de l'esprit public. Ce n'est pas sous ce rapport que je blâmerai les entreprises du jésuitisme : lorsque la suite de cet ouvrage m'offrira l'occasion de traiter cette matière à fond et d'examiner dans ses élémens la cause qu'il soutient, je prouverai même le droit légitime dont il se sert. Mais je n'en déplore pas moins cette

triste alliance qui fait méconnaître aux fils de Loyola la véritable force sociale, qui les a aveuglés sur sa nature réelle au milieu des combinaisons de notre politique. Revenons cependant au sujet qui doit nous occuper.

Les polices d'état n'ont jamais pu être le résultat nécessaire d'une organisation sociale conforme aux principes de la religion chrétienne : en effet, l'immoralité est l'instrument nécessaire de la police, et sa seule route vers la découverte de la vérité. C'est au quinzième siècle qu'elles sont nées et se sont développées, sous l'influence de la politique de Machiavel, qui rappela les sourdes délations des empereurs romains. On voulut imiter les anciens, mais dans leur plus grande corruption, dans leurs égaremens les plus honteux.

Il faut à chaque ordre de citoyens une police ou plutôt une discipline : c'est dans ce sens que le clergé, la noblesse, les parlemens, la bourgeoisie, exercèrent jadis sur les individus qui composaient chacun de ces corps, une surveillance sévère, toute d'honneur et de moralité, parce que chacun était solidaire de la probité de tous, et qu'une tache individuelle déshonorait toute la corporation. Cette police admirable, garantie de la sécurité commune, s'est maintenue chez certains peuples, qui ont conservé fidèlement les traditions du passé; et elle a protégé les pays même que leur constitution expose davantage, comme l'Angleterre, aux bouleversemens populaires.

Mais quand les liens des corporations se relâchent, quand la surveillance de tous sur chacun perd de sa

force, quand la société commence à se diviser et pour ainsi dire à se pulvériser, alors seulement les polices politiques s'organisent, et réunissent à la fois les théories machiavéliques et le mécanisme administratif, de manière à maintenir, extérieurement du moins, une certaine apparence d'ordre au milieu de la confusion morale qu'on appelle encore l'État.

Jusqu'à la révolution française, les polices politiques restèrent pour ainsi dire dans l'enfance. Avant cette époque fatale, le christianisme luttait encore avec vigueur contre leurs principes, et les corporations diverses ne s'étaient pas encore dissoutes, au point de ne pas conserver au moins une ombre de discipline et d'honneur.

Mais la révolution française, étant le dernier degré de désorganisation auquel une société humaine puisse atteindre, dut nécessairement créer un ordre administratif qui, seul représentant de l'Etat, l'empêchât de retomber dans le chaos. Son génie machiavélique s'appliqua ensuite à prévenir l'agglomération des atomes qui composent l'ordre social; s'ils eussent formé des masses, celles-ci se seraient bientôt combattues pour se détruire enfin mutuellement. On ne pouvait atteindre ce résultat sans une haute-police qui, dans le fait, constituât l'unique pouvoir, ayant une influence réelle sur la destinée des hommes. C'est ainsi que Fouché parvint à être plus fort que Bonaparte, qui, ne se trouvant pas en sûreté près d'un aussi puissant ministre, brisa un instrument devenu redoutable.

N'adressons aucun reproche direct aux hommes : ce

sont les conséquences naturelles et rigoureuses de la nécessité des choses. Voulez-vous tirer de l'anarchie révolutionnaire un ordre social fondé sur les principes de cette révolution? il vous faudra un despotisme robuste, armé de la force préventive et répressive ; que sa surveillance active, que sa police d'état fassent marcher rapidement et avec vigueur la machine administrative.

Il y a donc anomalie entre une police d'Etat et une monarchie chrétienne : c'est ce que nous venons de prouver d'une manière qu'il serait aisé de rendre plus mathématique encore. M. le comte de Maistre l'a dit : « *Ces deux choses hurlent de se trouver ensemble.* » Et cette expression, qu'il appliquait au christianisme et à l'islamisme, n'est pas moins bien placée ici.

Quel est en effet le but, quelles sont la nature et la destination d'une police d'état? d'empêcher que les masses ne s'organisent sur un point quelconque, de subdiviser à l'infini. Elle doit non-seulement agir contre les coalitions révolutionnaires dirigées vers la destruction des gouvernemens; mais sa mission est encore de s'opposer à toute réédification de l'ordre social qui voudrait agir dans un sens contre-révolutionnaire, par esprit de corps et en vertu de son organisation morale. La police doit constamment travailler à dissoudre, à diviser à l'infini, pour ménager une action libre au mécanisme administratif : sans cela elle ne parviendrait pas au but de son institution.

Vers la fin du dernier siècle, on n'a point signalé en France les inconvéniens de cette police, qui apportait

remède aux désordres révolutionnaires, et conservait au moins le ressort de l'administration. Les esprits ne se sont révoltés que contre l'excessive immoralité de la police impériale; et ce qui hâta dans la suite la chute de M. Decazes, ce fut l'affectation de la police de l'époque à persuader au gouvernement qu'il avait de grands dangers à courir de la part des royalistes; affectation qui indigna tout le monde sans convaincre personne. L'arc trop long-temps tendu, devait finir par se briser.

Dans un ordre de choses qui, comme le nôtre, est depuis la Restauration contraire aux idées révolutionnaires, le gouvernement n'a pas besoin de la police pour apprécier l'état réel des choses : tout au plus, et dans ces temps de crise, pourrait-il y avoir passagèrement recours. Mais emprunter tout à la police, ne voir que par ses yeux, c'est abdiquer tout pouvoir d'examen, tout jugement personnel, se reconnaître incapable d'apprécier les hommes, les faits, la situation et les diverses modifications des partis.

La bonne cause, pour se gouverner elle-même, n'a aucun besoin de la police, qui, fondée nécessairement sur l'immoralité de ses agens, répugne à sa nature. Espionnage, délation, violation des secrets les plus intimes, division introduite dans les familles, tout ce qui déshonore en un mot; quels appuis pour une cause juste et sainte!

De tout temps la police, en se mêlant à la religion, a nui à cette dernière. Encore dois-je établir une distinction. Une police purement religieuse, comme l'é-

tait celle de l'inquisition dans son principe (1) ; a du moins cet avantage que son but est avoué, soit pour arrêter la propagation des mauvaises doctrines, soit pour surveiller les mœurs, comme Calvin l'établit à Genève. La police religieuse, quelque fatale qu'elle se soit montrée dans ses conséquences, ne tend pas du moins à diviser les agrégations d'hommes, ne pose pas des bornes à l'intelligence. Au contraire, elle veut, au moyen de la religion et au sein de la religion même, créer un esprit public. C'est d'instrumens propres à son dessein qu'elle manque. Les esprits ne se laissent pas garotter comme les corps. Ce monde est un combat entre le mal et le bien. Si le bien n'agit pas par lui-même, s'il s'endort comptant sur un régime de surveillance établi contre le mal, un jour viendra où le mal, triomphant des résistances, deviendra maître de la place. Alors le réveil sera terrible, et en dépit de toutes les inquisitions, censures, commissions et prévôtés, le désastre sera irréparable.

Dans un ordre de choses fondé sur la légitimité, la légalité, toute police se trouve renfermée dans l'esprit supérieur de l'homme d'état, dans sa sagacité, dans sa pénétration.

L'activité dans le bien, le continuel travail de l'esprit, la lutte constante contre le mal; voilà la seule police qui convienne aux hommes de la religion. En

(1) L'Inquisition, devenue politique en Espagne, y formait, dans son application, une puissance rivale de la cour de Rome, qui ne l'a jamais vue de bon œil.

s'associant à une surveillance politique, en marchant avec elle dans des voies ténébreuses, les hommes de la religion commettent le crime de simonie au premier chef; ils devraient s'avancer au contraire dans les voies de l'intelligence, le front découvert et rayonnant, pour ainsi dire, de la sainteté de leur vie. Le grand pape Grégoire VII et saint Bernard les eussent condamnés sans rémission : tous deux, dans leurs écrits, lancent la foudre contre ce crime.

Dans la Péninsule, les esprits peuvent s'accoutumer à l'idée d'une inquisition pour le maintien de l'orthodoxie : ils savent que sa tendance est de rallier, non de dissoudre ; mais toute police politique leur est antipathique. Les pseudo-cortès, copistes de notre révolution, essayèrent les premiers de l'organiser sur le territoire espagnol. Nos libéraux applaudirent à cette police qui minait lentement les ressorts de l'ordre social antique, réduisait les masses en poussière, et, si elle autorisait la formation de clubs révolutionnaires, les protégeait précisément parce que la consistance morale leur manquait, et qu'ils offraient un appui à la révolution contre les mécontens.

Les apostoliques ont eu le tort de croire que pour abattre la révolution et l'enchaîner, il leur suffirait de se servir de ses propres moyens. Ils ont employé la police organisée par M. Rufino Gonsalez, et formé partout des commissions militaires pour l'anéantissement des *négros*. Comment de telles mesures auraient-elles conduit à un ordre légal? Ne nous y trompons pas cependant : au système de M. Rufino se ralliaient

seulement les passions populaires et quelques intérêts de cour. La majeure partie du clergé, les tribunaux et le conseil de Castille, se prononcèrent contre ce système : les uns, parce que le conflit des partis affaiblissait le pouvoir religieux, devenu incapable de dominer la lutte par la modération de l'Evangile; les autres, parce que la police empiétait de plus en plus sur la justice. Les apostoliques furent obligés d'entrer en compromis avec la police du ministère, et le produit de ce compromis a été le système de M. Recacho.

L'inquisition, police religieuse du seizième siècle, ne marcha pas toujours d'accord avec la police des hommes d'état, née du machiavélisme : la péninsule seule vit ces deux systèmes se confondre. L'instrument spécial de l'un était un zèle égaré, un aveugle fanatisme; celui de l'autre était une corruption systématique. Mais le fait même de la domination acquise en Espagne par la police religieuse sur la politique de l'Etat, donna à cette police, plus oppressive que dans d'autres régions, un caractère moins avilissant. La diplomatie du seizième siècle fut un système d'espionnage raffiné, mais excusable, parce que, réduit en doctrine, tous les ressorts en étaient connus d'avance. La révolution, tout en brisant cette haute police, la concentra à l'intérieur, sous la forme d'un ministère spécial. Elle cessa de se confondre avec le régime de cour, et s'allia tout bonnement à la populace. Ce ne fut que sous Bonaparte que la police sembla se rapprocher un peu de la haute police de l'ancien régime, tout en conservant ses rapports avec la basse police ré-

volutionnaire ; mais cette diplomatie, au lieu de faire la guerre aux cours étrangères, se tourna contre la haute société de France, et fut spécialement appliquée aux affaires intérieures. La Charte vint détruire cette application de la haute police à l'intérieur, pour la remplacer, sous M. Decazes, par une police de surveillance de la contre-opposition. De son côté, M. Decazes lui-même était sous la surveillance d'une police particulière, dirigée par l'absolutisme; police qui serrait de près la révolution. Tel fut le commencement de ce gouvernement occulte qui entraîna la chute d'un ministre dont l'imprudence compromettait la monarchie, en essayant d'établir, entre elle et la révolution, une inexécutable alliance.

Comment la police, même en usant de tous ses moyens de déception, peut-elle lire dans l'ame des hommes? N'est-elle pas dans une continuelle défiance? L'adresse qu'exige le métier des espions demanderait un talent, ou plutôt un génie bien rare. En eux tout est coupable: comment joueraient-ils le rôle d'une opinion naïve et sincère? On connaît les masques; et même l'horreur publique les devine par instinct. A cet égard, les conspirateurs sont doués de plus de finesse encore que le public : on les a vus se jouer de la police, lui faire subir des mystifications cruelles. Ce qui a mêlé le ridicule à l'odieux, c'est cette multitude de prétendus complots, de perquisitions menées avec un secret si bête, d'exagération dans la manière dont on a présenté les conspirations réelles. Si une conspiration matérielle ne relève pas de l'opinion publique d'un pays,

comme telle, elle est morte avant d'être née : ce n'est que par réaction contre l'esprit national qu'elle pourrait avoir de l'importance à la longue. Si c'est d'un fonds de doctrines qu'elle émane, attaquez ce fonds lui-même plutôt que la conspiration à laquelle il a donné naissance. Aujourd'hui l'administration a plus de force contre un désordre public, que la police. Sous Bonaparte, cette dernière, qui prétendait diriger l'esprit public au moyen d'une littérature vénale, n'avait d'autre mérite que celui de surveiller l'administration elle-même.

Comment le ministère de la police aurait-il vu sainement les affaires générales? La source à laquelle il puisait était impure. Forcé de calculer sans cesse que ses vils instrumens pouvaient le trahir, il vacillait dans sa marche tortueuse, il ne pouvait saisir le caractère des hommes dans leur ensemble et dans leur vérité, mais par fragmens. Il se voyait même obligé de choisir des agens qui eussent une certaine manière de voir propre, et dont la pensée ne fût pas aussi flexible que la conscience.

Dans ce reste d'opinions qui se trouvait chez de pareilles gens, il y avait un danger à peu près irrémédiable. Ainsi, pour appuyer la puissance révolutionnaire, on choisit pendant cette époque des hommes à idées démocratiques, qui ensuite surent merveilleusement allier ces mêmes idées avec le bonapartisme, et servir leur nouveau maître comme l'unique jacobin de France. Tous, en espionnant des hommes dont les vœux contrariaient leur opinion, ils suivaient leur pen-

chant naturel : cette aversion d'instinct qu'éprouve la bassesse en présence de la vertu, les avertissait pour ainsi dire et leur faisait deviner leurs adversaires. Bonaparte avait acquis une influence énorme sur ces êtres dégradés. Femmes perdues, hommes voués aux métiers les plus infames, devinrent ivres de sa personne. Il exerçait sur la portion basse et honteuse de la nation une attraction sympathique, d'une étendue vraiment effrayante. Beaucoup de mouchards le servaient avec enthousiasme ; plusieurs autres, d'opinions contraires, poursuivirent avec plaisir des hommes qu'ils supposaient entachés de quelques restes de jacobinisme : surtout aux momens de crise, où ces derniers semblaient vouloir se rapprocher des royalistes. On commentait avec une atrocité absurde les plus insignifiantes démarches.

Quelques personnes ont paru s'étonner du peu de justesse des opinions de Bonaparte sur les nations en masse et les hommes en particulier. Ses jugemens sur le peuple français entre autres étaient nés des faux rapports de la police : chez les tyrans comme chez les animaux de proie, il y a un instinct de la haine qui ne les trompe guère ; c'est un phénomène digne d'être observé. Un instinct sûr les dirige de loin vers leur proie ; mais aussi leurs yeux, qui ne peuvent supporter la lumière, leur rendent la nuit nécessaire pour théâtre de leurs exploits. Tant que le jour luit, un asile impénétrable les renferme ; leurs émissaires se répandent pour leur chercher des victimes ; la griffe du maître pèse sur eux, et ils ne voient partout qu'un festin sanglant à lui préparer.

C'est ainsi que Bonaparte voyait le monde par les yeux de ses Argus, dont le dévouement s'identifiait à sa tyrannie. Ce qu'il voulait, comme tous les hommes de sa race, c'était imposer à l'univers une magnifique idée de son omniscience ; c'était faire regarder le grand homme comme instruit de tout ce qui se passait dans son royaume. Quoi de plus précieux, dans ce cas, que de fournir un répertoire d'anecdotes, sur toutes les personnes qui pouvaient frapper les regards? C'était l'instrument le plus heureux de ce charlatanisme politique. Bonaparte, au fait de tous les secrets, semblait pénétrer l'intimité même de la conscience de l'homme auquel il parlait : comme Jupiter, il lisait les pensées les plus cachées; puis, se retournant avec toute la satisfaction du triomphe, il continuait ce jeu dans le cercle entier qu'il avait à parcourir. Ainsi se plaisait à se tromper lui-même un homme que la nature avait doué de bon sens et d'une vive pénétration. Quant aux caractères des peuples, il se fiait encore au portrait que ses agens lui en avaient fait, et ne cachait point cette opinion lorsque avec sa brusquerie ordinaire il répondait aux différens ambassadeurs. A l'entendre, tous les peuples désiraient sa venue; ils voulaient être gouvernés par lui, et se corriger à son école; les Allemands, de leur kantisme ; les Espagnols, de leur ignorance. Qu'on parcoure les observations que Bonaparte adressait à chaque député étranger, on verra le résumé exact des opinions de la police moderne.

L'administration, mieux placée que la police pour tirer des inductions certaines de la situation politique

et morale des hommes, n'a cependant pas été plus juste dans ses vues. La facilité qu'elle trouvait à déployer son action lui faisait tirer de fausses conclusions sur l'état réel du pays. On paie, disait-elle; donc tout est tranquille. Rien de plus exagéré ni de moins juste que cette conséquence. De ce que l'on murmure, s'ensuit-il que l'on conspire? On admirait alors cette surveillance vaste et commode, cet état de soumission entière, signes de dépérissement qui semblaient des indices d'ordre parfait. Il semble même que cette erreur n'est pas encore tout-à-fait dissipée. Ni la police ni l'administration ne pourront donner une appréciation exacte des masses de peuples qu'elles retiennent dans le devoir en semant l'épouvante et la division. Si ces masses étaient mortes et inanimées, cela pourrait être. Mais il y a de la vie chez la nation française. Il faut, pour l'apprécier et la rétablir dans ses droits imprescriptibles, des vues généreuses et élevées. Dans une telle situation, nul rapport de police ni d'administration n'est à dédaigner sans doute; mais aucun de ces rapports ne peut suppléer à la haute police de l'homme d'état, qui en sait plus à lui seul que tous les agens, que tous les commis du monde.

Fouché n'ignorait pas la vaste influence de la police tant que l'on aurait la bonhomie de croire à sa toute-puissance. On vit ce proconsul gorgé d'or et de sang devenir le plus prudent des hommes. Sa réserve augmenta en raison directe de l'imprudence de Bonaparte: le premier il affermit la couronne sur la tête de l'usurpateur. Devenu le marche-pied de son trône, ce fut

lui qui réunit les fils de la conspiration de Pichegru, de Moreau et de Georges, conspiration dont le but apparent était l'assassinat du premier consul, et dont le véritable but était de lui assurer la souveraine puissance, et de sauver la France, disait-on, des intrigues de ses ennemis.

Fouché créa pendant quelque temps une espèce de dictature auprès du trône impérial : la révolution, dont il avait parcouru toutes les phases, lui avait laissé le fonds d'instruction qui lui servit à cet usage; il connaissait parfaitement les démarches et les relations politiques des chefs de l'ancien régime. Devenu maître des esprits par la haute opinion qu'il était parvenu à donner de sa finesse et de son talent, il faisait, après tout, peu de chose. Son amour-propre était flatté de s'entendre répéter qu'il exerçait un empire : fraction d'empire qui ne dépassait pas les barrières de la capitale. Personne ne savait mieux que Fouché qu'il est impossible de faire de l'esprit public avec des intentions despotiques et des élémens d'esclavage, quoique son maître commandât expressément qu'on en fît, et que les moindres vélléités d'un autre régime le fissent entrer en fureur. « Pourquoi y a-t-il donc des préfets, » des sous-préfets, des maires? Pourquoi ai-je ma po- » lice et mon administration, disait-il? A quoi tout cela » me sert-il, si je ne puis créer une petite opinion, à » l'heure, au jour, à l'année? » Une école de jeunes auditeurs se forme aussitôt : de leurs mains doivent sortir les hommes nouveaux que l'autocrate désire. Ces tailleurs d'habits politiques, si j'ose me servir de

cette expression triviale, mais juste, se croyaient des demi-dieux dans leur nouvelle destinée politique. A force de mépriser les hommes, Bonaparte finit par ne plus les connaître. Il perdit de vue entièrement les Français véritables, dont le caractère se montra beaucoup moins sous son règne que sous tout autre régime. Aveuglé par l'éclat personnel dont il s'entourait et par la grossière corruption de sa cour, il exploitait à son profit l'éducation de la jeunesse. En effet, c'était là faire de l'opinion à sa manière, ou plutôt détourner cette expression de son véritable sens. Il prétendait que la police dirigeât les caquets de salon, et fît ériger, pour atteindre ce but, des bureaux d'esprit public et de censure. Tandis que le grand homme se trouvait blessé de tout, Fouché, cruel avec délice et avec malice, se faisait un plaisir de lâcher la bride aux épigrammes plus ou moins adroites des salons.

Le souverain détestait le ministre, et tous deux se connaissaient trop bien pour avoir confiance l'un dans l'autre. Bonaparte ne pouvait payer d'une ingratitude trop criante le seul homme envers lequel il fût véritablement endetté. D'ailleurs il s'exagérait à lui-même l'importance d'un chef de la police, parce qu'il prenait l'humanité pour une matière brute, taillable et corvéable à merci et miséricorde. De sa foi à la toute-puissance de Fouché, et de la haine qu'il lui portait, naquit sa police de gendarmerie à l'intérieur, jointe à sa police diplomatique à l'étranger. Il trouvait moyen de contrarier ainsi et de la même manière, Fouché et Talleyrand à la fois. Tous ses agens étaient chargés de

l'approvisionner de nouvelles et d'anecdotes : ce qui procurait au nouveau Charlemagne le double plaisir de mystifier deux ministres, en paraissant plus instruit qu'eux, et de les enchaîner par la terreur d'une surveillance secrète. Il se trompait; la vérité l'offensait toujours, et ses agens, qui n'ignoraient pas cette susceptibilité inquiète, n'osaient devant lui proférer que le mensonge. La franchise eût été suivie de la disgrace. Heureux qui, pour prix de tant de maladresse, n'eût pas été déclaré traître à la patrie, ou renfermé comme imbécile dans une maison de sûreté! Douter de la fortune impériale, c'était crime de lèse-majesté. On n'entendit cet empereur militaire se plaindre qu'après sa chute, et se plaindre avec la violence d'un enfant, de la bassesse de ceux qui avaient entouré et enivré sa prospérité. S'il eût mieux connu les peuples, s'il n'eût pas envoyé à l'étranger des courtisans légers et présomptueux, de tous les beaux-esprits les plus ignares, peut-être ne fût-il point tombé, ou du moins cette chute aurait été moins précipitée. Mais il suffisait qu'on lui envoyât des documens historiques et des notes sur les personnages du temps, afin de donner au maître la petite gloire d'étonner ceux qui l'environnaient, et de sembler pénétrer le fond des entrailles de l'étranger dont son œil d'aigle devinait les intimes pensées. Fouché le laissa jouer à son aise cette petite comédie de politique anecdotique; ce n'est pas là en effet que tout aboutissait. M. de Talleyrand ne s'est pas plus trompé que lui sur le résultat de ces menées, et ils se sont dirigés d'après leur observation.

Bonaparte, comme nous l'avons dit, croyait à l'efficacité d'un système de police : c'est ce que prouvent ses ménagemens envers Fouché, que long-temps il hésita de renverser. Cependant il finit par s'enhardir, et donna toute sa confiance à Savary, homme peu habile, mais dévoué à sa personne. Jamais en France ni à l'étranger, on ne conspira plus aisément que sous son ministère.

La nouvelle police attacha beaucoup d'importance à des choses que la police ancienne avait regardées comme niaises et inutiles. Bonaparte croyait que le peuple français peut être façonné et amusé comme les Romains sous les Césars : c'était une erreur. Les journaux censurés et soldés, devaient donner au public le spectacle de lutteurs se blessant et s'excitant tour à tour pour mieux se saisir : un article *théâtres* devenait une affaire d'état; il fallait que la France s'en occupât, que l'Europe en retentît, et pour comble de ridicule, Bonaparte, cédant à ses conseillers, crut faire miracle en donnant au monde le spectacle du maître de la terre dictant du champ de bataille un arrêté sur les théâtres. L'univers resta en silence, et la classe entière des comédiens se trouva à jamais gagnée. Ce fut alors que la direction de l'esprit public fut confiée à des hommes tout-à-fait à la hauteur de ce système. La barbarie révolutionnaire se civilisa ainsi : jamais l'ours sauvage des forêts ne reçut plus aisément ni plus vite les entraves et les leçons d'un maître.

Cependant le Tugendbund en Allemagne, les Carbonari napolitains, les philadelphes et les royalistes français, s'organisaient en dépit de la police de son excel-

lence le duc de Rovigo. De temps en temps les agens faisaient quelque capture, mais sans qu'il en résultât pour eux une véritable lumière. Cette pauvre police imaginait que nulle machination ne pouvait s'ourdir sans qu'elle même fût de la partie; mais elle ne s'y entendait point : elle ignorait qu'un petit nombre d'hommes, en se tenant cachés derrière le rideau, peuvent par leur habileté soulever des masses, sans que rien trahisse leur influence. Les mouchards étaient partout; mais aussi partout on se moquait d'eux. Effrayé, obsédé de l'idée des sociétés secrètes, Bonaparte prit un moyen singulier pour amortir leur influence : il propagea à l'infini, et surtout dans son armée, les affiliations aux loges d'une maçonnerie parasite, dans le sein de laquelle on se livrait au plaisir. La police s'y mêlait, et croyait que ce secret de tout le monde n'aurait rien de dangereux. Elle ignorait quel moyen puissant présente en politique un édifice symbolique dont la hiérarchie est toute faite, et dont le langage peut s'appliquer à tant de choses différentes. Elle ignorait que les maçons ne se servaient pas seuls des formules d'initiation, et que d'autres encore les possédaient avec une variété presque infinie de formes et de symboles, et affectaient en public le plus souverain mépris pour la maçonnerie. La langue du Tugendbund et des Carbonari lui était inconnue. On cherchait partout les derniers, excepté là où ils étaient, c'est-à-dire dans les loges maçonniques.

Il faut avoir été témoin des mystifications que la haute-police a subies en Italie et en Allemagne, pour

savoir à quel point elles ont été poussées. Là-dessus, la police militaire, dirigée par quelques maréchaux d'empire, n'était pas mieux instruite que celle dont le centre d'action remontait au duc de Rovigo. Malgré sa force apparente, le gouvernement de Napoléon se trouvait affaissé par l'identification de tant de peuples différens à la masse de la nation française. La fureur de conquérir, seul motif d'action de l'usurpateur, ne plaçait entre ses mains que des torches incendiaires. Ce brillant flambeau, qui a permis aux Alexandre et aux Charlemagne de fonder les plus belles institutions, ne l'éclairait pas dans sa marche. Quand on a connu cet ensemble de fragilités puériles, on conçoit comment il a été possible de pousser, au milieu de la France impériale, la plaisanterie au point d'enfermer un beau matin le ministre et le préfet de police, dans la maison de détention où étaient gardés les prisonniers d'état. Jamais gouvernement n'a vieilli aussi promptement que celui de Bonaparte : c'est ce que prouvent évidemment les difficultés insurmontables qu'ont éprouvées ceux qui ont essayé de continuer sa police.

La politique généreuse et vraiment libérale de la maison de Bourbon a rejeté le ministère de la police, institution qui ne manquait point de partisans. Plusieurs royalistes ardens, s'exagérant l'influence de l'administration sous Bonaparte, crurent que l'établissement d'une police fondée sur le zèle et les bonnes intentions des agens pourrait devenir utile à la dynastie : mais il y avait contradiction entre le but et les moyens. Comment employer pour le bien ceux que Bonaparte

employait pour le mal? Sérieusement pénétrés de cette conviction, ils n'en apercevaient pas le côté vicieux. La police qui se créait ainsi de prétendus hommes de bonne volonté, n'était qu'un scandale propre à nuire aux royalistes en général et à des hommes dignes de la plus haute estime en particulier. Cette erreur funeste était née, il faut le dire encore, de l'idée exagérée de la puissance de Fouché et de Savary, et on a fini par regarder comme une vérité incontestable cette erreur même qui s'est répétée continuellement. La police promet aisément d'opérer des miracles sur l'esprit public; et les royalistes ont accepté comme un don céleste cette police qui s'offrait de si bonne volonté. Organisée par quelques intrigans qui eurent l'adresse de faire valoir leurs services auprès de quelques personnages marquans, cette police singulière n'aboutit réellement qu'à duper les gens honnêtes dont elle captait insolemment les suffrages en exaltant leurs sentimens et flattant leur amour-propre de l'idée de rendre à la bonne cause de signalés services. C'est ainsi que se croyant soumise à la plus haute organisation et mise en mouvement par les plus fortes puissances, elle compromit des noms honorables. Déjà tarés sous l'ancien régime, perdus dès lors de dettes et de débauche, des intrigans qui, royalistes au commencement de la révolution, avaient perdu au milieu des privations le peu de vertu qui leur restait, revenaient vanter l'excellence de leurs opinions. A Coblentz, tout en recevant les largesses de l'inépuisable bonté du roi et des princes,

on les avait vus traiter avec la puissance révolutionnaire. Bonaparte avait choisi dans les rangs de ces hommes quelques-uns de ses agens les plus rusés, excellens instrumens en raison de leur souplesse et de leur facilité à se rapprocher des premières classes de l'ordre social. Ce furent ces individus qui, à la restauration, se parèrent de prétendues belles actions de leur jeunesse, et rafraîchirent le souvenir d'un dévouement depuis long-temps usé s'il avait même été réel. Sans doute ils préféraient la cause royale à toute autre ; mais ils la servaient d'une manière qui ne pouvait, qui ne devait pas lui convenir. Nés avec des dispositions insinuantes qu'une apparence d'éducation avait développées, ils empruntèrent le langage d'une indignation généreuse ; mais la franchise manquait à leurs discours, et leur enthousiasme était simulé. Malgré ces défauts évidens, il fallait une grande prudence pour se mettre à l'abri des ruses des plus habiles. Tel ou tel Mascarille cachait adroitement sous un costume de marquis son métier subalterne ; et pour discerner les motifs qui le portaient à représenter la France comme en proie à des conspirations effroyables, livrée à des machinations atroces, il fallait une raison ferme et éclairée. Dès qu'un événement avait eu lieu, on les voyait reparaître et dire qu'ils l'avaient prédit d'avance, et que tout eût été sauvé si l'on eût suivi leurs conseils. Plusieurs personnes, trompées par ces illusions bizarres, par cette espèce de cauchemar que l'adresse et le charlatanisme suscitaient, finirent par le prendre pour la réalité même.

J'ai eu sous les yeux plusieurs de ces plans, que la police de bonne volonté a créés. Des hommes recommandables, non-seulement par leurs vertus et leurs souffrances, mais même par leur esprit et leur talent, avaient la bonté d'admirer cela et de croire à leur efficacité. Si l'on publiait ces prétendus plans de conservation, l'on rendrait un bien grand service. On y verrait combien ce développement de coups d'état, de camps militaires, de despotisme impérial déguisé, était mesquin en lui-même. Les classes élevées se convaincraient que leur salut n'est pas dans les mains de ces charlatans parasites : elles repousseraient des moyens indignes de leurs qualités, de leurs vertus, de leur gloire et même de leurs malheurs; car le malheur est aussi un noble héritage pour le gentilhomme français. Elles ne laisseraient pas des hommes dont la conduite est au moins mesquine (pour me servir de l'expression la plus douce) porter atteinte à une si noble cause. Heureusement cette police de bonne volonté a cessé d'agiter la société, depuis que les royalistes, en exerçant le pouvoir, ont reconnu l'inutilité de l'exagération pour gouverner les affaires d'un grand peuple.

Ce n'est plus là qu'est le danger.

L'ombre d'une administration de police fut conservée en 1814, et après M. Beugnot, qui alla se dessiner dans une situation moins ingrate, M. André vint s'y effacer. Alors les salons de la cour disgraciée brillaient encore de tout leur lustre. Ils éclipsaient ceux de la cour nouvelle. Des femmes galantes, connues pour avoir été

inscrites sur les registres de la police, ouvraient des réunions fréquentées par tout ce qui devait conserver et nourrir des ambitions opposées au régime des Bourbons. Rien ne contre-balançait donc l'ascendant de la société bonapartiste.

Conçoit-on d'ailleurs la folie d'avoir laissé l'homme déchu aux portes de la France? Sa famille devait nécessairement se donner tout le mouvement possible en Italie, en France et en Suisse. Les voyages de quelques Anglais de distinction, membres d'une opposition capricieuse, avaient été observés. On ne pouvait former aucun doute sur les dispositions de l'armée, si rapprochée de son ancien capitaine. Quoique le gouvernement français n'ignorât rien de tout cela, il eut le malheur de ne pas sentir tout le péril de sa situation. Il prit trop tard quelques mesures, et réclama au congrès de Vienne l'éloignement de Bonaparte. La preuve des machinations y était parvenue. Tout se préparait pour choisir un autre séjour au souverain de l'île d'Elbe, et assurer le repos de l'Europe. Bonaparte, informé du danger, s'élança aussitôt sur les rives de France, au grand étonnement de sa famille et de son parti, qui ne l'attendait pas encore : précipitation qui lui donna un double désavantage; celui de trouver la France dégarnie de soldats, et les alliés encore sous les armes.

Les reproches adressés à la police de 1814 portent donc à faux. Si l'on veut prétendre qu'elle ignorait le danger et le remède, c'est avec plus de raison que l'on peut adresser à la politique imprévoyante des alliés le

reproche d'avoir encore de vains ménagemens envers un homme qui n'avait jamais rien ménagé, et qui refusait de mourir à la tête d'une armée immortalisée par ses combats et son dévouement. La police de 1814, excessivement nulle, restait encore neutre au moment où l'exagération l'accusait de trahison. Timide comme elle ne l'avait jamais été depuis son origine, elle offrait, pour une police, un spectacle assez risible. Entravée par les hommes qui affectaient le rôle de mouchards par un beau zèle pour la légitimité, elle était digne de pitié ; n'osant s'opposer à ces gens qui brouillaient tout, elle gémissait en secret dans le cabinet de l'administrateur en chef, qui subissait la mortification de voir les aventuriers feindre de croire que l'administration était d'accord avec Bonaparte, et trahissait le Roi.

Les royalistes de l'intérieur doivent leur salut, pendant les cent jours, à des circonstances particulières. Bonaparte n'avait qu'une modération feinte ; et les démonstrations philanthropiques de la coterie libérale n'étaient d'aucun poids dans la balance politique. Si de grands malheurs n'ont point accablé les royalistes, ils l'ont dû au duc d'Otrante : animé d'une haine franche et profonde contre Bonaparte, le duc n'ignorait pas que Bonaparte lui rendait ce sentiment avec usure.

Mais la marche de l'homme de l'île d'Elbe était embarrassée ; et Fouché saisit l'occasion d'enlacer son ennemi dans ses filets diplomatiques. L'ex-oratorien favorisait les mesures de Bonaparte en faveur d'une fédération générale ; non qu'il voulût en faire un instrument de tyrannie, mais parce que, dans son opi-

nion, le jacobinisme était la seule puissance capable d'arrêter la course triomphale de l'usurpateur. Fouché envoyait en même temps des agens à Vienne, à Londres, à Gand, près du quartier-général du Roi, auquel il faisait offrir ses services. Un autre espoir, sur la nature duquel on ne saurait s'expliquer, l'animait encore. Jamais on ne noua d'une main aussi habile le fil d'autant d'intrigues diverses. Celui qui, dans une certaine vue, encourageait le jacobinisme, faisait, par une autre combinaison de son esprit, l'espérance secrète des royalistes. Le sanguinaire proconsul conserva les jours de ses ennemis pour se joindre à eux, ou les perdre d'une manière plus sûre, d'après les événemens. Les libéraux isolés n'occupaient pas plus son esprit que celui de Bonaparte ; il les laissait disserter et ennuyer le public, assis dans leurs chaises curules. Fouché, tout mépr'sable qu'il fût, s'est comporté pendant les cent jours en homme peu commun. Puissant par son influence personnelle, il cherchait à l'étendre sur la France entière, comme il l'avait étendue sur les salons de la capitale. Il est vrai que cette puissance était seulement de circonstance et de position, et tenait à l'idée que Bonaparte avait conservée de l'influence de Fouché sur les événemens, et à la nécessité imposée à ce conquérant de réunir toutes les forces révolutionnaires. De l'oligarchie, ou de la partie libérale de la révolution, il composa deux chambres, et donna à la partie basse de cette même révolution la forme d'une fédération ou confraternité populaire. Bonaparte pensait aussi que cette écume de la civilisation des grandes villes, que la

crapule de la nation en un mot, était soumise exclusivement aux ordres de la police, et qu'en temps de révolution, de pareils moyens n'étaient pas à dédaigner. Il regarda Fouché comme soutenu par ces forces : il se trompait. Toute l'influence politique du duc d'Otrante résidait en lui-même et non dans ses fonctions.

Lorsque le roi porta le duc d'Otrante au ministère, la raison en était claire pour toute personne instruite. On admira chez le monarque cette magnanimité qui abdiquait tout sentiment personnel, quelque sacré qu'il fût. On n'avait pas droit de moins attendre de cette noble race, qui s'impose pour l'amour des Français les plus cruels sacrifices. Cependant Fouché vit arriver le terme de sa puissance : au lieu de persévérer dans une conduite adroite et de refuser ce que sa position ne lui permettait pas d'accepter, il se berçait d'absurdes chimères, et se promettait une continuation de sa puissance en face du royalisme. Mais la contre-partie de ce qu'il avait fait sous Bonaparte n'eut point de succès sous le roi. Il avait cru facile de tromper un Bourbon et de s'assurer une sorte de dictature : c'est pour arriver à ce but qu'il eut l'air de protéger les intérêts de la révolution et de prendre le libéralisme sous ses auspices. Nouvelle combinaison sur laquelle il compta, comme il avait jadis compté sur les combinaisons contraires. Mais les intérêts royalistes ont toujours pu se passer de la protection de quelque individu que ce fût, et à coup sûr de celle du duc d'Otrante.

Il continua sous le roi ses rapports illusoires sur la situation de la France : pour garans il attestait des gens

obscurs; et traître à la révolution, il faisait semblant d'arrêter une réaction prête à s'opérer. Assurément l'intention était louable, mais il n'est pas donné à qui veut l'entreprendre d'accomplir le bien. Dieu, dans ses desseins impénétrables, se sert quelquefois du plus misérable instrument, mais il n'accorde jamais aux méchans les moyens de consolider l'ordre social. Aussi Fouché déraisonnait. Au lieu de régler un zèle trop exclusif, il parla de l'anéantir. L'enthousiasme, étranger à son ame stérile, la troublait et l'effrayait. Ses apologies de la révolution et des prétendues nouvelles formes sociales imposées par elle, étaient d'une extrême maladresse, et l'on pourrait s'en étonner si l'on ne connaissait l'extrême variété des caractères humains quand leur position change. Les circonstances ne réclamaient pas de l'habileté, mais des combinaisons puisées dans la force des choses, non dans l'intérêt personnel.

Fouché succombe, et un jeune homme, jusqu'alors inconnu, vient occuper sa place. Ses formes sont séduisantes et il a donné des gages à la royauté.

M. Decazes avait travaillé de concert avec les royalistes à renverser Fouché, dont l'importance s'alliait merveilleusement à l'idée que l'on se faisait du pouvoir exercé par le ministère qu'il quittait. A cet égard, les espions honoraires augmentaient encore la folie : ils continuaient d'obtenir accès auprès de quelques personnes imprudentes, ce qui donna occasion à M. Decazes de les étudier à fond. Sa conduite pendant les cent jours, son dévouement aux royalistes, lorsqu'il fut préfet de police, lui avaient acquis la confiance de ceux

même qu'il aurait pu piquer vivement en relevant leurs faiblesses. Les bons esprits se flattaient qu'il développerait cette supériorité d'esprit qui se dégage de tout préjugé, excuse et corrige doucement toutes les erreurs humaines, en un mot triomphe des obstacles qui s'opposent à sa marche.

Peut-être le conflit des événemens a-t-il empêché M. Decazes de faire connaître ses vraies intentions politiques. Mais il n'est que trop vrai que l'édifice social qu'il a essayé de supporter seul et de baser, pour ainsi dire, sur la seule puissance de son caractère individuel, a fini par l'écraser. L'alliance qu'il se vit forcé de contracter avec les doctrinaires, aura développé chez lui le mépris des systèmes. Ces hommes, d'ailleurs dignes d'estime, devaient faire son supplice, par leur obstination à disséquer toutes les facultés humaines, et de tout rattacher à ce qu'ils nommaient principes. Que devait-il penser de lui-même? quel effet devaient produire sur lui ces impitoyables raisonneurs? Ses doctes amis ne l'ont que trop influencé; et le sort, en le forçant de marcher de conserve avec ceux dont l'excès était précisément l'opposé du sien, se jouait singulièrement de lui. L'amour-propre, s'il ne porte l'empreinte du génie, devient frivolité : il faut qu'il s'appuie sur le caractère et la méditation. Autrement, la moindre contrariété suscite sa mauvaise humeur et son caprice. Il écoute aisément, et presque à son insu, l'avis qui semble lever la difficulté nouvelle, et qui ne fait que la compliquer. L'abstraction, applicable aux chiffres et inapplicable aux objets vivans, finit par tout perdre.

C'est de cette double contradiction qu'a émané le caractère particulier du gouvernement de M. Decazes. Reposant d'un côté sur l'individualité, qui ne permettait pas que les choses prissent un libre essor, il s'appuyait, de l'autre, sur ces règles absolues, privées de vie morale, avec lesquelles on avait comblé le vide de la législation française.

M. Decazes n'a pu sortir de cette fausse position, qu'en se jetant dans les détails de la police; il crut long-temps à la vertu magique du département qui lui était confié. L'administration, cherchant à deviner son chef pour lui complaire, remarqua le zèle royaliste du nouveau ministre. Dans la crainte des réformes, elle se hâta de témoigner toute son ardeur. La police des ducs d'Otrante et de Rovigo se mit à lutter de zèle avec cette autre police, qui se disait inspirée par les intentions les plus pures. Mais la contrainte est toujours gauche. Comment cette police, dressée contre les ennemis de Bonaparte, aurait-elle appris tout à coup à deviner les ennemis du Roi ? Heureusement elle trouva moyen de sortir de cette position fâcheuse. Celui qui la dirigeait était forcé de professer la modération : mais dans les grands bouleversemens, il est difficile de la mettre en pratique. Pour cela ce coup d'œil, qui domine les relations sociales, empêche les mouvemens brusques, et coordonne les parties désunies, est absolument nécessaire. La police, qui n'est pas créée pour deviner les hautes pensées, crut qu'en anéantissant le zèle, on le modérait : et les hommes de cœur devinrent, pour elle, des exagérés dangereux.

C'étaient là les criminels véritables, s'il fallait entendre ses agens. Sans doute le ministre faisait l'éloge de l'ardeur royaliste; mais il manifestait le désir qu'on le contînt dans certaines bornes. Cependant la désunion entre lui et la chambre de 1815 ne cessait de croître; ce qui mit fort à l'aise les hommes que la police emploie. Le moment arriva de renouveler ces vieilles conspirations royalistes qui pourrissaient dans les cartons depuis la révolution et l'empire. On sut les mêler à plusieurs symptômes de l'esprit de parti et à l'apparition de cette police de bonne volonté, dont l'existence était prouvée. L'ordonnance du 5 septembre à peine rendue, le plan de la grande conspiration royaliste était déjà éclos dans la tête de certains hommes. Des individus subalternes irritèrent et trompèrent M. Decazes. Ils assaisonnèrent leurs rapports d'épigrammes et de tous les *on dit* de la société. Ils n'épargnaient aucune mystification de l'amour-propre au ministre qui les écoutait, et lui faisaient voir, dans tel ou tel émigré, un ennemi personnel, un déclamateur contre l'ordonnance du 5 septembre, un sujet révolté pour lequel il n'y avait plus rien de sacré. Enfin, pour couronner l'œuvre, ils établirent, sous les auspices du ministre, ces fameuses correspondances privées, dont ils avaient puisé la science à l'école de Bonaparte. Car le grand homme lui-même, dans certains articles du Moniteur, ne dédaignait pas de se faire aussi pamphlétaire : Barrère, le madrigaliste de la guillotine, avait été le correcteur de ses articles. Les correspondances qui parurent sous M. Decazes, dans la gazette

anglaise, *the Times*, furent des chefs-d'œuvre dans ce style du cabinet de la police. Elles ne manquent ni de suffisance, ni d'une certaine finesse; mais le vernis qu'elles contiennent ne les empêche pas de rester froides et insignifiantes. C'est ce que les hommes de coulisse appellent de la politique.

Enfin M. Decazes s'aperçut qu'on l'avait engagé dans un labyrinthe de niaiseries et qu'il y avait bien autre chose à faire dans l'Etat que de s'effaroucher de tous les caquets de société. Insensiblement il se détacha de la police qu'il avait cru devoir lui être si utile. Juger cependant avec trop de sévérité les individus qui ne voyaient que des ennemis parmi les prêtres et les nobles, ce serait une injustice; les classes roturières ne paraissaient pas moins peuplées d'ennemis aux gens de la police de bonne volonté. Au milieu d'une corruption commune, chacun suivait ses penchans et leur préjugé, sans avoir l'intention positive de mentir. La haine les aveuglait de part et d'autre. En échappant au choc des deux polices, la France a échappé à un grand danger : le nouveau régime politique les a paralysées. Voyons ce que peut être ce plan d'un gouvernement théocratique, formé par des congrégations religieuses, appuyées sur un système d'administration et de police, tout entier entre les mains des initiés, et tel qu'on le reproche aux fauteurs de l'absolutisme.

L'assassinat du duc de Berry fut le signal d'une attaque générale contre M. Decazes. On reprocha à sa police d'avoir engendré Louvel, accusation absurde. Ne croyons pas à l'entier désintéressement, à la valeur

morale du peuple, lorsqu'il affecte de confondre les grands et les vices des grands : mais ne prêtons pas non plus trop exclusivement l'oreille aux personnes des classes élevées lorsqu'elles accusent les rangs inférieurs. La passion a été pour beaucoup, la justice pour quelque chose dans la chute de M. Decazes. Il fut le premier qui essaya de diriger les élections par sa police : depuis lui, on a suivi le même système, mais au moyen de l'administration seule.

Parlons sans détour de M. Franchet et des hommes de son opinion. J'ai vu avec douleur, avec indignation même, ce que l'on s'est permis contre sa personne. Non-seulement ses intentions ont toujours été excellentes, mais ses actions ont été pures. Ce qu'on peut lui reprocher ne lui est pas individuel. Il y a plus, jamais la police n'a moins pesé sur la liberté des citoyens. Elle s'est politiquement effacée autant qu'elle pouvait le faire. On ne lui a reproché qu'un fait grave, sa conduite à propos de M. Cousin. Qu'il nous soit permis d'en dire un mot : l'étourderie de quelques jeunes étudians, le bavardage de quelques Allemands y ont été pour la meilleure part; M. Franchet n'y a été pour presque rien; aucune accusation ne peut être fondée sur ce point. Le reproche n'est pas dans l'abus du pouvoir ni même dans la police proprement. Ce qu'il faut accuser, c'est cette grande folie de vouloir faire servir la police et l'administration en général, comme un instrument de sainteté, fort respectable sans doute, mais malentendue.

Sous le ministère de M. le duc de Richelieu, M. Ma-

dier de Monjau dénonce aux chambres un gouvernement occulte, ou plutôt une police d'état, gouvernant à côté du ministère du Roi, et tendant à la fois à consolider la monarchie de cour en faussant le système représentatif, et à établir par la théocratie la monarchie des jésuites, destinée elle-même à dominer la monarchie absolue. Un plan si vaste était soutenu par des moyens frivoles et d'une pratique mesquine : il s'agissait de police. Trop peu pénétrant pour arriver jusqu'à la vérité à travers les nuages nés de son imagination, M. de Monjau échoua. Avant lui, M. l'abbé Barruel, avec sa conspiration maçonnique et ses exagérations, ses confusions bizarres, avait échoué de même. Ce mélange de vérité et de mensonge dans les accusations, et cette emphase fantastique, en détruisent toute la vraisemblance.

La conspiration libérale, saisissant l'accusation de M. de Monjau, comme elle avait saisi la plainte portée par la police de M. Decazes, cacha sa marche et ses manœuvres en mettant en jeu le gouvernement occulte et les jésuites. C'était moins un système profond qu'une déclamation amplifiée par la colère, lorsque la dénonciation de M. de Montlosier, venant à coïncider avec l'arrêt de la cour royale de Paris, qui acquitta deux journaux voués à la révolution, donna aux démocrates l'idée d'un plan mieux combiné que les précédens. La révolution s'avança au cœur même de la monarchie et de l'Eglise, en couvrant ses travaux souterrains d'une redoute de doctrines parlementaires

et gallicanes, même d'opinions royalistes et ministérielles, destinées à masquer la batterie de cette faction.

Certes, la dénonciation de M. de Montlosier se présente avec plus d'autorité que celle de M. de Monjau. Sans ouvrir ici la discussion sur ses préjugés et ses erreurs, que nous avons déjà essayé de démontrer, on peut affirmer que certaines personnes y sont assez exactement observées, malgré la passion parlementaire et anti-cléricale qui se cache dans l'ouvrage. C'est un ennemi, non un juge qui parle; la raison ne pèse pas ses sentences dans une balance équitable. On y trouve trop d'allégations sans preuve, d'anecdotes crues sur parole, trop de ces choses dont l'accusation de M. de Monjau était pleine, et qui se retrouvent dans les écrits dirigés contre la maçonnerie par les partisans des jésuites. Chaque parti, en exagérant mutuellement la secrète influence du parti contraire, se fait peur l'un à l'autre, et grossit l'opinion du pouvoir de son adversaire. Des fantômes de jésuitisme et de carbonarisme s'élèvent, et épouvantent les pouvoirs constitués et les individus. Vaine fantasmagorie de sociétés secrètes, machines ridicules, jeu stérile de l'imagination et de la crédulité, à travers lesquels on peut découvrir cependant deux systèmes de jésuitisme théocratique et de maçonnerie libérale. Sans entamer le fond de la question, ce qui n'est pas nécessaire, voyons un peu sous quel point de vue il faut envisager les sociétés qui s'élèvent dans l'Etat ou dans l'Eglise et prétendent à une domination générale.

Plus tard je m'occuperai des jésuites : ce n'est pas ici le lieu. L'absolutisme politique peut bien être un moyen pour eux, mais non un but ; encore ce moyen est-il faux. Considérons les enfans de Loyola comme société, comme Etat au sein de l'Etat. L'ordre social ne consiste pas uniquement dans l'administration, le gouvernement, la police. Les associations particulières n'étaient point redoutées des anciens ni des peuples du moyen âge. Elles servaient à exalter les facultés humaines, en les guidant vers le but le plus élevé que le génie de l'homme pût atteindre. Ils ont admiré Pythagore, comme nos ancêtres ont respecté l'ordre du Temple. L'institution des jésuites fut d'une nature analogue : plus tard il sera temps encore de discuter ce point dans toute sa profondeur : qu'il me suffise de l'indiquer ici. L'ordre social n'est nullement contraire au développement d'un pouvoir qui, supérieur à l'ordre politique et civil, termine et couronne pour ainsi dire ce dernier. De même l'Eglise admet qu'une association essaie de développer son système au-delà même de la simple croyance, et s'élève jusqu'à une Gnose vraiment catholique. Mystères du génie humain, propriété des élus, sur le caractère desquels je dois m'expliquer franchement, et qui ne relèvent point du vulgaire. Si je parle donc du gouvernement occulte, c'est-à-dire du pouvoir exercé par une congrégation semi-religieuse, semi-politique, sur la composition de l'ordre social, je ne prétends pas blâmer ce système en lui-même. Mes reproches ne s'adressent qu'à la manière dont l'incapacité, l'intrigue, le zèle borné, les conceptions mes-

quines, et même aussi la mauvaise foi, emploient les instrumens les plus honorables.

La condition *sine quâ non* de l'existence des peuples modernes, c'est la liberté politique. L'accorder avec les besoins du pouvoir, c'est la tâche des hommes d'Etat. Un autre besoin, non moins urgent, celui du christianisme même, c'est la liberté de conscience : l'accorder avec les exigences de la vérité, une et infaillible de sa nature, telle est la tâche des hommes de l'Eglise. Soyez soumis au pouvoir par force, selon l'expression de Louis XI lui-même, il n'y a plus ni royauté, ni nationalité, mais tyrannie. Vous avez beau la déguiser sous le nom de monarchie absolue, la modifier d'après les mœurs d'un pays ou d'un autre ; c'est toujours le despotisme. C'est librement qu'il faut obéir au gouvernement de sa patrie. Ainsi l'entendaient les Francs, les seigneurs, les bourgeois, les corporations chez nos ancêtres. Si vous n'êtes non plus que l'esclave de l'Eglise et non le libre serviteur du christianisme, quel fruit en résultera pour la vérité ? Le droit d'excommunication et celui d'anathème résident dans l'Eglise. C'est la punition spirituelle qu'elle inflige à chacun de ses enfans lorsque leur désobéissance ou leur hérésie enfreignent formellement ses lois. Voilà pourquoi cette épouse du Sauveur est incompatible avec l'Inquisition, qui exerce une contrainte et introduit une puissance temporelle au sein du pouvoir religieux.

Ces deux besoins du genre humain une fois compris, mais non comme les entendrait une licence qui renverserait l'Eglise et l'Etat, il n'y a point de mal à ce

que des hommes éminens dans l'une et dans l'autre se réunissent pour développer leurs destinées, élever l'homme à un degré supérieur au cours ordinaire des choses spirituelles et temporelles. On voit qu'il ne s'agit pas ici de bouleverser l'Eglise ou l'Etat, que rien n'y ressemble à une conspiration d'Ismaéliens orientaux, et de francs-maçons révolutionnaires. Au contraire, les chefs du pouvoir religieux et civil devraient, de plein droit et par la force des choses, appartenir à cette élite d'hommes qui aspire à une domination fondée sur l'élévation des vues et la force des vertus positives. Trop souvent le pouvoir est resté, il est vrai, à côté d'une tendance si noble. C'est ce qui fit avorter dans l'antiquité les projets des pythagoriciens, et dans les temps modernes les plans des jésuites. Je ne parle pas des fautes des uns et des autres, ni même de quelques crimes : car c'est ainsi qu'il faut nommer ces actions où l'on voulait employer la ruse au lieu de la sagesse.

Cette Congrégation, niée par les uns, avouée par les autres, tantôt comme uniquement religieuse, tantôt comme essentiellement politique, si on la dégage de ce que l'exagération a depuis quelque temps ajouté à la réalité de manière à la transformer en fantôme : cette Congrégation, dis-je, agit-elle dans le sens véritable de la destination qui lui convient; ou n'est-ce plus qu'une coterie de bigotisme, à vues étroites, comme l'a dit M. de Chateaubriand ? Cherche-t-elle dans l'Etat l'absolutisme, si funeste à la monarchie, dans l'Eglise, le fameux *compelle intrare*, qui eût pu devenir si fatal aux intérêts de la religion, si cependant

quelque chose peut lui nuire? La conscience publique répondra pour moi. Jamais grandes choses ne s'opéreront par de petits moyens, ni surtout par des moyens illicites. On n'est royaliste que librement; on n'est ultramontain ou catholique qu'en se conformant aux principes de charité que l'Evangile recommande.

PHILOSOPHIE.

DU ROLE QUE JOUE LE SOLEIL DANS LA THÉOLOGIE DE L'INDE[1].

CHAPITRE II.

Du soleil considéré dans l'ordre de la création.

Les Védas, ainsi que la philosophie spiritualiste de l'Inde, donnent au corps idéal de l'univers, tel qu'il est conçu dans l'intelligence divine, le nom d'Hiranya-Garbha, *Ventre d'or.* C'est la première opération de Swadha ou Maïa, monde intellectuel, qui existe en Dieu, monde archétype, dans le sein duquel repose le germe du monde terrestre : il faut chercher dans cette grossesse le véritable sens d'Hiranya-Garbha. Le Créateur va enfanter le monde réel et sensible dont il porte lui-même le type idéal. Dans l'Hiranya-Garbha sont renfermés les Matras, la semence des choses : c'est-à-dire qu'il contient en idée leur figure, que la forme subtile des élémens réalise, comme nous l'avons expliqué en traitant de la doctrine élémentaire chez les Indiens.

(1) Voyez le numéro de mars.

Ce ventre d'or, cet Hiranya - Garbha, soleil de la future création, existait pour ainsi dire comme terme avancé de cet état que nous nommerons, pour mieux nous faire entendre, la grossesse du Créateur. Alors il n'y avait ni noms ni figures; le monde n'était pas; mais Hiranya-Garbha, après avoir dévoré l'éternité, après s'être nourri de l'infini, las enfin de dévorer, mit au jour Pradjapati, le corps de l'univers, le même être qui, dans sa métamorphose postérieure au sein de l'œuf du monde, devient Brahma, le grand mâle, celui dont la contemplation partage l'œuf et établit l'ordre de l'univers.

Pradjapati est la seconde forme de l'univers. Archétype, Swadha ou Maïa en Dieu; Hiranya-Garbha ou le ventre d'or, entre la conception et la naissance : cet univers devient Pradjapati, corps du monde, lorsqu'on le considère dans la réunion première des élémens, « qui ont pour figure, dit l'Oupnekhat, le cercle du monde, c'est-à-dire le zodiaque et l'année. » En d'autres termes, Pradjapati, sous une forme lumineuse, naît avec le temps et la révolution des temps. Dieu, en se composant un corps avec l'univers, sort de l'éternité qui était son aliment pendant l'époque de la grossesse, de l'Hiranya-Garbha. C'est alors qu'il entre dans le temps.

Mais les sens s'adressent à Pradjapati : « Qui es-tu? — Je suis moi (Aham). » — C'est-à-dire : Dieu étant la généralité consubstantielle en Dieu même, est le *non-moi*, selon les Védantistes, commentateurs des Védas. Mais Dieu, lorsqu'il s'introduit dans le corps du monde, cesse d'être cette généralité consubstantielle en Dieu

même, et devient une généralité qui s'individualise dans toutes les formes de l'univers. Ainsi il est le principe des phénomènes du monde, des apparitions individuelles : c'est ce que la métaphysique indienne, d'accord avec la cosmogonie, explique sous le nom d'*Ahankara*, femme en Dieu, née dans l'univers, ou la conscience du moi.

Cependant les sens, se réveillant ainsi au sein de Pradjapati, l'excitent à se reconnaître lui-même, c'est-à-dire à changer son sexe neutre contre celui de femme, et à prendre ainsi la conscience de son individualité. De là une nouvelle grossesse de l'être lumineux, une nouvelle forme de l'univers : c'est Brahmanda, l'œuf du monde.

Hiranya-Garbha se métamorphose ainsi en Pradjapati, qui est renfermé dans l'*œuf du monde*, d'où est sorti Brahma, que l'on nomme aussi Pourousha, le grand mâle, le macrocosme, l'univers formé d'après l'analogie du Dieu-Monde, que, d'après l'analogie du corps, on représente sous la figure d'un Dieu-Homme. Si l'on dépouille ce langage du caractère symbolique qui le couvre, on arrive à la formule suivante : « Dieu » ayant conçu l'univers matériel dans son intelligence, » en le comprenant comme figure de son monde idéal, » se revêtit d'un corps idéal, où le principe des choses » était renfermé. Mais la force de la contemplation l'arrache à cette espèce de cercueil, et il s'élance dans la » création même, comme principe actif des choses, et » organise le monde des phénomènes individuels par séparation ou par émanation, » comme nous allons le voir.

D'abord Brahma ou Pourousha, le dieu sorti de l'œuf, celui qui sépare et distingue entre la masse compacte et idéale des choses, se divise en trois parties précieuses, dont l'essence trinitaire s'est révélée à nous dans le premier chapitre : ce sont le feu, le soleil et l'air ; trinité spirituelle et matérielle à la fois. Il veut en outre se revêtir d'un corps plus grossier et plus opaque, dont tous les objets puissent émaner, et qui puisse pénétrer dans tous les objets par les principes qu'il contient. De cette pensée naît la parole, qui est la forme des trois Védas ou de la révélation de l'ordre des choses intellectuelles, engendré au sein de la matière. Nous n'avons pas besoin de rappeler que le chapitre précédent a expliqué la naissance du triple Véda, jaillissant de la triple force du feu, du soleil et de l'air.

Dans plusieurs passages des Védas, la mort est indiquée comme postérieure à la création. Dans certains autres, elle est présentée comme lui étant contemporaine, comme inhérente à l'idée même du temps, *Cal*, qui, en se succédant sans cesse à lui-même, ne cesse de se détruire. Un des Oupanishadas, d'où est tirée la mauvaise compilation de l'Oupnekh'at (traduction défigurée des commentaires sur les Védas, mal abrégés en langue persane, d'après les ordres du sultan Akbar), un de ces Oupanishadas unit la mort à l'Hiranya-Garbha lui-même, c'est-à-dire à la Divinité dans son état de grosssesse et dévorant l'éternité. Dieu, dont la faim immense redouble par cette grossesse, est aussi *Mout*, la mort : cette faim elle-même le dévore ; et la mort est appelée *l'Affamée*. Comme *Mout*, en sa qua-

lité de mort, il s'unit à la parole de vie, au verbe de la création. Cette union métaphysique s'opère au sein de l'univers, dans ce corps de l'univers que renferme l'œuf du monde, divisé par le pouvoir actif qui ordonne le monde, en distinguant les individualités et se divisant lui-même. La mort et le verbe s'identifiant, la semence des choses en émana : les Matras, conceptions individuelles, figures des idées particulières renfermées en principe au sein du monde archétype. Cette semence, dis-je, enfanta le soleil, fruit de la méditation du Créateur pendant une année entière : en autres termes, le soleil et l'année parurent ensemble, et la révolution du temps fut organisée.

L'union de la vie et de la mort, du temps et de la parole créatrice dans l'ordonnance de l'univers, qui date du temps, et non de l'éternité, présente une alliance païenne, une confusion de l'ordre de la création des choses avec le désordre de leur destruction, qui, étant essentiellement périodique, fait naître un ordre nouveau. L'idée de la mort ou du passage, rattachée au temps, s'est unie à celle de la mort ou de l'ordre éternel des choses, interrompu dans le temps. C'est le péché de l'homme, qui se trouve figuré dans les Pouranas par la chute de Brahma et l'histoire de ses amours incestueuses avec sa fille et son épouse Sarasvati.

Hiranya-Garbha, symbole de la volonté créatrice qui opère en elle-même la création future avant de la produire au dehors, dévorait l'éternité dans la solitude divine, avant la naissance des choses. Il fut appelé la Mort, ou l'Affamée. Comme tel il voulut dévorer la

création éclose dans le temps, et figurée par le soleil qui naquit avec l'année. La mort et la vie se disputent la création naissante, et forment le même être, qui est toujours en accord et en désaccord avec lui-même. Le soleil prononça alors la parole de vie : parole d'où furent engendrés les noms de toutes les créatures : ainsi la création s'accomplit. On pourrait s'exprimer autrement, et dire que la création est un système de révélation au moyen du verbe créateur : elle est une nomenclature *figurative et indicative d'une idéographie céleste*. Elle est langue, syntaxe, système grammatical : aussi Saraswati, personnification de *Vach* (*vox*, la voix), parole créatrice, verbe révélé, est à la fois déesse du langage, de la parole rhythmique et de la grammaire.

J'ai développé ce système tel qu'il se présente en divers passages des Oupanishadas, que cite le livre intitulé *Oupnekh'at* (c'est ainsi que les Persans ont défiguré le mot *Oupanishad*, commentaire des Vedas). Je les ai comparés à ce que Colebrooke, W. Jones, Rammohana-Raja le brahmane, et quelques autres, nous ont fait connaître de passages des Vedas. On voit sur-le-champ en quoi l'Oupnekh'at peut servir de guide, et comment certaines conceptions mahométanes qui s'y sont introduites ont altéré dans la version persane la pureté de la doctrine primitive indienne : si l'Oupnekh'at ne mérite pas tout l'enthousiasme avec lequel deux hommes distingués l'ont accueilli (M. Sylvestre de Sacy en France, M. Goerres en Allemagne), il ne mérite pas non plus l'espèce de dédain avec lequel deux

hommes non moins distingués, MM. de Schlegel, l'ont traité récemment. Ce livre, soumis à une juste critique, peut devenir très-utile : mais le génie mahométan diffère à tel point de celui des brahmanes, que l'emploi de cette critique n'offre jamais de difficultés graves.

Le soleil est l'émanation de l'Etre-lumineux ; sa clarté est celle du Créateur, le soleil des intelligences, qui brille diversement dans l'Hiranya - Garbha, le Pradjapati, le Brahmanda, le Brahma, ou Pourousha, êtres allégoriques qui figurent la Divinité créatrice de ces actes et de ces opérations diverses. Sorti de ce cercle, le soleil naît physiquement dans l'ordre de la création, accompli avec le temps et la division des temps.

Le blanc Yayour-Veda, au commencement des prières et des offrandes pour obtenir un succès universel, s'exprime en ces mots :

« *Lui,* avant lequel rien ne naquit et qui devint tous les êtres, lui-même. seigneur des créatures, dont seize membres composent le corps (Brahma, Brahma-Pourousha, transformations du Pradjapati, comme nous l'avons vu ;) lui, que l'idée de la création réjouissait, produisit les lumières, le soleil, la lune, le feu ; il fixa l'orbe solaire (Svar). Les cieux et la terre le contemplent mentalement, lorsque des offrandes les purifient et les embellissent, lorsque le soleil, en s'élevant au-dessus d'eux, les éclaire. Lui, reconnaissant que le ciel, la terre et le nuage sont lui, sachant que les mondes, l'espace dans lequel tout se déploie, et l'orbe solaire, sont lui, contemple cet Etre, il devient cet Etre. »

Le panthéisme naïf des Védas, devenu systématique

dans la philosophie Védanta, consiste à voir dans l'univers une émanation du Créateur métamorphosé en créature, et se reconnaissant lui-même dans ce dernier état, se reconnaissant pour Créateur lorsqu'il s'est affranchi des liens qu'il s'est imposés, et que par la contemplation il a remonté vers lui-même, comme vers la source pure de toutes les émanations. Comment ce panthéisme s'est-il développé du sein de la révélation patriarcale? c'est ce que nous expliquerons un jour. Il offre la première dégénération de cette révélation même, dégénération qui n'a point la conscience d'elle-même. Un tel système, s'il ne nous éblouit pas, doit beaucoup nous apprendre.

Déjà, dans notre dissertation sur le système élémentaire indien, nous avons exposé la théorie de l'immolation allégorique de Brahma ou Pourousha, du Dieu-Homme, né de cet œuf mystique où Pradjapati s'était renfermé, Pradjapati le Dieu-Monde, conçu lui-même par l'Hiranya-Garbha, le ventre d'or. Le soleil est au nombre des créatures issues du corps de Brahma.

(Rigveda, liv. x, ch. 11.) « D'abord naquit la Gayatri, l'invocation au soleil uni au feu; ensuite le soleil (Savitri), servi par le mètre nommé Oushnih, mètre qui est employé à sa louange; puis la lune éclatante avec Anoushtoubh mètre à sa louange et servant aux prières), tandis que Vrihati (mètre également) accompagne l'éloquence de Vrihaspati (la planète Jupiter). Virati (mètre) fut supporté par Mitra (le soleil) et Varouna, l'eau (Varouna est une épithète de l'un des douze

soleils qui président aux douze mois de l'année). Mais la partie moyenne du jour et Trishtoubh (mètre) devinrent ici les serviteurs d'Indra, le firmament (Indra est aussi une épithète de l'un des douze soleils mentionnés ci-dessus). Jagati succéda à tous les dieux, et ce sacrifice universel enfanta les sages et les hommes. »

Dans ce passage chaque être créé est engendré à la fois avec son invocation, personnifiée sous le nom du mètre et de la mesure des stances dans lesquelles ces louanges sont chantées ou récitées. Par cette explication, on pénètre l'énigme que ce style inusité semble offrir, et le sens en devient facile à comprendre. Mais pour entrer dans l'esprit des anciens livres religieux, il faut que nous nous arrachions à la sphère sociale qui nous entoure, que nous nous mêlions à ces mœurs naïves et originales qui ne manquent pas de charmes pour le philosophe, le poète, l'historien, le théologien même.

Le soleil est considéré comme l'œil de Brahma ou de Pourousha, du Dieu-Homme, sur lequel le type de l'univers est engendré et soutenu par Vach ou la parole créatrice. Dans le passage sublime du Rigveda, Aitareya-Aranya (liv. II, § 4) le Créateur tire du sein des ondes primitives Pourousha par la force de la contemplation. Il le contemple, le fixe en silence, et devant lui, par la puissance qui résulte de sa contemplation muette, Pourousha s'étend, se métamorphose en univers : « Ses yeux s'ouvrent : un rayon lumineux en » émane, et ce rayon allume le soleil. »

Mais les diverses parties du corps de Pourousha, de-

venu macrocosme, se concentrent de nouveau sous la forme des animaux, et plus spécialement sous celle de l'homme. C'est dans cette dernière forme surtout qu'elles deviennent microcosme. « A peine ces divinités (les parties dont l'univers se compose) furent-elles formées, qu'elles retombèrent au sein de l'Océan ; elles eurent faim, elles eurent soif; elles le supplièrent de leur accorder une forme moins étendue que la forme universelle, pour qu'il leur fût possible de se nourrir, de posséder une vie animale et intelligible, individuelle et distincte. Il leur montra la forme de la vache et du cheval Les divinités n'en furent pas satisfaites. Enfin il leur présenta la forme humaine, et toutes parurent contentes. Il les invita à reprendre leur résidence respective (à occuper dans l'homme les mêmes places qu'elles avaient occupées dans Brahma ou Pourousha). Le soleil, devenant la vue, pénétra dans l'œil, etc. »

Trois sacrifices immolent symboliquement le Brahma-Pourousha : celui de la vache, Gomedha; du cheval, Asvamedha ; de l'homme, Neramedha. Il est facile de comprendre pourquoi le cheval et la vache sont considérés dans ce passage comme types du règne animal, comme faisant partie de ces êtres dans lesquels le macrocosme doit s'incorporer pour devenir petit univers, microcosme. C'est ainsi que le Taittiriya Yayourveda nous présente le cheval comme emblème de Viraj, épithète de Brahma ou Pourousha, et le soleil incorporé comme œil dans le corps du cheval.

Citons le Chhandogya Oupanishad, chap. 5, tiré du

Samaveda. Plusieurs sages y adressent la parole à Aswapati, fils de Cecaya : c'est le nom patronymique des souverains de l'ancien Caboulistan, appendice de la Bactriane et contrée des Aspiens. Qu'est-ce, demandent les sages, que l'ame universelle? alors Aswapati, le Guerrier, seigneur des Asvas ou Aspiens, se lève, et les questionne à leur tour :

« Quel être pensez-vous vous-même qui constitue l'ame universelle? « C'est le ciel, répond l'un; c'est une autre partie de l'univers, répond l'autre. Satyayajnya, fils de Poulousha, qui descend de Prachinayoga, dit qu'il adore le soleil, comme l'ame qui embrasse le tout. « Elle est variée et multiforme, reprend le roi, cette » portion de l'Etre universel à laquelle tu rends un » culte comme à l'ame même. Voilà pourquoi dans la » famille dont tu es membre on a vu constamment des » formes d'existence variées. Autour de toi sont des » trésors, des esclaves femelles et un char traîné par » des coursiers ; tu te nourris ; tes regards s'arrêten » avec plaisir sur d'agréables objets. Quiconque veu » posséder les mêmes délices doit adresser au soleil ses » offrandes, et le vénérer en qualité d'ame universelle : » sa famille trouvera des occupations saintes. Mais le so- » leil n'est que l'œil de l'ame. Si tu ne te fusses adressé » à moi, tu serais tombé dans la cécité. »

Après d'autres discours, Aswapati s'adressa ainsi à tous les sages. « Vous regardez l'ame universelle comme » un être individuel : elle est le tout : celui qui la con- » çoit et l'adore comme ensemble des choses et des » êtres possède un œil doué de nuances diverses,

» semblable, dans cette variété de facultés, à l'œil de » l'ame universelle (au soleil) ». La nourriture don» née à ce sage pour la première fois devrait être offerte » en solennel holocauste; et la première oblation qu'il » vient offrir, il devrait prononcer en la présentant les » mots que voici : « Puisse cette oblation envers le souf» fle de vie qui respire en nous, être efficace et pro» pice. La respiration est ainsi satisfaite; par le moyen » du souffle vital, l'œil est rassasié; par celui de l'œil » le soleil est satisfait; enfin par celui du soleil, le » nuage l'est à son tour, comme le ciel et en dernière » analyse le soleil le sont par le moyen du nuage. Tout » ce qui dépend de quelque chose devient en un mot » complet, et satisfait à son indépendance ».

C'est ainsi que le soleil, l'œil et la vue, s'unissent en tout et partout. « Que Mitra qui préside au jour, » que Varouna qui gouverne la nuit, qu'Aryaman, ce» lui qui gouverne le soleil et la vue, nous accordent le » bien-être, » dit une prière contenue dans le premier Taittiryaca Oupanishad du noir Yayourveda. Quelquefois aussi le soleil est placé symboliquement en d'autres parties du corps humain, parce que alors on fait moins d'attention à sa nature physique qu'à sa nature intellectuelle. Aussi voit-on le Bhagavat-Pourana (*A supplement to the Essay on Indian chronology, by W. Jones*) le fixer dans la poitrine. « Quel» ques-uns, dit-il, pour méditer sur la personne de » Crishna de manière à se perdre dans la contempla» tion du soleil des intelligences, se figurent que la » sphère céleste représente l'image du Sisoumara ou

» grand serpent des mers. La tête est placée en bas : il » se recourbe en cercle, et l'étoile polaire repose, se» lon les mêmes, sur la pointe de sa queue. Sur la poi» trine du monstre brille le soleil, et sur son front la » lune. »

On voit que le serpent comme emblème de Crishna ou de l'Etre souverain considéré comme incorporé aux cieux, joue dans ce système le même rôle symbolique que le cheval, considéré ailleurs comme emblème du macrocosme.

Le Brahmane étant l'homme par excellence, le Dieu-Univers entre dans toutes les parties de son corps. Il y a plus, son oreille droite jouit à cet égard d'un privilège singulier : probablement parce que le sens de l'ouïe étant considéré comme le plus délicat de tous et mis en contact avec l'élément de l'éther, l'organe de l'ouïe doit à cette manière de voir une estime particulière. « Le feu, dit Parasara, l'eau, les » Védas, le soleil, la lune, l'air, tout cela habite dans » l'oreille droite du Brahmane. Ganga, la déesse du » Gange, est dans son oreille gauche. Dans ses narines » est le feu du sacrifice ; dès qu'ils se touchent dans ces » endroits, l'impureté les quitte. » Colebrooke (*on the religious ceremonies of the Hindus and of the Brahmans especially*) observe que ce passage donne l'explication de la coutume qu'ont les brahmanes de suspendre le bout du cordon sacerdotal par dessus l'oreille droite, lorsqu'il est souillé par quelque circonstance dont nous n'avons pas besoin d'indiquer ici la nature.

Quelquefois le soleil lui-même est conçu à peu près

de la même manière que le macrocosme. L'Oupnek'hat offre de fréquens exemples de cette conception, surtout dans ce passage où il est dit que la nuit et le jour sont les deux côtes du soleil, que les étoiles composent sa figure, que le ciel et la terre forment l'ouverture de sa bouche; et comme l'Hiranya-Garbba, cité plus haut, il consomme et dévore toutes choses.

Vach, (*Vox*) la voix, la parole créatrice, qui est l'ame universelle, soutient le soleil, dans l'ordre de la création. Vach, fille mythologique du saint Ambhrina, dont la demeure est au fond de l'Océan, d'où Vach tire son origine, comme l'Esprit de Dieu qui flotte sur les abîmes; Vach, appelée Ambhrini, d'après le nom de son père, de qui elle a reçu une révélation, et qui lui-même la doit au soleil des intelligences (Vrihad Aranyaca, *ad finem*); Vach, en un mot, énergie active du Créateur, de Brahma dont elle émane, chante ses propres louanges dans un hymne magnifique. (Rigveda, l. 10, § 10.) On y lit le passage suivant :

« Je me range avec les Roudras, les Vasous, les
» Adityas et avec les Viswadevas. Je soulève Mitra et
» Varouna, Indra et les Aswins. Je soutiens à sa hau-
» teur la lune qui détruit l'ennemi, et le soleil nommé
» Twashtri, Poushan et Bhaga, etc. »

Les Roudras, les Vasous, sont des épithètes du soleil. Les premiers expriment la force productive et annihilante de Siva; les autres la force conservatrice de Vishnou. Les Adityas sont les douze soleils qui se partagent les douze mois de l'année. Les Viswadevas forment la collection des dieux. Mitra, qui est un

Aditya, est le soleil, ami de la création et du genre humain. Varouna, dieu de l'Océan, régent de la lune, parce que celle-ci se trouve constamment en contact avec le principe de l'humidité, est aussi l'un des noms des Adityas ou des soleils des douze mois de l'année. On pourrait le qualifier de soleil nocturne ou soleil marin, idée qui se retrouve fréquemment dans la physique comme dans la mythologie des anciens peuples. Indra, qui est aussi un Aditya ou soleil, représente le firmament; les deux Aswins ou les Gémeaux sont fils du soleil, sauveurs et médecins célestes, toujours jeunes, et brillant d'une grace et d'une beauté sans égale. L'hymne de Vach, dans son ensemble et sa substance, représente donc la parole créatrice, comme fille du soleil divin et née de l'Océan, c'est-à-dire comme descendant sur l'abîme pour le pénétrer de sa force lumineuse et soutenir l'univers composé des deux principes, igné et humide, que représentent le soleil et la lune.

Mais avant d'examiner dans ses détails indispensables l'action combinée de la lune et du soleil, du principe humide et du principe igné dans l'ordre de la création, revenons à la naissance du soleil, conjointement avec le temps qui se divise en cycles et en époques. Ainsi nous entrons dans la sphère de l'astronomie sacrée, dont nous ne prétendons pas parcourir le cercle entier, mais indiquer seulement le point de départ.

Le Créateur sort de l'éternité pour entrer dans le temps. Avec le soleil naît Cala, le Temps. C'est une

épithète de Siva, en sa qualité de Roudra, ou du soleil qui consume. L'énergie de Cala, sa Shakti ou son épouse, est Cali, la déesse noire; c'est le soleil funèbre, identifié, dans la religion de Siva, à la nuit et à l'humidité, comme au principe universel des choses. Mais ce développement est étranger au système des Védas.

Suivant divers passages de l'Oupnek'hat, le temps demeurait en Brahma, de toute éternité; mais il était sans bornes. En d'autres termes, il n'y avait pas de temps, l'éternité seule existait. Cette éternité, le *Zervan Akerene* du Zendavesta, est le *Sarvam Akhyaram*, le temps sans fin des Védas, comme M. Frédéric de Schlegel l'a judicieusement fait observer. Le temps, de même que la forme universelle des êtres (Pradjapati), embrasse, pénètre, dévore toutes choses. Il est le soleil, d'où procèdent la lune, les planètes, les étoiles. Avant tout, Pradjapati créa la lune, et en elle l'eau de la vie. Elle est cette ambroisie que le Zendavesta nomme la source Ardouisour : matériellement c'est l'Océan; spirituellement c'est le principe fortifiant des choses, symbole de l'immortalité. Le soleil est l'émanation de l'être-lumière. A ses côtés se trouvent la nuit et le jour, c'est-à-dire que les cycles, les révolutions, les périodes, coexistent simultanément avec lui.

Yajniawalcya, dans son commentaire de la Gayatri ou du texte sacré de l'expiation et de la régénération du Brahmane, dit, entre autres choses : « En principe, l'Etre suprême exista seul : ensuite vint une

» générale obscurité; puis la vertu divine, s'étendant » sur l'obscurité, produisit l'Océan. Plus tard le Créa- » teur, seigneur de l'univers, sortit de l'Océan, et » créa, l'un après l'autre, le soleil et la lune, qui gou- » vernent le jour et la nuit, d'où naît la révolution des » années. Il engendra ensuite le ciel et la terre, l'es- » pace intermédiaire qui les sépare et la région cé- » leste. »

Le soleil, sous la forme du temps, parcourt l'espace. Il marche, suivant le Véda, dans la voie qui lui est assignée; il s'assied dans la demeure sainte, ne restant jamais un seul jour à la même place, quoiqu'il éclaire de sa présence toutes les demeures mortelles, qu'il vive dans le cœur de chaque homme, la plus sacrée des habitations, et dans l'éther subtil, dans l'eau, dans la terre, dans la demeure de la vérité; résidant au sein des montagnes. (Colebrooke, *on the religious ceremonies of the Hindus.*)

Le soleil voyageur est une image tirée du mouvement diurne de l'astre du jour. Colebrooke, dans l'endroit cité, nous explique pourquoi le Brahmane, lorsqu'il s'adresse au soleil dans son adoration matinale de l'Etre suprême, fait quelques pas vers le midi. De même que le soleil, dans sa course, tourne autour du monde par la route du midi, le prêtre, en suivant la même route que cet astre, recueille le bénéfice qui doit résulter d'une tournée à entreprendre dans un seul jour, autour du globe terrestre, en se dirigeant vers le sud.

« Le soleil, dit Crishna, dans le Bhavishya Pourana,

» est le dieu de la perception, l'œil de l'univers, la
» cause du jour. Nul n'est plus grand que lui parmi les
» puissances immortelles. De lui émane cet univers qui
» doit s'annihiler en lui. Le soleil est le temps mesuré
» au moyen des intervalles. »

Yama lui-même, l'enfant du soleil, est le temps. Il joue dans le système des Védas un rôle analogue à celui de Siva dans la religion de ce dernier. Yama est en même temps le symbole de la céleste justice, et, comme nous le verrons par la suite, du châtiment et de la récompense à la fois. Siva, sous la forme du bœuf, est aussi l'emblème de la justice : cet animal rappelle le Mnevis égyptien et le Minotaure de la Crète. Comme emblème de la justice, le temps détermine la succession des êtres, qu'il purifie et ramène à Dieu comme centre de l'éternité : c'est le purificateur, celui qui anéantit, celui qui répare.

Examinons de plus près le soleil dans son identification avec Cal ou le temps; il devient alors Yama, dégagé des idées morales qui s'y joignent ensuite.

La création, dans le système indien, a commencé le dimanche, jour du soleil (*Ravi-var*). D'après Manou, le soleil divise le jour et la nuit, chez les dieux et chez les hommes. Un mois remplit un jour et une nuit du temps des patriarches; la moitié lumineuse de ce mois se compose du jour de ces patriarches, qui l'emploient en travaux utiles; la seconde moitié du même mois se compose de leur nuit, qu'ils abandonnent au repos. De même, une année contient un jour et une nuit des dieux, et se divise également en deux parties : celle du jour,

lorsque le soleil dirige sa course vers le nord, et celle de la nuit, lorsqu'il se dirige vers le midi. Quatre mille années divines composent ensuite l'âge de vertu (Satya, ou Crita). C'est notre âge d'or, auquel succèdent les âges d'argent, de bronze et de fer, ou du moins les époques analogues, signalées par la chronologie mythologique indienne. Ces quatre âges réunis forment douze mille années divines que l'on nomme âge des dieux. En rassemblant mille âges des dieux, on compose un jour de Brahma, dont la nuit a la même durée. L'âge des dieux, multiplié soixante-onze fois, donne un Manwantara, ou l'une des sept époques du gouvernement et de la création du monde, considérées comme autant de renouvellemens et de destructions du même univers. On peut comparer à ce système, exposé par les théologiens et les philosophes, celui des astronomes de l'Inde, dont Samuel Davis donne une idée dansses extraits du Sourya Siddhanta, sect. 1. (*On the astronomical computations of the Hindus.*)

L'année indienne fut lunaire avant d'être solaire. Elle se divise en trois temps ou *kalas*, et en six saisons ou *ritous*. Les douze mois de l'année, qui doivent leur nom à douze des vingt-sept constellations ou habitations de la lune, *Nakshatras*, ont donné lieu à la théorie suivante, à laquelle le système des Védas sert d'expression formelle.

Il y a douze Adityas, douze soleils des douze signes du zodiaque : ils sont nés d'Aditi, l'une des treize épouses du divin Cashyapa, sœurs des épouses du dieu de la

lune, et filles de Daksha. Ces personnages, qui tiennent aux notions astronomiques et à l'histoire patriarcale, n'entrent point dans le cercle de notre discussion actuelle.

Les noms des douze Adityas sont autant d'épithètes et de qualifications du soleil dans chacun des mois de l'année; souvent ils varient. C'est tantôt Pousha, Bhaga, Vishnou, Hara, Mitra; tantôt Varouna, Sourya, Vedani, Bhanou, Indra, Ravi, Gabhasti, Yama, Swarnareta, Divakara, Mitra, Vishnou. Le noir Yayourveda (liv. VII, ch. 1, § 5), introduit les Adityas de la manière suivante.

« Le seigneur de la création médita sur la terre, tirée de l'abîme des ondes. Il créa les dieux, les Vasous, les Roudras et les Adityas, dieux qui s'adressèrent à lui pour demander comment ils s'y prendraient pour former des créatures. Il répliqua : « Créez de la » même manière que moi, c'est-à-dire au moyen d'une » contemplation profonde. Cherchez de même dans le » silence de la contemplation les voies nécessaires à la » multiplication. » Alors il leur donna du feu consacré, en leur disant : « Avec ce feu du sacrifice accomplissez » ma dévotion. » En effet, avec ce feu, ils pratiquèrent des austérités. En une année ils formèrent une vache unique : le Créateur la donna successivement aux Vasous, aux Roudras, aux Adityas, en les priant de la garder avec soin. Ces trois espèces de dieux la conservèrent successivement : trois cent trente-trois veaux naquirent de la vache chez les Vasous, et un nombre égal pour chacune des deux autres races divines.

La vache elle-même devint ainsi le millième de ces animaux.

Les trois races s'adressèrent au seigneur de la création, pour qu'il les guidât dans un acte solennel de religion, accompli avec mille pièces de bétail. Le Seigneur exhorta les Vasous à faire le sacrifice avec l'Agnishtoma : ils conquirent le globe terrestre et le donnèrent aux pontifes de la religion. Il exhorta les Roudras à sacrifier au moyen de l'Oucthya : ils obtinrent la région située entre le ciel et la terre, région qu'ils concédèrent aux prêtres, moyennant une somme payée par ces derniers. Il conseilla aux Adityas le sacrifice par l'Atiratra : le monde céleste fut leur partage, et ils le donnèrent aux pontifes comme un présent gratuit.

Commentons ce passage. Les dieux sont les Vasous, les Roudras, les Adityas : il y a douze dieux de chacune de ces classes. Vasou est une épithète de Vishnou, du soleil conservateur; Roudra en est une de Siva, ou du soleil destructeur : Aditya en est une de Brahma, ou du soleil créateur. On dit indifféremment les Vishnous et les Vasous. Sravishta ou Dhanishtha est la constellation qui leur est consacrée. Ces trois classes, qui représentent le soleil comme conservant, détruisant et créant, tel qu'il apparaît dans l'ordre physique de la création, sont toujours citées ensemble.

Dans ce feu sacré que le Créateur donne à la création, en l'exhortant à s'en servir pour se reproduire, il faut voir un symbole du culte et de la génération physique combinés. La théologie indienne conçoit la

dévotion comme un feu créateur. Quand Dieu crée, il se plonge en lui-même, pour y allumer le feu d'une dévotion intime. Il prie, reflèchit et contemple, ce que le mot *tapasyâ* signifie à la fois. Tout acte d'engendrement, étant une espèce d'acte de création, en vertu du feu divin, devrait être accompli avec la sainteté, la chasteté, la dévotion d'un pieux sacrifice. Dieu le créateur offre, en créant, un sacrifice dont lui-même est l'holocauste.

La vache est le symbole de la terre, dans la mythologie comme dans la religion de l'Inde. Aussi est-elle l'épouse favorite de Crishna, le soleil divin. Les Vasous, les Roudras, les Adityas conservent la terre, et succèdent pour la garder dans l'ordre où je viens de les placer. Ce sont eux ensuite qui portent en sacrifice à la Divinité cette même vache ou la terre, victime qu'ils immolent en mémoire et en reconnaissance des bienfaits de la création. Les pontifes de la religion reçoivent les produits du sacrifice, et jouissent du bonheur réservé à la vertu dans les trois régions de la terre, du ciel et des espaces intermédiaires.

La vache, animal innocent et qui n'offense jamais, est mère des Roudras, fille des Vasous, sœur des Adityas, dit un livre sacré. De ses mamelles découle l'Amrita, la boisson immortelle (Colebrooke, *on the religious ceremonies of the Hindus*). Telle est la terre, la vache dans son état primitif, avant que le vice et le crime n'aient perdu le monde, avant qu'elle ne se soit adressée à Vishnou, son père, pour lui demander un Sauveur, qui lui apparaît comme fils

de Vishnou, sous le titre de Crishna. Il y a douze Crishnas, comme douze Vasous ou Vishnous, et par les mêmes raisons. « Parmi les Adityas, dit Crishna » dans le *Bhagavat Gita*, lect. 10, je suis Vishnou. » Parmi les luminaires, je suis Ravi, le soleil. Parmi » les Maroutas, je suis Maritchi (parmi les vents, la » clarté); Sasi, le dieu de la lune, parmi les Naksha- » tras, ou constellations lunaires; Pavaca, le feu, » parmi les Vasous. »

Les douze soleils ont des lieux de consécration particulière, comme le fait voir Wilford dans son *Traité sur la géographie sacrée de l'Inde*. « Sou-Megha, le grand » nuage vers l'occident, disent les Pouranas, est une mon- » tagne remplie de métaux. Là est le Ayatanan, demeure » des douze soleils, ainsi que des huit formes de Rou- » dra. Ces montagnes portent aussi le nom des monts » Capinjala, nom qui leur vient du roi et du dieu des » Gandharvas. » Gandharva est un titre du soleil considéré dans l'harmonie des sphères, du soleil musical; on l'appelle aussi Capinjala; nom d'un oiseau semblable au Garouda, la lumière parfaite du soleil, le phénix des Indes. Comme il existe huit formes de Roudra, il y a aussi huit Vasous, par une raison de système numérique sur laquelle il n'est pas nécessaire de nous arrêter. Dans la religion de Siva, les douze Adityas sont remplacés par les douze Lingas, qui jouent un grand rôle dans la mythologie, et président aux douze mois de l'année.

Mille fables sont attachées aux phénomènes solaires, à l'apparence du soleil pendant les éclipses, à sa course

à travers le zodiaque, à sa situation pendant les solstices. Nous ne soumettrons pas à un examen approfondi toutes les légendes de cette espèce, légendes dont le sens est presque toujours physique et se rattache à des observations extrêmement simples. La théologie indienne n'a pas été aussi savamment physique que la théologie des Hellènes : parce que les Vedantistes, néoplatoniciens de l'Inde, ont donné aux dogmes métaphysiques une plus grande attention qu'aux doctrines physiques du culte ancien. Au contraire, les stoïciens et les néoplatoniciens de la Grèce, en puisant une partie de leur système dans Pythagore, dans Platon et chez les Ioniens, et en combinant leurs théories avec la fable populaire, ont imprimé à cette dernière un caractère de science physique qu'elle ne renfermait pas dans le principe. D'un panthéisme naïf ils ont fait un panthéisme systématique.

S'il y a dans les annales du paganisme un mythe magnifique, c'est celui qui représente la création comme produite par la coalescence de cette mer, blanche comme le lait, et qui en se figeant fit naître une nouvelle lune. Dans cette fable se trouvent combinées, de la manière la plus hardie, celle de la guerre des dieux et celle des races antédiluviennes, l'histoire de la création et celle du déluge ; et sur cet ensemble de dogmes planait l'annonce du Sauveur du genre humain, à laquelle se rattachaient les allégories de l'arbre de vie et de l'arbre de la science, et en dernière analyse le dogme de l'immortalité de l'ame. Le même mythe rend aussi compte des éclipses, et les explique

à peu près comme le font les livres Zends et l'Edda des Scandinaves.

Le démon Rahou veut goûter l'ambroisie céleste, boisson d'immortalité que Mohini, forme féminine du dieu mâle Vishnou . et symbole de la puissance attractive du dieu sauveur et conservateur, présente aux dieux et aux saints. Serpent perfide et souple, il se glisse parmi les immortels, et déjà il a bu quelques gouttes de la liqueur sacrée quand le soleil et la lune le reconnaissent et le font observer à Mohini, qui venait de lui présenter la coupe. Cette dernière, ou l'énergie femelle de Vishnou, tire le cimeterre de la foi et abat la tête du monstre, qui, devenue immortelle, vole vers les cieux, tandis que sa queue tombe sur la terre. Cette queue, *Cetou*, est la queue du dragon céleste, qui tient sa place dans le zodiaque. Mais aussitôt, entre les dieux et les démons s'éleva un combat où le soleil et la lune eurent beaucoup à souffrir ; c'est depuis lors que Rahou, comme le Fenris des Scandinaves, poursuit le soleil pour le dévorer, et l'éclipse de temps en temps.

Le lieu de la scène est à Souvarna, dans la région solaire; et cette fable astronomique explique la destruction du monde antédiluvien, qui se brisa lorsque la boisson de l'immortalité disparut, lorsque l'homme, ainsi que le dieu Siva, savoura le poison et la mort, et chercha vainement contre cette dernière un refuge dans les cavernes du mont Himalaya, au sein de l'hiver. Depuis ce désordre de la nature, le soleil, qui ne se montre plus que d'une ma-

nière incomplète, ne cesse cependant pas de gouverner, du point central qu'il occupe, la roue ou le cercle des signes, le zodiaque, nommé *Rasi-tchakra* dans les livres religieux de l'Inde. Comment ce zodiaque, tel qu'on le connaît dans l'Occident, existe-t-il sur les bords du Gange? et comment dans ce zodiaque, les neuf luminaires (*Nava Graha*), c'est-à-dire les sept planètes jointes à la tête et à la queue du dragon, occupent-elles la même place que dans les tables astronomiques de l'Egypte et de la Grèce? c'est une question importante.

Nous aurons à parler dans la suite des fêtes cycliques indiennes, entre autres de celles qui ont lieu aux solstices d'été et d'hiver : telle est la fête du solstice d'hiver; fête connue sous le nom de *Tila Sancranti*, c'est-à-dire du jour où le soleil quitte le signe Dhanoush pour le signe Macara. Contentons-nous d'indiquer un travail dont l'accomplissement exigerait un Scaliger, et citons une légende que Wilford a tirée du Bhavishya Pourana.

« Martanda (le soleil) a eu deux épouses : *Rajni* est leur forme céleste; *Ni-Cshoubha*, l'immobile, leur forme terrestre. La dernière, qui est aussi *Cshoubha*, la mobile, et qui se nomme encore Souranouh, est fille de *Twashta*, ingénieur en chef des dieux. Elle s'enfuit clandestinement du lit de son époux, dont elle ne pouvait supporter la splendeur, et laissa son ombre seule dans l'appartement de Martanda. Ce dernier, ne trouvant plus sa véritable épouse, alla trouver son beau-père Twashta, qui lui apprit la cause de

la fuite de Ni-Cshoubha. « Il n'y a, dit Twashta, qu'un »seul moyen de la faire revenir. Décide-toi à laisser »couper tes rayons. » Le soleil y consent ; et dans la péninsule des Saces (Sacadwipa, la région scythique), Twashta mit le soleil sur une roue de potier, et lui coupa ses rayons. L'astre du jour acquit une forme et un aspect qui enchantaient. Sa femme se réconcilia avec lui et ils vécurent ensemble six mois, à dater du solstice d'hiver jusqu'au solstice d'été. Il fallut cent années pour achever de couper les rayons du soleil ; son visage fut si abîmé après l'opération, que Twashta se vit obligé de lui appliquer ces onguens que l'on emploie pour guérir les contusions dangereuses ; de là vient l'apparence maladive et languissante de l'astre, lorsqu'il se montre le soir. »

Wilford observe que les Indiens regardent la coupe des rayons du soleil comme un phénomène qui a lieu tous les soirs, un peu avant que le soleil ne disparaisse dans l'Occident, derrière le mont Astogiri ; alors les vapeurs qui s'élèvent au-dessus de l'horizon semblent dépouiller le soleil de sa splendeur et le priver de ses rayons : explication qui nous semble insuffisante.

Twashta, de nos jours, lorsqu'il s'agit de dépouiller le soleil d'une chevelure surabondante, termine plus rapidement cette opération, qui s'accomplit chaque soir au moment où l'astre, revêtu de ses vêtemens nocturnes, fuit avec son épouse derrière les montagnes du couchant : ces dernières sont l'Astogiri, situé dans la contrée de la lune, Swetam. Ni-Cshoubha rejoint son époux, et revient habiter avec lui le septième

jour du mois Magha ; elle le quitte au septième jour de Sravana. Quant à Twashta, c'est de lui, comme du Prométhée grec, que date la première apparition du feu sur la terre. Il employa, pour achever les chefs-d'œuvre des arts, les rayons empruntés au soleil, qui consentit à ce que l'on en fît cet usage.

Dans cette fable ingénieuse et bizarre, on distingue plus d'un trait de l'audacieuse ironie, dont le sarcasme se mêle à la gravité du mythe et à la minutieuse exactitude des détails : ironie dont on retrouve de fréquentes traces dans les traditions païennes, et dont l'Arioste a si heureusement deviné le secret. C'est un trait fort singulier de cette ironie, que l'onguent dont il faut se servir pour guérir les blessures du soleil, écorché par l'opération de Twashta. Dans cette légende, qui offre un sens moral et même physique très-réel, l'absurdité du fait est parodiée dans le récit même qui le contient.

Le soleil spirituel, selon les Védas, est l'âme de la création, de tout ce qui est ou mobile ou immobile ; *Cshoubha*, ou *Ni-Cshoubha*. Son épouse céleste, type de l'ordre de la création, n'y apparaît que sous une forme passagère, et non sous une forme éternelle.

La création, l'ordre des choses mobiles et immobiles, est, en d'autres termes, l'ordre des phénomènes, changeans de leur nature, et de la matière, dont l'essence est la stabilité. Cette création est fille du dieu artiste, du grand architecte Twashta, nommé aussi fréquemment *Viswacarma*. La création est un temple bâti par le Créateur, qui est aussi, comme nous l'avons

vu, le sacrificateur et l'holocauste. Mais la création a perdu de sa sainteté, de sa pureté. Déchue, elle a cessé d'être virginale : voilà pourquoi Cshoubha, Ni-Cshoubha, ne peut supporter la splendeur du soleil primitif, et n'expose qu'une ombre à l'ardeur de ses embrassemens. La nature est devenue l'ombre d'elle-même : l'unique remède à ce manque d'harmonie entre le soleil et la création, a été son consentement à ce qu'on le privât d'une partie de sa splendeur. Dans l'ordre de la nature déchue, le soleil de la création primitive n'est plus qu'un astre dont on peut soutenir la clarté; Twashtá, créateur incorporé dans l'homme, n'est plus qu'un simple artiste; il porte aussi le nom d'Ouddalacá, et épouse *Jyeshtha*, la Pauvreté. Il lui faut un double feu, le feu sacré de l'inspiration et le feu matériel et physique. L'homme vivait autrefois sans hiver, et par conséquent sans feu. Il disposait de la nature, et n'avait pas besoin de l'art. Au solstice d'hiver, le soleil est malade : le feu de ses rayons se modère; c'est ainsi qu'il vit avec la création. Il est aisé de saisir l'allégorie physique qui se mêle à cette fable. L'épouse de Martanda vit six mois avec son époux, comme Crishna passe avec Radha les six mois du solstice d'hiver, et Pluton avec Proserpine la moitié de l'année.

Les idées de chaleur et d'humidité, de lumière et de ténèbres, de puissance mâle et d'énergie femelle, se présentent d'abord dans les souvenirs d'observations physiques que nous ont légués les anciens jours. Une métaphysique céleste y est jointe : cette chaleur, cette lumière émanent de la chaleur divine, de la lu-

mière intelligente, comme cette humidité et les ténèbres ne sont que les métamorphoses de l'obscurité impénétrable, où réside la mystérieuse clarté de Dieu. Ce qui est actif, ce qui au physique organise la chaleur et la lumière, l'amour ou l'intelligence créatrice au moral est un pouvoir mâle : ce qui est passif, ce qui reçoit l'organisme, ce qui a reçu dans son sein le dépôt de la création, germe qui se développe ensuite, est l'énergie féminine. Le feu intellectuel est Brahma ou Vishnou, la lumière céleste : c'est Siva dans un sens impur ; le Verbe, l'intelligence créatrice. Le principe de l'obscurité, considéré comme divin, l'eau d'immortalité, qui restaure et régénère, l'eau dont le torrent bienfaisant et réparateur roule dans l'océan de la divinité, océan immense, rempli par l'amour ou l'esprit saint : ce principe est Saraswati ou Lacshmi ; c'est l'expression féminine de Brahma qui est le Vishnou mâle, et aussi Bhavani, épouse de Siva, d'après une conception plus grossière de l'idée immortelle. Le soleil et la lune sont les deux grands symboles de cette intelligence, de cette obscurité céleste, de cet esprit qui illumine l'impénétrable et sombre profondeur de Dieu, qui la remplit, et y dépose le germe des choses, germe qui doit éclore et faire éclore la création. La divinité est *enceinte* de l'œuvre qu'elle va créer, si je puis rendre par cette image naïve le vrai sens de l'Hiranya-Garbha, dont j'ai parlé plus haut. Cet Hiranya-Garbha, devenu Brahmanda, l'œuf du monde, flotte sur les eaux de l'abîme, principe mystérieux des choses fécondées par le *fiat lux* du Créateur.

Le chapitre précédent a développé les rapports symboliques des deux sexes conçus en esprit dans la Divinité créatrice, et comment se formait l'union entre le soleil et la lune célestes. Voyons maintenant comment, sous les mêmes emblèmes de soleil et de lune, le feu et l'eau agisssent dans la création animée.

La lune, chez les Indiens, passe tantôt pour mâle, tantôt pour femelle : quand elle paraît comme Dieu (*Lunus*), d'une manière indépendante, elle est toujours mâle; et presque toujours femelle, quand on la montre dans sa jonction avec le soleil. « La lune, dit » une prière tirée des Védas et citée par Colebrooke » (*on the religious ceremonies of the Hindus*, *essay* 2[e]), » la lune est le fils de l'orbe solaire. Un rayon de soleil, » nommé Soushoumna, devint la lune. » Le même auteur (*Essay* 3[e]) nomme ailleurs ce rayon Soushmana : c'est Manas, l'ame rationnelle dans son contact avec l'organisme dont elle est le lien : car elle le conçoit et le réfléchit. Ce Manas a la forme du Gandharva, de la parole créatrice identifiée au soleil, et faisant mouvoir l'harmonie des sphères. Mais, comme nous le verrons ailleurs, Manas a été conçu dans la lune, astre dans lequel ce rayon solaire s'est incorporé pour passer ensuite dans l'ame humaine.

« Avec le soleil, dit l'Oupnekh'at, naquit le temps, qui dévore tout, qui pénètre tout. Ce temps est le soleil, d'où émanent la lune, les planètes et les étoiles. Avant tout, Pradjapati produisit la lune, et dans la lune, l'eau de la vie, la source des eaux. Le soleil est l'émanation de l'être-lumière ; à ses côtés

sont le jour et la nuit; sa figure est composée d'étoiles; le ciel et la terre sont les ouvertures de sa bouche. Il consomme tout, et tout ce qui se consomme, toute espèce de nourriture se trouve dans la lune. »

L'Oupnekh'at veut exprimer l'identification de la lune avec le principe humide et son union avec le soleil identifié au principe de la chaleur vivifiante. Cette union produit les choses terrestres. Il y a ici des comparaisons curieuses et des parallèles intéressans à établir : nous en abandonnons le soin à ceux qui ont lu le Zendavesta et le traité de Plutarque sur Isis et Osiris.

Siva, dieu solaire, porte sur son front le croissant de la lune. Quand le soleil se couche derrière le mont Astogiri, il se réfugie dans le pays de Chandra, ou dans la région qu'habite la lune. Une physique d'une naïveté extrême, et dont l'observation enfantine atteste les premiers jours du monde, a reproduit cette conception sous une grande variété de formes, et joint, comme l'ancien paganisme tout entier, à des contemplations d'un ordre sublime, des remarques puériles en apparence. Tout alors était nouveau pour l'homme; il s'étonnait de ce qui nous semble trivial.

Le Rigvéda (dans le quarantième et dernier chapitre de l'Aitareya-Brahmana) explique les rites qu'un roi doit pratiquer pour triompher de ses ennemis. On y décrit l'espèce de destruction qui doit s'opérer autour de l'air (Brahme), qui voit périr à ses côtés cinq divinités, l'éclair, la pluie, la lune, le soleil et le feu. L'éclair disparaît derrière la pluie dans le nuage; on

ne sait dans quelle région il s'évanouit. Quand le feu meurt, la même chose arrive; et ainsi de suite des autres dieux. « Puisse, s'écrie la prière en question, » mon ennemi périr de même! »

Quand la pluie est tombée, elle s'évapore et se perd dans la lune. Au moment où elle cesse, prononce cette prière: « Puisse mon ennemi périr de même! » La lune, » pendant le temps de son union avec le soleil, dispa- » raît en lui. Quand la lune s'obscurcit, prononce les » mêmes paroles. Le soleil, en se couchant disparaît » dans le feu : au coucher du soleil, répète cette prière. » Le feu, en montant, s'évapore dans l'air. Au moment » où il se dissipe, dis ces mêmes mots que je t'ai ap- » pris! »

« Les mêmes divinités renaissent de la même origine; le feu du sein de l'air, allumé par le souffle; le soleil naît du feu; la lune, du soleil; la pluie vient de la lune, et l'éclair de la pluie. »

Colebrooke, en commentant ce passage, observe que dans le Taittirya-Oupanishad se trouvent ces mots : « Le soleil pénétrant le feu chaque soir est cause que l'on aperçoit le feu de très-loin pendant la nuit. La nuit, le soleil disparaît dans le feu, d'où il renaît le lendemain : voilà pourquoi le soleil brille pendant le jour, tandis que le feu pâlit au même moment. Le feu, pendant la nuit, emprunte au soleil, qui pendant la journée lui emprunte à son tour. Quant à la lune, elle disparaît dans le soleil, au temps de la conjonction : mais elle renaît du soleil au premier jour de la quinzaine lumineuse. La pluie pénètre dans le cercle

de la lune, qui se compose d'eau, et ensuite la lune fait renaître la pluie. Tout principe solaire est igné, tout principe lunaire, humide.»

Les mânes des décédés, nommés Pitris, Pères ou Patriarches, qui forment une divinité invoquée collectivement, habitent au-delà de la lune. Un mois des mortels forme, comme nous l'avons vu, un jour et une nuit de ces Pitris. Pour eux, quand la lune s'unit au soleil, il est midi. Ces Patriarches sont des êtres solaires incorporés à la lune.

Varouna, roi des eaux, est aussi un Aditya, l'un des soleils des douze mois de l'année. On invoque ce dieu des mers comme divinité de la lune. Lorsque le Brahmane, dans l'office de chaque jour, se prépare à l'ablution opérée par un bain dans le fleuve, il dit cette prière entre autres : « Parce que le roi des eaux Va» rouna, ouvrit une large route au soleil, au sein des » ondes, je suis cette même route et je me plonge dans » le fleuve. Il fit de ce chemin un espace sur lequel » l'empreinte des pieds ne saurait se marquer pour re» cevoir l'empreinte des pas du soleil. » (Colebrocke. *On the religious ceremonies of the Hindus*. Asiatic Researches, vol. 5.)

Mitra s'unit quelquefois à Varouna; le dieu solaire au dieu lunaire et marin. Ces deux Adityas, ces deux soleils appartiennent aux mois de l'année. Ils sont unis comme un être unique sous l'invocation de Mitra-Varouna. Ces deux noms sont simultanément invoqués dans le Rigvéda, livre VI. On y trouve trois hymnes d'adoration au soleil, demandant, après cinq jours de

sécheresse, une pluie abondante. Dans l'hymne de Vatch, dont j'ai parlé plus haut, Mitra et Varouna se rencontrent plus spécialement en rapport l'un avec l'autre.

Dans la mythologie indienne, le principe solaire est, comme nous l'avons vu, un principe igné mâle, et le principe lunaire, considéré dans sa jonction avec le soleil, un principe humide et femelle. Suivant Wilford (*On the sacred isles in the west*), les Pouranas affirment que lors du déluge, ces deux principes qui président à la génération matérielle des êtres se revêtirent de la forme de l'arche : au milieu du vaisseau sacré un mât fut placé, et le genre humain sous la figure de Satyavatar, fils du soleil, fut conservé dans cette arche que dirigeait Narayana, le soleil intellectuel qui luisait sur les eaux. C'est ce vaisseau mystérieux que représente l'*Argha*, vaisseau de cuivre dont se servent les brahmanes pour faire *Pouja* ou des offrandes. C'est ce que fait observer Paterson (*On the origin of the Hindus Religion*). L'Argha est le chaos, rempli des germes des choses, la nuit, mère de tous les êtres, dans laquelle vit un souffle divin, uni à un rayon de lumière. Au centre de ce vaisseau se trouve un bouton ovale, qui représente le nombril de Vishnou, soleil intellectuel, selon les sectateurs de ce dieu. De ce nombril sort la fleur du lotus, emblème de la création au sein des eaux. Le calice de la fleur renferme le Créateur, le lumineux Brahma, sous la forme d'un enfant qui, prenant peu à peu de la force, remplira l'univers. Dans l'Argha s'unissent mystiquement les

deux principes, igné et humide, solaire et lunaire, d'où naissent tous les êtres : union qui exprime l'unité du principe solaire, régissant l'univers et dominant tout, même dans l'élément humide.

Les partisans de Siva regardent ce point central, qui s'élève du vaisseau sacré, comme une figure du Linga, attribut de Siva, qu'ils nomment *Arghanatha* ou *Argha-Isa*, le seigneur du vaisseau sacré Argha. Wilford l'a comparé à Osiris Argonaute : comparaison juste au fond, mais dont il a eu tort de tirer un rapprochement étymologique entre les mots *Argha* et *Argo*, vaisseau des Argonautes.

Dans une foule de passages, le principe humide se trouve en rapport avec le principe igné, le soleil avec l'océan ou la lune. Le mont Mérou représente le Linga dans la doctrine sivaïte, et équivaut ainsi au principe mâle et solaire, qui féconde la terre placée au-dessous de lui, comme les lieux élevés versent la fécondité sur les plaines, en laissant tomber les eaux pluviales et les rayons de l'astre du jour. Ce Mérou est de quatre couleurs, d'après les quatre points cardinaux, auxquels il fait face. Il est entouré de quatre océans illuminés par le reflet des rayons du soleil qui brille sur la cime du Mérou, et qui les colore des quatre nuances qui distinguent chacun des côtés de cette montagne. Wilford cite le Haimavatchanda (section du Scanda-Pourana), où le Mérou est représenté sous une forme grotesque, mais qui se rapporte à la métamorphose de la mer de lait dont j'ai parlé. Le Mérou est soutenu par quatre piliers énormes, l'un d'or, l'autre de fer, le troisième

d'argent, le quatrième de cuivre, et qui rappellent ainsi les quatre âges du monde. Pour comprendre ce passage, il faut savoir que le Mérou est le quaternaire sacré, la contrée d'or, formée sur le type du divin quaternaire, le paradis terrestre, représentant le paradis céleste, royaume de Dieu. Ce Mérou sort virginal, immortel et blanc comme le lait, de cette mer primitive, de cet océan *lacté*, si je puis m'exprimer ainsi, océan que les dieux et les géans, faisant trève à leurs longues querelles, concourent à affermir et *cailler*, pour ainsi dire, afin de créer l'univers.

Les quatre côtés du Mérou, suivant le Brahmanda-Pourana, offrent l'image des quatre sentiers particuliers aux cinq affections de Manas ou de l'ame rationnelle; affections dont les cinq élémens émanent et qui produisent la masse des créatures vivantes. Le Mérou est encore un symbole du Brahma à quatre faces, du Créateur parfait, qui en habite la sommité. Manas, l'ame rationnelle, habite le cœur de Brahma, cercle de la lune, d'où jaillit le lac de l'eau de la vie, le Manasarovara, qui verse les eaux sacrées du Gange sur les plaines de l'Indostan. L'Océan indien que colore le reflet des rayons du soleil frappant sur le côté rouge du mont Mérou, porte le nom d'*Arounada*, ou *Arounodadhi*, mer de l'aurore, mer d'Arouna : nom que porte aussi un lac sacré, à l'orient du mont Mérou. Mais nous ne comptons pas embrasser dans ces immenses détails cette mythologie, qui bientôt d'ailleurs sera l'objet de nos nouvelles recherches.

Citons une légende extraite du Calica-Pourana

(Wilford. *On the ancient geography of the Hindus.* As. Res., vol. 14.) Brahma voyage, monté sur le cygne son emblème : car le cygne sort comme Brahma du sein des eaux, où Dieu a reposé dans l'origine des choses et s'est mû comme Créateur. Il arrive à l'ermitage du sage Santanou, qui venait de le quitter pour se rendre dans une grotte voisine. Sa femme, la belle et vertueuse Amogha, se trouve seule; Brahma essaie de la séduire, et l'épouse du sage, indignée, le menace de sa malédiction. Le Dieu, déguisé en mendiant sacré, s'enfuit en tremblant de voir cette menace s'accomplir, et une malédiction qu'il redoutait tomber sur lui. Il atteignait la porte de l'ermitage, quand l'excès de sa passion devenant plus forte que la résolution qu'il avait prise, il succomba à ses désirs. Se reproduisant alors lui-même, il fut Hataca, semblable à l'or, ou Cara-Hataca, radieux, brillant comme l'or : c'est la couleur du lumineux Brahma; couleur qui se trouve dans un mouvement perpétuel.

Santanou revient; son épouse fidèle se hâte de lui raconter ce qui venait d'avoir lieu. Le saint la loue infiniment, mais l'assure qu'elle aurait pu sans crime céder aux désirs de Brahma, de l'Être souverain, du Créateur. L'indignation d'Amogha fut au comble; et cependant son époux, usant de sa puissance conjugale d'une manière aussi difficile à indiquer qu'à expliquer, fit en sorte qu'elle devînt enceinte de la lumière resplendissante, reproductive de l'essence de Brahma. Au sein des eaux, Amogha donna naissance à un enfant mâle d'une beauté rare. Santanou creusa un *Counda*,

un lac semblable à une coupe, où il posa l'enfant, environné des eaux dans lesquelles il était engendré. Les eaux se précipitèrent dans le lac, et pénétrèrent jusqu'à Patala, jusqu'aux enfers. Ce *Counda,* ce petit lac de forme circulaire, porte le nom de *Brahma-counda :* de lui est issu le fleuve *Brahma-Poutra*, fils de Brahma et rival de la divinité femelle du Gange. Ce lac est situé à l'extrémité de l'orient, près du mont Oudaya, mont du soleil levant.

L'Ambica Chanda, section du même Pourana, ajoute : « C'est dans ce lac que le soleil, avant de paraître sur l'horizon, fait ses ablutions. Aussi ce lac est-il nommé Sadya-Hrada, le réservoir profond où le soleil se délasse de la fatigue (sad, sadi) que lui cause sa pénible course de la journée. » Voilà pourquoi le Brahma-Poutra porte aussi le nom de Gabhasti, rivière du soleil.

Dans cette légende, nous avons effacé ou omis tout ce qui est absolument intraduisible. Le soleil intellectuel éclaire la création typique. Devenu soleil matériel, il échauffe la nature sortie du sein des eaux. Mais ce qu'il opère pour l'ensemble de l'univers, il le fait aussi pour chacune des régions qui le composent. Il verse à la fois les eaux salutaires du Gange et celles du Brahma-Poutra sur l'Indostan, pour en faire un abrégé du monde, une création choisie dans la grande création. Les eaux de ces deux fleuves, descendues des cieux, nées de la source immortelle, pénètrent au fond même des enfers. Leur origine est dans le cœur de Brahma, où réside l'ame rationnelle, Manas, dont elles font par-

tie. On les figure par le lac céleste de Manasarovara, dont la lune est l'emblème; mais ces eaux sacrées, à peine épanchées sur la terre, pénètrent de ses plus hautes cimes jusqu'à la région des morts, qu'elles vont régénérer et rappeler à une vie céleste. Tels sont les traits vraiment mystiques de cette fable : je ne parle pas de son allégorie physique, qui ne s'y donne que pour ce qu'elle vaut.

La terre virginale, la terre première, née des eaux primitives, de la mer de lait, de l'Océan pur, est regardée comme une région élevée, le paradis indien nommé Mérou. Ce Mérou peut se comparer au soleil; la mer qui l'entoure, à la lune. La terre s'est arrangée autour du Mérou en sept péninsules (Dwipas) qui s'y sont placées successivement, et qui indiquent les sept époques de la création. Le Mérou régit la terre, comme les lieux élevés, éclairés les premiers par le soleil, dominent ces lieux bas où le principe humide lunaire a la prépondérance. Le système cosmique spirituel et matériel, céleste et terrestre, s'est comme incorporé à cette théorie du Mérou. La cosmographie sacrée relève ainsi d'une cosmogonie qui lui sert de type.

Les sectateurs de Siva et ceux de Vishnou ont exercé toute la variété de leur imagination sur la nature du Mérou et des sept régions environnantes. Le Mérou idéal, dans son origine, réside en Dieu comme cité divine, quaternaire sacré, Narayana-Poura, la cité solaire du dieu Vishnou, entouré des ténèbres de l'abîme. Dieu lui-même habite sa propre cité, ou le monde archétype qui réside en lui. Quant au Mérou

réel, il a disparu comme le paradis terrestre : après avoir occupé le centre de la terre, il s'est retiré vers le pôle nord. Le Brahmanda-Pourana, nommé ainsi d'après l'œuf mystique de la création, dit que du centre du globe s'élève Ilavratta, le cercle d'Ila, la sphère céleste imprimée au point central du Mérou, et que cet Ilavratta brûle sans fumée, flamme pure et semblable au soleil. C'est le monde enchanté qu'habite le Créateur. Là est sa cour, Sabha, l'assemblée de tous les dieux vus et considérés en Brahma : voilà pourquoi le nom de Sabha est donné au Mérou.

En sanskrit, Mérou est un *axe* ou un *pivot;* l'axe de la terre, le pivot sur lequel elle tourne. Dans l'origine, le Mérou fut considéré comme placé au centre de la terre, d'où les astronomes l'ont banni pour le reléguer au pôle nord, où il ne gênait plus leurs théories. La mythologie le représente sous la forme d'un pilier immense, symbole de Brahma, du Créateur, comme puissance mâle : ce pilier a la forme conique, et a à son sommet un endroit circulaire ou carré. On monte sur le Mérou par sept marches ou degrés, images des sept dwipas, zones ou terres dont nous avons parlé. Quelques mythologues donnent au Mérou la forme d'un cône renversé; la hauteur de cet obélisque sacré est à sa largeur dans la proportion de 84 à 16.

Wilford, qui donne ces détails d'après les extraits de divers Pouranas, en ajoute d'autres encore. Les Sivaïtes regardent ce Mérou, semblable à l'Albordj des Persans, à l'Olympe et à l'Ida, des Grecs et des Troyens, comme le Linga primitif et sacré. La terre

située au-dessous de lui, est la Yoni mystérieuse, qui s'ouvre comme la fleur du lotus, comme le Padma. Doctrine que les Vishnouvistes admettent : la convexité qui se trouve au centre du Mérou est, selon eux, le nombril de Vishnou. On sait que ces mystères physiologiques occupent un rang élevé dans la mythologie des peuples antiques, dont les symboles sont extrêmement matériels. Le lotus, la fleur du Padma, née de Vishnou l'infini, qui, caché dans les eaux de l'abîme, repose au fond de sa propre et impénétrable obscurité; cette fleur, dis-je, porte dans son calice le jeune Brahma, principe mâle et solaire. Ce lotus est le symbole de la mer, de la lune, de la nature entière. Il indique à la fois la terre et les deux principes qui la fécondent. Le germe est le symbole du Mérou et du Linga : les pétales et les filamens représentent les contrées montagneuses inférieures qui, entourant le Mérou, offrent un type de la Yoni mystique. Enfin les quatre feuilles du calice indiquent quatre régions immenses, où sont contenus les sept dwipas inférieurs ; régions qui composent ce sacré quaternaire, ou le Mérou lui-même dans toute son extension, et qui font face aux quatres points cardinaux. Quant aux feuilles écloses de la tige de cette plante sacrée, ce sont autant d'îles semées dans l'Océan qui environne Jambou, nom sacré de l'Inde, région de l'arbre *de la pomme* (*Jambou*). Le lotus nage sur les eaux de la création, comme le mystérieux vaisseau dont nous avons parlé.

Partout le soleil est assimilé à l'or, à la couleur rouge, ainsi que la lune à l'argent, à la couleur blan-

che. Aussi la cosmographie sacrée de l'Inde est-elle pour ainsi dire étincelante de ces montagnes fantastiques, composées de ces métaux précieux, comme le Mérou et ce qui l'entoure. On y parle d'une montagne énorme d'or massif, qui brille comme dix mille soleils, et d'une autre montagne, toute d'argent, qui emprunte à la lune ses rayons doux et humides. En mémoire du Mérou, que le poëme du Harivansa représente comme une masse solide d'or pur, on a vu des princes indiens bâtir une ou trois pyramides représentant la Trimourtti, ou Trinité indienne, incorporée dans ce paradis terrestre. S'il faut croire les annales des Indes, l'or, l'argent et les diamans composaient ces pyramides dont malheureusement il ne reste plus de traces. Le Scanda-Pourana (section du Haimavat-Chanda, citée plus haut) dit qu'au centre de Jambou, de la terre de l'arbre aux pommes, s'élève Mérou, le Paradis, reposant sur quatre Atlas femelles, d'or, d'argent, de fer et de cuivre. Mahendra, le grand Indra, Dieu du firmament azuré, Dieu solaire comme étant un des Adityas, demeure dans Indra-Dwipa, pays d'Indra et du soleil levant, à l'extrémité orientale, du côté de l'Atlas d'or, l'une des femmes Géans qui soutiennent Mérou.

On place à l'orient un pays du soleil levant, comme à l'occident une terre idéale du soleil couchant. Canchana-bhoumi, Hiranhya, Souvarna, Indra-dwipa, Sourya et d'autres dénominations exprimant l'idée d'un pays d'or et consacré au soleil, indiquent particulièrement la contrée orientale. Ce pays, que les mythologues

indiens placent tantôt à l'est, tantôt au sud-est du Mérou, correspond à la contrée du soleil située au nord-ouest de la même montagne ; comme il y a rapport entre les régions d'argent et de fer qui correspondent entre elles au nord et au sud. Le Varaha-Pourana met la terre du soleil, séjour des dieux, Sourya-Dwipa, au milieu d'un océan dont les ondes écumeuses forment comme des guirlandes immortelles autour de ce beau séjour. Au centre de Sourya-Dwipa est la haute montagne de Sourya-Cantha, mont du soleil, dont parle le Vayou-Pourana : il porte ailleurs le nom d'Oudaya-Giri, mont d'Oudaya, parce que le soleil s'élève derrière. De la cime de ce mont céleste se précipite Sourya-Vartta, rivière du soleil. Non loin est un lieu de dévotion, *Sthan* (comme le disent les livres sacrés), consacré à l'astre du jour, auquel on y présente des offrandes. L'arbre Paryjata qui fleurit dans l'autre terre du soleil à l'occident ; l'arbre de la science du bien et du mal donne une espèce d'ambre, suc qui découle de ses rameaux et fournit une boisson immortelle, de nature solaire et pareille à l'or liquide : ce dernier trait appartient au Harivansa.

Swarna-Bhoumi, terre solaire, terre de l'or, située au nord-ouest, porte encore le nom d'Astogiri, mont du soleil couchant : ce pays de Souvarneya appartient à Brahma créateur, et aussi à Yama dieu solaire des régions inférieures, comme nous le verrons plus bas. Wilford observe que tous les bouddhistes et quelques brahmanes font se lever et se coucher le soleil aux points opposés précisément à ceux que le bon sens et l'obser-

vation nous révèlent : de sorte que le mont Astogiri derrière lequel le soleil disparaît, est aussi l'Oudaya Giri, mont du soleil levant. Nous n'avons pas besoin d'apporter des raisons d'une physique contraire à la nature. Souvent les termes *gauche* et *droite*, *devant* et *après*, *levant* et *couchant*, ont été transposés et confondus dans l'antiquité païenne, par rapport aux quatre points cardinaux. Là-dessus l'écrivain anglais cite un passage de l'Arabe Masoudi, où ce dernier affirme que, «suivant la doctrine indienne, le soleil reste trois mille »ans dans chacun des douze signes du zodiaque, et »opère en trente-six mille ans sa révolution céleste. » Quand le soleil passera par les signes méridionaux, le monde tournera; le nord deviendra sud, le sud nord; le nord se trouvera à droite, le midi à gauche dans le système de l'univers.

Terminons cet aperçu rapide sur les idées théologiques que les Indiens ont émises à propos du soleil considéré dans l'ordre de la création. Ajoutons quelques mots sur cet astre considéré dans un sens physique comme soleil d'hiver, et dans un sens moral comme soleil déchu, avec la nature entière, de sa virginité primitive. L'homme tombe : l'être divin se change en être animal, sans perdre cependant toute sa nature céleste. Il se transforme en un être à moitié dieu, à moitié satyre, c'est-à-dire à moitié singe : telle est, chez les Indiens, la figure des satyres. Un Pourana, que cite Wilford, contient à ce sujet la légende suivante, dont la narration rappelle celle que nous avons déjà traduite dans ce chapitre, sur la naissance

du Brahmapoutra : légende qui abonde en détails d'une grotesque nudité, sur laquelle nous sommes forcés de jeter un voile.

Siva, Dieu solaire, générateur, destructeur, reproducteur, a entendu parler d'un pouvoir irrésistible de séduction et de magie, que possède la déesse Mohini. Elle est la forme dont Vishnou s'est revêtu quand il distribua aux dieux l'eau d'immortalité, et trompa le démons en leur offrant des liqueurs enivrantes. Siva veut, en éprouvant Mohini, mettre à l'épreuve la force attractive de Vishnou, dieu solaire, sauveur et conservateur. A cet effet, Siva part avec son épouse Parvati, déesse lunaire, principe fécondé, humide, matière animée par l'esprit créateur qui y réside comme force d'organisme plastique. Tous deux arrivent dans la région de l'océan de lait, océan qui a donné la nouvelle lune, la création sortie vierge du sein de l'abîme, ainsi que la boisson immortelle et les liqueurs enivrantes.

Vishnou, dieu de la contrée, et Lackshmi, son épouse, vont au-devant de Siva et de Parvati : Siva confie à Vishnou son entreprise, dont ce dernier cherche vainement à le dissuader. Les quatre divinités vont s'asseoir. Mohini paraît devant elles : Siva, dans le délire des sens le plus complet, la poursuit; Mohini l'évite, mais Siva, rendu fou par l'excès de ses désirs, tombe épuisé. Plein de respect pour le dieu son confrère, Siva dirige l'énergie séminale de ce dieu solaire dans l'oreille d'Anjani, jeune fille qui, sur la terre, était plongée dans une dévotion contemplative (Tapa-

sya). Anjani mit au monde un jeune garçon, dont le caractère fut gai et aimable, et qui se livrait à d'innocens ébats. Cet enfant est l'homme qui, dans sa pureté originelle, est né de Dieu. Mais cet adolescent s'égara dans les jeux auxquels il se livrait, confondit le soleil avec un beau fruit et un jeu d'enfant. Il s'éleva dans les cieux, étendit le bras, saisit le joug du char solaire, le brisa, et, précipité comme Phaéton et Prométhée, fut renversé sur la terre avec le char lui-même. Dans sa fatale chute, son visage fut déchiré, ses membres défigurés, et il reçut le nom d'Hanouman. Ce dieu des singes inventa, comme le Satyre des Grecs, le drame satyrique représentant les jeux innocens et naïfs de la nature animale livrée à elle-même, et abandonnée à la gaieté des sens. On nomme aussi cet Hanouman fils du vent, parce que l'haleine de Vayou, du vent, sous la forme de Vishnou, de l'esprit créateur, le souffle dans l'oreille d'Anjani.

Une autre légende citée par Wilford, d'après le Brahma-Vaivartta-Pourana (section du Crishna-janma-chanda), a rapport au deuil universel dont la nature fut couverte quand l'homme tomba.

Parvati est en querelle avec Siva ou Mahadeva. Elle s'enfuit : le monde se trouve privé du principe humide et fécondé, au sein duquel la vie s'engendre. L'univers, ainsi que Mahadeva, symbole de l'homme, est plongé dans la consternation. Siva cherche vainement son épouse, sa Shakti, son énergie, qui semble disparue à jamais. Il s'adresse au sauveur Vishnou, et le prie de l'aider dans ses recherches. Heri (Vishnou le seigneur)

et Siva, le dieu aux trois yeux, parcourent ensemble le globe, mais ne rencontrent pas Parvati. Ils étaient déjà arrivés aux confins de l'univers, et tous deux versèrent des larmes abondantes qu'arrachait la douleur morale. Leurs larmes réunies formèrent l'Asrou-Tirtha, lieu de l'adoration, près du lac des pleurs que verse l'humanité dans son repentir. Ce lac se trouve dans la région d'or et du soleil, dans Canchana-Dwipa, près du figuier de la mythologie indienne, près de l'arbre Vata, arbre situé à l'occident d'Astogiri, du mont du soleil couchant, et dont rien ne peut corrompre la nature.

Enfin les deux divinités, l'homme déchu et le Sauveur, retrouvèrent Parvati, l'esprit saint allié, comme église incorporée dans son ame, à Siva ou au Dieu-Homme devenu coupable par la chair. Les époux se réconcilient. Siva et Parvati parcourent le monde, de Dwipa en Dwipa, d'une des sept régions dans l'autre. Le temps se passe en fêtes, en plaisirs jusqu'à leur retour au Canchana-Bhoumi, contrée du soleil, paradis terrestre qui refleurit ainsi pour eux. Ils s'y asseient au pied du Vata, du figuier, sur les bords de l'océan de lait : ils se reposent dans une grotte fleurie, qui résonne du chant des oiseaux, du murmure des zéphirs, du bourdonnement des abeilles. Siva fait de magnifiques cadeaux à Parvati. Le monde est oublié; ils vivent un siècle dans la félicité. Enfin Parvati retourne avec Siva son époux vers la demeure de Daksha, père de Sati ou de Parvati : ce Daksha offre des traits de ressemblance avec l'Abel de la Genèse. Daksha, qu'une autre

fable montre tué et ressuscité par Mahadeva ou Siva, son frère et son gendre, donne aux époux un char qui se meut de lui-même, et qui les ramène dans le paradis au pied de l'arbre Vata. Ici, comme dans les autres traditions indiennes, une doctrine simple dans son principe, s'est ornée de couleurs poétiques et variées.

Déjà nous avons vu le soleil laisser couper ses rayons, et Rahou le démon causer les éclipses. Montrons-le maintenant dans les régions infernales.

Le Scanda-Pourana (section Prabhasa-Chanda), dit qu'une fois que la mer de l'océan lacté fut *caillée*, l'arbre solaire, l'arbre au fruit d'or, Lakshmi-Vricsha, arbre de richesse, arbre plutonien, surgit du sein de l'abîme. On le nomme aussi Vaishnava-Vricsha, arbre de Lakshmi, femme de Vishnou. Le même Pourana (section Coumarica Chanda) ajoute que les enfers, Patala, s'ouvrent au pied de cet arbre de la sagesse (Calpavricsha), au pied duquel s'assied Nagacanya, femme au serpent. Cet arbre fleurit dans l'île du soleil, Souvarna Dwipa, vers l'occident, qui correspond avec l'île orientale du soleil. (Voyez le Vrihat-Catha.)

Aux enfers règne le Pluton indien, Yama, l'un des douze soleils ou Adityas, fils du soleil, frère aîné de la déesse de la rivière Yamouna. Celle-ci est le Styx de la mythologie indienne; quand elle se montre sur terre, c'est une des rivières fameuses de l'Inde orientale. Crishna enfant, lorsqu'il mène une vie pastorale et combat le Calinaga, serpent emblème du temps, se trouve souvent aux bords de cette rivière, dans le lit azuré de laquelle le Calinaga repose.

On a consacré à Yama et Yamouna le deuxième jour du mois Cartica. C'est alors que le premier est censé entretenir sa sœur avec amitié et bienveillance : ce jour de fête est consacré aux jeux des sœurs qui cherchent à amuser leurs frères; et les frères font des cadeaux à leurs sœurs. (Will. Jones, *on the lunar year of the Hindus.*) Yamouna ou Calindi, fille du beau soleil, déesse aux flots bleus, parée dans toute sa magnificence, est non-seulement sœur de Yama ou Samana, mais sœur du dernier Manou, nommé Vaivaswata, fils du soleil comme l'est Yama lui-même, qui s'appelle aussi Cal, le temps dévorateur. Dans la personne du dernier Manou sont confondus les caractères types de Noé et d'Adam (Wilford, *on the ancient geography of India,* As. Res. vol. XIV).

Yama est aussi Dharma-Raja, dieu de la justice. Le Brahmane, en l'invoquant, s'écrie : « Que Yama, fils » du soleil, fortifie mon cœur et en chasse la crainte. » Yama s'identifie à Brahma le créateur : l'un et l'autre gouvernent l'île du soleil, qui n'a cependant qu'un maître unique. Dans l'île d'or, au sud-est, dans Souvarna ou Canchana, aussi nommé Ma-Lanca, réside Yama ou Canca, dans la cité des régions inférieures, à Yama ou Lanca-pouri ou Nagara. C'est la ville du juge, du souverain Créateur, dieu de la justice. A Yamapouri se réunissent tous les morts, qui y ont rendez-vous de tous les pays de la terre. De ce lieu funèbre les morts partent en masse, sous la garde des serviteurs d'Yama, qui les guident vers le nord-ouest, dans l'autre île solaire, Hiranya ou Souvarneya, île

d'or à l'extrémité opposée de la terre. Là s'élève Dharmapouri, ville de justice, où les morts sont jugés selon leurs œuvres par Yama ou Dharma-Rajah, dieu juste, dieu de la mort. (Wilford, *on the sacred Isles, Essay* 6[e].) Ne parlons encore que de la partie physique de cette fable, dont le côté moral nous occupera plus tard.

Je n'ai pas besoin de fixer l'attention du lecteur sur les ressemblances frappantes et nombreuses de cette partie de la théologie indienne avec la religion de l'Egypte, si dissemblable sous d'autres rapports.

(*La fin au numéro prochain.*)

POÉSIE.

LE PEINTRE MULLER[1].

GENEVIÈVE DE BRABANT.

Les poésies du moyen âge, que les châteaux avaient jadis adoptées, sont devenues populaires dans les campagnes, depuis que d'autres mœurs et d'autres lectures se sont introduites chez les grands. On distingue parmi ces traditions poétiques l'histoire de Geneviève de Brabant, malheureuse victime que son époux répudia, suivant les chroniques, sur l'accusation du jeune Golo, ami de Sigefroi, comte palatin, qui, en partant pour aller rejoindre l'armée conduite par Charles Martel contre les Sarrazins, lui avait confié la garde de son épouse et de son pays.

Il serait inutile d'attribuer ou de chercher une source historique à ce poëme chevaleresque, remarquable par le pathétique des situations. Golo adore Geneviève, qui résiste à cette flamme criminelle et conserve la pureté de la foi jurée à son époux. Geneviève, exilée par Golo le traître, vit dans un affreux

(1) Voyez le numéro de mars.

désert où elle élève son enfant. C'est là que le hasard la fait rencontrer à son époux. Ils s'expliquent et se reconnaissent dans une scène dont l'effet touchant est facile à sentir. Le perfide Golo est puni de mort.

Le peintre Muller a traité deux fois ce sujet : dans un drame que nous avons tout entier, mais seulement en esquisse, ce que prouvent diverses variantes et des ébauches diverses de la même scène que ses œuvres renferment, et dans une ballade ou romance d'une inimitable beauté. On trouve dans le drame tous les défauts de son Faust, mais souvent aussi plus de vérité poétique de mœurs, et des intentions dramatiques plus prononcées. Le célèbre Tiek, auquel on doit une composition théâtrale très-pathétique sur le même sujet, l'a imité en plusieurs parties. Il a ennobli et embelli la poésie de Muller, mais sans effacer le mérite de l'invention qui brille chez ce dernier, ni l'originale grandeur de ses plus beaux passages.

Le génie pittoresque et poétique de Muller se présente sous des formes plus séduisantes dans sa Geneviève que dans son Faust. On y retrouve cependant la même trivialité de langage ; et même, oubliant le costume chevaleresque du temps qu'il veut représenter, l'auteur, tout en employant les locutions communes en usage dans les universités, essaie de remplacer sa naïveté accoutumée par une affectation de raillerie et de bon ton ironique qui lui va fort mal, et qui produit un contraste révoltant avec son énergie réelle et son ignorance du ton du grand monde. Sa Geneviève est un mauvais ouvrage qui indique souvent un homme de

génie, toujours un écrivain plein de verve et de chaleur.

Golo aime Geneviève, et, sans combattre sa passion, il voudrait ne pas céder à un désir indigne de lui. Geneviève, au commencement de la pièce, fait tous ses efforts pour engager Sigefroi à consentir à ce qu'elle le suive à la guerre. Malgré sa résistance, Sigefroi semble prêt à céder aux sollicitations de son épouse. Golo, qui espère, en suivant Sigefroi et Geneviève, se couvrir de gloire aux yeux de celle qu'il aime, se réjouit de la résolution que Sigefroi semble porté à prendre.

GOLO.

Qu'ai-je entendu? l'accompagner à la guerre! elle! l'accompagner! Ah! puisse Sigefroi y consentir! Oui, il me semble que la suivre donnera plus d'énergie à mon ame, à mon corps une plus héroïque vigueur. Me vaincre ni m'arrêter! briller à ses yeux! paraître en héros devant elle! soleil qui me luis! quelle vie de félicité! Quand, au sein du carnage, les fiers coursiers, entre-choquant les armures, mêleront leurs mugissemens au bruit de l'airain qui les couvre; elle me verra, elle me verra, entraîné par les flots de la mêlée, me perdre dans cette mer orageuse, et reparaître à ses yeux, rapporté par les mêmes flots, tout brillant du sang ennemi! Je serais nommé le plus brave, et elle me contemplerait! C'est à ses pieds qu'est la gloire. Fière comme une déesse, elle s'avance et passe. Puisse-t-elle aller à la guerre avec son époux! Comme l'aigle suit la colombe dans la profondeur des

cieux, je volerai à sa poursuite! Comme l'aigle se précipite, laissant au-dessous de lui les monts et les vallées, je me précipiterai sur ses pas!

Cependant Sigefroi part seul. Golo, qui reste ainsi avec Geneviève dans la principauté du comte, cherche à rappeler dans son cœur des sentimens de vertu.

GOLO.

Il est parti : Sigefroi me laisse seul maître de ses états, de sa femme, de ses trésors, de son honneur, de son bonheur, de son repos. Que veux-tu, Golo? Place la main sur ton cœur! Pourras-tu jamais t'oublier ainsi? Non, plutôt quitter ce palais, la fuir, aller aux limites du monde, s'enfuir seul, souffrir et mourir! Mon cœur est pur. Mais je l'aime : est-il vrai? Ah! si cela était... (*Il tombe à genoux*) si cela était, je te le jure, ô Dieu! jamais pensée criminelle ne viendrait souiller mon ame! Oui, je l'aime, je désire sa présence, tout mon cœur veut qu'elle soit heureuse, et quand elle s'éloigne, je souffre, et en suivant ses pas, la force renaît dans mon ame. Voilà tout, ô Dieu, je te prends à témoin. C'est une ardeur chaste, c'est le plus pur amour. Ainsi l'on aime un doux astre, dont les rayons bienfaisans nous versent la joie! Je le garderai cet amour, dans le mystère, dans le silence, au plus profond de mon cœur, jusqu'au moment où la mort fera peser sur moi sa main glacée. Ce timide désir animera mes jours, tant qu'ils glisseront obscurs et malheureux sur la terre. Ma prière éternelle et silencieuse montera jusqu'à elle..... — Je m'égare, un esprit de vertige m'entraîne et je ne sais

où mes pas errans m'ont entraîné... Dieu! Je suis chez Geneviève!...

Geneviève, qui sort de ses appartemens, entourée de ses femmes, adresse au chevalier ces paroles pleines d'innocence et de candeur.

GENEVIÈVE.

Enfin, chevalier, nous pouvons vous voir et vous ne nous fuyez plus. Pourquoi depuis quelque temps vous plonger dans la solitude? Est-ce parce que mon époux est absent? Je l'ai pleuré aussi: son départ m'a privé d'un ami aussi tendre qu'il l'était pour vous. Venez, chevalier, que je vous montre un cadeau que vient de m'envoyer l'évêque de Wurtzbourg, mon oncle, qui aime les arts, et surtout, comme vous savez, la peinture et la sculpture. Les artistes remplissent sa cour, où ils viennent en foule passer le temps le plus gaiement du monde, et s'enrichir de ses largesses. Il est généreux, mon oncle; un grand maître m'a dit que plus d'un peintre lui a dû d'heureuses pensées. Tenez, ces peintures lui ont été vendues par un peintre qui venait de Rome.

(*Elle ouvre une cassette où se trouvent des tableaux.*)

Cet excellent oncle vient de me les envoyer : voyez dans le même tableau; il a représenté trois saintes!

GOLO.

Si près d'elle!... son regard si doux... sa voix si tendre! Ah! combien je porte envie à ces tableaux que sa main touche, que son œil contemple! Si cette main

me pressait, si ce regard pouvait s'arrêter sur moi avec amour!...

GENEVIÈVE.

Mais Chevalier, vous ne regardez pas?

GOLO.

Geneviève, j'admire, j'adore!

GENEVIÈVE.

Ce sont des paroles d'usage! vos yeux sont distraits : chevalier, vous ne pensez pas ce que vous dites. Mais, Golo, pourquoi sourire?

UNE DAME DE LA SUITE DE GENEVIÈVE.

Le chevalier lui-même s'occupe de peinture; peut-être il sourit de mépris pour un artiste moins habile que lui.

AUTRE DAME.

Le chevalier Golo est peintre et musicien.

GENEVIÈVE.

Golo, je ne savais pas que vous eussiez ces talens: montrez-nous donc de vos ouvrages. J'aime aussi à m'exercer dans l'art de peindre et de chanter.

LA PREMIÈRE DAME.

Puisque le chevalier a souri, qu'il nous donne des preuves de ses talens, qu'il nous empêche au moins, en nous montrant ses œuvres, de l'accuser de présomption.

LA SECONDE DAME.

Peut-être aime-t-il à se laisser prier!

GENEVIÈVE.

Priez-le toujours; ne cessez pas.

GOLO.

Quel portrait dois-je commencer pour vous obéir?

LA PREMIÈRE DAME.

Un portrait semblable à la comtesse.

(*Golo conduit la comtesse devant un miroir.*)

GOLO.

Jamais peintre ne sera aussi fidèle et aussi ravissant que celui-ci. Ange du ciel, mon cœur répète ainsi ton image.

GENEVIÈVE.

Chevalier, je ne pensais pas que votre intention fût de railler.

(*Golo sort dans une angoisse d'amour inexprimable*, *et revenant sur ses pas*, *dès que la princesse est rentrée*, *il exhale en ces mots son délire* :)

GOLO.

Elle était là! coulez, mes larmes; inondez l'empreinte de ses pas! que mes lèvres s'impriment avec tendresse, avec douleur, sur ces traces consacrées!

Tick a puisé dans la pièce de Muller un chant mélancolique que Golo répète sans cesse pour calmer sa peine. Ce chant, qui revient souvent, depuis le commencement de l'ouvrage, jusqu'à l'heure de la chute et de la mort de Golo, est d'un effet pastoral et tendre; il rappelle celui de la pauvre Desdémone, et se rattache aux scènes d'idylles qui sont mêlées au drame. Des pasteurs et des jardinières sont, chez Muller et chez Tiek, les acteurs de ces scènes : Tiek a poli et façonné le diamant brut qu'il trouvait chez l'autre poète;

et par la beauté de l'exécution, il a éclipsé l'ouvrage du premier de ces écrivains. Il serait injuste de méconnaître cependant les beautés originales dont Muller étincelle. Voici le chant de Golo, auquel Tiek a su donner un caractère plus tendre encore et plus mélancolique.

(*Golo, un luth à la main, est errant dans les jardins du palais, et chante en s'accompagnant.*)

GOLO.

Que mon tombeau soit sous les saules,
Près de la source silencieuse et obscure!
Quand l'ame et le corps se séparent
Le cœur se brise; le chagrin meurt.
Bientôt finiront mes peines.
Que mon tombeau soit sous les saules,
Près de la source silencieuse et obscure!

(*Golo jette son luth.*)

GOLO.

Ah! que ne puis-je un jour, un seul instant, la toucher, la presser contre mon cœur palpitant. O bonheur sans égal! — Fuis, me disent-ils, chevalier! Langage facile à tenir! mais quand on souffre comme je souffre! — Le cerf a soif de l'onde pure qui doit le désaltérer; s'il ne trouve cette onde salutaire, au milieu des landes désertes, il périt. Si je quitte ces lieux, ma vie s'échappe. Je ne puis, je ne veux pas y penser. Non, non!

Que mon tombeau soit sous les saules,
Près de la source silencieuse et obscure!

(Le bon génie de Golo lui conseille de nouveau de fuir le danger, d'aller rejoindre Sigefroi, de se précipiter, loin de Geneviève, dans les dangers de la guerre. Déjà il ordonne les préparatifs du départ.)

GOLO.

Il le faut; je partirai Cris furieux, qui vous exhalez de mon cœur, silence! Quel est l'homme heureux qui est maître de son sort? — Quoi! il le faut! Oui, oui, il le faut. Destinée cruelle de l'homme! Il désavoue ses penchans; il lutte contre le désir, et le torrent qui l'entraîne fatigue la rame inutile qui veut le faire échapper aux écueils. La reconnaissance et la loyauté livrent assaut à mon cœur...; et que dira le monde? Où me réfugier? Où trouver, dans un coin isolé de la terre, la paix que je cherche, et qui me fuit? Sigefroi est heureux; il la possède; elle est à lui. Sigefroi! Pensée épouvantable! Un frisson glacé parcourt mes membres. Lui! lui seul! — Golo n'est qu'à toi, Geneviève; hélas! il t'appartient trop! L'ami de mon enfance n'est plus mon ami : je ne pense pas à Sigefroi sans une douleur amère. Je veux partir et mourir : à quoi bon la vie? Qu'un ermitage me reçoive : pèlerin de la croix, j'irai prier sur le tombeau de la terre promise! Hélas! au milieu des rochers et des ruines, c'est à toi que je penserai : ton image me suivra partout. Femme sublime, noble Geneviève, toi seule existes pour moi; je ne verrai que toi, jusqu'à ce que mon existence, fragile édifice, s'écroule sous le malheur! jusqu'à ce que ce cœur si brûlant se glace! Ah! si l'u-

nivers pouvait finir avec ma vie! — Tout est-il prêt? Il faut partir.

UN SERVITEUR.

Depuis l'aurore, les chevaux sont sellés.

GOLO.

Allez. — Cette nuit même! oui, cette nuit! — Adieu, vallées charmantes de ce beau pays! remparts, tourelles du château suzerain, il faut vous fuir!

(*Cependant Golo ne peut se décider à partir. Dans une belle soirée d'été, Geneviève vient avec une dame de sa suite contempler du haut du balcon du château le magnifique paysage. Golo fait exécuter, sous le balcon même, une symphonie douce qui se joint à un chœur de voix, et qui s'élève mollement vers la comtesse.*)

MATHILDE, *dame de la suite de la comtesse.*

Quelle fraîcheur aimable!

GENEVIÈVE.

S'il ne faisait pas nuit, nos regards pourraient se prolonger sur cette perspective si belle et si gaie. Cette verte colline s'unit avec tant de grace à ces groupes d'arbres touffus qui s'élèvent dans le lointain!

MATHILDE.

Le souffle d'air est une caresse : son haleine ressemble aux soupirs d'un amant.

GENEVIÈVE.

Que ne sommes-nous encore à la saison de la moisson! Des fenêtres du château l'on aperçoit la foule des moissonneurs s'avancer la faucille à la main, et abattre les herbes hautes. De jeunes filles étendent ces

herbes pour les sécher, et répètent en chœur les chants de la moisson. D'autres élèvent en pyramides les herbes déjà séchées : partout la gaieté brille, et les heureux sont partout. Sous l'ombre s'arrêtent les chariots, attelés de bœufs vigoureux, qui doivent ramener le foin séché enlevé aux meules élevées. Mon cœur sourit toujours à ce spectacle.

MATHILDE.

Je regrette que notre pauvre chevalier languisse et soit malade : si cette scène touchante pouvait l'émouvoir comme vous, il guérirait!

GENEVIÈVE.

Mais qu'a-t-il donc? Il ne nous quittera pas, j'espère!

MATHILDE.

Si sa mélancolie le lui permet.

GENEVIÈVE.

D'où naît ce sombre caprice?

MATHILDE.

Des peines du cœur, je n'en puis douter.

GENEVIÈVE.

Croyez-vous qu'il ait parlé d'amour, et que sa dame ne lui ait pas répondu.

MATHILDE.

J'en suis certaine. Quel dommage qu'un si beau chevalier se consume dans les tourmens!

GENEVIÈVE.

Sa dame est donc bien cruelle?

MATHILDE.

Nous le sommes toutes, quand tel est notre caprice.

GENEVIÈVE.

Que voulez-vous dire?

MATHILDE.

L'amour est partout; les astres même lui obéissent.

Tout ce qui se meut sur la terre
Est aux ordres de l'Amour.
Tout ce qui respire, tout ce qui souffre,
Chante un hymne à l'Amour.

Ecoutez ces deux rossignols qui chantent, cachés sous la verdure sombre de ces deux tilleuls élevés. Quels accens délicieux! J'ai connu, madame, une beauté insensible aux hommages du plus tendre des chevaliers. Mainte damoiselle était jalouse de celle qui repoussait les vœux du fier, du beau guerrier qui l'adorait; et cependant il fut long-temps malheurenx. Un soir, la cruelle prêta l'oreille au chant du rossignol : la tendre mélodie toucha son ame, et elle accueillit enfin le chevalier. Mais, comtesse, pourquoi êtes-vous si pensive?

GENEVIÈVE.

Je pense à mon époux. Sous la voûte immense des cieux semés d'étoiles, où est-il? où repose-t-il?

(*Geneviève semble jeter dans les airs un baiser qu'elle envoie.*)

Baiser, vole vers lui,
Sur les ailes du vent
Va retrouver celui que j'aime.

MATHILDE.

Pauvre baiser! quelle longue route il doit parcourir!

Ah! comtesse, avant de parvenir au but que vous lui donnez il s'égarera, croyez-moi!

GENEVIÈVE.

J'en serais fâchée.

MATHILDE.

Sous le ciel du midi, de plus ardens baisers résonnent et enivrent.

GENEVIÈVE.

Que voulez-vous dire?

MATHILDE.

Que rien n'est plus inconstant que l'homme, ni plus léger que son amour. Femmes, souvenez-vous de la maxime que je viens de prononcer : et en plaçant sur votre cœur l'anneau qui vous enchaîne au mariage, n'oubliez pas un adage trop véritable.

GENEVIÈVE.

Voyez-vous les buissons frémir au loin.

MATHILDE.

Le vent les agite.

GENEVIÈVE.

Les étoiles font errer sur nous une lumière douce.

MATHILDE.

C'est une soirée charmante; les plus tendres lueurs se répandent sur votre front, tandis que les accens les plus mélodieux s'élèvent jusqu'à vous, et du sein de la vallée font retentir ces louanges que la comtesse mérite si bien.

(*Golo, environné de chevaliers et de bergères, s'avance jusqu'au pied du balcon; il chante un hymne poétique, à la*

belle Geneviève. Après avoir remercié les chanteurs, Geneviève quitte le balcon: Mathilde va trouver Golo, qui est resté seul.)

MATHILDE.

La nuit est sombre. Golo, êtes-vous seul?

GOLO.

Tout est sombre et triste : celle qui éclairait la nuit, la plus belle des étoiles, a fui loin de mes yeux.

MATHILDE.

Demain, au point du jour, venez me trouver.

GOLO.

Jusqu'à ce moment le sommeil n'approchera pas de moi.

MATHILDE.

Chevalier, vous serez malade.

GOLO.

Santé, maladie, que m'importe? C'est là qu'elle s'est reposée, c'est là que je resterai.

MATHILDE.

On nous observe peut-être. Adieu, chevalier. Espérez!

GOLO.

Espérer; le puis-je?

MATHILDE.

Non, l'espérance n'est pas assez!

(*Elle sort.*)

GOLO.

Ah! l'espérance est le dernier point du bonheur auquel j'aspire; c'est ma félicité; c'est le seuil de l'Eden. S'il n'y avait ni amour ni espérance, quelle chaîne atta-

cherait la terre et les cieux! Tout tomberait en ruines. Feux étincelans d'amour, que je vois sur l'azur du firmament, échanger les baisers de vos rayons si tendres et si purs, sans l'amour universel, vous tomberiez éteints et désunis!

Je vous atteste, vous qui brûlez dans les cieux,
Vous qui connaissez de chastes flammes!

Mais une volupté pure est-elle moins chaste que ces feux célestes? Être des êtres, esprit universel, toi qui embrasses, soutiens, animes, enlaces, vivifies tout, ah! permets-moi de m'élancer au plus haut des cieux, et d'y aimer de toute la force et de toute la pureté de mon ame immortelle! -- Geneviève! Elle! Il se pourrait! Tout ce que l'homme ose, je le tenterais pour.... Mais a-t-elle jamais pensé à moi? Mathilde me le dira peut-être. Ici, me promener ici! quoi! je respire cet air si doux, qui a calmé l'ardeur de sa joue; son haleine embaumée m'environne encore;... si mon tombeau se creusait ici, la mort elle-même perdrait sur moi son pouvoir; une vie énergique pénètrerait dans mon cadavre; un sang plus ardent remplirait ses veines desséchées. L'air qu'elle a respiré porte avec lui la vie et l'amour et l'ardeur. Ange du ciel! où peut-elle reposer? — Ses paupières qui voilent un monde de béatitude se sont-elles fermées? Je porte envie au coussin sur lequel sa tête est appuyée, aux appartemens qui l'enferment, au sommeil qui pèse mollement sur ses beaux yeux! Ai-je encore beaucoup d'années à languir dans la douleur, jusqu'à l'heure de la mort? Femme charmante,

que l'éclair de tes yeux me guide jusqu'à mon tombeau; dirige-moi, ne me quitte point! La mort est pour moi la vie, c'est pour toi seule que je voudrais mourir, vivre, tout faire, tout entreprendre, pourvu qu'une seule fois tu me presses contre ton cœur!

O Geneviève, repose, repose avec douceur, avec mollesse!
Sur tes lèvres seules serait mon Eden!

(*La femme de la suite de Geneviève, qui veut favoriser l'amour de Golo, et qui se méprend sur l'intérêt que la comtesse lui porte, erreur commune aux ames ignobles, engage le chevalier à s'introduire dans le palais, la nuit suivante. Quelqu'un cependant a donné avis à la comtesse, des intentions perfides de Golo; elle ne peut y ajouter foi: un inconnu lui a promis de l'instruire d'une maniere plus détaillée si elle veut se rendre à minuit dans les jardins du palais, accompagnée de ses femmes, qui doivent se tenir à quelque distance. Golo, qui la voit paraître, croit qu'elle vient au rendez-vous préparé par Mathilde.*)

GOLO.

O nuit d'inquiétudes! Que va-t-elle dire? Cette pure étoile qui me luit, va-t-elle guider Geneviève jusqu'à moi! J'erre sous ces arbres comme la biche frappée d'un trait fatal, et dévorée d'une soif brûlante, cherche une source dans les bois? Calmera-t-elle enfin cette soif ardente de mon amour! Ah! serais-je heureux, plus heureux que je n'eusse pu le supposer jamais?

Ah! doux bonheur d'aimer!
Celui qui t'ignore

Ignore les joies les plus douces de la vie
Et le plus beau trésor du cœur.

Mais qu'ai-je entendu ? ah ! dieux ! c'est elle ! (*Il voit Geneviève s'avancer sur le balcon, et se retire dans une grotte.*)

GENEVIÈVE.

Nuit qui couvres tout, couvre aussi ma douleur ! — Mais pourquoi m'attrister ? pourquoi me livrer au chagrin qui dévore l'existence ? plutôt cesser de vivre ! mon cœur n'a point fait de crimes, et je veux rappeler ma gaieté. — Mais qu'a voulu dire cet ermite? Golo, traître ! et envers moi ! traître envers son ami, qui l'aime comme un frère ! pourquoi ? non cela est impossible. Cependant tout varie en ce monde.

Le nid d'oiseau placé sur les roseaux les plus fermes
Peut, un jour d'orage, être le jouet du vent.
Dans la forêt sauvage il n'est pas d'arbre
Que l'hiver ne dépouille de sa parure.
Tout ce qui est doué de mouvement et de vie
Est tour-à-tour balancé entre le plaisir et la peine.
L'été fuit, l'automne lui succède ;
La tempête expire, et le soleil sourit.

Spectres du chagrin, fuyez, n'habitez plus le sein de Geneviève. Là-bas, sous ces arbres, la lumière argentée de la lune se glisse avec grace ; je vais descendre et porter mes pas et mes rêveries paisibles dans cette belle solitude. (*Geneviève descend.*)

GOLO.

Elle descend, elle accourt, elle vole dans mes bras ;

moment de félicité suprême, heure attendue, as-tu sonné enfin? — Oui, la voilà, c'est elle; je l'entends; je m'élève vers toi, être céleste, comme si les rapides nuages m'emportaient au plus haut des cieux.

GENEVIÈVE.

Qui m'arrête? Ciel! je ne suis pas seule!

GOLO.

Non, Geneviève. C'est moi, ton adorateur; moi qui soupire après ta présence comme le daim sauvage après le gîte qu'il a perdu.

(*Golo se précipite aux pieds de Geneviève et cherche à l'arrêter.*)

GENEVIÈVE.

Noble chevalier, vous êtes dans l'erreur.

GOLO.

Otez-moi la vie! je vous aime!

GENEVIÈVE.

Vous, Golo! que dites-vous?

GOLO.

C'est ici que mon cœur s'est perdu, ici, je vous atteste, arbrisseaux qui ornez ces beaux lieux, et dont le feuillage est encore humide de mes pleurs. Regarde, ô Geneviève, le chœur brillant des étoiles; elles te diront mes longues peines et les chastes feux du chevalier qui n'est dévoué qu'à toi! leurs rayons sont moins purs que mon amour; ah! tout mon être, dans la joie d'une tendre espérance, s'incline vers toi seule. O noble dame! aie pitié des feux que tu as allumés; délivre de ses tourmens l'ame du pécheur qui ne vit que pour toi!

GENEVIÈVE.

Golo, que dites-vous? — Songez! mais silence! le ciel nous écoute! Jeune chevalier, portez vos regards dans le monde; mainte noble damoiselle vous sourit et peut écouter votre amour sans remords. Mais moi, ce serait un crime!

GOLO.

Toi! toi seule! je le jure par les feux sacrés qui brûlent au ciel; rien que toi! S'il faut que ton image s'efface de mon cœur, être angélique, ah! que ce cœur brûlant périsse plutôt cent fois!

GENEVIÈVE.

Vous écouter est un crime.

GOLO.

Ne fuyez pas, noble Geneviève! vous m'arrachez l'ame. Cruelle! faites-moi donner la mort. Ah! si vous dites que vous ne m'aimerez jamais, votre colère creusera mon tombeau.

GENEVIÈVE.

Au nom du ciel!

GOLO.

Non, Geneviève, je ne puis résister...
(*Golo saisit la main de Geneviève.*)

GENEVIÈVE.

Arrêtez, insensé, homme perfide! (*Elle est enlevée par Golo.*) Monstre, indigne chevalier! au secours!

Le prétendu ermite, officier de la cour de Geneviève, vient pour la défendre. Golo le frappe, et fuit: des gardes arrivent. Golo, dans son trouble, accuse Geneviève d'adultère avec l'officier blessé. Il ordonne

leur arrestation, et gouverne despotiquement les états de Sigefroi. La pauvre Geneviève est accouchée dans sa prison d'un enfant que Golo veut faire passer pour illégitime. L'officier accusé est empoisonné dans son cachot, et Geneviève reste sans défenseur. Il y a dans la scène d'empoisonnement, que nous omettons comme secondaire, beaucoup d'imagination et de force.

Geneviève, en butte à une accusation grave, est depuis long-temps dans la prison, quand Golo se présente à ses yeux. Muller, après avoir introduit cette scène dans son drame, l'a refaite et placée dans son *Ulrich de Cosheim*, l'une de ses compositions les plus délicieuses. C'est une bergère qui, dans ce dernier ouvrage, chante l'histoire de Geneviève sous la forme d'une ballade. Ce dernier tableau est infiniment plus remarquable que la scène du drame qui n'en offre que le germe, et nos lecteurs le trouveront ici avec plaisir. Le rhythme est d'une variété de mouvement ravissante et presque infinie; c'est le balancement mélodique des roseaux que le vent agite en leur arrachant des sons pleins de douceur, concert naturel et ravissant. Cette ballade dramatique est célèbre dans toute l'Allemagne. Jamais, dans la langue allemande, accens plus naïfs, plus vrais, plus intimes, n'ont retenti : le peintre Muller a trouvé une fois le secret des plus belles poésies de Goëthe. Rien n'est plus ingénu que cette simple Geneviève, qui retrouve sa force dans l'infortune; rien n'est plus séduisant que ce terrible Golo qu'elle plonge dans le désespoir.

(*Geneviève, couchée sur la paille dans une tour, tient son enfant dans ses bras.*)

GENEVIÈVE.

Fils de ma douleur! telle fut ta naissance, tel sera ton nom. La douleur est ta richesse; la douleur de l'ame dévorait ta mère quand mon sein te porta ; je t'ai mis au monde dans la douleur. Ah! combien de douleurs souffertes par amour pour toi et ton père! Doux et cher enfant! tu ne sais point mes peines! dors en paix, innocent et aimable enfant! Ils veulent te ravir ton père, pauvre petit! mais ils le veulent en vain. Là-haut, au-dessus des nuages, quelqu'un protège les orphelins. Tu me souris dans ton rêve : ah! ton sourire éveille mes larmes!

Dors, ah! dors toujours!
Les anges enfantins te couvrent
De leurs petites ailes et protègent ton repos!
Quand même les puissances de l'enfer
Voudraient te ravir le sommeil,
Au-dessus de ton berceau veille
La force du Tout puissant.
Il ne permet pas que les méchans t'éveillent.
Dors, pauvre petit, dors en paix!
Déjà un rayon d'espérance
Glisse et brille dans la nuit
De cet affreux cachot.
Dors, que tes rêves soient paisibles!
O mon trésor! personne n'interrompra ton repos!

(*Elle berce et embrasse son enfant. Golo entre.*)

GOLO.

Me voici, ô seul objet de mon amour! Je viens près de toi, au plus beau jour du printemps! Ah! couronne enfin mes désirs! Le bonheur renaît partout : les oiseaux chantent sur la branche riche de fleurs! Les jeunes biches traversent la forêt, près du lac ceint de fleurs; elles foulent le gazon dans leurs ébats pleins de caprice, d'ivresse et de joie. O délices! comme, à travers la mousse et les roseaux courbés en arcades, la source fraîche jaillit et murmure! comme les fauvettes, cachées dans les touffes de roses, font retentir leurs accens voluptueux et plaintifs! O Geneviève, ô mon bonheur! lève-toi, viens; tout s'anime; tout est chansons, vie, amour; partout des roucoulemens, de douces plaintes, les accens du désir, le murmure du plaisir. Toi seule, ô Geneviève! aimes la nuit du cachot; toi seule bannis de ta présence le soleil et la joie! Veux-tu donc me refuser éternellement un adoucissement à mes peines? Dois-je toujours gémir au milieu des fleurs et de l'allégresse que le printemps fait naître? Dois-je espérer, le puis-je? Ah! la tourterelle, dans le creux de son rocher, espère, pendant la froide saison, le bonheur et les voluptés qui doivent renaître avec le beau mois de mai. Alors l'amour s'éveille sous les roses; il fait naître de doux rêves pleins de l'éclat du printemps; c'est lui qui la ranime dans son asile, qui excite ses doux murmures, et la pénètre de cet instinct qui la rappelle à de nouveaux plaisirs. Geneviève! (*Golo laisse tomber des fleurs sur le sein de Geneviève.*) viens, quittons cet horrible séjour; allons ensemble

porter nos pas dans ces jardins ; là étincellent les tulipes variées que Flore même a peintes de ses doigts délicats. Je mourrais, ah ! je mourrais avec joie, si je pouvais obtenir ton cœur, ô la plus belle des femmes !

GENEVIÈVE.

Mon amour !... chevalier faux et perfide ! ne me regarde pas ; je rougis pour toi ! Tu vois mes joues pâles et maigres, tu vois la douleur qui me dévore. Mon œil contemple la vie avec dégoût ; mon cœur est fatigué du monde, et je désire le dernier sommeil. En vain le printemps renaît et déploie ses bannières de verdure. En vain il caresse le lis éclatant et sa pompeuse blancheur. Sigefroi est allé vaincre dans de sanglantes batailles. Il est loin de moi : avec lui toute joie m'a quittée ; l'année n'a plus de mois de mai ; le printemps n'a plus de fleurs. Les champs n'ont plus de richesses ; il n'y a de belles roses qu'aux pieds de mon époux ! Plus de plaisir, plus d'heures fortunées ; rien que le malheur et la douleur. Délaissée, je gémis ; mon enfant est dans les fers, et personne ne m'écoute ; personne ne veut me sauver. Allégresse, doux jeux, que j'aimais tant, ombres charmantes des tilleuls fleuris, ah ! que vous êtes loin de moi ! Golo, vois ces joues pâles et maigres, vois la douleur qui me dévore. Mon œil contemple la vie avec dégoût ; mon cœur est fatigué du monde, et je désire le dernier sommeil.

(*Geneviève jette les fleurs; Golo saisit sa main et elle s'empresse de la retirer.*)

GOLO.

Belle Geneviève ! ne verse point de larmes ! Elles

font saigner mon cœur ! Ton Sigefroi est parti ; mais la nature a repris sa parure. Tu sens, ô Geneviève ! tu sens toi-même combien l'amour brûle et consume ! ah ! que ne puis-je t'exprimer tout mon amour ! Si tu voulais me suivre ! nous irions sur le gazon en fleurs, jouir de la douce saison ; tu me sourirais, et tes cheveux seraient bouclés avec grace. Tu embellirais le printemps. Là, sous ce berceau dont le vent secoue les roses, nous irions écouter de tendres accords : la fauvette et le rossignol chanteraient pour te charmer ; pour toi se marieraient les sons des harpes argentines ; vers toi s'élèveraient en chœur les chants des jeunes filles ! L'amour ne gouverne-t-il pas la nature ? Les oiseaux des champs croisent leurs becs, et leurs gémissemens sont encore des plaisirs ! Ah ! si tu m'aimais ! si tes lèvres, rouges comme le corail, s'avançaient pour me donner le baiser d'amour ! Je frapperais de mon front la voûte des cieux ; mon orgueil et ma force iraient lutter contre les aigles ; je rirais des dragons et des monstres. Pour toi je descendrais dans les grottes profondes, où un seul rayon du jour ne pénètre pas. Pour toi je braverais tous les dangers. Quand je t'ai chargé de fers, j'ai pleuré, oui pleuré ; trois fois un cri de douleur s'est échappé de mon sein. Mais hélas ! tel est l'amour qui me dévore qu'il me rendrait parricide ! Plutôt que de perdre ce que j'aime, j'oserais tout, et même les crimes. O la plus belle des femmes ! calme d'un regard mes tourmens, un seul rayon d'amour guérira ma peine ; sois touchée de mes gémissemens, et ton cachot va se changer en un lieu de

délices, en une vallée semée de roses. Tes mains ne porteront plus de chaînes, mais des saphirs et des rubis! (*Il tire un écrin, et se jette aux genoux de Geneviève.*) Vois ce bandeau de perles. Ah! laisse, laisse-moi entourer de cette parure l'ivoire de tes bras si délicats et si blancs! Vois cet anneau d'or pur; ah! permets-moi d'en orner tes oreilles charmantes, plus petites et plus gracieuses que ce coquillage des mers. Ton appartement t'attend Geneviève; sors de cet asile, va dans des magnifiques salons te revêtir de l'or et de la soie qui sont faites pour ta beauté. Belle comme l'amour, majestueuse comme une reine, bientôt tu recevras les hommages de l'univers; l'air s'embaumera autour de toi : du sein de la rosée étincelante, les fleurs soulevant leur corolle te prodigueront leurs parfums. Les rossignols enchanteront ta couche; les entends-tu déjà? entends-tu comme leur voix mélodieuse parcourt en murmurant la longue chaîne des sons les plus variés et les plus doux? Ecoutons, ô mon amour! le chœur des jeunes filles se joint à ces accords! (*Golo appuie sa tête et cache ses pleurs sur les genoux de Geneviève; elle le repousse.*)

GENEVIÈVE.

Rien, chevalier, rien n'est doux à mon oreille comme le bégaiement de mon fils sans appui; ni les chants du rossignol, ni les sons lointains des harpes. Je maudis tes séductions et tes caresses; je maudis ces chants voluptueux dont tu cherches à m'enivrer. Jamais tu ne réussiras à égarer mon cœur, à le rendre perfide! Chante! chante! je ne t'écoute pas! Ta dé-

loyauté retombera sur ta tête. Golo ! Golo ! mes tourmens, comme une hache fatale, iront frapper ton front d'un coup de mort, que tu ne pourras écarter ! Crois-tu que le lion ait quitté sa demeure et cherché au loin une noble proie pour que le lynx, vil animal, vienne lui ravir son bonheur ? Golo, entends sa voix ! L'entends-tu ? c'est la voix du héros ! Elle retentit dans la vallée et dans la forêt ; il vient et t'écrase et t'accable, et ton sang rougit les eaux du fleuve. (*Elle soulève son enfant, le presse contre son cœur et le baise.*) Les anges nous contemplent : grace à eux, l'innocence égarée dans les bois peut dormir paisible. Ah ! pauvre enfant, si des ailes divines ne te protégeaient, où serais-tu maintenant ainsi que moi ? Ne sanglote pas pauvre petit ! Hélas ! ton berceau se compose de chaînes ; les chants de ta mère sont des soupirs. Jamais, jamais toutefois, ma fidélité ne changera. La lune peut monter dans le ciel et en descendre, le matin naître et renaître, la mer croître et décroître, les étoiles, armée brillante, parcourir les cieux, le printemps briller et s'évanouir, tout changer sans que je change. Golo, retire-toi ! sors ! ne me parle jamais d'amour ! tes regards me sont odieux.

GOLO.

Eh bien cœur dur ! femme plus cruelle que le rocher insensible ! rien ne te fléchit ; il faut donc être barbare et ressembler aux bêtes farouches ! — Tu es à moi, tu es à moi, et rien ne m'empêchera de te posséder, quand cette volupté devrait être mon tourment dans l'amertume de la mort. Vois ! mes larmes coulent ; ces

larmes sont un poison ; j'en mourrai, mais tu me suivras ! Que n'ai-je pas fait, Geneviève, pour gagner ton amitié ! Froides nuits, vous m'avez vu dans ma secrète angoisse; vous avez vu l'amour et la douleur me précipiter vers la démence. (*Il prend la main e Geneviève, et la place sur ses joues couvertes de larmes.*) Je le répète, je le répète, tu m'appartiens, Geneviève; tu vois mes pleurs, tu sens leur ardeur humide. Crains-tu la honte d'être infidèle? Ecoute-moi ! — Ton époux a cessé de vivre ; ton époux, jeune héros, est étendu pâle et sanglant sur le champ du carnage : la victoire et l'honneur lui érigent un monument funèbre. Sa bannière magnifique est tombée; Bellamir, guerrier terrible, a baigné sa lance dans ce sang illustre. Telle est la triste et cruelle vérité, Geneviève ; crois-en Golo. — Que les écuyers apportent ici les armes du comte ! (*Les écuyers viennent déposer aux pieds de Geneviève les armes sanglantes de Sigefroi.*) Vois-tu sa lance, son bouclier, son épée, son casque où je plaçai jadis la couronne de palmes ; le sang héroïque de ton époux a rougi ce cimier. Il est mort ; le roi de nos guerriers ! il est mort en me léguant Geneviève. Sa dernière parole, dans le sein du trépas même, t'a ordonné de t'unir à moi.

GENEVIÈVE.

Sigefroi n'est plus ! — Mort ! mort ! ô cieux ! tombez sur moi ! le sang de mon époux ! mon maître ! mon ami ! ô Sigefroi ! ô barbares ! Et personne ne s'attendrit sur moi ! n'adoucit mes peines ! Etre suprême, toi qui brises les cœurs et qui m'accables de cette infor-

tune, que t'ai-je fait? Mon enfant, mon pauvre enfant! l'entends-tu? ton père est parti! rappelle-le; bégaie de faibles cris qui l'arrachent à la mort qui l'a dévoré! (*Elle se lève égarée, et, les yeux baignés de larmes, contemple les armes sanglantes, puis d'un ton farouche et terrible, s'adressant à Golo.*) Non, non, cela n'est pas; c'est une ruse des enfers! Golo! traître! tu m'abuses: tu mens, Golo! n'espère pas me tromper par cet artifice. Sigefroi vit, mon cœur me le dit. Je te charge de malédictions! que le chagrin te dévore à jamais! Il vit, te dis-je; il vivra pour me venger. Tremble! tremble pour aujourd'hui; tremble pour l'avenir! Eh bien! Golo, je suis prête; veux-tu me conduire au festin des noces? je te tends la main, je suis prête, dans la nuit, dans la terreur, parmi les cadavres et les feux des enfers, viens, place-moi sur le lit nuptial! qu'alors Sigefroi revienne, ou mort, ou vivant!

(*Geneviève porte autour d'elle des yeux égarés et cache son visage dans ses mains. Golo saisit l'une de ces mains, y imprime un baiser et y place un anneau.*)

GOLO.

Enfin tu es à moi! toi, Geneviève, toi ma douleur, toi mon angoisse et ma volupté! Comme le pèlerin adore sans cesse le tombeau sacré, jamais je ne cesserai d'adorer l'éclat de tes yeux. Ah! que ne puis-je exprimer les feux qui me brûlent! si je le pouvais, ô dieux des enfers! ma douleur en serait moins vive! Tu serais à moi? toi? rien qu'à moi? cette félicité serait un délire! Oui, pour pouvoir reposer dans tes bras,

presser ce sein délicat, poser mon cœur sur les battemens du tien : j'irais, j'irais plonger le poignard au fond du sein de mon frère! A moi ! pensée enivrante! les cieux me sont ouverts! que la nature, devenue plus belle, nous prodigue des roses plus empourprées; que mon espérance jette son éclat sur le monde! je puis donc croire que tu m'appartiendras ! Toi ! Viens, Geneviève, voici le jour des noces ! lève vers moi l'azur de tes yeux !

(*Geneviève, s'arrachant des bras de Golo, saisit l'épée sanglante de Sigefroi.*

GENEVIÈVE.

J'ai une épée ; c'est celle de Sigefroi, mon époux ! vois, je suis prête, Golo, à la plonger dans mon cœur ! tu me verras nager dans mon sang, et mourante, je rirai de ta fureur ! Moi ! je serais à toi ! ah ! monstre ! plutôt me livrer aux esprits infernaux ! Golo ! cesse de fixer sur moi tes regards horribles qui font mon supplice ! cesse de me sourire ; fuis, ou je me frappe !

(*Elle touche sa poitrine de la pointe de l'épée. Golo saisit l'enfant dans ses bras.*)

GOLO.

Mère, ton enfant va se briser! Regarde; je le tiens et le secoue, sans pitié, sans remords ; et prêt à le lancer sur ces murailles, si ta main ne rejette l'épée qu'elle a saisie! Il va tomber ; tu entendras son cri de mort; il va mourir, mourir à tes pieds même, femme capricieuse

et hautaine! Non, Geneviève, il n'y a plus de cœur humain chez moi! — Qu'ai-je été? Que suis-je? Mais tu m'as blessé; tu m'as foulé aux pieds; le serpent écume de rage et de douleur, quand un pied imprudent l'écrase! Maudite mille fois celle qui, fière de sa beauté, s'arme de dédain et de barbarie! L'enfer est moins inexorable qu'une femme dont le cœur s'est endurci! Qui me pousse vers l'abîme? qui jette dans le crime un malheureux? toi seule! toi, femme fausse, femme perfide! Je vais briser les membres de cet enfant; et je me sens capable de te traîner par tes cheveux sanglans, au milieu du sang de ton fils. Là, goûtant des voluptés horribles, je te possèderai du moins! Pourquoi tarder? Que le ciel et la terre croulent sur moi! Pourquoi, pourquoi tarder? qui m'arrête? Dis, quel démon boit mon sang et dévore mon cœur? C'en est fait; ma vengence s'accomplit; je le frappe; et le jeune serpent va s'écraser contre ces murs!

GENEVIÈVE.

Arrête, au nom du Dieu vivant! Golo! arrête, et vois ma douleur!

GOLO.

Tu espères en vain conjurer ma rage! son sang est coupable comme le tien; et le pavé de ta prison en sera couvert!

GENEVIÈVE.

Miséricorde! miséricorde! J'ai déposé l'épée! Tiens, je l'ai déposée! Mon fils! mon enfant! ah! rends-le, rends-le moi! Je me jette à tes genoux; vois-moi prosternée; je te demande grace, grace et pitié!

GOLO.

Prières vaines! il va tomber! il m'échappe; et le monde entier ne le sauverait pas! N'est-ce pas toi qui me tortures? As-tu pitié de moi? non; c'est à lui d'expier ta barbarie; que son sang, rouge comme les roses, coule à mes yeux, et me console! Tu souriais lorsque, dans les angoisses d'un timide amour, je versais des larmes amères! Ton enfant sourit aussi, et je vais étouffer son sourire dans les douleurs de la mort. Ses cris, ses gémissemens calmeront mon cœur brûlant, satisferont ma rage. Ris maintenant, insulte-moi, je te le permets! Je vais le frapper! Je vais le frapper, te dis-je; et le crâne du jeune serpent se brisera contre ces murailles.

(*Il secoue l'enfant, qui pousse des cris; sa mère tombe dans les bras de Golo en sanglotant avec force.*)

GENEVIÈVE.

Golo!.. hélas! Golo! arrête! Si tu as quelque espérance dans le ciel, quelque foi en Dieu, arrête! laisse vivre mon enfant! Que n'es-tu père! tu saurais quel frisson me saisit! Epargne mon pauvre enfant, ou commence par m'ôter la vie!

GOLO.

Ah! sa voix me retient. Le lion s'arrête, enchaîné au milieu de son courroux terrible! Quoi! lâche, je me laisserai désarmer par ses accens? ma volonté sera esclave de ses prières? — Pourquoi tomber dans mes bras, Geneviève? pourquoi me baigner de tes larmes? Ce n'est pas mon amour, c'est ma cruauté qui te dompte et fléchit ton humeur farouche! Malheur,

malheur à l'homme qui demande à une femme de la pitié! mieux vaudrait pour lui demander grace à la gueule béante de la panthère, à l'épée de l'ennemi qui l'assaille, à la flèche du sauvage! Le misérable, errant dans les ténèbres, sans guides et sans étoiles, ne trouvera qu'obscurité, terreur et malheur! Femme! femme! être né de la nuit, composé de fausseté et de ruse, les cieux et l'enfer se sont ligués pour te produire; ils reposent ensemble dans ton sein. De ton œil émane l'éclat des anges! la félicité du ciel y réside. Il lance des flammes irrésistibles, douces, terribles, invincibles, comme la mort! O Geneviève! mon cœur se gonfle: écoute; regarde. Je ne suis pas la tendre colombe, murmurant son amour! Le meurtre et la malédiction vivent dans mon cœur. Ton sort dépend d'un seul instant, d'un seul. Dussé-je m'engloutir dans les enfers, si ce moment passe, vous mourez ensemble! Ton baiser, Geneviève! Le refuses-tu?

GENEVIÈVE.

Non! — Non! — Il le faut, ô ciel! C'est le démon qui te l'a dit, Golo. Une mère peut tout, ose tout pour son fils; elle se plongerait pour lui dans le plus profond abîme des enfers! Oui, c'est le démon qui te l'a dit, Golo!... Que fais-je? ô dieux! que fais-je? Que le ciel et la terre me cachent et me couvrent!

GOLO.

Est-ce une ivresse? veillé-je? Puis-je me soutenir? O volupté ineffable! et vais-je mourir de l'excès de ma félicité? Quel ravissement sans bornes m'embrase et m'inonde! Tel un océan soulève et précipite sur

ses rivages son écume sauvage ! (*Il donne l'enfant à Geneviève, qui l'embrasse et le presse sur son cœur.*) De brûlantes larmes baignent mes joues ; coulez, larmes de volupté, vous qu'a fait jaillir le baiser délicieux que ses lèvres si douces m'ont accordé ! — Femme charmante, ah ! ne tremble plus ! Que seul je sois coupable ! que seul je sois puni ! Si ce baiser est un péché, ô ciel, je t'en atteste, ce péché divin honorerait les anges ! — Adieu, Geneviève, ô ma belle maîtresse ! lève une fois encore tes yeux charmans vers moi ! Adieu, charmes du ciel, sein plus blanc que le lis, lèvres empourprées, regards qui lancent la flamme et la vie ! Dans une heure, Geneviève, l'amour me ramènera près de toi ! Quelle moisson de félicité m'attend ! Oui, l'or s'élèverait en montagnes devant moi ; les perles et les diamans naîtraient à mes pieds, je dédaignerais ces richesses ; mes seuls trésors seraient tes baisers, ces baisers chéris que recueillerait ma bouche sur les rubis de la tienne. Vers minuit, lorsque la lune contemple la terre, d'un regard pâle et tremblant, je viendrai, Geneviève, ô mon amante ! Pour toi, pour moi, prépare un lieu charmant de repos !

(*Golo se baisse pour baiser la main de Geneviève.*)

GENEVIÈVE.

Qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? Mon Dieu, pardonnez-moi ! L'ai-je promis ? Je préfère mille fois mourir dans ma prison ! C'est la crainte seule qui m'a arraché cette parole. Mère, j'ai tout oublié. Loin de moi ! Golo. J'ai menti ! J'égorgerais plutôt de mes propres

mains cet enfant que j'aime! J'enlacerais plutôt son cou de cette boucle de mes cheveux pour lui ôter la vie, pour l'étouffer sans pitié, que de consentir au crime, dont l'ignominie maudirait mon enfant! Bourreau, que ta cruauté se réveille! je ris de toi! viens! charge-moi de chaînes! tue-moi! Qu'on apporte les instrumens des tortures! Que le feu ou l'épée me détruisent; qu'on m'empoisonne en secret! Tes crimes seront vains! Et le ciel te verra! et les hommes le sauront. Sigefroi vit, Sigefroi, mon héros, et de la tente où il repose il s'élance, il voit couler les pleurs de son épouse, que lui apportent les anges. L'éperon a pénétré les flancs du coursier, le fer est sorti du fourreau, les gémissemens de sa femme et de son fils sont vengés! Celui qui vit au-dessus des nuages, le puissant, le fort, ne l'abandonnera pas! Viens donc, démon, viens à minuit; l'enfer t'appelle ici; le carnage t'invite. Que rien ne t'arrête; mon fils et moi, nous voulons laisser ici notre vie! (*Geneviève tombe sur le lit de paille, et couvre son enfant de son corps. Golo frappe sa poitrine, et sort plongé dans le désespoir.*)

(Cependant Golo, pressé par les chevaliers, auprès desquels il a accusé Geneviève d'adultère, ne pense qu'à la faire disparaître et à lui proposer de fuir et d'aller se réfugier dans un monastère. Un chevalier, ami de Golo depuis son enfance, soutient que Geneviève est innocente. Il se bat contre lui et succombe. On juge la femme de Sigefroi, qui est reconnue coupable; et l'on annonce l'arrivée prochaine de son époux. Pour empêcher Sigefroi de revoir Geneviève, il ne reste à

Golo qu'un moyen, le meurtre de cette victime innocente. Mathilde, cette femme qui a trahi la comtesse et encouragé l'amour de Golo, conseille à ce dernier de se défaire de Géneviève et de son enfant, de peur que tout le mystère de leurs crimes communs ne vienne à se découvrir.)

GOLO, *à Mathilde.*

N'ajoute pas un mot! Une passion me perd, une seule, qui d'abord était timide et innocente. Qu'est devenue ma fierté, mon espérance? Où est ce vaste avenir qui s'ouvrait pour moi? J'ai rêvé! — Je m'éveille! — Vie, mort, amour, misère, vous vous confondez, vous n'êtes qu'un seul cahos! Tout se ressemble, et le pauvre voit la fortune s'arrêter sur le seuil de sa cabane; et le riche dans ses orgueilleux palais voit l'infortune s'asseoir! — Quand j'étais jeune et sans remords, à quoi ne pouvais-je prétendre? mais l'insecte rongeur a pénétré dans le bouton même et dévoré son avenir. — Être placé au-dessus de nous, sois juste; il est temps. Frappe un malheureux qui depuis longtemps n'a été qu'un instrument et un jouet du crime... — Pour elle, creusez-lui une fosse profonde! Entraînez-la! loin! loin d'ici! Jetez-la dans les flammes! Détruisez, anéantissez, et ces formes brillantes, vêtement trompeur du serpent dont le poison m'a perdu, et ces yeux dont les rayons perfides m'ont égaré!

MATHILDE.

Vous êtes hors de vous! On vous observe, prenez garde!

GOLO.

Ecoute! Un de ces jours derniers, l'aube se levait à peine, quand je me promenais à cheval du côté de la forêt, près du moulin de la vallée : mes pensées m'absorbaient. D'un fossé se lèvent tout-à-coup deux mendians qui paraissent à côté de mon coursier. Leurs cheveux, leur barbe en désordre, leur regard horrible, leur visage semblable à celui d'un homme que l'on torture, tout leur aspect était hideux. Le meurtre était écrit sur leur front, caché dans les coins de leurs épais sourcils. Mon cheval avait reculé d'effroi, je saisis mon épée, et fixai sur eux mon regard. Je me disais à moi-même : si quelqu'un méditait un parricide, voilà ceux qui pourraient l'exécuter. J'ai appris que ces deux hommes, brigands échappés à la roue, ont choisi cette retraite.

(*On cherche ces deux assassins par ordre de Golo. Pendant la nuit, ils enlèvent Geneviève et l'enfant. Mais la femme du jardinier, qui a tout entendu, est convenue avec son mari de sauver la comtesse. On voit les deux assassins portant un flambeau et des lanternes, et entraînant Geneviève, qui marche entre eux, son enfant dans ses bras et un mouchoir sur la bouche.*)

L'UN DES ASSASSINS.

Eteindrai-je le flambeau? Cette lanterne suffira.

L'AUTRE.

Attends que nous soyons sortis!

LE PREMIER ASSASSIN.

Où la conduire? près de la Roche-des-Sables, ou dans la forêt, près des trois étangs?

LE SECOND ASSASSIN.

Maintenant il fait jour dès quatre heures ! Les trois étangs sont trop loin ; il faut qu'avant l'aurore nous soyons là-bas, dans la vallée. Le châtelain attend des hôtes ; nous les mettrons à contribution. As-tu pris ta bèche pour l'ensevelir de suite ?

LE PREMIER ASSASSIN.

Ah ! diable ! je l'ai laissée dans la tour, près du mur ! Cours la chercher !

LE SECOND ASSASSIN.

Vas toujours !

LE PREMIER ASSASSIN.

Et toi, reviens vite. (*Il entraîne Geneviève.*) — Autre scène. Le jardinier et sa femme.

LE JARDINIER.

Ne sanglote pas si haut !

LA FEMME.

Si nous souffrons cela, nous ne serons pas sauvés à l'heure du jugement ! Arrache ce pieu, et suivons-les !

LE JARDINIER.

Prudence ! Cours chercher mon arc ; et prends le chemin de la prairie pour que nous arrivions avant eux !

LA FEMME.

Tu l'as vue marcher entre ces maudits qui l'entraînaient, liée, silencieuse, comme le pauvre agneau qu'un boucher pousse à la boucherie.

LE JARDINIER.

Allons, suis-moi !

(Geneviève est conduite sur la lisière de la forêt,

près de la roche au sable. Le premier assassin, qui seul la conduit, pose le flambeau contre le roc, et détache le mouchoir qui couvrait la bouche de Geneviève.)

LE PREMIER ASSASSIN (*seul*).

Qu'elle est belle! qu'elle est délicate! C'est dommage, et cela me fait peine. Si je croyais que ce coquin se fît un peu attendre! mais non, le voilà! — As-tu du vin?

L'AUTRE.

Mais ne bois pas tout.

LE PREMIER.

Il est bon! — Allons; du courage.

L'AUTRE.

Encore un coup! — Voyons, commence! frappe le premier!

LE PREMIER (*aiguisant son couteau*).

Frère, demande-lui si elle a fait ses prières?

L'AUTRE.

A quoi bon? Autrefois, l'avons-nous fait, quand nous.....

LE PREMIER.

Aujourd'hui c'est autre chose; nous assassinons juridiquement.

L'AUTRE.

Scrupule absurde! c'est toujours la même chose! Avance-toi! (*Il tire Geneviève par la chevelure.*) Allons, dégaîne!

LE PREMIER.

Madame, avez-vous prié?

GENEVIÈVE.

Ah! qu'allez-vous faire de moi?

L'AUTRE.

Voyons! coquin! veux-tu la dépêcher? Frappe!

LE PREMIER ASSASSIN.

La lame est mauvaise!

L'AUTRE.

De la pointe! je vais t'aider... Coquin, dépêche, dépêche, ou je t'écrase la cervelle contre une pierre. Allons, la poitrine nue!

GENEVIÈVE.

Non, non, vous ne m'égorgerez pas, vous ne serez pas assez cruels; je ne vous ai jamais fait de mal.

LE SECOND ASSASSIN.

C'est égal; on nous a payés pour vous tuer. Vous tiendrez-vous tranquille? Me servirai-je de cette corde?

GENEVIÈVE.

Je serai tranquille et patiente comme vous le désirez. Voici mon cou.

LE PREMIER ASSASSIN.

Un mot, frère, encore un mot. (*Ils se parlent tout bas.*)

GENEVIÈVE.

Oh ciel! quelle terreur! Je dois donc mourir ici avec mon innocent enfant! Dieu! quelle amertume!

LE SECOND ASSASSIN.

Laisse-moi, misérable! — Allons! toi, avance, et finissons vite! l'enfant, d'abord.

GENEVIÈVE.

Tuez-moi la première!

(*Une flèche est partie et a frappé le second assassin, le premier est également frappé. Le second assassin a pris l'enfant.*)

GENEVIÈVE.

Mon enfant! Il a mon enfant!

LE JARDINIER.

Ne fais pas le moindre mal à cet enfant, ou tu es perdu. Vous voyez tous deux que je suis en force. Dans cette bourse de peau sont cinq pièces d'or. Tenez, rendez le fils à sa mère. Passez votre chemin, et laissez-les libres.

(Cet arrangement a lieu. Le jardinier cache Geneviève dans la forêt, où il la nourrit secrètement. Golo croit Geneviève morte, et chasse les assassins l'épée à la main, quand ils viennent lui demander le prix du meurtre. Il tombe dans une frénésie complète. Etienne, domestique de Golo, lui annonce l'arrivée de Sigefroi; et Golo, plein de rage, le traîne sur le pavé. Un écuyer de Sigefroi se présente.)

L'ÉCUYER.

Seigneur chevalier, le comte Sigefroi est arrivé dans le Palatinat.

GOLO.

Qui? de qui parlez-vous?

L'ÉCUYER.

Du comte, qui vous salue, et vous invite à vous rendre près de lui!

GOLO.

Et pourquoi me parler? pourquoi? Que veut-il me dire? Vous êtes tous des traîtres, vous me criez qu'il

a vu Mathilde, la dame d'honneur de Geneviève. Eh bien! qu'il l'aille trouver, qu'il la questionne!

L'ÉCUYER.

Le comte palatin, désolé, attend vos consolations. Je l'ai laissé baigné de ses pleurs; l'affreuse mort de son épouse le met au désespoir.

GOLO (*marchant à grands pas*).

Jamais! jamais!

L'ÉCUYER.

Un mot de vous peut seul le calmer.

GOLO.

Non, vous dis-je! plutôt ébranleriez-vous ces voûtes, plutôt des coursiers, attachés à ces colonnes, les entraîneraient comme un char au sommet de la montagne! Je ne paraîtrai pas devant lui, non! qu'il me juge! me plonge dans les fers, me traîne sur la claie! il a juré ma mort, je le sais; eh bien! foi de chevalier, je la lui rendrai! qu'il succombe ou que je périsse, point de répit, point de trêve! Sellez mon coursier, vite! — Il y a dans la forêt deux autres bêtes fauves dont les hurlemens appellent le vengeur et demandent ma mort! mais j'ai une épée, une lance, et je ris de leur rage. Bernard! Ulrich (frères de l'officier tué par Golo)! venez me demander vengeance du sang de votre frère! je ne vous crains pas, dût l'univers céder à votre force, dussent vos bras réunir la puissance de vingt guerriers! je ne vous craindrais pas, quand votre poitrine serait de fer, vos pieds de bronze, votre course invincible comme le vol de l'aigle! Plutôt tom-

ber sous vos coups, que d'entendre gémir ces hommes sur le sort des femmes que la sentence des juges a fait mourir. Fuyez, maudits ! tous! éloignez - vous. Allez!

L'ÉCUYER.

Je ne sais quelle réponse porter à Sigefroi. Dois-je dire que vous voulez paraître ou que vous vous y refusez?

GOLO.

Puis-je, moi, rendre fidèle une femme parjure? Puis-je réveiller les morts dans leurs tombeaux? Qui a signé l'arrêt de mort? Qui me prouvera que je suis coupable?

(Mille soupçons, mille indices s'élèvent contre Golo et semblent le charger. Il quitte le palais; il erre dans les bois avec sa suite : là il mène une vie sauvage. Sigefroi, auquel il reste quelques doutes sur les crimes de Golo, apprend ces désordres, et invite Golo à une grande chasse à laquelle Ulrich et Bernard doivent assister : ces deux frères de l'officier tué par Golo sont cousins du comte palatin. Golo se rend à la chasse; Sigefroi, Bernard et Ulrich sont convenus d'isoler le chevalier coupable de sa suite, et de le faire captif sans lui faire aucun mal avant que son crime ne soit reconnu légalement.

Cette scène de chasse est remplie de beautés originales et fortes, employées habilement par Tiek dans son drame. Muller a le mérite de l'invention; mais l'exécution est infiniment plus parfaite chez son imitateur.

On voit les chasseurs dans la forêt : leur chef entonne un chœur analogue à la circonstance. Golo, dont le cheval est épuisé de fatigue, a mis pied à terre.)

GOLO.

Malédiction! Le démon m'obsède ; sa griffe est là. Par où passerai-je? Par où fuir? Je vois deux scélérats, deux noirs esprits que l'enfer m'envoie, deux sanglans et affreux visages qui me poursuivent, me chassent devant eux à travers les halliers et les ronces, sans répit, sans trève, à cheval ou démonté. Les voici! les voici! l'enfer les rejette sur moi!

(*Golo repart. Bernard et Ulrich se montrent.*)

BERNARD.

Frère, il traverse cette haie! Allons, tournons-le, fermons-lui tout passage! Viens!

ULRICH.

Souviens-toi que tu as promis à Sigefroi de ne pas commettre de violence!

LES CHASSEURS.

Il n'échappera pas; il est cerné. Allons le dire au comte.

LE CHEF DES CHASSEURS, *donnant du cor.*

La chasse est magnifique. Accourez, remplissez la verte forêt.

GOLO, *hors d'haleine.*

Où fuir?

BERNARD *le poursuivant.*

Arrête!

GOLO.

Pourquoi me chasser? Que me voulez-vous? Pensez-vous que je craigne? Que me voulez-vous?

ULRICH.

T'accompagner! C'est tout.

GOLO.

Je ne serai point votre prisonnier.

BERNARD.

Tu es à nous; bête sauvage de ces forêts, danse pour nous, ou notre fer caressera tes flancs!

(*Golo, la lance en avant, l'œil égaré, tournant la tête de tous côtés, repart.*)

ULRICH.

Pourchassons-le jusqu'au signal que Sigefroi doit nous donner.

BERNARD.

Poussons-le jusqu'à ce qu'il tombe!

(Cependant Geneviève et son enfant habitent une autre partie de la forêt. Une caverne les abrite. Elle a donné à son fils le nom de *fils des douleurs*. On la voit à genoux devant un crucifix.)

GENEVIÈVE.

O Dieu, seul, tu scrutes les cœurs! les nuits et les jours t'appartiennent. Dieu! je me confie en toi, pauvre exilée; je me confie en toi, avec mon enfant.

LE FILS DES DOULEURS.

Mère chérie, priez-vous encore pour mon père? Ne pleurez pas! mais dites-moi, la colombe n'est-elle pas triste quelquefois, et ne repose-t-elle pas sur une branche desséchée?

GENEVIÈVE.

Oui.

LE FILS DES DOULEURS.

Et elle y reste toujours? Pauvre oiseau! pauvre petit! je viens de le voir. Ma mère, qu'est-ce qu'un époux?

GENEVIÈVE.

Mon enfant, c'est quelqu'un qu'on aime beaucoup.

LE FILS DES DOULEURS.

Ma mère, suis-je ton époux?

GENEVIÈVE.

Mon ange!

LE FILS DES DOULEURS.

Ah! ne meurs pas, ma mère! Il faudrait que je me chagrinasse alors comme faisait ce petit oiseau. Ma mère, l'as-tu vu, comme il était seul et triste.

GENEVIÈVE.

Comme tu babilles, enfant! Apporte-moi un peu de bois, je ferai du feu: il fait si froid!

LE FILS DES DOULEURS.

Voici des racines, ma mère!

GENEVIÈVE.

Mange, mon enfant! — O mon Dieu! regarde-le! Que deviendrons-nous?

LE FILS DES DOULEURS.

Ne pleure pas, nous avons encore un long été. Ecoutons; les oiseaux gazouillent encore; les feuilles ne sont pas tombées. (*Un orage qui s'est annoncé dans le lointain, devient plus noir à chaque instant; le tonnerre gronde.*) Comme il tonne, ma mère!

GENEVIÈVE.

As-tu peur?

LE FILS DES DOULEURS.

Oui, ma mère; l'orage devient tout noir. Regarde! est-ce là Dieu?

GENEVIÈVE.

Oui, mon ange. Ne crains rien. Il est là, ton protecteur, ton père, et dans l'orage et dans les doux rayons du soleil.

LE FILS DES DOULEURS.

Prions, ma mère!

GENEVIÈVE.

Oui, mon fils! à genoux! Joins tes mains, et prie avec moi! O Tout-Puissant, nous voici à genoux devant toi! tu es grand et magnifique; tu es grand dans ton amour. O Dieu fort! ô Dieu créateur! permets que je m'abaisse devant toi. Forêts qui m'entourez, chantez avec moi les louanges de Dieu! Inclinez-vous, pins qui couronnez le sommet des monts. C'est toi, Dieu fort, qui nourris, qui soutiens tout ce que ta main a créé: ta colère abreuve de ses eaux le globe terrestre: par toi seul vivent les animaux et les hommes. Tu n'abandonnes pas le cerf au milieu des landes désertes. Tu creuses la roche et la remplis de rosée nocturne; de là jaillit la source où s'abreuve l'aigle qui, devant Dieu, trouve aussi sa nourriture.

LE FILS DES DOULEURS.

Ma mère, l'orage cesse.

GENEVIÈVE.

Cela est ainsi, quand on a beaucoup de piété, enfant,

le beau soleil reparaît derrière les montagnes, et la tempête se calme.

LE FILS DES DOULEURS.

Dieu merci, le vent est moins fort. Notre père, qui vis dans les cieux, laisse passer les sombres nuages : ma mère et moi nous serons très-pieux. Vois! ce doux soleil a reparu. Quel bonheur! ma mère; les alouettes et la fauvette au bec jaune ont recommencé leur gazouillement. Que l'hiver ne soit pas rigoureux, je t'en prie, ô toi qui as créé la fidèle tourterelle et la biche de notre caverne! Dieu, j'apprendrai à ma biche à ployer le genou devant toi. Elle est si aimable et si bonne! Elle mange les herbes vertes que ma petite main lui donne. Tiens, regarde! ma mère, c'est l'arc-en-ciel!

(*Les cors de chasse retentissent à gauche, à droite, de tous côtés, et la chasse se rapproche.*)

GENEVIÈVE.

Quel bruit se fait entendre sous ces arbres?

(*On entend des cris de chasse.*)

LE FILS DES DOULEURS.

Ma biche! ma biche! Elle s'élance dans la grotte! ô ma mère! vois, elle est blessée, elle saigne; qui l'a frappée?

(Geneviève et son fils vont se cacher dans la grotte. Sigefroi arrive, et se trouvant seul, se livre à la douleur. Il se jette la face contre terre et pleure. L'enfant sort de la caverne, approche du comte, tire son manteau, et l'éveille de l'espèce de délire où il se trouve. Il

voit l'entrée de la grotte et il est prêt à entrer. Geneviève se retire dans le fond.)

SIGEFROI.

Qui êtes-vous ? et pourquoi me fuyez-vous ?

GENEVIÈVE.

Je suis à peine vêtue ; jetez-moi votre manteau.

(Geneviève, à qui Sigefroi a jeté son manteau, s'en enveloppe et sort. L'enfant se cache derrière elle. Le comte lui adresse plusieurs questions. Elle a reconnu Sigefroi, qui ne sait pas qui elle est, et qui la prie de lui raconter l'histoire de sa vie.)

GENEVIÈVE.

J'eus un époux.

SIGEFROI.

C'est là son fils et le vôtre ?

GENEVIÈVE.

Oui, un pauvre petit orphelin abandonné. Il était encore dans le sein, sous le cœur de sa mère, et son père n'était plus. La noire méchanceté, l'affreuse trahison lui ont enlevé son père !

SIGEFROI.

Vous êtes veuve ?

GENEVIÈVE.

Je suis répudiée.

SIGEFROI.

Quel est votre nom ? votre époux vit-il encore ?

GENEVIÈVE.

Je l'espère.

SIGEFROI.

Depuis combien de temps habitez-vous ici ?

GENEVIÈVE.

Voici déjà cinq hivers bien rudes que j'ai passés sous cette roche, et que j'ai souffert avec mon enfant.

SIGEFROI.

Vous me faites peine. C'est donc votre seigneur qui vous a donné l'ordre de rester ici. Sait-il l'abandon où vous gémissez?

GENEVIÈVE.

Hélas! il y a long-temps qu'il me croit morte!

(Enfin, cédant aux sollicitations pressantes de Sigefroi, elle raconte son histoire sans dire son nom.)

SIGEFROI (*l'interrompant*).

Femme! que m'as-tu dit? (Geneviève termine son récit.) Tais-toi, tais-toi, de grace! O le traître! ô mon épouse fidèle! ô Golo! Geneviève! (*en fixant ses regards sur elle.*) morte! morte depuis long-temps! depuis long-temps, dis-tu? Si tu ne m'assurais qu'elle n'est plus, je croirais que tu répètes ma propre histoire et la sienne. Ah! je suis malheureux aussi! (*Il se frappe la poitrine.*)

GENEVIÈVE.

Vous avez donc perdu ce que vous aimiez?

SIGEFROI.

Oui! une femme aimée, comme toi chaste et fidèle, une femme dont je n'étais pas digne : un ordre de ma main l'a fait égorger!

GENEVIÈVE (*tremblante*).

Si vous la retrouviez?

SIGEFROI.

La retrouver! Ah! si je pouvais lui rendre la vie! Si ma douleur, mes larmes, si de longues années de repentir!...

GENEVIÈVE (*tombant dans les bras de Sigefroi*).

Sigefroi! Mon époux!

SIGEFROI (*l'arrêtant*).

Qui es-tu?

GENEVIÈVE.

Geneviève; ne m'as-tu pas reconnue?

SIGEFROI.

C'est elle!

(*Après les premiers embrassemens et avoir pressé l'enfant sur son cœur, Sigefroi, revenant à sa colère, sonne du cor; les chasseurs répondent à cet appel.*)

SIGEFROI.

Ils m'ont entendu; ils accourent; et le traître est au milieu d'eux. Que ton regard, ô Geneviève, le frappe et le renverse comme un coup de foudre!

(*Des cavaliers arrivent, Golo est parmi eux.*)

SIGEFROI.

Ici, mes cousins! Golo, avance! Regarde le fruit de ma chasse. Connais-tu cette figure? la vois-tu?

GOLO (*à part*).

Qu'ai-je vu? Malheur à moi!

SIGEFROI.

La reconnais-tu?

GOLO.

Je ne la connais pas.

SIGEFROI.

Regardez, mes cousins. Vous retrouverez en elle, une personne qui vous est chère.

GENEVIÈVE.

Mes chers parens, c'est moi, c'est Geneviève, votre cousine.

SIGEFROI.

Golo, pourquoi attacher sur elle des regards consternés? Ton cœur audacieux forme-t-il encore d'orgueilleux désirs? dis, ton sang enivré d'amour bouillonne-t-il encore à l'aspect de ses joues pâlies? Que te disent ces yeux, dont l'éclat s'est éteint dans les larmes? Cette beauté qui ne relevait pas de ta puissance a donc excité ta rage? tel le vautour, brigand des airs, dépouille de ses ailes hideuses les arbres qui fleurissent, et fait tomber ces fleurs qui ne s'épanouissaient pas pour lui. Meurs, meurs! Tombe à mes pieds, qu'ils écrasent ta tête infame! (*Sigefroi tire un couteau de chasse.*)

GOLO.

Si c'est Geneviève, le ciel fait des miracles pour me punir. Je ne dis rien de plus; je suis en votre puissance. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

GENEVIÈVE.

Sigefroi! grace! Pardonnez-lui comme je lui pardonne!

SIGEFROI.

Non! (*Il remet le couteau de chasse dans son fourreau.*) Cependant, le jour même où je retrouve ma bien-aimée, je ne veux pas me souiller du sang de ce traître. Comtes, nobles cousins, avancez, conduisez-le derrière ces

buissons, là-bas, près du ruisseau, et traitez-le selon ses œuvres.

GOLO.

Sigefroi, vis long-temps, vis heureux, retrouve enfin cette paix de l'ame que je t'avais ravie. Ah ! si une dernière fois je pouvais te serrer la main ! Adieu, sur ton lit de mort, à l'heure où tout se pardonne, pense à moi ; pardonne-moi aussi.

BERNARD.

Marche ! Quand je pense à ta mort prochaine, mon cœur bondit de joie. Rends ton épée, ta lance. Marche, dis-je !

ULRICH.

Marche devant nous !

(*Ils poussent Golo devant eux. La dernière scène se passe auprès des touffes de saules, placés près d'un ruisseau, sur l'arrière-fond du théâtre. Dans le lointain, la mélodie de ce chœur :*

« *Que mon sépulcre soit sous les saules ! etc.* »

se fait entendre pour la dernière fois. Les cors de chasse résonnent et se mêlent à cette mélodie, composée par Golo lui-même, comme nous l'avons déjà dit.)

GOLO.

Ah ! mon chant de mort !

ULRICH.

La source écume là-bas ! Elle nous attend et nous appelle. Comment le ferons-nous périr ?

BERNARD.

Abattons-le comme une bête fauve : que son sang

coule dans la source! Dépeçons ses membres, et que leurs lambeaux soient suspendus aux arbres de la forêt! Que les vautours, attirés par cette proie, fondent sur lui; que ses ossemens servent de nid à leur race!

(*Golo, furieux, saisit Bernard, le renverse, lui arrache son épée et le blesse.*)

GOLO.

La valeur des héros respire encore en moi! Neuf fois soit maudite la langue infame dont je suis ainsi traité.

ULRICH.

Encore un de mes frères tué de ta main, homme de sang!

GOLO.

Ne suis-je pas chevalier, noble d'origine comme vous? Et voulez-vous m'égorger comme une bête?

ULRICH.

Dogue déchaîné, je te punirai!

BERNARD.

Frère Ulrich, arrête!

ULRICH.

Non, qu'il tombe!

BERNARD.

Ulrich, tu me priais tout à l'heure: je te prie à mon tour.

(*Ulrich attaque Golo, qui fait tomber l'épée de ses mains.*)

GOLO.

Vous êtes sans force contre moi. Avant de pouvoir m'abattre vous iriez plutôt, pâture des loups et des vautours, garnir de vos membres sanglans l'asile de

leurs petits. Misérables, qui condamnez sans pitié, qui ne sentez pas combien le malheureux est terrassé par sa douleur; vous m'insultez, vous me reprochez mon crime, et vous ne voyez pas le triste aveuglement qui m'y a poussé. Ah! si j'avais ici cent vaillans guerriers! qui oserait, suivi de mille hommes d'armes, m'accuser et me juger... Mais ici, là dans mon sein... (*Il jette son épée loin de lui.*) J'ai fait des malheureux; j'ai trahi l'ami le plus noble. Me voici devant vous sans armes! accordez-moi la mort d'un chevalier, une sépulture honorable. C'est tout ce que je demande.

BERNARD.

J'ai senti trop de joie en espérant ta mort; j'ai eu trop soif de ton sang. Vas ton chemin : Dieu saura te trouver.

GOLO.

Je suis las! et qui me donnera la mort, je lui devrai la paix.

ULRICH (*saisissant l'épée*).

Malheureux, tu auras la mort d'un chevalier, un sépulcre honorable! et ma main te donnera l'une et l'autre. Tiens ferme, et vois en moi ton juge.

(*Il tient l'épée nue devant Golo, qui s'y précipite*)

GOLO.

Pardonnez-moi avant que je meure.

LES DEUX COMTES.

Nous vous pardonnons.

Dans ce drame terrible, on ne peut méconnaître une imagination naïve, énergique et vierge, dont la toute-puissance est capable de remuer les passions au fond des entrailles. Si l'auteur avait su dégager sa composition d'une foule de hors-d'œuvre dont nous n'avons pas parlé, et de plusieurs scènes parasites empreintes de mauvais ton; s'il eût dirigé ses efforts vers l'unité dramatique, c'eût été un chef-d'œuvre. Le naturel du langage, la beauté des images, la force des passions, la vérité de leurs progrès, et la simplicité de leurs développemens dans les situations les plus éloignées du cercle de la nature ordinaire; enfin la beauté admirable et la variété infinie d'un rhythme, dont rien ne peut offrir l'équivalent dans la langue française, suffiraient pour faire vivre le tableau pathétique que le peintre Muller a tracé des infortunes et de la vertu de Geneviève, si le drame de Tiek, par des imperfections de son modèle, ne l'eût fait tomber dans l'oubli. Tiek, grand poète lui-même, a refait l'ouvrage de Muller comme un homme de génie en imite un autre, comme Corneille a refait le Cid de Guillen de Castro. Cependant quiconque a du goût pour la poésie originale, naïve, pittoresque, étudiera avec délices le drame de Muller.

Muller a compliqué son sujet de plusieurs intrigues et d'épisodes de tous les genres. La comtesse, mère de Golo, caractère imité de l'Adélaïde de Weisslingen de Goëthe (dans son drame de Goetz de Berlichingen), est une femme d'une ambition effrénée. Il y a des beautés dans les scènes où elle est représentée captivant

par ses séductions Wallrod, son ancien amant, qui rappelle le Weisslingen du même drame de Goëthe. Abandonné par cette femme, il vient pour l'assassiner, et cède à l'ascendant de ses charmes, qui l'engagent de nouveau dans une immense carrière de crimes. Wallrod finit par incendier le palais de Mathilde; et, pénétrant jusqu'à son lit de mort, vient s'y asseoir en triomphe, et se laisse consumer par les flammes, qui enveloppent dans ces terribles noces lui et son amante coupable. Cette scène est d'une audace et d'une force de conception extrême: mais il y a peu d'intérêt dans l'opposition que l'auteur a prétendu mettre entre Geneviève et Mathilde.

Nous avons déjà indiqué le meurtre de cet officier, accusé d'adultère avec Geneviève; meurtre qui surcharge la pièce de beautés horribles. Le caractère de Sigefroi, à son retour dans ses états, est heureusement tracé. Il y a un épisode, celui d'Ervin de Steinheim; épisode postiche, et qui, par un épouvantable anachronisme, fait vivre, sous Charles Martel, l'architecte de la cathédrale gothique de Strasbourg. Dans ces scènes, qui ne sont amenées ni justifiées par rien, se trouvent une appréciation juste des arts, un goût parfait du beau, que l'auteur attribue au comte palatin, et qui produisent les émotions les plus exquises. Les bergers, le vieux jardinier, sa femme, toutes les figures qui paraissent sur les derniers plans de ce mouvant tableau sont touchées avec grace. Nous le répétons, la pièce de Muller, comme œuvre dramatique, semble appartenir à l'enfance de

l'art, ou plutôt révèle, par les défauts de son ensemble, l'extrême jeunesse de l'auteur. Mais, considérée comme poëme, c'est, en quelques parties, un ouvrage du plus haut mérite.

NIOBE.

Le même auteur a laissé une *Niobé,* tragédie écrite dans le goût sévère de l'antiquité. Il y a du Michel-Ange dans cette composition, malgré la gaucherie du jeune auteur qui ne connaissait point encore tous les mystères de l'art, mais dont le style tantôt s'élevait jusqu'à la hauteur gigantesque d'Eschyle, tantôt semblait languir en accens pleins de douceur et mourir comme les plus tendres sons de la flûte lydienne. Il y a des incorrections, des inégalités, de la faiblesse dans quelques parties de son style ; jamais d'affectation ni de barbarie.

Au commencement de la pièce, Diane, les cheveux épars, le cœur dévoré de douleur, appelle Apollon son frère, et l'excite à la vengeance. Leur mère Latone est méprisée, et Niobé, simple mortelle, est adorée à sa place. Qu'Apollon descende du haut de ses nuages, et qu'uni à sa sœur il vienne venger leur mère. Des remparts de Thèbes émanent les cris de triomphe qui accompagnent la marche victorieuse de Niobé, insultes cruelles pour Diane, pour Latone et pour Apollon. Elle va tendre son arc, et châtier l'insolence des Thébains, lorsque Apollon, porté sur un nuage, descend

du ciel et voit les larmes que la rage arrache à sa sœur. Elle lui rappelle les jours de leur commune enfance et des caresses que leur prodiguait Latone au lieu même où ils se trouvent maintenant. C'est ici que chaque année Diane et Apollon venaient, l'une de ses montagnes glorieuses, l'autre de son île sacrée de Délos, célébrer ensemble la fête de leur mère, aux applaudissemens des peuples, aux yeux de l'univers qui se réjouissait de leur concorde filiale et de leur amour fraternel.

Mais hier, plus de sacrifices dans Thèbes, plus de culte pour Latone. Repoussée du temple, elle est venue trouver Diane sur ses monts : « Niobé, lui disait sa » mère, Niobé m'a ravi mes autels. La fille du gigan- » tesque Atlas, le monstre issu du sang de Tantale a » frappé ma statue, insulté ta mère, et toi et Apollon » ton frère sacré. Mère elle-même et fière de ses nom- » breux enfans, elle a éloigné de mon temple et tes » pieuses adoratrices, et les jeunes gens voués au culte » d'Apollon. Chassant les mères, arrachant de leurs » mains tremblantes les corbeilles de fleurs, disper- » sant les offrandes, elle brise et renverse les autels » qui nous sont consacrés. Moi, s'écrie-t-elle, moi seule ! » Et dans son triomphe, dans sa criminelle audace, » elle parcourt les rues de Thèbes. Saisie de frayeur, » la ville entière éleva vers elle des regards timides. » Sacrifiez à moi, je suis plus que Latone ! Je suis fille » d'Atlas, parente de Jupiter ; j'ai mis au jour sept fils ; » j'ai mis au jour sept filles, qui tous sont gémeaux. » Insensés, qui adorez des dieux invisibles, vous ne

» les adorerez plus ; vous cesserez de laisser dans un » indigne oubli ceux qui vivent et se promènent parmi » vous. Je suis votre déesse, et demain vous m'ado- » rerez dans le temple. Latone, demain sera le jour de » ta défaite, Niobé s'élève à ta place. Viens, parais, » fière déesse, parais, je t'insulte et je te brave ! »

Diane parle ensuite à son frère des hymnes adressées à Niobé, de son triomphe dans Thèbes. C'est le jour où les filles de Niobé s'unissent aux fils de Neptune, les fils de la reine aux filles du dieu des mers. Apollon lui montre les flèches trempées dans l'Orcus, et lui prédit qu'ils accompliront tous deux la vengeance de leur mère, en frappant, lui les fils, et elle les filles de Niobé. Sa sœur se place à côté de lui sur son char, et Niobé, sur un char de triomphe, s'avance environnée de ses enfans et des fils et des filles de Neptune. Les prêtres et les prêtresses de la ville de Thèbes ouvrent la marche.

Il y a, dans cette introduction de l'ouvrage, un caractère majestueux et terrible. Le chœur des prêtres et des prêtresses, accompagné du peuple qui applaudit, s'arrête, et Niobé descend de son char.

NIOBÉ.

Orgueil de mon ame ! enfans qui faites ma joie et ma toute-puissance ! mes fils ! mes filles ! mon bonheur ! mon triomphe ! (*Elle ouvre ses bras, et ses plus jeunes enfans tombent sur son sein, ses autres enfans lui baisent les mains.*) Pour vous seuls je deviens déesse : mes enfans ; vous dont Jupiter est l'aïeul, vous ne deviez point perdre vos droits. C'est le roi des dieux qui

est votre père ; c'est lui qui vous a doués d'une force céleste. Mon cœur s'élance et mon orgueil bondit au-dessus des nuages ! Je suis fille d'Atlas, que rien n'ébranle ; et rien ne peut me frapper. Le char du tonnerre gronde incessamment sur la tête de mon aïeul, sur son front obscur la rage des élémens se brise, et les éclairs s'échappent en sillons de ses yeux. Fils vaillans, allez saisir la main toute-puissante de votre aïeul, et ne reculez pas devant sa foudre. Et vous, mes filles, plus fraîches que celles des ondes, plus belles que les enfans de l'aurore, que la fierté de vos regards proclame votre naissance, que Junon reconnaisse les filles de Niobé. Votre race est illustre : vous descendez de Jupiter, roi des nuages, de la terre et des eaux ; et d'Atlas, soutien du monde. (*Le peuple applaudit.*) Je le veux : de ce jour, consacré à ma fête, datera la toute-puissance de ma race, éternelle, invincible, versant une force nouvelle sur le genre humain dégénéré, destinée à enchaîner l'orgueil et l'audace des dieux de l'Olympe ! Elevez un rempart entre la terre et le ciel ! Craindre ces dieux si voluptueux et si faibles ! soumettre l'humanité tremblante aux caprices de leur volonté ! non, non ! Fils de la terre, tu trouveras plus d'avantages dans l'emploi de ta libre puissance, de ta noble liberté, que dans ces dons que Prométhée a ravis au ciel pour t'en orner. Mes fils, mes filles, que vos bras chéris me serrent et m'entourent ! Sous la voûte immense du ciel, temple de Kronion, unissez devant moi vos mains à celles des fils et des filles de Neptune. Que votre race, comme une forêt tutélaire, couvre l'uni-

vers et le protège de son ombre! Je revivrai en vous, moi, votre mère; et l'hymne de la muse sacrée n'oubliera mon nom ni sur la terre, ni dans les cieux, jusqu'au fond des abîmes de l'éternité.

(Union des fils et des filles de Niobé avec les fils et les filles de Neptune. Le peuple applaudit à Niobé; les prêtres l'adorent.)

NIOBÉ.

Peuple fidèle, sur toi se répandra ma bénédiction, source bienfaisante et pure. Vers toi Niobé s'incline du haut de son Olympe; elle écoute, elle exauce tes prières. Qu'on m'ouvre les portes du temple, que ma statue s'élève dans le sanctuaire, et que le peuple sache où il faut adorer.

(Créon, vieillard aveugle, prêtre d'Apollon, descend du temple, conduit par deux enfans employés dans les sacrifices. Créon lève le sceptre ou bâton, insigne du sacerdoce, et les chœurs de musique se taisent: il jette sa malédiction sur les prêtres, qui reculent épouvantés.)

NIOBÉ.

Quel est-il, l'audacieux qui s'oppose à notre marche? qui arrête notre triomphe? quel est-il? Qu'il tremble devant l'autel de notre divinité courroucée!

CRÉON.

C'est à toi de trembler, Niobé! usurpatrice du pouvoir des dieux que tu outrages. Dépose aux pieds d'Apollon et de Diane ta couronne et ton sceptre; dépose-les dans la poussière. Evite ta destinée; je t'en adjure

au nom de ce frémissement qui fait trembler ton corps, de tes gémissemens involontaires et de la terreur qui te pénètre!

NIOBÉ, *à part.*

Qui ose parler ainsi? — Ma foudre, où dors-tu?

CRÉON.

Déjà sur ton front coupable la vengeance abat ses ailes.

NIOBÉ.

Prêtre, est-ce à moi que tu parles?

CRÉON.

A toi, reine superbe.

NIOBÉ.

Eh! qui veux-tu que je craigne?

CRÉON.

Latone que tu insultes aujourd'hui, à laquelle hier tu as refusé les sacrifices.

NIOBÉ.

Loin de mes yeux, fuis, enfant de l'Erèbe aveugle! Que ta langue soit frappée de la foudre; que tes membres se paralysent, que les dieux te changent en rocher! Moi sacrifier à Latone! Niobé descendre de son autel! O monstre qui n'as point de mère, et que les plaies saignantes de la terre auront enfanté, ses vapeurs infectes nourri; fuis, aveugle; le pouvoir de la beauté n'est rien pour toi. Dans tes yeux, privés de clarté, dans ces orbites caves et affreux, la nuit règne au milieu du jour : là, sous ce front horrible, sont des écueils où l'influence de la beauté se brise. Si tu voyais Niobé environnée de ses enfans, tu tomberais à mes pieds, et saisi

de repentir, tu adorerais ma grandeur, tu implorerais mon pardon, tu rétracterais tes criminelles paroles. va dire à ta Latone qu'elle n'aura jamais mes sacrifices. Je sens ma force, je connais ma divinité. Père suprême des dieux, chef de ma famille, Jupiter, dont le trône, fixé au-dessus des cieux, ne s'ébranle jamais, mes hymnes t'invoqueront, mais toi seul auras mes hommages. Les déesses soumises à ses lois n'adorent pas leurs égales !

CRÉON.

Dieux ! ne l'entendez pas ! Nuages, cachez le soleil, voilez un tel crime aux regards du jour. O vents, gardez-vous de porter jusqu'aux montagnes de Diane chasseresse ces paroles qui éveilleraient sa colère. N'éveillez pas ce courroux terrible et qui sommeille à peine ! Que Thèbes ne soit point punie des crimes de Niobé !

UN FILS DE NIOBÉ.

Niobé sera déesse !

SECOND FILS.

Elle l'est. Nous le voulons !

TROISIÈME FILS.

Quiconque refuse de l'adorer, qu'il périsse par nos mains !

TOUS LES ENFANS DE NIOBÉ.

Nous sommes dieux !

NIOBÉ.

Que veut Latone ? que prétend-elle ? Elle a mis au jour deux enfans jumeaux ! Quel sujet de fierté et d'orgueil ! Sept fois j'ai fait naître sept fils et sept filles

d'une beauté sans égale. Appelez-donc votre Latone. J'attends ses sacrifices et son encens. Qu'elle conduise, cette mère de deux jumeaux, le chœur qui va chanter les hymnes saintes à l'autel de Niobé! Que les mères d'un seul enfant la suivent. Elle m'a dérobé long-temps le sacrifice qui m'était dû, elle a séduit ce peuple qui me sera désormais fidèle! C'est à elle de quitter son trône, de s'incliner devant moi. Qu'elle m'adore sept fois, moi qui suis sept fois mère!

CRÉON.

Je t'entendrai bientôt changer de langage : bientôt, élevant vers Diane tes mains suppliantes, à genoux sur ces parvis, tu maudiras ton orgueil.

NIOBÉ.

Moi, à genoux devant Diane? Fille de Latone, quelle est sa puissance? Comme son frère, elle bande l'arc et dirige la course d'un flambeau sous la voûte élevée de l'Olympe. Jupiter, donne aussi à tes descendans, à mes fils, à mes filles, des chars à conduire! Tu les verras briller autant dans l'Olympe étonné, que ces deux enfans de Latone brillent sur le globe. Quelle race humaine à jamais imprimé sur la terre des pas plus nobles que la mienne? que les portes s'ouvrent devant notre souveraine beauté. Thèbes va savoir que Niobé entre dans son temple : la trompette va retentir trois fois; la cymbale va résonner; alors, entourée de ses enfans, Niobé s'élèvera vers l'Olympe. Marchons!

(La marche, suspendue pendant ce dialogue, s'avance vers le temple; et Créon essaie encore de fléchir Niobé, qu'il conjure, par des paroles pleines de dou-

ceur et au nom de ses enfans, de ne pas aller plı loin.)

ACHOR (*fils de Niobé*).

Aveugle, fais-moi place; cède, ou je te frappe.

TERPSICHORE (*fille de Neptune, fiancée d'Achor*).

Mon cher Achor, respecte ses cheveux blancs, je t'en supplie; chacune des paroles qu'il prononce retentit au fond de mon ame.

MEROS (*un des fils de Neptune*).

Aie pitié du saint prêtre, Achor, je t'en conjure!

ACHOR.

Qu'il fuie donc, et n'irrite pas ma colère.

CRÉON.

Marchez sur mon corps, si vous voulez pénétrer dans le temple.

ACHOR.

Je marche.

CRÉON.

Ah! ne me traîne pas par les boucles argentées de mes cheveux! Tu t'en repentiras, alors que, dans les angoisses de la mort, toi-même arracheras ta chevelure!

NIOBÉ.

Eloignez ce traître; entraînez ce complice de Latone. Qu'il baise la poussière, celui qui insulte votre mère; que mon pied superbe le foule; que son corps soit le marche-pied de mon trône. (*On entraîne Créon, qui va tomber mourant au seuil du temple.*) Abattez ces colonnes!

(Le tonnerre a grondé. Les enfans de Niobé dé-

truisent les colonnes du temple, et frappent les statues. Celle de Diane tombe; celle d'Apollon résiste à leurs coups. Thèbes, frappée de la foudre, est en proie aux flammes. Les prêtres, en désordre, remplissent la scène.)

LAÏDE (*la plus jeune des filles de Niobé*).

Ma mère, prends-moi dans tes bras; presse-moi sur ton sein; élève-moi vers ton Olympe. Ici-bas et dans le ciel, que Laïde soit toujours avec toi!

NIOBÉ (*prenant Laïde sur son sein*).

Vaillans fils, entrez dans le temple en poussant des cris de joie. La foudre de Jupiter est le signal de notre triomphe : votre père penche vers vous sa tête du haut des cieux; il vous invite et vous appelle; jetez-vous dans ses bras. Les lâches reculent devant l'éclair : la postérité du père des dieux ignore la crainte.

(Niobé marche sur le corps de Créon, et s'élance suivie des prêtres et de ses enfans. Une partie du peuple reste en arrière, à genoux. On entend des accords terribles, et l'incendie de Thèbes augmente sous les éclats répétés du tonnerre : les gémissemens lointains des habitans se mêlent à ces bruits terribles. Créon se lève, et le chœur lui adresse des prières. Il apprend au peuple la mort de l'époux de Niobé, écrasé sous les ruines de son palais par la pitié de Jupiter, qui voulait cacher à ses yeux le spectacle épouvantable de la mort de ses enfans. Apollon et Diane s'avancent : Neptune, qui veut sauver ses enfans, se précipite devant eux. Ce récit de Créon termine le premier acte de cette com-

position sublime, dont la diction est inégale, mais don le mouvement respire le génie antique.

Neptune force ses enfans à sortir du temple : ses filles le suivent ; mais ses fils veulent y rentrer pour sauver leurs fiancées. Une des filles de Neptune, Clymène, peint en ces mots la scène d'horreur dont elle vient d'être témoin ; c'est dans ce récit surtout que Muller a déployé toute la force de son génie poétique.)

CLYMÈNE.

Vous n'avez pas vu, mes frères, cette scène épouvantable ; et déjà Neptune vous avait entraînés loin du sanctuaire. Belle et parée de tout son orgueil, de toute sa magnificence, Niobé monte à l'autel : telle une déesse de ses mains puissantes soutiendrait le ciel et la terre. L'encens brûle, les fleurs tombent à ses pieds ; les trompettes retentissent avec les cymbales ; la souveraine élève sur l'autel de Latone sa propre statue. Aussitôt... ah ! comment l'exprimer?... La coupole de marbre, tremblante, se déchire, gémit... et croule ; les sillons de la foudre roulent autour des colonnes. Les flammes, en ondes immenses, se précipitent, embrassent l'autel, volent jusqu'aux chapiteaux, et brisent les fûts, qui tombent en éclats. Niobé change : elle ne tremble pas ; elle fait trembler. Ses belles lèvres sont pâles ; sa chevelure se gonfle et s'irrite : une vie terrible en anime les anneaux, et, brisant dans leur corroux et leur désordre le nœud qui les retient, ils vont battre le pâle visage de l'infortunée. Alors les ténèbres abaissèrent autour d'elle leur voûte affreuse ; alors au milieu d'un éclair rougeâtre, Apollon et Diane

lui apparurent, haletant la vengeance. Leur tête se baisse avec un signe terrible, leurs arcs noirs sont tendus, un long cri retentit : « Niobé ! Niobé ! nous descendons pour te préparer des sacrifices. »

TOUS.

Quels sacrifices !

CLYMÈNE.

Les flèches volèrent.

ATHOS, *fils de Neptune.*

Avez-vous vu tomber la reine?

CLYMÈNE.

De sombres nuages m'avaient entourée. J'étais séparée de mes sœurs, et parvenue sur le seuil du temple il me sembla entendre la voix de Neptune notre père. Fuyez, mes filles ! Sur les degrés gisaient étendus les prêtres et les prêtresses, aveuglés par la foudre, les yeux sanglans, les membres déchirés, poussant des hurlemens horribles, entassés en épouvantables groupes. Les autels s'ébranlent, les voûtes tremblent, la terreur enchaîne mes pas. Derrière moi, je découvre mes sœurs, et j'entends leurs longs sanglots. Je vis clairement Niobé, entourée de nuages qui ne dépassaient point sa ceinture et qui cherchait dans les ténèbres les divinités qu'elle brûlait de combattre. Au moment où elle atteignait Diane, une épaisse obscurité la couvrit. Nous n'entendîmes plus que des cris d'angoisse, des râlemens affreux, semblables à la voix rauque de la mort. Nous ne vîmes plus que des ruisseaux épouvantables, roulant leurs flots de pourpre au pied de l'autel. Saisies de crainte, plongées dans

le délire de l'effroi, nous pressant les unes contre les autres, nous nous élançâmes hors du temple.

Le grandiose de ce tableau saisit vigoureusement l'imagination. Tout y respire la majesté colossale et sombre des anciens. Muller, sans avoir recours à des études profondes, l'avait deviné par son génie. On reconnaît chez lui l'école de Winckelmann, à laquelle Goëthe lui-même s'est formé.

Les prêtres et les prêtresses, frappés de cécité par Latone, quittent le temple et ne peuvent répondre aux questions que les fils de Neptune leur adressent. La plus jeune des filles de Niobé, Laïde, encore enfant, et que l'on a déjà vue, se précipite des degrés de l'édifice, et implore l'assistance des enfans du dieu des mers en faveur de sa mère.

LAÏDE.

O mes frères! ô mes sœurs! Entendez-vous leurs cris? Avec quelle rage on les poursuit dans leur dernier asile; ils fuient en vain, se glissent le long des portiques, tournent autour des colonnades. Partout, derrière eux, sont les divinités altérées de sang. (*Un cri se fait entendre.*) Ah! une nouvelle victime tombe aux enfers.

(*Les fils de Neptune se précipitent pour arracher à la mort les filles de Niobé; les filles du même dieu suivent leurs frères dans le temple, résolues à partager le sort de leurs amans.*)

LAÏDE.

Où fuir? où me cacher? Je ne puis t'abandonner, ma mère! Cependant mon cœur frémit. Il faut que

nous périssions tous ; que je périsse ! Mes sœurs, mes frères, pouvez-vous éviter leurs flèches ? Ah ! divinités cruelles, ne chassez pas mes frères devant vous avec tant de barbarie ! S'il faut qu'ils périssent, ayez pitié du moins, et que leur mort soit moins barbare !

(On entend dans l'intérieur du temple, la voix de Syphilus, un des fils de Niobé.)

SYPHILUS.

Grace ! grace !

LAÏDE.

Latone, aie pitié de nous, pauvres enfans. Jamais je ne t'offensai.

(Syphilus, fuyant la mort, s'élance hors du temple, et tombe à genoux.)

NIOBÉ (*protégeant Syphilus, et le couvrant de son corps*).

Non, cruel Apollon, tu ne me le raviras pas.

(Apollon, porté sur un nuage, bande son arc derrière Niobé, qui s'élance pour arrêter la flèche. Elle saisit l'arc : la flèche est partie.)

SIPHYLUS, *mourant.*

Je suis frappé, ma mère,

APOLLON *à Niobé.*

Pourquoi saisir mon arc, femme ? pourquoi ployer mon arme vengeresse ? Tout est vain : fuis.

NIOBÉ.

Je ne te demande, pour les fils que tu m'as enlevés, pour mes filles égorgées par toi, qu'une flèche, une seule de cet horrible carquois. Que je l'arrache, que

je la plonge au sein de ta mère, au fond de ce cœur de serpent. Maudite mille fois celle qui vous engendra, vous deux, vous qui tuez les enfans! Honte des cieux, opprobre de la terre, assassin, je te défie. Ose me frapper.

APOLLON.

Eh bien, déesse, tu pousses des cris! Vois, cependant nous t'offrons des victimes. (*Apollon saisit les cheveux de Niobé, et la force de tourner la tête.*) Regarde, encore une victime que je te consacre. (*Il la force de fixer ses regards sur le temple.*) Lève les yeux, Diane te fait un signe.

DIANE (*derrière la scène*).

Niobé, déesse, viens, viens donc assister à tes holocaustes. Nous t'offrirons beaucoup d'autres victimes, nous les consacrerons à ton culte.

NIOBÉ.

Mes enfans!

(*Elle s'élance vers le temple: on cesse de voir Apollon. Cependant Laïde, restée seule, se livre à sa douleur.*)

LAÏDE.

O ma mère! Emmène-moi! tu me quittes; l'univers m'abandonne. (*Ses pas heurtent le cadavre de Syphilus, son frère: une musique harmonieuse et mélancolique se fait entendre.*) C'est toi, mon frère! Ta sœur va bientôt te rejoindre. Déjà tu as vaincu, Syphilus, les angoisses de la mort. O mes frères! ô vous tous! si je pouvais vous embrasser avant de périr! ô mes sœurs! avant ma mort, si vous pouviez m'embrasser encore!

(*Elle embrasse la main glacée de son frère.*)

(Au commencement du troisième acte, on voit dans le fond, les édifices de Thèbes s'écrouler; les ténèbres couvrent cette scène de désolation, dont une mélodie lugubre et sublime augmente la terreur.)

UNE FILLE DE NIOBÉ.

Partout nous retrouvons Apollon! Il nous force de rentrer dans le temple!

UNE AUTRE FILLE.

Ah! mes sœurs, voyez notre mère; elle court dans sa démence, et provoque les dieux! Evitons-la, fuyons ses pas furieux!

NIOBÉ.

Renversez le temple de Mars! Détruisez-en les fondemens! Apportez-moi les armes impénétrables de Vulcain, que je les frappe tous deux, au fond de leurs nuages! Mon peuple! mon roi, où êtes-vous? Qu'on m'apporte du feu! qu'on m'apporte du soufre! que je brise ces autels! Torrens de flammes, sortez en écumant des gouffres du Cocyte! ô mes enfans! Lâche déesse! un nuage te cache; et, de ta retraite obscure, tu ris de ma rage et de ma douleur!

(Niobé court vers la ville. Ses enfans, qui essaient de la suivre, sont repoussés vers le temple par une force invincible et secrète. L'un des fils de Niobé, Achor, demande des armes pour soutenir les droits de sa mère et les siens. Il veut rallier ses frères : il a soif du sang des dieux. Les fiancées des fils de Neptune, que leurs amans cherchent à enlever, sont frappées dans les bras de ces derniers.)

ÆGILLE (*fils de Neptune*).

Race sublime! race magnifique! jeune forêt de lauriers verdoyans, vous voilà donc arrachée du tronc maternel, brisée, dispersée, triste jouet des vents.

NIOBÉ, *qui revient armée d'un bouclier et d'une épée.*

Le désespoir est d'une ame lâche. Viens et frappe; viens, mon ennemie! Ce n'est pas contre des enfans que j'exerce ma force. Latone, je t'appelle! oppose épée à épée, puissance à puissance, divinité à divinité! viens! Que celle qui triomphera porte en signe de triomphe la tête de sa rivale! viens, je poserai la tienne sur mon bouclier. Si la victoire t'appartient, je ne t'implorerai pas sous le tranchant du glaive! Frappe! voici ma tête! (*La foudre tombe sur Niobé, et la désarme.*) C'est ainsi que les lâches combattent : tu l'avoues, je suis plus puissante que toi. Mais avec ou sans mes armes, je te poursuivrai, perfide! Es-tu digne du mépris même qui erre maintenant sur mes lèvres? Je veux m'emparer de toi, je veux ressaisir mes enfans! Sortez, enfans de Niobé; les lâches sont en fuite; apportez les cadavres de vos frères! les lâches! je les ai chassés!

LES ENFANS DE NIOBÉ (*dans le temple*).

Nous ne le pouvons pas : devant nous est Diane qui nous menace; derrière, Apollon qui nous retient.

(*Niobé rentre dans le temple. Méros, fils de Neptune, appelle à grands cris Délira, sa fiancée.*)

ACHOR (*frère de Délira*).

Ah! notre mère nous aurait-elle trompés? Serions-

nous de simples mortels? (*Il découvre le cadavre de Syphilus.*) Ah! Syphilus! beau et vaillant jeune homme! est-ce donc toi? Jamais plus noble ni plus aimable adolescent ne dompta le coursier terrible. La pâle mort nous unira; mais je vendrai cher ma vie.

NÉRINE (*sœur d'Achor*).

Mon frère, qu'oses-tu dire?

ACHOR.

J'arrache de son sein la flèche qui l'a percé; je veux porter à notre mère cette arme immortelle qui peut frapper Apollon. Va, imite-moi; cours arracher aussi la flèche qui a frappé ta sœur : et apporte-la-moi.

NÉRINE.

Ah! mon frère!

ACHOR.

Meurs donc! tombe sous les coups de Diane! Tu n'es pas fille de Niobé, tu n'es pas ma sœur. O Syphilus! mon frère, mon ami, laisse-moi tirer de ta plaie sanglante cette flèche terrible : je suis cruel; je te déchire, ô mon frère. Mais peut-être ce trait, lancé par ma mère, ira frapper Latone et nous venger! Ces plumes sanglantes mêleront ton sang au sang immortel.

NÉRINE.

Au-dessus de nos têtes Diane s'est montrée. Je t'imiterai, Achor. Ma douleur devient frénésie.

DIANE (*d'un nuage.*)

Recevez les flèches que je vous lance; et portez-les à votre mère! (*Achor et Nérine sont frappés. Délira se montre à la porte du temple.*)

DÉLIRA.

Au secours ! Niobé, notre mère, environnée d'affreux nuages, est étendue sur le parvis du temple, et Latone la foule aux pieds !

ACHOR.

O ma sœur, fuis ! la mort demeure ici ! la mort, c'est moi, c'est Achor ! Fuis, fuis ; tu n'as point de pitié à attendre ! Mais ces douleurs ne triomphent pas encore de moi ! Va porter cette flèche empoisonnée, cette flèche invincible à ma mère !

NÉRINE.

Ma sœur, invoque la pitié de Latone !

DÉLIRA.

Je suis vouée à la mort ! O mes sœurs ! écoutez notre mère !

NIOBÉ (*dans le temple*).

Non, je ne te demanderai point de grace ! Maudis mille fois le sang de mes enfans ! Mourez ensemble, sans implorer la cruelle, ô mes fils, ô mes filles !

(*Terpsychore, fille de Neptune, reconnaît Achor son époux, qui lui parle avant de mourir*).

ACHOR.

Embrasse-moi au sein de la mort ! mon œil va s'éteindre ; qu'il puisse au moins s'arrêter un instant sur le tien. Epouse trop aimée ! que j'expire dans ton baiser, qu'il m'enlève dans l'Elysée.

(*Achor meurt en la tenant embrassée*).

TERPSYCHORE.

Que mon ame éprise d'amour s'envole, et te suive dans les champs des morts !

(Méros, fils de Neptune, succombe à sa douleur : il n'a pu sauver Délira sa fiancée. Il reste anéanti, s'éveille, et se croit transporté dans une vie nouvelle. Cet épisode semble inspiré par une muse mélancolique, dont les accens tendres et plaintifs sont pleins de grace et de charme.)

MÉROS.

Quelles ténèbres ! quel silence ! Où suis-je? et ai-je passé les fleuves des régions de la mort? suis-je dans le séjour de la paix éternelle? Des vents pleins de fraîcheur apportent jusqu'à moi les parfums de l'Elysée. Bientôt, ô mon amante ! grace aux flèches de la déesse, je pourrai te presser sur mon sein. Je t'attends : le gazon est semé de fleurs; ces arbres sont chargés d'un beau feuillage. Je t'appelle et tu souris, car je t'ai devancé. Le voilà ce sourire d'amour dont tu enivrais mon ame : j'entends cette voix qui console, et dont la magie enchanteresse est douce et pénétrante comme la lueur des étoiles dans la nuit obscure, comme les soupirs des rossignols sous de jeunes rosiers où l'amour se cache; un frémissement universel annonce la présence de ce dieu. Je me tais : je sens ton cœur contre le mien. (*Il ouvre ses bras, où Délira se précipite, frappée du trait mortel.*) Mon bras te soutient encore : ne pleure pas; nous sommes réunis pour toujours !

DÉLIRA.

Méros !

MÉROS.

Ne pleure pas : laisse les pleurs aux mortels ; l'Elysée ne connaît pas les larmes.

DÉLIRA.

Ecoute, Méros ; la mort va me saisir.

MÉROS.

Qu'entends-je?

DÉLIRA.

Regarde ! partout, la mort..... ; partout..... (*Elle meurt.*)

MÉROS.

Je vous maudis, dieux qui frappez des mortels ! hors de votre puissance, je vous maudis. Niobé, viens, et contemple le fruit de ton orgueil. (*Il baise Délira sur le front, en la soutenant toujours.*) O Délira ! mes bras ne te quitteront pas ; ils seront ton sépulcre. Je te porterai ainsi, la tête appuyée sur mon sein : je passerai avec toi l'eau du Cocyte ; et, dans les champs du repos, mon baiser éveillera chez toi une vie nouvelle. Ma vie était en toi, et tu n'es plus. (*Il la soulève.*) Morte ! ô fardeau funeste ! ô belle épouse ! Je porterai ce corps glacé jusqu'à ce que je succombe : qu'à chacun de mes pas une goutte de ce beau sang coule de ta blessure ! Et vous, larmes fidèles, coulez de mes yeux ! Fleurs, cyprès, entourez-moi ! couvrez avec mollesse ces débris, ces restes mortels ! Pendant que la terre les consumera, nos ames, baignées dans des torrens d'immortelles délices, se confondront dans les cieux. Qu'on cède à la violence de ma course ! que personne n'ose s'opposer à mes pas ! Je suis Atlas, et

je porte un monde de douleur. (*Ægyle, frère de Méros, la tête couverte d'un manteau, entre en scène, et se montre aux yeux de son frère,*) Amène-moi, Niobé, mon frère! Que la déesse contemple son Olympe : je lui montrerai cette mer de sang où sa divinité réside.

ÆGYLE (*à Clymène sa sœur*).

Entends-tu ces cris sauvages? C'est la voix furieuse de Niobé, dans le temple. Bientôt, de tous les enfans de Niobé, pas un ne vivra. — Silence, dévastation! Niobé! Niobé! Je la vois arrachant ses cheveux et frappant son sein. Les flammes qu'elle affronte roulent autour d'elle : la mort l'épargne, et elle la cherche; le sang de ses fils l'enivre d'une volupté cruelle.

CLYMÈNE.

Vois sa rage! Fuyons!

ÆGYLE.

Ses soupirs et ses sanglots remplissent l'air effrayé! Douleur gigantesque, majesté sublime d'une angoisse plus qu'humaine!

(Clymène entraîne son frère; il rencontre le cadavre de Nérine, amante d'Ægyle, qui, arrachant sa couronne de noces, la dépose sur le front de sa fiancée. Niobé, un voile à la main, se précipite sur la scène.)

NIOBÉ.

Ici, là, tu me poursuis toujours! douleur! douleur! Il me reste encore des fils! Egorge-les! De mes quatorze enfans, dix jonchent la terre! Dix! quatre vivent encore; je les compterai sous tes yeux. Je pleure : larmes infames! Que font ici des larmes? Ah! si des mers de sang tombaient de mes yeux, elles ne suffi-

raient pas à ma peine. J'entends des cris. Faibles agneaux, ces bêtes farouches vous poursuivent. (*Deux enfans viennent tomber aux pieds de leur mère. Les deux derniers, Ilionée et Laïde, viennent se cacher près d'elle. Niobé, dans d'affreuses angoisses, parcourt long-temps la scène, et prenant son plus jeune fils, Ilionée, le place aux pieds de la statue d'Apollon.*) Je te le donne, Apollon; accepte-le. Prends pitié, non de moi, mais de son innocence. (*Une flèche frappe Ilionée.*) Je t'admire, je t'applaudis! ô noble triomphe! Ce fils, vous ne l'avez pas porté comme moi dans les larmes, dans les angoisses. Eh bien! prenez encore, prenez celle-ci. Tenez, je suis déesse comme vous, j'égorge! (*Elle frappe Laïde, qui va succomber derrière l'autel.*) Je me ris de vous; il ne me reste plus d'enfans. Ah! si comme Pyrrha, ma main pouvait animer des pierres, je créerais un peuple entier, un monde qui s'armerait contre vous. Je suis mère sans enfans; mais la couronne est encore sur ma tête. (*Elle s'assied au milieu des cadavres.*)

DIANE *invisible.*

La couronne te reste et tu n'as plus d'enfans! Fière déesse, enfin tu me connais!

NIOBÉ, *se levant avec violence.*

Que je te saisisse, toi que je connais; que ma main te touche et te frappe!

DIANE.

Faible femme, regarde; et que ta douleur augmente jusqu'à ce que ta superbe tête se courbe, jusqu'à ce que le désespoir t'apprenne à respecter les dieux.

(*On entend les gémissemens des fils de Neptune, qui dans le fond de la scène pleurent sur les cadavres de leurs amantes.*)

LES FILS DE NEPTUNE.

Niobé, rends-nous nos épouses !

DIANE.

Eh bien, vois ta grandeur ! Incline-toi !

NIOBÉ.

Jamais !

TERPSYCHORE, *fille de Neptune, pleurant sur le cadavre d'Achor.*

Reine orgueilleuse, pourquoi marcher si superbe ! C'est toi qui m'as tout ravi ! C'est toi qui as précipité ces enfans innocens dans l'abîme et mon Achor avec eux. (*Elle retombe.*)

NIOBÉ.

Diane, je ne t'honorerai jamais... Cette infortunée qui gémit, me plaît et me console ; j'aime ces larmes ; je contemple avec joie cette riche moisson de la mort. Tous mes fils sont morts dignes de moi. Majestueux, ils descendront dans le royaume des ombres pour proclamer la majesté divine de leur mère. C'est là que Niobé s'élèvera reine au milieu de ses fils. Diane, je n'ai plus de fils, je n'ai plus de filles, désespère de me vaincre !

DIANE.

Il te reste à sentir le poids d'une vengeance sept fois plus terrible.

LAÏDE.

Ma mère, ne suis-je pas ta fille !

NIOBÉ.

Je ne suis pas mère. Voix funèbre ! Qui que tu sois, de quelque lieu que tu sortes, je ne suis pas mère, je ne veux plus l'être ; ne me déchire plus le cœur.

LAÏDE.

C'est moi, Laïde !

NIOBÉ.

Ta voix, Laïde ! Où es-tu? Ah ! viens !

LAÏDE.

Ma mère, tu m'as repoussée, tu m'as frappée ; tu ne m'aimes donc plus !

NIOBÉ.

Meurs ! meurs !... Je t'aime !... — Mais es-tu blessée, peux-tu marcher encore?

LAÏDE.

Je vis, je suis près de toi, ma bouche caresse tes joues.

NIOBÉ, *touchant sa fille.*

Quoi ! la flèche n'a pas !... Mes larmes m'aveuglaient !

LAÏDE.

Ici, près de toi !

NIOBÉ.

Je m'étais cruè libre comme l'aigle au milieu des nuages. Me voilà enchaînée, frappée de la foudre. Ma dernière fille ! Ah ! toutes mes douleurs, toute ma tendresse se concentrent sur toi ; n'amollis pas mon cœur.

LAÏDE.

Tu pleurs ; mais je te reste !

NIOBÉ.

Diane ! Diane ! frappe-la ! Que je ne l'entende plus !

LAÏDE.

O ma mère, tu veux que je meure.

NIOBÉ *l'embrassant.*

Vis dans l'éternité, jusqu'au temps où les dieux vieilliront sur leurs trônes ! Viens, reste ici, sur mon cœur ; pénètre jusqu'au fond de ce cœur malheureux, et ne fais qu'un avec ta mère !

LAÏDE.

Diane a bandé son arc. O ma mère, cache-moi !

NIOBÉ.

Engloutis-toi dans le sein de la terre, ma fille. Nuit, ensevelis ce monde !

LAÏDE.

Quel son affreux ! L'entends-tu ma mère? Ah ! prie pour ma jeune vie !

NIOBÉ.

Diane, je t'implore, tu t'es assez vengée : laisse-moi cette fille unique ! que je la presse contre le sein maternel ! que je puisse dire encore : tels furent mes enfans !

DIANE.

Tu le désires, femme superbe !

NIOBÉ, *cachant Laïde.*

Diane, vois-moi, couchée dans la poudre, soulevant ma fille, la portant dans mes bras supplians, la déposant au pied de ton autel. Ma Laïde, serre ce marbre de tes innocentes mains ; et que tes doux regards forcent les dieux à la pitié !

(*La flèche part et frappe Laïde.*)

DIANE.

Que le désespoir t'apprenne à honorer les dieux !

(*Niobé se relève, voit sa couronne tombée dans la poussière et souillée du sang de ses enfans. Elle la replace sur sa tête.*)

NIOBÉ.

Je n'ai pas succombé. C'est par un artifice infame, par un lâche stratagème que tu as fait fléchir mon genou ! cœur de marbre ! jamais l'innocence et ses bégaiemens les plus doux ne pourront t'émouvoir ! jamais, ô vierge cruelle, tu n'as senti ces mouvemens rapides et brûlans du cœur d'une mère. Sois mère un jour, et souffre autant que moi. Ecroule-toi, temple, où les dieux et les hommes s'oublient également ! (*le temple croule sous les éclats du tonnerre.*) Ma patience est encore un triomphe ; reine naguère et la plus noble des mères, je suis aujourd'hui reine par la douleur. Jupiter m'appelle ; je l'entends ! La destruction ne peut rien sur moi ; je brave le temps ; et des milliers de siècles contempleront les larmes de Niobé. Où suis-je ? est-ce la terre qui me porte ? quel ciel nouveau roule sur ma tête ? Pourquoi mes veines se glacent-elles ? Dieux horribles, jumeaux au cœur de bronze, vous fuyez ! L'Olympe pleure : les dieux s'indignent ; ils n'osent me contempler dans ma lutte terrible, moi mère, moi frappée de tant d'angoisses. Je triomphe, mes enfans, ne pleurez pas ! Ces deux fils de Latone ont poussé trop loin la volupté de la vengeance : à l'aspect de mon tremblement silencieux, le ciel même s'effraie. (*De*

longs éclairs frappent les épaules de Niobé.) Mon sein est froid ; mon cœur s'apaise ; mon oreille se ferme ; mon œil s'éteint ; ma langue cesse...

(Immobile , les bras étendus , elle reste glacée. Une harmonie terrible commence et s'élève jusqu'aux plus grands effets. Le voile tombe des mains de Niobé.)

Ainsi se termine cette composition qui tient du Prométhée d'Eschyle et des douleurs de Laocoon. Les écrits de Lessing et de Herder sur ce Laocoon provoquèrent sans doute ce drame dont quelques parties sont sublimes, et dont l'exécution est d'une exquise naïveté. Quelques passages faibles , quelques incorrections de style, la prolixité de quelques tirades, mais surtout la confusion causée par les allées et les venues des enfans de Neptune et de Niobé : tels sont les vices principaux du poëme. L'auteur n'a pas nettement disposé les scènes, et le plan manque d'ordre et d'adresse : défauts d'un ordre secondaire, et qu'un peu d'art aurait aisément évités.

Niobé est une autre mère des Machabées , placée dans une sphère idéale et surhumaine. Comme le peintre Muller, M. Guiraud a rencontré , dans le cinquième acte de sa pièce des Machabées , quelques traits d'une nature simple et naïve ; c'est là que Salomé , qui long-temps a opposé au tyran une résistance courageuse , finit par le prier de laisser la vie au plus jeune de ses fils. Humainement et religieusement parlant, il ne peut y avoir de comparaison entre les deux sujets. Celui que l'Ecriture a fourni offre ce que l'humanité peut donner de plus vrai et de plus grand , de plus

senti, de plus naïf et de plus colossal. Le sujet tiré de la fable ancienne est un symbole riche en hautes pensées, plein d'une terreur grandiose, et d'une gigantesque audace qui ébranle l'imagination sans émouvoir le cœur. Si l'on voulait poursuivre et approfondir le parallèle de ces deux sujets si ressemblans pour la forme, si dissemblables pour le fond, ce parallèle servirait à caractériser vivement et fortement le génie du paganisme et celui de la religion de vérité.

Nous reviendrons sur les œuvres du peintre Muller, dont les idylles, les poèmes lyriques, offrent des tableaux achevés d'une nature originale et primitive.

(*La fin à un numéro prochain.*)

N° 17. — MAI 1827.

LE CATHOLIQUE.

POLITIQUE.

SECONDE PARTIE [1].

DES PARTIS POLITIQUES.

CHAPITRE XVI.

De la liberté de la presse dans ses rapports avec la religion et la monarchie.

Révolution et contre-révolution : d'un côté, licence ; d'un autre, servilisme : entre eux, un ministérialisme éphémère, tantôt s'inclinant vers la liberté et presque vers la licence, tantôt vers le pouvoir et l'arbitraire : tel est le tableau du siècle. Qui élèvera, au milieu de

(1) Voyez le numéro d'avril.

cet océan des passions, des coups d'état et de l'anarchie, un phare pour nous guider?

Nos paroles n'ébranleront pas les masses et ne pénétreront pas dans l'intime conviction des puissances du jour; nous le savons. De jeunes intelligences les accueilleront peut-être; ces esprits, que l'intérêt et l'intrigue n'ont ni rétrécis ni usés, sont plus accessibles à la vérité. Ne cessons pas d'élever la voix : quelque part on nous entendra.

J'ai vu ailleurs bien des excès : le mal est inhérent à l'homme. Mais ailleurs qu'en France, et non-seulement dans les pays froids, mais dans les contrées méridionales et même dans la Péninsule, il y a au fond de la société un principe de stabilité qui n'existe pas en France, chez le plus inflammable et le plus généreux de tous les peuples. Les Russes et les autres branches de la race slavonne peuvent seuls, sous ce rapport, se comparer aux Français. Ici les esprits, et surtout depuis la révolution, privés des antécédens et des règles que leur offraient les coutumes et les mœurs nationales, se précipitent dans l'extrême. Rien de plus difficile pour eux que de conserver un juste équilibre d'indépendance et de sagesse, d'obéissance et de dignité. Etat de choses né à la fois de la démocratie révolutionnaire et de l'oligarchie des bureaux et de l'administration, et qui n'a pas sa source première dans le caractère national. Trop de noms illustres s'élèveraient contre l'assertion qui imputerait à la France même cet accident passager.

Dans toutes les questions modernes on rencontre la

licence et le servilisme, mais nulle part d'une manière aussi prononcée que dans celle de la liberté de la presse.

La révolution multiplie les ouvrages de Rousseau, Voltaire, Cabanis, Condorcet, Volney, Diderot et autres auteurs, dont les lois anglaises, par exemple, flétriraient sans aucun doute quelques ouvrages, et que nulle prescription du temps ni du talent ne pourrait garantir de cette flétrissure. Devrait-on les mettre en jugement aujourd'hui? non ; si le royalisme manque d'hommes capables de soutenir une semblable poursuite. La commencer sans l'achever serait la plus grave des fautes. Ce que j'énonce est un fait. Je crois d'ailleurs que les plus mauvais livres ont produit tout le mal qu'ils pouvaient produire; s'ils étaient poursuivis, ce serait uniquement pour venger les imprescriptibles droits de la vérité. Or, pour venger de tels droits, il faudrait des hommes tels que nos rangs en fournissent peu.

La presse périodique, au moyen de ses pamphlets et de ses journaux, est l'instrument le plus actif de la révolution. C'est par elle que le ridicule et la haine sont versés sur le passé tout entier. Ce qui s'est fait depuis la création du monde jusqu'en 1790, ère de l'égalité, est assailli par le sarcasme, enseveli sous l'invective. Les ignorans et les aveugles, qui ne peuvent atteindre aux idées d'un ordre élevé, les calomnient et les haïssent. Ils enseignent au peuple une sagesse frivole, qui n'est que le mépris de toutes les institutions auxquelles la révolution a succédé. Ils disent à

chaque lecteur : « Vous êtes éclairé ; ce siècle de lu-
»mières est digne de vous, vous êtes digne de lui.
»Votre raillerie pour tout ce qui n'est pas du siècle,
»votre respect pour les choses matérielles, attestent
»votre dignité morale. Vous favorisez l'industrie, vous
»n'estimez que ce qui peut servir vos intérêts et vos
»jouissances. »

Il y a pis. On entend de prétendus chrétiens vanter *la Pucelle*, et se faire les avocats du gallicanisme ; prôner *la Religieuse* et parler morale en foulant aux pieds le catholicisme. Monstrueuse et ignoble hypocrisie qui n'a pas été complètement mise à nû.

La royauté même est une arme employée contre le roi. La démocratie pure est prêchée. Le Mexique et Colombie sont les Eldorado de la politique moderne : Bolivar et Bravo sont des dieux ; les constitutions de l'Amérique sont des merveilles. Cependant on professe pour la Charte, la monarchie et Charles X qui les protège, une vénération sans égale. Si l'on attaque la religion, c'est pour défendre le trône. On suit exactement le plan de campagne tracé par Voltaire et ses encyclopédistes. On joint le machiavélisme à la tartufferie ; et l'on est la loyauté même.

Telle est l'étendue du mal : il fait horreur, et les servilistes ou les bureaucrates ne m'accuseront pas de le méconnaître. Je le vois comme eux, mes motifs sont autres. Flagellez les crimes de la presse. Arrachez ce masque dont un certain libéralisme se pare ; arrachez-le au risque de laisser sur certains visages les traces de leur honte et les stigmates du châtiment. Les ma-

chinations des corrupteurs des peuples me sont bien connues. Mais ceux qui nous menacent de la censure ou qui nous la préparent, sont-ils meilleurs que nos adversaires? Comme les harpies de la fable, ils infectent ce qu'ils touchent : les choses les plus saintes sont souillées de leur approche.

La question de la liberté de la presse est une de ces questions vers lesquelles on est sans cesse ramené, que l'on écarte vainement, qu'il faut bien fixer, aborder, éclaircir, pour se frayer un passage vers la vérité. M. de Bonald, en la soulevant, l'a résolue, non dans un sens contraire à nos principes, mais avec des conclusions contraires à ces principes mêmes. Il y a chez cet écrivain trop de force et de génie, pour que nous ne lui offrions pas, comme un hommage dû à sa supériorité, nos doutes sur cette matière, et les essais d'une polémique consciencieuse et pleine de respect.

Le genre humain a connu trois sortes de manifestations, trois époques de la pensée révélée par un signe extérieur. Le premier âge du monde a vu régner la *parole*. Le Verbe se prononça; l'univers (qu'on nous pardonne cette expression) fut *parlé*. D'abord la parole fut vivante au sein de l'homme. Elle commandait alors à la nature, créait les familles, constituait les sociétés. Bientôt la parole, qui existait au milieu du genre humain, cessant d'être créatrice, perdit peu à peu sa puissance. Les mots n'eurent plus leur autorité. Il fallait les retenir, conserver leur signification élevée, énergique. L'invention de l'*écriture* satisfit à ce besoin.

Les instrumens graphiques, la plume, le stylet, s'exercèrent sur le papyrus et sur l'airain. La parole avait subi une dégradation progressive; l'écriture, employée aux stériles argumentations de l'école, fut exposée à une décadence plus rapide encore. Une vaine scolastique encombra la philosophie grecque, et se reproduisit souvent dans le moyen âge. Alors naquit une troisième époque; l'*imprimerie* fut inventée, et son usage fut de consolider le langage et de lui prêter de la stabilité.

Si l'imprimerie eût été consacrée à fixer à jamais les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, son influence eût été bienfaisante et presque divine. Mais de tous les biens dont les hommes abusèrent, il n'en est pas dont l'emploi leur ait été plus funeste. Personne n'ignore les fautes et même les crimes dont la presse, depuis deux siècles, a été coupable envers le sens commun et la morale; on connaît les fausses et fatales doctrines qu'elle a répandues. Quelques symptômes d'épuisement se manifestent, sans que l'on puisse espérer encore la fin de ce délire.

M. de Bonald a donc eu raison d'avancer que les hommes ont abusé de la parole comme de l'écriture, et surtout de l'imprimerie, qui a dépassé tous les abus du langage parlé ou écrit. Mais ici nous nous séparons de l'honorable publiciste, et nous osons combattre une partie de sa doctrine, en rendant un hommage sincère à ses talens comme à ses vertus.

La censure, dont le noble pair avoue que l'on peut mésuser, lui semble cependant un remède énergique à

un mal extrême. Il y a, dit-il, des avantages à retirer des moins bonnes choses, et un abus ne peut rien contre l'objet dont on abuse. Tout cela est vrai; mais que la censure soit en elle-même excellente, nous ne croyons pas devoir en convenir.

Le célèbre écrivain a des paroles pleines de séduction. « Qui de vous, dit-il aux écrivains, n'a eu, ne » voudrait avoir un ami pour lui confier ses pensées » les plus intimes? Repousseriez-vous des conseils dic- » tés par un tendre intérêt pour votre réputation et » votre repos? Ne devriez-vous pas recevoir avec re- » connaissance les avis qu'il vous donnerait pour » vous empêcher de vous compromettre avec les lois? » Oseriez-vous enfin lui en vouloir, s'il mettait ses » conseils en pratique, si, plein de zèle pour la sûreté » de votre conscience, il vous forçait pour ainsi dire à » ne pas faillir? Eh bien! cet ami est à vos côtés; c'est » le censeur qui réprime vos écarts, se consacre à vos » intérêts, et qui, pour vous empêcher de faire des » sottises, s'expose à votre colère et brave votre » haine! »

Tels sont les argumens dont se sert M. de Bonald, pour nous montrer la censure sous le plus beau jour, et comme l'institution la plus aimable du monde. Sous le ministère de M. Decazes, il n'était pourtant pas de cet avis; et l'auteur des articles du *Mercure*, qui ont excité tant d'intérêt sous le règne de Bonaparte, n'a pas toujours considéré comme une tendre amie la censure qui apposa son véto à l'ouvrage périodique où les écrits de M. de Bonald étaient insérés. En appro-

fondissant le système de l'auteur, on s'expliquera aisément cette contradiction.

La censure, selon l'illustre écrivain, ne serait qu'une institution purement magistrale, une espèce de dictature solennelle, semblable à certaines créations politiques du même genre usitées dans les républiques anciennes, et inusitées dans les monarchies. En effet, dans les gouvernemens républicains où l'influence démocratique menaçait sans cesse de destruction l'État qu'elle dominait, il a fallu opposer une digue à cette excessive licence, et le contre-balancer par une autorité despotique plus ou moins durable. C'est ce que la sagacité politique de Jean Calvin conçut admirablement : en précipitant Genève vers la démocratie, il y créa un tribunal de mœurs, une véritable censure destinée à étouffer les opinions contraires à la constitution du pays, sous quelque forme que ce fût ; et Jean Calvin n'entendait pas raillerie sur les formes.

Tout change sous la monarchie ; gouvernement dont le point d'appui n'est pas une dictature absolue, une inquisition d'état, mais le prince, modérateur suprême. C'est parce qu'elle établit un parfait équilibre entre toutes les forces sociales, qu'elle s'éloigne également de la licence et du despotisme. Aussi les lois lui suffisent pour punir les infractions au bon ordre ; elle n'a pas besoin d'une censure préventive qui réprime une opinion au profit d'une autre, serve le caprice ministériel et soit le jouet des circonstances. Un gouvernement fondé sur une majorité et une minorité législatives, la repousse plus fortement encore. Dès que le

système de gouvernement peut changer avec les hommes qui le dirigent, l'unité des doctrines est impossible, et par conséquent la censure. Ne voit-on pas que cette censure, dirigée aujourd'hui par un ministère et à son profit, gouvernée demain par un ministère ennemi et dans l'intérêt de ce dernier, tantôt libérale, tantôt royaliste, tantôt doctrinaire, imprimerait à l'opinion publique les chocs les plus dangereux et les plus contraires? Tour à tour protégées et opprimées, ces trois opinions se succèderaient sans règle, et aucune stabilité ne s'introduirait jamais dans le système politique.

Nous pensons donc que la monarchie, combinaison où la prépondérance du trône sert à tenir tous les élémens sociaux en équilibre, n'a nul besoin d'une dictature temporaire, d'une censure, d'une inquisition, enfin d'un système particulier destiné à diriger l'esprit public. La magistrature fait exécuter les lois : le clergé exerce la surveillance des mœurs. Toute police politique, rivale naturelle de la puissance monarchique, ne peut que devenir tôt ou tard menaçante pour elle. Son essence est anti-monarchique, et elle ne peut être employée utilement que comme contre-poids dans les gouvernemens démocratiques.

Il y a discordance complète entre la censure et nos institutions représentatives. Comme elle dépend des révolutions ministérielles, flotte au gré de la majorité et de la minorité des chambres, et suit les oscillations d'un système toujours incertain, on la verrait, dénuée de toute fixité, se prononcer tour à tour dans les sens

les plus contraires. Il faut donc toujours en revenir aux lois pour réprimer la licence de la presse, à la religion pour dominer les mœurs ; c'est la seule solution possible à la plus difficile des questions politiques.

Telle est notre réponse à M. de Bonald et à M. de Haller son honorable ami, que, dans cette question politique, il faut isoler des autres publicistes. Nous aurons bientôt à nous occuper de la *Science de l'Etat*, de M. de Haller ; et si nous ne l'avons pas nommé ni spécialement combattu dans ce qui regarde la censure, c'est qu'en réfutant les argumens de M. de Bonald, nous avons repoussé les siens.

Une partie de la chambre des députés, mue par des motifs de royalisme très-respectables, s'est aussi prononcée contre une manifestation trop libre de la pensée. Trois honorables orateurs, MM. de Sallabéry, de Saint-Chamans et Castelbajac, tous trois connus par leur zèle religieux et monarchique, ont été les organes de cette opinion. En professant l'estime la plus sentie pour ces honorables députés, essayons de dissiper leurs terreurs.

Les objets de leurs plaintes étaient justes : un gouvernement fort doit réprimer toute espèce de licence. Mais la question politique n'est pas là ; elle est dans les moyens de répression que l'on veut employer. Ces moyens seront-ils expéditifs et physiques, pour ainsi dire? consisteront-ils à comprimer simplement la pensée? seront-ils d'une nature morale? et le gouvernement attaquera-t-il avec force et activité le mal dans sa source? Les hommes capables d'assurer le triomphe

de la vérité seront-ils excités à sortir de leur apathie?

Nous sommes loin de nier le mérite de certains moyens décisifs et péremptoires? Les ciseaux de la censure terminent la querelle, sans appel : le mal se tait, mais le bien est forcé au silence. Assuré de la victoire, le bien qui se trouve maître du champ de bataille n'a plus rien à dire. Mais le bien qui n'agit plus d'une manière intellectuelle, perd son caractère spécial : de toutes les corruptions la pire est celle des bonnes choses. On pourrait, en méconnaissant le temps et les hommes, rêver assez doucement le bonheur de la France en la plaçant sous la sauvegarde de la police. Allier le pouvoir au repos, la paresse de l'esprit à la domination sur la pensée, le sybaritisme aux pratiques religieuses; c'est là une situation fort douce. Une autre classe moins nombreuse croit qu'en faisant son salut individuel, elle opère celui du prochain, et qu'il lui suffit, pour verser la béatitude sur l'ordre social, de couper court à cette activité maudite dont les sociétés sont tourmentées. Ils croient que ce mouvement peut s'amortir comme les vices et les passions que la pénitence mortifie. Il leur semble trop difficile d'établir un accord parfait entre la croyance et la science; ils proscrivent la dernière et réduisent l'autre à une ignorance complète : cela est plus aisé. Ainsi l'aversion pour la pensée dirige deux espèces d'hommes, qui tendent également au repos, les uns pour se procurer des jouissances, les autres pour veiller au salut des ames. On ne saurait donner beaucoup d'estime aux uns, qui poursuivent un but

d'intérêt. On est forcé de respecter les autres, bien que le résultat de leurs efforts pieux doive être indubitablement le triomphe du libéralisme.

Hommes du repos, esprits craintifs composent pour ainsi dire l'avant-garde de cette armée de servilisme qui va passer en revue devant nous, enseignes déployées. Il y a des hommes infiniment dignes de respect parmi les partisans de l'absolutisme ; quelques-uns même ont du génie. D'autres sont odieux et méprisables. Chez les gens honnêtes qui composent la première classe se trouvent en général un fanatisme sans lumière et une étroite capacité de cerveau ; chez les hommes de talent qui se joignent à eux règne un esprit de système emprunté à la monarchie de Louis XIV, renforcé par une croyance religieuse persuadée que la religion n'a d'autre appui que le pouvoir, et par conséquent un peu timorée. Chez les derniers, c'est tout bonnement la bureaucratie, héritage de Fouché, de Savary et de Bonaparte, mais ornée aujourd'hui des insignes du catholicisme et de la royauté. Une partie de la haute et basse littérature de Bonaparte, dirigée autrefois par sa police, est devenue constitutionnelle et libérale : une autre partie (ce que l'on ne sait pas généralement) s'est faite absolutiste, et se dit religieuse et monarchique. Ce sont toujours les mêmes hommes, prétendant de même diriger l'esprit public, mais qui ont d'autres formes et empruntent un nouveau langage.

Parmi les honnêtes gens, complices à leur insu de ces intrigans subalternes, dignes du mépris public, se trouvent quelques vénérables débris du

passé, auxquels la révolution inspire une juste horreur, mais qui pensent qu'avec une armée, la censure, la police et des gendarmes, on peut l'arrêter dans son cours. On leur a persuadé que Bonaparte, malgré sa tyrannie et son usurpation, était un homme monarchique par excellence; que les moyens dont nous venons de parler lui avaient suffi pour étouffer la révolution. Quoi! Bonaparte contre-révolutionnaire! lui, qui avait fait du culte, rétabli seulement pour la forme, un auxiliaire de sa police! lui qui avait ordonné à la religion de sanctifier l'usurpation et de prêcher au peuple l'obéissance à la conscription! Bonaparte! lui qui, forçant la noblesse antique d'abdiquer et de devenir une nouvelle noblesse, ne voulut qu'une aristocratie titulaire! lui qui ne pensait qu'à l'armée, dont il rendit la constitution entièrement démocratique, et à l'industrie, qui devait lui fournir des impôts en temps de guerre. Nous concevons bien que les restes de cette littérature que soldait l'ancienne police impériale, se soient partagés entre le libéralisme et l'absolutisme, et que ces derniers se prétendent catholiques et royalistes! Nous concevons que ces derniers soutiennent vivement le mérite de Bonaparte, comme contre-révolutionnaire. Mais qu'ils communiquent cette opinion à quelques hommes de cour dignes de respect, à quelques bons vieux émigrés, à quelques gentilshommes de campagne, experts en matière d'honneur, et fort peu instruits de notre situation politique, voilà ce qui est trop fort. Il est temps que l'on désabuse des hommes estimables, dignes même de vé-

nération. Restent donc, parmi les absolutistes, les censeurs, bureaucrates, agens de police, chansonniers, pamphlétaires, qui s'extasiaient auparavant sur le grand homme, portaient d'innocentes attaques contre l'Angleterre et la Russie, parlaient très-librement de la dynastie et du gouvernement des Bourbons, et qui professent aujourd'hui le royalisme comme leurs anciens confrères professent les doctrines libérales.

La censure est l'arche sainte : y toucher, quel scandale ! Elle a ses enthousiastes et ses tartuffes, comme le libéralisme qu'elle croit combattre ; elle espère appuyer sur l'indifférence des masses la domination de son fanatisme, comme les autres espèrent employer avec succès les moyens révolutionnaires. Ce que la censure déteste le plus cordialement, ce sont les hommes d'une vive intelligence, également éloignés du servilisme et du libéralisme, des absolutistes et des anarchistes ; ce sont les gens de talent dans toutes les branches des connaissances humaines ; ceux qui voient avec douleur l'apathie et la neutralité qu'on nomme modération, et qui plaignent le malheur d'un temps où les hommes honnêtes manquent de vertus civiques et de courage, d'un temps où les imbéciles et les fanatiques, les rhéteurs et les fous peuvent se réunir pour tout détruire, et accomplir l'œuvre fatale qui nous menace.

Il faut l'avouer, ma position est singulière. Catholique comme les théologiens et les royalistes, je suis loin de croire avec eux qu'il faille se tenir éternellement renfermé dans le cercle du gallicanisme et de l'ultramontanisme. J'attaque aussi vivement qu'eux les

ouvrages du dernier siècle, mais je ne vois pas ce que la religion gagnerait à les proscrire. Je déteste les abus de la presse; mais je ne conçois pas la merveilleuse influence de la censure sur l'ordre social, ni comment la législation la plus parfaite de la presse arrêtera le mal dans son cours.

Il y a trop long-temps que le mal a passé de ces ouvrages dans la société. Voltaire, individuellement considéré, ne signifie rien : trop de personnes pensent comme lui pour qu'il ait encore quelque valeur. Tous les libéraux vous avoueront que cet écrivain est devenu pour eux sans importance, qu'il a disparu absorbé dans le voltairianisme : seulement les hommes de l'irréligion, lorsqu'ils ont vu que les hommes de religion s'inquiétaient encore des écrits de l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs des nations*, et recommençaient à nouveaux frais une vieille querelle, n'ont rien eu de plus pressé que de le réimprimer sous tant de formats, d'en fabriquer tant d'éditions, qu'il y en a pour tous les siècles à venir. C'était méchanceté, sans doute; mais l'esprit du siècle, le génie de la société, n'eussent pas changé, quand même ils eussent laissé dormir leur grand-prêtre dans le vaste tombeau de l'édition de Kehl.

Il s'agissait d'attaquer cet esprit et ce génie, non par de lourdes déclamations et de futiles lieux communs de chaire et de tribune, par des gémissemens, des plaintes, des fureurs, mais avec le sang-froid, le jugement et la raison qui conviennent à des hommes d'état et à des hommes de sens. Cet exorcisme demandait du courage et une volonté ferme : de vaines si-

magrées, d'inutiles discours n'avaient aucun empire sur le démon du mal.

Que de vils pamphlétaires soient punis avec sévérité, je le veux ; mais ce n'est pas là ce que l'on peut imaginer de plus utile. Punissez les voleurs, frappez de mort les homicides ; mais avouez que la société, vengée par ces châtimens salutaires, serait plus heureuse encore s'il ne fallait pas les appliquer.

« Admettez donc la censure comme la police ! L'une
» prévient la licence des écrits, comme l'autre celle
» des mœurs. Ce sont deux garanties de bon ordre et
» de tranquillité. »

Ceux qui raisonnent ainsi ne connaissent rien aux passions humaines. L'homme des sociétés ne se conduit pas à la lisière. Une censure empêchera la vente publique, non la circulation clandestine d'un pamphlet. Et même, en parvenant à ce dernier but, exercera-t-elle quelque pouvoir sur le mouvement des idées? Derrière ce misérable pamphlet se trouve l'opinion d'une foule immense ; opinion inébranlable, et contre laquelle les armes de toute espèce de censure iront se briser.

C'est ainsi qu'une police salutaire peut inspirer la terreur aux brigands de nos grands chemins et aux bandits de nos capitales ; mais si la misère s'accroît avec le luxe dans une époque où les jouissances du luxe sont devenues des nécessités de l'existence, croit-on que les excès ne se multiplieront pas, que les crimes ne se propageront pas avec une force effrayante, en dépit de tous les efforts de la police, même la mieux

organisée de l'Europe. Telle est la police de la France. Cependant les infractions à l'ordre public et à la sûreté des citoyens ne sont pas moins nombreuses parmi nous que dans d'autres pays ; et les bandes armées, que la surveillance de la gendarmerie empêche de se former, sont à peu près le seul désordre dont nous soyons exempts. La police aura beau veiller ; elle ne tarira pas la source des passions humaines.

Je le répète, le criminel, le voleur, l'assassin, le libelliste, doivent subir toute la rigueur des lois ; mais que l'on n'espère pas, au moyen de la censure et des ordonnances de police, arrêter la licence des écrits ou des mœurs. C'est ce que l'inquisition même n'a pas accompli en Espagne.

Dans les choses se trouvent deux puissances, deux forces opposées ; l'une active ou positive, l'autre passive ou négative. Toutes deux sont dominées par une force suprême, la loi morale. Nos libéraux, comme représentans de la masse des nouvelles doctrines sociales, sont très-positifs quant à leurs intérêts, très-actifs quant à la propagation de leurs opinions, mais absolument négatifs par la nature et l'essence de leurs principes. Depuis trente ans, ils n'ont pu parvenir à se tirer du néant et du chaos. Il y a vice radical dans un système frappé d'improductivité.

Les royalistes, s'ils avaient réellement la conscience de cet état de choses, mettraient tout en œuvre pour en profiter. Leurs doctrines, considérées dans leurs rapports avec les anciennes formes sociales, sont sans valeur : quant au reste, elles sont vivantes et immor-

telles. Malheureusement les hommes religieux et monarchiques ont prouvé par leur conduite que le fond des choses les occupait beaucoup moins que la forme. En essayant de revenir sur un passé tombé en ruines, ils n'ont fait qu'augmenter le trouble et la confusion du moment présent.

C'est à eux qu'appartient essentiellement le plus beau rôle, celui de créer. Il est dans leurs doctrines bien entendues; mais, pour se réjouir puérilement du fragment de pouvoir qui leur échoit, ils l'abandonnent de gaieté de cœur, et cette satisfaction d'enfans dévore leur avenir.

Ne dirait-on pas que la plupart des hommes bien pensans regardent le pouvoir comme un lit de repos sur lequel ils n'ont qu'à s'étendre et à s'endormir paisiblement? Que le plus léger événement trouble leur sommeil, ils se fâchent, ils s'en prennent aux libéraux, au siècle, à M. de Villèle, à M. de Labourdonnaye, à M. de Montlosier, à M. de Lamennais; enfin à leurs amis, à leurs ennemis, aux masses, aux individus, à tout le monde. Jamais leur mauvaise humeur ne les porte à faire un retour sur eux-mêmes. Ils invoquent des violences; mais à quoi bon?

Souvent les hommes les plus respectables ont dit devant moi : « Le bon esprit, seul et sans secours, ne » peut rien contre le mauvais esprit qui se présente » accompagné de passions et de jouissances, tandis que » l'autre n'est que dévouement et abnégation. Bossuet » a-t-il exercé sur les intelligences autant d'influence » que Voltaire? Que le gouvernement vienne donc au

» secours de la société : qu'une législation préventive
» nous permette de dormir en paix. Les brouillons,
» les rêveurs d'utopie peuvent seuls former d'autres
» vœux. »

Analysons ce raisonnement des hommes qui regardent la liberté de la presse comme le plus grand fléau social. Sans doute le mauvais esprit est doué d'une formidable puissance ; mais un bon général n'attaque pas l'ennemi avant d'avoir bien reconnu ses positions. Il ne donne pas à l'étourdie et ne croit pas que des fanfaronnades suffisent pour fixer la victoire. A cet égard, on ne trouve pas chez les plus hardis des hommes qui pensent bien une grande adresse de tactique. Il font pleuvoir sur le libéralisme une nuée d'injures et de déclamations ; il ne faut pas demander si ce dernier s'en moque.

Rayons donc du nombre des moyens qui peuvent combattre efficacement le siècle, tous ces mots usés par l'emploi qu'on en a fait : *Monarchie*, *religion*, *trône*, *autel*, *jacobinisme*, *bonapartisme*, en un mot tout ce qui est sonore et vide. Ne nous payons pas de vaines paroles, occupons-nous sérieusement des choses.

Les habiles, dans le parti monarchique, sont-ils plus habiles que les déclamateurs? En vain ils s'enveloppent de ruses; l'ennemi, ferme à son poste, rit des tours de jarnac qu'on voudrait lui jouer. En effet, il est impossible de lutter de finesse avec le mauvais esprit : en fait d'adresse il en sait toujours plus que ses adversaires.

« Vous convenez donc, me dira-t-on, que les Ajax » et les Ulysses monarchiques sont également impuis- » sans. Prenez la censure ! »

La censure peut réduire une Troie en cendres, mille autres se relèveront pour la braver. La vie est un assaut, un perpétuel combat, une lutte entre le berceau et le cercueil. Un bon soldat méprise les délices et s'endurcit à la guerre. Sans doute le métier des armes n'est pas doux; mais telle est notre destinée morale; il faut l'accomplir. Jésus-Christ veut que nous combattions; nulle part nous ne trouverons dans ses préceptes que notre destination soit le sommeil de l'oisiveté.

Douze apôtres, à une époque de corruption profonde, ont conquis la plus belle part du globe. Alors la doctrine dominante était un épicuréisme absolument semblable à celui de notre ère. Ces apôtres n'ont appelé à leur secours ni la censure, ni la police.

Sous Louis XIV, il y avait des esprits-forts: ils ont essayé de remuer les esprits : mais Pascal, Bossuet, Fénélon étaient là; la force et la puissance sont restées à la bonne cause.

Sous Louis XV, le mensonge a envahi la société, parce que la vérité n'était défendue que d'une manière indigne d'elle. Les hommes de la religion et de la monarchie, se reposant sur l'autorité de leurs prédécesseurs, ont prétendu jouir, au sein de la paresse, des fruits que le courage et la bonne foi avaient semés. En dépit des arrêts du parlement, des excommunications de l'Eglise, des verroux de la Bastille, les encyclopé-

distes l'emportèrent. Grande leçon qui peut apprendre aux hommes que la vérité n'est pas un trésor inanimé qui puisse s'enfermer et se conserver dans un coffre-fort; qu'elle doit vivre et se mouvoir, et que jamais elle ne pourra servir de retranchement derrière lequel ses prétendus possesseurs aient le droit de s'endormir à leur aise.

Faites et refaites des lois sur la presse; peu importe. Que l'on châtie les libellistes, les écrivains licencieux ou impies; j'y consens. Mais le salut de la société n'est pas là. L'impunité serait un mal; mais il serait erroné d'attacher trop d'importance au châtiment; et après tout, la loi la plus sévère est meilleure que la censure la plus douce. Cette dernière est, de toutes les tentations, la plus dangereuse pour tous les hommes bien pensans: elle encourage leur inaction. La chose vraiment importante, c'est l'activité des forces morales, le renouvellement de la vérité vivante. Tant que le bon parti ne trouvera pas dans ses propres doctrines de profondes inspirations, nul salut pour sa cause. Que la jeunesse royaliste surtout y réfléchisse bien: il serait peut-être inutile de s'adresser aux hommes d'un âge mûr; et quant à eux, le mal est sans remède.

Tout semble dit sur la liberté de la presse: conservatrice, suivant les uns, destructrice, selon les autres, du salut et de la liberté des Etats. Quelques politiques affirment qu'elle est le corollaire indispensable des gouvernemens représentatifs; d'autres, que par l'anarchie intellectuelle elle détruit les empires. Chacun, dans cette question, a raison ou tort, selon le point

de vue qu'il choisit. La licence des écrits est une maladie du siècle plus forte que tous les remèdes : comme la fièvre jaune, elle aura son cours nécessaire, jusqu'au moment où sa violence se sera épuisée sur elle-même. Introduisez des censeurs à Bedlam; que feront ces garde-malades contre une folie invétérée?

La liberté de la presse propage les lumières? Oui ; mais il faut s'entendre. Consultez les grands génies de tous les temps ; ils vous apprendront que les lumières ne s'acquièrent pas au moyen d'une lecture superficielle, d'une frivole curiosité ; qu'elles ne se digèrent pas à la hâte; que ce fruit plein de suc ne nourrit que ceux qui le cueillent dans toute sa maturité. Résultat d'une réflexion forte, solide, d'une étude approfondie : les lumières demandent de la préparation, de la suite, de la méthode. On s'instruit par un travail soutenu, non par une curiosité légère. Pourquoi les ardens propagateurs des travaux industriels mettent-ils si peu d'empressement à favoriser les travaux de l'esprit? pourquoi, dans toutes les occasions, placent-ils l'intelligence et la spiritualité au-dessous du matériel?

Loin de propager les lumières, la liberté de la presse en retarde les progrès autant qu'elle le peut. Elle surcharge d'une foule de notions mal digérées les intelligences communes, s'oppose aux études solides, encourage les demi-lumières, le savoir par fractions, l'ignorance tranchante et décisive.

On dit aussi que la liberté de la presse introduit dans l'Etat l'anarchie intellectuelle, et compromet sa tranquillité par la fermentation des opinions. Il y a du

vrai dans cette assertion des absolutistes et des ministériels ; mais leurs remèdes, et nous l'avons démontré, sont pires que le mal. L'auteur des *Crimes de la presse, considérés comme générateurs de tous les autres,* demande un tribunal ecclésiastique inamovible, qui juge des productions littéraires, et remplace l'autorité déchue des universités, de la Sorbonne et des parlemens. Les choses morales ne pourraient être soumises aux mêmes jugemens que les choses physiques ; elles mettent en défaut la jurisprudence ordinaire. Dans le monde matériel, tout est de fait : dans le monde intellectuel, ce ne sont que tendances. Les délits de la presse n'ont pas ce caractère positif et matériel, qui constitue les délits d'un autre ordre.

Nul doute que, de tous les crimes, ceux de l'esprit ne soient les plus graves. Ils ne s'en tiennent pas au présent ni à un fait particulier, ils anticipent sur l'avenir, s'emparent de toutes les imaginations. Quiconque publie un livre coupable, l'est mille fois plus que celui qui fait une action individuellement coupable. Dire qu'il se trompe de bonne foi, ce n'est pas l'excuser. Tout crime est-il autre chose qu'une aberration des sens et de l'esprit?

S'il fallait des juges spirituels pour les délits de la presse, nul catholique n'en désirerait de meilleurs que ceux donnés par l'Eglise. Mais l'Eglise, infaillible dans sa doctrine, et dotée, dans la personne de celui qui en est le symbole vivant, du pouvoir de lier et de délier, a cependant pour ministres des hommes faillibles, doués de capacités plus ou moins vastes.

Les Canons n'offrent pas plus que l'Evangile, un corps de jurisprudence applicable à tous les méfaits de la science et de l'esprit. Les souverains pontifes eux-mêmes ont suivi, par rapport aux doctrines professées dans les universités du moyen âge, une conduite dirigée par l'esprit et les nécessités de chaque époque. Rationalistes, mystiques, théosophes ont été tour à tour approuvés et condamnés. Le Saint-Siège, témoin de ces combats d'opinions, voulait tenir en équilibre toutes les facultés de l'intelligence humaine. Il n'a voulu en opprimer aucune au profit d'une seule. En fait de doctrines, l'erreur est dans l'excès qui tend à envahir le domaine des croyances; jamais dans leur subordination à l'Eglise, ou plutôt dans la reconnaissance de leurs limites respectives.

L'ordre des jésuites, héritier de la science catholique, considérée comme modératrice des systèmes éclos de la raison humaine, subordonnés par elle à l'autorité religieuse, a varié lui-même dans ses doctrines, selon les temps et les circonstances. Sans perdre son unité, il a ouvert les bras à beaucoup de systèmes : comme l'Eglise, qui sait que le genre humain, fragile et variable de sa nature, porte nécessairement dans ses pensées la même mobilité, la même fragilité, ne réprouve pas ces pensées, lorsqu'elles n'ont rien de contraire à la Divinité, à l'unité du dogme.

L'Eglise et l'ordre des jésuites ne se sont jamais donnés pour infaillibles dans le jugement des opinions. Ils ont essayé d'en résoudre le problème selon le génie des

époques diverses; et, pour les subordonner à la vérité catholique, ils se sont efforcés de conserver l'équilibre entre elles, d'empêcher qu'une seule ne dominât toutes les autres, et de les astreindre toutes au respect pour la vérité des vérités, seule pierre de touche des vérités humaines et secondaires.

La censure ecclésiastique n'a donc jamais prononcé un jugement absolu sur les opinions des hommes. Jamais elle n'a prétendu posséder ce caractère.

Constatons un fait grave. Le censeur doit être supérieur en intelligence à celui qu'il censure, s'il s'agit, non de matières de foi, mais de systèmes et de doctrines. Il est naturel, et sans doute il est dans la destination du clergé que cette supériorité distingue ses membres. Mais si les ecclésiastiques sont jetés par la force des circonstances politiques ou d'autres événemens en arrière de l'ordre social, il suit de là que pendant un certain laps de temps du moins, ils feraient de très-mauvais censeurs.

Telle est la position actuelle du sacerdoce : il ne domine ni la fausse science, ni la science véritable du siècle. Pour être en droit de censurer l'une et l'autre, on peut exiger de lui qu'il ne soit jamais au-dessous de sa tâche : c'est ainsi que nous repoussons l'idée fondamentale de l'auteur des *Crimes de la Presse*. Au surplus, les individualités de l'Eglise, et non l'Eglise, présentent les dangers que nous signalons. Infaillible et reposant sur la doctrine révélée, l'Eglise catholique possède la vérité tout entière. Mais, en fait d'opinions humaines, il n'y a que des lumières isolées, vraies ou

fausses, selon leurs rapports avec la vérité éternelle que la religion renferme.

Je suis loin de rejeter le principe même de M. Madrolle; mais, comme acte politique, je le repousse. Dans la situation actuelle des choses, les ecclésiastiques ne pourraient recevoir un don plus funeste. L'Espagne n'a pas été sauvée par lui de l'esprit démocratique, et le clergé de la Péninsule en a reçu de graves atteintes. Dans ses propres intérêts, le nôtre devrait le refuser.

On n'a pas assez fait valoir ce me semble deux considérations puissantes contre la censure proprement dite, et telle qu'elle pourrait s'organiser aujourd'hui. Il y a des lois; sont-elles insuffisantes? réformez-les; suffisent-elles ? demandez leur prompte et rigoureuse exécution. Toute législation est comptable de la tranquillité publique.

Mais, ajoute-t-on, ces lois, bonnes ou mauvaises, exécutées ou non, sont insuffisantes. Il faut se reporter alors jusqu'à l'action souveraine, principe de toutes les lois : sa censure peut seule préserver l'ordre social des attentats de la presse.

En poursuivant ce principe dans toutes ses conséquences, la censure remonte de droit jusqu'au monarque, source de la loi, et assisté par les deux chambres. Elle ne saurait être confiée qu'à ceux que le prince a chargés de l'exercice de la justice, c'est-à-dire aux tribunaux.

Ceci ne semble pas en analogie avec la théorie qu'on s'est faite du gouvernement appelé représentatif.

La censure, en aucun cas et dans la rigueur du

droit, ne saurait être dévolue aux gouvernans qui, en fait d'opinions, ne sont infaillibles ni dans le sens légal ni dans le sens théologique, parce qu'une puissance ministérielle, qui change continuellement de direction avec le personnel du pouvoir, ne peut être en possession de cette pondération de doctrines, qui est, ainsi que nous venons de le prouver, inhérent à l'Eglise. Le hasard, qui décide de la stabilité de tel ou tel ministre, ne peut diriger les opinions : si telle chose a été prohibée hier, sera t-elle permise demain? L'esprit public y perdrait sa force et son caractère, et flotterait dans le vague d'une incertitude infinie.

Pour ceux qui regardent la liberté de la presse comme le complément indispensable des formes représentatives, et qui pensent y trouver un correctif des hommes du pouvoir, un préservatif contre leurs erreurs, un frein contre leurs abus, nous convenons qu'ils ont trouvé le beau idéal de ce genre de liberté : mais nous ignorons si, dans tel lieu du monde que ce soit, il a eu quelque existence réelle. Nous ne savons pas que jamais ce correctif ait fait régner avec plus de pureté le pouvoir suprême, qu'il ait jamais imposé du calme, de la sagesse et de la prudence aux passions démocratiques.

La liberté de la presse est un mal, puisqu'on en abuse ; ou plutôt elle facilite l'abus que l'ignorance ou le mauvais esprit font de la pensée. Mais elle est aussi un droit, et un bien peut en résulter : c'est le droit de penser tout haut, celui des grands talens, aristocrates de la pensée, ennemis de cette foule démocra-

tique qui n'offre qu'un chaos d'opinions hétérogènes.

Au moyen de la presse se manifestent toutes les idées, bonnes, mauvaises, folles, raisonnables, qui ont cours dans un siècle; c'est l'instrument qui fait retentir l'exagération, le ridicule, les leçons de sagesse, les hautes pensées. S'attaquer à la presse, c'est combattre le vide. Luttez contre le mauvais esprit dont le génie se révèle par les écrits; détruisez-le au sein de la société; qu'un bon système d'instruction publique purifie cet esprit à sa source même. Alors vous n'aurez plus à trembler devant des libelles, qui pourront toujours subir la répression des peines fiscales ou afflictives. Sévissez fortement contre le Marat nouveau qui voudrait bouleverser la société; mais la presse! elle est innocente; ne la frappez pas!

L'homme, malgré la noblesse de ses facultés, la divinité de son ame, apporte la corruption en naissant. Mais la nature du christianisme est de cultiver à la fois les germes célestes qu'il renferme, et de l'affranchir de ce qu'il a de pervers. On ne peut empêcher que la corruption humaine ne se manifeste : mais dès qu'elle trouble l'ordre, elle doit être châtiée. Sans doute la société où se commettent le vol et l'assassinat ne peut pas toujours les prévenir; mais elle envoie le voleur au bagne, l'homicide à la mort. Si vous instruisez le peuple, si vous fortifiez ses idées morales, vous pouvez empêcher encore sa dépravation, et même arrêter ses méfaits.

Dès que l'esprit de l'homme est criminel, ce crime, « le plus grand de tous, selon l'apôtre, » ne reculera

pas devant des prohibitions même effrayantes. La censure ne peut changer les intentions perverses ; mais dès que le mauvais esprit s'est révélé, dès qu'il est devenu acte public, attentatoire à la paix, acte criminel, il est passible des mêmes peines que l'on fait subir aux actes physiques, au meurtre, au larcin, aux crimes matériels, à tout ce que la société frappe et punit.

Prétendre opposer un système préventif à la propagation du mauvais esprit, serait absurde. Si vous le comprimez, un plus ou moins long silence va s'ensuivre; des explosions affreuses lui succèderont. Créer, maintenir une opinion publique véritable, voilà ce qui est important. On n'y parviendra pas d'un jour à l'autre : mais celui-là n'est point homme d'Etat, qui ne se sent pas la force et la conviction nécessaire pour imprimer à son époque un caractère déterminé. De deux choses l'une : ou la censure sert de bouclier à la faiblesse, qui ne peut lutter contre le mauvais esprit, en réprimer la licence et l'empêcher de nuire à la sûreté publique ; ou c'est l'organe d'un égoïsme qui, dans l'impuissance de dominer ses concitoyens par la pensée, les asservit par la force, et ne veut pas que l'on pénètre ses vues, quant à la conduite générale des affaires.

La situation réciproque de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés affecte douloureusement toute ame honnête et tout bon esprit. La révolution a attaqué la société dans tous les points, cela est irrécusable ; la pensée révolutionnaire est universelle. Ce-

pendant, comme la révolution n'est qu'un système négatif du passé, comme elle n'a pas de doctrines, et que par son principe même elle n'a rien de fixe, de positif, d'arrêté, il faut, pour prévenir la dissolution du corps social, arracher à la révolution cette grande proie. Il faut donc lutter en quelque sorte contre l'esprit de son temps, pour le bien de la société; il faut l'empêcher d'aller se perdre et s'abîmer dans l'anarchie des systèmes du jour.

D'un autre côté, l'ancien régime, entraîné vers sa chute par une foule d'abus que les siècles avaient accumulés, a légué, en fait de pouvoir, des doctrines funestes, avidement recueillies par la révolution, qui n'a fait qu'organiser les mauvais principes du passé en matière de gouvernement. Ces maximes ne comptent l'homme pour rien, méprisent la pensée, demandent aux individus le dévouement, c'est-à-dire la complète abnégation de leur propre génie, une prostration basse devant les volontés d'autrui; en un mot la servilité la plus honteuse. Ainsi, à proprement parler, il n'y a plus de milieu entre une affreuse licence et une triste abdication de la valeur morale de chacun. Tout en estimant l'honnêteté, tout en mésestimant la bassesse, on choie, on carresse, on chérit, comme amis du pouvoir, tous ceux qui, sans contradiction, disent *oui*, toujours *oui*, sur les points essentiels.

On a, je crois, négligé, depuis 1814, le soin le plus important, celui de l'avenir. Nous avons quitté l'ornière sanglante de la révolution et de Bonaparte : nous l'avons dû au caractère personnel des Bourbons, in-

compatible avec les abominations des époques précédentes; mais nous n'avons eu qu'un seul but, celui de cultiver la prospérité matérielle de la France, et de donner à l'industrie un ascendant marqué. On a cru par ce moyen se prêter à l'esprit du siècle et mériter sa reconnaissance. Mais comme on n'a pas pensé à relever le moral de la société, comme on n'est pas parvenu à créer un nouvel esprit public, les résultats n'ont pas répondu aux espérances que l'on avait conçues.

On a essayé de deux instrumens : l'un noble, élevé, pur de sa nature, c'est le clergé; l'autre étroit, mesquin, mésestimé, tout imbu encore des pratiques de la révolution et de l'empire, c'était la police. Employer cette dernière au soutien de la bonne cause, c'était commettre un contre-sens évident. Pas de véritables lumières sans les croyances ; pas de véritables ni de salutaires sciences, si elles ne sont unies à la foi. Malheureusement l'ancienne Église de France a disparu engloutie par la révolution; une nouvelle Église n'a pas eu le temps de se former : les grandes études manquent en général, et les hommes de la religion, en voulant agir sur l'esprit public, ont commis plus d'une faute. La haute instruction et l'éducation populaire s'en ressentent nécessairement. Par haine pour la mauvaise philosophie du siècle dernier, on a cru devoir rejeter tout ce que le siècle présent a produit d'éminent en fait de savoir : une vieille routine scolastique depuis long-temps usée, a seule semblé bonne, malgré son impuissance reconnue.

L'émission perpétuelle des ouvrages anti-religieux,

anti-sociaux, inquiète le clergé, et ce n'est pas sans raison. Le système de corruption qui répand ce venin funeste dans tous les rangs du peuple, a quelque chose d'épouvantable. Mais que l'on ne croie pas que suspendre le mal, ce soit l'étouffer; que la censure, exercée par la livrée de Bonaparte, par des médiocrités littéraires, par d'anciens suppôts du despotisme, par des hommes incapables de trouver des ressources dans leurs talens et forcés de cacher leurs intrigues et leur égoïsme sous un voile impénétrable, offrira un remède suffisant.

Le catholicisme, comme nous l'avons souvent prouvé, s'allie admirablement avec un régime de liberté politique, et s'accommode très-mal du pouvoir absolu. Là où règne la liberté, c'est en vertu d'un principe catholique. C'est en vertu de la liberté, que la religion s'établit d'après son génie propre, pour se constituer en Église, organiser et assembler son clergé. Sujets de l'Etat pour le temporel, libres quant au spirituel, ses ministres ne dépendent que de leurs propres lois, ne relèvent que du pouvoir établi par Dieu lui-même pour conserver leur unité. Aussi, quelle folie de la part du clergé, quand il se prête aux vœux et se laisse entraîner aux séductions d'une secte dont le royalisme ardent, mais irréfléchi, mais déraisonnable, s'enivre avec délices d'un factice enthousiasme, et croit, au moyen d'affiliations secrètes, combattre avec succès la force révolutionnaire. On voit les inventeurs de ces combinaisons, dans une foi aveugle à la profondeur et à la finesse de leur esprit, se réjouir de

leurs petits succès comme de grandes victoires. Ignorant l'art de gouverner les hommes, et celui plus difficile encore de dominer l'esprit public, ils espèrent parvenir à ruiner le libéralisme, en faisant déchoir progressivement l'instruction. Ils ne voient pas que l'aveuglement, l'hébétude des esprits, ne profiteront qu'aux libéraux, dont les doctrines matérielles tendent à l'abrutissement, sous une fausse apparence de lumières. On veut désorganiser les hautes sciences, empêcher les écoles supérieures de se former, dégoûter ainsi la jeunesse des études, pour la rendre catholique et monarchique; c'est aller contre son but et la rendre libérale. Quand voudra-t-on comprendre que la routine n'est point le savoir, que toute science stationnaire cesse d'être science, et que la religion est infiniment compatible avec l'accroissement progressif de l'intelligence et des lumières? Plus on sera instruit, plus on s'écartera des voies trompeuses d'un ignorant libéralisme, d'une industrie toute matérielle. Mais quelques esprits s'obstinent à regarder le présent comme non avenu.

Dans un tel état de choses, si des hommes imbus de cette opinion funeste et sacrilège, de cette idée qui confond le catholicisme et l'ignorance, sont chargés d'exercer la censure, qu'arrivera-t-il?

Que produiront-ils en voulant arrêter l'essor intellectuel, sous prétexte de faire avorter la révolution? Quels seront les résultats de l'union d'une belle et noble cause avec un système ennemi des franchises publiques et des lumières véritables? Voulez-vous sa-

voir ce qui aura lieu lorsque la censure, confiée à une commission imbue des doctrines absolues, se trouvera placée vis-à-vis de la révolution? Déjà le libéralisme sourit à cette pensée. Il s'applaudit d'avance de n'avoir plus à faire qu'à une coterie d'hommes ardens et ignares, seuls défenseurs, à les entendre, sur lesquels la monarchie et la religion puissent compter. D'un autre côté, on verra les intrigans qui excitent ces hommes et les jouent comme leurs dupes, déserter la bannière à la plus légère apparence de danger. Voilà ce qu'il est important de considérer dans la question de la censure.

Quel péril pour l'Etat que de mettre la religion dans une position hostile en apparence contre la liberté? Une jeunesse naturellement généreuse se révolte contre une croyance qu'on lui présente d'autre part comme opposée à la raison. Personne ne repousse plus que moi l'intervention des jeunes gens dans nos affaires. On les a vus, attroupés en groupes séditieux, obéir à une impulsion étrangère, lorsque la loi des élections fut changée en 1820; plus tard adresser des pétitions au sujet de la loi d'aînesse. Quelles études les avaient mis à même de juger d'aussi graves questions? M. Benjamin-Constant a-t-il pu accorder à des étudians, dont le titre même prouve que leur éducation n'est pas achevée, cette aptitude politique d'où dépend le droit de pétition? Certes, le parlement anglais rejetterait sans hésiter toute pétition présentée par les écoliers de Cambridge ou d'Oxford. Le régime des universités allemandes comporte une grande liberté; mais il est

inouï qu'elles se soient immiscées par des pétitions dans les questions politiques. Jamais dans Rome ni dans Athènes, un jeune homme non émancipé n'a cru pouvoir intervenir dans la confection des lois : tous les peuples, tous les temps, ont admis ces principes, dont nous venons de voir le renversement.

M. Benjamin-Constant a raison de demander pour la jeunesse une mâle et forte éducation; mais la lecture des pamphlets politiques du jour leur donnera-t-elle cette vigueur de l'ame? Je ne le puis croire. Quelques royalistes se montrent aussi fort inconséquens. En se plaignant de la licence qui se glisse partout et qui corrompt la jeunesse, ils ne s'aperçoivent pas que la source du mal est dans la négligence avec laquelle certaines parties des hautes études sont dirigées. L'esprit des élèves ne reçoit aucune nourriture solide : on semble craindre de la leur présenter; assoupis sur des leçons insignifiantes, il ne leur est permis de s'éclairer ni sur la philosophie, ni sur la jurisprudence, ni sur l'histoire : l'arriéré de ces sciences est effrayant. Pourquoi se plaindre de l'invasion du libéralisme dans de jeunes ames où l'on a souffert qu'un si grand vide se formât ?

Partout où la jeunesse s'est consacrée à de fortes études, on voit régner à la fois l'aversion pour la licence et la haine du despotisme (ces deux monstres sont frères). Mais des études faibles ou médiocres ne peuvent produire que des hommes sans caractère dans les temps ordinaires, et, dans les époques orageuses, des brouillons politiques. Que peuvent dé-

sormais les fils de l'ancien régime? N'ayant rien prévu, n'ayant obvié à aucun danger, ils ont laissé les affaires dans un abandon total, et leurs sentimens, leurs pensées honorables, ne se traduisant pas en actions, n'ont aucune efficacité.

Encore moins avons-nous besoin de la turbulence libérale, qui ne sort d'un désordre que pour se replonger dans un autre. Ce qu'il nous faut pour résoudre le grand problème politique qui nous tourmente, ce sont des hommes à caractère, instruits du passé, versés dans la science du présent.

Concluons donc : il est nécessaire de réformer en France l'ensemble de ces études qui doivent nous donner des théologiens, des jurisconsultes, des gens d'état; l'ensemble de ces études, sans lesquelles il ne peut y avoir d'affaires publiques, comme Leibnitz le reconnaissait il y a plus d'un siècle; de ces études qui arrachent à l'intrigue, à la faveur, à la multitude, le maniement des grandes affaires, les remettent aux mains d'hommes religieux et probes, forts et consciencieux, éclairés et sincères; qui, unissant la théorie à la pratique, sachent gouverner non-seulement les intérêts positifs et matériels, mais l'intelligence et le moral de la société.

Que les volontés soient fortes, que l'on sache comprendre l'avenir : on ne fera plus d'appels aussi fréquens à la censure, à la police, pour réprimer la licence. Le mal est consommé; il s'agit d'opérer le bien. Sévissez contre le mauvais esprit, dès qu'il se révèle : mais désespérez de le vaincre en prévenant sa manifestation

publique. Vous ne ferez que le répandre dans les veines de la société et en augmenter le péril. Réfugié dans les replis les plus secrets, il bravera tous les efforts.

On verra la gent servile et la gent libérale s'enfanter mutuellement, et régner ensemble en dépit de la censure, des gendarmes, en dépit même des auto-da-fé de l'inquisition, s'ils se relevaient jamais. La nation servile de la bureaucratie, de la police, de la littérature pamphlétaire et chansonnière, se compose d'hommes qui n'ont aucun avenir dans l'esprit, aucune générosité dans le cœur, et pas une idée dans la tête. Le silence et le pouvoir : dominer dans l'intérêt de leur fortune, voilà ce qu'ils veulent. Laissez-les faire, tout ira bien. Surveillez-les et ne soyez pas dupes de leur hypocrite zèle; aussitôt tout ira mal. Ils n'osent se présenter au premier rang, ni se montrer de face. Le temps de la fabrication de l'esprit public, sous Fouché et Savary, est passé; alors on faisait mouvoir les littérateurs comme un manufacturier ses mécaniques. Mais maintenant les gens dont je parle se cachent derrière le clergé, le trône et l'émigration, et les trompent par de perfides conseils.

Je suis convaincu que les ministres ne sont pas, comme on les accuse, ennemis de la liberté de la presse, à cause des attaques personnelles dont ils sont les objets : leur amour-propre ne peut plus s'offenser de rien. Le vocabulaire tout entier de la colère, de l'ironie, de l'injure même, s'est épuisé contre eux. Jamais les épigrammes, les chansons, les libelles, n'ont épar-

gné, en France, les hommes du pouvoir : et jamais leur autorité n'a été ébranlée par ces attaques. Bons et mauvais ministres ont été en butte aux mêmes avanies; nul ne peut se vanter ni se plaindre d'une exception ou d'une préférence spéciale. Chacun peut se consoler par l'exemple de tous. En général, les gouvernans doivent s'oublier : ils sont placés trop haut pour apercevoir autre chose que le mouvement général des affaires et l'ensemble de la société. Ce sont les subalternes, auxquels le pouvoir est souvent délégué, qui souffrent impatiemment les charges d'un pouvoir dont ils n'ont pas les honneurs. Dès que la voix publique se fait entendre, ils se croient menacés. Ils haïssent la liberté; ce n'est pas à cause de ses excès, mais dans l'intérêt de leur repos et de leur position, parce qu'elle annule leur prépondérance politique et morale. Que les gouvernans ne se laissent donc jamais circonvenir; qu'ils se fassent un jugement net et une idée précise sur les hommes et les choses. Il n'est pas de fléau plus terrible que les médiocrités ambitieuses : ce sont elles qui aspirent à dominer par la censure. Elle ne doit (M. le président du conseil l'a déclaré), elle ne doit être rétablie que lorsque l'Etat sera en péril : il n'est point d'autre cas où elle doive l'être. M. le président n'aime donc point la censure pour elle-même : S. E. sait ce que cette institution a d'avilissant pour la pensée de l'homme, dont elle tend à borner l'essor et à restreindre les facultés. Il faut, dit la loi, un danger manifeste pour que cette mesure soit mise en vigueur; il faut que le salut du royaume l'exige. Un si grand pé-

ril est-il réel? c'est ce que nous allons examiner.

Sans doute un malaise moral a saisi tous les esprits. Il y a, dans les rangs de la révolution, une grande fermentation d'espérances : chez les défenseurs des doctrines de vérité, apathie et marasme. On ne peut révoquer en doute cet état de choses avoué par les royalistes de toute opinion, de toute nuance. Au milieu de cette maladie publique des intelligences, quelques sectateurs ardens de l'absolutisme sont animés d'un ardent espoir. Ils veulent appuyer le catholicisme sur l'amortissement de la pensée. Ils croient que leurs efforts suffiront pour contenir la révolution, peut-être même pour l'étouffer et l'éteindre à jamais. Aussi courent-ils au plus pressé : la censure leur paraît le moyen par excellence, le remède suprême, la base de leur système, le point de départ nécessaire et indispensable.

Tout se réduit, pour l'opposition royaliste, à une question de personnes : M. de Villèle est pour elle l'unique source du mal. Eloignez-le, et que le plus éloquent de ses adversaires le remplace; tout sera bien : le royalisme triomphera, l'ordre sera rétabli. Je ne vois pas, je l'avoue, de solution à une question ainsi posée.

Je n'ai point mission de défendre M. le président du conseil, et j'ai mille raisons pour ne pas faire cause commune avec ses adversaires. Sa personne m'est étrangère comme sa politique : je ne veux soumettre ni l'une ni l'autre à une curieuse analyse. Mais j'ai prêté l'oreille aux discours prononcés dans les deux

chambres par les membres de l'opposition royaliste : de grands talens ont excité mon admiration. Mais dans le caractère, la nature et les principes de leur doctrine, je n'ai rien découvert, il faut l'avouer, qui doive nous assurer un avenir.

En effet, la bonne cause est moins exposée par la désunion, les haines, les antipathies de ses partisans, que par leur complète ignorance des besoins de l'époque, défaut qui caractérise la plupart des royalistes. Sans cesse ils se méprennent sur le véritable but et l'esprit du libéralisme; ils le jugent en masse et d'une seule pièce. Leur superficielle observation ne peut saisir les mille et mille formes de ce Protée. Le royalisme défend les grandes doctrines intellectuelles; mais il dédaigne d'employer cette supériorité d'esprit qui pourrait assurer leur triomphe. Au lieu d'apporter dans la politique une raison haute et éclairée, il en fait avec de la passion. Ses sectateurs s'aperçoivent trop tard de l'inutilité de leurs efforts, et s'accusent les uns les autres, se déchirent, se rejettent mutuellement des accusations dont chacun est innocent, dont tous sont coupables. Mais quand cette commune fureur les a, pour ainsi dire, rassasiés; quand ils ne peuvent plus exercer sur rien cette colère qui les dévore, colère qui n'est pas plus raisonnable qu'elle n'est sainte : alors ils retombent sur les écrivains, comme devant servir d'expiation publique. La clameur s'élève de tous les rangs contre les journaux ; on crie au folliculaire!

Folliculaire! l'expression est forte. Le titre auquel elle est frappée peut être vrai comme il peut être faux.

La profession de journaliste est stigmatisée tout entière de cet anathème du mépris. Examinons un peu la valeur réelle de ce mot.

Nous l'avons dit plus d'une fois, et on ne saurait le nier : la presse périodique, considérée en elle-même sous les rapports de l'érudition, de la littérature, de la philosophie, ou sous ceux de la politique, trahit chaque jour une singulière indigence. La polémique quotidienne se fabrique chez nous comme la quotidienne éloquence ; et si l'expresion n'était pas énergique jusqu'à la trivialité, on pourrait rire de ce double aboiement continuel. Où sont, au milieu de tant de paroles écrites et parlées, les pensées et les connaissances? Je les cherche, et souvent je ne puis les trouver.

Je parle en misanthrope ; et je prie le lecteur bénévole, quand même il serait journaliste ou député, de ne pas faire à l'écrivain qui s'exprime si durement l'application rigoureuse de ce que je viens de dire. Personne n'est plus disposé que moi à couvrir les fautes et les erreurs individuelles, à l'exemple de ce patriarche qui n'imita point l'exemple et l'insolence de Cham. Que l'on ne donne à mes paroles qu'un sens général, et non un sens spécial et particulier; et si jamais je tombe dans la folie que je signale, que mes reproches retombent sur ma tête. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que les discoureurs de tribune et de gazette ne nous donnent pas tous les jours de la sagesse imprimée ou parlée : la valeur individuelle de chacun décide du plus ou moins de prix des écrits et des discours.

Quelle que pût être ma faiblesse ou ma force, si jamais je m'avisais de construire ou d'essayer de construire un nouvel ordre social, je ne craindrais pas d'avancer que notre ordre social est faussé depuis plusieurs siècles; que nous avons eu une organisation féodale, communale, universitaire, dont on aurait pu, comme les Anglais, tirer quelque parti, et que nos hommes d'état, d'esprit et de tribune ont depuis longtemps défigurée à qui mieux mieux : mais ne parlons pas de ce qui est irréparable.

L'ancien régime avait altéré l'ancienne société : le nouveau n'a développé l'esprit public que d'une façon négative. Telle est la position; il faut l'accepter, et reconnaître dans l'Etat, d'une part, des commis, une administration dévouée au pouvoir; d'une autre, une tribune et ses accessoires, voire même les *folliculaires*, artisans de liberté ou, si l'on veut, de licence. Mettons les choses au pis. Quelle instruction peut jaillir de cet état? Quel avantage peut en résulter?

Quant aux fonctionnaires, c'est à eux à nous enseigner l'ordre en nous laissant la liberté. Que la justice et l'impartialité les guident. Quoiqu'une forme de gouvernement toute composée d'administrateurs et de commis ne nous convienne pas, nous souhaitons leur succès; mais qu'il nous soit permis de désirer qu'un long apprentissage devienne indispensable aux hommes chargés de la haute manutention des hommes et des intérêts, et leur donne une connaissance approfondie de leur devoir.

La Chine, dont les pagodes et les administrations

contiennent tant de magots immobiles, est gouvernée par un ordre de fonctionnaires très-versés dans les arts et les sciences. On y conduit les hommes à la lisière; mais ce sont des capacités, non des médiocrités de police, qui dirigent l'ordre social.

Pour les hommes du public, folliculaires et autres, s'ils se contiennent dans de justes bornes, si, pour assurer leur essor, ils ont soin de rogner eux-mêmes, quand il le faut, le bout de leurs ailes, il n'y a point de mal à ce qu'ils rappellent aux gouvernans que la puissance a ses conditions et ses limites. Afin que le char de l'Etat roule sans obstacle et ne verse ni à droite ni à gauche, il faut que l'équilibre se maintienne entre les athlètes de tribune et de journal, les gens qui sillonnent à grand'peine le champ administratif, et les heureux possesseurs de la paisible sinécure.

Quant aux opinions libérales, ministérielles, contre-opposantes, de toutes nuances, nous leur dirons :

« Vous, dont le nombre déjà si grand se grossit de jour en jour comme un orage, hommes de la liberté et de l'égalité, combattez ces pygmées sortis de la terre. Peut-être anéantirez-vous servilisme et contre-opposition, parlementaires et féodaux, tous ceux enfin qui aiment la monarchie, qui soutiennent les doctrines aristocratiques. Mais, si jamais vous parvenez au pouvoir, prenez garde de ne pas renverser la faible digue que nous vous opposons : vous ne l'ignorez pas, la révolution dévore ses enfans.

« Bons ministériels, dociles par habitude ou par respect pour le Roi, par pudeur ou par conscience, vous

peut-être qui regardez comme plus difficile, plus périlleux et plus honorable de défendre l'autorité que de l'abattre; vous aussi dont le ministérialisme, héritage de l'empire, descend en droite ligne des Savary et des Fouché, prenez garde, surveillez votre triomphe même. Vos bureaux, vos places, vos pensions, vos gendarmes , votre censure , la congrégation même dont on nous effraie, ne vous empêcheraient pas d'être dupes de vos propres œuvres. Tôt ou tard à une victoire décisive succéderait le jour des représailles.

« Vous *folliculaires*, si doucement et si universellement qualifiés; écrivains de journaux, soit qu'une mansarde soit votre asile, ou que l'élégant tilbury vous promène, ne vous croyez pas de petits dieux sur la terre! Ne faites point de vos passions un sérail où votre orgueil, les caressant tour-à-tour, enfante d'indéfinissables avortons de pensées et de doctrines. Ne prétendez pas créer l'esprit public, dominer l'opinion. Une censure qui sommeille, une chambre des Députés qui s'éveille, pourraient vous apprendre durement votre erreur.

« Champions de la parole, illustres orateurs, vous qui écrivez ou improvisez avec tant de grace et de verve, daignez faire un retour sur vous-même et respecter la raison publique ; consultez-vous , interrogez votre honneur et votre dignité. N'imitez pas Ixion. Le nuage porte la foudre; il faut se craindre soi-même pour acquérir le seul empire digne de l'homme. Que l'on vous reconnaisse alors; que l'on vous proclame pères de la patrie.

« Intrépides contre-opposans, que la mesure, la réserve, maintiennent votre équilibre politique ! Que votre ambition n'ait pas recours à ces moyens funestes, pièges où elle se prendrait elle-même. Nulle puissance n'a succombé depuis quarante ans sans léguer à son héritière la vengeance céleste, vengeance qui se manifeste par la mutuelle fureur, non-seulement des partis, mais de leurs dernières subdivisions. Jetez les yeux sur un tableau plein de leçons terribles : suivez les annales orageuses de la France jusqu'aux derniers temps de la restauration. »

CHAPITRE XVII.

De la loi relative à la police de la presse.

CETTE loi, que ses auteurs ont retirée, ne sera pas ici l'objet d'une discussion spéciale : nous nous contenterons d'examiner les motifs sur lesquels la fondent ses partisans, d'ailleurs en assez grand nombre.

Il y a beaucoup d'importance dans la loi dont il est question. L'intérêt qu'elle a excité, la ferveur avec laquelle les uns l'ont soutenue, l'acharnement avec lequel les autres l'ont combattue, l'indifférence même d'un troisième parti, ont été choses très-significatives. Démontrons quel fut l'espoir des absolutistes monarchiques et des intolérans en religion, et comment cet espoir était vain : révélons le désappointement trop réel où auraient pu tomber ces catholiques qui ne veulent point séparer leur conscience ultramontaine d'un système raisonné de tolérance, et ces hommes monarchiques amis des libertés de leur pays. Expliquons enfin la profonde indifférence du parti qui hait la religion et qui professe la démocratie; indifférence qui se cache en vain sous l'anathème apparent dont le même parti affecte de vouloir frapper la loi en question. Analysons donc cette loi : observons quels sont les élémens qui la composent, et essayons d'en saisir le sens véritable et intime.

Arrêter quand il en est temps la publication d'un

livre dangereux, voilà le premier but que le législateur se propose. A quoi bon punir un auteur, dit-il, quand le mal est fait? A réprimer et prévenir quiconque aurait envie de l'imiter. Même une fois le crime accompli, la punition n'est jamais inutile. Sans doute, un mauvais livre offre un corps de délit saisissable avant sa distribution : tout autre crime n'est constaté que lorsqu'il est commis. Mais ce qu'il faut prouver, c'est que de mauvais livres puissent encore nuire à la société. Il y a prescription pour les plus détestables, et l'Europe en est approvisionnée à jamais ; voilà un siècle et demi que le mal est fait. Qui obtiendra l'influence de Voltaire et de Jean-Jacques? Leurs sophismes sont devenus l'esprit du siècle. Ils existent au milieu de nous ; c'est un délit flagrant, perpétuel, impunissable. Aucune loi sur la presse ne peut les atteindre. Mais leurs pâles imitateurs, qui a le courage de les lire? Ils n'ont pas même la conviction des doctrines qu'ils soutiennent. Voltaire, Rousseau, n'ont désormais rien à gagner, mais tout à perdre. Ils se sont emparés de la société; mais leurs stériles parodistes leur ont déjà fait un tort immense. Si, de temps à autre, quelques-unes de leurs productions, grace à la nouveauté, conservent de l'influence, ils doivent en remercier l'extrême gaucherie des hommes religieux et monarchiques, qui croient assurer le succès de leur parti au moyen de leur ignorance. Oui, la philosophie décrépite des derniers temps de l'ancien régime semble se ranimer : ce sont les ennemis eux-mêmes de cette philosophie qui en réveillent l'étincelle sous la cendre qui la couvre.

Ils n'oublient rien de ce qu'il faut pour rallumer l'incendie. Heureusement le libéralisme a fait naître un déluge de mauvais écrivains, rhéteurs emphatiques, froids constructeurs de systèmes, sophistes subtils, dont l'insipide verbiage éteindra la flamme qui devait consumer la société.

C'est vous, oui, vous-mêmes, hommes religieux, hommes monarchiques; vous qui ensevelis dans une honteuse inaction, vous contentez d'occuper les places et manquez du génie des hautes entreprises; c'est vous dont la folie prête un air de nouveauté aux écrits de Rousseau et de Voltaire. Vous demandez au peuple de penser comme vous : mais vous-même, pensez-vous? Et qu'est-ce que votre religion? L'ame de votre ame? La vie de votre vie? Non; immobile et inanimée, elle ressemble à ces vieux cadavres de l'Egypte, que l'on parait de bandelettes, et qui ne gardant plus qu'un vain simulacre et un squelette sans entrailles, doivent leur conservation à leur néant même, et que l'on enferme dans un coffre de bois incorruptible sous les odeurs de l'Arabie. Ah! vous sauriez communiquer à la société cette flamme puissante, active, si elle vivait en vous, si elle vous embrasait des feux de l'intelligence et de l'amour. Avant de vous déchaîner si violemment contre le mal, essayez d'opérer le bien. Réprimez le crime; mais n'espérez pas que cette répression suffise pour décider aucune amélioration réelle. Des bâillons pour l'intelligence vous semblent commodes et vous suffisent : avec eux on sera dispensé de rien apprendre, de rien comprendre. Mais vous vous trompez.

Une force négative, quelque utile qu'elle soit, ne peut jamais suffire. Punissez les délits de la presse, que vos attaques soient fortes, terribles; mais que votre doctrine s'appuie sur des bases profondes et franches. C'est ce que demandent les hommes vraiment religieux et monarchiques.

Comment nous prouverez-vous que le dépôt exigé et le temps consacré à l'examen de chaque volume, avant sa publication, n'arrêteront que la circulation des mauvais ouvrages? Le ministère public possède beaucoup de lumières sans doute; mais embrassent-elles, peuvent-elles même saisir dans leur ensemble et leurs détails les doctrines qui leur seront déférées? Les procureurs du roi et leurs substituts trouveront-ils le temps de lire cette foule de publications que la presse fait éclore? Il faudra recourir à une police administrative et à des examinateurs. Mais trouvera-t-elle des hommes d'une haute capacité, d'un grand talent, qui acceptent et avouent cet office? Non; tout ce qui a réellement du mérite rejetterait des fonctions que l'opinion publique, à tort ou à raison, regarde comme avilies. Il faudrait donc recourir à d'anciens censeurs, qui n'ont pas fait, en général, preuve de discernement, ainsi que plus d'un homme de lettres concourront à l'attester. Il suffirait, pour prouver ce défaut, de montrer ce que la censure a cru devoir rayer des écrits qu'elle épurait. Avec de tels juges, l'*Esprit des lois*, oui, Montesquieu lui-même subirait la honte des mutilations. Leurs passions sont-elles gallicanes, ils signalent sans pitié le danger de tout ouvrage ultramontain. Leurs opi-

nions sont-elles ultramontaines, ils condamnent avec la même rigueur les idées gallicanes, trop vivement exprimées selon eux. Pour satisfaire les préjugés d'un ministère, soit janséniste, soit philosophique, le talent sera forcé de se contraindre, de se rapetisser et de s'appauvrir. Le génie paraîtrait séditieux. Qu'il passe sous le niveau des médiocrités. Je connais peu d'ouvrages marquans, tout empreints qu'ils soient des principes de la religion la plus pure, du royalisme le plus élevé, auxquels des censeurs d'office ne puissent intenter dix procès en tendance.

« Mais, me répondra-t-on, le gouvernement royal » est un gouvernement de bienveillance, et vous avez » tort de craindre. Il n'y a que modération et justice » chez les ministres et dans leurs intentions. » Oui, je connais le sceptre paternel des Bourbons; en dépit des clameurs des partis, je rendrai aux hommes la justice qu'ils méritent. Mais les ministres eux-mêmes, que je respecte, seront-ils nos juges? Je me souviens moi-même d'avoir éprouvé la bienveillance de M. Franchet : ses examinateurs avaient biffé mes articles; il les fit rétablir. Rien n'est moins suspect sans doute que cet hommage; mais ceux qui manipulent, si j'ose le dire, la pensée d'autrui pour en extraire un sens coupable, ne se trouvent placés très-haut ni dans l'échelle des pouvoirs, ni dans l'ordre des intelligences : des subalternes jugeront les produits du savoir. Surchargés de détails, les fonctionnaires de la magistrature, moins encore les ministres écrasés du double fardeau de l'administration et du gouvernement, ne

pourront reviser le travail des agens obscurs qu'ils emploieront, et qui prononceront en première et en dernière instance. Comme ils anéantiront la pensée!

On fait venir l'écrivain dont le style aura déplu ; et, comme le voulait M. de Bonald, le censeur s'établit son bénévole conseiller. Notez qu'en vertu de l'article premier du projet de loi, aucune censure libérale n'aurait laissé paraître les écrits de M. de Bonald. Il faudra supprimer tel ou tel passage. Si l'auteur refuse, il publiera son livre à tous risques et périls ; mais, à peine publié, l'ouvrage sera saisi. Un procès s'instruira ; et si l'auteur a gain de cause, son livre, étouffé dès sa naissance, aura perdu le mérite de l'à-propos.

Sans doute, les livres étrangers à l'esprit du moment, et qui composent le fonds de la littérature, ne seront pas exposés à ce danger. Mais si la loi veut encourager ces ouvrages aux dépens des autres, pourquoi ne l'avoue-t-elle pas? Elle ne peut le faire dans le gouvernement représentatif, dont les formes excitent une perpétuelle curiosité pour les affaires et les intérêts du jour. Les grands esprits ne l'ignorent pas. Aussi les Chateaubriand, les Bonald, les Demaistre, les Lamennais, les Fiévée, les Montlosier, les Bergasse, les Villemain, ont-ils composé des brochures sous l'inspiration de la circonstance. Une censure, même bénévole, peut donc toujours étouffer les vérités dont il lui plaira d'arrêter la manifestation, et la seule médiocrité trouvera un asile.

« L'essentiel, dira-t-on, est de conserver la société, en prévenant la propagation des mauvaises doctrines.

Si par inadvertance, même par injustice, un grand talent est sacrifié au salut commun, il doit fermer les yeux sur son grief particulier, et ne considérer que le bien général. Un bon citoyen ne sacrifie-t-il pas à la paix publique les ressentimens les mieux fondés? »

Langage stoïque et noble, digne du patriotisme de ceux qui le tiennent, ridicule chez des subalternes. Qu'elle a bonne grace cette médiocrité qui, jouissant de bons bénéfices, console l'homme de talent des maux que sa censure lui fait éprouver!

Sans doute, rien de plus important que de sauver le moral de la société, mais non pas aux dépens de son intelligence. Des Homère, des Thucydide, des Sophocle et des Pindare! même des Bossuet et des Fénélon! que nous importe, diront les hommes religieux et monarchiques? pourvu que nous n'ayons ni Voltaire, ni Jean-Jacques! le catéchisme suffit.

Le catéchisme, qui en effet est au-dessus de tout, est-ce dans les profondeurs de leur intelligence que le possèdent les personnes qui en parlent ainsi? Leurs lèvres se contentent-elles de répéter de vaines paroles; ou leur esprit est-il rempli de la gloire de Dieu qui se reflète dans sa créature? Le catéchisme est la règle des devoirs; mais cette règle n'est pas contraire aux lois de l'intelligence.

C'est au contraire en acquérant des lumières, c'est en se rapprochant de la source de tout savoir que ol'n glorifie Dieu. Il ne nous faut ni sophismes, ni lumières fausses, mais la vérité sous toutes ses formes, sous toutes ses faces. Hommes religieux, vous méconnaissez

la loi de Dieu, si vous voulez la profaner par l'ignorance. Et qui êtes-vous pour refuser à votre prochain l'instruction qu'il réclame, dans quelque rang que le sort l'ait placé?

Le pouvoir n'y a pas songé : toute espèce de système renferme une nécessité qui s'accomplit, en dépit de ses auteurs même. Ils ont beau avoir les intentions les plus droites et les plus nobles, si leur système est oppressif, même en un seul point, ce sera sous ce rapport que les exécuteurs de leurs volontés s'en empareront; ce sera dans le sens de cette oppression qu'ils auront soin de l'expliquer et de l'exploiter. Mon opinion ne naît point d'une doctrine relâchée, et c'est ce que l'on verra bientôt. Elle jaillit de l'expérience des hommes, de la connaissance de l'histoire. Ce n'est pas contre le châtiment du coupable que je me révolte; c'est au nom des droits imprescriptibles de l'intelligence que je m'élève contre ceux qui pourraient vouloir étouffer la lumière et la vérité.

Ceux qui ont observé attentivement les démarches du pouvoir et des partis, et leur position vis-à-vis de l'instruction populaire, non-seulement de nos jours, mais dans le dix-huitième siècle, ont eu de graves réflexions à faire. Avant notre révolution, c'est en Écosse surtout que cette grande question a été débattue; on l'a aussi soulevée en Prusse et dans les états de l'empereur Joseph. En Ecosse, où la philosophie de Locke avait pénétré, mais où les savans d'Edimbourg l'avaient tempérée, on ne songea pas à réformer l'instruction populaire dans le sens de ces doctrines. Le système

des écoles a reposé sur de plus larges bases ; mais l'Eglise presbytérienne n'a pas cessé de les gouverner d'après les anciens principes. En Allemagne, l'art de l'éducation, la pédagogie de Locke, commentée par l'Emile de Jean-Jacques et soumise à une influence toute socinienne et d'une extrême insignifiance, fut appliquée à l'instruction du peuple ; le nord et le midi reçurent la même impulsion. Les *Aufklaerer* de Berlin, partisans d'une civilisation démocratique, voulurent affilier à leur secte les laboureurs et les artisans, et leur enlever les croyances paternelles, au nom de la philosophie moderne. Les théories de ces gens à lumières séduisirent l'empereur Joseph, mais sa réforme ne s'accomplit pas. Dans l'Allemagne septentrionale, les sectes mystiques contrarièrent les *Aufklaerer*, et leur disputèrent l'influence sur les classes laborieuses de la société.

L'Emile de Jean-Jacques eut d'abord en France une vogue de sentiment plutôt qu'une vogue de raison. Les femmes s'en emparèrent : elles crurent que l'auteur avait retrouvé les titres des mères. Ce fut un engouement, une fureur, mais qui n'aboutit à aucune tentative de réforme, si ce n'est à l'éducation des pensionnats, qui ne date guère que de la révolution. Ce fut avec peine que Bonaparte réédifia l'enseignement d'après quelques traditions conservées de l'ancien régime. Quelques pépinières ou pensionnats essayèrent de mettre en honneur les idées de Rousseau ; mais la vaste conscription qui s'étendait sur toute la jeunesse française ne tarda pas à les absorber.

Qu'importait le peuple aux philosophes? Ils voulaient

faire pénétrer leurs doctrines chez les hommes de la haute société, qu'ils tendaient à faire descendre au niveau des hommes de lettres et des hommes de loi. Mais quand la révolution se fut lancée dans la carrière, sans aucune prévoyance de l'avenir, la grande question de l'éducation populaire occupa naturellement les esprits. Les révolutionnaires ne tardèrent pas à sentir que leur cause ne se soutiendrait pas sans l'appui de la multitude. Ils livrèrent donc à la fois à cette dernière, et leurs systèmes religieux et philosophiques, et les biens nationaux ; de là se forma une masse indivisible d'intérêts et de lumières. Bannir de la pensée du peuple la religion et la monarchie, prendre possession de lui au nom de la révolution, voilà ce qu'ils appelaient l'éclairer.

Aujourd'hui le clergé, la congrégation, l'administration publique, ce que les libéraux nomment les jésuites, voudraient à leur tour saisir le peuple, et le parti libéral s'y oppose. Ainsi le libéralisme, par l'instinct de sa conservation, fait ce que le parti contraire fait aussi, mais dans un but différent. Quand les libéraux, soit dans la tribune, soit dans les feuilles qui soutiennent avec tant d'adresse la cause de la révolution, accusent leurs adversaires de vouloir ramener les temps de barbarie, et d'étouffer les lumières et la civilisation, ils ne prétendent pas que l'on veuille agir ainsi sur les classes supérieures. Les libéraux n'oseraient dire, *mon peuple*. Premiers ministres d'un roi fainéant, ils lui persuadent que c'est lui qui gouverne ; mais c'est pour eux seuls et pour leur propre compte

qu'ils agissent, tout en apposant à leurs actes, mais seulement pour la forme, le grand sceau de la souveraineté populaire. La religion, de son côté, dit hautement, « *mon peuple.* » Dans sa bouche, ce n'est pas un crime de lèse-humanité; car la religion sur laquelle l'univers moral repose compose l'homme tout entier. Le roi peut dire aussi, *mon peuple;* car il lui est uni comme l'ame est unie au corps.

C'est dans l'instruction populaire que se trouve le point de question débattu avec le plus d'acharnement. Pour les classes élevées, il s'agit d'affaires de gens majeurs, dont chacun peut conduire les siennes d'après les lumières individuelles. Pour le peuple au contraire, il s'agit d'affaires de minorité, de tutèle, de curatèle. Il est nécessairement et toujours ce que son instruction l'a fait. Un enseignement religieux le rend religieux; une éducation sophistique le rend sophiste. Dans les classes plus élevées, l'éducation n'exerce pas une influence aussi exclusive. Leurs travaux n'ont rien de forcé; ils ont de l'indépendance; la culture de leur esprit peut être soumise à une direction de leur choix. Aussi l'instruction des rangs intermédiaires ou supérieurs de la société est-elle moins vivement réclamée par les hommes monarchiques et libéraux, est-elle le sujet d'une dispute moins vive que l'instruction du bas peuple.

Malheureusement une terrible menace qui nous fait pressentir un avenir de malheurs, appelle aujourd'hui toute l'attention de l'état et de l'église. Quelques prêtres, quelques royalistes qui détestent la révolution et qui la

craignent, ont pris en horreur l'éducation du peuple. Ils ne savent pas opposer au libéralisme son antidote. C'est à l'ignorance qu'ils demandent des secours pour faire triompher la vérité. Ainsi leur échappera le peuple qu'ils renoncent à maîtriser moralement en devenant ses instituteurs. A mesure que ces obscurans reculent sur le terrain de la science, les libéraux s'emparent du terrain perdu et s'y établissent. *L'horreur du vide* que l'on attribuait à la nature appartient dans la réalité à l'intelligence. Vous ne rendrez pas un peuple favorable à la vérité si vous vous contentez d'abrutir sa pensée. Vous ne ferez qu'augmenter sa bassesse et le livrer au libéralisme, pieds et poings liés. Mais au lieu de sentir qu'il n'y a qu'une contre-révolution possible, celle des idées, certaines gens passent leur vie à rêver une petite contre-révolution bien mesquine, bien tracassière, composée de petites prohibitions et d'entraves absurdes, vaines barrières que le tigre révolutionnaire pulvérisera dans sa furie.

Par l'article 5 prétend-on arrêter la masse des mauvais ouvrages qui se répandent dans le peuple? Que l'on exprime positivement cette intention. Que le législateur l'avoue hardiment. Il atteindra son but sans avoir recours à la fiscalité. Je vais au-devant de toutes les objections, et je me charge de les résoudre. Le *Tartuffe* est l'un des chefs-d'œuvre de la scène, sans doute; mais en répandant avec profusion cet ouvrage dans les rangs de la petite propriété, veut-on atteindre un but littéraire? non certes; mais un but politique. Ce n'est pas le chef-d'œuvre que l'on offre à l'admi-

ration publique ; c'est le prêtre que l'on expose à la haine sous l'allégorie du Tartuffe. On s'adresse à une grosse haine : on veut séparer l'homme du peuple des besoins religieux ; et certes, une tentative de ce genre doit attirer l'attention du législateur. Qu'on l'arrête, mais franchement. Qu'on brave les fureurs des partis, qu'on dise la vérité, qu'on l'ose soutenir ! Qu'un article de la loi spécifie les cas où une publication aurait pour but de nuire à l'ordre social, en ébranlant la foi et les croyances. Si l'on trouve de l'inconvénient à définir ces cas, on peut investir les tribunaux d'un pouvoir discrétionnaire et les rendre arbitres de l'intention de certaines publications, comme ils le sont déjà de la tendance des feuilles publiques.

Grave question, d'où peut-être dépend le salut de la France. Cet article 5, malgré son apparence de fiscalité, se propose un grand but moral : l'atteindra-t-il? Nous craindrions de l'affirmer.

Que toute loi déclare explicitement le but du législateur et ses intentions. Elle inspirera de la sécurité, une noble confiance. C'est ce qu'elle est loin d'obtenir, quand il faut la deviner, et que son sens est équivoque.

Quant à la publication des feuilles périodiques, on a voulu détruire le système vicieux des éditeurs responsables ; il ne suffisait pas de les écarter, il fallait les empêcher de reprendre leur position et d'éluder la loi. En conséquence le législateur refuse de faire peser sur l'auteur d'un article la responsabilité de cet article, s'il est incriminé. Un homme de paille peut

toujours se substituer au vrai coupable. C'est le propriétaire seul que la loi veut atteindre : pour y parvenir, elle réduit le nombre des associés et annule les contrats passés antérieurement. Elle abolit les contre-lettres et tous les actes de garantie, pour que des propriétaires fictifs ne soient pas substitués aux véritables possesseurs. Si l'on admet un trop grand nombre d'intéressés, la peine pécuniaire sera presque insensible, et s'il s'agit d'emprisonnement, les tribunaux s'effraieront de la foule de responsables. Comment envoyer en prison près d'une cinquantaine d'individus, dont la plupart se trouveront étrangers à l'objet du délit?

On exclut aussi du nombre des propriétaires les femmes, les mineurs, les étrangers, pour que la justice ne soit pas désarmée malgré la certitude de la culpabilité, et pour que des considérations morales étrangères à l'accusation ne viennent pas affaiblir la rigueur des jugemens. Les femmes ne saisissent pas la portée de tous les articles politiques. On peut en dire autant des mineurs et des étrangers, qui, souvent ne comprenant pas la langue, ne doivent point subir la peine d'une faute dont ils ne peuvent mesurer l'étendue. Ces motifs que le *Moniteur* expose avec clarté, avec une logique en apparence très-conséquente, reposent sur une erreur que nous croyons devoir détruire.

Le seul coupable, c'est l'auteur. Le propriétaire du journal peut tout au plus être regardé comme son complice. Quant au déshonneur que l'on verse sur l'état de journalistes, sans doute un certain nombre

d'hommes exercent sans honneur une profession dont ils font un métier. Mais ces spéculateurs de la littérature ne forment pas la masse entière des journalistes. D'ailleurs, l'Europe entière a pris l'habitude des journaux. Toutes les régions du vieux monde sont plus ou moins entrées dans cette voie. De grands écrivains sont descendus dans l'arène du journalisme. Citerai-je MM. Mallet du Pan, Rivarol, Bergasse, de Montlosier, de Bonald, Fiévée, Chateaubriand, Charles Nodier, Benjamin Constant? Personne ne se croira en droit de mépriser de tels écrivains. En Angleterre, je vois le grand Edmund Burke, Shéridan, Canning, une foule de pairs, de députés, de ministres, devenir journalistes. Croit-on pouvoir envisager ces hommes et ceux qui les imitent comme de simples manœuvres, ouvriers d'une grande fabrique et travaillant pour le compte du propriétaire? Elevez les hommes, ne les avilissez pas! Châtiez, couvrez de honte le libelliste misérable; mais en frappant le propriétaire, vous n'atteindrez pas votre but. Plus cette idée de la loi triomphera, moins il y aura de talent dans les journaux. Abandonnés des hommes supérieurs, ils deviendront la proie des médiocrités qui, enveloppées d'un voile et masquées de prudence, lanceront encore le venin des mauvaises doctrines. Libellistes déguisés, ce seront toujours des libellistes.

Craignez-vous l'homme de paille, le bouc émissaire des sottises d'autrui, et dont le journal entretient à ses frais la culpabilité toujours prête? Traduisez à la fois devant une cour d'assises, l'auteur caché d'un ar-

ticle coupable et le *fac simile* de sa personne, le faux auteur qu'il vous présente. Frappez ce délit d'une peine infamante : que la loi soit précise; que sa rigueur soit extrême. Plus vous forcerez les auteurs de certaines publications à paraître au grand jour, plus vous les ferez pâlir de crainte; car les calomniateurs sont toujours des lâches, et les libellistes fuient le jour. Pour couper le mal dans sa racine, ne vous attaquez pas au propriétaire, mais à l'auteur : vous jetterez la terreur dans l'ame d'une foule d'êtres obscurs qui dégradent la politique et la littérature à un *métier*, si vous voulez les obliger de se nommer. L'anonyme seul leur inspire de l'audace. Marchez à eux ! ils reculeront. Ne savez-vous donc pas que la haute et la basse police de l'empire s'est toujours recrutée de gens de lettres parasites? La publicité de leurs noms détruira leur indépendance et leur audace.

Il y a dans quelques journaux des propriétaires rédacteurs. On conçoit que l'on rende ces derniers personnellement garans ou cautions des auteurs, si, ayant la connaissance du délit, ils n'ont pas empêché la publication lorsqu'ils le pouvaient. C'est matière à discussion. Mais que la responsabilité ne pèse jamais sur l'auteur du délit : c'est ce que je ne comprendrai jamais. Je le répète : regarder les écrivains comme des manœuvres faisant partie d'une fabrique littéraire, c'est les avilir : c'est forcer les hommes de cœur et de talent à quitter cette lice constitutionnelle, qui va se remplir de médiocrités intrigantes; c'est livrer la presse à la sottise et à la méchanceté qui, en se servant de

formes adoucies pour échapper aux poursuites, ne perdront rien de leur caractère.

Un étranger qui écrit en français ne serait lu de personne, s'il ignorait le langage dont il se sert. Les Humboldt, les Klaproth, les Malte-Brun, ont coopéré à des journaux scientifiques et littéraires : les deux derniers ont été propriétaires et éditeurs d'ouvrages périodiques dont la France et l'Europe ont reconnu l'utilité. Leibnitz a concouru, ainsi que d'autres étrangers célèbres, à la gloire du siècle de Louis XIV : personne, sous ce rapport, n'a eu des vues plus étendues et plus nobles que le grand roi. Toujours les Bourbons ont protégé à la fois la littérature étrangère et indigène. Quelque étranger que l'on puisse être à un pays, dès que l'on compose avec goût, avec talent, dans la langue de ce pays, on devient son fils d'adoption. Charles-le-Chauve protégeait l'Irlandais Scot Erigène, et cependant le siècle était barbare. Charlemagne attirait à sa cour les savans saxons et lombards. Pourquoi montrer aux étrangers un dédain que nos illustres aïeux n'avaient pas? Qu'un étranger se trouve mêlé aux rangs obscurs et vils de la tourbe littéraire, rien de plus commun ; mais qu'alors rien ne l'excuse ; que rien ne le protège, et qu'il soit traité comme il le mérite.

En général, le grand littérateur, le savant, l'artiste, le publiciste éloquent, le philosophe et le poète sont citoyens du globe. Rois de la pensée, ils appartiennent à l'univers, comme la religion, lien universel des hommes et des peuples, embrasse l'ensemble des choses. Il y a beaucoup de différence entre les droits

de la pensée ou de la croyance et les droits civils ou politiques. C'est ce que les Bourbons, les Médicis, Périclès, Elisabeth, tout ce qu'il y eut d'illustre dans la politique ancienne, n'ont jamais ignoré. C'est ce que nul pouvoir qui voudra grandir dans la postérité, n'ignorera jamais : c'est ce que Charles X sait mieux que tout autre monarque.

L'article du *Moniteur* contient une autre doctrine qu'il faut que je combatte au nom de la bonne cause et de la vérité. Il se fonde sur ce que l'activité du bien est moins grande que celle du mal. Il rejette comme une chimère l'espérance des hommes qui comptent sur l'influence du bien pour combattre le mal. Ce sont les plus sévères mesures qu'il réclame en faveur de la cause de la vérité. L'histoire dément le principe de toutes ces assertions sans en détruire toutes les conséquences : voilà quelle réponse on peut leur opposer.

Punissons le mal partout où il se trouve. Il n'y a que les pervers ou les niais qui désirent l'impunité de la presse. La justice divine veille sans cesse sur le genre humain, et si l'homme manque à sa mission en n'accomplissant pas les décrets de l'éternelle vérité, celle-ci reprend son empire, arrache les rênes à de débiles mains, et frappe les peuples de ce funeste aveuglement que nous appelons révolution. Dieu veut que les gouvernemens exécutent ses lois, que la justice humaine punisse, à l'exemple de la justice divine, afin que l'ordre social ne soit pas replongé dans le cahos antique. Mais de ce que les gouvernemens et les tribunaux sont armés de la foudre céleste, de ce qu'ils ont

le droit de frapper le crime, faut-il conclure qu'ils n'aient d'autre mission que de prévenir les délits par des moyens inquisitoriaux tels que ceux dont la loi proposée offre le germe? Nous savons depuis longtemps que beaucoup d'hommes religieux et monarchiques vivent absorbés dans l'atmosphère de la police et de la censure. Incapables d'agir par le bien, parce que le bien n'est pour eux qu'une vaine formule, et n'a, dans leur intelligence, aucune existence réelle, ils ne cessent de se retrancher derrière les prohibitions, espérant s'en faire un rempart à l'abri duquel ils puissent dormir en paix et se livrer à leurs jouissances ou à leurs dévotions. On peut rester dans sa léthargie, lorsqu'on a des lois préventives, une censure, des gendarmes, des agens de police; voilà ce qui établit la bonne cause, l'esprit ne fatigue plus à lutter contre le génie du mal : et la truffe se digère dans un heureux et noble silence.

Puissamment raisonné! Mais vous qui vous défiez si modestement de la force du bien, répondez : comment se sont établies les grandes choses? Le christianisme lui-même, comment a-t-il été fondé? La grace divine a opéré. Sans doute; mais l'Eglise subsiste; elle opère encore; et cependant l'influence religieuse paraît s'affaiblir de jour en jour. L'homme, être actif de sa nature, est appelé à la liberté, à la vie de l'intelligence. Mais si sa nature change, s'il devient un être purement passif, comment voulez-vous qu'il serve encore d'instrument à la grace divine? Dieu nous aide dans tout ce que nous faisons de bien. On ne peut le nier

sans désespérer de la puissance céleste. Dieu est le bien même : quiconque agit vertueusement possède la force de Dieu. C'est dans notre faiblesse, dans notre lâcheté à défendre la bonne cause : c'est là qu'est le mal. Le clergé doit s'accuser lui-même si les philosophes lui ont enlevé le sceptre du monde. Il peut ressaisir le sceptre des intelligences ; il n'a qu'à le vouloir ; il n'a qu'à se montrer encore pénétré de l'esprit divin.

Non, je ne cesserai pas de combattre une doctrine que l'on ne cesse pas de soutenir, et qui me semble la plus désastreuse de celles qui ont paru dans les temps modernes. En général, aucune loi préventive ou prohibitive n'a jamais arrêté le cours des mauvaises doctrines : seulement la puissance du bien s'est affaiblie. Toute compression intellectuelle, dangereuse au bon principe, ne peut arrêter long-temps le mauvais génie. L'inquisition a-t-elle étouffé le protestantisme naissant? a-t-elle même garanti récemment l'état politique de la Péninsule? Tandis que les législations pénales atteignent toujours leur but, les législations préventives, censoriales ou simplement fiscales, appliquées à la pensée, le manquent toujours. Nous demandons aussi un code de la presse sagement rigoureux, mais qui frappe l'auteur inculpé, sans prévention ni fiscalité. L'une et l'autre, également oppressives du bien et du mal, ne sauraient empêcher le triomphe du mal. Qu'on force les écrivains de marcher à front découvert : les médiocrités disparaîtront ; les libellistes

seront chargés d'opprobre, et la parole en définitive restera à qui il appartient.

Examinons la loi sous le rapport de la responsabilité des imprimeurs. Tout libraire éditeur est censé avoir apprécié l'ouvrage qu'il a acheté, ou qu'il s'est chargé de publier : au moins doit-on croire qu'il l'a examiné préalablement. Mais frapper l'imprimeur du même anathème ! Un tel système rendrait toutes les presses immobiles. Comme nous l'avons dit à propos des propriétaires de journaux, qu'on punisse ceux qui sont en même temps rédacteurs, et qu'on les punisse même pour les articles qu'ils n'auraient pas composés. On peut soutenir aussi que le libraire est responsable de l'ouvrage qu'il publie, puisqu'il faut supposer qu'il l'a lu avec attention. Mais avant tout, dans l'un et l'autre cas, c'est l'auteur qu'il faut frapper; l'auteur que vous voulez soumettre à la censure d'un propriétaire illétré, d'un libraire ignorant; zoïles bien difficiles à repousser, et qui doivent trouver leur métier de juge assez pénible. En établissant une sévère discipline parmi les écrivains, on les contiendra beaucoup mieux qu'en frappant autour d'eux indistinctement les instrumens souvent aveugles de leurs pensées. Du moins les censeurs royaux de l'ancien régime étaient-ils, pour la plupart, des hommes lettrés d'une grande capacité. Mais quelles garanties aura le génie, quel asile aura le bien lui-même, si des censeurs ignorans et mystérieux, des libraires, des bailleurs de fonds, des imprimeurs, deviennent les arbitres de la littérature?

Pénétrons plus loin. Examinons la littérature en général, et les feuilles périodiques en particulier. Peut-être devrons-nous quelques clartés à cette double recherche. Veut-on que la littérature soit forte, qu'elle soit respectée? Sans doute, il faut qu'elle se montre grande, respectable. Je ne sais quelle profonde tristesse s'empare de l'ame, lorsqu'on voit que de part et d'autre une question pareille est traitée comme une affaire d'industrie, comme une branche de négoce, comme une espèce de fabrication. J'ai un grand respect pour toutes les professions, et pour les individus qui les honorent : imprimeurs, libraires, relieurs, brocheuses, méritent tous nos égards. C'est une industrie très-influente, et à laquelle on doit sans doute demander des garanties. Mais la littérature, qui sert de base à tout cet édifice industriel, n'est point un commerce. Expression des besoins de la société et de l'intelligence humaine : telle est la littérature, et il est bon que les libraires sachent qu'ils ne sont quelque chose qu'en se joignant à elle. Comme spéculateurs, ils sont sans importance; comme associés des gens de lettres, ils en ont beaucoup. Plusieurs libraires ne l'ignorent pas, et marchent sur les traces des fondateurs de l'imprimerie, hommes savans et d'un grand mérite. Imposez au régime de la librairie une constitution forte, des règles sévères aux littérateurs. Les lois qu'on a proposées ou établies jusqu'ici n'atteindront pas ce but.

On se plaint que la politique a usurpé le domaine des lettres. Sans doute, cet inutile et stérile déluge de

mots versés par des ignorans dans les feuilles publiques, et qui trahissent leur profonde nullité ainsi que leur étonnante impudence à discuter du tout sans rien savoir, mérite l'anathème dont je parle; mais on aurait tort de craindre l'ascendant d'une littérature empreinte du génie des grandes questions sociales. On ne peut nommer littérature ces vains hochets qui occupaient avec une frivole gravité les académiciens du dernier siècle, ces vides et emphatiques riens, ces sonores fadaises que de jeunes abbés soupiraient à la toilette des femmes : rien de plus mesquin que la plupart des querelles littéraires d'autrefois. Il y eut de la gravité et de la force dans la littérature des Grecs, dans la littérature romaine, avant le siècle des anthologies, des rhéteurs et de ces gens de lettres sybarites, vrais modèles de nos littérateurs de l'ancien régime.

Pourquoi se plaindre de la littérature qui, devenue plus austère, semble prête à se retremper? Si elle n'a pas accompli tout ce qu'elle promettait, la faute n'en est pas seulement aux écrivains; elle est beaucoup plus dans l'absence d'un centre, d'un point d'appui, sur lesquels la littérature aurait pu s'appuyer pour prendre de là un nouvel essor. Une rapide revue de nos richesses nous prouvera peut-être qu'elles ne sont pas à dédaigner.

Au milieu de la révolution même et sous l'empire, la littérature royaliste a produit quatre écrivains du premier ordre, MM. Bergasse, de Maistre, de Bonald, de Chateaubriand; je ne prétends pas leur assigner de place, et je les classe dans l'ordre de leur apparition. Un cinquième, M. de La mennais, est venu s'associer à

leur gloire. Parmi les publicistes que l'époque actuelle peut revendiquer, citons Rivarol, dont la frivolité, née de son époque, ne doit pas nous rendre injuste pour son talent. Citons surtout Mallet Dupan; le nom de M. de Montlosier est européen. Les plus savans jurisconsultes étrangers ont étudié son ouvrage *De la Monarchie :* enfin, quoi que l'on puisse penser de M. Fiévée et de la flexibilité de ses doctrines, on ne peut méconnaître en lui une sagacité peu commune et un esprit très délié, enfin un talent que l'on ne peut oublier dans les fastes de la France littéraire.

Il faut déplorer, sous certains rapports, la division qui a séparé ces hommes de talent, partis du même principe. Mais comment ne pas reconnaître que l'unité absolue ne peut régner dans l'empire de la pensée? Quelque fâcheuse que soit cette division, le principe ne s'en trouve pas dans les individus : les temps y ont beaucoup contribué. D'ailleurs rien n'est plus rare qu'une époque où l'on sache classer et fixer les hommes d'après leur mérite personnel.

Certes, comme poète et en dépit de son incorrection, M. Lemercier a de la force. Au premier rang des génies poétiques de la France, je trouve M. de Lamartine. On ne peut refuser à M. Victor Hugo, jeune encore, des pensées et de l'imagination. Qui ne sympathiserait avec les modestes et tendres inspirations d'un écrivain plus remarquable que célèbre, M. Ballanche, dont les écrits respirent une mysticité pleine de grace, et plus féconde en pensées qu'abondante en paroles?

Une foule de noms recommandables peut échapper à la rapidité de ma revue; je ne puis me les rappeler tous, et je ne veux affliger l'amour-propre d'aucun talent, mais qu'il me soit permis de nommer M. Michaud, dont l'Histoire des Croisades a été traduite dans plusieurs langues; M. Charles Nodier, orné d'un talent d'invention si pittoresque; M. Raynouard, savant philologue, qui a recherché avec tant de patience et qui a su découvrir les trésors cachés du vieux langage français.

Entrez dans le camp opposé; vous y trouverez d'abord une femme illustre par son génie, et qui la première a introduit dans les lettres françaises une littérature nouvelle : c'est madame de Staël. Que les rigoristes la dédaignent : elle ne sera jamais méprisée des hommes qui veulent que le domaine de la pensée s'aggrandisse et qu'on le cultive; si je ne suis pas son admirateur exclusif, je sais lui rendre justice.

Niera-t-on que M. Benjamin-Constant ne soit un écrivain fort ingénieux; M. Royer-Collard un homme qui joint le plus beau talent au plus noble caractère? M. Guizot a de profondes études; M. de Barante, une facilité de style, une souplesse de pensées peu communes; M. Cousin évoque une doctrine de spiritualisme, que le matérialisme du dernier siècle avait étouffée et ensevelie. Toutes les voix proclament M. Villemain comme l'homme de France qui emploie l'idiome français avec le plus de talent, de grace et d'adresse. Penseur et orateur, il réunit deux qualités rares.

Certes, ce que je louerai chez M. de Béranger, ce ne seront pas ces inspirations poétiques empreintes de la haine du sacerdoce et des supériorités sociales. Mais nous ne parlons ici que du talent; et il faut avouer que sous ce rapport les fades poètes du dernier siècle auxquels on attribue tant de supériorité sur le nôtre sont à une immense distance de lui. M. Casimir Delavigne a aussi montré un véritable talent pour la haute comédie : sans doute son essor acquerra de la force et une plus noble hauteur, quand il se sera pénétré du génie, des travers et des ridicules de l'époque, et qu'il aura quitté la route des déclamations voltairiennes, aujourd'hui l'apanage d'une philosophie décrépite.

Si des rangs des littérateurs je passe à ceux des savans, on trouvera dans la haute jurisprudence un vide effrayant, que M. Henrion de Pensey remplit seul. Mais la philologie est plus riche que jamais, surtout dans les sciences orientales, qui chaque jour acquièrent une plus haute importance. Les étrangers viennent en foule étudier sous MM. de Sacy, Etienne Quatremère, Abel de Rémusat, de Chézy et Saint-Martin ; sur leurs traces marchent de laborieux disciples, entre lesquels on distingue M. Burnouf. Winkelmann lui-même eût admiré le goût et la savante appréciation de l'antique qui distinguent M. Quatremère de Quincy.

Les Pascal, les Descartes, les Leibnitz, les plus grands physiciens et les plus grands mathématiciens du dix-septième siècle auraient salué MM. de Laplace, Ampère, Cuvier, Arago, etc., comme leurs dignes successeurs.

Si les sciences naturelles ne sont pas aussi religieuses de nos jours qu'au temps des grands hommes que je viens de citer, au moins se détachent-elles chaque jour du matérialisme de Gassendi et de Voltaire. La force des choses les ramène vers un ordre d'idées plus élevé.

Nos richesses diverses, et littéraires et scientifiques, sont aussi étendues que variées. Les ignorans seuls pourraient le contester. Charles X peut contempler avec orgueil la gloire littéraire de son époque, plus savante sous certains rapports, si ce n'est plus grande dans son ensemble que celle de Louis XIV. Nous n'avons, il est vrai, ni un Corneille, ni un Racine; mais nous possédons quelques penseurs du premier ordre, des orateurs éloquens, des historiens distingués. Au moment où je trace ces lignes, je me rappelle le jeune et malheureux Thierry, dont j'ai combattu les doctrines, tout en reconnaissant dans son *Histoire des Normands d'Angleterre* un de ces ouvrages que Montesquieu distinguerait, s'il était notre contemporain.

Ne calomnions point les lettres françaises : certes, cette masse de talens éminens suffirait pour former un point central, un centre d'union morale, dont la noble phalange anéantirait cette vile et scandaleuse littérature anonyme, qui fait un si odieux abus de la presse, et que nous combattrons à outrance.

J'ai toujours pensé de même sur les journaux politiques. Une littérature qui vit au jour le jour est-elle une littérature? Mais ce qu'on ne peut contester, c'est que les journaux sont un besoin social, une des nécessités du gouvernement actuel de la France. Une dé-

monstration rigoureuse d'un fait constant serait tout-à-fait inutile.

Déplorons la puissance gigantesque des journaux, leur domination absolue sur la politique et la littérature. Je ne pense pas que les moyens indiqués par le projet de loi affaiblissent cette influence. Au contraire, il est à croire qu'il se formera une oligarchie de journaux pire que tout ce que l'on a eu jusqu'à présent. D'abord, les journaux ministériels tomberont, peut-être n'est-ce pas un mal. Que signifie en effet une feuille ministérielle qui n'est pas dans la confidence du pouvoir, qui n'est pas l'écho de ses pensées? Jamais, comme on le sait, les journaux nommés ministériels n'ont manifesté l'opinion du ministère. Après ces feuilles, celles qui correspondent à la contre-opposition, celles que distingue l'empreinte des sentimens royalistes et des souvenirs anciens, éprouveront le même discrédit. On doit douter que le parti royaliste ait assez de courage et de volonté pour soutenir la *Quotidienne*. N'a-t-il pas laissé périr *l'Aristarque?* Quant aux *Débats*, composés avec un grand talent et qui voudraient réunir la doctrine du siècle avec la monarchie, ce journal sera pour les royalistes constitutionnels un organe qui parlera d'autant plus haut que la nouvelle loi lui prêtera de la force et du pouvoir. Enfin, le *Constitutionnel* deviendra une puissance bien autrement prononcée : il s'adresse à la masse industrielle, en dispose comme le souverain arbitre de l'opinion, et fait chaque jour sa cour assidue au peuple, qu'il conduit à la lisière, en le faisant croire à sa souverai-

neté. Après *le Constitutionnel* viendraient *le Journal du Commerce* et *le Courrier*, qui glaneront quelques épis sur ses traces : quand même ils succomberaient sous la fiscalité de la loi, peu importerait. Le parti libéral les maintiendra, s'il y trouve son intérêt. Si cela ne lui est pas utile, il ne conservera que le Constitutionnel ; et qu'on ne croie pas que certaines dispositions de la loi puissent frapper cette feuille dans le principe même de sa prospérité, parce que les actionnaires ne seraient pas d'accord. Là où règne un si puissant intérêt de parti, là où se trouve une si haute influence sur l'opinion, les intérêts privés sont bientôt apaisés. On trouvera facilement des fonds pour régler le partage.

Supposons maintenant que les anciennes dispositions légales que la nouvelle loi n'abroge pas offrent des moyens suffisans pour attaquer *en tendance* les Débats et le Constitutionnel ; admettons même que l'on trouve des tribunaux disposés à sévir contre ces feuilles, et à abattre leur oligarchie formidable : la presse périodique une fois étouffée, on se trouvera seul en face des intérêts vivans de la France. L'industrialisme domine ; la révolution a formé une population de nouveaux propriétaires ; la plus grande partie du sol est à eux ; souffrira-t-elle qu'on lui enlève ses préjugés? Enverra-t-elle ses enfans dans les écoles où l'on prêche la doctrine chrétienne et monarchique? Au contraire, les enfans seront nourris d'opinions démocratiques sous le toit paternel : ce sera pour eux la manne du désert. Quel remède à un mal aussi grand? Ici rien n'est à supprimer, ni à prévenir : la monarchie aura

perdu son empire, la religion son ascendant, parce qu'on aura préféré à une action énergique et morale ces moyens de prohibition qui paralysent le bien sans guérir le mal.

Les feuilles publiques ont usurpé un terrain immense : elles gênent le gouvernement et tyrannisent la littérature. Humbles serviteurs de l'opinion, elles sont dans le fait ses despotes; toutefois il serait faux de dire que la révolution vient des journaux, et ils ne feront pas davantage la contre-révolution. Mais ils ont exercé sur l'une et sur l'autre une influence diverse, qui tient du prodige.

Le mal est grave, et le remède, je l'ai souvent indiqué : il n'est point dans la formation de journaux ministériels. Depuis que le gouvernement a trouvé imprudent de confier aux feuilles périodiques un système qu'il avouât, depuis que l'on a dédaigné de s'expliquer autrement qu'à la tribune et par les actes administratifs, qui croit aux feuilles du ministère? qui peut les lire? Elles n'offriraient d'intérêt que lorsqu'elles dévoilent la pensée du gouvernement et révèlent toute sa théorie; mais si elles doivent se traîner à la suite des actes ministériels une fois accomplis, sans en indiquer le but, sans en démontrer les causes, quelle sera leur utilité? comment pourront-elles attirer l'attention, s'adresser à l'opinion publique?

Ce remède n'est pas dans la censure, dans la loi actuelle, mais dans un moyen devant lequel on recule. Ce parti exigerait, comme l'opération césarienne, un coup d'œil sûr, et une main exercée : je veux parler

de l'abolition du privilège. C'est lui seul qui fait des journaux existant aujourd'hui une puissante oligarchie. Déclarez que tous les journaux, sauf le cautionnement à fournir, entrent dans le droit commun. Il est juste que les propriétaires de ces entreprises donnent une garantie de leur amour de l'ordre, et de l'intérêt qu'ils ont à maintenir la chose publique. Nous ne demandons ni une démagogie, ni même une démocratie de journaux; ce qu'il faut, c'est une aristocratie assez forte pour étouffer cette puissance de quelques-uns, si fatale à la liberté, à l'ordre social et à la littérature, et si difficile à combattre.

« Mais, dit-on, il n'y a pas en France d'hommes ca-
» pables de former un contre-poids suffisant pour balan-
» cer une oligarchie une fois établie. Votre projet serait
» inexécutable, sous ce rapport, quand bien même il
» serait bon. »

Quoi! notre pays serait si stérile? Non, ouvrez la carrière, il se présentera des hommes. La France possède encore (et je l'ai démontré) une masse de lumières et de talens intéressés à opposer, au nom des sciences et des lettres, une barrière assez puissante pour résister à la prépondérance du journalisme et le tenir en échec. Un pareil système exigerait sans doute une grande résolution, mais une réflexion et une prévoyance dont notre siècle administratif est incapable. Les idées aujourd'hui ne s'élaborent pas dans les esprits, elles se formulent dans les bureaux.

« Ensuite, par un raisonnement qui n'est que subtil, on dit que la pensée est libre, et n'appartient pas à

tel ou tel territoire : elle n'est, ajoute-t-on, sujette ni d'un monarque, ni d'une république; la manifestation de la pensée ne peut toutefois jouir de la même indépendance. »

Sans doute on n'arrête pas pour une pensée séditieuse, mais pour une parole séditieuse. On saisit des publications criminelles, rien de mieux; mais faut-il pour cela soumettre la manifestation de la pensée à des conditions préalables, et prescrire par une loi des règles à la parole écrite ou imprimée? Si vous admettez ces règles, que deviendra la pensée elle-même? Je parle de la pensée dans son essence abstraitement considérée, de la pensée bonne ou mauvaise. La pensée et la parole sont deux dons originaires, et quiconque publie un ouvrage d'après ses méditations, ne fait qu'user d'un droit légitime et reconnu, d'une liberté que le christianisme sanctionne expressément, et sans laquelle il ne peut y avoir ni bien, ni mal, ni vertu, ni vice, dans nos actions et dans nos pensées. Ce droit naturel, qui appartient à l'essence de notre intelligence, n'est point un droit sauvage : il est de notre droit d'employer nos facultés mentales comme nos membres, à moins qu'on n'enchaîne les unes ou les autres. Les subtilités ne détruiront jamais une vérité si fondamentale.

Mais l'homme abusera de son intelligence? Eh bien! qu'on le punisse. Là commencent le droit de l'administration et du gouvernement, le devoir de la société. Laisser le crime impuni, ce serait engendrer le crime : par cette éternelle raison, la licence, en toutes choses, doit être fortement réprimée. Mais encore une fois, il

ne faut pas réprimer d'avance, ni comprimer notre nature pensante, qui est pour nous le droit naturel lui-même. L'intérêt social marche sans doute avant tous les intérêts privés; mais avant la société même, il y a quelque chose : c'est l'homme. Sur son front Dieu a gravé le signe mystérieux qui lui assurait la puissance du monde intellectuel et moral.

« Mais, objecte-t-on encore, si la manifestation de » la pensée par la presse, tombée dans le domaine de » l'intelligence, n'est pas soumise en principe aux con- » ditions que voudra lui imposer la société, pourquoi » nous proposer des cautionnemens? Quoi! vous de- » mandez la presse libre! et vous exigez d'elle des ga- » ranties ! »

Je réponds que la presse quotidienne ne ressemble pas à la composition des grands ouvrages ou des recueils périodiques. La première n'est pas seulement l'expression d'une pensée; elle concourt à une action politique; c'est une autre tribune aux harangues. Un livre, une publication semi-périodique influent sans doute aussi sur le monde moral, et par contre-coup sur la société; mais leur influence diffère de celle des journaux dont l'action est de tous les momens. Si des hommes intéressés au maintien de l'ordre ne les possèdent, la précipitation et la turbulence s'en emparent; de là doivent naître des troubles continuels pour l'État. Aussi la loi demande-t-elle des garanties, et n'en trouve-t-elle pas de meilleure que le cautionnement fourni par les intéressés. Qui ne doit craindre que, pour se faire un bien-être personnel, des hommes sans aveu et sans fortune

ne préparassent ou n'excitassent une révolution, si chacun pouvait exploiter à son gré les événemens ou la politique du jour? Mais les propriétaires intéressés à la publication des feuilles quotidiennes ne peuvent être rangés dans cette classe d'hommes.

La poursuite d'office de toute diffamation contre un citoyen est une disposition de la loi que nous ne pouvons omettre. Cette mesure suscitera beaucoup de réclamations : dans ce temps de corruption, d'innombrables désordres se sont introduits dans la société. Un libelliste a dévoilé la plaie secrète ou honteuse de vos mœurs privées. Sans doute, c'est une infamie ; ce droit, dont l'anonyme ne voudrait pas que personne usât envers lui, il ne l'a reçu de personne. Mais enfin s'il y a scandale, peut-être aussi la vérité s'y trouve jointe. Dans ce cas, la poursuite d'office ne fera que rendre plus profonde la blessure faite à l'honneur d'un citoyen. Les mœurs sybaritiques de notre temps repoussent fortement une telle mesure ; et le libelliste et l'homme diffamé tomberont souvent dans un commun sacrifice.

La presse quotidienne est appelée de nos jours à remplir une grande mission sociale. Souvent la médecine obtient des substances vénéneuses les plus puissans moyens de guérison. Que la presse se rende salutaire ; elle le peut, et sa dignité l'exige. Elle peut éclairer le gouvernement, les partis, la société. Puisse-t-elle accomplir enfin une tâche aussi honorable !

POST-SCRIPTUM.

Depuis que nous avons soumis à l'analyse la loi proposée sur la presse, cette loi a été retirée : on paraît craindre le rétablissement de la censure. Alternative d'anarchie et d'oppression de la pensée! Quel choix on nous offre! Les démocrates et les absolutistes nous circonviennent et nous accablent. Non, les gouvernemens ne sont pas coupables, mais bien les partis; ou s'il y a faute de la part du gouvernement, c'est de n'avoir pas su régir la France et prendre sur elle l'ascendant nécessaire pour la conduire dans sa force et dans sa liberté. Chaque jour on voit les royalistes, passant ce Rubicon, grossir le camp des libéraux. Un grand écrivain admet comme nécessaire une totale scission entre le présent et le passé. Le passé se compose des hommes âgés, des pères déjà mûrs pour le tombeau. Le présent, ce sont les jeunes gens : l'avenir les appelle. Doctrine désolante, et qui laisse l'ordre social sans traditions; doctrine née en 1789, et que l'ancien monde ignorait, comme l'Angleterre l'ignore aujourd'hui. J'avoue l'obstination de nos hommes d'âge, et la frivolité de leur jeunesse, et l'amertume

que leur laissent les souvenirs dont ils se nourrissent. Je conviens que la fatigue d'une vie agitée doit leur faire vivement désirer le repos. Mais ne faut-il pas avouer aussi l'inexpérience de nos jeunes gens? Ils ont grandi dans ce tumulte révolutionnaire des journaux et des libelles. Leur sagesse est précoce; et leur tranchante vanité décide souvent sans avoir soumis les questions à un mûr examen.

Notre loi électorale admet la septennalité; cela est bien. Mais elle repousse la jeunesse et même la virilité; c'est ce qu'il faut blâmer. Si l'adolescence proprement dite ne doit pas entrer dans les affaires, à trente ans l'homme est accompli ou ne le sera jamais: on ne se forme pas plus tard. Alors il tient de la générosité de la jeunesse et de l'expérience de l'âge mûr. Voyez l'histoire de tous les peuples; ouvrez celle des Français.

M. le baron Charles Dupin traite la statistique avec une aisance incroyable. Il lui suffit de chiffres, de papier coloré, de couleurs noire, verte, blanche, pour se montrer profond, lumineux et grand philosophe. M. Alexandre de Humboldt n'a pas eu cette facilité merveilleuse. M. Maltebrun n'a pas joui de cette prodigieuse faculté d'être érudit sans peine. M. Charles Dupin seul a fait de la science de l'homme un calcul algébrique de progressivité soumise à de mécaniques lois. L'heureux instrument pour les hommes des lumières! Leur sagesse est toute faite; ils n'ont plus qu'à se pavaner dans toute la fierté de leur génie. Ne diriez-vous pas un Syeyès de l'industrie? Comme on a vu cet

homme d'église, devenu homme d'état, bouléverser la France en posant une simple question : *Qu'est-ce que le tiers-état?* M. Dupin essaie à ce qu'il paraît de remuer toutes les idées, en demandant : *Qu'est-ce que la jeunesse?* Et comment l'appât facile de cette science expéditive séduit-il de hautes et fortes intelligences? Mais on a tant dit que toute la profondeur est dans les chiffres, que, pour se faire une réputation d'homme infaillible, il suffit aujourd'hui d'improviser en chiffres, ou d'égayer ses auditeurs par un lazzi mathématique. Calculer et penser à la fois sont deux choses très-difficiles. Kepler, Leibnitz, Pascal, sont du petit nombre de ces hommes rares qui ont concilié ces deux facultés. Il est à la mode aujourd'hui de se montrer frivole en chiffres : c'est le seul moyen de passer pour homme éclairé, génie puissant, grand philosophe.

Le présent, où nous sommes forcés de vivre, ne nous a point pour ennemis. Nous ne nous contentons pas d'adorer et de contempler le passé dont la longue course accumule la sagesse et la folie des siècles. Ce que nous trouvons toujours mauvais, c'est cette intrépide légèreté de jugement avec laquelle on loue ou l'on blâme, on dénigre ou l'on exalte tout : persuadés que nous sommes de l'influence funeste de la frivolité d'esprit, plus dangereuse aux temps modernes que les doctrines même les plus fatales.

Après avoir essayé de peindre l'état des partis, leur marche, leurs subdivisions, leurs manèges, nous leur disons enfin adieu. Jamais route ne nous sembla

plus fatigante que celle qu'il nous a fallu suivre. De fortes passions chez les libéraux, une doctrine avouée de matérialisme, un orgueil d'industrialisme inconnu aux temps anciens : voilà ce qui nous a frappés dans l'un des camps ennemis. Chez les royalistes, colère, petitesse, dénigremens, morsures de salons, timides invectives, injures à coups d'épingles : quel spectacle honteux et risible ! Ce parti, depuis qu'il possède un ministère de son choix, n'a point cessé de s'entre-déchirer. Les amis de M. de Villèle ne veulent ni des idées anglaises de nos aristocrates, qui prétendent s'appuyer sur la Charte et marcher avec elle, ni des idées théocratiques de nos ultramontains, ni du système d'absolutisme prêché par les censeurs et la police. Ils veulent du ministérialisme mêlé de quelque respect pour certains points de la Charte, d'un souvenir soigneusement conservé d'administration bonapartiste : le tout recouvert d'un vernis de royalisme et d'industrialisme. On voit s'élever contre ces politiques, et les amis de M. de Chateaubriand armés du *Journal des Débats*, qui capitulent avec les doctrinaires ; et les amis de M. de Labourdonnaye, naguère armés de *l'Aristarque*, qui tendent la main d'un côté aux partisans de M. de Chateaubriand, d'un autre aux partisans de la monarchie de Cour ; enfin les hommes de l'absolutisme, s'appuyant sur *la Quotidienne*, que son opposition au gouvernement teint quelquefois des couleurs de M. de Chateaubriand, et plus souvent encore de celles de M. de Labourdonnaye. Discordant assemblage ! épouvantable dissonnance de voix opposées, qui se croisent et se heurtent !

De temps en temps on espère maîtriser ce grand désordre au moyen d'un système d'amortissement de la pensée publique ; système que les absolutistes d'un ordre inférieur, quelquefois hostiles aux absolutistes de la Cour, offrent comme un appui au ministère. Cependant la révolution, spectatrice des débats dont le jeu cruel l'amuse, siffle ou applaudit, d'après l intérêt qu'elle y trouve et les caprices de son humeur, ce grand tumulte, ce brouhaha burlesque et confus de la scène royaliste.

On m'interpelle : « Censeur morose! à quel but prétendez-vous tendre? » Mon but, c'est la justice, c'est l'équité ; c'est la mort des factions ; c'est l'anéantissement des coteries, sous un règne de véritables lumières, de hautes et franches pensées dont le gouvernement se ferait le centre et l'appui. Mais, pour atteindre ce but, il faut en connaître les moyens ; il faut se placer dans une sphère d'ordre et de grandeur plus élevée que celle où les esprits se tiennent à l'ordinaire.

Nous essaierons bientôt, en continuant nos travaux, de pénétrer dans cette région que nous indiquons aujourd'hui. Là, nous ne trouverons plus les partis ni leurs chaînes; et nous nous livrerons avec indépendance à l'examen détaillé des questions d'ordre social qui ont une importance profonde et réelle.

(*La suite au Numéro prochain.*)

PHILOSOPHIE

DU ROLE QUE JOUE LE SOLEIL DANS LA THÉOLOGIE DE L'INDE[1]

CHAPITRE III.

Du soleil considéré dans ses rapports moraux et physiques avec le genre humain.

Le soleil est un emblème de l'amour dont la puissance organise les choses morales et les choses physiques. Il est aussi une figure de la justice, disposant tout selon les ordres de Dieu, selon la règle immuable des actions mortelles.

Le soleil organisateur est d'abord ordonnateur : il règle tout d'après une loi d'harmonie céleste. Cette harmonie, cette ordonnance de l'univers a pour symbole et pour expression le soleil incarné sous forme humaine, comme musicien, comme conducteur d'une danse céleste, guide du chœur des astres.

Le soleil (dit Colebrooke *on the Vedas*) porte le nom de Gandharva, musicien céleste. Le dieu Lune, *Soma*

(1) Voyez le numéro d'avril.

(le Lunus des Latins) donne au Gandharva, musicien du ciel, Aditya ou soleil, la fiancée du Brahmane. Ce Gandharva la livre à Aghni, au feu, qui remet la fiancée aux mains de son fiancé : c'est ainsi que la fortune s'assied dans la demeure du pontife. Le soleil protège ses enfans, au moment où ils restent attachés au sein de leur mère (Colebrooke, *on the religious ceremonies of the Hindus*). D'après ce rite sacré, initiation au mariage, chaque famille sacerdotale est fondée sur les mêmes bases qui ont présidé à l'ordonnance de l'univers. La femme est mise en relation avec l'Esprit saint, ame du monde, mère des choses, nature personnifiée, principe de l'humidité figuré par la lune. Elle est reçue par le Logos, verbe de la création, père des êtres, principe igné, figuré par le soleil ordonnateur des mondes, musicien céleste. Ce Logos l'installe dans sa demeure, près d'Aghni, qui est à la fois le feu étincelant sur le foyer domestique et le feu du sacrifice : car le foyer de la maison est un autel. Là son futur époux engendre une postérité que protège la puissance ordonnatrice du système des mondes.

Suivant Lucien (*de Saltatione* §. 17, vol. V, p. 133 et suivantes. Bipont.), les Indiens saluent le soleil levant par des danses imitatrices de la danse du dieu. Cette danse est celle de Crishna, quand, placé au centre du chœur que les Gopias forment autour de lui, il commande à leurs mouvemens rhythmiques, à leur balancement harmonieux, et se multiplie de manière à ce que chacune des danseuses donne la main à son Crishna, et suive le pas de ce dieu qu'elle croit unique.

Ces Gopias représentent les douze signes du Zodiaque, douze terres, mondes, sphères célestes : le pasteur Crishna, berger du Gita Govinda, prodigue à chacune d'elles tour à tour les caresses d'un amour volage. Le mouvement du soleil à travers le zodiaque n'est pas, comme Paterson l'affirme, la seule idée exprimée par la danse de Crishna et des bergères. Il y a là une allégorie de l'ordonnance sublime des choses, de leur création et de leur primitive et parfaite harmonie. Crishna inventa la flûte ; à peine le pasteur en fait-il résonner les célestes accords, tout mouvement reste enchaîné, l'univers s'arrête, son haleine reste suspendue, sa respiration est arrêtée jusqu'aux momens où les sons de la même harmonie recommencent et rendent à l'univers la vie, le mouvement et comme la pulsation de ses artères. Le même système dont nous avons indiqué l'allégorie mythologique établit un rapport entre les rhythmes musicaux et les intervalles de la semaine et du mois, les mouvemens des cycles et des temps. Ces retours harmonieux d'une même période sont comme les emblèmes d'une création sans cesse renouvelée sur un type mélodieux de nombres célestes.

Les Indiens, dans le Rasijatra, forment, selon Paterson, une danse circulaire. On place, sur un cercle mobile, douze Crishnas et douze Gopias, alternativement rangés. Chacun des dieux tend la main à une des bergères, et l'ensemble du chœur forme un cercle. Le mouvement de rotation imprimé à ce cercle indique la révolution de l'année et la course du soleil à travers les signes du zodiaque.

Ce même soleil, gardien, pasteur, époux de la troupe des bergères, c'est-à-dire ordonnateur du système des mondes, qu'il soutient, qu'il aime, qu'il vivifie, est aussi le pasteur, le gardien, l'époux du troupeau des fidèles. Crishna, le divin soleil, chérit la terre son épouse au moral et au physique; la vache, signe d'abondance, sert d'emblème à la terre. Les étoiles, qui sont d'autres terres, sont les épouses de Crishna: l'animal sacré que nous venons de nommer est aussi leur emblème. Mais les terres et les étoiles représentent encore l'ame humaine par une autre allégorie: c'est la double condition terrestre et céleste de cette ame, gardée, chérie, épousée par Crishna. Le troupeau de Crishna est la communion des fidèles: il offre l'emblème du genre humain auquel s'unit le soleil des intelligences. Ces idées du Bhagavat Pourana sont très-anciennes. Elles se rencontrent sous diverses formes dans beaucoup de mythologies, quoiqu'on ne les trouve que dans l'Inde revêtues d'un spiritualisme mystique. Il est vrai que, postérieurement à l'ère chrétienne, on a vu se développer sous mille formes la fable de Crishna, qui remonte à dix siècles avant la naissance de Jésus-Christ. On voit déjà dans les psaumes le soleil comparé à un époux et à un héros. Nous verrons plus tard comment le paganisme l'a pris aussi pour symbole de l'héroïsme.

Le soleil, adorateur de la nature physique comme de la nature morale, de l'ame comme de l'univers; le soleil, qui verse dans les cœurs son rayon céleste, qui y réside comme Manas ou ame rationnelle, qui se donne

lui-même comme on se donne lorsque l'on aime, qui nourrit à la fois les esprits et les corps : apparaît dans la religion de Siva sous une forme spécialement matérielle, dans celle de Vishnou, sous une forme mystique. C'est surtout dans ce dernier sens que le présente la fable de Crishna. Le sage Nareda vient voir cette incarnation de Vishnou dans sa capitale, où s'élèvent seize mille huit palais occupés par les épouses du dieu. Le patriarche visite le premier de ces palais, où Roukmani, favorite de Crishna, fait sa demeure. Des enfans pleins de grace jouent dans les cours : mille esclaves, toutes de la plus rare beauté, attendant les mains jointes les ordres de leur maîtresse, sont placées autour d'elle. Crishna sommeille. Près de lui, son amante est assise; elle écarte avec un éventail de plumes de paon, dont le manche est formé de diamans, les insectes qui pourraient troubler le sommeil de son époux. Nareda paraît, et Roukmani réveille son bien-aimé. Le divin Crishna se lève aussitôt, et se précipite aux pieds du patriarche. Il le fait asseoir à la place d'honneur, lui lave les pieds, verse sur sa tête une onde sacrée, et s'informe de sa santé. Nareda, confus de tant d'honneurs dont il ne se croit pas digne, « les reçoit, dit-» il, parce qu'en les refusant il outragerait la volonté » suprême de Crishna. »

Le sage visite le second palais, où il trouve un second Crishna causant avec une seconde épouse. Il y accepte avec humilité les mêmes honneurs, un doux repos, un magnifique repas. Un troisième palais s'ouvre : Nareda y contemple Crishna jouant avec ses en-

fans. Dans le séjour de la quatrième épouse du dieu, ce dernier s'offre encore aux regards de Nareda, qui le voit plongé dans un bain de parfums. « Les palais, dit » le patriarche, se communiquent sans doute par de » secrètes issues, et c'est par leur moyen que l'agile » Crishna pénètre de l'un dans l'autre. » Nareda ouvre un cinquième palais, où il voit Crishna tranquillement assis près de sa bien-aimée à la table du festin; il se hâte de passer dans le sixième palais, où le même dieu distribue des présens aux Brahmanes. Dans la septième demeure, le dieu essaie ses armes : dans la huitième, il passe en revue ses éléphans et ses chevaux. Plus loin, il s'entretient, auprès d'une autre épouse, avec ses amis. Ailleurs il écoute le chant mélodieux des esclaves de la reine, pacifie une querelle légère, se mêle aux jeux des enfans d'une de ses femmes, ou se prépare à la chasse. Ainsi Crishna, présent dans chacun des seize mille huit palais de ses épouses, partout jouissant du calme et se livrant au repos ou aux plaisirs comme dans son unique demeure, s'offre à la longue course de Nareda, dont l'étonnement est extrême. « Nareda, lui dit le dieu, pourquoi ces soupçons et ces doutes qui agitent ta pensée? Mortel, ton intelligence comprendrait-elle des mystères qui confondent les dieux eux-mêmes? Va interroger chacune de mes épouses; chacune te répondra que Crishna son époux ne cesse point d'être auprès d'elle. » Nareda s'humilie en entendant ces mots. « Qui osera, ajoute » le dieu, pénétrer dans ma vie, jeter la sonde dans » cette mer infinie? Qui voudra raisonner ce que je fais,

» approfondir mes actions ? Pars, Nareda ! ne t'inquiète » plus de ces mystères ! Poursuis en paix le cours de » tes occupations ! Va, sois utile aux hommes ; que » ton exemple et tes leçons rendent le monde meilleur » et plus heureux ! » (Shri Bhagavata Pourana ; Polier, chap. IX.)

Certes, ce passage est sublime sous la forme la plus naïve. On ne peut lire chez Paterson l'explication physique que cet auteur donne du mythe qu'il rapporte, sans sourire de l'assurance bizarre avec laquelle il le commente ; et de la fausseté même de ce commentaire. Il n'y voit qu'un simple emblème de la présence universelle du soleil au temps des équinoxes, époque où il éclaire tous les points de la terre pendant l'espace de vingt-quatre heures. Rien de plus clair cependant que l'explication réelle de cette fable. C'est le soleil mystique, partout présent, partout aimant ; c'est l'époux des ames se vouant au genre humain, n'abandonnant aucune de ses créatures, et toujours adoré d'elles. C'est là cette grande leçon donnée à Nareda, qui n'a besoin que de connaître l'omniprésence du dieu spirituel, sans chercher plus profondément quelle est la nature du soleil.

Nous avons déjà développé la théorie de la Gayatri ou profession de foi des Brahmanes, qui considèrent le soleil comme symbole de la Divinité seule. Cet astre est l'époux divin. La Gayatri, qui l'invoque et l'adore, est la prière mentale qu'on lui adresse. C'est son éloge personnifié, la foi du Brahmane, sa croyance, son église, l'épouse du divin soleil, mère des Védas, in-

carnée dans le genre humain et le renfermant comme église. Elle attend son époux céleste, dit Wiswamitra (Rigvéda, l. 3). « Soleil! reçois mes actions de graces! » Rapproche - toi de mon ame qui te désire, comme » l'époux le plus tendre cherche la bien-aimée de son » cœur. » La Gayatri invoque ensuite, par l'organe de Wiswamitra, qui récite cette prière, le divin soleil, et l'invite à communier avec le genre humain, à le nourrir au moral comme au physique.

Savitri est au masculin le nom du soleil moral et physique qui se trouve invoqué par la prière nommée Gayatri. Savitri, changeant de sexe en devenant femme, s'identifie avec la Gayatri; l'époux devient l'épouse dans sa communion intime avec le genre humain. La Savitri ou la Gayatri est la lumière, qui ne fait qu'un avec la prière. Elle est l'émanation, l'énergie, Sakti productrice de Savitri mâle, soleil des intelligences et de la génération. Quand Savitri se métamorphose, et de mâle devient femelle, quand la Divinité, le soleil spirituel, pénètre le genre humain et toute la nature, comme ame du monde, église, communion des fidèles, Savitri, nommée aussi Sourya et soleil féminin, devient l'épouse de la lune (*lunus*); la lune est mâle et le soleil femelle. Un hymne du Rigvéda (liv. 10, chap. 7) fait mention de ce soleil, comme de l'épouse du dieu Lunus. Les noces du dieu-lune et de la déesse-soleil sont célébrées dans l'Aytareya-Brahmana, où la deuxième lecture du l. IV commence par les mots suivans : « Pradjapati ou Brahma, le dieu-monde, le créateur-créature, a donné

sa fille Sourya-Savitri à Soma ou à la lune, le roi. »
(Colebrooke, *on the Vedas.*)

Brahma, créateur devenu homme, s'appelle Daksha, et figure la pieuse race des patriarches du monde primitif. Il est le genre humain sublimé. Il a pour fille le soleil, ame, prière, femme, église, nommé encore Dakshina, fille du même Brahma ou Pradjapati. Daksha marie au dieu de la lune ses filles, constellations célestes, temples, demeures de la Divinité sur la terre. Tel est le plus ancien mysticisme revêtu, dans les Védas, des formes d'un symbolisme grandiose. La religion de Siva l'a matérialisé; elle a fait de Parvati le soleil femelle ou la prière. Dans la religion de Vishnou, Lakshmi remplit les mêmes fonctions. Ce mysticisme prend des formes plus populaires, plus riches, plus variées, comme l'ont prouvé les extraits que nous avons donnés du Gita-Govinda, où Crishna, le Logos de Vishnou, s'unit à Radha, forme mortelle de Lackshmi l'immortelle, ou à l'ame humaine. Tout ce système de métamorphoses sexuelles, dans ses rapports avec le sujet de ce chapitre, roule sur des mystères à la fois moraux et physiologiques. En émanant de lui-même, en se révélant, l'être mâle devient femelle. L'être féminin se personnifie ensuite sous la forme de cette émanation, comme ame du monde dans l'univers, comme ame individuelle dans l'homme. Elle recherche l'union mystique avec l'être mâle dont elle est émanée. Ce qui, selon cette doctrine de panthéisme, existe au moral, existe aussi au physique, d'après des combinaisons semblables.

Le soleil, époux, pasteur, sauveur, est aussi l'em-

blème de l'être sacrifié, Brahma-Pourousha. Le créateur s'immole pour devenir créature : il devient macrocosme, univers, et microcosme, homme. Nous avons déjà vu comment ce créateur se trouve être à la fois le pontife de la création, celui qui en ordonne le système, et l'holocauste, la victime sacrifiée : celui qui la pénètre et la remplit de sa divine substance, celui qui s'y incorpore en qualité d'ame du monde. Ce soleil, qui périt et renaît, est aussi le céleste médecin, le sauveur, celui qui guérit les maux du corps et de l'ame. Libérateurs et *guérisseurs* de l'espèce humaine, tels sont Crishna et les Asvins, ou gémeaux, Esculapes de l'Inde.

Le soleil sacrifie et expie : il expie le péché ; il préside aux sacrifices pendant les rites religieux. Au lever de l'aurore, le Brahmane qui adore l'astre et le salue comme image du soleil divin et mystique laisse cette prière s'exhaler de son sein : « Que le soleil daigne offrir en holocauste Indra, régent du firmament, et d'autres divinités qui président aux sacrifices ! Oh ! défends-moi du péché qui résulte de l'accomplissement imparfait d'une cérémonie religieuse. Quel que soit le crime que j'aie pu commettre la nuit, par la pensée, par l'action, par la parole, que le jour vienne l'expier et l'effacer ! Quelque péché qui puisse habiter en moi, qu'il s'envole, qu'il fuie, qu'il me quitte ! J'offre cette eau au soleil dont la lumière céleste resplendit dans mon cœur, aux rayons de cet astre, émanation de l'essence immortelle. »

Plus tard, le Brahmane se plonge dans le bain sacré en prononçant ces paroles : « Que le seigneur de la

pensée me purifie avec un brin de gazon de Cousa, qui n'ait pas été coupé, et avec les rayons du soleil. » En d'autres prières, les rayons du soleil, considérés comme causes efficientes de la science, illuminent les mondes et apparaissent comme autant de feux du sacrifice. Le soleil, qui, dans la première de ces prières, immole les dieux qui président aux sacrifices, est le grand pontife, le créateur, celui qui élève la création comme son temple et comme son tombeau, car la nature est le cercueil où sont plongés vivans les membres du dieu-homme représentant le dieu-monde. Ce dieu crée en s'immolant; il donne la vie à l'univers en s'offrant lui-même, en lui communiquant ou lui sacrifiant son ame. Mais à cette idée d'une immolation créatrice se lie celle d'une expiation. Le monde a été créé pour dissiper, au moyen du soleil divin, les ténèbres du chaos : ténèbres doubles, mystérieuses, sacrées, comme eaux primitives, lorsqu'elles jaillissent de l'impénétrable obscurité de dieu; profanes et impies, causant le désordre et le chaos, lorsqu'elles nous offrent l'image d'une confusion produite par la grande lutte entre les anges et les démons, les Devas et les Asouras. Le monde est sauvé; il sort pour la seconde fois des gouffres de l'abîme quand Dhanwantara, médecin céleste, sauveur divin, Esculape, fils du soleil, en émane pour donner l'immortalité aux bons, la perdition aux méchans. Alors, le soleil, le créateur-créature, le dieu victime, expie le péché du genre humain, en sa qualité de Crishna, incarnation de Vishnou.

Le soleil de la justice, Yama le nocturne, le soleil

des morts, que nous avons déjà rencontré dans le précédent chapitre, applique et décerne cette double immortalité des peines et des récompenses, selon les actions des mortels qui lui sont envoyés dans les sombres royaumes de la mort. Les ames des bons traversent le soleil purificateur, et s'élèvent par cette route jusqu'au séjour du bonheur suprême. (V. W. Jones : note insérée dans la dissertation intitulée : *A royal grant of land in Carnate*, *Asiatic Researches*, vol. 3.)

Il est temps de donner une idée des incarnations du soleil générateur, destructeur, reproducteur, ou de Siva, et de celles du soleil générateur, conservateur, sauveur, ou de Vishnou. L'un frappe, punit, apporte la guerre. L'autre, s'il tire l'épée, élève l'homme et le rappelle à une vie immortelle. On trouve surtout ce contraste dans les fables de Scanda ou Kartikaya, fils de Siva, et de Crishna, comme incarnation de Vishnou.

Le soleil créateur, Brahma, soleil des Védas, où il figure en première ligne, s'incarne dans les Dioscures; mais ces derniers sont loin de jouer le rôle épique des incarnations de Siva, et spécialement de Vishnou. Les Dioscures sont les Aswins, fils de Sourya, toujours nommés ensemble et toujours unis, Aswinau ou Aswini Coumarau, nom qui n'a point de singulier. On voit ces jeunes gens, d'une beauté immortelle comme leur jeunesse, parcourir à cheval la surface du globe en guérissant les maladies du corps et de l'ame : leur mère fut une nymphe sous la figure d'une cavale. Les rayons du soleil l'imprégnèrent par les narines. Dhanwantara, le médecin céleste, qui nous semble une autre forme

des Aswins, joue dans la religion de Vishnou le rôle que ces derniers jouaient originairement dans les Védas.

Cartikaya, fils de Siva, est un guerrier à six faces. Il porte des flèches, des lances; il est monté sur le paon, dont les yeux d'argus brillent comme des étoiles. Mahadeva, après avoir vécu mille ans avec Parvati dans une union qui paraissait indissoluble, se sépara d'elle en courroux. Isolé, succombant à ses desirs, sa force l'abandonne et transmigre dans le corps de son fils Cartikaya, né de l'union de Mahadeva avec la terre.

Suivant Paterson, la fable de Cartikaya serait un mythe purement physique. Il observe lui-même que les Indiens ne le considèrent pas sous ce point de vue. Cartikaya est le dieu de la guerre, qui apporte au genre humain non les palmes pacifiques, mais le glaive de la foi. Comme Siva son prototype, il est l'antagoniste de Vishnou lorsque ce dieu, s'incarnant, prend la figure de Rama et de Crishna. Il combat Rama en sa qualité de dieu de l'île de Lanca, incorporé au roi Ravana, ennemi de Rama. Il lutte aussi contre Crishna, en son autre qualité de dieu du pays de Cicata ou Maghada, et incorporé au roi Jarasandha, adversaire de Crishna. Si Rama et Crishna, héroïques incarnations du sauveur Vishnou, luttent pour exterminer les méchans, c'est toujours en vue du bonheur final des bons et de la rédemption du genre humain. Mais lorsque Cartikaya prend les armes, c'est seulement en qualité de dieu de la guerre, et comme remplissant son unique mission, qui est celle du glaive. D'ailleurs les

deux poëmes épiques du Ramayana et du Mahabharata ont pour texte et pour sujet primitif d'antiques guerres de religion entre les sectateurs de Vishnou et ceux de Siva. Dans le Ramayana, Rama combat Ravana; dans le Mahabharata, Crishna lutte contre Jarasandha. Comme Ravana et Jarasandha sont les figures terrestres de Siva l'immortel, représenté par Cartikaya son fils, Rama et Crishna sont les symboles du céleste Vishnou. A ces idées mythologiques sont venus se joindre les souvenirs des deux principales époques de l'histoire de l'Inde ancienne: de la conquête des régions méridionales de cette contrée, envahies par les rois d'Ayodhya, princes du nord-est; et de la guerre civile, religieuse et conquérante qui, soutenue par les maisons rivales des Pandous et des Courous, amena des bouleversemens prodigieux et des révolutions d'empires.

Le dieu des combats, Cartikaya, a reçu ce nom de ses nourrices. L'année, dit Paterson, est divisée en six Ritous ou saisons, dans chacune desquelles le soleil se montre sous un aspect différent. Il y a six étoiles dans la constellation lunaire Critica; constellation (Nacshatra) qui donne son nom à Cartikaya. Aussi ces six étoiles sont-elles nommées les nourrices du dieu; et chacune le nourrit pendant un mois. Ce symbole aura été probablement inventé, quand le soleil se trouva soit dans cette constellation lunaire, soit dans le mois de Cartica, quand la lune était pleine dans la constellation de Critica. Les flèches et les lances du dieu sont les rayons du soleil; nous croyons aussi que ces

traits représentent les flèches du divin amour qui blesse et guérit les blessures. Tel est, au moins, le sens évident des armes qui ornent les images des incarnations de Vishnou. On adore Cartikaya, le dernier jour du mois Cartika, jour consacré aux préparatifs d'expéditions guerrières, expéditions qui, suivant la loi de Manou, ne devraient commencer qu'avec le mois Agrahayana, parce que le soleil favorise davantage alors les entreprises des héros.

Quant au paon sur lequel Cartikaya est monté, c'est, dit Paterson, une image du soleil à son couchant, quand l'armée céleste des étoiles marche à sa suite : la queue de l'oiseau représente les astres de la voûte azurée. Mais parlons des incarnations solaires de Vishnou.

Crishna est le soleil mystique. Sa couleur, destinée à indiquer la nuit impénétrable de la Divinité au sein de laquelle il brille, est d'un sombre azur. Ce héros terrasse dans sa jeunesse le serpent Caliya, ou le Caliya-Naga, sur les bords du fleuve Yamouna, qui coule et sur terre et, comme le Styx, au fond des régions souterraines. Le serpent Caliya était l'ennemi du genre humain, des pasteurs et de la communion des fidèles. Il dévorait le troupeau, jusqu'au moment où il tomba sous les coups du dieu sauveur. Le peuple des Yadous, dont le dieu Crishna était le chef, se composait de Kshatryas, ou guerriers qui habitaient la ville de Mathoura, et de Vaysyas, ou bergers qui résidaient dans les campagnes de Gokoula, où se trouvent comprises les montagnes du Vrindavan. Le guerrier Crishna

protège les fidèles pasteurs, s'arme pour conquérir la paix : mais la morsure d'un autre serpent le blesse au talon dans un âge avancé, et cause sa mort.

L'homme et la femme ont aussi pour emblème le soleil et la lune; l'un sous la figure du Linga, et l'autre sous celle de la Yoni. Dans l'être humain composé des deux sexes, nous retrouvons ce que nous avons étudié comme spiritualisme dans la Divinité, et comme matérialisme dans la créature. Les mêmes allégories de changement de sexes, les mêmes noces mystérieuses, se répètent dans le système soli-lunaire du genre humain, telles que nous avons appris à les connaître dans le système soli-lunaire de la Divinité et dans celui de la création entière.

Le prêtre, emblème de l'homme par excellence; après le prêtre, le roi, symbole d'un peuple; ensuite le peuple lui-même; puis les localités habitées par ce même peuple, portent souvent des noms luni-solaires dans la mythologie, ainsi que dans l'histoire et la géographie de l'Inde. Une des nombreuses races brahmaniques, celle qui est venue du pays des Saces et des Mages, du Sacadwipa et de la Bactriane, s'est trouvée transportée, au temps de Crishna, dans le pays de Cicata, empire de Jarasandha. Elle s'appelle Magas, d'après le fils du soleil Maga, petit-fils du dieu architecte Twashtah, qui habite du côté de l'occident. C'est du nom de cette caste que le pays de Cicata a été nommé; c'est elle qui lui a imposé le nom solaire de terre de Magadha.

Swayambhouva, fils de celui qui existe par lui-

même, l'Adam des livres sacrés de l'Inde, eut pour fils aîné Priyavratta. Celui-ci, dans un âge avancé et près de se retirer dans la solitude, partagea l'univers en sept dwipas ou péninsules qu'il voulut distribuer à sept de ses dix fils, indiquant les dix races antédiluviennes. Trois de ses fils avaient renoncé au monde : Medha, Agnibbou, Mitra, le soleil ami de l'homme. Vaivaswata, fils du soleil, qui réunit en lui les caractères sacrés d'Adam et de Noé tout à la fois, fut le septième patriarche ou Manou homme. Il porte le titre de Mitra Varouna, noms de deux Adityas ou soleils des douze mois de l'année. Il est Mitra, le soleil ami de l'homme, et Varouna, le soleil-lunaire et marin. Il a donné la terre en héritage à Ila son fils, couronné Jlapati ou Jiyapati, seigneur du globe.

Le Rigveda Aytareya Brahmana, chap. 3; liv. 8, offre une description majestueuse de l'inauguration de l'Aditya, ou du dieu solaire Indra, comme roi des dieux, seigneur du firmament. Les souverains des diverses parties de l'Indostan furent solennellement installés sur ce type et d'après ce modèle.

D'abord Pradjapati, dieu-monde, âme universelle, sous la forme du macrocosme, inaugure Indra, roi du firmament. Alors les divins Vasous ou Vishnous le consacrent, en leur qualité de dieux solaires, dans la région de l'Orient, avec les mêmes prières en rhythme et en prose, avec les mêmes saintes paroles que Pradjapati prononça lui-même auparavant. Cette cérémonie dura trente-un jours; elle avait pour but d'assurer à Indra une domination fondée sur la justice. Aussi les

rois des Prachyas, dans l'est (les Prasii des historiens d'Alexandre-le-Grand), ont-ils été consacrés d'après ces formules divines, et préparés ainsi à l'exercice d'un pouvoir fondé sur la justice ou *Samrajya :* le peuple nomme *Samraj* les rois ainsi consacrés.

Les Roudras, autres dieux solaires, inaugurent à leur tour Indra dans les régions méridionales : les Adityas se présentent, soleils des douze mois, que nous avons toujours vus tenir compagnie aux Vasous et aux Roudras. Ces divins Adityas consacrent Indra dans la région occidentale, pour lui assurer un pouvoir absolu et unique. Aussi les rois des Nichyas et Apachyas à l'ouest ont-ils été consacrés pour jouir d'une puissance absolue : circonstance à laquelle ils doivent le nom de *Swaraj* que le peuple leur donne.

Tous les dieux l'inaugurent ensuite dans le nord. Alors les divins Sadhyas et Aptyas le consacrent dans cette région moyenne, centrale, actuelle, pour lui donner une domination locale. Aussi les rois de Courou et de Panchala (du Panchaea d'Evhemère et du Pandjab de l'Inde occidentale), ainsi que ceux de Vasa et Ousinara, dans cette région moyenne, centrale, actuelle, sont-ils installés pour obtenir une domination simple (Rajya), et le peuple les nomme Rajas. C'est le même mot que le *rex* des Latins. Partout les dieux solaires installent de cette manière les rois solaires.

Ne confondons pas les rois fils du soleil, avec les dieux sauveurs du genre humain, héroïques incarnations des divinités suprêmes, parmi lesquels se trouvent Rama, incarnation de Vishnou, mais issu de

la dynastie royale des fils du soleil, dont le siège était établi dans Ayodhya, cité nommée Oude par corruption, et qui existe encore dans la partie orientale de l'Indostan. Crishna, autre incarnation de Vishnou, est issu de la dynastie royale des fils de la lune, ou plutôt il descend de l'une des branches de cette dynastie par Yadou. Ces dynasties du soleil et de la lune correspondent aux premiers âges du monde, au Satya et au Treta Youga, nos âges d'or et d'argent. Elles ont subsisté pendant le troisième âge du monde et se sont éclipsées au quatrième, suivant la filiation historique qu'on peut extraire de la confuse généalogie des rois solaires de l'Orient et des rois lunaires de l'Occident de l'Inde, en essayant de débrouiller et d'accorder les contradictions immenses des Pouranas qui renferment cette généalogie. C'est le même phénomène qui éclate dans la liste des Pharaons d'Egypte et des princes scandinaves, dont Saxo Grammaticus a donné le catalogue généalogique.

Maritchi, la lumière, naît de Brahma, créateur. De Maritchi naît Cashyapa, soutien de l'univers, qui engendre Sourya, le soleil, père de Vaivaswata, le septième Manou, Adam et Noé à la fois, père d'Ikshvakou, avec lequel commence la dynastie du soleil dans laquelle Rama est incarné. Le précepteur de Rama est le fameux guerrier et roi Viswamitra, fils du soleil, qui se nomme lui-même soleil universel, « illuminant tous les êtres, » d'après l'étymologie du mot Viswamitra. Boudha, fils de Soma ou de la lune, et qu'il faut se garder de confondre avec l'ancêtre des

Bouddhistes, est placé à la tête de la dynastie lunaire, comme Ikshvakou à la tête de la dynastie solaire. Des alliances réunirent plus tard les deux dynasties.

Plusieurs tribus portent des noms empruntés au soleil : telle est celle des Souryacaras, en face des monts Vindhyens, et citée dans le Brahmanda Pourana; telle est aussi celle des Souryacaranas, dans l'Inde centrale, et qui ne forme peut-être qu'une branche des Souryacaras. On les place aux environs d'une ville indienne nommée Chandrapoura, cité de la lune. Les Ticshna, régis par le soleil, se trouvent au sud du fleuve Yamouna, etc. Passons maintenant à ces régions solaires dont les habitans se prétendent parens de l'astre du jour. Nulle part les figures et les emblèmes tirés du soleil et de la lune ne se sont montrés avec plus d'éclat que dans les fables et dans l'histoire indiennes. Le Pérou seul offre le même phénomène porté au même point d'intensité.

On lit dans le Bhavishya Pourana comment une forme spéciale de culte solaire s'introduisit dans l'Inde, et comment, au temps de Crishna, une colonie de Brahmanes, nommés Sacas ou Magas, l'apporta de la Bactriane : c'est le culte de Vishnou sous le nom de Mitra. Déjà, mais sous une plus antique forme, on le trouve dans les Védas. Ces Brahmanes, de la famille des Saces ou Mages, se rattachant aux Brahmanes primitifs, sectateurs des Védas, ont fondé sur les Védas le système du Védantisme, fort différent de la doctrine originelle, et dont Vyasa fut le chef. Ce dernier vivait du temps de Crishna. Il est curieux de voir ces pon-

tifes d'origine indienne, restés dans le pays des Bactriens, dans la mère-patrie, revenir explorer la doctrine védaïque apportée par d'autres Brahmanes dans la nuit la plus reculée des temps anciens. Au système primitif du culte solaire bactrien, contenu dans les Védas, Vyasa et ses Védantistes ont fait succéder un autre système de culte solaire, émané aussi de la Bactriane, mais plus moderne que l'autre. En changeant l'esprit des Védas, ils en ont conservé le rituel, les hymnes, les prières; ils ont quitté l'adoration pure de Brahma créateur, pour adorer Vishnou sauveur. Ces mystiques adorateurs de Vishnou, après avoir combattu la religion populaire de Siva, ont fini par se diviser en Bouddhistes et en Vishnouvistes. Le Bouddhisme, dégénérescence de la doctrine védantiste, et né sous l'influence du Sivaïsme, est à la fois l'objet de la haine des deux sectes.

« Dans le Dwipa de Yambou, » dit le Bhavishya-Pourana, cité par Wilford, « se trouve le lieu nommé » Adya-Sthanam, région où sont trois *sthans* (endroits) » consacrés au soleil : Indravan, Mandara, Calapriyam, » comme personne ne l'ignore, dit la légende. Là se » trouve aussi un quatrième endroit que Brahma lui-» même a révélé au genre humain; il est situé sur les » bords du fleuve du dieu de la lune, Chandra-Bhaga » (le Chinab, rivière de l'Inde occidentale). Cet en-» droit, habité par le soleil, est appelé Sambapoura, » ville de Samba : rien ne peut la détruire. »

Samba était fils de Crishna et de la belle Jambavati, fille de l'ours Jamba, immolé par Crishna. Cet ours

avait été le seigneur et le chef des sauvages habitans des montagnes de l'Inde méridionale qui adoraient Siva. L'insolence extrême de Samba offensa Durvasas, homme saint, et Crishna lui-même, dont son fils osa séduire les femmes. Maudit par Crishna, il obtint son pardon; mais la malédiction de Durvasas le saint resta sur sa tête : un morceau de fer se forma dans ses entrailles. Allusion évidente, selon nous, à l'âge de fer, âge des méchans, Caliyouga. Crishna conseille à son fils de demander au soleil, médecin céleste, des moyens de guérison. Il suit ce conseil, et, se trouvant guéri, élève au soleil une statue sur les rives du Chinab, fleuve de la lune. C'était le premier endroit consacré dans le pays de Iambou (l'Inde), en l'honneur du soleil; et le lieu porta le titre d'Adya-Sthanam.

Entre les douze Adityas, ou soleils qui parcourent les douze signes du zodiaque, Samba choisit d'abord Mitra, pour opérer le salut du genre humain, et le lieu consacré sous le nom d'Adya-Sthanam porte aussi celui de Mitra-Padam, Pieds-de-Mitra, pieds de l'ami des hommes. On sait que dans plusieurs religions antiques, l'empreinte d'un pied sacré joue un grand rôle : ce type de l'ascension d'un dieu quittant la terre, comme Enoch, pour s'élever vivant dans les cieux, nous semble d'origine persane. Du culte de Vishnou il a passé dans celui des Bouddhistes, et de là chez les peuples de l'Asie septentrionale.

Avant de fonder l'Adya-Sthanam ou le Mitra-Padam, Samba fut obligé de passer les eaux du Chinab, de sortir de l'Inde, et de se diriger vers la forêt du soleil,

le Mitravan situé dans la région bactrienne. Là se trouve un lac sacré, où Samba fit le jeûne en l'honneur du soleil, et accomplit le Gouhyam Mantram, invocation secrète, qui répète certaines paroles sacrées et les noms de l'astre du jour. Invité par le soleil à lui faire connaître ses vœux, Samba s'écrie : « Qu'à jamais je sois ton serviteur ! — Elève une ville, reprend le soleil qui exauce sa prière ; construis-la sous le nom de Samba, sur les rives charmantes du fleuve Chinab : et là établis pour moi plusieurs lieux d'adoration. » Samba fondit une statue d'or pur, représentant le soleil, et fit appeler le saint Gauramoucha pour la consacrer. Cet homme saint demeurait au nord du pays de Caboul, dans la région de Gaur, où se trouve l'antique Bactre ou Bamijan.

Gauramoucha fit répondre à Samba qu'il ne pouvait inaugurer la statue, parce que Samba avait déjà tout donné au soleil, et que Maga, Brahmane, fils de Nicshoubha, l'immobile, et d'Aghni, le feu, né du cœur d'Aditya, le soleil, pouvait seul accomplir cette cérémonie. Ravi, le soleil, dit encore Gauramoucha, sait où habite Maga ; pour moi je l'ignore. Samba s'adresse donc à la statue, qui lui répond que dans le pays de Yambou nul ne connaît Maga ; mais qu'il est des hommes qui l'ont vu dans le pays des Saces. « Vas, et conduis-le vers moi, ajoute-t-elle. En Saca sont les » quatre castes des Magas, Magasas, Manasas, Magadas, » toutes Saces d'origine. La première se compose de » Brahmanes. En Sweta, je suis Vishnou ; et les Vedas, » sous forme humaine, chantent mes louanges. En Sal-

» mala (la Sarmatie primitive, attenant à la région des
» Saces ou Scythes, vers les bords de la mer Caspienne);
» en Salmala, je suis Sacra-Indra. En Crauncha, mon
» nom est Bhaga. En Saca je m'appelle Divacara, celui
» qui fait, celui qui donne la lumière. En Pushkara, je
» me nomme Brahma et Maheswara. Pars, monte sur
» l'aigle Garouda, et amène-moi Maga. »

Les régions solaires, dont le passage précédent renferme les noms, appartiennent toutes à l'antique contrée des Bactriens, Saces, Sarmates, Scythes et Cimmériens, habitée originairement par des nations indiennes, persanes, gothiques, slavonnes, et probablement celtiques, vers l'extrême Occident. Cette géographie primitive des Pouranas nous semble partir du Caboulistan, pays de Caboul, suivre les bords de la mer Caspienne au nord, jusqu'aux environs d'Astrakan et peut-être du Pont-Euxin. Les Indiens, depuis leur contact avec les Grecs de la Bactriane, semblent avoir donné à ces dénominations géographiques un sens plus étendu, et s'être conformés à des notions à demi historiques, à demi poétiques, qui rappellent souvent la géographie de l'Odyssée. Enfin ils ont eu quelque idée de l'existence de l'empire romain; idée qu'ils ont due à la fois à leurs relations continentales, et aux navigateurs qui abordaient chez eux.

Sous beaucoup de rapports, ce passage du Pourana est d'une haute importance historique. Les quatre castes venues dans l'Inde au temps de Crishna, et accueillies dans l'empire du Magadha, auquel elles donnèrent leur nom, sont saco-persanes : mais il est évident

qu'elles parlèrent une langue sanskretane, fort rapprochée du sanskrit, et trouvèrent facile d'adopter le dialecte sacré des Védas, et d'identifier deux idiomes partis de la même source. Ces castes, qui appartiennent à la souche primitive de la nation indienne restée dans la mère-patrie, mais soumise à des réformes religieuses particulières à elle seule; ces castes, dis-je, portent d'autres noms que les castes originelles de l'Indostan. Les Magas correspondent aux Brahmanes; les Magasas, aux Kshatryas ou guerriers; les Manasas, aux Vaysias, commerçans et cultivateurs; les Magadas enfin, aux Soudras. Un peuple des Soudras se retrouve encore chez les anciens géographes grecs, qui le placent dans la Bactriane.

Samba parvient au pays des Saces, et trouva Maga occupé à présenter ses adorations au soleil. Samba, monté sur l'aigle de Vishnou, l'enlève avec dix-huit familles sacerdotales; et Maga, en arrivant à Sambapoura, consacre la statue; il reçoit en don la ville de Sambapoura et de grandes richesses. On trouve dans les annales de l'Asie plus d'un exemple de cette colonisation pacifique d'un culte étranger, provoquée par les sectateurs du culte indigène. Un empereur mongol fit ainsi venir du Thibet une colonie de Bouddhistes pour civiliser ses guerriers. Crishna, il est vrai, propagea son culte les armes à la main. Samba son fils, trouvant les voies aplanies, acheva l'œuvre de Crishna: ce dernier cependant fut toujours obligé de combattre pour la propagation de sa doctrine religieuse.

Les dix-huit familles pontificales de Magas s'allièrent

plus tard avec les Bhojacas, tribu guerrière parente du roi Bhoja; grave infraction à la loi des castes, loi qui en effet fut presque entièrement abolie dans le pays de Magadha où les Magas s'établirent. Dans la suite, ces prêtres Saces ou Mages devinrent bouddhistes, et conservèrent toujours, à ce qu'il paraît, quelques relations avec la mère-patrie. Nous sommes portés à croire que la réformation religieuse du bouddhisme, élaborée et mise à exécution dans l'empire de Magadha, était née dans le pays des Saces. Les anciens Brahmanes eux-mêmes n'avaient pas rompu toute espèce de communication avec la Bactriane, leur berceau. On lit dans les Védas plusieurs hymnes de rois et de sages de la Bactriane; l'épopée du Ramayana renferme le récit du voyage entrepris par Bharata, sage et fils de roi, dans le pays du roi Cecaya, établi dans le Caboulistan des modernes.

Les Magas, alliés avec la famille du roi Bhoja, se nommèrent Bhojacas. Jarasandha, quoique ennemi de Crishna, fit venir les Magas dans sa contrée. On sait que Samba était fils de Jambavati, fille du roi des ours: ce dernier, dans la fable de Crishna, joue, avec la tribu des ours qu'il commande, le même rôle que joue dans la fable de Rama le roi des singes, chef de la tribu de ces animaux. L'ours Jamba et le singe Hanouman ne sont que des incarnations de Siva, et Samba, descendant de Jamba par sa mère, se montre d'abord hostile à Crishna. Ces tribus d'ours et de singes sont des allégories des tribus sauvages de l'Inde méridionale, les unes domptées par Rama, les autres par

Crishna, dans les temps postérieurs. Du temps de Crishna, le chef des sectateurs de Siva était Jarasandha, qui put accueillir les Mages sans sacrifier sa haine contre Crishna : aussi ce dernier se brouilla-t-il avec les Mages, ce que la fable exprime par l'allégorie de l'aigle Garouda, monture de Crishna, son type et son modèle, refusant de ramener ces pontifes dans leur patrie. Bhoja, auquel ils s'allièrent, était vassal du roi Jarasandha.

Nous consacrerons un examen plus approfondi à ces explications historiques que nous nous contentons d'indiquer : peut-être parviendrons-nous à trouver enfin un terrain solide, à poser un pied ferme dans cette région si vague et si obscure de la mythologie indienne, dont le seul accès présente de si grands obstacles. Le culte solaire des Védas, qui appartient aux Brahmanes, offre le point de départ : celui des Védantistes, qui appartient aux Magas, le point central, d'où l'on parvient enfin par degrés jusqu'à la formation des doctrines des Jaïnas et des Bouddhistes. Nous ne nous occuperons pas de ces derniers objets des études spéciales de M. Abel Rémusat. Il serait téméraire d'aborder une plage exploitée par un homme dont le talent est aussi élevé que son instruction est profonde.

CHAPITRE IV.

De la mythologie du soleil, de ses symboles, des fêtes et des institutions solaires.

Nous avons vu le soleil, emblème de la Divinité impénétrable, renfermé dans son obscurité profonde. Depuis il s'est montré symbole du Créateur et de la Trinité divine, considérée comme créatrice. Nous l'avons ensuite considéré comme créature dans l'ordre physique, et comme figure du Sauveur des hommes dans ses rapports moraux avec le genre humain. Jetons un dernier coup d'œil sur la mythologie de cet astre, sur ses emblèmes, et sur les fêtes auxquelles ont donné lieu les phénomènes qu'il produit.

Sourya, le soleil, le *sol* des Latins et des Scandinaves, le *sonne* des Germains, est adoré par les Sauras, secte qui, sous cette dénomination, ne paraît pas très-ancienne. Son char est traîné par sept coursiers verts qui rappellent le cheval aux sept têtes, le cheval de la création, né de la mer lactée, devenu la monture du soleil, et immolé solennellement comme symbole du sacrifice par lequel le Créateur s'est manifesté comme créature. Sourya gouverne les sept jours de la semaine. Les époques de la création et du renouvellement des mondes, époques nommées Manwantaras, furent au nombre de sept. Arouna, l'aurore, précède le char du soleil, char célèbre dans la mythologie des

Perses et des Rhodiens, et que l'on retrouve dans la fable de Phaéton ou l'homme déchu. Le conducteur de ce char, Arouna, est frère de Garouda, phénix indien, symbole de Vishnou le sauveur, auquel il sert de monture. Autant Garouda est impétueux dans son vol solaire, autant Arouna est faible et timide : aussi ce dernier n'est-il que le conducteur de la lumière, tandis que l'autre est la lumière même dans toute sa splendeur. Arouna joue avec Sourya un rôle important dans la religion de Brahma, fondée sur les Védas : dans celle de Vishnou, Garouda le remplace. Dans la personne d'Arouna, on voit l'espérance briller sur l'univers : Garouda, type de la vérité absolue, accomplit cette espérance. Des lacs, des océans, des contrées, reçoivent le nom d'Arouna. Garouda donne le sien à des peuples, à des races sages et héroïques. L'une des formes de Vishnou est le soleil : aussi Garouda, ennemi du roi des serpens et de son peuple, est un être solaire.

Des milliers de génies suivent le char du soleil, adorent l'astre, et chantent ses louanges sur des tons variés. Des épithètes innombrables désignent le roi des cieux et du jour : au premier rang se trouvent les noms des douze Adityas, fils d'Aditi, femme de Cashyapa ; ce Cashyapa, suivant le Vishnou Pourana, est père de Sourya. Nous avons parlé de ces douze Adityas, soleils des douze mois de l'année. Vishnou, celui qui pénètre tous les êtres, est au nombre des Adityas, qui occupent beaucoup de place dans les Védas.

Aux sept coursiers que le soleil possède, à ce cheval

aux sept têtes, symbole du Créateur-Créature, il joint sept rayons, célébrés dans le culte dont il est l'objet. Le Brahmane, en se levant, salue l'astre du jour. Après quelques cérémonies, il adore cet astre, en se tenant debout sur un pied, et appuyant l'autre sur le talon ou sur la cheville. Il fixe ses regards sur l'orient, tient ses deux mains ouvertes devant lui, de manière à ce qu'elles forment un creux, et récite dans son esprit les prières suivantes : « Les rayons de la lumière annoncent le » splendide et ardent soleil qui se lève dans sa beauté » pour illuminer l'univers. Il se lève miraculeusement, » cet œil du soleil, de l'eau, du feu, puissance collec- » tive des dieux. Il remplit le ciel, la terre, le nuage, » et les enveloppe dans son réseau de lumière. Il est » l'ame de tout ce qui est mobile et immobile. » On reconnaît dans ce passage les Vyahritis, ou trinité composée du ciel, de la terre et du nuage : nous en avons parlé dans notre premier chapitre, ainsi que de Cshoubha-Nicshoubha, ce qui est mobile et immobile, c'est-à-dire les phénomènes et la matière.

« Cet œil, ajoute le Brahmane dans une troisième prière, cet œil, qui fait naître tant de biens, s'élève pur dans l'orient. Puissions-nous le contempler pendant un siècle ! Puissions-nous écouter et entendre durant un siècle ! » La quatrième prière vient ensuite : « Oh ! que le pouvoir de Dieu nous conserve, et que, contemplant le ciel au-dessus de la région obscure, nous puissions approcher de la Divinité, qui est le plus éclatant des flambeaux ! » A cette dernière prière il est permis, mais il n'est pas indispensable d'en ajouter une cin-

quième. « Tu existes par toi-même, toi, le plus excellent des rayons; toi qui donnes la splendeur, accorde-la-moi! » La masse collective de ces prières fait allusion aux sept rayons du soleil, dont quatre se dirigent vers les quatre points cardinaux sur lesquels se repose la terre jeune et vierge. Un de ces rayons se dirige en haut, l'autre en bas; le septième, qui est le rayon central, l'emporte sur tous les autres. (Colebrooke, *on the Relig. ceremon. of the Hindus.*)

Entre les symboles du soleil, on en distingue d'espèces différentes, et plusieurs spécialement qui ont la forme d'animaux. Nous avons déjà parlé du cheval, de son origine et de son sacrifice. Ajoutons-y le taureau *de la justice*, sur lequel Siva est monté : le taureau uni à la vache, emblème du principe humide, de la lune ou de la terre. Ce taureau de la justice est Yama et Siva lui-même. Garouda, l'aigle de Vishnou, a aussi fixé notre attention. Le Varaha-Avatara, l'incarnation de Vishnou sous la forme de l'ours, destiné à soutenir l'univers pendant le déluge, nous paraît également une allégorie solaire. Il n'en est pas de même du Courma-Avatara, incarnation du même Vishnou sous la forme d'une tortue, qui soutient sur son dos la terre, sortie de la mer de lait, lorsqu'elle s'est *caillée*. Nous voyons dans cette tortue un symbole ou principe lunaire. Quoi qu'il en soit, on voit encore Vishnou reparaître sous la forme du lion, comme homme-lion, Narasinha. Comme tel, il dompte l'insolence de la race antédiluvienne des géans. On trouve aussi ce lion dans la théologie égyptienne, qui en fait un emblème solaire, ainsi que

d'autres croyances anciennes. Cali, la déesse noire, déesse du temps, épouse de Cal, le temps, né avec le soleil, avec Roudra ou Siva, nommé Yama en qualité de destructeur; Cali monte sur le lion qui est Siva lui-même. Alors, prenant le titre de Dourga ou Dourgati-Nasini, la triomphatrice des obstacles, Cali combat le démon Mahish-Asoura, animal aquatique, à la tête de buffle, et qui succombe sous les coups de Cali. Paterson fait la remarque que le soleil passe à travers les signes du lion et de la vierge, lors des cérémonies de la fète de Dourga (Dourga-Pouja), qui ont lieu à l'équinoxe d'automne, quand la saison des pluies et des ouragans est passée.

Suivant le Vishnou Pourana, cité par Colebrooke dans le traité déjà cité, un autre emblème du soleil est une fleur épanouie de l'arbre Yava : ordinairement la fleur, comme celle du Padma, ou lotus, indique le principe lunaire ou humide, dans lequel l'organisme se développe sous l'influence de la lumière.

Le soleil est encore indiqué allégoriquement au moyen des métaux et des couleurs. Nous avons déjà parlé des trois pics du Mérou : l'un composé d'or (le pic solaire), l'autre d'argent (le pic lunaire), le troisième de cuivre (le pic terrestre). « Himapraya, dit le Brah-» manda Pourana, est une montagne qui reçoit son » nom d'Himavan, couvert de neiges; au contraire, » Hemacutaca vient d'Hemavan, rempli d'or. » Il faut donc distinguer *Hima* de *Hema* : l'un est l'Imaüs des anciens; l'autre la montagne du soleil que l'on compare à l'or. Nishadha est une autre montagne qui res-

plendit d'or comme le soleil levant; le Mérou offre une masse d'or solide; les monts de Swetasringa sont également des monts solaires ou montagnes d'or. Observons à cet égard que les grands dieux, les grands soleils ont autant d'émanations sur terre : ce sont leurs gloires, leurs rayons ou Tedjas, leurs lumières personnifiées comme Shaktis ou Matris, énergies femelles, lunaires en elles-mêmes, solaires quant au principe d'où elles émanent. Ces gloires, lumières ou Tedjas, illuminent et colorent toutes choses.

Passons rapidement sur les innombrables noms du soleil, dont nous avons parlé d'après la liturgie et le rituel des Védas : ce sont de véritables litanies. L'antiquité païenne aimait ces épithètes riches et sonores qui jettent dans les nobles langages des Brahmanes et des Hellènes un éclat si poétique, et qui ne sauraient produire le même effet dans l'indigence de nos modernes idiomes. Toute divinité, tout symbole divin, étaient dans l'antiquité, non-seulement multiformes, mais invoqués sous des dénominations multiples. Terminons cette dissertation par quelques mots sur les fêtes et cérémonies solaires, sujet que nous prétendons à peine effleurer ici.

Nous avons déjà parlé des rites de l'adoration offerte quotidiennement au soleil, rites imposés aux Brahmanes. Colebrooke, qui nous a fourni nos principaux documens, ajoute qu'après l'ablution matinale, le Brahmane lave son manteau, s'en revêt ensuite et s'assied pour adorer le soleil levant. Cette cérémonie commence ainsi : il noue ses cheveux sur le sommet de

sa tête, et récite la Gayatri, en tenant une grosse poignée de gazon de Cousa dans la main gauche, trois brins de la même herbe dans la main droite ou une bague d'herbe au troisième doigt de la même main, etc. Tout le culte et toute la pensée des Brahmanes, tels que les présentent les Védas, offrent une perpétuelle allusion au soleil des intelligences, qui éclaire le monde physique et moral. Le Brahmane ne cesse de s'identifier avec le corps divin de l'univers que régit une ame divine.

Les obsèques solennelles des Pitris ou pères, patriarches, ancêtres, obsèques célébrées sous le nom de Sraddha, reviennent fréquemment, surtout lorsque le soleil entre dans un nouveau signe; et spécialement lorsqu'il approche de l'équinoxe et de l'un ou de l'autre solstice. Le septième jour du mois Margasirsha, on offre au soleil des oblations de la nouvelle récolte de grains (mitra septami). De même, le septième jour du mois de Magha, on célèbre une fête en l'honneur du soleil, comme l'une des formes de Vishnou. (William Jones : *on the lunar year of the Hindus.*)

POÉSIE.

DE L'ANCIENNE POÉSIE ARABE,

ANTÉRIEURE A L'ÈRE DE L'ISLAMISME.

L'Arabe du désert a eu sa poésie originale, qui, d'abord étouffée, se modifia pour renaître sous l'empire de l'islamisme. Parmi le peu de fragmens que nous possédons de ces chants primitifs, brillent au premier rang les sept Moallakat, ouvrages de sept différens poètes. A côté des Moallakat peuvent se placer d'autres chants presque aussi sublimes et contemporains de l'ère de Mahomet. Essayons de caractériser le génie de la poésie antique des Arabes.

L'homme du désert vit avec son coursier, sa lance, son épée, sa brebis, son chameau. Ces objets sont familiers à sa vue, à son cœur : ils sont plus encore; ils coexistent avec lui. L'Arabe leur adresse la parole, sent avec eux, pense avec eux, paraît s'identifier avec leur génie. Le ciel, dôme d'airain qui le couvre, offre à ses regards un océan d'azur, dont la nuance rivalise avec l'outre-mer le plus pur et où son regard se plonge et erre en liberté. Les étoiles brillent sur sa tête ; yeux célestes qui veillent sur la fortune du cavalier. Le désert est la mer qu'il sillonne; son chameau est son na-

vire. Les buissons lui offrent un ombrage sous les vastes et fortes épines qui leur servent de feuilles. Une onde amère étanche sa soif ; il la trouve dans la profondeur de ces puits souvent ruinés, derniers vestiges de l'asile habité par une tribu chassée de ces parages, et forcée par l'ouragan des combats, plus terrible que le souffle du désert, à chercher un refuge sous d'autres rochers.

Le lion à la crinière majestueuse, l'hyène vorace, le vautour s'abattant du haut des cieux, regardent passer l'Arabe et l'observent. Va-t-il assouvir ses vengeances féroces et offrir un repas de sang au cortège qui l'entoure ? Le loup, moins familier, vautour de la terre, s'avance par bandes. Ces animaux vivent presque toujours en paix avec l'homme du désert. L'inimitié des tribus devient leur providence. L'homme, en d'autres régions, les exile de sa prospérité : ami de l'homme il ne laisse pas la paix aux animaux.

L'Arabe joint des qualités héroïques à cet instinct féroce, à cette soif de sang. Une flamme sublime brille dans sa pensée, respire dans son maintien, le doue à la fois de générosité et d'amour, d'enthousiasme et de majesté. Le Bédouin aime, mais d'un amour exclusif, jaloux, redoutable : à peine à son aurore, ce sentiment brûle déjà dans son sein des feux les plus ardens du midi. L'amour de l'Arabe a aussi son voile de pudeur, ses mystères de chasteté pure. Eclair qui sillonne la nue orageuse, il est terrible et vif, ardent et rapide. Mais l'homme fait aspire à une plus haute gloire. Dans la sphère circonscrite où il se trouve, il a aussi sa politique à diriger ; et c'est toujours à des combinaisons

profondes, souvent enthousiastes, qu'il la soumet. L'égoïsme même, chez lui, est une force, non une petitesse de l'esprit. Un vaillant guerrier est l'idole de sa tribu : la jeunesse brillante l'environne. Sauveur, héros, vengeur de sa race, la poésie chante sa gloire ; l'ennemi lui paie un tribut d'admiration et de rage. Il ne meurt pas parmi les siens ; il se survit dans sa gloire et dans sa haine. Tel souvenir d'un ancien guerrier est encore vivant après des siècles : on le hait et on l'adore comme un contemporain.

Voyez ce scheik vénérable : patriarche, juge, père, ancien de la tribu, prêtre-roi, monarque-pasteur, il officie comme pontife, et la tribu entière s'élève vers Dieu sur les ailes de sa prière. Il égorge la victime de ses mains presque divines. Qui oserait murmurer en sa présence ? Quel est le guerrier qui ne sentirait l'audace de son courage enchaînée, quand le sourcil du chef s'abaisse ? Enfant, homme mûr, vieillard, la vie de l'Arabe est toute remplie d'émotions fortes et profondes. La monotonie de son existence n'est pas de l'ennui : celle du désert même semble emprunter quelque grandeur du caractère de l'homme qui l'habite.

Ce Bédouin, profondément sérieux, est libre, parce qu'il est dévoué, fier, parce qu'il est discipliné ; il sait commander, car il a appris à obéir. Ses passions même, horribles dans leur furie, il les dissimule des années entières. Rien ne trahit ses émotions avant le moment fatal où sa rage éclate. L'Arabe s'est dompté lui-même, comme il a dompté ce coursier rapide, qui touche à peine le sol, soulève à peine la poussière, et qui,

prompt comme le vent, entraîne son maître aux bouts du désert. L'homme de l'Arabie n'a pas pour la femme cet amour, cette estime de choix qui appartient aux contrées occidentales : mais il ménage sa faiblesse, et la respecte comme mère de ses enfans.

Nous n'avons pas à nous occuper de l'Arabe de l'histoire, discipliné par Mahomet, et à sa voix s'élançant du désert, le glaive à la main, pour prêcher le livre de la loi islamique. Il ne s'agit ici que de l'Arabe isolé au milieu de ses sables, et ignoré partout ailleurs. Opposons à cette grande figure celle d'une autre race, également vindicative, indomptable, poétique : le Scandinave, dans sa poésie native, offre avec l'Arabe des traits énergiques de ressemblance. Tous deux appartiennent à un climat monotone et à un pays long-temps isolé.

La monotonie brûlante du ciel arabe se reproduit par un contraste et un rapprochement singulier, sous la froidure glaciale et terrible du climat scandinave. Le ciel du Nord est généralement pur dans les jours d'hiver : les astres y scintillent en plein jour. L'aspect en est d'un azur pâle, et n'offre pas la profondeur du ciel arabe. L'ouragan du désert soulève des montagnes de sable ; l'orage scandinave brise et fracasse les lugubres rameaux des vastes forêts de sapins. Les glaces sont pour l'homme de la Norwège ce que les sables sont pour le Bédouin. Le Norwégien vit avec le loup, s'adresse à l'aigle, l'invite à s'abattre sur la proie qu'il lui prépare, s'élance dans les flots, et suit le phoque gigantesque dans sa course profonde. Un vaisseau hardi, sous la forme d'un dragon, est le chameau

qui le porte, le coursier qu'il monte. Il lui donne autant de noms symboliques que l'Arabe à son étalon. L'ours craint sa colère. Les élémens, il les évoque et les apaise par des chants runiques : ses cris troublent la paix des tombeaux. Le Scandinave a d'ailleurs un avantage sur l'Arabe : son ordre social renferme des germes plus riches en développemens; c'est une religion féconde en fictions mythologiques bien plus profondes que celles qui reposent sur le culte d'Ourotalt et la pierre noire de la Mecque. En revanche, la croyance arabe brille, comme le soleil d'Asie, d'une splendeur plus vive que les dogmes des régions boréales, qui ne possèdent rien d'aussi éclatant que l'astre Aldobaran des Arabes.

Dans la poésie arabe et scandinave, vous trouvez toute la dureté du roc : l'une se meut au milieu des chameaux et des coursiers; les hyènes, les loups, les lions forment son cortège; elle raconte l'orgueil des tribus et leurs affreuses vengeances. L'autre s'élance sur un audacieux navire, crie à l'aigle, parle au loup, insulte les monstres marins. Elle s'enivre de la vieille gloire d'une race guerrière et noble, elle chante ses aventures et ses exploits : sa harpe est sanglante et terrible comme celle de l'Arabe. Même grandeur, même monotonie de tableaux; même répétition d'une même image. Mais les contrastes ne sont pas moins frappans que le sont les ressemblances. Les deux peuples comprennent la vie d'une manière absolument opposée : les femmes jouent, chez les hommes du nord et chez ceux du midi, un rôle tout contraire. L'existence scan-

dinave est riche en lointaines entreprises : si Mahomet n'eût pas arraché son peuple au désert, son instinct l'y eût toujours retenu. Les deux peuples ont fini par se donner rendez-vous dans la Péninsule ibérique, où les Goths et les Arabes se confondirent après une longue lutte, où leur sang se mêla, où leurs mœurs long-temps ennemies s'allièrent dans les institutions comme dans les usages, dans la poésie comme dans la réalité.

Il y a plus de volupté dans la poésie arabe, plus de chasteté dans celle du nord. L'une et l'autre sont pures, ni l'une ni l'autre ne sont corrompues: car toutes deux sont vraies. Ce sont des mœurs païennes qui se développent sous la voûte libre des cieux : leur sauvage franchise peut alarmer notre sentiment des convenances, sans blesser notre pudeur. L'amazone scandinave se donne, mais elle reste maîtresse. La vierge arabe perd son indépendance en cédant à l'amour, mais elle n'abdique ni les droits de la coquetterie, ni ceux d'une folâtre inconstance. Les Nornes, déesses de la destinée, président à l'existence des filles du nord. On les voit s'avancer dans la solitude, gracieuses et pleines de noblesse, comme un cygne navigue sur les eaux d'un beau lac : nul audacieux ne troublerait impunément leur bain mystérieux. Il y a de la déesse chez la Norvégienne; elle se joue avec la lance. La jeune Arabe, au contraire, est gaie et timide, audacieuse et craintive; elle représente un sexe opprimé, mais adoré. Sous les feux d'un ciel voisin du tropique, les inspirations de l'amour sont plus brûlantes; elles

sont plus élevées dans les contrées voisines du pôle septentrional. Terminons ici un parallèle sur lequel nous ne prétendons point appuyer avec pédantisme, mais que nous nous sommes proposé d'accomplir en n'oubliant ni les dissemblances, ni les analogies, ni même cette ressemblance bizarre qui naît du contact des points extrêmes. Souvent on se rapproche par les différences mêmes, et le pôle nord se trouve en harmonie avec le pôle austral qui lui est opposé. On pourrait appliquer à notre impression morale cette loi des contrastes produisant l'harmonie, cette *polarité*, si je puis rendre une pensée hardie par une expression qui ne l'est pas moins.

POÈME D'AMRIALKAIS.

Mais il est temps de parler des Moallakat. Celle d'Amrialkaïs est, comme le dit W. Jones, pleine d'éclat, de mollesse, de gaieté, d'élégance, de variété, de charmes. Le poète Amrialkaïs, prince arabe, marche à la tête d'une troupe de ses amis. La troupe passe auprès d'un endroit récemment habité par sa maîtresse, et qu'elle a quitté lorsque sa tribu a fui ces lieux. Il les invite à s'arrêter un moment, pour qu'il puisse goûter le douloureux plaisir de répandre des larmes

sur les ruines de la tente qui lui a servi de demeure. Ses amis y consentent, mais en l'exhortant à réveiller son audace guerrière, et en lui rappelant ses malheurs passés et la coupe de délices qu'il a épuisée. Au souvenir de ses anciens plaisirs, son imagination se calme, sa douleur est suspendue. Ainsi l'aigle, avant de fondre sur sa proie, reste un moment balancé sur le nuage.

Il raconte alors à ses amis, en termes pleins de chaleur, les ébats de sa jeunesse. Il n'avait pu déclarer sa passion à la belle Onaïza : la tribu de sa bien-aimée lève les tentes pour aller s'établir ailleurs; il choisit ce moment où les femmes, entourées de serviteurs qui conduisent le bagage, forment l'arrière-garde. Onaïza, accompagnée d'une foule de jeunes beautés, s'écarte de la troupe et s'approche d'une eau courante. Là, les jeunes filles se dépouillent de leurs vêtemens et jouissent de la fraîcheur des ondes. Amrialkaïs descend de son chameau, et va s'asseoir sur les vêtemens des vierges. « Que celle qui voudra sa parure, s'écrie-t-il, » se présente devant moi ! »

On trouve dans le Pourana indien du Shri-Bhagavata, une scène semblable où Crishna joue absolument le même rôle avec les Gopias ou bergères.

Les supplications et les prières des vierges arabes sont inutiles, le téméraire est inexorable; la nuit vient, et les jeunes filles sont forcées de quitter le bain : Amrialkaïs leur rend tour-à-tour leurs vêtemens. Onaïza la dernière, élevant vers lui ses mains suppliantes, ne peut consentir à sortir des ondes qui la voilent, jusqu'à ce qu'obligée d'imiter les autres, elle s'avance

timidement vers lui. Les jeunes filles, au bout de quelques heures, se plaignent du froid et de la faim : le poète tue son jeune chameau, les rassemble, allume un feu, et prépare le festin. Un entretien joyeux fait couler les heures de la soirée; le vin circule, Amrialkaïs en avait une provision dans son outre. Cependant le prince n'a plus, pour suivre la tribu, ni cheval, ni chameau. Onaïza cède à sa prière; il monte sur le chameau qui la porte et qui précède le cortège des vierges. Celles-ci se chargent de porter les armes du prince et le fourrage de sa monture.

A ce récit de son amour pour Onaïza succède celui de sa passion pour la belle Fathime, et d'une passion plus dangereuse que la fille d'une tribu ennemie avait allumée dans son cœur. Ensuite, son ame exaltée lui inspire l'éloge de sa propre audace, quand, environné de la nuit la plus sombre, il franchit le désert. Le lendemain matin, il se livre au plaisir de la chasse, et décrit le repas fait avec le gibier que sa lance a percé.

Un orage formidable l'interrompt dans cette narration. Amrialkaïs contemple avec joie les jeux terribles de la foudre; ses amis cherchent un refuge contre l'orage, et là se termine ce drame pastoral.

Le roi errant comme la planète, tel est le nom sous lequel les Arabes désignent Amrialkaïs, célèbre par ses infortunes et ses voyages. Sa naissance l'appelait à l'empire : son père le chassa pour le punir de ses amours, de son goût pour les fêtes éclatantes, et pour la poésie. Après la mort de ce père si rigoureux, le poète fut

obligé de chercher un refuge près de l'empereur grec, qui le fit lâchement périr, en lui envoyant une robe empoisonnée. Amrialkaïs, en proie aux atteintes du poison, dont la force avait couvert son corps d'ulcères, se fit porter dans une litière, et se plaignit amèrement de sa destinée, dans un poème qui subsiste. Mais revenons à la Moallaka du poète, essayons de la traduire.

« Arrêtez ! Pleurons au souvenir de notre bien-aimée; pleurons à la vue de ce lieu où sa tente fut dressée. A sa place s'élèvent maintenant, entre Dahoul et Haumel, de vastes monts de sable; et cependant, quoique les vents du sud et du nord dans leurs combats aient roulé et entassé les vagues du sable mouvant, toutes les traces de cet asile n'ont pas disparu.

« Mes compagnons arrêtèrent leurs montures. Prends patience, dirent-ils; que le désespoir ne te mène pas à la mort. Des pleurs abondans furent ma réponse. « Mais, continuèrent-ils, pourquoi les verser sur les débris d'une demeure abandonnée ? Tu n'es pas plus malheureux que lorsque, sur les collines de Masel, tu quittas Howaira et Rebaba, sa voisine. »

« Ah ! répondis-je, il est vrai, quand les deux jeunes filles partirent, une odeur plus douce que celle des girofliers, que le vent d'est apporte, s'exhala de leurs vêtemens ! » Et les larmes tombèrent par torrens de mes yeux, coulèrent sur mon sein, et humectèrent la ceinture qui soutient mon sabre.

« — Mais beaucoup de journées se sont passées pour toi en doux entretiens avec les belles. Quel jour plus doux que celui qui s'écoula près des ondes du lac de

Darat ? — Il est vrai ; ce fut ce jour-là même que je tuai mon chameau pour offrir un repas à de jeunes vierges ; et quel spectacle curieux, que de les voir charger leurs propres montures de son fourrage et de ses harnais. Jusqu'à la nuit tombante, ces aimables filles découpèrent la viande rôtie, et entretinrent la vive gaieté du festin. Ah ! cet heureux jour, Onaïza, oui, Onaïza elle-même me fit entrer dans le char qui la portait. « Malheur à toi, me disait-elle pendant que le char » pliait, prêt à verser sous notre double poids : mal- » heur à toi, qui veux me forcer à marcher à pied ! » Descends, ô Amrialkaïs ! ou ma bête sera aussi égor- « gée ! — Avance, lui dis-je alors, et lâche-lui la bride ; » ah ! ne m'arrache pas le doux fruit de l'amour que je » veux savourer à jamais dans l'ivresse de la volupté. » Plus d'une beauté m'a reçu dans sa couche mystérieuse ; plus d'une mère, au visage enchanteur, fut distraite par moi des soins qu'elle donnait à son jeune enfant, orné par elle d'un talisman magique. Lorsque derrière elle, et placé dans le berceau, son nourrisson jetait des cris, elle se penchait en tournant vers lui la moitié de son corps ; mais l'autre moitié, enlacée et ployant sous le joug de mes bras, n'échappait point à mes étreintes.

Quel jour plus doux encore que celui où Fathime, sur la cime de cette colline sablonneuse, commença par rejeter mon amour, et jura (serment qu'elle croyait inviolable) de ne m'écouter jamais. « Fathime ! lui dis-je, ne sois plus si timide et si fière ; si tu as résolu de me quitter, du moins ne précipite pas ta fuite. Si

je ne puis te plaire, arrache de mon cœur cette flèche d'amour qui le déchire. Es-tu si orgueilleuse parce que mon amour me tue, et que ta volonté m'impose une aveugle obéissance? Tu pleures; mais le rayon doux et humide qui jaillit de tes yeux embrase mon cœur; ah! que t'a fait ce cœur, déjà frappé de tant de traits et languissant dans les douleurs de l'agonie? »

Mainte vierge sans tache, dont l'amour n'avait jamais visité la tente, livra sa beauté à la douce extase de mon amour. Pour pénétrer dans la demeure d'une jeune fille, souvent j'ai passé entre les gardes qui environnaient son chaste asile. J'ai affronté la fureur de tribus ennemies altérées de mon sang. C'était l'heure où les pléiades paraissent au firmament, et ressemblent à des perles semées sur les plis d'un rideau de soie. Je m'approchais : elle m'attendait près de la draperie qui fermait sa tente; ses vêtemens du soir la couvraient comme si elle se fût préparée à une nuit de repos. Elle me tendit sa main charmante en me disant : « Par » mon Créateur, je ne saurais rien refuser à ton amour; » ton ivresse aveugle sait tout dompter, et rien ne » peut la vaincre. » Je fus près d'elle, et sa robe, pendant que nous nous promenions ensemble, flottait avec grace et effaçait derrière elle les traces de nos pas. Nous sortîmes des lieux habités par sa tribu, et nous arrivâmes au sein d'une vallée entourée de collines d'un sable ardent. Je l'attirais doucement vers moi par les boucles de sa chevelure, et elle s'inclinait mollement sur mon sein. Sa taille était déliée et pleine d'élégance : sous les ornemens d'or qui la paraient, sa

poitrine s'arrondissait avec grace. Sa démarche était légère, sa peau tendre et fine, son corps bien proportionné; son sein était poli comme un miroir ou comme l'œuf transparent de l'autruche, nourrie d'une eau pure et salutaire. En s'éloignant un peu de moi, elle me présenta sa joue si douce. Ses yeux languissans m'accordèrent un regard timide semblable au doux regard de la biche sauvage, lorsque, dans les grottes du Wagara, elle regarde avec tendresse son jeune faon. Son cou était semblable à celui de la brebis blanche comme le lait, délicat, mais sans s'élever plus que ne l'exigeait une juste symétrie. Ses longs cheveux noirs, semblables à une belle forêt de palmiers couverts de dattes, et noirs comme les ailes du corbeau, décoraient sa taille. Rien n'égale l'élégance avec laquelle les boucles de sa chevelure ceinte d'un ruban qui se perdait dans les tresses à demi retenues, à demi flottantes, étaient disposées autour de sa tête. Sa jambe était blanche et polie comme la tige du jeune palmier, comme le jonc, qui se plie et se courbe aux bords du ruisseau. Quand elle repose au milieu de la journée, son lit est embaumé de musc. Elle échange contre une parure plus simple ses vêtemens magnifiques, et laisse son tablier entre les mains de ses femmes. Ses petits doigts délicats, dont l'extrémité semble teinte d'un rose charmant comme l'insecte de Dabia, étincelant de pourpre et d'albâtre, distribuent avec grace des présens. L'éclat de son visage éclaire la nuit sombre, comme la lampe de l'ermite allumée dans la grotte obscure. Ah! jamais mon cœur ne pourra guérir de la

blessure profonde que m'a laissée mon amour pour toi!

Combien de fois n'ai-je pas repoussé les avis et le blâme du censeur morose, dont la véhémence me reprochait ma passion pour toi! Souvent la nuit, semblable au sauvage Océan dont les vagues écument, m'a enveloppé de ses terreurs pour éprouver mon mâle courage. A mesure que la nuit, étendant sur les cieux sa masse obscure, semblait avancer lentement et couvrir le monde de sa vaste poitrine : O nuit lente, lui disais-je, dissipe tes ténèbres! que l'aurore paraisse! Sans doute les rayons du jour ne triompheront pas de mes chagrins plus que n'ont pu le faire les ombres épaisses. Mais tu es hideuse, ô nuit! où les étoiles ne peuvent briller, où leur clarté semble enchaînée comme le vaisseau que des câbles solides attachent au rocher.

Souvent, aussi, je me levais à la première lueur du crépuscule, quand les oiseaux dormaient encore dans leurs nids, et je montais un cheval de chasse, aux crins doux et courts, dans l'âge de la force, et si rapide qu'il devançait les bêtes de la forêt. Audacieux quand il avance, ferme quand il recule, tournant avec agilité, prompt à poursuivre l'ennemi : il exécute à la fois tous ces mouvemens avec la rapidité d'un rocher énorme que le torrent arrache de sa base aérienne. Le harnais glisse sur son dos d'un brun poli, comme les gouttes d'eau glissent sur le marbre qui brille aux yeux. Même dans sa fatigue, sa course est encore bouillante : le son qu'il fait entendre dans sa rage ressemble à celui d'un vase d'airain qui écume. Quand d'autres coursiers lan-

guissent, quand, au lieu de fendre en nageant les ondes de l'air, ils soulèvent la poussière de leur pied fatigué, le mien se précipite comme un torrent, et frappe de sa corne solide la terre qu'il touche à peine. Il fait glisser l'adolescent de la selle, il agite avec violence un cavalier de plus haute stature. Il est rapide comme le jouet de l'enfant, qui le fait tournoyer au moyen d'une corde étroitement liée à un bois vide et troué. Ses reins sont ceux de l'antelope, et ses cuisses celles de l'autruche. Il trotte comme le loup, et galope comme le jeune renard. Ses hanches sont fermes, et quand il se retourne, il montre une queue longue, épaisse et droite, qui ne balaie point la terre. Son dos, quand il est debout dans son écurie, ressemble à cette pierre polie, sur laquelle on écrase les grains de la coloquinte, ou qui sert à préparer les parfums qui doivent embellir la jeune vierge.

Le sang du gibier rapide couvre sa crinière ; on dirait le jus empourpré du hinna, répandu sur des boucles de cheveux gris, qui flottent au gré des vents. Il s'élance et nous porte au milieu d'un troupeau sauvage, où les génisses sont aussi belles que les jeunes vierges aux robes traînantes, qui dansent autour de l'idole Dewaar. Elles tournent leur dos, et paraissent comme les coquilles nuancées de l'Yemen sur le cou d'un jeune guerrier distingué dans sa tribu par le nombre de ses nobles parens.

Le coursier nous entraîne avec violence vers ceux des animaux qui se trouvent en avant et qui laissent les autres bien loin derrière eux ; le troupeau n'a pas

le temps de se disperser. Le cheval court de la génisse sauvage au taureau sauvage, et bouleverse tout en un clin-d'œil : la sueur n'humecte pas sa crinière, il ne sent pas même la soif.

Alors le cuisinier habile prépare le repas : il rôtit une partie de la viande; il en fait bouillir une autre sur des pierres rougies par la violence du feu, et une autre qui se cuit à la hâte dans un vaisseau de fer. Nous partons le soir : la beauté de mon cheval de chasse est telle que celui qui le contemple de la tête aux pieds, ne peut la saisir d'un seul regard. Il est encore couvert de ses harnais et de sa selle : il se tient debout devant moi, et n'est pas dépouillé de ses riches vêtemens pour prendre sa pâture.

Ami, vois-tu l'éclair qui brille comme si deux mains cachées derrière le nuage le lançaient tout à coup? Son feu étincelle comme la lampe de l'ermite, quand l'huile qu'on y a versée fait trembler la corde qui la soutient. Pendant que mes compagnons se retirent vers Daaridge et Odhaïb, j'admire cet éclair sur lequel je fixe mes regards que rien n'effraie. A droite, tombent des torrens sur les collines de Khatan ; à gauche, les eaux se précipitent sur les monts de Sitaar et de Yadboul; l'orage continue à inonder Cotaïfa, jusqu'à ce que les grottes formées par l'arbre Canabhel, soient perdues sous ses flots. La nue passe sur la montagne élevée de Kenaan, la couvre d'un déluge, et précipite les chèvres sauvages de leurs rocs escarpés. Sur le mont Taima, aucun tronc de palmier n'est resté debout; aucun édifice composé de pierres qu'unit un

ciment indestructible ne peut résister à la tempête.

Comme un patriarche vénérable enveloppé de son manteau déchiré, le mont Tebeir reste debout au milieu des hautes ondes. Le sommet du Mogaimir, couvert des débris que le torrent a entraînés dans sa course, ressemble le matin à une quenouille entourée de laine. Le nuage fait tomber sa fureur sur le désert de Ghabeit, ressemble à un marchand de l'Yemen arrivant au lieu de sa destination avec ses riches marchandises.

Les petits oiseaux de la vallée font entendre, dès que l'aurore vient à poindre, leurs gazouillemens pleins de joie : on dirait qu'une boisson matinale, composée de vin et d'épices, les a enivrés dès l'aube. Les animaux de la forêt, entraînés par l'orage nocturne, flottent dans ses eaux comme des herbes sauvages sur les bords d'un lac. »

POEME DE TARAFA.

Tel est ce poëme étonnant où brillent tant de légèreté et d'audace, tant de volupté et de passion, où le lecteur se trouve environné d'une nature primitive et grandiose, pleine d'imposantes images, où la tendresse et l'impétuosité se confondent, et où l'on découvre un

horizon poétique, étranger à nos mœurs occidentales. La physionomie arabe anime cette poésie d'un caractère spécial qui la distingue des poésies érotiques de l'Inde. Amrialkaïs a dans sa conduite et dans son imagination beaucoup de désordre et de fougue, mais rien d'impur. On reconnaît les accens d'un fils de la nature, sans règle, sans frein, nourri du lait bienfaisant de la mère commune, et dont son indomptable force s'est accrue sous de tels auspices. Il est déterminé à se précipiter dans la vie comme le navigateur audacieux à travers les flots qui le portent superbe vers de lointaines contrées. Un nouvel astre de l'Orient va s'élever à nos yeux; c'est Tarafa, auteur de la seconde Moallaka.

Tarafa, qui s'était rendu redoutable par son talent satirique, fut assassiné à vingt-six ans. De longues et tragiques querelles consumèrent sa vie. William Jones, qui a traduit sa Moallaka, la nomme audacieuse, vive, procédant par saillie, et mêlée de gaieté folâtre. Voici, selon le même écrivain, l'origine de ce poëme.

Tarafa possédait un troupeau de chameaux en commun avec son frère Mabeb. Ils convinrent de le conduire au pâturage alternativement l'un après l'autre; car ils craignaient qu'une tribu ennemie ne le leur enlevât. Notre poète, en conduisant son troupeau, se livrait à ses rêveries, qui entraînaient sa pensée vers les régions célestes. « Si tu perds nos chameaux, lui » demanda ironiquement son frère, crois-tu que ta » poésie nous les rendra? » — « Oui, répondit Tarafa, » et je te le prouverai. » — Il négligea encore le soin du

troupeau, et les Modarites l'enlevèrent. Alors le poète implora vainement le secours de ses amis, et spécialement son cousin Malec, qui lui reprocha durement son inconduite, son orgueil, et cette implacable haine qu'il avait attirée sur lui et sur les siens.

Ce fut alors que, pour venger son caractère et ses mœurs, Tarafa chanta la Moallaka suivante; panégyrique audacieux, et qui réclame l'admiration pour ces défauts mêmes dont on l'accusait. Il se vante de ses amours, pleure l'absence de Khaula sa bien-aimée, et, dans la frénésie d'orgueil qui le saisit, exhale sa fureur contre Malec, excuse l'ivresse amoureuse où il est plongé, et ose blâmer son père, auquel il reproche d'être avare. Un des chefs dont Tarafa avait placé le nom dans ses vers, lui fit aussitôt cadeau de cent chameaux; et le poète put convaincre son frère que la muse, après avoir perdu un bien par sa négligence, pouvait aisément le ressaisir.

Tarafa commence ainsi qu'Amrialkaïs. Il regrette l'absence de la belle Khaula. Ses amis, à cheval à ses côtés, le consolent.

« Ah! s'écrie-il, les chameaux qui m'enlevèrent ma bien-aimée ressemblent à des vaisseaux aux larges flancs quittant le port d'Adouli, ou aux barques du commerçant Ibn Yamin, que le matelot dirige tantôt obliquement, tantôt en ligne droite; esquifs dont la proue fend les ondes écumantes, comme les mains de l'enfant, occupé de ses jeux, partagent le sable entassé.

Dans cette tribu de Malec fut une aimable antelope, dont les lèvres se teignaient d'un pourpre sanglant,

et dont le col gracieux, s'élevant comme l'arbuste à la tige légère qui porte les grappes d'Érac, s'embellissait de deux colliers de perles et de topazes. Eloignée un moment de son petit, la jeune antelope va se mêler au troupeau de biches dans les buissons épineux. Là, elle broute le fruit sauvage, et disparaît sous le manteau de feuillage qui la couvre. Telle était cette beauté, dont le charmant sourire montrait deux rangs de perles, qui s'élevaient de leur base d'une couleur sombre, comme la violette épanouie perce le sable pur, imprégné de rosée. Ses belles dents ont l'éclat du soleil, la blancheur de l'ivoire ; les gencives qui les supportent, ont la couleur terne du plomb. Son beau visage semble entouré d'un voile de rayons; son teint est éclatant : pas une ride ne se montre sur sa peau. »

Cependant la maîtresse de Tarafa, dont il fait un si pompeux éloge, lui semble moins chère encore que son troupeau. Pour oublier les peines de l'amour et dissiper ses chagrins, il n'a, dit-il, qu'à monter sur son chameau et commencer ses courses favorites. Il vante sa monture favorite, comme le pâtre helvétique chante son taureau ou sa génisse, le cavalier son coursier, le guerrier son armure, le chasseur sa proie. Voici quelques traits de cette peinture d'un chameau favori : nous les citons plutôt pour leur originalité que sous le rapport du mérite poétique.

« Mon chameau a le pied sûr, et les planches du cercueil sont à la fois moins fermes et moins minces. Je hâte sa marche à travers des chemins frayés, dont l'aspect ressemble aux vêtemens qui réunissent plusieurs

couleurs. Ses pieds de derrière suivent avec rapidité ses pieds de devant. Au printemps, elle paît sur ces deux collines une herbe tendre, à laquelle les douces pluies ont prêté une verdure ondoyante. Je l'appelle, elle se tourne vers moi. Mais elle repousse l'approche de l'étalon gris, aux crins flottans; elle l'éloigne avec sa queue épaisse, qui s'agite comme un fouet ou comme si les ailes d'un aigle, réunies et percées par une aiguille, ondoyaient sur ses flancs. »

Le poète continue à décrire dverses parties du corps du chameau. Il ajoute :

« Les deux cavités creusées sous ses épaules sont vastes comme deux cavernes où se réfugient les animaux sauvages, au milieu des fleurs du lotus. Sous ses flancs nerveux réside une force semblable à celle d'un arc tendu par une main robuste. Ses deux cuisses sont vigoureuses; et, quand il marche, on les voit se séparer et se rapprocher alternativement l'une de l'autre, semblables à deux seaux portés par un homme robuste. Toutes ses jointures sont solides et bien liées, comme les pierres qui composent un pont d'architecture grecque, dont le constructeur avait fait vœu de le bâtir avec des briques bien cimentées impossibles à détruire. »

Tarafa n'oublie aucun des détails qui peuvent caractériser sa monture. « Les cordes avec lesquelles les fardeaux sont attachés sur son vaste dos y ont laissé, dit-il, des marques blanches et des places vides, qui ressemblent à des flaques d'eau sur la surface d'un roc solide. Tantôt ces traces se rejoignent, tantôt elles

se montrent distinctes, semblables aux fils d'un tissu dans une robe, ouvrage d'un artiste habile. Son cou est long; et quand elle le soulève avec célérité, il semble la poupe d'un vaisseau s'élevant dans sa course rapide sur les ondes écumantes du Tigris. Ses deux yeux brillent dans les cavernes le leurs orbites comme l'eau rassemblée dans les cavtés des rocs étincelle au soleil. Ses yeux ressemblent en beauté à ceux d'une génisse sauvage, mère d'un peit gai et folâtre, et dont le regard s'anime, quand la voix du chasseur la remplit d'épouvante.

« Ses oreilles distiguent tous les sons. Attentive, elle écoute la nuit. Ele se dresse attentive, au bruit impétueux ou au légr murmure qui se fait entendre. Ses oreilles aiguës resemblent à celles du taureau sauvage et solitaire, erant dans les grôttes du Haumel. Son cœur est accessble à la terreur. Alors il palpite à coups précipités. Cependant il reste ferme dans sa poitrine, semblable à une pierre ronde qui frapperait un parvis de marbre.

« Quand je le veux, elle élève sa tête jusqu'au milieu des harnais qui la hargent; et ses jambes de devant qui fendent l'air resemblent à celles d'une jeune autruche. Quand je le veux, elle se meut plus lentement; et, toujours soumise à ma volonté, elle galope, saisie de la crainte que lui ispire le fouet armé de lanières.»

Devant Tarafa moné sur ce chameau, et s'avançant superbe, comme il le dit lui-même, tout tremble; lui seul a de l'audace.

« Quand le peuple it à haute voix : « Qui nous dé-

livrera de nos calamités : je pense aussitôt que c'est moi qu'on réclame. Je frappe mon chameau. Il hâte sa course, pendant que la vapeur ardente roule ses flots autour des collines que la chaleur dévore. Il flotte comme un navire; et sa queue ondoyante ressemble aux longs replis de la robe d'une jeune fille, qui danse au banquet de son maître.

« Je n'habite pas de montagnes élevées; car je ne redoute aucun ennemi; je ne repousse jamais les hôtes que le destin m'envoie. Qu'un voyageur ou une tribu implorent mon secours, je l'accorde à l'instant. Cherchez-moi dans le cercle du peuple assemblé, vous m'y trouverez. Visitez-moi dès l'aurore, je vous offrirai une coupe remplie jusqu'aux bords. Si vous hésitez, j'encouragerai votre modestie; et mes invitations répétées vous forceront à vider plusieurs fois la coupe toujours remplie d'un vin nouveau. Chaque Arabe de la tribu exalte l'illustration de ses aïeux. Moi je m'élève au-dessus de tous, à la tête d'une maison puissante où les malheureux trouvent leur refuge. Je donne de magnifiques fêtes; de brillantes étoiles, des jeunes gens pleins de grace y répandent un vif éclat. De jeunes chanteuses, vêtues de robes bigarrées et de manteaux couleur de safran, s'avancent vers nous. Sur leurs seins délicats leurs vêtemens flottent entr'ouverts; l'œil de la jeunesse s'enflamme à cet aspect, et l'exquise blancheur de leur poitrine appelle l'audacieuse étreinte de l'amour.

«Nous disons à l'une de ces jeunes filles « Chante ! » Elle s'avance avec grace et aisance : sa voix forme de délicieux accens; elle commence par chanter doucement,

puis gazouille sur une note élevée, et exhale une tendre plainte, semblable à celle de l'antelope qui pleure la mort de son jeune faon.

« Je bois le vin vieux, je jouis de la vie, je vends, je dissipe et mes biens acquis et mon patrimoine. J'en use ainsi jusqu'à ce que la tribu tout entière me rejette de son sein, comme on rejette le cadavre du chameau enduit de poix après sa mort. On me laisse dans une solitude profonde ; et cependant, alors même les pauvres, fils de la terre, se joignent aux riches pour exalter ma gloire. Toi qui me blâmes de chercher les plaisirs et de me précipiter dans les combats : si je fuis les uns, si j'évite les autres, veux-tu m'assurer l'immortalité ? Ou préserve-moi de la mort, ou laisse-moi jouir des biens de la terre.

« Il est trois félicités que ma jeunesse espère goûter et sans lesquelles il me serait indifférent, je le jure, de voir s'approcher l'heure où mes amis doivent environner mon lit de mort. La première est de me lever dès l'aurore, avant l'heure où mes accusateurs quittent leur couche, et de boire un vin parfumé qui étincelle comme l'or et écume comme la mer sauvage. La seconde est de voir un guerrier, enveloppé d'ennemis, implorer, pour le sauver, le secours de mon bras : c'est de pousser vers lui mon coursier bondissant, et de le voir se précipiter sauvage comme le loup qui, éveillé sous les arbres Gadha par le retentissement des pas de l'homme, court assouvir sa soif dans le ruisseau. La troisième enfin, c'est d'abréger une sombre journée que les nuages attristent, en jouant sous une tente sou-

tenue par de beaux piliers, avec une fille aimable et délicate, ornée de bracelets et de colliers, semblables aux douces feuilles qui couvrent les rameaux de l'arbre Oshar.

« Laisse-moi me baigner dans le vin pendant ma vie : si je bois trop peu ici, je mourrai de soif dans l'autre monde. C'est à l'homme fier, généreux et noble qu'il appartient de vider ici-bas sa coupe pleine : à l'aurore suivante, quand nous ne serons plus, on saura qui d'entre nous n'a pas apaisé sa soif. La tombe de l'avare et celle du voluptueux ne diffèrent en rien : tous les monumens funèbres se ressemblent. La mort choisit pour ses victimes les plus nobles héros : elle s'empare des plus doux trésors de l'avare. Le temps est un trésor qui décroît chaque nuit : ce jour de notre vie aura son lendemain. »

Il y a quelque ressemblance entre le caractère de Tarafa, cet esprit fort du désert, cet impie audacieux et hautain, et celui des chevaliers du moyen âge, dont l'orgueil, dans l'excès de sa dépravation, reniait Dieu même. Tarafa donne ensuite un libre cours à sa colère; il invective Malec, son cousin, et Karth, qui l'a fait rejeter de sa tribu. Mais rien n'abat Tarafa : l'orgueilleux jure qu'il triomphera de tout, et même de la position la plus désespérée. Sa haine contre ses calomniateurs éclate en terribles invectives : il portera la coupe de la mort jusqu'à leurs lèvres et forcera leurs dents de s'ouvrir pour l'avaler. Mais les longues menaces sont inutiles, ses actions parleront.

« Je n'ai point commis d'offense, continue-t-il, et

cependant je suis traité comme le plus odieux des criminels. On me censure, on m'insulte, on me fait la leçon, enfin l'on me rejette. Ah! si j'eusse eu pour cousin tout autre homme que Malec, il eût fait cesser mes peines. Mais mes parens m'assassinent par leur cruauté. Alors même que je les remercie des bienfaits que j'ai reçus d'eux autrefois, ils ne m'écoutent pas de peur que je ne leur fasse des sollicitations nouvelles. Non, un cimeterre indien ne déchirerait pas plus cruellement ma poitrine que ne le fait ce manque d'amitié de la part des miens. »

Tarafa, dont le génie et la fureur s'enflamment, devient de plus en plus coupable. Ses vers offrent des allusions amères contre l'auteur de ses jours et le créateur du monde, qu'il accuse tous deux de l'avoir fait tel qu'il est; il s'excuse ainsi :

« Je suis léger, vous le savez, insouciant et frivole :
» je suis mes penchans; mes mouvemens sont rapides
» et vifs comme ceux du serpent aux yeux de flamme. »

« Jamais, dit-il quelques vers plus bas, je ne quitterai mon épée indienne! mon cimeterre qui pénètre! Quand je me défends contre une attaque furieuse, je frappe : un second coup est inutile. Ce sabre ne jette pas un vain éclat : ce n'est point un faux brave; c'est le vrai frère de mes pensées les plus intimes. Le coup le plus terrible le frappe sans le courber. Que mes ennemis s'humilient, ma rage se calme et je dis : c'est assez!

« J'ai tiré mon sabre, je me suis approché de maint troupeau de chameaux endormis. Les premiers de la

troupe, se réveillant au bruit de mes pas, ont seuls pu échapper à mes coups. Cependant il s'en présente un d'une haute encolure, le sein large, les cuisses chargées de graisse; c'est la propriété chèrement évaluée d'un vieillard morose, desséché, semblable au rouleau d'un teinturier. Je démembre les cuisses et les jambes du puissant chameau, et le vieillard s'écrie : « Ne vois-tu » pas l'affront que tu m'as fait; et vous, mes serviteurs, » que pensez-vous de ce jeune ivrogne, et de cette vio- » lence à laquelle il se livre de propos délibéré? »

Le fils impie qui a indigné ainsi son père, ne s'arrête pas en si beau chemin. Il faut préparer le repas et dévorer la proie.

« Nos jeunes filles étaient occupées à soigner les jeunes chameaux, et leur présentaient avec activité la nourriture appétissante. O fille de Mabed, chante mes louanges, si mes actions coupables causent ma mort, juste punition; et qu'alors un chagrin sincère déchire ton cœur. Ne me compare pas avec ceux qui ne m'égalent pas en courage, qui n'ont pas fait comme moi d'héroïques actions. Certes, si j'eusse tenu parmi mes compatriotes une conduite ignoble et lâche, l'inimitié de mes parens eût été pour moi une grande injure; mais le défi que je leur porte sans crainte, mais ma haute intégrité, mais l'illustration de mon sang combattent leur malveillance. Les plus grandes entreprises n'exigent de moi, ni de longs préparatifs, ni des nuits inquiètes. »

Les sentences suivantes terminent le chant de Tarafa : « Trop de sagesse est folie. Tu ne sais point quels

»événemens l'avenir tient en réserve; tu verras »l'homme auquel tu n'as donné aucune commission »à cet égard, t'apporter les nouvelles les plus inattendues. »

Il est impossible d'employer à se peindre soi-même des couleurs plus naïves ni plus défavorables que ce poète : Tarafa, audacieux génie, Byron du désert, s'élève à nos yeux comme une figure audacieuse dont les vices n'ont rien de rampant, et qui captive notre attention par ses défauts mêmes, nés de ce que les passions humaines ont de capricieux, de frivole et de hautain. On n'y voit jamais percer l'instinct, ni les besoins d'une civilisation factice. Dans une ame pareille peuvent se trouver à la fois déposés les germes d'une grande scélératesse et des plus hautes destinées.

POEME DE ZOHAIR.

Mais quittons l'immoral Tarafa; portons notre attention sur un autre poète non moins remarquable par la force du talent, et dont le génie plus pur a chanté la morale et la vertu. La poésie de Zohaïr est sévère, sérieuse, chaste, dit William Jones; elle abonde en commandemens moraux et en graves sentences. A l'analyse succincte de sa Moallaka nous ferons succéder quelques passages traduits de l'original.

L'auteur de la première Moallaka, Amrialkaïs, roi et poète dont nous avons parlé plus haut, fut cause de la guerre de Dahis, qui dura quarante ans, arma la tribu d'Abs contre celle de Dobhyan, et finit par un traité. Hosein, dont le frère Harem avait été tué par Ward, avait juré par ses dieux qu'il ne ferait point l'ablution de sa tête avant de s'être vengé de Ward sur sa personne ou sur l'un de ses proches. Il fut bientôt satisfait : on rapporte même qu'il égorgea un de ses hôtes, membre de la tribu d'Abs, à laquelle son ennemi appartenait et auquel il avait offert une hospitalité perfide. Hareth et Harem, parens de cet homme implacable, furent indignés de sa conduite. Cependant les Absites s'avancent pour venger l'infraction du traité. Le vertueux Hareth leur envoie son fils en ôtage avec un don de cent chameaux magnifiques et le message suivant : « Veuillez préférer, ô Absites, le lait pur de » mon troupeau au sang de mon enfant ! » Rabeiah, prince d'Abs, harangua sa tribu, lui fit accepter le don de chameaux et renvoyer le fils du chef ennemi. C'est alors que le vieux patriarche Zohaïr, arrivé à un âge très-avancé, composa ce poëme en l'honneur de Hareth et de Harem.

Il commence comme les autres auteurs par rappeler le doux souvenir de ses amours : cette introduction est commune à tous les Moallakas. Le théâtre de ses jeunes amours est une triste solitude; son imagination s'enflamme à cet aspect. Il croit revoir son amante, environnée de vierges belles et pures. Mais les illusions de la jeunesse fuient bientôt de son esprit. Il

célèbre les chefs de la tribu pacifique, condamne la dureté de Hosein, décrit, avec le pathétique le plus touchant, les malheurs de la guerre, et transmet à son ami les maximes de sagesse que sa longue expérience lui a donnée. Il y a dans cette fin du poëme quelque chose qui rappelle Salomon.

Là où respirait l'aimable Ommaufia, le poète n'aperçoit qu'un désert : « Là, dit-il, les génisses sauvages, aux larges yeux, et les biches blanches comme le lait, se promènent lentement en se suivant l'une l'autre, et leurs petits quittent leur tanière pour les suivre en tous lieux. »

Zohaïr s'arrête sur cette plaine, et poursuit en ces mots : « Après avoir jeté les yeux sur les pierres noires qui supportaient autrefois le vase où elle préparait le repas, et sur le canal qui entourait sa tente comme le bord d'une pièce d'eau que le temps n'a pas détruite : je me rappelai que c'était là qu'avait demeuré ma bien-aimée, et je m'adressai en ces termes à ce bosquet, jadis son asile. « Douce retraite ! que l'aurore te soit toujours propice ! Regarde, mon amie, ajoutais-je, ne vois-tu pas une troupe de jeunes filles assises sur des chameaux et s'avançant sur les hautes collines, au-dessus des torrens de Jortham ? Elles laissent à droite les monts et les plaines rocailleuses de Kenaan. Ah ! combien Kenaan renferme de mes amers ennemis, de mes inébranlables alliés ! Montés sur des chars couverts de draperies magnifiques et de voiles roses, entourés de franges pourpres comme le bois d'Andem, ils se montrent près de la vallée de Subaan, et bientôt ils la traversent. »

Zohaïr, dans une description pleine de vivacité, continue à décrire d'une manière gracieuse et animée la marche des jeunes filles qui suivent la caravane. On les voit, on les touche; on les suit à travers les diverses localités qui se succèdent. Une transition dithyrambique le conduit ensuite à faire le panégyrique des nobles guerriers qui ont rétabli la paix entre les tribus d'Abs et de Dobhyan. Il loue ces pères des Arabes, ces pacificateurs. Rien de plus élevé, rien de plus patriarcal que les accens d'enthousiasme de l'illustre vieillard.

« Ils poussèrent, ajoute-t-il, jusqu'aux tentes de leurs ennemis apaisés un troupeau de jeunes chameaux, célèbres pour l'excellence de leur race, transmis par héritage ou acquis par le butin glorieux des combats. » Après de nobles et pathétiques éloges, le vieux Zohaïr continue :

« N'essayez pas de cacher aux yeux de Dieu les secrets de votre cœur. Le Seigneur connaît avec la plus grande évidence tout ce que vous voulez dérober à ses yeux. Quelquefois il diffère la punition, mais il tient registre des crimes, et c'est au jour du jugement qu'il en fait le décompte. D'autres fois il accélère le châtiment, qui dans sa chute précipitée tombe avec un triple poids.

« La guerre, vous le savez, est un ennemi terrible. Quand vous l'avez chassée de vos plaines avec ignominie, elle poussa un long hurlement de rage, et sa flamme s'alluma de votre souffle. Comme le moulin broie le blé avec sa meule, elle a broyé vos guerriers. Comme le chameau femelle, elle enfante deux fois dans l'année, et deux jumeaux naquirent de sa seconde

portée : ce furent le désespoir et la désolation, monstres qui, mûrs à leur naissance, sevrés dès qu'ils touchèrent la mamelle, versèrent sur votre pays une plus grande abondance de maux que les cités d'Irak ne fournissent, à leurs habitans, de provisions pesées avec d'énormes poids, mesurées dans d'énormes mesures. »

Zohaïr salue ensuite la race illustre dont il fait le panégyrique : « Les ennemis, comme des chameaux laissés libres dans le pâturage, et qui, conduits ensuite vers les étangs remplis d'eau, se montrent tout couverts de sang, se précipitèrent les uns les autres dans une mort horrible, et furent ramenés ensuite, comme un troupeau que l'on a abandonné dans un pâturage semé d'herbes malfaisantes. »

Il décrit ensuite la vengeance de l'atroce Hosein dans le combat qu'il livra à ses ennemis : « Il fit une attaque terrible, sans craindre ni compter les tentes où la mort, mère des vautours, avait fixé sa résidence. Là, le guerrier se tint debout, armé de pied en cap, comme un lion terrible dont les muscles sont vigoureux, dont la crinière flotte, dont les griffes n'ont jamais été émoussées. »

Le patriarche juge ensuite le perfide Hosein et ses généreux parens. Il prononce des sentences d'un grand poids, auxquelles il donne l'autorité de sa vertu. « Je suis las, s'écrie-t-il, de porter les lourds fardeaux que m'impose la vie ; et quel homme, parvenu aux limites du vieil âge, serait moins fatigué que moi? La mort, dans sa course, bronche quelquefois comme un chameau dont la vue est courte Mais, si celui qu'elle

frappe tombe, celui qu'elle oublie devient vieux et atteint la triste décrépitude.

« L'expérience m'a appris ce qui s'est passé hier et aujourd'hui. J'avoue mon ignorance aveugle de tout ce qui aura lieu demain. La moitié de l'homme, c'est sa langue; l'autre moitié, c'est son cœur. Le reste n'est qu'une vaine image composée de chair et de sang. »

La suite au numéro prochain.

N° 17. — JUIN 1827.

LE CATHOLIQUE.

PHILOSOPHIE.

DE GASSENDI, ET DE SON ÉCOLE.

AVANT-PROPOS.

En lisant avec attention l'excellent ouvrage que nous devons à la plume élégante et facile de M. Taschereau, et dans lequel il donne une critique raisonnée de la vie et des ouvrages de Molière, où brillent toute la force et la solidité de son jugement, j'ai conçu le dessein d'esquisser une philosophie de notre grand

comique, comme on pourrait composer une philosophie de Ménandre et de son imitateur Térence. Ce ne sont pas des maximes détachées que j'ai voulu recueillir : c'est l'esprit même dans lequel il a conçu ses meilleurs ouvrages; cet esprit indépendant de son génie dramatique : c'est le caractère intime de Molière, que je me suis proposé de faire ressortir. Mais en entrant dans mon sujet, il s'est insensiblement agrandi. Il m'a été impossible de me borner à la philosophie de Molière; il m'a fallu remonter à Gassendi, comme à son principe, et j'ai dû encore étudier Molière dans le caractère qu'il a imprimé à la scène française et dans les idées qu'il y a fait régner. Ces études sur notre grand comique se rattachent ainsi par plusieurs points à un chapitre intéressant de l'histoire de l'esprit humain, et j'ose espérer que mes lecteurs voudront bien me suivre dans l'examen des opinions et des doctrines que j'entreprends d'analyser.

CHAPITRE PREMIER.

Elémens de la Philosophie de Gassendi.

La philosophie expérimentale est d'invention moderne. Les anciens ont bien possédé une philosophie fondée sur la physique ; mais, dans l'Inde comme dans la Grèce, elle fut rarement expérimentale. Canada, l'Indien, les Ioniens, depuis Thalès jusqu'à Héraclite, ont fait des observations sur la nature des élémens, et les ont données pour fondemens à leur métaphysique : mais la contemplation s'y mêlait plus que l'expérience, et cette philosophie n'était pas entièrement affranchie des liens du panthéisme.

Il est vrai que la philosophie d'Épicure forme une exception ; mais en l'étudiant à fond, on reconnaît facilement qu'elle est plus dogmatique qu'expérimentale. Ce n'est que de nos jours qu'on en a adopté le principe moteur et les résultats, pour les comparer avec l'expérience et les assimiler jusqu'à un certain point.

Cette philosophie expérimentale des modernes s'est frayé une double route que Gassendi et Condorcet ont cherché à faire aboutir dans une seule voie ; mais leur tentative n'a eu que peu d'imitateurs. On a voulu fonder cette philosophie, tantôt sur la physique, tantôt sur la métaphysique, ou bien encore lui donner,

comme eux, cette double base. Traçons-en l'histoire en peu de mots.

C'est de Bacon et de Galilée que vient notre philosophie expérimentale. Le premier fut métaphysicien, le second physicien dans la rigueur du terme. Leurs idées trouvèrent un point central de réunion dans l'esprit de Gassendi, qui leur est bien inférieur en génie, mais dont la vue est plus claire et plus étendue. Telle est la première époque de la philosophie expérimentale des modernes.

La seconde commence à Locke et à Newton. L'un n'était que métaphysicien : l'autre fut un physicien pur. Le contraste est plus fortement établi entre Locke et Newton, qu'entre Bacon et Galilée. Locke fut aussi ignorant que Bacon est savant, et Newton, en succédant à Galilée, agrandit la sphère des connaissances humaines. Il me sera peut-être permis un jour d'apprécier la théorie métaphysique, ce système de la nature qui sert de base aux observations de Newton et de Galilée, pour prouver que leurs découvertes furent aussi immenses que leurs principes sont erronés; car le génie des découvertes n'exclut pas l'erreur des principes. Quoi qu'il en soit, c'est des métaphysiciens, créateurs d'une philosophie expérimentale, et non pas des physiciens qui ont voulu la perfectionner, que nous avons spécialement à nous occuper ici.

Condillac et d'Alembert reproduisent Locke et Newton en miniature, toute proportion gardée, surtout entre Newton et d'Alembert. Il fallait enfin réconcilier une physique et une métaphysique qui se touchaient par

tant de points ; faire pénétrer l'une dans le système des phénomènes moraux, et l'autre dans le domaine de l'observation exacte de la nature. Ce que Voltaire avait tenté à cet égard, avec sa frivolité accoutumée, Condorcet l'exécuta avec plus de hardiesse. De lui date un commencement de physiologie qui constitue la philosophie de nos médecins.

Condorcet, avec plus d'expérience et moins de talent philosophique, avec des connaissances moins étendues et moins variées, se place donc, au dix-neuvième siècle, sur la même ligne et à la même hauteur que Gassendi au dix-septième. C'est la même tendance sous des formes différentes, et avec les idées opposées des deux époques. Il y a dans Condorcet un principe de conséquence inconnu à son prédécesseur, qui est raisonnable, ou ce que l'on est convenu d'appeler tel, autant que Condorcet l'est peu. Chez Condorcet s'est opérée la fusion du génie de Condillac et de d'Alembert, plus complètement que celle de Locke et de Newton ne s'opéra dans l'esprit de Voltaire, plus vain que solide. C'est ainsi que dans la nature morale comme dans la nature physique, certains contrastes, dérivés d'un même point de départ mais séparés dans leur route, convergent de nouveau, se réunissent et se concentrent dans une troisième substance qui donne leur résultat le plus pur, et le développe dans toutes ses conséquences.

Résumons cet aperçu général de l'histoire de la philosophie expérimentale. Bacon est resté seul sur une hauteur inconnue aux autres *expérimentalistes* mo-

dernes. Son ame était comme saturée de platonisme dans le fond et dans la forme, mais elle ne s'était pas reconnue elle-même. Son expérience est le fruit de son opposition contre la fastidieuse terminologie des écoles, plutôt qu'un système d'observations suivies. Il y a une grande hardiesse dans l'essai qu'il tenta pour dresser l'arbre généalogique de la science, essai que Condorcet continua, en l'envisageant sous son point de vue de matérialisme fondamental, dans sa théorie de perfectibilité. Mais chez Bacon, cet essai a une origine plus pure et presque divine. Quelque chose de l'ame du Chancelier se reproduisit dans Shaftesbury, dont l'esprit trop frivole le laissa bientôt évaporer. Quoi qu'il en soit, Bacon, malgré la supériorité de ses vues, peut être regardé comme le premier auteur de cette philosophie expérimentale, qui ne pouvait rester, pour être conséquente avec elle-même, dans les voies qu'il lui avait tracées.

Galilée a été plus heureux que Bacon, car il a fait des découvertes, il a répondu à tous les besoins d'utilité des temps modernes. Son génie est le phare des spéculateurs en science naturelle, et a donné l'impulsion à ce mouvement d'expérience qui s'accomplit autour du monde des intelligences. Toute philosophie expérimentale, pour être vraie, doit se résoudre en théorie physique, et c'est dans ce sens qu'a travaillé la grande école des physiciens de France, née dans la révolution et stimulée par le génie moderne de l'industrialisme.

A peine la philosophie expérimentale eut-elle paru,

qu'elle combattit celle de l'école et le mysticisme. Elle fut, sans en avoir la pleine conscience, anti-rationnelle et anti-religieuse, c'est-à-dire matérielle en principe. Nous la voyons lutter successivement contre les trois grandes phases du rationalisme, dominées l'une par Aristote, la seconde par Descartes, la troisième par Kant. Le Stagyrite, grand physicien. les deux autres, mathématiciens du premier ordre, s'éloignaient cependant des voies d'une philosophie purement expérimentale, quoiqu'ils parussent en admettre les prémisses, surtout Aristote. Mais le précepteur d'Alexandre vivait au siècle de l'enfance de l'observation, et le génie mathématique de Descartes et de Kant opposait une barrière insurmontable d'abstraction scientifique, à l'application de la physique à la métaphysique.

Bacon et Galilée commencèrent contre le péripatétisme dégénéré des écoles, cette lutte expérimentale et rationnelle, terminée par Descartes et par Gassendi. Elle n'était pas sans danger. La théologie chrétienne avait pris bizarrement fait et cause pour Aristote, après l'avoir combattu dans les siècles antérieurs. C'est que la théologie, au lieu de pénétrer jusqu'aux sources vives de l'Ecriture et des Pères, s'était embarrassée dans les liens de la scolastique. Devenue thomiste ou scotiste, réaliste ou nominaliste, elle ne possédait ni le génie des grands philosophes du moyen âge, ni l'esprit de l'Evangile : elle ne s'était pourvue que de la lettre morte au lieu de la parole vivante. Aussi dut-elle céder aux attaques combinées des *ex-*

périmentalistes de l'école de Bacon et des rationalistes de celle de Descartes.

Gassendi découvrit dans Descartes une nouvelle scolastique, sous une forme encore plus éloignée de l'expérience que la philosophie originale du Stagyrite. Il vit d'ailleurs que Descartes avait renoncé à ce scepticisme qu'il avait affiché d'abord. Quoique, pour la force de tête, Gassendi et son antagoniste ne puissent se comparer, le premier a triomphé du second sur des points fondamentaux : c'est ce que nous espérons démontrer dans une analyse prochaine de la philosophie cartésienne. Enfin l'école expérimentale des physiciens de France et d'Allemagne, au siècle actuel, en tant qu'elle n'a pas dévié vers un panthéisme antique, renouvelé par Spinosa, et perfectionné par l'Allemand Schelling, cette école, disons-nous, a combattu, au moins implicitement, la théorie de Kant, qui est à la fois l'Aristote et le Descartes des temps modernes.

La physique d'Aristote lui fait peut-être encore plus d'honneur que sa métaphysique : il brille encore plus par l'expérience que par le rationalisme. De même, on peut affirmer, sans peut-être trop hasarder, que Descartes et Kant sont encore de plus grands mathématiciens qu'ils ne sont de grands philosophes. Non que leur pensée fût inférieure à leur investigation et à leur science : elle est pour le moins aussi puissante ; mais parce qu'un vice secret affecte le rationalisme, qui n'est pas une philosophie de la vie, mais un système d'abstraction. C'est sous ce rapport que la phi-

losophie expérimentale l'attaque, aussi bien que la philosophie de la religion.

Distinguons donc entre la philosophie expérimentale et le rationalisme proprement dit. Nous appellerons volontiers le second une science *mathématique :* il transforme en axiomes et en problèmes les facultés de notre esprit, et les prouve comme l'on prouve l'inconnu, au moyen de la supposition d'un connu, qui est l'inconnu même. Le premier doit être considéré, au contraire, comme une dérivation de la *science physique :* il examine les faits et les constate. Reste à savoir si les faits moraux se laissent sentir et constater comme les faits physiques, soit par induction de ces derniers, soit librement par l'observation des opérations de l'esprit et des mouvemens de l'ame. La philosophie, dite philosophie écossaise, a pour but d'identifier le rationalisme avec l'expérience, de rendre celle-ci mathématique, et de pénétrer l'abstraction mathématique d'une sève de vie, au moyen de l'observation des opérations de l'esprit et de celles de la conscience. Jusqu'à présent, en dépit des assertions de ses adeptes, elle n'a pu y réussir, et nous espérons développer un jour par quelle cause elle n'y réussira jamais.

Nous avons la raison et nous avons les sens. La raison exerce un pouvoir d'abstraction sur elle-même, au moyen de sa nature propre, et sur les objets extérieurs, par le ministère des sens, qui lui livrent les faits de l'expérience. De même, les sens parlent non-seulement à notre raison, mais nous enchaînent à l'ensemble de l'organisation générale, et nous lient à l'u-

nivers. Malheureusement les rationalistes et les matérialistes, en se bornant les uns à une raison abstraite, les autres, au simple rapport des sens, négligent la nature *supérieure* de notre être, comme ils ne tiennent aucun compte de sa nature *intime*. Cette nature supérieure, c'est l'*esprit* (spiritus), le souffle de la vie intellectuelle, l'ame intelligente, le *dieu en nous*, qui est la liberté, la volonté manifestée par la spontanéité de la conception et par l'action, et dont la raison, avec sa puissance d'abstraction et de réflexion, n'est que la faculté organique. Notre nature intime, c'est l'*ame* non intelligente, mais aimante, qui est le lien, l'amour, la sympathie manifestée par la vie passionnée et animée, qui rend morale l'action des sens, et soustrait le corps à l'action de la simple partie animale.

La philosophie réelle est celle qui unit et identifie, en dernière analyse, l'ame et l'esprit, l'amour et l'intelligence, la vie et la volonté, la liberté et le lien de sympathie, pour les rattacher à un principe suprême révélé, à Dieu tel qu'il se manifeste dans l'homme et au sein de la création. Dans cette philosophie, le rationalisme et le matérialisme sont compris en sous-ordre : le spiritualisme de l'ame et l'idéalisme de l'intelligence les dominent, et Dieu se révèle comme monde des idées, père, lien de l'univers et providence.

Au fond, le rationalisme et le matérialisme sont plus divisés sur la forme que sur le fond des choses. Il n'existe pas de rationalisme exclusif sans base expérimentale; il n'y a pas de matérialisme rigoureux sans abstraction philosophique. Aristote commence par

l'expérience ; Descartes et Kant par le doute, père de l'expérience. Epicure est rationnel en principe, ainsi que Gassendi son disciple; et les prémisses sur lesquelles Condorçet fonde son système de perfectibilité, sont un dogmatisme rationnel achevé, sans parler de Locke et de Condillac, dont le dogmatisme a enfanté une véritable scolastique expérimentale.

Comment en pourrait-il être autrement? Il faut que le rationalisme se fonde sur un fait primitif; or, ce fait est toujours d'observation et d'expérience, soit que vous le puisiez dans les *sens* ou les phénomènes *extérieurs*, avec Aristote; soit que vous le preniez dans le *moi*, ou les phénomènes *intérieurs*, avec Descartes et Kant. De même, l'*expérimentalisme* a besoin d'un raisonnement pour se détacher de son point de fait : il est donc rationnel en principe.

Nous avons vu que la philosophie expérimentale ne l'est pas au point de n'être pas dogmatique : qui est plus dogmatique qu'Epicure, que Gassendi, que Locke, que Condillac et même que Condorcet? Elle semble douter, et elle affirme; elle paraît prouver, et elle avance. C'est que notre nature est étrangère au doute absolu, comme à la preuve absolue. La physiologie moderne, point culminant de la philosophie expérimentale, tend vainement à une négation sans affirmation quelconque, à une explication complète des objets de son investigation.

Bacon d'abord et surtout Gassendi sont dogmatiques, en s'appuyant sur les leçons d'une expérience physique très-développée. Locke et Condillac, au contraire,

n'ont point le secours de l'expérience ; aussi est-ce leur philosophie qui résiste le moins aux atteintes du doute : Hume et Kant l'ont prouvé. Mais le système de Locke pénétrant de plus en plus la philosophie française du dernier siècle, et Condillac étant devenu le point culminant où aboutirent les esprits à une certaine époque, il devint impossible aux physiciens, quels que fussent leurs principes, quelque conformité qu'ils eussent avec Locke et Condillac, de marcher long-temps d'accord avec ces penseurs qui rejetaient l'expérience. S'ils eussent connu Gassendi, ou si Gassendi eût vécu de nos jours, il ne se serait pas opéré de scission entre nos physiciens et nos idéologues; car c'est le nom d'idéologues qu'on donna, sous l'Empire, aux spéculateurs abstraits de l'école de Condillac, et dont M. de Tracy est l'expression la plus complète.

Je sais que sous le régime de Bonaparte les physiologues étendirent ce mot d'idéologie à une foule de choses. Bientôt les rationalistes allemands, Kant à leur tête, et les philosophes de la France chrétienne, notamment M. de Bonald, furent accusés d'idéologie. Vint le tour des Ecossais et de M. Royer-Collard. Cette dénomination, qui durant un certain temps fut une véritable injure dans la bouche des physiciens comme dans celle du peuple, dans les hautes classes comme dans les rangs inférieurs de la société, n'est plus d'usage aujourd'hui,

La scission des physiologues et des idéologues de l'école de Condillac fut plus apparente que réelle. C'était une guerre de forme, une chicane sur la méthode; car les uns et les autres partaient, en physique et en mo-

rale, d'un système de *molécules* ou d'atomes, et aboutissaient à une doctrine de *perfectibilité infinie*. Gassendi n'a pas été si loin. La perfectibilité est le système d'Helvétius, passé dans le creuset du génie de Condorcet. L'homme brut et sauvage parcourt l'échelle physique des êtres et des sensations jusqu'à ce qu'il se subtilise, et croît en subtilité d'invention jusqu'à l'infini. Comme si l'infini, c'est-à-dire Dieu, pouvait exister dans une chose et s'y développer naturellement et graduellement, sans y être en principe. Mais Helvétius et Condorcet le nient.

Après avoir bien expliqué la nature et les rapports de cette philosophie expérimentale, et en avoir esquissé l'histoire, il nous sera permis de nous livrer à l'examen des doctrines de Gassendi, sans sortir de notre sujet. L'exposé de ses opinions mettra au grand jour l'influence de sa philosophie sur la manière générale d'envisager la vie et les relations sociales en France. Le système du maître de Molière a trouvé son application dans l'usage de la vie, tandis que celui de Descartes est resté en dehors de la société, et n'est pas sorti des bancs de l'école. Les grands hommes que Descartes a formés ne sont pas demeurés cartésiens, comme le prouve l'exemple de Bossuet et de Mallebranche; tandis que les hommes d'esprit sortis de l'école de Gassendi sont restés fidèles à la parole du maître, sauf quelques déviations qu'on peut remarquer chez Bernier et dans le théâtre de Molière. Du salon de Ninon, la philosophie de Gassendi passa dans le monde; Saint-Evremont conduisit, si l'on peut le dire, l'étincelle électrique de

son esprit jusqu'à Voltaire, qui mêla sa doctrine avec celle de Locke et avec les systèmes analogues. Pour nous résumer : la philosophie de Gassendi est la philosophie des salons, que la comédie a répandue dans la masse du public.

Suivant ce penseur, la philosophie n'est autre chose que le moyen d'arriver à la connaissance de la *sagesse*, pour nous procurer la plus grande somme de *bonheur* possible. C'est l'opinion des anciens que Gassendi avait puisée dans Cicéron. Elle mérite de fixer un instant notre attention par la fécondité de ses développemens.

Toute l'antiquité a cherché la philosophie, non dans la science, comme les modernes; non dans l'abstraction qui, en commençant par Descartes, a abouti à l'idéalisme scientifique de Fichte par l'intermédiaire de Kant, mais dans la sagesse : c'est-à-dire dans la manière de parvenir au *souverain bien*. Telle est non-seulement la philosophie des Grecs, mais encore celle des Orientaux. Aristote lui-même, le plus scientifique, le plus abstrait et le plus scolastique des penseurs de l'antiquité, a assigné le *souverain bien* pour but à la sagesse.

Qu'on ne voie rien de tranchant dans cette opinion. Sans doute la philosophie de Descartes, comme celle de Kant, a été pratiquée dans la direction d'idées de leurs auteurs. Elle ne fut pas seulement imaginée comme une occupation d'esprit, mais encore comme une règle de conduite. Dans Fichte, on trouve même un système de stoïcisme, dont Descartes et surtout Kant renferment le germe; et l'on peut dire qu'à cet égard la philosophie d'Aristote fut réellement moins pratique. Mais la

question n'a été ni posée ni entendue de nos jours comme chez les anciens, où la vie était une science et un art, où l'on vivait d'après des idées; où l'on travaillait sur soi-même, comme l'artiste sur l'ouvrage de ses mains. Le christianisme, en donnant à la vie la conscience pour levier, a renouvelé en quelque sorte la forme de l'existence humaine : il en a ôté l'art et la science pour y substituer la religion. Mais le christianisme une fois affaibli dans les ames, elles n'ont plus eu pour guide que le pâle reflet d'une doctrine morale, aussi étrangère à l'art et à la science qu'à la religion; et nos philosophes ont dû se ressentir de ce désavantage de position. dont ne souffraient pas les philosophes anciens. Conclusion générale : il n'y a plus de philosophie pratique possible, plus de sagesse qui puisse conduire au souverain bien hors du christianisme. Les conditions d'existence manquent à tout autre système qu'on voudrait imaginer pour atteindre à ce but. Ou nous restons dans l'abstraction, et notre conduite n'est pas en harmonie nécessaire et simultanée avec nos principes, ou nous entrons dans la vie positive par le christianisme, qui devient alors notre philosophie. Science sans action, sans mouvement et sans vie, d'une part; de l'autre, science unie au suprême degré à une religion pratique. Plus d'autre voie ouverte aujourd'hui à l'esprit humain; plus d'autre moyen de remplacer, dans la conduite de la vie, les idées et les leçons des philosophes de l'antiquité.

Les plus anciens sages de l'Inde et de la Grèce ont placé d'une manière païenne, il est vrai, le bien su-

prême auquel doit aboutir toute sagesse dans la *sainteté ;* et c'est aussi à la sainteté qu'aspire le christianisme. Il y place la souveraine félicité; il la propose comme but à sa philosophie. La sainteté est le développement d'une sagesse sublime. Elle est à elle-même philosophie; car le saint acquiert, dans l'exercice de sa vertu, un don de pénétration immense, inconnu à l'homme purement scientifique, et pour lequel la philosophie n'est qu'une spéculation de l'esprit, un objet de curiosité. Trouver absorption en *Brahme,* l'Esprit suprême, tel est le but de la sagesse que les Védas enseignent, non pas dans le style d'un mysticisme postérieur, mais sous la forme d'un symbolisme patriarcal. Pythagore et Platon vivaient sur le type des idées divines : l'institution de Pythagore était spécialement organisée dans ce sens.

Il y a, si l'on veut, du panthéisme dans cette sainteté antique. Dieu n'y est pas assez distinct de l'ame du monde. Mais ce n'est pas un panthéisme absolu et rigoureusement spéculatif, comme celui de Spinosa et des Éléates ; ni un panthéisme physique à la fois et poétique, comme celui de l'école d'Ionie. Les sages que je viens de nommer, y compris Spinosa, leur successeur dans les temps modernes, cherchaient par deux voies différentes l'absorption, non en Dieu qu'ils ignoraient, mais dans l'ame du monde qu'ils reconnaissaient. Ils vivaient saintement selon des pratiques divines. Les Éléates, en se dépouillant du corps, cherchaient à s'unir à l'esprit et à spiritualiser l'univers, comme une seule et même substance divine. De là la mort d'Empédocle, leur disciple, et le suicide si fréquent chez

les anciens patriarches de la religion de Bouddha, qui voulaient, en s'identifiant avec l'ame universelle, devenir cette ame même, au moyen d'une vie passée dans la contemplation.

Les Ioniens entraient par une autre voie au sein de l'ame universelle. Ils s'attachaient aux élémens comme à autant de manifestations d'une énergie divine. Ce culte des élémens, devenu chez eux la philosophie même, avait atteint en Perse un haut degré d'idéalité, dont le reflet se retrouve dans Héraclite. Les Ioniens ne sont pas vulgairement matérialistes, mais intimement convaincus de la sainteté de la matière. Ce sont des panthéistes en sens contraire des Éléates et des autres panthéistes qui leur ressemblent : tandis que les uns parviennent à résoudre la matière en esprit, les autres transforment l'esprit, non pas en matière morte et abstractive, mais en matière vivante, énergique et divine.

Je m'applique toujours à ne rien avancer de tranchant et de dogmatique. Les nuances sont infinies de ce panthéisme à l'autre. Les Bouddhistes opèrent, en apparence, une scission absolue entre l'esprit et la matière; mais ils parviennent à les unir, à les identifier de nouveau lorsqu'ils envisagent la matière, quoique substance incréée, éternelle, comme illusion, comme phénomène produit au moyen des sens par une éternelle opération de l'esprit éternel. Ce n'est donc pas la matière ; c'est plutôt une illusion qui est l'identité absolue de l'esprit et de la matière, car elle est une manifestation de l'esprit, et se révèle par le phéno-

mène que son action sensitive provoque de toute éternité.

Le but suprême de la sagesse de ces spéculateurs panthéistes, qu'ils soient imbus de spiritualisme ou de matérialisme, consiste toujours à pénétrer la cause efficiente de la nature, qui pour les uns est l'*illusion* ou le *phénomène*, et pour les autres la *vie* ou la *réalité*. Cette cause ainsi pénétrée, ils y remontent, rejettent ce qui est dérivé comme non essentiel ou non existant, et vont s'abreuver aux sources de la lumière. Ils veulent être *esprits libres*, inondant la matière d'émanations rayonnantes, au moyen de l'illusion dont la sainteté les rend maîtres par l'absorption en l'ame universelle. Ils veulent être *esprits élémentaires*, s'unissant intimement à la nature, et la pénétrant comme une source de vie pure et divine.

Chez les Stoïciens, nous trouvons dans d'autres proportions un mélange de la doctrine des Éléates et des Ioniens, dans le but assigné à la sagesse et dans la manière d'y conformer sa conduite. Ils veulent de plus, comme les Bouddhistes, devenir libres par essence, se faire ame et centre du monde. Mais leur doctrine n'est plus un panthéisme pur ; car elle est un mélange du rationalisme d'Aristote et de la morale de Socrate : aussi sont-ils plutôt de grands moralistes que saints dans l'acception antique.

L'Orient a connu de toute antiquité une philosophie mystique, une philosophie d'amour, formée tout à la fois de l'idéalisme des sages primitifs, de Platon et de Pythagore, et du panthéisme des spiritualistes et des

matérialistes. Cette doctrine, spécialement développée dans l'Inde, tend à décomposer la vie en la faisant rentrer dans le cercle de Dieu ou de la nature, et en bannissant l'homme individuel du fond de notre cœur. Le christianisme n'exige pas un pareil anéantissement, et met à la pratique de la mysticité des conditions plus pures.

La philosophie pratique des anciens, d'abord sainte et idéale, puis mystique et panthéiste, n'a pas toujours suivi ce vol élevé; elle s'est abaissée vers la terre. C'est dans cet état de choses que Salomon l'élabora dans ses Proverbes, et qu'elle eut pour organe l'apologue antique né dans l'Inde, et introduit sous une autre forme en Occident par Esope : c'est cette philosophie que Confucius établit dans ses écoles. Cette morale est encore *poétique* dans les Proverbes et dans l'apologue; elle conserve encore le caractère de l'*art* dans Confucius et dans Socrate. On ne saurait nier cependant qu'elle ne touche d'assez près à l'idée moderne de l'*utile,* quoique les anciens l'aient expressément rejetée du but qu'ils donnaient à la philosophie. Parmi les Stoïciens, comme nous l'avons vu, la philosophie morale tient du grandiose. Elle est libre jusqu'au cynisme chez les Cyniques, qui en ont reçu le nom : elle est vraie jusqu'à blesser la pudeur, quoique le fondateur de cette dernière école fût un esprit étroit qui n'atteignit pas jusqu'aux dernières conséquences de son système. Enfin, chez Aristote, la morale devient du rationalisme : elle n'est cependant pas entièrement rationnelle dans le sens moderne. La conception d'une

ame du monde perce encore à travers le fond obscur de la métaphysique aristotélicienne.

Maintenant dans quel sens Epicure a-t-il pris la philosophie, en la faisant entrer dans la pratique de la vie? Dans quel esprit son disciple Gassendi a-t-il copié Epicure, en répétant l'axiome des anciens sur le but de la philosophie?

Il est certain que l'idée de la félicité suprême, selon les Épicuriens, ne saurait correspondre à la sainteté de l'école primitive, ni au panthéisme de leurs successeurs. Cependant Epicure cherche, comme Platon et Pythagore, une harmonie de forces, un équilibre entre les facultés humaines, enfin la perfection morale et intellectuelle. Pour mettre sa théorie en pratique, il fonde une institution, il établit une communauté d'hommes destinés à vivre selon sa doctrine. Il ne se borne pas à la fonction d'un sophiste et d'un rhéteur; il ne se contente pas d'écrire, de plaider, de parler en public et de faire retentir un vain bruit : il veut quelque chose de plus fort et de mieux. S'il échoue, c'est qu'il place l'idée de la félicité, comme résultat de l'harmonie et de l'équilibre des forces et des esprits, dans une région subalterne, dans une région où les idées de Dieu et d'ame ne sauraient pénétrer ni atteindre.

Voici maintenant le grand phénomène qu'offre la primitive spéculation épicurienne, ce phénomène dont Gassendi réclame l'honneur pour Epicure. C'est que si la doctrine de ce philosophe était sensuelle et grossièrement matérielle, sa morale était assez pure, et sa vie surtout en harmonie avec ce qu'il y avait de mieux

dans sa morale. C'est une inconséquence, mais qui s'explique parfaitement lorsqu'on a en vue le caractère des écoles antiques et leur primitive discipline. La vie, chez eux, était toujours un art et une science, d'abord de sainteté, plus tard de morale. Or, Epicure avait puisé sa morale dans l'école de Socrate, et il la pratiqua jusqu'à ce que sa doctrine produisît ses pleins effets et contribuât si puissamment à rompre les liens de l'ordre social. Gassendi se trompait donc sur Epicure, parce qu'Epicure se trompait sur lui-même.

La morale originale de Socrate, et non pas celle que Platon a composée sur le type de ses idées, a pris deux directions principales après la mort du maître. Chez Socrate, cette morale ressortait d'une idée du *beau*, provenant de l'équilibre et de l'harmonie des forces de l'ame. C'était un reste de l'art antique. Ses disciples négligèrent le beau pur, et sortirent de la sphère de l'idéal. Je ne parle pas de Platon, qui est plutôt pythagoricien que socratique. Antisthènes, père des Cyniques, et Aristippe, fondateur des Cyrénaïques, s'éloignèrent de cette belle conception de l'humanité (*humanitas*), rendue si pratique par les grands hommes de Rome, et due au génie de Socrate. Antisthènes exagéra l'idée de vertu inhérente à la morale socratique, s'abandonna à une humeur anti-sociale qui dégénéra en dédain de la pudeur et des convenances chez ses successeurs. Je ne parle ici que des Cyniques des premiers temps de l'école; car les Cyniques des temps postérieurs furent de toute espèce, et devinrent infidèles aux préceptes fondamentaux de la secte. On peut appe-

ler les plus exagérés d'entre ces derniers les Fakirs de la philosophie : c'est le même fanatisme. Chez leurs devanciers, il n'en fut pas absolument de même. La fureur avec laquelle, en fuyant le beau, ils embrassaient l'idée de la vertu, tient encore plus de l'art que du fanatisme : au moins Diogène est-il un grand *artiste* dans le genre qu'il a choisi.

Aristippe fut l'antipode d'Antisthènes; mais on trouve également le germe de sa philosophie dans Socrate, qui réunit leurs tendances extrêmes en les modifiant et en les tempérant d'après un idéal de beauté et d'*humanité*. Aristippe néglige la vertu dans la morale de Socrate, et recherche la beauté; mais en l'isolant, il la déplace, et lui donne une mollesse efféminée. Les Cyrénaïques sont les premiers qui formèrent, chez les anciens, une philosophie du grand monde : aussi furent-ils les courtisans des Ptolemées. Leur morale élégante et relâchée fut surtout frivole. Elle donna naissance aux comédies de Ménandre, qui furent imitées par Térence, et où l'on retrouve toute la mollesse, mais aussi toute la séduction de leurs principes. Epicure agrandit leur système, et Gassendi, en reproduisant Epicure et Aristippe, a suscité Molière comme ils avaient suscité Ménandre.

Cette philosophie de la vie avait aussi son principe de dégoût. Quelques-uns l'abandonnèrent pour un scepticisme plus hardi ; d'autres se dépravèrent entièrement. Il y en eut même que cette doctrine de plaisirs trop faciles poussa jusqu'au désespoir et au

suicide. En rendant les esprits trop frivoles, elle les fit tomber dans la satiété et l'ennui.

Les anciens, conséquens en tout, ont eu une philosophie du mal, comme ils en avaient une du bien. Rien n'égale la hardiesse et l'extravagance de la première. Elle fut consacrée sous les auspices des divinités infernales : c'était, en principe, un hideux mélange de volupté et de mort ; c'étaient les mystères de l'abîme. On sait que les orgies se distinguent en pures et en impures. Les orgies impures reproduisaient l'expression mystérieuse d'une philosophie dépravée. C'était un matérialisme infiniment poétique, où l'on puisait la vie au sein de la mort. C'était un panthéisme gigantesque, immoral et monstrueux, où l'on recherchait l'assimilation avec les puissances qui détruisent et engendrent. C'était une révélation des enfers, mise en pratique par des *actions sans nom*, terme énergique que j'emprunte à Shakespear, pour désigner des actions d'horreur.

Les sectes chrétiennes, comme les Ophites au troisième siècle, les Adamites au moyen âge, et leurs successeurs dans les temps de troubles religieux, qui ont reproduit le fanatisme de ces sombres orgies, n'ont rien de chrétien dans leurs idées. Elles usurpent un nom qui ne leur convient pas, et appartiennent au culte et à la philosophie d'une ancienne doctrine infernale.

Les Cyrénaïques dégénérés n'eurent pas cette profondeur dans le mal. Leur philosophie fut celle des libertins : on peut en dire autant des Épicuriens dégénérés. N'accusons de ces excès ni Aristippe, ni Épi-

cure, car ces excès n'étaient pas dans leur volonté; mais c'est le fruit de leurs funestes doctrines. Ne croyons donc pas Gassendi, quand il cache leurs leçons sous des fleurs; quand il leur donne, dans sa franchise et dans sa bonne foi, l'honnêteté pour expression, et qu'il enseigne cette philosophie comme destinée à reproduire la grandeur de l'existence scientifique des sages de l'antiquité. Voltaire s'est chargé de nous présenter sous ses véritables couleurs cette philosophie de sybaritisme, qu'aucune ame forte, aucune tête puissante n'a jamais adoptée.

Résumons-nous sur le but de la philosophie de Gassendi. Il voulait le *bien*; il le voulait à *la manière des anciens :* ce n'était pas une pensée *abstraite* qu'il recherchait, une simple spéculation de l'esprit; mais une action conforme à sa pensée, et qui ressortait du fond de la pensée même. Seulement sa théorie étant fausse, la pratique ne pouvait en être que faible; le genre de vie qu'il prêchait devait être sans relief, sans grandeur et sans énergie. Ce qu'on peut dire de mieux en son honneur, c'est qu'il n'avait pas dégradé la philosophie jusqu'à y faire entrer la seule idée d'*utilité* inconnue aux anciens. La sainteté ne trouvait pas de place dans son système; l'art s'y montrait sous un faux jour; la vertu n'en était pas entièrement bannie : mais c'était une vertu selon le monde, une vertu de salon; une école d'élégance étrangère à la haute vertu, à l'art sublime des anciens.

C'est Locke qui a le premier parlé d'*utilité* en matière de philosophie, et aujourd'hui cette idée d'utilité

envahit toutes les sciences. On ne les prise qu'autant qu'elles secondent l'*industrie*, comme instrument du *bien-être individuel*. C'est Voltaire, copiste de Locke, qui a fait ce présent à la France. Les économistes en ont fomenté le germe, et le souffle puissant de Condorcet l'a développé et l'a fait éclore. Certaines gens fabriquent aujourd'hui de la sagesse, comme on fabrique un métier. La vie est devenue antiphilosophique autant qu'il se peut : elle n'est plus chrétienne, elle est sans notion d'art, de beauté, de vertu : elle n'est qu'industrielle.

La sagesse de Gassendi, essentiellement *prosaïque*, ne l'est pas d'une manière *rationnelle* ou *protestante*, mais d'une manière matérielle, suivant les habitudes élégantes et légères de la grande société. C'est tout à la fois son éloge et sa condamnation.

Gassendi n'est pas devenu Épicurien de prime abord. Comme Descartes, il a commencé par le doute, mais il y a persévéré plus long-temps que notre grand rationaliste. Chez Gassendi comme chez Descartes, le doute ne ressortait pas du fond même de leur doctrine. C'était une protestation contre la philosophie péripatéticienne des écoles. Descartes la fit énergique, et abandonna aussitôt le doute pour se jeter dans le rationalisme. Gassendi fut moins fort dans ses attaques, mais il resta plus long-temps dans son scepticisme sur tous les systèmes. Mais le doute de l'un comme de l'autre ne fut pas vraiment philosophique. Dans Gassendi, il résultait de l'hésitation de son esprit naturellement ti-

mide. On peut même dire que son scepticisme a plus d'un rapport avec celui des hommes du monde, et qu'il ressemble à de la frivolité d'esprit. On ne peut suivre une pensée dans toutes ses conséquences; elle se retire dans un lointain rempli d'incertitude, et l'on doute de sa réalité.

Gassendi était destiné à s'appuyer de préférence sur la partie la plus faible de la philosophie des anciens. Il s'adressa aux Académiciens pour se fortifier dans son doute, mais il s'éloigna du pyrrhonisme rigide. Certainement il y a du scepticisme dans Platon, de ce scepticisme inhérent aux règles judicieuses d'une dialectique puissante. Ce scepticisme est en général le partage des vastes intelligences. Elles doutent, non par impuissance de conception et de foi, mais parce qu'elles veulent envisager chaque question sous toutes ses faces, avant de se l'approprier en pénétrant son essence. Ainsi un habile général explore les environs d'un lieu fortifié avant d'en ordonner l'assaut. Ce scepticisme des grands esprits, partage de Platon et de Bacon, n'exclut pas les doctrines positives : au contraire, il les fortifie en les appuyant de toutes parts sur des raisons puissantes.

Le scepticisme des Académiciens, ces disciples de Platon, qui adoptèreut sa dialectique, mais en restant étrangers à son idéalisme et à son génie, fut d'une nature beaucoup moins imposante. Il tenait de l'esprit de discussion de ces sophistes que Socrate avait combattus, et que Platon nous fait connaître; de ces rhéteurs qui

défendaient et combattaient toute espèce de causes, trouvant d'excellentes raisons pour et contre, et les laissant constamment indécises. Ce fut cette fausse profondeur, si étrangère à celle du maître ; ce fut cette universalité frivole et factice, sans but et sans unité, si contraire au génie de Platon, qui excitèrent l'enthousiasme de Gassendi, et donnèrent carrière à son esprit de recherche.

Les routes par lesquelles on aboutit au scepticisme sont diverses. Nous en avons indiqué deux principales : la route du génie qui mesure tout parce qu'il voit tout et n'embrasse une question qu'après l'avoir pénétrée, et celle de la médiocrité frivole et spirituelle, qui s'abstient de tout, parce qu'elle hésite devant chaque question, la voyant sous plusieurs de ses rapports, sans pouvoir se rendre maître d'un seul. Les sophistes qui suivent cette seconde voie, soutiennent hardiment le pour et le contre, font briller leur bel-esprit, et finissent par fouler aux pieds la science et la vérité.

Mais il y a un scepticisme qui se présente avec la prétention d'être la philosophie même, scepticisme des Pyrrhon, des Bayle, des Hume. Il est la négation absolue, et triomphe par la critique. Forcez-le de s'établir sur une base positive, il s'écroule. Ce n'est donc pas une philosophie ; car il ne saurait en être une sans se détruire lui-même. Ce n'est qu'un instrument de critique entre les mains de certains philosophes. Comme tel, Hume l'employa contre Locke, et Kant, contre les rationalistes, ses prédécesseurs. Tout-puissant pour abattre le matérialisme et le rationalisme, il est inca-

pable d'édifier. Gassendi n'était pas sceptique de cette manière : sa critique s'est cependant exercée avec force et talent contre le système de Descartes.

La contemplation du néant des choses humaines a plongé les mystiques du christianisme dans une espèce de scepticisme qui, en les faisant douter de la nature et de l'homme, les faisait croire d'autant plus à la Divinité, et les livrait à une foi ardente. Les esprits frivoles, en voyant l'instabilité des choses humaines, deviennent aussi facilement sceptiques; mais dans un but de matérialisme et non dans un but de religion : ils doutent de la raison et non des sens. Les mystiques doutent à la fois des sens et de la raison, et croient en Dieu seul.

Enfin, un scepticisme profond, universel, s'attache facilement aux spéculations des panthéistes de l'école idéaliste. Identifiant la nature avec Dieu, en spiritualisant la matière, ils finissent par nier cette même matière, et par la repousser comme une illusion des sens. Pyrrhon, qui voyagea, dit-on, dans l'Inde, ou qui eut connaissance des ouvrages des philosophes de cette contrée, a pu entendre parler de cette doctrine de la *Maïa*, ou de l'illusion, adoptée par les Védantistes. S'il en a tiré parti, ce n'est point dans un but de panthéisme idéaliste, mais dans un but de scepticisme pur.

Le scepticisme de Gassendi repose sur l'impénétrable mystère de la nature. Tout phénomène offre un principe de vie : ce principe échappe à l'analyse, donc il faut douter de la réalité de nos aperçus : ce qui n'em-

pèche pas Gassendi de devenir Épicurien franc et décidé.

Certainement la vie est un mystère : la vie est partout ; tout est mystère : donc tout est article de *foi*, et non pas article de *doute;* car tout vit, tout existe. Malheureusement Gassendi, comme tous les esprits frivoles, reculait devant le mystère et la vie. Il ne les niait pas comme les rationalistes et les incrédules ; mais il n'osait ni les approfondir, ni les contempler. Tout mystère est la révélation d'une idée : toute manifestation de l'être vital indique la réalité d'un type idéal. Il ne suffit pas de dire, Nous ignorons, donc nous doutons. Il faut dire : Nous ignorons, mais nous voyons, et nous croyons par la vue et la compréhension ; nous nous détachons de la surface des choses, pour pénétrer jusqu'au fond de leur idée.

Gassendi avait raison de s'élever contre ces rationalistes dogmatiques, et contre ces péripatéticiens de l'école qui, étrangers à toute expérience, voulaient résoudre *à priori* toutes les difficultés que leur offrait l'intelligence de la nature. Ils en faisaient une matière brute, façonnée par un architecte, mais morte comme les résultats de nos métiers et de nos fabriques. Leurs explications n'expliquaient rien, et contredisaient non-seulement tout phénomène de vitalité, mais encore la simple analyse. De ce que Gassendi combattait le dogmatisme de ces penseurs, il ne s'ensuivait pas qu'il dût nécessairement embrasser un scepticisme, auquel il était d'ailleurs infidèle en devenant Épicurien.

Certes, Gassendi a contribué à nous affranchir du

joug insupportable d'une raison dogmatique, bien autrement intolérante que le christianisme qui n'a que l'intolérance de la vérité, et ne connaît pas celle des écoles. La liberté de la pensée est le bien le plus précieux de l'homme; sans cette libre manifestation, l'intelligence cesserait d'être. Seulement Gassendi, en ne pénétrant pas plus le mystère de la religion, qui est celui du genre humain, qu'il n'avait pénétré le mystère de la nature, méconnut la liberté intellectuelle par excellence, qui consiste dans l'absolu développement de l'action comme de l'intelligence du christianisme.

Quoi qu'il en soit, et partout où le rationalisme comme le matérialisme prennent racine, félicitons-nous de voir des philosophes s'élever contre leur dogmatisme, et revendiquer les droits de l'intelligence contre l'oppression des sectes et des écoles, oppression tout aussi réelle que celle des prêtres et des gouvernemens, dont se plaignent nos libéraux. Gassendi fut un philosophe utile pour son temps, en frappant tout à la fois le dogmatisme vieilli d'Aristote et le dogmatisme naissant de Descartes. C'est là le plus grand éloge que l'on puisse faire de cet homme d'esprit, qui ressemble parfois à un homme de talent.

Gassendi, quoiqu'il ait les idées modernes, se rattache encore par son universalité à l'ancienne école des philosophes; il ne fait pas de l'abstraction pure et simple. La philosophie n'est pas à ses yeux une science isolée. Aristote l'avait fait marcher de front avec l'étude de la nature, de la poésie et de la politique. Il y

avait joint le peu de théologie que sa doctrine comportait. Malheureusement le péripatétisme de l'école n'eut rien de l'étendue d'esprit du maître. Elle prétendait établir le despotisme de la raison, basé sur des formules sacramentelles. On dédaignait l'étude de la physique ; on ne se doutait ni de la politique, ni de l'expérience. Cet abandon de la physique fut le vice capital des penseurs du premier ordre, que la philosophie scolastique produisit dans ses beaux jours. Ce vice devint incurable et fut comme un défaut organique de la philosophie entière, chez leurs disciples dégénérés.

Il est vrai que les créateurs de la philosophie scolastique semblent compenser ce défaut par un avantage immense. Si leur raison est péripatéticienne, leur théologie est platonicienne. Ils se séparent d'Aristote quand il s'agit des mystères, dont la doctrine est incorporée à leur philosophie. Guidés par saint Augustin, les écrits du faux Aréopagite les ont encore inspirés. De là ce platonisme dans la direction fondamentale de la pensée du grand Anselme, du profond saint Thomas-d'Aquin, et même du subtil Abeilard, dont la doctrine est suspecte d'hérésie sabellienne et presque d'arianisme. C'est, si l'on veut, un contre-sens avec la forme rationnelle de leur conception. Vainement Leibnitz a-t-il tenté depuis de concilier les irréconciliables doctrines de Platon et d'Aristote. Ce qu'il a fait savamment, et ce que les scolastiques essayèrent dans un esprit de catholicisme, n'a jamais pu aboutir qu'à formuler le dogme et à le transformer en être de

raison, en lui ôtant cette vie intime qui l'anime, et la profondeur de l'idée qui préside à sa création.

Quoi qu'il en soit, la scolastique a été bien dirigée dans ses essais pour parvenir à une véritable philosophie du christianisme. Il n'y a de défectueux que la base rationnelle qu'elle voulait donner au majestueux édifice qu'elle se proposait d'élever. Aujourd'hui, c'est le contraire. Si nous écoutons davantage la voix de la nature et de l'expérience, si aucune philosophie ne nous semble vraie, quand elle est en contradiction avec la physique : en revanche, les Scolastiques l'emportent sur nous lorsqu'ils prêtent l'oreille à la voix de Dieu même; quand ils écoutent attentivement la révélation du Verbe, la parole céleste qui est le pain de vie. Toutefois l'on n'est philosophe qu'autant qu'on est physicien et théologien tout à la fois. L'étude de l'homme est défectueuse, si nous l'isolons d'une profonde investigation de Dieu et de la nature; c'est ce que Leibnitz a le mieux su comprendre dans les temps modernes.

D'ailleurs, et ceci se rapporte directement à l'universalité de Gassendi, aucune science n'est vraie, isolée, ou appuyée sur une autre science seulement : mais toutes sont vraies conjointement, au moyen de la conception religieuse qui les pénètre, les anime, et leur ôte ce qu'elles ont isolément de faux, en mettant en évidence ce qu'elles ont de vrai, lorsqu'elles font partie intégrale d'un vaste ensemble. Gassendi réunissait une connaissance profonde des mathématiques et suffisamment étendue de la physique, à un talent in-

contestable pour la philosophie. Il voulait aussi maintenir la théologie dans ses droits et dans ses prérogatives. Mais il lui manqua cette foi universelle qui vivifie toutes les parties de nos connaissances en les animant d'un feu central : aussi sa philosophie n'était-elle, pour ainsi dire, que de pièces et de morceaux. Son universalité manquait d'unité réelle. Il ne s'était pas assez pénétré de cet esprit religieux qui doit cimenter toutes les parties de la science : ce qu'il en avait était chez lui habitude plutôt que conviction.

En général, ceux qui prétendent à l'universalité sans religion, quand ils ne se bornent pas à disséminer leurs lumières, comme Voltaire et les esprits frivoles, mais qu'ils cherchent à les concentrer sur un point quelconque, deviennent matérialistes, et leur matérialisme s'étend à toutes les branches de nos connaissances, si la physique leur sert de point de départ et de lien pour unir toutes les parties de leur système; ou ils se font rationalistes et rendent nos connaissances rationnelles, lorsque la métaphysique sans religion est le mobile central de leur pensée. Dans les deux cas, leur universalité est toujours fausse. La physique des uns sera toujours superficielle, et reposera constamment sur un système d'atomes, excepté le cas où ils parviennent au panthéisme de Spinosa. La métaphysique des autres ne sera pas plus profonde, et se composera toujours d'abstractions, à moins qu'elle ne s'élève, avec Fichte, à la hauteur de l'idéalisme. Mais le panthéisme de Spinosa n'a de valeur que comme physique, et l'idéalisme de Fichte, que comme métaphy-

sique : car Spinosa et Fichte sont sans aucune universalité, et leurs doctrines n'ont de vérité qu'autant qu'on les rattache à une doctrine de révélation que ces penseurs repoussent, mais qui seule peut donner de la valeur et de l'ensemble à leur théorie.

Le commun des matérialistes, loin d'aller jusqu'aux conséquences de Spinosa, se borne à une physique superficielle, pleine d'une universalité factice ; et il en est de même de la foule des rationalistes, quand ils ne suivent pas Fichte, et qu'ils se bornent à ce qu'on appelle aujourd'hui un système universel de lumières. Reconnaissons cependant qu'il y a eu des matérialistes d'un talent éminent, comme Gassendi, et des rationalistes de la plus haute capacité de conception, tels que Kant et Descartes. C'est qu'ils furent tous les trois, sans exception, de grands mathématiciens, surtout le philosophe allemand. Gassendi seul n'est pas mathématicien par la pensée, mais il a du moins sur Descartes l'avantage d'être meilleur physicien. L'expérience du premier et l'exactitude rigoureuse du raisonnement des deux autres leur ont assuré ce haut rang dans l'ordre des intelligences, qui est refusé à leurs successeurs. Ils n'ont de Gassendi que la frivolité, ou de Kant et de Descartes, que le ton scolastique.

Nous avons dit pourquoi la philosophie de Gassendi, au lieu d'être toute d'une pièce, et de sortir toute armée de son cerveau, comme Minerve du cerveau de Jupiter, ne fut qu'un amas de débris et de fragmens mal ajustés. C'est qu'il avait de l'universalité sans unité dans l'esprit. Il prenait sa croyance toute faite, sans la mettre

en harmonie avec sa physique et sa métaphysique. C'est dans cet esprit qu'il prétendit, en bon chrétien, *purger* Epicure des erreurs qu'il trouvait dans sa doctrine. Mais il n'y a qu'une seule erreur dans Epicure, erreur radicale ; c'est sa doctrine même : elle est essentiellement irréligieuse. Vouloir distinguer entre les opinions d'un philosophe qui n'a qu'une seule opinion, ame de sa théorie, c'est se fatiguer inutilement. Gassendi a montré ou qu'il ne se comprenait pas lui-même, ou qu'il ne comprenait pas Epicure, en voulant le rendre favorable au christianisme. Les Scolastiques, dont le grande erreur a consisté à vouloir faire du catholicisme avec Aristote, n'ont pas été plus inconséquens : mais ils ont eu dans leur conception plus de force, et dans leurs vues plus de hauteur que Gassendi.

Le maître de Molière avait fort bien observé que la raison humaine a ses bornes. Il les avait étudiées dans l'histoire ; et c'est pour suppléer à son insuffisance, qui ne le satisfaisait pas, qu'il résolut de s'en tenir à l'expérience. Malheureusement l'expérience même a des bornes, et de bien plus étroites encore que la raison. D'ailleurs, Gassendi n'avait pas fait attention à l'élément supérieur qui est dans l'homme, à son ame intelligente dont la raison n'est qu'une faculté. La raison est bornée par le raisonnement, et le raisonnement est déterminé par la langue, et bien plus encore par la nature des sens. Mais l'ame intelligente ne participe pas seulement de la nature humaine : elle tient encore de la nature divine. Elle émane des cieux ; elle tend vers l'*infini*, signe

caractéristique de son origine divine. Notre ame est sans bornes, notre esprit est infini : mais notre raison est assujettie aux conditions de l'existence terrestre, et de toute part bornée et comme circonvenue par l'empire des sens.

La religion de Gassendi était sans mystères comme sa physique. Elle était rationnelle, et nullement spirituelle et idéale. Ce penseur a combattu, comme Descartes, les théosophes de son époque. Sans doute ils étaient pleins de rêveries cabalistiques et d'une gnostique orientale bizarrement dégénérée ; mais leur système renfermait aussi un élément suprême. Ils avaient compris la vie de la nature, et s'étaient ouvert une voie catholique vers la contemplation des mystères. Leurs erreurs sautent aux yeux : on peut rire de leurs folies : Gassendi ni Descartes ne pouvaient être leurs juges. Ils ne comprenaient pas plus le panthéisme physique qu'ils leur reprochaient, qu'ils ne comprenaient la nature intime du catholicisme.

La physique de Gassendi, avons-nous dit, est sans mystères, comme sa religion. C'est une observation superficielle, sans que ce philosophe découvre les sources de cette vie inconnue, dont il admet l'existence sans l'approfondir. C'est comme s'il ne l'admettait pas. De même aussi, lorsqu'il rend hommage à la religion, c'est un hommage stérile, une formule de convention qui ne pénètre pas le fond de la pensée. On s'en tient à la lettre, sans s'enquérir de l'esprit. On conserve un fond d'irréligion, sous le dehors d'un culte catholique. L'épicuréisme devient l'ame de la vie. Le

christianisme n'en est que la surface. Cette manière de voir a eu de graves conséquences au siècle de Louis XIV. Elle a passé avec les comédies de Molière sur la scène française, et de là dans les mœurs et dans l'empire de la mode. Il était de bon ton d'avoir de la religion, parce que cela tenait à l'existence de l'homme bien élevé : il fallait avoir sa religion et l'observer. On dit que Louis XIV ne refusait pas d'employer les Epicuriens de cette espèce, et qu'il aimait mieux un athée observant les pratiques extérieures de la religion, qu'un janséniste frondant le pape, que le grand roi fronda lui-même à sa manière. Mais les Epicuriens ne restèrent pas catholiques sous la régence; et, quand Voltaire parut, ils jetèrent le masque.

L'épicuréisme, qui se survit aujourd'hui comme système physique, mais qui disparaît en métaphysique, depuis que la renommée de Condillac commence à s'affaiblir, ne doit pas être uniquement borné aux opinions d'Epicure : il est tout entier dans la tendance matérielle de son esprit. Nos physiciens rient de sa détestable physique, et ils n'en acceptent pas moins son système d'atomes et de molécules. On peut les défier d'en accepter un autre, tant qu'ils resteront matérialistes, tant qu'ils ne verront dans la nature qu'un mécanisme mis en mouvement par un ensemble de poids et de contre-poids, balanciers artificiels de la vaste machine. Le sensualisme de Locke n'est qu'un épicuréisme déguisé. A cet égard il ne faut pas s'en tenir aux apparences, mais voir le fond de la doctrine.

La philosophie épicurienne a cette légèreté qui fait

que les esprits les moins méditatifs peuvent l'adopter sans difficulté, avec un air de supériorité factice et d'universalité frivole. Il y a, si l'on veut, un fond d'épicuréisme dans la nature humaine, et surtout dans l'esprit de société, raffiné d'après le besoin d'une civilisation avancée. Ce fonds est exploité par les auteurs comiques, qui mettent en jeu les salons et l'esprit du grand monde. La nation française, mobile et spirituelle, d'ailleurs éminemment sociale, a peut-être un plus grand penchant que les autres peuples pour cet épicuréisme du grand monde. Ses auteurs comiques, à commencer par les auteurs de fabliaux et à finir par Rabelais, sont toujours rationalistes et montrent de grandes dispositions pour l'épicuréisme. C'est, sous des formes plus grossières, la même finesse d'esprit, la même légèreté et la même délicatesse qui se développa au dix-septième siècle, et qui atteignit le dernier degré dans le siècle suivant. Cependant, si Gassendi n'eût pas aidé le penchant de la nation en présentant l'épicuréisme comme un système bien coordonné, lié et enchaîné dans toutes ses parties, Voltaire n'aurait peut-être pas été si loin dans l'exposition de certaines doctrines.

Je le sais : Gassendi, quoique favorablement accueilli, vit sa philosophie s'éclipser devant celle de Descartes. Mais ce que j'appellerais *gassendianisme*, nouvelle phase, nouvelle ère de développement de l'antique doctrine épicurienne, revint dissoudre le cartésianisme, se fit matériel et rationnel à la fois, pour réunir les deux tendances essentielles de l'esprit humain

au dernier siècle. La philosophie de Descartes a disparu en France devant celle de Locke et de Condillac. Ce n'est que depuis peu que quelques penseurs ont ramené l'attention sur le cartésianisme, en introduisant en France la doctrine des Ecossais. D'autres ont rétabli dans ses honneurs, et M. de Bonald a, pour ainsi dire, ressuscité une philosophie catholique. Mais, tant que la doctrine des atomes et des systèmes de mécanisme régneront dans la physique des savans les plus illustres et des plus grands mathématiciens de la France actuelle, on ne pourra se flatter d'avoir fait reculer Gassendi et les Epicuriens. C'est aujourd'hui du développement de la science de la nature que doit nous venir une lumière plus pure et plus abondante.

(*La suite au numéro prochain,*)

POÉSIE

DE L'ANCIENNE POÉSIE ARABE,

ANTÉRIEURE A L'ÈRE DE L'ISLAMISME. (1)

POEME D'ANTARA.

La Moallaka d'Antara, dit William Jones, semble un peu antérieure à celle de Zohaïr; elle a dû être composée pendant les plus violens combats de la guerre de Dahis, que termina noblement la magnanimité des deux chefs vantés par le vieux poète. Antara, dans sa Moallaka, chante ses hauts faits et se vante d'avoir tué Demdem, père de ce Hosein, de la tribu de Dhobyan, dont la vengeance eut des résultats si funestes. Antara nourrit une mortelle haine contre Hosein et Harem son frère, dont l'assassinat causa la vengeance de Hosein. Notre poète accuse les deux frères de l'avoir calomnié : son chant est fier, menaçant, plein de traits frappans, et de magnifiques images.

Il commence par déplorer le départ d'Abla, sa bien-aimée, qui se trouve dans la tribu ennemie. Il exalte sa passion, et chante sa maîtresse dans les termes les

(1) Voyez le numéro de mai.

plus énergiques ; puis s'élevant sur les ailes de la poésie, il parcourt le champ de carnage, s'enivre du souvenir de ses exploits et de l'orgueil de ses vertus. Cet enthousiasme hautain se retrouve toujours dans la poésie pastorale des Arabes. Il a passé dans la religion mahométane, où il a pris une nouvelle forme. Le poète termine par le vœu féroce de vivre assez longtemps pour égorger les deux fils de Demdem !

« O bosquet d'Abla, dans la vallée de Jiwaa, donne-moi des nouvelles de mon amour ! O bosquet d'Abla, que le matin naisse pour toi, propice, bienfaisant, accompagné de la prospérité et de la santé ! »

Ainsi débute le poète, lorsqu'il arrête, auprès des ruines de son ancienne habitation, les pas de son chameau, vaste comme une tour. « Elle demeure, dit-il, dans le pays de mes ennemis, lions rugissans. O belle fille de Makhrem, à travers quels dangers ai-je osé te chercher ! Dès le premier coup d'œil, je fus à toi, quoique sur le champ du carnage tes amis tombassent sous mes coups. Mon amour pour toi est profond : je le jure par la tête sacrée de ton vénérable père. Ah ! je ne te trompe pas ! tu es souveraine dans mon cœur ; là tu règnes, maîtresse de toi-même, chérie et adorée. »

Le poète pleure la fuite de l'objet de ses amours, et s'écrie :

« Antara ! Elle a percé ton cœur ! Elle t'a frappé de ces dents aiguës et polies, dont la blancheur est éclatante, dont le baiser est délicieux, dont la saveur est une extase. De sa bouche, quand elle s'entr'ouvre

sous le baiser, s'exhale un parfum plus doux que celui du musc quand il émane de l'urne d'un marchand de parfums. Elle embaume l'air qui l'environne. Tel un bosquet chargé de fleurs, que de douces pluies ont rafraîchies, que rien n'a souillé, dont personne ne s'est approché pour en cueillir les trésors, répand une odeur divine. Chaque nuage matinal, chargé de pluie et non de grèle malfaisante, l'a humecté de sa rosée : la terre brille ; et ses inégalités paraissent rondes, étincelantes et polies comme de l'argent bien travaillé. Le torrent descend des cieux : chaque soir un ruisseau grossi par les pluies s'échappe du bosquet ; des insectes qui murmurent sans cesse et dont le bruit confus ressemble aux chants d'un homme ivre, sont entraînés par les eaux. Quand ces petits animaux frappent l'une contre l'autre leurs pattes minces et légères, on croit entendre le bruit de la pierre, dont un homme actif fait jaillir des étincelles. Belle Abla, pendant que tu reposes le matin et le soir sur le sein d'une molle couche, je passe les nuits entières monté sur un cheval noir chargé de riches harnais. La selle d'un coursier dont les pieds sont fermes et larges, les flancs solides et l'encolure forte, est le seul coussin sur lequel je me repose.

« Un chameau de Shaden me portera-t-il vers ta tente? un chameau éloigné de sa patrie, privé de lait et séparé du troupeau ! Il remue sa queue dans un folâtre caprice ; et le soir même, après une longue course, l'orgueil de sa démarche n'est point abattu. Il se meut avec force, et frappe les collines de son sabot rapide

et infatigable. Tel est l'oiseau léger, l'autruche, privée d'oreilles, et dont les jambes rapprochées l'une de l'autre parcourent vivement l'espace. Les jeunes autruches se réunissent autour d'elle, comme une troupe de chameaux noirs de l'Yémen se rassemble autour du berger d'Abyssinie, incapable de s'exprimer en langue arabe. Elles la suivent guidées par le port majestueux de sa tête, qui ressemble au char des vierges quand elles voyagent sous cette tente élevée, couverte de draperies et portée par des chameaux. Sa tête est petite quoique noble. Quand elle va visiter les œufs que sa femelle a déposés dans les sables de Dhulasheira, elle ressemble à un Éthiopien aux oreilles courtes et au vêtement long orné de fourrures.

« Mon chameau boit l'eau de Dehradhain; il se détourne avec dédain des ruisseaux ennemis de Dailem. Alors, on dirait qu'il a peur du chat sauvage, dont les hurlemens hideux se font entendre dans la nuit, et qui, avec sa large tête, ses dents aiguës et ses griffes, s'attache à son corps, et recommence l'attaque toutes les fois que dans sa colère le chameau se penche pour le repousser.

« Tout le jour, je reste sur mon chameau comme sur une tour bien construite, fortement cimentée, et ferme comme les piliers d'une tente solide. Quand il repose, il se couche sur la rive verdoyante de Ridaa, en gémissant de fatigue comme le jonc sonore, qu'il presse de son poids. La sueur qui le couvre ressemble à une robe épaisse ou à un enduit de poix tenace, que l'ardeur d'un feu violent fait bouillir sur les pa-

rois d'un chaudron. Elle découle derrière ses oreilles toutes les fois qu'il est saisi de rage, qu'il s'avance d'un pas triomphal, qu'il jouit de sa force, semblable à l'étalon assailli par ses rivaux. »

Le poète conjure ensuite Abla de lui conserver son amour. « Il est, dit-il, aussi terrible et aussi fier quand » on l'insulte, que son cœur est doux et aimant; ses » ennemis le goûtent comme un amer breuvage. Plus » d'un jeune amant est tombé sous ses coups, et des » veines de la victime le sang s'est échappé avec la » vie, en faisant entendre un son funèbre, et en colo- » rant la terre d'un pourpre plus ardent que les ané- » mones. »

« Va, dit-il, ô noble fille, demande aux guerriers » qui je suis, lorsque je m'appuie sur la selle d'un élé- » gant coursier, dont la course sillonne la plaine, que » les flèches de mes ennemis poursuivent, et qui, sous » une grêle de traits, s'avance impétueux au combat. » D'autres fois, il se tient paisible au milieu d'une » foule de héros armés de puissans arcs. »

La fureur guerrière et l'orgueil d'Antara ne cessent de s'exalter. Plus d'un héros fut contraint par lui de mordre la poussière : « La blessure ouvrait de larges » lèvres; et le bruit du sang qui coulait appelait les » loups affamés, errans dans les ténèbres. Je l'aban- » donnai comme une victime aux lions de la forêt, qui » se repurent de sa chair, dévorèrent ses poignets et la » couronne de sa tête. »

Cette féroce et sauvage description prend la teinte dithyrambique; une volupté de sang y respire. Le fa-

rouche guerrier s'avance vers son ennemi : « Quand il » me vit descendre de cheval et m'élancer vers lui, ses » dents claquèrent de frayeur : il parut sourire, mais » non de joie! Mon combat dura toute une journée, » jusqu'à ce que sa tête et ses doigts, couverts de sang » caillé, parussent baignés dans le jus d'Idhlim. Je le « perçai de ma lance. Je traversai son cœur de la lame » d'un cimeterre indien; elle brillait comme l'eau cou- » rante; rapide était le coup qu'elle portait. »

Antara revient ensuite à ses amours par une transition pleine de charme. Cet épisode semble sortir comme Vénus, avec une grace divine, du sein d'un océan courroucé; ou, comme une Oasis céleste, élever sa verdure du sein du désert. Bientôt cependant il nous replonge dans des abîmes sanglans, dans le tourbillon de la mêlée, dans ces gouffres horribles où s'engloutissent les héros. La tribu d'Antara se fait du poète un bouclier; c'est ainsi qu'il s'exprime. E le le place entre elle et les lances farouches de ses ennemis, sur un poste tellement étroit, que personne ne peut s'y tenir debout à ses côtés. Le combat s'engage : les crânes s'ouvrent, et laissent une issue fumante au cerveau qui s'épanche.

« Dès que je vis s'avancer les légions ennemies, et s'animer l'un l'autre au combat, je m'élançai, je me conduisis sans reproche. Ils s'écrièrent : *Antara!* Les javelines, longues comme les cordes d'un puits, furent lancées avec violence contre la poitrine de mon noir coursier. Je ne cessai pas de pousser contre l'ennemi la poitrine et le cou de mon cheval, jusqu'à ce que le

sang le couvrît comme un manteau. Les coups de lances dont son front était frappé le forçaient de pencher la tête, et il se plaignait à moi avec de tendres gémissemens et des larmes qui coulaient de ses yeux. S'il avait su parler, s'il avait su m'exprimer sa peine, des accens plaintifs et distincts m'eussent dit combien il souffrait. »

Antara est guéri de ses chagrins, il les oublie au milieu de la mêlée et dans les acclamations de ses amis qui admirent sa valeur. Il désire rencontrer les deux fils de Demdem qui l'ont injurié ; mais ce bonheur lui est refusé.

« Ah ! s'écrie-t-il, je laissai leur père, effrayante victime, pour que les lions de la forêt se disputassent ses chairs sanglantes, et que les vieux aigles se joignissent à ce festin ! »

POEME D'AMROU.

W. Jones, qui a aussi traduit la Moallaka d'Amrou, la nomme sublime, véhémente, inspirée par un orgueil poétique. Cette Moallaka fut récitée par son auteur, à la tête de sa tribu, devant le roi de Hira en Mésopotamie. Il avait pour antagoniste Hareth, son rival en poésie comme en guerre, auteur de la Moallaka qui

suit celle d'Amrou. Celui-ci, dans son panégyrique exalté, mêlé de déclamations amères contre l'ennemi, cherche à faire valoir, ainsi qu'Hareth, la valeur morale et politique de sa race. Arbitre de ce différend, le roi de Mésopotamie voulut entendre successivement les deux rivaux. Il espérait les assujettir à sa puissance; mais ces deux fils du désert trompent son espoir. L'arrogance d'Amrou, arrogance dont sa Moallaka offre la preuve, fut pour les Arabes, admirateurs de ce poëme et enivrés des louanges prodiguées à la race de Tagleb, un sujet de gloire. Si Mahomet n'eût point paru, cette audacieuse tribu se fût emparée de toute l'Arabie et de son commerce maritime, tant elle avait le sentiment de sa force.

« Allons, belle fille, éveille-toi! Offre-nous dans la vaste coupe la boisson du matin. Que les riches vins d'Enderein ne restent plus dans l'urne qui les renferme. Apporte-moi ce vin couleur de safran, qui éteint les désirs de l'amour. Je me sens plein de courage et de force. Cette flamme ardente embrase l'adolescent le plus timide; on le dirait alors plongé dans la démence. Que de coupes magnifiques n'ai-je pas achetées à Balbec, à Damask et à Kasirein! Notre heure sonnera; nous appartenons à la mort : la mort nous appartient.

« O Amrou! quand tu visites ta bien-aimée avec mystère, et que les yeux des sentinelles ennemies s'affaissent sous le poids du sommeil, elle entr'ouvre ses bras charmans, aussi potelés et aussi beaux que le sont les membres d'un jeune chameau blanc comme la neige, qui dans la saison printanière se livre à ses ébats

sur les vertes collines et sur les bancs de sable. Ses deux seins, polis comme des vases d'ivoire, sont protégés par un modeste voile contre ceux qui oseraient y porter leurs mains. Elle montre une taille mince et gracieuse, élevée et proportionnée. Le contour de ses reins est élégant, et sa ceinture est d'une beauté parfaite qui cause mon délire. Ses jambes délicates ressemblent à deux colonnes de marbre poli ou de jaspe, auxquelles sont suspendus des bijoux et des anneaux d'or que le vent agite avec un murmure argentin. »

A la vue des cités de Yemama, qui s'élèvent au-dessus des plaines, et qui brillent comme des sabres entre les mains de ceux qui les ont tirés du fourreau, Amrou sent sa passion se renouveler : il se rappelle avec désespoir le départ de sa bien-aimée.

« Quand je la perds, la douleur de la femelle du chameau qui cherche en vain son petit, qui revient sans l'avoir trouvé, et qui pousse des cris perçans, n'égale pas ma douleur. Moins cruel est le désespoir d'une veuve aux cheveux blancs, mère de neuf enfans expirés, et dont rien ne reste que des cadavres dévorés par la tombe. Tel est notre destin. Le sort garde, comme des gages de son pouvoir sur nous, et le jour présent, et celui de demain, et l'aurore suivante; et, maître de notre vie, il nous réserve des événemens que notre prévoyance n'a pu deviner. »

Ensuite il s'adresse avec force, avec dignité, au roi de Mésopotamie, qu'il exhorte à l'écouter avec patience. Sa tribu porte à la guerre un étendard blanc et le ramène coloré de sang. Amrou et les siens, dans

de longs jours de gloire, ont méprisé les rois et n'ont reculé devant aucune entreprise. Ils virent plus d'un prince prosterné devant eux dans la poussière, et les chevaux richement caparaçonnés du guerrier vaincu attendre leur maître en hennissant, et l'exciter en vain à se relever. Ils portèrent leurs pas hardis vers les plaines de Syrie, et leur armure sanglante était si méconnaissable, que les chiens mêmes de la tribu s'y méprenaient et grondaient à leur aspect.

« Quand nous roulons sur une petite tribu la meule de la guerre, le premier combat la pulvérise comme la farine. Le drap qui doit la recevoir s'étend jusqu'à l'orient de Najd, et tout ce que nous y jetons devient une poudre impalpable.

« Vous venez dans notre pays, nous vous laissons approcher, vous vous répandez dans nos plaines; mais de la hauteur de nos monts escarpés nous roulons sur vos têtes des rochers qui vous écrasent. » — Il se tourne ensuite vers le roi qui doit juger les deux rivaux, semble le menacer, et lui reproche de cacher au fond de son cœur l'affreuse haine. Il décrit avec une force sans égale les cruautés exercées par la tribu dont il est le chef, l'orateur et le poète : rien n'approche de la sauvage et sublime terreur répandue sur ces tableaux. Nous n'avons trouvé que dans un seul monument poétique, dans les *Nibelungen*, que termine un récit affreux de meurtre et de carnage, la même ardeur de férocité, la même soif de sang, la même énergie héroïque, atroce, grandiose et sauvage. Dans les deux poëmes, blessure pour blessure, sang pour sang,

partout une patience inébranlable, et un raffinement de tortures digne des cannibales : on n'entend pas une plainte; mais au sein des souffrances, les cris de triomphe retentissent. Rien n'égale la pompe sublime de cette tribu conduite par Amrou, s'avançant comme une haute montagne surmontée de rochers affreux; les jeunes gens ardens à briguer une glorieuse mort, les vieux héros riches d'expérience. De paroles en paroles, le langage devient plus menaçant, et finit par attaquer le roi lui-même, devant lequel Amrou parle : on croit entendre le tonnerre long-temps captif au sein des monts, dont les sommets se le renvoient l'un à l'autre, et qui, bondissant dans son enceinte, éclate enfin sur la vallée, qu'il inonde de torrens de pluie. Le monarque asiatique a dû s'imposer une patience difficile à conserver, pour souffrir qu'on parlât devant lui un langage aussi hautain. Jamais le grand Alexandre n'eut tant à souffrir de l'insolence de Clitus et de l'amertume de ses invectives. On lui refuse, en sa présence même, de reconnaître d'aucune manière sa suprématie : la grandeur de l'expression n'est égalée que par la véhémence de l'outrage. Sublime et frénétique orgueil, dont l'audace gigantesque ne se retrouve au même degré que dans les poëmes de l'Edda scandinave.

« O roi, s'écrie Amrou, pour terminer cette harangue où respire tout le sublime d'une grandiose » insolence; ô roi ! nos javelines dédaignent de calmer » devant toi la véhémence avec laquelle elles attaquent » l'ennemi. Dès que l'on veut employer la force pour

» les faire partir, elles reculent et acquièrent tout à » coup une inflexibilité indomptable. On les voit même, » se retournant et s'échappant avec un sifflement aigu, » aller frapper au front le téméraire qui osa porter la » main sur elles. »

Amrou continue en faisant le panégyrique de ses ancêtres, qu'il énumère tous, et dont il rappelle les faits héroïques : « O roi, avez-vous entendu dire qu'un » seul d'entre eux ait fléchi devant l'ennemi, et n'ait pas » remporté la gloire et la victoire ? » Il se retourne vers la tribu de Becr, dont Hareth va chanter la gloire, et l'interpelle en lui demandant si jamais elle a triomphé des Taglebites? Il raille l'ennemi, et son ironie est aussi mordante que le panégyrique de sa tribu est exalté.

« Quand nos héros ôtent leurs cottes de mailles, vous voyez leur peau noircie offrir les traces de l'acier qui la pressait. Le matin de l'attaque, des coursiers à poil ras nous emportent sur la plaine. Ces coursiers, nous les connaissons depuis que nous les avons sevrés; les ennemis nous les ont pris, nous les avons rachetés. Ils s'élancent au combat la poitrine couverte d'acier; quand ils quittent la mêlée, leur crinière est en désordre, la poussière les couvre, et les brides, rattachées par des nœuds, sont jetées sur leur cou. Cette belle race de coursiers est l'héritage que nous ont légué nos vertueux ancêtres, et qu'à notre mort nous léguerons à nos enfans. »

Le panégyrique ne tarit point. Semblable à un torrent qui, dans sa course, franchit en bondissant un

sol rocailleux, cette poésie s'élance, et s'irrite de chaque obstacle. Amrou passe en revue l'hospitalité de sa tribu, la beauté de ses femmes, les avantages que lui a donnés la nature, et la misère de ses ennemis.

« Nos femmes nourrissent de leurs propres mains nos coursiers de noble race. Elles nous disent : vous n'êtes pas nos époux, si vous ne nous protégez pas contre l'ennemi.» — « Ce monde est à nous, s'écrie-t-il plus loin, avec tout ce qui paraît à sa surface. Dès qu'un enfant de notre tribu quitte le sein de sa mère, les chefs les plus orgueilleux des autres tribus plient le genou devant lui et lui rendent hommage. Nos tentes couvrent le globe, qui bientôt ne pourra plus les porter, et nos vaisseaux s'empareront de l'Océan. »

POEME DE HARETH.

Cette héroïque jactance de l'Ajax du désert, ce sentiment d'un orgueil effréné qui rappelle la fierté de la poésie castillane célébrant les exploits du Cid, au bruit des fanfares guerriers ; ce délire hautain, qui paraîtrait une vaine folie chez tout autre que chez le noble enfant du désert, contraste avec la sagesse de Hareth. Orateur de la tribu de Becr, moins puissante, mais plus aimable, il consacre aux enfans de sa race

un panégyrique plus doux, et que la vertu aime davantage.

Amrou avait terminé ces orgueilleux éloges : cette trompette de la gloire avait retenti. Sa tribu couvrait d'acclamations tumultueuses la voix du jeune prince. Hareth se lève, et improvise le chant suivant. Plus d'un siècle avait passé sur sa tête. Le patriarche centenaire la tenait encore levée. Son discours s'enflamma comme la source de napthe. Dans l'ardeur de l'improvisation, il coupa sa main avec la corde de son arc sur lequel il s'appuyait en parlant, selon la coutume des orateurs arabes. Mais il ne fit aucune attention à sa blessure.

Hareth, plein de sagesse, de sagacité, de dignité, ne cherche pas à exaspérer le roi qui le juge. Il commence par rendre hommage à la reine Asoma, qui, assise derrière de riches tentures, invisible à tous les yeux, assistait à cette lutte de poésie et d'orgueil. Alors même que Hareth s'élève jusqu'à l'indignation et l'exprime par le sarcasme, c'est encore de la raison et de la sagesse. La sentence du roi fut favorable à la tribu de Becr, et attira sur lui la fureur vengeresse de l'implacable Amrou, sous les coups duquel il tomba. Amrou, dont la colère se changea en rage, devint insensé.

C'est par un adroit éloge de la reine Asoma, invisible et présente, que débute Hareth. Les larmes coulent des yeux du vieillard; mais ces larmes le rendront-elles au bonheur? Il se rappelle Hinda, mère du roi, et soit que lui-même l'ait aimée autrefois, soit que

ce nom ait été celui d'une femme qu'il a aimée, il croit la voir, il la voit. Le feu qu'elle allume la nuit, entre les collines, le dirige vers sa demeure.

« Elle l'allume avec de grands amas de bois entre les deux collines de Akeik et de Shakhsein, et le foyer resplendit comme l'éclat du soleil. Je suis monté sur la colline, et de loin j'ai observé le feu ; mais hélas ! l'ardeur du midi et les calamités de la guerre m'empêchent de m'approcher d'elle. »

Ce souvenir élégiaque des anciennes amours n'offre rien de ridicule, et le poète a sagement banni de son poëme toute expression de volupté passionnée. C'est un rayon d'été qui brille encore dans l'arrière-saison ; c'est la lueur de l'aurore boréale qui brille, mais qui n'échauffe pas. Rien de plus touchant que les plaintes du patriarche sur les infortunes de sa tribu.

« Nos frères, la famille d'Arakem, aux yeux du dragon, dit-il en s'adressant aux Taglebites, ont dépassé, en parlant de nous, les bornes de l'équité, et lancé contre notre race des invectives véhémentes. Ils ont confondu ceux qui, parmi les nôtres, furent coupables et ceux qui furent innocens ; la vertu la plus pure n'a point échappé à leur haine. »

Il raconte ensuite la perfidie d'Amrou. C'est la nuit, dans l'ombre, que sa tribu a marché : c'est au milieu du tumulte des chevaux hennissans, et des cris des chameaux, qu'elle a commencé les hostilités. Jadis les enfans de Becr avaient été heureux. « La fortune semblait élever, pour les soutenir, un rocher solide, dont la pointe aiguë perce les nuages. Nulle calamité

ne semblait devoir l'attaquer ni affaiblir notre félicité. »

Mais les jours d'infortune sont arrivés. Les fils de Becr désirent une discussion honorable et sage des griefs respectifs, sans emportement et sans violence. Il sont prêts à se condamner eux-mêmes s'ils ont erré ; mais si leurs ennemis les poussent à bout, qu'ils s'attendent à trouver de redoutables adversaires.

« Si vous nous refusez, dit-il à Amrou, une discussion honorable, nous nous détournerons avec courroux, et la haine se cachera dans notre sein, comme le grain de sable se cache sous une paupière abaissée. »

Il exalte ensuite la gloire guerrière de la tribu de Becr, et sa vaillance, relevée par son esprit de justice. Hareth avertit Amrou de son injustice. Son exhortation simple, et pathétique jusqu'au sublime, l'invite à ne pas se fier en son orgueil, à ne pas oublier ses sermens, à ne pas briser le traité, rompre les engagemens contractés entre les deux tribus. « Sachez que la bonne foi doit être réciproque. Sommes-nous coupables des crimes commis par ces gens qui ne sont pas de notre tribu? Amrou le veut (ajoute-t-il après la longue énumération de ces crimes) nous devons souffrir pour les autres. La biche doit être immolée pour le loup. »

Ensuite Hareth fait passer devant les yeux du lecteur, de la manière la plus pittoresque et la plus vivante, les marches, les contre-marches des armées, les inimitiés réelles ou simulées de diverses tribus. Les unes portent des lances « dont le destin aiguise la

pointe. » Les autres sont possédées d'une fureur si ardente, que nulle torrent d'eau vive ne peut apaiser la soif du sang qui les dévore. Mais l'infortune cruelle pèse sur la tribu de Becr; les brigands s'acharnent sur elle comme une troupe d'aigles sur un cadavre. Rien ne leur manque pour accomplir leur coupables entreprises. Ils ont des provisions considérables de dattes et d'eau fraîche. Cependant la tribu de Becr, à laquelle Amrou veut enlever là protection du prince de Mésopotamie, a combattu avec vaillance contre les guerriers de l'Yémen et de la Perse. On vit alors le chef arabe, à la tête de ses Persans, s'avancer comme le lion à la rouge crinière, qui, dévoré par la colère, foule aux pieds sa proie sanglante. Il fut repoussé par les fils de Becr. Ils furent assaillis d'un autre côté par les enfans de la tribu d'Aus, qui fondirent sur eux, semblables aux vautours au bec crochu. Montés sur leurs coursiers agiles, à peine eurent-ils percé l'épais nuage de poussière qui les enveloppait, qu'ils tournèrent bride, et furent contraints de fuir devant Hareth. Le poète-orateur finit par invoquer toutes les tribus unies par des liens de famille. Il veut que sa voix, de vallées en vallées, retentisse jusqu'à elles et les rappelle à l'union.

POEME DE LÉBID.

L'auteur de la dernière Moallaka, que nous allons analyser, Lébid, vécut à la fois sous l'ère du paganisme et sous l'ère de l'islamisme. Ses aïeux s'étaient rendus illustres par leur générosité et leur valeur. Il accompagna, dit-on, Mahomet dans sa fuite à Médine, et, d'idolâtre ardent qu'il avait été, devint musulman sincère. Quand il embrassa la foi du prophète, il était âgé de quatre-vingt-dix ans. Il mourut à cent quarante-cinq ans. Lorsque sa cent vingt-unième année commença, il s'écria, dit-on : « Je suis las de la vie ; elle dure trop pour moi ; je suis fatigué d'entendre les hommes se demander tous les jours : Comment Lébid se porte-t-il ? »

Ce beau génie, lorsqu'il devint monothéiste, jeta un regard de pitié sur les poésies qu'il avait composées dans sa jeunesse, sous l'influence du paganisme. Il lui arriva une seule fois de rappeler avec orgueil ces ouvrages qui avaient fait sa gloire. Enveloppé de son manteau et reposant, ce patriarche entendit un jeune homme maudire le poète Tofaïl, idolâtre comme Lébid l'avait été. Le jeune homme reprochait au poète quelques vers où il invective les enfans de Djafar. Lébid alors repoussant son manteau et découvrant son visage, s'adresse au jeune homme : « Fils de mon frère, tu es

né dans un siècle où la force publique s'est établie pour protéger les hommes les uns contre les autres; de nos jours se sont élevés des maisons de secours pour les indigens, et un trésor public où chacun vient recevoir le salaire auquel il a droit. Mais si tu avais vécu du temps de Tofaïl, alors qu'il injuriait la race de Djafar, tu ne l'aurais pas accusé d'injustice. » Lébid, en disant ces mots, se couche de nouveau sur la terre et s'écrie : « Mon dieu, j'implore ton pardon! »

La magnificence bienfaisante de Lébid l'avait rendu célèbre. Il était encore païen lorsqu'il fit le serment de nourrir les pauvres dès que la bise soufflerait. Tous les jours il se rendait le matin et le soir au temple de sa tribu; il y apportait deux plats et distribuait des alimens à ceux qui s'y trouvaient.

Les poésies de Lébid étaient toute-puissantes sur l'ame des Arabes. Le khalife Motasem fondait en larmes quand il entendait réciter ses strophes. Un jour, quelques vers du poète sur l'instabilité des choses humaines rappelaient vivement à la pensée du khalife le souvenir d'un frère qu'il avait perdu; son cœur se brisa de douleur. Mais le poëme, dont une strophe avait si violemment agité son ame, offrit un remède à sa peine. La même mélodie, qui l'avait ému douloureusement, le calma. Telle est l'influence irrésistible des grandes et simples images de la nature sur les ames neuves encore, ouvertes aux impressions naïves. Le vent du sophisme n'a pas soufflé sur elles; fraîches et vierges, pour ainsi dire, dans leur énergie primitive, elles ressemblent à ces fleurs sauvages qui, sans se flétrir,

entr'ouvrent leur sein pour recevoir les rayons ardens du soleil.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer ces derniers vers de Lébid, où le prince arabe trouva une si douce consolation dans son infortune : « Ne nous livrons pas à la douleur. Le temps sépare les hommes ; » mais quel mortel n'est pas frappé par la main du » temps ! Les hommes ressemblent à ces campemens » que l'on habite quelques jours, et qui, après le départ de leurs hôtes, deviennent de vastes solitudes. » Les habitans fuient ; et les lieux où ils s'étaient établis restent déserts : la paume de la main est moins » nue quand les doigts ont laissé échapper ce qu'ils tenaient. L'homme n'est qu'une flamme légère, qui » brille, s'élève, et retombe en cendres. Il est passager comme ces résolutions vertueuses que la piété » inspire. Ses richesses sont un emprunt qu'il est obligé » de rendre quand il meurt. Je suis vieux ; la mort » tarde à trancher le fil de ma vie : me voilà réduit à » étayer ma faiblesse sur un bâton que saisissent mes » doigts recourbés. Je raconte les hauts faits des générations écoulées, et je me traîne avec peine. Quand » je fais un effort pour me redresser, ma tête reste encore penchée sur mes genoux. Me voici, épée dont » la lame a usé le fourreau. Le forgeron qui l'a fourbie » a cessé depuis long-temps d'exister : sa lame coupe » encore. Ne cherche pas à fuir ! la mort nous réunit. » Il va briller l'astre funeste... Il brille ! »

Lébid, qui n'avait pas de fils, dit à son neveu, en mourant : « Mon fils, ton père n'est pas mort ; il a

cessé de vivre. Lorsqu'il aura rendu le dernier soupir, tourne-le du côté de la Kibla; enveloppe-le de ses vêtemens, et ne pousse aucun cri de douleur. Prends les deux plats dans lesquels je portais des alimens à la mosquée; remplis-les comme j'avais coutume de faire, et, quand l'iman aura fini ses prières, présente-les à ceux qui se trouveront là. Quand ils seront rassasiés, invite-les aux funérailles de leur frère. » Il récita ensuite d'une voix mourante quelques vers d'un de ses poëmes. «Lorsque ton père sera enseveli, recouvre son cadavre de madriers vigoureux et de terre : que ce bois immobile essaie d'effacer les rides de son corps, et de garantir son visage de la poussière qui le souillerait. Mais hélas! soins inutiles! on ne saurait éloigner les rides ni la poussière. »

Ces vers furent le chant du cygne. Son ame ardente avait concentré dans ses profondeurs, si j'ose le dire, la flamme poétique depuis l'époque de sa conversion: elle éclata de nouveau, lorsqu'il sentit sa fin approcher. « O mes deux filles! dit-il dans une strophe, vous désirez que votre père vive toujours! Suis-je donc d'une autre race que les enfans de Rébia et de Modhar? Si votre père meurt, ne déchirez point vos visages, ne rasez point votre chevelure. Dites : C'était un homme qui n'a jamais abandonné son allié, ni trahi la confiance de son ami. »

Ses filles accomplirent les ordres de leur père. Chaque jour, pendant un an, dès qu'elles s'étaient revêtues de leurs habits, elles volaient au lieu habité par les enfans de Kélab; et, après avoir pleuré leur père, se retiraient.

M. de Sacy, savant si justement célèbre, m'a fourni les documens dont je viens de faire usage; il les donne dans son ouvrage intitulé *Calila et Dimna.* Quant à la Moallaka de Lébid, c'est, dit William Jones, avec une concision lumineuse et une extrême justesse, un poëme où l'amour respire. Cette poésie est tendre, délicate ; elle est légère comme la sylphide. Elle rappelle la seconde églogue de Virgile. Comme le poète de Mantoue, l'Arabe se plaint de la fierté de son amante. Il part de là pour faire l'énumération de ses vertus, pour élever aux cieux la gloire de sa tribu.

On ne peut rien dire de mieux sur cette charmante poésie, dont l'agreste et naïve beauté semble avoir le parfum du thym des montagnes; dont l'originalité fortement caractérisée, rappelle l'aloës et son merveilleux feuillage; dont la superbe élévation, comme la fleur du palmier, s'épanouit en montant vers les cieux.

Cette Moallaka, empreinte d'une couleur analogue au poëme de Job, fruit du même climat, demande à être traduite dans son véritable sens, reproduite avec son étincelante brièveté. Tels brillent, attachés au voile sombre des nuits, une multitude d'astres éclatans. C'est une poésie dont on ne saurait rendre l'impression, sans la comprendre par l'ame. Vous diriez sous une zone torride, une nuit profonde, un immense azur, servant de fond à des milliers d'étoiles. M. de Sacy, que sa profonde érudition a rendu illustre dans toute l'Europe, a donné une traduction fidèle de ce poëme, et peut-être cette traduction, trop asservie aux paroles,

ne reproduit-elle pas toujours vivement le caractère de la poésie patriarcale. De très-légers changemens nous suffiront pour compléter, sous un seul rapport, le travail de l'illustre orientaliste.

Le poète trace d'abord une peinture effrayante de la solitude. Des tribus antiques ont disparu; le lieu de leur résidence est abandonné. En vain cherche-t-il long-temps sous le sable quelques vestiges de leur demeure. Enfin l'ouragan met les rochers à nu, et de faibles traces apparaissent aux yeux de Lébid.

« Ils ont disparu des lieux où les tribus avaient placé leur tente, les vestiges de leur passagère demeure. Mina, qu'ils habitèrent long-temps, est le domaine d'une horrible solitude, ainsi que Goul, Ridjam, et les hauteurs de la montagne de Reyyan. Découvertes par les torrens qui ont entraîné la poussière, les traces de leurs habitations ont reparu, semblables aux caractères confiés au roc. Ces lieux ont perdu leurs habitans; plusieurs années se sont écoulées, plusieurs fois les mois de la guerre ont succédé aux mois de la paix. Les constellations du printemps ont répandu leurs fécondes rosées sur ces campagnes désertes; les nuées orageuses d'été les ont rafraîchies de leurs douces ondées. Elles ont reçu le tribu des nuages nocturnes, de ceux qui, au lever de l'aurore, obscurcissent le soleil, et de ceux qui, lorsque le jour va finir, vont répétant au loin l'écho répété de la foudre. Ici la roquette sauvage se couvre de rameaux longs et vigoureux. Sur les deux rives du lit des torrens, la gazelle devient mère, et l'autruche vient déposer ses œufs. Les

antilopes aux grands yeux s'y reposent en paix; auprès d'elles sont leurs petits à peine sortis de leurs flancs, et dont les troupeaux nombreux couvriront bientôt ces vastes plaines. »

Lébid interroge ces ruines : quel est le sort de leurs habitans? Il se rappelle ses premières amours, dont ce lieu fut le théâtre; et ses vers prennent une couleur élégiaque, mélancolique et pleine de charme.

« Pourquoi interroger ces pierres sourdes et immobiles! Leur écho ne me rendra que des sons confus. Un peuple nombreux habitait cette plage aujourd'hui déserte. Il l'a quittée au lever de l'aurore, ne laissant après lui que les rigoles par où l'eau découlait, et le chaume employé à boucher les fentes des pavillons. O Lébid, ton cœur a brûlé pour les belles voyageuses de cette tribu. Elles s'éloignaient dans leurs litières, enveloppées de draperies de coton : le bruit aigu des tentes que le pas rapide des chameaux emportait venait jusqu'à toi. Elles s'éloignaient, dérobées à tous les yeux par les voiles qui entouraient les pilastres de leurs litières, par ceux qui en revêtaient les contours, et qui garantissaient leurs têtes contre les ardeurs du soleil. Elles ressemblaient dans leur fuite à un troupeau de jeunes biches de Taudhih, ou de gazelles de Wedjra, qui s'empressent de jeter sur leur faons un regard de tendresse. Elles hâtent la course de leurs chameaux. A travers les vapeurs qui s'élevaient des sables de la plaine, on eût pris leurs montures pour des tamarins gigantesques, ou pour les roches immenses de la vallée de Beïscha. »

Le tableau du départ est tracé de main de maître. C'est la chose elle-même, dans la variété, dans la simplicité de ses mouvemens. L'imagination est rejetée à plus de quatorze siècles de distance dans cette région isolée ; on partage toutes les sensations du poète. Lébid, pour arracher de son cœur le souvenir de sa bien-aimée, cherche vainement à se rappeler son inconstance.

« Pourquoi penser à Nawara ? Elle a fui ; elle a brisé les liens qui t'attachaient à elle. L'infidèle descendante de Morra a fixé sa demeure à Faïd. C'est sur les confins du Hedjaz, qu'elle est venue ensuite, l'inconstante, dresser sa tente, après avoir quitté Faïd. Où la trouver ? Tantôt elle paraît dans les campagnes situées à l'orient des deux montagnes : tantôt Farda lui offre un asile, et elle habite Rokham. Fuis cette femme toujours errante. Chéris la constance. Si l'homme de ton choix chancelle dans son amitié, tranches-en les nœuds : pars ! Fuis, monté sur ce léger chameau, squelette décharné par ses longs voyages, dépouillé de chair, épuisé de fatigue, et qui s'élance avec gaieté dès que la bride est sur son cou, bien que ses courses aient rompu les courroies qui rattachent sous ses pieds les semelles de cuir. Il fuit, comme le nuage décharge ses eaux et se détache d'un ciel rougeâtre, quand l'auster l'emporte dans sa violence. Telle fuit la femelle de l'onagre. Déjà ses mamelles s'emplissent de lait ; dans son sein elle porte le dépôt que lui a confié le mâle aux cuisses blanchissantes, au corps couvert de morsures, et que de longs combats avec ses rivaux

ont épuisé. Il a disputé sa proie; ses rivaux sont vaincus; tout sanglant, il entraîne sa femelle sur le sommet des collines. Sa résistance, les signes de sa grossesse, alarment son amour jaloux. Elle repousse ses caresses, ses appétits sont déréglés. Le vainqueur craint qu'elle n'ait succombé à un autre amour. Il la force de monter sur la cime sablonneuse du Thalbout. De ce lieu que nulle hauteur ne domine, il porte ses regards sur toute la plaine. Tout l'alarme. Derrière ces bornes placées dans le désert pour guider le voyageur, le chasseur ne se cacherait-il pas pour le surprendre? Pendant six mois, l'onagre et sa femelle restent sur ces hauteurs, exposés aux rigueurs de l'hiver; longtemps ils ne trouvent pour boisson que le suc des herbes qu'ils dévorent. Cependant une résolution hardie vient les sauver. Ils recommencent leur course; ils la poursuivent, malgré les buissons épineux dont les pointes aiguës déchirent leurs talons, malgré le souffle brûlant des vents de l'été et leurs ardeurs fatales. Dans leur vol rapide, ils semblent se disputer à l'envi une large nuée de poussière, dont l'ombre ténébreuse vole sur leur tête : telle est la fumée d'un feu qui, agité par le vent du nord, consume des buissons encore verts, ou celle qui s'élève d'un grand bûcher. L'onagre veut que sa femelle le précède : il la chasse devant lui dans sa fuite. Enfin ils parviennent aux bords d'un ruisseau; ils traversent ses rives et fendent les eaux d'une source remplie de roseaux épais et entrelacés.

« Ma monture ne ressemble-t-elle pas à la biche au

nez retroussé, dont un lion a dévoré le faon qu'elle avait abandonné, se reposant du soin de sa sûreté sur le mâle qui marche à la tête de son troupeau? La mère, qui n'a plus trouvé son nourrisson, n'a cessé de parcourir les collines sablonneuses, et d'appeler, par ses hurlemens, son petit couché sur la poussière, et dont les loups au poil gris, avides de carnage, insatiables, ont déchiré les membres. Ils ont saisi l'instant où la mère ne veillait pas sur lui : elle a été frappée dans l'objet de sa tendresse. Elle s'est éloignée. Surprise par les torrens d'eau jaillissant d'épais nuages, elle n'a pour abri qu'un tronc d'arbre isolé, rabougri, situé à l'extrémité de ces collines de sable mouvant, que la fougue de la tempête entraîne et précipite sur elle. Au milieu d'une nuit dont les voiles sombres dérobent la clarté des astres, son dos est inondé de la pluie orageuse. Dans les profondes ténèbres elle s'agite en vain; la blancheur de son poil jette seule quelque éclat, comme la perle, fille des mers, qui vacille et roule isolée sur la soie qui servait de monture à un collier. Le matin, quand la lumière succède à l'obscurité, la biche se hâte de recommencer sa course vagabonde. Ses pieds glissent sur la terre battue par les orages de la nuit. Sept fois le jour et la nuit renaissent : ivre de sa douleur, elle ne cesse pas d'errer autour des marais de Soaïd. Elle a perdu tout espoir; ses mamelles se dessèchent : hélas! elles renfermaient encore du lait pour son jeune nourrisson. Tout à coup elle entend les sons d'une voix humaine; une terreur subite la saisit; elle croit que l'ennemi la menace de

tous côtés. Elle fuit : les chasseurs désespèrent de l'atteindre avec leurs flèches ; ils lâchent sur elle sept chiens aux longues oreilles pendantes, aux flancs maigres et effilés. Les cruels la serrent de près. Elle tourne contre eux ses bois redoutables, longs et aigus comme la lance ouvrage de l'habile forgeron, et s'épuise en efforts pour les repousser. Déjà elle a immolé Casab, couvert de sang ; elle laisse Sokham étendu sur la poussière. »

Monté sur ce chameau, dont la fuite est rapide comme celle de l'onagre femelle et de la biche qui cherche son faon, Lébid erre dans les campagnes. Les deux tableaux que je viens de citer rivalisent avec les plus imposantes peintures du livre de Job : ce sont des images grandioses et simples de la nature sublime dans son agreste nudité.

Lébid veut éloigner l'importun souvenir de l'inconstante Nawara. Il veut écarter le chagrin de sa pensée, et choisir une amie nouvelle. « Ignore-t-elle qu'à mon gré je serre ou je brise les nœuds de l'amitié? Ne sait-elle pas que je n'hésite point à fuir les lieux qui me déplaisent, à moins qu'une victime ne tombe et ne me satisfasse? Ah ! tu ne sais pas combien de fois les heures d'une nuit fraîche se sont écoulées pour moi au milieu des doux entretiens et des voluptueux plaisirs ! Combien de fois j'ai passé ces momens nocturnes sous la tente du marchand dont le vin se vend au poids de l'or, mais dont l'enseigne m'a attiré ! La liqueur conservée dans des urnes brunes et antiques, ou puisée dans des vases enduits de poix noire, et dont le cachet a été

brisé, coulait pour moi, et mes trésors la payaient. Souvent, aux accens mélodieux d'un luth obéissant aux doigts d'une jeune fille savante dans son art, j'ai savouré dès le matin la liqueur vermeille. J'ai devancé, pour me livrer à ces plaisirs, l'oiseau dont le chant annonce le retour de l'aurore; et déjà la coupe s'était plusieurs fois vidée, avant le réveil des hommes qui livrent au sommeil les premières heures de la journée.»

Ainsi Lébid affecte le dédain, l'indifférence et la gaieté. Il cherche à la fois à se tromper lui-même, et à réveiller la jalousie et l'amour de l'infidèle. Ensuite, c'est à force de résolutions généreuses et héroïques qu'il essaie de chasser l'amour de son cœur; il parvient lui-même à se persuader qu'il n'aime plus. « Souvent, dit Lébid, au lever du soleil, j'ai protégé le voyageur contre la bise et le froid du matin, quand l'aquilon tenait les rênes des vents. Constant défenseur des droits de la tribu, un cheval agile portait mes armes; sa bride passée autour de mes reins, me servait de ceinture, lorsque de grand matin je m'élançais sur son dos, et lorsque je me tenais en observation au coin d'une colonne poudreuse qui touchait aux drapeaux ennemis. La nuit je descendais dans la plaine; mon généreux coursier y demeurait immobile à son poste et la tête haute. On eût dit le fût d'un palmier dépouillé de feuillage, et dont la hauteur effraie l'homme chargé de monter jusqu'au faîte pour en cueillir les dattes. Je l'ai habitué à courir avec plus de rapidité que l'autruche. Quand il est échauffé, et que son corps est léger comme la plume, la selle bondit sur son dos; un torrent se pré-

cipite sur son poitrail ; les flots d'une sueur écumante baignent ses sangles. Alors même il dresse sa tête, il appuie sur la bride qui contient son ardeur; il la frappe à coups redoublés. Ainsi une colombe, entraînée par le vol rapide de ses compagnes, se précipite vers les eaux pour se désaltérer.

« Dans cette cour, qui rassemble une foule d'étrangers inconnus les uns aux autres ; dans cette cour dont ils recherchent tous les faveurs et redoutent le blâme ; où des lions altiers, semblables aux génies malfaisans de la terre aride de Bédhi, et qui jamais ne reculent, ne cessent de se menacer à l'envi : dans cette cour, j'ai séparé leurs vaines prétentions de leurs justes droits ; j'ai confondu les unes et reconnu les autres. Mais les plus fiers d'entre eux n'ont pas osé se prévaloir contre moi de leur noble origine. »

Il s'exalte de plus en plus, donne une idée magnifique de sa libéralité, de sa grandeur, de son ascendant sur les esprits. La fugitive Nawara en gardera le souvenir déchirant, comme un trait qu'elle ne pourra jamais arracher de son cœur.

« Souvent, dit-il, j'ai invité mes compaguons : je leur ai dit : partagez entre vous les membres d'un chameau que j'ai sacrifié à vos plaisirs. Consultez le sort au moyen de flèches toutes égales. Que le destin choisisse un animal stérile ou une mère féconde, je lui abandonne le soin de vous livrer la victime, qui appartient tout entière à mes voisins assemblés. » Lébid veut dire qu'au lieu d'employer seulement les flèches pour tirer au sort les lots formés des diverses parties

de l'animal, c'est le chameau lui-même qu'il a tiré au sort, prêt à sacrifier à ses convives une bête de peu de valeur ou un chameau du plus grand prix.

« Chez moi, continue Lébid, l'hôte et l'étranger qui réclament l'hospitalité se croient dans la vallée de Tébala, au milieu de fertiles plaines. La pauvre femme cherche un asile auprès des cordages de ma tente. Sous les haillons qui la couvrent à peine, elle ressemble au chameau dévoué à la mort, et attaché près d'un tombeau pour y mourir de faim et de langueur. Quand les vents se combattent dans la plaine, les enfans, orphelins de cette mère désolée, entourent ma table, et s'abreuvent de ma bienfaisance. »

L'orgueil de Lébid et cette fierté qui s'enivre de la douleur causée par un amour dédaigné, ou par l'éloignement de son inconstante amante, parviennent au degré d'exaltation le plus violent à la fin de ce poëme pastoral, plein de tendresse, d'élévation et de pathétique, où respire tout l'enthousiasme du génie arabe.

«Un même lieu réunit nos tribus assemblées. Il s'élève du sein de nos familles un homme propre aux périlleuses entreprises, à décider les querelles, à partager également le butin, où il assure les droits de sa famille et sacrifie ses propres droits avec générosité. Des chefs se présentent, dont la libéralité fournit à leurs compagnons les moyens de se signaler par des actes de bienfaisance. Vous les voyez prodigues de bienfaits, jaloux de la seule gloire, compagne des plus nobles vertus : gloire que par leurs exemples, leurs aïeux leur ont appris à regarder comme leur patrimoine.

Chaque peuple suit un grand exemple et se conforme à ce modèle. Jamais l'éclat de ces guerriers ne sera terni ; ils ne savent souvent ce que c'est que de s'abandonner à leurs passions.

« O toi qui nous portes envie, contente-toi du partage réglé par le roi des monarques. C'est lui dont la science profonde a distribué parmi nous les qualités et les penchans. Il nous a départi surtout la fidélité, la conscience. C'est pour nous qu'il a construit l'édifice sublime de la gloire. Nos vieillards et nos jeunes gens s'empressent d'en gravir le faîte. Ils combattent aux jours de l'adversité pour la défense de leur tribu, montent à cheval pour la commander, et jugent tous les différends. Ils sont bienfaisans comme le printemps, pour le malheureux qui leur demande un asile, pour la veuve au gré de qui les années s'écoulent trop lentement. Ils ne forment tous qu'une famille, unie par les plus étroits liens, pour déjouer les desseins sinistres de l'envie qui voudrait les empêcher de se prêter une aide mutuelle, et ceux de leurs traîtres compatriotes prêts à s'unir à l'ennemi. »

POEME

TIRÉ DE LA COLLECTION INTITULÉE

LA HAMASA.

Les restes de la poésie arabe primitive, ces magnifiques débris d'un grand naufrage, offrent des traces visibles de la beauté naïve et majestueuse qui en constituait le caractère. Ajoutons aux Moallakas un autre poëme, d'une date postérieure, mais qui est digne, ainsi que Goethe en a fait la remarque, de figurer à côté d'eux. Ce poëme fut composé et récité du temps de Mahomet lui-même. Goethe a indiqué le génie de cette composition avec une netteté et une énergie qui ne laissent rien à désirer. Citons les propres paroles qui précèdent et qui suivent le poëme dans l'ouvrage de Goethe intitulé le *Divan*, où ce grand génie l'a in-inséré et traduit.

La couleur de ce poëme est sombre; elle est, s'il faut le dire, nocturne. Tout y brûle; on y sent la soif ardente de vengeance, la satiété de cette vengeance. Pour s'entendre sur le génie du poète, il n'est pas besoin de beaucoup de paroles. Le sens intime de cette poésie, sa moelle, si j'ose le dire, se composent d'une grandeur extrême de caractère, d'un sérieux terrible, d'une cruauté légitime. Dans les deux premières stro-

phes, l'exposition se fait clairement. Dans la troisième et la quatrième, l'homme assassiné parle après sa mort. Le cadavre impose à ses proches la loi de la vengeance. Le sens des sixième et septième strophes, transposées par un artifice lyrique, se rattache à celui des deux premières. De la septième jusqu'à la treizième strophe, on trouve un éloge enthousiaste du mort, éloge destiné à rendre plus profonde chez ses parens la douleur de l'avoir perdu. Avec la strophe quatorzième commence l'expédition vengeresse, qui se termine à la dix-septième; la dix-huitième nous ramène en arrière. On pourrait placer la dix-neuvième et la vingtième immédiatement après les deux premières, ainsi que la vingt-unième et la vingt-deuxième après la dix-septième. Viennent ensuite la volupté du triomphe, les plaisirs d'un somptueux festin. Enfin, pour couronner le poëme, l'auteur exprime toute son effroyable joie à l'aspect des ennemis égorgés, gisant devant lui, en proie aux hyènes et aux vautours.

Ce qu'on doit surtout remarquer dans ce poëme, c'est cette transposition des événemens qui composent le récit, transposition qui suffit pour changer en poésie véritable la nudité prosaïque de l'action. Ce changement, joint à l'extrême simplicité du poëme, en exalte le caractère, en rend le sérieux plus effrayant et plus sublime. Quiconque le lit, en le pénétrant dans sa profondeur, voit tous les objets, du commencement jusqu'à la fin, s'élever par degrés devant son imagination, comme si l'événement s'accomplissait à ses yeux.

I.

« Sous le roc, sur le grand chemin, il gît égorgé :
» pas une goutte de rosée n'a rafraîchi ses veines.

II.

« Un lourd fardeau me fut imposé. Il me l'imposa
» et partit. Oui, je le jure, j'en porterai le poids.

III.

« *Qu'il hérite de ma vengeance, le fils de ma sœur, le*
» *vaillant, l'implacable!*

IV.

« *Il se tait; et le venin sort de ses pores. Ainsi se tait la*
» *loutre. Tel le serpent distille son poison, et toute magie*
» *est impuissante contre lui.*

V.

« Un formidable message nous a surpris. Message
» d'un malheur immense; l'homme le plus fort en eût
» été écrasé.

VI.

« Le destin me vole. Il frappe l'homme bon pour ses
» amis, celui qui jamais n'eut de torts envers son
» hôte.

VII.

« Il était l'ardeur du soleil dans la froidure; l'ombre
» et la fraîcheur, quand Sirius dévore.

VIII.

« Ses cuisses étaient sèches, ses mains humides :

» rien chez lui n'était pauvre et vil. Il était hardi et » violent.

IX.

« Il courait à son but d'une volonté ferme. Alors il » reposait ; et sa ferme volonté reposait avec lui.

X.

« Il était l'orage descendant des nuées ; les dons » tombaient de ses mains. Attaquait-il, c'était le lion » furieux.

XI.

« Majestueux il marchait à la tête du peuple, re- » connaissable à sa chevelure noire, à son vêtement » long. Il se précipitait sur l'ennemi comme le loup » maigre.

XII.

« Le miel et le fiel, deux alimens étaient dans ses » mains. Il nourrit de l'un ou de l'autre quiconque » l'approche.

XIII.

« Terrible, seul sur son coursier, il s'avançait sans » autre escorte que son épée de l'Yémen, portant pour » ornemens les traces des combats.

XIV.

« Vers midi, notre jeunesse marcha. Nous traver- » sâmes toutes les ténèbres de la nuit, comme des nuées » sans repos, qui vont et viennent.

XV.

« Chacun avait son épée, brillant éclair, sortie du »fourreau. Chacun était une épée.

XVI.

« Ils aspirèrent les esprits du sommeil; et quand »leurs têtes endormies vacillèrent, nous frappâmes : »ils n'étaient plus.

XVII.

« Vengeance fut notre joie: pleine vengeance. De »deux tribus nous laissâmes vivre peu d'hommes, le »moins possible.

XVIII.

« Le Houdseilite avait rompu sa lance pour le dé»truire. Sa lance brisa les Houdseilites.

XIX.

« Apre fut le lieu de repos qu'ils lui choisirent. Ils »le posèrent sur le roc escarpé, où le sabot même des »chameaux se cassait.

XX.

» Quand le matin éclaira le sombre lieu et le salua »sur cette couche, on l'avait pillé; son butin lui avait »été enlevé.

XXI.

« Mais aujourd'hui sont tombés sous ma vengeance »les Houdseilites aux blessures larges. Je ne me laisse »pas amortir par l'infortune; elle s'amortit sur moi.

XXII.

« La lance avait soif : elle fut désaltérée à la pre-
» mière coupe; mais on ne l'empêcha pas de boire à
» plusieurs reprises.

XXIII.

« Le vin qui nous avait été défendu nous est de nou-
» veau permis : cette permission, je me la suis acquise
» avec un travail infini.

XXIV.

« J'étendis cette permission sur le coursier, sur
» l'épée et la lance. Tout cela est aujourd'hui un bien
» commun.

XXV.

« Donne donc la coupe, ô Sawad, fils d'Amre! Mon
» corps est une énorme plaie, et c'est pour la cause de
» mon oncle.

XXVI.

« C'est aux Houdseilites que nous offrîmes la coupe
» de la mort; la coupe qui verse le désespoir, l'aveu-
» glement, l'abaissement.

XXVII.

« A leur mort, on vit rire les hyènes, la face des
» loups resplendir.

XXVIII.

« Du haut des cieux, les plus nobles vautours des-
» cendirent. Ils allèrent lentement de cadavres en ca-

» davres ; et, lourds d'un repas si riche, leurs ailes » ne purent les enlever dans les airs. »

Toute cette composition respire le grandiose le plus sauvage. Là sont une volupté de meurtre, une inextinguible soif de sang humain. La justice y apparaît sous les traits des furies. Ces tribus plongées dans le sommeil, respirant les esprits du repos; ces hommes dont la tête vacille dans leurs rêves, et qu'on égorge au milieu du silence; la lance qui a soif du sang, et la coupe de la mort offerte aux ennemis, dont quelques-uns, mais le moins possible, s'échappent : le rire des hyènes, la joie des loups dont la face brille, les vautours prenant leur repas et se promenant d'un cadavre à l'autre, jusqu'à ce que la satiété les empêche de reprendre leur vol accoutumé : tout cet ensemble est affreusement grand, et d'une simplicité homérique. On croirait descendre dans une caverne ténébreuse et remplie de débris humains, au milieu d'un horrible silence, et pendant qu'au vent froid de la nuit la vapeur exhalée des tombes joint son souffle glacial et vous environne d'une inexprimable terreur.

(*La suite au numéro prochain,*)

DE L'ANCIENNE POÉSIE NATIONALE

DES RUSSES.

On voit le même caractère de simplicité patriarcale, bien que modifié diversement et soumis à différentes conditions, éclater dans les traditions et dans les poëmes que nous ont laissés les Carinthiens et les Moraves, les Polonais et les Bohémiens, les Russes et les Serbes. Il y a une grande analogie de civilisation dans tous les climats si variés où se sont établies les populations qui appartiennent à la race nombreuse des Slaves. Tout y est, si j'ose le dire, d'une seule pièce, ainsi que chez les tribus d'origine celtique, qui d'ailleurs sont totalement étrangères à l'autre race. Caractère qui contraste entièrement avec celui des nations germaniques, chez lesquelles la culture intellectuelle s'est diversifiée d'une manière prodigieuse.

Les Slaves, doués d'un génie éminemment flexible, ont subi certaines influences étrangères, qui cependant n'ont pas altéré leur caractère. Ainsi le roseau ploie sous l'orage, et se redresse dès qu'il a cessé. Les dialectes de cette famille de nations sont indo-germaniques. L'analyse a découvert dans ces idiomes un nombre de racines celtiques suffisant pour prouver que les Slaves sont antérieurs aux Germains en Europe. Les nations germaines, dans leur invasion d'Orient

en Occident, semblent avoir régné en souveraines sur les tribus slavones. Le commerce d'ambre, qu'elles firent de temps immémorial, et leur industrie assez développée, sont des témoignages en faveur de leur antiquité. Il n'est pas improbable que dans la nuit des siècles les plus reculés, quelques tribus thraces et helléniques aient exercé sur diverses branches slavonnes une grande influence.

Quand les Slaves figurent nominalement dans l'histoire positive, on les voit surgir pour ainsi dire dans toutes les régions qu'abandonnent les Germains, sans que l'on ait entendu parler de leurs migrations d'Orient en Occident. Ils occupent l'Allemagne orientale, les bords de la Baltique et la Pannonie. Ce fleuve de peuples nombreux sort de ses limites : Charlemagne l'y refoule. Les empereurs saxons achèvent son ouvrage. Dans les lieux jadis occupés par les Germains, apparaissent ainsi les Slaves : c'est le fond d'une population primitive, étouffée pour ainsi dire par la présence des maîtres qui l'avaient subjuguée, et qui devient visible quand les dominateurs se retirent. Alors succèdent aux Germains, aventuriers et guerriers, les Slaves, livrés à l'agriculture et au commerce.

Toutes les tribus slavonnes ne furent pas également civilisées : quelques-unes furent barbares. Les Slaves des bords de la Baltique avaient pour voisins les Finois au nord-est; au nord et à l'ouest, les peuples Lettes ou Latiches. Ces Slaves orientaux, qui plus tard composèrent le fond de la population russe, ont été fortement mélangés de Finois et de Lettes; c'est ce

que leur langue indique clairement. Le mot *Russie* est d'origine scandinave. Ce sont les *Russes-Varègues*, alliés aux Normands, aventuriers et pirates comme Rollo leur contemporain, qui ont imposé leur nom aux Slaves orientaux, après les avoir subjugués. Ces Varègues ou Normands ont adopté l'idiome et les coutumes des Slaves. Dans la législation des Russes et dans leur poésie primitive, dont le fond est essentiellement slave, on distingue clairement les traces de l'influence scandinave.

Une autre invasion germanique, d'origine plus ancienne, et indiquée moins par les faits historiques que par l'analogie, fut gothique et non scandinave. Ce fut elle qui donna aux Polonais cette noblesse antique, dont le caractère tudesque ne s'est jamais entièrement effacé. Les Slaves de l'Allemagne septentrionale se trouvèrent confondus et comme engloutis sous l'invasion saxonne et thuringienne : à peu d'exceptions près, leurs habitudes et leurs dialectes se perdirent. Les Slaves-Vendes de la Lusace, les Silésiens, les Bohèmes, les Moraves, les Carinthiens, les Styriens, plus heureux, ont conservé en grande partie leurs caractères distinctifs et nationaux, bien qu'ils se soient assimilé un fond d'idées germaniques.

Passons aux Slaves de la Pannonie, de l'Illyrie, de la Thrace, du Péloponèse, qui inondèrent la Grèce quand les peuples gothiques se furent retirés, et quand l'empire des Hons fut détruit. Ces Slaves ont conservé leur originalité première, quoique leurs mœurs et leur langage aient subi les influences hongroise, allemande,

turque, grecque et latine. De toutes les nations slavonnes, la plus mélangée, quoiqu'elle ait gardé sa nuance originaire, c'est la nation russe. Nous avons parlé de son assimilation avec des tribus finnoises et lettes, ainsi que de la domination scandinave qui fonda son empire. Il ne faut point oublier les invasions nombreuses des hordes turques et mongoles. Le peuple russe les absorba en partie dans son sein, sans compter les tribus circassiennes qui, mêlées aux Russes, formèrent, avec des fugitifs du Caucase, la nation cosaque qui parle l'idiome slavon.

Cette rapide esquisse de la civilisation originaire des Russes, qui se fait jour à travers toutes les influences étrangères qu'elle a subies, et qui se sont confondues dans sa masse, fera mieux comprendre la poésie primitive des Russes de Novogorod et de la Kiovie, dans les temps antérieurs à la domination mongole. On y trouve, comme chez les Serbes, un caractère slave indélébile, mais avec des nuances diverses. Marco Kraljewitsch, l'Hercule serbe, personnage historique dont la mythologie s'est emparée, offre, comme nous l'avons vu quand nous avons traité de la poésie serbe, des analogies frappantes avec le Roustam des Perses. Il ressemble d'une manière plus éloignée au Sigfrid des Germains. C'est le type de l'héroïsme chez ce peuple adolescent. Oleg, grand-père d'Igor, et Wladimir, princes de Novogorod et de Kiovie, chantés par les Russes des douzième et treizième siècles, long-temps avant l'ère de Marco Kraljewitsch, ont quelque chose de la barbarie colossale des héros scan-

dinaves. On y reconnaît le génie de l'Edda; on croit sentir encore son souffle glacé. Cependant la nationalité slavonne s'y découvre tout entière; son inspiration particulière a modifié le caractère scandinave.

Marco, géant rude et terrible, coulé pour ainsi dire dans le bronze, joint à cette force indomptable quelque chose de l'élastique agilité de la panthère, et de cette contraction musculeuse qui unit chez elle la souplesse, la force et l'agilité. Oleg, au contraire, et les guerriers de sa race semblent taillés dans un granit primitif, et leur masse lourde, imposante, grossièrement sculptée, excite, par sa masse même, le respect, l'étonnement et l'effroi. Ce n'est pas l'inflexible âpreté du dieu scandinave, ce n'est pas non plus l'élastique vivacité du héros serbe; c'est un état de transition de l'un à l'autre.

Wladimir et les héros qui l'entourent sont célébrés sur un ton plus moderne qu'Igor, dont Bojan a chanté les ancêtres. Ce n'est plus le sang varègue pur, mêlé à la nationalité slavonne. On y voit briller quelques reflets d'une civilisation chevaleresque, étrangère aux Slaves et aux Scandinaves, et née dans les cours du moyen âge. Ce n'est pas encore la chevalerie galante et brillante; ce n'est plus la barbarie originelle, la barbarie pure dans ses gigantesques proportions. Ainsi, parmi les poëmes germaniques, les poésies sur Charlemagne occupent une place intermédiaire entre la composition colossale des Nibelungen et les poésies chevaleresques sur le roi Artur et la table ronde.

POEME DE LA GUERRE D'IGOR CONTRE LES POLOVTSES.

Nous aurons occasion de faire connaître ensuite les poëmes sur Wladimir. Commençons par donner le plus inculte de ces chants, celui de l'expédition d'Igor, prince de Novogorod-la-Sévérienne, contre les Polovtses, branche du peuple turc des Ouses ou Komans, qui inonda des flots de ses soldats, vers la fin du douzième siècle, les vastes régions comprises entre le lac Aral et l'embouchure du Danube.

Ce poëme, retrouvé en 1795, est écrit dans une langue qui dénote l'époque du passage de l'antique Slavène (idiome dans lequel fut composée la première version de la bible slave) au dialecte de la petite Russie, qui n'était pas encore entièrement formé. On a cru y retrouver quelques mots polovtses, d'origine turque. Alexis Moussin Pouschkin publia ce poëme à Moscou en 1800, d'après un manuscrit de sa propre bibliothèque. Joseph Muller le traduisit en allemand, et sa version, que nous avons sous les yeux, parut à Prague en 1811. Ce monument curieux a été commenté par plusieurs écrivains russes, bohêmes et allemands.

A l'époque à laquelle ce poëme se rapporte, la Russie était divisée en petites principautés, que gou-

vernaient des Knæses, qui avaient pour le Knæs supérieur, souverain de Kiew, des déférences de rang. Le grand Knæs, chef suprême en temps de guerre, gouvernait les intérêts généraux de la nation. C'était une faible ébauche de ce système, connu sous le nom de *Reich* ou d'Empire, originaire chez les nations gothiques et germaines, et que les Slaves leur ont imprunté, quant aux formes, sans pouvoir introduire chez eux la cohérence politique qui distinguait ce système chez les Scandinaves et les Germains. Souvent l'anarchie était complète dans le gouvernement des Knæses (princes) et des Bojares, chefs de tribus guerrières, semblables aux scheikhs arabes. Les Knæses n'étaient pas réellement de grands vassaux d'empire ; les Bojares ne représentaient pas la noblesse féodale, d'après les idées du patronage germanique. On aurait également tort de chercher une véritable ressemblance entre le grand Knæs et les Czars ou Césars. Ce que Rouric et ses frères, fondateurs de l'empire russe, avaient introduit du système scandinave, s'était comme effacé dans le cours des âges. L'anarchie des Knæses et des Bojares favorisa l'invasion des Polovtses et autres tribus turques, jusqu'à la grande irruption des Mongols.

Igor, cousin de Swatoslaw, grand Knæs de Kiew, gouvernait Novogorod-la-Sévérienne. Il entreprit, en 1185, son expédition contre les Polovtses, sans révéler ses desseins au vieux Swatoslaw. Le fils d'Igor, qui résidait à Poutiwl, Wladimir accompagnait son père, ainsi que Wsewolod, frère d'Igor, et d'autres

héros. Il s'avança lentement vers la rivière Donez pour y réunir des forces. Partie de Novogorod le 13 avril, campée sur le Donez le 1er mai, son armée fut effrayée par une éclipse de soleil. On voyait, dit-on, en plein jour la lune montrer son croissant, et les étoiles scintiller. Les Bojares alarmés conjurent Igor de revenir sur ses pas. « Les lâches, répond-il, et les insensés sont » les seuls qui voient dans tous les événemens d'effrayans » pronostics. Un sage chef encourage ses guerriers et » prépare le triomphe. » Il dit, et pousse aussitôt son coursier dans les flots du Donez : l'armée passe. Les Polovtses sont accourus sur les bords de la Salnitza, autre rivière qui se trouve sur la route des Russes. Igor ne les y attendait pas, et les Bojares élèvent de nouveau de tumultueuses clameurs. Le prince trouve quelques guerriers qui exaltent son entreprise, s'appuie de leur avis, et passe outre. Son armée est divisée en six corps : victorieuse au premier jour, elle fait un riche butin. Mais les Polovtses reviennent en force, enveloppent leurs ennemis de toutes parts. On combat deux jours entiers avec un incroyable acharnement. Igor, blessé, tombe au pouvoir des barbares. Malgré des prodiges de valeur, son frère Wsewolod et Wladimir de Poutiwl, son fils, partagent le même sort. Jamais les Polowtses ne furent plus complètement victorieux : jamais la Russie, et surtout la principauté Sévérienne, ne furent plus abattues. Gsak et Kontschak, chefs de barbares, inondent la contrée.

Après avoir chanté ces actions, avec une extrême énergie, le poète remonte, par la pensée, vers des

temps meilleurs, déplore la désunion des chefs, et les exhorte à la concorde. Swatoslaw, le vertueux souverain de Kiew, rêve qu'il se voit lui-même invitant ses Bojares à se réunir contre les Polovtses, et faisant de vains efforts pour réveiller leur courage contre l'ennemi commun. L'épouse d'Igor exhale en vain de tendres plaintes. Cependant le prisonnier est rendu à la terre natale : il s'est soustrait, par une fuite habile et hardie, aux liens dont le chargeaient les Polovtses. Telle est la marche du poëme ; il ne faut rien y chercher qui ressemble à l'art. On y trouve un christianisme ébauché, un christianisme de foi et de formes, qui lutte contre le paganisme réel, vivant au fond des mœurs. L'intelligence des héros est devenue chrétienne, sans embrasser encore un vaste horizon, sans changer leurs habitudes païennes. Il y a beaucoup d'inhabileté, mais une force monumentale, pour ainsi dire, dans l'exécution du poëme. Il est assez vraisemblable que l'auteur était un ecclésiastique imbu du génie de sa nation, mais soumis à la dépendance de son état, comme paraît l'indiquer le tour oratoire de certains passages. Rien de mieux soutenu que le mouvement épique de la narration, joint au mouvement, tantôt lyrique, et tantôt élégiaque, qui anime les accens de douleur, jetés au milieu du récit ; enchaînés toutefois à une forme oratoire, qui ne s'accorde pas complètement avec le fond du sujet. Nous élaguons les détails trop spécialement historiques et qui, pour être compris par un lecteur français, demanderaient des explications prolongées. Nous omettons aussi d'autres passages,

entièrement incompréhensibles ; ce qui tient à la défectuosité du manuscrit original, qui n'a point été apparemment collationné avec d'autres manuscrits renfermés dans plus d'une bibliothèque russe.

INVOCATION.

« Frères ! vous plaît-il que je dise en paroles antiques les malheurs d'Igor et de son armée? Nous commencerons ce chant héroïque sur le ton qui convient aujourd'hui, et non sur celui que le vieux Bojan faisait résonner sur sa lyre. Bojan, poète enthousiaste, voulait-il célébrer un héros ; sa pensée traversait les forêts, semblable au loup à poil gris qui parcourt les déserts, ou à l'aigle bleuâtre, suspendu au-dessus des orages. La tradition répète les guerres d'autrefois. Alors les poètes, au nombre de dix, lançaient dix faucons sur une troupe de cygnes. Le maître du premier faucon qui s'abattit sur ce groupe fut appelé à chanter Iaroslaw, et ce valeureux guerrier qui immola le prince ennemi, en face de l'armée des Kassoges.

« Mais Bojan ne lança pas, ô mes frères, dix oiseaux de proie sur un groupe de cygnes. Il posa seulement sur les cordes de la lyre son doigt inspiré. D'elles-mêmes elles retentirent de la gloire des princes.

« Frères ! qu'au nom d'Igor, qui vit aujourd'hui, je remonte aux jours de l'antiquité ! Notre Igor croissait en raison et en courage. Son mâle génie excitait la flamme de son cœur. Rempli d'ardeur, le héros conduisit sur la terre des Polovtses de valeureuses bandes.

« Igor fixe son regard sur le soleil éclatant, et voit que les ténèbres environnent ses redoutables guerriers. Il dit à ses Bojares : Frères et amis de mon choix, mieux vaut succomber sous le glaive que souffrir de honteux liens. Debout ! élançons-nous sur le coursier rapide ! volons au Don, fleuve aux eaux d'azur ! Voyez le prince ennemi, que l'ardeur du combat pousse à la démence. Il veut tenter le courroux du fleuve. Il touche nos limites, et s'écrie : « Russes ! Je vais rompre une lance « avec vous. Je vais puiser le Don dans mon casque et « boire ses ondes, jusqu'à ce qu'il me livre passage ! »

« Rossignol des vieux âges ! Bojan, pourquoi ne célèbres-tu pas les héros de ces temps ? Tel le rossignol dans un bois solitaire saute d'une branche à l'autre, et le fait retentir de chants qui portent à la rêverie. Bojan, dont l'ame est bercée mollement au-dessus des nuages, que ne peux-tu mêler aux souvenirs de la gloire antique, notre gloire nouvelle, et tresser une couronne de toutes ces fleurs ! Poète, fils du dieu des pasteurs, il t'appartenait de chanter Igor, descendant des héros qui vivent dans tes chants immortels ! »

DÉPART D'IGOR, ET SA PREMIÈRE VICTOIRE.

Les coursiers hennissent sur les bords de la Soula. Les cris de triomphe retentissent dans la ville de Kiew, les trompettes résonnent dans la cité de Novogorod, les étendards flottent à Poutiwl. Igor attend son frère, aimé de son cœur. « Wsevolod, dit-il, élan de ces forêts, mon unique frère, seule lumière de ton Igor. Tous deux nous descendons de vaillans ancêtres. Selle tes coursiers rapides. Les miens attendent. Déjà ils sont aux environs de Koursk. Mes Kourianes s'y trouvent aussi ; peuple habile à la fronde, le drapeau lui a servi de langes, le casque de berceau ; la pointe des lances, l'a nourri pour la guerre. Ils connaissent les routes, et les marais qui les traversent. Leurs arcs sont tendus, leurs carquois ouverts, leurs sabres aiguisés. Ils bondissent comme de vieux loups dans la plaine, en cherchant la gloire pour eux, l'immortalité pour le prince. »

Igor pose un pied dans l'étrier d'or. Il galope dans la vaste campagne. Mais le soleil qui s'éteint l'arrête. On entend la nuit pousser de longs gémissemens ; les oiseaux de proie s'éveillent effrayés: les bêtes sauvages hurlent, et s'élancent de leur gîte.

L'oiseau de malheur pousse du haut de l'arbre des cris plaintifs. Il appelle les contrées inconnues qu'arrose le Volga, les contrées que baigne la mer, les rives de la

Soula, Sourog et Chorsoun. Il t'appelle aussi, dieu de granit, dont l'idole s'élève à Tmoutorakan !

Mais les Polovtses s'élancent vers le Don, par des chemins non frayés. Vers minuit, leurs chariots crient: ainsi l'on entend craquer les ailes des cygnes dispersés. Igor conduit aussi ses guerriers sur les bords du fleuve puissant. Les oiseaux de proie se repaissent de son malheur à venir. Les loups hurlent, et réveillent la terreur au fond des marais. Les aigles battent des ailes avec force, et invitent les bêtes sauvages au festin d'ossements humains. Les renards courent en aboyant sur les boucliers rouges des Russes, qui les ont posés sur les limites de leur camp.

O Russie, tu as dépassé tes frontières. Longue est la nuit. Le jour renaît; mais il a perdu la pourpre de ses étincelles lumineuses. Il se montre pâle et livide. Le brouillard couvre les champs, les rossignols sommeillent, les corbeaux s'entre-parlent. Cependant les Russes cherchent la gloire pour eux-mêmes, l'immortalité pour leur prince. Le vendredi, de grand matin, ils battent les idolâtres, qui se dispersent comme les flèches à travers les campagnes. Ils font captives les belles filles polovtses; ils ont pour butin, de l'or, des vêtemens d'un tissu fin et léger, et de magnifiques habits de velours. Ils étalent ces riches dépouilles sur leurs beaux manteaux et leurs fourrures étendues sur les joncs des marais. Le rouge étendard, la bannière blanche, la bordure rouge, la lance d'argent du drapeau: telle fut la proie du prince.

Dans les champs est endormi le vaillant nid d'Oleg,

le nid du vieil aigle. Les aiglons ont passé d'un vol rapide dans les lointaines contrées. Hélas! ce n'est pas pour te détruire, Polovtse idolâtre; ce n'est pas pour ta ruine, faucon, ce n'est pas pour ta perte, ô noir corbeau, qu'est née cette noble race des aigles!

DÉFAITE D'IGOR ET SA CAPTIVITÉ.

Gsak, le païen, s'élance: il court, ce loup gris. Kontschak le met sur la voie. Ils arrivent au bord du Don majestueux. Le lendemain matin, l'aurore sanglante annonce le jour. Des abîmes de la mer sortent de noirs nuages, chargés de grêle : quatre vaillans soleils en sont obscurcis, quatre chefs heroïques. De ces nuages jaillissent en frémissant de bleuâtres éclairs. Un tonnerre épouvantable éclate. Les flèches pleuvent du côté du Don. La joûte des lances a commencé. Sur les rives du fleuve Kajala, les sabres frappent le casque des Polovtses.

O Russie! tu as dépassé tes frontières! Lève les yeux! Les vents, fils du dieu des tempêtes, chassent vers toi, du côté de la mer, des flèches acérées, qui accablent les vaillantes bandes d'Igor. La terre tremble; les fleuves roulent un triste limon; la poussière couvre les champs; les bannières flottent au vent. Les Polovtses courent vers le Don, vers l'Océan. De toutes parts ils enveloppent les Russes. Fils de géans, ils poussent des cris sauvages, dont l'air épouvanté se

remplit. Cependant les Russes courageux couvrent le champ de bataille de leurs rouges boucliers.

O Wsevolod ! élan de nos forêts ! Majestueux guerrier, tu te tiens debout sur le champ du carnage ; et les flèches volent de ta main comme des éclairs. L'air en est ébranlé. Ah ! comme, dans ta main, le terrible acier foudroie les casques ! Partout où l'élan gigantesque se précipite par bonds furieux, les têtes des idolâtres s'amoncèlent. O formidable Wsevolod, ta dure épée brise les casques des Avares.

Mais, ô mes frères ! la blessure est portée; la voie est ouverte aux flots de son sang. Il oublie tout, vie, honneurs, festins, et Czernigow sa cité, et le trône élevé de son frère. Elle fuit de sa mémoire, cette fiancée qu'il aime, la belle Glebowna. Il ne se souvient plus de ses douces paroles, de ses actions innocentes.

(Le quatrième chant commence par de beaux vers, où le poète exprime la fragilité des choses humaines et le cours inévitable du temps. Tout passe, la gloire comme l'infortune; mais jamais bataille semblable à celle d'Igor ne fut livrée. Le poète fait de nombreuses allusions à l'histoire ancienne des Russes : ce passage, beau en lui-même, troublerait le lecteur sans l'instruire, et nous croyons devoir l'omettre.)

En ces temps, ajoute l'auteur, rarement le cultivateur poussa des cris de joie dans le pays des Russes. Les corbeaux croassèrent autour des cadavres qu'ils se partageaient; on entendit le babil des corneilles, qui s'invitaient mutuellement aux sanglans repas qu'on leur offrait. C'est ce que l'on vit au temps des anti-

ques guerres; mais jamais, non jamais, on n'entendit parler de semblable bataille. Les flèches amères volèrent du soir au matin, du couchant à l'aurore; les sabres tonnèrent sur les casques; les lances d'acier se brisèrent avec bruit dans la région des Polovtses. La terre, labourée par le pied des chevaux de guerre, reçut pour semence des ossemens; arrosée de sang, elle donna pour moisson la misère et l'horreur.

Quel bruit pareil au vent, quel sifflement se font entendre avant l'aurore? Igor fait retourner ses guerriers. Il pleure son frère Wsevolod. Ils combattirent un jour; ils combattirent un second jour. Le troisième jour, vers midi, les étendards d'Igor s'abaissèrent. Les frères se séparèrent sur les bords de la rapide Kajala. Le vin sanglant leur manqua. Les vaillans Russes ne se réjouirent plus au festin des combats. Ceux qui les invitèrent aux noces guerrières les ont enivrés de sang, les ont nourris de mort : mais ils ont succombé pour la Russie.

L'herbe haute se courbe de douleur. Les arbres gémissent, baissent leurs branches vers la terre. Il commence, ô mes frères, ce temps sans bonheur : le désert engloutit l'armée; la discorde s'élève entre les princes. Elle s'élève et plane sur notre patrie, cette vierge féroce; elle étend ses noires ailes sur le Don aux flots d'azur. De toutes parts elle appelle des temps affreux, des temps qui dévorent.

Les princes cessent de combattre les païens. Le frère dit au frère : « Ceci est à moi; cela est encore à moi! » Sous le moindre prétexte, comme pour la plus grande

cause, le feu des discordes s'allume; le sein de la patrie est déchiré. De tous les côtés les païens inondent la Russie, et la victoire marche sur leurs pas. Ah! le faucon a pris de loin son essor; et les oiseaux chassés devant lui se sont enfuis vers la mer. Derrière lui hurlent Karna le terrible et Schla le sauvage. Pleins de fureur, ils bondissent et s'élancent sur le sol des Russes. De la corne d'abondance jaillit la flamme, et se répand l'odeur de l'incendie. Les femmes russes pleurent. « Maintenant, disent-elles, il ne nous est plus permis de penser à nos époux chéris; nous ne pouvons ni rêver paisiblement à eux, ni les dévorer de nos regards d'amour; et nous perdrons nos bijoux en or et en argent! »

O mes frères! Kiew, orgueilleuse cité, pousse de longs gémissemens, les sanglots de l'agonie. La ville de Czernigow reste accablée sous ses malheurs. L'horreur saisit la Russie. La dévorante inquiétude traverse la contrée comme un fleuve de feu. Les princes secouent les torches de la guerre. Les païens, rayonnans de la joie du triomphe, lancent leurs coursiers contre la Russie. Chaque habitation est soumise au tribut. Le mensonge, qui n'avait pas encore pu briser les chaînes du sommeil et s'éveiller pour répandre de faux bruits, sort de son repos, et raconte sous des couleurs plus affreuses encore comment Igor et Wsevolod ont succombé.

Jadis leur illustre père répandait autour de lui la terreur. Fier de son épée, fort de ses bandes invincibles, il s'avançait vers la terre des Polovtses. Son

pied formidable franchit vallées et montagnes, trouble les rivières, dessèche les sources d'eau vive et les eaux stagnantes. Il arrache du milieu des hordes ennemies, cuirassées de fer, le païen Koback. Tel l'ouragan arrache aux gouffres profonds les flots de la mer, qu'il jette sur le rivage. Et maintenant les hommes de l'Allemagne, de Venise, de la Grèce, de la Moravie, en chantant la gloire du père, pleurent l'infortune de ses fils. Igor a été forcé de descendre de son coursier à la selle d'or, et de se placer sur la selle grossière du Polovtse. Les villes ont perdu courage; leurs murailles se sont écroulées.

RÊVE DE SWATOSLAW.

Et le vieux Swatoslaw, chef de l'empire, se voit lui-même dans un triste rêve. « Cette nuit même, sur les hauteurs de Kiew, vous m'avez couvert d'une noire draperie et placé sur une couche taillée dans l'if funèbre. Devant moi fut placé un vin bleuâtre, mêlé de poison. Toute la nuit, les corbeaux ennemis ont croassé sur la ville de Plesesko. Ils ont plané sur la vallée Kissienne. Ne dois-je pas maintenant envoyer par mer un renfort, un secours à mes cousins? »

Les Bojares répondent au vieux Knæs : « La douleur te jette dans le délire. Regarde! deux faucons, Igor et Wsevolod, ont pris leur vol du trône d'or de leur illustre père. Ils veulent Tmoutarakan, siège de leurs

ancêtres. Mais les sabres des païens ont abattu leurs ailes. Ils gémissent, chargés de chaînes de fer. Au troisième jour du combat, deux soleils s'éclipsent, deux héros succombent. On voit s'éteindre ces colonnes de l'empire, qui brillaient d'un feu pourpre. Deux belles épouses, lunes charmantes, se voilent dans leur tristesse. Les Polovtses s'élancent sur la Russie, comme les petits de la panthère s'élancent de la couche maternelle. La rage du Khan s'élève comme les flots de la mer.

Maintenant, en place de louanges, des invectives amères. Au lieu d'une liberté noble, l'indigne esclavage. Maintenant retentissent les prophéties de l'oiseau du malheur. Sur les rives de la mer, les belles vierges gothiques entonnent un chant triomphal. Elles comptent et font résonner l'or pris aux Russes; elles célèbrent l'ancienne gloire de Bous le Polovtse. Ah! comme elles se réjouissent de la vengeance que prend la cité de Scharokan, jadis soumise à la rançon par les Russes. Mais nous, tes compagnons, ô Knæs, nous sommes privés de joie! »

Swatoslaw laisse échapper de ses lèvres cette parole d'or, qui nage dans un torrent de larmes : « Igor! Wse-»volod! ô mes cousins! De bonne heure votre fer a »broyé sous ses coups cette contrée des Polovtses. »Mais vous n'êtes pas restés vainqueurs; et c'est en »vain que le sang païen a coulé! Vos cœurs sont d'a-»cier : le feu de votre courage les a endurcis. Et c'est »vous, c'est vous qui avez attiré cette infortune sur les »boucles argentées de mes cheveux blancs. »

(Le vieux Knæs énumère avec douleur les peuples et les princes tombés au pouvoir des Polovtses. Son rêve continue. Il parle aux princes russes, qui refusent de marcher sous ses bannières, réveille leur patriotisme, leur rappelle la bravoure de leurs ancêtres.)

« Vieillard, je ne puis rajeunir sans miracle. Lorsque la dent du faucon est encore acérée, il tombe de la hauteur de son vol sur les oiseaux qu'il déchire : il défend l'approche de son nid. Mais les princes refusent à ma faiblesse toute espèce de secours. Ils ne sont plus, les nobles temps de nos ancêtres. Ecoutez! Ourim, sous le sabre polovtse, pousse de longs cris, et les blessures de Wladimir lui arrachent des rugissemens. O puissant prince! dont les rames nombreuses frappent les eaux du Volga et les font voler en poussière : puise dans ton casque les flots du Don, et reverse-les sur ses rives!

Vaillant Rouric! magnanime David! héros des temps passés! Vos casques dorés ont nagé dans le sang! Vos guerriers valeureux ont rugi comme les taureaux dans leur fureur, excités par de cruelles blessures! Héros anciens, quittez la tombe! Elancez-vous dans la selle d'or! Venez venger les malheurs de nos temps, venger la Russie, venger Igor gémissant dans les fers! O toi, puissant Jaroslaw, reparais! prince de Halitsch, secoue la poudre de ton cercueil! Haut et superbe, tu siégeais sur ton trône d'or. Ta main droite soutenait les monts Karpathes. Tu arrêtais les rois dans leur course; tu opposais une digue au Danube; ta foudre volait au-dessus des nuages; tes lois régnaient sur les bords

du Danube. Tes menaces parcouraient la contrée. Les portes de Kiew s'ouvraient devant toi; ta flèche partait; elle allait frapper le sultan assis aux extrémités de l'Orient. O maître des Russes! frappe, renverse Kontschak le Polovtse, venge la Russie, venge l'ignominie d'Igor.

Et toi, ô courageux Roman, où reposes-tu? Ton ame te précipitait dans les dangers. Maintenant elle nage dans l'océan des airs, comme le faucon, étendant ses ailes, navigue avec force au sein des nuages pour devancer les oiseaux de proie. Sous ton casque latin des courroies de fer sont attachées. La terre tremble sous tes pas. Les Polovtses jettent leurs lances, courbent la tête sous ta foudroyante épée.»

DÉVASTATION DE LA RUSSIE.

Et l'infortuné Igor! Le soleil a cessé de verser ses torrens de feu. Dans leur angoisse, les forêts abaissent leurs rameaux. Les Polovtses se sont partagé les cités russes. Vaillante armée d'Igor, personne ne t'éveillera plus! Entendez le Don élever sa voix formidable: « Prince, lève-toi, et appelle les princes au triomphe!»

(Cependant la désunion et le découragement des chefs ne font qu'augmenter. Le poète, après avoir exprimé les effets de cette discorde, continue:)

La Soula cesse de baigner de ses eaux argentées la ville de Peresjalaw. La Dwina, devenue un marais in-

fect, tarit ses flots qu'elle ne veut pas offrir aux regards de l'horrible Polovtse, aux sauvages hurlemens. Le seul guerrier Isaslaw ne se laisse point décourager. Son épée frappe le casque ennemi d'où jaillit la flamme. Le voilà étendu, seul, sur le bouclier rouge ; blessé à mort, il ensanglante les herbes hautes qui le recouvrent. Il se dresse jusqu'à la poitrine sur ce lit funèbre. « Les oiseaux de proie, s'écrie-t-il, ont couvert tes guerriers de leurs ailes noires. Les bêtes féroces lèchent leur sang. » Le mourant ne voit auprès de lui aucun de ses frères. Il est seul, abandonné. Le collier d'or, attaché à son cou, s'ouvre et livre passage à son ame héroïque. Elle s'exhale comme la perle précieuse sortant du fond de l'abîme. Tout se tait, toute joie finit, pendant que les trompettes ennemies chantent leur triomphe.

(Le poète reproche aux descendans du prince Weseslaw leurs discordes particulières qui les empêchent de repousser l'ennemi commun. Il leur parle de ce héros, des guerres qu'il a soutenues, et que Boyan a chantées.)

Weseslaw a jeté le sort sur la ville de Kiew, sa fiancée chérie. Il a repoussé les béquilles du vieil âge. On le hisse sur son coursier. Il galope du côté de Kiew, frappe de sa lance le trône d'or, fait tourner son cheval, part, comme la bête féroce, vers minuit, et s'enveloppe des plus épaisses ombres de la nuit. La catapulte, dressée dès l'aurore, lui ouvre les portes de Novogorod. Il atteint par sauts et par bonds, en se précipitant comme le loup, les rives de la Némiga.

C'est là que les têtes s'entassent comme les gerbes du

moissonneur. On les bat avec des fléaux d'acier. Leurs corps sont placés sur le van; et l'ame s'en exhale comme la poussière et la paille se dissipent sous les efforts du van qu'on agite. Les rives de la Némiga écument de sang, elles sont couvertes des ossemens des fils de la Russie. Weseslaw met l'ordre dans les cités. Il court de nouveau à Kiew, s'élance la nuit vers Tmoutorakan, qu'il atteint au chant du coq. Il poursuit sa course, arrive au grand Cherson. On sonne matines pour lui à Polotsk, dans l'église de Sainte-Sophie. Ce son le frappe à Kiew où il est déjà revenu. Son ame enthousiaste séjourne dans le corps qui lui appartenait; mais il n'eut pas moins à souffrir! C'est lui que Boyan, poète plein de raison, a chanté dans ses vers, lorsqu'il a dit : « Nul être n'échappe au destin, ni l'homme raisonnable, ni l'homme heureux, ni l'oiseau même du bonheur. »

Ah! quels sanglots doivent gonfler le sein de la Russie, quand elle repasse dans sa mémoire ces vieux jours fortunés, ces princes d'autrefois! Comment aurait-on pu retenir dans sa patrie le prince Wladimir? Les montagnes de Kiew ne suffisaient pas à sa gloire. Cependant nos ennemis, taureaux indomptables, ont dressé leurs cornes. Sangliers furieux, ils ont labouré de leurs défenses la terre de Russie.

CHANT DE JAROSLAWNA.

Ecoutons Jaroslawna, l'épouse du malheureux Igor!

Elle gémit comme la tourterelle, qui se plaint dès l'aurore. « Je volerai, dit-elle, comme l'oiseau vole vers le Danube. Je plongerai dans les eaux du Kajala, mon bras blanc comme la neige. Ah! je vais laver les plaies saignantes de mon prince, de mon ami. Je vais réchauffer ce corps que le mauvais destin a glacé. » Elle pleure, Jaroslawna, dès le lever de l'aube. Elle s'appuie sur les remparts de Poutiwl, sa cité. « O vent, ô toi qui souffles, dit-elle, ô *seigneur-vent*, pourquoi ton haleine est-elle toute-puissante? Pourquoi charger tes ailes impétueuses de ces flèches ennemies qui tombent sur les guerriers de mon bien-aimé? Ne te suffit-il pas d'agiter les cimes des montagnes et de chasser les nuages? Ne te suffit-il pas de faire bondir les vaisseaux sur l'Océan aux flots bleuâtres? O seigneur des airs, pourquoi ton souffle enlève-t-il mon bonheur, comme il emporte la paille des champs? »

Jaroslawna, dès l'aurore, inonde de larmes les murs de la cité de Poutiwl. « O Dnepr, s'écrie-t-elle, fleuve d'une haute renommée, toi qui as brisé ces roches puissantes qui s'opposaient à ta course sur le sol des Polovtses! toi qui portais les vaisseaux de mon époux et les balançais sur ton dos orgueilleux! O grand fleuve de Dnepr, ramène doucement jusqu'à nous le seigneur, mon bien-aimé. Rends-le moi, mollement porté sur tes ondes: ou mes larmes, se mêlant à leur cours et coulant de mes yeux depuis l'aurore, rouleront jusqu'à lui l'amertume de mon cœur. »

Jaroslawna, au lever de l'aurore, verse des pleurs sur les murs de Poutiwl. « Soleil, dit-elle, soleil trois

fois éclatant! Tu répands également ta chaleur sur tous les êtres. Tu te montres à tous avec la même beauté. O roi du ciel, pourquoi verser tes rayons de manière à embraser les guerriers de mon époux? Tu as desséché leurs arcs dans la plaine aride. Ils avaient soif d'une eau qui rendît la souplesse et la force à leurs membres épuisés! »

FUITE D'IGOR, ET SON RETOUR EN RUSSIE.

Vers minuit la mer écume. Des trombes d'eau s'élèvent comme des colonnes de brouillards. Dieu montre à Igor la route qu'il doit suivre pour échapper à ses ennemis. Le crépuscule du soir s'est éteint. Igor dort, Igor s'éveille. Sa pensée dévore l'espace situé entre les deux fleuves, le grand Don et le petit Donetz. A minuit son coursier est prêt. Sur l'autre rive, son écuyer siffle pour se faire entendre par le prince. La terre pousse un cri, et ses entrailles se déchirent. Les hautes herbes agitent leurs ondes comme la pleine mer. Les coursiers ennemis rêvent et s'élancent. Igor se glisse, comme une belette, dans les joncs épais. Il se plonge dans l'eau comme un cygne au blanc plumage. Il nage, il atteint l'autre rive; il se jette sur son coursier, s'élance à terre, court vers la prairie qui borde le Donetz, vole comme le faucon qui, enveloppé d'un brouillard, fond sur la troupe des cygnes et se prépare un long festin pour l'aurore

naissante, le midi et le coucher du soleil. Wlour le poursuit, rapide comme le loup que baigne une froide rosée. Le prince et ses ennemis crèvent leurs coursiers agiles.

« C'est toi, dit la rivière Donetz, c'est toi Igor, joie du Russe, douleur du Polovtse? — « Donetz, rivière illustre, répond Igor, tes ondes m'ont porté en triomphe; tu me prépares sur tes rives fleuries une couche de mousse verte et tendre; tu m'enveloppes de vapeurs chaudes et d'épais brouillards. Tu me protèges, ô Donetz, à l'ombre de tes arbres, comme le cygne qui vole sur l'onde, comme les oiseaux marins qui descendent les fleuves.

« Non tu ne ressembles pas, ô mon fleuve, ô Donetz, à la funeste rivière de Stougna, qui entraîne dans son tourbillon les eaux des montagnes, et brise les navires sur les rochers de la côte. Oui, le Dnepr lui-même s'est refermé sur le jeune héros Rostislaw. Rostislawia sa mère le pleura long-temps. Les fleurs se fanèrent sur leur tige; et dans l'horreur des ténèbres, les funèbres oiseaux s'entreparlèrent. »

Gsak, le Polovtse, court avec Kontschak, sur les traces du fugitif. Mais les corbeaux ont cessé de croasser, les corneilles se taisent. Les piverts se traînent sur les branches des arbres, et par les coups répétés de leur bec, par ces coups isolés qui résonnent dans la solitude, ils indiquent à Igor le chemin de la rivière. On entend les rossignols charmés saluer de leurs doux accens les premiers feux du jour.

« Il s'est envolé, le vieux faucon, dit le Polovtse

Gsak à son compatriote Kontschak. Mais Wladimir nous reste, ce fils du vieux faucon. Perçons-le d'une flèche dorée. » — « Mais, réplique l'autre guerrier, si nous laissions l'enfant reprendre son vol, si nous placions dans sa couche une belle vierge des Polovtses, il serait des nôtres ! »

Gsak reprend : « Si nous croyons gagner ainsi Wladimir, le jeune faucon nous échappera avec sa fiancée ; nous le verrons revenir un jour dévaster la terre des Polovtses. »

Russie privée de ton Igor; corps sans tête; malheur, malheur à toi ! Mais le soleil rayonne de nouveau dans les cieux. Igor est en Russie !

Les jeunes filles chantent sur les rives du Danube. Leurs tendres voix s'élèvent jusqu'aux hauteurs de Kiew. Igor, monté sur un coursier magnifique, se rend à l'église de la Sainte Mère de Dieu. Les contrées se réjouissent. Les villes dans leur ivresse entonnent un chant de joie en l'honneur du vieux père d'Igor ; puis un autre en l'honneur de son enfant. Chantons, s'écrient-ils : « Gloire à Igor, au valeureux élan Wsevolod, gloire au jeune Wladimir ! honneur à leur aïeul ! »

Ainsi ce poëme, commencé au bruit des armes, se termine par des accens élégiaques conformes à la nature du sujet. C'est un héros vaincu et délivré ; la fierté du langage ne serait point dans les convenances du récit. De là quelque chose d'ossianique dans la couleur ; mais il y a dans ce poëme plus qu'Ossian et mieux qu'Ossian. L'intérêt y est réel et dramatique.

Ici les personnages ont un corps : ils ne vivent pas de la vie fantastique des ombres qui passent au milieu des brumes épaisses. Ce ne sont point des apparitions rêveuses, mais des êtres animés. Ce qui indique surtout le génie slave, c'est cette intime union avec la nature qui, dans sa sympathie, se réjouit du bonheur des Russes et pleure leurs calamités. Ici, comme dans la religion persane et scandinave, la nature se compose de bons et de mauvais génies, qui animent et inspirent les arbres et les animaux. Chez ces peuples toutefois on ne trouve pas au même degré cette naïve et profonde compassion et, si j'ose le dire, cette tendresse de cœur dont la poésie slave, unique en son genre, anime tous les êtres sensibles et inanimés.

(*La suite à un prochain numéro.*)

POLITIQUE

DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE;

ET DES AFFAIRES DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE,

CONSIDÉRÉES SOUS LE RAPPORT SPÉCIAL DES INTÉRÊTS DE LA FRANCE.

TROISIÈME PARTIE (1).

DE L'ÉTAT ACTUEL DU CLERGÉ EN FRANCE, DE LA RELIGION ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction générale.

Dans ce chapitre, la matière ne sera point approfondie, mais seulement indiquée. Je donnerai pour préambule et pour cadre au tableau que je dois tracer, l'examen rigoureux de l'esprit dont les membres du

(1) Voyez le numéro de mai.

clergé sont animés, et une rapide analyse des partis ou des systèmes, ultramontain, gallican, janséniste, qui divisent ses rangs. Ne craignons pas d'aborder avec franchise les questions les plus épineuses. Soumettons-les à la critique; qu'interrogées avec force, elles rendent compte de leur origine. Point de plus détestable politique que la faiblesse et les méticuleux ménagemens. C'est cette politique qui, en ajournant les difficultés, les accumule, et finit par les rendre insurmontables. Elle aboutit aux mêmes résultats que cette violence téméraire et cette présomptueuse ignorance qui, après avoir entrepris de traverser des abîmes, sont forcés de reculer devant le moindre obstacle. Jamais on n'atteindra un but louable, si l'on veut mettre tout doucement en oubli les lois de la raison, éviter toute discussion sérieuse, toute analyse sévère des idées et des faits. Agissez dans ce sens; les démagogues, sycophantes de bas lieu, auront beau jeu pour corrompre l'esprit public par leurs déclamations, ou l'énerver par leurs insinuations perfides.

Qu'est-ce que l'ultramontanisme? A prendre ce mot dans l'acception triviale que certaines personnes ont affecté de lui donner, ce n'est point une doctrine, mais une habitude de servile complaisance pour Rome, considérée non comme le centre de la catholicité, mais comme la cour du souverain pontife, asile d'intrigues comme toutes les cours du monde. Ce ne fut point dans ce sens que les Jésuites, que Bellarmin et Baronius furent ultramontains. Les têtes fortes s'attachent à de grandes idées, non à des tracasseries puériles.

On a vu aussi, dans l'ultramontanisme, un système fondé par Grégoire VII, rajeuni par les enfans d'Ignace, exalté par M. le comte De Maistre. L'ascétique Hildebrand, créateur de la politique du Saint-Siège au moyen âge, et qui n'eut d'autre intention que de sublimer l'état, si je puis m'exprimer ainsi, en le faisant dépendre du principe même de la vie chrétienne, fut une de ces hautes capacités qui, pénétrées de la noblesse de leur mission et de la force de leur position, accomplissent leurs desseins, en dépit des orages et des passions tumultueuses conjurées contre elles. Ce que Grégoire a fait, il a dû le faire, dans le double intérêt de l'Eglise et de l'Etat, et comme homme de son siècle, et comme dominé par une idée éternelle. De savans théologiens protestans lui ont rendu une justice qui lui est refusée par quelques catholiques. Depuis Hildebrand jusqu'à Boniface VIII, qui n'avait point le génie de ses prédécesseurs, le Saint-Siège a suivi une politique large, majestueuse, vraiment divine. Il s'est fait centre de la civilisation européenne. Il a tenu la balance égale entre les peuples et les rois. Il s'est montré l'infatigable soutien des libertés nationales, le guide suprême des sciences, des arts, des progrès de l'esprit humain dans toutes leurs directions. Les temps les plus difficiles n'ont pu altérer cette puissance. On vit souvent les papes exilés, vieillards fugitifs, quitter Rome et gouverner encore le monde.

Nous sommes loin de prendre en main la défense de tous les actes du Saint-Siège. Nous n'examinerons ici que les grands résultats de sa conduite. Tout change

de face depuis la captivité d'Avignon. La position des papes, envers l'Europe civilisée, n'est plus la même. Rome adopte une politique nouvelle, qui se modifie encore à la naissance du protestantisme. Peut-on en faire un reproche aux souverains pontifes? Si Grégoire VII revenait au monde, il n'envisagerait plus sa mission, dans ses rapports avec l'Etat, sous le point de vue qui le frappa pendant son règne.

La vaste association des Jésuites a eu pour but de renouveler non pas Hildebrand, ce qui eût été impossible, mais la magnifique idée d'une alliance indissoluble entre le savoir et la foi, entre les intérêts de l'Etat et ceux de la religion. Elle a voulu établir l'unité morale et intellectuelle du genre humain, non comme les petits esprits, non pour réformer la nature des choses et créer des abstractions sociales, non, comme nos révolutionnaires, en nivelant le terrain, mais en respectant l'œuvre des temps, en conservant la vie sociale. Elle a reconnu partout, et sous toutes les formes, les constitutions légales. Toute société humaine est digne en effet de la sanction céleste, de l'édification de l'apôtre, pourvu qu'elle n'ait pas pour base la matière seule, la matière périssable. Les philosophes et les francs-maçons ont tenté sous un autre point de vue ce que les Jésuites ont essayé dans un sens opposé: pourquoi les uns porteraient-ils contre les autres des accusations si furieuses?

On peut expliquer la morale de certains Jésuites par celle de leurs adversaires. Plusieurs casuistes tombèrent dans une morale relâchée, qui ne fut qu'une protesta-

tion outrée contre le fatalisme prêché par les Calvinistes et par les Jansénistes leurs frères. Reprocher aux Jésuites cette erreur, c'est inculper leurs adversaires. Un abus entraîne un abus opposé; l'exagération commande l'exagération contraire, jusqu'à ce que l'harmonie soit rétablie entre les facultés de l'esprit. Si les Jésuites ont poussé la liberté humaine au point d'affaiblir la morale, leurs adversaires, en niant cette liberté, ont rattaché à leur fatalisme une morale exagérée qui, s'il eût triomphé, eût fait naître un relâchement de mœurs bien plus grand que celui qu'on a reproché aux Jésuites.

L'ordre d'Ignace a été accusé d'intrigues. Cet esprit est toujours condamnable; ce que nous vantons, c'est la sublimité de sa tendance. Que les philosophes nous démontrent qu'ils n'ont jamais agi par brigue et par intrigue, nous nous avouerons vaincus. Jusqu'à ce que cette preuve soit donnée, contentons-nous de blâmer les manœuvres dont il est question, chez les Jansénistes, chez les Jésuites, chez les libéraux. Personne n'en est exempt.

Vous attribuez à une certaine portion du clergé une tendance ultramontaine ou jésuitique. Mais en quoi cette question d'ultramontanisme vous intéresse-t-elle? Ce n'est point en elle-même. Il y a peu de Gallicans, peu de Jansénistes, mais beaucoup d'ennemis du catholicisme. La foule se compose des indifférens, qui voient du même œil toutes les nuances de l'opinion religieuse, et qui, en s'élevant hautement contre les Jésuites, ne suivent que les inspirateurs d'une tartufferie nouvelle.

Une école illustrée par de grands talens, s'est formée en France. MM. de Bonald, de Maistre, de Lamennais, ont donné une vie nouvelle aux doctrines religieuses, que la rouille scolastique avait obscurcies. Chacun d'eux a voulu fonder une philosophie chrétienne. Le premier, sans être précisément Cartésien, a cherché à présenter les dogmes sous un point de vue rationnel. M. de Maistre, théosophe avec génie, créa une métaphysique exaltée, dont le dithyrambe entraîne l'ame dans les abîmes des cieux. Le troisième penseur a ébranlé d'une main puissante les colonnes qui soutenaient l'édifice de la philosophie. Etablissant une distinction entre l'ordre de conception et l'ordre de foi, il a considéré l'un comme le sens privé des individus, l'autre comme le sens commun des sociétés et des peuples. Le plus érudit de ces écrivains, M. de Maistre, vécut dans une étroite communauté de conviction avec diverses parties de l'Europe savante. Ses deux rivaux de gloire, au lieu de fonder une école dont les vues fussent indépendantes, capable de succéder à ses maîtres, et de continuer, pour ainsi dire, leur génie, n'ont enfanté que de serviles et faibles imitateurs, à peu d'exceptions près. Ces copistes ont négligé la force et la solidité des études; ils se sont contentés de répéter des paroles sacramentelles, et s'en sont tenus à une sorte de polémique chrétienne, gauche dans son allure, insoutenable dans ses expressions. Ce ne sera point par de tels moyens que la conviction pénétrera dans les ames. La vérité se prêche par les lumières, par les vertus, non par les tracasseries et les disputes. Aujour-

d'hui il faut aux croyances, non des déclamations oiseuses, mais un véritable savoir. Marchez dans la voie du Seigneur, mais avec prudence; abdiquez une impétueuse fureur; éclairez cette route sacrée. C'est au milieu d'un amour divin et de sa douce auréole que brille la croix du Sauveur, et non au milieu des ronces et des épines des passions humaines, et des mondaines disputes. Il faut conquérir les ames et non les corps: nous ne cesserons point de le répéter à ceux dont la jeunesse fougueuse et irréfléchie se précipite à travers les affaires du siècle sans les connaître, et jette sur autrui une téméraire censure dont ils n'ont point acquis le droit en régnant sur eux-mêmes. Il y a de nos jours dans l'ultramontanisme, considéré comme doctrine, une puissance vitale, une énergie étrangère à nos Gallicans et à nos Jansénistes. Défendez cette cause si forte, sans haine, sans violence, avec sagesse, avec intelligence, par le seul ascendant de la raison.

L'Eglise, c'est l'homme: quiconque l'attaque méconnaît la nature humaine; dans un triste aveuglement sur la force et la dignité de son être, c'est contre soi que l'on dirige de cruelles atteintes. L'homme n'est pas un automate. Il n'est pas destiné à fabriquer seulement, à vendre, à jouir, à digérer, à écrire. Sa vocation est haute; c'est un être intelligent, qui ne remplit sa mission que lorsqu'il médite son origine, approfondit son essence, étudie son but et connaît sa fin. Telle est l'éternelle révélation communiquée au genre humain dès le principe. L'Eglise est la confirma-

tion, le rétablissement de cette révélation primitive, scellée par le sang du Sauveur du monde. Les ennemis de l'Eglise ne sont pas hommes dans l'acception noble et relevée de ce mot. Ils s'ignorent eux-mêmes: grande et éternelle vérité que nous livrons sans crainte à toute la colère des hommes du libéralisme. Décidés à mettre à nu leurs doctrines, à les vaincre par la seule puissance de l'Eglise, il faut nous résoudre à exciter plus d'une fois leur haine et leur courroux.

Certains déclamateurs, renouvelant les attaques d'Arnaud de Bresse, parlent sans cesse de ce qu'ils appellent la primitive Eglise : ils entendent par là une Eglise sans puissance, telle qu'elle fut avant Constantin, ou même avant l'époque d'Hildebrand. Réduite à une éternelle enfance, ils voudraient la tenir toujours ou dans ses langes, ou sous la tutelle. Ils nomment corruption, l'époque de sa virilité. Rien ne marcherait, rien ne prendrait son développement, s'il fallait suivre pour guide leur étroit génie. D'après ses vues, l'Église serait restée nulle, et jamais l'influence du catholicisme n'eût civilisé l'Europe.

Une autre secte s'élève avec force contre les ultramontains : « L'Eglise primitive, dit-elle, ne serait » qu'un faible roseau battu de toutes les tempêtes. Que » l'Église soit riche, mais sans indépendance ! Qu'elle » obéisse au prince dans la monarchie, aux assemblées » délibérantes dans la république. Ce sont là ses li- » bertés. » Ce sont là plutôt ses servitudes. Faire de l'Eglise, d'une part une sinécure, d'autre part une

servante respectueuse de la puissance temporelle; quelle liberté! La secte dont telle est la doctrine transforma sous Bonaparte la religion en organe du gouvernement; on la vit prêcher la conscription et diviniser l'empereur.

Nous venons d'examiner quelles sont les deux classes d'hommes qui, dans un but et dans un sens différent, combattent l'ultramontanisme. La première s'élève contre le scandale de la puissance de l'Eglise; la seconde contre le scandale de son indépendance. Les premiers voudraient un évêque de Rome, dominé par un concile épiscopal, dont il serait le chef, sans que son pouvoir s'étendît plus loin que celui du président des Etats-Unis dans le congrès des républiques fédératives. Afin d'obvier aux dangers d'une cour pontificale, le gouvernement même de l'Eglise serait mis au rabais; les curés éliraient leurs évêques et seraient élus à leur tour par l'assemblée des fidèles. Les autres politiques dont nous parlons voudraient transformer le souverain pontife en très-humble serviteur des puissances temporelles; ce serait à peu près le même personnage que le surintendant de l'église luthérienne. Il jouirait de gros revenus, prêterait à l'autorité l'appui de ses mandemens, et ne se mêlerait d'aucun intérêt qui ne tînt pas aux douceurs de la vie privée. Ni les uns, ni les autres ne veulent un véritable pape, père commun des fidèles.

Une troisième classe d'adversaires attaque l'ultramontanisme. Plus respectable et plus modérée, ce n'est pas à la constitution de l'Eglise qu'elle en veut; ce

n'est pas l'indépendance des pontifes qu'elle combat. Elle ne réclame que contre les abus possibles de la chancellerie romaine. Elle s'oppose à ce que l'autorité temporelle se voie envahie dans la limite de ses droits. Elle veut arrêter tout conflit violent entre les deux pouvoirs, et conserver la paix publique en s'abstenant de placer jamais les peuples entre leur obéissance et leur foi.

Parlons avec franchise de cette dernière doctrine. L'Eglise des Gaules fut sans contredit l'une des plus vastes et des plus belles provinces de l'empire chrétien. Elle jouissait, comme les autres provinces du catholicisme, d'une constitution qui lui était propre; et, sans nuire à l'harmonie de la religion universelle, elle conservait son caractère propre. Toutes les églises furent d'abord nationales, chacune à sa manière; elles se maintinrent dans cette situation jusqu'à l'époque de la réforme. On appela l'organisation de chaque église du nom de droits, franchises, libertés; telles étaient les libertés dont jouissaient la plupart des établissemens anciens. Alors l'Etat comme l'Eglise se composait d'un certain nombre de corporations à caractères distincts, mais dont la spécialité ne nuisait pas plus à l'unité politique, que les diverses églises nationales ne portaient atteinte à l'unité catholique.

La réforme du quinzième siècle changea la face des choses. Le même mouvement qui troubla l'Eglise universelle, ébranla toutes les églises nationales qui en dérivaient. Les Luthériens se vouèrent exclusivement au pouvoir monarchique. Les Calvinistes adoptèrent

une tendance républicaine. L'église catholique arma les Jésuites pour rétablir l'équilibre dans la chrétienté divisée. Mais il était trop tard; il devint impossible de maintenir les constitutions primitives des églises nationales, parce qu'en beaucoup de lieux le protestantisme avait commencé à les envahir sous cette forme. Mais on ne pouvait, sans anéantir l'indépendance du sacerdoce, les placer sous la protection de l'autorité temporelle. Dans cette situation équivoque, les papes eurent recours aux concordats pour se tirer de difficulté : expédient qui, d'une part, rattacha plus fortement à la politique romaine les églises nationales, et d'une autre, les fit dépendre bien davantage du pouvoir temporel. Il y eut compensation au moyen des grands sacrifices que l'esprit des temps imposa.

Aujourd'hui certains écrivains, élevant la voix en faveur de ces concordats, y cherchent non ce qui assure les droits du pontificat, mais ce qui peut devenir nuisible à l'Eglise romaine. Ils veulent armer le pouvoir temporel contre le pouvoir spirituel; c'est l'asservissement de la religion qu'ils saluent sous le beau titre de liberté des cultes et des consciences. Insigne hypocrisie, complément nécessaire du machiavélisme révolutionnaire qui caractérise ce siècle.

Certes, nos faiseurs de constitutions modernes ont peu de goût pour Louis XIV. Mais comme on les a entendus invoquer la monarchie absolue contre la vieille aristocratie française, ils ont aujourd'hui recours au même pouvoir pour attaquer l'indépendance de l'Eglise. Il est odieux de voir les plus ardens fauteurs de la

démocratie en agir ainsi. Les mêmes hommes qui réclament pour eux-mêmes et pour leurs amis un affranchissement complet de tout devoir religieux, voudraient faire peser sur les partisans de la religion les plus lourdes chaînes. Qu'ils soient maîtres du gouvernement, nous aurons la terreur. Observez-les, quand on ose n'être pas de leur avis; voyez-les invoquer contre leurs adversaires les fureurs d'une ignare multitude, ou l'action du ministère public, qu'ils invitent à entraver la liberté des pensées et des actes religieux.

On n'oublie rien pour nuire à l'Eglise : on emploie, pour l'attaque, jusqu'aux souvenirs de Bonaparte, qui voulut la soumettre à sa loi suprême. Les hypocrites déchaînent contre elle le jansénisme, la démocratie et l'absolutisme tout à la fois. Des hommes auxquels la théologie de Port-Royal fut toujours étrangère invoquent le souvenir de Pascal et du père Quesnel; de même qu'ils attaquent avec une ignare fureur, Mariana, Sanchez et les ascétiques qu'ils n'ont pas lus davantage. Devenus tout à coup gallicans, ils se trouvent, sans le savoir, infidèles à leur système d'indépendance. Jansénistes par occasion, ils ne savent pas qu'ils renient par là même leurs propres doctrines.

La grace et le libre arbitre, haute et vide querelle, divisèrent les Calvinistes en Gomaristes et en Arminiens, les Catholiques en Jansénistes et en Jésuites; et ces questions de théologie et de métaphysique transcendantes, nos libéraux, qui les décident avec

une si tranchante universalité, les ont-ils jamais étudiées ou seulement abordées? Non; mais ils regardent le Jansénisme comme une affaire de pure forme. Ils n'y voient que la constitution civile du clergé, un presbytérianisme politique qu'ils encouragent pour fomenter la division dans l'Eglise. C'est ce qui n'a pu échapper aux Grégoire, aux Lanjuinais, aux Tabaraud, pour qui le Jansénisme est une affaire de conscience.

Le *Tartuffe* de Molière est proclamé par certains hommes, le plus sublime ouvrage que puisse créer l'esprit humain. On s'enivre de cette comédie, comme d'nn breuvage enchanté. A force d'admirer le chef-d'œuvre, les adorateurs s'assimilent à son héros; et ceux qui jurent sur les paroles de *Tartuffe*, devenus Tartuffes eux-mêmes, tartuffiés par l'objet de leur enthousiasme, offrent un spectacle assez comique qu'il me reste à développer.

Vous dites que les Jésuites, passés maîtres en intrigues, veulent usurper le pouvoir, tantôt par des voies souterraines, par de secrètes affiliations, tantôt à découvert, en s'emparant de la jeunesse. Ils ne tendent à rien moins qu'à envahir la presse et la pensée publique. Mais ces crimes des Tartuffes que vous accusez, vous-mêmes vous en êtes coupables. D'où sont nées les révolutions de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal et du Piémont, si ce n'est de vos menées secrètes, et de vos machinations sanglantes? sinon de vos loges maçoniques et de vos clubs des Jacobins? de vos *vendite* de Carbonari, et de vos associa-

tions libérales? Ne voulez-vous pas, au moyen de l'enseignement mutuel, conquérir l'éducation de la société entière, dans les dernières classes mêmes? Vous voulez régner sur la presse; témoins ces torrens d'injures que vous versez sur vos adversaires pour les dégoûter de la lutte. Vous vous arrogez le droit exclusif de former l'opinion publique, et vous vous constituez les sycophantes de la populace. Qu'êtes-vous donc, si ce n'est Tartuffes?

Vous attribuez aux enfans de Loyola une morale relâchée. Vous leur reprochez les cas de conscience, l'indulgence envers les grands, les païens, les athées, pourvu qu'ils n'attaquent l'Eglise ni directement ni indirectement dans ses possessions. Vous qui réimprimez Candide, la Pucelle, Helvétius, la Nouvelle Héloïse, La Religieuse, Raynal et Volney, est-ce donc la morale que vous soutenez? N'avez-vous pas tour à tour juré fidélité à Louis XVI, à la Convention, au Directoire, à l'Empire, à Louis XVIII, à l'homme des cent jours? N'avez-vous pas tour-à-tour faussé tous vos sermens? N'êtes-vous pas des Tartuffes?

Mais les Jésuites sont régicides, ils sont liberticides! Et vous, ne louez-vous pas Carnot, David, Dulaure et d'autres encore? Qui, plus que vous et vos amis, livra la liberté en sacrifice? La confiscation, que vous aviez abolie, ne vous a-t-elle pas semblé juste lorsqu'il s'est agi de la faire peser sur vos ennemis? Etait-ce la cause nationale que vous souteniez, quand vous prêtiez votre appui aux dilapidations du Directoire, quand vous vous constituiez agens de Savary et de Fouché,

quand vous exerciez la censure des feuilles publiques et des théâtres, quand vous faisiez cartonner les œuvres de madame de Stael? Qu'étiez-vous donc, si ce n'est Tartuffes?

Quant aux opinions de quelques Jésuites sur la souveraineté temporelle, elles s'expliquent par la polémique engagée entre eux et leurs adversaires. Ils voulaient la liberté de l'Eglise, d'autres en réclamaient l'oppression. Aussi de part et d'autre l'on tomba dans des exagérations majeures. Les Jésuites ne furent pas plus coupables que les Calvinistes et les Jansénistes, lorsqu'ils traitèrent la question des mauvais princes, question que Dieu seul peut résoudre, car elle est insoluble pour l'intelligence humaine. Les Calvinistes, les Jansénistes, les philosophes, ont conduit à l'échafaud Marie Stuart, Charles I[er] et Louis XVI.

Que faites-vous, libéraux? Vous faites de la Tartufferie avec le *Tartuffe* même. Vous vous servez d'un chef-d'œuvre, et vous vous en couvrez comme le loup se couvre de la peau de la brebis. Vous ne détestez pas les Jésuites pour les motifs que vous alléguez. Coupables des mêmes crimes que vous leur imputez, vous entendrez la vérité tout entière. Je ne prétends pas me constituer l'apologiste d'un ordre célèbre, mais examiner la cause dont il s'agit dans ses derniers fondemens. Ni vos clameurs, ni les préjugés parlementaires ne m'empêcheront d'approfondir la vérité.

Un honorable député, M. Bourdeau, a parlé des pouvoirs à conférer aux cours royales. Il a combattu l'opinion de ceux qui, attachés à l'ancienne monarchie,

voudraient établir un équivalent aux fonctions politiques des anciens parlemens. Cependant il veut que l'on attribue aux cours supérieures un pouvoir extraordinaire, tel que les corps antiques de la judicature étaient parvenus à l'usurper, après avoir empiété, par une longue persévérance, les autres franchises et libertés du pays, et les droits même des Etats-généraux.

Personne ne respecte plus que nous les vertus des cours anciennes de justice et leur honneur héréditaire; mais la plupart de leurs prétentions reposaient sur de faibles titres. Leurs membres, nommés primitivement en qualité de légistes, n'assistèrent que comme tels à la tenue des parlemens politiques de la France féodale. Le pouvoir royal tendait à transformer en pouvoir absolu la forme antique de la monarchie; pour la faire tomber en désuétude, il appuya les hommes de loi, qui usurpèrent la place des barons, se substituèrent aux parlemens et en envahirent le titre. Il est si peu vrai que leurs droits politiques fussent légalement reconnus, que Philippe-le-Bel, en instituant ces corps, au lieu de songer à leur attribuer les anciennes prérogatives de la nation, institua les états-généraux, et les rendit absolument indépendans des parlemens.

C'est ainsi que les gens de loi, après avoir aidé les rois de France à détruire les droits civils et politiques des cours féodales, composèrent un parlement. Lorsque la féodalité fut entièrement détruite, le parlement lui-même se tourna souvent contre le gouvernement. On le vit, à l'époque de la réforme, déchiré par les que-

relles religieuses, comme les autres corps de l'Etat, tantôt se laisser entraîner par la ligue catholique, tantôt subir l'influence du protestantisme. De Jésuites qu'ils étaient en principe, un grand nombre de leurs membres se firent Calvinistes, ou du moins appliquèrent au gouvernement de l'Etat les principes de cette secte. Les choses restèrent dans cette situation jusqu'à ce que le mouvement qui leur avait été imprimé, ainsi qu'au reste de la société, trouvât un point d'appui dans une espèce de Jansénisme, moins religieux que politique.

Incertaines, dès leur naissance, sur leurs propres droits, les cours judiciaires ont dû suivre une marche irrégulière, et avoir peu de fixité dans leurs habitudes politiques. Tantôt soumises au pouvoir royal et prêtes à s'effacer devant lui; tantôt poussant l'indépendance jusqu'à paraître aspirer au gouvernement de la France; Jésuites et Jansénistes tour-à-tour : on les voyait confondre aujourd'hui leurs propres intérêts avec ceux du clergé, et considérer l'Eglise comme un pouvoir parallèle à l'Etat ; le lendemain se séparer de cet ordre avec violence, et s'en montrer les ennemies déclarées. Quand elles eurent secoué le joug que leur avait imposé Louis XIV, qui avait essayé de les anéantir politiquement, comme il avait soumis politiquement le clergé: les parlemens crurent pouvoir usurper l'attitude du grand roi, se substituer à son génie, dominer à la fois le spirituel et le temporel, envahir toutes les juridictions et tous les droits ecclésiastiques. De grands déchiremens suivirent. Ces deux grands corps se pla-

cèrent dans une position respectivement hostile, jusqu'au moment où la révolution les terrassa d'un même coup.

Ainsi la déclaration des libertés gallicanes servit d'arme aux parlemens qui la tournèrent contre ceux qui l'avaient forgée, et dépassèrent de beaucoup le but que s'était proposé Louis XIV. Un vieux levain de jansénisme fermentait dans leur sein. Ils en appliquèrent l'esprit à la constitution de l'Eglise de France, pour lui ravir toute indépendance et la soumettre à leur juridiction. Eclose au commencement de la révolution, la constitution civile du clergé fut la conséquence immédiate et systématique des maximes parlementaires sur l'organisation de l'Eglise.

Est-il donc raisonnable, est-il juste, de s'opposer, comme le fait aujourd'hui M. Bourdeau, à la réhabilitation des cours judiciaires dans les anciens droits politiques des parlemens, et réclamer en même temps pour eux une monstrueuse extension du pouvoir parlementaire ? Dans aucun pays, et même dans les contrées protestantes, les tribunaux civils ne se sont arrogé sur les diverses Eglises une autorité semblable, que, sans aucun droit, les anciens parlemens s'étaient attribuée sur le clergé de France. C'est avec mesure et gravité, ce n'est point avec la préoccupation d'une opinion personnelle, c'est en se détachant de tout esprit de parti, de secte et de coterie, qu'il faut approfondir une question de ce genre. Il s'agit de trouver la vérité, de savoir ce qui aurait dû être, non ce qui fut. Invoquer l'autorité du passé pour une circonstance

unique, c'est en autoriser l'application indéfinie. N'y choisir que ce qui convient à telle doctrine isolée, ce qui satisfait une opinion passionnée, négliger le reste, est une criante injustice. Au lieu d'étouffer la discorde, c'est la nourrir; c'est rendre la vie à cette vieille lutte du clergé et des corps de magistrature, et comme les anciens pouvoirs des cours suprêmes ne seraient ressuscités que contre le clergé seul, certes ce dernier aurait droit de se plaindre. On ne peut recourir au passé comme à un arsenal de destruction : il ne faut consulter sa sagesse que pour prêter de la force à l'avenir.

Le clergé peut abuser de sa force, usurper le pouvoir, asservir la société. Qui le nie? Ainsi le prince, le noble, le magistrat, le plébéien, peuvent se montrer envahisseurs. Mais, avec la constitution du christianisme et de l'Eglise, une telle usurpation ne s'est jamais vue, et n'a rien de probable; ni les papes, ni les Jésuites n'y ont prétendu. Il est de l'essence de la vérité de dominer les ames. Et, si l'on accuse le clergé de vouloir étendre son empire, comment faut-il donc appeller le prosélytisme philosophique? Ce n'est pas comme usurpateur que la plupart des adversaires du clergé s'attaquent à lui, c'est comme dépositaire d'une doctrine qu'ils haïssent. A toutes les époques, et même au moyen âge, on a su réprimer ses usurpations. Ainsi le clergé n'est point parvenu à réaliser ses prétentions lorsqu'il a voulu juger les matières civiles, et ravir aux peuples leurs anciennes formes judiciaires pour y substituer le droit canonique.

Que chaque pouvoir défende ses droits dans leur limite accoutumée : rien de plus juste. Mais qu'on n'en choisisse pas un seul pour l'opprimer, sous prétexte que sa tendance est dangereuse. Tous les pouvoirs tendent à s'agrandir. C'est un résultat nécessaire de l'humaine faiblesse. Tous les cultes, selon la déclaration de la Charte, sont libres et jouissent de la protection des lois. Cela signifie-t-il qu'un seul doit être opprimé, que le joug doit peser sur la religion de l'Etat pendant que le clergé protestant conservera son entière indépendance?

Empêchez que le sacerdoce n'attente aux droits temporels de la société, n'empiète sur son existence civile: mais ne vous rendez pas coupables de ce dont vous l'accusez souvent avec injustice; ne vous emparez pas de ses privilèges les plus légitimes et les mieux acquis.

Nous demanderons si les Jésuites, antagonistes du jansénisme, adversaires de quelques opinions chères à la majorité des membres des corps judiciaires, devaient avoir pour juges naturels et impartiaux les membres de ces corps eux-mêmes? Les Parlemens étaient-ils assez libres de haine, de préventions, de préjugés contre les fils de Loyola, pour se constituer leurs juges après avoir été leurs accusateurs? Engagés dans une vieille lutte contre le clergé, après avoir long-temps essayé de lui ravir ses constitutions, comment pouvaient-ils prononcer une juste sentence, quand il s'agissait d'une société dont les principes sont ultramontains? Les partis sont iniques : leur oreille se ferme au cri de la vérité. Ils n'entendent pas, parce qu'ils ne veulent pas

entendre. Ils ne comprennent pas, parce qu'ils ne veulent pas comprendre. C'est sciemment qu'ils sont injustes : c'est un parti pris.

Nous avons repoussé l'absolutisme. Nous avons gémi de cette inutile finesse qui veut favoriser la religion par une police d'état, et la dégrade en voulant la soutenir. Quoi de plus maladroit que la conduite des hommes monarchiques, au sujet de l'acquittement de deux feuilles libérales et du procès intenté à *L'Etoile* pour venger la mémoire de M. de la Chalotais ? Dans une circonstance où les tribunaux déployèrent avec solennité une esprit parlementaire d'ancien régime, étranger à l'époque et à la Charte, il fallait de la dignité et du calme. Le petit esprit s'en est mêlé avec ses colères. On a répondu aux *Considérans* de certains arrêts par des pamphlets violens où l'on invoquait une censure exercée par un comité ecclésiastique, juge de tous les écrits. C'était renouveler l'inquisition d'Espagne, et la remettre aux mains des mêmes hommes qui ailleurs prêchaient la soumission servile du clergé à la Couronne.

M. Madrolle a été franc. Cependant il a vivement attaqué le système de l'indépendance de l'Eglise soutenu par M. de Lamennais. Comment faire concorder l'autorité du clergé, la police d'opinion et d'état dont il veut qu'on le dote, avec le semi-gallicanisme qu'il affecte et la soumission absolue du pontificat à la royauté? C'est donner d'une main ce qu'on retire d'une autre.

L'Étoile n'a guère été plus conséquente que M. Ma-

drolle. Elle avait opposé à ses adversaires les excès de la presse : mais lorsqu'elle a regardé la presse comme utile, on l'a vue revendiquer pour elle-même une liberté dont elle voulait priver ses adversaires. La loyauté veut que l'homme qui soutient un système soit jugé d'après son principe, non d'après celui de l'ennemi. Pour être respectés, montrez-vous conséquens. Défendez-vous la religion ? ne retranchez rien à la vérité. Abandonnez au libéralisme les insinuations, les réticences et les captieux argumens. Ne présentez pas sous un jour douteux ce qui n'entre pas dans vos intérêts. N'exagérez point les faits suivant vos convenances. Et pourquoi, par d'oiseuses récriminations, par des déclamations sur un passé irrévocable, irriter des plaies saignantes?

Sans doute, il est permis d'admirer la grandeur imposante de l'ordre des Jésuites. On admire bien l'institution pythagorique et celle de l'ordre du Temple. MM. de Pradt et de Montlosier eux-mêmes, ont reconnu chez les fils de Loyola un caractère marqué de grandeur. Il est permis de désirer leur rétablissement, non pour bouleverser l'ordre social, mais pour le restaurer et le raffermir. Ces sentimens sont fort légitimes, et les ennemis des Jésuites, tout en les combattant, devraient les respecter.

Allons plus loin. L'historien déplore l'oppression violente de l'institution de Pythagore. Jamais plus grande injustice n'éclata que l'extermination des Templiers pour satisfaire la cupidité d'un prince. De même, la suppression de l'ordre des jésuites peut, preuves

en main, être qualifiée des plus sévères épithètes. Sans doute il y eut beaucoup de choses à reprendre dans ces diverses aggrégations d'hommes que nous ne prétendons pas comparer : mais la question n'est pas là. Toute fondation humaine se développe, vieillit et déchoit : jamais le type de la perfection n'y réside.

Que *l'Étoile* attaque les arrêts des parlemens contre les Jésuites, nous sommes d'accord avec elle. Mais dès que son sang-froid l'abandonne, dès qu'elle se prive de la faculté de juger sainement, dès qu'elle se livre aux écarts qui la choquent dans les autres, nous la blâmons. Pour décider sur une matière, il faut la connaître à fond. Il ne faut cacher ni redouter aucune vérité, refuser aucune lumière, de quelque point qu'elle jaillisse. Ensuite on en fera l'usage convenable. Ce n'est qu'en acceptant toutes les vérités que l'on mérite les titres de philosophe et d'historien. C'est au contraire sur l'autorité d'autrui que *l'Étoile* se prononce. Elle emprunte à droite et à gauche des citations qui servent à ses besoins momentanés. M. de La Chalotais a jugé les Jésuites avec les idées du parlementaire de son époque. Quelles étaient-elles? Au lieu de flétrir sa mémoire, c'est ce qu'il fallait éclaircir. A quoi bon rabaisser le caractère personnel de l'ancien procureur-général? Plus les doctrines que l'on avance sont hautes, plus il faut être juste; ce qui n'empêche pas de se montrer sévère.

Quand la Révolution et l'Empire, après avoir tiré du néant une foule d'hommes gorgés de richesses, chamarrés de titres et d'emplois, les eurent légués à la

Restauration, qu'a demandé aux Bourbons le parti libéral? Protection et sûreté. Louis XVIII les lui accorda; Charles X les continue. Qu'eussent dit les libéraux, s'ils eussent été traités par ces rois magnanimes comme eux-mêmes traitent les Jésuites? S'ils eussent été accusés de régicide, d'anarchie, d'impiété, de sophisme, tout le monde n'eût-il pas crié à l'intolérance? Eh bien, ces mêmes hommes sont les persécuteurs de quiconque pense autrement qu'eux.

Ils invoquent la Charte. Ils affirment que cet acte a élevé une barrière entre le passé et le présent, entre la monarchie ancienne et la nouvelle. Ils récusent les vieilles lois en ce qui les concerne; c'est à leurs ennemis seuls qu'ils voudraient les appliquer. On enlève aux parlemens toute espèce d'autorité contre Voltaire et Rousseau; on la leur laisse contre les Jésuites. Et ceux qui s'aperçoivent de cette duplicité, comment la combattent-ils? Par les déclamations monarchiques des journaux et de la tribune, où l'on ne sait rien préciser, ni pensées, ni faits, ni doctrines. Faites vivre la Charte de toute sa vie. Reconnaissez, au nom de la liberté, l'organisation du système catholique. Il y va du salut de la religion et de la monarchie. Que l'Église de France renaisse. Qu'en vertu de nos lois actuelles, on punisse les hommes qui invoquent des lois détruites pour légitimer les proscriptions et les persécutions. La Charte a sanctionné la liberté des cultes, non leur servitude. Qu'on ne nous donne pas non plus une religion politique, vaine simagrée qui, aujourd'hui, ruinerait le catholicisme. Destiné à développer la pratique des ver-

tus publiques et privées, le christianisme n'est point le culte de l'or et des places.

La révolution a voulu détruire le chef des fidèles ; mais cette destruction, qui a échappé à ses efforts, ne cessera jamais de lui échapper. Les papes sont hommes. Quelques-uns d'entre eux ont payé un large tribut à la faiblesse humaine. De l'aveu du protestant Roscoë, on a beaucoup exagéré les crimes de Borgia ; il lui en reste assez pour le flétrir. M. de Potter, qui a publié récemment les lettres de Pie V sur les affaires religieuses de la France à l'époque de ce pontife, s'acharne contre la mémoire de ce pape, qui voulut, dit-il, exterminer les hérétiques par le glaive. Un pareil vœu doit être condamné par tout bon catholique. Mais quelle preuve en tirer contre l'infaillibilité du père commun des fidèles, en qualité de pape? C'est avec le pape, non avec l'homme que réside l'Esprit Saint. C'est à l'Eglise, dont le prince des évêques est le symbole, que l'assistance éternelle du souffle divin a été promise. Jamais Bellarmin n'a dit autre chose. Que veut donc M. de Potter, lui qui néglige de juger le siècle où cette correspondance de Pie V s'établit? Lui qui semble ignorer les antécédens du protestantisme, et ne pèse point la situation respective des deux partis? Un juge équitable apprécie les grands événemens selon les temps et les circonstances. Il n'isole pas le pape de son siècle; il ne le sépare point des mœurs, des habitudes, des croyances, même des préjugés contemporains. C'est à cette seule condition qu'on est digne d'écrire l'histoire.

Que M. de Montlosier attaque le clergé de France, cela se conçoit Il voudrait nous rendre quelque chose d'analogue à la juridiction des anciens parlemens ; et si cette juridiction ne peut reconquérir le temporel, peut-être sera-t-elle plus heureuse quant au spirituel. A côté d'un système de chambres, on aura quelque chose de semblable à l'ancienne puissance des jurisconsultes. Terrible anomalie à laquelle n'a pas réfléchi l'auteur du *Mémoire à consulter*.

M. de Montlosier, de concert avec les hommes de loi, nous pousse vers le système d'une église nationale, qui ne se rattacherait au Saint-Siège que par le dogme et des liens de simple convenance. Henri VIII, roi d'Angleterre, avait médité quelque chose de semblable. On sait où il est parvenu sans s'en douter. Ce prince n'avait eu dans l'origine aucune intention de se séparer de Rome.

Soit par d'anciennes habitudes, soit par suite d'une manière particulière d'envisager la puissance temporelle, ou enfin par l'effet de provocations aussi vives qu'imprudentes, une partie du clergé de France pousse aussi à l'établissement de cette église nationale, et entre, sans le vouloir, dans les vues de M. de Montlosier et des jurisconsultes. Chez le gentilhomme d'Auvergne et chez l'homme de loi, ces erreurs ont la même source : ils ne savent comment concilier les hautes questions de religion et d'ordre social, dans les points où elles se touchent et paraissent se heurter. Au contraire, cette manière de voir, chez quelques ecclésiastiques, tient

seulement à une habitude de soumission sans bornes au pouvoir, résultat de l'extinction des droits du clergé sous l'ancienne monarchie.

Etre ultramontain, c'est tenir avant tout au siège de la catholicité, c'est redouter l'opposition qu'on voudrait créer au moyen d'un système d'églises nationales, formées, non dans l'ancien sens de localités, mais avec l'intention d'isoler chaque église du centre de la chrétienté. Etre ultramontain, ce n'est pas professer pour le pape un fanatisme idolâtre, ni introduire le prêtre dans la vie civile et politique. Non-seulement ces choses n'existent pas, mais elles sont devenues impossibles.

Nos libéraux prennent pour dupes M. de Montlosier, nos jurisconsultes et une partie respectable du clergé, en les poussant vers un système d'églises nationales. Ils espèrent, à l'aide et sous l'égide du gallicanisme, tel qu'ils le conçoivent et veulent l'exploiter, parvenir à un schisme, à la séparation totale de Rome et de la France, ce qui serait la ruine de la religion dans ce pays. Voilà pourquoi le libéralisme a si grand soin de décrier les souverains pontifes; de les peindre tous, excepté Ganganelli, sous de noires couleurs. Par une autre ruse, il proteste d'un ton patelin que s'il blâme le clergé lorsque le clergé est blâmable, il le loue quand il mérite des éloges. Mais comme ces éloges sont fort rares, et ne sont présentés que comme des exceptions, il en résulte que le sacerdoce entier, et le pape à sa tête, encourent le blâme et la satire, et sont représentés comme ennemis du genre humain.

Rien de plus nécessaire que de s'entendre sur l'idée de l'Etat, d'après la constitution actuelle de la France. *Dans le fait*, qu'est-ce que l'Etat, tel que le constituent la majorité des habitans et la religion du prince? Qu'est-il en outre *dans le droit*, en vertu de la Charte? Et, dans le fait et dans le droit, l'Etat est catholique. Il professe et reconnaît essentiellement et uniquement la religion catholique, apostolique et romaine.

En vain le libéralisme voudrait échapper à ce droit établi, à ce fait reconnu. Il faut qu'il les subisse. On a beau faire, il est indispensable de se soumettre à ce que l'on reconnaît moralement comme un droit, matériellement comme un fait.

Mais ce fait même, il a soin de chercher à l'affaiblir. Toutes les religions lui sont intellectuellement égales; car il ne croit à aucune. En les résumant toutes, il y rencontre des dogmes différens qu'il rejette, et une morale commune à toutes, qu'il prétend adopter.

La morale, isolée du dogme, est-elle une morale religieuse? Constitue-t-elle une religion? Le libéralisme sait le contraire. Il n'ignore pas que dans cet état elle n'est qu'un vague et insignifiant déisme. Tel est le but qu'il veut et ne peut encore atteindre. Le catholicisme a conservé trop de puissance.

Eh bien, brisons-le, qu'il paraisse odieux! qu'on voie en lui un persécuteur. Reversons la haine et le blâme sur ses ministres. Si quelques prêtres commettent des fautes, publions-les, non par intérêt pour la religion, mais afin d'opposer le pontife au culte, et d'envelopper l'un et l'autre dans une proscription commune.

Autrement, serait-on gallican pour les ultramontains, janséniste pour les jésuites, protestant, lorsqu'il s'agit de fermer à Talma mourant toute communication avec l'Eglise? Serait-on tour à tour, et selon les convenances, grec, juif, mahométan ou païen?

Il faut vous le dire sans détour, grecs, païens, islamistes, juifs, luthériens, calvinistes et gallicans; on se moque de vous, on insulte à votre conviction, l'on abuse de vos passions, en vous vantant tour à tour, non par respect pour vos droits, mais par haine contre Rome. On se sert de vos pensées comme d'instrumens, non pour édifier une église nationale ou faire triompher la tolérance universelle, mais pour ruiner le catholicisme, en le présentant comme persécuteur et fanatique. Une fois établi sur les ruines de l'Eglise, le philosophisme vainqueur rira de vos dogmes; la déesse de la raison vous fera trembler devant la tolérance.

Si jamais vous étiez destinés au malheur de vivre sous la loi libérale, votre existence serait celle de Pariahs couverts d'opprobres et voués, comme on le dirait autour de vous, à de ridicules superstitions. Ce que les partisans des lumières nouvelles nomment tolérance, c'est de l'indifférence, c'est le dédain de tous les cultes, qu'ils proscrivent à la fois. Malheur à l'homme religieux vivant sous une loi déiste! Quelle que soit sa profession de foi, il sera détesté et méprisé comme un être inférieur, dont l'intelligence est bornée. Vous qui avez une croyance, Pariahs de la foi, que le déisme excommunie, vous qui plaignez ces philosophes et l'erreur qui les plonge dans les ténèbres de

l'illusion et de l'orgueil; croyez-vous que le théophilanthrope, dont vous avez pitié, verra cette pitié sans colère? De la pitié! A un mot si humiliant, Diderot le philosophe étranglerait le dernier prêtre... Mais le monde sait le reste.

Si le libéralisme met tout en œuvre pour séparer la France du siège de la catholicité, pour faire haïr la religion, mépriser les prêtres, ou du moins pour rendre les citoyens absolument indifférens à la foi, c'est donc en haine du fait par lequel la majorité des Français est catholique.

Mais dira-t-on qu'en conspirant contre le fait, il n'emploie que la voie légale du prosélytisme? Qu'alors il établisse sa doctrine, sans ambiguité, sans fourberie! qu'il ne se prétende pas tour à tour gallican et protestant! qu'il ne mente pas à sa conscience; qu'il soit franchement ce qu'il est.

Le libéralisme conspire contre le droit. Il viole la Charte, en attaquant directement ou indirectement la religion catholique, apostolique et romaine. Il ne veut point la reconnaître pour religion de l'Etat; il tourne contre elle les mots de *protection égale*, si sagement accordée aux autres cultes. A l'entendre, une égale protection de tous les cultes veut dire que l'Etat n'a point de religion; qu'il n'est pas plus catholique que protestant, païen ou juif; que la constitution du royaume très-chrétien est semblable à celle des États-Unis d'Amérique; que l'Etat ne doit pas revêtir une forme catholique, avoir une pensée catholique; en un mot, que la Charte est menteuse, lorsqu'elle déclare que la religion

catholique, apostolique et romaine est la religion de l'Etat.

De deux choses l'une, ou foulons aux pieds la Charte, ou respectons-la et admettons ce dernier article. L'Etat protège les autres cultes, les pensionne en signe de sa protection, reconnaît l'admissibilité des dissidens à tous les emplois. Mais il n'a point besoin de protéger la religion catholique avec laquelle il est identifié. Il s'appuie sur elle ; c'est elle seule qui est l'Eglise à ses yeux ; qui seule est constituée comme telle par rapport à lui. Les autres cultes qu'il protège légalement n'ont rien de commun avec lui, quant à la croyance. Seul le catholicisme jouit de ce privilège ; seul il est religion de l'Etat.

C'est donc la Charte elle-même, dans une de ses plus importantes dispositions, que le parti libéral attaque en attaquant le catholicisme. Quoi de plus important que la condition et l'existence religieuse d'un Etat, que sa position à l'égard de l'Eglise?

Oui, nous voulons une protection égale pour tous les cultes dissidens ; nous sommes d'accord avec la Charte ; et, comme nous allons le prouver, la Charte n'est point en contradiction avec elle-même.

L'article par lequel la Charte reconnaît comme religion de l'Etat la religion catholique, est religieux et politique à la fois. Il détermine la croyance de l'ordre social, tel qu'il est constitué en France ; il fixe les rapports mutuels de l'Etat et de l'Eglise.

L'autre article, où la Charte assure égale protection, est politique et non religieux. S'il était religieux, il

contredirait ouvertement celui qui admet le catholicisme comme religion de l'Etat. Mais la Charte peut-elle être en contradiction avec elle-même! L'Etat n'est ni juif, ni protestant : il ne peut être à la fois l'un et l'autre. Il est catholique, et, comme tel, opposé au judaïsme et au protestantime. Ce n'est que sous un rapport politique qu'il accorde sa protection aux autres cultes, et leur assure l'égalité de leurs droits.

La Charte, dans sa haute sagesse, a partout reconnu les faits existans et établis. Or, les deux principaux faits des temps modernes, sont la révolution et la réforme du seizième siècle. Mais la Charte, en les avouant comme faits et comme droits résultant de ces faits, ne les a pas reconnues comme doctrines. En proclamant le catholicisme comme religion de l'Etat, elle a contrarié le protestantisme dans toute sa croyance : sans cela, elle n'eût pas rétabli la monarchie, rattaché le présent au passé, et heurté les doctrines de la révolution.

La Charte a vu, dans la réforme et la révolution, deux faits qui avaient acquis des droits : ces droits, il fallait les garantir. Elle a fait avec la réforme et la révolution, un pacte, un contrat politique. La Charte a dit : « Je suis essentiellement catholique et monarchique. « Mais je reconnais chez ceux qui ne seront pas catho-« liques, une capacité politique qui leur sera commune « avec mes sujets catholiques et monarchiques. Tous les « protestans seront également admissibles aux emplois « publics. Je protégerai le libre exercice de leur culte. « J'agirai même avec tant de bonne foi et de loyauté,

« que je pensionnerai leurs ministres. De même les « hommes de la révolution seront égaux en droits à « ceux de l'ancien régime; mais moi, Charte, je ne « suis ni protestante ni révolutionnaire : je suis catho- « lique et monarchique. »

La même chose était arrivée en Allemagne, à la paix de Westphalie. Un concordat établit alors l'égalité des droits entre les réformés et les catholiques. Mais l'Autriche, après avoir sagement établi la tolérance, resta catholique, comme l'Allemagne septentrionale demeura protestante.

Henri IV, vainqueur de la ligue, s'unit à elle en embrassant le catholicisme. Il établit un concordat entre la France catholique et le parti de la Réforme. Louis XIV l'a enfreint; les résultats ont prouvé que c'était une faute. On doit blâmer la révocation de l'édit de Nantes. Si, à cet égard, les plaintes des libéraux sont outrées, le principe en est fondé. Mais, depuis la Charte, on ne peut imaginer, supposer même, rien de semblable. Tous les cultes reçoivent une protection égale; mais le catholicisme est la religion de l'Etat. Ces deux principes doivent avoir toutes leurs conséquences.

Les libéraux sont ingrats; dès qu'ils règnent ils persécutent. Ils ont poursuivi le catholicisme et la monarchie : cependant une charte monarchique et catholique les protège, les admet aux mêmes droits que leurs adversaires; et ils se plaignent. Ils méconnaissent le bienfait de la plus sublime indulgence, parce qu'il ne leur est plus permis de persécuter.

Qu'ils jettent les yeux sur le monde entier. Le protestantisme anglais persécute le catholicisme. En Suède, en Danemarck; dans les cités protestantes de l'Helvétie, les catholiques sont privés de tous leurs droits politiques : à peine, dans les Etats du nord, jouissent-ils du libre exerc'ce de leur culte. Ils n'existent en Russie que sous le bon plaisir du monarque. Ce n'est qu'en Allemagne et surtout en France que règne une tolérance véritable. Une foule d'actes de cabinet, en vigueur sur les bords du Rhin et dans les Pays-Bas, prouvent que l'Allemagne elle-même est, en ce point, moins tolérante encore que la France. Le libéralisme déteste la France comme catholique et régie par une charte catholique; il insulte à l'Allemagne parce que l'Autriche, tout en permettant d'autres croyances parmi ses sujets, reste attachée à la foi.

Là au contraire où les libéraux ont régné, ou règnent, à Cadix et à Naples sous les Cortès, en Portugal, dans l'Amérique méridionale, le catholicisme est indignement persécuté au nom du catholicisme même. Comme il est encore puissant dans ces contrées, il faut bien le reconnaître, en dépit de soi même, comme religion de l'Etat. Mais on essaie de lui faire démentir son génie. On veut détruire sa constitution, dénaturer ses institutions, user lentement les liens qui l'unissent à Rome : telle est la deloyale conduite du libéralisme. Que dirait-il si l'on voulait traiter ainsi la liberté? Ne crierait-il pas à la félonie?

Le roi, ens e faisant sacrer et inaugurer à Rheims, a épousé la Charte, qui proclame la religion catholique

religion de l'Etat. Le sacre des rois est une religieuse inauguration de l'ordre social, dont la royauté est le symbole. Elle est un contrat politique qui lie le prince aux sujets et crée de mutuelles garanties de fidélité dans les affections et de constance dans les devoirs. Par le sacre, le monarque s'unit au peuple et soumet l'ordre matériel à un ordre d'une nature plus haute.

Les intelligences libérales voient dans les choses imposantes de vaines cérémonies, dont le sens intime et l'expression profonde leur échappent. Ils n'admettent aucune spiritualité dans la vie. Ils n'aiment les fêtes, que dans le sens prosaïque de ce mot Aussi le style des arts est-il banni de la société. Le beau, le noble, le majestueux ne se trouvent plus nulle part. Le théâtre même, qui remplace seul les grandes fêtes d'autrefois, n'attire la foule que lorsqu'il reproduit fidelement, et dans leur trivialité la plus vulgaire, la tendance matérielle des mœurs du siècle. Tout, jusqu'aux plaisirs, devient industrie On les recherche pour tuer le temps, non pour y puiser de nouvelles forces, et rajeunir l'existence.

Aux yeux d'hommes ainsi organisés, les actes les plus augustes sont de vaines cérémonies; rien de spirituel ne les émeut. Les mieux intentionnés n'ont voulu voir dans le sacre qu'un moyen assez ingénieux d'attirer l'or de l'étranger, et de faire faire à nos manufactures de riches commandes. Ils ont loué cette grande solennité, comme ayant tiré deux millions de la bourse du duc de Northumberland.

Chez les anciens, l'Etat solennellement inauguré

recevait une consécration : idée ancienne comme le monde. Volney, en attribuant au couronnement du premier roi juif cette cérémonie, est tombé dans l'erreur la plus étrange. Qu'est-ce que le gouvernement de Moïse, si ce n'est l'application d'un type céleste aux formes de la société? Comme le firmament et la terre correspondaient par leur organisation, la hiérarchie sociale était l'image terrestre de la céleste hiérarchie, révélée d'en haut.

Ce fut pour identifier le règne terrestre au règne éternel que les Pharaons, les empereurs de Perse, de l'Inde et de la Chine, étaient solennellement conduits le jour de leur sacre en face de la divinité. La terre se purifiait; la race humaine s'ennoblissait. En Orient, en Grèce, en Italie, sous une extrême variété de formes, ces usages sont universels. Les nations germaniques eurent leurs consécrations. Les rois scandinaves étaient inaugurés comme pontifes d'Odin. Chez les Francs, l'exaltation du chef suprême était militaire. A l'instar de cet ordre d'en haut, les associations civiles, guerrières, religieuses, étaient placées sous une invocation sainte. Rien n'était regardé comme si exclusivement terrestre, qu'on ne pût lui appliquer une sanction sacrée. Le monde, à son berceau même, a été régi par l'idée d'un ordre social soumis aux lois d'une influence suprême. De quel droit la révolution contrarie-t-elle la raison de l'univers, la raison révélée? Sur quelle base appuie-t-elle la matérialisation de l'Etat?

Indépendamment de la pensée religieuse manifestée par des symboles imposans, les rites du sacre renfer-

ment encore une idée politique de la nature la plus haute. Le roi se fait chevalier de son peuple, défenseur de ses droits. Il entre en champ clos, revêt l'armure de la patrie, la couvre de son bouclier : il pense et il agit pour elle. Aucun engagement ne peut être plus formel ni plus auguste. Que sont, auprès de ces liens religieux, de ces sermens solennels, les contrats sociaux, dont une philosophie vaine a rempli trop longtemps l'imagination des peuples? Les despotes ont toujours régné au nom d'une prétendue souveraineté du peuple, absurde dans le sens où nos modernes politiques la conçoivent, et qui n'est fondée sur rien. Voyez les tyrans de la Grèce ancienne! N'étaient-ils pas tous démagogues, chefs, conducteurs d'une multitude dont ils se disaient les représentans? Bonaparte, dans ses constitutions, prétendait bien gouverner en vertu d'une délégation du peuple, et le Mémorial de Sainte-Hélène répète cette idée jusqu'à satiété. Quel sceptre cependant fut plus lourd au bras qui le portait? Quelle massue de plomb fut suspendue sur la tête de ce peuple dont l'usurpateur se disait le délégué! Le roi au contraire fait corps avec la France; il est identifié avec elle. Inséparable de son peuple, il ne tient pas de lui ses pouvoirs; il est la nation personnifiée. C'est lui qui la manifeste au monde, comme la tête annonce le corps avec lequel elle agit.

La royauté lie les peuples par l'amour et la liberté. On aime son prince, on cherche à lui plaire, on craint de l'offenser. Ce n'est pas une passive obéissance, une abnégation de son jugement et de sa raison : c'est un

hommage rendu à la majesté de l'homme, au caractère sacré de l'ordre social, auquel a servi de type l'harmonie éternelle qui régit l'univers. C'est ainsi que l'homme le plus indépendant se soumet sans abdiquer sa dignité. Dans un Etat bien organisé, la liberté, c'est l'ordre; la justice, c'est le rapport de la partie au tout. C'est la libre disposition des facultés intellectuelles dans l'intérêt commun. Il n'y a pas plus d'indépendance réelle dans l'isolement des individus, qu'il n'y a de dévouement sincère dans leur adulation. Les nations germaniques, entre lesquelles on remarque les Francs, se montrèrent libres et respectueux à la fois, fiers et soumis; ils ennoblirent l'obéissance, et la portèrent jusqu'au dévouement. De là ces mœurs généreuses, que l'on a prétendu améliorer en les rendant sophistiques, en rétrécissant la sphère des sentimens.

Certaines gens ont un instinct merveilleux pour dégrader et avilir. Ils se prosternent devant des machines; ils peuvent au moins les saisir et les palper. Vous les verrez disséquer une ordonnance, analyser une loi. C'est la science infuse. Mais présentez-leur un phénomène moral. Ils s'élanceront avec rage, comme la hyène, qui sort la nuit pour dévorer les cadavres, et qui annonce par un hurlement de joie que sa proie est trouvée. Si Platon revivait, ce serait à qui le déchirerait à belles dents. Kepler passerait pour fou, Pythagore pour charlatan. Et pourquoi ces puissans génies ne se sont-ils pas avisés des lumières du dix-neuvième siècle? Ils les ont connues, ces lumières. Tout

esprit profond connaît à la fois ce que la nature humaine a de vulgaire et d'élevé. S'ils ont dédaigné ces lumières, c'est avec connaissance de cause, et pour s'attacher à des pensées d'ordre supérieur.

Ne soyons donc pas surpris de voir les persécuteurs de ce qui est vrai, beau et grand, dépouiller de leur véritable caractère les imposantes cérémonies du sacre, pour les rabaisser au niveau de la trivialité de leur esprit. Les sermens des rois à leur avénement ont toujours été soumis à l'influence des temps. Tout en conservant leur type originel, ils ont subi des modifications importantes, selon l'état des mœurs et des habitudes des nations. Charles X a dû faire comme ses prédécesseurs, et rattacher le passé au présent. Mais il n'y a point de date pour l'inauguration elle-même, fondée sur l'alliance indissoluble de la société religieuse et civile. Ne voir que le moment présent dans la consécration de Rheims, c'est confondre ce qui est éternel et ce qui est périssable, les lois humaines et les lois divines. L'engagement du roi envers la nation dérive d'un engagement supérieur envers Dieu, dont les pontifes l'ont inauguré.

Prêtre de la société civile, le prince est plus que chef du gouvernement. Bonaparte exerçait une autorité despotique : mais l'onction sainte n'avait pu lui communiquer sa vertu. Il n'avait pas foi en son propre sacerdoce. Ceux qui ne voient dans le prince que l'idée matérielle de la domination, n'en font pas un monarque chrétien, mais un tyran, eût-il juré cent constitutions libérales.

Un des plus misérables symptômes de ce mal moral, nommé libéralisme, s'est manifesté par les discours qui ont été tenus au sujet de la guérison des scrofuleux. Depuis que le monde existe, tous les peuples sont tombés d'accord sur ce point : que la sainteté unie à une grande force de volonté, communique à l'homme un pouvoir presque divin, double et exalte la puissance de ses facultés, et produit des phénomènes étrangers au cours ordinaire de la vie. L'incrédulité même n'a pu nier les exemples nombreux et frappans du fait dont je parle. Elle a été contrainte de s'avouer vaincue, mais sa défaite l'a humiliée; elle a eu recours à l'argument des faibles; elle a essayé de tout attribuer à l'imagination. Elle aurait bien voulu présenter comme atteint de folie quiconque exerce un pouvoir moral suprême, ou reçoit le bienfait de son influence.

Dès qu'une puissance, même républicaine, exerce la souveraineté, elle a besoin de recevoir une signification supérieure à la force matérielle. La royauté, investie de la plus grande masse du pouvoir politique, a spécialement besoin d'être placée sous l'influence de ce signe vénéré. En vertu d'une délégation suprême, le don des effets d'un ordre élevé est communiqué au monarque qui se pénètre du génie de la royauté. Quand le roi touche l'infirme avec la conscience de sa mission, deux vertus agissent à la fois; celle du roi-pontife et celle du malade se confiant en la miséricorde divine qui s'incline vers sa couche sous la forme du prince. Ces vertus opèrent la guérison par la volonté de celui qui touche, et la soumission de celui qui est touché.

Un roi incrédule, un malade esprit-fort resteraient paralysés. Les conditions manquent à l'effet.

Que ne peut dans un prince, la volonté unie à la piété? Qui nous dira les mystères d'une ame vraiment royale? Il en est d'elle comme de l'intelligence d'un homme dont la vie aurait été sainte et contemplative. La sainteté en sait plus sur Dieu, l'homme et la nature, qu'on n'en apprendra jamais sur les bancs de l'école. Il y a une science morte et une science vivante; une vertu active et une vertu passive. Le prince, époux du peuple, qui, réunissant la justice, la miséricorde, la force et la douceur, tempère l'énergie de son pouvoir par la maturité de la réflexion, possède cette activité de vie supérieure qui pénètre l'ordre social. Pour connaître les misères de l'existence, il n'a pas besoin de prendre l'avis de ses conseillers, de lire les rapports de la police. Son ame royale descend en elle-même. Là se révèlent la force et la faiblesse de l'humanité. Le sacre, image extérieure d'une inauguration intérieure, en dit plus au souverain sur les besoins, les souffrances, les vœux, les douleurs de son peuple, que le vain bruit des pamphlets, que les opinions dissonantes des assemblées, que les rapports officiels des ministres. C'est en lui-même qu'un roi puise sa royauté. Sans doute il ne doit pas rejeter les conseils; mais le génie de sa vocation est dans son ame.

L'esprit révolutionnaire a aussi cherché à dégrader de son souffle l'ordre des chevaliers du Saint-Esprit, institué pour la défense du catholicisme. Il n'y aurait rien à dire, si le roi tenait chapitre pour la réception

des chevaliers de l'industrie libérale, bienfaiteurs de l'humanité, qui inventent des machines. Mais que le prince s'associe à la religion; qu'il veuille régner par celui au nom duquel les rois règnent : quel affront pour le siècle des lumières! Toutes les superstitions dont on berça nos aïeux furent moins utiles à la prospérité des peuples, qu'un magasin de comestibles ou une boutique de libraire.

La révolution se trouva dans un grand embarras quand la royauté proclama, depuis 1814, à diverses reprises, une expiation de l'assassinat du roi-martyr, quand elle a élevé ce monument qui unit sur un tombeau sacré les intérêts de la France ancienne et de la France moderne. S'il est une œuvre méritoire aux yeux de Dieu, c'est le retour du pécheur. Le Créateur se complaît dans l'innocence de la créature; mais avant tout, il réclame la brebis égarée et la cherche dans les angoisses de sa sollicitude. C'est pour ramener l'homme, que Jésus-Christ s'est incarné.

La moderne philosophie, torrent dévastateur, coule et va se perdre dans les sables du désert. Les sacrifices de l'amour divin, les mystères du dévouement lui sont inconnus : elle a en horreur l'immolation du Christ, expiant sur la croix les péchés du monde. A l'entendre, les fautes sont toujours individuelles, jamais ce n'est l'humanité en masse qui se rend coupable. On ne pèche que par les actes, jamais par l'esprit. Ce n'est pas notre nature corrompue qui nous éloigne de la bonne route; ce ne sont pas les mauvaises pensées qui nous égarent. Il n'y a d'autres fautes que les in-

fractions aux lois, aux ordonnances, aux convenances de l'ordre civil et politique. Jamais l'homme n'est justiciable de Dieu, mais seulement de la loi que l'homme a faite : il n'a rien à expier qu'envers ses semblables. L'humanité est incapable de faillir, le Christ n'a point eu de mission raisonnable à accomplir : comment alors une nation serait-elle coupable ? et qui peut la forcer à expier le crime commis dans son sein? La révolution, comme Pilate, s'est lavé les mains du meurtre de Louis XVI et du sang du duc de Berry. « Ce n'est pas nous que le forfait concerne. Point d'expiation ! que Louvel soit traîné à l'échafaud ; mais que la salle de l'Opéra reste debout ! »

Rien de plus odieux que de blesser le juste orgueil de l'homme, d'offenser sa dignité, d'avilir son intelligence et troubler la conscience de sa liberté. Rien de plus salutaire que de troubler la mauvaise vanité que le génie de la philosophie moderne inspire aux peuples. Jésus-Christ n'a point rougi des humiliations, et quelques libéraux se trouvent saisis d'une fausse honte, aux seuls mots de révélation et de dogme. Ils n'ont point rougi, lorsqu'il fut question de porter les mains sur les choses sacrées, de couvrir la France de ruines ; et leur dignité semble se révolter contre un acte réparateur qui efface dans le ciel le souvenir de leurs crimes, et en adoucit sur la terre la triste mémoire.

Jamais les hommes dont le cœur est droit et généreux ne s'offensent de voir les vices accusés, les crimes purifiés, le faux orgueil extirpé dans sa racine. Ils se joignent à un acte d'expiation auquel le roi de France

a présidé. Quelques hommes ont pu trouver dans cette noble cérémonie un sujet de déclamations et d'intrigues; ils ont pu porter aux pieds de la statue de Louis XVI des passions haineuses. Ces gens oubliaient que le roi-martyr ne maudit point du haut des cieux. Il gémit de nos divisions et nous invite à la concorde. Elle renaîtra si la révolution cesse d'usurper le masque de la vertu, le vice de se parer des nobles insignes de la religion et de la loyauté. Malheur à qui, exploitant au profit des partis les sentimens généreux, flétrit ce qu'il y a de plus noble au monde.

Ils ont condamné le Juste, et de quel droit? Le plus grand crime que l'homme puisse commettre est l'usurpation d'une autorité pour laquelle il est sans mission. Le saint roi, en mourant, leur a laissé la clémence. Il n'a pas voulu juger ses assassins, et a confirmé par là l'illégalité monstrueuse de leur action. Il est mort en leur pardonnant. Il a fait grace à ceux qui lui ôtaient la vie.

Ils ont cru, en l'enlevant à la terre, anéantir la royauté; et en lui faisant obtenir une couronne dans le ciel, ils ont raffermi cette royauté sur ses bases. Les actions des méchans tournent contre eux-mêmes. Le châtiment commence avec leur triomphe : celui-ci les abuse, les enivre, rend leur réveil encore plus terrible. Le bonheur terrestre leur est offert en compensation du crime. C'est la plus funeste des illusions.

Les ennemis de la vérité ont cru envelopper la religion dans leur système destructeur. Ils espéraient étouffer la vérité dans le sang. Ce sang s'est ranimé.

Un cri sorti de la tombe a rappelé l'homme à sa destinée ; les autels se sont relevés comme sur le sépulcre du Christ. La vérité, mère de la sainteté et de la vertu, est immortelle, ainsi que la vertu même et la sainteté. Tout ce qui se fait contre elle est d'avance voué au néant.

On a placé la solennelle expiation rendue aux mânes de Louis XVI sous les auspices d'un jubilé riche en indulgences, et dont la vertu est méconnue par ces orgueilleux sophistes qui tournent en dérision toute pensée sublime. Chez tous les peuples et dans tous les temps, il y eut de grandes époques expiatoires : c'est ce que prouve l'histoire des païens et des juifs. Ce besoin est aussi universel que la cause en est haute et profonde. Mais il manque un sens, le plus intime et le plus délicat de tous, aux enfans du libéralisme : c'est le sens religieux. Nous ne nous aviserons pas de profaner la vérité devant eux.

L'Etat est donc légalement catholique en France. La royauté, symbole de notre ordre social, est catholique dans son essence. Mais la situation présente des esprits ne correspond pas avec la pensée de l'Etat ; de là résulte une grande nécessité sur laquelle les chapitres suivans répandront la lumière : c'est que le catholicisme a tout à conquérir en France, non pas en s'appuyant sur les secours de l'Etat, mais en s'adressant exclusivement aux intelligences. Si l'Eglise ne se sépare pas absolument de l'Etat, elle ne sera plus autre chose qu'un ministère de morale, de bon ordre, de bonne police ; placée sous l'immédiate dépendance du

pouvoir temporel, elle cessera d'être l'Eglise. L'Etat a beau être catholique en théorie, qu'est-ce que la théorie devant le fait? Une religion ne se commande et ne s'impose pas. Ses progrès dépendent de sa propre vertu, au moyen du libre arbitre. Elle est ce qu'il y a au monde de plus libre ; elle doit reconquérir ses droits par cette liberté même, et non par une influence ministérielle. Dès que la religion aura converti les esprits et les cœurs, l'Etat sera catholique de fait comme il l'est de droit. Jusqu'à ce moment, tout ce qu'elle demandera aux lois tournera contre elle, soit qu'elle reçoive des refus, ou qu'on accède à ses demandes. Car dès qu'un pouvoir peut secourir l'Eglise, il peut aussi la subjuguer. Dans la situation présente des affaires, la liberté politique et religieuse est le plus urgent besoin du christianisme catholique. Qu'il combatte par lui-même, et non par le secours toujours fallacieux d'autrui. Dès qu'il agira comme expression de la plus haute liberté de l'homme, il est impossible que, dans un temps donné, il n'obtienne pas la toute-puissance.

CHAPITRE II.

Des dangers que le catholicisme court en France.

On redoute un triple danger pour la religion catholique, et l'on invoque la censure comme mesure de précaution. Nous avons déjà repoussé ce système. Examinons si le danger est aussi réel que le pensent les hommes religieux. La peur qui les a saisis accuse leur insuffisance et leur incapacité, plutôt qu'elle n'atteste le péril de la religion.

Elle court des risques, mais d'un ordre différent de ceux que l'on redoute, et qui naissent surtout d'une confiance aveugle en certaines mesures. Quiconque ne se sent pas intérieurement fort, croit qu'une force subsidiaire et extérieure va lui suffire, c'est une erreur.

« Les philosophes, dit-on, réimpriment Voltaire et Rousseau pour faire mépriser la religion et le culte, comme de vaines superstitions : c'est le premier danger. Au moyen du *Tartuffe* de Molière on essaie de présenter le clergé comme un corps composé d'hypocrites ; on cherche à le rendre odieux et ses partisans haïssables : c'est le second danger. On pousse au protestantisme, dernier péril de la religion. »

Voltaire et Rousseau sont aujourd'hui sans influence sur l'ordre social. Si l'ancien libéralisme soutient leur

philosophie, c'est que sa caducité aime à rappeler un souvenir de jeunesse. La réimpression de leurs ouvrages tient à d'autres causes qu'à des causes purement irréligieuses. La maladresse des prêtres à lancer de perpétuels anathèmes contre une philosophie décrépite a servi à ressusciter ses coryphées. On a réimprimé Voltaire et Rousseau pour les répandre en Espagne, en Portugal, en Amérique, où leur doctrine a l'attrait de la nouveauté. En France, au contraire, les bibliothèques reçoivent les éditions complètes de ces auteurs, sans que les propriétaires en aient souvent feuilleté seulement un volume. Ce qui a survécu aux deux écrivains en question, c'est l'esprit actuel de la société. Attaquez-le dans la société même; sachez le combattre : quittez des déclamations rebattues contre des livres morts. On a moins débité d'éditions compactes des sophistes du dernier siècle, au temps de leur vogue, qu'on n'en a vendu récemment, grace aux auto-da-fé d'un pieux missionnaire, grace aux mandemens de plusieurs évêques et de quelques vicaires généraux. Ce phénomène s'explique, non par la conviction philosophique, mais par l'esprit de parti.

Il y a quelque chose de plus grave, je l'avoue, dans la représentation du *Tartuffe*, réclamée par haine du sacerdoce et non par l'amour de l'art. C'est là une tentative directe sur l'esprit d'une sédition irréligieuse. Mais à l'exemple des martyrs qui ont tout souffert pour la cause de Dieu, les prêtres devraient opposer à une haine si basse la mansuétude chrétienne. Jamais leurs paroles ne devraient rien avoir d'amer. J'ignore si tous

les membres du sacerdoce ont constamment gardé cette noble mesure. Les résultats me portent à soupçonner le contraire. Si le clergé eût marché au-devant de l'ennemi, s'il se fût présenté armé du Christ et de sa divine croix, la révolution eût été désarmée. Mais il s'est tenu à l'écart. Il a cru effrayer l'hydre par les signes d'une colère impuissante. Son rire affreux a répondu à de vaines clameurs. Les succès ne se préparent point par des invectives. Au fond, quels hommes, quels écrivains surtout ont demandé avec le plus de violence les représentations du *Tartuffe?* Les Thersites de la littérature, race de nains, dont il est si facile de balayer le champ de bataille.

Quelques lecteurs se repaissent encore du *Constitutionnel.* Ils broutent, si j'ose le dire, la stérile récolte dont ce journal parsème les champs de la discussion publique. Tel maître, tel valet; le chardon trouve un appétit dont il flatte la délicatesse; tout écrivain trouve son lecteur. Si les hommes à système n'eussent pas groupé autour d'eux la multitude des sots, la révolution n'eût pas éclaté sanglante. Mais aujourd'hui le libéralisme est vieux; et l'aliment qu'il présente, pain vermoulu par les années, ne satisfait que de grossiers désirs. Les lecteurs du *Constitutionnel* ressemblent aux indigens qui trouvent à glaner après la moisson et parmi la paille des champs. Ce journal a pu ameuter le parterre de quelques salles de spectacle; mais si les missionnaires avaient su s'y prendre, on n'eût pas vu se renouveler les scènes de Brest et de Lyon.

Rien de plus odieux que ce patelinage de bienveil-

lance qui, en se jouant des choses saintes, cache les passions honteuses qui couvent au fonds du cœur. Ces *saints hommes de chats*, signalés par Molière et par La Fontaine, ne ressemblent pas mal à certaine coterie libérale, passée maîtresse dans l'art de blanchir le mensonge et de lui prêter les couleurs d'une vérité naïve. Le bonhomme qu'on appelle peuple, Orgon circonvenu par d'étranges directeurs de conscience, a une foi robuste dans ces caffards de l'impiété. En vain une autre Elmire l'avertit des attentats qu'ils méditent. L'aveugle et crédule vieillard laisse envahir sa maison, son patrimoine et sa cassette par les Tartuffes jacobins, et les Tartuffes impériaux, qui le volent, le supplantent et l'enivrent de leur beau langage.

Est-il escobarderie plus jésuitique (pour parler un moment comme les libéraux) que la polémique dont se sert le *Constitutionnel?* Il a horreur des proscriptions et vante les proscripteurs. Il s'élève contre l'indemnité des émigrés, parce que, dit-il, on ne saurait réparer toutes les infortunes. Pierre meurt de faim et je puis le sauver : Jacques est auprès de lui, et je ne puis rien en sa faveur. Qu'ils périssent ensemble! C'est là, dans sa quintescence, la tartufferie elle-même. Sans doute il est encore des hypocrites qui, pour flatter le prince et gagner des emplois, font de dévotion métier et marchandise. Mais il est aussi de dangereux hypocrites, qui, après avoir formé des *bureaux d'esprit public*, et nous vantent aujourd'hui la liberté, en réclamant l'oppression de leurs adversaires.

Le vice masqué de vertu est le plus odieux de tous.

Le brigand vit en guerre avec la société. Les ténèbres l'enveloppent. Il n'est pas l'un de nous, ne joue pas la bienveillance, ne semble pas nous tendre une main amie. Il ne nourrit pas dans son ame un pain mystérieux de vie, pour le transformer en un poison mortel. Il n'allie pas la religion et la bassesse, la piété et l'espionage. Il ne pratique pas l'usure en pressant de ses genoux les Marches de l'autel. En se prosternant devant la madone, il ne convoite pas la femme de son ami. Rien de plus sacrilège que l'alliance de la religion extérieure et de cette immoralité.

Le caractère du Tartuffe, chef-d'œuvre immortel, ne convenait peut-être pas essentiellement à la comédie : le personnage est d'un bas tragique, et la pièce de Molière offre la Grève en perspective. L'homme religieux et sensé de l'ouvrage, Cléanthe, dit la vérité sur les *dévots de place ;* il a aussi son christianisme, mais un christianisme selon le monde, et qui s'accommode fort bien avec ses plaisirs. Il y a là moins de religion que de bienséance, d'habitude et de simples devoirs sociaux. Tartuffe se joue de la religion, et l'honnête Cléanthe, sans qu'il s'en doute, l'avilit publiquement. Il circonscrit l'Evangile dans les bornes de l'honnêteté pure et simple. Cette manière de comprendre les choses sacrées les décolore et les efface.

Telle est l'idée que Molière s'est formée de la religion. Comédien, auteur de comédies, il fut disciple de Gassendi, ainsi que Bernier, Saint-Evremond, Chaulieu, Lafare, le bon Lafontaine et Ninon de Lenclos, si puérilement comparée à Aspasie. On n'a pas assez

attentivement observé cette école de Gassendi, née sous le cardinal de Richelieu, vieillie sous la Régence, où Voltaire l'éclipsa. On voit trop le siècle de Louis XIV dans les pompes de la cour, la majesté du monarque, les jésuites, Port-royal, Corneille et Bossuet, Racine et Fénélon. Le vrai siècle de Louis XIV, celui qui a porté des fruits, est né dans l'école de Gassendi et dans la doctrine épicurienne qui en est émanée.

Molière, qui ne choisit pas communément des sujets très-moraux, a voulu faire du *Tartuffe* une pièce morale. C'est, dans toute la force du terme, une prédication contre les faux dévots. Léger habituellement, et sévère dans cette seule circonstance, on voit qu'il s'était proposé pour but et d'honorer la religion et de confondre l'imposture. En faisant servir l'art à la prédication d'une doctrine, il s'est trompé : une œuvre de l'esprit doit en être la création la plus libre, se soutenir par l'idée qui lui a donné la vie, et non par des appels à un public étranger à cette idée. Ce grand génie, honnête homme dans la vie privée, mais facile et complaisant sous le rapport des mœurs, enclin même à railler la simplicité bourgeoise et les inconvéniens du mariage, ne devient sérieux, passionné, violent même, que lorsqu'il s'agit des sciences et des croyances, en un mot, de l'influence intellectuelle sur l'ordre social. C'est alors qu'il s'arme de rigueur ; mais jamais il ne se montre pénétré de la spiritualité des choses. S'il attaque l'affectation du savoir et l'hypocrisie, ce n'est point en homme convaincu de la dignité des sciences et de la sublimité de la religion. Son cœur est

ulcéré : son langage en trahit l'amertume. Il pense comme Cléanthe du *Tartuffe*, comme Martine des *Femmes savantes :* ce sont là ses sages!

Rousseau en l'attaquant a montré une passion violente et des vues étroites. Il outre les reproches qu'il adresse à Molière, dont l'épicuréisme était bien moins dangereux que la morale relâchée, revêtue par Rousseau de couleurs si brillantes. Ne tombons pas dans ce travers. Ne voyons que le génie du grand comique; n'accusons que la philosophie de Gassendi. Il est de la nature humaine de se sentir humilié par des qualités supérieures que l'on n'a pas. Dans l'impuissance où l'on est d'atteindre certaines pensées, on cherche à les rabaisser jusqu'à soi, pour en faire des objets de haine ou de ridicule. Telle est l'école de Gassendi que Voltaire a continuée.

Toute attaque personnelle contre certains hommes, de la part de ceux qui leur sont opposés en fait de doctrines, est suspecte de partialité si ce n'est de haine. Des Tartuffes de grand style, comme Mahomet et Cromwell, n'excluent pas l'enthousiasme; ce sont des révélations du génie du mal : mus par des inspirations à la fois machiavéliques et sincères, chez eux, l'exaltation et le calcul se confondent. Le Tartuffe de Molière est vil; feignant un sentiment qu'il n'a pas, il est ridicule; il est monstrueux par sa superstition basse. Un autre genre d'hypocrisie agit par passion seulement, soit avec malice, comme Voltaire, soit emporté par l'esprit du monde, et sans méchanceté combinée. Molière, à son propre insu, se laisse guider par son éloi-

gnement pour telle ou telle doctrine. Il croit ménager et même honorer la religion, comme étant digne de respect dans un sens humain; mais il n'est pas animé d'un esprit vraiment religieux, qui seul, intellectuellement et moralement parlant, peut donner le droit de s'élever contre l'imposture, sans la confondre avec la vérité; en croyant respecter la religion, il la ruine.

Les hommes qui, de nos jours, s'élevent avec tant de force contre les tartuffes, n'ont pas de haine véritable contre ces derniers; ils ne font qu'obéir aux inspirations de la philosophie du dernier siècle. Tout en criant contre les hypocrites, ils sont charmés de les avoir pour point de mire. A défaut de ces ennemis, il leur faudrait exhumer les ossemens des martyrs, pour leur prodiguer l'outrage. Personne n'a plus sévèrement tonné que les saint Bernard, les Bossuet, les Massillon, contre les désordres du sacerdoce. Au lieu d'ébranler la foi, ils l'ont raffermie. Les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert accusent les prêtres et la superstition. Aussitôt la religion se trouve compromise. C'est que les uns sont sévères par amour, les autres injurieux par haine des choses saintes. Rigides sur un seul point, nos philosophes sont relâchés sur tous les autres. Ils ne s'imposent aucun devoir, rendent leur existence facile, ne s'attachent qu'aux plaisirs, ne cherchent que les jouissances de l'ambition et de l'amour-propre.

On peut cependant tirer quelque utilité de cette nouvelle persécution à laquelle le *Tartuffe* sert d'instrument. Que la religion ne devienne pas pour la haute

société, un engouement et une mode. Qu'on ne dise pas que les rangs élevés sont revenus à la piété comme les femmes de mœurs faciles se jettent, au retour de l'âge, dans les bras de Dieu. Que surtout on n'en fasse pas une affaire de places et d'argent. Qu'elle soit partout réelle, vigoureuse. Alors les cris de *Tartuffe!* au théâtre et dans les journaux, perdront leur influence.

Nulle part on ne voit éclater d'une manière plus dangereuse la faiblesse du bon parti, que dans ce qui concerne l'exercice du culte et spécialement les missions. On ne sait plus faire face à l'ennemi. Après avoir crié, l'on cède. On essaie de ridicules coups d'autorité. Les libéraux rient de la peur qu'ils nous impriment; et ces audacieuses plaintes contre notre action ne sont qu'une ironie cachée de notre inaction profonde.

Pour ne pas user les ressorts de l'autorité, il faut ne pas rendre son exercice banal et par cela même insignifiant. Dans les cas extrêmes, on a recours aux voies de contrainte, qui sont précieuses alors. Mais plus il faut les employer sévèrement, plus il faut les employer rarement. En fait de résolution, les Anglais sont passés maîtres. Nous ne comptons pas assez sur la force morale; nous comptons trop sur la gendarmerie et la police. Témoin les événemens dont la ville de Brest a été le théâtre.

Les missionnaires y prêchent. Le libéralisme, qui aime à opposer les jeux de Thalie aux mystères du Christ, demande que l'on joue *Tartuffe*; c'était une application

qu'il prétendait faire aux ministres des autels. Partout où il y a des missionnaires, *Tartuffe* est invoqué ; on veut que le peuple n'ignore pas les liens d'étroite parenté qui unissent avec Tartuffe ces prédicateurs et ceux qui les écoutent.

Supposons un missionnaire homme de sens, doué d'un jugement calme et de pénétration. L'autorité municipale a hésité de satisfaire aux cris d'un parterre en tumulte. L'homme de Dieu apprend que pour prévenir toute espèce d'allusion outrageante, on a défendu la représentation de cette pièce. « Quoi! monsieur le Maire, dira ce religieux, vous craignez de » laisser jouer le *Tartuffe* de Molière! vous y voyez une » allusion injurieuse au ministère que je remplis! je suis » au-dessus de ces comparaisons, et vous faites, sans le » vouloir, un outrage à mon caractère. Donnez-leur le » *Tartuffe*, dussent ces hommes éclairés et tolérans me » signaler par un nom odieux! Notre divin maître nous » a imposé la patience et l'oubli des offenses. Il nous a » commandé de bénir nos ennemis, il nous a donné » l'exemple du martyre : nous voilà victimes dévouées, » prêts à le souffrir. Eloignez cet appareil de force. Que » les Français approchent, et s'ils ont soif de notre sang, » qu'ils le boivent. Ensuite ils nous nommeront Tar- » tuffes! »

Et si ce missionnaire, montant aussitôt en chaire, faisait retentir et briller de tout son éclat la vérité de cette religion qui repose au fond du cœur de l'homme; s'il tonnait contre l'hypocrisie, s'il la dénonçait avec énergie, quel rôle absurde et niais jouerait le libéra-

lisme ! Mais les hommes de la religion ne comprennent pas leur force ; ils attachent une importance puérile à obtenir les secours de l'autorité, à faire condamner au feu les mauvais livres et autres billevesées de ce genre. C'est l'homme lui-même, dans l'intime profondeur de ses sentimens, qu'il faut attaquer. Quand ils sauront vouloir, ils en seront les maîtres.

Le temps actuel est un temps d'épreuves pour le sacerdoce. Mais le serviteur de l'Eglise est appelé à soutenir toutes les épreuves. Il doit boire jusqu'à la lie le calice d'amertume, et l'offrir au ciel en sacrifice. Le Christ est mort sur la croix comme signe de rédemption. Mais il s'agit d'épreuves d'un autre ordre que les tribulations suscitées par Voltaire et le *Tartuffe* aux hommes de la religion. Les libéraux, et surtout le *Courrier*, veulent pousser la France au protestantisme en haine du sacerdoce. Le *Constitutionnel*, forcé de ménager les convenances sociales, le gallicanisme et le jansénisme, agit avec moins de franchise. Si l'autre journal n'a pas été plus hardi encore, il faut l'attribuer peut-être à la position sociale de M. de Kératry, jadis gallican et janséniste, aujourd'hui sentimentaliste, mais nullement protestant. Il repousse expressément les doctrines protestantes, comme arides, n'exerçant aucune séduction sur l'esprit et les sens, et dépouillées du génie des beaux-arts.

On se trompe sur la possibilité d'un mouvement religieux en France, dans les intérêts du protestantisme. Ce dernier y existe déjà, d'une manière déguisée il est vrai, non pas sous la forme de l'Eglise gallicane

(je repousse cette interprétation), mais dans le sens du gallicanisme des parlemens et des jansénistes. Examinons cette question comme elle mérite de l'être.

Qu'est-ce que la déclaration de 1682? C'est la reconnaissance d'un double principe dont l'un peut être appelé hiérarchique; car il touche au fondement même de la hiérarchie. L'autre peut être désigné comme politique : car il se rapporte à la position respective de l'Eglise et de l'Etat. Par le premier principe, le pape est en quelque sorte mis en opposition avec l'Eglise, puisque celle-ci, considérée comme corps, est censée plus que le pape, quoique en même temps on reconnaisse qu'elle n'est rien sans le pape. Par l'autre principe, l'Eglise est non pas détachée de l'Etat, mais elle lui est subordonnée; elle est placée sous sa surveillance. Il y a dans cette constitution de l'Eglise gallicane quelque chose qui ressemble à celle de l'Eglise anglicane, l'hérésie exceptée, et avec un schisme inaccompli, quoique, sous quelques rapports, il existe en germe.

Certes, le pape n'est pas un monarque absolu dans le sens de la monarchie absolue de Louis XIV. Sans doute aussi le Saint Père fait corps avec l'Eglise entière, et n'agit pas isolément, d'après un caprice, mais avec l'assistance de toute l'Eglise. Cependant, placez avec les Gallicans, les Conciles au-dessus du pape, même avec cette modification, que les Conciles ne sauraient être valables sans sa coopération; il n'y a plus, dès lors, de véritable hiérarchie catholique. Le pape n'est pas isolé de l'Eglise; il n'existe pas sans l'Eglise, comme

l'Eglise ne peut être isolée du pape, et n'existe pas sans lui. L'une et l'autre ne font qu'un. Que cette unité se déploie dans sa plus grande extension au dehors, c'est-à-dire au moyen des Conciles; ou bien qu'elle se concentre et se réunisse dans la personne du pape agissant pour l'Eglise : il n'y a pas là de différence réelle. Il n'y a qu'une apparence extérieure diverse. Qu'on ne m'objecte pas à cet égard ce qui se passe dans l'Etat, où le monarque, uni au peuple, n'est pas cependant à tel point le peuple, qu'il n'ait besoin de le consulter et de l'écouter dans ses Etats-Généraux, et qu'il les représente à lui seul. C'est que l'Esprit Saint, qui vit dans l'ordre religieux, ne se trouve pas dans l'ordre purement humain. Aussi le pape, avec ou sans Concile, est-il infaillible en matière de foi, tandis que nul souverain de la terre ne le fut jamais en matière de gouvernement.

Que l'Eglise règle les destinées de l'Etat, dans les grands conflits entre les peuples et les rois : qu'elle intervienne pour empêcher les révolutions sociales. Telle fut la haute idée que Grégoire VII essaya de réaliser, et que ses successeurs mirent en œuvre jusqu'à la captivité d'Avignon. Nul pape n'a prétendu gouverner l'Etat. C'eût été envahir les droits de César, échanger une mission divine contre une mission mondaine. Mais le souverain pontife a prétendu juger l'Etat; soit comme juge d'équité, par un simple arbitrage, en exerçant les fonctions d'un véritable juge de paix; soit comme juge qui condamne celui ou ceux qui se refusent à son arbitrage, et les frappe des

foudres de l'excommunication. Au moyen âge on a poussé jusqu'à l'abus l'exercice de ce droit. Les peuples l'acceptèrent; les princes le récusèrent; aujourd'hui les peuples le récusent, sans que les princes l'acceptent. Mais la question n'est pas là. Ce droit était-il, rigoureusement parlant, fondé en esprit et en raison, sur les conséquences du catholicisme? L'Eglise, sous une forme ou sous une autre, avait-elle exercé ce droit, lorsqu'elle fut devenue Eglise, après avoir cessé d'être une institution politique soumise à la volonté des Césars de Byzance et aux caprices des empereurs d'Allemagne, Césars, en leur qualité de successeurs de Charlemagne? On ne peut s'empêcher de remarquer, qu'à la vérité Grégoire VII développa le premier ce droit dans toutes ses conséquences. Mais avant lui déjà le pape avait été souvent invoqué comme arbitre; lui-même s'était proposé comme tel, et le pouvoir d'excommunication a résidé dans l'Eglise, depuis son origine même.

Oui; il était dans les conséquences du christianisme, non pas que le gouvernement de César dépendît de celui de l'Eglise, ce qui eût constitué la théocratie sous des conditions impossibles à réaliser dans une monarchie chrétienne, mais que la souveraine autorité des pontifes exerçât une haute juridiction sur les peuples et les rois, lorsque de grandes infractions à l'ordre moral menaçaient la société. Le pape exerçait alors, sans règles établies, et sans jurisprudence spéciale, un droit de haute police sur les nations et leurs gouvernemens, en vertu de sa mission divine.

Le christianisme, religion de paix, doit intervenir, au nom du ciel, dans toutes les infractions à la paix publique. Or, quand les princes foulaient aux pieds les peuples, ou quand les peuples se révoltaient contre les princes, le christianisme, par l'intervention de l'Eglise, devait faire cesser cet état opposé aux maximes chrétiennes et à la paix sociale. Telle est la vraie théorie de cette cause, théorie que l'on a perdue de vue quant à l'application, mais dont le principe est éternel et immuable. Si les papes ont abusé de ce pouvoir, ils ont eux-mêmes enfreint la loi de paix. Eux-mêmes ils ont eu à en gémir, puisque leur châtiment a été la déconsidération de leur pouvoir. Ce qui est péché dans l'ordre temporel des choses, ne reçoit pas toujours sa punition immédiate et ostensible. Cependant nul péché n'est sans fruit; toujours il trouve sa peine, et même en politique. Mais tout péché, dans l'ordre spirituel des choses, est puni sur-le-champ, parce que la force spirituelle, dès qu'elle a cessé de se maintenir pure en toute circonstance, diminue, et sent sa puissance déchoir.

S'il y a dans les principes de la déclaration de l'Église gallicane quelque chose qui semble répugner à la nature même de la hiérarchie, considérée dans le pape, et à la nature de l'Eglise considérée dans ses rapports avec l'Etat; si une espèce de protestantisme anglican y semble contenu en germe : reconnaissons avec franchise que le clergé de France s'est arrêté en route, et qu'il a constamment reculé devant les conséquences de ses doctrines. Néanmoins c'est un léger commence-

ment de protestantisme, qui (disons-le pour rendre hommage à la vérité) a peut-être arrêté dans son temps l'explosion d'un protestantisme plus formel.

Celui-ci apparaît d'une manière plus décidée dans les doctrines des parlemens, qui outraient le système des Conciles et la théorie de la soumission de l'Eglise à l'Etat, sans être luthérien par le dogme, sans vouloir formellement secouer l'autorité de Rome. Les parlemens, usurpant l'autorité des Conciles, prétendirent juger les décisions de Rome et soumettre l'Eglise de France, non-seulement à leur inspection politique, mais à leur surveillance religieuse. Ce semi-luthéranisme des parlemens a aussi empêché dans son temps, l'explosion d'un protestantisme réel en France.

La même observation s'applique aux Jansénistes. Ils ont des idées calvinistes, déguisées habilement, il est vrai, quant à la doctrine de la grace : mais tout en s'avouant catholiques, ils commencent à sortir de la doctrine de l'Eglise. Quant au gouvernement ecclésiastique, leurs idées sont calvinistes ; ils les ont aussi masquées avec adresse. Leur prétention est de ramener l'Eglise à son berceau, à sa situation sous les apôtres, non quant à la pureté des mœurs et à la sainteté de la religion, qui ne devraient jamais s'altérer, mais quant aux formes sous lesquelles s'exerce l'autorité ecclésiastique. Les Jansénistes méconnaissent la grande loi de nature, qui, étant céleste par son origine, est aussi une loi de grace. Chaque chose, dit cette loi, a son germe; or ce germe aura son développement. Les Jansénistes, au contraire, arrêtent la libre croissance des choses,

voudraient qu'elles fussent toujours en germe. Prétention contraire à la nature, mais qui, dans sa sphère et dans son époque, s'est opposée aux progrès du protestantisme avoué.

Faudra-t-il bénir un pareil état de choses ? M. de Lamennais, d'accord avec M. de Maistre, le nie : M. de Bonald se tait. Mais le clergé gallican, mais les Jansénistes, mais les Parlementaires l'affirment. Écoutons les raisons alléguées de part et d'autre.

Si la France n'avait pu se maintenir ultramontaine, dans le sens de l'illustre auteur de *l'Indifférence en matière de religion*, elle serait devenue protestante, mais franchement, et non comme elle l'a été sous l'empire des Gallicans, des Parlementaires et des Jansénistes, c'est-à-dire d'une manière déguisée. Le mal avoué se guérit plus aisément que le mal secret. Le protestantisme s'use, tombe dans l'indifférence, et comme l'indifférence n'est pas dans la nature de l'homme, il y a un retour possible et même probable vers le catholicisme. Les sophistes du siècle dernier, Voltaire, Jean-Jacques, les Encyclopédistes, placés entre un catholicisme qu'ils détestaient et un protestantisme caché sous la doctrine gallicane, parlementaire ou janséniste, ont préféré la philosophie à un système incomplet et qui n'offre à l'esprit rien qui le satisfasse. Ils l'ont avoué expressément ; je citerai surtout Jean-Jacques et d'Alembert. De même aujourd'hui le gallicanisme repoussera les intelligences fortes, qui aiment à marcher d'un pas ferme vers les conséquences des choses. Il se recrutera de toutes les médiocrités, et

comme la majorité se compose de ces dernières, il en résultera une situation contre nature. Le catholicisme vivra en France sous la forme du gallicanisme, mais privé d'ame, d'énergie, de vie intime. Il vaut donc mieux une dissolution complète et visible, qu'une dissolution déguisée, qui nous tromperait sans cesse sur la nature réelle de la maladie.

Gallicans, Parlementaires et Jansénistes répondent que, grace à eux, la France ne deviendra pas protestante et se maintiendra catholique, au moins dans les formes extérieures. Ce qui est gagner beaucoup ; car on évite ainsi le scandale. Plus tard, et par degrés, on pourra conduire la religion à un état de force et de santé convenable, même en acceptant les conditions gallicanes. « Vos prétentions excessives, disent-ils à leurs adversaires, votre manière de pousser les raisonnemens jusqu'à leurs dernières conséquences, perdent tout. Nos temporisations gagnent du terrain, et de jour en jour nous sommes plus forts. La nature humaine est incertaine : vouloir ramener l'ordre social au catholicisme par l'épuisement dans lequel la plongeraient le protestantisme et la philosophie, c'est un espoir chimérique. »

Ne prononçons pas entre les deux partis, cette discussion occupera un chapitre à part. Bornons-nous à constater les argumens dont ils s'étayent.

Il est de fait que cette classe d'hommes qui conserve dans l'ame un mouvement religieux, mais qui ne donne à ce mouvement aucune forme précise, se tient suspendue, pour ainsi dire, sur les bords du protestan-

tisme, est arrêtée dans sa chute, parce que les Gallicans, les Parlementaires et les Jansénistes lui offrent quelque garantie protestante qui leur convient. Aussi se contentent-ils de laisser intacts les dogmes de l'Eglise, sans y attacher aucune importance majeure. Ces hommes ne sont pas absolument indifférens. Ils se plaignent même de M. de Lamennais, qui, par son système, veut les forcer à le devenir. Ils ne sont pas même tout-à-fait déistes, dans le sens de la philosophie du siècle. Ils ne sont que tièdes et incertains. Ils craignent le sacerdoce comme une autorité qui se développe sur les ames avec un pouvoir absolu. Ils résistent à Dieu, de peur que Dieu ne les subjugue. Ils se trouvent bien de la paresse de leur esprit, satisfaits de leur raison et de leur foi, sans avoir décidé quelles sont cette foi et cette raison. Ne les jugeons pas avec trop de sévérité. C'est ainsi que les temps les ont faits. Plaignons-les plutôt de se croire éclairés, lorsqu'ils ne sont que médiocres et faibles.

Aujourd'hui tout libéral prononcé, ou tout sentimentaliste religieux, de l'espèce de ceux dont je viens de parler, ne peut se faire protestant que par haine de l'Eglise, et non par conviction protestante. Aussi de telles conversions ne peuvent-elles jamais devenir fréquentes. Le protestantisme a perdu toute énergie d'enthousiasme et de prosélytisme. Le mysticisme des sectaires anglais, qui se reproduit en Suisse et dans le nord de l'Allemagne, dérive de tout autre principe que de celui du protestantisme pur. Il doit plutôt être traité comme une maladie morale, que comme une doctrine quel-

conque de spiritualisme ou de rationalisme. La religion catholique ne nous semble donc plus sérieusement menacée de ce côté-là. Mais comme ces derniers temps ont été témoins de plusieurs conversions, et que les journaux les ont fait retentir, examinons-les dans leurs motifs et dans leurs détails. Nous en tirerons la preuve la plus formelle, que le protestantisme réel a cessé d'exister en France. C'est ce que la *Revue protestante* prouve à chaque page. Commencé avec des prétentions au déisme, cet ouvrage a voulu prendre ensuite une tournure de calvinisme de nature plus positive; mais sans y pouvoir réussir. Voilà cependant quelles sont les lumières protestantes de la France : l'élite de ses pasteurs et de jeunes talens dignes d'estime y coopèrent.

M. Mollard est devenu protestant. Cet ex-catholique fut-il jamais catholique dans le sens vrai du mot? Nous commencerons par résoudre cette question, et nous examinerons ensuite si le négociant dont il est question est devenu protestant.

Pour raisonner et approfondir sa croyance, il est indispensable de la voir et de l'examiner dans son ensemble. Alors on quitte un état naïf, propre à la majorité des hommes qui adoptent avec une entière sécurité les doctrines religieuses de leurs pères. Mais dès que vous abandonnerez cette foi simple et naïve, ne vous dites pas homme religieux, à moins d'avoir étudié notre religion dans ses profondeurs : n'allez pas nous imposer comme fruit de vos recherches, comme le produit d'une saine critique, vos assertions frivoles,

dénuées de tout fondement. Que celui qui prétend savoir, apprenne ou se taise. S'il abandonne présomptueusement sa foi sans l'avoir connue, il ne vaut pas la peine qu'on s'occupe sérieusement des actes de sa croyance.

On abuse des mots quand on se nomme catholique sans posséder la foi catholique, et seulement parce qu'on est né sous la loi de cette croyance. Soutenir que l'on a embrassé le protestantisme, parce que l'on vient d'en faire profession publique, sans être pénétré de la doctrine de Luther et de Calvin, c'est faire abus des choses. Titres, dénominations, démonstrations extérieures ne sont rien. On n'est réellement que ce que l'on est d'ame, d'esprit et de cœur. M. Mollard, comme le prouvent ses Lettres, n'est depuis sa prétendue conversion que ce qu'il fut auparavant, déiste sentimental et rationnel. Qu'importe le nom qu'on lui donne : païen, juif, catholique, philosophe, protestant, qu'importe? Il est Mollard.

Il dit que l'Evangile, sa conscience et sa raison l'ont fait membre de la religion réformée. Sa conscience? Nous la respectons et ne pouvons y plonger. Mais quel passage de ses brochures prouve que sa conscience est réellement luthérienne ou calviniste? Sa raison? Chacun de nous a la sienne. Quant à l'Evangile, c'est ce qui mérite plus d'attention.

M. Mollard a voulu s'unir à Dieu par un culte, par une croyance positive. Il s'est persuadé que ce culte et cette croyance ne doivent contrarier en rien les lumières naturelles, ne doivent point redouter l'examen.

Toute religion repose sur un dogme. Elle nous entretient d'une manière positive de ce qui est invisible. Elle a pour base une révélation quelconque. Le paganisme est la corruption de la croyance primitive. Le christianisme, en complétant le système du genre humain et de l'univers, qu'il relève des suites du péché, l'a réhabilitée dans sa pureté originelle. Catholiques et protestans sont d'accord à cet égard. Etrangère aux lumières naturelles de M. Mollard, cette doctrine est révélée, surnaturelle. On ne peut l'envisager que telle qu'elle se montre dans son unité universelle. Soumettez-la à telle ou telle raison individuelle, l'idée de la religion est anéantie. Vous cessez de la concevoir dans sa réalité. Il ne vous reste plus qu'une abstraction philosophique; au lieu d'un principe vivant, c'est le *caput mortuum* que votre analyse atteint pour résultat. En toute chose, et surtout en matière de religion, saisissez l'idée qui n'admet ni division, ni analyse, le type qui se révèle par sa nature propre. Ce que M. Mollard nomme *lumières naturelles*, ce sont ses raisonnemens individuels. Ils n'ont d'autre force que celle fondée sur l'argumentation de chacun, et ne reposent sur aucune base universelle. L'esprit personnel, qui est toujours en contradiction avec lui-même, ne va pas au-delà des sens et de la déduction par les sens. Combinez donc, avec un système de cette espèce, un culte et une église!

Vous avez, dites-vous, étudié l'Ecriture. Prouvez donc que vous en avez saisi l'esprit; entrez dans les détails; faites-nous voir, autrement que par des affirmations

et des assertions, quelle est l'idée que vous vous en faites. Vous avez lu aussi, ajoutez-vous, ceux des pères de l'Eglise qui se rapprochent le plus des temps apostoliques; les autres vous sont donc inconnus, et spécialement saint Augustin, pour lequel votre Calvin avait une prédilection si marquée. Il faut avouer que la particule aussi, jetée dans vos discours, est admirable. Qu'en diront les grands théologiens de l'Allemagne protestante?

Vous dites encore que l'Eglise réformée est la véritable Eglise de Dieu. C'est ce que vous ont appris l'Evangile et les anciens pères de l'Eglise. Mais qu'entendez-vous par Eglise réformée? Ce mot est singulièrement vague. La réforme n'est que contradiction. Calvin, Luther, Zuingle, Socin, Zinzendorff, ne s'entendent point; et qu'est-ce donc, selon vous, que la doctrine de l'Evangile, qui fourmillerait de ces contradictions? Luther crierait que vous blasphémez, si vous parlez d'une autre Eglise que la sienne; et Calvin vous grillerait comme Servet, pour vous apprendre à confondre les communions protestantes.

M. Mollard ne veut s'en rapporter qu'à la parole de Dieu contenue dans l'Evangile. Aux yeux du chrétien, soit protestant, soit catholique, Dieu se révèle et parle par l'organe de son Eglise. Pour être luthérien, il faut comprendre les livres saints comme Luther; comme Calvin, pour être calviniste. Mais M. Mollard voit Dieu avec ses lumières personnelles et spéciales à lui, M. Mollard, négociant de la ville de Lyon. Donc Dieu est en lui; donc la révélation, pour lui, réside en

lui seul; donc il n'appartient à aucune communion qu'à celle qu'il a forgée dans son esprit : il n'est ni protestant, ni réformé; il est simplement mollardiste. Mais le Dieu qui réside seulement dans les lumières naturelles n'est qu'un Dieu des sens, un Dieu né de la déduction logique, un Dieu philosophique : ce n'est point le Dieu universel, le Créateur de la terre et des cieux.

M. Mollard, comme tous ceux qui ne peuvent embrasser l'ensemble, cite des textes isolés de l'Ecriture, les arrache de leur place, et les prive de leur sens naturel. On pourrait opposer texte à texte, ce qui n'avancerait point la discussion. Cette manière de raisonner n'appartient qu'aux hommes incapables d'envisager toutes les faces d'une question, et les théologiens protestans éclairés l'ont depuis long-temps abandonnée. C'est dans leur entier que les Saintes Ecritures demandent à être méditées. Toutes leurs parties s'enchaînent et forment un magnifique système dont Dieu est le fondateur.

L'Evangile, selon vous, défend aux ministres du culte la recherche du pouvoir temporel, des richesses et des honneurs. Quoi! l'Eglise réformée ne les recherche pas? l'Eglise catholique est seule coupable? L'Evangile, comme tout autre ouvrage, peut fournir à toutes les interprétations. L'Esprit Saint condamne l'orgueil. Dieu et le monde sont incompatibles. Est-ce à dire que la société chrétienne doive vivre de spiritualité pure, que la vie animale doive être rejetée, et qu'il faille partir pour l'autre monde?

Quelque croyance que ce soit, la religion réformée, comme toutes les autres, se fonde nécessairement sur une puissance temporelle consolidée par les richesses et les honneurs. L'Eglise est visible et invisible; elle existe en corps et en esprit. Telle est l'inséparable condition attachée aux choses de la terre. Si M. Mollard en connaît une autre, qu'il daigne en instruire la chrétienté reconnaissante.

Ce que l'on condamne, ce n'est pas la chose, c'est l'abus. Les Ecritures tonnent contre le prêtre qui place sa confiance dans les richesses et s'enorgueillit des honneurs. Mais peuvent-elles établir une contradiction en principe, fonder une puissance sur une base sans réalité? Les églises protestantes ne sont pas moins riches que l'Eglise catholique. Elles sont plus temporelles, plus exclusivement soumises au prince, leur maître en premier comme en dernier ressort. Elles sont sous la loi de César. M. Mollard a-t-il vu l'Angleterre et l'Allemagne, lui qui affirme que Luther et Calvin ont érigé leurs systèmes en leur donnant pour bases la pauvreté, l'absence des honneurs, la faiblesse politique? Aujourd'hui l'Eglise catholique est en France moins riche que l'Eglise protestante. L'Etat, loin de ravir à cette dernière ses propriétés d'Alsace, les a augmentées de ses dons. Mais la religion de l'Etat, spoliée par la révolution, ne subsiste que grace aux bienfaits du gouvernement.

M. Mollard a traité du mariage des prêtres. Il prétend que le célibat fait une caste à part et isolée, des ministres du culte : c'est une erreur. Les Lévites hé-

breux, les Brahmanes, les Mages, tous mariés ou pouvant se marier, formaient des tribus séparées. Le sacerdoce, pour accomplir sa mission, doit composer une classe distincte. Confondus avec les autres citoyens, les ministres protestans ne constituent pas plus un sacerdoce, que les membres du sénat de Rome ou les magistrats d'Athènes. Encore ces derniers exerçaient-ils un pouvoir sacré dont leur existence politique fut l'émanation primitive. Au contraire, les ministres des communions réformées ne remplissent leurs fonctions qu'en vertu d'un mandat conféré par l'Etat.

Le célibat des prêtres n'est pas dans la lettre expresse, mais dans l'esprit du christianisme. Les sectaires des premiers siècles, d'accord sur ce point avec les Catholiques, considéraient le prêtre affranchi des liens du mariage, comme doué d'une sainteté particulière. C'est une idée ancienne comme le monde, et que l'on retrouve dans toutes les institutions originelles. Une vocation spéciale appelait l'interprète des croyances à se vouer non plus à la cause d'une famille, mais à celle du genre humain. Si jamais M. Mollard connaît l'antiquité aussi bien que son négoce, il pourra suivre à travers les métamorphoses de tous les siècles, le fil d'une grande idée. Il pourra concevoir comment, dans tous les temps et dans tous les lieux, le célibat a passé pour la perfection de la vie sainte.

Les castes religieuses d'Asie et les pontifes hébreux gardaient, les uns d'après les usages païens, les autres dans leur pureté originelle, les anciens commandemens que la Divinité était censée avoir donnés

au genre humain lors de la création. Il était important de multiplier la race des serviteurs de Dieu, dans une terre encore déserte. Les prêtres y embrassaient l'état de mariage, non pour donner des serviteurs à l'Etat, mais pour conserver le sacerdoce. Juif ou païen, le pontife observait, même au sein de sa famille, une règle d'abstinence qui le séparait du reste des hommes, et qui avait pour but de le conduire graduellement à la vie sainte, dont le célibat occupait le dernier degré. Y a-t-il rien de semblable parmi les ministres protestans?

Citoyens de l'Etat, ces derniers n'ont de la prêtrise que quelques fonctions. La règle intérieure et la discipline ecclésiastique leur manquent. Ils ne sont revêtus d'aucun caractère sacerdotal, et se trouvent trop complètement confondus dans toutes les classes de la société, pour qu'on les vénère et les distingue comme lumières de la foi. Aussi leurs leçons ont-elles moins d'ascendant et d'autorité sur les esprits. Jamais leurs descendans ne deviennent, par un privilège spécial, lévites du Seigneur. Il peut sortir de leurs rangs, des soldats, des banquiers, des généraux, sans que leur postérité porte un caractère de sainteté. Ils sont ce qu'ils peuvent devenir individuellement, en suivant la pente de leurs inclinations particulières. Ils ne sont rien par la force toute-puissante de l'exemple, par le génie traditionnel de la famille. Telle est la raison du peu d'influence morale des ministres protestans. On ne peut en douter que si l'on n'a pas vécu dans les pays où règne leur croyance ; et les Réformés eux-mêmes en conviennent expressément.

Voué au célibat, le clergé catholique se renouvelle constamment; il puise de nouveaux sujets dans la masse du peuple, de manière à ce que sa composition ne forme jamais de caste isolée. Le but du sacerdoce chrétien est de former une société d'élus, séparée de l'Etat sans lui être étrangère. Rien n'oblige le prêtre (à moins qu'il ne soit voué à la retraite) à cesser d'être citoyen : mais il doit toujours conserver le caractère pontifical. La terre est assez peuplée pour n'avoir plus à subir la loi imposée aux antiques castes pontificales, qui étaient forcées de se conserver elles-mêmes. Le célibat des prêtres est un modèle vivant, qui enseigne aux hommes civilisés qu'au dessus de la famille et des liens politiques, une autre vocation plus sublime les invite à se réunir à la Divinité. Cette loi d'abstinence a dû insensiblement pénétrer, s'étendre, se consolider avec les doctrines de la chrétienté, pour empêcher le sacerdoce d'aller se perdre dans la vie civile, pour conserver pure et intacte une Église vraiment catholique. Si M. Mollard savait l'histoire, il comprendrait mieux un système sur lequel son jugement individuel l'égare.

Ce négociant fait entendre que la communion qu'il déserte est une idolâtrie de fétiches. On adore le bois, la pierre, les débris de cadavres. Se prosterner devant la croix, est-ce donc rendre hommage à la matière brute? La croix est le symbole de la rédemption. Le nouveau converti ignore comment les figures représentent des idées. Sa remarque s'applique à tout ce qui est chiffre et symbole, surtout à l'alphabet, qu'il

pourrait quereller parce qu'il ne consiste qu'en traits de plume. Mais ces traits révèlent à l'esprit la pensée de l'homme. Toute image est une idée rendue sensible, une écriture.

Ne nous étonnons pas que les *lumières naturelles* de M. Mollard ne lui aient pas appris ce que c'est qu'un emblème ou une allégorie, si son cœur ne lui inspire aucune tendresse pour les restes d'un objet aimé, nul respect pour les débris de ce qui fut saint et vénérable. Il confond les raisonnemens et les idées. Comment sa raison individuelle conçoit-elle les mystères chrétiens? Comprend-il mieux le dogme de l'Incarnation adopté par les Protestans, que celui de la Transubstantiation qu'il rejette? Par quel prodige l'un est-il plus conforme à sa raison que l'autre?

Vous avez embrassé le Protestantisme, parce que vous désiriez trouver une religion qui parlât à l'esprit, non aux sens. Mais le Catholicisme n'occupe les sens que pour parvenir à l'esprit; spirituelle dans son essence, elle se manifeste aux corps. Une religion purement intellectuelle convient au petit nombre d'hommes capable de se nourrir du seul idéal. Ces hommes respectent les signes comme les emblèmes de la pensée. Certaines gens croient être quittes envers le culte, en se contentant d'un déisme sans forme et sans couleur; idolâtres de leur raison, encensée par leur orgueil. Nous connaissons bien des superstitieux de cette espèce.

Vous avez délaissé le catholicisme, comme ordonnant l'abstinence des viandes en certains jours de l'an-

née, et quelques autres jours de jeûnes sévères. Résolution bien héroïque, si elle n'est pas burlesque. Fuir une loi d'abstinence, signe de la contrition de l'esprit, loi qui a même ses avantages physiques, parce qu'elle force à la sobriété, quelle indépendance! Quelques gens aiment un christianisme facile, qui ne gêne pas même leur appétit; c'est pour eux une religion selon les lumières naturelles.

M. Mollard semble préférer le sort des Anabaptistes brûlés par Cranmer, et celui de Servet, poussé à l'échafaud par Calvin, au supplice des victimes de l'inquisition. Condamnons les bûchers partout où ils s'allument. Où M. Mollard a-t-il vu que les sacrifices humains fussent dans l'esprit du catholicisme? Torquemada lui-même n'ordonnait pas le meurtre en personne, comme Jean Calvin. Il condamnait la doctrine, et laissait au juge séculier l'application de la peine.

Nous avons montré quel est ce principe de nouveau protestantisme, que certains catholiques prétendent embrasser. Au seizième siècle, la réforme recrutait les plus hautes capacités de l'Etat et de l'Eglise. On était frappé des abus du sacerdoce : on ignorait la portée de la réforme, évidente aujourd'hui. Maintenant il est impossible que de hautes intelligences catholiques se fassent protestantes; on n'en peut citer, on n'en citera jamais d'exemple. De hautes intelligences protestantes se sont faites dernièrement catholiques : tels sont les Stolberg, Fr. Schlegel, Werner, Haller, Adam Muller, Schelling, Tiek, Schlosser. Tout homme de génie,

dans les contrées protestantes, penche aujourd'hui, à son insu ou autrement, vers le catholicisme : tel est l'ascendant irrésistible de la vérité. Citons W. Burke, W. Jones, Jean de Muller, le poète Claudius, Lavater et plusieurs autres. Goethe s'est décidé fort tard en faveur du panthéisme. Jamais il ne fut protestant, et l'on trouve dans quelques-uns de ses ouvrages une tendance catholique prononcée. Schiller, lorsque son talent se perfectionna, entra de plus en plus dans des conceptions catholiques. Dans Wallenstein, Marie Stuart, Guillaume Tell, rien ne rappelle l'auteur déréglé de don Carlos, le violent déclamateur dont la jeunesse composa cette histoire boursoufflée de la Révolution des Pays-Bas. M. A. G. de Schlegel est à moitié catholique : jamais Herder ne fut hostile. Voss seul, parmi les hommes marquans de l'Allemagne actuelle, se montra toujours impitoyable. Son protestantisme n'est que du rationalisme. Que les Mollard passent par centaines à l'église réformée ; qu'importe ! Dussent les gouvernemens protestans créer des prosélytes, le génie déserte le champ aride du protestantisme; et c'est le génie qui seul prépare les futures destinées des peuples.

Il y a eu beaucoup de maladresse chez certains convertisseurs catholiques : quelquefois même on a pu se rendre coupable de séduction, en arrachant une jeune ame au protestantisme avant de l'avoir suffisamment préparée à recevoir la vérité. On parle d'enfans enlevés à la foi de leur père. J'ignore si les faits sont vrais, et je ne doute guère qu'ils ne soient fort exagérés. Mais

je n'ai pas besoin de les contester. Admettons-les ; qu'en résulte-t-il?

Rien contre le fait évident, qui prouve que dans une grande partie de l'Europe, les lumières deviennent catholiques ; ce qui arrive surtout dans le nord protestant. Les gouvernans protestans ont beau vouloir user de représailles, chercher à protestantiser les villages catholiques de Silésie et plusieurs communes des états de Bade, cela prouve seulement qu'il y a encore de mauvais catholiques prêts à devenir mauvais protestans. Nulle part l'ascendant n'est plus dans le protestantisme lui-même ; comme tel, il s'est complètement détruit. Dans les plus fortes têtes, et entre autres chez Lessing, le protestantisme s'est changé en un système de philosophie, d'où le retour au catholicisme n'est pas si difficile qu'on le suppose. Lessing, dans toutes ses querelles théologiques avec les théologiens protestans orthodoxes, penche bien moins pour le protestantisme que pour le catholicisme. Il marche à grands pas, par le panthéisme, vers l'idéalisme. S'il eût mieux approfondi la véritable nature de la religion, il serait devenu catholique. Lichtenberg et Lessing ont, sur ce point, des rapports étonnans.

Cependant il est bon que le clergé catholique, ainsi que les autorités civiles zélées pour la propagation de la foi, se pénètrent bien d'une vérité : plus ils voudront gauchement faire des prosélytes, ou même, ce qui est pire, employer pour y parvenir des moyens illicites, plus ils reculeront le triomphe de la vérité et s'exposeront à de cruelles représailles de la part des autorités

protestantes. Aujourd'hui le catholicisme semble être, en Prusse, dans un état de souffrance; si même un pouvoir, long-temps généreux et tolérant, paraît le menacer, à qui la faute? On n'a pas respecté les affections personnelles d'un grand monarque. On a maladroitement critiqué une lettre, destinée à rester ensevelie dans le secret et publiée par une scandaleuse et coupable infidélité, sans la participation du souverain. L'expulsion irréfléchie du prince de Salm a pu contribuer aussi à irriter une plaie toujours douloureuse. Que ceux qui agissent avec des vues catholiques se donnent la peine de réfléchir que la cause de la religion n'est pas particulière à tel ou tel pays, mais intéresse l'humanité entière. Rien, par exemple, ne se fait en France, dans un esprit catholique, qui n'aille retentir en Angleterre et en Allemagne. En matière de religion, l'on ne saurait jamais se montrer assez sincère, assez noble, assez généreux. On ne saurait trop se défaire de tous les petits moyens de succès, écarter les petites vengeances, dirigées contre telle ou telle défection particulière. Plus on agira avec maturité et présence d'esprit, mieux on servira une cause que la maladresse, la violence, l'infraction aux lois de tolérance et d'équité, ne peuvent que retarder infiniment dans sa marche. C'est par expérience, et avec une parfaite connaissance du génie des contrées protestantes, que je parle ainsi.

Au nombre des dangers que le catholicisme court, on compte la licence avec laquelle le libéralisme attaque les mandemens des évêques, et va scruter la con-

duite du moindre curé de village. Cet inconvénient de la liberté n'est pas sans avantage. Si telle feuille, dans une intention méchante, expose des faits faux ou altérés, qu'on la poursuive d'office, comme calomniatrice. Si elle a dit vrai, que l'on en profite, que l'on se corrige. Il ne s'agit pas ici des attaques contre les doctrines, la discipline et les pratiques de l'Eglise, dont les libéraux ne sont pas juges, et sur lesquelles ils peuvent déraisonner sans porter coup. Les vérités et les calomnies, les assertions fausses et les avertissemens salutaires, n'ont pas laissé que de rendre au clergé quelques petits services. Les jeunes prêtres ont appris à modérer le zèle par la charité, à surveiller leur conduite, à connaître les inconvéniens de l'esprit passionné, surtout dans un pays où la révolution a rendu si délicate la position des ecclésiastiques. Les impostures que se permettait dans sa petite gazette religieuse certaine feuille, féconde en rapports de police libérale, sont tombées par leur propre infamie. Un escroc s'évade habillé en moine; un banqueroutier fuit, vêtu en prêtre. Aussitôt on s'écrie que l'habit du prêtre est déconsidéré. « On ne peut plus saluer un ecclésiastique ou un frère de la doctrine chrétienne, sans s'exposer à s'humilier devant un Chardon ou un Roumage. » Mais ce sont des balivernes dont le public est las; il siffle ces pontifes de l'égalité, ces théophilanthropes, ces prôneurs outrés de l'enseignement mutuel, et revient à son vieux respect pour les ministres du culte, instituteurs de l'enfance. Il ne croira plus que des hommes pieux commettent un crime en vivant en commun pour

prier et faire de bonnes œuvres, pour soigner des malades, élever des enfans, secourir des pauvres. Ces actions sont-elles coupables, parce qu'on les fait vêtu d'une robe, le front couvert d'un capuce ou d'un chapeau triangulaire? Qui se persuadera aujourd'hui que la carmagnole, le bonnet rouge, le costume de Phryné ou de Messaline figurerait mieux dans les hôpitaux ou dans les écoles?

Non, le respect pour les saints martyrs ne sera plus enlevé au peuple. La vénération des pieuses reliques ne sera plus détruite. On avouera les miracles. En vain répéterait-on de flétrissans et ignobles lazzis. Ils ne prévaudront pas contre une croyance noble, douce, inoffensive. Vénérez la canne de Washington, que le héros des deux mondes vient de perdre dans l'Ohio ou la Delaware, avec une mèche des cheveux de Bolivar, la tabatière de Mirabeau, les lunettes de Franklin. Achetez une image qui représente un petit chapeau à cornes sous tous ses aspects, tel que vous l'admirâtes quand il couvrait la plus vaste tête du monde. Précipitez-vous pour posséder un des pans de la robe de David ou Talma, dans les rangs de la foule idolâtre de ces héros. Mais du moins laissez aux Catholiques leurs Saints. Vainement essayerez-vous de les avilir.

Vainement criez-vous au peuple de vivre et de mourir sans confesseur, et qu'il faut que chacun se fasse prêtre soi-même. Ces insinuations ne réussiront plus à séparer la religion du sacerdoce. En vain prêcherez-vous la haine des prêtres et le respect des croyances. Les écoles d'Ignorantins se rempliront en dépit de vos

ateliers d'enseignement mutuel. La religion ne s'enseigne pas comme l'alphabet en écrivant sur le sable. Une conduite pieuse, un grand amour du prochain, une vraie sainteté de mœurs, exercent plus d'empire, même sur les incrédules, que toutes les farces de nos petits Voltaires.

(*La suite au numéro prochain.*)

TABLE DES MATIÈRES.

(N° XVI. — AVRIL 1827.)

POLITIQUE.

SECONDE PARTIE. *Des partis politiques.*

PHILOSOPHIE.

Du rôle que joue le Soleil dans la théologie de l'Inde.

POÉSIE.

Le peintre Muller.

N°XVII. — MAI 1827.)

POLITIQUE.

SECONDE PARTIE. *Des partis politiques.*

PHILOSOPHIE.

Du rôle que joue le soleil dans la théologie de l'Inde.

POÉSIE.

De l'ancienne poésie arabe, antérieure à l'ère de l'islamisme.

(N° XVIII. — JUIN 1827.)

PHILOSOPHIE.

De Gassendi et de son école.

POÉSIE.

De l'ancienne poésie arabe, antérieure à l'ère de l'Islamisme.

POLITIQUE.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

